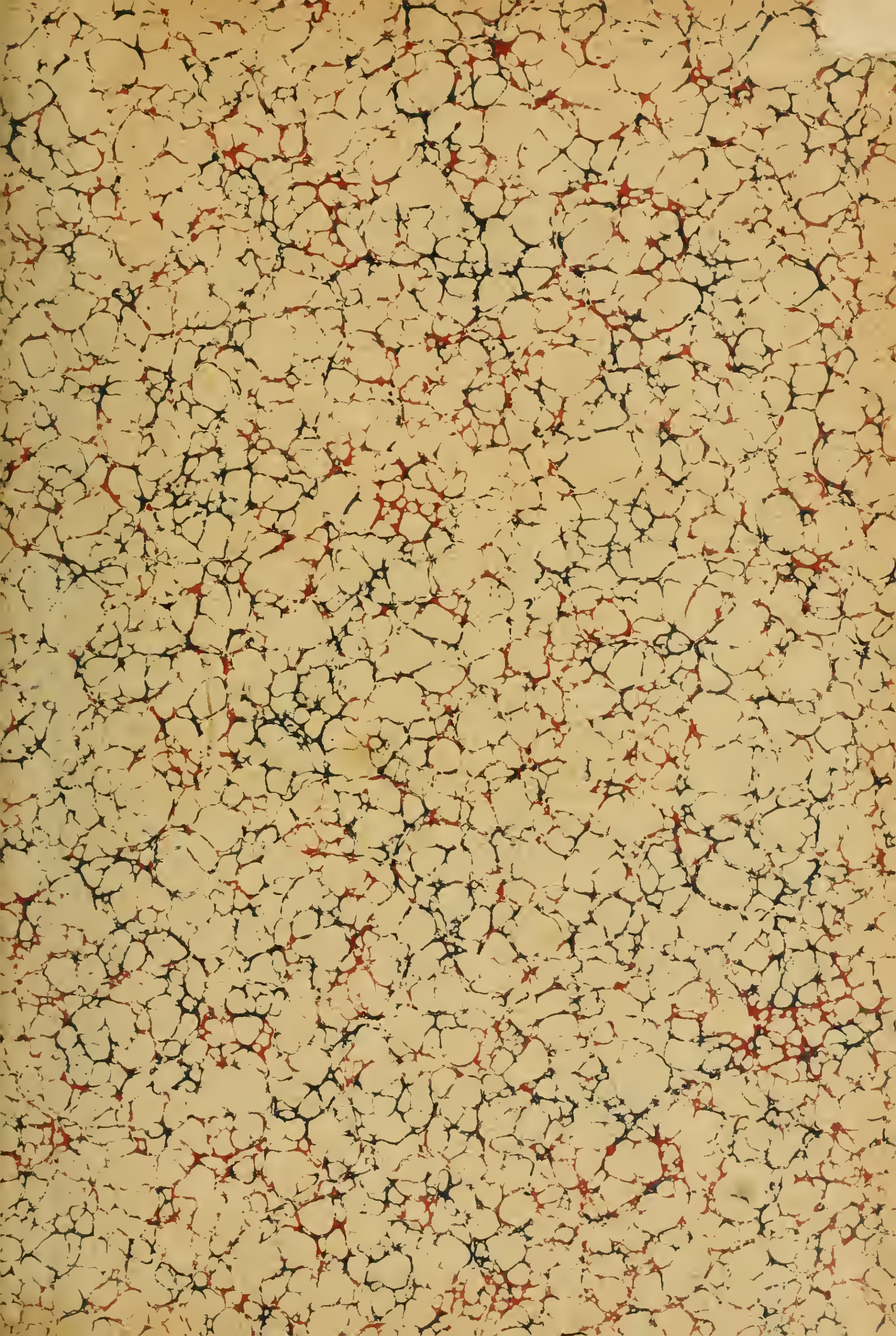










DÉPOT CENTRAL
34, rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, Paris

AVANT-PROPOS

S'il est dans l'histoire de notre pays une page que l'historien déchirerait volontiers, c'est assurément celle où sont inscrites les amours adultères de *Marguerite de Bourgogne*.

C'est cependant cette page qui a inspiré à ALEXANDRE DUMAS la TOUR DE NESLE, ce drame si merveilleusement charpenté qui a passionné et passionnera encore tant de générations.

Et la raison en est, que les personnages de la TOUR DE NESLE ne sont pas des produits de l'imagination du dramaturge ni des romanciers; ils ont réellement joué leur rôle dans cette tragédie sombre, ainsi que l'attestent les documents historiques.

Marguerite de Bourgogne a bien été cette Messaline impudique et cruelle, qui, le lendemain de ses nuits d'orgie, voyait, sans émotion, ses amants de quelques heures passer au fil de l'eau, le corps troué de coups de poignard, cette mère si durement frappée dans le seul sentiment humain qu'elle eût gardé au fond de son cœur par la fin tragique de ses fils morts pour elle et par elle.

Et il a existé aussi l'amant de sa première jeunesse, le page Lyonnet de Bournouville, devenu plus tard *Buridan* le hardi capitaine, par le bras duquel Marguerite sut s'affranchir de la tutelle incommode d'un père trop sévère et trop loyal; Buridan, qui devait marquer la première étape de Marguerite dans sa voie amoureuse, et s'ériger plus tard en justicier des crimes de son ancienne maîtresse.

Et ces deux beaux gentilshommes, les deux frères, *Philippe* et *Gauthier d'Aulnay*, qui payèrent de leur vie la passion folle que

leur avait inspirée la Reine de France, leur mère! L'histoire n'enregistre-t-elle pas leurs noms, leur fatal amour et leur fin épouvantable?

Enfin, la légende ne nous par'e-t-elle pas d'*Orsini*, l'âme damnée de Marguerite, le terrible pourvoyeur de ses amours, dont la silhouette sombre plane sur toute cette histoire, comme celle d'un mauvais génie?

Il y avait certainement là de quoi faire un superbe roman historique, fouillant les mystères et racontant dans ses moindres détails toute cette épopée sinistre.

Ce roman, nous le présentons au public avec confiance, certains que nous sommes de lui offrir, dans une édition extrêmement soignée, quoique d'un prix très modique, une œuvre digne de tout son intérêt.

L'ÉDITEUR.

LA TOUR DE NESLE

CHAPITRE PREMIER

LA JEUNESSE DE MARGUERITE

L'échelle de soie.

C'était par une nuit du mois d'octobre 1304.

Les derniers tintements du couvre-feu avaient, depuis lontemps déjà, frappé les échos de la vieille cité parisienne et la bonne ville de Paris dormait paisiblement sous un ciel gris, chargé de gros nuages noirs à travers les déchirures desquels filtrait, par moments, un mince rayon de lune.

Sur la rive droite de la Seine qui, à cette heure de la soirée, roulait des eaux noirâtres rendues plus sombres encore par l'obscurité du ciel, tout était silencieux; seuls, les archers du Louvre s'envoyaient, dans la nuit, le cri de garde.

En face, sur l'autre rive, baignée par les flots du fleuve, se dressait mystérieusement la Tour de Nesle, dont on eût pu croire les habitants endormis, sans une lumière qui brillait faiblement au sommet de l'une des tourelles.

Soudain, dans l'air tranquille, la cloche de l'abbaye Saint-Germain-des Prés tinta lentement le premier coup de onze heures; et ce premier tintement s'était à peine fait entendre que, comme un écho formidable, le bourdon de la grosse tour du Louvre lui répondit; puis les cloches de toute la ville s'en mêlèrent, et ce fut, pendant quelques secondes, un carrillon assourdissant.

L'air vibrait encore qu'une ombre se détacha des murs du Louvre et se dirigea rapidement vers la rivière.

Il eût été difficile, à cette heure de la nuit, de bien caractériser cette ombre ; mais, à coup sûr, c'était celle d'un homme et, non moins certainement, cet homme était un gentilhomme, à en juger par l'épée qui dépassait le bord du grand manteau dont il était enveloppé de la tête aux pieds et par les éperons dont les chaînettes résonnaient à chacun de ses pas.

Parvenu au bord de la Seine, l'homme s'approcha d'une barque dans laquelle il sauta et qu'il fouilla en tous sens, les bras étendus en avant, cherchant dans l'obscurité quelque chose qu'il ne trouva pas et qui, probablement, lui était indispensable, car il redescendit à terre en grommelant :

— Ventredieu ! que Satan étouffe le maraud qui a enlevé les rames... Si jamais celui-là me tombe sous la main, je jure Dieu, par l'âme de tous les Bournonville, mes aïeux, qu'il paiera cher cette plaisanterie... Heureusement il n'est encore que onze heures ;... en me pressant un peu...

Et prenant une brusque décision, l'homme se mit à marcher sur la rive, dans la direction du Petit-Pont.

Il avait à peine disparu dans la nuit qu'une ombre nouvelle, enveloppée comme la première d'un grand manteau sombre, descendit du Louvre vers le fleuve, sauta comme la première dans la barque et, soulevant une planche qui formait le fond, en tira deux rames qu'il installa à leur place.

Le nouveau venu laissa alors échapper un ricanement qui résonna sinistrement dans la nuit.

— Ah ! ah ! murmura-t-il, sire de Bournonville, mon ami, c'est moi qui ce soir arriverai premier à la Tour de Nesle !

Détachant alors l'amarre, il se courba sur les rames et la barque fila dans la direction de la Tour.

En ce moment les nuages plus noirs et plus épais voilaient entièrement la lune, et faisaient des flots de la Seine comme des flots d'encre que le vent, soufflant avec plus de force, soulevait tumultueusement.

L'obscurité était complète et rendait difficile la navigation noc-

turne que tentait notre gentilhomme; aussi eut-il besoin de toute sa force et de toute son adresse pour maintenir l'embarcation dans la direction qu'il lui avait fait prendre.

Le petite lumière brillait toujours à la fenêtre de la Tour de Nesle, et cette lumière semblait décupler les forces du rameur; tous ses mouvements décelaient une rage fiévreuse et il laissait échapper, par instants, des paroles incohérentes.

— Par Satan! ce que je vais faire est insensé, mais par tous les diables! il faut en finir... Oh! cette femme! cette femme... Comment a-t-elle pu m'ensorceler à ce point... Si elle se pouvait douter seulement de la passion qu'elle a fait naître en moi, elle aurait pitié!... Mais, non, toujours froide, toujours hautaine; tandis que pour lui, il n'est pas de trop gracieux sourire, de trop doux regard, lui!... lui! ah! je lui vais montrer que Vermandois et Bournonville se valent!... Sangdieu!... A moi l'échelle de soie, ou la mort pour l'un de nous deux!

Un choc l'interrompit; la barque venait de toucher le bord.

L'inconnu jeta les rames au fond du bateau qu'il amarra à un pieu, puis il sauta vivement sur le sol.

L'endroit où il avait abordé se trouvait à vingt mètres environ au-dessous de la Tour de Nesle. Rajustant son manteau, il s'apprêtait à se diriger vers l'Hostellerie-Royale, lorsque soudain deux hommes surgirent de l'ombre et se jetèrent sur lui.

D'un bond en arrière, il se dégagea, et, tirant son épée, chargea vigoureusement les assaillants qui, armés d'épées et de larges coutelas, s'escrimaient de leur mieux.

On n'entendit, pendant quelques minutes, que le froissement de l'acier et la respiration haletante des combattants, coupés parfois par un juron.

— Par tous les diables! je suis touché, grommela l'un des truands, en sacrant épouvantablement.

— Eh! eh! ricana l'inconnu, savez-vous bien, mes maîtres, que vous me faites peu d'honneur en ne vous mettant que deux pour m'égorger.

— Par saint Landry! mon patron, je crois que le marmouset se gausse de nous. Attends, je te vais montrer que la Tour de Nesle

n'est point faite pour les escalades d'amour, rugit le second bandit en se jetant furieusement sur son adversaire.

Mais celui-ci, étendant nerveusement le bras, le piqua de son épée au front.

L'homme bondit de côté en poussant un hurlement.

— Eh! bien, mon brave! que penses-tu de celle-là? fit railleusement l'inconnu... Si tu veux que je t'enseigne ce petit coup de ma façon, la première fois que tu passeras en la Cité, entre au Palais, demande le comte de Vermandois, et...

— Vermandois! s'écria avec surprise l'homme qui avait été piqué au front.

A ce moment le gentilhomme poussa une sourde exclamation et tomba à terre, le jarret tranché d'un coup de couteau par l'autre bandit qui avait feint de glisser et qui, en se relevant, avait porté à son adversaire ce coup de traître.

Le malheureux n'eut pas le temps de ressaisir son épée. Le malandrin, se relevant subitement, lui enfonça sa dague dans la gorge, jusqu'à la garde.

Puis, tout fier de son œuvre :

— Eh bien! maître Landry, demanda-t-il à son compagnon, ne trouvez-vous pas que voilà de la besogne promptement et proprement exécutée?... Vous avez l'air tout esbaubi.

Landry en effet, les bras ballants et la tête penchée sur la poitrine, paraissait en proie au plus profond accablement.

— Et, continua l'autre, je crois que le seigneur Orsini sera satisfait; car, du diable, si nous n'avons pas saigné l'enfant comme un poulet.

— Veux-tu que je te dise? fit soudain Landry, d'une voix sourde, eh bien, cette besogne, dont tu te gaudis tant, nous vaudra peut-être la hart!

— Hein! exclama le compagnon de Landry.

— Oui, la hart, répéta celui-ci ; car lorsque maître Orsini saura que nous nous sommes trompés et que nous avons occis le comte de Vermandois, au lieu de...

— Au lieu de?... interrogea l'autre.

— Assez causé, l'ami... nous n'avons plus rien à faire ici .



Il tomba à terre, le jarret tranché d'un coup de couteau (Page 8.)

m'est avis que nous ferons bien de jouer des jambes et de nous aller coucher... Eh bien! demanda-t-il d'un ton menaçant, en voyant que son compagnon restait immobile.

— Un instant, s'il vous plaît, compère Landry. Le temps de débarrasser ce mignon des colifichets qui, à cette heure, lui

sont inutiles et qui me feront grand bien à moi. Vous êtes célibataire, vous; tandis que moi, je suis chargé de famille et il me faut penser à ma femme et à mes enfants.

Ce disant, le bandit, agenouillé près du cadavre, le dépouillait rapidement d'une bourse rondelette, d'une chevalière qui brillait à son doigt, ainsi que d'une lourde chaîne d'or, deux fois enroulée autour de son cou.

— Là, voilà qui est fait, maître Landry; et maintenant jouons des jambes, car il me semble entendre un bruit de pas. Mais, qu'ai-je donc? murmura le truand en chancelant soudain et en portant la main à sa poitrine... Cornes du diable, l'épée de ce muguet m'a entamé, et je crois bien que... à moi, Landry, à moi, soupira-t-il d'une voix sourde.

Et, tournant sur lui-même, l'homme s'abattit sur le sol.

— Par l'enfer! grommela Landry, le moment est choisi pour une pâmoison... Allons! ho! ajouta-t-il, en le poussant du pied, ne fais pas la demoiselle... Eh bien! quoi, tu ne bouges pas plus qu'une pierre... Es-tu mort?...

Et se baissant, il promena ses mains sur le corps et constata que la poitrine se soulevait faiblement.

D'un geste vigoureux, Landry releva son compagnon inanimé, le jeta sur ses épaules et, quoique lourdement chargé par ce fardeau incommode, s'éloigna d'un pas rapide.

Comme il allait s'enfoncer dans la rue de la Parcheminerie, il heurta un peu rudement un homme enveloppé d'un manteau et qui venait en sens contraire.

— Que le diable t'étripe! s'écria l'homme en portant la main à son épée.

Landry ne souffla mot; bien au contraire, il activa sa course et disparut bientôt dans la nuit.

— Ventredieu! murmura le sire de Bournonville qui arrivait, après avoir traversé la Seine, par le Petit-Pont, ventredieu, bien en a pris à ce malandrin de ne pas s'attarder; je lui eusse, avec plaisir, tailladé la peau, histoire de me réchauffer un peu et de me détendre les nerfs... Heureuse idée que j'ai eue de chausser mes bottes... j'eusse été propre à barbotter avec mes brodequins dans

la boue de ces maudites rues... Par les cornes du diable, je doute que dans l'empire de Belzébuth il fasse plus noir que par ici.

Tout en monologuant de la sorte, le gentilhomme s'avançait lentement dans la direction de la Tour de Nesle, tâtant le sol d'un pied prudent, par crainte d'enfoncer dans quelque trou ou de patauger dans quelque mare.

Il arriva enfin au pied de la tour et leva les yeux, afin de s'orienter sans doute sur la faible lumière qui brillait à l'une des fenêtres ; mais l'obscurité, si épaisse déjà, s'était augmentée, depuis quelques instants, d'une brume qui s'élevait du fleuve et rendait plus grande encore l'opacité de la nuit ; il semblait que la lumière fût éteinte.

— Ventredieu! grommela-t-il, le diable a donc éborgné la lune?... Oh! Phœbé, Phœbé, ajouta-t-il, fais luire un de tes rayons et je te consacre mon prochain sonnet.

Pour travailler de la langue, Bournonville n'en travaillait pas moins des mains ; car, tout en parlant, il promenait nerveusement ses doigts sur le mur de la tour, palpant pour ainsi dire chaque pierre et agitant dans l'air ses bras avec de grands gestes comme s'il eût voulu attraper au vol un objet insaisissable.

— Que le diable étouffe tous les cordiers du royaume!... Ah! la voilà... non... Mais qu'entends-je?

Et, fronçant le sourcil, le jeune homme, l'oreille tendue et le corps penché en avant, attendit quelques secondes la main appuyée sur la garde de son épée.

Mais c'était là, probablement, une fausse alerte, car rien ne remuait aux environs de la Tour de Nesle, et l'on n'entendait d'autre bruit que le vent qui sifflait en s'engouffrant dans les ruelles étroites et les vagues de la Seine qui battaient avec force les assises de la tour.

Soudain, faible mais distinct, arriva jusqu'à l'oreille du gentilhomme un cri sourd, plutôt semblable à un gémissement, qui semblait s'élever de la berge du fleuve.

Cette fois, Bournonville n'hésita plus et, autant pour assurer sa sécurité personnelle que pour porter secours, si possible, à celui

qui appelait, il se dirigea, dans la nuit, vers l'endroit d'où lui avait paru venir le bruit.

A mesure qu'il avançait, la voix devenait plus forte et les gémissements plus lugubres ; tout à coup, dans l'obscurité, son pied heurta un corps étendu sur la rive; vivement le jeune homme se baissa, souleva la tête du blessé que ce mouvement rappela peut-être à la vie.

— A boire !... murmura-t-il.

— Vermandois ! s'écria le sire de Bournonville dont le front se couvrit d'une sueur glacée... C'est toi !... blessé...

— Bournonville ! fit le moribond, la voix entrecoupée par les hoquets de l'agonie... C'est le ciel... qui t'envoie... Je meurs... assassiné... Les lâches !...

— Des truands? demanda anxieusement Bournonville.

— Non... Prends garde à toi... la Tour de Nesle... oh ! Marg...

La tête de Vermandois se renversa en arrière ; il était mort !

— Sang du Christ ! rugit Bournonville, le pauvre garçon est trépassé; et, levant pieusement son chapeau, il fit, en guise d'oraison funèbre, un signe de croix... Aussi quelle idée de s'aventurer en ces parages, à pareille heure?... Mais que parlait-il de la Tour de Nesle, et pourquoi prendre garde à moi... Était-ce une menace, était-ce un conseil, est-ce que?...

Ses réflexions furent soudain interrompues par la demie de onze heures qui sonna à Saint-Germain-des-Prés ; en même temps, comme sensible à la promesse de sonnet qui lui avait été faite tout à l'heure, la lune dégagée de nuages, laissa glisser un pâle rayon qui éclaira un moment la Tour de Nesle, pour disparaître quelques secondes après. Notre amoureux poussa une joyeuse exclamation ; si courte, en effet, qu'avait été cette éclaircie, elle avait suffi pour lui faire apercevoir une échelle de soie pendant de la petite fenêtre éclairée et flottant sur le mur.

Ne pensant plus qu'à son rendez-vous d'amour, il abandonna le cadavre de Vermandois et fut, d'un bond, au pied de la tour ; puis il saisit fébrilement l'échelle et, posant le pied sur le premier échelon, il se disposa à commencer l'ascension.

Mais la lune, à ce moment, se dégagea de nouveau, et le gentil-

homme profita de cette lueur inespérée pour jeter autour de lui un regard soupçonneux, afin de s'assurer que nul indiscret ne rôdait dans les environs.

— Il ferait beau voir, murmura-t-il, que Lyonnet de Bournonville fût aperçu, s'introduisant par une échelle dans la chambre de la belle Marguerite. — C'est là un secret que son possesseur n'aurait cure de divulguer; car, ventredieu!...

Et, retenant d'une main l'échelle, de l'autre tourmentant son épée, le jeune homme fouilla de l'œil tous les coins et recoins, attendant, par surcroît de précaution, que la lune, dont tout à l'heure il souhaitait si ardemment les rayons, se fût de nouveau cachée derrière les nuages.

Enfin, le ciel s'assombrit, l'obscurité se fit complète, et le gentilhomme, s'enlevant à la force des poignets, commença son escalade que la violence du vent rendait fort périlleuse; car n'étant pas fixée par le bas, l'échelle était ballottée en tous sens, et il fallut au visiteur nocturne toute son agilité et toute son adresse pour n'avoir point la tête brisée contre la muraille.

Mais, si la lune se cachait, le dieu des amours veillait sûrement sur le sire de Bournonville, car il atteignit sans encombre la petite fenêtre éclairée.

A peine sa tête eût-elle dépassé l'entablement de la croisée, que le gentilhomme sentit deux bras blancs et frais s'enrouler autour de son cou, pendant que sur sa bouche deux lèvres rouges et brûlantes se collaient amoureusement.

— Oh! Lyonnet, mon Lyonnet, murmura, entre deux baisers, une voix tendre et parfumée.

D'une main douce, le jeune homme dénoua les bras qui l'enlaçaient, puis enjambant rapidement la croisée, il tira après lui l'échelle de soie, sauta sur le plancher et ferma la verrière.

Le sire de Bournonville se trouvait dans une pièce toute tendue de nattes, suivant la mode adoptée alors par les grands seigneurs; peu ou point de sièges, mais seulement jetés à terre, sans ordre aucun, quelques larges coussins, et dans un coin, formant un lit de repos, une haute et moelleuse pile de peaux de bêtes que surmontait une grande et épaisse peau de loup, noire comme de l'encre, et dont les

pattes étaient ornées de griffes d'argent. Enfin, d'un brûle parfum placé dans une encoignure, s'élevaient vers le plafond de minces spirales de fumée dégageant les plus suaves senteurs de l'Orient.

Du plafond, et précisément au-dessus de la couchette de peaux qu'elle éclairait en plein d'une lueur pâle et mytérieuse, pendait une lampe cachée dans un globe d'albâtre. Une telle lumière était chose fort rare en l'an de grâce 1304 et même fort longtemps après, et cela constituait un luxe de haut parage qui eût fixé, s'il ne l'eût connu déjà, le sire de Bournonville sur la condition sociale des hôtes de la Tour de Nesle.

La sombre tour était, en effet, hostellerie royale, c'est-à-dire gîte affecté par le roi de France aux nobles hôtes qu'il recevait dans sa bonne ville de Paris ; or, ce 21 octobre, ladite hostellerie avait pour très illustres habitants, le très haut et puissant seigneur Robert II, duc de Bourgogne et sa fille, très belle et très gentille demoiselle Marguerite, venus tous deux, gaillardement escortés d'une suite nombreuse, rendre visite à leur féal cousin de France, le roi Philippe-le-Bel.

Un regard circulaire fut jeté par Lyonnet sur les objets environnants et, prompt comme l'éclair, vint s'arrêter avec une admiration profonde sur la maîtresse du lieu.

— Oh ! Marguerite, Marguerite, balbutia le jeune homme en tombant à genoux au milieu de la pièce et en se prosternant comme devant une madone.

Certes, l'émotion du sire de Bournonville était légitime.

La jeune fille, comme sous le poids d'une émotion trop forte, s'était laissée tomber sur les peaux de bête amoncelées en un coin, et là, à demi pâmée, la tête renversée en arrière, elle laissait couler sous ses paupières baissées, frangées de longs cils soyeux, un regard chargé de désirs et de passion ; la nacre de ses dents fines et aiguës brillait à travers le corail de ses lèvres entr'ouvertes par un sourire voluptueux, et sa tunique de lin noir, à broderies d'argent, qui s'était dégrafée, laissait voir par un entre-bâillement savant une gorge ronde et ferme, formée comme celle d'une femme faite, et que soulevait une respiration haletante.

Ses cheveux, d'un roux fauve, amoncelés sur le sommet de sa tête

en deux nattes tressées et enroulées sur elles-mêmes, s'étaient dénoués et brillaient sur la peau sombre du loup comme une rivière d'or en fusion.

En voyant la posture admirative de son amant, la jeune fille eut un éclair dans le regard; d'un geste languissant elle lui tendit les bras.

— Viens, mon beau Lyonnet, murmura-t-elle, d'une voix douce comme un souffle, viens là, près de moi, à mes genoux que je te voie.

— Oh! Marguerite, Marguerite, répéta le jeune homme, en couvrant sa maîtresse d'un regard amoureux, mais craintif, comme s'il eût douté de son bonheur.

— Viens! répéta Marguerite, viens, mon beau page d'amour.

Et saisissant les mains de Lyonnet qui, à pas lents, s'était approché de sa couchette, elle le fit étendre à ses pieds.

— Oh! Marguerite, que vous êtes belle et que vous êtes bonne de m'aimer!

— T'aimer! s'cria la jeune fille en lui jetant les bras autour du cou et en attirant sur son sein haletant la tête bouclée du page, t'aimer! mais ne sais-tu pas que tu es beau comme Phébus-Apollo! ne vois-tu pas que, comme le Dieu du soleil, tu réchauffes de tes rayons et de toute l'ardeur de ton âme, mon pauvre cœur endolori!

— Et vous, ma reine, semblable à la reine des prés, à la belle Marguerite enchanteresse, n'êtes-vous pas belle entre toutes? Quand je clos vos paupières de mes lèvres, je ferme les yeux et je vous vois alors, comme la vierge Marie, dans un nimbe d'or! Quand je regarde votre visage, il me semble voir les figures des Saintes qu'éclaire le soleil empourpré au travers des belles verrières que notre roy Loys fit encadrer dans les méneaux de la chapelle du Palais. Oh! oui, Marguerite vous êtes belle et je vous aime de toutes les forces de mon âme.

Un long soupir fut la seule réponse de la jeune fille; lentement, insensiblement, elle avait coulé son corps près de celui de Lyonnet; puis, soudain, d'un mouvement brusque, elle enlaça le page, le

renversa et collant à sa bouche ses lèvres passionnées, elle le prit. . . . .

La lampe d'albâtre s'était éteinte depuis longtemps et le brûle parfums avait envoyé au plafond sa dernière spirale, lorsque, dans le silence de la nuit, la cloche de l'abbaye tinta deux coups.

Brusquement, Marguerite se détacha des bras de son amant et prêta l'oreille.

Elle entendit alors, lugubrement emporté par le vent, l'écho déjà affaibli mais distinct cependant de la voix du veilleur de nuit qui lançait dans l'ombre son cri monotone :

— Il est deux heures ! tout est tranquille ! Parisiens dormez !

— Deux heures ! s'écria-t-elle, en se levant d'un bond, deux heures ! Lyonnet, il est temps que tu partes.

Le sire de Bournonville, rajusta son épée, s'assura que son poignard jouait bien dans sa gaine et, ouvrant ses bras à Marguerite, la serra amoureusement sur sa poitrine. Puis s'enveloppant de son manteau, il alla à la fenêtre, l'ouvrit, laissa glisser l'échelle et, enjambant l'appui de la croisée, quitta la chambre par le même chemin que celui par lequel il s'y était introduit.

Penchée à la croisée, Marguerite suivait son amant dans sa descente périlleuse, lui envoyant à voix basse des paroles d'adieu ; puis l'obscurité lui cacha Lyonnet et bientôt elle sentit, à la légèreté de l'échelle, qu'il avait mis pied à terre.

Un instant, elle resta accoudée, baignant dans la nuit fraîche son front brûlant et balbutiant des mots sans suite, échos inconscients sans doute de son duo d'amour ; puis elle tira l'échelle de soie et allait refermer la verrière quand il lui sembla entendre sur la berge du fleuve comme un cri sourd.

Anxieuse, et pensant à Lyonnet, elle se pencha au dehors, sondant l'obscurité pour voir si, à quelques pas d'elle, on n'égorgeait pas son amant.

Elle resta ainsi, quelques minutes, le cœur battant avec force e la bouche entr'ouverte comme prête à crier.

Mais tout était silencieux ; un calme profond régnait aux envi rons de la Tour de Nesle.

Soudain, une voix rauque s'éleva dans la nuit :



C'était le clocheteur des morts... (Page 17.)

(Page 17.)

Réveillez-vous, gens qui dormez!

Priez Dieu pour les trépassés.

Pensez à la mort!... Pensez à la mort!

C'était le clocheteur des morts qui, suivant la coutume, s'en allait de par les rues, envoyant aux échos son cri lugubre qu'ac-

compagnait à intervalles réguliers le grincement strident de sa crécelle.

Marguerite frissonna; toute secouée par cette voix sinistre, elle referma la croisée, cacha l'échelle de soie dans un bahut et lentement gagna par une porte dérobée la pièce voisine, sa chambre à coucher.

Peu d'instants après, brisée de lassitude et d'émotion, la duchesse Marguerite de Bourgogne s'endormait paisiblement, comme la vierge, honnête et pure, qui repose calme et satisfaite de sa journée.

CHAPITRE II

Où Orsini entre en scène.

Huit heures sonnaient lorsque, le lendemain matin, dame Aloyse, camérière de Marguerite de Bourgogne, pénétra dans la chambre de sa maîtresse pour l'éveiller et l'aider dans les préparatifs de sa toilette.

Doucement, la camérière vint tirer les rideaux de la couche, et toucha légèrement à l'épaule la jeune fille, ainsi qu'elle avait coutume de le faire chaque matin.

Marguerite dormait fort paisiblement, sa tête de vierge au repos doucement inclinée sur une oreiller de velours noir, précieuse et très rare étoffe à cette époque, et sur laquelle se détachaient harmonieusement la chevelure fauve et la peau blanche de la jeune duchesse.

Au toucher de dame Aloyse, la dormeuse remua faiblement les lèvres d'entre lesquelles s'échappa, comme un bruissement mystérieux, un nom, celui sans doute d'un être aimé, car en même temps sa physionomie s'éclaira d'un sourire radieux.

Dame Aloyse, une seconde fois, la poussa du doigt; Marguerite, alors, ouvrit les yeux, jeta autour d'elle un regard étonné comme

si elle cherchait la continuation du rêve interrompu ; puis, en s'étirant paresseusement, elle murmura d'une voix pleine de langueur :

— Ah ! c'est toi, Aloyse, que veux-tu, et pourquoi m'éveiller ?

— Mais, demoiselle, je viens vous prévenir qu'il est l'heure du lever.

— Déjà ! fit d'un ton boudeur la jeune fille en enfouissant à moitié sa tête sous les courtines.

— Il est huit heures, demoiselle.

— Huit heures !... allons, je me lève... mais je faisais un si beau rêve... quel dommage !

— Est-ce donc dommage aussi que les seigneurs de la cour de France aient pris l'habitude, depuis votre installation en la Tour de Nesle, de venir chaque matin, au coup de neuf heures, vous présenter leurs hommages...

— Non assurément, répondit Marguerite en pensant que parmi les courtisans elle allait revoir Lyonnet et pouvoir ainsi continuer, tout éveillée, le songe interrompu par l'arrivée de sa camérière. Ce serait mal reconnaître l'empressement de tous ces gentilshommes que de les faire attendre trop longtemps ; aussi, ma bonne Aloyse, hâte-toi et surtout fais-moi belle, bien belle.

— Point n'ai besoin de me hâter pour cela, demoiselle ; c'est une besogne faite déjà amplement par dame nature ; je veux seulement vous attifer avec ces parures que notre seigneur, le Roy, vous fit parvenir hier.

— Va, reprit languissamment Marguerite, en s'abandonnant à sa caméristе, et en rêvant à Lyonnet pour lequel seul elle voulait, ce matin, être belle et splendidement parée.

Dame Aloyse se mit à l'œuvre, tressant d'abord en nattes fines, selon la mode de l'époque, l'opulente chevelure de sa maîtresse dont elle ramena ensuite une partie sur le front, en bandeaux plats.

— Et que me raconteras-tu de nouveau, aujourd'hui ? demanda Marguerite, tout en contemplant avec complaisance son joli visage dans le miroir d'argent poli, placé devant elle.

— Oh ! rien, demoiselle, sinon que je vous félicite d'avoir fait cette nuit un songe agréable.

— Et à quel propos, cela ? demanda Marguerite, non sans un certain étonnement.

— Mais, parce que, si vous n'eussiez rêvé, vous eussiez peut-être été éveillée par des cris, des gémissements, des bruits de dagues et d'épées, dont les environs de la tour ont été troublés cette nuit.

La jeune fille tressaillit; puis, d'une voix calme:

— Bah ! dit-elle, quelque lutte sans conséquence entre escholiers et bourgeois.

— Sans conséquence ! Un crime a été commis, tout contre le logis de Votre Seigneurie.

— Un crime ! fit Marguerite avec un léger tremblement dans la voix, tu veux sans doute dire un duel... Les gentilshommes devraient, en effet, ce me semble, choisir, pour vider leurs querelles, un autre terrain que les abords de notre hostellerie. Le Pré-aux-Clercs n'est pas si éloigné qu'ils ne puissent...

— Vous vous trompez, demoiselle; il ne s'agit pas de duel, mais de meurtre. Cette nuit, un beau gentilhomme a été attaqué et assassiné par des truands, probablement, ou des coupe-bourse. On a retrouvé ce matin son cadavre percé de coups de couteau.

A ces paroles, Marguerite faillit pousser un cri ; mais, avec une force de volonté bien surprenante chez une femme de cet âge, elle sut contenir en elle l'horrible angoisse qui lui étreignait le cœur ; la poitrine serrée comme sous un poids énorme, la gorge sèche et déchirée par un sanglot étouffé avant d'arriver jusqu'aux lèvres, les paupières brûlantes et demi-closes contenant à grand'peine un flot de larmes prêtes à couler, Marguerite, droite et raide sur son siège dans les bras duquel les ongles de ses mains crispées s'étaient enfoncés avec désespoir, Marguerite restait immobile et muette.

Elle comprenait qu'avec les premiers mots prononcés, sa bouche laisserait échapper ce sanglot si difficilement contenu, que le premier mouvement des paupières ferait déborder ce torrent de pleurs que sa volonté seule empêchait de ruisseler sur son visage pâli.

Et elle pensait à Lyonnet, cet homme, presque un enfant, si jeune, si beau, si amoureux, dont la beauté, la jeunesse et l'amour avaient allumé dans son cœur et dans son être tout entier une passion si folle que, par moments, elle eût tout abandonné, sa famille, la cour et ses rêves ambitieux pour suivre son amant, s'il le lui eût ordonné.

Et ces caresses si douces et si chastes à la fois, ces paroles si tendres, ces baisers si pleins de frissonnantes promesses, et ces nuictées si voluptueuses, mais si courtes, hélas ! c'en était fini !

Oui ! car, pour elle, Lyonnet était mort ; et le cri d'angoisse qu'il lui avait semblé entendre après le départ du jeune homme était le cri poussé par son amant, expirant sous le couteau des assassins.

Tout occupée d'habiller sa maîtresse et de choisir dans la garde-robe les vêtements qui lui semblaient le plus propre à faire ressortir sa beauté, dame Aloyse n'avait rien remarqué de l'attitude étrange de Marguerite.

Elle trottinait à travers la chambre avec une activité fébrile, concentrant toute son attention sur les étoffes et les parures, en sorte que la duchesse de Bourgogne, dont la douleur, nerveuse d'abord, se fondit peu à peu dans un immense accablement, put reprendre ses sens et couvrir son visage d'un masque qui, s'il n'était pas celui de la gaîté, pouvait passer au moins pour celui de l'indifférence.

— Là, fit la caméristе en s'éloignant de quelques pas pour contempler sa maîtresse, vous voilà attifée et toute belle ; le sablier marque bientôt l'heure de matines et j'entends déjà dans l'antichambre le bruit des courtisans qui attendent. Vous convient-il de les recevoir, demoiselle ?

Marguerite poussa un soupir, jeta un dernier coup d'œil sur son miroir et un regard approbateur sur sa toilette.

— Va, dit-elle à Aloyse, en lui remettant le miroir d'argent, donne l'ordre qu'on ouvre les portes.

Puis, se dirigeant vers un haut siège en chêne tout sculpté, surmonté de la couronne royale et écussoné aux armes de France, elle gravit nonchalamment les degrés de l'estrade qui le supportait et

se laissa tomber plutôt qu'elle ne s'assit sur les coussins fleurdelisés.

En ce moment, on annonça le petit lever de la duchesse Marguerite de Bourgogne. Les pages ouvrirent les portes, écartèrent les tentures et déclarèrent libre l'entrée de la chambre.

Une foule de gentilshommes, jeunes pour la plupart et tous richement accoutrés, pénétrèrent alors et vinrent s'incliner devant la jeune duchesse.

Au premier rang, un homme d'une trentaine d'années, environ, vêtu d'une robe de futaine noire, sans broderies et sans ornements, tranchait par la simplicité de sa mise sur les riches étoffes et les joyaux étincelants dont étaient couverts ceux qui l'entouraient.

Les traits de son visage régulier et fort beau étaient empreints d'un caractère de fausseté et d'astuce qu'augmentaient encore deux yeux petits et noirs brillant d'un feu sombre, au fond d'arcades sourcilières fort proéminentes. Sur le front large et sillonné de rides précoces, les sourcils épais et bien arqués se croisaient comme deux lames de poignard, ce qui est généralement l'indice d'une volonté à toute épreuve; enfin, sa bouche petite et mince était encadrée, à la commissure des lèvres, par deux rides profondes qui donnaient, par moments, à la physionomie de cet homme l'aspect cruel du tigre.

Ce personnage, dont les cheveux et la barbe noirs ainsi que le teint mat révélaient l'origine méridionale, n'était autre que l'Italien Orsini, mire, ou médecin astrologue du duc Robert et de sa fille Marguerite. Sa science médicale, fort grande, disait-on, avait sauvé le duc d'une maladie dangereuse; quant à Marguerite, elle paraissait avoir beaucoup de déférence pour le médecin de son père.

Aussi, par faveur spéciale lui tendit-elle, quand il s'inclina, sa main à baiser; légèrement le mire y appliqua ses lèvres, mais si léger qu'eût été le contact sans doute suffit-il à établir entre ces deux natures, faites pour se comprendre et se compléter, un courant électrique, car Orsini ne s'était pas encore relevé qu'un imperceptible tressaillement agita les muscles du visage de la

jeune fille et en même temps elle plongea son regard dans celui du mire, remplie d'inquiétude et d'effroi.

Une seconde, leurs regards se croisèrent, celui d'Orsini, froid, cruel, implacable, celui de Marguerite, plein de révolte impérieuse.

Mais Orsini l'emporta sans doute dans ce duel silencieux de leurs deux volontés, car la jeune duchesse de Bourgogne abaissa lentement ses paupières, tandis qu'un vague sourire de triomphe courait méchamment sur les lèvres minces du mire.

Ce dernier, en effet, n'avait pas été sans saisir au passage, si rapide qu'il eût pu être, le regard circulaire de Marguerite sur les courtisans qui se pressaient autour d'elle ; il avait lu clairement dans ses yeux sa surprise et sa terreur en constatant l'absence de Lyonnet, lui si fidèle à cette visite matinale et, dans l'œil de sa maîtresse il avait deviné une interrogation suppliante à laquelle il avait fait, lui muet, une réponse qui la terrifia, car elle l'avait comprise.

Lyonnet avait été assassiné par Orsini, en sortant la nuit passée de la Tour de Nesle; voilà ce que, la mort dans l'âme, la jeune fille se disait tout bas, tandis qu'autour d'elle riaient et caquetaient les jeunes seigneurs, se transmettant les petites nouvelles du Palais et de la ville.

Oui, il n'y avait pas à en douter, ce cri entendu par elle, au moment où Lyonnet venait d'abandonner l'échelle, avait été poussé par lui, le dernier peut-être qu'il eût jeté en tombant sous le couteau des meurtiers; et ce cadavre dont dame Aloyse l'avait entretenue le matin même ne pouvait être que celui de son amant.

La tête éperdue et la rage au cœur, elle lança sur Orsini un regard où celui-ci eût pu lire une menace terrible, s'il n'avait été à ce moment fort occupé à causer de son pays natal avec un seigneur de la cour.

Soudain, comme prenant une résolution subite, la jeune duchesse de Bourgogne dit nonchalamment, avec un sourire contraint :

— Savez-vous bien, messires, que les hôtes de notre bon roi Philippe ne reposent ni agréablement ni sûrement en la Tour de Nesle ?

Orsini, surpris, regarda sa maîtresse, se demandant où elle voulait en venir et cherchant par avance ce que pouvaient cacher ces paroles.

— Oui, poursuivit Marguerite pour répondre à l'étonnement qu'elle voyait peint sur tous les visages ; ce ne sont, chaque soir, que luttes et bruits, cris et batailles. Tenez, cette nuit même, nous avons été éveillée par d'horribles imprécations, des gémissements ; et, ce matin, dame Aloyse, notre camérière, nous annonçait que l'on avait relevé sur la berge de la Seine le corps d'un gentilhomme percé de coups de poignard.

La voix de Marguerite avait légèrement tremblé en prononçant ces derniers mots, et certes elle eut besoin de toute sa fermeté d'âme et de toute sa volonté pour empêcher son visage de trahir l'angoisse qui l'étreignait au cœur ; mais elle voulait savoir, elle voulait se convaincre de la triste réalité.

La jeune fille demeura impassible, attendant, indifférente en apparence, les renseignements certains qu'allaient provoquer ses paroles.

— Bah ! noble demoiselle, c'est cas fréquent qu'un cadavre, la poitrine perforée, répondit insoucieusement Gaston de Saint-Ouen ; si c'est celui d'un manant, on passe ; si c'est celui d'un gentilhomme, on salue ; si c'est celui d'un ami, on lui rend les derniers devoirs, quand on peut.

— Dame Aloyse était-elle assurée qu'il s'agissait du cadavre d'un gentilhomme ? demanda Raoul de Châtillon.

— Peut-être celui de quelque étranger, fit observer Armand de Vaujours, car si quelqu'un d'entre nous eût été victime d'un tel accident, croyez bien que nous le saurions déjà. N'avons-nous point l'habitude de venir chaque jour déposer nos hommages à vos pieds, noble demoiselle ?

— Aussi n'as-tu pas bien regardé autour de toi, fit en riant le sire de Châtillon.

— Au fait, c'est vrai, riposta le comte de Fontenay, je ne vois ni Vermandois ni Bournonville.

Alors, en entendant prononcer deux noms au lieu d'un seul qu'elle attendait, Marguerite de Bourgogne eut un espoir sou-



Tirant de sa jaquette d'armes un pli scellé du sceau royal... (Page 31.)

dain, mais qui s'évanouit aussitôt lorsque, dans la foule, une voix déclara que Vermandois avait été, la veille, envoyé en mission secrète par le Roy.

— Serait-ce donc le beau Lyonnet dont il nous faudrait déplorer la mort ! murmura méchamment le vicomte de Sannois, jaloux,

comme les autres courtisans, de la faveur spéciale dont le jeune sire de Bournonville semblait être l'objet de la part de Marguerite.

A ces mots, la duchesse de Bourgogne pensa défaillir; une légère pâleur envahit son visage tandis que ses ongles s'enfonçaient, avec rage, dans les bras de chêne sculpté de son fauteuil quand elle entendit Orsini répliquer d'une voix mordante :

— Ce sire de Bournonville n'était-il point un joyeux vivant, un coureur de tavernes, paillard et grand chasseur de femmes?

Orsini souligna ces mots en jetant un regard calme et froid sur Marguerite qui, comprenant l'allusion, rougit légèrement.

— Eh! messire, riposta le comte de Saint-Ouen, serait-ce à vos yeux un défaut que d'être franc buveur et coureur audacieux?

— Certes, dit Rocquencourt, et je ne vois point en quoi cela peut être plus particulièrement signalé au détriment de Lyonnet.

— Loin de moi la pensée d'avoir voulu entacher la mémoire du page défunt, répondit paisiblement Orsini; j'ai simplement voulu faire observer que ces qualités, puisque qualités il y a, entraînent à courir la nuit et que, la nuit, les rues appartiennent aux truands et aux coupe-bourse.

— Bah! ajouta Fontenay, c'est le sort commun; il est simplement à regretter que l'accident de cette nuit soit survenu si près de la Tour de Nesle.

Marguerite écoutait distraitement tout ce verbiage; que lui importait maintenant les détails qu'on eût pu lui fournir sur cet assassinat; elle avait la certitude que la victime était Lyonnet et, à cette pensée, son âme se fondit en un désespoir immense. Orsini, elle n'en doutait pas, était l'auteur de ce crime.

La fin de l'audience était arrivée; les courtisans défilaient aux pieds de Marguerite inconsciente, répondant par un léger signe de tête à leurs saluts. Bientôt il ne resta plus dans la pièce qu'Orsini s'apprêtant, lui aussi, à prendre congé de la duchesse, quand celle-ci, d'un geste impérieux, lui commanda de demeurer.

Le mire, le visage impassible, jouait négligemment avec le gland de soie de son aumônière, attendant qu'il plût à sa maîtresse de lui adresser la parole.

Ecrasée sur les coussins, la tête penchée sur la poitrine, les

sourcils contractés, les yeux fixés dans le vague et les lèvres convulsivement serrées, Marguerite roulait dans son esprit des projets de vengeance.

Enfin, elle regarda Orsini, et d'une voix basse et sifflante :

— Lyonnet est mort, dit-elle, c'est toi qui l'a fait assassiner.

— Et si cela était ? demanda le mire avec tranquillité.

— Te railles-tu de moi ! exclama Marguerite d'une voix emportée.

— Dieu m'en garde, demoiselle.

— Eh bien ! alors, réponds nettement, je te l'ordonne.

— Vous me l'ordonnez ? fit Orsini d'un ton singulier, en détachant chaque syllabe.

— Oui, s'écria la jeune duchesse, tu as fait assassiner, cette nuit, Lyonnet de Bournonville.

— Oui.

— Misérable ! rugit Marguerite, en bondissant sur son siège et en s'avançant terrible vers Orsini, misérable ! je l'aimais !

Le mire ne changea pas d'altitude ; il se contenta de relever un peu la tête pour regarder la jeune fille droit dans les yeux, et continuant à jouer avec son aumônière, il répondit lentement :

— Misérable, avez-vous dit ? non pas ; mais serviteur fidèle.

Marguerite tressaillit sous le regard sombre qu'il lui lança en prononçant ces mots ; puis elle s'écria :

— Serviteur fidèle ! singulier serviteur qui assassine l'homme que j'aime !

— Eh ! par le Christ ! c'est précisément parce qu'il vous aimait que je l'ai tué... il me gênait, ou si vous préférez, il nous gênait.

— Mais...

— Oui, il nous gênait, répéta avec emportement Orsini ; puis il ajouta à voix basse :

— Comme les autres, là-bas, en Bourgogne, au château seigneurial du duc Robert. Et cependant, là-bas, ce n'étaient qu'amourettes de votre part... et cependant, aussi, le mire Orsini, confident de Marguerite, a dû, une fois déjà, provoquer pour un amoureux trop bavard, un accident... mortel. Mais, ici, c'était plus grave ; les caprices s'étaient changés en passion... J'ai dû intervenir.

Marguerite cacha sa tête dans ses mains.

— Je l'aimais ! je l'aimais, mon beau page, murmura-t-elle avec désespoir ; du jour où je l'aperçus pour la première fois, à la cour du roi Philippe, il m'était apparu, au milieu de tous, bien différent des autres... et puis... ah ! tu ne sais pas, toi...

Et s'approchant d'Orsini, Marguerite posa sa main sur le bras du médecin, et ajouta :

— Non, tu ne sais pas quelle passion il ressentait pour moi ! Tu ne peux comprendre les voluptés étranges que j'éprouvais avec lui, le bonheur mystérieux, la félicité suprême des nuits que je passais dans ses bras ! tu ne sais donc pas, continua-t-elle en s'animant, que c'est le premier homme qui se soit révélé à moi et qui m'ait fait comprendre l'amour !... Avec lui seul, vois-tu, j'ai appris que j'étais femme ! Oh ! félicité suprême !... et tu l'as tué... malheureux... et pourquoi ? pour s'assurer de sa discrétion ?... mais son amour n'en était-il pas le plus sûr garant ?...

— Oh ! femme ! dit Orsini d'un ton sarcastique, qui vivez de vos passions et oubliez vos projets ambitieux ! Dois-je donc, à chaque instant du jour, vous demander : êtes-vous venue ici pour faire l'amour ou pour épouser le dauphin Loys, afin d'être reine de Navarre, d'abord, et ensuite souveraine du beau royaume de France ?

Marguerite frissonna et courba la tête.

— Oui poursuivit Orsini, lui, plus que tout autre, devait mourir parce qu'il était plus dangereux... Certes, je n'avais contre ce jeune homme nul motif de haine... bien au contraire... peut-être en toute autre circonstance, m'eût-il convenu de le voir votre amant. Car, vous le savez, Marguerite, ajouta le mire avec un sourire de mépris, je ne vous aime pas d'amour, moi... je vous connais trop... mais ce dont je suis jaloux, c'est de sauvegarder l'honneur de la maison de Bourgogne, c'est de garder intacts les liens qui nous unissent, ces liens scellés autrefois dans le sang, et...

— Tais-toi, tais-toi, Orsini, s'écria d'une voix étouffée et pleine d'épouvante Marguerite en mettant sa main sur la bouche du mire, si l'on t'entendait !... je partage ton avis, tu le sais bien,... mais, poursuivit-elle avec un soupir, peux-tu m'empêcher de regretter...

— Des regrets ! fit le médecin en regardant fixement la duchesse

dans les yeux. Quand l'ambition mord au cœur, les regrets sont superflus. Oubliez-vous les raisons pour lesquelles vous êtes à Paris! les motifs qui ont poussé mon noble maître à venir vous présenter à la cour de France, au roi Philippe le Bel, d'abord, et surtout à son fils le dauphin Loys, sur l'esprit duquel votre beauté a produit une impression qui n'échappe à personne?

Marguerite eut un geste d'insouciance.

— Croyez-moi, demoiselle, continua le mire d'un ton prophétique, vous serez reine de France... Eh bien! poursuivit-il avec emportement, me supposez-vous donc homme à négliger vos intérêts... qui sont les miens, et à les laisser à la merci du plus ou moins de légèreté d'esprit d'un damoiseau de cour, amoureux de vous?

— Oui, fit Marguerite... mais j'étais sûre de sa discrétion.

— Fadaises!

— Si, reprit la jeune fille, en s'animant au souvenir de son amant, si, je le sentais bien et je suis femme à ne pas me tromper. Même dans ses épanchements les plus passionnés, il n'oubliait pas le respect qu'il me devait et, j'en suis convaincue, il ne m'eût pas trahie.

— Il vaut mieux qu'il soit mort, répliqua durement Orsini.

Tous les deux gardèrent un moment le silence; Marguerite, la tête courbée pensivement sur sa poitrine, semblait prendre conseil d'elle-même; Orsini la regardait, suivant avec curiosité sur le visage de la jeune fille les phases du combat intérieur qui se livrait entre son esprit et son cœur.

— Allons! dit-elle, en étouffant un soupir, désormais tu me verras telle que tu me souhaites, Orsini; je ne songerai qu'à mon ambition.

— Et à la mienne, reprit froidement le médecin. N'oubliez pas nos conventions; à vous la couronne, à moi le pouvoir, à nous deux le beau royaume de France! Je suis de bon conseil, et ce n'est pas votre futur époux, dont je connais le triste caractère, qui pourra entraver nos projets.

La jeune duchesse de Bourgogne eut un sourire dédaigneux.

— Foin de Lyonnet ou de tout autre... quant à présent du moins,

dit Orsini ; il n'est, à cette heure, pour vous, ni page ni damoiseau, ni d'autres amours que celles de la couronne de Navarre, qui doit précéder celle de France... Ah ! monseigneur le dauphin serait bien marri d'apprendre...

Marguerite demeurait rêveuse sans que le mire songeât à la troubler dans ses pensées qu'il devinait d'ailleurs ; l'Italien connaissait trop sa maîtresse pour ignorer que chez elle l'amour était avant tout charnel, et que ses regrets étaient éveillés, non par le cœur, mais par les sens chez lesquels Lyonnet avait laissé de voluptueux souvenirs.

Aussi eut-il un geste impatienté lorsqu'il entendit la jeune fille murmurer :

— Comme il était beau !... et comme je l'aimais !

— Eh ! *per baccho*, quand vos amours ne seront plus dangereuses pour nos projets, croyez-vous que je m'amuserai à les contrarier... un peu de patience... attendez votre mariage ; mais jusque-là, ajouta-t-il avec un geste menaçant, que vous le vouliez ou non, je saurai veiller sur vous...

A ce moment, on gratta à la porte, et Aloyse, paraissant, demanda à sa maîtresse s'il lui plaisait prendre connaissance d'un message spécial du dauphin de France dont était porteur le page Lyonnet de Bournonville.

A ce nom, le visage d'Orsini devint blême. Lyonnet était vivant ! puis convulsivement le mire serra la poignée de sa dague :

— Hein ! mais qui donc alors ces drôles ont-ils assassiné ? murmura-t-il entre ses dents.

Quant à Marguerite, une émotion profonde s'empara d'elle en entendant annoncer la présence de celui dont quelques instants auparavant elle pleurait la mort. Elle oublia ses rêves d'ambition, l'objet de son voyage à Paris, la conversation qu'elle venait d'avoir avec Orsini et jusqu'à sa trop facile résignation pour ne songer qu'à une seule chose, c'est que Lyonnet était vivant. Elle porta la main à son cœur pour en comprimer les battements et, fermant les yeux, elle se complut, pendant quelques secondes, dans l'évocation du beau visage de son Lyonnet aimé.

Quand elle releva lentement ses paupières elle vit, fixés sur elle, les yeux d'Orsini qui la contemplaient d'un air railleur, comme pour se moquer de son peu de fermeté.

Une légère rougeur illumina les joues de la duchesse qui, reprenant possession d'elle-même, fit signe à dame Aloyse d'introduire le messager du dauphin de France.

— Je reste, dit vivement Orsini à voix basse, et veux assister à votre entretien,

Avant que Marguerite eût pu faire un geste de dénégation, la portière se soulevait pour laisser pénétrer dans la chambre le sire Lyonnet de Bournonville.

Le jeune homme fronça le sourcil en voyant que sa maîtresse n'était pas seule ; mais, en homme de cour habitué à dissimuler ses sentiments, il ne fit rien paraître de son dépit et s'avança vers la duchesse, le visage souriant.

Orsini, que sa qualité d'Italien mettait à même de rivaliser avec qui que ce fût sur le terrain de la dissimulation, s'inclina devant le page le plus gracieusement du monde et illumina sa figure du plus gracieux sourire.

Seule, Marguerite fut sincère dans l'accueil qu'elle fit à son amant ; non pas qu'elle fût femme à méconnaître pour toujours les sages conseils d'Orsini, mais parce que, à la vue de Lyonnet, tous ses souvenirs emplissaient son cœur de promesses voluptueuses.

— Eh quoi ! fit-elle gaiement, après avoir reçu les hommages du jeune homme, messire le dauphin Loys, notre gracieux seigneur, vous a chargé d'un message pour nous?

— Oui, demoiselle.

Et Lyonnet de Bournonville, tirant de sa jaquette d'armes un pli scellé du sceau royal, le présenta, un genou en terre, à la duchesse de Bourgogne qui le parcourut rapidement.

— Relevez-vous, beau page, dit-elle au jeune homme, et veuillez porter notre réponse à votre gentil maître. Vous lui direz que nous accueillons avec plaisir son invitation à la *Montre de la bazoche;* vous ajouterez que nous sommes et voulons être toujours sa fidèle

servante et que, chaque matin, nous prions le Seigneur Dieu de l'avoir en sa sainte et bonne garde.

Ces dernières paroles de Marguerite, prononcées avec enjouement, provoquèrent sur ses auditeurs deux sentiments différents : Lyonnet rougit légèrement, Orsini sourit avec ironie.

— Les pages de la cour de France sont de galants gentilshommes, fit avec nonchalance Marguerite, après un court silence ; ils courent la nuit au rendez-vous de leurs belles ;... sans doute, faisiez-vous ainsi, cette nuit, sire de Bournonville... Précisément, ce matin, à mon petit lever, on parlait d'un page assassiné, ici près, vers le temps de minuit ; et, ne vous voyant pas parmi ma cour matinale, j'ai craint un instant que vous ne fussiez la victime de cet attentat.

— Grâce à Dieu, madame, et fort heureusement, je suis bien vivant et toujours prêt à mourir pour votre gracieuse personne. Celui dont on parlait est un page comme moi et, de plus, un de mes amis ; c'est le comte de Vermandois, dont la bourse aura probablement attiré le couteau de quelque truand.

— Vous voyez, messire, dit Orsini en jetant sur le jeune homme un regard singulier, vous voyez à quels dangers on s'expose la nuit, en courant les belles.

— Oh ! moi ! seigneur mire, riposta avec feu Lyonnet, celle que j'aime m'enveloppe de tant d'amour qu'elle m'est une égide contre tout danger

— C'est parler comme Apollo lui-même, dit en minaudant Marguerite, qui jeta à la dérobée un regard sur Orsini pour constater la rage dans laquelle le jetait cette conversation.

Soudain, comme frappé d'une idée subite, le mire sortit brusquement. Hors de la chambre, il tira de son escarcelle des tablettes, en arracha une feuille et écrivit :

« Ordre à Landry de m'attendre à la taverne du *Cochon-d'Amour*. »

Il signa, scella le parchemin et le remit à un varlet, avec mission de le porter à maître Gargouslier, tavernier à la Croix-du-Trahoir

En regardant l'homme s'éloigner, Orsini eut un sourire sinistre et murmura :

— A ce soir, mon maître !... tu m'as échappé une fois, mais...



Des routiers, gens de sac et de corde.... (Page 43.)

Il rentra alors dans la chambre où Marguerite et son amant continuaient à converser.

— Que voilà donc une dame heureuse, disait la duchesse, d'être ainsi jugée par un aussi beau cavalier que vous ! et sans doute, messire, l'aimez-vous bien, cette dame de vos pensées ?

— Oh ! demoiselle, fit Lyonnet, en portant la main à son cœur, plus que ma vie, plus que mon honneur.

La duchesse de Bourgogne rougit légèrement.

— C'est bien, fit-elle avec un léger tremblement dans la voix, nous vous donnons congé ; reportez notre réponse à votre gracieux maître et, pour prix de votre dérangement, voici notre main à baiser.

Tout radieux de bonheur, le jeune homme s'agenouilla, prit la main de sa maîtresse et y posa ses lèvres plus longtemps peut-être que ne l'eût voulu l'étiquette ; puis se relevant, il s'inclina profondément devant Marguerite, fit, d'un geste assez dégagé, un petit salut à Orsini et se retira reconduit par l'Italien, tout confit en gracieuseté, qui se complut à congratuler le page sous toutes les formes et à le féliciter de ne s'être point trouvé aux lieu et place du comte de Vermandois.

Marguerite, demeurée seule, médita longuement les observations d'Orsini, les mettant en balance avec ses propres sentiments; tout en reconnaissant le bien fondé des conseils du mire, elle ne pouvait cependant étouffer la voix qui lui murmurait aux oreilles mille choses voluptueuses :

— N'importe, se dit-elle en matière de conclusion, je ne veux pas qu'il le tue... tant que je l'aimerai...

— Écoute, fit-elle d'une voix brève à l'Italien qui rentrait, je veux bien te pardonner ta tentative de cette nuit, mais tu vas me jurer par la croix de ne plus attenter aux jours de Lyonnet.

Orsini jeta à la duchesse un regard en dessous, plein d'ironie et de fausseté ; puis, après un court silence :

— Demoiselle, dit-il lentement et en détachant chaque syllabe, je vous jure de ne plus chercher à attenter à la vie du sire de Bournonville.

— C'est bien, fit Marguerite avec un sourire de satisfaction, je compte sur ta promesse... Tu peux te retirer.

L'Italien s'inclina et quitta l'appartement.

CHAPITRE III

La taverne du « Cochon d'Amour. »

Lyonnet était sorti de la chambre de la duchesse de Bourgogne, tout joyeux de l'accueil que lui avait fait sa maîtresse et rêvant déjà à son prochain rendez-vous d'amour, lorsqu'il fut rejoint par l'Italien qui avait de bonnes raisons pour ne pas abandonner le page.

Orsini, en effet, tout traître et Italien qu'il fût, se faisait un point d'honneur de ne jamais manquer à une parole donnée; mais, digne précurseur du jésuite Loyola, il s'arrangeait de façon, en prenant un engagement, à ce que la formule même de cet engagement lui permît de trouver une échappatoire. Ainsi avait-il fait, lorsque, soit par crainte de Marguerite de Bourgogne, soit par désir de lui plaire, il avait promis à la duchesse de ne point attenter aux jours de Lyonnet.

Cette promesse, il voulait la tenir, et il était bien décidé à ne pas toucher lui-même un cheveu du sire de Bournonville; mais, dans son esprit, il prévoyait déjà un accident, indépendant de sa volonté et de nature à servir ses projets tout aussi bien qu'il eût pu le faire lui-même.

Mais pour cela il lui fallait s'attirer les bonnes grâces de Lyonnet et gagner sa confiance, d'abord pour tromper Marguerite elle-même sur l'auteur de l'accident qui ferait disparaître son amant; ensuite pour avoir le page entièrement à sa discrétion, lorsque le moment d'agir serait venu. Aussi déploya-t-il une admirable souplesse d'esprit pour conquérir la bienveillance de Bournonville.

Il y réussit, d'ailleurs, complètement; Lyonnet n'avait aucun motif de douter de la bonne foi du mire et il en avait, au contraire, un excellent pour se lier avec lui : un amoureux ne cherche-t-il pas à se concilier tous les partis et à traiter d'alliance avec ceux qui approchent l'objet de leur affection?

Aussi le page était-il enchanté d'une circonstance qui le mettait à même de rechercher l'amitié d'un personnage qu'il savait être dans les bonnes grâces de sa maîtresse.

Au sortir de l'hostellerie de Nesle, l'Italien passa familièrement son bras sous celui du jeune homme et lui dit :

— Eh ! eh ! sire de Bournonville ; la journée commence et cependant, mon maître, le duc de Bourgogne, m'a donné licence pour le temps qu'il me plairait... Êtes-vous de service aujourd'hui ?

— Ma foi, non, seigneur mire : je dois compte de ma mission au Dauphin et j'aurai ensuite champ libre.

— Vous devriez alors m'accorder la grâce que je vais vous demander.

— Et laquelle ? maître Orsini.

— Je suis Italien, et doublement étranger même, puisque je ne suis ni Parisien, ni Français. Vous comprenez qu'en un mois je ne puis connaître votre ville si belle, si intéressante par ses habitants, leur manière de vive et leurs lieux de réjouissances. Je vous sais gai compagnon. Voulez-vous me faire courir avec vous les tavernes, les ribaudes et les lieux de bohème ?

— Eh ! quoi ! messire, vous un homme docte et grave, vouloir courir le guilledou en compagnie d'un page du roi ! Mais, par la messe, c'est chose horripilante, comme dirait Jehan de Sarcelles, mon savant ami l'escholier.

— Jehan de Sarcelles ! répéta Orsini, comme cherchant dans ses souvenirs... je ne connais pas. Mais, sire page, vous vous méprenez sur mes intentions. Point n'ai cure de courir sus aux femmes ou de lamper force rasades pour l'unique plaisir de vider des brocs ou de frotter des cottes. Ce sont là des goûts qui ne sont point dans mon caractère ; mais mon devoir d'homme docte, puisque vous m'appelez ainsi, est de visiter dans tous ses détails, et d'étudier sous toutes ses formes, la bonne ville de Paris. Vous plaît-il de me guider ?

— Par ma foi, oui, ventredieu ! maître Orsini ; j'ai l'âme légère aujourd'hui et le cœur content. Il me plaît de ripailler quelques heures et de rejoindre mon paillard ami, Jehan de Sarcelles, en la rue du Fouarre, à la taverne de la *Pomme-de-Pin*. Mais avant, il me faut aller au Palais, rendre compte à messire le Dauphin de la réponse de demoiselle Marguerite. Vous sied-il de m'accompagner et de m'attendre en quelque cabaret ?

— Eh ! comment donc, repartit Orsini ; mais je ne vous quitte pas d'un instant.

Les deux hommes, tout en dialoguant de la sorte, avaient contourné le prieué des Augustins, gagné le carrefour de Buci, d'où ils avaient pénétré dans la rue Saint-André-des-Arcs, voie étroite qu'ils suivirent jusqu'à l'église, dont elle portait le nom ; ils prirent ensuite, à gauche de l'église, la rue de l'Hirondelle par laquelle ils gagnèrent le Pont-aux-Meuniers. Le pont traversé, ils se trouvèrent dans la Cité ; ils enfilèrent alors une ruelle étroite qui leur fit contourner l'abside de la Sainte-Chapelle et les mena devant le Palais, séjour du roi Philippe le Bel, et de son fils le Dauphin, que l'histoire devait surnommer plus tard le Hutin.

Le Louvre, en effet, qui devait par la suite servir d'habitation aux rois de France, n'était à cette époque qu'un louvre, c'est-à-dire, en termes de guerre, une forteresse défensive placée à l'extrémité de la ville, comme devait être plus tard la Bastille, sous le roi Charles V, pour en protéger l'enceinte.

Charles V fut le premier qui transforma la forteresse de Philippe-Auguste en habitation royale ; ses prédécesseurs logeaient au Palais, dans la Cité.

Lyonnet laissa l'Italien dans une salle basse, en le priant de l'attendre un peu, le temps de rendre compte de sa mission au Dauphin Loys.

Comme le jeune homme entrait dans la pièce voisine, qui servait de salle de garde aux pages de service, Orsini entendit s'élever une clameur joyeuse, entrecoupée de rires frais et sonores, au milieu desquels le nom de Bournonville revenait fréquemment ; puis, l'amant de Marguerite étant sorti, les rires cessèrent et furent remplacés par des chuchotements à voix basse.

En entendant prononcer le nom de Bournonville, l'Italien, toujours en défiance, avait tressailli ; soulevant légèrement la portière qui séparait les deux pièces, il se tint aux aguets, avec le pressentiment qu'il apprendrait peut-être quelque chose d'intéressant.

Il ne se trompait pas ; en effet, depuis que la duchesse de Bourgogne avait affolé d'amour le beau Lyonnet de Bournonville, exi-

geant de lui qu'il lui consacrât tous ses instants, le jeune homme avait négligé presque entièrement son service auprès du Dauphin et sa conduite était devenue bientôt le sujet de conversation des pages, ses camarades.

Certes, nul ne doutait que Bournonville n'eût une maîtresse; le cas était fort louable, au contraire, et messieurs les jouvenceaux du Palais étaient coutumiers du fait. Mais ce qui causait leur surprise et provoquait leurs railleries, c'étaient les disparitions nocturnes de Lyonnet, disparitions continues et fort régulières. Les pages y virent l'indice d'une affection sérieuse et constante, chose contraire aux mœurs de l'époque, et tout d'abord s'en préoccupèrent peu.

Mais, Lyonnet persistant dans ses fugues de chaque nuit, la curiosité des pages fut piquée au plus haut point.

C'est en vain que le jeune homme avait été interrogé ; sa discrétion était sortie victorieuse de toutes les épreuves auxquelles on l'avait soumise.

Un semblable mutisme ne pouvait qu'encourager davantage les jouvenceaux à percer le mystère dont leur camarade s'entourait ; aussi avaient-ils comploté de découvrir eux-mêmes par tous les moyens possibles le lieu où Lyonnet se rendait chaque nuit ; de là à savoir le nom de la belle, il n'y avait qu'un pas.

C'était ce beau complot auquel messieurs les pages mettaient la dernière main et que la présence de Bournonville, se rendant chez le Dauphin, avait interrompu momentanément ; les rires qu'avait entendus Orsini avaient été provoqués par les plaisanteries adressées au beau ténébreux, comme l'appelaient ses amis.

Un seul parmi les conspirateurs n'avait lancé contre Lyonnet aucun quolibet, témoignant par son mutisme et son attitude sympathique qu'il ne partageait pas, à l'égard de la réserve du jeune homme, le sentiment de ses camarades.

C'était presqu'un enfant, à la tête blonde toute couronnée de boucles soyeuses, au visage rosé comme celui d'une jeune fille, qu'éclairaient deux grands yeux noirs et timides alanguis par des longs cils recourbés ; aux lèvres fraîches et carminées qui s'entr'ouvaient, par moments, pour laisser passer un rire plein d'ingénuité.

L'adolescent éprouvait, à coup sûr, une vive admiration pour le

sang-froid avec lequel Lyonnet répondait aux railleries dont on criblait son amour mystérieux, car il ne quitta point des yeux l'amant de Marguerite jusqu'à ce qu'il eût quitté le seuil de la salle.

— Par la messe ! fit-il en tourmentant de sa mignonne main d'enfant la dague pendue à sa ceinture, savez-vous que notre ami Lyonnet possède une patience égale à sa discrétion ; si c'était moi, il y a longtemps que j'eusse été faire en votre compagnie un tour au Pré-aux-Clercs.

— Là, là ; mons Orly, calme ce beau courroux, dit ironiquement l'un des pages.

— Par la vraie croix ! reprit un autre, si notre ami montre autant d'ardeur dans les choses d'amour, je comprends que la belle Julienne en soit si férue.

A ce nom, le visage de l'enfant se couvrit d'une vive rougeur; son œil lança un éclair et, se campant fièrement devant celui qui venait de parler :

— Messire Adamville, dit-il d'une voix douce qu'il s'efforçait à rendre menaçante, à la dague ou à l'épée, je suis prêt à jouter, quand il vous plaira.

— Allons ! point de disputes inutiles qui nous fassent oublier notre projet ; et toi, Orly, rappelle-toi que tu as prêté serment l'autre jour d'être des nôtres.

— Eh ! savais-je qu'il s'agissait de surprendre ce secret que Lyonnet refuse de nous faire connaître ? dit Orly d'un ton maussade.

— Te dédirais-tu ?

— Je n'ai qu'une parole, fit l'enfant avec un soupir de regrets ; mais je prie le sort de ne pas m'être favorable, c'est mon droit.

— Comme c'est le mien de désirer gagner, fit Adamville en sortant des dés de sa poche.

Puis il ajouta :

— Rappelez-vous nos conventions; celui qui aura le plus haut point, devra cette nuit, suivre Bournonville jusqu'au lieu de ses rendez-vous ; de plus, celui-là n'aura pas le droit de céder sa mission à un autre, pas plus que les perdants n'auront le droit de lui demander de le remplacer.

— C'est convenu, dit La Varenne ; et je jure Dieu que si je gagne,

je saurai demain le nom de la ribaude qui nous prive depuis si longtemps de la société de Lyonnet.

En entendant cette conversation, Orsini toujours caché écumait de colère.

— Tu ne sauras rien misérable, grommela-t-il, pas même le nom de celui qui te plantera à toi ou à celui qui te remplacera, trois pouces de dague entre les deux épaules.

En ce moment Adamville agitait les dés dans le cornet.

— Corne du diable! exclama-t-il avec dépit; cinq seulement, ce n'est pas assez.

— A moins que je n'amène quatre ou trois, fit La Varenne... trois murmura-t-il; je perds.

— Ah! pensa Orly en prenant à contre-cœur le cornet qui trembla dans sa main, fasse la Vierge que je perde moi aussi!

Et il jeta les dés.

— Sept! s'écria en ricanant Adamville; ce pauvre Orly a gagné!

L'enfant devint tout pâle; puis il balbutia :

— Quoique cette mission me déplaise fort, je l'accomplirai.

— Nous y comptons bien, fit La Varenne.

— Maintenant, écoute, dit Adamville; comme Bournonville est de service ce soir jusqu'à dix heures, ce n'est qu'à cette heure-là qu'il sortira du Palais; tu pourras donc, vers le soir, aller embrasser ta Julienne pour la dédommager de la nuictée qu'elle va perdre. En t'embusquant un peu avant dix heures aux environs, tu verras sortir notre amoureux et n'auras qu'à le suivre.

— Tu n'auras pas, du reste, bien loin à aller, fit en souriant La Varenne; si je ne me trompe, Julienne n'est-elle pas la nièce de dame Calixte, la cabaretière de la *Pomme-de-Pin*, rue du Fouarre?

— Précisément, répondit Orly.

— Mais surtout, fit Adamville, ne va pas oublier l'heure; les amoureux ont l'oreille dure pour les sonneries des cloches.

— N'ayez crainte, messires, fit avec enjouement le page, tout regaillardi par la pensée qu'il allait voir sa maîtresse.

Orsini n'avait pas perdu un mot de cette conversation et, sachant tout ce qu'il voulait savoir, il quitta son poste d'observation et rapidement sortit du Palais.


La Cagoule, une horrible vieille aux trois quarts nue,... (Page 51.)

— *Per Baccho!* murmura-t-il, le sire de Bournonville en pensera ce qu'il voudra et il ira seul à la *Pomme-de-Pin*... mais il est indispensable que ce page maudit ne parle pas... Allons! Landry, mon ami, je te vais tailler de la besogne.

L'Italien marchait la tête baissée, très agité et très inquiet en

songeant au complot organisé par les pages, mais bénissant le hasard qui l'avait mis au courant et lui permettait de parer au danger.

Par moments, il lui prenait des accès de rage, en pensant que ces jouvenceaux, sans valeur ni expérience, pourraient, en manière de gaminerie, jeter bas tout l'édifice d'ambition si longuement et si laborieusement échafaudé par lui.

— Ah! corps du Christ! grommela-t-il en serrant fébrilement la poignée de sa dague, ce soir... Orly... Mais, par le diable! quelle préoccupation!... Tous les pages du roi Philippe le Bel ne peuvent pourtant pas me passer par les mains... Heureusement, la fête du Pré-aux-Clercs approche... et Landry est homme à jouer convenablement son rôle lorsque je le lui aurai fait apprendre.

Tout en rêvant et en monologuant, Orsini avait traversé le Grand-Pont; il déboucha tout contre le Grand-Chastelet et entra dans la rue du Grand-Saint-Denys, voie tortueuse que la munificence du roi venait tout récemment de faire paver en gros grès de Bondy; ce luxe énorme faisait de la rue du Grand-Saint-Denys la voie la plus belle et la plus fréquentée de la capitale.

Mais Orsini était trop enfoncé dans ses sombres pensées pour contempler le pavé du roi; il marchait d'un pas rapide, bousculant les passants et, par moments, haussant la voix, tellement son esprit était surexcité.

Arrivé au cloître des Innocents, le mire contourna le charnier, prit la rue de la Ferronnerie et entra dans la rue Saint-Honoré, qu'il suivit jusqu'au carrefour du Trahoir; là, il s'arrêta, regarda rapidement autour de lui et avisa une taverne, au-dessus de la porte de laquelle grinçait une plaque de fer. Sur cette plaque, en guise d'enseigne, un artiste naïf avait peint, à grand renfort de couleurs détrempées à l'eau, un superbe cochon agenouillé devant une truie et filant une quenouille, allusion délicate aux amours d'Hercule et d'Omphale; enfin, enguirlandant cette composition pastorale et en soulignant le sens, étaient écrits ces mots: *Au Cochon d'amour.*

L'intérieur de cette taverne était d'un aspect sinistre. Autour des tables se pressaient des hommes d'armes, en jaquettes de

guerre, les uns ayant même le heaume en tête et le haubert sanglé au corps, gens de mine patibulaire, portant éperons aux talons, larges et fortes épées au côté, dagues et poignards au flanc; des varlets d'armes moins bien équipés, sans pôt en tête ni cottes de mailles, mais tout aussi redoutables; des routiers, gens de sac et de corde que la hart attendait pour la terminaison de leur existence, des truands aux larges couteaux effilés, enfermés dans des gaines de bois.

Tous ces gens causaient ou jouaient, entremêlant jeux ou conversations d'horribles imprécations et de jurons, dont l'époque d'alors était fort riche, et dont la collection ne s'est malheureusement pas transmise jusqu'à nous.

Une aussi belle clientèle devait avoir pour tavernier un gaillard capable de ne point se laisser émouvoir en semblable milieu. C'était le cas, en effet, et maître Gargouslier, le maître de céans, haut de près de deux mètres et large à proportion, eût, entre ses deux mains, tordu le cou à l'un de ces gens d'armes, malgré son col de fer et sa cravate de mailles.

Aussi, en cas de discussion, respectait-on fort l'arbitrage de maître Gargouslier et alignait-on scrupuleusement testons et deniers contre les brocs de vin qu'au surplus le tavernier, sagement défiant, n'eût pas livrés autrement.

D'ailleurs, il savait à merveille comment s'y prendre avec ces malandrins; avant d'exercer l'honnête métier de tavernier, le drôle avait lui aussi couru les routes, détroussant le voyageur et le saignant au besoin, en cas de résistance.

Puis, à la suite d'une opération plus fructueuse que les autres, il avait accroché à la muraille ses armes de guerre et ouvert ce cabaret où se réunissaient, pour préparer leurs coups ou pour régler commercialement leurs comptes, les routiers, ses anciens compagnons.

Mais, bien que changeant de profession, Gargouslier n'avait pu dépouiller le vieil homme et, au besoin, il ne dédaignait pas de donner un coup de main à des camarades dans l'embarras.

Orsini, après s'être soigneusement enveloppé de son manteau et avoir rabattu sa cape sur ses yeux, pénétra dans le caba-

ayant jeté un regard circulaire autour de lui, il s'approcha de maître Gargouslier et lui demanda à voix basse :

– Or ça, maître, n'as-tu point vu encore ce méchant drôle de Landry ?

— Non, messire, répondit respectueusement le cabaretier ; mais si vous voulez bien l'attendre à cette table vide, il ne tardera pas, je crois ; car c'est son heure.

— Soit, dit le mire en s'asseyant.

— Il vient de m'arriver, dit cauteleusement Gargouslier, un petit vin de Bourgogne que je crois excellent, messire; et si vous voulez être le premier de Paris à en goûter....

-- Apporte, répondit laconiquement l'Italien.

Le colosse courut prestement à son caveau et en revint avec un broc que, tout radieux, il déposa avec un gobelet devant Orsini :

— *Per Baccho*, fit celui-ci, après s'en être versé une rasade, le joli nectar... apporte une autre cruche, car voici Landry.

Celui que le mire avait ainsi désigné et que le lecteur a vu rapidement passer dans le premier chapitre de cette histoire, venait d'apparaître dans l'encadrement de la porte. Un moment, il resta la main sur les yeux inspectant l'intérieur de la taverne ; puis apercevant le médecin, il se dirigea rapidement vers lui et se tint debout devant de la table, dans une position quasi respectueuse.

Landry était un grand et gros garçon joufflu, âgé de vingt-cinq ans environ et commençant déjà, malgré sa jeunesse, à bedonner d'une manière inquiétante pour l'avenir. Sa face rubiconde indiquait de suite, et sans qu'il fût besoin d'être observateur profond, un goût franchement accusé pour le vin ; et n'étaient deux petits yeux gris à demi enfouis dans des plis de graisse et qui, parfois, avaient un éclair cruel, l'ensemble de la physionomie eût présenté tous les caractères de la bonhomie.

Certes, à voir l'honnête figure de Landry, on ne pouvait guère se douter que l'aimable garçon, toujours gai, l'air insoucieux et le sourire constant sur ses lèvres lippues, trouait une poitrine ou perforait une gorge avec autant de tranquillité et de désinvolture qu'une ménagère mettant à mort un hôte de sa basse-cour

— Viens ça sur ce siège, en face de moi, dit Orsini.

Puis, lorsque le routier se fut assis :

— Sais-tu, maître drôle, fit l'Italien avec une irritation difficilement contenue, ce que fait le sire de Bournonville à cette heure ?

Landry eut un imperceptible tressaillement.

— Mais, je suppose, messire, répondit-il comme très étonné de la question, que messire de Bournonville repose en ce moment en bonne terre sainte.

— Et qui te le fait supposer?

— Comment! répliqua le routier, bien décidé à ne pas avouer qu'il avait eu connaissance de sa méprise. Mais ne m'aviez-vous pas prié de faire en sorte qu'il arrivât quelque accident au sire de Bournonville ?

— Eh bien ?

— Eh bien, ainsi qu'il avait été convenu, deux truands de ma connaissance ont voulu, cette nuit même, débarrasser de sa bourse le sire de Bournonville ; et comme celui-ci a cherché à défendre ses écus et ses testons d'or, il a laissé dans l'aventure non seulement sa bourse mais sa vie.

— En es-tu bien certain? demanda Orsini en jetant sur Landry un regard soupçonneux.

— Aussi certain que je vous vois là devant moi : messire de Bournonville a été attaqué cette nuit, vers la demie de onze heures, au moment où, comme vous l'aviez indiqué, il venait de traverser la Seine en barque,... et ma dague manque rarement son homme.

— Eh bien ! c'est ce qui te trompe, maître drôle. Le sire Lyonnet de Bournonville est en ce moment à la *Pomme-de-Pin* où il hume force pots à notre santé.

Le truand bondit sur son banc en témoignant la plus profonde stupéfaction.

— Il faut donc, murmura-t-il, que vous vous soyez trompé vous-même dans les indications que vous nous avez données, car, par le diable ! je vous jure que l'homme de cette nuit n'a pu ressusciter.

— Que l'erreur vienne de toi ou de moi, toujours est-il que ce page de malheur n'est pas mort et que c'est à recommencer

— Nous recommencerons, répliqua froidement Landry.

— Bien ; nous causerons de cela tout à l'heure ; pour le moment,

je te vais faire goûter d'un petit vin nouveau qui t'éclaircira les idées.

Le mot vin alluma une lueur au fond de l'orbite graisseuse du sacripant qui suivit, avec toute l'attention respectueuse d'un véritable amateur, le liquide dans son trajet de la cruche au gobelet.

— Oh! oh! grommela-t-il d'un ton de sincère admiration, que voilà une séduisante couleur!

— N'est-ce pas, maître, mais que diras-tu donc en buvant ce nectar?

Landry porta avec recueillement le gobelet à ses lèvres, ferma les yeux pour mieux savourer, et avala religieusement, lentement comme à regret de ne pouvoir conserver plus longtemps contre son palais chaque goutte de vin.

— Corbœuf! c'est de l'ambroisie, dit-il, et il tendit à nouveau son gobelet.

— Tout beau, compagnon, tout beau, fit le mire. Ces cruches sont à vider, certainement; mais ce petit vin porte à l'âme et au cerveau; et j'ai besoin de toute ton attention, car il faudra travailler ce soir.

— Ah! observa paisiblement Landry.

— Oui, répéta Orsini en baissant la voix, il s'agit d'opérer sans bruit, avec intelligence et non pas comme une brute, afin de ne pas recommencer la bêtise d'hier au soir... car cette fois-ci, au lieu de testons d'or, c'est avec ta propre peau que je te paierais...

Landry baissa la tête avec confusion.

— Ce soir, le sire de Bournouville, allant où tu sais, sera suivi par un individu qui, pour des raisons inutiles à t'expliquer, veut savoir où il se rend toutes les nuits; c'est ce quelqu'un qu'il faut....

— Entendu, et... sera-ce difficile?... y aura-t-il lutte?

— Non, un page, un enfant presque... à la rigueur toi seul suffirais; mais par précaution prends un homme avec toi.

— Bon.

— Vers dix heures, un peu avant, le page en question sortira de la *Pomme-de-Pin*, la taverne de la rue du Fouarre; tu le suivras et, au moment opportun...

— C'est convenu.

— Maintenant que voilà réglée cette affaire, dit Orsini, parlons de Bournonville ; as-tu des hommes prêts ?

— Ah ! voilà, répondit l'autre d'un ton tout piteux et en vidant à moitié son gobelet, Jehan le Torte s'est trompé il y a quelques nuits ; il est tombé sur des gens du guet qui ont eu la méchanceté de le conduire au Grand-Chastelet où il pourrit dans quelque fosse.

— Bast !... mais tu n'as pas que celui-là.

— Joël le Cagouleux se balance agréablement aux fourches des Innocents ; Jacques l'Envoûté doit ripailler sur la route de Normandie, à la suite de je ne sais quelle affaire avec messire l'abbé de Saint-Germain ; Beaudry le Miteux, s'est fait proprement trouer la poitrine hier soir...

— N'as-tu pas celui qui t'accompagnait hier soir... celui de Vermandois ?

— Oh ! celui-là, c'est fini, je n'aime point son genre de besogne, exclama Landry en se redressant avec dignité. Il a certains coups de traître qui ne sont point de mon goût... je suis soldat, moi, et je gagne ma vie, le fer au poing ; mais face à face, cornes du diable ! et non point en assassin... ses coups de coutelas en guise de tranche-jarrets, ne me vont point...

— Au surplus, peu m'importe, répondit l'Italien, que l'amour-propre du bandit amusa fort ; arrange-toi comme tu l'entendras ; c'est ton affaire et trouve-toi ce soir à l'endroit convenu quand la cloche du prieuré des Augustins tintera les nonnes.

Landry se gratta le front avec tous les signes d'un profond embarras.

— Eh bien ! fit Orsini à qui cette mimique n'échappa pas, qu'y a-t-il encore ?

— C'est qu'il est bien désagréable d'avoir à rechercher d'autres compagnons, parce que... parce qu'ils me connaissent moins que les autres et seront plus durs pour l'argent ; aussi ne sont-ce plus testons, mais beaux deniers d'argent qu'il me faudra glisser dans leurs mains.

L'Italien ne fut pas dupe et sourit.

— Je croyais, dit-il, que tu n'aimais que le vin ; je m'aperçois

que tu as également une certaine passion pour l'argent du roi.

Et plongeant la main sous sa cape, il en retira une bourse assez rondelette qu'il passa à son compagnon.

— Tiens, dit-il, elle pèse lourd et te satisfera amplement, toi et tes amis... Maintenant, écoute-moi...

Le bandit allongea son buste sur la table de manière à mettre son oreille tout contre la bouche du mire...

— Dans trois jours, murmura celui-ci, ce sera fête au Pré-aux-Clercs ; j'aurai besoin de tes services et t'expliquerai plus tard en quoi consistera ton rôle ; mais, dès maintenant, il te faut procurer quelque varlet ou homme d'armes, jeune et de leste apparence que, pour la circonstance, je ferai attifer convenablement chez le barbier ; je n'ai pas besoin d'ajouter, car tu m'as deviné, qu'il doit jouer prestement de la dague et de l'épée ; quatre ou cinq truands suffiront pour le reste... Ah ! retiens bien ceci : ils doivent, dès aujourd'hui, être à ta disposition entière, jusqu'au lendemain de la fête du Pré-aux-Clercs ; ils seront donc à ta solde tout ce temps, afin qu'au dernier moment ils ne manquent pas à leur parole... C'est entendu ; je pars ; et, ce soir, après l'affaire faite, au prieuré des Grands-Augustins.

— Comptez sur moi, messire.

Demeuré seul, Landry se versa une large rasade.

Puis, quand il eut reposé le gobelet sur la table, il porta la main avec satisfaction à son surcot, dans la doublure duquel il avait enfoui la bourse d'Orsini, et alors un large sourire entr'ouvrit ses lèvres épaisses.

— Allons ! grogna-t-il, bon vin, grosse bourse, il y a là de quoi avoir l'âme réjouïe ; et, cette nuit, le coup fait, nous irons rendre visite à dame Javelle qui se doit morfondre de ne nous avoir pas aperçu depuis si longtemps... Cornes de bœuf ! le bon jus de treille, dit-il en avalant un nouveau gobelet, c'est du nectar de cordeliers... Ah ! ah ! poursuivit-il, avec un pâteux éclat de rire, c'est un bon maître que le sire Orsini et qui croit tout ce qu'on veut bien lui raconter ; mes braves truands se portent aussi bien que lui et...

Le routier fut interrompu dans ses réflexions par une exclamation qui partit d'une table éloignée, à laquelle se trouvaient assis



Le Cagouleux désigna du coin de l'œil un aveugle accroupi.. (Page 54.)

trois malandrins dans lesquels Landry reconnut des habitués de la taverne avec qui il avait coutume de remuer les dés.

— Eh bien ! demanda l'un d'eux, notre bourse est donc à sec qu'on se confit, comme un rat, dans un coin.

— Par l'enfer ! tu te trompes, riposta Landry piqué au vif ; nous

avons encore nombre de testons et même plusieurs deniers qui ne demandent qu'à faire des petits.

— Viens ça à notre table, copaing, et vous Gargouslier, tavernier de malheur, baillez-nous des dés et un broc de ce vin de Saint-Ouen qui pique si agréablement la langue.

— Est-ce toi qui payes, Mahaureu? demanda le tavernier en apportant broc et cornets, mais en étendant sa large main pour recevoir le prix de sa marchandise ; c'est cinq testons...

Mahaureu jeta la monnaie d'un air dédaigneux ; puis le jeu commença entre lui et Landry ; il se continua quelque temps avec des alternatives à peu près égales de gain et de perte, de part et d'autre. Contrairement à ses habitudes, Landry prit enfin le dessus et, en quelques coups de dés, vida les poches de son partenaire qui, tout grondant et furieux d'une déveine à laquelle il n'était point habitué avec Landry, se recula pour céder la place à un autre.

Ce second fut décavé rapidement, ainsi qu'un troisième.

Landry, que la déveine poursuivait depuis longtemps, exultait; aussi fut-ce avec une sorte d'ostentation qu'il empila testons et deniers dans la bourse presque pleine d'Orsini. Puis, sans remarquer les regards luisants de convoitise que lui lançaient ses compagnons, il sortit du cabaret et, remontant la rue Saint-Honoré, tourna à gauche, près de l'église Sainte-Opportune, dans la direction de l'enceinte de Philippe-Auguste.

Ce coin de Paris était fort peu fréquenté, même le jour ; bien qu'ayant depuis longtemps sauté par-dessus les murs et pris dans ses faubourgs une grande extension, la ville, surtout sur la rive droite de la Seine, ne s'était pas construite au delà du Charnier des Innocents ; l'espace compris entre le Cloître et la porte d'enceinte située à l'endroit que suivent aujourd'hui la rue Etienne-Marcel et le commencement de la rue Jean-Jacques Rousseau, n'était composé alors que de terrains vagues sur lesquels çà et là se dressaient d'informes masures, sombres et insondables repaires des écumeurs de la Cité.

C'est au milieu de ce cloaque que Landry, en sortant du Charnier, s'engagea, suivant un long et tortueux sentier très étroit,

semé de fondrières qui le mena, après nombre de détours, dans une sorte d'excavation en forme d'entonnoir.

Le lieu dont nous parlons, occupait à peu près l'emplacement où se dresse de nos jours le pâté de maisons circonscrit par les rues de Rambuteau, Montesquieu, Etienne-Marcel, Turbigo et Pierre-Lescot. C'est là que se tenait, à cette époque l'une des plus importantes Cours de miracles de Paris.

A cette heure de la journée, le routier savait bien ne pas rencontrer grand monde dans la cité de la bohème; mais, il comptait apprendre en quels endroits opéraient ses quatre accolytes.

Arrivé dans la cour, Landry se dirigea sans hésitation vers une des misérables masures accumulées, sans ordre, autour du cirque et poussa du pied la porte à demi pourrie qui en fermait l'entrée.

— Holà ! fit-il en entrant, eh ! la Cagoule, êtes-vous là?

— Qui me parle ? demanda une voix rauque.

— Moi, Landry ! eh ! par tous les diables ! ne me reconnais-tu pas, vieille sorcière ?

— Ah ! c'est vous messire ! que Satan vous agrée ! grommela une horrible vieille qui sortit de l'ombre, aux trois quarts nue, dans des haillons sans nom, le chef branlant, le dos voûté et se traînant, appuyée sur un bâton.

— Sans doute, messire, ajouta-t-elle, cherchez-vous Joël ? Il travaille aux abords du parvis de Notre-Dame, ou monseigneur l'Évêque célèbre la fête de Saint-Grégoire. Vous savez, messire, que c'est grande fête au paradis et que, seuls aujourd'hui, les hérétiques ne vont pas chanter les louanges du saint bienheureux.

Et la vieille se signa dévotement.

— Non, cornes de bœuf ! je ne savais pas.

— C'est que vous êtes un païen, messire ; mais mon fils Joël, bon chrétien, ne manque jamais l'occasion de fêter les saints du paradis... lorsque ils sont aimés des fidèles. Vous savez bien que le chrétien doit donner aux pauvres et, comme c'est grande réjouissance, les fidèles distribueront force aumônes ; vous trouverez Joël entre le Parvis et Saint-Jean-le-Rond.

— Quelle maladie a-t-il aujourd'hui? demanda tout naturellement Landry.

— Un ulcère, messire, un ulcère horripilant, bien beau à voir, que je lui ai confectionné ce matin, à la jambe gauche. Oh ! pour cela, je suis la première de la tribu et nul ne peut se vanter de faire mieux que moi les chairs crues.

— Oui, la Cagoule, oui, dit Landry en souriant, on connaît vos talents... Maintenant, écoutez bien mes paroles pour les répéter à Joël, pour le cas où je ne le rencontrerais pas là-bas ; à l'heure de matines, lui et ceux qu'il sait, doivent se trouver demain, place du Trahoir, au *Cochon-d'Amour*... Au revoir, la Cagoule, que Satan vous garde !

— Et vous de même, mon fils.

En quittant la cité des truands, Landry reprit le chemin qui l'avait amené ; après avoir longé le mur du Charnier et coupé la rue du Grand-Saint-Denys, non loin du couvent des Frères-Prêcheurs, il tourna à droite et revint dans la direction de la Seine.

Arrivé aux abords du cloître Sainte-Opportune, lieu très désert et que, par une superstition fort enracinée, les passants évitaient avec soin, Landry se vit tout à coup assailli par trois malandrins qui manœuvrèrent de façon à lui couper toute retraite.

Croyant d'abord à une méprise et ne pouvant, cachés qu'ils étaient par le chaperon de leur cape, distinguer les traits de ses agresseurs, il s'écria :

— Eh ! mes maîtres ! vous faites erreur... je ne suis pas un gibier de coupe-bourse... puisque je la prends moi-même aux autres... On me nomme Landry le Routier... Vous devez me connaître...

Et, tout en dialoguant, il tenait en respect, par de savants moulinets, les assaillants qui semblèrent se consulter.

— Oui, dit l'un d'eux, nous te connaissons, et aussi certaine bourse rondelette que renferme la doublure de ton surcot.

— Tu te trompes, l'ami, exclama Landry, c'est dans mes tripes que se trouve cachée ma bourse et, pour la prendre, il faudra me trouer le ventre.

Ce disant, il se démenait comme un démon frappant d'estoc et

de taille les trois mécréants qui se tenaient à distance, jouant du couteau plutôt dans l'intention de fatiguer leur adversaire que dans l'espoir de l'atteindre.

Landry comprit bientôt leur tactique; mais déja une sueur abondante lui coulait par tout le corps et son bras, engourdi, ne maniait plus l'épée avec autant de vigueur; comme s'ils se fussent rendu compte de la lassitude qui s'emparait de leur adversaire, les truands rétrécirent le cercle et se mirent à jouer du coutelas pour de bon.

Landry commença à douter de la manière dont il se tirerait de ce mauvais pas, mais bien décidé, en tout cas, à percer quelque poitrine avant de se laisser toucher.

— Tenez ferme! s'écria tout à coup une voix derrière lui. Ventredieu! trois hommes contre un! attendez, mes maîtres!

C'était le sire de Bournonville qui, passant par hasard non loin de là, et attiré par le bruit de la lutte, accourait l'épée au poing, indigné par une lutte aussi inégale, sans se préoccuper de la condition sociale des combattants.

Il était temps pour Landry que cette diversion se produisît; mais elle fut rapide et nette. D'un coup de dague dans la poitrine, le page étendit à terre l'un des assaillants, pendant qu'un autre tombait la gorge percée par l'épée de Landry. Le troisième, s'enfuit.

— Cornes de bœuf! mon gentilhomme, fit le Routier, en reconnaissant la qualité de son sauveur, vous venez de me sauver la vie. Si jamais vous avez besoin d'une épée solide et fidèle, la mienne vous appartient... Au premier signal, j'accourrai, au premier mot, je vous suivrai... Fût-ce en enfer... On me nomme Landry et je pratique la guerre... Votre nom, Messire?

— Lyonnet de Bournonville, page du roi Philippe le Bel.

A ce nom, le routier tressaillit et son œil se fixa avec effarement sur l'homme qui venait de le sauver. Mais sa surprise dura peu et il répliqua d'une voix chaleureuse :

— Rappelez-vous bien mon nom, messire; et si jamais vous avez besoin de mon bras, vous n'avez qu'à vous aventurer en la taverne du *Cochon-d'Amour* et me demander à Gargouslier, le tavernier.

— Merci, maître Landry, merci, répondit Lyonnet.

— Et maintenant, messire, je vous quitte en priant Dieu qu'il vous ait en sa garde.

Les deux hommes se séparèrent ; Landry continua sa route vers la Seine, traversa le Grand-Pont, tourna à gauche dans la rue de la Calandre, prit la rue du Paon-Blanc, celle des Marmousets et déboucha sur le parvis.

Il eut tôt fait de trouver Joël assis à terre contre le mur de Saint-Jean-le-Rond, dans la posture la plus pitoyable du monde, montrant avec force gémissements aux passants attendris l'horrible plaie qui lui rongeait la jambe et nasillant d'une voix dolente ses remerciements les plus plaintifs pour les testons qui tombaient drus comme grêle dans son escarcelle.

Landry s'approcha du malandrin qui le reconnut de suite et, à sa vue, nasilla de plus belle.

Le routier lui jeta un denier en murmurant rapidement :

— Ce soir, un peu avant l'heure de nones, le couteau à la ceinture, au *Cochon-d'Amour*... où est Jehan le Torte ?

Joël désigna du coin de l'œil un aveugle accroupi à quelques pas de lui et qui d'une voix forte suppliait les fidèles de faire attention à sa misérable cécité.

— C'est bien, dit Landry qui reconnut l'homme qu'il cherchait, et Jacques et Beaudry ?

— Tous les deux ici également.

— Il est inutile qu'on me voit leur parler. Dis-leur de se trouver demain, vers matines, place du Trahoir ; nous avons à causer.

— C'est convenu.

Landry, en quittant Joël, entra dans l'église Notre-Dame pour prier monseigneur Saint-Grégoire d'éclairer sa conscience et de terminer le combat qui se livrait dans son âme. Car si, d'un côté, le service que venait de lui rendre le sire de Bournonville l'empêchait d'attenter désormais à ses jours ; d'un autre, ses antécédents difficiles le mettaient entièrement dans la main d'Orsini, qui était homme à lui faire payer de la vie la moindre désobéissance.

CHAPITRE IV

Amour pur.

Vers la même heure à peu près que maître Landry entrait en l'église Notre-Dame pour prier Saint-Grégoire de lui donner un bon conseil, le petit page Orly quittait le Palais, laissant ses deux compagnons fort égayés du bon tour qu'ils allaient jouer à Bournonville et du rôle déplaisant que, malgré lui, ils avaient imposé à Orly.

Le page coupa la rue de la Cité, reprit le Pont-aux-Meuniers et déboucha dans la rue de la Huchette, aux rôtisseries flamboyantes, qui le mena dans la rue de la Bûcherie et ensuite rue du Fouarre.

Il s'arrêta, au bout de quelques pas, devant une taverne par l'entrée basse de laquelle s'échappait un sourd murmure, mélange de cris, de rires, d'imprécations, de hurlements et de chansons.

Tout d'abord, en entrant, on ne distinguait rien dans la demi-obscurité de l'établissement tout embué par les haleines des buveurs et la fumée qui sortait de l'âtre chargé de rôtissoires.

Dame Calixte, la tavernière, semblait posséder des yeux et des mains multiples pour mieux voir et mieux servir; et c'était miracle qu'au milieu de cette nuit et de ce brouhaha, elle pût entendre et surtout comprendre ce qu'on lui demandait.

Escholiers, gens d'armes, moines, sergents du gué, clercs, truands et ribaudes se coudoyaient, assis sur des bancs de bois, courant le long des murs, devant des tables graisseuses chargées de brocs de vin qu'ils vidaient à franches lampées; çà et là, mais fort rares, quelques gentilshommes ou pages buvaient de compagnie.

Et c'était par toute la taverne une cacophonie étrange d'où s'échappaient des clameurs grivoises, des propos lestes, des bruits de baisers, des cris de femmes, des injures, des menaces...

Orly s'arrêta sur le seuil, cherchant à percer l'épais brouillard dont était remplie la salle et répondant négativement par un

signe de tête aux appels amicaux qui partaient de plusieurs tables.

— Eh! c'est vous! messire Orly, fit la cabaretière d'un air avenant, en s'approchant du page; étiez-vous malade hier qu'on ne vous vît point ici?

— J'étais de service, répondit l'enfant avec empressement; et, ajouta-t-il d'un air indifférent trop affecté pour être sincère, et votre charmante nièce, demoiselle Julienne, se porte bien?

A ce nom, le visage avenant de dame Callixte prit soudain une expression de mauvaise humeur non affectée.

— Ma nièce se porte bien, messire; mais c'est trop d'honneur pour elle qu'un jeune et beau gentilhomme comme vous s'informe de la santé d'une pauvre nièce de cabaretière.

Ces mots avaient été prononcés d'une voix aigre-douce qui alluma dans l'œil du page un éclair de malice et de gaieté.

— Par Notre-Dame la Vierge! répondit-il avec enjouement, demoiselle Julienne n'est point pauvre; elle est fort riche, au contraire, riche de toute la beauté de dame Vénus. C'est au point que le cabaret de la *Pomme-de-Pin* est sombre comme l'enfer depuis que demoiselle Julienne ne l'illumine plus de sa radieuse présence.

— En vérité, répliqua railleusement la cabaretière; il eût fallu, n'est-ce pas, que je gardasse ma nièce ici, avec les beaux exemples que messieurs les pages lui mettaient sous les yeux? Oh! je ne parle pas pour vous, messire Orly, vous qui êtes doux, timide et gentil comme une demoiselle.

Les lèvres de l'enfant s'entr'ouvrirent dans un petit rire sonore.

— Eh! dame Calixte! les apparences sont parfois trompeuses.

— Voyez-vous, le vilain enfant! fit la cabaretière, qui veut se faire passer pour un mauvais sujet!

— Holà! holà! dame Calixte, crièrent des buveurs en frappant sur la table avec leurs brocs vides; holà! aurez-vous bientôt fini de conter fleurette à ce mignon? nos gosiers dessèchent!

Vivement, la cabaretière quitta son comptoir pour servir les clients et Orly vit, attachée par derrière, à la guimpe blanche de dame Calixte, un imperceptible ruban bleu.

En l'apercevant le page eut un mouvement de joie.



La tête blonde du page s'appuyait sur la gorgerette.... (Page 58.)

C'était en effet un signal d'amour que, bien inconsciemment, la brave dame transmettait ainsi.

Profitant de ce que dame Calixte avait le dos tourné, Orly entr'ouvrit prestement une porte dissimulée derrière le comptoir et se faufila comme une anguille par l'entre-bâillement

Cela fait, il appliqua son oreille contre la porte pour savoir si sa disparition avait été remarquée dans la salle; car, dans ce cas, les cris des buveurs n'eussent pas manqué de signaler sa fugue à la cabaretière.

Mais non, il n'avait pas été vu; quatre à quatre alors il gravit les marches et rapidement il arriva au troisième, sous les combles, où il s'arrêta un instant pour reprendre haleine.

Mais son pas avait été probablement entendu et reconnu car, sans bruit, une porte s'était ouverte.

— Est-ce vous messire? demanda dans l'ombre une voix douce comme un souffle.

— Oui Julienne; c'est moi, répliqua le page en saisissant dans l'obscurité la main de son amie qui l'attira dans la chambre.

Une minute après, la porte soigneusement fermée et la cire allumée, Orly tombait aux pieds de Julienne.

C'était une jeune fille, d'environ dix-huit ans, mince et élancée dont l'épaisse chevelure noire tressée en une seule natte retombait en frisures jusqu'au bas de la taille; sur son front blanc et uni comme du marbre, tranchaient deux sourcils noirs, si fins, si bien arqués, qu'on les eût dits tracés au pinceau; les yeux d'un bleu gris étrange s'ouvraient à fleur de tête, comme des yeux de gazelle; le nez, à l'arête délicate mais nettement déssinée, palpitait de deux narines roses et mobiles; la bouche aux lèvres carminées, eût semblé un peu grande si elle n'eût découvert, en s'ouvrant, deux rangées de dents admirables.

Tel est, bien incomplet, le portrait de la maîtresse d'Orly, qui formait avec son amant un contraste frappant.

Lorsque la tête blonde du page s'appuyait sur la gorgerette blanche et rebondie de la jeune fille, on eût dit d'un enfant se faisant câliner par sa sœur aînée plutôt que d'un amoureux contant doux langage à son amie; et, par moments, lorsque les bras blancs de Julienne s'enroulaient autour du cou d'Orly, on eût plutôt cru voir dans ces bras des protecteurs, que des liens d'amour.

Et c'est peut-être en raison de sa petitesse et de sa constitution fragile que l'enfant s'était épris chaque jour davantage de la nièce de dame Calixte.

De son côté Julienne n'aimait peut-être tant son page mignon qu'à cause de sa faiblesse et de sa gracilité.

— Figure-toi, ma belle Julienne, dit le page après les premiers baisers, que j'ai manqué dire les sottises à dame Calixte.

— C'eût été fort mal, fit Julienne d'un ton de reproche.

— D'autant plus mal, répondit malicieusement l'enfant, que c'est elle qui s'est chargée de m'apprendre ta présence ici.

— Et à quel propos, demanda la jeune fille, étiez-vous entré en si grand courroux contre ma bonne tante ?

— Ne m'a-t-elle pas traité de demoiselle.

— En vérité !

— Par la messe ! répliqua Orly en colère, au souvenir de cette insulte, je ne sais ce qui m'a retenu de lui conseiller de te demander ce que tu en pensais.

Julienne rougit légèrement.

— Mais, mon beau page, au lieu de vous courroucer si fort, vous devriez bénir le ciel qui vous a fait si blond et si mignon... si demoiselle ; autrement, croyez-vous donc que dame Calixte ne se serait pas aperçue depuis longtemps de votre conduite... car ce sont chaque jour de nouvelles imprudences.

— Comment cela ?

— N'avait-il pas été convenu que vous ne viendriez que ce soir, à la fermeture du cabaret, c'est-à-dire à la demie de neuf heures.

A ces mots, le visage d'Orly se rembrunit soudain ; puis d'une voix hésitante :

— C'est que, vois-tu, ma Julienne, dit-il, je ne pourrai pas venir ce soir.

— Et pourquoi ? êtes-vous donc de service ?

L'enfant se tut un moment ; puis il répondit bien bas :

— Oui.

Mais la jeune fille avait surpris le trouble de son amant ; elle sentit qu'Orly ne lui disait pas la vérité et, nécessairement, elle résolut de satisfaire sa curiosité.

— Pourquoi mentir, messire ? dit-elle avec une dignité parfaitement jouée ; êtes-vous donc obligé de me consacrer tout votre temps... tout votre cœur ; vous êtes assez grand seigneur pour vous

passer la fantaisie de plusieurs maîtresses... mais il serait plus franc de votre part...

Elle se tut, en voyant les yeux de l'enfant se remplir de larmes.

— Eh bien! qu'avez-vous? demanda-t-elle en l'attirant tendrement à elle.

— Oh! Julienne! Julienne! balbutia le page, la voix entrecoupée par des sanglots et en cachant sa tête blonde dans le sein de la jeune fille; que c'est mal à toi de croire d'aussi vilaines choses; ne sais-tu donc pas que ma vie est à toi et que je t'aime de toute la force de mon âme?

— Oui, mon page adoré, oui mon seigneur chéri, dit la jeune fille attendrie, malgré elle, de cette grosse douleur dont elle était cause et en passant sa main dans les cheveux bouclés du page, comme font les mères qui consolent leur enfant; oui, je le sais, vous m'aimez autant que je vous aime; mais alors, pourquoi ne pas me dire la vérité? — Quelles sont donc ces choses que vous ne pouvez m'avouer et qui font que vous ne me venez pas voir ce soir?

Ingénument, Orly raconta alors à Julienne le complot formé par ses camarades contre Bournonville et le rôle qui lui était échu en partage.

A mesure qu'il parlait, la jeune fille prenait un air grave; quand le page eut fini, elle lui dit :

— Mais savez-vous bien, Orly, que ce que vous allez faire là est indigne d'un gentilhomme? Les secrets d'amour sont sacrés et il est contre l'honneur de chercher à les surprendre.

— C'est ce que j'ai compris après y avoir réfléchi; mais tout d'abord je n'avais vu là-dedans qu'un bon tour à jouer à Bournonville et alors j'ai engagé ma parole.

— Il vaudrait mieux manquer à votre parole que de jouer un rôle d'espion.

— Je ne puis cependant faire autrement, murmura Orly, fort perplexe.

— Et puis, continua la nièce de dame Calixte, courir la nuit à cette heure, à travers les rues de Paris, est chose fort imprudente;

on ne parle que de crimes, d'assassinats... s'il allait vous arriver malheur, mon mignon.

Et frissonnante, Julienne serra l'enfant sur sa poitrine.

Mais à ces derniers mots, le page se dégagea, offensé par la crainte même de sa maîtresse.

— C'est cela, grommela-t-il, toujours la même chose; vous êtes comme votre tante, Julienne, vous me trouvez trop demoiselle pour sortir seul; bientôt il faudra me faire accompagner de ma nourrice, n'est-ce pas?

Et rageusement, il frappait du pied.

— Mais non, Orly, je vous jure que vous vous trompez; croyez-vous donc qu'une femme puisse véritablement aimer un homme sans courage et sans force... mais, je ne sais pourquoi, cette expédition m'inquiète, m'effraye... il ne faut pas m'en vouloir, mon page chéri; mais un pressentiment me dit qu'il vous arrivera quelque chose.

— Eh! ne saurai-je pas me défendre? répliqua Orly d'un air fanfaron. N'avez-vous point vu comme j'ai fait s'enfuir vite, l'autre jour, rien qu'en le regardant, cet homme qui rôde continuellement autour de votre boutique des Charniers.

— Oh! oui, fit Julienne, à laquelle ce souvenir était sûrement désagréable, car son visage se rembrunit davantage; mais il faut prendre garde, mon mignon, car si ce que l'on a dit est vrai, cet homme est puissant; c'est le mire de monseigneur le duc de Bourgogne.

— Eh! fût-il le pape lui-même, il ferait beau voir que je laissasse faire les yeux doux à ma maîtresse!

— Votre maîtresse! Orly, répliqua la jeune fille en souriant de l'emportement de l'enfant; votre maîtresse! bien peu, puisque je n'ai point assez de pouvoir sur vous pour vous faire renoncer à ce projet qui m'inquiète.

— Mais c'est un caprice, ma Julienne chérie?

— Eh quoi! mes caprices n'étaient-ils point des ordres pour vous, autrefois?... alors que...

Et elle baissa les yeux, rougissante.

Orly l'embrassa passionnément sur les lèvres.

— Regrettes-tu donc le passé, murmura-t-il, d'un ton boudeur.

— Non ; mais je regrette de ne plus vous voir doux et soumis comme du temps de ce passé dont vous parlez.

— Tu me demandes une chose impossible, ma mie.

— Il n'y a rien d'impossible à celui qui aime, et si vous aviez seulement pour moi un peu de cet amour que vous prétendez avoir, vous m'éviteriez ces transes terribles par laquelles vous allez me faire passer toute cette nuit ; car je vous le jure, Orly, mon Orly adoré, au nom de Notre-Dame la Vierge ! j'ai peur... j'ai peur.

En ce moment, la cloche de Saint-Julien-le-Pauvre tinta un coup.

— Voilà la demie de neuf heures qui sonne, dit Orly en se redressant, il est temps de partir... A demain Julienne, à demain, et sois sans inquiétude.

Et après avoir serré dans ses bras la jeune fille dont les yeux se mouillaient de larmes, le page entr'ouvrit sans bruit la porte de la chambre et à pas de loup descendit l'escalier.

La taverne était sombre et vide à cette heure, le couvre-feu ayant sonné depuis longtemps. Seule une lampe placée sur le comptoir éclairait de sa petite lumière tremblottante le visage paisiblement endormi de dame Calixte que le sommeil avait saisie au milieu de quelque travail de couture.

Léger comme une ombre, Orly traversa la taverne et, vivement ouvrant l'huis, se trouva dehors.

A peine avait-il mis le pied dans la rue, que du mur de la maison d'en face un homme se détacha ; c'était un mendiant qui, se traînant avec peine sur des béquilles, s'approcha de l'enfant, et d'une voix nasillarde :

— La charité, mon bon seigneur Orly, la charité, pour l'amour de Dieu !

En entendant son nom, la page se retourna vivement.

— Comment savez-vous mon nom ? demanda-t-il.

Pour toute réponse, l'homme bondit sur lui, brandissant d'un geste terrible, en guise de massue, l'une de ses béquilles.

— A moi, cria l'enfant d'une voix épouvantée et en s'efforçant de se dégager de la main qui l'étreignait à la gorge.

Au bruit de la lutte une croisée s'ouvrit et dans l ombre une voix tremblante, celle de Julienne, demanda :

— Orly ! Orly ! est-ce vous?

Un gémissement seul lui répondit.

Le page venait de rouler sans vie, assommé d'un épouvantable coup sur la tête.

Anxieuse, Julienne se pencha cherchant à éclairer la rue avec la cire qu'elle tenait à la main ; mais la rue était sombre et tranquille ; seul, le corps d'Orly était étendu dans la boue.

CHAPITRE V

Le cabaret de la « Pomme-de-Pin. »

Le lendemain matin, Orsini se dirigea vers l'appartement occupé par Marguerite de Bourgogne décidé à avoir avec elle un entretien sérieux au sujet de Lyonnet.

On connaît le profond émoi où l'avait jeté le complot organisé par les pages pour surprendre le secret de leur camarade Bournonville. Que ces jouvenceaux arrivassent à surprendre le secret des amours de Marguerite, et les projets ambitieux du mire s'en allaient à vau-l'eau. C'est ce qu'il était décidé à empêcher à tout prix ; on l'a vu d'ailleurs par les instructions qu'il avait données la veille à Landry.

Mais il comprenait fort bien qu'il ne pouvait, sans provoquer un scandale épouvantable et dangereux, faire égorger les uns après les autres tous les pages du roi Philippe le Bel. Un tel carnage eût présenté, d'abord, des difficultés d'exécution, et puis n'eût pas manqué d'attirer l'attention sur des choses que lui, Orsini, désirait laisser dans l'ombre.

Et cependant, il savait que la mort d'Orly n'arrêterait pas les jeunes conspirateurs dans l'exécution de leurs projets; bien au

contraire, puisqu'ils seraient alors excités à poursuivre par un double motif : connaître le secret de l'un de leurs camarades et venger la mort de l'autre.

Que faire alors pour que, jusqu'à la fête du Pré-aux-Clercs, c'est-à-dire pendant deux nuits encore, il ne se passât aucun événement... contrariant?

C'est, l'esprit agité par ces idées, qu'Orsini se fit annoncer chez Marguerite.

En pénétrant dans l'appartement de la jeune duchesse, il la trouva fort occupée avec ses couturières à essayer les costumes qu'elle devait mettre, le surlendemain, à l'occasion de la fête du Pré-aux-Clercs.

En voyant le mire, dont la visite à cette heure de la journée lui présageait encore quelque orage, Marguerite fronça imperceptiblement le sourcil.

— Eh ! quoi, maître, demanda-t-elle quand ils furent demeurés seuls, pour venir à cette heure, as-tu à me narrer quelque chose de grave ?

— En effet, demoiselle, car ce que j'ai à vous dire concerne votre sûreté.

— Ma sûreté ! fit Marguerite étonnée.

— Oui ; et naturellement nos intérêts qui courent, en ce moment. un grand danger.

Toute surprise, la jeune fille fixa sur son confident un regard plein d'anxiété.

— Je vais me faire comprendre, dit celui-ci, en répondant à la muette interrogation de Marguerite.

Et il lui raconta, dans tous ses détails, le complot des pages qu'il avait surpris.

La duchesse l'écoutait frémissante ; son orgueil se révoltait à la pensée que son honneur était à la merci de ces jouvenceaux qui pouvaient, comme on fait d'une ribaude, jeter ses amours en pâture aux railleries de la cour.

Puis, songeant aux conséquences fatales d'une indiscrétion, elle se vit déjà outrageusement chassée du Palais et reprenant honteusement avec son père le chemin de la Bourgogne.



Jehan de Sarcelles chantait; c'était un grand garçon... (Page 69.)

— Les misérables! murmura-t-elle, pâle de colère et d'effroi; puis s'adressant à Orsini :

— J'espère, dit-elle, qu'en me venant annoncer ce danger, tu viens me dire aussi que tu as su y parer?

— J'ai pris toutes mes mesures, demoiselle, pour m'assurer du silence du premier d'entre ces damoiseaux.

— Oh ! dit la jeune fille, il ne faut pas qu'il sache...

— N'ayez crainte, répliqua le mire froidement, il ne saura pas et, sût-il, qu'il ne pourrait parler... à cette heure.

Marguerite eut, dans le regard, un éclair cruel.

— Oui, dit-elle vivement, c'était le seul moyen... mais les autres?

— Les autres? répondit Orsini, c'est différent ; vous seule pouvez mettre à néant leurs projets.

— Écoute-moi bien, Orsini, dit impérieusement Marguerite, le hasard, Dieu sans doute, a voulu que Lyonnel échappât, la nuit passée, aux assassins que tu avais apostés pour le tuer.... Je l'aime, entends-tu bien, je l'aime.... ou du moins je crois l'aimer, ajouta-t-elle en surprenant un air de doute sur le visage de l'Italien.... Tant qu'il en sera ainsi, tant que mon cœur battra d'amour pour Lyonnet, je te défends, — entends-tu bien, — d'attenter à ses jours.

— Eh ! vous ne m'avez pas compris, demoiselle. Il ne s'agit pas d'occire votre page, mais seulement de l'inviter à ne point vous venir voir de quelques jours... Inventez un prétexte qui le puisse satisfaire, sans trop l'effaroucher cependant... de peur d'un scandale... Bref, imposez-lui l'obligation de reprendre son service auprès du Dauphin...

— Mais s'il refuse... car il est fou d'amour, dit Marguerite avec un sourire plein de volupté.

— S'il refuse, répliqua durement Orsini, s'il refuse, vous n'avez que deux partis à prendre : ou m'abandonner sa vie, ou vous résigner à retourner en Bourgogne après avoir été honteusement chassée d'ici !

— C'est bien, murmura la duchesse avec un soupir de regret, en pensant aux belles nuits d'amour qu'il lui fallait sacrifier, c'est bien ; puisqu'il en est ainsi, je ferai ce que tu veux et vais lui envoyer de suite....

Puis, croyant lire sur le visage du mire un sentiment de défiance :

— Ou, pour plus de sûreté, ajouta-t-elle, charge-toi de la commission. Va le trouver au Palais et dis-lui qu'il m'est impossible

de le recevoir d'ici quelques jours... Invente ce que tu voudras... que mon père a des soupçons par exemple... N'as-tu plus rien à me dire? Dans ce cas je te donne congé car cette fête m'occupe grandement.

— Et moi de même, demoiselle, répondit d'un ton singulier Orsini, qui s'inclina et sortit, laissant sa maîtresse plus préoccupée qu'elle n'avait voulu le paraître du langage que lui avait tenu le mire.

— N'est-ce point de la folie, dit-elle à mi-voix et se parlant à elle-même, de compromettre d'aussi sérieux intérêts pour une passion si dangereuse.

Un moment, il se livra dans son esprit un violent combat, mais la chair l'emporta.

— Bah! murmura Marguerite, en guise de conclusion, nous verrons; et puis, ces quelques jours passés sans le voir apporteront, peut-être, bien du changement?

Ainsi qu'il l'avait dit en prenant congé et, comme nous l'avons vu d'après son entretien avec Landry, Orsini s'occupait beaucoup de la fête du Pré-aux-Clercs.

Il avait promis en effet, à Marguerite, d'épargner Lyonnet; mais, en sa qualité d'Italien, il avait pensé de suite que cette promesse n'engageait que lui et que d'autres personnes pouvaient parfaitement le remplacer en cette circonstance; et il comptait beaucoup sur des incidents qui devaient surgir au cours de la fête du Pré-aux-Clercs pour faciliter l'événement que lui, Orsini, voulait mettre sur le dos de la Providence.

L'Italien connaissait le programme de la cérémonie; il savait que la cour, montée sur un immense échafaud, devait assister à *la montre* ou calvacade annuelle des clercs de la *bazoche*; il était au courant de toutes les règles, de toutes les coutumes plus ou moins étranges de cette confrérie, ainsi que des droits régaliens de ses chefs et capitaines; c'est même sur certaines parties de ces droits qu'il avait bâti tout un plan.

Orsini, en sortant de l'hôtel de Nesle, se rendit au Palais où, avec force circonlocutions et préambules, il fit part au sire de Bournonville de la décision de Marguerite.

Lyonnet pâlit légèrement; puis il demanda d'une voix un peu tremblante :

— Mais cet éloignement ne pourrait être indéfini?

— Il durera tant que le danger que redoute ma noble maîtresse ne sera pas écarté; et vous devez croire ce danger bien grand puisque la duchesse n'a pas craint de me mettre dans la confidence et de me charger de ce message pour vous.

Le jeune homme soupira.

— Allons, messire, fit l'Italien en lui frappant amicalement sur l'épaule; ne vous désolez pas; qui sait? votre gracieux Dauphin vous chargera peut-être de quelque missive, comme l'autre jour; et puis n'allez-vous point, à la fête du Pré-aux-Clercs, être de service auprès de sire Loys qui aura certainement à côté de lui ma belle maîtresse. Allons, chassez cette humeur chagrine et, pour vous distraire, emmenez-moi faire connaissance avec votre ami Jehan de Sarcelles dont vous me parliez l'autre jour.

Lyonnet, l'âme toute navrée, laissa l'Italien passer son bras sous le sien et tous deux, sortant du Palais, prirent le chemin de la rue du Fouarre.

Orsini en rentrant jeta sur l'intérieur de la taverne le coup d'œil de l'observateur, et sourit.

– Que voilà une gaie assemblée et une franche ripaille! dit Lyonnet, donc la tristesse contrastait avec tout ce bruit joyeux.

— Oui, repartit le mire; et, si j'en crois la nombreuse clientèle, le vin doit être bon ici.

— Vous aurais-je mené en cette taverne s'il en avait été autrement... Mais où donc est Jehan, continua le page qui, une main sur les yeux, cherchait à percer le brouillard épais qui envahissait la salle... ah! le voilà; venez-vous maître Orsini?

Et, prenant le mire par la main, sans remarquer le salut discret adressé par lui à un individu installé en un coin, le sire de Bournonville l'entraîna au fond de la salle.

Là, assis autour d'une table chargée d'un nombre respectable de brocs dont la plupart étaient vides déjà, une dizaine d'escholiers écoutaient, bouche bée, un des leurs qui, monté sur un escabeau

chantait un lai, sorte de rythme plaintif sur des paroles burlesques le plus souvent, et dont les buveurs accompagnaient le refrain à grands coups de poings sur la table.

Celui qui chantait était un grand garçon d'une seizaine d'années, mais paraissant plus âgé qu'il ne l'était véritablement, au corps démesurément long, si maigre que son surcot de futaine gris de fer flottait sur ses membres secs; sa figure allongée, anguleuse, encadrée par une tignasse blond filasse qui, coupée sur le front au ras des sourcils, retombait de chaque côté des oreilles en longues mèches effilochées, complétait l'aspect bizarre de ce grand corps qui semblait être tout en bras et en jambes. Mais sur ce visage se lisait l'expression de la bonté et de l'insouciance; les lèvres bien dessinées se contractaient dans un sourire plein de finesse, l'œil dardait un regard hardi et énergique et, si l'on eût soulevé sa chevelure, on eût découvert un front vaste et offrant toute la caractéristique d'une grande intelligence.

— Eh ! bonjour, Jehan, cria le compagnon d'Orsini en s'approchant de la table.

— Silence aux bavards ! ripostèrent quelques-uns des buveurs.

Celui qui chantait, envoya de la main un salut amical au sire de Bournonville et continua sa romance.

— C'est là votre escholier? fit à voix basse le mire qui, du premier coup d'œil, devina la valeur de maître Jehan.

— Oui, maître; et cet escholier est doublé d'un poète ; car le lai qu'il chante est sûrement de sa composition :

Quand je pense, asse, au bon temps,
Quelle fus, quelle devenue;
Quand me regarde toute nue
Et je me voy si très changee,
Pauvre, sèche, maigre et menue
Je suis presque toute enragée.

Qu'est devenu ce front paly
Ces cheveux, sourcils voultgy,
Grand entr'œil, le regard joly
Dont prenait les plus subtils;
Ce beau nes droit, grand ne petis
Ces petites jointes oreilles,
Menton fourchu, cler vis traictis
Et ces belles lèvres vermeilles?

Ces gentes épaules menues,
Ces bras longs et ces mains trétisses,
Petits tetins, hanches charnues,
Elevées, propres, faictisses
A tenir amoureuses lisses;
Ces larges reins, ce sadinet
Assis sur grosses fermes cuisses
Dedans son joly jardinet?
. . . .
. . . .

Et le lai se continuait de la sorte sur un air lamentable que les amis du chanteur accompagnaient en sourdine.

Le dernier couplet fut salué par les applaudissements de l'assemblée.

— Par ma foi ! fit Lyonnet en frappant sur l'épaule de l'escholier qui, sa romance finie, avait sauté en bas de son escabeau, tu es un maître chanteur, Jehan ; aussi veux-je te présenter à un mien ami, quelque peu ton confrère es escholes, un mire distingué, maître Orsini, Italien de naissance, comme son nom l'indique ; et, pour la circonstance, nous allons vider de compagnie quelques pots de ce vin d'Argenteuil que tu aimes tant.

—Par Saint Treignant d'Écosse ! s'écria joyeusement l'escholier, voilà une fameuse idée, mais qui me surprend étrangement sortant de ta cervelle ; car les brocs et toi n'allez pas souvent de compagnie, ami Lyonnet ; puis jetant un coup d'œil sur Orsini et désagréable ment impressionné par la figure cauteleuse de l'Italien.

— Pouah ! grommela-t-il entre ses dents, la vilaine tête de corbeau.

— Holà ! dame Calixte, cria Lyonnet à la cabaretière, baillez-nous de votre vin suret d'Argenteuil et du meilleur !

— Je crève de soif ! exclama Jehan, en frappant du poing sur la table.

Et s'adressant à Orsini qui venait de s'asseoir, il ajouta :

— Et vous, maître Italien, n'avez-vous point le gosier sec ? On boit, je suppose, dans votre pays?

— *Per Baccho!* si l'on boit ! mais, comme ici, et au besoin je vous tiendrais tête.

— La chose serait peu aisée, messire; et, s'il vous plaisait de jouter...

— Non pas, fit vivement Bournonville, maître Orsini est aujourd'hui sous ma sauvegarde, et c'est assez d'un ivrogne comme toi sans que je me charge, ce soir, d'en ramener un autre.

— Voyez-vous, le joli page ! dit ironiquement l'Italien.

— Buvons ! mes maîtres ! buvons, exclama nerveusement Lyonnet.

On but tant et si bien que messire Orsini, qui possédait le talent de faire vider les verres, sans jamais remplir le sien, ne tarda pas à devenir l'ami intime de Jehan de Sarcelles dont les yeux, obscurcis par les fumées du vin, ne trouvèrent plus aux traits de l'Italien l'aspect désagréable qui l'avait frappé tout d'abord.

— Mais, me diras-tu, mon cher page, demanda Jehan de Sarcelles, après que plusieurs pots eurent été vidés, comment il se fait qu'on te voie ici ?

— Me croyais-tu donc mort ?

— Non ; mais tout au moins guerroyant à l'étranger.

— Et pourquoi ?

— Comment ! pourquoi ? Mais par Satan ! Voilà tantôt un mois que tu n'as mis les pieds ici, un mois qu'Agnès la belle dentelhère pleure son beau Lyonnet.

— Bah ! une ribaude qui ne vaut point les testons dépensés pour elle.

— Que l'Enfer m'étouffe ! riposta l'escholier, as-tu donc depuis un mois courtisé une dame de la cour pour mépriser ainsi tes anciennes amours ?

— Qui sait ? fit Bournonville d'un ton énigmatique.

— Allons ! conte-nous l'aventure et dis-nous quelle est la grande dame qui t'a acoquiné sous ses cottes.

— Eh ! *Per Baccho!* interrompit Orsini, que cette conversation ennuyait fort et qui voulut changer le cours des idées de ses compagnons, vous êtes de piètres buveurs, mes maîtres... Holà ! belle cabaretière ! de nouveaux brocs de vin et du plus frais.

Mais à mesure qu'il buvait, Jehan revenait avec la ténacite propre aux ivrognes au sujet qui l'intriguait et pressait de questions embarrassantes son ami Bournonville.

Celui-ci, étourdi par les copieuses libations dont il avait perdu

l'habitude et piqué au vif par les questions railleuses de l'escholier, devenait communicatif.

— Ventredieu ! dit-il, une dame de la cour ! maître Jehan !... Mais, par le Pape ! Croirais-tu le sire de Bournonville indigne d'autres amours que d'amours de ribaude, comme Agnès la dentellière ? Eh ! demande un peu à mon ami le mire... Il le sait, lui, où j'ai passé mon temps depuis un mois... N'est-ce pas, maître Orsini, que vous la connaissez, la dame de mes pensées et qu'il en est peu, dans le beau royaume de France, qui puisse rivaliser avec elle, comme beauté et comme rang ?

— Par Satan ! riposta l'escholier en ricanant, dis-moi tout de suite que tu as pour maîtresse notre dame la reine, femme du roi Philippe le Bel !

— Et pourquoi pas ? demanda Bournonville exaspéré par l'attitude moqueuse de Jehan de Sarcelles.

Celui-ci répondit par un homérique éclat de rire.

Orsini, fronçant le sourcil à chaque nouvelle vantardise du page, pâlissait et rougissait tour à tour, étouffant dans sa gorge les imprécations qui lui montaient aux lèvres.

— Je ne puis cependant pas le tuer ici, pensait le mire ; et je ne puis non plus lui laisser prononcer le nom de Marguerite... Ah !...

Une idée était née soudain dans l'esprit de l'Italien ; vivement, il plongea sa main dans son pourpoint, en retira une minuscule boîte en argent de forme ovale dans laquelle il prit, sans être vu, une petite boule qu'il dissimula entre ses doigts ; puis il remit la boîte à sa place.

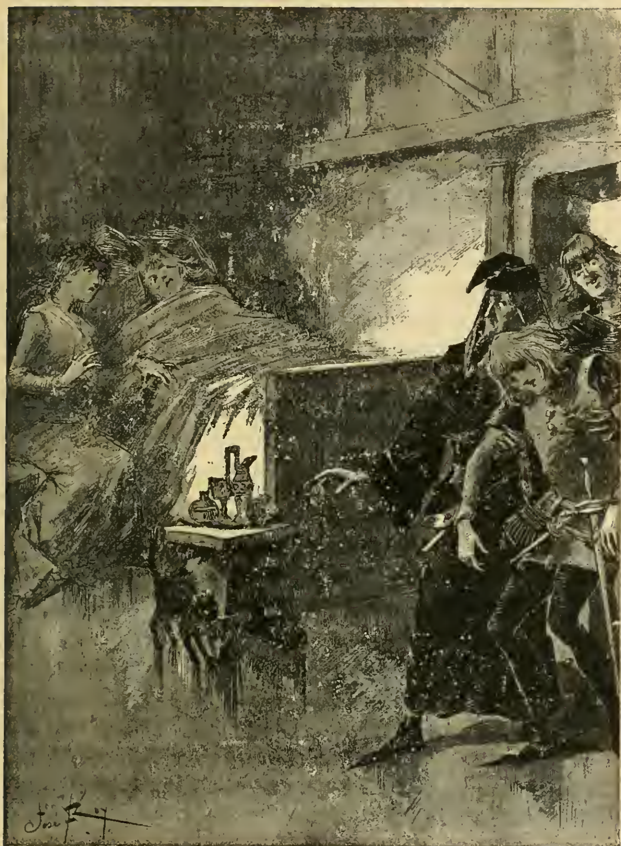
Il saisit alors le broc, versa des rasades à la ronde, remplit le verre de Lyonnet et y laissa tomber la petite boule, sans que personne eût remarqué son mouvement.

— Allons ! une dernière lampée, dit-il gaiement, à la santé de vos maîtresses.

Bournonville vida son verre d'un trait,

— C'est moi qui règle la dépense, ajouta l'Italien ; c'est mon écho de bienvenue.

Puis, tout à coup, jetant, comme par hasard, les yeux sur son compagnon, il exclama :



Orsini aperçut Julienne assise au chevet d'Orly (Page 75.)

— Eh quoi !... qu'avez-vous. . seriez-vous déjà ivre? Comment! pour quelques verres!

— Ivre! moi! bégaya le page, ventredieu!... je boirais la mer... c'est bizarre... tout tourne... allons, bon... la table s'en va maintenant... Cornebœuf! j'ai soif...

— Ivre! lui, ajouta Jehan de Sarcelles, mais il engloutirait un tonneau.

— Il est absolument ivre, ne vous en déplaise, insista l'Italien, regardez plutôt...

— A boire! murmura le page d'une voix empâtée,... j'ai soif... à la santé de Marg...

Puis, laissant sa tête retomber lourdement sur la table, il s'endormit comme le prouva bientôt un ronflement sonore.

— Tripes du diable! exclama l'escholier stupéfait, tu es donc malade aujourd'hui, notre page, que le vin d'Argenteuil te fait mal au cœur... Vous qui êtes mire, maître Orsini, ne l'avez-vous donc pas ausculté avant de venir ripailler?... il fallait lui tâter le pouls...

— Eh! *per Baccho!* il était aussi gai que vous et moi.. pouvais-je me douter que j'avais affaire à un aussi piètre buveur?

— Mais qu'allons-nous faire de lui, demanda Jehan, je ne puis rester plus longtemps et j'aurais mauvaise figure à le transporter au Palais sur mon dos, ainsi qu'un sac à vin.

Orsini eut un sourire sinistre; la pensée lui était venue, à la vue de la nuit qui tombait rapidement, qu'il pouvait envoyer chercher l'ivrogne et le faire jeter à la Seine, sans que nul s'en aperçût.

— Eh! répondit-il avec bonhomie, laissons-le là un moment; en rentrant au Palais je le vais faire quérir par des varlets.

— Bonne idée, maître mire, fit Jehan de Sarcelles.

En ce moment, dame Calixte, la cabaratière, s'approcha et, apercevant Lyonnet :

— Pauvre mignon, dit-elle; il va faire de mauvais rêves à dormir ainsi la tête sur la table.

— Eh! cornebœuf, ouvrez-lui votre chambre; il y trouvera une literie moins dure que ce banc de bois, riposta l'escholier en plaisantant; et peut-être rêvera-t-il de vous?

— De grand cœur, dit la cabaretière sans remarquer le regard oblique que lui lança l'Italien dont le projet se trouvait traversé par l'offre obligeante de dame Calixte.

Puis elle ajouta :

— Il se trouvera, du reste, en bonne compagnie; car j'ai ramassé

ce matin dans la rue, là en face ma taverne, le page Orly, que des mécréants ont assommé la nuit dernière, pour le voler probablement.

L'Italien tressaillit imperceptiblement; mais il tressaillit bien davantage lorsqu'en entrant dans la chambre de la cabaretière, il aperçut Julienne assise au chevet d'Orly.

A la vue de l'Italien, la jeune fille eut un froncement de sourcils significatif.

— Tenez, demoiselle, fit Orsini en jetant sur elle un regard plein de désirs, voici un de mes amis pour lequel je vous demanderai une partie des soins que vous donnez au sire Orly; heureux sort, ajouta-t-il, que celui de malades soignés par une aussi belle personne.

Julienne, sans paraître entendre le compliment, se pencha sur le lit d'Orly pour arranger les courtines.

— Tiens! tiens! se dit le mire en regagnant la grande salle, ma beauté du Charnier des Innocents et la nièce de dame Calixte ne font qu'une seule et même personne. C'est bon! je viendrai souvent goûter le vin d'Argenteuil de la *Pomme-de-Pin*.

Un instant après, le sire de Bournonville, moelleusement étendu sur le lit de la cabaretière, ronflait paisiblement, à l'abri de la noyade que lui avait destinée son ami l'Italien.

Jehan de Sarcelles, rassuré sur le sort du page, prit congé d'Orsini avec force protestations d'amitié.

Quant au mire, demeuré seul, il se dirigea rapidement vers l'individu qu'il avait salué en entrant dans le cabaret et qui attendait patiemment, en compagnie d'un broc de vin d'Argenteuil, que l'Italien le vînt rejoindre.

— Bonjour, maître Tristan le Roux, fit Orsini en tendant la main a buveur, merci d'être venu au rendez-vous.

— Salut, maître; aujourd'hui, comme toujours, me voici à votre disposition pour vos recherches et études sur la bonne ville de Paris.

— Aujourd'hui, maître Tristan; il n'est pas de sciences dont je me veuille occuper, mais seulement d'agréables conversations sur les coutumes et usages de la fête du Pré-aux-Clercs. J'ai en effet

appris une chose singulière sur laquelle peut-être pourrez-vous me renseigner.

— Laquelle ? messire.

— Entre autres mascarades qui doivent figurer à la Montre de la Bazoche il m'est revenu qu'une capitainerie devait parader aux yeux des bourgeois, travestie en femmes.

— Cela est vrai messire.

— Fi ! la vilaine chose, dit Orsini d'un ton quelque peu méprisant.

— Mais, fit Tristan, en regardant son interlocuteur d'un air surpris, je ne m'explique pas votre raillerie à ce sujet.

— Vraiment! vous m'esbaudissez et je suis marri d'entendre un aimable garçon tel que vous s'étonner de mes paroles.

— C'est que je ne comprends pas très bien, messire ; et s'il vous plaisait de me fournir quelques explications, peut-être aurais-je l'entendement plus net.

— Ne comprenez-vous pas, exclama Orsini avec quelque impatience, combien il est mal avisé, de mauvaises mœurs et de ridicule prestance pour de gentils escholiers de se travestir en femmes pour l'esbaudissement du peuple ?

Tristan rougit légèrement.

— Et je suis sûr, continua l'Italien, que vous, ami Tristan, vous ne consentiriez pas à vous affubler de la sorte ?

Tristan rougit plus fort et répondit avec embarras :

— Vous vous trompez, maître Orsini, je dois vous avouer que j'appartiens précisément à cette capitainerie.

L'Italien eut un geste de surprise parfaitement jouée.

— Je ne dis pas que je n'approuve votre façon de voir, dit l'escholier quelque peu confus, mais...

— Mais vous regardez mes conseils comme platoniques en ce qui vous concerne, répliqua railleusement le mire.

— Croyez bien, messire... mais vous devez savoir combien sont formels les règlements de la Bazoche et combien étendus les droits d'un capitaine... à ce point qu'aucun d'entre nous ne songerait à contrevenir à un ordre donné.

— Même quand il est illicite ?

— Mais quand on a consenti par écrit à obéir... et puis, c'est un terrible capitaine que Hugues le Batave, et il pourrait mal en venir à celui qui refuserait d'obéir.

— Et vous êtes trop soumis pour résister? fit ironiquement Orsini.

— En outre, à quoi aboutirait la résistance d'un seul?

— Supposons, puisque nous causons, que vous ne soyez pas seul...

Tristan le Roux jeta un regard en dessous sur son interlocuteur:

— Bon Saint-Josse! mais cela constituerait quasi une revolte qui pourrait avoir de graves résultats. Le roi de la Bazoche ne badine pas avec son autorité.

— Peut-être si les révoltés, comme vous les appelez, venaient en habits d'homme au lieu de rendez-vous de la compagnie; mais s'ils se présentaient seulement, au milieu de la fête, devant l'échafaud même du roi?

— Ce serait plus sérieux, messire, et bataille s'ensuivrait fatalement.

— En la présenee du roi, notre sire?

— Assurément... mais ceci n'est que paroles, n'est-ce pas? demanda l'escholier fort intrigué par le langage et l'attitude du mire.

— Voyons, maître Tristan le Roux, répliqua l'Italien en regardant fixement le jeune homme, tenez-vous beaucoup à figurer dans la *Montre*, attifé en femme?

Tristan, sans le paraître, avait dès les premiers mots d'Orsini compris qu'ils avaient une portée, et une portée sérieuse; aussi résolut-il de se tenir sur la défensive et d'attendre que le mire s'expliquât plus clairement et demasquât ses intentions.

— Heu! heu! fit-il en souriant, nous recommençons à gloser de mirifique façon.

— Non pas, je cause sérieusement.

— Mais je ne puis répondre autrement que je viens de le faire.

— Pardon; vous pouvez me déclarer nettement s'il vous convient ou ne vous convient pas de vous mascarader en femme.

— A dire franc, cela m'est égal.

— Dans ce cas, cela peut ne pas vous convenir?

— C'est d'une parfaite dialectique et j'ajouterai que, pour cela, il m'y faudrait avoir un intérêt

— Et si vous l'aviez?

— Il me faudrait pouvoir en estimer la valeur : car le trouble à jeter dans une compagnie et les horions qui en seraient la conséquence valent la peine qu'on réfléchisse.

— Aussi, ai-je pensé qu'un certain Tristan le Roux, clerc fort avisé et surtout imbu d'idées de morale n'hésiterait pas : premièrement, à recevoir d'un sien ami cette bourse ou tintent nombre respectable d'écus d'or; secondement, à se révolter contre une mascarade impie et outrageante, en venant rejoindre, revêtu de ses habits d'hommes, ses camarades déguisés en femmes. J'ajoute que le même Tristan pourrait sans crainte manifester de la sorte se sachant soutenu, en cas de lutte, par quantité de braves gens habillement disséminés dans la foule.

Et Orsini, tirant de sa robe une bourse gonflée, la fit miroiter aux yeux de son interlocuteur qui, les regards luisants de convoitise, tendit la main dans laquelle l'Italien laissa tomber la bourse.

— Oh ! oh! fit Tristan en la soupesant, vous êtes généreux, mon maître; quel intérêt avez-vous donc à cette bagarre?

— La curiosité est un vice que ne doit point avoir un homme moral tel que vous êtes aujourd'hui; je ne m'occupe pas des choses qui vous intéressent intimement; je vous demanderai d'être aussi discret en ce qui me concerne.

— Vous avez raison, répondit l'escholier, que cette leçon fit rougir légèrement; que m'importent, après tout, vos affaires? marché conclu, messire, mais à la condition indiquée tout à l'heure; car il y aura scandale, bataille et je ne veux point être seul.

— Demeurez paisible, mon maître, vous ne serez point seul; j'ai intérêt à ce que la lutte soit ou du moins paraisse sérieuse.

— En ce cas, je suis votre homme; donnez-moi vos instructions.

— Écoutez. . . . .

Orsini, une heure après, quittait l'escholier et s'en revenait de par la ville, fort satisfait du résultat de sa démarche.

CHAPITRE VI

Une fête au Pré-aux-Clercs.

Le jour de la fête au Pré-aux-Clercs arriva enfin sans qu'aucun grave incident fût survenu. Orly, victime de sa curiosité, était dans l'impossibilité absolue d'agir ; et, en eût-il été autrement, que Lyonnet, obéissant, bien qu'à contre-cœur, aux injonctions de sa maîtresse, n'avait pas bougé du Louvre, rendant ainsi inutile la surveillance des pages ses camarades ; enfin, Orsini avait terminé ses préparatifs et ses projets paraissaient devoir s'accomplir le mieux du monde.

Le matin de ce grand jour, la jeune duchesse de Bourgogne, dont le caractère était cependant fort porté vers le plaisir et la coquetterie, se leva toute soucieuse.

Peut-être avait-elle passé une nuit d'insomnie ou tout au moins avait-elle mal dormi, car lorsque dame Aloyse, après l'avoir éveillée, eut tiré les courtines, elle lui trouva les traits fort tirés et les yeux singulièrement cernés de bistre.

— Seigneur Jésus! exclama la caméríste en voyant toute décomposée la jolie figure de sa maîtresse, seriez-vous malade, demoiselle? ce serait grand dommage, en vérité, pour ce jour de réjouissance. Et moi qui pensais vous faire si belle pour la venue de monseigneur Loys!

— Malade! moi ! tu es folle, dit avec impatience Marguerite qui, brusquement et sans aide, sauta hors du lit, pourquoi veux-tu que je sois malade?

— Mais... balbutia la caméríste, à voir votre figure, je croyais...

— Donne-moi mon miroir.

Dame Aloyse, interdite, courut chercher l'objet demandé et le présenta à la duchesse qu'elle craignait d'avoir fâchée par une franchise trop grande peut-être.

La jeune fille jeta sur le miroir un regard rapide et, en souriant, le rendit à la caméríste :

— Tu te trompes, Aloyse, j'aurai mal dormi sans doute; mais mon visage n'est point tel que monseigneur le Dauphin ne puisse l'admirer.

— Oh! demoiselle, je n'ai point voulu dire cela... mais seulement...

— Assez, causé, ma mie... dit d'un ton un peu rude Marguerite; habille-moi et, comme je n'ai point aujourd'hui de petit lever, tu m'iras quérir maître Orsini.

Quand la toilette de la duchesse fut terminée, toilette somptueuse, de grand apparat où l'or, les perles et les diamants remplaçaient par leur éclat l'élégance très inconnue encore des couturières de cette époque, toilette majestueuse, telle enfin que devait en porter la future Dauphine; Marguerite demeura seule pendant que dame Aloyse se mettait en quête du médecin qu'elle rencontra rôdant, suivant son habitude, au plus près des appartements de la duchesse.

Celle-ci, en apercevant le mire, alla directement à sa rencontre et donna l'ordre à dame Aloyse de veiller à ce que personne ne la dérangeât pendant son entretien avec le médecin.

Orsini, en dépit de son visage impassible, ne laissa pas que d'être fort intrigué par l'allure de Marguerite; il se demanda même, avec une légère inquiétude, ce qu'elle pouvait bien avoir à lui conter.

— Orsini, dit-elle, la voix quelque peu tremblante, et en tendant ses mains au médecin, que penses-tu de cette fièvre?

L'Italien regarda alors la jeune fille avec attention et, le confident faisant place au médecin, l'homme de science fut frappé de l'altération profonde qu'il remarqua sur le visage de sa jeune maîtresse.

— Qu'avez-vous? demanda-t-il anxieusement.

— Ce que j'ai, répéta-t-elle lentement, je suis...

Puis, elle se pencha à l'oreille du mire et lui murmura à voix basse ces quelques mots qui le firent tressaillir:

— Je suis... enceinte.

— Corps du Christ! êtes-vous certaine...

— Hélas! je le crois.

— Il n'y a pas là, dit Orsini, après un long silence, de quoi vous



Ces diables étaient caparaçonnés de peaux de loups. (Page 86.)

désoler outre mesure; nous avons le temps devant nous, j'aviserai Mais, surtout, gardez-vous de vous laisser aller à des impressions qui pourraient gâter votre beau visage et causer quelque désappointement à monseigneur le Dauphin. Rejoignez donc au plus tôt le duc Robert qui vous doit attendre déjà et auquel pourrait paraî-

tre étrange un retard de votre part. Moi-même j'ai affaire, dès à présent, au dehors; permettez donc que je prenne congé de vous et, encore une fois, soyez sans inquiétude.

Sur ces mots qui parurent rassurer un peu la jeune fille, Orsini sortit pour donner un dernier coup d'œil aux préparatifs de sa fête à lui.

En franchissant la porte de l'hostellerie de Nesle, il se heurta à la foule qui commençait à envahir rues et carrefours pour se porter en hâte vers le Pré-aux-Clercs.

C'est que les jours de fête étaient rares à cette époque; nous entendons fêtes populaires et non religieuses qui, elles, abondaient, au contraire, mais étaient fêtes de recueillement et non de licence.

Aussi, aux rares jours où le peuple avait permission de se livrer à la joie franche de par les rues de la ville, prenait-il au plus tôt et allégrement possession du terrain qu'on lui livrait; et c'était plaisir que de voir toutes ces menues gens, revêtues de leurs plus beaux habits, oublier en un jour de joie les misères si longues du passé et les souffrances cruelles du présent.

Dès qu'il eut mis le pied sur le pavé, Orsini comprit qu'il lui serait fort difficile de couper le flot populaire qui roulait vers le Pré-aux-Clercs, aussi se résigna-t-il à se laisser emporter par lui puisque, à tout prendre, le but de la foule était aussi le sien.

Le trajet fut non seulement pénible, mais long; et lorsqu'il arriva en vue du Pré, l'échafaud destiné à la cour, tout recouvert de drap d'or et pavoisé d'oriflammes de soie, supportait déjà la noble assistance.

Le roi Philippe le Bel avait, à sa droite, Robert II, duc de Bourgogne, avec lequel il devisait fort amicalement des affaires du royaume, et, à sa gauche, la belle Marguerite, paraissant ne prêter qu'une oreille distraite au langage expressivement amoureux que lui tenait le Dauphin Loys; par moments, même, le front de la jeune fille s'assombrissait et son œil se fixait avec colère sur Bournonville que son service retenait à côté d'elle et qui ne comprenait rien aux regards courroucés de sa maîtresse.

Autour de ce groupe papillonnaient les gentilshommes et offi-

ciers de service, allant du roi au duc et de Marguerite au Dauphin ; enfin, sur les gradins inférieurs, les dames et seigneurs étaient assis faisant miroiter au soleil, l'or de leurs costumes et les pierreries de leurs parures.

Au moment où Orsini, porté par la foule, déboucha sur le Pré, la populace et la cour elle-même s'esbaudissaient fort d'une comédie qui se jouait sur un échafaud dressé en face de celui du roi.

Cette comédie dont l'auteur était un clerc de la Basoche, déjà connu du lecteur, Jehan de Sarcelles, était interprétée par les clercs du Châtelet et avait pour titre : *Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse de la résurrection de Jenin Landorre, à quatre personnages, Jenin et sa femme, le curé et le clerc.*

Cette farce, comme celles que composaient et jouaient les basochiens, était pleine d'esprit et de traits piquants qui provoquaient, de la part de la multitude, d'homériques éclats de rire.

Le sujet d'ailleurs était fort simple : Jenin est censé revenir du paradis après une mort de quelques heures. Il a appris une foule de choses curieuses, entre autres le moyen de deviner l'avenir.

Je dis bien la bonne aventure
Des gens, sitost que voy leurs mains.

La-dessus, sa femme veut le mettre à l'épreuve et lui tend la sienne.

JENIN

Par ma foy,
Je ne veulx rien savoir, ma femme,
De peur de trouver quelque blâme ;
Car, s'en vos mains je regardais
Peut-être que je trouverais
Quelque cas qui me déplairait
Et puis...

LA FEMME

Quoi ?

JENIN

Jenin se tairait.

LA FEMME

Et vous auriez bien le courage?

JENIN

Ma foi, ma femme, un homme sage
Ne s'enquiert jamais de sa femme
Que le moins qu'il peut.

LE CURÉ

C'est la gauce.
Cela évite maints courroux.

Jenin a vu également beaucoup de merveilles dans le paradis et il les raconte.

LA FEMME

Dites, que faisaient les apôtres?

JENIN

Ils disaient tous leurs patenôtres.

LE CURÉ

En paradis, fait-on excès?

JENIN

Il n'y a ni plaid ni procès
Guerre, envie ni débat
Car il n'y a qu'un avocat
Parquoi il ne faut nuls plaideurs.

LE CLERC

Combien y a-t-il de procureurs?
Dites-nous s'il y en a point?

JENIN

Ma foi, je n'en mentirai point,
Je le dirai devant chacun,
Je n'y en ay vu pas un:
La vérité vous en rapporte.
Il en vint un jusqu'à la porte;
Mais quand vint à entrer au lieu,
Il rompit tant la tête à Dieu
Qu'on le chassa hors de céans.

A cette boutade contre une corporation qui, à cette époque aussi bien que de nos jours, s'était attiré l'antipathie du pauvre monde, des cris de joie et des applaudissements formidables éclatèrent de toutes parts, et ce ne fut, à partir de ce moment jusqu'à la fin de la comédie, qu'un long succès pour l'auteur et les acteurs.

Ceux-ci venaient à peine d'abandonner l'estrade qui leur servait de théâtre, que la cloche de l'abbaye de Saint-Germain tinta les neuf heures de l'angélus; c'était l'heure fixée pour le débouché de la *Montre* sur le Pré-aux-Clercs et le défilé de la cavalcade devant l'échafaud du roi.

Un grand mouvement se fit alors dans la foule, et un flot de peuple vint se briser au pied de l'estrade royale, protégée par une double rangée d'archers placés sous les ordres d'un officier du roi.

A peine le neuvième coup de l'angélus avait-il fini de tinter que de grands cris, partis de la rue du Four, annoncèrent l'arrivée

de la *Montre*, et la populace grouillante sur le Pré-aux-Clercs se porta en masse, par la rue du Sabot, au-devant de la cavalcade.

— Ah ! gente demoiselle, soupirait le galant Dauphin, je cherche vainement autour de nous quelque dame qui vous puisse égaler, et...

Marguerite rougit et, se détournant comme pour dissimuler son trouble :

— Lyonnet, murmura-t-elle d'une voix brève, il faut que je vous parle... ce soir, après le bal, je vous attendrai.

Le page pâlit soudain en fixant sur la duchesse un regard inquiet; mais Marguerite, soulagée d'un grand poids, lui sourit discrètement et ce sourire rasséréna son âme.

— C'est un grand honneur pour vous, cher sire, disait de son côté le duc Robert au Roi, d'avoir créé ce royaume de la Basoche.

— Oui ; mais ce royaume ne laisse pas que de nous créer quelques ennuis, répondit le roi d'une voix dolente, et je serais bien étonné s'il n'y avait point aujourd'hui quelque bagarre ou dispute.

— Y a-t-il donc quelque chose à redouter? demanda Marguerite au Dauphin, en lui montrant la haie de soldats qui protégeait l'échafaud.

— Oh! répondit-il, c'est par mesure de précaution, et plutôt pour maintenir l'ordre entre peuple et escholiers, car pour nous...

De grands cris l'interrompirent.

— Les voilà !... les voilà!... criait-on de tous côtés.

Le cortège s'avançait lentement, embarrassé dans sa marche par le peuple qui se pressait jusque sous le pas des chevaux pour pouvoir admirer de plus près les magnifiques costumes dont étaient revêtus les cavaliers.

En avant et ouvrant la marche se trouvait une compagnie de tambours et de hautbois que suivait immédiatement le roi de la Basoche, escorté de tous ses officiers principaux.

Puis s'avançait toute la corporation des clercs du Chastelet, précédée d'une musique militaire, accompagnée d'individus portant les attributs de la justice armée : casque, cuirasse, gantelet, bâton de commandement et main de justice.

Venaient ensuite quatre-vingts huissiers à cheval, cent quatre-vingts sergents à verge, tous en habits courts, de diverses couleurs,

puis cent vingt huissiers-priseurs, vingt huissiers-audienciers, couverts de leur robe de palais, douze commissaires au Chastelet, en robe de soie noire, un des avocats du roi, un des lieutenants particuliers et le lieutenant civil, tous en robe rouge.

Derrière, marchaient, divisés par compagnie de cent hommes, les clercs et suppôts de la Basoche, avec leurs capitaines, leurs lieutenants et leurs porte-étendard.

Chaque capitaine avait, suivant l'usage, adopté pour sa compagnie, un costume particulier, et cette diversité de déguisements soulevait parmi la foule des cris d'enthousiasme ou de désapprobation.

L'une des compagnies qui remportèrent le plus grand succès, fut celle dont les membres étaient costumés en diables.

Montés sur des chevaux recouverts entièrement d'une longue draperie rouge. « ces diables étaient caparaçonnés de peaux de loups, de veaux et de béliers, passementés de têtes de moutons et de cornes de béliers ; ceints de grosses courroies, desquelles pendaient grosses cymbales de vaches et sonnettes de mulets à bruit horrifique. Quelques-uns tenaient en main longs bâtons noirs et pleins de fusées ; autres portaient longs tisons allumés, sur lesquels, de temps à autre, jetaient pleine poignée de parasine en poudre, dont sortaient feu et fumée terribles ».

C'était là un spectacle fantastique auquel applaudissait la foule dont les battements bruyants couvraient les cris et les hurlements de frayeur que poussaient les femmes et les enfants.

Tout autre était le spectacle qu'offrait la capitainerie suivante.

C'était celle de Hugues le Batave qui, vêtu de superbes habits de bohémienne, tout de soie et d'or et, agitant en l'air un tambour de basque, comme l'eût pu faire quelque fille bohème, s'avançait à la tête d'une troupe d'escholiers habillés, eux aussi, en femmes. On remarquait tous les costumes de l'époque, depuis les plus somptueux et les plus magnifiques jusqu'aux plus pauvres et les plus grotesques, depuis la robe en drap d'or des dames de la cour jusqu'aux haillons misérables des sorcières de la Cour des miracles.

Cette troupe soulevait, sur son passage, les railleries les plus salées, comme les injures les plus grossières et même des cris

de colère que proféraient certains individus ne semblant point être de la même condition que le reste de la foule.

Soudain, en haut de l'échafaud du roi et comme pour mieux voir la scène tumultueuse qui naissait déjà, un homme se leva ; cet homme était Orsini. Un moment, son œil se fixa indifféremment sur un groupe placé non loin de l'estrade royale et au milieu duquel pérorait un individu qui ne quittait pas l'Italien des yeux.

Tout à coup, Orsini porte la main à son chaperon.

C'était assurément là un signal, car aussitôt cet individu qui n'était autre que Tristan le Roux, sortit du groupe et se dirigea au-devant de la *Montre :* celle-ci allait faire irruption sur le Pré-aux-Clercs.

L'escholier revêtu, comme de coutume, des habits de son sexe, laissa défiler les premiers groupes ; puis, quand Hugues le Batave parut, il s'avança vers lui.

— Par quel hasard, maître Tristan, demanda le capitaine, n'êtes-vous point costumé selon les règles de la capitainerie ?

— Ce n'est point un hasard, mais une volonté.

A cette réponse faite d'une voix ferme et provocante, Hugues le Batave blémit de colère.

— Par Satan ! gronda-t-il, et par tous les diables de l'enfer, en vertu de quel droit vous croyez-vous délié du serment qui vous lie à la compagnie ?

— Je n'ai point dit cela.

— Je ne comprends plus ; parlez franc, si vous pouvez.

— J'ai si peu l'intention de quitter la compagnie que je viens, au contraire, prendre place dans ses rangs.

— En ce costume ?

— Parfaitement ; car je trouve immoral à des hommes de se costumer en femmes.

— Au large ! mauvais drôle, je te défends de te mêler à nous.

Depuis quelques minutes, il s'était formé autour des interlocuteurs un groupe assez compact des mêmes individus qui, tout à l'heure, se faisaient remarquer par leur acharnement contre la compagnie de Hugues le Batave. Ils s'étaient resserrés entre Hugues et sa troupe et semblaient exécuter un mouvement com-

biné d'avance, sans paraître pour cela ni se connaître ni obéir à un ordre quelconque.

Aux derniers mots du capitaine, il s'éleva parmi ceux qui entouraient les deux interlocuteurs un murmure sourd suivi bientôt d'un grondement désapprobateur.

Hugues jeta autour de lui un regard furieux.

De toutes parts éclatèrent des cris :

— Il a raison l'escholier !

— C'est une impiété que de s'affubler de la sorte.

— A mort, les libertins !

— Dieu est outragé ! on ne s'habille pas en femme.

— Regardez-moi la belle prestance de ce damoiseau ! Est-ce Hugues le Batave ou un cochon mal attifé ?

— Sorcellerie ! Au fagot ! au fagot !

Hugues le Batave était brave ; il fit face à l'orage, et, plein de fureur contre l'auteur de cette manifestation, il s'élança sur Tristan pour le saisir à la gorge.

Mais sa colère lui avait fait oublier son travestissement, si bien qu'il s'empêtra dans sa robe, trébucha et faillit tomber.

Tristan mit l'épée au vent, mouvement imité aussitôt par une demi-douzaine d'individus.

Une bagarre s'ensuivit aussitôt, et le trouble devint si grand qu'on le remarqua parmi l'entourage du roi.

— Que vous disais-je, duc, dit Philippe le Bel à Robert II.

— Qu'est-ce donc ?... qu'arrive-t-il ? demanda Marguerite de Bourgogne d'une voix nonchalante.

— Si vous vous alliez renseigner, sire page, fit Orsini en s'adressant à Bournonville.

Lyonnet saisit avec empressement cette occasion d'être agréable à sa maîtresse en satisfaisant sa curiosité et, fendant brutalement la foule, qui cependant s'ouvrait pour livrer passage à un officier du roi, il arriva avec rapidité à l'endroit où les défenseurs de Tristan gesticulaient fort et menaçaient leurs adversaires d'un massacre général.

Parmi les plus acharnés, se faisait remarquer un individu de forte encolure, qu'à sa tournure on pouvait prendre pour un gen-



Tout à coup, glacés tous deux... (Page 99.)

tilhomme et qui agitait en l'air son épée, ne parlant que de sang et de mort.

Avisant que les perturbateurs semblaient agir d'après les ordres de cet homme, Lyonnet, pour couper court au désordre, s'en vint droit à lui et dit d'un ton de commandement :

— Holà! messire, remettez dague et épée au fourreau; ce n'est point aujourd'hui jour de lutte mais de réjouissance, et, par ma voix, notre sire le roi vous enjoint de cesser bataille.

L'homme d'armes considéra Lyonnet d'un air arrogant.

— Que me veux ce dameret? dit-il avec mépris; c'est jour de licence et n'ai point d'ordres à recevoir de vous. Si vous êtes homme du roi, retournez auprès de qui vous appartenez; moi je ne suis à personne.

Bournonville pâlit de colère,

— Vous êtes ou paraissez être gentilhomme, messire; le roi commande.

— Le roi n'a rien à me commander, à moi.

— Et moi, rugit Lyonnet blême de fureur, je vous ordonne de remettre vos armes en place, ou sinon...

— Des menaces? fit l'inconnu.

— Ou, sinon, répéta Lyonnet, je vous obligerai à m'obéir.

— A vous seul; car je ne suppose pas que, contre mon unique personne vous vouliez employer une troupe d'archers. Entre gentilshommes, messire, on se mesure corps à corps. Mais, allez, reprit-il d'un ton dédaigneux, allez retrouver votre mère qui meurt d'effroi en ce moment de vous voir en si cruel embarras.

— Ventredieu! vous allez me rendre raison de ces paroles, fit le sire de Bournonville, hors de lui.

— Sangbœuf! j'ai grand'pitié de votre faiblesse.

— Je te veux étouffer tes paroles dans la gorge, gronda le page... vite, venez, je n'ai point de temps à perdre... venez; le Pré-aux-Clercs est assez grand et ne manque pas d'endroits écartés où l'on puisse s'entre-tuer.

— La proposition me plaît, répondit l'inconnu; et elle aura en outre l'avantage de donner satisfaction au roi, en arrêtant le tumulte qu'il m'avait plu fort de provoquer, et que je veux bien suspendre pour en découdre avec votre mignarde personne.

Les deux hommes se dirigèrent du côté où se trouve aujourd'hui la rue Saint-Benoît, endroit fort solitaire, formant une déclivité profonde au bas de laquelle ils devaient être absolument seuls; quant aux individus, si exaltés tout à l'heure, contre Hugues le

Batave, ils s'étaient subitement calmés et avaient disparu dans la foule.

Seuls, au milieu de toute cette populace, deux hommes avaient suivi avec intérêt toutes les péripéties de cette scène et en avaient compris la véritable portée :

C'était bien là une querelle préméditée, cherchée à Lyonnet de Bournonville par le gentilhomme inconnu.

L'un de ces deux hommes était Landry, qui pour cause, savait à quoi s'en tenir sur les véritables motifs de la bagarre.

Voici, en effet, quelles avaient été les dernières recommandations d'Orsini :

— Tes hommes entoureront l'escholier Tristan le Roux, imiteront chacun de ses gestes et assailliront ceux sur lesquels il tombera; quand le tumulte, bien conduit par vos soins, sera suffisamment fort, le roi enverra l'un de ses gentilshommes pour en connaître la cause. Je m'arrangerai de manière à ce que ce gentilhomme soit le sire de Bournonville. Tu laisseras alors ton personnage, stylé par moi, agir à sa fantaisie ; quant au reste, tu as mes instructions.

Or, malgré les prières ferventes qu'il avait adressées à Saint-Grégoire, Landry n'avait encore trouvé aucun moyen de sauver Lyonnet, auquel il devait la vie, sans toutefois se compromettre aux yeux d'Orsini.

Et cependant, le moment d'agir était venu; car Lyonnet, cette fois, était bien perdu : son adversaire était un bandit réputé pour son habileté dans le maniement de la dague et de l'épée; et puis, au cas ou les hasards du combat ne lui eussent pas été favorables, ne devait-il pas, lui Landry, aidé de ses malandrins, corriger les erreurs de la fortune.

Aussi le routier était-il fort perplexe; quelque légers que fussent ses principes en matière d'honnêteté comme en toute autre matière, il avait très profond le sentiment de la reconnaissance ; et il s'était juré de faire l'impossible pour sauver le jeune homme.

Mais c'était là, chose plus facile à concevoir qu'à exécuter. Après le départ des deux adversaires et la disparition momentanée de ses malandrins, Landry demeura seul, jetant les yeux autour de lui

comme pour y chercher une idée ; ce fut un homme que ses regards rencontrèrent, un homme qui, comme lui, avait suivi cette scène avec attention et qui avait surpris l'intérêt tout particulier avec lequel le routier l'avait suivie également.

Dans cet échange de regards il y eut comme une sorte d'entraînement des deux hommes l'un vers l'autre, un échange d'idées de même nature qu'ils comprirent sans doute, puisque immédiatement Landry s'avança vers l'inconnu, tandis que celui-ci faisait un pas en avant et lui disait à brûle-pourpoint.

— Eh bien ! mon maître, que pensez vous de ce qui vient de se passer ? M'est avis que ce gentilhomme, je parle de l'officier du roi, court tout risque d'être égorgé, si je en crois certaines figures de malandrins que j'ai vues rôder autour de lui et disparaître à sa suite.

Landry fit un signe de tête approbatif.

— Ce gentilhomme est mon ami et moi je me nomme Jehan de Sarcelles, escholier ; si vous vouliez m'aider à le tirer de là, j'ai ici près quelques camarades qui me prêteront main-forte.

Le routier tressaillit à cette proposition.

—Oui, dit-il, je veux vous donner assistance, car ce gentilhomme m'a rendu un signalé service et je veux le sauver... mais, faites vite, appelez vos compagnons et courez rapidement au lieu du combat ; il n'y a pas de temps à perdre.

Et il indiqua du doigt le point du Pré-aux-Clercs où s'organisait le guet-apens ; puis il ajouta :

— Vous me verrez tout à l'heure sur le terrain de combat ; mais ne vous étonnez pas du rôle que je vais jouer ; quoi que je fasse, si étrange que vous paraisse ma conduite, n'ayez crainte ; tout en semblant lutter contre vous, je servirai de mon mieux les intérêts du sire de Bournonville.

Et sur ces mots, Landry quitta Jehan fort étonné.

Sans s'arrêter plus longtemps à l'étrangeté des paroles qu'il venait d'entendre, celui-ci alla rejoindre une dizaine d'escholiers qu'il mit en peu de mots au courant de la situation et qui acceptèrent avec empressement de jouer de la dague au profit du sire de Bournon-

ville, l'ami de Jehan et leur compagnon ordinaire dans les tavernes qu'ils fréquentaient.

Au moment où, sous la conduite de Jehan de Sarcelles, ils débouchèrent sur le lieu du combat, Lyonnet et son adversaire allaient se ruer l'un sur l'autre.

Cette diversion causa au page un profond étonnement en même temps qu'elle fit proférer à l'inconnu un formidable juron :

— A l'aide ! cria-t-il d'une voix de stentor.

Aussitôt une demi douzaine de truands, le coutelas à la main, firent à leur tour irruption dans le terrain bas, sous la conduite de Landry. Mais, si grand que parût leur entrain, Jehan de Sarcelles crut remarquer une certaine hésitation chez les assaillants que le chef disséminait au lieu de les rassembler.

Jehan profita aussitôt de cette manœuvre ; il assaillit l'adversaire de Lyonnet, avant que les truands eussent pu se joindre à lui, et jeta les deux tiers de sa troupe entre le page et les compagnons de Landry.

Sans que le provocateur de Bournonville eût pu songer à se défendre sérieusement, il tombait mortellement frappé et sa chute fut le signal de la déroute des truands.

— Eh ! quoi ! maître Jehan, fit Lyonnet d'une voix courroucée, voulez-vous m'expliquer votre conduite et me dire pourquoi vous venez d'abattre ce gentilhomme ?

— Gentilhomme de grand'route... au surplus, peu importe, puisque vous avez la vie sauve.

Et, en deux mots, l'escholier mit son ami au courant du guet-apens qui lui avait été tendu.

— Merci mes amis, répondit le page avec chaleur, je tâcherai de vous rendre cela plus tard ; mais, pour le moment, excusez-moi ; il me faut aller reprendre mon poste.

— A ce soir, donc, rue du Fouarre.

— Ce soir, non, dit Lyonnet en rougissant ; car j'ai rendez-vous, d'amour, mais demain dans la journée.

Du haut de l'estrade, Orsini avait assisté à toute la première partie de la scène que nous venons de raconter ; et lorsqu'il vit

Lyonnet partir en compagnie de l'inconnu suivi de loin par les truands, son visage s'éclaira d'un sourire radieux.

— Allons! murmura-t-il, je puis m'amuser à mon tour; dans quelques minutes Landry viendra m'annoncer la mort du damoiseau...

Et quittant sa place, l'Italien descendit se mêler à la foule qui grouillait sur le Pré-aux-Clercs.

Mais, quelques instants après, en apercevant Lyonnet sur l'estrade aux côtés de Marguerite, il faillit chanceler de rage :

— Sang du Christ! grommela-t-il, encore échappé! cela tient du miracle ! que s'est-il passé ? il faut que Landry soit mort !... mais non ; le misérable, il est vivant... le voilà !

Il venait en effet, de voir le routier qui perdu dans la foule, faisait signe à l'Italien qu'il avait à lui parler.

Malgré son impatience de connaître en détail ce qui s'était passé, Orsini ne put aller de suite rejoindre son confident ; mais il manœuvra de manière à s'approcher de lui par une série de marches et contremarches fort savantes qui ne lui demandèrent pas moins de dix minutes.

Quelque maître qu'il fût de lui en temps ordinaire, l'Italien ne put se contenir.

— Misérable lâche ! dit-il, il est sauf et vous étiez dix contre un.

— Dix contre un ! riposta Landry goguenard, soit! mais aussi vingt contre dix.

Et le routier fit connaître à son maître l'intervention inopinée des escholiers conduits par Jehan.

— Je ne m'imagine pas, ajouta-t-il, les causes de cette intervention ni la manière dont elle a pu avoir lieu si brusquement. Mes hommes se sont pourtant bien défendus ; mais, sous le nombre, il leur a fallu reculer ; trois d'entre eux sont morts, un est à moitié éclopé ; quant à l'autre, l'homme en question, il est passé de vie à trépas.

Orsini ne répondit pas; il prit congé de Landry tout anxieux et l'esprit préoccupé.

— C'est le diable qui le protége ou quelque sorcellerie ; et, ce soir, corps du Christ ! il a rendez-vous avec Marguerite... Encore

un page à expédier... Allons! il me faut cette fois trouver un moyen... et je le trouverai.

La fête s'était terminée vers la troisième heure, et le duc Robert, après avoir reconduit en son palais de la Cité le roi Philippe le Bel et le Dauphin Loys, toujours plus énamouré de Marguerite, rejoignit l'Hostellerie de Nesle en compagnie de sa fille et suivi d'un cortège nombreux.

CHAPITRE VII

Le père et la fille.

Depuis son court entretien avec Landry, l'Italien n'avait cessé de réfléchir au meilleur moyen de vaincre cette force mystérieuse qui semblait protéger le page; mille projets se succédèrent dans son esprit sans qu'un seul lui parût assez bon pour qu'il s'y arrêtât.

Tout à coup, comme un éclair, une idée traversa son cerveau, idée fort étrange, assurément, puisqu'elle lui fit faire sur sa selle un soubresaut qui faillit le désarçonner.

Sous l'empire de cette nouvelle idée, Orsini n'eut plus qu'une pensée : quitter le cortège et rentrer à la Tour de Nesle afin de pouvoir méditer dans le silence et la solitude.

Au carrefour Buci il put enfin s'échapper et prendre une des rues adjacentes conduisant à la Seine.

Une heure après, nous l'avons dit, le duc de Bourgogne et sa fille, regagnaient leur logis, magnifiquement escortés.

Dès qu'elle fut rentrée dans ses appartements pour échanger sa robe de gala contre une robe non moins somptueuse mais plus propre à la danse, Marguerite abandonna la gaieté d'emprunt dont

elle avait conservé le masque pendant toute la fête. Elle s'assit, laissa tomber sa tête entre ses mains et resta plongée dans une profonde rêverie, d'où Aloyse la tira pour la prévenir que son père l'attendait dans la salle de réception.

C'était fête, en effet, en la Tour de Nesle, où le duc de Bourgogne recevait les gentilshommes de la cour et force fut à Marguerite de s'arracher à ses pensées pour aller faire bon visage aux hôtes de son père.

Durant toutes les réjouissances qui se prolongèrent fort avant dans la nuit, le duc de Bourgogne fut l'hôte le plus charmant et le père le plus aimable qui se pussent rencontrer; un observateur eût pu cependant remarquer une ride profonde qui, par moments, creusait le front de Robert II, pendant qu'il jetait autour de lui d'étranges regards, considérant tour à tour Orsini, sa fille et les gentilshommes les plus empressés auprès d'elle.

Seul de toute l'assistance, Orsini avait remarqué la préoccupation de son maître, qu'il regardait souvent à la dérobée, comme pour constater la surexcitation nerveuse, toujours croissante, à laquelle il semblait en proie.

Quant à Marguerite, sa gaieté eût certainement paru trop grande pour n'être pas feinte, et ses rires trop bruyants pour n'être pas forcés.

Lyonnet, lui au contraire, rayonnait de toute la joie qu'il éprouvait à penser que, dans quelques heures, il allait se retrouver avec sa maîtresse bien-aimée dont il était séparé depuis trois jours entiers.

Enfin, la cérémonie terminée, la foule des gentilshommes s'écoula et bientôt il ne resta plus dans la salle des fêtes que les varlets occupés à éteindre les cires et à remettre tout en ordre.

Une fois retirée dans son appartement, Marguerite se fit déshabiller rapidement; puis, dame Aloyse l'ayant laissée seule, la jeune fille se leva, passa à la hâte une robe ceinte d'une cordelière et se dirigea vers la chambre voisine de la sienne, scène ordinaire de ses rendez-vous avec Lyonnet de Bournonville.

Après avoir retiré du bahut l'échelle de soie, elle alla à la fenêtre, l'ouvrit, y fixa l'échelle. Un moment sa main resta suspendue dans



... la saisit au poignet et d'un geste brusque la jeta à genoux sur le plancher... (Page 99.)

l'espace comme si elle eût hésité, puis brusquement elle laissa tomber dans l'ombre l'échelle qui se raidit aussitôt.

Quelques minutes après, le page apparaissait à l'entablement de la croisée.

— Oh! Marguerite! murmura-t-il d'une voix enfiévrée d'amour

et en s'avançant, les bras tendus, vers sa maîtresse.

Mais il arrêta soudain, glacé par l'attitude de la jeune fille.

Ce n'était point en effet l'amante passionnée d'autrefois qu'il avait devant les yeux ; elle qui jadis accourait au-devant de Lyonnet et, suspendue à son cou, l'étreignait amoureusement dans des baisers furieux, elle demeurait immobile, la tête baissée, le front soucieux, les bras ballants, comme brisés par un grand accablement.

— Et quoi ? ma reine ! qu'avez-vous ? murmura Bournonville.

— Ce que j'ai, répondit Marguerite d'une voix glacée et sans changer d'attitude, ce que j'ai, je m'en vais vous le dire.

— Mais, exclama le jeune homme éploré, vous m'aimez toujours, n'est-ce pas ? vous ne pouvez cesser de m'aimer, Marguerite ! je vous aime tant ! moi !

Et, en prononçant ces mots, Lyonnet fit un pas vers sa maîtresse.

Mais, d'un geste elle l'arrêta.

— Ce n'est point aujourd'hui, rendez-vous d'amour, dit la duchesse, d'un ton ferme et décidé... nous avons à causer.

— A cette heure ! ici ! que voulez-vous dire ?

— Vous allez savoir... prenez place sur ce siège et écoutez-moi.

Machinalement, Bournonville obéit.

— Savez-vous, commença Marguerite, qu'en ces deux jours il s'est produit un événement si étrange... si grave, qu'il me va falloir prendre...

Soudain elle se leva et pâlissant prêta l'oreille.

— Mais qu'entends-je ?... ne percevez-vous rien Lyonnet ?

— Si, fit ce dernier en se dressant effaré... un bruit de pas... mais, on vient, Marguerite !... on vient de ce côté.

Et d'un geste irréfléchi, il enlaça la jeune fille dans son bras gauche, tandis que de la main droite tirant sa dague il se tint prêt à faire face au danger, inconnu encore, qui se présentait.

Brusquement, la jeune fille se dégagea.

— Éloignez-vous, Lyonnet, murmura-t-elle d'une voix étouffée... vite... c'est bien un bruit de pas, et c'est bien ici que l'on vient... il ne faut pas que l'on vous trouve... fuyez ! fuyez !

Et de toutes ses forces, elle poussait le jeune homme vers la croisée.

Tout à coup, glacés tous deux, ils s'arrêtèrent.

On heurtait rudement à la porte de la chambre ; en même temps, la voix furieuse du duc Robert se fit entendre.

— Holà! qu'on ouvre! ou j'enfonce.

— Mon père ! exclama sourdement Marguerite, mon père ! je suis perdue.

Mais, reprenant soudain toute son énergie, elle entraîna Lyonnet.

— Mais fuyez, fuyez-donc, rugit-elle, vous voulez donc qu'il me tue.

— Ne suis-je point-là? riposta le jeune homme avec un mouvement de fière révolte.

— Mais, il nous tuera tous deux... fuyez, je le veux.

Lyonnet enjamba la croisée et disparut dans l'obscurité suivi dans sa descente par Marguerite qui, anxieuse, attendait le moment de retirer l'échelle dont la présence pouvait seule l'accuser

Mais la porte, cédant sous une dernière poussée, s'ouvrit violemment donnant passage au duc qui, la dague au poing, fit irruption dans la chambre.

Du premier coup d'œil, il vit sa fille debout. au milieu de la chambre, un poignard à la main ; la fenêtre était close et nul autre que Marguerite ne se trouvait dans la pièce.

Terrible, il s'avança vers la jeune fille qui, à la vue de son père, laissa tomber son arme ; brutalement il la saisit au poignet et d'un geste brusque la jeta à genoux sur le plancher.

— Ton amant! malheureuse! Qu'est devenu ton amant? s'écria-t-il d'une voix terrible.

— Vous m'injuriez ! mon père ; exclama Marguerite d'une voix révoltée et avec l'espoir de tromper le duc.

— Ah ! je t'injurie, mécréante ! que faisais-tu donc ici, alors qu'à cette heure de la nuit tu devrais être endormie ?

— Mon père...

— Tu étais ici avec ton amant... Où l'as-tu caché, ce lâche ?

Abandonnant le bras de sa fille, le duc, plein de rage, se mit à

errer à travers la chambre, bouleversant les meubles, frappant du pied, crossant du poing contre les murs.

Tout à coup, il poussa une exclamation triomphante : il venait d'ouvrir la verrière et de découvrir l'extrémité de l'échelle de soie qui y était accrochée ; il voulut la tirer à lui, mais il n'amena que quelques lambeaux; l'échelle avait été tranchée presque au ras de l'entablement.

Un moment la colère, chez le duc, fit place à la surprise : que signifiait cela?

Mais aussitôt il revint vers Marguerite qui, pâmée à terre, et terrifiée par la découverte de l'échelle accusatrice, était glacée d'effroi.

— Nieras-tu maintenant? fille maudite, gronda-t-il.

— Grâce, mon père! grâce, balbutia la jeune fille.

— Grâce! répliqua ironiquement le duc. Tu as donc compris que c'en était fait de toi, fille qui n'as point craint de déshonorer mes cheveux blancs et de jeter mon nom en risée à la cour de France. Toi, sur qui reposaient de si vastes projets, toi que je destinais vierge au Dauphin Loys et qui n'a pas craint de te livrer bestialement au premier venu...

— Mon père, exclama Marguerite avec un accent de révolte.

— Grâce, dis-tu ; pour que demain j'entende traiter la duchesse de Bourgogne comme la dernière des ribaudes, pour que demain, déshonoré, honteux, je reprenne avec mon blason souillé, le chemin de Dijon. Non ! Marguerite, une tache comme celle-là ne se lave que dans le sang ; si je te faisais grâce, je serais plus coupable que toi ; je deviendrais ton complice. Grâce ! non, fille éhontée. Cette chambre qui a vu tes horribles amours, sera ton tombeau.

En parlant de la sorte, on eût dit que le duc avait abandonné toute colère ; sa voix était calme et sévère comme celle d'un juge.

Éperdue, Marguerite se traîna aux genoux de son père ; l'idée de la mort l'épouvantait.

— Mourir!... mourir.. non, mon père... c'est impossible... vous ne me tuerez pas.. je suis trop jeune pour mourir.. non,

vous ne pouvez me tuer... car vous êtes mon père... et ce serait trop horrible...

— Oh ! murmura le duc, elle n'a même pas le courage de regarder la mort en face ! une duchesse de Bourgogne qui tremble comme une chienne devant le fouet.

Comme si ces dernières paroles eussent réveillé en son cœur l'orgueil de sa race et fait monter à son cerveau le sang des ducs de Bourgogne qui coulait dans ses veines, Marguerite, soudain, d'un moment brusque se releva et se planta devant son père, fièrement, les bras croisés sur la poitrine en signe de défi, le front levé, les yeux brillants de courage.

— Eh bien, dit-elle d'une voix hautaine, duc de Bourgogne, mon père ! tuez-moi donc, ce sera justice ; mais en même temps sachez que vous assassinez un innocent, l'enfant que je porte là, dans mon sein.

Le duc, éperdu, recula, en même temps que sa main tremblante laissa échapper la dague qui roula à terre.

— Tu vas être mère? dis-tu... S'il en est ainsi, tu as raison ; je ne puis tuer l'enfant en même temps que... ma fille... ce serait là un crime que mon âme de chrétien réprouve.

Marguerite se sentit sauvée.

— Mon père, murmura-t-elle...

Le duc demeurait immobile, la tête penchée sur sa poitrine, réfléchissant.

— Regagnez votre chambre, Marguerite, dit-il d'une voix glaciale, après un long silence ; et sachez, dès à présent, quelles sont mes volontés. Nous rejoindrons la Bourgogne dès que, sans éveiller des soupçons, nous pourrons quitter la cour de France ; quant au mariage avec le Dauphin, il n'y faut plus songer ; je me fusse volontiers employé à poser la couronne de Navarre, et plus tard celle de France, sur la tête d'une vierge ; mais mon vieil honneur ne pourrait se résoudre à en orner la tête d'une ribaude. Donc, c'est dans un cloître que vous terminerez vos jours ; Dieu est un époux assez miséricordieux pour vous ouvrir ses bras.

Puis, poussant brusquement Marguerite dans sa chambre, le duc regagna ses appartements.

Demeurée seule, la jeune fille resta quelques instants anéantie sous l'impression de la scène terrible qui venait de se passer; mais peu à peu son énergie naturelle reprit le dessus et, avec le sang-froid, le raisonnement lui revint.

— Quitter Paris, murmura-t-elle... rompre mes fiançailles; ne plus être reine de Navarre ni de France... voir s'achever dans un couvent un aussi beau rêve... non, non, c'est impossible... mais, imprudente que je suis, cet aveu que j'ai fait va empêcher Orsini d'intervenir... Et le Dauphin ne voudra jamais asseoir sur le trône une mère et son enfant...

Une mère et son enfant! répéta-t-elle avec un cri de rage; ah! ce Lyonnet maudit, ce page de malheur, cause de tout ce qui arrive, puisse l'enfer le recevoir... je le hais... où plutôt non, reprit-elle avec un sourire sinistre, je le haïssais; car maintenant... je suis vengée...

Ne pas être reine de France! exclama-t-elle avec force et sous le coup d'une idée que l'obsédait... oh! non; mon père se trompe... j'épouserai le Dauphin... plus tard... j'en causerai demain à Orsini.

Et sur ces dernières paroles, brisée par l'émotion, Marguerite se remit au lit, sans entendre un bruit léger, presque imperceptible, qui semblait sortir de la pièce voisine.

Un homme en effet s'y glissait, marchant à pas de loup, s'arrêtant à tout instant pour épier le silence; cet homme était Orsini.

Assuré que tout était tranquille, il tira de dessus sa cape un falot à la lueur tremblotante duquel il se dirigea courbé vers le plancher qu'il examinait avec une extrême attention.

— Que veut dire cela? murmura-t-il; pas de sang! nulle trace de lutte! aura-t-il encore échappé?... Par le Christ! il était bien inutile, alors, d'avoir...

Vivement il alla vers la fenêtre, il l'ouvrit et resta stupéfait devant les lambeaux de l'échelle de soie, puis soudain son visage s'illumina d'un ignoble sourire:

— Allons! cette fois j'ai réussi, dit-il avec un soupir de satisfaction; le duc aura surpris l'amant dans sa fuite se balançant au gré du vent et au lieu de le percer de sa dague, il aura coupé l'échelle...

Mais, ajouta-t-il après un moment de réflexion, c'est là chose imprudente; car si, au point de jour, on ramassait sous les fenêtres de Marguerite le cadavre du beau page; il y aurait là de quoi faire jaser dangereusement. Par bonheur je veille sur l'honneur de la duchesse de Bourgogne et m'en vais aller pousser à l'eau ce pauvre sire de Bournonville... en attendant, enlevons toujours ce bout d'échelle; dame Aloyse a bon œil, et il est inutile de la mettre dans la confidence.

Ce disant, l'Italien détacha les lambeaux de soie, referma la fenêtre et sortit avec précaution pour aller ensevelir Lyonnet dans les flots de la Seine.

Quand, une demi-heure après, Orsini rentra à l'Hostellerie de Nesle, il avait le front soucieux et tout chargé de nuages.

Quelques recherches qu'il eût faites au pied de la tour et aux environs, il n'avaitt rouvé ni corps d'homme ni échelle de soie.

CHAPITRE VIII

Marguerite se révèle.

Le lendemain matin, après une nuit passée sans sommeil, le duc Robert de Bourgogne fit appeler, dès l'aube, son mire Orsin qui, devinant les raisons pour lesquelles il était mandé, prit une attitude de circonstance.

— Écoute-moi, Orsini, fit le duc d'une voix grave, j'ai à t'entretenir de choses de la plus haute importance que toi seul doit connaître; j'ai à te confier un secret terrible; tu paieras de ta vie la moindre indiscrétion.

Orsini protesta d'un geste énergique.

— Je sais, continua le duc que tu m'es dévoué et puis... un médecin est presque un confesseur... Dans quelque temps d'ici j'aurai besoin de tes services pour...

Le duc se tut, comme s'il eût eu de la peine à arracher de sa gorge les mots qu'il allait prononcer.

Le mire fixait sur son maître un regard interrogateur.

— Pour ma fille... la misérable ! s'écria Robert II dans un accès de colère, oui, ma fille que j'ai surprise cette nuit avec son amant !

Orsini parut au comble de la stupéfaction..

— Oui, cela t'étonne; toi, un honnête serviteur, tu ne peux croire... et dire que cet homme, je n'ai pu l'éventrer, l'étendre là, à mes pieds, lui le larron de mon honneur !

Et le duc arpentait à grands pas son appartement.

— Mais ce n'est pas tout, ajouta-t-il d'une voix sourde en s'arrêtant brusquement devant son médecin, non, ce n'est pas tout... dans quelques mois, la duchesse va être mère.

L'Italien, à cette révélation, bondit et, cette fois, sa stupeur était réelle ; car il ne pouvait s'imaginer comment le duc connaissait l'état de sa fille.

— Que dites-vous, sire duc ? et qui vous fait croire ?...

— Je dis la vérité et je l'ai apprise de la bouche même de Marguerite ; crois-tu donc que je n'aurais pas déjà vengé mon honneur outragé, si l'image de l'enfant qu'elle porte dans ses flancs ne s'était pas dressée entre elle et moi... Ah ! par le Seigneur Dieu ! si je n'étais bon chrétien, j'eusse déjà envoyé en enfer cette mécréante et son fardeau...

Orsini écoutait en silence, dissimulant son trouble sous un masque de profonde affliction.

— La misérable ! poursuivit Robert II, m'avoir ainsi trompé, avoir souillé l'honneur des ducs de Bourgogne, et pourquoi ? Seigneur Dieu !... — Avoir, pour un caprice de femelle, détruit tous mes projets, renversé l'échafaudage si laborieusement dressé par moi et dont son mariage avec le Dauphin Loys devait être le couronnement... Ah ! oui, Dauphin Loys, poursuivit le duc amèrement, cherchez en Europe une épouse digne de vous ; pour porter l'hermine du manteau royal, il vous faut une vierge et non une ribaude comme la duchesse de Bourgogne.

A ces paroles, le mire tressaillit.



Pas de sang ! nulle trace de lutte!... (Page 102.)

— Tu comprends, n'est-ce pas, dit le duc en se méprenant au mouvement d'Orsini, tu comprends que maintenant il nous faut, le plus tôt possible, retourner en Bourgogne y cacher notre honte et notre déconvenue. Là, Marguerite, séquestrée au fond de mon

palais, n'ayant d'autre serviteur que toi, attendra la fin de sa grossesse ; tu procéderas à l'accouchement, et après...

— Après? demanda Orsini haletant.

— Après, elle ira, jusqu'à la mort, dans un cloître.

— Et l'enfant?

— Ce bâtard !... un sac y pourvoira.

En entendant aussi nettement formulée la volonté du duc, Orsini eut besoin de toute sa force de volonté pour maîtriser la rage qui l'envahissait et l'empêcher de monter de son cœur à ses lèvres tremblantes de dépit.

Ainsi, c'en était fait, en une seconde, de tous ses rêves d'ambition, et cela de par la seule décision du duc. Que celui-ci cherchât à éviter un esclandre, cela se comprenait; qu'il voulût retourner en Bourgogne pour cacher à tous l'état de sa fille, rien de mieux; mais, que l'accouchement terminé, il rompît le mariage sans aucune raison valable, du moins pour la cour, voilà ce qui était inadmissible.

Aussi essaya-t-il d'user de son ascendant sur l'esprit de son maître pour le faire revenir sur cette décision.

— Le crime de dame Marguerite est grand, fit-il d'une voix onctueuse ; mais, pourquoi abandonner vos projets d'alliance avec la cour de France pour une chose que vous seul, dame Marguerite et moi connaissons ?

— Tu oublies l'amant, fit le duc d'une voix sombre.

— Il n'aura garde de parler.

— Mais ce que tu ne sais pas, c'est qu'un autre encore connaît ma honte; et celui-là, si je le pouvais découvrir, il périrait, sur l'heure, de ma main... Tu ne t'es pas demandé comment j'avais pu surprendre ma fille... Hier soir, en rentrant de la fête, j'ai trouvé là, sur ma table, un parchemin scellé me relatant la conduite de Marguerite et m'informant du rendez-vous donné par elle, cette nuit, à son amant... Celui-là, quel est-il, qui est si bien renseigné et qui possède mon secret ?... Et dire que je ne le tiens pas là, sous mon talon, pour lui labourer la gorge à coups d'éperon, seule vengeance digne d'un tel lâche ?... Tu le vois bien, Orsini, qu'il me faut partir de suite.

L'Italien, blème et tremblant, écoutait le duc proférer ses menaces contre le délateur inconnu.

— Ainsi, messire, vous n'avez aucun soupçon sur l'auteur de cet écrit? demanda-t-il avec un léger tremblement dans la voix.

— Eh non ! de par tous les diables !

— Ne pourriez-vous me permettre, sire duc, puisque vous me faites l'honneur d'une confidence si dangereuse, de vous donner un conseil.

— Parle.

— Certes, il importe que nul n'apprenne l'état de dame Marguerite. Vous pouvez quitter Paris dans quelques jours, sous un prétexte quelconque. Mais ne croyez-vous pas inopportun et prématuré de rompre les fiançailles de la duchesse avec le Dauphin de France. Là-bas, dans votre palais, j'accoucherai dame Marguerite de telle façon que jamais personne ne pourra avoir connaissance d'un semblable accident, pas même son futur époux. Vous pourrez alors renouer les projets d'union entre les maisons de Bourgogne et de France, et...

— Jamais! exclama le duc, jamais! Et ma conscience, la comptes-tu donc pour rien ? Quoi! j'irai donner comme vierge ma fille souillée d'un tel crime au Dauphin de France! Non, entends-tu bien, pas plus au Dauphin Loys qu'au premier manant venu... Ma volonté sur ce point est formelle ; et je te tiens quitte d'avis et de conseils là-dessus ; j'ai dit. Dans quelques jours nous prendrons décemment congé du roi Philippe et retournerons en Bourgogne... Ah! je ne sais ce qui me retient de cloîtrer de suite Marguerite.

— Vous ne le pouvez, sire duc, riposta Orsini alarmé de cette nouvelle menace du duc; trouvez-vous donc opportun de mettre des nonnes dans la confidence?

— Aussi bien, tu as raison et je pense comme toi. Va, dès cet instant je te constitue le gardien de la duchesse. A bientôt.

L'Italien se retira, la rage au cœur, et s'en vint, tout soucieux, rejoindre Marguerite, non seulement pour obéir à la dernière injonction du duc, mais aussi pour s'entretenir avec la jeune fille.

— Je t'attendais avec impatience, dit-elle en apercevant le médecin, qu'a dit mon père?

— Eh quoi ! vous savez ?

— Oui, je sais que, depuis plus d'une heure, tu es en grande confidence avec lui et que tu le quittes à l'instant

— Ah! fit Orsini d'une voix sourde et en serrant les poings avec fureur, que ne m'avez-vous laissé tuer ce misérable page.

— Oui, dit Marguerite, tu avais raison. Que veux-tu? la passion avait étouffé en moi toute prudence. J'ai trop tardé... mais enfin maintenant...

— Maintenant...

— Il est mort.

— Mort? répéta l'Italien avec étonnement.

— Oui, mort, te dis-je. — Oui, c'est moi qui l'ai tué.

Et répondant au regard stupéfait du mire:

— Au moment où mon père faisait irruption dans la chambre, j'ai pensé que l'échelle seule pouvait me trahir et, prompte comme l'éclair, je l'ai tranchée ; je n'ai point eu malheureusement le temps d'en enlever les lambeaux et mon père les a trouvés... Quant au sire de Bournonville, il a dû certainement tomber de haut et s'écraser au pied de la tour.

— Lyonnet n'est pas mort, répondit Orsini, ou tout au moins on a enlevé son cadavre.

— Comment le sais-tu ? fit la jeune fille étonnée.

Le mire hésita un instant.

— Parce que je suis passé, ce matin, au pied de la tour et n'ai rien aperçu.

— Et l'échelle ?

— Disparue également.

— Il s'agit bien d'autre chose, riposta Marguerite d'un ton froid ; mort ou vivant, je te l'abandonne désormais... Causons de ma situation... que t'a dit mon père ?

Orsini répéta mot par mot à la jeune fille l'entretien qu'il avait eu avec le duc de Bourgogne.

La duchesse l'écoutait, rougissant et pâlissant tour à tour, crispant ses mains mignonnes et pinçant ses lèvres blêmes de colère.

— Ah ! fit-elle d'un ton singulier, le duc, mon père, est ainsi décidé à mon égard.

— Oui, corps du Christ! et c'est bien votre faute, demoiselle.

— Il ne s'agit point de récriminations inutiles, dit-elle ; il faut parer aux agissements de mon père.

— Impossible, répondit froidement Orsini.

— Tu crois?

— J'en suis certain, tout est perdu par suite de l'inflexibilité du duc. La faute est commise; pour lui, il n'existe pas d'autres réparations que le cloître.

— Le cloître! exclama Marguerite ; et la couronne de France?

— C'est un rêve qu'il vous faut abandonner désormais.

— Jamais ; plutôt la mort. Mon père, as-tu dit, consent à attendre mes couches ; cela nous donne quelques mois de répit ; et puisque nous quitterons, pour des raisons d'apparence sérieuse, la cour de France, rien ne saurait être rompu avec elle. Le secret restera enfoui au fond de nos cœurs ; quant au Dauphin Loys, je me charge de lui expliquer notre départ et d'entretenir de loin, par une correspondance savante, son amour pour moi. D'ici là, mon père aura changé, peut-être, de détermination...

— Ou bien un événement grave peut survenir, fit Orsini en regardant fixement sa maîtresse.

— Un événement! dis-tu.

— Oui, répondit l'Italien d'une voix sourde, le duc est bien âgé, il peut... mourir...

La jeune fille soutint, sans tressaillir, le regard du médecin ; puis, comme si elle eût lu au fond de son âme, elle répondit lentement :

— Oui, le duc est bien âgé... mais mieux vaudrait qu'il revînt sur sa décision ; car je veux être reine de France... je le veux...

— Vous le serez.

Marguerite prit son confident par la main et, l'approchant d'elle de manière à toucher son oreille de ses lèvres tremblantes :

— Tu m'as compris, n'est-ce pas, murmura-t-elle ; il faut que je sois reine de France.

Orsini pâlit légèrement. Il avait bien compris et venait de contracter avec Marguerite de Bourgogne un pacte terrible dont il devait être le principal et sinistre exécuteur.

Mais, en même temps, il frémit en songeant aux conséquences terribles de l'acte qu'il s'agissait d'accomplir, et se demanda s'il oserait jamais devenir l'instrument de sa complice.

C'était chose grave, en effet, si grave qu'un moment l'Italien la mit en balance avec ses rêves d'ambition.

Et puis, il n'était pas des plus braves, l'Italien, et il y avait certaines besognes, celles précisément où il y avait du sang à répandre, qu'il préférait faire exécuter par d'autres.

Mais il est aussi des actes pour l'accomplissement desquels la tête capable de concevoir hardiment, doit se transformer en bras capable de frapper sans crainte ; un confident est chose dangereuse.

Toutes ces réflexions, Orsini les fit en quelques secondes, évitant de répondre à Marguerite afin de se recueillir.

Soudain, une idée lui traversa l'esprit et, en même temps, un nom lui vint sur les lèvres.

— Lyonnet! murmura-t-il ; et, mentalement, il ajouta : il est fou de Marguerite... que ne peut-on faire d'un amoureux?

Alors, avec cette souplesse d'esprit propre à l'Italien, le mire ecarta la pensée première qu'il avait eue de tuer le page, songeant à utiliser, en l'augmentant même si possible, la passion du jeune homme pour la duchesse de Bourgogne.

— A quoi penses-tu? demanda Marguerite, épiant le visage de l'Italien et cherchant à lire sur son front les réflexions qui se pressaient en foule dans son cerveau.

Orsini redressa la tête ; il prit dans ses mains les deux mains de la jeune fille, et lui dit lentement :

— Je songeais au sire Lyonnet de Bournonville.

— Eh! débarrasse-m'en ! fit-elle avec colère ; point n'est besoin d'un témoin importun.

— Pourquoi agir de la sorte? répondit froidement l'Italien ; je ne suis point de votre avis, moi, et me dis que messire Lyonnet, page du roi de France, vous aime tant qu'il y aurait cruauté de votre part à vous rendre sans lui en Bourgogne.

Marguerite, stupéfaite, considérait le mire, l'interrogeant du regard sur le sens de ses paroles.

— Ne l'aimez-vous pas avec passion, demoiselle, continua Orsini imperturbable, et ne seriez-vous pas heureuse de revoir votre page bien-aimé installé à la cour de Bourgogne, moi aidant, au service du duc, votre père? Vous pourriez vous revoir longuement, protégés par moi; vous êtes trop charmeresse pour que, sous l'influence de votre amour, la passion du jouvenceau n'atteigne pas jusqu'à la folie. Et alors... le moment venu... bref, ne pensez-vous pas comme moi, qu'une femme est toute-puissante sur l'esprit de son amant?

L'œil de Marguerite brilla d'un feu sombre; la jeune fille avait lu dans la pensée d'Orsini.

— Oui... dit-elle d'une voix haletante... oui, il m'aime passionnément, Lyonnet; et, ainsi que tu le disais tout à l'heure, un tel amoureux est chose précieuse.

— Je suis votre gardien, dès à présent, demoiselle, votre surveillant, de par l'ordre du duc Robert. Vous n'avez donc plus à craindre la venue importune de votre père et pouvez, en toute sécurité, vous livrer entièrement à votre passion pour le sire de Bournonville; c'est moi, à partir de ce jour, qui protégerai vos amours.

Le pacte était scellé et, à son insu, Lyonnet allait devenir l'instrument des deux complices.

Rassuré sur l'avenir de ses projets ambitieux, Orsini prit congé de Marguerite de Bourgogne.

CHAPITRE IX

Le Viol.

Le départ du duc Robert II et de sa fille était annoncé officiellement pour la fin du mois; c'était donc encore dix jours que le mire Orsini avait à faire bonne garde pour empêcher que quelque événement imprévu ne vînt se mettre à la traverse de ses projets.

Au surplus, de ce côté-là, l'Italien n'éprouvait plus guère d'in-

quiétude; Lyonnet avec lequel il avait eu une longue et sérieuse explication, s'était rendu à ses raisons et avait promis, sur l'honneur, de ne plus chercher à voir Marguerite avant son arrivée à Dijon. Cette promesse, il était d'autant plus décidé à la tenir, qu'il avait accueilli, avec ivresse, la proposition d'Orsini de s'employer à le faire passer au service du duc de Bourgogne.

A la pensée qu'il ne serait plus séparé de sa maîtresse, qu'il lui serait possible de la voir chaque jour, à toute heure, le page sentait son cœur bondir de joie, et s'il n'eût tenu qu'à lui, le duc eût quitté Paris le jour même.

Quant à Orsini, si, au point de vue de son ambition, il envisageait avec une vive satisfaction la perspective de ce prochain départ, il ne laissait cependant pas que d'en être marri au plus profond de l'âme.

Les événements terribles, auxquels il était mêlé et qui venaient de se succéder si rapidement pendant ces derniers jours, avaient momentanément écarté de son esprit une pensée qui, jusqu'alors, cependant, n'avait cessé de l'obséder, la pensée de Julienne.

Comme on l'a vu précédemment, le mire du duc Robert avait été vivement frappé par la beauté de la nièce de dame Calixte ; certes, le sentiment qui l'agitait ne prenait pas naissance dans son cœur : un homme comme Orsini n'est point taillé pour l'amour. Mais quelque puissance que l'on ait sur soi-même et quelque empire que l'on se soit habitué à prendre sur ses passions, la chair est là, faible et impérieuse, qui commande et à laquelle il faut obéir.

Les sens avaient parlé. C'est en vain que l'Italien avait essayé de leur imposer silence, c'est en vain qu'il avait tenté d'écarter de son esprit l'image séduisante de Julienne, les sens se révoltaient, la vision revenait l'obséder, chaque jour, davantage et instinctivement, Orsini retournait chaque soir rôder autour de la boutique de l'adorable fille.

Et là, faisant les cent pas devant l'étalage de modiste épinglière, s'arrêtant fréquemment pour examiner attentivement et longuement chacun des objets exposés à la devanture, il lançait à la dérobée sur la marchande des regards chargés de passion, qui la faisaient frissonner.



Son immonde passion satisfaite, il entr'ouvrit doucement la fenêtre... (Page 116.)

Plusieurs fois, l'Italien l'avait accostée, alors que la journée finie, elle regagnait, vers la brune, le logis de sa tante, la cabaretière de la *Pomme-de-Pin;* mais, fièrement, presque brutalement, la jeune fille l'avait éconduit.

Cette résistance ne faisait qu'exaspérer davantage la passion bestiale qui lui tenaillait la chair.

La nuit, parfois, il se réveillait en proie à des cauchemars épouvantables dans lesquels il se voyait satisfaisant ses ignobles désirs ; il proférait alors d'effroyables jurons en sentant sa couche froide et solitaire, vide du corps charmant que son rêve venait de lui faire admirer.

Cependant le jour du départ s'avançait et Orsini songeait, la rage au cœur, qu'il lui allait falloir abandonner, sans l'avoir possédée, cette femme, la première peut-être qui lui eût résisté, mais la seule aussi qu'il eût désirée aussi ardemment.

Un soir que, suivant son habitude, il se promenait comme un fauve aux abords du Charnier-des-Innocents, il fut accosté par une vieille femme de bohème, couverte de haillons.

— La charité, mon bon seigneur, murmura-t-elle d'une voix chevrotante, en étendant vers lui sa main décharnée.

Brusquement, le mire la repoussa.

— Vous avez tort, seigneur Orsini, fit-elle d'un ton singulier, la charité faite de bon cœur porte bonheur aux amours.

L'Italien jeta sur la vieille un regard courroucé.

— Qui es-tu, sorcière, et que signifient tes paroles? demanda-t-il en fixant sur elle un regard inquisiteur.

— Qui je suis?... On me nomme la Cagoule, et suis de la bohème, répondit la femme avec un sourire narquois, ce que je dis?... je dis, que si je m'appelais messire Orsini et si j'avais, comme vous, une escarcelle bien garnie, eh bien !...

— Eh bien?...

— Il n'est pas de femme qui oserait me résister.

— Qu'entends-tu par là? dit l'Italien en se rapprochant.

— Tout simplement que vous aimez la belle Julienne, messire, et que la belle Julienne méprise votre amour.

Orsini tressaillit ; saisissant la mégère par la main, il l'attira à l'écart et, la regardant droit dans les yeux, il lui dit tout bas d'une voix haletante :

— Les femmes de ta tribu ont, dit-on, des philtres magiques pour faire aimer; c'est offenser Dieu que d'user de semblables

sortilèges, je le sais; mais dussé-je brûler plus tard des mille feux de l'enfer, je doute que je puisse endurer plus de tortures que ne m'en fait endurer cette misérable créature... Ah! par le sang du Christ! si tu pouvais m'indiquer quelque moyen...

La Cagoule fixa sur l'Italien un regard étrange.

— Écoutez, messire, dit-elle, les philtres sont choses douteuses et qui, pour réussir, ont besoin de préparations spéciales.

— Et puis, ajouta-t-elle en hochant la tête, est-ce bien le cœur de cette femme et non plutôt son corps qu'il vous faut?

— Eh! exclama le mire les yeux injectés de sang et le visage empourpré, que m'importe son amour! ce que je veux c'est...

— En ce cas, écoutez-moi... je sais certaine poudre qui, administrée en petite quantité, procure un sommeil de plusieurs heures...

— La Cagoule, s'écria Orsini, dont un éclair de joie illumina les yeux, la Cagoule! demande-moi tout l'or que tu voudras, si tu peux aujourd'hui même faire en sorte que Julienne...

— Ce soir, à la tombée de la nuit, trouvez-vous dans la rue du Puits-sans-Fond, qui longe le Charnier-des-Innocents. Je vous y attendrai et vous conduirai vers la belle.

— Par la Vierge! exclama l'Italien en mettant dans la main de la vieille une poignée de monnaie, si tu dis vrai, ce ne sont pas des testons d'argent, mais de beaux écus d'or dont je remplirai ta cape... si, au contraire tu t'es jouée de moi...

— Point de paroles inutiles, messire, répondit-elle ; la Cagoule n'a jamais menti... les moments sont précieux... je vous quitte pour m'occuper de vous... à ce soir.

Et rapidement, la Cagoule s'éloigna, laissant le mire tout ému à la pensée que ses désirs allaient enfin se réaliser.

Bien avant l'heure indiquée par sa complice, Orsini rôdait dans la rue du Puits-sans-Fond, attendant impatiemment la tombée de la nuit qui devait être pour lui le signal de l'horrible félicité à laquelle il aspirait depuis de si longs jours.

Enfin, l'obscurité se fit complète et bientôt il vit venir à lui, rasant le mur des maisons avec précaution, la Cagoule qui, sans

mot dire lui prit la main et doucement l'entraîna vers un point où, dans l'ombre, brillait une petite lumière.

— C'est là, dit-elle à voix basse, en désignant à l'Italien une croisée peu élevée du sol et faiblement éclairée. En vous aidant de ce tas de pierres, il vous sera facile d'atteindre la verrière qui s'ouvrira à la moindre poussée.

— Et Julienne? demanda Orsini, la voix étranglée par l'émotion.

— Elle vous attend, riposta la vieille en ricanant.

— Comment! elle m'attend...

— En dormant, répondit la Cagoule... Maintes fois déjà, elle avait eu recours, comme plusieurs jolies filles des Charniers, à ma science de divination, pour savoir si un petit page qu'elle aime lui est fidèle; et dernièrement, elle m'avait, comme vous, demandé un philtre pour s'assurer de la constance de son amoureux. Je viens de le lui porter... elle en a bu une partie et l'effet a été immédiat.

Sans répondre, l'Italien jeta un rapide coup d'œil dans la rue pour s'assurer qu'aucun indiscret ne rôdait dans les environs. Puis, se hissant le long du mur il atteignit la fenêtre, poussa doucement la verrière qui s'ouvrit sans résistance et, l'enjambant, il regarda dans la chambre.

A la lueur d'une lampe fumeuse, il vit Julienne étendue, endormie à quelques pas de lui. Un rire muet dilata sa face sur laquelle passa un vent de bestialité.

Vivement il tira de son escarcelle une bourse qu'il jeta dans la rue et, sans attendre les remerciements de la Cagoule, il sauta dans la chambre et referma la verrière.

Huit heures tintait au couvent des Frères-Prêcheurs, lorsque Orsini, son immonde passion satisfaite, entr'ouvrit doucement la fenêtre et sans bruit se coula dans la rue.

Mais à peine son pied venait-il de se poser sur le sol qu'un homme surgit de l'ombre et, la dague au poing, se jeta sur lui.

— Défends-toi, misérable voleur d'amour! exclama une voix pleine de rage.

Rapidement, l'Italien avait enroulé sa cape autour de son bras

gauche dont il se servait comme d'un bouclier pour parer les coups précipités que lui portait furieusement son adversaire inconnu.

— Défends-toi bien, suppôt de l'Enfer! rugissait l'autre, car par la messe! je te vais trouer le cœur comme tu m'as brisé le mien en me volant ma maîtresse.

— Orly! murmura Orsini, éclairé par ces paroles.

— Oui, s'écria le page, Orly, qui te va montrer comment...

A ce moment, le mire se baissa, rapide comme l'éclair pour porter à l'enfant un de ces coups à l'italienne dont les gens de son pays étaient à cette époque fort coutumiers. Malheureusement, son pied glissa dans la boue, il tomba et, dans sa chute, son front heurta si rudement le sol qu'il resta étendu sans connaissance.

Vivement, le page se pencha sur le corps et recula épouvanté en reconnaissant l'Italien.

— Le mire du duc de Bourgogne! exclama-t-il d'une voix sourde, je suis perdu... Ah! Julienne, Julienne! soupira-t-il en étendant la main vers la fenêtre éclairée, il te fallait des amours plus hautes et plus puissantes que l'affection d'un pauvre page... Mais pourquoi te jouer de moi et quel mal t'avais-je fait pour que tu prisses mon cœur en guise d'amusette?

Et lentement, s'arrêtant à chaque pas pour se retourner vers cette petite lumière qui représentait pour lui le bonheur perdu, Orly s'éloigna.

Le lendemain, le Charnier-des-Innocents était en émoi. La lutte entre Orsini et le page avait été entendue et, sans que l'on sût à quoi s'en tenir sur la qualité des deux combattants, on savait du moins que les amants de Julienne s'étaient coupé la gorge sous sa fenêtre.

Dès le matin, la nouvelle circulait à travers les boutiques du Charnier dans lesquelles la belle dentellière comptait plus d'inimitiés jalouses que de véritables sympathies. Les femmes pardonnent rarement à une des leurs sa supériorité physique.

Aussi au bout de quelques instants une troupe de commères se pressait-elle, criant et vociférant, devant la porte entr'ouverte de la dentellière.

— C'est une honte, disait-on, qu'une semblable ribaude demeure parmi nous.

— Elle déshonore le Charnier !

— Il ne faut pas qu'elle reste ici !

— Non, non, qu'elle parte!... A la porte Julienne!

— Eh ! qu'elle aille rue du Pélican ; elle y retrouvera ses semblables.

C'est dans cette rue qu'à cette époque les filles de joie exerçaient leur métier d'amour.

Au bout de quelques instants ces clameurs et ces vociférations avaient pris de telles proportions que, dans sa chambrette, Julienne qui se débattait contre une torpeur de plomb, se réveilla entièrement.

Tout d'abord, l'esprit encore engourdi à la suite de la longue léthargie dans laquelle l'avait plongée le philtre de la Cagoule, la jeune fille écouta, sans bien les comprendre, les cris qui montaient jusqu'à elle.

Mais soudain son oreille perçut, distinctement cette fois, un nom que la foule répétait avec colère.

Ce nom était le sien.

Avec un effort de volonté surhumain et malgré la lassitude qui lui brisait les membres, Julienne se redressa.

Alors, seulement, elle jeta un coup d'œil autour d'elle, cherchant à comprendre comment elle se trouvait là et pourquoi elle avait passé la nuit dans son arrière-boutique dont le désordre la surprit.

Puis, ramenant son regard sur elle-même, elle poussa un cri de stupeur, épouvantée à la vue de sa gorgerette en lambeaux et de ses vêtements fripés et lacérés.

Car l'œuvre infâme d'Orsini ne s'était point accomplie sans résistance de la part de sa victime ; il y avait eu lutte, dans laquelle la bestialité brutale de l'Italien l'avait emporté.

Un moment, Julienne demeura stupéfaite, fixant sur sa propre personne un regard hébété ; puis, comme un éclair, le souvenir de l'horrible cauchemar qui avait traversé sa nuit se dressa vivant et terrifiant devant ses yeux.

Elle comprit alors l'horrible attentat dont elle avait été victime; indifférente aux clameurs du dehors, elle tomba sur un siège et, la tête dans les mains, elle se mit à sangloter.

Un pas qui retentit dans la chambre lui fit relever la tête. Un enfant était devant elle, tenant à la main un parchemin scellé.

— C'est bien vous qui êtes dame Julienne? demanda-t-il.

— Oui, balbutia-t-elle.

— Voici un pli que le seigneur Orly m'a prié de vous remettre.

La jeune fille tendit la main et l'enfant sortit.

Orly! à ce nom chéri, la belle dentellière sentit s'augmenter son désespoir et son effroi. Un pressentiment sinistre lui faisait comprendre qu'une mauvaise nouvelle était contenue dans la missive qu'elle tenait à la main, sans pouvoir se décider à l'ouvrir.

Enfin, lentement, et comme à regret, elle rompit le scel et jeta les yeux sur quelques lignes tracées d'une écriture fébrile : « J'ai tué Orsini, votre amant; je pars pour sauver ma vie, afin de conserver plus longtemps vivace la haine de celle qui m'a brisé le cœur. Adieu, puissiez-vous souffrir de remords éternels. »

Comme une folle, elle se précipita hors de la chambre et, écartant brutalement les femmes qui se pressaient autour de sa boutique, elle courut dans la direction de la Cité, poursuivie par les huées de la foule.

Comme elle arrivait sur la rive de la Seine, elle se heurta à un homme venant en sens contraire.

Le choc fut si violent que la pauvre Julienne roula sur le sol, où elle demeura étendue sans connaissance.

— Par les tripes du diables! grommela Landry, quel butor je suis! Allons! allons! la belle enfant, dit-il en relevant la jeune fille et en la prenant dans ses bras, revenez à vous, car par l'âme de Notre-Seigneur! je ne sais que faire de vous.

Et fort embarrassé, le Routier demeurait immobile, tenant Julienne dans ses bras vigoureux, comme il eût fait d'un enfant.

— Je ne puis cependant pas la reposer à terre, murmura-t-il. Mais si je la portais chez dame Javelle... elle la soignerait et j'irais ensuite au Charnier m'informer de cette belle dentellière dont le

seigneur Orsini est si féru; on dirait même que sa blessure de cette nuit l'a encore enragé davantage.

Et sans tarder, le routier se dirigea rapidement vers le carrefour du Trahoir, auquel aboutissaient nombre de ruelles sombres et tortueuses, parmi lesquelles celle du Pet-au-Diable, dans laquelle il s'engagea.

Au bout de quelques pas, il s'arrêta devant une maison noire et de sinistre apparence, sous le portail de laquelle il pénétra pour gravir un escalier dont les marches graisseuses et glissantes le conduisirent au logis de dame Javelle, situé sous les combles.

La maîtresse de Landry était une grande et forte commère, veuve d'un ancien camarade, dont le routier avait pris la succession.

Sous une apparence brutale, cette femme cachait un cœur excellent; aussi fut-elle émue de pitié à la vue du misérable fardeau que son amant portait entre ses deux bras, et Julienne, déposée sur le propre lit de dame Javelle, fut entourée des soins les plus touchants.

Le routier se disposait à courir chercher un médecin lorsque, parmi les mots sans suite que, dans son délire, la malade prononçait, il entendit celui d'Orsini.

Vivement, il s'approcha de la couche et se penchant sur la jeune fille, il prêta l'oreille :

— Le mire... c'est lui... il s'approche, il me saisit... ah! le monstre!... A moi, à moi... oh! quelle souffrance! quelle torture!.. Orsini, Orsini!

Et le visage de Julienne exprimait la plus profonde épouvante; puis, ses traits se détendirent et les larmes ruisselèrent le long de ses joues.

— Orly! disait-elle d'un accent pitoyable, Orly! mon amour... pardon... je suis innocente... oh! pitié! pitié! c'est le mire... c'est Orsini...

Le routier s'échappa et revint, au bout d'un quart d'heure, du Charnier-des-Innocents, où il s'était enquis des événements survenus depuis la veille et où il acquit la certitude que Julienne était bien la victime de l'Italien. Il ramenait avec lui un médecin auquel l'état de la jeune fille parut fort grave et qui déclara même que,



Le berceau était vide; l'enfant avait disparu. (Page 124.)

revînt-elle à la santé, il se pourrait que sa raison demeurât altérée.

Pendant deux longs mois, la jeune fille resta entre la vie et la mort, soignée avec un admirable dévouement par dame Javelle,

qui s'était prise pour elle d'une affection quasi maternelle et par Landry, qui lui témoignait une amitié sérieuse et attendrie.

C'était, en effet, un vaurien que notre ami le routier; mais ce n'était point un méchant homme, bien au contraire. Le métier des armes qu'il avait embrassé (c'est ainsi que, lui-même, désignait son étrange profession toute de meurtre et de pillage), n'avait point endurci son âme, et ce bandit respectait les femmes et adorait les enfants.

La pitié que lui avait, dès le premier moment, inspiré l'état misérable de Julienne s'était augmentée d'un certain respect dû, sans doute, à la situation de la jeune fille par rapport à Orsini.

En quittant Paris avec le duc de Bourgogne, l'Italien y avait laissé Landry avec une double mission : la première, toute politique, consistait à écouter les discours qui se pouvaient tenir à la cour de France, relativement à Robert et à sa fille ; il s'agissait aussi de surveiller les intrigues politiques auxquelles le départ de Marguerite allait laisser le champ libre.

Pour arriver plus facilement à ses fins, Orsini avait introduit son espion au cœur même de la place, c'est-à-dire qu'il avait fait donner à Landry un poste dans la maison du Dauphin, poste subalterne, il est vrai, mais qui lui permettait de se tenir aux écoutes et de ne rien perdre de ce qui pouvait se dire ou se faire au palais de la Cité.

La seconde mission de Landry se résumait à ceci : surveiller et protéger Julienne dont la grossesse avait comblé l'Italien de joie et qui, à cette nouvelle, avait donné au routier des instructions spéciales.

Aussi, par moments, le front de Landry se plissait-il soucieusement lorsque son regard s'arrêtait sur le visage pâle et amaigri de sa protégée.

Comme le médecin l'avait hélas! trop sûrement pronostiqué, Julienne revenait lentement à la santé; mais son esprit demeurait troublé.

Le passé pour elle n'existait qu'à l'état de songe vague et à peu près effacé; on eût dit d'un cauchemar terrible dont elle aurait gardé l'impression générale, sans se souvenir d'aucun détail.

Une seule chose, au surplus, absorbait sa pensée : elle allait être mère et c'est sur ce bonheur, le seul qui désormais lui était permis au monde, que toutes ses idées se concentraient.

Cependant, à mesure que le terme de la délivrance approchait, l'attitude de Landry devenait étrange et son visage s'assombrissait.

Souvent, quand il était seul, absorbé par une pensée obsédante, il monologuait d'une manière qui eût épouvanté Julienne si elle l'eût entendu.

— Cornes de bœuf! grommelait-il, c'est horrible!... il faut que ce suppôt de l'enfer n'ait pas d'entrailles... mais que faire? Si je lui obéis, elle est capable d'en mourir... mais si je ne lui obéis pas... c'est à moi que le mire s'en prendra...

Bah! ajoutait-il chaque fois en manière de conclusion, obéissons toujours; c'est plus prudent et pour elle et pour moi... je saurai bien m'arranger de façon à sauvegarder l'avenir... mais, par tous les diables! c'est une épouvantable action.

Et, régulièrement, chaque fois que ces idées sombres le prenaient, Landry se rendait au *Cochon-d'Amour* où il noyait ses chagrins dans force brocs de vin d'Argenteuil.

Le jour arriva enfin où Julienne mit au mondé une adorable petite fille dont la vue, pour la première fois depuis de longs mois, amena un sourire sur les lèvres décolorées de la jeune femme.

— Oh! mon bon Landry, ma bonne dame Javelle, disait la nouvelle accouchée en serrant les mains du routier et de sa maîtresse, c'est aujourd'hui que je sens l'importance du service que vous m'avez rendu en me sauvant et en me soignant comme vous l'avez fait l'un et l'autre. Aussi ma reconnaissance augmente-t-elle encore; car c'est le bonheur qui renaît pour moi, c'est ma vie qui va recommencer en cette enfant.

Tout confus, le routier balbutiait des mots sans suite.

— Mon bon Landry, dit tout à coup Julienne dont le cerveau venait d'être traversé par une idée soudaine, voulez-vous bien être le parrain de mon petit ange?

A cette question, Landry se troubla profondément; il jeta sur la

mère et l'enfant un regard étrange, presque épouvanté ; puis il sortit sans répondre.

— Qu'a-t-il donc? demanda tout étonnée Julienne à dame Javelle.

— Oh ! répliqua celle-ci d'un air un peu embarrassé, c'est probablement le plaisir que lui a causé votre demande qui l'aura désorienté... C'est un brave homme, Landry, mais il ne sait pas faire de phrases.

Julienne, s'étant assoupie, dame Javelle quitta la chambre sur la pointe du pied ; à la porte, elle trouva Landry qui l'attendait, le visage sombre et les lèvres contractées.

— C'est pour ce soir, grommela-t-il furieux.

— Déjà? demanda-t-elle avec effroi.

— Oui, le plus tôt est le mieux ; quand elle sera habituée, elle souffrira davantage... et puis, j'ai d'importantes nouvelles à porter là-bas... Je quitte Gargouslier ; nous sommes d'accord... aussitôt la chose faite, vous sortez d'ici et vous installerez au *Cochon-d'Amour*... et surtout prends bien garde qu'on ne suive vos traces... car, à partir de demain, il faut qu'elle soit morte pour tout le monde... A cette condition seule peut-être pourrais-je plus tard quelque chose...

Ce disant, il entra dans la pièce où dormaient la jeune mère et l'enfant, puis en ressortit précipitamment, portant avec précaution un fardeau enveloppé dans le pan de son manteau.

Une heure après, en s'éveillant, Julienne chercha des yeux sa petite fille et, poussant un cri terrible, presque un rugissement, elle se renversa inanimée sur sa couche.

Le berceau était vide; l'enfant avait disparu.

CHAPITRE X

La nuit du 13 novembre 1305.

Huit jours après les événements que nous venons de raconter, un cavalier s'arrêtait, vers la tombée de la nuit, à la porte du palais ducal des ducs de Bourgogne, en la bonne ville de Dijon, et, après avoir soulevé le heurtoir de fer, le laissa retomber lourdement.

Ce bruit éveilla dans l'intérieur du palais un lugubre écho et, aussitôt,par l'entre-bâillement d'un judas grillé pratiqué dans la porte même, apparut un visage maussade, renfrogné qui jeta, sans mot dire, sur le cavalier, un regard oblique et soupçonneux.

— Holà ! truand ! grommela le voyageur en se penchant sur sa selle, ouvriras-tu ou me vas-tu longtemps encore dévisager de la sorte ?

Le portier parut profondément blessé dans sa dignité par l'épithète que venait de lui décocher le nouvel arrivant ; aussi répondit-il d'un air rogue :

— Sachez, mon maître, que le duc de Bourgogne n'a point de truand à son service. Que voulez-vous?

— Entrer, cornes de bœuf !

— Tout beau messire ; on n'entre point ainsi au château. Avez-vous le mot d'ordre. D'où venez-vous? Qui êtes-vous ? Que voulez-vous?

— Que le diable soit de toi et de tes questions ! Ton mot d'ordre, je ne le connais pas et point n'en ai besoin. Je viens de Paris ; je m'appelle Landry et veux entrer sur-le-champ pour parler à messire Orsini.

A ce nom, le portier parut se radoucir ; néanmoins, il ajouta :

— Cela est parfait ; mais je ne puis laisser pénétrer personne sans le mot d'ordre.

— La peste l'étouffe ! grommela Landry ; on est peu hospitalier

maintenant au château des ducs de Bourgogne... Allons! maître portier, ajouta-t-il à haute voix, fais ton métier et ouvre-moi ; sinon, foi de Landry, je te couperai les oreilles... Je n'ai point fait aujourd'hui vingt lieues à franc-étrier pour musarder sur le pavé.

Pour toute réponse, le portier referma le judas, sans se préoccuper des imprécations du cavalier et se mit en quête d'un écuyer qui pût aller prévenir le mire qu'un étranger désirait lui parler.

En ce moment, un jeune homme, portant la livrée des ducs de Bourgogne, descendait lentement le perron de marbre qui occupait toute la largeur de la vaste cour d'honneur.

Le portier se dirigea aussitôt vers lui et soulevant respectueusement son chaperon :

— Messire de Bournonville, dit-il, j'ai là, derrière ma porte, un cavalier se disant venir de Paris et chargé d'un message pressant pour maître Orsini. Cet homme n'a pas le mot d'ordre ; dois-je le faire entrer ? — Ah ! j'oubliais... son nom est Landry.

— Landry ! répéta l'écuyer, comme cherchant dans sa mémoire, Landry ! mais voilà un nom qu'il me semble connaître... Faites entrer ce cavalier ; car, du moment qu'il est des amis de messire Orsini, la consigne n'est point pour luï.

Un instant après, Landry faisait retentir du sabot de son cheval les échos de la voûte d'entrée.

— Messire de Bournonville ! s'écria le routier, dès qu'il eut jeté les yeux sur le jeune homme qui le regardait attentivement

D'un bond, il fut à terre et serrant la main de Lyonnet :

— Messire de Bournonville, répéta-t-il d'une voix profondément étonnée, vous ici ?

— Eh! ma foi, oui, riposta l'ex-page du Dauphin Loys, c'est bien moi.

— Ah ! je suis fort content de vous revoir, messire, dit le routier avec un accent de sincérité, car je n'ai point oublié le signalé service que vous m'avez rendu ; il est vrai qu'à votre insu je vous ai revalu cela depuis. Mais je ne me tiens pas quitte envers vous et n'en continue pas moins à être à votre entière disposition.

— Qu'est-ce à dire, maître Landry, fit Lyonnet, non sans surprise, et quel service m'avez-vous rendu ?

— Quoi qu'il arrive, messire, dit à voix basse le routier sans répondre à la question qui lui était posée, mon bras et mon épée sont à vous... et qui sait, ajouta-t-il, comme se parlant à lui-même, si votre présence ici n'est point un indice... Enfin, peu importe... pour le moment je ne puis rien vous dire et vous prierai même, dans votre intérêt comme dans le mien, de garder le secret sur les quelques mots que je viens de prononcer... Sur ce, messire, souffrez que je me rende, sans retard, auprès de maître Orsini, car j'ai à lui mander des nouvelles importantes.

— Je veux vous y mener moi-même.

Et le jeune homme faisant signe à un varlet de conduire à l'écurie le cheval de Landry, accompagna le routier jusqu'aux appartements du mire, que cette arrivée subite troubla profondément...

— Eh bien ! demanda l'Italien avec empressement dès que Bournonville l'eut laissé seul avec le routier; il y a donc du nouveau, puisque te voilà?

— Oui, répliqua Landry, il y a du nouveau, et de toutes les façons.

— Qu'entends-tu par là? fit Orsini en pâlisant soudain, est-ce que Julienne...

— Julienne a accouché il y a huit jours.

— Par le Christ! s'écria l'Italien dont un frisson convulsif agita tous les membres... et l'enfant...

— L'enfant a été enlevé comme vous l'avez commandé.

Le mire poussa un cri de joie.

— Et balbutia-t-il... c'est une fille ? n'est-ce pas.

— Oui, une petite fille blonde comme les blés.

— Blonde!

— Avec des yeux noirs comme les vôtres, maître.

Un large sourire illumina la figure ordinairement sombre et sinistre d'Orsini.

— Et cette enfant, ma fille, tu l'as mise en lieu sûr et en bonnes mains?

— Soyez sans crainte, maître; elle est chez une brave campagnarde des environs de Paris où vous la pouvez laisser aussi longtemps que vous voudrez.

— Oh ! le moins possible, murmura le médecin qui demeura un moment silencieux, se complaisant dans sa joie intérieure.

Puis brusquement, le sourire disparut, le front se plissa et, d'une voix brève :

— Mais est-ce tout ce que tu venais m'annoncer ?

— On parle d'un mariage entre le Dauphin et Eloyse d'Aquitaine.

— Corps du Christ ! s'écria le mire en serrant les poings avec rage, cela n'est point !

— Cela est, maître, puisque me voici.

— Le Dauphin a-t-il donc oublié cette riche enluminure représentant Marguerite que je lui avais envoyée et qu'il contemplait, m'as-tu dit, avec tant d'amour ?

— Si je suis venu si vite, c'est que je considère que tout n'est point perdu ; le Dauphin n'a point oublié dame Marguerite et elle peut encore l'épouser, si telle est sa volonté.

— *Per Baccho!* si elle le veut !

— Mais, ne la voyant pas, n'ayant pas de ses nouvelles depuis un mois, il ignore l'état d'esprit de la duchesse ; qu'elle le rassure sur son amour et il résistera aux projets de mariage du roi Philippe le Bel. Voilà, maî re, ce que le Dauphin m'a dit de sa propre bouche et ce que j'ai mission de répéter à dame Marguerite ; j'ai licence d'attendre un mois pour rapporter la réponse.

— Tu la porteras avant un mois, mon brave Landry, riposta Orsini qui, à mesure que le routier parlait, semblait prendre une décision subite... mais tu dois être fatigué...

— Et puis, il n'y a rien qui altère comme le cheval.

— Je te comprends, répondit l'Italien avec un petit sourire; et, frappant sur un timbre, il donna l'ordre au majordome de prendre le plus grand soin de messire Landry, attaché à la cour de France.

Depuis le retour du duc Robert à Dijon, c'est-à-dire depuis sept mois, il s'était accompli une transformation complète dans les habitudes de la cour de Bourgogne.



Robert II se redressa, fixa sur l'assassin... (Page 136.)

(Page 136.)

Si le duc, sur la demande d'Orsini, avait augmenté son personnel d'un nouvel écuyer, il avait, d'autre part, fermé les portes du château à tous ceux qui, autrefois, y trouvaient une hospitalité magnifique, quasi royale.

A son arrivée au château, Marguerite avait été enfermée dans sa

chambre; sa domesticité, réduite à la seule dame Aloyse, était désormais sous la direction de maître Orsini auquel le duc avait donné droit de vie et de mort sur quiconque pourrait être soupçonné d'avoir le moindre étonnement pour la claustration étrange de la duchesse de Bourgogne.

Le château fut désormais transformé en place de guerre; la porte ouvrant sur la ville fut hermétiquement fermée; les ponts-levis donnant accès sur la campagne ne s'abaissèrent plus, et des archers placés aux machicoulis eurent ordre de tirer sur quiconque s'approcherait des murs en dehors des heures indiquées. Nul ne put entrer sans le mot d'ordre changé tous les jours. Quant à Marguerite, ses aliments mêmes ne lui furent remis que par dame Aloyse sous la surveillance et en présence de maître Orsini.

Cette transformation subite dans les habitudes de la cour et la rigueur du duc à l'égard de sa fille surprirent grandement la bonne ville de Dijon et donnèrent lieu à des interprétations multiples, mais dont aucune n'approcha de la vérité. Mais chacun se soumit et nul n'eut la pensée d'enfreindre les ordres sévères du maître.

Un seul pourtant faisait exception à la règle; celui-là, était le sire Lyonnet de Bournonville qui, son service terminé auprès du du duc, passait son temps auprès de Marguerite.

La passion du jeune homme allait chaque jour grandissant, savamment excité par la duchesse qui en était arrivée à avoir sur le cœur et l'esprit de son amant un pouvoir sans limite. Pour Lyonnet, Marguerite était tout, et dans son âme la passion qu'il avait déjà pour l'amante s'était augmentée de l'amour que lui inspirait la mère.

Le lendemain de son arrivée, Landry auquel sept mois d'espionnage à la cour de France avaient appris l'art de deviner bien des choses dans un mot, un geste, un simple coup d'œil et à pressentir la situation d'après l'air ambiant, Landry, disons-nous, avait éclairci bien des points restés obscurs pour les hôtes du palais ducal.

Si le départ précipité du duc de Bourgogne l'avait laissé perplexe, et s'il n'avait compris tout d'abord la mission secrète dont Orsini

l'avait chargé à la cour de France, le routier avait eu l'esprit subitement éclairé par la présence à Dijon du sire de Bournonville.

L'acharnement de l'Italien contre le page apparaissait alors avec des causes bien définies.

— Par Satan, dit-il en matière de conclusion et faisant disparaître dans son large gosier une dernière lampée de vieux vin de Bourgogne, tout cela devient clair comme de l'eau.

Et comptant sur ses doigts, il murmura :

— Primo : amour du page avec la duchesse ; de là haine d'Orsini pour le page ; secundo... accident survenu à la duchesse, de là son départ de Paris et sa claustration ici... mais le Dauphin ignore tout, et les projets d'Orsini subsistent toujours... bah ! un enfant n'est jamais embarrassant... c'est parfait, mais le duc... il n'est point d'humeur accommodante et ne me paraît point faire partie du com[illegible]... mais, alors est-ce que lui aussi?...

— H[illegible] ! [illegible] le routier en reniflant l'air avec force, cela sent le drame ici... par exemple, ce que je ne m'explique pas c'est la présence du page et l'amitié subite de l'Italien pour lui... cette tendr[illegible] ne [illegible] dit rien qui vaille... ouvrons l'œil et le bon.

Il l'ouvrit si bien qu'il aperçut, se rendant à l'appartement de la duch[illegible]urgogne, le mire qui traversait la cour, la tête pench[illegible] poitrine et paraissant fort soucieux.

Le [illegible] sur les traces du médecin ; mais étant obligé d'use[illegible] pour ne point se faire remarquer, il arriva à la po[illegible]sonnière au moment où elle congédiait l'Italien.

Né[illegible] derrière une draperie, Landry entendit Marg[illegible] en guise d'adieu, à Orsini :

— [illegible] : il faut en finir ; au surplus je suis lasse de cette comé[illegible] ce soir ; je serai prête.

En [illegible] médecin avait le visage radieux ; ses lèvres minces s'ent[illegible] dans un sourire sinistre, tandis que son œil brillait d'[illegible]nel.

— [illegible] le routier, ou je me trompe fort ou il se prépare [illegible]se... je connais quelqu'un qui ne dormira pas cette [illegible]

Le [illegible] à neuf heures. A cet instant, toute lumière

s'éteignait au château; chacun devait avoir regagné son appartement ou sa chambre dans lequel il se cloîtrait pour la nuit; quiconque eût été surpris rôdant par les couloirs ou vaguant par les cours eût été impitoyablement chassé.

Tel était l'ordre formel du duc, si formel même, que défense était faite de l'enfreindre sous quelque cause que ce fût; on ne devait se laisser attirer hors de chez soi par aucun bruit, cri, gémissement ou plainte. De cette façon, Robert II avait voulu empêcher que, même par hasard, on surprît l'accouchement de sa fille.

Ce soir-là, donc, une demi-heure après le couvre-feu, une ombre se glissa le long des couloirs, en dépit des ordres et défenses du duc de Bourgogne, et de salles en salles, d'escaliers en escaliers parvint sans bruit à la porte de la chambre de Marguerite.

La jeune fille ouvrit elle-même.

— Oh mon Lyonnet! murmura-t-elle en se suspendant au cou de son amant.

Puis doucement, elle l'entraîna vers un large siège sur lequel, défaillante, elle se laissa choir et, sans ajouter un mot, fondit en larmes.

La surprise du jeune homme en voyant sa maîtresse ainsi bouleversée, l'empêcha tout d'abord de prononcer une seule parole.

— Marguerite! ma bien-aimée! dit-il enfin en tombant à ses genoux et en pressant ses mains dans les siennes, Marguerite! pourquoi ces larmes?.. qu'as-tu?.. que se passe-t-il?.. quel nouveau malheur annoncent tes pleurs?.. que me faut-il craindre?.. mais tu ne me réponds pas... je t'en conjure... ne me laisse pas plus longtemps dans cette angoisse... parle... que dois-je faire pour sécher tes larmes?..

— Oh! mon Lyonnet! mon page bien-aimé; je pleure notre amour, je pleure mon bonheur, perdu hélas! pour toujours.

— Que dis-tu? Marguerite, exclama Lyonnet en repoussant presque la jeune fille, tant fut vive son émotion en l'entendant parler ainsi.

— Ah! ne m'as-tu donc pas comprise? fit la duchesse d'une voix étouffée par les sanglots et la tête cachée dans ses mains.

— Comprise! non certes; je ne devine même pas.

— Eh bien ! dit-elle en se redressant soudain avec énergie, il y a que tout à l'heure j'ai ressenti les premières douleurs de l'enfantement.

— Je vais être père ! balbutia Lyonnet le visage radieux, oh ! bonheur !

— Bonheur ! dis-tu, ricana Marguerite... mais mes larmes, mon désespoir ne t'apprennent-ils donc rien ?... mais ne pressens-tu donc pas que ce bonheur, comme tu l'appelles, n'est que le commencement du malheur de notre vie tout entière.

— Le malheur !

— N'entends-tu pas une voix crier à ton oreille que c'est ce soir notre dernier rendez-vous ; qu'en ce moment je serre tes mains pour la dernière fois et que tout à l'heure, quand tu me quitteras, tes lèvres se poseront sur les miennes pour ne s'y reposer jamais plus.

Lyonnet poussa un cri de surprise et de douleur.

— Oui, poursuivit Marguerite d'une voix brève, demain peut-être je serai mère et cette maternité nous séparera à jamais... Ah ! pourquoi ai-je tant reculé le moment de cette révélation ? Peut-être à nous deux aurions-nous trouvé un moyen de conjurer ce malheur... Va, bien souvent, alors que tu me pressais dans tes bras, mon Lyonnet adoré, j'ai tressailli de douleur, en pensant à l'heure qui sonne aujourd'hui... mais j'espérais que la rigueur du duc se lasserait et qu'il reviendrait sur sa décision... il n'en est rien et, mes couches achevées, je serai jetée dans un cloître pour le restant de mes jours.

En entendant ces mots, Bournonville demeura accablé ; un désespoir immense l'envahit et dans sa poitrine il sentit son cœur se briser sous le poids de cette révélation terrible.

— Non, dit-il soudain d'une voix fébrile et entrecoupée par des hoquets douloureux, non, tu me trompes, tu veux m'éprouver ; cette séparation n'est qu'un leurre pour mieux t'assurer de mon amour... Oui, dis-moi que ce n'est pas vrai, car, te quitter ! ne plus te voir ! mais la mort serait plus douce...

Puis, s'exaltant à mesure qu'il parlait,

— Et de quel droit le duc s'oppose-t-il à mon amour et veut-il

briser mon bonheur?... Que m'est-il à moi, pour que je courbe docilement la tête sous ses coups?.. C'est ton père... Mais moi, ne vais-je pas être père aussi!...

Marguerite observait à la dérobée la fureur croissante du jeune homme ; aux derniers mots de Bournonville, elle releva la tête, les larmes séchées soudain et l'œil brillant d'un feu étrange.

— Père, dis-tu ; ah ! malheureux ! malheureux !... mais tu ne sais pas tout... Il est une chose plus terrible encore que notre séparation... ton enfant... le nôtre...

— Eh bien !

— Je ne t'ai point encore dit quel sort était réservé à ce petit innocent, à ce doux être issu de nous, formé de nos deux chairs !

— Que veux-tu dire ?

— Il est condamné par le duc.

— Condamné ! rugit Lyonnet.

Marguerite prit les mains de son amant et l'attira à elle comme pour lui communiquer toute la fureur dont elle le voulait voir rempli.

— Oui, condamné, certainement à mourir, mais plus certainement à [illegible] enlevé pour toujours.

— Mourir ! répéta le jeune homme, répétant machinalement ces mots.

— Oui [illegible] rir ; car le duc a donné à Orsini, qui doit assister à ma [illegible] l'ordre de s'emparer de mon enfant... Ah ! Lyonnet [illegible] re misérable ! tu n'auras même jamais vu ton en[illegible] pauvre mère je ne lui donnerai la vie que pour le livrer [illegible] à la mort... Ah ! que ne puis-je le garder éter[illegible] mon [illegible]...

— [illegible] sible... c'est trop horrible.

I[illegible] le temps d'étendre les bras pour recevoir la jeune fille [illegible] l'émotion et à demi pâmée, allait tomber à terre.

La [illegible] sur l'épaule de son amant, les paupières mi-closes [illegible] d'une voix mourante :

— [illegible] le perdre !... perdre notre enfant !...

Su[illegible] geste brusque, elle s'arracha à [illegible] le

Bournonville et se reculant de quelques pas, les cheveux épars, le visage convulsionné, l'œil sanglant, la bouche tordue dans un rictus douloureux.

— Te perdre !... rugit-elle sourdement... perdre notre enfant... Ah ! pourquoi suis-je sa fille ; tu verrais si toute femme que je suis, je n'aurais pas l'énergie de te sauver, toi et mon enfant... Car, je t'aime mon Lyonnet ; je t'adore plus que la vie et ce petit être qui va naître, je l'eusse tant aimé à cause de toi... Mais n'es-tu pas mon amant?.. Ne vas-tu pas être père?.. N'as-tu pas le double devoir de défendre ta maîtresse et ton enfant !...

— Vous défendre ! exclama le jeune homme ivre de fureur et de désespoir, mais le moyen ?

— Le moyen ? Ah ! Lyonnet tu n'es pas homme. Le moyen : tu le connaîtras, mais trop tard quand tu entendras les gens de cour ricaner sur ton passage : il avait une maîtresse dont il a brisé la vie et il n'a point su défendre son bonheur ; il avait un enfant, et, père dénaturé, il l'a laissé mettre à mort sans rien tenter pour le sauver...

— Allons, reprit-elle avec une énergie sauvage... Allons, sire de Bournonville, montre à Marguerite de Bourgogne qu'elle a placé son amour et son honneur entre les mains d'un homme qui saura les défendre.

— Les défendre ! répéta le jeune homme sur le visage duquel un voile sombre s'étendit soudain, contre le duc ?... Il n'y a qu'un moyen... Tu veux donc?.. mais c'est ton père !..

— C'est mon bourreau ! c'est l'assassin de notre enfant.

— C'est vrai... Il faut donc?..

Et Lyonnet plongeait ses yeux dans les yeux de la jeune fille, comme pour y chercher la confirmation de la terrible pensée qui venait de lui traverser l'esprit.

— Sauve-moi, murmura Marguerite qui poussa un sourd gémissement et tomba évanouie sur le plancher.

A la vue de sa maîtresse étendue comme morte à ses pieds, Lyonnet sentit un flot de sang lui monter au cerveau ; il poussa un cri de rage et enjambant le corps de Marguerite, il sortit de la chambre.

Comme poussé par une force invisible, en proie à une sorte d'hallucination qui lui enlevait, pour ainsi dire, la conscience de ses actes, Lyonnet d'un pas rapide arriva jusqu'à l'appartement du duc.

A l'aspect du vieillard reposant calme et sans défense, confiant dans la loyauté et l'honneur de ses serviteurs, le jeune homme s'arrêta saisi d'un respect soudain. La lueur d'une lampe de nuit rendait plus blanche encore la blancheur du visage qui semblait de cire ; les épais sourcils broussailleux jetaient sur les paupières closes une ombre vague qui fit croire un moment à Lyonnet que le duc avait les yeux ouverts ; la barbe grise, fort longue, se détachait sombre sur les courtines.

L'hésitation de Bournonville ne dura qu'un éclair ; la pensée de Marguerite dont il devait défendre la vie lui montra dans Robert II, l'assassin de sa maîtresse et de son enfant. Brusquement, il s'approcha du lit, et d'un geste violent rejetant les courtines pour découvrir le corps et mieux assurer son coup, il leva son poignard qui s'enfonça jusqu'à la garde dans la poitrine du duc.

Robert II se redressa, fixa sur l'assassin un regard effrayant, puis battant l'air des deux bras, il retomba sur son lit avec un sourd gémissement ; il était mort.

Lyonnet sortit sans regarder derrière lui, sans même songer à retirer sa dague du corps de la victime et, du même pas rapide et inconscient qui l'avait amené, il s'en retourna vers la chambre de Marguerite.

Au bruit des pas du jeune homme, Marguerite releva la tête faiblement.

— Tu es sauvée, dit Lyonnet d'une voix sombre.

La jeune fille poussa un gémissement et retomba évanouie. Comme Bournonville allait se pencher vers elle, il sentit une main se poser doucement sur son épaule ; il se retourna et vit Orsini qui, debout, un sourire triomphant aux lèvres, le regardait d'un œil étrange.

Sans mot dire, l'Italien passa son bras sous celui du jeune homme et l'entraîna hors de la chambre.

Lyonnet se laissa emmener sans résistance ; la surexcitation ner-



Écris, dit-il. (Page 146.)

veuse qui l'avait poussé à accomplir le meurtre de Robert II, avait disparu pour faire place à un accablement profond.

Toujours silencieux, les deux hommes arrivèrent à une poterne du château donnant sur la campagne ; à un arbre un cheval tout sellé était attaché.

— Vite en selle, messire de Bournonville, dit Orsini en prenant la parole ; piquez des deux rapidement ; il faut qu'à l'aube vous ayez mis entre vous et le cadavre du duc une longue distance.

— Mais Marguerite ! exclama Lyonnet tiré de sa torpeur à l'idée de se séparer de sa maîtresse.

— N'ayez crainte, mon maître ; je suis là et m'engage à vous faire savoir de ses nouvelles dès que vous m'aurez mandé le lieu de votre retraite... mais partez, de grâce, partez vite.

Après avoir tendu l'étrier à Bournonville pour l'aider à se mettre en selle, l'Italien demeura un instant immobile écoutant dans le silence de la nuit le galop du cheval qui s'éloignait ; puis, seulement lorsque tout bruit se fut éteint, il rentra au château et rejoignit hâtivement la chambre de Marguerite.

La jeune fille l'attendait debout, fiévreuse d'impatience.

A la vue du mire, elle alla vivement à lui :

— Eh bien ?

— Il est parti.

— Parti ! exclama Marguerite avec un profond soupir de satisfaction, parti ! enfin !.. Je serai donc reine de France !...

Puis, soudain elle pâlit, chancela et portant d'un geste douloureux la main à ses flancs.

— Orsini ! dit-elle d'une voie étouffée... à moi !.. qu'ai-je donc ?.. je souffre... ah ! mes entrailles se déchirent !.. Oh !...

Et dans un spasme douloureux, la duchesse s'abattit entre les bras du médecin.

— Allons ! grommela celui-ci, le moment est venu... si les émotions ont suffisamment avancé la besogne de la nature, tout peut être achevé avant le jour.

Ses suppositions, heureusement pour ses projets et ceux de la jeune fille, étaient bien fondées, car à l'aube, Marguerite accouchait de deux enfants jumeaux, deux garçons qu'Orsini enveloppa dans sa cape et emporta chez lui.

Quelques heures après, les valets du duc Robert, en pénétrant dans la chambre de leur maître, trouvèrent le cadavre déjà froid et jetèrent l'alarme dans le palais.

En sa qualité de mire, Orsini fut prévenu l'un des premiers et

accourut constater avec la plus grande douleur, une mort qu'il connaissait déjà, l'ayant préparée lui-même.

Comme il était là, debout au chevet de celui qu'il avait trahi et assassiné, simulant un accablement de circonstance, il eut un brusque tressaillement en apercevant parmi ceux qui venaient contempler respectueusement le cadavre du duc, Lyonnet de Bournonville.

La présence du page détruisait le plan que le médecin avait bâti sur son éloignement; mais confiant dans la fécondité de son esprit, il en prit assez philosophiquement son parti, tout en se demandant cependant par suite de quel événement imprévu le page avait interrompu sa course.

L'Italien ne pouvait savoir en effet ce qui s'était passé.

Au bout d'une heure de galop effréné, Lyonnet avait ralenti machinalement l'allure de son cheval qui, sentant les rênes lui flotter sur le cou passa du petit galop au trot, et du trot au pas, berçant de son mouvement monotone et doux les rêveries de son cavalier. C'était en effet avec un déchirement profond que le jeune homme s'éloignait de Marguerite à laquelle il se sentait lié maintenant par un nouveau lien, terrible celui-là; et cependant il avait comme le pressentiment que le sang du duc Robert était désormais comme une mer profonde qui les séparait.

Soudain, il lui sembla entendre au loin, derrière lui, le bruit d'un cheval lancé au galop et en même temps sa monture, percevant le même bruit, pointa les oreilles.

Intrigué et pensant que c'était peut-être un valet du château lui apportant quelque message de Marguerite, il tourna bride dans l'espoir d'être renseigné plus tôt.

Il ne s'était pas trompé; c'était bien effet quelqu'un du château, mais ce quelqu'un n'était pas envoyé par la duchesse de Bourgogne, bien au contraire, comme il put s'en convaincre.

Aussitôt qu'il l'aperçut, le cavalier pressa l'allure de son cheval et fut sur lui en quelques secondes.

— Par Satan ! messire Bournonville, s'écria le nouveau venu, je désespérais de vous rejoindre.

— Quoi ! Landry ! c'est vous ! exclama Lyonnet ; par quel hasard ?

— Je vous vais expliquer cela tandis que nous galoperons dans la direction du château ; il faut que nous soyons rentrés avant que l'on se soit aperçu de notre absence.

Et comme le page faisait un mouvement de surprise :

— Tenez, messire, remettez d'abord ceci en sa place, fit Landry en tirant de sa ceinture une dague qu'il tendit au jeune homme.

En recevant l'arme sanglante encore du sang de Robert II, Bournonville bondit sur sa selle, pendant qu'une pâleur cadavérique envahissait son visage.

— Ne nous attardons pas, messire, fit le routier en enfonçant ses éperons dans les flancs de sa monture, ou bien nous rendrons inutile ce que j'ai fait jusqu'à présent.

Suivant le conseil de Landry, Bournonville mit son cheval au galop et, botte à botte, les deux hommes firent une lieue sans prononcer un mot.

Lyonnet soudain s'arrêta.

— Je n'irai pas plus loin, fit-il, que vous ne m'ayez expliqué ce que signifie votre conduite.

— Je veux tout simplement, messire de Bournonville, répondit le routier avec simplicité, payer la dette que j'ai contractée vis-à-vis de vous le jour où vous m'avez sauvé la vie.

— Que voulez-vous dire?

— Que vous êtes victime d'une machination infâme; que maître Orsini, d'accord avec dame Marguerite, vous a poussé au meurtre du duc Robert pour se débarrasser du seul obstacle qui se dressait entre elle et le trône de France; et que l'Italien ne vous a fait enfuir cette nuit que pour vous faire accuser par le palais tout entier de l'assassinat commis par vous, mais dont ils sont les complices.

Le jeune homme, atterré, avait écouté en silence ces paroles que le routier avait prononcées d'un ton narquois et empreint de pitié pour la naïveté de Lyonnet.

— Oh! fit-il avec désespoir, en portant la main à son front, c'est impossible; Marguerite ne peut être si infâme; quand, tout à l'heure encore, elle me jurait de m'adorer toujours.

— Comédie, messire, pure comédie!

— Et qui me prouve que vous me dites la vérité?

— Et cette arme que vous aviez laissée dans le corps du duc et qui, pour tous, était comme votre signature sur le cadavre de la victime ; pourquoi serais-je allé la chercher, sinon pour vous sauver?.. Pourquoi, depuis mon arrivée de Paris ai-je épié tout le monde, sinon pour savoir ce qui se tramait contre vous? pourquoi, surprenant hier le rendez-vous que dame Marguerite chargeait Orsini de vous donner, ai-je veillé depuis hier soir et, vous voyant sortir, l'air égaré, de la chambre du duc, y suis-je entré après vous, sinon pour vous sauver?... Enfin pourquoi suis-je ici ?...

Lyonnet laissa tomber sa main dans celle du routier et la serra vigoureusement.

— Vous voyez donc, messire, que vous n'avez pas à vous défier de moi... Si vous m'en croyez, nous piquerons des deux et rentrerons au château avant le jour.

Voilà ce que ne pouvait savoir Orsini.

En sortant de la chambre mortuaire, le médecin fit signe à Bournonville de le suivre.

— Imprudent, dit-il à voix basse ; qu'avez-vous fait? pourquoi êtes-vous revenu ?

— Je veux revoir Marguerite.

— Impossible.

— Pourquoi ?

— Elle est sur le point d'accoucher, répliqua le mire ne voulant pas faire connaître encore au jeune homme la délivrance de sa maîtresse, par crainte de trouver le père plus difficile à manier que l'amant.

— Ce qui s'est passé cette nuit, poursuivit-il, a provoqué une crise dangereuse qui ne laisse pas que de m'inquiéter fort et que votre vue, en ce moment surtout, ne pourrait qu'augmenter.

— Mais, insista Lyonnet, quand pensez-vous?...

— Pas avant qu'elle ne soit complètement relevée ; sa santé est trop fortement ébranlée pour que je ne redoute pas pour elle la plus légère émotion.

— Supposez-vous donc, messire Orsini, que ma vue puisse émotionner désagréablement Marguerite?

Frappé de l'accent étrange de Bournonville, le mire lui jeta en dessous un regard scrutateur ; mais le visage du jeune homme respirait la plus grande candeur et la plus profonde franchise.

— Eh ! *per Baccho!* riposta Orsini, pensez-vous que je n'aie point assez à faire pour écarter tout soupçon sur l'état de votre maîtresse et pour trouver un prétexte qui la dispense de venir veiller auprès du corps de son père, sans que vous me veniez embarrasser de vos doléances d'amoureux.

Puis, voyant à l'œil surpris de Bournonville qu'il avait été trop loin, l'Italien reprit avec douceur :

— Excusez-moi, sire Lyonnet, mais la situation est terrible et mon dévouement pour dame Marguerite est grand.

Les obsèques du duc Robert II eurent lieu et chacun fut doublement ému en pensant que la duchesse Marguerite, frappée par la mort de son père, était si dangereusement malade que le médecin désespérait de la sauver.

Si encore, pensaient les courtisans, l'assassin du duc avait pu être découvert; la vengeance est un bon remède, et peut-être le châtiment du misérable eût-il apporté un soulagement à l'orpheline; mais, loin d'être arrêté, l'assassin n'était même pas soupçonné; tout le monde se perdait en conjectures; mais personne n'eût osé voir dans le sire de Bournonville l'auteur du meurtre du duc de Bourgogne.

Enfin, après plusieurs jours d'attente de la part des courtisans et d'angoisse de la part de Lyonnet, Dieu fit un miracle et Marguerite appuyée sur l'épaule de son médecin et suivie de la cour, put aller faire un pèlerinage à la chapelle du château et prier sur le tombeau du duc, son père.

Ce jour-là même, Marguerite, héritière, de par la mort de Robert II, du duché de Bourgogne, fut reconnue solennellement pour telle par les seigneurs et vassaux assemblés dans la grande salle des Etats.

Après cette cérémonie, elle eut avec Orsini une longue conférence, à la suite de laquelle l'Italien montait à cheval avec un messager auquel il devait remettre, à dix lieues de Dijon, une missive secrète pour le Dauphin Loys ; Landry, auquel le mire avait

naturellement songé tout d'abord pour cette mission délicate, avait si généreusement célébré l'avènement de Marguerite au duché de Bourgogne qu'il lui eût été impossible de se tenir en selle.

Après le départ de son confident, Marguerite étendue, plutôt qu'assise, dans le fauteuil ducal, restait absorbée dans ses pensées. Après bien des difficultés, après bien des périls, elle était près de gagner enfin cette partie qui avait pour enjeu la couronne de France. Le but visé par elle depuis plusieurs années allait enfin être atteint. Et maintenant qu'elle en était là, elle ne regrettait pas les imprudences qu'elle avait commises et qui avaient failli compromettre à jamais ses rêves ambitieux.

Elle avait réussi et la réussite la remplissait d'une joie d'autant plus grande, que pour l'obtenir les obstacles à vaincre avaient été plus grands.

Dans son ivresse, elle ne gardait qu'un souvenir très vague et très lointain des événements sanglants qui s'étaient succédé depuis quelques mois, événements que son ambition seule avait fait naître et qui la forçaient aujourd'hui à ramasser la couronne royale dans le sang de ses victimes.

Marguerite était une femme forte que ne pouvaient hanter ni effrayer les spectres de Vermandois, d'Orly, ni même celui de Robert II. L'avenir seul l'occupait, l'avenir que personnifiait le Dauphin Loys, futur roi de France.

Au milieu de sa quiétude, quelqu'un cependant la troublait, ce quelqu'un était Bournonville.

Depuis la nuit dans laquelle avait été commis l'assassinat de Robert II, Marguerite n'avait pas revu son amant; elle savait seulement par Orsini que le jeune homme avait à maintes reprises demandé à la voir, et elle avait toujours refusé, désirant reculer une explication qu'elle redoutait.

Absorbée dans ses réflexions, la duchesse de Bourgogne n'avait point entendu le frôlement d'une tenture qui se soulevait pour donner passage à un homme.

Au bruit des pas sur les dalles, Marguerite releva la tête et tressaillit effrayée : Lyonnet de Bournonville était devant elle, la considérant d'un œil sombre, plein d'audace et de menace.

— Que me désirez-vous, messire? demanda la jeune fille d'une voix qu'elle s'efforça de rendre calme.

— Vous parler, Marguerite, répliqua Lyonnet, qui à la voix aimée de sa maîtresse, sentit s'amollir son cœur.

— Me parler! exclama-t-elle d'un air hautain. Mais depuis quand penètre-t-on ainsi dans la salle des États sans avoir auparavant...

— Sollicité une audience, peut-être? demanda ironiquement le jeune homme.

— Et pourquoi non? messire: ne suis-je pas, à dater d'aujourd'hui, duchesse de Bourgogne et ne m'est-il pas dû à moi le même respect qu'au duc mon père.

— Un respect même plus grand, madame, répliqua Bournonville d'un ton glacé; celui que l'on doit à la future reine de France.

— Vous avez raison sire de Bournonville; c'est pourquoi je m'étonne de la licence que vous avez prise de pénétrer...

— Je n'ai point eu à pénétrer dans cette salle, madame; car j'y étais déjà depuis longtemps.

Marguerite bondit sur son siège, et lançant sur Lyonnet un regard terrible.

— Vous étiez là, tout à l'heure?..

— Oui, madame, tout à l'heure, lors de la conversation que vous venez d'avoir avec maître Orsini.

— Misérable:..

— Non, Marguerite: pas si misérable que vous n'êtes infâme; car j'ai tout entendu et les tristes pressentiments que j'avais déjà, n'ont été que trop pleinement confirmés.

Et d'un geste douloureux, il porta la main à sa poitrine comme pour empêcher son amour brisé de lui monter à la gorge et de l'étouffer.

— Oui, poursuivit-il sourdement, infâme, qui vous êtes servie de moi comme d'un vil instrument, qui, depuis six mois avez le triste courage de jouer auprès de moi une basse comédie. Que ne m'avez vous dit cruellement, brutalement, mais franchement: « je ne t'aime plus; l'ambition a tué mon amour; mais il est un obstacle à mes rêves; l'obstacle le voilà, va et frappe; » mon amour pour vous était si sincère, si profond, que sans hésiter, j'eusse obéi! mais non,



.. le fit retomber de l'autre côté, près de la dame masquée (Page 152.)

(Page 152.)

vous vous abaissez, vous que je croyais noble et fière, à un rôle dont n'aurait pas voulu la dernière des ribaudes, vous jouez l'amour et vous vous donnez sans désir ; et lorsque le malheureux qu'il s'agit d'affoler est bien à point pour commettre le crime

projeté, on l'y pousse ; et, le crime une fois commis, on cherche à briser l'instrument désormais inutile.

A mesure que le jeune homme parlait, Marguerite, tout d'abord atterrée, reprenait son sang-froid.

— Vous êtes fou, sire de Bournonville, et vous le prenez de bien haut avec moi !

— N'êtes-vous point ma complice?

— Votre complice ! dit Marguerite frémissante, allons ! vous êtes décidément fou ; pensez-vous donc que votre parole serait suffisante, s'il vous plaisait de m'accuser ?... Sais-je seulement ce que vous voulez dire et oubliez-vous que je n'ai pas à comprendre votre langage ? Vous êtes bien osé, messire, de me parler de la sorte et je ne sais qui me retient de vous faire arrêter sur l'heure ; car, à défaut de certains poignards, il est ici des oubliettes assez profondes pour m'assurer de votre discrétion.

Bournonville frissonna. Il comprit qu'il était à l'entière disposition de cette femme qui pouvait le faire disparaître soit en l'assassinant, soit en l'accusant d'un meurtre, commis par lui, il est vrai, mais de complicité avec elle.

Prompt comme l'éclair, son esprit lui montra que sa seule sauvegarde ne pouvait être que la preuve de la complicité de Marguerite et d'Orsini dans l'assassinat du duc Robert.

D'un bond, il se jeta sur la duchesse qu'il saisit à la gorge tandis qu'il lui appuyait sur la poitrine la pointe de sa dague :

— Par le Dieu vivant ! Marguerite, je te vais tuer à l'instant même si tu n'écris sur ce parchemin ce que je te dicterai.

Et l'entraînant vers la table où tout à l'heure les seigneurs avaient signé leur reconnaissance de Marguerite comme duchesse de Bourgogne, il la fit asseoir et, se plaçant derrière elle pour la frapper mortellement au premier appel :

— Écris, dit-il.

Et il dicta ce qui suit à sa maîtresse tremblante de colère et d'effroi :

« C'est par mon ordre et sur les conseils du mire Orsini que messire Lyonnet de Bournonville a assassiné mon père le duc Robert II, la nuit du 13 novembre. »

— Maintenant, signe.

Et le jeune homme passa à Marguerite le scel pour qu'elle l'apposât au bas de sa signature.

— A présent, fit-il en serrant dans son escarcelle le précieux parchemin, à présent, Marguerite de Bourgogne, tu peux me faire tuer; voilà de quoi empêcher, par ma mort, la couronne de France de se poser jamais sur ta tête.

— Lyonnet de Bournonville, cria la duchesse, l'action que tu viens de commettre est celle d'un lâche !

— C'est celle d'un amant qui se venge de sa maîtresse, répondit froidement Lyonnet.

L'œil de Marguerite lança un éclair sinistre.

— Comment donc, demanda-t-elle d'un air de défi, comment l'amant se vengera-t-il de la mère ?

— Mon enfant ! s'écria Bournonville.

— Tes enfants ! veux-tu dire, riposta Marguerite avec un ricanement de hyène, deux garçons, beaux comme le jour... Ah ! tu veux tes enfants !... eh bien ! cherche-les... ou plutôt non... je suis bonne et vais t'éviter des recherches... demande-les à Orsini à qui je les ai confiés... pour toujours... oui, Orsini, l'Italien, tu le connais, n'est-ce pas?... eh bien ! réclame-les lui !

Et Marguerite, l'œil injecté de sang, la bouche tordue dans un rictus féroce, les poings serrés, plus semblable à une tigresse qu'à une femme, darda sur Lyonnet un regard chargé de haine.

Lentement, le jeune homme recula jusqu'à la porte, terrifié par ces paroles qui brisaient en lui le dernier lien le rattachant au passé. Puis, comme affolé soudain, il franchit le seuil, traversa rapidement la cour, pénétra à l'écurie où des chevaux de service attendaient tout sellés.

Un homme lui tendit l'étrier ; c'était Landry.

— Vous partez, messire ? demanda le routier.

— Tu le vois.

— Et peut-on savoir où ?

— En Italie, guerroyer pour étourdir mon esprit et mon cœur au milieu des batailles.

— Peut-être vous suivrai-je bientôt, si mes services peuvent vous plaire, messire.

— A revoir donc et que Dieu te garde! fit Bournonville en franchissant le pont-levis du château.

Deux heures après, Orsini rentrait dans son appartement où il trouvait une invitation de la duchesse de Bourgogne à la venir rejoindre dès son arrivée.

En apprenant ce qui s'était passé, l'Italien entra dans une fureur épouvantable, reprocha à Marguerite la faiblesse qu'elle avait eu de se laisser arracher une pièce si compromettante, puis brusque ment sortit de la chambre et se mit à la recherche de Landry.

— Tu n'as pas aperçu quelque part dans le château le sire de Bournonville? lui demanda-t-il.

— Le sire de Bournonville est parti il y a tantôt deux heures, répondit le routier ; c'est moi qui lui ai tenu l'étrier.

— Parti ! exclama Orsini, et sais-tu par quel chemin ?

— Route d'Italie, répondit naïvement le routier.

— Écoute, fit l'Italien en baissant la voix, ce Bournonville maudit nous a encore joué un tour ; il s'enfuit en emportant des papiers importants qu'il me faut ravoir à tout prix; monte à cheval, prends avec toi autant d'hommes que tu jugeras nécessaires, empare-toi de lui mort ou vif et rapporte-moi son escarcelle.

— Si vous le permettez, maître, j'irai seul; les gardes pourraient trouver étrange cette poursuite après un hôte du château ; Bournonville lui-même pourrait jaser, tandis qu'avec moi...

— Tu as raison, Landry; pars à l'instant, suis-le, et quelque part qu'il soit, quand le moment te paraîtra favorable, tue-le et cette fois, fais en sorte qu'il ne ressuscite pas.

Une heure après, maître Landry, monté sur un des plus beaux chevaux des écuries ducales, la poche garnie abondamment par Orsini, le poignard à la gaine, l'épée au côté, sortait du château.

CHAPITRE XI

« Au Chat-qui-pesche. »

Un matin du mois de mai 1321, un cavalier s'arrêtait à la herse de la porte Bourdel, l'une des entrées percées dans l'enceinte construite par Philippe-Auguste, afin de protéger sa bonne ville de Paris contre un coup de main audacieux.

Le cavalier demeura quelques instants immobile sur son cheval, promenant autour de lui un regard étonné et indécis, et semblant se demander s'il était bien dans le bon chemin.

Il venait assurément de loin, comme on en pouvait juger par l'état de sa monture, aux flancs poudreux, aux naseaux soufflants, à la bouche remplie d'écume.

Quant à l'état civil de l'homme, il était facile de l'établir du premier coup d'œil, d'après le harnois de combat qui le couvrait et le respectable attirail d'armes offensives et défensives pendues à l'arçon de sa selle; c'était un de ces gentilhommes de fortune, coureurs de route, si nombreux à cette époque de guerre perpétuelle, passant d'une compagnie à une autre, suivant les hasards de la bataille.

Celui-là cependant était bien jeune pour avoir versé encore beaucoup de sang dans les mêlées: de sa capuce de feutre brun qui, pour le voyage, remplaçait le lourd casque d'acier, s'échappaient des boucles soyeuses d'un blond ardent qui s'éparpillaient sur son front blanc et pur comme celui d'une jeune fille; des yeux brillants et vifs éclairaient son visage rosé, auquel, heureusement, une fine moustache, cavalièrement retroussée, donnait une allure martiale.

Surpris par l'immobilité du cavalier, les archers bourguignons de garde à la porte Bourdel, s'approchèrent de lui peu à peu et ne tardèrent pas à former cercle autour de sa monture.

— Eh! camarade! demanda-t-il alors d'un ton bref, en s'adres-

sant à l'un d'eux, ne pourriez-vous m'indiquer l'hôtellerie du *Chat-qui-Pesche?*

L'archer fouilla dans sa cervelle, puis après quelques instants de réflexion.

— Messire, répondit-il presque respectueusement, je n'ai point connaissance de cette taverne; mais un mien ami, maître Gargouslier, établi en la Croix-du-Trahoir, à l'enseigne du *Cochon-d'Amour*, pourra vous renseigner à ce sujet; il connaît toutes les tavernes de la ville.

— Le renseignement est maigre, répondit le cavalier, néanmoins je te remercie, camarade, et voici pour boire à ma santé.

Et il remit au soldat un denier d'argent; puis reprenant :

— Maintenant indique-moi la route à suivre pour trouver au plus tôt la Croix-du-Trahoir.

Après avoir entendu la nomenclature des rues assez nombreuses qu'il avait à parcourir pour rejoindre le pavé Saint-Jacques, d'où, en laissant à sa droite la maison aux piliers, aujourd'hui l'Hôtel de Ville, il pouvait gagner par la Seine, la rue du Grand-Saint-Denys, le Cloître-Sainte-Opportune, et de là arriver à la Croix-du-Trahoir par la rue Saint-Honoré, le jeune homme remercia. Puis, saluant courtoisement les archers, il rendit la main à son cheval, et après avoir traversé la voûte de la porte Bourdel, il entra dans la ville.

Une heure après, et non sans s'être arrêté plusieurs fois pour demander à nouveau sa route, il se trouva enfin devant le *Cochon-d'Amour*, à la porte duquel, maître Gargouslier, notre vieille connaissance, se prélassait, chauffant au soleil ses membres gigantesques.

A la vue du cavalier, le cabaretier s'approcha avec empressement.

— Qu'y a-t-il pour votre service, mon gentilhomme? dit-il en portant la main à sa barrette.

Quand le cavalier eut posé sa question, Gargouslier répondit avec une amabilité fort surprenante de la part d'un homme auquel on demande l'adresse d'un concurrent.

— Ce n'est pas loin d'ici, messire; suivez la rue de l'Arbalète

jusqu'au bout; quand vous serez arrivé à la rivière, vous tournerez à gauche et vous verrez l'enseigne ballottant au vent. Vous trouverez au *Chat-qui-Pesche* bon gîte et bon vin; néanmoins s'il vous plaît parfois de me venir voir, j'ai ici un certain cru de Vougeot qui arrosera agréablement votre palais.

— Je n'aurai garde d'y manquer, répondit le cavalier en prenant congé de maître Gargouslier.

Quelques minutes après, comme notre voyageur s'engageait dans la rue du Grand-Saint-Denys, il aperçut au loin un grand rassemblement de gens gesticulant avec force et dont les cris de colère parvinrent jusqu'à son oreille.

Cédant à une curiosité bien légitime, il pressa l'allure de son cheval et, arrivé à quelques pas, il se dressa sur ses étriers; il vit alors adossées au mur d'une maison deux femmes auxquelles s'adressaient les menaces et les vociférations de la foule.

Mais en présence de ce courroux populaire leur attitude était aussi différente que semblait l'être leur condition sociale.

L'une, presque une jeune fille, paraissait en proie à la plus profonde terreur; elle s'abritait à moitié derrière sa compagne, cachant son visage entre ses mains.

L'autre, au contraire, montée sur une mule blanche richement harnachée, se tenait fièrement sur la selle, redressant sa haute et forte taille dont la poitrine aux formes superbes donnait à sa personne un cachet imposant et majestueux.

Suivant l'habitude des grandes dames de l'époque, cette femme était masquée; mais à travers les trous du loup de velours noir dont son visage était couvert, ses yeux lançaient sur ses agresseurs des regards pleins de mépris et de colère.

Cette attitude provocante excitait la fureur de la foule, composée en majeure partie de mendiants dont le cercle allait se rétrécissant, en dépit des ruades que, fort savamment, la dame masquée faisait exécuter à sa monture pour tenir les assaillants à distance respectueuse.

Déjà les pierres et la boue oommençaient à pleuvoir sur les deux femmes, lorsque l'arrivée de notre cavalier vint changer la face des choses.

— Holà ! marauds ! cria-t-il après avoir embrassé cette scène d'un rapide coup d'œil, et en mettant l'épée à la main, vous faut-il taillader la peau pour vous apprendre le respect que des truands de votre espèce doivent à une noble dame ?

Un grondement sourd accueillit ces paroles :

— Allons ! place ! fit-il en poussant sa monture sur les premiers rangs de la foule.

Des cris de colère éclatèrent de toutes parts accompagnés des hurlements que poussaient ceux dont les pieds étaient foulés rudement par les sabots du cheval. Bien loin de s'écarter, la populace se pressa plus épaisse et plus courroucée devant le jeune homme qu'elle séparait par une muraille humaine des deux femmes dont elle ne semblait plus s'occuper.

— Sauvez-vous, madame ! sauvez-vous, cria alors à la femme masquée le jeune cavalier en voyant que toute l'attention de ces forcenés s'était concentrée sur lui.

La dame eut un geste superbe.

— Fuir devant une semblable canaille ! Pâques Dieu ! j'aimerais mieux expirer sous ses coups, dit-elle avec un geste de mépris qui provoqua à nouveau la fureur du populaire.

— L'imprudente, murmura le jeune homme qui frappait à droite et à gauche du plat de son épée pour faire lâcher prise à ceux qui se pendaient soit aux brides de son cheval, soit à ses propres chausses pour le désarçonner.

Soudain, faisant exécuter à sa monture une volte rapide, qui jeta à terre toute la grappe hurlante suspendue après lui, il recula de quelques mètres; puis, mettant son cheval au petit trot, il avança jusqu'aux premiers rangs de la foule : alors, pressant de ses genoux nerveux les flancs de la bête tandis que de ses deux poignets il l'enlevait avec force, il fit un bond gigantesque qui lui fit franchir toute cette muraille humaine et le fit retomber de l'autre côté, près de la dame masquée.

— Bravo ! messire, bravo ! lui dit celle-ci avec admiration, vous êtes aussi bon écuyer que cavalier galamment tourné.

Le jeune homme rougit légèrement en s'inclinant pour remercier.



— Je m'appelle Gaulthier d'Aulnay. (Page 157.)

— Vous plaît-il, noble dame, demanda-t-il, que nous nous mettions en marche ; il est peu à craindre maintenant que ces marauds vous osent attaquer. Au surplus, vous ayant à mon côté, il me sera facile de vous défendre.

La dame masquée rassembla les rênes de sa mule

— Et vous, ma belle enfant, dit le cavalier en s'adressant à la jeune fille, venez ça, que je vous prenne en croupe. Nous serons de la sorte plus à l'aise pour manœuvrer contre la foule.

Ce disant, il se pencha et, enlaçant la jeune fille d'un bras vigoureux, il la plaça, sans efforts, derrière lui.

— Et maintenant, cria-t-il d'une voix de stentor en brandissant son épée, au large, mécréants, ou par Satan je m'en vais en éventrer quelques-uns.

Et accompagné de la dame qui agitait sa houssine d'un geste menaçant, il s'avança rapidement vers la foule qui s'était de beaucoup diminuée d'ailleurs et qui s'écarta en murmurant.

— Y aurait-il indiscrétion, madame, fit le jeune homme, lorsqu'ils furent hors de danger, à vous demander pour quelle raison ces truands en voulaient à votre gracieuse personne?

— C'est fort simple, messire; je revenais avec ma suivante de Saint-Jean-le-Rond où j'étais allée faire mes dévotions, lorsqu'en passant dans la rue Saint-Denys, je fus accostée par deux mendiants qui me demandèrent la charité ; du temps que je cherchais dans mon escarcelle quelque menue monnaie, j'aperçus l'un d'eux qui s'efforçait d'arracher l'un des glands d'or dont est caparaçonnée ma mule. Je lui cinglai alors au travers du visage un bon coup de houssine qui le fit beugler comme un bœuf, et il ameuta contre moi toute la belle société dont vous venez de me sauver. C'est là un service dont je me souviendrai.

— De grâce, madame, répondit simplement le jeune homme, ne parlons point de cela: tout autre l'eût fait à ma place.

— Peut-être point avec tant de désinvolture et d'élégance, riposta vivement l'inconnue d'une voix chaude et vibrante, en fixant, à travers son masque, un regard étrange sur son sauveur qui tressaillit.

— Mais, poursuivit-elle, vous venez de voyage, si j'en juge d'après votre harnachement et votre bagage?

— Oui, madame, je reviens d'Allemagne où j'ai guerroyé.

— Et sans doute vous proposez-vous de faire votre chemin à la cour de France?

— En effet.

— Et vous avez commencé dès aujourd'hui, dit-elle gaiement, tandis qu'un malicieux sourire courait sur ses lèvres que le velours noir du masque faisait paraître sanglantes. Sans occuper à la cour un rang fort élevé, j'ai cependant quelque influence et, je vous promets, messire de vous prouver ma reconnaissance.

— Je vous en supplie, madame; si vous me voulez remercier détachez ce masque et me laissez admirer ce visage que je devine adorable.

— Point, messire, si vous viviez à la cour, vous sauriez que c'est la suprême inconvenance; mais vous venez de province, même de l'étranger, je vous pardonne.

— Dites-moi du moins votre nom, insista le cavalier en se penchant vers la dame.

— Pas davantage... Mais pourrai-je à mon tour savoir comment s'appelle mon sauveur? demanda-t-elle d'un ton ému.

— Vous souffrirez, madame, que je garde à cet égard une réserve égale à la vôtre. Le service que je vous ai rendu est de trop mince importance pour que je juge nécessaire que vous y attachiez un nom. Je souhaite que l'avenir me mette à même de vous être utile ou agréable. Sur ce, permettez que je prenne congé de vous; car du moment que vous ne me voulez point dire votre nom, il ne doit point vous plaire davantage que je connaisse votre logis; la discrétion m'oblige donc à vous quitter ici.

Et s'inclinant profondément, le jeune homme tourna à droite sur la rive de la Seine, tandis que l'inconnue s'engageait sur le Grand-Pont.

Quelques minutes après, le cavalier arrivait sur le bord de la Seine et s'arrêtait devant le *Chat-qui-Pesche*, taverne de bonne apparence, dont l'enseigne fraîchement peinte de couleurs vives se balançait agréablement au soleil.

Il mit pied à terre, attacha sa monture à un anneau scellé dans le mur et, jetant sous son bras un portemanteau fixé à l'arrière de sa selle, il poussa la porte du cabaret.

Dans le fond de la salle, assis sur deux escabeaux, près de l'âtre, deux personnes causaient avec animation ou, pour être plus exact,

l'une d'elle sermonnait, à grand renfort de gestes, l'autre qui paraissait écouter très docilement.

Cependant, à la vue du cavalier, cette dernière abandonna vivement son compagnon, au discours duquel elle sembla enchantée d'échapper, et s'avança vers le nouveau venu, mettant ainsi en pleine lumière le plus ravissant visage de jeune fille qui se pût rêver : deux bandeaux plats d'un blond roux s'arrondissaient sur son front dont ils faisaient ressortir la pureté, au-dessus de deux yeux noirs et veloutés dont de longs cils recourbés adoucissaient l'éclat. Le nez fin et légèrement retroussé à son extrémité donnait à la physionomie un je ne sais quoi de mutin que soulignaient encore deux lèvres rouges entr'ouvertes sans cesse par un petit sourire railleur. La taille ronde et fine, bien emprisonnée dans un élégant corselet de velours noir, faisait valoir une poitrine pleine de promesses pour l'avenir, prochain sans doute, où la jeune fille deviendrait femme. Enfin, et ce détail n'échappa pas à l'œil curieux et admiratif du cavalier, des courtes manches du corsage sortaient deux bras faits au tour, aux poignets desquels s'attachaient aristocratiquement des mains longues et blanches dont les doigts en fuseaux étaient ornés d'ongles roses et brillants.

— N'est-ce point ici le logis de maître Landry? demanda le voyageur avec une légère nuance de respect dans la voix.

— Oui, messire; le désirez-vous voir? répliqua la jeune fille en dévisageant curieusement le nouveau venu.

— Oui, ma belle enfant ; et, sans doute, êtes-vous sa fille?

— Non... mais vous arrivez de loin, peut-être, et vous devez éprouver le besoin de vous désaltérer; laissez-moi vous débarrasser de ce portemanteau.

Et, avant que le cavalier eût pu répondre, la jeune fille lui prit des mains l'objet qu'elle déposa dans un coin.

— Quel vin désirez-vous, messire?

— Avant de boire, je désirerais parler à maître Landry ; est-il ici ?

— Oui, messire, il est dans sa chambre ; je vais aller le quérir.

Quelques secondes après, l'escalier conduisant de la salle à l'étage du dessus, craqua lamentablement, comme pliant sous un

poids formidable, et Landry, que les années avaient encore épaissi, apparut descendant lentement les marches, le visage plus vermillonné et plus bouffi de graisse qu'auparavant.

— C'est bien vous qui êtes maître Landry? demanda le cavalier lorsque le cabaretier se fut approché de lui.

— En personne, messire; vous m'avez fait demander; en quoi puis-je vous servir?

— Mon nom vous renseignera amplement à ce sujet, répliqua le voyageur non sans une pointe d'orgueil, je m'appelle Gaulthier d'Aulnay.

A ce nom, une triple exclamation répondit.

Le tavernier, devint subitement respectueux et, tirant son chaperon, s'inclina profondément devant le nouveau venu.

La jeune fille rougit fortement en considérant le cavalier d'un œil tout étrange.

La troisième exclamation fut poussée par le personnage avec lequel causait la jeune fille au moment de l'arrivée du voyageur et qu'elle avait abandonné sans façon.

Ce personnage, à la mine cauteleuse et pâle, encadrée de cheveux d'un jaune sale, à l'œil louche recouvert d'épais soureils broussailleux, au nez long et mince en lame de couteau surmontant une bouche mince et sans lèvres, était un diacre d'une quarantaine d'années dont le corps maigre et décharné flottait dans une ample lévite de bure brune.

Ce nom de Gaulthier d'Aulnay le fit violemment tressaillir; il se leva de son siège et vint considérer de plus près le visage du jeune homme.

— Vous êtes monseigneur Gaulthier d'Aulnay? fit Landry avec déférence; je vous attendais et vous prie de commander en maître ici; vous êtes chez vous.

— Je suis bon compagnon, maître Landry, riposta le jeune homme avec enjouement, et pourvu que ton vin soit bon, ta table bien fournie et que cette jolie servante, que je vois là toute rougissante, veuille bien me servir de ses blanches mains...

— Alix n'est point ma servante, répliqua vivement Landry; mais... ma nièce.

— Ce me sera une raison de plus pour prendre en grande amitié la taverne du *Chat-qui-Pesche*... mais, mon frère Philippe, donne m'en des nouvelles, toi qui dois le voir fréquemment.

Au nom de Philippe, une vive rougeur empourpra les joues de la jeune fille tandis que l'œil du diacre lança une lueur fauve.

— Le seigneur Philippe d'Aulnay veut bien honorer tous les jours mon logis de sa présence, surtout depuis quelque temps... n'est-ce pas Alix?

— Mais je ne veux pas attendre, pour le voir, qu'il vienne; j'ai hâte de l'embrasser, depuis tantôt trois mois qu'il m'a quitté. Porte mon bagage dans une de tes chambres, où je vais changer de vêtements, et tu m'accompagneras de suite au Palais.

— Vos ordres seront exécutés, messire; mais je ne vous en engage pas moins à attendre ici votre frère, car, autrement, vous vous dérangeriez inutilement.

— Ne loge-t-il donc pas au Palais?

— En effet, messire, répondit la jeune fille; mais notre dame la reine a envoyé, il y a deux jours, le seigneur Philippe d'Aulnay au devant du roi qui revient à Paris, de retour de sa guerre contre les Angevins.

— Et, en quelle qualité mon frère est-il chargé d'une mission aussi importante? demanda Gaulthier.

— Mais en qualité de capitaine des gardes, riposta le cabaretier.

— Dame! le noble sire Philippe d'Aulnay a fait rapidement son chemin à la cour, si rapidement même que cela eût pu étonner s'il n'était entré de suite au service de la reine Marguerite.

En parlant de la sorte, le diacre s'était rapproché encore de la table du jeune homme; puis il continua d'une voix cauteleuse :

— Ah! c'est un beau cavalier que votre frère, messire; et dame Marguerite aime, pour son service, des gentilshommes bien tournés. Aussi, nul n'a été surpris de voir Philippe d'Aulnay, quelques semaines après son arrivée, devenir capitaine des gardes, poste qui donne accès auprès de la reine à tout instant... Mais, voyez donc, maître Landry... qu'a donc demoiselle Alix?

Et il fit un mouvement comme pour aller vers la jeune fille.

Celle-ci, aux dernières paroles du diacre, était devenue toute pâle et, portant la main à son cœur, elle s'était sentie défaillir.

Mais l'exclamation du diacre la rappela à la réalité, et, sentant fixés sur elle les regards de son oncle et de Gaulthier d'Aulnay, elle reprit possession d'elle-même et dit vivement :

— Mais, je n'ai rien, messire Guillaume Feutrier ; un simple malaise disparu déjà...

— Eh quoi ! fit Gaulthier avec un sourire quelque peu railleur, mon cher frère serait déjà?...

— On le dit, répliqua doucereusement Guillaume Feutrier.

— Et, par tous les diables ! riposta le tavernier, nulle faveur n'est mieux méritée.

— Eh ! ventre du pape ! comme disent ces bons Allemands, s'écria joyeusement Gaulthier, sans remarquer l'émotion d'Alix, puisqu'il en est ainsi, buvons à la santé de mon frère !... Allons ! messire prêtre et vous Landry, prenez chacun un gobelet et le heurtez contre le mien.

Alix, fort heureuse de cette diversion, qui lui permettait de cacher son trouble, courut chercher brocs et gobelets, que les trois buveurs choquèrent bientôt avec entrain.

— Par la vraie croix ! murmura le diacre, voilà un nectar digne de la table de notre seigneur l'Évêque.

— Oui, continua Gaulthier ; et pourvu que celui de maître Gargouslier se rapproche un tantinet de celui-ci, j'irai souvent à la Croix-du-Trahoir.

— Gargouslier ! exclama Landry, dont les sourcils se froncèrent imperceptiblement. Où, et comment avez-vous connu ce drôle?... messire.

— Tout simplement parce que c'est à lui qu'on m'avait envoyé pour connaître votre adresse.

— Et qui donc vous avait donné son nom ?

— Un des archers bourguignons, de garde à la porte Bourdel.

— C'est juste ; Gargouslier a pour clientèle tous les gens d'armes de la bonne ville de Paris, répliqua Landry avec un air dédaigneux.

— Tandis qu'ici, messire d'Aulnay, fit d'un ton singulier Guil-

laume Feutrier, ici c'est le rendez-vous de tous les jeunes gentilshommes de la Cour.

Landry jeta au diacre un regard rapide chargé de haine et de menaces; puis il dit, en s'adressant au jeune homme :

— C'est précisément cette différence de clientèle qui empêche entre Gargouslier et moi toute concurrence.

— Aussi, existe-il entre vous une véritable amitié, continua Guillaume Feutrier.

Le maître du *Chat-qui-Pesche* hésita un moment, comme s'il cherchait en sa cervelle quelle réponse faire aux paroles du diacre, mais il se contenta de murmurer :

— Messire Feutrier a raison, Gargouslier et moi sommes amis avant que d'être taverniers.

— Cela ne m'étonne pas, répliqua Gaulthier; car il m'a recommandé fort chaudement votre logis... mais pourquoi cette belle enfant se tient-elle à l'écart? demanda-t-il en adressant un gai sourire à Alix, assise toute pensive près de l'âtre.

— Laissons là ma nièce, messire Gaulthier, fit Landry d'un ton un peu brusque et causons, s'il vous plaît, d'un sujet qui m'intéresse fort. Vous venez d'Allemagne où vous avez bataillé, sans doute. N'auriez-vous pas entendu parler là-bas, par les routes ou par les chemins, d'un Français, grand jouteur... le sire Lyonnet de Bournonville?

Et ce disant, le tavernier regardait avec inquiétude son interlocuteur.

— Certes! répliqua Gaulthier, ce nom m'est bien connu et j'ai ouï raconter les vaillants exploits de ce gentilhomme, dès mon arrivée en Franconie; mais je ne l'ai point connu par la bonne raison que, depuis quelque temps déjà, il était mort, tué, m'a-t-on dit, d'un coup d'arbalète.

— Cornes du diable! exclama Landry, en frappant sur la table d'un violent coup de poing, tandis que son visage se couvrait d'un voile de tristesse, c'est un grand chagrin que me cause cette nouvelle... car, Satan m'étouffe! si je n'avais pas une profonde amitié pour mon pauvre page.

— Page! dit Gaulthier d'un air étonné; mais ceux qui l'ont



LANDRY, le cabaretier du « *Chat qui pesche* ».

connu là-bas, m'ont dépeint le sire de Bournonville comme un homme de trente-cinq à trente-six ans ; et ce n'est guère là l'âge d'un page.

— Je suis seul à m'entendre, messire, répliqua Landry d'une voix pleine d'émotion,..... cela vous étonne peut-être de voir un homme comme moi troublé par une nouvelle aussi banale que la mort d'un homme de guerre,..... mais c'est que messire de Bournonville, à une époque déjà lointaine, vous n'étiez pas encore au monde, messire, m'a rendu un de ces services,..... mais, peu vous importe ; sachez seulement que j'ai l'âme reconnaissante et que je me souviens du bien comme du mal.....

Et Landry jeta à Guillaume Feutrier un regard de travers.

— C'était un vaillant homme : — poursuivit-il, — à la suite de certaine aventure... il dut aller guerroyer à l'étranger, d'abord en Italie où je le suivis... Après quelques années fort agréablement employées nous passâmes en Hongrie et de là en Allemagne où je dus lui fausser compagnie pour des raisons...

Landry fut interrompu par des clameurs furieuses qui s'élevaient du dehors et au milieu desquelles se faisaient entendre des cris de vengeance et de mort.

— Qu'est cela, maître tavernier? demanda Gaulthier en se levant et en portant instinctivement la main à son épée.

— Comment voulez-vous que je sache, messire, répliqua Landry d'un ton bourru ; quelques vilains probablement qui vident à coups de couteau une vieille querelle.

Tout en parlant, Landry sentait peser sur lui le regard inquisiteur du diacre sur les lèvres duquel la réponse quelque peu embarrassée de l'ancien routier amena un fugitif sourire.

Le sire d'Aulnay s'était approché de la porte.

— Eh! venez donc voir, maître Landry, exclama-t-il. Quel est tout ce concours de peuple qui se presse sur la rive?.. mais qu'est-ce que ces gens peuvent donc apercevoir dans l'eau qui les mette si fort en colère?

Le tavernier for. occupé à ranger ses gobelets ne paraissait pas entendre.

Vivement Alix vint retrouver Gaulthier pour regarder elle aussi au dehors.

— Vrai Dieu ! s'écria soudain le jeune homme... mais c'est un cadavre qu'ils tirent de la Seine.

En ce moment, la porte s'ouvrit violemment pour livrer passage à un homme qui entra précipitamment dans le cabaret.

— Éloignez-vous, demoiselle Alix, éloignez-vous, dit-il d'une voix haletante en prenant par le bras la nièce du cabaretier. Ce sont là des spectacles terribles dont point n'est besoin que vous vous repaissiez.

— Mais qu'arrive-t-il donc, Jehan? demanda avec curiosité la jeune fille, et pourquoi semblez-vous si fort en colère?

— Parlez, maître, fit Gaulthier d'Aulnay avec vivacité, et s'il est besoin pour rendre service d'un bon coup d'épée...

— Eh ! par tous les diables ! messire, votre épée est inutile ; car il arrive ce matin ce qui arrive tous les matins, depuis longtemps : le peuple vient de pêcher ses cadavres.

— Ses cadavres? exclama Gaultier.

— Oui, messire.

— Mon bon ami, fit Alix en s'adressant au nouveau venu, excusez le sire Gaulthier d'Aulnay s'il ne comprend pas vos paroles ; car il arrive d'Allemagne et n'est point au courant de ce qui se passe en la bonne ville de Paris.

— Messire, ajouta-t-elle en se tournant vers le gentilhomme, permettez-moi de vous présenter un mien ami, maître Jehan de Sarcelles, docte savant, maître ès Sorbonne.

— Du pays où j'arrive, maître, fit Gaulthier en tendant la main au docteur, on a en profond respect les hommes doctes et ce me serait un grand honneur si vous me vouliez considérer comme votre ami.

Jean serra la main qu'on lui tendait.

Les dix-huit ans écoulés depuis le commencement de cette histoire, avaient opéré peu de transformations en la personne de l'ancien escholier ; si le corps était resté quelque peu mince, le visage, par contre avait pris plus d'ampleur et le front paraissait plus

épanoui encore d'intelligence dans l'encadrement d'une magnifique chevelure.

Quant au moral, la transformation avait été complète; le franc buveur était devenu sobre, le gai compagnon s'était changé en homme grave.

A la vue de Jehan de Sarcelles, Guillaume Feutrier se leva prestement, sans achever le contenu de son gobelet; il jeta un coup d'œil du côté d'Alix, s'inclina devant elle, salua légèrement Gaulthier d'Aulnay et probablement allait sortir lorsque, au moment de franchir la porte du cabaret, il se ravisa et, s'approchant de Jehan de Sarcelles, lui dit d'un ton quelque peu gouailleur :

— Eh quoi! maître Jehan, est-ce donc tout ce bruit qui vous rend soucieux de la sorte?

— Encore ce prêtre! grommela entre ses dents serrées, Jehan de Sarcelles.

Un moment, il contempla le diacre en silence, puis, d'une voix brusque :

— Non, répondit-il sèchement.

Puis, s'asseyant à une table, il convia de la main Gaulthier d'Aulnay à se mettre en face de lui et demanda à boire.

— Nous parlions tout à l'heure avec messire d'Aulnay d'un vieil ami à vous, fit Landry en remplissant les gobelets.

— En vérité! et cet ami, quel est-il?

— C'est le sire de Bournonville.

— Lyonnet! exclama l'ancien escholier. Ah! messire, si vous saviez que de souvenirs ce nom évoque en mon esprit.

Et il resta un moment pensif, la tête penchée sur la poitrine.

— Tenez, ajouta-t-il, après quelques instants, en étendant d'un geste menaçant la main dans la direction de la Tour de Nesle dont on apercevait la masse sombre à travers les vitraux... S'il était ici, peut-être pourrait-il vous en raconter long sur cette tour maudite à laquelle, pour baigner ses assises, il faut, tous les jours, des flots teintés de sang.

— De sang! fit Gaulthier avec surprise.

— Oui, de sang; car, depuis de longs mois, il ne se passe pas de jour qu'on ne trouve, sur la rive de la Seine, des cadavres troués

de coups de couteau ; et, chose étrange, ces cadavres qui sont toujours au nombre de trois, appartiennent toujours à des hommes jeunes et beaux.

— Mais, en quoi la Tour de Nesle, interrompit Landry, vous paraît-elle jouer un rôle dans ces assassinats?

— C'est que l'on a remarqué que ces cadavres étaient toujours au-dessous, jamais au-dessus de la tour, répliqua Jehan, en baissant la voix.

Landry, pour dissimuler son trouble, porta d'une main tremblante son gobelet à ses lèvres.

— Mais, que me parliez-vous du sire de Bournonville? demanda l'escholier en changeant brusquement la conversation; il y a, ma foi, fort longtemps que je ne l'ai vu,... depuis l'époque à laquelle j'étudiais en Allemagne,... l'auriez-vous connu ?

— Mais...

— Mais,... demanda vivement Jehan, lui serait-il arrivé malheur?

— Hélas! maître, j'ai annoncé tout à l'heure à Landry, la triste nouvelle... Le sire de Bournonville est mort.

— Pauvre ami, murmura l'escholier, pauvre Lyonnet.

— Et, sans doute, venez-vous rejoindre votre frère, à la cour de la reine Marguerite, demanda-t-il en regardant du coin de l'œil Alix, qui rougit.

— Eh! messire, à qui donc autre pourrais-je m'adresser? à lui seul il constitue toute ma famille.

— Oh! fit Landry, je sais votre histoire que votre frère nous a maintes fois contée.

— Oui, poursuivit mélancoliquement Gaulthier, le plus loin que nos souvenirs nous reportent, c'est dans un donjon que nous avons su depuis être la propriété d'un seigneur bourguignon. Cet homme nous a élevés durement, sévèrement dans le métier des armes, sans que jamais le sourire d'une mère soit venu éclairer nos jeux ou nos exercices. Puis, à seize ans, il nous a envoyés au loin guerroyer. Mais Philippe auquel le métier des armes ne plaisait que médiocrement, m'a quitté un jour à l'improviste; et je ne savais où il était lorsque j'ai reçu de lui, il y a quelques semaines, une mis-

sive m'invitant à le rejoindre sans retard ici-même. J'arrive et voici que son absence m'empêche de l'aller serrer dans mes bras; sait-on, au moins vers quelle époque il reviendra à Paris?

— Mais c'est dans trois jours que doit avoir lieu l'entrée du Roi au-devant duquel la Reine doit se rendre en grand cortège.

— Ainsi donc, fit Gaultier en fronçant le sourcil, il me va falloir attendre tout ce temps avant que de voir mon frère?

— Eh! messire! fit Jehan; si vous voulez ne point perdre votre temps, employez-le à courir de par la ville; vous trouverez maintes occasions de vous esbaudir...

— Et aussi d'aller vous agenouiller dans nos nombreuses églises, fit béatement Guillaume Feutrier.

— Par mon âme! exclama Gaulthier, je n'en ai cure et je viderais plus volontiers brocs et gobelets en votre compagnie, maître Jehan.

— Fi, le mécréant! fit Alix en menaçant gentiment Gaulthier de son doigt mignon.

— Bah! dit benoîtement Landry après avoir humé le contenu de son gobelet, le sire Gaulthier n'est point d'âge à se confire en mômeries et patenôtres, n'en déplaise à maître Guillaume.

— Et si vous avez besoin d'un guide pour vous promener à travers la ville, je suis votre homme.

Ce disant, Jehan de Sarcelles se leva.

Gaulthier d'Aulnay le voyant rajuster sa cape, et assurer son poignard, comme pour sortir, crut à une invitation immédiate et se leva à son tour.

— Vous partez, messire, dit-il, me voici à votre disposition.

Jehan ne s'attendait pas certainement pas à voir son offre acceptée sur l'heure, car il parut gêné et ne put qu'imparfaitement dissimuler son désappointement.

Guillaume, qui ne cessait d'examiner le maître ès Sorbonne, remarqua cet ennui; il sourit imperceptiblement et se leva à son tour en disant d'un air jovial:

— Eh bien! maître Jehan, la proposition de ce gentilhomme ne paraît pas vous tenter?

— Mais,.. ai-je répondu négativement? fit Jehan en lançant au diacre un regard aigu.

— Puisqu'il en est ainsi, et que vous paraissez si bien disposé, dit Guillaume, envie me prend de me joindre à vous... mieux vaut courir la ville à plusieurs... même de jour.

Cette fois, Jehan ne prit point la peine de cacher son mécontentement.

Il s'inclina devant Alix, serra la main de Landry et, prenant le bras de Gaulthier, il sortit de la taverne, sans s'occuper du diacre.

Mais celui-ci, sans se formaliser de cette façon d'agir, suivit prestement les deux compagnons et les rejoignit en quelques enjambées.

— Ah! c'est vous, maître Feutrier? fit Jehan avec mauvaise humeur.

— Eh quoi! riposta le diacre avec naïveté, ne devais-je pas faire route avec vous?

— Mais, je ne suis point votre chemin, sans doute?

— Qui sait?

— Moi, assurément, qui n'ignore pas que vous vous rendez, comme de coutume, à la paroisse des Ménétriers... et ce n'est point là ma route.

— Mais, insista le diacre, au cas où la compagnie de messire d'Aulnay gênerait vos projets, je me chargerais volontiers de lui servir de guide, à votre place.

Jehan jeta un rapide coup d'œil sur la visage du diacre; mais il n'y découvrit rien autre chose que l'apparence d'une parfaite bonhomie.

— Non, fit-il en secouant la tête, je ne puis ni me détourner de ma route ni vous confier ce gentilhomme; il est mon compagnon et doit rester avec moi. Au surplus, pour bien vous faire comprendre combien peu nous nous dirigeons du même côté, regardez, Guillaume, le lieu où nous nous rendons.

Et Jehan, debout sur la berge de la Seine, étendit la main vers la Tour de Nesle qui se dressait sur l'autre rive du fleuve.

Guillaume tressaillit.



— Va, Jehan de Sarcelles! exclama-t-il en ricanant. (Page 170.)

— Ah! grommela-t-il, je savais bien que tu te rendais là; mais pourquoi y conduire ce gentilhomme... Bast! après tout, c'est le frère de Philippe...

— Qu'avez-vous donc, à marmotter de la sorte? demanda Jehan.

— Rien ; je regrette seulement... mais peut-être venez-vous jusqu'au Pont-aux-Meuniers?

— Non, je suis pressé et vais traverser dans la barque du passeur.

Et comme si en apercevant les trois hommes arrêtés sur la berge, le passeur eût deviné des clients, il amena sa barque sur la grève, tout contre Jehan qui, sans parler, sauta dans l'embarcation, suivi de Gaulthier d'Aulnay.

Sans savoir même si Guillaume Feutrier devait ou non quitter ses compagnons, le passeur démarra.

Le diacre, debout sur la rive, les bras croisés et les yeux fixés sur la barque qui s'éloignait, demeura un instant pensif et silencieux.

Puis, fermant les poings d'un geste menaçant :

— Va, Jehan de Sarcelles ! exclama-t-il en ricanant, je sais ce que tu cours chercher en tant de hâte à la Tour de Nesle! Va! cela te perdra plus sûrement que tout ce que je pourrais faire moi-même... Oh ! Belzébuth ! mon patron, que tu me sers à merveille en cette circonstance !... Et ce Gaulthier ! le frère de Philippe, mêlé à ces recherches !... Ah ! par Satan ! Alix, ma mie, tu ne saurais tarder à m'appartenir.

Et sans attendre que la barque eût touché l'autre rive, le diacre, se frottant les mains en signe de contentement, prit d'une marche rapide, le chemin de la Cité.

CHAPITRE XII

De ce que Jehan venait faire en la Tour de Nesle.

— Ainsi, maître, dit gaiement Gaulthier, tandis que la barque filait sur l'eau, c'est en cette tour que nous nous rendons?

— Sinon à l'intérieur, du moins tout auprès.

— Mais autant que mes yeux me servent bien, je ne distingue

rien à l'entour, capable d'exciter la curiosité d'un étranger comme moi et, à moins que vous n'ayez rendez-vous dans ces prés...

— Je n'ai nul rendez-vous ; mais s'il vous convient toujours de me suivre, faites-le sans vous étonner d'aucune action ou parole : quand le moment sera venu, vous comprendrez.

— A moins que je ne plonge en Seine, riposta le gentilhomme en manière de plaisanterie, je ne vois guère comment il faudrait m'y prendre pour ne pas vous accompagner... Mais quelle est donc cette Tour de Nesle qui semble tant vous préoccuper et sur laquelle, tout à l'heure au cabaret, vous avez prononcé de si étranges paroles.

— Pour le moment qu'il vous suffise de savoir que c'est une hostellerie royale en laquelle, les nuits venues, il se passe de mystérieuses choses.

— Lesquelles ?

Jehan considéra son compagnon d'un œil scrutateur ainsi qu'il l'avait fait plusieurs fois déjà depuis leur départ du *Chat-qui-Pesche ;* et sans doute, cette fois encore, l'examen fut-il favorable au jeune homme, car le maître ès Sorbonne répondit en souriant ;

— Je vous les dirai... mais lorsque je les connaîtrai mieux moi-même.

A ce moment la barque accosta et Jehan, ayant réglé le passage, sauta à terre en compagnie de Gaulthier.

C'est à peu près à ce même endroit que dix-huit ans auparavant, par une nuit sombre, le comte de Vermandois avait débarqué pour tomber sous le couteau des assassins. Le lieu n'avait pas changé ; il était demeuré aussi sauvage, aussi désert et les rayons du soleil ne le rendaient guère moins sinistre que les lueurs pâles de la lune.

— Par mon âme ! exclama Gaulthier, voilà un joli endroit pour egorger proprement le monde.

— Oui, riposta Jehan, le lieu est fort judicieusement choisi pour cette besogne à laquelle, d'ailleurs, on n'a garde de manquer.

— Mais, est-ce dans de semblables intentions que nous venons ici ?

— Vous y êtes presque, messire.

Le visage de Gaulthier exprimait le plus profond étonnement.

— Écoutez-moi, fit Jehan de Sarcelles, en posant amicalement la main sur l'épaule de son compagnon ; puisque le hasard vous a mis sur ma route, je vous veux confier un secret, secret terrible et qui peut coûter la vie à ceux qui le possèdent. Mais vous êtes jeune, vous êtes gentilhomme et vous me plaisez... Depuis quelque temps on trouve dans la Seine bien des cadavres percés de coups de dague ou de poignard et, le plus souvent, ils sont découverts là, arrêtés par ces rochers et retenus dans ce remous de la Seine.

Et Jehan désigna du doigt, un peu au-dessous de la Tour, un point de la rivière.

— Approchez-vous, messire, regardez attentivement ; ne remarquez-vous rien de particulier?

— Par mon âme! répondit le sire d'Aulnay, je ne distingue rien.

— C'est que vous n'avez ni mon expérience ni le désir ardent que j'ai de savoir. — Mais, suivez-moi bien ; ne voyez-vous pas que ces pointes de rochers sont placées de telle manière qu'elles interceptent à leur passage tout corps flottant sur l'eau ; elles forment en outre avec la berge et d'autres roches à fleur d'eau et situées un peu en aval une sorte d'entonnoir duquel ne peuvent sortir que très difficilement les objets qui y ont pénétré. Or, les cadavres que l'on retire toujours de cet endroit y paraissent amenés par le fleuve ; aussi le peuple cherche-t-il vainement sur la rive tous les points où se peuvent pratiquer les égorgements. Moi seul ai des doutes à ce sujet, plus que des doutes même, des probabilités qui tout à l'heure se changeront en certitudes.

— Mais d'où supposez-vous donc que viennent ces cadavres?

A cette question, Jehan regarda fixement Gaulthier, puis baissant la voix :

— D'ici, lui dit-il.

Et d'un geste brusque il lui montra la Tour de Nesle.

— De la Tour de Nesle! exclama Gaulthier avec un haut-le-corps; mais c'est domaine royal, m'avez-vous dit?

— En effet.

— Mais, alors, vous pouvez croire?...

Et le jeune homme se tut, tellement la phrase commencée lui paraissait terrible à achever.

Jehan haussa les épaules.

— Votre imagination vous entraîne un peu loin, messire, dit-il gravement; si vous aviez pratiqué la philosophie, vous sauriez que les déductions ne viennent jamais qu'après l'induction; je ne lis pas un manuscrit par la fin et ne veux, en cette occurrence, rien définir avant que d'avoir terminé mes recherches. Vous êtes jeune, messire, et le propre des gens de votre âge est de s'enflammer sans réflexion.

Cette petite admonestation amena sur le visage de Gaulthier une légère rougeur.

— Croyez bien, maître, dit-il, que...

Mais il s'interrompit, voyant que son compagnon ne lui prêtait plus aucune attention.

Le regard fixé sur le haut de la rivière, Jehan considérait un batelet descendant le fil de l'eau et passant, en cet instant, à la hauteur de l'îlot aux vaches.

— Eh! par mon âme! maître, demanda le sire d'Aulnay, est-ce cette barque qui vous occupe à ce point?

— Veuillez m'accorder quelque paix, j'ai besoin de n'être pas distrait; tout à l'heure je vous expliquerai... ainsi donc, allez, venez, restez debout ou asseyez-vous, regardez ou rêvez à votre maîtresse, mais ne me troublez pas.

— A votre aise, ami Jehan, répondit Gaulthier qui, fort intrigué autant par l'attitude que par le langage du maître ès Sorbonne, demeura à ses côtés.

Jehan regardait toujours l'embarcation qui s'avançait doucement, augmentant peu à peu de volume. Arrivée en face de l'îlot au passeur, c'est-à-dire à l'endroit où se trouve aujourd'hui le terre-plein du Pont-Neuf, elle s'arrêta.

Alors, l'homme qui ramait se leva et, tirant du fond de la barque un corps bizarre, de forme allongée, mais qu'à cette distance Gaulthier ne put définir, il le jeta à l'eau.

Puis, sans plus s'inquiéter de ce qui allait résulter, le rameur vira de bord par moitié et quittant le grand bras de la Seine, se

dirigea, en doublant l'îlot au passage, vers le petit bras dans lequel, s'arrêtant de nouveau, il recommença la même opération.

Puis, saisissant ses rames, il descendit le fleuve.

Gaulthier promenait son regard de Jehan, immobile sur la berge et complètement absorbé, aux objets qui flottaient au fil de l'eau, grossissant à vue d'œil, sans qu'il fût cependant possible encore de les bien définir.

Enfin, au moment où ils passèrent devant lui, le jeune homme reconnut à son grand étonnement, que c'étaient des sacs de peaux, gonflés d'air.

Ils filèrent, à côté de la sorte d'entonnoir signalé précédemment par Jehan, non seulement sans y pénétrer, mais encore en en étant empêchés par les rochers existant en cette partie de la rivière.

Jehan, le corps penché en avant, fixait d'un œil ardent les sacs qui continuaient à descendre le cours du fleuve.

Brusquement, il saisit Gaulthier au poignet.

— Ils passent! exclama-t-il d'une voix sourde; ils sont passés!... je ne m'étais pas trompé. ils ne peuvent pénétrer ici!

— Par mon âme! fit le sire d'Aulnay, en se dégageant, vous me broyez, maître; mais vous parlez par énigme et je ne comprends pas...

— Vous avez vu ces deux sacs gonflés?...

— Que le batelier, arrêté maintenant devant nous, a jetés à l'eau tout à l'heure?

— Oui; eh bien! ils représentent les cadavres que le peuple suppose avoir été précipités en Seine au-dessus de l'endroit où nous nous trouvons. Je viens d'acquérir la preuve qu'ils ne peuvent s'arrêter là, où on les trouve, tous les matins, accolés aux rochers, intérieurement, poussés par le remous de la rivière... Or, comme il est impossible d'admettre qu'ils aient remonté le courant, j'en conclus que c'est d'ici-même ou nous sommes que ces cadavres ont pris le chemin de l'eau...

— Par mon âme! interrompit Gaulthier, voilà du beau raisonnement.

— Et, continua Jehan, comme il n'est en ce lieu d'autre habi-

tation que la Tour de Nesle, j'en conclus que ces corps sont entrés vivants à la Tour pour en sortir à l'état de cadavres.

Sans s'occuper de la profonde stupéfaction en laquelle ces paroles venaient de plonger son compagnon, le maître ès Sorbonne héla l'homme au bateau qui stationnait au delà des roches, à quelques toises à peine.

— Ohé! Franc-Picard, cria-t-il, tu peux accoster maintenant et nous rejoindre!

— Tête de chien! exclama le batelier, et mes sacs! crois-tu donc Jehan, que je veuille les laisser aller jusqu'à l'abbaye d'Argenteuil.

— Ramène-les donc et viens au plus vite.

— Pendant que votre ami Franc-Picard court après ses sacs, dit le sire d'Aulnay, y aurait-il, maître Jehan, indiscrétion à vous demander quel motif puissant vous pousse à rechercher les auteurs de ces crimes, lesquels auteurs, d'après le peu que je puis soupçonner, me paraissent être de hauts et puissants seigneurs. Il ne sied pas trop, même à un maître ès Sorbonne, de tenter la lutte contre les grands du royaume.

— Silence! jouvenceau, si vous tenez à la vie, silence! que jamais ne sortent de votre bouche des paroles laissant deviner l'expérience à laquelle vous venez d'assister; car, en dépit de votre frère, les tortures et le bûcher auraient tôt fait de vous clore les lèvres. Et surtout gardez-vous d'aucun mot imprudent au *Chat-qui-Pesche*; il y vient certain personnage, suppôt de Satan, à face louche dont vous ne sauriez trop vous défier et que je suppose capable de toutes les traîtrises; c'est le diacre Guillaume Feutrier.

— Par mon âme! maître Jehan, je vous engage ma parole de gentilhomme de ne souffler mot à qui que ce soit, pas même à mon frère, de ce que je viens de voir.

— Écoutez alors, fit Jehan en passant son bras sous celui de Gaulthier et en marchant sur la rive pour moins éveiller l'attention. Si, parmi les cadavres relevés en Seine au pied de la Tour de Nesle, il ne se fût trouvé que gentilshommes, routiers ou gens d'armes, le fait nous eût paru singulier, mais ne nous eût pas émus. Je dis nous car, en ce moment, je parle de toute la ville latine,

c'est-à-dire des étudiants, maîtres et recteurs de l'Université. C'est qu'en effet plusieurs corps de jeunes escholiers ont été relevés parmi les victimes. Nous nous sommes secrètement réunis, et j'ai été nommé pour tenter de découvrir les coupables.

— Puisqu'il en est ainsi, exclama le sire d'Aulnay, voulez-vous me permettre, au nom des gentilshommes morts, de me joindre à vous ?

— J'accepte, mon jeune ami, répondit le maître ès Sorbonne; et maintenant, — ajouta-t-il en souriant, — il ne nous manque plus qu'un truand pour représenter ceux des gens du petit peuple qui figurent dans cette hécatombe.

Franc-Picard, sautant lestement à terre, interrompit le dialogue.

— Tête de chien ! êtes-vous satisfait mon maître et que faut-il faire maintenant ?

— N'as-tu point remarqué qu'on fît attention à tes manœuvres ?

— Non.

— En ce cas, passe-nous de l'autre côté : l'angélus va sonner bientôt, et j'ai hâte d'aller au rendez-vous.

Puis s'adressant à Gaulthier :

— Voulez-vous me suivre, messire d'Aulnay ? je vous veux mener en un lieu tout spécial et qui vous divertira fort.

— Ne savez-vous pas, maître, que je suis entièrement à votre disposition, et doublement maintenant.

Les deux hommes embarquèrent dans le bateau de Franc-Picard, au fond duquel gisaient les deux sacs dégonflés.

Rapidement le rameur les eut transportés sur l'autre rive.

Jehan, assis dans la barque, de manière à regarder la Tour de Nesle, ne disait mot, contemplant le sinistre édifice, et fort satisfait de la solitude complète dans laquelle étaient plongés les alentours.

Aussitôt débarqué, le maître ès Sorbonne passa son bras sous celui de Gaulthier d'Aulnay et s'éloigna d'un pas rapide.

A peine les deux hommes avaient-ils disparu, qu'à cette même fenêtre que, dix-huit ans auparavant, Lyonnet de Bournonville,



— Taia-toi, tripes du diable ! dit le duc d'Egypte. (Page 184.)

grâce à son échelle de soie, atteignait si lestement, une tête blafarde apparut ; c'était celle de Guillaume Feutrier.

Le diacre demeura un moment silencieux ; l'œil fixé dans la direction prise par Jehan et son compagnon, comme s'il eût voulu les suivre dans leur marche.

— Bah! murmura-t-il, si Joël le Cagouleux tient parole et se trouve bien au coin de l'hôtel du Petit-Bourbon, il les verra passer et me dira ce soir où ils sont allés.

Feutrier eut un rire muet qui découvrit ses gencives dédentées.

— Ah! par Belzébuth! ce Jehan est plein d'ingéniosité... Eh! Eh! si je le laissais aller jusqu'au bout, il est à la cour de France certains personnages qui pourraient... mais, patience; laissons quelque temps encore ce maudit maître ès sciences s'engager dans l'aventure pour me débarrasser plus sûrement de lui.

Et sur cette parole peu rassurante pour Jehan de Sarcelles, le diacre referma la croisée et sortit lentement de la chambre dont les échos avaient autrefois répété les doux propos d'amour de Lyonnet de Bournonville et de Marguerite de Bourgogne,

---

CHAPITRE XIII

Où Gaulthier fait connaissance avec le duc d'Égypte.

— Si vous voulez, messire, dit Jehan de Sarcelles à Gaulthier, en se dirigeant du côté de la rue de l'Arbre-Sec, nous allons hâter le pas.

Et les deux compagnons accélérèrent leur marche, sans remarquer qu'un homme les suivait de loin avec précaution.

— Or çà, maître, en quel lieu me conduisez-vous par ces voies détournées? demanda le jeune homme.

— Un peu loin, messire, à la grande Cour des Miracles, la première du royaume d'Égypte, celle qui se trouve en deçà des murs de Philippe-Auguste, contre la décharge Montorgueil, là où s'étendent les Filles-Dieu, sur le chemin de Montfaucon, pays fort peuplé déjà et que le duc d'Égypte, j'ignore pour quelle cause, a adopté comme séjour.

— Ne serait-ce point pour se mettre plus sûrement à l'abri des archers de la prévoté?

— Bast! sa majesté le duc d'Égypte et ses suppôts se soucient autant du prévôt de Paris et de ses archers, que les Francs-Miteux, les Cagouleux, Sabouleux et autres vermines qui habitent cependant dans l'intérieur des murs.

— Mais, me recevra-t-on dans ce royaume, et y aurait-il indiscrétion à vous demander ce que vous y allez faire?

— On vous y recevra étant accompagné par moi; quant à ce que j'y vais faire, j'y vais continuer l'œuvre commencée.

Tout en dialoguant de la sorte, les deux hommes étaient arrivés à l'une des portes de l'enceinte de Philippe-Auguste, la Porte-aux-Peintres, ou Porte-Saint-Denis, située entre la rue Saint-Denis et la rue Mauconseil.

Après avoir franchi la porte, ils s'engagèrent dans le faubourg et, arrivés auprès du couvent des Filles-Dieu, ils longèrent le mur d'enceinte sur une sorte de sentier, côtoyant des marais et tout coupé de fondrières.

Le long de ce chemin, faisant route avec eux, marchait une procession d'individus des deux sexes bizarrement assemblés et offrant la collection d'infirmes la plus complète et la plus variée qui se pût présenter.

Tous les échantillons de la misère humaine semblaient défiler le long de ce chemin, comme pour se rendre à un monstrueux et horrible sabbat; depuis le vieillard cacochyme jusqu'à l'enfant rachitique, en suivant la gamme ascendante et descendante, toutes les infirmités de la pauvre humanité s'étalaient naïvement et sans pudeur.

Cependant, et c'est là surtout ce qui étonnait profondément Gaulthier d'Aulnay, tous ces malheureux paraissaient supporter fort allégrement leur misère; les aveugles marchaient d'un pas rapide et sans aucun guide; il semblait même au jeune gentilhomme que plusieurs, malgré leur cécité, lui lançaient au passage d'étranges regards et échangeaient même avec Jehan de Sarcelles comme un signe de reconnaissance; quant aux bancals, tortus, et cloche-pieds, point se semblaient plus s'aider de leurs béquilles

et de leurs bâtons, car ils paraissaient aussi ingambes que nos deux compagnons.

C'était un curieux spectacle que de voir certains de ces pauvres hères aux membres rongés par d'horribles ulcères, rire aux éclats comme si leurs plaies ne les eussent nullement fait souffrir: d'autres, cul-de-jatte de leur état, se traînant misérablement dans la boue du chemin, se redressaient soudain, offrant aux regards stupéfaits de Gaulthier un torse vigoureux monté sur une magnifique paire de jambes; d'autres encore, à la taille difforme, au dos contrefait, bossué, montueux, se redressaient tout à coup comme si un énorme coup de rabot leur eût enlevé leur gibbosité.

Cette troupe passait rapide, grouillant, hurlant d'obscènes chansons, proférant d'horribles blasphèmes, se bousculant, et filant ainsi qu'une vision macabre, comme un fouillis loqueteux et grimaçant, comme un immense ulcère vivant.

Jehan, pour lequel ce spectacle n'avait rien de nouveau et n'y prêtait aucune attention, arriva bientôt avec son compagnon à une sorte d'entrée resserrée, formant comme un étroit boyau dans lequel tous deux pénétrèrent au milieu de l'étrange cohue.

Cette sorte de boyau, au sol fort inégal, conduisait à une première cour hérissée de défenses habilement distribuées et capables d'arrêter des assaillants même nombreux.

— Par mon âme! exclama Gaulthier tout surpris, sommes-nous donc en présence d'une place forte?

— Certes oui; nous sommes sur les domaines du duc d'Égypte, souverain d'un royaume que vous ignorez, commandant à de nombreux sujets et avec la puissance duquel Louis le dixième doit souvent compter.

La cour dépassée, nos deux compagnons s'engagèrent dans un deuxième couloir qui les conduisit cette fois à une sorte de vaste cirque assez irrégulièrement disposé et tout construit de masures bizarrement édifiées.

— Eh! là! c'est maître Jehan, le docteur ès arts! s'écria, en s'avançant vers l'ancien escholier, une sorte de géant étrangement accoutré, planté carrément sur ses deux jambes à l'entrée du cirque

et regardant défiler devant lui la singulière foule que Gaulthier d'Aulnay et son compagnon avaient coudoyée tout à l'heure.

— Lui-même, sire duc, répondit Jehan.

— Mais tu n'es pas seul... Quel est ce jouvenceau ?

— Un cavalier de mes amis que je te présente, messire Gaulthier d'Aulnay.

— Ah ! fit le géant en fixant sur le jeune homme un regard scrutateur, serait-il le parent de Philippe, le joyeux compagnon de dame Marguerite, l'aimable épouse de notre cousin le roi de France.

— Son frère, riposta Jehan.

Gaulthier fort étonné que son frère fût connu d'un semblable personnage, sentit son orgueil de gentilhomme se révolter ; il rougit de dépit sous le regard railleur du duc d'Égypte, et il ouvrait déjà la bouche pour répondre de déplaisante façon, lorsque le géant, fin observateur sous sa grossière enveloppe et devinant ce qui se passait dans l'esprit du jeune homme, dit à Jehan :

— Eh ! l'ami, rassure donc ton compagnon et dis lui que le duc d'Égypte, quelque peu cousin du roi de France, n'ignore rien de ce qui se passe à la cour ; assure-le aussi que sous ton égide, il est le bienvenu en mes domaines.

— Je vous avais prévenu, messire, dit Jehan en s'adressant à Gaulthier, que nous nous rendions en un étrange royaume, dont le souverain veut bien me compter parmi ses amis.

Le jeune homme, regardant son compagnon, vit à son visage qu'il parlait sérieusement et n'avait nullement l'intention de s'amuser à ses dépens, en l'amenant en ce lieu.

Il s'inclina et salua le géant.

— Vous arrivez à point, dit celui-ci, pour voir rentrer les gens de bohème et assister à leur résurrection quotidienne.

Et se tournant à demi, il montra à Gaulthier la foule des malingreux qui débouchaient de l'entrée, pressés les uns contre les autres ainsi que des moutons, et à peine arrivés se livraient à d'étranges occupations.

Comme si le Christ eût accompli un gigantesque miracle, les éclopés lançaient au loin leurs béquilles, les bossus se redressaient,

les aveugles gambadaient, les lépreux lavant à la fontaine les ulcères qui les rongeaient, exhibaient des peaux fraîches et luisantes de santé.

— Or çà, maître, dit le duc d'Égypte en laissant Gaulthier tout à son émerveillement et en s'adressant à Jehan, qu'es-tu venu me dire?

En ce moment un personnage tout déloqueté s'approcha du géant et lui parla bas à l'oreille.

— Ah! fit-il à mi voix; puis reprenant tout haut:

— Sais-tu ce que vient de m'apprendre Jacques le Miteux? demanda-t-il; toi et ton compagnon vous avez été surveillés et suivis par un de ces malandrins de la Butte Mauconseil qui a eu l'audace de vous accompagner jusqu'aux Filles-Dieu.

— Par saint Treignant d'Écosse! sacra Jehan, que cette nouvelle inquiéta, et le connais-tu?

— C'est Joël le Cagouleux.

— Par la mort! ce n'est point pour son compte qu'il agit, non plus que dans le désir de s'occuper de mon escarcelle... Qu'est-ce que cela veut dire?

— Si tu le désires, proposa tranquillement le duc d'Égypte, il est très facile de t'en débarrasser.

Jehan réfléchit quelques instants:

— Il est trop tard, répliqua-t-il : car, à l'heure présente, sans doute il rend compte de sa mission à celui qui l'emploie; mais peut-être, en tout cas, serait-il bon de le faire surveiller afin de lui bien trouer la poitrine, au moment opportun.

— Tu as entendu, le Miteux? fit le duc d'Égypte en s'adressant à Jacques; va, ce sont mes ordres.

Puis, se tournant à nouveau vers Jehan, lorsque le malandrin se fut éloigné, il ajouta :

— Allons, dis-moi de suite ce qui t'amène, car le conseil va bientôt commencer.

— Conduis-nous alors en quelque endroit où nous puissions causer sans crainte d'être entendus.

Le géant jeta autour de lui un regard rapide et avisant une sorte de renfoncement écarté :

— Viens çà ! maître Jehan, voici un coin où tu pourras me parler loin des oreilles curieuses.

— Sire duc, fit le docteur ès Sorbonne sans préambule lorsqu'ils furent arrivés à l'endroit indiqué, j'arrive de la Tour de Nesle.

Le géant devint attentif et fixa sur son interlocuteur un regard plein de surprise.

— Ah ! dit-il simplement.

— Oui, reprit Jehan, et messire Gaulthier d'Aulnay en arrive avec moi. J'y suis allé faire certaine expérience curieuse que je te vais narrer.

Et il raconta au duc d'Égypte ce que nous avons vu s'accomplir dans le chapitre précédent.

Le duc, le sourcil froncé au-dessus de l'œil demi-clos, le front profondément plissé, la bouche sérieuse, écoutait les explications de son ami avec un intérêt croissant tellement visible que Gaulthier le remarqua, sans toutefois en définir la raison véritable.

— Voilà, termina Jehan, ce que je viens de faire à la Tour de Nesle.

— Et ton expérience est absolument mirifique, concluante et confirme, ce me semble, tes soupçons.

— Or, continua Jehan de Sarcelles, cette besogne accomplie, cette certitude acquise, j'ai résolu d'entrer implacablement dans la voie de la vengeance, qui est celle de la justice ; aussi ai-je résolu, avant de commencer, de m'entourer de toutes garanties possibles, d'augmenter mes forces par quelque moyen que ce soit ; car la lutte va être sérieuse.

— Et tu m'es venu trouver, compère, fit le duc d'Égypte avec un léger frisson, dans quel but?

— Mais pour traiter avec toi d'une alliance offensive et défensive entre l'Université et le royaume d'Égypte.

— Ouais ! fit le duc non sans un certain embarras qu'il chercha à dissimuler sous un large sourire ; mais cette alliance dont tu parles existe déjà depuis de longues années ; le pays latin n'est-il pas lié avec celui d'Égypte ? Escholiers, basochiens et truands ne vont-ils pas de compagnie ?

— Pour ripailler, sire, et pour chanter, oui, certes.

— Eh quoi ! te faut-il donc davantage?

— Peut-être; et c'est parce que je prévois un jour, prochain peut-être, où il nous faudra batailler de concert, que je suis venu te trouver.

L'œil du géant eut un éclair.

— Certes, continua Jehan d'un ton grave, tu ne peux ignorer, tu sais même que la Tour de Nesle a déjà vomi par ses portes ou ses croisées des cadavres de truands qui sont allés rejoindre en Seine les cadavres des gentilshommes et des escholiers. Oh ! n'essaye point de nier; tu le sais, mais, pour une raison que j'ignore, tu feins de l'ignorer.

Le duc eut un geste de dénégation.

— Par saint Treignant d'Écosse ! exclama Jehan, ne vois-je pas que cette conversation t'embarrasse et que tu voudrais, sinon repousser ma demande, du moins l'éluder! Et cependant, les ribauds tués en Tour de Nesle sont tous du royaume d'Égypte; aucun de ceux qui ont été éventrés n'appartient à la tribu de la butte Mauconseil.

— Tais-toi, gronda sourdement le duc d'Égypte en saisissant Jehan au poignet, tais-toi, tripes du diable ! Je croyais seul posséder ce secret, et si tu n'étais Jehan de Sarcelles, l'un des maîtres compagnons de la grande association qui rayonne sur le monde et dont je suis le chef, tu ne sortirais pas vivant de ce lieu, non plus que ce gentilhomme...

— Par saint Treignant d'Écosse ! ce secret, nous crois-tu donc capable de le dévoiler?... Allons, duc d'Egypte, calme-toi : si je te suis venu trouver c'est que je pensais... car n'es-tu pas responsable de l'existence de tes sujets?

— Oui, grommela le colosse, on fait déjà assez de bruit dans la tribu, à cause de la disparition étrange de ces hommes.

— Le mieux ne serait-il pas de ne rien céler?

— Eh ! par tous les diables ! ne le sais-je pas aussi bien que toi, mieux peut-être, car seul à Paris je connais la vérité;... seul, entends-tu bien, et deux autres encore avec moi, je sais...

— Ah! ah! continua le duc en ricanant, tu me parlais tout a l'heure de hauts et puissants personnages... mais, suffit; pour le



Il l'envoya, tout hurlant, rouler dehors dans la boue. (Page 191.)

moment je ne te puis rien dire encore et, jusqu'à nouvel ordre, je dois ignorer l'identité des truands relevés percés de coups, au pied de la Tour de Nesle.

En écoutant parler le duc d'Égypte, Jehan de Sarcelles fronçait le sourcil et son front se creusait de rides profondes.

— C'est fâcheux, dit-il après un court silence, car je comptais sur ton aide.

— Rassure-toi; il t'est acquis déjà, et te sera peut-être plus efficace que tu ne penses.

— Merci donc; si cependant j'avais besoin de certains services d'ordre particulier, consistant par exemple à surveiller les agissements de truands de la Butte Mauconseil que je soupçonne fort d'employer leurs nuits à d'étrange besogne... m'aiderais-tu ?

Le duc d'Égypte réfléchissait.

— Songe bien, ajouta Jehan en pesant sur chaque mot, que je cours risque de coups de couteau et que tes gens devront me servir de boucliers.

— C'est entendu, à la seule condition cependant que mes truands ignoreront à quelle œuvre ils prêtent leur concours. Pour le moment je te le répète, je ne veux pas étendre plus loin notre traité d'alliance; plus tard nous verrons... sur ce, mon fils, je te quitte, car l'heure du conseil approche; continue tes recherches sans jeter aux échos le bruit de tes découvertes, tiens-moi au courant et surtout méfie-toi.

— De qui ?

— Joël le Cagoulex ne t'a-t-il pas suivi ?

— Oui, mais pour le compte de qui ?

— Je t'en ferai aviser demain ; au revoir compère, j'ai plusieurs mariages à consacrer, au revoir et prends garde.

Sur ce, le colosse serra les mains de Jehan et de Gaulthier et s'éloigna.

Les deux compagnons demeurèrent seuls, le docteur légèrement abasourdi et fort déçu par l'attitude du duc, le sire d'Aulnay n'ayant qu'imparfaitement compris tout ce qu'il avait entendu.

— Allons, messire, dit le docteur, partons d'ici et au plus vite; la nuit tombe et le ciel se couvre de nuages ; il ne fait point bon rôder en ces lieux par l'obscurité, surtout lorsque la lune ne brille pas.

Les deux hommes reprirent la route suivie par eux pour arriver à la Cour des miracles et, accélérant le pas, arrivèrent un peu avant le couvre-feu, à la taverne du *Chat-qui-Pesche*.

Le logis de maître Landry était rempli de bourgeois honnêtes, sages qui se hâtaient, avant l'heure de la fermeture réglementaire, de humer quelques derniers pots, laissant aux gens d'armes du *Cochon-d'Amour* et aux escholiers de la *Pomme-de-Pin*, le soin de batailler avec les soldats du guet, après la sonnerie du couvre-feu.

Jehan de Sarcelles et son compagnon ne remarquèrent point en entrant, Guillaume Feutrier qui les considérait d'un air narquois.

A peine furent-ils installés à une table, que le diacre vint se planter devant eux et dit d'un ton doucereux, en s'adressant au docteur.

— Or çà, maître Jehan, vous avez donc voulu faire admirer, en une seule fois, à votre jeune ami toutes les beautés de la capitale, que vous voilà seulement de retour?

— Eh ! suppôt de Belzébuth ! que t'importent mes actes? s'écria avec colère Jehan de Sarcelles ; tu ferais bien mieux d'aller sonner le glas des morts au Charnier-des-Innocents, et prier le Seigneur Dieu pour la remise de tes péchés.

Un éclair rapide alluma la prunelle sombre du diacre qui, frémissant, dissimula son trouble sous un sourire et répondit d'un ton qu'il s'efforça de rendre indifférent :

— Eh ! maître Jehan; quelle mouche vous pique ce soir; point ne veux m'insinuer dans vos affaires qui, au demeurant, ne me regardent en aucune façon... offrez-moi donc plutôt un gobelet en votre compagnie, et si j'ai quelques péchés cachés, je les joindrai aux vôtres et à ceux de messire d'Aulnay pour les faire absoudre d'un seul coup.

Malgré la répugnance que lui causait la proposition du diacre, Jehan n'osa la rejeter. Au surplus, la gentille Alix était venue se joindre aux trois hommes et, assise à côté du docteur, elle rasséréna immédiatement par sa présence le front de Jehan que l'aspect de Guillaume avait assombri.

Le couvre-feu avait sonné depuis une demi-heure environ ; la salle basse du cabaret était déserte et sombre et, dans leurs chambres respectives, Alix et Gaultier d'Aulnay sommeillaient paisiblement.

Soudain une porte s'ouvrit sans bruit et Landry descendit l'escalier avec précaution, évitant de faire crier sous son corps pesant les marches vermoulues : à tâtons, il se dirigea sur la pointe du pied vers la porte de sortie qu'il entre-bâilla, et vivement se glissa dans la rue.

Après avoir fermé l'huis, constatant que son départ s'était effectué sans encombre il poussa un profond soupir de satisfaction, et rapidement se dirigea vers la Croix-du-Trahoir.

CHAPITRE XIV

Menus propos au « Cochon-d'Amour. »

Deux jours après, il y avait foule au logis de maître Gargouslier où les buveurs discouraient fort d'un événement qui devait se passer le lendemain : cet événement n'était autre que l'entrée solennelle du roi Louis X dans sa bonne ville de Paris.

La fête, au surplus, devait être double, car dame Marguerite de Bourgogne, la Reine, se rendait en grande cortège au-devant de son royal époux.

Et c'était à ce sujet force propos de toute nature dans lesquels revenaient à tout instant les noms de la reine et celui de son conseiller Orsini.

Chaque fois que le nom de l'Italien était prononcé, et le diable sait de quelles épithètes il était accompagné, le front de Gargouslier se plissait profondément, tandis que ses poings se serraient avec force.

Au milieu de cette beuverie générale, un nouveau personnage entra dans le cabaret se glissant par la porte et se faufilant à travers les groupes jusqu'à une table à laquelle il s'assit, et où se trouvait déjà installé un buveur solitaire.

— Enfin, maître Guillaume, dit ce dernier au nouveau venu, vous voilà donc?

— Plus bas donc, par Belzébuth ! gronda le diacre en s'encapuchonnant encore davantage.

— Avez-vous peur d'être reconnu?

— T'aurais-je donné rendez-vous en cette taverne, s'il en était ainsi ? mais, on ne saurait prendre trop de précautions ; il est inutile que quelqu'un, connaissant mon nom, l'entende prononcer, et nous vienne troubler... que s'est-il passé hier? as-tu vu Franc-Picard, et as-tu pu le faire parler?

— Que nenni, maître, j'ai laissé ce soin à un mien ami, bon ribaud, jouant carrément du couteau, mais qui inspirera moins de défiance à l'escholier de Clermont ; car Tristan le Roux, lui aussi, a appartenu autrefois à la basoche...

— Je connais ton homme, interrompit Guillaume Feutrier, trêve de détails... a-t-il pu s'aboucher avec Franc-Picard ?

— Je l'ignore encore ; mais je ne tarderai pas à le savoir, car je l'attends.

Jugeant inutile de poursuivre une conversation de laquelle il n'avait rien à retirer, le diacre enfonça sa tête dans sa capuce et demeura silencieux, tandis que son compagnon humait tranquillement des gobelets de vin d'Argenteuil.

En ce moment, excités par des copieuses libations, les buveurs attablés dans la salle du *Cochon-d'Amour*, hurlaient à tue-tête.

— Il ne se trouvera donc pas un chrétien pour l'éventrer, s'écria tout à coup l'un des consommateurs en enfonçant d'un geste furieux dans la table un long coutelas qui resta fiché en tremblottant.

— Par Notre-Dame du tétin ! exclama un autre, je larderai plutôt de mon poignard, Philippe d'Aulnay, le mignon de la reine, dont le drap d'or nous coûte tant de sueurs.

A ces menaces, Guillaume Feutrier tressaillit et tendit l'oreille.

— Ta sueur ! fit un autre buveur d'un ton gouailleur, ohé ! Bourdillon, ce n'est point ce que tu prodigues le plus.

— La mienne ou celle des autres, peu importe ; comment vivre

aux frais du bourgeois, si le roi le rançonne d'abord et si la cour le pille ensuite ?

— Fort juste ! cria-t-on.

Et des applaudissements éclatèrent de toutes parts.

— Et puis, brailla un troisième, m'est avis qu'outre le drap d'or qu'il nous faut payer pour habiller ces jouvenceaux de cour, il est certaines besognes auxquelles on se livre là-bas... de l'autre côté de l'eau, et qui doivent coûter nombre d'écus.

Gargouslier devint blême et il jeta un rapide coup d'œil sur le compagnon du diacre.

— Qu'entends-tu par là, Jean de Bièvre ? demandèrent plusieurs voix.

— J'entends... j'entends qu'on assassine beaucoup au bord de la Seine et que la Tour de Nesle, quoique domaine royal, en doit savoir beaucoup à ce sujet.

— Oh ! là ! mes maîtres ! fit Gargouslier en s'avançant, vous me paraissez causer de choses dangereuses et pour vous et pour moi. J'ai licence de notre sire le roi de laisser tenir céans joyeux propos et tous autres, hormis ceux qui pourraient toucher à sa royale personne.

— Eh ! tavernier du diable ! s'écria de Jean de Bièvre, que m'importent ta licence et la crainte du prévôt de Paris ? je maintiens qu'il se passe là-bas d'étranges choses et que si l'argentier du roi demande si souvent au pauvre peuple de remplir ses coffres, c'est qu'il les vide entre les mains de ceux...

— Et moi, routier de l'enfer ! hurla Gargouslier, en ouvrant ses larges mains, je prétends que tu vas parler d'autre chose, sinon ces doigts-là vont te coller la langue au palais.

Le truand se leva d'un bond et tirant un coutelas pendu à sa ceinture.

— Par le seigneur Dieu ! rugit-il, un pas de plus et je te fais goûter de ma lame.

D'un bond formidable, Gargouslier fut sur le truand, en un tour de main il lui tordit le poignet et lui arracha son arme.

Puis, avant que Jean de Bièvre eût pu faire un geste, les doigts

du colosse s'abattirent sur sa nuque, tandis que l'autre main l'empoignait aux chausses.

Le soulevant alors comme il eût fait d'une plume, Gargouslier se dirigea vers la porte qu'il ouvrit d'un coup de pied.

Deux fois il balança le truand, puis, soudain ouvrant les mains, il l'envoya tout hurlant rouler au dehors, dans la boue.

Tranquillement ensuite il referma l'huis et retourna s'asseoir dans son comptoir, en disant :

— Avis à ceux qui voudraient continuer la conversation de Jean de Bièvre.

En ce moment, la porte s'ouvrit et donna passage à un personnage qui, après avoir examiné toutes les tables, avisa celle où se trouvaient le diacre et son compagnon, à côté duquel il s'assit en disant :

— Me voici, Joël, tu vois que je suis exact.

— C'est bien, Tristan ! Eh bien ! quoi de nouveau ?

— Beaucoup ; mais avant de parler, où est l'argent ?

— Le voici, Tristan le Roux, fit Guillaume Feutrier, en tirant de sa large manche une bourse assez rondelette ; maintenant je vous écoute.

Tristan regarda le cagouleux, l'interrogeant de l'œil sur cet homme qu'il ne connaissait pas.

— Maître Guillaume t'a invité à parler; obéis.

L'Escholier de Clermont inclina la tête, comprenant que l'individu en présence duquel il se trouvait, était le maître.

— J'ai vu Franc-Picard hier soir; le jouvenceau, comme je l'avais prévu, n'a eu nulle défiance, au contraire, il n'a vu en moi qu'un ancien condisciple, presque un maître... L'escholier est un joyeux compagnon, bon buveur et qui peut, au jeu des gobelets, jouter contre quiconque sans crainte d'être battu...

— Ce préambule est un peu long, maître Tristan, interrompit avec impatience Guillaume Feutrier, au fait, au fait.

— Je ne vous cacherai pas, continua Tristan le Roux, que j'ai été fort étonné des propos qu'après plusieurs et copieuses libations, j'ai entendu sortir des lèvres de Franc-Picard, propos dans lesquels la Tour de Nesle tenait la plus large part.

— Que disait-il ?

— Oh ! des choses assez emmêlées que j'ai eu beaucoup de peine à débrouiller. Ainsi, il m'a conté des histoires de sacs jetés en Seine pour voir de quelle manière ils descendaient le courant, l'émoi des escholiers en découvrant les cadavres de leurs camarades au pied de la Tour de Nesle et la mission donnée à Jehan de Sarcelles de rechercher comment et par qui les escholiers ont été mis à mal.

Tristan s'arrêta.

— Est-ce tout ? demanda Guillaume.

— Eh ! quoi, mon maître, n'est-ce donc point assez pour une première fois ?

— Si fait, si fait, se hâta de dire le diacre qui, pour des raisons particulières, avait à cœur de se ménager l'ancien disciple du collège de Clermont ; mais ce n'est pas suffisant, et puisque tu t'es acquis l'amitié de cet escholier, tu devras continuer à t'intéresser à lui et me tenir au courant de tous ses actes ; tu sauras, chaque jour, par Joël en quel lieu tu pourras me rencontrer.

Ce disant Guillaume Feutrier régla le prix du vin et sortit en murmurant :

— Tout ce que m'a raconté ce Tristan, je le savais déjà ; ce n'était guère la peine de me déranger pour obtenir de si piètres renseignements.

Comme il franchissait le seuil de la taverne, il croisa un truand qui le regarda avec surprise et alla s'asseoir à la table d'un buveur assis en un coin.

— Dis donc, le Miteux, fit le nouveau venu, n'est-ce point Guillaume Feutrier que je viens de rencontrer, sortant d'ici ?

— Parfaitement.

— Que venait-il faire ?

— Causer avec Tristan le Roux et Joël le Cagouleux.

— Qu'a bien pu lui conter Tristan, demanda l'homme qui venait d'entrer ?

— En prêtant l'oreille, j'ai pu entendre quelques mots qui m'ont fait deviner le reste ; il a mis le diacre au courant de sa conversation d'hier avec Franc-Picard.



— Rien alors qu'il ne sût déjà ; tout va bien.

— Ainsi, c'est bien convenu comme il a été dit dans la journée? Je me charge de Joël.

— Oui le Miteux ; moi, je prends Tristan le Roux ; nous allons montrer à ces truands de la butte Mauconseil ce que valent les sujets du duc d'Égypte.

CHAPITRE XV

La Reine de France.

Nous sommes au matin du jour qui doit voir le roi Louis X rentrer dans sa bonne ville de Paris après six mois passés à guerroyer en Aquitaine.

Marguerite de Bourgogne, reine de Navarre depuis quinze ans, à la suite de son mariage avec le Dauphin Loys, et depuis dix-huit mois reine de France, depuis la mort de Philipe le Bel, va remettre ce même jour, entre les mains de son époux les rênes du gouvernement qu'elle tenait en qualité de régente.

Ce n'est point sans amertume qu'elle se résigne à se démettre du pouvoir absolu qu'elle vient d'exercer pendant l'absence du roi.

A mesure, en effet, que ses rêves de grandeur se sont réalisés, son ambition s'est augmentée.

Fille, elle a tué son père, pour s'affranchir d'une tutelle trop sévère à son gré; aujourd'hui femme, elle accueillerait avec joie un veuvage qui la rendrait indépendante.

Ce n'est point cependant que la présence de son époux soit bien gênante; Louis X n'est roi que de nom; c'est la reine qui gouverne, et avec elle son confident et conseiller intime, l'Italien Orsini.

S'il l'eût voulu, l'ancien mire du duc de Bourgogne eût pu occuper une importante fonction à la cour; la charge même de premier ministre lui avait été offerte par le roi; mais l'Italien avait dédaigné les honneurs officiels, mais dangereux et de peu de durée, pour se contenter d'exercer le pouvoir occultement et sans responsabilité aucune.

Donc, le matin que nous la retrouvons, Marguerite de Bourgogne, assise dans un haut fauteuil fleurdelisé, s'abandonne aux mains de ses femmes qui, sous la haute direction de dame Aloyse, pre-

mière camérière, préparent la toilette de la reine pour la réception du roi.

Les dix-sept ans qui sont écoulés depuis la mort du duc de Bourgogne n'ont en rien altéré la parfaite beauté de Marguerite; cette beauté, au contraire, s'est pour ainsi dire complétée ; la jeune fille était belle, la femme est admirable.

C'est toujours le même front blanc et poli comme du marbre; mais on dirait qu'il emprunte une majesté imposante à la couronne royale qui le surmonte; ses yeux, aux longs cils recourbés, ont peut-être moins de langueur qu'autrefois, mais ils brillent d'un éclat terrible et voluptueux; sa bouche, aux lèvres sanglantes, ne semble plus faite pour murmurer de douces paroles d'amour; mais comme elle doit jeter superbement, au milieu des nuictées d'orgie, les cris de la passion folle et de la lascivité satisfaite !

Comme femme et comme reine, Marguerite est loin de se réjouir du retour de Louis X, car elle n'aime point son époux, dont la présence va mettre fin à ses fonctions de régente.

Aussi ne faut-il point s'étonner si ses sourcils contractés, son front plissé et ses lèvres pincées donnent à son beau visage un aspect d'irritation profonde.

Puis insensiblement, sous l'influence d'une pensée, charmante sans doute, les traits se détendent, les rides disparaissent, les yeux se ferment nonchalamment et sur les lèvres entr'ouvertes court un imperceptible sourire.

Elle pense que si ce jour ramène à Paris le roi son époux, il ramène aussi auprès d'elle son favori, d'aucuns disent son amant, le beau Philippe d'Aulnay qu'elle a dû envoyer à la rencontre du roi et dont elle est séparée depuis quatre longs jours.

Puis, brusquement à la vision de Philippe en succède une autre, tout aussi charmante, plus peut-être ; car sous la frange veloutée de ses cils, un éclair a brillé

— Étiennette, demande-t-elle d'une voix languissante à une jeune fille fort occupée à tresser la fauve chevelure de la reine, sais-tu si l'on a pu retrouver les traces de ce jeune homme?

— Lequel? madame, demande la jeune fille.

— Eh ! Pâques-Dieu ! celui qui, l'autre jour, nous a tirées des mains de ces mécréants.

— Maître Tristan le Roux m'a dit ce matin que toutes ses recherches étaient restées infructueuses

Marguerite fronça le sourcil.

— Tu diras à Tristan le Roux, fit-elle d'une voix brève, qu'il continue ses recherches.

Il ferait beau voir, ajouta-t elle railleusement, qu'une reine de France eût une obligation à l'un de ses sujets... Tu entends, Étiennette, que Tristan me trouve ce gentilhomme; je tiens à le récompenser.

Puis elle ajouta, mentalement, pendant que son sein se soulevait comme sous les coups plus précipités du cœur.

— Le récompenser!... Oui, je le veux, car il est beau et il me rappelle mon Philippe!... peut-être est-ce pour cela que je pense à lui?...

En ce moment on heurta légèrement à la porte.

— Qui ose frapper et demander l'entrée, lors de ma toilette? demanda Marguerite d'un ton hautain.

— J'ignore, madame, répondit Aloyse : mais je vais y voir, s'il vous convient.

— Point ne me convient, répondit la reine, continue tes soins.

On heurta à nouveau, plus fort cette fois, en terminant de façon particulière par des coups espacés différemment.

Marguerite fronça le sourcil en murmurant quelques mots inintelligibles ; puis elle dit brusquement à Aloyse.

— Va, ma bonne, ouvre; j'oubliais un rendez-vous donné au seigneur Orsini pour affaires urgentes.

En pénétrant dans l'appartement, l'ancien mire du duc de Bourgogne s'inclina profondément devant la reine et ne releva le front que lorsque Aloyse et les camérières eurent laissé retomber les portières.

Si les années écoulées n'avaient fait, pour ainsi dire, qu'effleurer de leur aile la beauté de Marguerite, elles avaient par contre écrasé sous leur poids le complice de la fille de Robert II.

Le visage jadis olivâtre de l'Italien s'était recouvert d'une teinte

bistrée qui donnait à sa peau comme un aspect décoloré; le front dégarni de cheveux et ravagé par les rides se bombait aux proéminences sourcilières sous lesquelles battaient lentement deux paupières flasques recouvrant à demi les prunelles éteintes ; la barbe soigneusement rasée découvrait des joues molles et tombantes; la lèvre, sans moustaches, apparaissait creusée aux commissures par un pli profond.

Cet homme, à peine âgé d'une cinquantaine d'années, avait déjà l'aspect d'un vieillard

Il ne faudrait point conclure de ce portrait qu'Orsini ne fût plus l'homme d'autrefois; mais si le corps était toujours demeuré alerte et vigoureux, son visage, miroir de l'âme, reflétait une passion terrible qui le torturait depuis nombre d'années, passion bien forte puisque, par moments, elle lui faisait oublier son ambition.

— Vos visites sont rares, messire Orsini, fit Marguerite légèrement gouailleuse en jouant d'une main distraite avec son miroir d'or poli ; quel motif donc vous amène, assez sérieux pour me déranger d'aussi bonne heure ?

— Sérieux, en effet, dame.

— En vérité.

— Quant à l'heure, vous avouerez que c'est à peu près la seule à laquelle je puisse en toute tranquillité causer avec vous.

Marguerite fronça légèrement le sourcil.

Elle sentait sous ces quelques mots poindre des reproches et son cœur altier se révoltait encore, comme trop souvent, hélas, contre cette tutelle en laquelle elle était depuis vingt ans et qui pesait à ses épaules de reine.

Mais que faire? les liens qui l'unissaient à Orsini étaient trop étroitement serrés pour qu'elle pût songer à les dénouer.

Elle se résigna donc et, prenant un air enjoué, elle s'apprêta à écouter l'algarade de son conseiller.

— Je vous ouis, messire ; aussi bien dois-je m'attendre à un langage peu aimable de votre part; depuis quelque temps vous ne me venez voir que pour me molester et me contrarier.

Cela fut dit du ton boudeur d'un enfant pressé d'en finir avec la remontrance de son pédagogue.

— Eh! madame, s'écria l'Italien d'un ton amer, je ne vous moleste que dans votre intérêt, le mien, puisque nos fortunes sont attachées l'une à l'autre. Vous m'avez fait votre conseiller intime, votre confident secret; mais ce n'est point tout que de m'avoir confié ces fonctions, il faut me les conserver. Or, si vous êtes reine, quelque grande que soit votre puissance, elle n'est rien auprès de celle de votre époux qui est roi, lui.

— Mais, riposta, Marguerite étonnée, t'ai-je jamais laissé entrevoir que j'eusse l'intention de ne pas te conserver auprès de moi?

— Vous, non ; mais notre sire le roi le pourrait, s'il le voulait, et Dieu sait si, à la cour, nombre de gens sont désireux qu'il le veuille... Croyez-moi, dame, si les choses continuent de la sorte, le roi voudra bientôt.

— Pâques-Dieu ! exclama Marguerite en riant, te gausses-tu de moi, maître Orsini? le roi vouloir !... sans ma volonté!...

L'Italien hocha la tête.

— Le roi voudra sans votre volonté, du jour où celle-ci n'aura plus prise sur son cœur, dit-il sentencieusement.

— Tu es fou ! le roi m'aime et ne voit que par moi ; et, moi reine de France, tu restes ce que tu es.

— D'accord : il suffit que vous demeuriez reine de France. Le serez-vous toujours?

A ces paroles prononcées d'une voix sévère, Marguerite bondit et, saisissant brusquement Orsini au poignet, elle plongea ses yeux dans les siens, en disant d'une voix rauque.

— Que signifient ces paroles?... tu es trop sérieux pour railler... explique-toi.

L'effroi subit de la reine amena sur le visage glabre de l'Italien un air de satisfaction ; il reconduisit doucement Marguerite jusqu'à son fauteuil et, la faisant asseoir :

— Calmez-vous, madame, fit-il ; l'émotion qui vient de s'emparer de vous m'est un garant que vous prêterez à mes paroles une oreille attentive; chassez donc vos inquiétudes qui, pour le moment, n'ont aucune raison d'être ; si, dans une situation telle que la nôtre, le péril est toujours suspendu au-dessus de nos têtes,

il n'est point aujourd'hui plus imminent qu'hier; et il depend de vous seulement que demain soit comme aujourd'hui.

Marguerite, le menton appuyé sur la paume de la main, écoutait.

— Vous êtes reine, madame ; et ce qui fait votre puissance fait également votre faiblesse; car si vous tenez dans votre main la vie de vos sujets, vos sujets tiennent au bout de leur langue votre couronne royale.

— Quand il te plaira de parler franchement et sans énigme, je comprendrai.

— Eh ! par le Christ! s'écria Orsini impatienté, ne m'avez-vous pas déjà compris? n'avez-vous pas deviné qu'aujourd'hui encore je venais vous parler de vos amours dont la fréquence finira...

— Finira?... interrogea railleusement la reine.

— Ah ! tenez, madame, je ne sais quel jeu vous jouez, mais ce jeu est dangereux et plus encore pour vous que pour moi. Car je ne suis que le serviteur, le bras qui obéit, tandis que vous êtes la tête qui commande.

— Tu oublies, maître, riposta tranquillement Marguerite, certain parchemin écrit de ta main et qui contient toute la combinaison née dans ton cerveau pour protéger mes amours royales en la Tour de Nesle.

— Eh ! répondit dédaigneusement l'Italien, que m'importe? le jour où cette preuve de notre complicité tombera entre les mains du roi, c'est que vous ne serez plus reine de France ; mon ambition et ma vie seront brisés et alors...

— Mais est-ce pour m'entrenir de cela que tu m'es venu déranger?

— Non, madame; je venais, comme je l'ai déjà fait plusieurs fois, vous prévenir encore que les cadavres sont trop nombreux au pied de la Tour de Nesle; que non seulement dans le peuple, mais jusqu'au pied du trône, il court de sourdes rumeurs et que si ces rumeurs parvenaient aux oreilles du roi...

— Eh ! Pâques-Dieu ! ce sont là choses qui ne me regardent point N'est-ce pas toi qui m'as proposé de transporter en l'hôtel de Nesle mes lieux de rendez-vous, me garantissant que tu les saurais protéger?... Ne me suis-je pas, jusqu'à présent, soumise aux conven-

tions établies entre nous... Et cependant combien de fois il en a coûté à mon cœur d'abandonner au couteau de tes assassins celui qui venait de me presser dans ses bras...

— Votre cœur! Marguerite, répéta railleusement l'Italien; votre cœur! mais qu'a-t-il à voir en tout cela? L'amour pur et candide de Philippe d'Aulnay n'est-il donc pas pour lui une pâture suffisante!

A ces paroles, Marguerite se dressa frémissante devant son confident.

— Par Notre-Dame! tais-toi, entends-tu bien, tais-toi; je te défends de me parler de Philippe; je l'aime et rien que de t'entendre prononcer son nom, il me semble que tu souilles mon amour!

— N'en parlons donc point, madame, puisque tel est votre désir; et cependant je voudrais insister sur ce point pour vous supplier de vous contenter de lui et de renoncer à ces nuits sanglantes qui finiront, vous le verrez, par faire rouler à terre votre couronne.

— Eh! crois-tu donc le roi Loys si bon époux qu'il me plaise de rentrer dans le giron marital, car tu sais bien que si j'aime Philippe, je ne me suis point encore donnée à lui.

— Mais, madame, usez de prudence, sinon pour votre sécurité personnelle, du moins pour votre amour... car si Philippe venait à apprendre jamais...

— Tu as raison, Orsini, fit Marguerite pensive : je préviendrai mes sœurs, les princesses Jeanne et Blanche; de quelque temps nous nous abstiendrons.

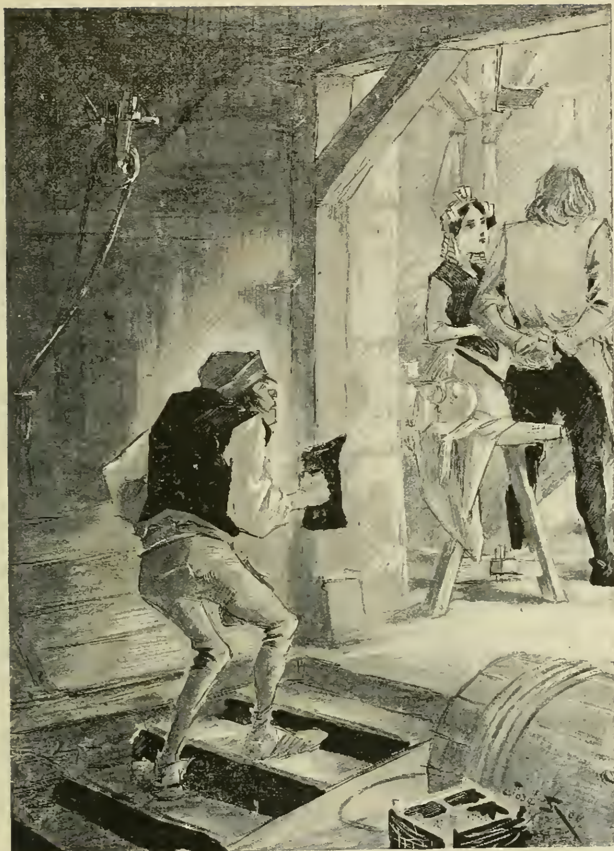
Orsini s'inclina en signe de remerciement.

Marguerite, elle, demeurait silencieuse, fixant sur son confident un regard singulier.

— Maintenant, dit-elle tout à coup d'une voix sarcastique, que nous avons causé de mes amours, si nous parlions des tiens?

Le mire tressaillit et une pâleur livide s'étendit sur son visage.

— Mes amours! murmura-t-il d'une voix étranglée, que voulez-vous dire, madame?... Je n'en ai point...



Une sorte de nain, tout difforme, sortit d'un trou. (Page 208.)

— Tu n'en as plus, veux-tu dire... car tu en as eu autrefois... de curieux.

Orsini dressa la tête ; ses traits s'étaient transfigurés; ses yeux brillaient d'une lueur sombre au fond de leur orbite et un tremblement nerveux agitait ses lèvres.

— Qu'en savez-vous?... et puis quand cela serait! ma situation à la cour ne m'a-t-elle pas obligé à rompre avec les folies de jeunesse?

— Rompre!... est-ce bien toi qui a rompu ou, pour dire la vérité, n'est-ce point l'objet de tes amours qui a disparu?

L'Italien, plus maître de lui, fixa sur Marguerite un regard scrutateur :

— Vous me paraissez bien renseignée, madame, dit-il froidement.

La reine demeura silencieuse.

Tout à coup, une idée traversa le cerveau du mire ; mais, dominant son émotion, il demeura impassible, tandis que sous sa robe, il labourait sa poitrine avec ses ongles.

— Oui, murmura négligemment Marguerite, je sais certaine histoire de vieille femme et de jeune fille, histoire qui se passa la nuit, il y a quelque seize ans, au Charnier-des-Innocents.

L'Italien, comme abêti par ces paroles, se taisait.

La reine continua :

— La jeune fille s'appelait Julienne, je crois, et elle fut violée dans des conditions toutes particulières par l'homme qui plus tard, lui enleva son enfant.

— Mais, sais-tu Marguerite, s'écria Orsini d'une voix rugissante, sais-tu aussi que depuis seize ans cet homme souffre toutes les tortures de l'enfer? car cette jeune fille depuis si longtemps perdue pour lui, il l'aime, il l'adore, il donnerait, pour la revoir, tout l'or qu'il a amassé, toute la puissance qu'il a conquise!

Marguerite, effrayée, recula.

— Oh! continua l'Italien d'une voix suppliante, par votre part de Paradis, madame, je vous en conjure, si vous savez où se cache Julienne, dites-le-moi et vous n'aurez point d'esclave plus dévoué que moi!

— Sur mon âme, répondit la reine, je te jure, Orsini, que je n'ai à ce sujet aucun renseignement.

Orsini, la tête penchée sur la poitrine, demeurait silencieux.

— Tu vois fit Marguerite railleuse, qu'il n'y a pas que les

femmes pour commettre des erreurs, et que les plus sages conseillers eux-mêmes peuvent agir de répréhensible façon.

L'Italien absorbé dans ses pensées, n'écoutait pas.

— Eh! quoi, continua la reine, irritée de ce mutisme, tu pousses la constance en amour jusqu'à conserver pendant seize ans le souvenir d'une douce nuictée!... mais, au fait est-ce l'amour de la femme ou le souvenir de ton crime qui te poursuit ainsi.

— Il est des amours comme des crimes qui ne s'oublient point, Marguerite, répondit froidement l'Italien. Je suis persuadé, moi, que bien que n'en parlant jamais, vous avez conservé vivant au fond de votre cœur le souvenir de Lyonnet de Bournonville et de la nuit du 13 novembre 1305.

Marguerite frissonna.

— Ah! c'était un beau gentilhomme que Lyonnet de Bournonville, poursuivit Orsini d'une voix pleine de sarcasme, et comme ils étaient beaux ses deux enfants, ses deux fils ..

— Assez! assez! s'écria Marguerite pâle et défaite, je te défends de continuer...

— Mais, si j'ai conservé le souvenir de Julienne et de mon enfant, avez-vous donc oublié complètement les vôtres... et ne regrettez-vous pas?...

Orsini s'interrompit, fixant sur la reine un regard singulier.

Marguerite passa fébrilement sur son front ses mains tremblantes.

— Je ne sais... balbutia-t-elle. . je ne puis savoir... peu m'importe après tout. Parlons d'autre chose... veux-tu?... que me disais-tu donc tout à l'heure?... tu me parlais de mes amours... eh! bien, je te promets d'être prudente... de ne plus compromettre ma couronne et ton ambition... Je te promets de faire ce que tu voudras... mais de grâce n'évoque plus ce nom après ces terribles visions.

Accablée, la reine était tombée sur un siège et comprimait de sa main sa poitrine haletante.

— En vérité se dit Orsini, étonné de cette émotion inexplicable, aimerait-elle encore... ou plutôt si le sentiment maternel...

Et d'un regard perçant il cherchait à plonger au fond de l'âme

de cette femme qu'il croyait cependant bien connaître et qui soudain se révélait à lui sous un aspect tout nouveau.

Peu à peu la reine revenait à elle et reconquérait son sang-froid.

— Va, dit-elle, d'une voix brève, en congédiant de la main Orsini, l'heure du départ pour la cavalcade s'approche, il faut me préparer. Va, et souviens-toi de ne jamais me reparler de... de ce qui tu sais.

CHAPITRE XVI

De l'entrée du roi Louis X dans sa bonne ville de Paris.

Ce même jour, comme l'*Angelus* sonnait à toutes les paroisses de la ville, annonçant la prochaine venue de la douzième heure, fixée pour l'entrée du roi, trois personnages sortirent de la taverne du *Chat-qui-Pesche.*

C'étaient Jehan de Sarcelles donnant le bras à la charmante Alix et escorté du sire Gaulthier d'Aulnay.

Tant que nos trois amis suivirent le bord de l'eau, ils purent rire et converser à leur aise, marchant allégrement dans la direction de la porte Bourdel, par laquelle devait sortir la reine se rendant au-devant de son époux.

Mais il n'en fut pas de même, à peine eurent-ils pénétré dans la rue Saint-Honoré.

De toutes les rues, de toutes les ruelles débouchaient en flots tumultueux, bourgeois, manants, ribauds, gens de métiers et de corporations, se poussant, se piétinant pour arriver au plus tôt, jouant des coudes pour percer le mur humain qui les entourait, criant et jurant quand le pied d'un voisin se posait sur le leur ou lorsqu'un coude s'enfonçait dans leurs flancs par trop violemment.

Au milieu de cette foule grouillante, Gaulthier, sur l'invitation de Jehan, dut prendre Alix par le bras, autant pour la protéger contre les remous du flot populaire que pour n'être point séparé de ses compagnons.

— Or çà, messire, demanda soudain le maître ès Sorborne, où vous plaît-il que nous nous allions placer pour mieux voir passer le cortège ?

— Plaisante idée, maître Jehan, que de m'adresser semblable question à moi qui ne connaît point votre ville !

— Si vous m'en croyez, nous irons à la Croix-du-Trahoir ou au carrefour Sainte-Opportune ; ce sont les endroits qui me paraissent les plus favorables.

— Eh ! mais, mon bon ami, fit Alix en s'adressant à son cavalier, m'est avis que la Croix-du-Trahoir est préférable.

— Pourquoi donc ?

— Parce que nous pourrons demander l'hospitalité à maître Gargouslier... et puis voilà deux jours que je n'ai point vu dame Berthe et le temps me dure d'embrasser la pauvre femme.

A ces mots prononcés avec émotion, Jehan jeta sur sa compagne un regard plein d'amour et d'attendrissement, tandis que son bras, bien involontairement sans doute, pressait quelque peu la main mignonne appuyée sur lui.

Quant à Gaulthier, il n'avait pas de trop de ses deux yeux, qu'il écarquillait démesurément, pour regarder cette foule dont le mouvement, la pétulance, la joie, l'aspect multicolore et éblouissant l'émerveillaient au plus haut point ; il ouvrait toutes grandes ses deux oreilles pour mieux ouïr les cris, les chants, les lazzis qui se croisaient dans l'air et formaient une cacophonie étrange mais point banale pour un individu ignorant les grandes villes et leurs foules.

Après bien des jurons et des rebuffades, après nombre de coups de coudes donnés et reçus, Jehan et ses compagnons arrivèrent enfin en la Croix-du-Trahoir où se mouvait un océan de têtes pressées les unes contre les autres.

Depuis le matin déjà, les curieux, en gens connaissant bien leur ville et l'itinéraire du cortège royal, avaient envahi l'endroit, et

attendaient patiemment, en piétinant sur place, que quelque spectacle vînt les dédommager de leur longue attente.

— Par saint Treignant d'Écosse! exclama Jehan de Sarcelles, en apercevant cette foule qui les séparait du *Cochon-d'Amour*, dont le pignon s'élevait en face d'eux de l'autre côté de la place, m'est avis qu'il ne nous sera point facile d'arriver là où nous voulons aller.

Et il se haussa sur la pointe des pieds pour mieux juger de l'effort qu'il faudrait faire pour opérer une trouée dans la muraille humaine qui se dressait devant eux.

Alix, un peu dépitée, plissait ses jolies lèvres dans une moue charmante.

— C'est à croire, poursuivit le docteur, que tout Paris s'est donné rendez-vous à la Croix-du-Trahoir.

— Nous ne pouvons cependant demeurer là où nous sommes, observa Gaulthier; car, à moins de la soulever sur nos épaules, demoiselle Alix ne verrait absolument rien.

— Eh bien, répondit Jehan, essayons d'arriver jusqu'au cabaret de Gargouslier. Mais si vous voulez, messire d'Aulnay, vous marcherez devant; votre surcot de satin et votre épée causeront peut-être au populaire une impression grâce à laquelle nous pourrons trouer la foule; vous, Alix, vous suivrez; quant à moi, je fermerai la marche.

Aussitôt dit, aussitôt fait; Gaulthier s'enfonça comme un coin dans la foule qui, tout en maugréant, s'ouvrait devant le gentilhomme plus facilement qu'elle ne l'eût fait devant la robe du docteur ès Sorbonne; de-ci, de-là, le jeune homme fut bien obligé d'appuyer sa démonstration de quelques coups de pommeau d'épée vigoureusement appliqués sur l'épaule ou dans le dos d'un bourgeois récalcitrant. Mais il ne fut que peu de fois obligé de recourir à cette fâcheuse extrémité, car les seigneurs étaient à cette époque, pour le peuple et le bourgeois, l'objet d'un profond respect.

Cependant, malgré toute l'adresse déployée par le sire d'Aulnay, il arriva un moment où il s'arrêta devant un flot plus compact et plus résistant qui, malgré tous les moyens employés pour le traverser, refusa absolument de se laisser entamer.

Les gens restaient sourds aux jurons de nos deux compagnons ainsi qu'aux supplications d'Alix qui, pressée de toutes parts, commençait à craindre sérieusement d'être étouffée.

Et le dépit de Jehan était d'autant plus grand que quelques mètres à peine les séparaient du *Cochon-d'Amour*.

Soudain, le maître ès Sorbonne eut une idée lumineuse ; il saisit dans ses bras vigoureux la taille fine d'Alix et élevant la jeune fille le plus qu'il lui fut possible au-dessus de sa tête.

— Prenez mon chaperon, lui dit-il, et agitez-le pour essayer d'attirer l'attention de Gargouslier.

— Gargouslier ! Gargouslier ! cria Alix en apercevant le tavernier debout contre le chambranle de sa porte et regardant fort philosophiquement la foule qui, comme une marée furieuse, venait battre les murs du cabaret.

— A moi ! à moi ! continua la jeune fille en agitant dans l'air à tour de bras le chaperon de Jehan.

A la vue de la nièce de son ami Landry, le tavernier du *Cochon-d'Amour* n'hésita point une seconde.

Lentement, pesamment, mais sûrement, il entra dans la foule qui, intimidée par la haute taille et par l'allure formidable du colosse, s'ouvrit docilement devant lui.

Arrivé près de notre petite troupe, il enleva la jeune fille, l'assit sur son épaule et revint, par la trouée qu'il avait faite jusqu'au cabaret, sur le seuil duquel il déposa Alix toute tremblante, mais aussi toute joyeuse.

Gaulthier d'Aulnay et Jehan de Sarcelles avaient suivi le sillon tracé par l'imposante personne du tavernier.

— Ah ! demoiselle, fit Gargouslier dont un large sourire illumina la face, c'est bien à vous de m'être venu rendre visite et dame Berthe va être bien contente de vous voir.

— Et comment va-t-elle aujourd'hui? demanda Jehan avec intérêt.

— Mieux, répliqua le tavernier; son accès de l'autre jour s'est apaisé, mais elle est toujours fort nerveuse et, par moments, ses hallucinations la reprennent.

— Pauvre femme ! murmura Alix d'une voix apitoyée.

Puis, pour répondre au regard interrogateur que Gaulthier fixait sur elle, la nièce de maître Landry lui dit :

— Figurez-vous, messire, que dame Berthe est une bonne amie à moi que j'aime presque comme j'aimerais ma mère et qui se plaît à m'appeler sa fille, dans ses moments de folie.

— C'est une folle? demanda Gaulthier, cédant au mouvement de curiosité craintive que, au moyen âge, les êtres privés de leur raison inspiraient même aux gens d'une classe élevée.

— Oh ! non, répliqua vivement Gargouslier, elle est tout au plus innocente, ou pour mieux dire, elle a perdu la mémoire.

— Et, c'est votre femme, maître tavernier? fit le sire d'Aulnay.

— Non messire, c'est une parente à moi qui vivait en province, et à laquelle de grands chagrins ont fait perdre la raison ; alors, comme j'étais son seul soutien, ie l'ai prise ici où elle tient le ménage.

Puis, interrompant brusquement cette conversation qui, à en juger par des significatifs froncements de sourcils, ne semblait point lui convenir, Gargouslier frappa sur une table.

— Holà! Grimsel! cria-t-il d'une voix formidable, cours me chercher un broc de mon vin de Vougeot, et vous messires, veuillez vous asseoir, car nous avons, avant l'arrivée du roi, le temps de vider quelques gobelets.

A l'appel du tavernier, une sorte de nain, tout difforme, sortit d'un trou qui menait à la cave et apporta, clopin clopant, un cruchon couronné d'une écume rosâtre ; c'était le vin demandé.

— Mais, fit Gargouslier au bout de quelques instants, et se tournant vers Gaulthier, si je ne me trompe, vous êtes bien le cavalier auquel, il y a trois jours, j'ai fourni l'adresse de mon ami Landry?

— C'est cela même, mon maître, et vous voyez que si vous avez bonne mémoire, je ne l'ai pas moins bonne que vous, puisque je me suis rappelé l'invitation que vous me fîtes de venir goûter l'excellent vin que je bois en ce moment.

— Et c'est un grand honneur pour moi ; messire, répliqua Gargouslier.

Puis se tournant vers le nain, qui, tout tremblant, attendait dans un coin.



Câlinement, Alix l'embrassa et la fit asseoir. (Page 211.)

— Grimsel, dit-il, va-t'en quérir dame Berthe et dis-lui que demoiselle Alix est ici.

— Par Notre-Dame du tétin! exclama Gaulthier, en reprenant son gobelet, le joli vin que voilà! je n'en veux point d'autre quand je viendrai vous voir, maître tavernier, et ce sera souvent et en

bonne compagnie, surtout lorsqu'il aura plu à mon frère, le sire Philippe d'Aulnay, de me faire pourvoir d'un bon emploi à la cour.

— Ah! fit Gargouslier d'un ton singulier en fixant sur le jeune homme un étrange regard, messire le capitaine des gardes de la reine Marguerite est votre frère?

— Et par le Saint-Père! oui Philippe est mon frère, mon frère que je vais enfin revoir tout à l'heure après plusieurs mois de séparation.

Le tavernier ne répondit rien; brusquement il saisit un gobelet et, le portant à ses lèvres, le vida d'un trait.

En ce moment, la porte du fond s'ouvrit pour donner passage à une femme au-devant de laquelle Alix se précipita en poussant une exclamation joyeuse..

C'était une tête étrange au masque pâle et amaigri dans lequel les yeux sombres et profonds mettaient deux taches noires, brillant d'un éclat singulier. La bouche bien dessinée, s'entr'ouvrait, par instants, dans un sourire vague qui disparaissait bientôt pour refermer les lèvres, au coin desquelles se creusait un pli profond et douloureux. Sur le front blanc comme de l'ivoire, les cheveux coupés courts laissaient retomber leurs frisons naturels qui faisaient tout autour de la tête comme une brune auréole.

Tout de noire vêtue, cette femme s'avançait lentement, d'une marche indécise, semblant plus grande encore dans les habits sombres qui la drapaient.

Son regard vague d'abord, en entrant dans la salle, s'alluma à la vue d'Alix; elle saisit la jeune fille dans ses bras et couvrit ses joues de baisers passionnés.

— Bonjour, dame Berthe, bonjour, dit Alix avec effusion.

— Comment vas-tu, ce matin, mon enfant? demanda tendrement dame Berthe.

— Mais je vais fort bien, répliqua la jeune fille, et suis fort joyeuse de vous voir en bonne santé.

— Et sans doute aussi d'assister à la riche cavalcade de notre sire le roi? interrogea la folle, sans arrière-pensée.

La jeune fille rougit et son trouble passager amena un nuage sur le front de Jehan de Sarcelles.

— Lui ! toujours lui ! murmura-t-il entre ses dents serrées. Ah ! tant qu'il vivra, elle ne m'aimera jamais.

— Eh bien ! dame Berthe, reprit-il à haute voix, ne venez-vous pas dire bonjour à vos amis?

Ainsi interpellée, la folle s'avança d'un pas craintif, jetant sur le maître ès Sorbonne et sur son compagnon un œil effarouché!

— Messire Gaulthier, fit Alix, je vous présente ma bonne amie, dame Berthe qui m'aime comme m'aimerait ma mère et que j'aime, moi, comme si j'étais sa fille.

A ces mots, la physionomie de la folle devint subitement farouche ; son front se plissa et sa bouche se tordit dans un rictus douloureux, tandis qu'un léger tremblement agitait tous ses membres.

Câlinement Alix l'embrassa et la fit asseoir à côté d'elle.

Jehan surprit l'étonnement de Gaulthier à la vue de la soudaine transformation qui venait de s'opérer dans l'attitude de la folle ; il se pencha vers le jeune homme et lui dit bas à l'oreille :

— Ne concevez aucune inquiétude, messire, car vous venez d'assister aux états les plus violents dans lesquels la plonge ordinairement sa misérable maladie. Du reste, Alix est là, qui va la calmer d'un mot, car cette pauvre femme a pour ma jeune amie une si profonde affection qu'elle lui obéit comme une enfant.

— Savez-vous, répondit Gaulthier dont les yeux ne quittaient pas le visage de la folle, que cette femme est admirablement belle !

— Vous n'êtes point le premier à vous en apercevoir ; et grand est le nombre des hommes de toutes conditions qui ont rôdé et rôdent encore aujourd'hui autour de ses cottes ; mais, outre que les sens chez elle paraissent morts, il semble que les paroles d'amour ne parviennent pas jusqu'à son oreille.

La conversation des deux jeunes gens fut interrompue par un grand bruit venant du dehors.

— Bon saint Josse ! fit Jehan, si j'en juge d'après ces clameurs, le cortège ne doit pas être loin.

— S'il en est ainsi, vous ferez bien de vous hâter de prendre place aux croisées, riposta Gargouslier.

— Et vous! maître, demanda Gaulthier en voyant le tavernier demeurer dans la salle basse, ne montez-vous point avec nous?

— Oh! moi, je demeure céans et me vais planter devant la porte pour empêcher qu'à la première poussée la foule n'envahisse ma taverne; du reste, ajouta-t-il avec un sourire d'orgueil, ma taille me permettra de voir par-dessus tous ces badauds.

Quelques minutes après, dame Berthe, Jehan de Sarcelles et Alix étaient installés à une fenêtre, tandis que Gaulthier, lui seul, occupait l'autre.

Ce n'était pas sans un certain trouble que le maître ès Sorbonne sentait appuyée contre son épaule la jolie tête d'Alix, et il écoutait avec ravissement le joyeux babil de la jeune fille.

Mais, par moments, son front s'assombrissait, lorsqu'il réfléchissait que cette gaieté n'avait qu'une cause : la perspective de voir passer Philippe d'Aulnay au milieu de cette brillante cavalcade.

Malgré l'élévation de son esprit et la grandeur de son âme, Jehan, à cette pensée, ne pouvait maîtriser entièrement le mouvement de colère et même de haine qui s'élevait du fond de son cœur. Et cependant il eût été désolé de laisser soupçonner à celle qu'il adorait les sentiments contraires qui l'agitaient, tant il craignait que, dans la naïveté et la candeur de son esprit, la jeune fille ne l'éloignât d'elle.

Brusquement, il s'écarta de la fenêtre et, sous prétexte de donner à Gaulthier des explications sur les membres du cortège, il alla s'accouder à côté du sire d'Aulnay.

En ce moment même des sergents débouchèrent par la rue Saint-Honoré, refoulant brutalement le populaire que le sans-façon des gardes n'empêcha pas de hurler à tue-tête :

— Noël! Noël! pour le roi Loys.

Éblouis par l'éclat des armures et la richesse des costumes, Gaulthier, une main sur les yeux, cherchait avidement son frère parmi la troupe compacte de soldats et de gentilshommes qui défilaient à quelques pas de lui.

— Par saint Treignant d'Écosse! s'écria soudain Jehan de Sarcelles, voici un jeune seigneur, messire d'Aulnay, dont la vue vous doit être agréable?

— Et où cela? demanda le jeune homme.

— Il est cependant bien facile à voir : c'est lui qui est tout seul au milieu de la rue; il précède, en qualité de capitaine des gardes, la haquenée de dame Marguerite de Bourgogne.

— Philippe! mon frère! cria Gaulthier, en agitant son chaperon.

Le capitaine des gardes tourna la tête et apercevant celui qui l'appelait, il dirigea au milieu de la foule son cheval au plus près du cabaret et lança ces mots :

— Bonjour frère! dans deux heures au *Chat-qui-Pesche.*

Puis adressant du bout des doigts un gracieux salut à Alix qui, toute rougissante, lui souriait, le cavalier rejoignit le cortège.

Gaulthier, l'âme inondée de joie d'avoir revu son frère, se tenait debout sur la croisée et voyant la reine, fort intriguée de la courte absence de son capitaine, chercher des yeux quel motif pouvait l'avoir poussé à abandonner son poste, le jeune homme agita en l'air son chaperon en criant d'une voix éclatante :

— Noël à noble dame Marguerite de Bourgogne! Noël! Noël à la reine de France!

Ces paroles arrivèrent, quoique indistinctes, aux oreilles de Marguerite qui tressaillit sur sa monture en apercevant celui qui venait de la saluer avec tant d'enthousiasme.

Une légère rougeur monta à son front, tandis qu'une flamme rapide allumait son regard.

D'un mouvement instinctif, elle ralentit l'allure de sa haquenée; puis, après avoir longuement fixé Gaulthier d'Aulnay, elle tourna la tête vers un cavalier de son escorte qui vint se ranger à son côté.

D'un geste imperceptible, elle désigna le jeune homme en murmurant quelques mots; puis le cortège se remit en marche.

Deux heures après, Gaulthier d'Aulnay, attablé au *Chat-qui-Pesche*, attendait, avec impatience, le moment d'embrasser son frère.

Une autre personne, elle aussi, atttendait le capitaine des gardes de la reine Marguerite de Bourgogne, c'était la gentille Alix.

La jeune fille allait, venait par le cabaret, qu'elle remplissait de sa fébrilité, car il lui était impossible de demeurer en place.

Jehan de Sarcelles, assis en un coin, assistait la mort dans l'âme à cette agitation nerveuse, indice de ce qui se passait dans le cœur de la jeune fille ; et l'irritation sourde du docteur ès Sorbonne était d'autant plus grande qu'il sentait peser sur lui les regards observateurs de Guillaume Feutrier, installé à sa place habituelle au coin de l'âtre.

A celui-là non plus le retour à Paris de Philippe d'Aulnay ne semblait pas convenir, car son visage était plus blafard que de coutume ; seul l'air contristé de Jehan semblait donner aux traits cauteleux du diacre un air de contentement.

Soudain, une exclamation joyeuse partie du seuil de la taverne fit lever toutes les têtes. Philippe d'Aulnay venait d'arriver. Gaulthier se précipita, les bras ouverts, et un moment les deux frères se tinrent embrassés.

Puis, après cette longue accolade, ils s'assirent l'un près de l'autre.

— Bonjour, ma mie, dit Philippe en envoyant du bout des doigts un baiser à Alix.

La jeune fille rougit bien fort, inclina la tête, mais demeura à sa place.

— Eh quoi ! mignonne, fit le capitaine des gardes, d'un ton de reproche amical, ne venez-vous point céans ?

La jeune fille secoua négativement la tête.

— Bonjour, maître Jehan, bonjour messire Guillaume, fit Philippe sans s'occuper davantage de la nièce de Landry.

Puis s'adressant à son frère :

— Mais quel vin bois-tu là ? dit-il en faisant claquer sa langue contre son palais ; holà ! Landry, tu ne connais donc plus mes goûts ? apporte-nous de ce vin de Joigny que tu me sers habituellement.

— Eh bien ! ma mie Alix ! ne me venez-vous pas souhaiter la bienvenue, demanda-t-il en se tournant vers la nièce du cabaretier qui s'avança alors timidement.

— Messire, répondit Alix avec un léger tremblement dans la voix, je suis votre humble servante.

— Par Notre-Dame ! exclama Philippe, elle est de jour en jour plus fraîche et plus jolie ! Ah ! maître Landry, si elle n'était ta nièce, je crois que je lui ferais la cour.

La jeune fille eut un sourire radieux en entendant ces mots prononcés cependant sans conviction aucune, car, sans plus s'occuper d'Alix, Philippe saisit affectueusement les mains de son frère.

— Eh bien ! Gaulthier, est-ce ainsi que tu me donnes des nouvelles de ta santé.

— Des nouvelles ! riposta Gaulthier, mais n'est-ce pas plutôt toi qui as du nouveau à me conter ; car moi je suis tel que tu m'as quitté il y a trois mois ; tandis que toi...

Et d'un geste large le jeune homme compléta sa pensée.

— Oui, dit Philippe avec un sourire de contentement, je n'ai guère à me plaindre de la fortune qui a bien voulu me sourire dès mon arrivée à Paris. Bast ! je ne m'en glorifie pas outre mesure et ne me dissimule point que mon mérite personnel est pour peu dans la situation que j'occupe.

— Tu te calomnies, frère ; laisse-moi te dire, sans compliments, qu'il doit y avoir à la cour peu de cavaliers aussi galamment tournés que messire Philippe d'Aulnay.

L'autre se mit à rire.

— Je ne te chicanerai pas là-dessus ; d'autant plus qu'il est évident que le chemin si rapidement parcouru par moi ne l'a été que grâce à mes avantages physiques. Mais c'est là précisément ce qui doit te rassurer sur ton propre avenir ; car tu sais qu'il y a entre nous beaucoup de ressemblance. Or, il ne manquera pas à la cour de femmes pour te le laisser entendre ; de ce jour-là ta fortune sera faite.

— Mais elle est, je crois en bon chemin, riposta Gaulthier avec un léger sourire.

Il raconta alors à son frère l'aventure qui lui était arrivée le jour même de son entrée à Paris et le sentiment de sympathie qu'il avait cru surprendre chez la dame masquée.

Philippe demeura un moment tout pensif ; le front plissé et les

lèvres pincées, il cherchait dans sa mémoire quelle pouvait être la femme à laquelle son frère avait rendu ce signalé service.

Mais bientôt son visage se rasséréna.

— Non, c'est impossible, je suis fou ; murmura-t-il à part lui.

Puis, tout souriant.

— Bravo! Gaulthier; voilà un beau début qui, moi aidant, pourra te mener loin... car, vois-tu, la protection d'une femme vaut celle de dix seigneurs, quelque puissants qu'ils soient.

— Tout comme la protection de la reine l'emporte sur celle du bon roi Loys.

Philippe eut un geste d'orgueil.

— Eh quoi ! tu sais déjà que dame Marguerite veut bien m'honorer de sa faveur?

— Dame ! c'est le bruit public.

— Il est vrai que la chose est assez visible, riposta le jeune homme avec fatuité.

Puis saisissant la main de son frère et se penchant vers lui, avec un éclair dans les yeux.

— Mais ce que personne ne voit, Gaulthier, c'est mon amour pour elle.

— Dis-tu vrai; ne crois-tu pas plutôt?...

— Non, je l'aime, je l'adore, j'en suis fou et je souffre profondément ; car, j'en suis jaloux.

— Tu as raison, mon pauvre Philippe, tu es fou ; toi, jaloux ! et de qui? de la reine.

— Oui, murmura Philippe, les dents serrées et les sourcils froncés, oui je suis jaloux d'elle et au point qu'en chevauchant ces ces jours-ci aux côtés du roi, il m'est passé parfois par la tête la pensée de lui plonger ma dague dans les épaules.

— Malheureux ! s'écria Gaulthier épouvanté.

— Eh ! riposta Philippe, tu n'as point encore aimé, Gaulthier, et tu ne peux me comprendre; mais si jamais, ce dont Dieu te garde ! tu laisses un sentiment profond et sincère s'emparer de toi, tu verras ce que l'on souffre.

— Pauvre frère !

— C'est au point, et j'en rougis de honte, que mon désir le plus



Gaulthier tressaillit en reconnaissant la jeune fille. (Page 222.)

ardent, tu n'en doutes pas, est de te présenter à la reine, et que malgré moi je tremble...

— Et de quoi?

— Que tu ne la trouves be

— Mieux que cela, adorable; je l'ai aperçue aujourd'hui pour

la première fois et j'ai beau chercher dans mes souvenirs, je ne me rappelle point avoir jamais vu de femme plus capable d'ensorceler un homme.

Philippe fixait sur son frère un regard plein d'inquiétude.

— Tu vois, dit-il : que sera-ce donc quand elle t'aura parlé ?

Gaulthier prit un air grave.

— Mais tu m'offenses, Philippe ; ne suis-je point gentilhomme et, de plus, ton frère ; et la dame que tu aimes ne doit-elle point m'être doublement sacrée ?

— Pardon, frère, pardon ; mais, vois-tu, cette femme, c'est toute ma vie et je tremble à tout moment pour mon amour.

— N'es-tu point de taille à le protéger ?

— Contre les autres, assurément ; mais contre elle-même...

— Ne t'aime-t-elle donc pas ?

— Oh ! certes, et cependant il est des moments où j'en doute ; mais on dirait qu'elle lit dans mon cerveau comme dans un livre ouvert ; car à peine de sombres pensées commencent-elles à m'envahir qu'un sourire d'elle vient les dissiper.

— Pauvre frère !

— Tu me plains, Gaulthier ! et pourtant je ne donnerais pas mes tourments pour tout le bonheur de la terre.

Puis, passant la main sur son front, comme pour en chasser les idées noires qui l'obsédaient, Philippe dit avec enjouement.

— Bast ! que veux-tu, la fatalité est là contre laquelle personne ne peut lutter ; s'il est écrit que mon bonheur doit être court, j'essayerais en vain de le prolonger... Ainsi donc demain, je demanderai pour toi une audience à la reine et nous commencerons ta fortune.

— Merci, frère ; mais penses-tu réussir ?

— Cornes de bœuf ! j'en suis certain ; car, outre la faveur de la reine, il y a à la cour je ne sais quelle puissance inconnue de moi qui paraît me protéger, et me guide dans le chemin périlleux que doit suivre tout courtisan ; ce quelqu'un que, malgré toutes mes recherches, je ne suis point encore parvenu à découvrir, ce quelqu'un, j'en ai le pressentiment, va reporter sur toi une partie de la sympathie qu'il me témoigne.

— Allons! frère, espérons que les choses iront aussi bien que tu me le dis et raconte-moi un peu la vie que tu mènes ici.

— Eh! par Notre-Dame! en si peu de temps ai-je pu prendre des habitudes? mes joies et mes peines se résument en ceci; j'aime Marguerite et elle m'aime, du moins je le crois; je reste au palais le plus longtemps possible en prolongeant mon service auprès de la reine; puis je viens en cette taverne vider quelques brocs en compagnie de Jehan de Sarcelles et de Guillaume Feutrier. Tu vois, c'est peu et c'est beaucoup, comme il te conviendra. Quant à toi, dont le cœur est libre, tu peux à ta fantaisie fréquenter le Pont-aux-Meuniers et faire voler les cornettes par-dessus les moulins. Je te demanderai seulement d'épargner la gentille Alix; d'abord elle est la nièce de ce bon Landry et ensuite je sais certain maître ès Sorbonne qui serait fort marri si mauvaise aventure lui survenait.

CHAPITRE XVII

Où Guillaume Feutrier prend ses dispositions.

Le lendemain matin, dame Aloyse était fort occupée à préparer le petit-lever de la reine, lorsqu'un bruit léger se fit entendre à une des petites portes de l'appartement.

— C'est sans doute le sire Philippe d'Aulnay qui désire vous entretenir, fit la camériste.

Le premier mouvement de la reine fut de refuser l'entrée au jeune homme; mais, après réflexions, elle ordonna qu'on l'introduisît.

En pénétrant, le capitaine de gardes jeta autour de lui un regard soupçonneux, fouillant de l'œil les tentures comme s'il eût craint qu'un homme ne fût caché derrière leurs plis.

— Ah! c'est vous! messire, dit la reine en congédiant du geste sa camérière; qu'avez-vous donc de si important à me narrer que vous n'ayez pu attendre le moment de mon lever?

Philippe tressaillit.

— Oh! ma reine, murmura-t-il d'une voix colère et suppliante, cette absence de quelques jours a-t-elle donc diminué votre amour, que vous trouvez ma visite importune?

— Eh! Pâques-Dieu! répondit Marguerite avec un imperceptible froncement de sourcils, vous ferez si bien Philippe que vous m'obligerez à me repentir de mes faveurs et que le roi mon époux vous enverra dans quelque cachot réfléchir sur les inconvénients d'un amour trop haut placé.

— Excusez ma hardiesse, madame, riposta le jeune capitaine, froissé par l'accueil de la reine; mais je ne viens point, comme vous semblez le croire, vous fatiguer de mon amour; je viens solliciter de votre bienveillance une grâce...

— Tu ne me fatigues, ni me gênes, répliqua la reine touchée malgré elle de l'humilité de son amant; s'il en était ainsi je t'eusse laissé gratter inutilement à la porte... Voyons, que désires-tu?

— Une charge à la cour pour un gentilhomme qui m'est cher et dont je veux aider la fortune.

— Une charge à la cour!... Pâques-Dieu! ils sont tous les mêmes... te figures-tu donc qu'il n'y a qu'à en donner à quiconque en demande?

— Mais, ma reine, suis-je quiconque?

— Seigneur Philippe d'Aulnay, riposta Marguerite avec hauteur, vous semblez depuis quelque temps prendre trop souvent à tâche de me rappeler que je vous ai accordé mes bonnes grâces.

— Oh! ma reine, fit le jeune homme en s'inclinant profondément, excusez mon amour; car seul il est coupable.

Marguerite ne l'écoutait pas.

L'image de l'inconnu, qui par deux fois s'était trouvé sur sa route, se dressait charmante devant ses yeux et elle attendait avec impatience le résultat des démarches qui avaient dû être faites pour savoir qui il était.

Puis machinalement son regard se porta sur Philippe, et son attitude humble d'amoureux dédaigné lui fit pitié.

— Allons, dit-elle d'une voix douce, il ne sera pas dit, beau capitaine, que je vous aurai refusé quelque chose durant ma régence ; mais hâtez-vous, car vous savez que je remets mon pouvoir entre les mains du roi, aujourd'hui même au conseil.

Philippe était radieux.

— Vous plaît-il, madame, demanda-t-il, que je vous présente de suite mon protégé de la fidélité et du dévouement duquel je puis vous répondre entièrement.

— Mais comment se fait-il que vous ne m'ayez jamais parlé de lui, Philippe ?

— Parce que, madame, il est arrivé à Paris il y a trois jours seulement.

Involontairement Marguerite tressaillit.

— Et ce gentilhomme, demanda-t-elle lentement, quel est-il ?

— Mon frère, madame.

— Ton frère ! exclama la reine. Le gentilhomme dont tu me parles...

— N'est autre que mon frère Gaulthier que je vous eusse présenté plus tôt si ma mission ne m'en avait empêché.

— Si c'était lui, pensa Marguerite.

Puis elle ajouta tout haut :

— Eh ! que ne m'as-tu dit son nom de suite ! certes oui, je le veux bien accueillir.

— Oh ! merci, ma reine, de vouloir bien reverser sur mon frère une part de la faveur dont vous m'honorez... mais de la faveur seulement, ajouta-t-il d'une voix suppliante.

— Philippe, dit Marguerite, vous m'offensez... allez quérir votre frère et me l'amenez.

A peine le jeune homme avait quitté l'appartement que, derrière une tapisserie, un petit grattement se fit entendre.

— Enfin ! dit la reine en soulevant la tenture et en démasquant une petite porte qui s'entre-bâilla pour laisser passer la tête de Tristan le Roux.

— Eh ! bien ? demanda Marguerite.

— Ce jeune homme se nomme Gaulthier d'Aulnay et est le propre frère de votre capitaine des gardes.

— Lui, s'écria la reine. Ah ! mon pressentiment ne me trompait pas tout à l'heure.

Et, de ses deux mains appuyées sur sa poitrine, elle comprimait les battements de son cœur.

— C'est bien, va-t'en, dit-elle tout à coup en entendant des pas retentir dans la galerie.

Elle venait de laisser retomber la tapisserie quand la porte s'ouvrit et donna passage à Philippe d'Aulnay escorté de Gaulthier.

La reine fixa sur le jeune homme un regard ardent, puis elle lui dit :

— Approchez-vous, seigneur Gaulthier d'Aulnay ; nous vous donnons notre main à baiser en signe de la bonne amitié que voulons vous porter à cause de votre frère.

D'un geste plein de respect et d'élégance, Gaulthier mit un genou en terre et saisissant la main qu'on lui tendait y appuya ses lèvres.

Un frisson secoua la reine qui nerveusement retira sa main, tandis que ses paupières s'abaissaient d'un mouvement lent et plein de volupté.

En ce moment, Etiennette, la plus jeune des caméristes de la reine et aussi sa favorite, entra dans la pièce.

A sa vue, Gaulthier tressaillit en reconnaissant la jeune fille qui accompagnait la dame masquée.

— Qu'avez-vous donc, messire Gaulthier, demanda la reine en recommandant d'un geste le silence à Etiennette.

— Excusez-moi, madame, répliqua le jeune homme, si je n'ai pu retenir un premier mouvement de surprise en voyant mademoiselle.

— Eh ! quoi ! fit la reine railleuse, à peine arrivé à Paris, auriez-vous déjà eu le temps de nouer une intrigue à la cour?

Puis s'adressant à Etiennette.

— Ce seigneur est le sire Gaulthier d'Aulnay, mon enfant, le connais-tu?

La jeune fille hésita; puis devinant sans doute la pensée de la reine, elle répondit.

— Mais, madame, ce seigneur est celui dont il vous a été parlé par...

— Inutile, interrompit Marguerite, d'en dire davantage; laisse-nous.

Fort intrigué, Philippe regardait alternativement son frère et la reine, cherchant à comprendre le sens des paroles prononcées par la jeune fille.

— Mais cette enfant, madame, fit Gaulthier, est la suivante d'une noble dame à laquelle, le jour même de mon arrivée à Paris, j'eus le bonheur de rendre un léger service.

— Eh quoi! s'écria Philippe en fronçant le sourcil, tandis que son œil se fixait avec inquiétude sur Marguerite impassible et souriante, Etiennette est la jeune fille...

— Quoi de surprenant à cela, Philippe? interrompit Gaulthier.

— Mais il se pourrait alors que cette dame fût la reine elle-même.

— Par ma foi! vous êtes fou, dit Marguerite en pinçant les lèvres; le jour dont vous parlez, j'avais cédé Etiennette à une dame de la cour qu'il m'est inutile de vous nommer, et c'est à elle que votre frère à sauvé la vie.

— Oh! madame! fit Gaulthier tout confus.

— Ainsi donc, vous êtes ce hardi et beau cavalier dont on m'a tant parlé depuis deux jours... Oh! je comprends l'enthousiasme de la dame et, avant même que de vous connaître et de savoir que vous étiez le frère de mon cher Philippe, j'étais toute disposée en votre faveur.

Philippe, le visage blême et l'œil courroucé, écoutait parler la reine dont chaque mot lui entrait dans le cœur comme une lame de poignard

Quant à Gaulthier, il fixait sur Marguerite un regard étonné et indécis.

— En vérité, madame, dit-il soudain, si vous ne m'affirmiez que la dame à laquelle j'ai eu l'insigne honneur de rendre ce léger service est une autre que vous, je croirais...

— Que croiriez-vous, messire?

— Que cette dame est vous-même

— Pâques-Dieu ! fit la reine avec vivacité, vous allez vite dans vos suppositions, messire Gaulthier d'Aulnay.

A ces mots, l'indécision du jeune homme cessa ; car il venait de reconnaître dans le juron favori de la reine celui que la dame inconnue avait lancé plusieurs fois devant lui.

Un sentiment étrange envahit son âme et il résolut, puisque Marguerite voulait conserver l'incognito, de lui obéir et de cacher ses soupçons surtout à son frère.

La reine regardait alternativement les deux jeunes gens, lisant sur le visage de Philippe la rage jalouse qui lui déchirait le cœur, et sur les traits de Gaulthier le trouble intérieur qui l'envahissait.

— Capitaine, dit-elle soudain à Philippe, nous vous accordons d'autant plus volontiers votre requête en ce qui concerne votre frère que nous avons promis à la dame dont s'agit de récompenser, en son nom, son sauveur inconnu dès qu'il aurait été retrouvé. Nous tiendrons notre promesse de grand cœur en raison des liens qui vous unissent. Demandez et, s'il est en mon pouvoir de répondre favorablement, je le ferai.

— Madame, dit Philippe en s'inclinant, je ne saurais mieux faire, dans l'intérêt même de mon frère, que de m'en remettre entièrement à votre sagesse.

— Puisqu'il en est ainsi, je renvoie à demain ma réponse, car voici l'heure du conseil qui sonne et, ma régence prenant fin, je me réserve d'intercéder auprès de mon royal époux pour quelque charge dans sa maison. Sur ce, messires, je vous donne congé.

Et Marguerite tendit sa main aux jeunes gens qui, ployant le genou, y déposèrent un baiser et se retirèrent.

Comme ils sortaient de l'appartement, ils rencontrèrent dans la galerie Orsini qui venait à leur rencontre.

— Eh ! c'est le seigneur Philippe d'Aulnay ! s'écria-t-il d'un ton de joyeuse surprise, quel heureux hasard me vaut le plaisir de vous voir?

— Mais le plaisir et l'honneur sont pour moi, répliqua le capi-



.. se leva, arpentant fiévreusement à grands pas sa pièce de travail. (Page 231.)

taine des gardes ; je sors de chez madame la reine à laquelle je viens de présenter le sire Gaulthier d'Aulnay, mon frère, que je vous demande la permission de vous présenter également.

L'Italien s'inclina gracieusement, observant à la dérobée le frère de Philippe.

Puis, avec un léger sourire :

— *Per Bacco!* dit-il, je vous croyais seul au monde, messire d'Aulnay; aussi me voyez-vous ravi de ce que la nature vous ait donné pour frère un cavalier aussi parfait; permettez-moi de vous faire tous mes compliments.

Gaulthier salua, tout rougissant de l'éloge qui venait de lui être adressé.

— Sois fier de ce compliment, mon frère, dit Philippe, car la bouche qui vient de te le faire en est fort avare; elle est en outre la plus autorisée du royaume après celles du roi et de la reine. Je te présente le seigneur Orsini, mire de sa majesté le roi et conseiller intime de notre dame la reine.

Cette fois, Gaulthier ne rougit pas; il considéra avec une curiosité quelque peu mêlée d'effroi cet homme qui passait à juste titre pour l'âme damnée de Marguerite et auquel le peuple attribuait, avec juste raison, sa misère et ses souffrances.

— Et sans doute, fit l'Italien, venez-vous demander pour votre frère quelque charge élevée? s'il en est ainsi, souvenez-vous que je serai trop heureux de mettre à votre disposition le peu d'influence dont je jouis auprès de la reine.

— Nous sommes, mon frère et moi, confus de votre bonté, seigneur Orsini, répondit Philippe, et très fiers de la faveur dont vous voulez bien nous honorer. Malheureusement nous n'en pourrons guère profiter, notre dame la reine venant d'agréer messire Gaulthier d'Aulnay.

— Vous m'en voyez ravi, riposta l'Italien, je regrette seulement de n'être pour rien dans le bon vouloir de la reine; nonobstant soyez certain que je ne vous perdrai pas de vue, sire Gaulthier, et si, par la suite, je puis vous être utile, comptez sur moi.

Les jeunes gens s'inclinèrent.

— L'heure du conseil approche, messires, et j'ai auparavant quelques travaux à terminer; il me faut vous quitter.

Et, leur faisant de la main un geste amical et protecteur, le mire s'éloigna.

— Italien maudit! corbeau de malheur! je te rencontrerai donc

toujours comme l'oiseau de mauvais augure! grommela Philippe en entraînant son frère fort étonné de ce langage.

Au moment où ils traversaient la dernière cour conduisant à la poterne du bord de l'eau, ils faillirent se heurter à Guillaume Feutrier qui venait en sens contraire, la tête penchée sur la poitrine et paraissant profondément enfoncé dans ses réflexions.

— Par mon âme! exclama Gaulthier, mais c'est le maître diacre du *Chat-qui-Pesche!*

— Lui-même, répondit avec un sourire obséquieux le diacre en enveloppant les deux frères d'un regard inquisiteur.

— Que Satan l'étripe! gronda Philippe dont la mauvaise humeur s'augmentait de ces diverses rencontres.

— Le seigneur Philippe n'est-il point en bonne santé? demanda Guillaume Feutrier d'un ton légèrement narquois, ou plutôt les choses n'iraient-elles point à son gré?

— Je me porte fort bien et mes affaires vont à merveille, riposta le jeune homme d'un ton bourru; en tout cas, s'il en était autrement, ce n'est point à vous que je demanderais d'y porter remède.

— Ce serait une faute, messire, répliqua gravement le diacre; ma charge de directeur de la reine me met à même de rendre bien des services que vous auriez tort de négliger.

— C'est vrai! exclama Philippe en ricanant; c'est que, par ma foi, malgré ta robe de moine, tu ressembles plutôt à un suppôt de l'enfer! Par moments, il me semble voir tes mains se crocher et tes pieds se fourcher... Ah! ah! n'était ton dos privé de cet appendice caudal qui orne tous les serviteurs de Satan, on te pourrait prendre pour l'un d'eux, rien qu'en voyant ta figure! Ah! ah! adieu, maître Feutrier, nous allons de ce pas vider un gobelet au *Chat-qui-Pesche;* nous souhaiterons le bonjour de ta part à la gentille Alix.

Le diacre fixa sur les deux jeunes gens qui s'éloignaient un regard chargé de haine.

Il avait, sans sourciller, supporté les plaisanteries de Philippe; mais, au nom d'Alix, il devint tout pâle et ses lèvres tremblèrent de colère.

Un moment, il demeura à la même place, se demandant s'il ne se rendrait pas au cabaret afin d'y demeurer, comme il avait cou-

tume de le faire, tout le temps que Philippe lui-même y demeurerait.

Mais, sans doute, sa visite avait-elle un but important ; car, refoulant sa jalousie au fond de son cœur, le diacre pénétra dans le palais où sa qualité de confesseur de dame Marguerite de Bourgogne lui donnait ses grandes et ses petites entrées.

Cependant, ce ne fut point vers le logis de la reine, mais vers celui d'Orsini qu'il dirigea ses pas.

Arrivé à la porte du cabinet dans lequel le conseiller intime expédiait les affaires du royaume, le diacre heurta d'une manière particulière.

La porte s'ouvrit aussitôt et Guillaume Feutrier se glissa dans la pièce, non sans avoir incliné profondément la tête devant l'Italien qui était venu lui ouvrir lui-même.

— Eh ! bonjour ! mon compère, fit Orsini après avoir fermé l'huis avec soin, prenez place sur ce siège et me dites où nous en sommes... Ce Jehan de Sarcelles, que devient-il ?... A-t-il fait depuis l'autre jour de nouvelles recherches et à quoi l'ont-elles amené ?

— Heu ! heu ! je ne sais rien de bien nouveau à ce sujet.

— *Per Baccho!* dit Orsini en fronçant le sourcil, avec votre habileté et les moyens dont, grâce à moi, vous disposez, vous ne savez pas la cause de sa visite à la butte Montorgueil !

— Eh ! par sainte Geneviève ! croyez-vous donc qu'on se frotte aisément au peuple du duc d'Égypte ? vous n'ignorez cependant pas qu'il faut montrer patte blanche pour pénétrer chez le grand Cœresse. Nul de nos gens n'oserait se risquer fort avant sur le chemin de la butte, et je ne pense pas que vous ayez jamais songé à l'un de nous deux pour les suppléer en cette expédition.

— Eh ! *Per Baccho!* qu'est-il besoin d'un labeur si grand et n'avez-vous point sous la main quelqu'un qui vous fournira le renseignement désiré ?

Guillaume Feutrier ouvrit de grands yeux.

— Je ne vous comprends point, seigneur Orsini.

— Quoi de plus simple cependant que d'interroger le témoin de l'entrevue qu'a eue Jehan de Sarcelles avec le duc d'Égypte.

— Un témoin! lequel?

— Eh! Gaulthier, sang du Christ!

— Mais le sire d'Aulnay lui-même s'est uni à Jehan pour l'aider dans ses recherches; et puis il n'a pour moi qu'une médiocre sympathie.

— Ne connais-tu donc plus certain vin que délie les langues et fait parler même les plus muets? Ah! tu baisses, mon compère... que tu n'emploies pas ce moyen avec Jehan de Sarcelles, je le comprends; le docteur ès Sorbonne n'est point de ceux qui se laissent prendre à un tel piège, mais l'autre... c'est une aubaine pour nous qu'il ait accompagné Jehan dans sa visite au duc d'Égypte.

— Certes, seigneur Orsini; cette idée est géniale en effet et je veux au plus tôt employer le moyen que vous m'indiquez.

— Et tu feras bien, car cette visite m'inquiète; Jehan n'est point homme à rimailler inutilement par les chemins et les Cours des miracles; s'il s'est rendu à la butte Montorgueil, c'est dans un but sérieux et que je crois deviner. Sang du Christ! si je ne me trompe, et s'il est allé traiter de l'alliance du duc d'Égypte avec le pays latin, Jehan va devenir un homme dangereux.

— Mais ne pourrait-on pas?...

Et Guillaume Feutrier acheva sa phrase par un geste significatif.

— *Per Baccho!* s'écria l'Italien en frappant violemment du pied, quelle piètre cervelle que la tienne! tu n'as jamais d'autre moyen à employer que celui-là! ne comprends-tu pas qu'il est certains adversaires plus redoutables morts que vivants? La belle avance que de poignarder Jehan de Sarcelles pour mettre en révolution tout le pays latin et les truands de Montorgueil! Car le duc d'Égypte ne voudra point laisser sans vengeance la mort de son ami.

— Mais, objecta le diacre, ne cherchez-vous pas une occasion d'écraser d'un seul coup l'audace toujours croissante de l'Université et de la Truanderie?

— Que tu es un triste politique, compère Guillaume; cette occasion que je cherche, il serait maladroit à moi de la créer moi-même... et puis il y a, depuis quelque temps, trop d'émeutes et notre sire le roi pourrait à la fin s'inquiéter de ce qui met ainsi

en rumeur sa bonne ville de Paris... Or, il ne manque pas à la cour et ailleurs de gens qui ne seraient point fâchés de me voir balancer au gibet de Montfaucon si bien inauguré par le sire Enguerrand de Marigny.

Guillaume Feutrier eut un sourire imperceptible que l'Italien surprit cependant.

— Et tu n'ignores pas, ajouta Orsini, que malgré toute ton habileté à dissimuler, tu as récolté pas mal de haines qui sont attachées à moi; en sorte que ma chute ne précéderait la tienne que de fort peu.

Le diacre fit la grimace.

— Cependant, dit-il, si nous laissons ce Jehan de malheur poursuivre tranquillement ses recherches...

— Eh! *Per Baccho*! prends patience; on arrive toujours à ses fins.

— A moins que la corde dont vous parliez tout à l'heure ne vous serre le col auparavant.

Orsini eut un léger frisson.

— Et ce Gaulthier, demanda le diacre, qu'en ferons-nous plus tard?

— Sois tranquille, un de mes amis.

— Par sainte Geneviève! que dites vous-là?

— J'ai sur lui certains projets que je t'exposerai plus tard.

— Mais...

— Je sais ce que tu veux dire; tu le trouves dangereux.

— Son frère n'est-il pas votre plus dangereux ennemi?

— Il ne le sera pas toujours.

Guillaume Feutrier eut un léger sourire.

— Cependant, dit-il, pouvons-nous laisser Jehan de Sarcelles continuer ses recherches plus longtemps? si nous n'y mettons bon ordre, il ne tardera pas à savoir...

— Demeure tranquille, te dis-je, nous le mettrons sur des chemins qui, loin de le mener au but, lui feront tourner le dos... mais pour cela il nous faut connaître en détail cette entrevue avec le duc d'Égypte, va donc et souviens-toi de ce que je t'ai dit au sujet de Gaulthier d'Aulnay.

Et d'un geste Orsini congédia le diacre.

Demeuré seul, l'Italien, le menton appuyé sur la paume de sa main, les yeux perdus dans le vague, ressaisissait le fil d'une pensée interrompue par l'arrivée de Guillaume Feutrier et monologuait à mi-voix :

— Philippe, mon plus grand ennemi ! cet homme dit vrai, je le sens et cependant Dieu sait si je lui voudrais tendre la main à ce jeune homme ; que dis-je, je lui ouvrirais les bras avec joie... et lui tout absorbé par sa folle passion pour la reine, ne s'aperçoit même pas de cette fille innocente et pure... l'insensé!... mais, *per Baccho!* il va falloir que cela change... il ferait beau voir que, moi, l'homme le plus puissant du royaume, moi qui ai, jusqu'à ce jour, forcé les événements à se plier sous ma volonté, je ne pusse rien faire pour le bonheur de ma fille !... ma fille !.,.

A ce mot qu'il répéta avec un accent de tendresse passionnée, l'Italien se redressa, l'œil brillant, la lèvre souriante, évoquant dans son esprit la silhouette de celle qu'il nommait ainsi.

Puis sa prunelle s'éteignit, sa bouche se plissa et il reprit :

— Tout ce que je lui dirai ou rien sera d'égale valeur et puis il me répugne d'intercéder... sa passion pour la reine l'aveugle... il n'y a qu'une chose à faire c'est de lui ouvrir les yeux... les occasions ne manquent pas... et quand j'aurai brisé son idole, rien ne sera plus facile que de l'amener à comprendre. Quel triomphe le jour où elle rentrera au palais appuyé sur le bras de Philippe qu'il faudra bien que la reine reconnaisse pour le premier gentilhomme de sa cour ! quel triomphe et aussi quelle joie pour moi qui pourrai tous les jours la voir, lui parler, l'envelopper de mon amour!

Et l'Italien, obsédé par cette pensée, se leva arpentant fiévreusement à grands pas sa pièce de travail, la tête penchée sur sa poitrine, bâtissant sur ces dernières paroles, tout un avenir rayonnant de bonheur.

Sans doute, toutes ses dispositions lui parurent convenablement prises pour mener à bien l'exécution de son plan ; car, au bout de quelques instants, il se rassit, murmurant :

— C'est cela, demain même je verrai Philippe et *per Baccho!* je saurai jusqu'où peut aller la jalousie d'un homme.

Pendant ce temps, Guillaume Feutrier s'était rendu auprès de la reine pour converser, comme tous les matins, des bruits qui couraient par la ville.

Sa qualité de diacre lui permettait, en effet, d'être au courant de tout ce qui se disait, se faisait, se pensait même car, par la confession, il surprenait bien des secrets dont la reine faisait son profit.

C'est à ses délations grandes ou petites, futiles ou importantes que Guillaume Feutrier consacrait l'entretien quotidien qu'il avait avec Marguerite sous prétexte de remplir, auprès d'elle, les devoirs de son saint ministère.

Mais, ce matin là, la reine, l'esprit absorbé par la pensée de Gaulthier, ne prêtait aux paroles du diacre qu'une oreille distraite.

— Oui, disait Guillaume, avec un mauvais sourire, ce maître Landry me paraît jouer un rôle singulier; car cette jeune fille qu'il fait passer pour sa nièce, m'a tout l'air de n'appartenir au cabaretier par aucun lien du sang; on dirait une demoiselle. Et puis c'est moins de l'affection que du respect qu'il lui témoigne... du reste, avant peu, j'espère savoir à quoi m'en tenir à ce sujet.

— Eh! riposta la reine impatientée, que m'importe ton histoire de jeune fille? Parle-moi d'autres choses; ou plutôt, non, ne me parles de rien et laisse-moi; je ne suis point aujourd'hui d'humeur à écouter ton verbiage.

Le diacre lança à Marguerite un regard singulier.

— Si je vous parle de cette jeune fille, continua-t-il, c'est qu'elle me paraît vouloir jouer un rôle dans l'existence de quelqu'un qui vous est cher.

— Ah!

— Oui, du sire Philippe d'Aulnay.

La reine haussa les épaules, témoignant par ce mouvement significatif que ce que venait de lui dire le diacre lui était absolument indifférent.

— Heureusement, reprit Guillaume Feutrier, que le sire Philippe a trop conscience de ses devoirs envers sa souveraine pour prêter attention, si petite soit-elle, aux provocations de cette donzelle.

Marguerite n'écoutait pas; elle pensait toujours à Gaulthier



Philippe d'Aulnay sortit, la tête basse, l'air accablé. (Page 239.)

Surpris par cette attitude dont il cherchait la cause, le diacre garda un moment le silence.

Puis soudain, une idée lumineuse lui traversa l'esprit.

— Non seulement, poursuivit-il, le sire Philippe dédaigne l'amour que lui offre ingénument la jeune fille, mais il engage

son frère Gaulthier à profiter, en son lieu et place, de ces bonnes dispositions.

La reine, tirée de sa rêverie, releva la tête

— Que dis-tu? demanda-t-elle brusquement.

— Je dis que ne pouvant avoir Philippe, la nièce de maître Landry se contenterait peut-être de Gaulthier, et certes elle ne perdrait pas au change, car il me semble encore plus élégant cavalier que votre capitaine des gardes.... Qu'en pensez-vous, dame Marguerite?

— Je pense, répliqua la reine avec violence, je pense que je ne veux point de cela ; que deviendront les dames de ma cour, si mes gentilshommes se laissent accaparer par des ribaudes.

Guillaume Feutrier eut un rapide sourire.

— Par sainte Geneviève ! madame, vous avez raison ; mais cette jeune fille n'est point une ribaude.

— Quelle est-elle ! Je veux le savoir.

— Je l'ignore encore ; mais avant peu je serai renseigné.

Marguerite s'était levée et nerveusement se promenait par la pièce.

— Non, disait-elle à mi-voix, les dents serrées, il ne faut point que cela soit... je ne le veux pas...

— Calmez-vous, madame, et n'ayez nulle crainte ; vous pouvez compter sur mon entier dévouement.

Et, saluant profondément la reine, le diacre sortit de l'appartement le visage impassible, mais le cœur bondissant de joie sous sa robe de bure.

— Allons ! allons, murmura-t-il en prenant le chemin du *Chat-qui-Pesche*, j'ai touché juste : Alix sera à moi.

CHAPITRE XVIII

La jalousie de Philippe d'Aulnay.

Depuis quinze jours, Gaulthier d'Aulnay, grâce à la recommandation puissante de la reine, était installé au Palais en qualité de lieutenant des gardes du roi.

Cette fortune rapide n'avait pas étonné les courtisans ; la faveur dont Marguerite comblait Philippe d'Aulnay était trop officielle pour qu'on ne trouvât point naturel que le frère du capitaine des gardes bénéficiât d'une partie de cette faveur.

En cela les courtisans se trompaient totalement.

Ainsi que le lecteur a pu le pressentir par quelques mots du chapitre précédent, un sentiment étrange s'était emparé du cœur de Marguerite ; la passion folle, quoique toute platonique, que la reine, durant plusieurs semaines, avait éprouvée pour son beau capitaine des gardes, s'était éteinte soudain.

Était-elle morte complètement ? ne faisait-elle que sommeiller ?

Ce sont là questions auxquelles la reine elle-même eût eu de la peine à répondre ; car il n'entrait point dans sa nature d'interroger son cœur ou ses sens en semblable occasion.

Quoi qu'il en fût, l'image de Philippe s'était rapidement effacée dans l'esprit de Marguerite pour céder la place à celle de Gaulthier, et c'est pour avoir le jeune homme plus près d'elle et jouir quotidiennement de sa vue qu'elle avait prié son royal époux de lui confier une charge dans ses gardes.

Bientôt elle se proposait de lui donner le poste de Philippe lui-même sous prétexte que le poste de capitaine du roi était supérieur à celui qu'il occupait auprès de sa personne.

Certes, si elle n'eût écouté que ses désirs ce changement eût eu lieu de suite ; mais elle mettait une sorte de pudeur à cacher le plus possible à Philippe le brusque revirement qui s'était opéré

dans ses sentiments et puis l'attitude de son capitaine des gardes ne laissait pas que de l'inquiéter quelque peu.

Depuis l'installation de son frère à la cour, mais sans qu'il lui vînt à l'esprit de faire entre cette circonstance et la transformation de la reine, aucun rapprochement, Philippe s'était vu impitoyablement refuser l'entrée de la chambre de Marguerite : même il n'avait pu, sauf pour des raisons de service, l'approcher pour causer seul à seul.

Fou d'amour, désespéré de cet éloignement dont il ne pouvait attribuer la cause qu'à une autre affection, le jeune homme était décidé à avoir, coûte que coûte, avec la reine une explication catégorique.

En vain il cherchait, chaque jour, à toute heure, dans la foule des courtisans le rival heureux qui le supplantait; il n'était parvenu à découvrir aucune trace et cet échec augmentait encore sa rage.

Mais si Marguerite ne prêtait au désespoir de Philippe qu'une médiocre attention ; un homme en suivait toutes les phases avec soin, épiant scrupuleusement ce visage de jour en jour plus amaigri, ces yeux de plus en plus tristes et sombres, ces lèvres plus amères.

Cet homme était Orsini.

Ce changement subit dans l'attitude de la reine servait trop bien les plans de l'Italien pour qu'il ne s'en réjouît pas en cachette, en dépit des mines attristées et des airs de condoléances qu'il jugeait à propos de prendre chaque fois qu'il abordait le capitaine des gardes.

Et cependant, à en juger par certains froncements de sourcils, tout n'allait pas au gré des désirs d'Orsini.

Marguerite, en effet, toute absorbée par le sentiment bizarre qui s'était emparé d'elle, n'avait point mis, depuis quinze jours, les pieds à la Tour de Nesle et cette retenue inaccoutumée dérangeait les combinaisons de l'Italien.

Un matin qu'il se rendait dans l'appartement de la reine, il rencontra, rôdant mélancoliquement dans la galerie d'attente, le capi-

taine des gardes dont le visage pâle et les yeux bistrés témoignaient d'une nuit sans sommeil.

— Eh quoi ! messire d'Aulnay, demanda le mire avec une feinte inquiétude, qu'avez-vous? vous me semblez souffrant...

— Vous faites erreur, seigneur Orsini, répondit brusquement le jeune homme.

— Croyez-vous donc tromper l'œil du médecin, reprit l'Italien en posant affectueusement sa main sur l'épaule de Philippe; je suis maître ès sciences en même temps que conseiller de dame Marguerite. Il ne faut point un grand savoir pour lire sur votre visage le mal dont vous souffrez.

— Ah ! fit le jeune homme un peu inquiet, ma figure...

— Indique clairement que vous n'êtes point dans votre état normal, voulez-vous que je vous soigne?

— Non, non répondit vivement Philippe; vos soins me sont inutiles; mon corps ne souffre pas.

— Est-ce donc l'esprit ou... le cœur? demanda le mire d'un air étonné.

Philippe tressaillit.

— J'ai frappé juste, messire; ne vous aimerait-on plus?

— Silence! exclama le jeune homme; à quoi bon me demander des choses que vous connaissez aussi bien que moi, vous dont le métier est de tout savoir?

— Eh! *per Baccho!* pouvais-je de prime abord vous parler de semblables choses et engager la conversation sur ce terrain!

Philippe baissait la tête.

— Ah ! seigneur d'Aulnay! reprit le mire avec une grande douceur dans la voix; quoi que vous puissez penser à mon égard, je vous ai en profonde estime, en grand affection, et je voudrais vous guérir. Venez en mon logis; car le lieu où nous nous trouvons n'est point propice pour ce que nous avons à nous dire.

Et, prenant par le bras le jeune homme étonné de cette attitude et de ce langage, il l'entraîna vers son appartement.

Quand ils furent l'un et l'autre assis dans le cabinet aux écritures du conseiller de la reine, Orsini prit la parole:

— Ainsi donc, elle ne vous aime plus?

— Qu'en savez-vous? demanda Philippe avec brusquerie.

— Eh! cela ne se voit-il pas! vous n'êtes plus pour elle que son capitaine des gardes.

— Ah! par l'enfer! ce n'est que trop vrai.

— Vous l'aimez donc toujours? dit le mire sur un ton de commisération profonde.

— L'altération de mes traits ne vous le dit-elle pas? répondit Philippe avec des larmes dans la voix.

— Quel enfant vous faites et quelle imprudence a été la vôtre de donner votre âme à qui ne vous donnait que son corps... Ah! si vous connaissiez Marguerite comme je la connais vous sauriez que chez elle à un amour ancien, succède un nouvel amour sans que son cœur se souvienne jamais du passé.

— Par Notre-Dame! exclama Philippe en serrant les poings avec fureur, si je connaissais celui qui m'a ravi son amour!... Oh! mais je le cherche, et je le trouverai bien... mais peut-être, seigneur Orsini, vous, savez-vous qui il est?

— Par le sang du Christ! c'est là une chose que j'ignore aussi complètement que vous, messire; et puis, même si j'avais à ce sujet quelque renseignement, je ne vous le communiquerais pas...

— Pourquoi?

— Parce que ce serait vous rendre un mauvais service.

— Peu m'importe, je trouverai seul.

Orsini secoua la tête.

— Vous aurez tort, dit-il doucement; croyez-moi, il ne fait pas bon pour un gentilhomme de la cour de France de chercher à surprendre les secrets de dame Marguerite de Bourgogne.

Le jeune homme eut un geste d'insouciance.

— Tenez, poursuivit l'Italien, je vous ai dit tout à l'heure que j'avais pour vous quelque affection; je voudrais vous voir heureux. Oubliez donc votre amour, ou tout au moins remplacez-le par un autre; c'est là le meilleur spécifique qui soit pour calmer votre douleur.

— Oublier mon amour! jamais.

— Même si une gente demoiselle vous offrait un cœur candide, vierge et tout à vous.

— Que m'importe?... je veux connaître mon rival; je veux convaincre Marguerite de fausseté!... je veux...

— Et ensuite? croyez-vous qu'on prenne de force le cœur d'une femme, surtout quand cette femme est reine et s'appelle Marguerite de Bourgogne.

— Eh! par l'enfer! peut-être oublierai-je plus tard; mais auparavant je veux me venger.

Orsini sourit.

— A quoi bon? demanda-t-il; l'homme qui vous est préféré n'est cause de rien; elle seule est coupable d'avoir trahi ses serments.

Philippe se taisait.

— Voyons! sire d'Aulnay, si, votre vengeance accomplie, on vous présentait une noble demoiselle, belle à ravir et capable de faire votre fortune, la repousseriez-vous?

— Je veux me venger d'abord, répondit sourdement le jeune homme.

— Eh! *Per Baccho!* s'il en est ainsi, ayez confiance en moi; je vous promets de m'employer à vous satisfaire; allez et rappelez-vous cette promesse.

Philippe d'Aulnay salua et sortit, la tête basse, l'air accablé.

— Allons, murmura Orsini, lorsque la tenture fut retombée derrière le jeune homme, avant un mois elle épousera Philippe... ah! tu veux avoir des preuves! tu en auras, sire d'Aulnay. Mais pour cela, il faut que Marguerite retourne à la cour et sorte de cet engourdissement où la plonge son amour pour Gaulthier... cela fait, je trouverai bien le moyen que Philippe assiste à quelque joyeuse nuictée et alors...

Sans achever sa phrase, l'Italien se leva et, quelques instants après, frappait à la porte dérobée de l'appartement de la reine.

A la vue de son conseiller, Marguerite eut un geste d'impatience; néanmoins, elle congédia dame Aloyse et, d'une voix pleine d'irritation :

— Que veux-tu? demanda-t-elle

— Causer quelques instants avec vous.

— Et de quoi? fit la reine railleusement.

— De vos amours, madame.

Marguerite tressaillit.

— Singulier sujet de conversation, dit-elle; enfin... parle?

— Je tenais à vous dire que mes hommes languissent de ne plus avoir d'occupation à la Tour de Nesle.

— Mais ne m'as-tu pas toi-même, il y a quelque temps, recommandé la prudence?

— En effet; mais poussée à l'excès, la prudence devient de l'imprudence.

— Qu'entends-tu par là?

— Tout simplement ceci : les cadavres faisaient crier le peuple, tandis que le manque de besogne fait crier mes hommes; or, ceux-ci qui savent ou, tout au moins, pressentent bien des choses, sont plus à craindre que le peuple dont l'ignorance peut durer longtemps encore.

— Ce raisonnement ne manque pas de logique; mais où veux-tu en venir?

— Je voudrais vous démontrer que votre conduite n'est point faite pour apaiser les craintes que je vous exposais dernièrement. Votre brusque changement de conduite est aussi dangereux que l'était la fréquence de vos nuictées. Quant à votre amour pour Gaulthier...

A ce nom, Marguerite bondit en avant.

— Tais-toi, cria-t-elle, tais-toi! Celui-là, je l'aime, mais d'un amour étrange, surprenant, qui m'épouvante et me charme tout à la fois. Quand il est loin de moi, je sens mes chairs frissonner de désir et mon sang bouillonner de passion dans mes veines; est-il en ma présence, mes sens s'apaisent, mon cœur se refroidit et c'est à peine si j'ose lui tendre ma main à baiser.

Orsini eut un sourire qu'il réprima aussitôt.

— Eh! ce sont là, madame, les indices d'un amour véritable; jusqu'à présent, vos amants n'ont servi qu'à éteindre momentanément le feu qui vous dévore. Philippe lui-même, que vous avez cru aimer, vous a inspiré un sentiment sur lequel vous vous êtes trompée. Gaulthier seul a conquis votre cœur et vos sens, et c'est pourquoi je redoute votre fatale passion pour lui.



En voyant les trois femmes s'approcher d'une porte basse... (Page 248.)

La reine écoutait religieusement les paroles de l'Italien.

— Ainsi, dit-elle joyeusement quand il eut fini, tu crois que ce que je ressens est l'amour.

— Oui, madame, et je comprends que la nouveauté de ce senti-

ment vous étonne, mais vous en aurez vous-même la persuasion lorsqu'il aura été consacré en la Tour de Nesle.

Marguerite frissonna.

— Pas encore, plus tard, murmura-t-elle.

— Soit, fit Orsini avec un geste de pitié ; mais dans l'intérêt même de votre amour, il vous faudrait mettre au plus tôt fin à une continence exagérée si en dehors de vos habitudes et de votre tempérament. Calmez par quelques nuictées d'amour passager votre sang échauffé et vos sens excités ; alors vous envisagerez la situation avec plus de calme, votre cerveau se rafraîchira et vous pourrez attendre plus patiemment le moment propice de vous donner à Gaulthier.

Ces paroles répondaient trop bien aux propres sentiments de la reine, sentiments qui s'agitaient en son âme et qu'elle-même eût été incapable d'analyser pour qu'elle n'applaudît pas.

— Peut-être as-tu raison, dit-elle lentement ; en tout cas, je veux essayer de ton remède, ne serait-ce qu'à cause de son originalité... demain je te ferai connaître ce que j'ai décidé pour le soir.

— Et moi, grommela l'Italien en se retirant, je vais prévenir Landry.

CHAPITRE XIX

Dans lequel Philippe suit Marguerite.

Le tavernier du *Chat-qui-Pesche* vidait force gobelets de son propre vin, en compagnie de Philippe et de Gaulthier d'Aulnay, lorsque le visage du varlet d'Orsini, apparaissant par l'entre-bâillement de la porte le fit tressaillir.

— Eh quoi ! maître, fit Gaulthier en voyant le tavernier se lever et ajuster sa cape, vous nous abandonnez?

— N'ayez point souci de mon absence, messire, répondit-il, elle

sera de courte durée; et puis, sans doute, notre ami Jehan de Sarcelles ne tardera-t-il pas à venir.

Et rapidement il sortit du cabaret, grommelant des paroles incompréhensibles pour le varlet cheminant à son côté.

Un quart d'heure après, il était introduit auprès d'Orsini.

— Il y a longtemps ce me semble, que je ne t'ai vu, lui dit l'Italien dès qu'ils furent seuls; j'ai à te causer, mais d'abord que devient Alix?

— Elle est toujours belle comme notre dame la Vierge, plus belle encore si j'ose le dire; quant à la santé, elle est excellente si j'en juge par sa gaieté.

— Fort bien; et Philippe d'Aulnay, fréquente-t-il toujours la taverne?

— Il y passe tout son temps en compagnie de son frère.

— Et ne minaude-t-il pas quelque peu avec Alix?

— Par le diable! Que me demandez-vous là, seigneur Orsini? Croyez-vous donc que je ne sache point garder un dépôt qui m'est confié? Non, seigneur, non, personne ne minaude avec demoiselle Alix.

— Calme-toi, Landry, dit Orsini en souriant, je ne doute pas de ton zèle et de ton dévouement... mais les jeunes filles sont cachottières, et, lorsqu'elles ont un secret, elles ne manquent point d'habileté pour le dissimuler aux yeux les plus clairvoyants.

Landry rougit légèrement, puis, dissimulant son trouble sous un air de parfaite suffisance:

— Oh! dit-il, je suis venu au monde avec toutes les qualités paternelles; aussi demoiselle Alix, qui me croit réellement son oncle, ne m'en aime-t-elle pas moins comme son père.

— A qui elle fait faire toutes ses volontés.

— Eh! tripes du pape! on n'est pas un truaud.

Un fugitif sourire passa sur les lèvres minces du mire.

— Tu préviendras Gargouslier que demain, peut-être, il recevra le signal.

— Bah! je croyais que c'en était fini de tous ces petits amusements, dit Landry avec une moue significative.

— Que t'importe puisque tu n'y es mêlé en rien?

— Heu! heu!... certainement que je ne joue dans ces tueries de la tour de Nesle aucun rôle actif; mais enfin je n'en ignore, et j'ai beau demeurer paisiblement en ma taverne, ce n'en est pas moins moi qui transmets vos ordres à Gargouslier.

— Mais ne te bornes-tu pas à prononcer des phrases banales n'ayant de signification que pour lui.

— Oui, jusqu'au jour où le roi de France, importuné ou ému par les cris des escholiers et du populaire, cherchera, trouvera et happera Gargouslier, lequel il fera cuire tout doucement ou écorchera par petits morceaux, pour lui arracher le nom de ses complices; et c'est assurément le mien qui sortira le premier de la bouche de ce cher ami; alors...

Landry s'arrêta un moment, puis il ajouta avec une horrible grimace :

— Alors on me tortionnera, déchiquettera quelque peu les membres, pour qu'à mon tour je jase un peu... Brrr! et dame, seigneur Orsini, la chair est faible...

— Rassure-toi, compagnon, fit Orsini en levant les épaules; j'ai autant que toi, plus peut-être, intérêt à ce que ta peau demeure intacte; n'y va-t-il pas de l'existence d'Alix? Tant que je demeurerai auprès de la reine, ne serai-je pas chargé de la recherche des coupables? En ce cas qu'as-tu à craindre? Il importe que Gargouslier reçoive et exécute des ordres sans en connaître la source; de là ton rôle d'intermédiaire. Ce qui fait ma force, c'est son ignorance même, et au moindre soupçon de sa part ou de celle de ses acolytes, de bons coups de poignard nous assureraient de leur silence. Ainsi donc, sois sans inquiétude; moi vivant et libre, tu n'as rien à redouter. Va, et que Gargouslier se tienne prêt pour demain.

Landry s'inclina et sortit.

Le surlendemain de cette conversation le peuple relevait en Seine, au pied de la Tour de Nesle, trois nouveaux cadavres, un gentilhomme, un escholier, un truand. Le populaire s'émut à nouveau, le Pays latin s'agita; seul le duc d'Égypte parut ignorer cette nouvelle disparition d'un de ses s ts.

A la cour, dans l'entourage même de la reine, on recommença

à jaser de ces mystérieux assassinats, dont Marguerite, la première, provoquait le récit qu'elle écoutait en frissonnant.

Seul, au milieu de l'agitation de tous, Philippe d'Aulnay demeurait indifférent.

Plus amoureux que jamais, mais dévoré d'une rage jalouse, égale à son amour, le capitaine des gardes restait à l'écart, sombre et silencieux, songeant à la promesse que lui avait faite Orsini, et se débattant en vain contre la tentation du rôle peu chevaleresque que sa folle passion le poussait à jouer.

Par moments, ses instincts de gentilhomme se révoltaient à l'idée d'espionner la reine et de lui arracher par surprise le secret dont il souffrait à mourir. Mais cette révolte durait peu et le démon de la jalousie venait à nouveau le mordre furieusement au cœur, évoquant dans son esprit l'image du rival détesté qu'il voyait déjà se pâmant dans les bras de Marguerite.

Et ces souffrances étaient d'autant plus terribles qu'il les cachait à tous, même à son frère, ne voulant aucun confident à sa douleur.

Or, quelques jours après le recommencement des tueries de la Tour de Nesle, un soir que Philippe d'Aulnay se promenait mélancoliquement dans la cour du Palais, il fut abordé par un varlet venant le quérir de la part d'Orsini.

Le jeune homme tressaillit et devint tout pâle; il avait deviné dans quel but l'Italien le faisait appeler.

Arrivé dans le cabinet du mire, le jeune homme sentit son cerveau s'obscurcir, tandis qu'un nuage passait sur ses yeux; il chancela et dut s'appuyer au mur pour ne point tomber.

Mais cette faiblesse ne dura qu'une seconde. Philippe, appelant à lui toute sa volonté, se raidit et demanda d'une voix calme :

— Ainsi donc, seigneur Orsini, vous m'allez faire connaître cet homme?

— Je vais faire mieux encore, sire d'Aulnay; je vais vous guérir pour toujours de votre amour pour la reine; mais il me faut jurer auparavant par votre honneur de gentilhomme que de ce que vous verrez vous ferez votre profit, mais ne direz mot à personne.

— Je le jure, dit gravement Philippe en étendant la main.

— C'est bien, maintenant ne perdons pas de temps; car les

moments sont précieux; enlevez vite chaperon et cape, débouclez ce ceinturon qui soutient, il est vrai, épée et poignards; mais dans cette expédition que vous allez faire, ce sont plutôt des armes défensives dont vous avez besoin.

Et comme Philippe étonné de ces paroles, restait immobile, l'Italien débarrassa lui-même le jeune homme de ses effets.

— Endossez-moi cette jaquette de mailles qui va vous mettre à l'abri de la dague la plus acérée comme de l'épée la plus tranchante; passez-vous au col ce gorgerin d'acier et maintenant avec ce pot en tête vous voilà à l'abri des coups de traîtrise.

Ainsi harnaché en guerre, l'Italien fit revêtir au jeune homme sa cape par-dessus laquelle il ceignit son épée; puis il lui conseilla d'enfoncer profondément son chaperon de manière à cacher à tous les yeux le casque d'acier qui lui protégeait la tête.

— Écoutez-moi maintenant, messire Philippe, dit Orsini d'une voix grave : vous allez tout à l'heure, du plus loin qu'il vous sera possible, afin d'éviter d'être reconnu par elles, suivre trois femmes dont l'une sera Marguerite. Vous les verrez entrer en un lieu que je n'ai point besoin de vous nommer; attendez avec patience leur sortie, laissez-les, sans quitter votre poste d'observation, regagner le Palais, et vous assisterez alors à un étrange spectacle.

Le sire d'Aulnay écoutait, bouche bée, ce que lui disait le mire.

Celui-ci ajouta.

— C'est une révélation grave que je viens de vous faire, messire Philippe, aussi vous demanderai-je, avant que de sortir de cette pièce, de me jurer à nouveau de garder le silence, quoi que vous voyiez ou entendiez.

— Je n'ai qu'une parole, comme je n'ai qu'un honneur, répondit le jeune homme.

— Ce n'est point tout; il faut que vous preniez l'engagement de ne porter aide à qui que ce soit et d'assister froidement, sans tressaillir, à la plus épouvantable chose qui se puisse voir.

Philippe frissonna; néanmoins il dit encore.

— Sur ma part de Paradis, je le jure.

Puis il ajouta après un moment de réflexion.

— Mais la nuit est noire, ces femmes que je suivrai de loin auront

le visage caché, comment saurai-je que véritablement, comme vous me l'affirmez, la reine est une de ces femmes.

L'Italien sourit finement.

— J'avais prévu cette question, dit-il, venez.

Et prenant Philippe par la main, il l'entraîna par les couloirs sombres jusqu'à une porte dans laquelle il introduisit, sans bruit, une clef. La porte ouverte, il se dirigea à tâtons à travers la pièce évitant avec une habileté surprenante les meubles dont le moindre déplacement aurait pu attirer l'attention, puis arrivé près du mur il promena sa main un moment sur la tenture et soudain un rayon lumineux vint frapper Philippe en plein visage.

L'Italien venait de démasquer un trou imperceptible pratiqué dans la tapisserie.

— Appliquez votre œil à ce trou, dit-il à voix basse au jeune homme, et regardez; que voyez-vous?

— Ciel! exclama Philippe, la reine!

— Que fait-elle?

— Elle s'apprête à sortir; ah! voilà Aloyse qui lui tend sa cape.

— Marguerite est-elle seule?

— Non; il y a deux femmes, également en costumes de ville

— Les reconnaissez-vous?

— Je ne puis les voir; elles tournent le dos... Ah! en voici une qui se lève pour mettre sa cape... mais, c'est la belle-sœur de la reine, c'est la princesse Jeanne d'Évreux.

— Et l'autre?...

— L'autre?... je ne puis la voir; elle vient de mettre son masque.

— C'est l'autre belle-sœur de Marguerite; c'est la princesse Blanche.

Philippe, le corps inondé d'une sueur froide, regardait toujours.

— Maintenant que vous avez constaté la présence de la reine parmi les trois femmes que vous allez suivre, venez vite, souffla Orsini à l'oreille du sire d'Aulnay.

Rapidement alors ils se glissèrent sans bruit par les couloirs, les galeries et les cours; ils eurent à peine le temps de se cacher,

sur la berge de la Seine, que la poterne du bord de l'eau s'ouvrit pour donner passage à la reine et à ses deux compagnes.

Lorsqu'elles eurent pris un peu d'avance, Orsini lâcha le bras du jeune homme.

— Allez, dit-il, et surtout de la prudence pour ne point éveiller l'attention de ceux qui invisiblement la protègent contre un coup de main.

Déjà les trois silhouettes se confondaient presque dans l'obscurité; Philippe s'élança sur leurs traces, mais de manière à conserver entre elles et lui une distance suffisante pour ne les point perdre de vue sans toutefois se faire remarquer de certaines ombres semblant appartenir à d'honnêtes passants mais qui suivaient le même chemin que lui et qui, pour cette raison, lui étaient suspectes.

Philippe, marchant toujours, dépassa le Prieuré des Augustins.

— Mais où donc vont-elles? murmura-t-il.

Soudain, il tressaillit.

Au détour de l'enclos de Nesle, il venait d'apercevoir la tour se dressant sombre et lugubre dans la nuit; involontairement, il vit passer devant ses yeux les cadavres relevés sanglants dans le fleuve et, se rappelant les serments formels exigés par Orsini, le jeune homme sentit ses cheveux se hérisser sur son front mouillé d'une sueur glacée.

Une pensée terrible traversa son esprit: ces corps trouvés percés de coups de couteau, c'était de là, de la Tour de Nesle, qu'ils avaient été jetés dans le fleuve par les assassins, à la solde de...

Marguerite allait-elle donc à la Tour de Nesle?

Philippe manqua de pousser un cri de stupeur et d'effroi en voyant les trois femmes s'approcher d'une porte basse, dissimulée dans les assises de la tour, l'ouvrir et pénétrer à l'intérieur.

Le sire d'Aulnay demeura un moment immobile, comme si ses pieds eussent été cloués au sol; un frisson convulsif secouait ses membres, tandis que des sons rauques, semblables à des hoquets, s'échappaient de sa gorge.

Soudain, d'un geste furieux, il tendit le poing vers la Tour de Nesle; puis, dans une course affolée, désordonnée, il parcourut en



Et fixant sur son miroir d'or poli des regards noyés de langueur... (Page 250.)

(Page 250.)

sens inverse le chemin qu'il venait de faire; arrivé auprès du palais, il se laissa tomber sur la berge du fleuve, haletant, épuisé, mais plein de rage.

— Attendre! gronda-t-il, voir! eh quoi donc?... N'ai-je pas deviné?... Et je redoutais un rival! pauvre moi! mais ce n'est pas

un, c'est deux, c'est cent... qui se renouvellent chaque nuit et qui, chaque nuit, vont pour toujours boire à la Seine.

Il eut un éclat de rire strident qui résonna sinistrement dans la nuit.

— L'infâme! dit-il en se déchirant la poitrine de ses ongles, l'infâme!... je me vengerai!

Quelques heures après, Marguerite, rentrée au palais, procédait, avant de se mettre au lit, à une toilette sommaire. Tout en se livrant à ces mille petits soins auxquels une femme coquette doit la conservation de sa beauté, la reine, les sens apaisés, laissait son imagination vagabonder à sa guise.

— Ah! murmurait-elle, que n'était-il là tout à l'heure! avec quelle ivresse je l'eusse pressé dans mes bras!...

Et fixant sur son miroir d'or poli des regards noyés de langueur.

— Comme il me trouverait belle, reprit-elle, et quel bonheur serait le mien que de me donner à lui... Eh! folle que je suis! pourquoi retarder ce moment tant désiré?... N'ai-je point un moyen de satisfaire la femme sans compromettre la reine?

Et sur ces mots pleins de promesse, Marguerite s'étendit sur sa couche pour chercher dans un sommeil réparateur le repos des fatigues physiques et l'oubli des préoccupations morales.

Le lendemain matin, indifférente aux compliments empressés des gentilshommes et de son petit lever, et sans prendre garde aux regards singuliers que lançait sur elle Philippe d'Aulnay, la reine abrégea l'audience et d'un geste retint Orsini auprès d'elle.

— Ne devines-tu point quelle idée m'a traversé l'esprit? demanda-t-elle à l'Italien.

— Si j'en juge d'après l'éclat de vos yeux et le sourire de vos lèvres, cette idée doit avoir rapport au sire Gaulthier d'Aulnay, répondit tranquillement Orsini.

— Oui, à Gaulthier, à mon Gaulthier adoré que j'ai décidé de voir enfin là-bas, à la tour.

— Là-bas, répéta le mire d'un ton singulier; avez-vous donc décidé d'en terminer avec lui?

— Pâques Dieu! s'écria Marguerite, tu deviens fou, maître.

— En ce cas, je ne comprends plus.

— C'est pourtant bien simple... Gaulthier possédera une femme admirable de corps et ardente au plaisir; mais à cette femme, il ne pourra donner de nom, car elle sera masquée.

— En ce cas...

— Et ne crois pas que ce soit de ma part une mesure de prudence; non; il me semble que Gaulthier doit être discret en amour; mais je ne sais quel sentiment étrange s'agite en moi qui me fait redouter de rougir ensuite devant lui.

Les lèvres minces de l'Italien se plissèrent dans un sourire.

— Et quel jour avez-vous fixé pour cette nuictée adorable ?

— Oh ! le plus tôt possible !

— Pas aujourd'hui cependant ?

— Non, mais demain... et surtout que tes instructions soient bien données pour qu'il n'arrive rien.

Et un frisson, à cette pensée terrible, secoua les membres de la reine.

— Soyez sans crainte, madame, demain à la Tour de Nesle, vous pourrez en toute sécurité faire l'amour avec Gaulthier d'Aulnay.

Et saluant la reine, Orsini sortit de l'appartement.

A la porte, il rencontra Philippe qui paraissait attendre.

— J'ai à vous entretenir, seigneur Orsini, dit le capitaine des gardes, veuillez me faire la grâce de m'écouter.

— Suivez-moi dans mon cabinet, en ce cas; car l'endroit où nous sommes se prête peu à un entretien du genre de celui que nous devons avoir.

Puis, quand ils furent assis l'un en face de l'autre, l'Italien enveloppa Philippe d'un regard scrutateur.

— Je vous ouis, messire, quoique je devine, à l'avance, rien qu'à votre air marri, ce que vous voulez me dire... Eh ! *Per Baccho* ! soyez homme et ne vous laissez pas abattre ainsi ! Croyiez-vous donc à l'amour éternel de la reine ?

— Ni à une semblable conduite de sa part, ni...

— Que vous importe la manière dont elle vous est infidèle, du moment que son infidélité vous est prouvée... et puis ce sont là choses dont il est préférable de ne pas parler.

— Ne craignez rien, seigneur Orsini, mes yeux ont vu, mon

cœur a souffert, mon esprit s'est affolé de haine et de colère; mais ma bouche sera muette.

Et il ajouta mentalement :

— Excepté pour elle.

— Vous vous souvenez, messire, dit l'Italien, d'une voix onctueuse, que mon discours avait deux parties, ou du moins que la guérison proposée par moi se composait de deux éléments différents ; le premier consistait à vous démontrer quel tort était le vôtre d'aimer la reine; le second, dont je voudrais vous parler maintenant, consiste à panser la blessure faite à votre cœur et à remplacer par un amour véritable et pur, l'amour...

— Avant que de vous laisser continuer, seigneur Orsini, interrompit Philippe, je dois vous dire que je voudrais, une fois encore, bien me convaincre de l'infidélité de Marguerite.

A ces paroles, l'Italien tressauta sur son siège; et, fixant sur le jeune homme un œil stupéfait.

— Comment! murmura-t-il, vous convaincre!... Je ne comprends plus.

— Y a-t-il de quoi vous surprendre?

— Sang du Christ!... mais n'avez-vous point vu?

— Oui, répondit Philippe, j'ai vu Marguerite entrer à la Tour de Nesle... Mais, affolé tout d'abord, je n'ai eu ni le courage ni la patience d'attendre... et je me suis enfui.

— C'est un tort.

— Oui, c'est un tort; car je me demande aujourd'hui ce que la reine et ses sœurs allaient faire dans cette tour maudite et si leur conduite est aussi épouvantable que vous voulez bien le dire ; enfin je me demande aussi quelle raison vous pousse, seigneur Orsini, à tenir vis-à-vis de moi l'étrange conduite que vous tenez.

— Permettez-moi, messire Philippe d'Aulnay, de ne répondre que plus tard à votre seconde question ; quant à la première, je me demande par quelle preuve suffisamment convaincante j'y pourrai bien répondre.

— En me faisant pénétrer dans la tour.

— Y pensez-vous ; mais c'est de la folie.

— Vous avez raison, je suis fou ; mais c'est ainsi.

Orsini, fort agité, arpentait son appartement.

— Eh bien! c'est entendu, fit-il après un long silence, à la première occasion, je vous emmènerai.

— Mais quel moyen emploierez-vous pour pénétrer dans la Tour de Nesle, demanda le jeune homme d'un ton singulier.

— Le moyen le plus simple qui soit; j'ouvrirai la porte avec cette clé.

Et il tira de dessous sa robe une clé ouvragée sur laquelle Philippe jeta un regard luisant de convoitise,

— C'est entendu, fit le jeune homme en prenant congé, je compte sur votre promesse.

— *Per Baccho!* grommela l'Italien lorsque Philippe l'eut laissé seul; nous aviserons pour cette expédition nocturne; mais en tout cas mons Philippe, ce ne sera point pour demain. Il ferait beau voir mettre en présence les deux frères! ils seraient capables de s'égorger et sous les yeux de... Non, patientons jusqu'au moment ou quelque jeune escholier pourra, dans cette comédie, jouer le rôle de comparse.

CHAPITRE XX

D'un rendez-vous qui fut donné au capitaine Buridan, et ce qui s'ensuivit.

Le lendemain de ce jour, vers une heure de relevée, par cette même porte Bourdel sous laquelle, quelques semaines auparavant, Gaulthier d'Aulnay avait passé, entrait dans Paris un cavalier à l'allure martiale, monté sur un grand cheval d'Allemagne qu'il maniait avec une dextérité parfaite.

C'était assurément un homme de guerre, à en juger par les armes suspendues au ceinturon qui lui serrait les flancs, et par le gorgerin d'acier étincelant sur la jaquette de peau de bufle qui remplaçait

la cotte de mailles de guerre; son casque pendait à l'arçon de sa selle et sur sa tête un chaperon de feutre balançait dans l'air une plume de faucon d'une façon toute militaire.

Son visage aux traits réguliers, mais fatigués par une existence de combats et d'aventures, était celui d'un homme de trente-deux à trente-cinq ans ; deux plis profonds, creusés entre les deux sourcils, indiquaient une volonté à toute épreuve, que confirmait l'arête ferme et hardie du nez ; les yeux pleins de hardiesse regardaient franc et droit devant eux ; quant à la bouche, ombragée par une épaisse moustache, fièrement relevée, presque hérissée en broussaille, elle s'ouvrait dans un imperceptible sourire plein de bonhomie et d'insouciance; une barbe brune encadrait le visage qu'elle allongeait par le bas en une pointe courte et formée de poils rudes.

Un varlet d'équipage qui suivait, sur un cheval chargé d'un volumineux portemanteau, indiquait au populaire que notre cavalier était homme de qualité.

Tout en jetant autour de lui un regard curieux, celui-ci semblait cependant s'orienter parfaitement ; car il s'avançait avec assurance au pas paisible de son cheval, à travers les rues étroites, souriant d'un air aimable, en retroussant gaillardement sa moustache à tout joli minois qu'il rencontrait, sacrant contre tout homme qui ne s'écartait point assez vite devant lui, poussant droit sa monture sans s'inquiéter des obstacles et fixant de tels regards sur le passant bousculé et mécontent qui se permettait de relever la tête, que le passant se faisait aussitôt tout petit et disparaissait au plus vite.

Tout en descendant tranquillement la rue Saint-Jacques, il arriva au parvis de Notre-Dame où une foule énorme se pressait, faisant comme un mur vivant qui barrait la rue par laquelle allait déboucher notre cavalier.

Celui-ci, sans souci de tout ce populaire, ne songea point une seconde à retenir son cheval qu'il poussa tout droit avec une parfaite insouciance.

Mais il n'avait pas fait deux pas qu'aussitôt mille clameurs éclatèrent et vingt bras s'agitèrent en l'air, menaçants.

— Par saint Jacques ! arrêtez ! criait un bourgeois.

— Oh là ! il m'écrase ! gémissait une femme.

— Eh ! Gorgibus ! clamait un truand, passe-moi ton couteau que je lui tranche le jarret !

— Sainte Geneviève ! murmurait une dame bourgeoise, j'étouffe !

— Ma femme ! ma fille ! hurlait un bon père de famille épouvanté ; mais personne ne l'arrêtera donc !

Devant une résistance aussi opiniâtre, le cavalier dut retenir sa monture; mais, en même temps, pour se dégager du flot qui le pressait de tous côtés il fit exécuter à son cheval une volte rapide qui nettoya la place autour de lui.

Les cris recommencèrent plus forts et plus menaçants car ce mouvement n'avait pu s'opérer sans force pieds écrasés et côtes enfoncées.

— A bas ! à bas !

— A l'eau, le truand ! à l'eau !

Impassible, le cavalier regardait du haut de sa selle tout ce populaire en émoi, comme s'il n'eût été pour rien dans toutes ces clameurs et toutes ces menaces.

Mais soudain, un éclair brilla dans ses yeux et ses joues se colorèrent : trois malandrins s'étaient insensiblement rapprochés du cheval et saisissant l'étrier s'apprêtaient à désarçonner le cavalier.

D'un mouvement rapide il dégagea son pied dont la pointe ferrée s'abattit sur le visage d'un des assaillants tandis que le talon, armé d'un long éperon en lancette, s'enfonçait, par une malchance incroyable, dans l'estomac d'un autre et que le troisième s'enfuyait, le crâne horriblement meurtri par un formidable coup de pommeau d'épée.

A la vue de cette rapide hécatombe, la fureur de la foule ne connut plus de bornes, et un mouvement en avant se manifesta.

— Ventredieu ! cria le cavalier en faisant tournoyer au-dessus de sa tête une longue et large épée à double tranchant, je crève quiconque s'approche à portée de mon bras !

Puis se tournant vers son varlet :

— A moi ! Tanneguy ! taille de droite et de gauche et frappe le premier qui s'avance.

En deux bonds, Tanneguy fut aux côtés de son maître.

A la vue de ces deux hommes de guerre dont la mine farouche et la façon hardie dont ils maniaient leurs armes faisaient présager, en cas de lutte, nombre de mauvais coups, la foule recula de quelques pas, toujours grondeuse, mais respectueuse de la force.

Avec un sourire, le cavalier remit l'épée au fourreau et ordonna à son varlet d'en faire autant ; puis constatant l'impossibilité de franchir la muraille humaine qui se dressait devant lui, il se résigna à attendre qu'elle se disloquât d'elle-même.

Mais, curieux de connaître la raison de ce rassemblement, il se pencha sur sa selle et interrogea un bourgeois qui, planté sur ses deux jambes, écarquillait les yeux, en extase admirative devant un si beau cavalier.

— C'est aujourd'hui la fête de monseigneur saint Christophe ; et notre dame la reine Marguerite est venue, avec ses deux belles-sœurs, faire ses dévotions au Parvis ; aussi nous attendons le retour du cortège.

— Merci, dit le cavalier en se redressant.

Il demeura un moment pensif, l'œil perdu dans le vague comme absorbé par quelque vision lointaine.

— Marguerite de Bourgogne, murmura-t-il... au fait, je serais curieux de la voir.

En ce moment, comme si le hasard eût voulu répondre à ce désir, des cris partis des premiers rangs de la foule annoncèrent la sortie du cortège royal et le cavalier se haussa sur ses étriers.

Le peuple, refoulé par les soldats de l'escorte, se rejeta brusquement en arrière, passant à droite et à gauche du cavalier et de son varlet qui, immobiles sur leurs chevaux, laissaient s'écouler autour d'eux ce flot humain et se trouvèrent bientôt au premier rang, au moment où le cortège royal passait devant eux.

Le cavalier tressaillit violemment et un mouvement nerveux contracta ses traits, lorsque Marguerite, montée sur sa haquenée blanche, passa auprès de lui, pensive et les yeux baissés, indifférente aux noëls qui éclataient de toutes parts.



L inconnue tendit au cavalier une bague ornée d'un rubis... (Page 259.)

Derrière la reine venaient une foule de joyeux pages et de charmantes dames caquetant et devisant, regardant autour d'eux avec effronterie, les premiers envoyant aux jolies bourgeoises de la foule des sourires vainqueurs, les secondes fixant des yeux luisants sur ce beau cavalier de si fière mine et si hardiment planté sur sa monture.

Un moment, le cavalier demeura immobile, regardant s'éloigner le cortège ; puis enfin pressant les flancs de son cheval, il se remit en marche, murmurant d'une voix étrange :

— Elle est toujours belle à ravir.

Vingt minutes après il s'arrêtait devant l'hostellerie de l'*Églantier-d'Or*, sise rue Saint-Denis, près du couvent des Frères Prêcheurs.

Pendant que son varlet s'occupait des chevaux, notre cavalier procédait dans sa chambre à un rapide changement et échangeait son harnais de guerre contre un élégant costume de ville.

Il s'apprêtait à descendre lorsque l'on heurta à la porte et l'hôte apparut.

— Eh quoi ! maître Cornulier, fit le cavalier d'un ton d'impatience, vous ai-je prié de me venir déranger céans?

— Vous savez mon nom, messire ! fit le tavernier étonné ; je ne vous connais cependant pas, moi.

— Eh ! qui ne sait que le maître de l'*Églantier-d'Or* s'appelle Cornulier et qu'il fabrique la meilleure cuisine de la capitale ? autrement serais-je descendu chez vous ?

Cornulier, très flatté, s'inclina.

— Eh bien ! j'attends ce que vous avez à me dire?

— Messire, il y a en bas une dame qui réclame l'honneur de converser quelques instants avec vous.

— Une dame ! exclama le cavalier tout surpris... une dame ! hâtez-vous de me la conduire.

Un instant après, maître Cornulier introduisait dans la chambre une femme, vêtue de couleurs sombres et dont un voile épais cachait entièrement le visage.

Silencieusement le cavalier s'inclina et attendit que la femme se découvrît et parlât.

— Messire, dit-elle enfin, une dame jeune et belle et qui vous trouve bonne mine, serait désireuse de vous voir. Vous devez être brave et confiant ; si donc vous ne craignez pas les aventures, trouvez-vous ce soir, à la onzième heure, au carrefour de Buci. Un homme s'approchera de vous et vous dira : « votre main » ; vous lui montrerez cette bague et vous le suivrez.

Ce disant, l'inconnue tendit au cavalier une bague ornée d'un rubis qu'il passa à son doigt.

— Ventredieu ! dit-il avec une pointe de fatuité, je suis à Paris depuis quelques heures à peine et j'ai déjà une aventure ; la chose est, ma foi, plaisante !

— Refuseriez-vous d'aller à ce rendez-vous ?... Auriez-vous peur ?...

— Peur ! moi !... peut-être bien ; mais seulement que la dame en question ne soit point suffisamment belle.

— N'ayez crainte à ce sujet, messire.

— En ce cas, je suis à elle.

— Adieu, donc, messire, n'oubliez ni l'heure ni le lieu.

— Mais ne permettrez-vous pas qu'auparavant je considère votre visage ; car vous devez être charmante si j'en juge votre tournure élégante et l'adorable timbre de votre voix.

— Eh quoi ! fit l'inconnue d'un ton de reproche, ne pensez-vous plus à la dame que vous devez voir ce soir ? c'est fort mal.

Et, avant que le gentilhomme eût pu faire un pas, elle avait ouvert la porte et descendu légèrement l'escalier.

— Ah ! ah ! exclama joyeusement le cavalier, voilà qui me rappelle mes aventures d'Italie et d'Allemagne... aujourd'hui, vive l'amour ! à demain les affaires sérieuses... allons voir Landry.

Il agrafa son épée, s'assura que son poignard jouait bien dans sa gaine et, jetant sa cape sur ses épaules, sortit d'un pas délibéré.

Sans hésitation, il se dirigea vers le Charnier-des-Innocents, contourna le cloître Sainte-Opportune et allait traverser la Croix-du-Trahoir, lorsqu'une clameur furieuse, semblant sortir de la taverne du *Cochon-d'Amour*, le fit s'arrêter soudain.

Il tendit l'oreille.

— On s'égorge là-dedans, grommela-t-il.

Prenant sa course, il arriva près du cabaret dont il ouvrit la porte d'un coup de pied ; puis, s'arrêtant sur le seuil, il plongea son regard dans l'intérieur.

Un homme adossé au mur, derrière une table renversée qui lui servait de rempart, jouait de l'épée contre une demi-douzaine de truands armés de coutelas et de dagues.

— Six manants contre un gentilhomme! cria le cavalier d'une voix de stentor en mettant flamberge au vent, c'est trois de trop, mes maîtres!

Et se jetant dans la mêlée, il dégagea le gentilhomme avec l'aide duquel il eut tôt fait d'acculer en un coin du cabaret les manants épeurés.

Quand il les vit dans l'impossibilité de fuir, le cavalier inconnu abaissa son épée.

— Or, çà, mes drôles, leur dit-il gouailleusement, on n'a donc plus ici le respect des gentilshommes? Allons, que cette leçon vous serve; mettez-moi coutelas et dagues à la gaine et seyez-vous à cette table.

Et d'un geste insouciant, mais non dépourvu de noblesse, il repoussa son épée au fourreau, mouvement que son compagnon imita aussitôt.

— Par mon âme! messire, fit ce dernier en tendant la main à son sauveur, vous me venez tirer d'un mauvais pas, et, aussi vrai que je me nomme Gaulthier d'Aulnay, vous pouvez compter sur ma reconnaissance.

— Vous plaît-il que nous buvions quelques gobelets de compagnie, seigneur Gaulthier d'Aulnay, fit le cavalier inconnu, nous pourrons de la sorte faire amplement connaissance.

Puis quand ils furent assis.

— Y aurait-il indiscrétion, demanda Gaulthier, à savoir le nom de mon sauveur.

— Point, messire; je me nomme le capitaine Buridan.

— Le capitaine Buridan! exclama Gaulthier; permettez-moi en ce cas de vous serrer encore la main comme à l'un des plus vaillants soldats qui maintiennent éclatante à l'étranger la réputation de notre valeur nationale.

— Eh! de grâce, messire, vous me remplissez de confusion, fit le capitaine Buridan; mais comment me connaissez-vous?

— J'arrive d'Allemagne où j'ai bataillé quelque temps et où il n'était bruit que de vos exploits.

— Peuh! fit Buridan avec dédain, il faut bien peu de choses our étonner ces bons Allemands! mais vous ne m'avez point dit

encore pour quelle cause ces truands vous avaient assailli de la sorte.

— Ils s'étaient permis dans leur conversation quelques propos malséants à l'adresse de mon frère, le sire Philippe d'Aulnay, capitaine aux gardes de la reine Marguerite; je n'ai pu retenir ma colère, et leur ai envoyé par la tête le broc et les gobelets que j'avais devant moi. Cette manière de protester leur a probablement déplu et, quand vous êtes intervenu, ils cherchaient à me prouver leur déplaisir.

— Ah! messire, votre frère est capitaine des gardes de la reine répéta Buridan tout songeur.

— Oui, capitaine, et si vous venez ici chercher fortune, promettez-moi d'avoir recours à mon frère et à moi.

— Merci et bien volontiers, comme vous pouvez compter sur moi, si jamais quelque jour je puis vous être utile.

Comme il finissait ces mots il remarqua que les yeux de Gaulthier se fixaient avec curiosité sur l'anneau qu'il avait au doigt.

— Cette bague paraît vous intriguer, messire, dit-il; si vous voulez l'examiner de près, la voici.

Et Buridan tendit le bijou à Gaulthier, qui s'en empara avec vivacité.

— C'est curieux, murmura le jeune homme.

— Oui, répéta Buridan, se méprenant sur le sens de ces paroles, ce bijou est curieux, mais il ne l'est certes point autant que la manière dont il est venu en ma possession.

Et il raconta à Gaulthier la visite qu'il avait reçue à l'hostellerie de l'*Églantier-d'Or*.

— Par mon âme! dit le sire d'Aulnay, voilà une singulière coïncidence; semblable aventure m'est arrivée aujourd'hui même; voyez plutôt cette bague en tous points semblable à la vôtre.

— Et c'est une femme qui vous l'a donnée?

— Non pas, et le fait est plus bizarre : c'est un Cagouleux qui, m'arrêtant ce matin au parvis Notre-Dame sous prétexte de me demander l'aumône, m'a tenu le même discours que vous a tenu cette femme voilée et m'a remis cet anneau.

— Et il vous a donné, comme à moi, rendez-vous au carrefour de Buci, à la onzième heure?

— Non pas, à minuit, au cloître des Augustins.

— C'est fort bizarre, observa Buridan.

— Et irez-vous? fit Gaulthier.

— Singulière question que je pourrais vous retourner.

— Et à laquelle je répondrais peut-être négativement, si je n'écoutais que la prudence et la raison.

— Prudence et raison sont des mots qui jurent étrangement dans la bouche d'un jeune homme et d'un gentilhomme, riposta le capitaine avec un léger accent de raillerie.

— Si vous étiez, comme moi, depuis quelque temps à Paris, messire capitaine, répondit Gaulthier sans se froisser nullement du ton de son compagnon, mon langage vous semblerait peut-être tout naturel, surtout si vous saviez bien des choses...

— Sont-elles donc si terribles qu'elles vous fassent hésiter à accepter un rendez-vous d'amour?

— Terribles, en effet, mais point suffisantes pour renoncer à une douce nuictée, seigneur Buridan, et la preuve en est qu'à minuit je serais au cloître des Augustins.

— Bravo, messire d'Aulnay, s'écria Buridan dont le front soucieux s'éclaira aussitôt, cette déterminatton me fait plaisir, car je ne vous cacherai pas que votre hésitation me peinait quelque peu... Mais parlons d'autre chose et dites-moi, vous qui devez courir les cabarets, si vous ne connaîtriez pas par hasard un mauvais lieu qu'on nomme le *Chat-qui-Pesche* et un méchant garçon qui en est le tavernier et qu'on appelle Landry.

— Landry! exclama Gaulthier, si je connais Landry et le *Chat-qui-Pesche!* Par mon âme! messire, vous ne pouviez mieux vous adresser qu'à moi.

— Et pourquoi?

— Parce que c'est chez Landry que je suis descendu en arrivant à Paris et que, bien que logeant au Louvre maintenant, il ne se passe guère de jour que je n'aille au *Chat-qui-Pesche* boire quelque verre en compagnie de mon ami Jehan de Sarcelles.

— Ventredieu ! s'écria Buridan avec un éclair dans les yeux ; vous connaissez aussi Jehan de Sarcelles! et comment va-t-il ?

— Mais fort bien, si j'en juge d'après sa mine gaillarde... Au surplus, capitaine, voici l'heure à laquelle il se rend chaque jour au cabaret ; si vous voulez m'y accompagner...

— Je vous suis, messire.

Et d'une main frémissante, Buridan agrafa sa cape sur ses épaules tandis qu'un léger tremblement agitait ses lèvres.

D'un pas rapide, les deux hommes arrivèrent au *Chat-qui-Pesche*, où, comme l'avait prévu Gaulthier, Jehan de Sarcelles se trouvait déjà, attablé en face d'Alix avec laquelle il jouait aux dés.

— Eh ! bonjour, maître Jehan, s'écria le sire d'Aulnay en entrant, je vous amène un ami.

Le maître ès Sorbonne se leva, considérant de sa place le capitaine Buridan debout, immobile sur le sol.

Un moment, les deux hommes demeurèrent silencieux ; leurs regards se croisèrent, celui du capitaine plein d'attendrissement, celui de Jehan rempli de curiosité.

— Jehan ! dit simplement Buridan.

A ce mot, le maitre ès Sorbonne tressaillit; ses yeux s'ouvrirent démesurément, ses lèvres balbutièrent un nom que personne n'entendit, puis s'avançant rapidement, les mains étendues en avant?

— Toi ! toi ! tu n'es donc pas mort.

— Silence, murmura le capitaine en le serrant dans ses bras ; je suis mort en effet; pour tout le monde je m'appelle le capitaine Buridan.

— Et Landry, demanda-t-il, après une longue étreinte, n'est-il pas ici ?

— Il est précisément absent ; mais il ne saurait tarder, je pense ; au surplus sa nièce pourra nous renseigner à ce sujet.

Et s'approchant d'Alix qui fixait le capitaine d'un œil étonné :

— Charmante demoiselle, demanda Jehan, savez-vous vers quelle heure doit rentrer le compère Landry?

— Mon oncle ne reviendra que fort tard dans la soirée, répondit la jeune fille ; il m'a même recommandé de ne pas l'attendre et de fermer sans lui le cabaret, après le couvre-feu.

— Ventredieu, murmura Buridan en considérant d'un œil admiratif la gentille Alix, je ne savais point que Landry eût une nièce aussi belle et aussi charmante... mais, venez là, ma belle enfant que je vous souhaite le bonjour que je ne puis souhaiter à votre oncle.

Et l'attirant à lui, il déposa sur son front rougissant un baiser qui, bien que paternellement donné, n'en fit pas moins froncer le sourcil à Jehan.

Quant à Guillaume Feutrier, assis en un coin, il ne quittait pas des yeux ce capitaine Buridan si connu de son ennemi Jehan de Sarcelles et pour lequel, instinctivement, il se sentait déjà plein d'une haine féroce.

— Quel est ce corbeau? demanda Buridan en désignant le diacre d'un geste répulsif.

— Un ennemi et un espion, répondit Jehan à voix basse.

— Et quelle est sa position sociale.

— Directeur spirituel de la reine Marguerite.

Buridan tressaillit et jeta sur Guillaume Feutrier un regard tel qu'il se leva, et gagnant précipitamment la porte, sortit du cabaret oubliant dans son trouble, de saluer Alix.

Cette fuite désordonnée amena un sourire sur les lèvres du capitaine.

La porte venait à peine de se refermer derrière le diacre qu'elle se rouvrit pour donner passage à Franc-Picard qui s'arrêta sur le seuil en voyant Jehan de Sarcelles en compagnie d'un inconnu.

— Viens ça, compagnon, lui dit le maître ès Sorbonne.

Puis s'adressant à Buridan.

— Permets-moi de te présenter maître Franc-Picard, élève au collège de Clermont et mon lieutenant dans mes opérations.

— Fais-tu donc aussi la guerre, demanda le capitaine avec un sourire.

— Oui répliqua gravement Jehan de Sarcelles, et une guerre plus difficile peut-être que toutes celles auxquelles tu as été mêlé.

— Mais qu'avez-vous donc là suspendu à votre ceinture? demanda le capitaine en s'adressant à l'escholier de Clermont, on dirait une de ces arbalètes qui servent d'amusement aux enfants.



Il était mort! (Page 276.)

— Teste de chien! répondit Franc-Picard, c'est une invention à moi pour défendre mon humble personne contre les malandrins qui courent les rues pour mettre à mal les honnêtes gens. Ma condition sociale m'interdit de porter l'épée; d'un autre côté ma dague me paraît insuffisante à assurer ma sécurité; c'est pourquoi j'ai

confectionné cette arbalète qui, bien qu'assez petite peut être dissimulée sous ma cape, envoie proprement un virolet à quinze pas et troue une poitrine avec la plus grande facilité.

— Ventredieu ! l'idée est plaisante et je vous en félicite, mon maître... mais n'est-ce point le couvre-feu ? demanda subitement Buridan en entendant une cloche résonner dans la nuit.

— En effet, mais qui te presse ? répondit Jehan en voyant le capitaine serrer l'agrafe de son ceinturon.

— Un rendez-vous d'amour, répliqua mystérieusement Buridan.

— Et vous aussi, messire d'Aulnay, vous nous quittez ? est-ce aussi un rendez-vous d'amour qui vous oblige à partir ?

— Précisément, répliqua Gaulthier avec un sourire.

Jehan de Sarcelles fronça le sourcil, promenant de l'un à l'autre un regard inquiet.

— Et est-ce en même lieu que vous devez vous rendre ? demanda-t-il.

— Non pas ; moi je vais au carrefour de Buci et messire d'Aulnay au cloître des Augustins ; mais pourquoi ces questions, ami Jehan ?

— Par saint Treignant d'Écosse ! exclama le maître ès Sorbonne, si je ne craignais d'essuyer un refus, je t'adresserais bien une prière, ainsi qu'à ton compagnon.

— Laquelle ?

— Celle de renoncer à ce rendez-vous.

— Ventredieu ! s'écria Buridan, es-tu fou, ami ? moi, faire attendre en vain une belle dame ! tu n'y songes pas.

— J'y songe si bien, que messire d'Aulnay, j'en suis certain, va se joindre à moi pour te détourner de ton projet.

— Parles-tu donc sérieusement ? je croyais à une plaisanterie, riposta le capitaine ; mais comment veux-tu que le sire d'Aulnay me donne un semblable conseil, alors que lui-même...

— Avez-vous donc oublié ce que nous fîmes le jour même de votre arrivée à Paris, messire d'Aulnay ? demanda Jehan d'une voix grave, et ne trouvez-vous pas que le carrefour Buci et le cloître des Augustins sont bien proches de la Tour de Nesle ?

Gaulthier tressaillit, tandis qu'instinctivement son regard, perçant la verrière, cherchait dans l'obscurité la silhouette de la sinistre tour.

— Par mon âme! maître Jehan, répliqua-t-il, vous avez raison; mais j'ai donné ma parole.

Buridan écoutait curieusement; il demanda à Gaulthier :

— En quoi la proximité de nos lieux de rendez-vous et de la Tour de Nesle vous semble-t-elle de nature à nous faire renoncer à nos projets?

— C'est là une chose fort longue à vous conter, messire capitaine, et que maître Jehan seul peut vous narrer dans tous ses détails; mais pressons-nous si nous ne voulons point arriver en retard.

Jehan de Sarcelles, l'air fort soucieux, demeurait la tête penchée sur la poitrine, immobile et silencieux.

— Écoute-moi, ami, dit-il soudain en posant sa main sur le bras de Buridan, si je te disais les raisons qui me font redouter pour vous deux ce rendez-vous, y renonceriez-vous?

— Non, répondit le capitaine, car, ainsi que messire Gaulthier, j'ai donné ma parole.

— En ce cas Franc-Picard et moi allons vous accompagner.

Buridan fit un geste de mécontentement.

— Oh! n'aie aucune crainte, dit Jehan, notre intention n'est point de t'escorter jusqu'au bout; mais il est indispensable, pour certain projet que j'ai, de voir comment se pratiquent ces rendez-vous mystérieux. Aussi te demanderai-je de t'accompagner jusqu'au carrefour de Buci, comme je demanderai au sire Philippe d'Aulnay de le conduire au cloître des Augustins.

— Soit, répondit le capitaine.

Et les quatre hommes, après avoir pris congé d'Alix, sortirent du cabaret et prirent la direction du Pont-aux-Meuniers.

A peine s'étaient-ils éloignés que des hommes qui, à leur approche, s'étaient cachés derrière des monceaux de terre vidés sur la berge de la rivière, surgirent dans l'ombre.

— Par notre Dame! grommela l'un d'eux, j'ai vu le moment où ces maudits nous découvraient; qu'en pensez-vous, Gargouslier?

— Je pense, répliqua en ricanant le patron du *Cochon-d'Amour*, que tu seras toujours le même, compère Tristan, et que tu auras toujours peur de ton ombre... Mais, dis donc, ami Landry, fit-il en s'adressant au troisième personnage, tu es bien silencieux, ce me semble.

— Je cherche, répliqua l'oncle de la belle Alix, quel pouvait être l'homme qui se trouvait en compagnie de Jehan.

— Par l'enfer! tu le sauras demain...

— Assurément; mais je donnerais ma part de paradis pour le savoir de suite.

Puis, passant la main sur son front :

— Allons, murmura-t-il, je suis fou de m'arrêter à de semblables idées; mon œil aura mal vu dans la nuit... et puis, il est mort, donc ce n'est pas lui.

— Eh bien, maître Landry, fit Tristan le Roux, quand votre rêverie sera terminée, nous embarquerons.

Sans mot dire, Landry monta dans le bateau qui, rapidement poussé par les rames, abordait, quelques minutes après, au pied de la Tour de Nesle.

Gargouslier siffla alors d'une manière particulière et se dirigea ensuite vers la porte basse par laquelle quelques jours auparavant, Philippe d'Aulnay avait vu entrer Marguerite de Bourgogne et ses compagnes.

Gargouslier ouvrit la porte, laissa passer devant lui Landry, Tristan le Roux et quatre individus qui, à son coup de sifflet, étaient sortis de l'ombre; puis, entrant à son tour, il repoussa la porte avec soin.

CHAPITRE XXI

Une orgie à la Tour de Nesle.

Les compagnons de Buridan l'avaient quitté à la hauteur de l'église Saint-André-des-Arcs.

Prenant la rue de ce même nom, le capitaine arriva au carrefour de Buci au moment où le premier coup de dix heures sonnait à l'abbaye Saint-Germain-des-Prés.

S'arrêtant au milieu même du carrefour, Buridan jeta autour de lui un regard circulaire pour apercevoir l'homme qu'on lui avait annoncé comme devant venir le prendre et le conduire à son rendez-vous d'amour.

Soudain, il se retourna et vit debout et silencieux, le visage caché dans un capuchon, le corps enveloppé d'un long manteau un personnage qui, brusquement, lui dit :

— Votre main.

— La voici.

L'homme s'en saisit et, découvrant une lanterne dissimulée sous sa cape il en dirigea la vacillante lumière sur le doigt auquel était passé l'anneau.

— C'est bien, fit-il, suivez-moi, ou plus justement guidez-vous sur cette lumière qui va éclairer votre marche.

— Une question, mon maître ; avons-nous une longue distance à parcourir?

— Nous allons ici près.

— Puis-je savoir où?

— Non.

Au surplus c'était pour le capitaine Buridan un point de peu d'importance ; il cessa donc ses questions et, sans mot dire, la main sur la poignée de son épée, plutôt par habitude que par précaution, il suivit son guide.

Celui-ci, côtoyant le mur de clôture de l'enclos des Augustins arriva à l'endroit où se trouve aujourd'hui la rue Guénégaud, et là s'arrêta.

Puis se retournant brusquement, il posa sa lanterne à terre et dit au capitaine :

— Il faut, messire, que vous vous laissiez bander les yeux.

— Ventredieu ! exclama Buridan, il s'agirait de notre dame la reine qu'on ne prendrait pas plus de précautions... Enfin, faites ce que vous voulez.

L'homme tirant de dessous son manteau une sorte de cagoule percée d'un seul trou pour permettre de respirer en couvrit la tête du capitaine ; puis lui prenant la main, il l'entraîna doucement, avec mille précautions pour lui éviter des heurts désagréables.

Longeant la Seine, il arriva bientôt au pied de la tour qu'il contourna jusqu'à ce qu'il fût parvenu à la petite porte par laquelle venaient de passer Gargouslier et ses acolytes.

Il fit alors entendre un sifflement étrangement modulé. Au bout d'un instant la porte s'ouvrit et se referma comme d'elle-même derrière Buridan et son guide.

Un homme alors se détacha du pied de la tour, grommelant entre ses dents.

— C'est l'amant qui vient d'entrer ! malheur à lui, car il ne sortira pas vivant. Non ! par l'enfer ! car je vais l'égorger entre ses bras.

Et fouillant dans son escarcelle, il en tira une clé qu'il introduisit dans la serrure.

En ce moment, un bruit de pas fit bondir en arrière l'inconnu qui retourna en hâte à sa cachette.

Il était temps : trois femmes, soigneusement emmitouflées, apparurent dont l'une portait une lanterne et marchait la première : c'était Marguerite de Bourgogne.

A peine la porte s'était-elle refermée derrière la reine et ses deux compagnes, que l'homme s'élançait et pénétrait à son tour dans l'intérieur.

Un escalier de pierre, en forme de vis, se rencontra devant lui;

il s'y engagea guidé seulement dans l'obscurité par le froufrou des robes qui montaient devant lui; toujours précédé des femmes, il suivit un long couloir jusqu'au moment où Marguerite, se séparant de ses compagnes, ouvrit une porte et disparut.

Derrière elle l'inconnu, ouvrant la porte à son tour, pénétra dans la pièce.

C'était une chambre toute tendue de velours vert dont la couleur faisait ressortir la merveilleuse beauté de Marguerite; le seul meuble qu'on remarquât était un lit, mais un lit d'une richesse merveilleuse et qui à lui seul occupait presque toute la chambre, indiquant ainsi à quel usage exclusif et spécial elle était consacrée.

La lueur pâle d'une lampe de nuit noyait la pièce dans une ombre mystérieuse, ombre parfumée de senteurs d'Orient dont les bouffées vinrent frapper l'inconnu en plein visage.

Marguerite, son masque à la main, contemplait avec satisfaction son visage dans un miroir d'argent poli, réparant le léger désordre apporté dans sa coiffure par une marche un peu précipitée.

Son sein se soulevait haletant à la pensée que dans quelques instants Gaulthier allait paraître. Gaulthier que son cœur appelait depuis si longtemps et dans la possession duquel ses sens allaient aussi pouvoir s'assouvir; et ses paupières s'abaissaient lentement, comme dans un rêve voluptueux, tandis que ses lèvres envoyaient dans le vide un baiser muet.

— Gaulthier, murmura-t-elle.

Instinctivement, elle se retourna et poussa un cri.

Un homme etait là, immobile devant elle.

Lentement, cet homme rabattit en arrière le capuchon qui lui cachait le visage.

C'était Philippe.

Marguerite recula, effrayée.

— Philippe! Philippe! dit-elle la gorge serrée par l'angoisse.

— Oui, dit-il enfin d'une voix sombre, c'est moi Philippe d'Aulnay, l'homme que tu aimes et qui t'aime et qui vient te demander un peu de ces plaisirs que tu donnes à tant d'autres.

Acculée en un coin, Marguerite semblait une lionne prête à s'élancer sur sa proie.

— Ah ! gronda-t-elle, en fixant sur le jeune homme des regards pleins de rage, voilà des paroles que tu ne prononceras plus, Philippe.

— Tu m'as pris naïf, ignorant du monde et de la femme, continua le capitaine des gardes d'une voix sifflante, et tu t'es dit : « voilà un cœur dont je vais me distraire et que, mon caprice passé, je jetterai en un coin comme les enfants font de leur hochet. » Et tu as cru que cela se passerait ainsi ; que tu pourrais impunément me torturer sans que je te crache au visage mon dégoût et mon mépris ?

— Continue, Philippe, continue, dit la reine en ricanant, mais hâte-toi, car ma patience a des bornes.

— Si ta patience a des bornes, Marguerite, je te conseille de les reculer, car j'en ai gros sur le cœur et ne sortirai point d'ici que je n'aie dit tout ce que j'avais à dire. Oh ! ce n'est point, crois-le, à la reine que je parle ; grande dame, bourgeoise ou ribaude, je t'eusse autant aimée que sous la couronne royale et si ton époux n'est pas assez clairvoyant pour t'empêcher de traîner dans la fange et le sang l'hermine de ton manteau, c'est son affaire ! C'est la femme, la femme seule, entends-tu bien, que j'ai tant adorée, et qu'aujourd'hui je hais de toutes mes forces, parce qu'elle s'est conduite avec moi comme la dernière câtin de la rue Pute-y-Muce.

Sous l'insulte, la reine poussa un rugissement de fureur et, grinçant des dents :

— C'est toi qui l'auras voulu, Philippe, gronda-t-elle, ne t'en prends donc qu'à toi de ce qui va arriver.

Et saisissant un marteau d'ivoire elle allait en frapper un gong suspendu au mur, lorsque le sire d'Aulnay s'élançant, le lui arracha et le jeta loin de lui.

— Non, Marguerite, fit-il d'une voix railleuse, non tu n'appelleras pas tes assassins : ou si tu les appelles c'est la mort pour toi qui viendra en même temps qu'eux.

Et tirant son épée, il la fit tournoyer menaçante au-dessus de sa tête.



Buridan la pressait sur sa poitrine, dévorant de baisers... (Page 279.)

Éperdue, la reine recula.

— Je ne t'ai point encore tout dit et veux que tu m'écoutes jusqu'au bout. Oh ! ta fureur ne m'émeut nullement ; calme-toi donc si tu veux que je me hâte et te laisse ensuite aller retrouver ton amant.

La reine jeta sur lui un regard plein de stupéfaction.

— Oui, répéta Philippe, les yeux étincelants, ton amant que j'ai vu tout à l'heure entrer dans cette tour maudite et qui t'attend avec impatience, se demandant ce qui empêche sa bien-aimée de venir se jeter dans ses bras.

Il eut un rire terrible.

— Ah! ah! Marguerite, ton amant t'attend; eh bien! admire ma bonté, c'est moi-même qui vais te conduire auprès de lui... mais pour avoir le plaisir de t'égorger à ses pieds avant même que du bout du doigt il ait eu le temps de te toucher.

La reine jeta sur le jeune homme un regard sanglant.

— Ah! murmura-t-elle, tu veux donc mourir, malheureux!

Puis changeant subitement d'attitude, elle s'avança vers lui, l'œil attendri, les mains suppliantes.

— Écoutez-moi, Philippe, dit-elle d'une voix ferme mais résignée, vous venez de proférer contre moi d'horribles menaces, vous voulez ma mort et c'est vous-même qui me voulez tuer; je suis femme, je suis sans défense, je ne puis donc résister et vous me connaissez assez pour savoir que je ne m'abaisserai pas à vous supplier. Je subirai donc mon sort sans murmure et les dernières paroles que vous entendrez sortir de mes lèvres seront des paroles d'amour.

Etonné de ce langage, Philippe avait abaissé vers le sol la pointe de son épée.

— Des paroles d'amour, gronda-t-il, adressées à l'autre.

— Mais de quel autre parlez-vous, Philippe?

— Eh! par l'enfer! de celui que j'ai vu entrer tout à l'heure et que je veux tuer en même temps que vous.

La reine tressaillit.

— Gaulthier! il veut tuer Gaulthier lui, Philippe!

Et soudain se dressa devant ses yeux la terrible vision des deux frères s'entr'égorgeant!

Une sueur froide inonda ses membres, en même temps que dans sa pensée elle comprenait l'horrible forfait que ce serait d'assassiner Philippe alors que, dans quelques instants, elle allait se donner à son frère; elle comprit que ce sang éteindrait le feu de

son amour et qu'entre Gaulthier et elle se dresserait, comme un mur infranchissable, le cadavre de l'autre.

Et puis, à mesure qu'elle considérait ce jeune homme debout là, à quelques pas d'elle, elle sentait un sentiment indéfinissable s'emparer de son cœur, fondre sa rage et faire naître l'ardent désir de le sauver malgré lui.

— Sire d'Aulnay, dit-elle enfin, je veux oublier ce que je viens de voir et d'entendre; partez, mais, au nom de Dieu! partez vite, car si l'heure de minuit vous trouvait ici, toute ma puissance ne pourrait vous sauver.

— Madame... balbutia le jeune homme.

— Il ne serait alors, continua Marguerite, ni dague, ni poignard, ni épée capables de vous protéger... Partez! partez!

Lentement Philippe remit l'épée au fourreau.

— Non je reste, dit-il d'un ton froid et plein de résolution; je veux précisément attendre cette heure de minuit pour assister à vos nouvelles amours.

La reine tressaillit, contenant la colère qui recommençait à bouillonner dans son cœur.

— Voyons, Philippe —et sa voix se fit caressante— écoutez-moi, écoutez votre reine, je vous en conjure, partez.

Et suppliante elle tendit les mains vers lui.

A la vue de cette femme plus belle que jamais et qu'il tenait en son pouvoir, un désir fou lui monta au cerveau, tandis qu'il fixait sur elle des yeux luisants de convoitise.

Puis soudain la pensée que cette femme allait, dans quelques instants, s'abandonner aux bras d'un autre, l'enragea; il bondit vers Marguerite et la saisissant aux poignets.

— Non, dit-il d'une voix haletante, non je ne sortirai pas; eh! par le Diable! ton amant attendra, Marguerite; car tu es à moi, non à d'autres; je te veux et vais te prendre.

Et l'attirant violemment à lui, il l'enlaça de ses bras nerveux.

En ce moment minuit sonna à Saint-Germain-des-Prés.

Au tintement des cloches, Marguerite qui s'était abandonnée, se redressa soudain, pensant que c'était l'heure à laquelle elle atten-

dait Gaulthier et tremblant à l'idée d'une rencontre entre les deux frères.

D'un mouvement brusque elle se dégagea et s'élançant par la chambre.

— Va-t'en, cria-t-elle, va-t'en! dans une minute il sera trop tard.

— Non, hurla le jeune homme qui se jeta sur la reine pour la ressaisir.

Tout à coup, il s'arrêta, entendant frapper à la porte.

— Marguerite! demanda une voix de femme, ne venez-vous pas? nous vous attendons.

— Me voici, fit la reine.

Et rapidement, entr'ouvrant la porte, elle sortit, criant à Philippe :

— Partez, au nom du ciel, partez !

Ivre de colère, le jeune homme tira son épée et s'élança sur les traces de Marguerite.

Celle-ci avait disparu.

Alors, comme un fou il erra au hasard par les couloirs, sondant les murs du pommeau de son épée, grommelant des menaces de mort et poussant des rugissements de rage.

Soudain, il s'arrêta, chancela, puis, étendant les bras en avant, tomba la face contre terre.

Il était mort !

— Quel est celui-là? fit une voix dans l'ombre.

— Je ne sais ; mais qu'importe ? l'ordre est formel ; il cherchait à s'enfuir et je lui ai planté ma dague dans le dos.

— Hum! fit la première voix.

— Qu'y a-t-il donc?

— Rien ; mais je crains que tu ne te sois un peu pressé.

— Cornes du diable ! un homme courant par la tour, une épée à la main !

— Tu es sûr qu'il est mort.

— Regarde, il ne bouge plus.

— En ce cas, au sac.

A ce moment une troisième voix se fit entendre.

— Eh bien ! Tristan, et le signal ?

— Il n'a point encore été donné, maître Gargouslier.

— C'est bizarre ; ils doivent s'impatienter au pied de la tour... mais qu'est celui-là ? — ajouta Gargouslier en désignant le cadavre de Philippe ; — avec celui qui se morfond dehors, cela fait quatre.

— Il y en avait peut-être un de rechange, dit en ricanant Tristan le Roux.

— Voilà de mauvaises paroles, ami Tristan ; répliqua Gargous lier, comment se fait-il ?...

— Je ne sais ; il courait le fer au poing, et ma foi...

— Au diable !... personne ne doit ressortir ; mettez-le au sac, du temps que je vais demander pourquoi l'on ne donne pas le signal d'ouvrir.

Le tavernier du *Cochon-d'Amour* s'éloigna, puis soulevant une portière, pénétra dans une pièce tout étincelante de lumière ; sur un siège, une femme était assise, le visage couvert d'un masque ; c'était Marguerite.

— Que voulez-vous ? demanda-t-elle d'une voix brève.

— Il est en bas, madame, répondit l'homme en s'inclinant, ne voulez-vous pas qu'on l'introduise ?

— Si fait, répondit-elle en tressaillant.

Gargouslier fit un pas pour sortir puis s'arrêtant :

— Ils sont bien quatre, n'est-ce pas ? madame.

— Quatre ! fit la reine dont un frisson secoua les membres, quatre ! et pourquoi ?

— Dame, répondit Gargouslier en étendant la main vers les appartements d'où sortaient des murmures confus, deux ici, un en bas qui attend ; cela fait déjà trois.

— Et le quatrième ? murmura Marguerite d'une voix étouffée

— Mais le quatrième à cherché à s'enfuir, et...

La reine se leva, tremblante.

— Et...

— Les ordres ont été exécutés.

Marguerite poussa un cri terrible.

— Malheureux qu'avez-vous fait ?

Gargouslier fixa sur elle un regard stupéfait.

— Il est mort? demanda-t-elle.

— Oui, madame.

— Malédiction!... gronda la reine.

Et se laissa tomber accablée.

— Au moins, dit-elle en relevant la tête après quelques instants, qu'on ne retrouve jamais son cadavre,... il ne faut pas que l'autre puisse jamais savoir,... deviner,... je veux qu'il soit porté en terre non jeté, comme vous faites des autres,... allez.

Demeurée seule, Marguerite murmura :

— Et l'autre va venir! non, cela est impossible!... je ne sais pourquoi, mais la mort de ce jeune homme me glace d'effroi .. Les deux frères!... l'un est tué, non par moi, mais à cause de moi... et l'autre, tout à l'heure, ici-même, me serrerait dans ses bras, alors que là, de l'autre côté de ces tentures, le cadavre gît, encore chaud!.. Oh! non, cela ne peut être cela ne sera pas!... Ah! fuyons! car s'il arrivait en ce moment, je n'aurais pas la force de résister à ses caresses et, je le sens, ce serait un sacrilège que Dieu ne me pardonnerait pas.

Et courant à la porte :

— Gargouslier! appela-t-elle.

Le colosse apparut.

— Qu'on ne donne point le signal et que celui que l'on attend s'en retourne; quant à moi, je ne veux point rester davantage, reconduisez-moi par l'autre poterne.

Quelques instants après sa sortie, une tenture se souleva pour donner passage au capitaine Buridan, tenant enlacée dans son bras une femme à la chevelure dénouée, aux yeux languissants, aux lèvres lascives et humides encore des baisers reçus et donnés et dont la robe dégraffée attestait des chaudes caresses qui venait de lui être prodiguées.

— Personne, murmura-t-elle en jetant un regard circulaire sur la pièce que venait d'abandonner Marguerite, où donc est-elle?

— Qui, elle? demanda le capitaine.

— Eh! mais mon amie! celle avec laquelle nous devions terminer, au milieu des flacons, une fête si bien commencée.

— Ventredieu! ma toute belle, répliqua Buridan en faisant

asseoir sa compagne sur le lit de repos et en se laissant tomber lui-même à ses côtés, croyez-vous, vraiment, que la présence de votre amie soit indispensable pour ce que nous avons à faire?

Et ce disant, il la pressait sur sa poitrine dévorant de baisers ses épaules et ses seine dont la blancheur de neige émergeait de la robe en brocarl d'or.

— Par Notre-Dame! mon gentilhomme, répliqua doucement la femme en fixant sur Buridan un regard chargé de passion, vous me voyez tout émerveillée de vous trouver tel que je vous ai pressenti; brave, amoureux et point curieux.

— Cette dernière épithète est de trop, ma chère âme, car j'allais vous demander en quelle circonstance, moi qui suis arrivé à Paris aujourd'hui même, ait pu avoir l'insigne honneur d'être remarqué par vous?

— Que vous importe? ne suis-je pas à vous à cette heure et ne m'aimez-vous pas en ce moment?

— Ne pourrai-je au moins voir votre visage pour évoquer demain l'adorable vision de la nuictée passée en votre compagnie.

La dame se redressa, reculant un peu sa tête comme pour la mettre à l'abri d'une tentative indiscrète.

— Non, messire, dit-elle d'une voix hautaine, c'est là chose impossible; je dois et je veux conserver mon masque.

Puis elle ajouta câlinement :

— Qu'importent après tout tels ou tels traits, tel ou tel nom. Est-ce à cela qu'est attaché un bonheur semblable à celui que nous avons goûté ensemble. Le bonheur est ou n'est pas en dehors des êtres qui vous le procurent. N'est-ce point votre avis?

Buridan fronça le sourcil.

— Permettez-moi, chère âme, de ne point partager votre opinion; je n'aime point les amours anonymes. Non pas que l'indiscrétion soit mon fait et que je sois capable, le lendemain d'une bonne fortune, de parader à l'aide d'un visage et d'un nom; je suis muet comme une tombe et mon cœur est un cimetière où dorment paisibles, sans crainte d'être troublées, les nombreuses amours dont j'ai été gratifié dans les pays que j'ai parcourus. Mais c'est pour

moi, pour moi seul, entendez-vous, que je vous supplie d'ôter votre masque.

— Je vous le répète, messire, c'est là chose impossible.

— Vous m'avez dit tout à l'heure que vous étiez ravie de me trouver tel que vous m'aviez rêvé! Ne croyez-vous pas que, de mon côté, j'ai rêvé moi aussi et que je suis désireux de constater si la réalité se rapproche du rêve.

— Voyons, mon beau capitaine, dit la dame d'une voix douce, je vous jure que cela ne se peut et je vous supplie d'abandonner cette idée. N'avez-vous point autre chose à me dire et ne pouvons-nous occuper autrement qu'à nous disputer les quelques heures qui nous restent à passer ensemble.

Tout en parlant elle avait rempli de vin d'Espagne une large coupe d'or et, y ayant trempé ses lèvres, elle la passa à Buridan qui la vida d'un trait.

— Ah! soupira-t-il, tes yeux noirs versent à longs traits l'ivresse à mon âme, comme ce vin la versera à mon cerveau... par tout ce que tu as de plus sacré, laisse-moi te voir!

— Ce que j'ai de plus sacré, c'est mon honneur! mon honneur qui serait dans ta main, si tu voyais mon visage! folle est la femme qui se fie à un homme...

— Tu es belle, murmura Buridan, oui, tu dois être belle et, que tu le veuilles ou non, il faut que je sache si tu l'es plus ou moins que je le suppose.

Et d'un geste rapide, il étendit la main vers le masque, comme pour l'arracher.

D'un bond, la dame se leva, écartant violemment le bras qui la menaçait et fixant sur le capitaine un regard irrité.

— Par la messe! exclama-t-elle, me prenez-vous pour une ribaude qu'on puisse impunément violenter, et croyez-vous qu'il vous soit loisible d'enfreindre sans danger la défense que je vous ai faite.

Buridan, lui aussi, s'était levé et, campé fièrement devant la dame, dans une posture pleine de défi.

— Une ribaude! fit-il en ricanant, vous prendre pour une ribaude! que non pas, ma chère âme. J'ai trop parcouru le monde et ai fait trop souvent l'amour pour me méprendre sur votre con-



Dans l'ombre, un homme s'avança à pas de loups... (Page 285.)

dition. Vos mains sont trop douces, vos gestes trop provocants, vos propos trop libres pour n'être point ceux d'une grande dame, d'une très grande dame si j'en crois l'excès de précautions dont vous vous entourez pour mettre à mal l'honneur du seigneur votre époux. Les ribaudes, elles, y vont plus carrément, mais avec plus

de pudeur peut-être; pour elles les choses d'amour ont besoin de quelques préliminaires qui vous semblent inutiles à vous, puisque dès mon entrée, vous vous êtes jetée dans mes bras.

— Me le reprochez-vous ? demanda la dame avec dédain.

— Ce serait mal à moi; je constate, voilà tout. Maintenant laissez-moi vous dire que grande à été votre imprudence en me parlant tout à l'heure de danger. Il n'y a qu'un instant je désirais voir votre visage; maintenant je le veux. Car parler de danger au capitaine Buridan, c'est faire doucement tressaillir son cœur et, du moment que voir votre visage offre un danger quelconque, inconnu et par cela même, plein d'attraits, ce m'est une raison de plus...

Et il s'avança vers elle, bien décidé à user de violence.

La dame se recula, en poussant un cri de colère.

— Je vous avais pris pour un gentilhomme, gronda-t-elle, vous n'êtes qu'un soudar, un félon d'amour et vous méritez d'être châtié.

— Des menaces ! ricana Buridan ; vous ne me connaissez pas, ma toute belle; j'ai toujours vu mes maîtresses au clair et ne veux point d'exception.

— Ah ! vous ne savez pas... prenez garde à vous !

— Je ne crains rien en ce monde, pas même Dieu ni diable ! il n'est point de puissance qui m'empêche de voir ton frais visage.

Lentement la dame recula jusqu'au mur, puis, soudain appuyant la main sur un ressort caché, elle fit s'entr'ouvrir une porte dissimulé dans les tentures.

— Capitaine Buridan, fit-elle d'une voix glacée, je te voulais épargner, mais ma sécurité, compromise par ton audace, m'en empêche... tu l'auras voulu...

D'un bond Buridan fut sur elle, et la maintenant avec force par le bras.

— Je vous laisserai votre masque, madame, dit-il, mais je vous reconnaîtrai quand même, grâce à ceci.

Et enlevant de sa chevelure une longue épingle d'or, il l'en piqua au visage assez fortement pour que la blessure, bien que légère, pût former une cicatrice.

— Mécréant! rugit-elle en se dégageant, c'est ton arrêt de mort que tu viens de signer !

Et la porte se referma.

Un moment stupéfait, le capitaine demeura immobile, l'œil fixé sur l'endroit par lequel venait de disparaître sa compagne.

Puis il s'élança, palpant d'une main fébrile la tenture, sondant le mur du poing sans pouvoir découvrir le secret qui ouvrait la porte.

— Enfermé ! rugit-il en courant par la pièce comme un fauve; enfermé sans défense, sans arme ! Ventredieu ! me vais-je laisser égorger ici comme un agneau ?

Et courant à la porte par laquelle lui et la dame masquée étaient entrés, il essaya de l'ouvrir; elle était fermée en dehors ; vainement il tenta de l'ébranler, il y épuisa ses forces.

Accablé il tomba sur un siège, en murmurant.

— Allons, c'est bien la fin.

Au même instant la porte s'ouvrit puis se referma de suite après avoir donné passage à un homme qui vint rouler aux pieds de Buridan.

— Par la mort Dieu! exclama le capitaine en se penchant vers le corps étendu tout sanglant sur le sol, que se passe-t-il? et qui vous a mis en cet état, compagnon ?

L'homme ne bougeait pas.

— Serait-il mort déjà? grommela Buridan en appuyant la main sur la poitrine, qui se soulevait faiblement; non, pas encore, — oh ! mais, cornes du diable! il ne faut pas qu'il meure avant que je sache...

Il prit doucemeut le corps et l'étendit sur le lit de repos où, quelques instants auparavant, il avait causé de doux propos d'amour; puis, saisissant un gobelet qu'il remplit de vin d'Espagne, il en fit couler un long filet entre les dents serrées du moribond.

Buridan attendit, épiant avec une certaine émotion le visage juvénile et imberbe sur lequel la mort étendait déjà sa pâleur glacée.

— Ventredieu ! dit-il en remarquant l'écritoire suspendu à la

ceinture du jeune homme, c'est un escholier! Pauvre enfant, il eût mieux fait.....

Il s'interrompit; lentement le blessé avait relevé la paupière, fixant autour de lui un regard éteint.

— Où suis-je? murmura-t-il.

Puis portant la main à sa poitrine :

— Oh! les lâches, ils m'ont tué... Dieu!... que je souffre!

Doucement, Buridan lui releva la tête.

— Qui êtes-vous? demanda le blessé.

— Un homme, victime comme vous du même guet-apens et auquel est réservé un sort semblable au vôtre.

— C'est une femme aussi qui vous a attiré là?

— C'est une femme.

— La connaissez-vous au moins?

— Non; et vous?

— Oh l'infâme! gronda l'escholier. Et dire qu'il me faut mourir sans pouvoir seulement être vengé.

— Qui sait? répliqua Buridan.

— Pensez-vous donc pouvoir vous échapper d'ici?

— Ventredieu! j'ai tiré ma peau de dangers aussi sérieux; en tout cas, je la leur vendrai cher.

— Oh! jurez-moi, répliqua le blessé, si vous sortez d'ici sain et sauf, jurez-moi de me venger.

— Par notre dame la Vierge, je vous le jure, dit gravement Buridan, en étendant la main.

Puis, après un instant de réflexion :

— Mais, dit-il, il me faudrait une preuve du piège dans lequel vous et moi, sommes tombés; une preuve éclatante, telle que les auteurs du crime, quelque puissants qu'ils soient, courbent la tête devant elle.

Et il demeura pensif.

— Hâtez-vous, maître, balbutia l'enfant d'une voix faible, mes forces s'en vont avec mon sang... hâtez-vous, tout à l'heure il sera trop tard.

Et malgré toute sa force de volonté, le blessé ferma ses yeux sur lesquels la mort pesait déjà de tout son poids.

Vivement, le capitaine tira de son surcot des tablettes, puis s'approchant de l'escholier il le souleva avec mille précautions et lui mit entre ses doigts tremblants la plume d'oie passée dans son pourpoint.

— Ventredieu, grommela-t-il, en soulevant l'encrier pendu à la ceinture de l'enfant, il est brisé et l'encre est répandue

Un pâle sourire courut sur les lèvres du blessé.

— Qu'importe, dit-il, mon sang ne suffit-il pas?

Et trempant la plume dans la large blessure par laquelle la vie s'en allait.

— Que dois-je écrire? murmura-t-il.

— Ceci, répondit Buridan : « Je meurs assassiné par... » laissez le nom en blanc, je me charge moi, de le mettre, dès que je l'aurai découvert; maintenant, la date et signez.

— Il était temps, murmura l'escholier dont la tête retomba en arrière,... adieu,... et tenez votre serment,... vengez-moi.

Ses yeux se fermèrent, ses membres se raidirent : il était mort!

— « Guidomare, élève de Cluny », dit Buridan en lisant la tablette, en voilà plus qu'il n'en faut pour mettre le pays latin en révolution, si toutefois, je puis sortir d'ici.

Et, à nouveau, il rôda par la pièce, cherchant si quelque issue cachée ne lui aurait pas échappé tout d'abord par laquelle il put s'enfuir.

En vain, il souleva les tentures, en vain il sonda les murs, en vain il ébranla les portes; les tentures ne célaient rien, les murs restèrent sourds, les portes ne s'ébranlèrent pas.

En ce moment des pas retentirent.

— Ventredieu, grommela-t-il, les voilà! ah! du moins, s'ils ont ma vie, ils la paieront cher.

Et, d'un tour de main, renversant les cires, il plongea la pièce dans une obscurité profonde; puis, saisissant un lourd escabeau de chêne sculpté, il attendit, résolu à assommer le premier qui entrerait.

La porte s'ouvrit doucement et, dans l'ombre, un homme s'avança à pas de loups.

— Seigneur Philippe! demanda sourdement une voix, seigneur Philippe, où êtes-vous?

Personne ne répondit.

— C'est singulier, murmura la voix, j'aurais juré qu'il y avait quelqu'un ici.

L'homme fit quelques pas en avant.

Silencieusement, Buridan brandit son escabeau.

— Seigneur Philippe, répéta la voix, si vous êtes là, répondez-moi, n'ayez aucune crainte, je suis un ami; c'est moi, Landry.

— Landry ici! c'est le ciel qui l'envoie.

En entendant ces mots, Landry, car c'était lui, poussa un juron formidable.

— Cornes du diable! exclama-t-il, en tirant sa dague, qui vient de prononcer mon nom.

— Eh! par l'enfer! répliqua Buridan en s'avançant à tâtons, c'est bien toi Landry, le cabaretier du *Chat-qui-Pesche*.

— Oui, c'est moi; mais qui êtes-vous donc, vous qui me connaissez si bien, et que je ne connais pas?

— Comme tu le disais toi-même tout à l'heure au seigneur Philippe, je suis un ami qu'il s'agit de sauver, ventredieu!

— Ventredieu! répéta Landry d'une voix tremblante, ventredieu! mais c'était là le juron favori de... Cornes du diable, les morts ressusciteraient-ils?

— Non! Landry, riposta Buridan, les morts ne ressuscitent pas; mais les absents reviennent.

— Que vous soyez ou non celui que j'ai tant regretté, répondit le tavernier d'une voix grave, il ne sera pas dit que je n'aurai pas sauvé celui qui m'a parlé en son nom; venez.

Il saisit dans l'ombre la main de Buridan, puis alla à la muraille dans laquelle se trouvait percée la porte secrète qui avait donné passage à la dame masquée.

Il pressa sur un bouton; la porte s'ouvrit et Landry, sans mot dire, entraîna le capitaine par des couloirs sombres et tortueux jusqu'à une pièce faiblement éclairée dans laquelle il s'arrêta.

Amenant alors devant la lumière Buridan qui souriait, le cabaretier jeta un cri :

— Vous, Seigneur! c'est bien vous.

— Et pourquoi cette surprise? demanda le capitaine.

— Le sire Philippe d'Aulnay, en arrivant d'Allemagne, m'avait annoncé votre mort.

— C'est à merveille; et cette nouvelle sert trop bien mes projets pour que je la démente; Lyonnet de Bournonville est mort; paix à ses cendres et veuille consacrer ton dévouement au capitaine Buridan... mais hâte-toi de me faire sortir d'ici... quand je n'ai point mes armes, il me semble que ma confiance m'abandonne...

Puis, jetant autour de lui un regard curieux :

— Où sommes-nous? demanda-t-il.

— Comment! votre mémoire s'est-elle donc affaiblie que vous ne vous rappeliez plus la chambre où, il y a dix-huit ans, la duchesse Marguerite de Bourgogne...

— Nous sommes à la Tour de Nesle?

— Oui, messire, à la Tour de Nesle de laquelle je vous engage à partir au plus vite.

— Ventredieu ! je ne demande que cela.

— Eh ! bien ! si votre agilité ne s'est pas rouillée dans les combats, vous prendez le même chemin que lorsque vous sortiez de vos rendez-vous d'amour.

Un voile sombre s'étendit sur le visage de Buridan; quant à Landry, allant au même bahut dans lequel autrefois Marguerite cachait la fameuse échelle de soie, il en sortit une longue et solide corde qu'il assujettit à l'entablement de la croisée.

— Allons! messire, partez vite; je veille ici jusqu'à ce que vous soyez en sûreté; au surplus, si quelque indiscret vous voulait importuner une fois en bas, voici ma dague.

— Merci, mon brave.

— Un mot encore; voici longtemps que vous n'avez mis les pieds à Paris; permettez-moi donc de vous recommander la discrétion la plus absolue au sujet de ce que s'est passé ici cette nuit; quand je vous verrai, et j'espère que ce sera demain, je vous mettrai au courant de bien de choses dont vous pourrez tirer parti... Cela dit, capitaine Buridan, partez et bonne chance.

Penché à la croisée, Landry suivit Buridan dans sa descente,

puis lorsqu'il eut mit le pied à terre, il remonta la corde, ferma la verrière et sortit en murmurant :

— Mais où dont est le sire Gaulthier ? Pourvu qu'il ne soit arrivé aucun malheur... que dirait le seigneur Orsini, qui m'a précisément envoyé ici cette nuit pour éviter qu'il ne survienne quelque chose de fâcheux à messire d'Aulnay.

La silhouette colossale de Gargouslier se dessina au loin dans la prénombre du couloir.

Landry marcha rapidement au-devant du tavernier du *Cochon-d'Amour*.

— Eh bien ? lui demanda-t-il.

— Elles sont parties.

— Ah ! tout est terminé alors ?

— Oui ; mais un peu plus nous avions trois cadavres, au lieu de quatre.

— Que veux-tu dire ?

— Par l'enfer ! je n'y comprends rien moi-même ; il y en a un qu'on attendait qui n'est pas venu, et celui que l'on n'attendait pas est venu, lui, et dame...

Landry eut un pressentiment.

— Eh ! bien ?

— Vois un peu ce que c'est. Les femmes ne sont jamais contentes ; il paraît que Tristan le Roux s'est trop hâté d'exécuter les ordres, car il paraît que celui-là, il n'y fallait pas toucher.

— Cornes du diable ! et qui te l'a dit ?

— *Elle* qui s'est enfuie d'ici en apprenant qu'il était mort et en refusant de recevoir l'autre.

— Et où est-il, lui ?

— Ils ont déjà dû l'emporter d'ici, je pense, car *Elle* a ordonné qu'au lieu de le jeter en Seine on le deposât en terre sainte.

Landry fort perplexe, réfléchissait.

— Et tu n'as aucun indice sur ce que peut être cet individu ? demanda-t-il.

— Eh ! Comment veux-tu que je sache, gronda Gargouslier ; nous paye-t-on pour espionner ou pour...

— Cornes du diable ! riposta Landry, qui te parle de cela ? si je



Orsini, mire de Marguerite de Bourgogne.

t'interroge si longuement c'est que l'erreur de Tristan le Roux pourrait bien nous coûter cher à tous.

— Tripes du pape! qu'y veux-tu faire à moins de le ressusciter? et puis, voici le jour qui va poindre, il est temps de nous aller coucher.

Sans mot dire, Landry suivit Gargouslier.

Arrivés sur le bord de l'eau, les deux hommes se quittèrent; le premier prit la direction du palais, tandis que le second sautait dans la barque qui l'avait amené.

— Hum! grommelait Landry tout en marchant le long de la Seine, aussi rapidement que pouvait le lui permettre son gros ventre, hum! voilà qui ne me présage rien de bon; pour qu'*Elle* ait refusé de recevoir le sire Gaulthier d'Aulnay, il faut qu'il soit survenu quelque chose de grave; en tout cas, j'aime mieux annoncer moi-même la chose au seigneur Orsini, car, à tout prendre, il se pourrait que la vie du sire d'Aulnay l'intéresse seulement.

Tout en monologuant, le cabaretier du *Chat-qui-Pesche* était arrivé à la petite poterne par laquelle, trois heures auparavant, la reine était sortie avec ses deux compagnes.

Tirant de son escarcelle une clé qu'il introduisit dans la serrure, il ouvrit la porte avec précaution, la referma derrière lui et se glissa sans bruit par les cours et les galeries jusqu'à l'appartement d'Orsini.

Il gratta doucement, puis plus fort; rien ne lui répondit.

— Cornes du diable! murmura-t-il, que signifie cela? le mire est chez lui, puisque j'aperçois de la lumière; pourquoi garde-t-il le silence?

Il frappa alors avec force; et il lui sembla entendre comme un soupir étouffé.

— Qu'est-ce à dire? fit Landry, le seigneur Orsini serait-il malade?

Et se courbant, il appliqua son œil au trou de la serrure pour regarder dans la chambre; mais la cire, presque entièrement consumée ne jetait plus par la pièce qu'une lueur tremblotante et vague qui ne lui permit pas de rien distinguer.

Il tira sa dague et, l'introduisant dans l'huis, exerça une forte pression sous laquelle la porte s'ouvrit.

Il entra vivement et aperçut Orsini étendu sur son lit, solidement garrotté avec sa propre cordelière, tandis qu'une écharpe de soie appliquée sur sa bouche, l'empêchait de proférer aucune parole.

D'un bond, Landry fut auprès de lui et d'un coup de dague trancha les liens qui l'attachaient.

— Sang du Christ ! rugit l'Italien, dès qu'il put parler, l'infâme me le payera!

— Par Notre-Dame! seigneur Orsini, demanda Landry d'une voix onctueuse, qui vous a mis en un tel état?

— Qui ? Eh! ce démon de Philippe d'Aulnay.

— Lui ! exclama le cabaretier, mais dans quel but?

— Au lieu d'interroger, tu ferais mieux de me dire par quel hasard tu es ici?

Rapidement Landry mit l'Italien au courant de ce qui s'était passé à la Tour de Nesle et lui fit part des inquiétudes que lui inspiraient ces événements.

A mesure que Landry parlait, le visage d'abord soucieux d'Orsini devenait de plus en plus sombre.

— *Per Baccho!* dit-il, à part lui, point n'est besoin que je m'occupe de me venger de Philippe ; Marguerite m'a déchargé de ce soin. Mais la vengeance est trop radicale et met à néant mes projets au sujet d'Alix... Mais dissimulons, patientons; elle sera bien forcée de m'en parler; c'est alors vraiment que je la tiendrai.

Landry attendait.

— Sur ta vie, lui dit Orsini en relevant la tête, garde le silence le plus absolu sur ce que tu as pu voir ou entendre cette nuit, comme aussi refoule au fond de ton cœur les soupçons que tu as pu concevoir ; la moindre indiscrétion te coûterait cher. Retire-toi.

Le cabaretier du *Chat-qui-Pesche* s'inclina profondément, fort étonné de ne recevoir aucune gratification pour le signalé service qu'il avait rendu à Orsini en le délivrant.

Il est vrai qu'il ne pouvait soupçonner le travail formidable qui

s opérait dans la cervelle de l'Italien, travail qui anéantissait toute pensée de reconnaissance.

Landry termina ses réflexions par un gros soupir qui en disait long sur son opinion relativement à la reconnaissance des grands; puis hâtant le pas, il reprit le chemin de son cabaret.

Au fond, à part cette petite déception, les événements de la nuit ne le tourmentaient guère; la mission que lui avait donnée Orsini et qui était de veiller sur Gaulthier, il l'avait facilement remplie, puisque le jeune homme n'était point entré à la tour; d'autre part il se pourléchait les lèvres de satisfaction en pensant à la rage de l'Italien durant les quelques heures qu'il était resté ficelé et bâillonné.

Tout en réfléchissant de la sorte, il était arrivé à une centaine de mètres du *Chat-qui-Pesche* lorsqu'il aperçut, assis sur un tas de pierres, en face le cabaret, trois hommes parmi lesquels il lui sembla reconnaître Jehan de Sarcelles et Gaulthier d'Aulnay qui paraissaient plongés dans une conversation fort animée.

Doucement Landry descendit sur la berge du fleuve qui, se trouvant en contre-bas, lui permit d'arriver derrière les causeurs et un peu au-dessous d'eux sans que sa présence pût être soupçonnée.

Il tendit l'oreille.

— En résumé, maître Jehan, demandait Gaulthier, que pensez-vous de cela?

— De cela? fit le maître ès Sorbonne.

— Eh! par mon âme, de ce qui est arrivé! trouvez-vous naturel qu'on me donne rendez-vous, qu'on me promène une demi-heure, les yeux bandés, pour me ramener au point de départ comme j'en étais parti.

— Assurément non, répliqua le troisième interlocuteur qui n'était autre que Franc-Picard; et ce capitaine Buridan que nous rencontrons tout ému, tout bouleversé et qui s'empresse de poignarder et de jeter en Seine notre guide au moment où peut-être nous allions lui arracher quelque révélation!

— Oui; répondit pensivement Jehan de Sarcelles; tout cela est fort étrange et je regrette que le capitaine n'ait point voulu demeurer avec nous; il paraissait en savoir long.

— Mais n'avez-vous pas rendez-vous avec lui aujourd'hui, peut-être...

— Peut-être sera-t-il moins discret que cette nuit. En tout cas, je suis fort aise, messire d'Aulnay, de vous avoir suivi à votre insu, car les renseignements que j'avais déjà sur la Tour de Nesle se sont, grâce à vous, très heureusement complétés et le temps est proche où la vengeance éclatera.

— Pensez-vous donc, demanda Gaulthier, vous dresser, vous seul, en présence de ceux que vous soupçonnez?

— Par saint Treignant d'Écosse! assurément non; car ce serait aller directement contre le but que je me suis proposé. Mais il suffira de mettre le populaire sur la piste, pour qu'il s'y élance avec furie et cela ne saurait tarder; la situation, vous le savez, est tendue : à chaque instant des émeutes éclatent, provoquées par les impôts écrasants qui pèsent sur les petites gens. Par surcroît, les juifs sont accusés d'accaparer les grains, par spéculation, et c'est à eux que le peuple attribue l'état presque perpétuel de famine dans lequel il vit. Enfin, ces cadavres ramassés si souvent dans la Seine et qui, au commencement, ne l'avaient qu'étonné, l'inquiètent et l'irritent. En voilà beaucoup pour que, dans un élan de colère, il force le roi à s'occuper de ses sujets.

— Et sur quoi comptez-vous? demanda Franc-Picard, pour provoquer l'explosion.

— Patience, mes amis, répliqua le maître ès Sorbonne en se levant, avant huit jours j'aurai agi, à moins que d'ici-là un événement quelconque ne précipite les choses.

Puis tendant les mains à Gaulthier :

— Sur ce, nous vous quittons, sire d'Aulnay; voici le jour et nous avons tous besoin de repos.

— D'autant plus, répliqua le jeune homme, qu'il me faut prendre mon service auprès du roi avant le petit lever et que l'heure approche.

— A tantôt! donc.

— A tantôt!

Et Gaulthier, traversant la route, entra au *Chat-qui-Pesche* dont la porte ne tarda pas à se rouvrir pour donner passage à Landry,

qui avait attendu, pour sortir de sa cachette, que Jehan et son compagnon se fussent éloignés.

CHAPITRE XXII

Le sac de blé.

Le même matin, dame Aloyse, première camérière, était entrée vers huit heures dans la galerie précédant l'appartement royal et avait prévenu les courtisans qui attendaient le moment de faire leur cour quotidienne à Marguerite, qu'il n'y aurait pas de petit lever, la reine se sentant un peu souffrante.

Le désappointement que causa cette nouvelle ne fut pas des plus considérables ; depuis quelque temps, l'humeur de la reine avait complètement changé; sa grâce provocante, son caractère enjoué avaient fait place à une réserve hautaine et à une préoccupation sombre qui défrayaient toutes les conversations, mais qui faisaient redouter sa présence, autrefois si recherchée.

La mauvaise santé de Marguerite ne parut pas affliger, outre mesure, les courtisans, car à peine cette nouvelle fut-elle annoncée que des groupes se formèrent, dans lesquels on commenta l'évènement.

— Par Notre-Dame ! messires, disait le vicomte d'Ermont, que pensez-vous de notre gracieuse souveraine? Ne trouvez-vous pas son attitude bien chagrine?

— Peut-être votre ami Philippe d'Aulnay en est-il cause? fit observer le baron des Toussaints; le capitaine des gardes se fait rare depuis plusieurs jours.

— Bast ! répliqua le chevalier de Saint-Ouen, je crois, moi, que c'est plutôt à la présence qu'à l'absence du sire d'Aulnay qu'il faut

attribuer le changement survenu si brusquement dans l'humeur de la reine.

— Eh quoi! chevalier, demanda-t-on, supposeriez-vous?...

— Que le règne de Philippe d'Aulnay est terminé, oui, messires.

— Et la preuve?

— La preuve! mais en peut-on donner pour de semblables choses; cela se sent et ne se prouve pas.

— Pouvez-vous tout au moins dire quel est, pour vous, le successeur probable du capitaine des gardes, dans la faveur de la reine?

— Si je vous le disais, messire, vous ne voudriez pas le croire.

— Dites tout de même, s'écrièrent plusieurs jeunes gens qui, tout en n'ajoutant aux paroles du chevalier qu'une médiocre confiance, eussent été fort heureux d'entendre leur nom sortir de ses lèvres.

Un cercle curieux s'était formé autour du seigneur de Saint-Ouen.

— Eh bien! dit ce dernier d'un air mystérieux; celui qui doit hériter de Philippe d'Aulnay, c'est... le voici.

Et le chevalier désigna de la main Gaulthier d'Aulnay qui venait d'entrer dans la galerie.

Voyant tous les regards fixés sur lui, le jeune homme s'avança vers le groupe.

— On parle de moi, messires, fit-il en souriant; y aurait-il indiscrétion à vous demander si c'était en bien ou en mal?

Plusieurs voix se récrièrent; la prophétie du chevalier de Saint-Ouen n'avait rencontré que peu d'incrédules et les courtisans faisaient déjà leur cour au favori du lendemain.

— Nous parlions de vous, en effet, sire Gaulthier d'Aulnay, répondit le chevalier, de vous et de votre frère.

— Mon frère! exclama Gaulthier en jetant autour de lui, un regard étonné et empreint d'inquiétude; mais je ne le vois point parmi vous; ne pourriez-vous me dire si la reine l'a chargé de quelque mission!



Gaulthier poussa un cri déchirant et s'abattit près du cadavre. (Page 302.)

— Nous n'avons point eu l'honneur de voir la reine, ce matin, sire d'Aulnay, répondit le vicomte de Savigny, dame Aloyse nous est venue prévenir qu'il n'y aurait point de petit lever, et nous nous allions nous retirer lorsque vous êtes arrivé.

— En ce cas, demeurez céans, messires, car je venais annoncer

à dame Marguerite que le roi désirait assister à son petit lever et allait se rendre çeans; je vous quitte pour accomplir ma mission.

Ce disant, il s'approcha de la porte de la chambre royale et frappa doucement; au bout de quelques instants dame Aloyse vint ouvrir et reporta à Marguerite le désir ou plutôt la volonté du roi.

La reine était levée, en dépit de la prétendue indisposition qui la retenait au lit; non seulement elle était levée, mais elle s'apprêtait à sortir de la chambre pour se rendre auprès d'Orsini avec lequel elle avait hâte de converser des événements de la nuit.

— Pâques Dieu ! exclama-t-elle, le roi choisit bien son moment pour me venir faire la cour... Enfin...

Puis s'adressant à dame Aloyse :

— Ma bonne, lui dit-elle, je vais me mettre seule au lit; toi, cours vite chez le seigneur Orsini, le prier de m'attendre, car j'irai lui parler aussitôt après le départ du roi.

A peine Marguerite s'était-elle couchée que les portes s'ouvraient et que Louis X pénétrait dans la pièce, suivi de tous les courtisans.

Galamment, le roi s'approcha de sa femme, lui baisa la main et s'assit à son chevet sur un fauteil fleurdelisé.

A ses côtés, se tenait le lieutenant de ses gardes Gaulthier d'Aulnay.

A la vue du jeune homme, la reine pâlit légèrement, et il lui fallut tout son empire sur elle-même pour cacher à tous le sentiment d'épouvante intérieure qui s'emparait d'elle.

Mais quelque forte que fût sa volonté, elle ne l'était cependant point assez pour empêcher ses yeux d'être rivés sur le visage de Gaulthier.

Et chose étrange, une horrible vision lui montrait plantée sur le corps de Gaulthier, la tête de Philippe d'Aulnay cette tête toute sanglante, aux lèvres décolorées dont les yeux éteints et glauques semblaient fixer sur elle des regards terribles.

Une sueur froide inondait son corps et dans son cœur étreint par une angoisse inexprimable, son amour pour Gaulthier ne tressaillait même pas.

Muette, elle écoutait, sans les entendre, les conversations des courtisans, répondant par monosyllabes aux paroles que de temps à autre le roi lui adressait.

Soudain Louis X prêta l'oreille.

Une rumeur, vague d'abord mais à chaque instant grandissante, montait du quai de la Tournelle et du boulevard du Palais jusqu'aux fenêtres de la chambre royale.

En voyant le roi attentif, les courtisans s'étaient tus, écoutant, eux aussi, les clameurs qui remplissaient la rue.

— Gaulthier, mon ami, fit le roi, ouvrez donc cette verrière et me dites ce qui se passe.

Le lieutenant des gardes obéit ; un moment, il se tint penché au dehors, regardant avec stupéfaction une foule grouillante et compacte qui battait de ses flots les murs du palais.

C'étaient des bourgeois, des artisans auxquels étaient mêlés un assez grand nombre de truands et quelques escholiers.

Divisés en deux troupes dont l'une avait traversé le Pont-au-Change et l'autre le Pont-aux-Meuniers, ils s'étaient donné rendez-vous dans la cité et, formés en un cortège imposant, ils s'étaient rendus devant le palais pour présenter vraisemblablement une pétition au roi.

Au surplus, leur attitude n'avait rien d'hostile ni de provocant ; ils se contentaient de demander, à grands cris, à Louis X de les écouter et, par intervalles, comme un refrain s'élevaient dans une clameur ces mots : du pain ! de la farine !

Tout à coup, par le Pont-au-Change déboucha une nouvelle troupe, plus petite celle-là, mais aussi plus bruyante, car la dizaine d'hommes qui la composaient poussaient des hurlements terribles, appelant, à grands renforts de cris et de mouvement de bras, ceux qui stationnaient sous les fenêtres du roi.

Quelques-uns, attirés par la curiosité se détachèrent et toujours courants, allèrent à la rencontre des nouveaux arrivants dont ils ne tardèrent pas, après quelques mots d'explication, à augmenter le nombre.

Quand la petite troupe fut parvenue près du palais on vit qu'elle

renfermait, ainsi que des prisonniers, deux individus porteurs d'un sac qui paraissait fort lourd.

— Des juifs ! des juifs !

Ces mots prononcés par les nouveaux venus circulèrent bientôt par toute la foule, qu'une grande colère envahit subitement.

— A l'eau ! à l'eau ! les juifs ! criait-on.

— Non ! non ! qu'on les éventre pour leur arracher des tripes tout le blé qu'ils ont volé.

— C'est un sac de blé qu'ils emportaient !...

— Pour le vendre au poids de l'or et nous faire crever de faim.

— Découpons-les par tranches et mangeons-les en guise de pain !

Les deux misérables, effarés, tremblants de tous leurs membres, avaient essayé vainement de se faire entendre ; à peine ouvraient-ils la bouche pour se disculper que mille cris sortaient de mille poitrine et les couvraient de menaces et d'insultes.

Accablés, ils avaient laissé tomber à leurs pieds le sac qui, en touchant le sol, rendit un bruit sourd, et ils fixaient des yeux hagards sur la foule qui hurlait la mort autour d'eux.

Soudain, dans la direction du palais, des cris de mécontentement éclatèrent, une poussée se produisit sous l'effort de laquelle les premiers rangs s'ouvrirent brusquement pour donner passage à un homme.

Cet homme était Gaulthier d'Aulnay, lieutenant des gardes du roi.

Un certain tumulte s'était produit, à la faveur duquel les deux individus accusés de juiverie s'étaient esquivés.

Cette circonstance augmenta encore la fureur de la foule qui poussa des cris de rage en s'apercevant que ses deux prisonniers s'étaient évadés.

D'un geste brusque, Gaulthier réclama le silence.

— Mes amis, dit-il, Sa Majesté le roi, m'envoie vers vous pour m'enquérir des motifs qui vous amènent près de lui.

— Noël ! noel ! pour le roi Loys ! cria-t-on de toutes parts.

Le lieutenant des gardes attendit un moment que l'enthousiasme fût calmé.

— Voyons, dit-il en faisant signe à un escholier dont la mine

éveillée tranchait au milieu des visages peu intelligents qui l'entouraient, voyons, que voulez-vous? et d'abord, quel est ce sac?

Et du pied, il poussa la chose informe étendue à terre

— Messire! dit le jeune homme, depuis longtemps déjà, le peuple de Paris manque de pain, c'est-à-dire n'en mange pas à sa suffisance; il accuse les juifs d'accaparer les grains pour les vendre plus cher ensuite aux pauvres affamés. C'est un semblable état de choses que nous venons supplier notre bon roi de faire cesser.

— Par mon âme! fit Gaulthier d'Aulnay, ce sont-là choses plus faciles à avancer qu'à prouver. Pour accuser les juifs de voler le grain, il faudrait avoir la preuve à l'appui.

L'escholier sourit, et désignant le sac :

— La preuve! messire, dit-il, vous l'avez là, à vos pieds.

— Ce sac? interrogea Gaulthier.

Des voix s'élevèrent qui dirent :

— Ce sac renferme du blé que ces maudits juifs emportaient.

— Puisqu'il en est ainsi, fit Gaulthier d'Aulnay, je vais ouvrir ce sac et si vraiment il contient, comme vous le dites, du blé, je vous le partagerai et en outre je vous promets, au nom du roi, qu'une enquête sera faite.

L'escholier et un de ses voisins s'avancèrent; ils saisirent le sac et le maintinrent debout, tandis que le lieutenant des gardes tranchait avec sa dague les cordes qui en fermaient l'ouverture.

Les deux hommes firent un bond en arrière, le sac s'écrasa sur le sol.

— Un cadavre! s'écrièrent-ils.

Un hurlement de fureur sortit de la foule.

— C'est en effet un cadavre, répéta Gaulthier tout surpris.

Puis, tendant sa dague à l'escholier :

— Allons! dit-il, éventre-moi ce sac et qu'on voie clairement ce dont il s'agit.

Une minute après, la toile fendue dans toute sa longueur laissait voir le corps recoquevillée, la face contre terre, montrant à la foule son dos dans lequel se creusait béante une formidable plaie.

— Un gentilhomme! s'écria-t-on.

—Assassiné!

— Par les juifs! vengeance!

— Vengeance!

Gaulthier d'Aulnay, atterré, avait reculé d'un pas, considérant d'un œil trouble, étendu à ses pieds le cadavre dont la vue lui serrait le cœur d'une épouvantable façon,

L'escholier s'agenouilla et doucement retourna le corps, dont le visage apparut alors, tuméfié et sanglant, avec ses lèvres tordues horriblement et ses yeux grands ouverts regardant fixement la foule.

Gaulthier poussa un cri déchirant et s'abattit près du cadavre.

La foule stupéfaite faisait silence.

— Par Notre-Dame! fit l'escholier en s'approchant; mais c'est le capitaine des gardes, messire Philippe d'Aulnay.

Ce nom circula de bouche en bouche et soudain, au dernier rang des curieux, une voix cria :

— Philippe d'Aulnay! qui dit que Philippe d'Aulnay est mort?

Et des poings et des pieds, Jehan de Sarcelles se frayant un chemin, arriva près des deux frères étendus côte à côte.

— Par saint Treignant d'Écosse! grommela-t-il, cela sent la Tour de Nesle!

Puis, mettant un genou en terre, il souleva son chaperon et la tête inclinée sur la poitrine, il murmura une courte prière. Se penchant alors vers Gaulthier:

— Ami, murmura-t-il, à son oreille, revenez à vous; ne donnez point aux assassins de votre frère, qui peut-être en ce moment même vous regardent, le spectacle de votre désespoir et de votre faiblesse. Chassez votre découragement, il faut être fort, au contraire, si vous voulez venger Philippe.

A ces derniers mots, Gaulthier rouvrit lentement les yeux, regarda un moment autour de lui comme si son évanouissement lui eût fait perdre la mémoire de ce qui s'était passé.

Mais la vue du cadavre étendu à côté de lui le rappela à la réalité.

Se relevant à demi il s'inclina sur le corps de son frère, et déposa sur les lèvres violacées du mort un long et pieux baiser; puis d'un bond se dressant debout, il étendit la main sur le corps.

— Philippe, dit-il d'une voix vibrante, je jure devant Dieu de te venger et de mettre à mort moi-même tes assassins!

— Bien, ami Gaulthier, fit Jehan de Sarcelles en serrant avec force la main du jeune homme ; je vous aime mieux ainsi que tout à l'heure. Quant à votre vengeance, vous pouvez compter sur moi pour vous y aider.

— Maître, dit le sire d'Aulnay, mon service me rappelle auprès du roi ; voulez-vous, s'il vous plaît, accompagner mon pauvre Philippe jusqu'à mon logis où je vous rejoindrai au plus tôt.

D'un signe de tête, le maître ès Sorbonne acquiesça à la demande du lieutenant des gardes, et bientôt le cadavre fut placé sur les épaules de quatre artisans qui s'étaient complaisamment offerts pour le transporter.

Au moment ou le corps passait sous les fenêtres de Marguerite de Bourgogne, une verrière s'ouvrit et le roi Louis X apparut, curieux de s'enquérir par lui-même de la cause des clameurs furieuses qui troublaient le petit lever de la reine.

A sa vue, le silence se fit subitement dans la foule ; mais Jehan de Sarcelles, qui guidait la marche du cortège, le fit obliquer de manière à amener le corps de Philippe à quelques pas du roi.

— Roi Louis X, dit d'une voix claire le maître ès Sorbonne, voilà un cadavre dont il faudra rendre compte au peuple et dont la vengeance arrosera de sang les marches de ton trône.

Et lentement, le cortège se remit en marche, suivi par la foule marchant silencieusement, sans même jeter un regard du côté du roi.

Louis X, frappé des paroles qu'il venait d'entendre, comme du spectacle étrange qui s'offrait à sa vue, demeurait à la verrière où le clouait une force invincible.

Quand le dernier bourgeois eut disparu du boulevard du Palais, le roi se retourna, présentant aux courtisans un visage pâle dont les traits altérés les frappèrent.

Comme Marguerite allait ouvrir la bouche pour lui demander la cause de cette émotion, Gaulthier d'Aulnay entra dans la pièce, s'avança près du roi et, ployant le genou :

— Sire, balbutia-t-il d'une voix brisée, un grand malheur vient

de me frapper ; le seul être qui m'aimât sincèrement au monde, mon seul ami, toute ma famille, mon frère enfin, le sire Philippe d'Aulnay est mort.

Un murmure d'étonnement courut parmi les assistants qui, instinctivement, jetèrent les yeux sur la reine.

Aux paroles de Gaulthier, Marguerite avait tressailli, son front avait pâli, et ses paupières s'étaient abaissées, sans doute pour dérober à tous l'effroi que reflétaient ses yeux.

Ce trouble n'échappa pas aux courtisans qu'il n'étonna point, car ils l'attribuèrent à un tout autre sentiment ; la douleur causée par la perte d'un amant adoré.

Quant au roi, la tête penchée sur la poitrine, il se taisait, entendant malgré lui l'écho des paroles menaçantes que tout à l'heure lui avaient adressées Jehan de Sarcelles.

Enfin, il releva la tête, jeta autour de lui un regard singulier sous lequel la reine frissonna, puis s'adressant à Gaulthier :

— Le sire Philippe votre frère, dit-il lentement, était un galant gentilhomme et un vaillant soldat qui, bien jeune, avait fait ses preuves sur les champs de bataille et vous nous voyez marri de sa mort.

Puis voyant le jeune homme toujours agenouillé.

— Mais que signifie cette posture, sire Gaulthier d'Aulnay, et quelle grâce avez-vous à implorer de moi ?

Comme si Marguerite eût craint d'entendre les paroles qui allaient sortir de la bouche du jeune homme.

— Sire, dit-elle, votre lieutenant veut vous demander de le relever pour aujourd'hui de son service auprès de vous afin de consacrer à son frère les quelques heures qui précéderont son ensevelissement.

Malgré sa douleur, Gaulthier adressa à la reine un pâle sourire pour la remercier d'avoir deviné sa pensée.

— Est-ce bien cela, sire d'Aulnay, que vous me vouliez demander?

— Oui sire, cela et autre chose aussi.

— Parlez, Gaulthier, et si la chose que vous me demandez est en mon pouvoir, vous pouvez la considérer comme accordée d'avance.



Resté seul, le moine, tout en conservant sa posture, laissa de côté ses patenôtres.
(Page 309.)

— Mille grâces, sire ; je retiens votre promesse et vous la rappellerai, mais seulement lorsque mon frère reposera en terre.

— Soit donc, dit le roi ; vous pouvez vous retirer, vous êtes libre.

Le lieutenant des gardes baisa la main que Louis X lui tendait, puis, se relevant, il sortit de la chambre royale.

CHAPITRE XXIII

Près d'un cadavre.

La foule qui escortait le cadavre de Philippe d'Aulnay était allée augmentant à mesure que le cortège avançait; en sorte que lorsqu'on arriva à la porte du *Chat-qui-Pesche* il y avait bien derrière le corps un millier d'individus de toutes conditions ayant suivi, les uns pour protester contre l'assassinat commis, les autres, et c'était là le plus grand nombre, pour assister au dénouement de cette aventure, pour voir comment ce drame finirait.

Le cabaret était vide de consommateurs; seule Alice cousait en un coin, tandis que Landry nettoyait ses brocs d'étain, et que Guillaume Feutrier assis près de l'âtre, sa place de prédilection, réfléchissait.

A la vue de toute cette foule qui s'arrêtait devant la porte, Alice poussa un léger cri d'effroi.

— Par notre dame la Vierge! murmura-t-elle, qu'est-ce encore que ce tumulte?

— Bast! répliqua Guillaume Feutrier, quelques manants qui, à force d'avoir crié par la ville contre la disette et les juifs, viennent ici s'humecter le gosier. A les en croire, notre bon roi devrait s'occuper de ces gens-là!

— Mais, messire Guillaume, le roi notre sire, n'est-il pas le père de son peuple et ne doit-il pas lui venir en aide? il est l'élu de Dieu dans ce but.

Pour toute réponse, le diacre haussa légèrement les épaules.

En ce moment la porte s'ouvrit et Jehan de Sarcelles entra.

Alix s'élança au-devant de lui.

— Qu'y a-t-il, mon bon ami? demanda-t-elle. Qui vous amène et que veulent tous ces gens qui vous accompagnent?

Le maître ès Sorbonne paraîssait fort ému et fort embarrassé!

— Mais ces gens ne sont point avec moi, demoiselle, répondit-il; quant à moi, je venais faire à maître Landry une communication qui l'intéresse.

Guillaume Feutrier ouvrit les oreilles, et Landry s'approcha.

Alix fixait sur Jehan de Sarcelles un regard scrutateur et défiant; il est probable que ce rapide examen la confirma dans ses soupçons, car elle dit d'une voix inquiète :

— Mon bon ami, vous ne me dites point la vérité; vous me cachez quelque chose, et ce quelque chose doit être grave, si j'en juge d'après l'altération de vos traits.

Rapidement elle courut à la verrière et jetant un regard au dehors vit étendu sur le sol le cadavre que Jehan avait recouvert de son manteau.

Alix poussa un cri étouffé, et revenant au maître ès Sorbonne :

— Ces gens sont avec vous, balbutia-t-elle, j'en jurerais; ils ramènent un homme blessé, mort peut-être?

Et elle cherchait à lire dans les yeux de Jehan une réponse aux questions brèves qu'elle lui posait.

Jehan se penchant à l'oreille de Landry lui murmura quelques mots qui firent bondir le tavernier.

— Philippe! exclama-t-il d'une voix sourde.

— Maladroit! grommela Jehan, taisez-vous donc.

Mais il n'était plus temps. En entendant prononcer le nom de Philippe, Alix avait jeté un cri déchirant.

— C'est lui! exclama-t-elle, en portant douloureusement la main à sa poitrine; c'est lui! c'est Philippe que vous ramenez! c'est son cadavre qui est là!... Oh! mon Dieu!

Et elle fût tombée à la renverse si Guillaume Feutrier qui l'épiait ne se fût élancé et ne l'eût reçue dans ses bras assez à temps pour l'empêcher de rouler à terre. Doucement il la déposa dans le comptoir.

La stupéfaction du diacre était à son comble.

— Est-il vrai, demanda-t-il à Jehan, que le sire Philippe d'Aulnay soit mort?

— Oui, répondit brutalement le maître ès Sorbonne, le sire Philippe est mort, mort assassiné, comme bien d'autres du reste.

Et il plongea ses yeux dans ceux du diacre.

Celui-ci baissa benoîtement les paupières, en murmurant :

— Pauvre jeune homme! Dieu ait son âme.

Puis il ajouta mentalement :

— Un de moins ; mais que n'est-ce Jehan de Sarcelles... Enfin cela vaut mieux que rien.

Le laissant à ses réflexions, Landry et le maître ès Sorbonne étaient allés au dehors prendre le cadavre de Philippe d'Aulnay et lentement l'avaient monté dans la chambre de Gaulthier et étendu sur le lit.

Puis, tous deux, debout et silencieux, contemplaient le corps, chacun abîmé dans des réflexions d'ordre tout différent.

Tandis que Jehan de Sarcelles combinait en sa tête tout un plan de vengeance, Landry se creusait la cervelle pour comprendre par quel effet de hasard le cadavre de Philippe pouvait bien se trouver en la possession du maître ès Sorbonne.

Celui-ci, enfin, rompit le silence.

— Il me faut vous quitter, compère Landry, dit-il, car je dois aller au plus vite quérir le capitaine Buridan dont le concours nous sera d'une grande utilité pour ce qui nous reste à faire, à messire Gaulthier et à moi.

Landry ouvrit de grands yeux.

— Et quelle est cette besogne ? demanda-t-il.

— Venger ce mort, répondit Jehan de Sarcelles d'une voix grave.

Le cabaretier tressaillit.

— Et pour cela, le sire Gaulthier d'Aulnay, le capitaine Buridan et moi, avons à causer longuement et c'est en présence de ce cadavre que doit avoir lieu l'entretien, car il y a des engagements terribles à prendre, et la vue de Philippe d'Aulnay ajoutera à la solennité des serments qu'il nous faudra prononcer.

Le trouble de Landry allait croissant.

— Ainsi donc, je vous laisse, acheva Jehan ; si le sire Gaulthier d'Aulnay venait en mon absence, priez-le de m'attendre et assurez-le que je ne reviendrai pas sans avoir rencontré le capitaine Buridan.

A peine était-il sorti de la chambre que Guillaume Feutrier entra en murmurant.

— Par Belzébuth, mon patron ! il me va falloir assister à ce conciliabule, car ils doivent avoir à se dire force choses intéressantes.

Puis s'approchant de Landry, debout dans un morne accablement auprès du corps de Philippe d'Aulnay, il lui frappa sur l'épaule.

Le cabaretier épeuré se retourna.

— Ah ! c'est vous, messire diacre, dit-il.

— Oui, répondit Guillaume Feutrier, d'un ton patelin ; il m'a semblé que quelques prières dites au chevet de ce cadavre ne pourraient qu'être agréables à l'âme de sire d'Aulnay et je venais vous proposer de vous remplacer pendant que vous iriez en bas prendre soin de demoiselle Alix.

Avant même que Landry eût répondu, le diacre était tombé à genoux et les mains jointes, la tête inclinée sur sa poitrine, il marmottait à demi-voix des patenôtres éplorées.

Ce que voyant, Landry sortit de la chambre sur la pointe des pieds pour ne pas troubler le diacre dans ses dévotions.

Resté seul, le moine, tout en conservant sa posture, laissa de côté ses patenôtres pour songer à ce que la mort de Philippe avait pour lui d'extraordinaire et d'incompréhensible.

Car, bien qu'au courant de ce qui se passait en Tour de Nesle, il ne pouvait soupçonner un moment Marguerite d'avoir fait assassiner son capitaine des gardes.

En admettant même que, comme il avait cru le surprendre, la reine eût remplacé dans son cœur l'amour de Philippe par celui de Gaulthier, il lui paraissait inadmissible, en raison même du lien unissant les deux jeunes gens, qu'elle se fût ainsi debarrassée d'un amant jaloux et gênant.

Qui donc alors avait commis le crime, et dans quel but avait-il été commis ? Voilà la question que se posait le diacre et à laquelle, malgré la fertilité de son esprit, il lui était impossible de répondre.

Et cependant, une chose lui donnait des soupçons, c'était la part que prenait Jehan de Sarcelles à cette affaire, Jehan de Sarcelles qu'il savait occupé de la Tour de Nesle et de ce qui s'y pas-

sait, Jehan de Sarcelles qui, en voulant venger la mort de Philippe, devait certainement faire servir cette vengeance au but qu'il poursuivait, c'est-à-dire la découverte de l'auteur des crimes commis sur les escholiers.

— Par sainte Geneviève ! dit-il enfin, en manière de conclusion, à quoi sert de me mettre la cervelle à la torture pour une chose que tout à l'heure ils vont m'apprendre d'eux-mêmes.

En ce moment, Landry rentrait dans la pièce, attiré malgré lui par ce cadavre dont la vue faisait perler sur son front une sueur froide, tandis que de petits frissons lui couraient sur l'échine, depuis les reins jusqu'à la nuque.

Au bruit de ses pas, le diacre détourna la tête et, apercevant le cabaretier, se redressa.

— Eh bien ! compère Landry, dit-il d'une voix onctueuse, voilà un bien triste événement, et qui pourrait avoir de fâcheuses suites.

Le cabaretier tressaillit sous le regard oblique que lui lança Guillaume Feutrier ; puis, se raidissant contre son émotion :

— Qu'entendez- vous par là ? maître, demanda-t-il.

— La plaisante question ! supposez-vous donc que la reine va laisser assassiner de la sorte son capitaine des gardes et, de plus, son favori, sans vouloir rechercher ceux qui l'ont ainsi mis à mal.

Le cabaretier eut un geste d'insouciance que le diacre remarqua, car il ajouta :

— Notez bien, compère, qu'il est certaines recherches auxquelles on ne se livrerait pas de son propre mouvement, mais que l'on est contraint de faire à cause de son entourage.

Landry fixa sur Guillaume un regard interrogateur.

— Vous ne comprenez pas, fit le diacre, dont la prunelle eut une lueur de férocité, vous ne comprenez pas, ou plutôt vous feignez de ne pas comprendre, je vais m'expliquer.

Malgré lui, Landry frissonna, tant le visage de Guilaume Feutrier décelait d'astuce et de fausseté.

En ce moment, un bruit de voix se fit entendre dans la salle basse et presque aussitôt, en bas, la porte de l'escalier s'ouvrit.

Le diacre prit le cabaretier par le bras, et le regardant droit dans les yeux.

— Écoute, dit-il, la reine devra trouver l'assassin de Philippe d'Aulnay, si tu veux que cet assassin ne soit pas toi, il faut la servir.

— Mais comment ?

— En me mettant à même d'entendre ce qui va se dire ici.

Landry ne répondit pas.

— Tu refuses ? demanda le diacre d'une voix menaçante ; prends garde !

Et désignant du doigt la Tour de Nesle, qui profilait sa silhouette sombre sur le ciel gris, il ajouta :

— Ta présence là-bas rendra plus que vraisemblable ta participation à l'assassinat de Philippe d'Aulnay. Réfléchis bien : si tu refuses de me cacher ici, c'est à Gaulthier que je te dénonce, et...

— Suffit! dit brutalement Landry en serrant les poings avec rage ; vous me tenez aujourd'hui et force m'est de vous obéir ; mais ne tombez jamais sous ma main...

— Bast! Orsini saura bien me protéger contre toi, répliqua le diacre avec indifférence... allons, on monte ; ce doit être Jehan et ce capitaine de malheur; cache-moi.

Landry jeta un rapide coup d'œil autour de lui et, avisant dans un coin un grand coffre de bois destiné à serrer les vêtements, il souleva le couvercle.

— Tenez, dit-il à Guillaume, voici une cachette où personne ne s'avisera de vous soupçonner.

Rapidement le diacre s'y blottit.

Il était temps ; Buridan, suivi de Jehan de Sarcelles, entrait dans la chambre.

A la vue du mort, le capitaine leva pieusement son chaperon et se signa dévotement.

Sans doute, en l'allant quérir, le maître ès Sorbonne avait-il mis Buridan au courant du crime étrange commis sur la personne du capitaine des gardes de la reine, et lui avait-il en même temps communiqué les soupçons bien fondés que cet assassinat avait fait naître en son esprit, car, Buridan, marchant sur Landry, le regarda d'un air terrible et accusateur.

A ce regard, Landry répondit par un haussement d'épaules plein de philosophie qui signifiait clairement : « Croyez ce qu'il vous plaira ; quant à moi je suis pour rien dans tout ceci. »

Le capitaine se connaissait en hommes et il lut sur la physionomie du cabaretier sa parfaite innocence.

Muettement, les trois hommes considéraient le cadavre de Philippe, absorbés dans leurs pensées et oubliant jusqu'à leur présence réciproque, quand soudain un pas précipité retentissant dans l'escalier, leur fit tourner la tête.

C'était Gaulthier d'Aulnay.

Chancelant comme un homme ivre, le jeune homme vint s'abattre au chevet du lit sur lequel était étendu son frère et laissa enfin éclater les sanglots qui l'étouffaient.

Au bout d'un instant, quand la première explosion de douleur fut passée, Jehan s'approcha de lui, et lui posant doucement la main sur l'épaule.

— Ami Gaulthier, dit-il d'une voix caressante, le capitaine Buridan et moi, comprenons ce que vous souffrez ; l'un et l'autre, avons perdu un être cher et savons le brisement de cœur que son trépas a opéré en nous. Mais si vous nous voyez à vos côtés, ce n'est point seulement pour vous serrer le main, c'est aussi pour mettre notre bras à votre disposition pour le cas...

Jehan s'arrêta.

Gaulthier d'Aulnay venait de se relever, montrant ses joues pâlies, ruisselantes de larmes, et ses yeux brillants de la fièvre de la douleur.

Prenant dans les deux siennes les mains de Jehan de Sarcelles et de Buridan :

— C'est que vous ne pouvez savoir, dit-il d'une voix brisée, ce que nous ressentions l'un pour l'autre. Nous étions jumeaux et j'étais une partie de lui-même, comme lui-même faisait partie de moi. Jamais nous n'avions été séparés ; nous avions grandi, joué et bataillé ensemble, vivant d'une vie commune, au physique comme au moral. Ce n'est point seulement ma famille entière que je perds en lui ; c'est mon âme qui s'est envolée ! c'est mon cœur qui est brisé.



Par Belzébuth ! fit Guillaume Feutrier en sortant de sa cachette... (Page 316.)

— Ventredieu, du courage, mon jeune ami, fit Buridan en serrant énergiquement la main de Gaulthier, et en faisant passer dans cette étreinte toute la sympathie que lui inspirait la grande douleur du jeune homme, du courage et de l'énergie; car s'il est un moyen d'apaiser un peu votre chagrin, c'est de rechercher les assassins de votre frère, de les trouver et...

— De venger messire Philippe d'Aulnay, dit une voix derrière eux.

Ils se retournèrent avec étonnement.

Alix, pâle et échevelée, se tenait sur le seuil de la chambre.

Jehan se précipita vers la jeune fille et passant son bras autour de la taille soutint sa marche chancelante jusqu'à une escabelle de bois.

— Merci, mon bon ami, fit-elle, je vais mieux et me sens plus forte.

Et un moment elle demeura silencieuse.

— Ah ! dit-elle après un instant, en fixant sur le cadavre ses yeux obscurcis par les larmes; en le voyant, tout à l'heure, j'ai cru que j'allais mourir. Car, maintenant qu'il n'est plus, je puis bien faire cet aveu que j'avais enfermé au plus profond de mon âme ; mon cœur aujourd'hui est brisé et mon secret s'en échappe.

Doucement elle s'était laissée glisser à genoux et, les mains jointes, elle murmurait comme dans une fervente prière.

— Oui, mon Philippe adoré, oui je t'ai aimé profondément, malgré que tu n'aies attaché à mon amour aucune importance ; peut-être toi, riche et puissant seigneur, me trouvais-tu trop humble et trop au-dessous de toi, mais malgré ton dédain, va, repose en paix, je ne t'en veux pas et je serai au contraire éternellement reconnaissaute des douces émotions que ta présence seule m'a procurées.

Les quatre hommes écoutaient parler la jeune fille, en proie à une émotion profonde : Landry toussait violemment, Buridan mettait sa moustache à la torture; quant à Jehan de Sarcelles, il laissait rouler le long de ses joues deux grosses larmes qu'il n'avait pu retenir au bord de sa paupière ; Gaulthier, lui, considérait la jeune fille avec attendrissement comme si sa gracieuse silhouette lui eût rappelé quelque chose de Philippe.

Soudain, Alix se releva brusquement et allant droit à Gaulthier.

— Messire Gaulthier, dit-elle d'une voix grave, maintenant que nous l'avons pleuré, il faut le venger.

Il tressaillit.

— Oui, le venger, répéta Jehan de Sarcelles, quels que soient ses assassins.

— Et je vous promets mon concours, poursuivit Buridan d'un ton singulier ; mon concours que j'ai des raisons de croire des plus efficaces.

— Et moi, dit Alix, comme j'estime que, malgré la toute-puissance de la reine, on ne saurait trop avoir de force avec soi pour parvenir au but que nous nous proposons, je vais aller me jeter aux pieds du premier ministre...

— D'Orsini ! s'écrièrent à la fois Buridan et Landry.

— N'est-il pas aussi puissant, peut-être plus que la reine ? demanda la jeune fille.

— Mais, ce n'est point possible, mon enfant ; monseigneur Orsini ne se dérange point pour recevoir les petites bourgeoises.

— Même si le lieutenant des gardes du roi sollicitait une audience pour moi.

— Je ne vous cacherai pas, demoiselle, répondit Gaulthier, que cet homme n'était pas sympathique à mon frère, et que moi-même, j'éprouverais quelque répugnance...

— Il faudra cependant que je lui parle, car je sens là que la réussite de nos projets dépendra surtout de lui.

— En ce cas, demoiselle, je vaincrai la répulsion que cet homme m'inspire et, dès demain...

— Si vous voulez bien, messire d'Aulnay, interrompit Landry, vous attendrez quelques jours ; des raisons que je ne puis vous expliquer à vous, mais qu'Alix, j'en suis certain, comprendra parfaitement, m'obligent à vous demander de patienter un peu.

Gaulthier et Jehan regardèrent curieusement le cabaretier.

Seul Buridan eut un imperceptible sourire.

— Mes amis, dit Jehan de Sarcelles, ajournons notre entrée en campagne jusqu'après la mise en terre de Philippe d'Aulnay ; que les quelques heures que Gaulthier a encore à passer avec son frère, ne soient troublées par aucune pensée ; quant à nous, tirons chacun de notre côté, afin d'aviser au meilleur moyen d'arriver promptement à notre vengeance.

Cela dit, ils mirent un genou en terre, firent le signe de la croix et sortirent lentement de la chambre.

A peine Landry eut-il refermé la porte derrière lui, que le couvercle du coffre se souleva avec précaution.

— Par Belzébuth ! fit Guillaume Feutrier en sortant de sa cachette, il était temps qu'ils partissent ; je commençais à étouffer... ils n'ont point dit grand'chose ; mais, si peu qu'ils aient dit, cela suffit pour que la reine se tienne sur ses gardes ; quant à Orsini, il faudra que j'assiste à cette entrevue avec Alix car, certainement, il s'y dira des choses intéressantes.

Puis, s'approchant du cadavre étendu sur le lit.

— Je ne sais, Philippe d'Aulnay, si c'est le diable qui me protège, mais tu ne pouvais plus à propos disparaître de cette misérable terre, car du train dont marche Jehan de Sarcelles, il arrive rapidement au Grand Châtelet, et alors Alix...

Un ignoble sourire acheva sa phrase.

Lentement, il descendit l'escalier, traversa le cabaret, les mains jointes et les yeux baissés, ce qui ne l'empêcha pas de jeter un regard en dessous autour de lui et de froncer le sourcil en apercevant Alix assise en un coin au côté de Jehan de Sarcelles.

Le maître ès Sorbonne tenait dans ses mains les mains de la jeune fille qui pleurait doucement tandis qu'à voix basse, la bouche presque contre son oreille, Jehan parlait câlinement, s'évertuant à chercher dans son cœur des paroles consolatrices.

Près de la porte, le capitaine Buridan causait avec Landry.

— Je gage, disait celui-ci, que vous grillez d'envie de me demander quelques explications au sujet des événements de cette nuit?

— Cela ne serait-il pas naturel? car tu dois comprendre mon étonnement en voyant le paisible tavernier du *Chat-qui-Pesche*, l'honnête oncle de demoiselle Alix, le bourgeois grassouillet et bedonnant que tu parais au grand jour, jouer la nuit à la Tour de Nesle le rôle d'égorgeur.

Landry esquissa un sourire qui avait la prétention d'être fin.

— Quelle erreur est la vôtre, messire, dit-il; les apparences, il

est vrai, sont contre moi. Sachez cependant que loin d'être à la Tour pour tuer, j'y étais cette nuit pour protéger.

— Ce n'était pas moi que tu voulais protéger, demanda Buridan d'un air narquois ; car non seulement tu ignorais ma présence à la Tour, mais encore tu me croyais trépassé.

— Certes non, mais un autre dont vous avez pris la place.

— Ce pauvre Philippe d'Aulnay, probablement?

— Non.

Il se fit un silence.

— Sais-tu, compère, dit tout à coup Buridan en désignant du coin de l'œil Alix tout éplorée, que ta nièce était fortement éprise de Philippe?

— Je ne m'en étais point aperçu, je vous jure.

— Oh ! tu n'as pas besoin de jurer ; je te crois sur parole, répondit railleusement le capitaine ; car tu ne me parais pas plus fait pour jouer le rôle d'oncle que...

— Que?... demanda Landry.

— Que tu me sembles au contraire né pour jouer l'autre... tu sais, celui de là-bas.

Landry secoua énergiquement la tête et prit un air offensé.

— Cependant, continua Buridan, si ma mémoire me sert fidèlement, je me souviens qu'il y a dix-huit ans, la Tour de Nesle était le théâtre de tes exploits comme elle l'est encore avec cette différence qu'autrefois tes opérations étaient extérieures, tandis qu'aujourd'hui...

Le cabaretier l'interrompit vivement.

— Sur ma part d'enfer, grommela-t-il, je vous assure messire que vous vous méprenez. Certes, et ce à mon regret, je suis toujours dans la dépendance de cet homme que je hais ; mais je ne trempe plus mes mains dans le sang et, je vous le répète, c'est un sauvetage que j'étais allé opérer cette nuit.

— Mais si ce n'était Philippe, qui était-ce donc?

— Gaulthier qui avait rendez-vous à la Tour et qui, j'ignore pour quelle cause, n'y est point entré, tandis qu'à sa place, c'est son frère qui s'y est trouvé.

— Mais pourrais-tu, au moins, m'expliquer...

Le visage de Landry s'assombrit.

— Ne m'interrogez pas, messire; il m'est impossible de vous répondre; ce sont là des secrets qui tuent et je ne vous cacherai pas, que je tiens à ma peau, quelque mince que soit sa valeur; rappelez-vous seulement ceci: c'est qu'aujourd'hui comme autrefois, je vous suis tout acquis et que je m'emploierai à vous servir sans trahir qui me paye.

— Celui qui te paye, c'est...

— Inutile de prononcer un nom que vous connaissez aussi bien que moi.... J'épiais tout à l'heure vos lèvres desquelles je le voyais prêt à s'échapper, tremblant qu'une imprudence...

— Eh! qu'ai-je à redouter de lui? s'écria Buridan.

— Tout, messire; car si jamais il apprenait votre présence à Paris, c'en serait fait de vous.

— Sa haine subsiste-t-elle toujours?

— La sienne non; quel intérêt personnel servirait-elle? mais la reine...

— Bast, la reine se souvient-elle seulement du nom de Lyonnet de Bournonville?

— Si elle s'en souvient! Ah! messire! vous avez donc oublié comment vous avez quitté Dijon et ce que j'étais chargé de vous arracher, lorsque Orsini m'envoya courir après vous?

— Non certes, répondit vivement Buridan, je l'ai si peu oublié que c'est là-dessus que je compte pour faire ma fortune.

Landry écarquilla ses yeux et demeura, bouche bée, à considérer Buridan.

Comme celui-ci ouvrait la bouche pour répondre, Alix s'approcha et posant sa main sur le bras du cabaretier :

— Mon oncle, demanda-t-elle d'une voix ferme, quand comptez-vous demander audience au seigneur Orsini?

Le cabaretier fit la grimace.

— Mais, fit-il en hésitant, je ne sais trop comment... je ne puis pénétrer au palais aussi facilement que cela...

— En êtes-vous bien sûr? demanda-t-elle d'un ton singulier.

Landry tressaillit.

— Que veux-tu dire?

— Mon bon ami Jehan vient de me raconter que le seigneur Orsini n'est point d'accès aussi difficile que vous voulez bien le prétendre... et puis quand bien même il en serait autrement, je veux, entendez-vous bien, je veux lui parler.

Et la jeune fille, les yeux brillants, les joues enflammées, se dressait devant le cabaretier, dans une attitude de commandement.

Landry baissa la tête, réfléchissant.

— C'est bon, c'est bon, gronda-t-il, on a compris et on va chercher à exécuter vos ordres, demoiselle.

— Tout de suite? demanda-t-elle.

— Soit, dit-il d'un ton résigné, je vais m'en occuper.

Et rageusement, il sortit du cabaret, suivi du capitaine Buridan qui riait dans sa barbe.

— Riez, messire, riez; grommela le cabaretier; cela vous est facile; mais si vous étiez dans ma peau...

— Ventredieu! si j'étais dans ta peau, peut-être me conduirais-je plus habilement que tu ne le fais...

— Que feriez-vous donc? demanda vivement Landry.

— Je commencerais d'abord par avoir en mes amis plus de confiance que tu ne m'en témoignes.

Les traits du cabaretier se rembrunirent.

— Impossible, murmura-t-il; tout, excepté cela.

— Eh! par le diable! si tu ne me dis rien des circonstances comment veux-tu que je te guide et te conseille? exclama Buridan, avec un geste d'impatience.

— Dans ce cas, messire, je me garderai et me conseillerai seul, car pour parler, je ne le puis.

Le capitaine s'arrêta.

— Quittons-nous donc alors; car j'ai fort à faire et ne veux pas perdre mon temps avec toi, du moment que je ne puis t'être utile.

— Ne m'en veuillez pas, messire, de mon silence; peut-être plus tard me remercierez-vous; sur ce, à ce soir, et que Dieu vous garde!

Et soulevant son chaperon il tourna les talons pour prendre le

chemin du palais, tandis que Buridan se dirigeait du côté de l'*Eglantier-d'Or*.

CHAPITRE XXIII

D'une audience que Gaulthier demanda au roi Louis X.

Un silence profond régnait dans la salle du conseil.

La reine, enfoncée toute songeuse dans un grand fauteuil de chêne, regardait Orsini lequel assis sur une escabelle suivait d'un œil railleur le roi qui se promenait à grands pas par la pièce.

Le bon Louis X, si facile à conduire d'ordinaire, venait de se révolter et de faire une scène épouvantable à sa femme et à son conseiller intime.

Aussi, tout surpris lui-même de son audace, il marchait nerveusement, la tête penchée sur la poitrine, les sourcils froncés et les lèvres contractées, froissant fébrilement entre ses doigts un parchemin sur lequel de temps en temps il jetait un œil irrité.

Comme obéissant à un regard d'Orsini, la reine prit la parole :

— Eh bien ! sire, demanda-t-elle d'une voix doucereuse, ne voulez-vous point signer cet édit ?

Le roi s'arrêta et lentement il murmura :

— Non, non, non, je ne signerai pas cela; car cela représente de nouveaux impôts, c'est-à-dire de nouvelles souffrances pour le peuple... le peuple dont les poches sont vides autant que l'estomac... vous feriez bien mieux, maître Orsini, de chercher les moyens de lui donner du pain plutôt que de vous évertuer à lui extorquer de l'argent.

L'Italien, sans répondre, courba la tête.

Ce fut la reine qui répondit.

— Pâques Dieu ! sire, c'est là une singulière façon de remercier



— Un cadavre! murmura-t-elle d'une voix angoissante. (Page 324.)

le seigneur Orsini de tous les bons conseils dont il a entouré la régence, du temps que vous guerroyez.

Louis X garda le silence.

— Eh! continua la reine, si le peuple avait l'estomac aussi vide que vous le croyez, sire, pensez-vous qu'il aurait la force de crier

aussi fort; c'est de peur qu'on ne l'écorche et non parce qu'il est écorché qu'il pousse de semblables clameurs.

— Mais ces juifs qu'il accuse d'accaparer les grains, objecta le roi, qu'y a-t-il de vrai là-dedans.

Orsini prit la parole :

— Depuis quelque temps déjà, sire, je me livre à une enquête sérieuse à ce sujet et j'espère être en mesure bientôt de vous donner les plus amples renseignements.

— Mais avez-vous quelque indice?

— Oh! des soupçons tout au plus, sire, je crois que le peuple de Paris se trompe en accusant les juifs de l'affamer; je pense plutôt qu'il faut accuser messieurs de la prévôté et de l'échevinage.

— Par Notre-Dame! s'écria le roi, s'il en est ainsi, ils ne tarderont pas à faire connaissance avec le Grand-Chastelet.

— Sire, fit observer l'italien, ce sont de simples soupçons, et...

— Je l'espère bien, mon maître: car, si vous aviez la certitude que ces messieurs de la Prévôté et de l'Échevinage fussent les auteurs de ces crimes, je vous enverrais de suite à Montfaucon, pour ne les avoir pas déjà fait arrêter, juger et pendre.

Orsini frissonna et regarda la reine, qui lui répondit par un petit haussement d'épaules signifiant clairement : « Laissez passer sa mauvaise humeur; tout cela s'arrangera. »

En ce moment on heurta à la porte, qui s'ouvrit pour donner passage à une femme remarquablement belle, la princesse Blanche, belle-sœur du roi.

— Pardon, ma sœur, dit-elle en s'arrêtant sur le seuil, je vous croyais seule, c'est pourquoi...

— Entrez, entrez, ma chère, fit ironiquement Marguerite; vous ne sauriez arriver plus à propos pour assister à une scène de ménage.

— Madame... dit le roi avec mauvaise humeur, en reprenant sa promenade agitée à travers la chambre.

Orsini jetait un regard en-dessous sur les deux femmes, assises l'une auprès de l'autre, et causant avec animation.

— Qu'avez-vous donc, Marguerite, demanda la princesse Blanche

en remarquant le froncement significatif qui rapprochait les sourcils de la reine.

— Ne savez-vous donc point ce qui s'est passé cette nuit?

— Moi! je ne sais rien.

— Eh bien! Philippe, je ne sais comment, s'est introduit à la Tour et, par une fatale erreur...

La princesse tressauta sur son siège.

— Ciel! murmura-t-elle, ils l'ont...

— Silence, fit la reine en la saisissant au poignet, si le roi nous observait; il me semble aujourd'hui de singulière humeur, et son esprit est prompt aux soupçons...

Elle se tut brusquement.

Une sourde rumeur montait du dehors.

Vivement le roi s'approcha d'une croisée qui donnait sur le quai de la Tournelle et, le sourcil froncé, il demeura quelques instants le visage collé à la verrière, cherchant à deviner la raison qui faisait s'agiter sur le bord de l'eau une masse de populaire, gesticulant et vociférant en montrant le poing dans la direction du palais.

— Par Notre-Dame! murmurait-il entre ses dents serrées, encore une émeute! vont-ils encore, comme ce matin, m'apporter là un cadavre?

A ces mots, la reine tressaillit, jeta sur Orsini un regard d'effroi et, en deux bonds, fut au côté de Louis X, fouillant anxieusement dans la foule.

La princesse Blanche l'avait suivie.

— Justice! justice! cria tout à coup une bande d'escholiers en tête desquels marchait Franc-Picard tenant en main la bannière du collège de Clermont.

— Justice! justice! répéta après eux la foule.

Le roi se retourna.

— Venez donc voir, maître Orsini, dit-il d'une voix pleine de trouble; ces gens demandent justice... il faudrait leur parler peut-être et savoir quels sont leurs griefs...

— Pâques Dieu! Sire, répliqua vivement la reine, vous allez vous mettre en peine pour les criailleries de quelques manants?

— Par Notre-Dame! s'écria le roi, il n'y a point que des truands, madame ; je vois aussi des élèves de mon université et je doute qu'il s'agisse encore de farine et de juifs.

Marguerite allait répliquer quand, soudain, la princesse Blanche se rejeta en arrière, terrifiée

— Un cadavre! murmura-t-elle d'une voix angoissante.

Comme le matin, la foule défilait sous les fenêtres du roi, à la suite d'un corps que quatre escholiers de Clermont portaient sur les épaules.

— Qu'avez-vous donc ma sœur? demanda Louis X en fixant sur la princesse un regard plein de surprise.

— C'est la vue de ce populaire qui me fait peur, sire, balbutia-t-elle, et puis ce cadavre justifie un horrible cauchemar que j'ai eu cette nuit.

Satisfait de cette explication Louis X avait à nouveau collé son visage à la verrière, regardant la foule qui défilait en criant : Justice! justice!

— Imprudente! fit Marguerite en entraînant sa belle-sœur au fond de la pièce.

— Mais, c'est lui, murmura Blanche d'une voix tremblante, et il m'a semblé un moment qu'il allait revenir à la vie et me dénoncer au roi.

— Qui? lui, demanda la reine.

— Eh! mon escholier de cette nuit, le petit Guidomare, je crois.

Orsini, les yeux fixés sur les deux femmes, devinait leur conversation rien qu'à voir remuer leurs lèvres et leur trouble semblait lui causer une vive satisfaction, à en juger par le sourire mauvais qui plissait sa bouche.

Tout à coup, on gratta à la porte et le roi, se retournant, vit devant lui un page de service.

— Que veux-tu, mon mignon? demanda-t-il.

— Le lieutenant des gardes de Votre Majesté, le sire Gaulthier d'Aulnay sollicite de suite une audience pour communication urgente.

La reine et Orsini se regardèrent.

— Qu'il entre, fit Louis X.

Marguerite étendit la main.

— Un moment, murmura-t-elle.

Et s'approchant de son époux.

— Sire, dit-elle d'une voix câline, ne pensez-vous pas qu'il serait bon de témoigner par une faveur à ce jeune homme la sympathie que vous inspire sa grande douleur?

— Eh bien?

— J'avais pensé que peut-être vous ne verriez point d'obstacle à le nommer capitaine de mes gardes.

— Si tel est votre bon plaisir, madame, répondit gracieusement le roi, je vous accorde de grand cœur ce que vous me demandez.

Et faisant un signe au page qui attendait.

— Introduis le sire Gaulthier d'Aulnay.

Orsini avait suivi d'un œil curieux le colloque des deux époux royaux et il fit un mouvement de surprise lorsque la reine lui murmura à l'oreille.

— Assieds-toi à cette table et prépare de suite un brevet de capitaine des gardes.

— Pour lui? demanda l'Italien.

Marguerite fit un signe de tête.

— Pensez-vous qu'il acceptera? interrogea-t-il.

— Il le faudra bien; notre sécurité l'exige, et...

Elle se tut.

La tenture venait se soulever pour retomber lourdement derrière Gaulthier d'Aulnay qui, d'une profonde inclinaison de tête, salua le roi, puis la reine.

Se redressant ensuite, il demeura immobile la main sur la garde de son épée, attendant qu'il plût au roi de lui adresser la parole.

— Ne nous aviez-vous pas demandé congé ce matin, messire d'Aulnay? dit Louis X, après un court silence; je m'étonne donc de vous voir céans, alors que le corps de votre frère ne repose point encore en terre.

— Sire, répondit Gaulthier d'une voix grave; ce matin, en effet, j'avais deux choses à vous demander; la première, vous me l'avez accordée, c'était la liberté de veiller et de pleurer auprès du cadavre de Philippe d'Aulnay; la seconde je me proposais de ne vous

en parler que demain, sitôt que mon frère eût reposé dans sa tombe.

— Mais...

— Mais tout à l'heure, sire, tandis que j'étais en prière auprès de mon bien-aimé Philippe, il m'a semblé entendre sa voix qui m'y reprochait de tant tarder, et c'est pourquoi, j'ai sollicité de Votre Majesté cette audience...

La reine frissonna, pressentant ce qu'allait dire Gaulthier; le visage d'Orsini se contracta horriblement.

— Parlez, dit le roi ému malgré lui de l'accent du jeune homme; parlez, messire d'Aulnay, qu'avez-vous à me demander...

— Justice! sire, répondit le lieutenant des gardes d'une voix sombre.

— Justice! répéta le roi auquel il sembla entendre comme un écho des clameurs poussées tout à l'heure par la foule sous ses fenêtres.

— Oui, sire, justice, répéta encore avec force, le lieutenant des gardes, justice pour mon frère mort assassiné lâchement, justice pour moi dont la mort de Philippe a brisé le cœur.

Et un sanglot, longtemps contenu, déchira la gorge de Gaulthier dont les lèvres, dans un tremblement nerveux, balbutièrent des mots que nul ne comprit.

Marguerite, affaissée dans les coussins moelleux, demeura immobile, la poitrine oppressée, le cœur battant à rompre, mais conservant toute sa lucidité d'esprit et se demandant si le sentiment étrange qui l'étreignait était l'effroi que lui causaient les paroles de Gaulthier ou bien le chagrin d'assister à la douleur poignante de celui qu'elle aimait.

Orsini lui, n'avait pas bougé, son visage était resté de marbre, aucune fibre de son corps n'avait tressailli; il continuait à libeller sur le parchemin le brevet de capitaine, paraissant ne prêter à ce qui se passait autour de lui qu'une médiocre attention, mais en réalité écoutant de toutes ses oreilles et tremblant de tous ses membres.

Quant à la princesse Blanche, elle regardait sa belle-sœur.

épiant sur son visage les angoisses terribles par lesquelles la faisaient passer les paroles de Gaulthier.

— Votre frère aurait été assassiné, dites-vous, demanda le roi après un silence de quelques instants, mais par qui et dans quelles circonstances ?

— Je l'ignore, sire, répondit le jeune homme ; j'ai trouvé le corps de mon frère dans ce sac dont la foule s'était emparée ce matin et qu'elle croyait contenir du blé accaparé par les juifs.

Louis X fit un geste de surprise, tandis que Marguerite crispait ses ongles dans les bras sculptés du fauteuil, pâlissant vaguement sous la regard d'Orsini qui lui disait clairement : « Voilà de la belle besogne, et si vous en êtes l'auteur, je vous en fais tous mes compliments. »

— Dans un sac ! répéta le roi dont l'étonnement allait croissant, mais ce sac, où la foule l'avait-elle trouvé ?

— Sur les épaules de deux hommes.

— Mais en interrogeant ces deux hommes et au besoin, en les passant à la torture...

— Ils se sont enfuis, sire.

— C'est fâcheux ; mais, voyons, êtes-vous bien certain qu'il y a eu crime et ne se pourrait-il pas, au contraire, que quelque bataille...

Marguerite lança à la dérobée un regard à Gaulthier, attendant avec anxiété ce qu'il allait répondre.

Le jeune homme eut un geste d'énergique dénégation et répliqua d'une voix vibrante :

— Une bataille !... non pas sire ; car dans ce cas, mon frère en eût porté quelque trace. Je vous jure qu'il y a eu crime : car il a été frappé traîtreusement par derrière d'un seul coup... au surplus, si mon dire vous inspire quelque doute, envoyez vos mires en mon logis, à la taverne du *Chat-qui-Pesche* où j'ai fait transporter Philippe, ils pourront examiner le corps et vous diront si la blessure a été reçue en combattant.

— La douleur vous égare, messire d'Aulnay, fit la reine avec douceur, le roi n'a certes point mis en suspicion votre bonne foi;

mais vous demandez justice et vous comprendrez que la justice pour frapper juste a besoin de s'éclairer.

Les paroles de Marguerite semblèrent calmer un moment l'irritation de Gaulthier.

Il reprit avec plus de calme, quoique amèrement :

— Par Notre-Dame ! est-ce donc chose si étonnante qu'un gentilhomme assassiné pour que mon accusation ait besoin de preuves !

Le roi releva la tête et les deux femmes tressaillirent tandis qu'Orsini se courbait davantage sur son parchemin.

— Jusqu'à présent, les victimes, par un hasard singulier, n'appartenaient point à la cour et n'avaient ni parents ni amis qui pussent élever la voix pour demander justice.

— C'est vrai, murmura le roi, j'ai entendu dire que pendant mon absence il avait été commis bien des meurtres.

Il demeura pensif, puis fixant sur Gaulthier un œil scrutateur :

— Sire d'Aulnay, dit-il, nous acceptons comme bien fondés vos soupçons concernant la mort de votre frère, mais avez-vous quelque indice qui puisse diriger notre justice?

La princesse Blanche se raidit pour ne point s'évanouir, et Marguerite, haletante, se laissa aller dans le fond de son fauteuil, fermant les paupières pour cacher l'effroi que reflétait ses prunelles; quant à Orsini, plus attentif que jamais à la rédaction du brevet, il tint cependant sa plume en suspens, prêtant l'oreille aux paroles qu'allait prononcer Gaulthier.

— Par mon âme! sire, dit celui-ci, je ne connais personne à qui imputer le meurtre de mon frère ; bien que depuis peu de temps à Paris, j'étais assez au courant de son existence, pour ne rien voir qui eût pu lui attirer une haine quelconque.

— Peut-être quelque vengeance de mari jaloux? dit le roi.

Malgré son trouble, la reine ne put s'empêcher de sourire.

A ce sourire, le visage de Gaulthier s'éclaira un moment.

— Par mon âme ! répondit le jeune homme, mon frère avait le cœur trop élevé pour ne point placer haut son affection, et vous conviendrez, sire, que l'assassinat est une basse vengeance, indigne d'un gentilhomme de votre cour.



Il descendit un escalier dérobé qui servait aux varlets de service. (Page 335.)

Le roi eut un geste d'orgueil, flatté de l'éloge que lui adressait le lieutenant des gardes.

— Il est fâcheux, dit-il, que vous ne puissiez nous fournir aucune indication.

— Pardon, sire, ai-je dit cela ?

Il y eut un silence.

Le jeune homme réfléchissait aux paroles qu'il allait prononcer, songeant à leur gravité et aux conséquences terribles pour lui qu'elles pouvaient avoir.

Marguerite se remit à trembler.

— Sire, dit enfin Gaulthier d'Aulnay, ce ne sont point seulement des gentilshommes dont on a la mort à déplorer si souvent, depuis quelque temps ; parmi les cadavres relevés presque quotidiennement sur les rives de la Seine, il s'en trouve également d'escholiers, de bourgeois et de manants. Mais, si les premiers n'avaient personne qui criât vengeance pour eux, les autres étaient de trop basse extraction pour que les plaintes et les gémissements de leurs parents ou amis parvinssent jusqu'à vous. Eh bien! moi, aujourd'hui, je viens vous dire justice ! et vengeance ! pour Philippe d'Aulnay, et pour tous ceux dont les cadavres viennent battre le matin, les assises de la Tour de Nesle.

La reine faillit pousser un cri de terreur, qu'avec une force de volonté surhumaine, elle retint sur le bord de ses lèvres.

Orsini laissa échapper sa plume et, le menton dans la main, les yeux rivés sur le visage de Gaulthier, il cherchait à deviner ce qu'il y avait véritablement derrière les mots qu'il venait de prononcer.

— La Tour de Nesle ! répéta le roi après un long silence, vous venez de parler de la Tour de Nesle, messire d'Aulnay?

— Oui, sire.

— Vous dites que c'est au pied de la Tour de Nesle que l'on ramasse les cadavres de ces gens assassinés.

— En effet, sire.

— Mais savez-vous bien, dit le roi d'une voix sévère, que la Tour de Nesle est domaine royal et que vos insinuations...

— Pardon, sire, répondit Gaulthier avec fermeté, je n'ai rien insinué, et vous avez donné à mes paroles un sens que je ne leur avais pas donné moi-même.

— Cependant, insista Louis X, j'avais cru comprendre qu'à vos yeux la Tour de Nesle jouait un rôle dans ces massacres pour lesquels vous demandez justice et vengeance.

Cette insistance du roi frappa vivement le jeune homme, et il

lui fallut résister de toutes ses forces à la tentation folle de dire ce qu'il savait.

Mais il pensa à Jehan de Sarcelles qui avait eu confiance en lui et lui avait fait partager son secret et il résolut de se taire.

Les quatre personnages, étonnés de ce long silence, fixaient sur le lieutenant des gardes, des regards étonnés attendant qu'il prît la parole.

— Sire, mon langage a, sans doute, trahi ma pensée car je ne sais rien touchant le rôle que peut jouer la Tour de Nesle dans tout ceci, ne voulant prêter aucun crédit aux bruits qui circulent parmi le populaire. Au surplus, je ne vous demande point de rechercher les coupables; moi seul me charge de ce soin; je vous supplie seulement de me promettre justice pour le jour où je vous les désignerai.

Orsini et la reine frissonnèrent.

— Sur mon âme et sur ma part de Paradis, fit gravement le roi, je vous jure, messire d'Aulnay, prompte et implacable justice à votre première réquisition.

— Sire, merci, fit simplement Gaulthier.

— Et tenez, dit Louis X en prenant le brevet au bas duquel il apposa son sceau et qu'il tendit ensuite au jeune homme, voici qui montrera à tous combien je vous approuve et qui vous assurera de ma protection et de celle de la reine dans les recherches que vous allez entreprendre.

Le sire d'Aulnay jeta un rapide coup d'œil sur le parchemin et poussant un cri de surprise, il alla vivement vers la reine devant laquelle il s'inclina.

Un moment Marguerite oublia les transes terribles par lesquelles Gaulthier venait de la faire passer pour ne plus se souvenir que de son fol amour pour lui.

Un sourire de volupté passa sur ses lèvres, ses pommettes pâlies se colorèrent et enveloppant le jeune homme des chaudes effluves coulant par ses paupières à demi baissées.

— Messire d'Aulnay, dit-elle d'une voix douce et quelque peu tremblante, ce n'est un secret pour personne à la cour que votre malheureux frère avait conquis toute mon estime par sa grâce, son

esprit chevaleresque et par les soins dévoués dont il avait su m'entourer. J'ai demandé au roi, qui me l'a accordé, de vous céder à moi ; il me semble que la mort de votre frère me sera moins sensible si vous voulez bien le remplacer.

— J'accepte, madame, répondit Gaulthier, et de grand cœur; ce m'est un grand honneur que vous daigniez m'employer auprès de votre personne; et puis ce me sera une force de plus pour accomplir ma tâche vengeresse.

Lentement il appuya ses lèvres sur la main que Marguerite lui avait tendue et qu'il avait gardée dans ses doigts tremblants.

Puis il se releva et attendit les ordres du roi.

— Maître Orsini, dit Louis X, vous veillerez à ce que toutes les dispositions soient prises afin que la cour assiste demain avec moi aux prières qui seront dites en l'église Notre-Dame pour le repos de l'âme de notre regretté seigneur Philippe d'Aulnay.

— Sire, murmura Gaulthier, comment vous remercier jamais.

— En m'aidant à faire justice, répondit Louis X d'une voix ferme.

Puis après un silence.

— Pour une dernière fois, messire Gaulthier d'Aulnay, remplissez auprès de moi votre office et m'aidez à regagner mes appartements ; demain vous prendrez votre service auprès de la reine; venez, maître Orsini, nous avons à causer.

Et Louis X qui souffrait légèrement de la goutte, sortit en s'appuyant sur l'épaule de son lieutenant des gardes, oubliant dans sa préoccupation de saluer la reine.

L'Italien suivit le roi.

Demeurées seules, Marguerite et la princesse Blanche se regardèrent un moment en silence, atterrées.

— Il me semble, dit enfin la princesse, que voilà un capitaine des gardes fort dangereux!

La reine lui lança un coup d'œil rapide.

— Qu'entendez-vous par là, ma sœur? demanda-t-elle.

Surprise du ton avec lequel avaient été prononcées ces paroles, Blanche se tut, puis répondit avec hésitation :

— Mais, il me semble que les projets de vengeance du sire d'Aulnay ne sont pas faits pour nous rassurer.

— N'est-ce que cela qui vous inquiète? répliqua Marguerite avec un sourire; en ce cas, soyez sans crainte.

Et comme sa belle-sœur l'interrogeait du regard.

— Sachez, continua-t-elle qu'il est un sentiment plus puissant que la vengeance, c'est l'amour.

— Le sire Gaulthier d'Aulnay vous aime-t-il donc? exclama la princesse.

— Je ne sais; mais en tout cas je l'aime, moi, et de gré ou de force, il faudra bien...

Elle s'interrompit, regrettant déjà d'en avoir tant dit.

— Si vous le voulez, dit-elle, nous irons voir, ma sœur, si la princesse Jeanne est remplie d'aussi tristes pensées que nous.

Et sans attendre la réponse de Blanche, elle souleva une tenture et se dirigea vers les appartements de l'autre belle-sœur du roi, qui étaient contigus aux siens.

CHAPITRE XXIV

Le père et la fille.

Orsini, tout songeur cheminait par les couloirs et les galeries à la suite du roi et de Gaulthier d'Aulnay se dirigeant vers le cabinet de travail de Louis X.

La situation était des plus tendues, et malgré toute la fertilité de son esprit, il ne voyait pas trop par quel moyen conjurer la fatalité qui venait, comme à dessein, contrecarrer ses projets.

Combien il maudissait maintenant l'ambition fatale qui l'avait poussé à jeter ses vues sur Philippe; car cela seul était cause de tout ce qui arrivait.

S'il n'avait pas voulu en effet détacher le capitaine des gardes de Marguerite en lui montrant l'horrible conduite de la reine, jamais Philippe ne serait entré à la Tour de Nesle et l'on n'aurait pas aujourd'hui à lutter contre la vengeance de son frère.

Se débarrasser de Gaulthier? de quelle utilité serait ce nouveau meurtre?

L'esprit du roi était maintenant en éveil, et la disparition brutale de l'accusateur ne ferait qu'affermir la volonté de Louis X de faire justice.

Mais si dans son esprit, l'Italien accusait son ambition et le dévergondage de la reine de la situation quasi inextricable dans laquelle il se trouvait, combien aussi il maudissait celui qui n'avait point su accomplir la mission dont il avait été chargé.

Absorbé dans ses réflexions, Orsini n'avait point remarqué, que malgré la lenteur avec laquelle marchaient le roi et Gaulthier d'Aulnay, ils l'avaient tellement devancé que, lorsqu'il les chercha des yeux, ils avaient disparu.

— *Per Baccho!* dit l'Italien, s'il a besoin réellement de moi, le roi m'enverra chercher ; le plus pressé est d'aller m'entendre avec Marguerite. Et, rebroussant chemin, il se dirigea vers l'appartement de la reine.

— Seigneur Orsini ! dit soudain une voix derrière lui.

Il se retourna et vit son varlet de confiance qui s'avançait d'un air mystérieux.

Le varlet s'approcha et murmura à voix basse :

— Un homme qui dit être connu de vous et qui prétend avoir une importante communication à vous faire, vous attend, à la nuit tombante, en l'église Notre-Dame.

— Ne le connais-tu pas, cet homme?

— Non maître, répondit le varlet ; mais lui me connaît bien ; car, sitôt qu'il m'a vu rôder dans la cour, il m'a appelé et m'a chargé de cette commission pour vous.

— Et, il n'y a rien dit de plus?

— Non... Ah! pardon, j'oubliais... il a ajouté qu'il s'agissait de la jeune fille.

L'Italien tressaillit.

— C'est bien, dit-il, va.

Le varlet se retira.

Orsini était fort perplexe; quelle communication Landry, — car il avait deviné qu'il s'agissait du cabaretier du *Chat-qui-Pesche* — quelle communication Landry pouvait-il bien avoir à lui faire, assez importante et surtout assez secrète pour lui donner rendez-vous en dehors du palais.

Serait-il, depuis le matin, arrivé quelque chose de fâcheux à Alix?

Cette pensée le fit frissonner.

— Sang du Christ! grommela-t-il en pâlissant, le diable soit de la reine, de Gaulthier et de la Tour de Nesle! Alix avant tout.

Et changeant encore une fois de direction, il descendit par un escalier dérobé qui servait aux varlets de service et qui le conduisit dans une petite cour, laquelle donnait sur une porte de sortie, à laquelle, vu son peu d'importance, il n'y avait pas de garde.

Grâce à cette circonstance il put quitter le palais sans être remarqué et, sitôt dans la rue, rabattant sa capuce sur ses yeux, il se dirigea, d'un pas rapide, vers le lieu de rendez-vous qui lui avait été donné par Landry.

Le crépuscule tombait, les passants se faisaient rares, et Orsini arriva à Notre-Dame sans avoir fait de rencontre fâcheuse.

Sur le parvis, un estropié, misérable et loqueteux, demandait l'aumône d'une voix pitoyable et, sans se rebuter des refus qu'il essuyait, l'accompagna, toujours gémissant, jusque dans l'intérieur même de la cathédrale.

Impatienté, et voyant qu'il ne pourrait s'en débarrasser autrement, l'Italien fouilla avec impatience dans son escarcelle, et en tira quelque menue monnaie qu'il laissa tomber dans la main du mendiant.

Ce mouvement dérangea la capuce qui glissa en arrière, découvrant le visage de l'Italien, à la vue duquel l'estropié tressaillit.

Puis, de sa voix nasillarde, il balbutia des remerciements et se traîna jusqu'à la porte.

A peine fut-il sorti de l'église qu'il se redressa et, jetant ses

béquilles sous son bras, se mit à courir à toutes jambes dans la direction de l'église des Ménétriers.

Certes, si Orsini avait pu voir son invalide se transformer aussi subitement en coureur ingambe, peut-être eût-il eu quelque soupçon.

Mais, à peine le mendiant l'avait-il quitté que, voyant une ombre se détacher d'un pilastre, il s'était avancé rapidement vers elle.

— Que signifie ce rendez-vous ? demanda-t-il d'une voix tremblante. Alix serait-elle?...

— Rassurez-vous seigneur, répondit Landry, demoiselle Alix se porte aussi bien que vous et moi... c'est-à-dire, — ajouta-t-il avec hésitation, — que ce n'est pas précisément exact ; car, si d'un côté elle se porte bien, de l'autre elle ne paraît pas aller bien.

— Que dis-tu ? balbutia Orsini avec anxiété. Explique-toi clairement, si tu veux que je te comprenne. Et d'abord, pourquoi me faire venir ici où nous pouvons être suivis, épiés?

— Je ne pouvais vous aller trouver au palais, n'étant pas seul.

L'Italien fit un haut-le-corps ; puis saisissant le cabaretier par le bras, tandis que sous sa cape il portait la main à sa dague.

— Il y a quelqu'un ici avec toi ? gronda-t-il d'une voix menaçante.

Bien que les circonstances ne lui en donnassent guère envie, Landry ne put s'empêcher de sourire.

— Rassurez-vous, messire, répliqua-t-il ; la personne que j'ai amenée n'est pas à craindre, surtout pour vous.

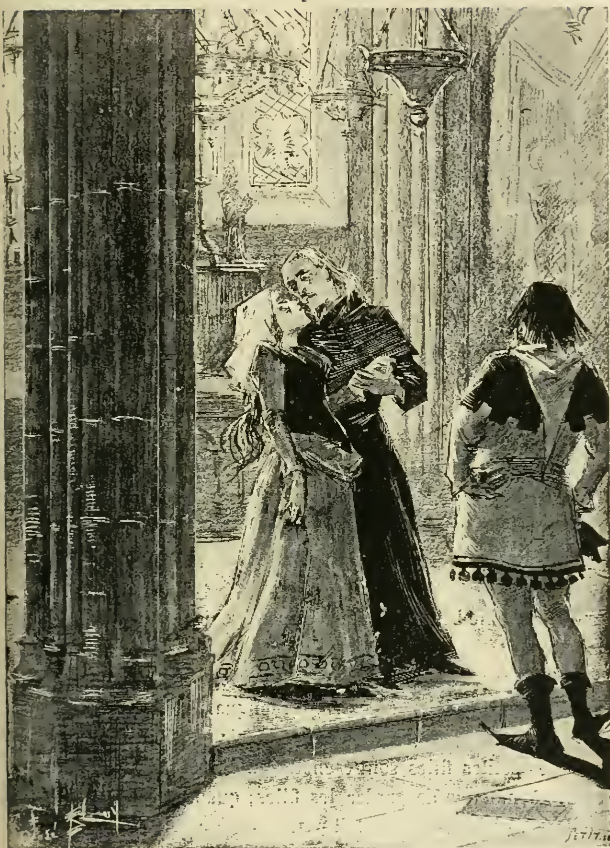
— Surtout pour moi ? répéta Orsini avec surprise.

— Oui, car c'est demoiselle Alix.

— Alix ! s'écria l'Italien, Alix est là ? que veut-elle et de quoi s'agit-il ?

— Il s'agit de sire Philippe d'Aulnay, répondit le tavernier si bas, qu'Orsini devina plutôt qu'il n'entendit ces mots.

— Il s'agit de Philippe d'Aulnay ! j'attends que tu m'expliques comment le capitaine des gardes peut motiver le rendez-vous que tu me donnes ici.



Contemplant avec ivresse la tête d'Alix... (Page 340.)

Landry devait certainement s'attendre à cette question et cependant elle le surprit ou tout au moins l'embarrassa fort car, sans répondre, il tourna son chaperon entre ses doigts, tenant avec obstination ses yeux fixés sur les dalles.

— *Per Bacco!* parleras-tu ! fit Orsini impatienté de ce silence.

— Eh ! par l'enfer ! si vous croyez que c'est commode à dire ! répliqua-t-il.

Orsini, devant ces réticences, sentit l'inquiétude lui étreindre le cœur.

— Mais explique-toi donc, grommela-t-il, si tu m'as fait venir, c'est que tu avais à me parler ; parle alors et de suite.

— Eh bien, seigneur, voici la chose : je vous ai dit l'autre jour, quand vous m'avez questionné à ce sujet, que le sire Philippe d'Aulnay venait tous les jours à mon cabaret.

— Je t'ai même demandé si tu ne le voyais pas faire la cour à ta nièce et tu m'as répondu que non.

— C'était l'exacte vérité ; mais il paraît que le capitaine n'était pas indifférent à demoiselle Alix ; car, ce matin, quand on a apporté son corps au *Chat-qui-Pesche*, elle est tombée raide, en le voyant, quasi morte.

— Sang du Christ ! Elle l'aimait donc, exclama Orsini dont les bras, dans un geste d'accablement, retombèrent ballants le long du corps.

Puis d'un geste furieux il se jeta sur Landry et le saisissant à la gorge.

— Misérable brute ! ajouta-t-il, ne pouvais-tu me prévenir de cet amour !

Le cabaretier se dégagea à grand'peine et faisant deux pas en arrière pour se tenir à distance, il répliqua.

— Eh ! par tous les diables ! le savais-je et le pouvais-je deviner. Ces petites filles sont cachottières et puis ce n'est point mon affaire à moi que de garder les filles ; quand on ne peut les surveiller soi-même, on n'en fait pas.

— Silence ! fit Orsini d'un ton radouci, si elle t'entendait.

— Le fait est, répliqua Landry, en ricanant, qu'après toutes les conversations qu'elle a entendu tenir sur le conseiller de la reine Marguerite, elle ne serait peut-être pas flattée d'apprendre que ce conseiller est...

— Tais-toi, dit brutalement l'Italien.

Puis après un moment :

— Enfin, que me voulez-vous tous deux ? demanda-t-il.

— Moi ? rien ; elle a exigé que j'obtinsse de vous une audience pour elle, et jugeant dangereux de vous aller trouver au palais en sa compagnie, je vous ai prié de venir ici où vous pourrez causer en toute sécurité.

— Tu as bien fait, répliqua vivement Orsini. Et il ajouta mentalement :

— Car si jamais Marguerite apprenait les liens qui m'unissent à cette enfant, elle me tiendrait dans sa main.

— Ne voulez-vous pas la voir ? demanda Landry.

— Si fait ; ou est-elle ?

— Suivez-moi, répondit Landry.

A cette heure de la soirée, l'église était vide et un silence mystérieux noyé d'ombre remplissait la grande nef. De ci de là, la lueur vacillante des veilleuses brûlant perpétuellement accrochait aux ors des vases et des ornements sacrés une étincelle qui perçait l'obscurité et rendait plus profondes encore les ténèbres.

Les deux hommes marchaient, impressionnés malgré eux par l'écho sonore que le bruit de leurs pas éveillait sous les voûtes.

Enfin Landry s'arrêta devant une petite chapelle latérale plus spécialement consacrée à la Vierge, et plus éclairée que le reste de l'église par les lampes et les cierges que les soins des dévotes allumaient.

Au pied de l'autel une femme prosternée dans une posture écrasée, priait.

— Alix ! fit doucement Landry en la touchant du doigt.

Lentement la jeune fille se releva et, à la vue de l'étranger qui accompagnait son oncle, fit un pas en arrière, les yeux baissés, sentant son âme envahie par un trouble indéfinissable.

Elle avait sollicité cette entrevue, sous l'empire d'une douleur folle et d'un ardent désir de vengeance, résolue à se jeter aux pieds du ministre, à implorer et, au besoin, si elle rencontrait quelque résistance de sa part, à exiger que la mort de Philippe d'Aulnay fût vengée.

Et voilà qu'en présence de cet homme qu'elle avait voulu voir, elle se sentait timide, embarrassée, craintive, en proie à un senti-

ment étrange, inconnu d'elle, qu'elle ne pouvait définir mais qui l'emportait sur la pensée de Philippe.

Puis, soudain, son âme se révolta, elle voulut secouer la domination sous laquelle elle sentait sa volonté plier, elle ouvrit la bouche pour parler, mais les mots s'arrêtèrent sur ses lèvres et seul un sanglot, déchirant sa gorge, éclata.

Elle tomba à genoux, suffoquée par les larmes qui cependant la soulagèrent.

Orsini avait assisté, muet, au bouleversement qui se faisait dans l'esprit et dans le cœur de la jeune fille ; il avait de l'âme humaine une connaissance trop étendue pour ne point lire sur les traits mobiles d'Alix toutes les impressions par lesquelles elle passait ; mais l'étude psychologique n'entrait pour rien dans l'examen attentif auquel il se livrait ; l'Italien cherchait à surprendre sous toutes ses formes le secret d'amour de la jeune fille pour savoir comment il allait pouvoir la guérir.

A la vue de ce visage désolé, de cette posture abattue, l'Italien sentait son âme s'amollir, et un attendrissement inconnu de lui jusqu'alors soulever sa poitrine en battements précipités.

Vivement il se baissa, prit dans ses bras la jeune fille écrasée à ses pieds, et la serrant sur sa poitrine dans un élan de tendresse furieuse.

— Alix ! s'écria-t-il, Alix ! tu pleures ! mon enfant ! *cara mia !* que veux-tu ! que te faut-il pour sécher tes larmes ? Ah ! sang du Christ !...

Quelques instants il demeura ainsi, le cœur rempli de joie par cette étreinte, contemplant avec ivresse la tête d'Alix qui, presque inanimée, reposait sur son épaule.

Sentant peser sur lui les regards curieux de Landry, qui assistait, non sans un certain étonnement à cette explosion de tendresse dont il n'aurait certes pas cru l'Italien capable, Orsini se retourna vers lui.

— Va-t'en, murmura-t-il d'une voix basse, éloigne-toi et ne viens que lorsque je t'appellerai.

En ce moment, Alix revenait peu à peu à elle ; ouvrant les yeux, elle promena ses regards avec stupéfaction autour d'elle ; puis les

ramenant sur Orsini, la conscience de la réalité lui revint. Effarouchée, elle se dégagea et reculant de quelques pas, les mains jointes et les yeux suppliants :

— Oh! pardon, monseigneur, balbutia-t-elle, pardon!

— Pardon, répliqua-t-il au moins aussi troublé qu'elle, et de quoi, demoiselle? n'était-il point de mon devoir de vous prêter assistance? je suis vieux et pourrais quasiment être votre père.

A ces mots, la jeune fille regarda fixement l'Italien, cherchant à lire sur son visage l'analyse des sentiments étranges et divers qui s'agitaient en son âme dans laquelle se heurtaient la crainte, la colère, le respect et presque la haine.

Profond observateur, Orsini vit clairement dans les yeux d'Alix l'état de son esprit, et un sourire amer vint plisser ses lèvres.

Malgré lui, il vit passer devant lui la vision de l'horrible scène dont il avait été dix-huit ans auparavant le triste héros aux Charniers-des-Innocents et il se demanda si la fille de Julienne n'avait point hérité de la haine terrible de sa mère pour l'homme qui l'avait violée et séparée de son enfant.

A cette pensée, un frisson secoua ses membres, les glaçant jusqu'aux moelles, tandis qu'un éclair de rage contre la fatalité passait dans ses yeux.

Il s'approcha de la jeune fille, lui prit doucement les mains dans les siennes et d'une voix paternelle, lui dit :

— Votre oncle, m'a fait prévenir que vous désiriez me parler, demoiselle; qu'avez-vous à me dire? mais avant de commencer, soyez certaine que vous avez en moi un protecteur, un ami et que tout ce qu'il sera possible de faire pour vous contenter je le ferai.

A ces paroles bienveillantes, le cœur d'Alix qui, tout d'abord s'était raidi, désarma et, sans que dans son esprit un étonnement s'éveillât de cette sympathie subite et inexplicable, elle répondit :

— J'ai souvent entendu parler de vous, monseigneur, comme du plus puissant du royaume après le roi; j'avais aussi entendu dire que mon oncle Landry avait été autrefois un de vos serviteurs les plus dévoués... c'est pourquoi...

— C'est pourquoi?...

— J'ai pensé à venir vous demander ce que seul pouvez accorder, monseigneur.

— Et quoi donc? demanda Orsini.

— Justice!

Ce simple mot avait été prononcé avec une fermeté telle que l'Italien tressaillit et regarda la jeune fille dont les prunelles dardaient sur lui une lueur étrange.

— Oui, monseigneur, répéta-t-elle d'une voix vibrante et de laquelle toute hésitation avait disparu, je viens vous demander justice pour un assassinat commis sur la personne du sire Philippe d'Aulnay.

— Croyez-vous donc, demoiselle, répliqua Orsini avec gravité, que Sa Majesté le roi, la reine et moi-même ne nous soyons pas déjà occupés de cette malheureuse affaire et pensez-vous que votre requête puisse ajouter au zèle déployé pour arriver à faire justice?

Il se tut, examinant avec curiosité l'effet produit par ses paroles, éprouvant une joie véritable à la désespérer d'abord pour rendre plus grande la satisfaction qui viendrait ensuite.

— Et puis, ajouta-t-il, quel intérêt vous pousse donc à la démarche que vous faites auprès de moi? êtes-vous des amis ou des parents du sire Philippe d'Aulnay.

Alix rougit, puis bravement répondit :

— Monseigneur, je l'aimais.

Orsini ne put retenir un tressaillement, tant ces deux mots furent pleins de conviction et de douleur.

Il fixa sur la jeune fille un regard rempli de tendresse et de pitié.

— Oui, répéta-t-elle d'une voix dolente, oui, monseigneur, j'aimais Philippe d'Aulnay; je lui avais donné mon cœur et, s'il me l'avait demandé, je lui aurais donné ma vie. Mais, hélas! et c'est là mon grand chagrin, il est mort sans s'être douté de mon amour; et, s'en fût-il douté, que peut-être l'eût-il dédaigné!

Ces derniers mots, pleins de larmes, émurent profondément l'Italien qui, dans une douce étreinte, serra plus étroitement les mains de la jeune fille : Alix avait souffert et souffrait encore de ce mal d'amour qui lui torturait à lui-même le cœur depuis de si lon-

gues années. C'est là un mal qu'il comprenait et dont il se désolait de voir sa fille atteinte.

— Pauvre enfant, dit-il avec un grande tendresse dans la voix, pauvre enfant !

— Merci, monseigneur, de la pitié que vous voulez bien avoir pour moi et c'est au nom de cette pitié que je vous supplie encore de venger Philippe d'Aulnay...

— Mais... essaya de dire Orsini.

— Oh ! je sais, interrompit-elle, vous allez me représenter que Philippe ne m'aimait pas, que peut-être, certainement même, il aimait une autre femme. Que m'importe ? ce n'est point cela qui peut diminuer mon amour pour lui ni m'empêcher de tenir le serment que j'ai fait de le venger.

Silencieux, l'Italien écoutait.

Elle continua, à mi-voix, comme se parlant à elle-même :

— Qui sait, d'ailleurs, si, maintenant qu'il est mort, celle pour laquelle il me dédaignait pense seulement à lui ! Oh ! ce devait être une grande dame, car il était trop gentilhomme pour donner son cœur à une pauvre fille ! et les grandes dames sont oublieuses; peut-être, elle-même...

Et la jeune fille acheva sa pensée d'un geste qui fit frémir Orsini.

— Malheureuse enfant ! s'écria-t-il, que dites-vous là ?

— Ah ! pardonnez-moi, monseigneur, balbutia-t-elle, je suis folle, j'ai l'esprit bouleversé et le cœur brisé. Je vous en supplie, promettez-moi, puisque vous m'avez dit que vous-même cherchiez à faire justice, promettez-moi de seconder les efforts des amis de Philippe d'Aulnay qui vont chercher à le venger.

Orsini ne l'écoutait plus ; la tête penchée sur la poitrine, il réfléchissait aux complications terribles que créait l'amour de sa fille, complications que lui-même avait augmentées encore en excitant la jalousie de Philippe.

Qu'allait-il faire maintenant et quels conseils allait-il suivre ? Ceux que lui donnait son cœur déchiré par le spectacle de la douleur d'Alix et qui le poussaient à venger Philippe ou ceux que lui

dictait sa raison et qui lui ordonnaient de faire la nuit autour du meurtre du sire d'Aulnay ?

Mais s'il ne secondait les projets de la jeune fille et de ses amis, il lui fallait les combattre, il lui fallait imposer silence à son cœur pour n'écouter que sa raison.

Il est vrai qu'avec de la prudence il pourrait, sans combattre les plans de vengeance d'Alix, simplement les déjouer et sans compromettre sa fille, ne compromettre non plus ni sa sécurité personnelle ni son ambition.

Pour cela, il suffisait qu'il fût tenu scrupuleusement au courant de ce qui se dirait ou se ferait dans ce but ; aussi dit-il à Alix :

— Ma chère enfant, croyez que je compatis sincèrement à la grande douleur que vous cause la mort de sire Philippe d'Aulnay ; vos projets de vengeance venant s'ajouter aux désirs de justice qui nous animent le roi et moi, il serait fort surprenant que les assassins de l'infortuné capitaine des gardes ne reçussent pas la juste punition de leur crime.

— Oh ! merci, monseigneur, fit Alix dont l'œil brilla d'un feu sombre.

— Mais, poursuivit l'Italien, la vengeance, pour atteindre ce but, doit agir avec une prudence extrême, s'entourer d'ombre et de mystère, et ne marcher qu'avec certitude. Il convient donc de ne rien précipiter, d'attendre le résultat de l'enquête que nous allons faire et surtout de ne rien décider sans m'en aviser. Est-ce convenu ?

— Vous pouvez compter sur moi, monseigneur. Dès qu'il y aura du nouveau, je vous en ferai prévenir par mon oncle.

En ce moment Landry, surpris d'un aussi long entretien, s'approchait d'eux.

— Nous sommes tombés d'accord, demoiselle Alix et moi, lui dit Orsini avec un clignement d'yeux particulier, et désormais nous resterons en communication constante. Maintenant, il nous faut séparer.

Et d'une voix hésitante il murmura :

— Je vous ai dit tout à l'heure, mon enfant, que vous deviez



— Et je vous dis moi, exclama la reine en se dressant menaçante!... (Page 348.)

voir en moi un ami, un père ; voulez-vous, à ce titre, me permettre de vous embrasser.

Pour toute réponse, Alix tendit son front que, comme peureusement, l'Italien effleura de ses lèvres tremblantes ; puis sans ajouter un mot, rabattant sa capuce sur son visage, il se

dirigea à grands pas vers le dehors, suivi de loin par Landry et sa nièce.

A peine nos trois personnages avaient-ils quitté la chapelle de la Vierge que, de derrière l'autel où il était caché, un homme sortit avec précaution.

Cet homme était Guillaume Feutrier.

— Par Belzébuth ! dit-il avec un rire strident qui résonna sinistre sous les voûtes, Joël le Cagouleux n'a point volé les deux écus que je lui ai donnés pour m'être venu prévenir aux Ménétriers, car voilà une conversation qui va remplir de joie dame Marguerite.

CHAPITRE XXV

Trio de Femmes.

En arrivant au palais, Orsini trouva un page de la reine qui, après l'avoir cherché de tous côtés, l'attendait assis devant la porte de son cabinet aux écritures...

— Ah ! monseigneur, fit l'enfant en apercevant l'Italien, voici tantôt trois heures que dame Marguerite m'a donné mission de vous ramener près d'elle ; si vous voulez bien me suivre.

Sans mot dire, Orsini, absorbé dans ses réflexions, se mit en marche derrière le page.

— Mais, dit-il tout à coup, la reine n'est donc point chez elle ?

— Non, messire, elle passe la soirée chez madame Jeanne d'Evreux, en compagnie de la princesse Blanche.

Intérieurement l'Italien se réjouit de cette circonstance qui servait ses projets mieux qu'il n'eût pu le désirer et, avec cette liberté d'allures que lui avait, bien par force, laissé prendre la reine, il

entra sans se faire annoncer dans l'appartement où Marguerite et ses deux compagnes étaient réunies.

A la vue de l'Italien, la conversation s'interrompit brusquement.

— Ah! te voilà, maître, dit Marguerite d'un ton hautain, il me tardait de te voir.

— Et moi de même, madame.

Surprises de la fermeté presque farouche avec laquelle ces mots avaient été prononcés, les trois femmes relevèrent la tête et fixèrent leurs regards étonnés sur le visage impassible de l'Italien.

Sans broncher, Orsini supporta cet examen; puis simplement il ajouta:

— Je vous écoute, madame; de quoi s'agit-il?

— Eh! répliqua Jeanne d'Evreux, en poussant un éclat de rire qui résonna joyeux, contrastant avec les airs soucieux de Marguerite et de Blanche, vous demandez de quoi il s'agit! N'êtes-vous donc point, comme ma gracieuse souveraine, terrifié par les événements terribles qui se précipitent sur nous?

— Ne plaisantez point, répondit la princesse Blanche; si vous aviez assisté comme nous à l'audience donnée par le roi au siré Gaulthier d'Aulnay, et si vous aviez entendu la promesse formelle de justice donnée par Louis X au nouveau capitaine des gardes...

— Par tous les saints! exclama Jeanne, voilà deux heures que je me tue à vous répéter que, morte la bête, mort le venin Ah! si je m'appelais Marguerite de Bourgogne, je jure Dieu que je ne m'embarrasserais pas pour si peu et que j'enverrais mon capitaine des gardes rejoindre en Seine les Guidomare et les Buridan!

— A cela je vous ai répondu, ma sœur, dit Marguerite d'une voix mal assurée, que l'affaire étant entre les mains du roi, la disparition de Gaulthier d'Aulnay ne serait d'aucune utilité, au contraire...

— Bast! pour qui connaît le caractère de ce bon Louis, et l'empire que vous avez pris sur son esprit, il est certain que tout danger disparaîtrait avec la mort de ce jeune homme.

— Sans compter, poursuivit la princesse Blanche, qu'il n'a point caché au roi sa résolution de chercher lui-même les assas-

sins de son frère et qu'il doit avoir certainement des amis pour le seconder dans cette besogne.

Ces mots firent tressaillir Orsini qui pensa à la conversation qu'il venait d'avoir avec Alix.

— Non, Pâques Dieu ! s'écria la reine avec colère, n'insistez pas; je ne permettrai point que l'on touche un cheveu de Gaulthier d'Aulnay; ce serait un meurtre inutile, et...

— Et vous l'aimez! fit d'une voix mordante la princesse Jeanne; soyez donc franche, ma sœur, voilà deux heures que je veux vous faire avouer la vérité et que vous vous dérobez sans cesse.

Marguerite eut dans les yeux un éclair de colère.

— Vous oubliez un peu trop à qui vous parlez, ma sœur, répondit-elle, les dents serrées et le regard mauvais.

— Bast! répliqua la princesse Blanche, avec un rire strident, il ne peut être, entre nous, question de rang ni de respect, ma sœur; nous sommes toutes égales; les fêtes de la Tour de Nesle qui nous ont mises, la princesse Jeanne et moi au rang des marchandes d'amour, vous ont abaissée jusqu'à nous. Ainsi donc, point de menaces, il n'y a ici ni reine ni sujettes, il n'y a que trois femmes, trois femmes qu'un même danger menace.

Blème de fureur, la reine lacérait de ses ongles sa gorgerette de dentelle.

— Oui, continua Jeanne, je suis parfaitement de votre avis, ma sœur, et ni l'une ni l'autre ne devons supporter que Marguerite, pour un caprice qui durera peut-être quelques jours, compromette notre honneur et notre existence.

— Et je vous dis moi, exclama la reine en se dressant menaçante, que je ne ne veux point qu'on attente à la vie de Gaulthier d'Aulnay; que ce n'est point comme reine, mais comme femme que je vous le défends et que si vous niez ici l'autorité de la reine, je vous forcerai bien à vous incliner devant l'injonction de la femme.

Elle était superbe ainsi, l'œil flamboyant, la narine palpitante, les lèvres ouvertes laissant voir les dents blanches et aiguës se choquant, tandis que sa poitrine se soulevait haletante et que ses

mains crispées s'étendaient en avant comme pour étrangler ses deux compagnes.

Silencieux, Orsini, un sourire railleur sur les lèvres, assistait à cette scène.

— Allons! ma sœur, fit Jeanne en envoyant à Blanche un regard à la dérobée, à quoi bon nous disputer? il vous plaît de vouloir sauver la vie à ce jeune homme, bien que ses projets de vengeance soient dirigés contre nous, c'est parfait; mais au moins dites-nous quels moyens vous allez employer pour conjurer le danger qui nous menace.

— C'est pour causer de cela que j'ai prié maître Orsini de me venir trouver, répondit Marguerite.

L'Italien haussa les épaules.

— *Per Baccho!* grommela-t-il, que voulez-vous que je vous dise, madame? il vous plaît de créer des situations inextricables et de m'appeler ensuite pour les dénouer; cela n'est point en mon pouvoir; je ne suis pas Dieu.

— Mais peut-être êtes-vous le diable, maître, répliqua Jeanne d'Evreux avec un sourire.

— Pâques Dieu! maître italien, dit Marguerite avec hauteur, en cette circonstance est-ce bien à vous de vous plaindre ou n'est-ce pas plutôt votre imprudence qui a causé la mort de Philippe d'Aulnay?

— Mon imprudence, madame, riposta Orsini en lançant à la reine un regard terrible, a trop bien servir vos secrets désirs pour que vous le puissiez accuser.

— Par le Christ! Orsini, s'écria la reine, je jure que je n'ai point désiré la mort de Philippe et que son meurtre n'a point été commandé par moi.

Surpris par l'accent de sincérité avec lequel ces mots avaient été prononcés, l'Italien s'inclina.

— Je vous crois, madame; en ce cas, n'accusez ni vous ni moi, mais la fatalité.

— Est-ce aussi la fatalité qui l'a introduit à la Tour.

— Non, madame, répondit l'Italien d'une voix grave, c'est la jalousie; depuis quelque temps déjà l'abandon dans lequel vous le

laissiez l'affolait et sans doute vous avait-il suivis et épiés pour savoir où vous vous rendiez la nuit, car c'est au moyen de ma clé...

— Votre clé! s'écrièrent à la fois les trois sœurs.

— Oui, répondit-il, ma clé dont il s'est emparé hier soir, après m'avoir attaché sur mon lit et bâillonné pour m'empêcher de vous prévenir.

— Le misérable! exclama Marguerite.

— Eh! madame! il était si malheureux.

La reine regarda Orsini, toute surprise de la pitié qu'il avait mis dans ces mots.

— Je ne vous savais point une si grande affection pour le sire Philippe d'Aulnay, dit-elle en raillant.

— J'ai peut-être mes raisons pour cela, répondit-il.

— Et serait-il indiscret de vous demander lesquelles?

Il garda le silence.

— Des secrets! fit-elle; en ai-je donc pour vous?

— Eh! *Per Baccho!* riposta-t-il irrité, peu m'importeraient vos secrets si je ne les devais point connaître dans l'intérêt de votre sécurité et de votre honneur; ne m'avez-vous point constitué le gardien de vos amours?

— De quoi vous plaignez-vous? n'est-ce point précisément cette communauté de crimes qui fait votre force? croyez que votre complicité vous sert mieux que toute votre intelligence et tout votre savoir.

L'Italien comprit la menace; un imperceptible sourire plissa ses lèvres minces et il répliqua :

— A quoi bon, madame, tous ces reproches et ces paroles inutiles? Est-ce pour cela que vous m'avez mandé et que, de mon côté, j'ai désiré vous voir? La situation est trop grave pour que nous ne marchions pas d'accord. Mon intérêt, comme le vôtre, madame, et celui des princesses commandent.

— Bien parlé, maître Orsini, fit Jeanne d'Évreux; parlez, nous vous écoutons.

— Et d'abord, il vous faut, de longtemps, oublier le chemin de la Tour de Nesle; assez de mal y a été fait cette nuit et...

— Par tous les saints ! interrompit la princesse Blanche en éclatant de rire ; vous êtes pour la morale, aujourd'hui, maître Orsini ; car je ne vois point en quoi ce qui s'est passé cette fois à la Tour est plus mal que tout ce qui s'est passé depuis quelque temps, sur vos conseils ?

— C'est vrai, dit Jeanne, et en y réfléchissant on pourrait se demander si vous n'avez point quelque intérêt personnel attaché à l'existence d'un des hommes mis à mort cette nuit ?

Terrible, Orsini regarda la princesse d'Évreux et d'une voix sombre répondit :

— Et si vous disiez vrai, madame ? Si parmi les trois malheureux qui ont payé de leur vie l'honneur d'avoir reçu des caresses royales et princières, il en était un dont la mort doive être pour l'une de vous le plus horrible châtiment que Dieu puisse infliger à une créature humaine ! S'il en était un dont le meurtre ne puisse être expié par toutes les prières de ce monde et tous les supplices d'enfer ! Pensez-vous que j'aurais raison de déplorer ce qui s'est passé ?

Frappées par l'accent avec lequel ces mots avaient été prononcés, les trois femmes demeurèrent silencieuses un moment, troublées malgré elles et cherchant dans leur esprit à laquelle des trois s'était adressé l'Italien.

— Pâques Dieu ! dit enfin la reine d'un air sarcastique, te gausses-tu de nous, maître, et penses-tu nous en imposer par tes mystères et tes sous-entendus. Certes, je regrette sincèrement la mort de Philippe...

— Mais plutôt parce qu'il est le frère de Gaulthier, interrompit l'Italien, et parce que vous redoutez de voir son fantôme se dresser entre vous et votre futur amant.

— Et quand ce serait là la véritable raison ? demanda Marguerite avec un geste de défi, que diriez-vous ?

— Je dirais. ... que c'est une raison comme une autre, répondit simplement Orsini.

— Par la Vierge ! murmura la reine en fixant, toute songeuse, ses regards sur l'Italien ; cet homme est changé ; ce n'est plus le serviteur dévoué, c'est l'ennemi qui, à la première occasion,

Paris. — Imp. Noirot, 22, rue de l'Abbaye.

dénouera la chaîne de complicité qui le lie à moi, et me combattra avec acharnement.

Comme dans un livre ouvert, Orsini lut dans la pensée de la reine et comprit que son amour pour Alix l'avait entraîné trop loin et il résolut de dissimuler.

— Au surplus, dit-il, peut-être vois-je l'horizon plus sombre qu'il n'est en effet et me suis-je trompé dans mon interprétation des astres qui m'ont fait voir de sinistres présages dans les meurtres accomplis cette nuit. Pardonnez-moi donc de vous avoir à tort effrayées et contentez-vous d'user de la plus grande prudence.

La reine ne fut pas dupe de ce brusque virement.

Mais ses compagnes prirent le change et la princesse d'Évreux dit à l'Italien :

— A la bonne heure, voilà qui est mieux parlé, maître ; mais qu'allez-vous faire pour calmer la fureur du roi ?

— J'y pense, madame, fit l'Italien songeur.

— Il me semble, répliqua la princesse Blanche, que l'important ne serait pas tant d'apaiser le roi que de satisfaire le désir de vengeance du sire Gaulthier d'Aulnay.

— Parfaitement raisonné.

— Ne pourrait-on découvrir, par vos soins, maître Orsini, un ou quelques assassins que l'on présenterait à Gaulthier comme coupables du meurtre de son frère ?

— Bravo ! Blanche, bravo ! s'écria Jeanne d'Évreux en frappant ses mains l'une contre l'autre. Cela donnerait satisfaction à Gaulthier et le roi ne tarderait pas à oublier l'affaire, sans compter, maître Orsini, que cette découverte vous ferait grand honneur et ne manquerait pas d'augmenter votre crédit auprès de mon frère.

Orsini réfléchissait.

— Eh bien, maître, demanda Marguerite avec impatience, que pensez-vous de ce moyen ?

— Qu'il en vaut un autre, madame ; mais que j'y dois réfléchir, car il faut encore qu'aucune protestation ne parvienne aux oreilles du roi, ni à celles du sire d'Aulnay, à propos de ce subterfuge.

— Quel est donc votre avis ?



La tenture se souleva et le visage cauteleux de Guillaume Feutrier apparut.
(Page 355.)

— Qu'il faut attendre et me laisser le temps de tout préparer et tout combiner, afin qu'aucun incident fâcheux ne vienne, au dernier moment, déranger notre plan.

Et, s'inclinant, l'Italien s'apprêtait à se retirer lorsque Jeanne d'Évreux l'arrêta d'un geste.

— Un mot encore, maître Orsini, fit-elle, vous êtes bien certain, n'est-ce pas, que vos hommes ont strictement exécuté vos ordres, cette nuit?

— Qu'entendez-vous par là, madame?

— Qu'ils se sont assurés par les moyens ordinaires de la discrétion...

— Je comprends; je n'ai aucune raison d'en douter; mais pourquoi cette question?

— C'est qu'il est passé certain fait, insignifiant si tout s'est passé comme d'habitude, qui m'inquièterait fort s'il en était autrement.

— Qu'est-ce donc? demanda Orsini avec un froncement de sourcils?

— Cet homme a voulu voir mes traits et comme je m'y opposais, il m'a fait au visage, avec une de mes épingles de coiffure cette cicatrice que vous voyez là.

— Et dans quel but?

— Pour me reconnaître plus tard, m'a-t-il dit, quand je me trouverais sur son chemin.

— *Per Baccho!* grommela l'Italien, c'est donc un démon.

— Non pas, riposta Jeanne d'Évreux avec un sourire énigmatique auquel les souvenirs d'une douce nuitée donnaient quelque chose de voluptueux; c'était un beau soldat, un hardi capitaine, un amant plein de passion.

— Et vous l'appelez?

— Buridan.

Ce nom, inconnu à Orsini, n'éveilla dans son esprit aucun soupçon, et il répondit :

— Par surcroît de précaution, et pour vous tranquilliser complètement, madame, je vais m'informer si tout s'est passé conformément à mes ordres; si par hasard, ce que je n'ai aucune raison de supposer, vos craintes étaient fondées, nous aviserions.

Il s'inclina et sortit.

— Il baisse, ce pauvre Orsini, dit en souriant Jeanne d'Évreux.

— Oui, murmura la reine, songeuse, il baisse... dans ma con-

fiance... Ah! pâques Dieu! je donnerais cher pour savoir ce que médite cet homme.

Un grattement se fit entendre à la porte; la tenture se souleva et le visage cauteleux de Guillaume Feutrier apparut.

A sa vue la reine tressaillit.

— Voilà, murmura-t-elle, celui qui me découvrira ce que pense et machine cet Italien maudit.

Puis, tout haut, d'une voix engageante :

— Entrez, maître Feutrier, dit-elle au diacre, votre visite ne saurait mieux tomber; nous sommes, mes sœurs et moi, dans un état d'esprit que vos saintes paroles pourront calmer.

Guillaume s'inclina bien bas devant la reine et les princesses, puis il s'assit sur un siège que d'un geste, la reine lui indiquait, et attendit, dans une posture pleine d'humilité, que Marguerite lui adressât la parole.

Mais, en quelques secondes, la reine avait réfléchi qu'il y avait peut-être imprudence de sa part à s'ouvrir la première à ce moine, d'autant plus que sa visite, faite en dehors des heures habituelles, avait quelque chose d'insolite qui l'étonnait et lui faisait soupçonner quelque révélation peut-être intéressante.

— Eh bien, mon père, demanda-t-elle après un court silence, qu'avez-vous à me narrer que vous voici chez moi, à cette heure.

Guillaume Feutrier hésita, puis, à voix basse, il répondit:

— Ce que j'ai à vous dire, madame, est fort délicat, et je demande à l'avance toute votre bonté et toute votre indulgence, en vous priant de considérer que seul mon dévouement pour votre personne et le souci de votre sécurité me poussent à vous parler comme je vais le faire.

— Ma sécurité? maître, répliqua la reine en fixant sur le diacre un regard interrogateur, qu'entendez-vous par là?

— De grâce, madame, répondit Guillaume Feutrier en se faisant plus humble encore et en coulant vers Marguerite un œil quasi suppliant, n'interprétez pas mal mon langage car ce n'est point même le prêtre qui vous parle, c'est le confesseur.

D'un geste, la reine désigna les princesses comme pour demander si leur présence était indiscrète.

— Non, madame, fit le diacre en répondant à cette muette interrogation, ces nobles dames peuvent entendre notre conversation; bien plus, je désire fort qu'elles l'entendent.

— Nous vous écoutons, maître Guillaume, fit Jeanne d'Évreux en s'approchant, mouvement qu'imita la princesse Blanche.

— Je n'ai nul besoin, commença le diacre, de vous narrer par le menu les événement de ce matin ; vous les connaissez aussi bien que moi, mieux que moi peut-être ; mais je voulais vous dire qu'il m'avait semblé que ces événements, dont parlent la ville et la cour, préoccupaient davantage encore certains personnages plus instruits qu'aucuns...

— Vous dites? demanda Marguerite en pâlissant et en tressaillant sur son siège.

— J'ai dit plus instruits qu'aucuns, madame; et j'ajouterai que leurs soupçons ne datent pas d'aujourd'hui, mais de fort longtemps déjà ; que ces soupçons vont avant peu se transformer en certitudes désobligeantes peut-être pour de hautes dames qui vont passer les nuits en Tour de Nesle.

— Pâques Dieu ! maître Guillaume, s'écria Marguerite en se dressant frémissante et en dardant sur le diacre un regard menaçant, licence est grande de parler ainsi et je pourrais bien, tout mon confesseur que vous êtes, vous envoyer en quelque cul de basse fosse débiter vos saintes phrases aux araignées et aux rats du Grand Châtelet.

Le prêtre courba la tête sous la colère de la reine ; puis, après un silence, il murmura humblement :

— Pardon, madame, pour ce qui, dans mon langage, a pu vous déplaire; j'avais pensé que les personnes auxquelles j'ai fait allusion avaient intérêt à être prévenues du péril qui les menace, c'est pourquoi je me suis permis...

Marguerite tressaillit et regarda ses belles-sœurs qui, toutes troublées, ne quittaient pas des yeux Guillaume Feutrier dont pour ainsi dire, elles buvaient les paroles.

La reine comprit que la démarche du diacre était trop hardie pour qu'il n'y eût pas été poussé par des motifs graves; elle fit donc un effort puissant sur elle même et, se renversant noncha-

lamment sur son siège, cachant son inquiétude sous un vague sourire, les paupières demi-baissées, elle invita de la main le diacre à continuer.

Guillaume narra alors à Marguerite comment, fréquentant avec assiduité le cabaret du *Chat-qui-Pesche*, il était, depuis un certain temps, mêlé à la société de Jehan de Sarcelles ; comment ce dernier avait été chargé par le pays latin de rechercher et de punir les meurtriers des escholiers assassinés et avait, à ce sujet, traité d'alliance avec le duc d'Égypte furieux, lui aussi, de la mort de certains de ses sujets ; il raconta également le stratagème auquel il avait assisté et par lequel Jehan s'était à peu près convaincu du rôle que jouait la Tour de Nesle dans ces assassinats.

Arrivant enfin au meurtre de Philippe d'Aulnay, il raconta comment Gaulthier avait juré de venger la mort de son frère et comment il allait être secondé dans ses projets par Jehan de Sarcelles.

Au nom de Gaulthier, une pâleur subite avait envahi le visage de la reine dont le sourire avait disparu pour faire place à un plissement significatif des lèvres.

— Vous voyez, chère sœur, fit la princesse Blanche d'une voix aigre-douce, combien les craintes dont nous vous faisions part tout à l'heure au sujet de ce jeune homme étaient fondées.

— Je vous ai dit ma volonté, répliqua la reine d'une voix dure ; elle est et restera telle.

Un silence se fit.

— Mais, dit Marguerite, vous m'avez déjà parlé autrefois de ce cabaret du *Chat-qui-Pesche* et ne m'avez point dit dans quel but vous le fréquentiez aussi assidûment.

Le diacre baissa la tête, réfléchissant à la réponse qu'il devait faire, puis prenant une résolution.

— Landry, le maître de ce cabaret, dit-il lentement comme cherchant ses mots, m'a prié de donner mes soins spirituels à sa nièce : or demoiselle Alix, cette nièce, étant gente et belle, je cherchai par ma présence à écarter d'elle les périls qu'offre ordinairement la fréquentation de jeunes gens hardis comme le sont les soldats et les escholiers.

Marguerite hocha la tête, et regardant curieusement le diacre, se

demandant s'il ne se moquait pas d'elle; mais Guillaume, la tête baissée et les yeux presque clos, paraissait fort confit en ses paroles, et ne semblait nullement vouloir se jouer de la reine.

Celle-ci cependant se connaissait trop en hommes pour être dupe du langage de Guillaume Feutrier, non plus que des prétextes qu'il donnait à sa démarche ; elle devinait que sous cette robe de bure battait un cœur agité des plus terribles passions, et elle se promit de connaître celle qui l'avait poussé à la venir trouver.

Car le dévouement du diacre lui paraissait plus que douteux, et du moment qu'il la tenait, lui, par la Tour de Nesle, il fallait qu'elle le tînt, elle, en lui arrachant son secret.

Doucement Guillaume avait relevé la tète pour lire sur le visage de la reine les réflexions qui s'agitaient en son esprit.

— Après tout, dit enfin Marguerite en cherchant à donner à ses paroles un ton dégagé, en admettant que ce Jehan de Sarcelles soit convaincu que la Tour de Nesle est bien l'endroit d'où les cadavres sont jetés en Seine, il faudrait encore qu'il le puisse prouver.

— Il le prouvera, madame, répondit le diacre avec assurance.

— En admettant encore ce point, sur qui pourront peser les soupçons?

— J'oubliais de vous dire, madame, répliqua Guillaume Feutrier sans paraître attacher à ses paroles une importance considérable, qu'un des hommes emmenés cette nuit à la Tour, a réussi à en sortir.

Trois cris retentirent à la fois.

Un cri de fureur jeté par la reine qui avait en même temps bondi sur son siège; un cri de désespoir poussé par la princesse Blanche qui laissant tomber sa tête dans ses mains, pleurait nerveusement; un cri de terreur poussé par Jeanne d'Évreux.

— C'est lui! exclama-t-elle aussitôt; c'est lui; mes pressentiments ne m'avaient pas trompée.

— Qui? lui, demanda la reine toute troublée.

— Eh! ce capitaine de l'enfer, ce Buridan.

— C'est en effet du capitaine Buridan que je veux parler, répli-

qua le diacre; j'ajouterai que le hasard a voulu que le jour même de son arrivée à Paris il fit connaissance avec Gaulthier d'Aulnay auquel il a juré ce matin de donner aide et assistance pour venger son frère.

— Malédiction! gronda la reine; nous sommes perdues alors; car cette marque faite au visage de Jeanne va permettre à ce Buridan maudit de nous reconnaître.

Le diacre réfléchit un moment.

— Il faudra savoir, dit-il, ce qu'est ce capitaine Buridan, car sa conduite me paraît étrange et je ne serais pas étonné que cet homme eût des desseins cachés; il eût été tout naturel, en effet, qu'il racontât à ses amis ce qui lui était survenu cette nuit, car ces renseignements pouvaient être d'une grande utilité pour leurs projets; eh bien, il a gardé là-dessus le plus profond silence.

— Qu'en concluez-vous? demanda Marguerite.

— Que peut-être ce capitaine Buridan veut utiliser pour lui seul les avantages qui peuvent découler des événements auxquels il a été mêlé.

— Mais alors, objecta Jeanne d'Évreux, avec un éclair féroce dans le regard, s'il n'a point encore parlé, il est temps de le mettre dans l'impossibilité de raconter à d'autres...

— Mauvais moyen, madame, pour le moment du moins; car ses amis ne manqueraient pas de voir dans cette mort la suite des drames sanglants de la Tour de Nesle. A moins de me tromper fort, je crois que l'on peut compter sur le silence du capitaine Buridan.

— Quel serait donc votre plan?

— Il faudrait d'abord faire disparaître Jehan de Sarcelles qui me paraît être le plus dangereux de tous.

— A cela je répondrai ce que vous-même venez de répondre à la princesse Jeanne! mettre à mort en ce moment, ou même simplement arrêter un de nos adversaires ne ferait qu'augmenter la rage et la certitude des autres, celui-là surtout dont le meurtre ou l'arrestation provoquerait une véritable révolution dans le pays latin.

Guillaume Feutrier se mordit les lèvres; il avait en effet trouvé

ce moyen fort commode de se débarrasser par l'intermédiaire de la reine d'un rival dangereux; et voilà que son plan échouait.

-- Mais, dit Marguerite, que penseriez-vous, pour calmer les esprits au sujet de la mort de Philippe d'Aulnay, de mettre la main sur l'assassin ou les assassins, car on pourrait, suivant les circonstances, en trouver un ou plusieurs.

— Cela donnerait le temps de trouver un moyen de se débarrasser de ce maître Jehan et de ce capitaine Buridan, sans exciter de soupçons, poursuivit Jeanne d'Évreux.

Le diacre, le menton dans sa main, réfléchissait.

— Il est certain, dit-il aprés un court silence, que Gaulthier d'Aulnay est la cause de toute cette effervescence, mais uniquement par son désir de venger la mort de son frère; si donc vous arrêtez et torturez l'assassin de sire Philippe, Gaulthier disparaît de lui-même car la Tour de Nesle lui importe peu à lui.

— Oui, murmura la reine comme se parlant à elle-même; mais comment trouver l'assassin.

— On trouve toujours un meurtrier, quand on y a intérêt, madame, répliqua le diacre.

— Mais encore, objecta la princesse Blanche, faut-il que cette arrestation ne soulève ni cris ni protestations de la part des amis du meurtrier.

— Est-il donc si difficile, madame, répliqua Guillaume en jetant un regard singulier à Marguerite qui rougit, de connaître les étrangers qui arrivent à Paris.

Sans relever cette allusion directe à ses amours nocturnes, Marguerite répliqua :

— Ainsi donc, vous vous chargeriez volontiers de désigner à la justice du roi le meurtrier du sire Philippe d'Aulnay?

— C'est-à-dire, madame, que je vous le trouverais et que vous le feriez arrêter par vos gens d'armes.

— C'est bien ce que je voulais vous dire; je vais donc faire prévenir Orsini de ne pas se préoccuper davantage de cette affaire.

Au nom de l'Italien, Guillaume Feutrier eut un si violent tressaillement, que la reine fixa sur son confesseur un regard étonné et curieux.



Un moment il réfléchit, accroupi devant un tonneau. (Page 372.)

Mais elle était trop fine pour questionner ; elle attendit que le diacre parlât de lui-même.

Guillaume, le sourcil froncé, les lèvres serrées, enroulait nerveusement autour de ses doigts la cordelière de chanvre qui lui serrait la taille, luttant entre deux sentiments contraires qui divisaient son esprit.

— Que pense le seigneur Orsini de la situation ? demanda-t-il enfin d'une voix hésitante.

— Il m'a demandé à réfléchir, répondit simplement Marguerite.

Guillaume garda de nouveau le silence.

Puis, comme prenant une décision subite :

— J'ai omis de vous dire, ajouta-t-il, qu'une des personnes les plus acharnées à venger Philippe d'Aulnay, c'est la nièce du cabaretier du *Chat-qui-Pesche*.

Marguerite tressaillit légèrement.

— La cause ? demanda-t-elle.

— Demoiselle Alix aimait follement le sire Philippe.

— En vérité, fit la reine railleuse ; et demoiselle Alix a-t-elle des moyens particuliers de satisfaire sa vengeance ?

— Demoiselle Alix, répondit gravement le diacre, avait tout-à-l'heure rendez-vous en l'église des Ménétriers, avec le conseiller intime de la reine de France, qui lui a promis de ne pas laisser impuni le meurtre de Philippe d'Aulnay.

— Orsini a promis cela à cette fille ! s'écria la reine stupéfaite ; mais c'est impossible, maître Guillaume, on vous a trompé.

— Mes oreilles ne me trompent pas, madame, répliqua le diacre ; car j'ai assisté à cet entretien.

Et il raconta la conversation qu'il avait surprise entre l'Italien et Alix. Le visage de Marguerite, à mesure que le diacre parlait, s'illuminait d'un sourire triomphant.

— Enfin ! s'écria-t-elle, quand Guillaume eut fini, enfin, Orsini, je te tiens donc ! c'est toi maintenant qui vas courber la tête.

Le diacre tout surpris de l'effet produit par ses paroles, regardait Marguerite, cherchant à comprendre les causes de cette joie cruelle.

Mais la reine semblait avoir oublié la présence de Guillaume et celle de ses belles-sœurs.

Les révélations de son confesseur l'affranchissaient enfin de cette longue dépendance dans laquelle une communauté de crimes l'avait, depuis plusieurs années, mise vis-à-vis d'Orsini.

Le joug sous lequel l'avait ployée cet homme, elle allait pouvoir le secouer maintenant qu'elle possédait son secret.

Toutes les humiliations dont il l'avait abreuvée, elle allait les

lui faire subir à son tour et s'il lui avait meurtri l'orgueil, elle lui meurtrirait le cœur.

Ah! Orsini avait une fille!

Cette fille, il devait avoir pour elle un amour extravagant, sauvage, comme les fauves seuls en peuvent avoir pour leurs petits.

Tant mieux! Pâques Dieu! car plus cet amour sera violent et plus puissant sera l'empire qu'elle pourra reconquérir sur l'Italien.

Sa fille! mais toutes les précautions prises par lui pour lui cacher sa paternité à elle, Marguerite, prouve surabondamment quelles conséquences terribles il redoute si par hasard la reine venait à découvrir ce secret.

Car, ce secret c'est pour lui, bien hermétiquement fermé et invulnérable, le défaut de la cuirasse.

A ces pensées qui se pressaient en foule dans son cerveau, Marguerite sentait une joie féroce envahir son cœur; car tenir Orsini, c'était pour elle la vengeance du passé et la sécurité de l'avenir.

Reprenant ses esprits, elle s'aperçut des regards curieux et scrutateurs que le diacre et les princesses fixaient vers elle.

Brusquement elle se leva.

— Au revoir, chères sœurs, dit-elle doucement, j'ai besoin de converser avec mon confesseur sur bien des points; mais soyez sans crainte désormais; tout cela s'arrangera... venez-vous, maître Guillaume.

Et, suivie du diacre, elle sortit.

CHAPITRE XXVI

Dans lequel arrive celui que Buridan attendait.

La cérémonie qui, sur l'ordre du roi, devait avoir lieu à Notre Dame pour le repos de l'âme de Philippe d'Aulnay, était fixée l'heure de midi.

Aussi, sous prétexte d'attendre l'heure de se rendre à la basilique, Jehan de Sarcelles, accompagné de Franc-Picard, avait-il proposé au capitaine Buridan d'aller vider quelques pots au *Cochon-d'Amour*.

En réalité, le maître ès Sorbonne, en dépit des efforts infructueux tentés jusque là par lui pour faire raconter au capitaine ce qui s'était passé deux nuits auparavant à la Tour de Nesle, voulait essayer à nouveau d'obtenir des éclaircissements qui pouvaient être d'une grande utilité pour l'accomplissement de la tâche de vengeance et de justice qu'il s'était imposée.

Et il lui avait semblé avec juste raison que, le vin déliant les langues, le cabaret était le meilleur confessionnal qu'il pût trouver

Malheureusement pour ses projets, Jehan avait affaire à forte partie, car s'il était d'une bravoure à toute épreuve, Buridan était d'une finesse égale à son courage.

Il s'était fort bien aperçu de l'intention dans laquelle son ami faisait continuellement allusion à la Tour, et il ne se méprenait pas non plus sur le but que poursuivait Jehan en l'amenant au *Cochon-d'Amour*.

Néanmoins, souriant dans sa barbe, il l'avait suivi sans résistance au cabaret, d'autant plus que, lui aussi, désirait assister à la cérémonie de Notre-Dame.

Mais, dans ce désir, le repos de l'âme de Philippe comptait pour peu ; Buridan avait trop de fois risqué sa vie dans les combats pour s'émouvoir du trépas d'un homme, soldat comme lui.

Dès qu'il avait eu connaissance des prières publiques ordonnées par le roi et dès qu'il avait appris que Louis X et sa cour iraient à Notre-Dame, Buridan avait senti son cœur bondir sous sa casaque de buffle, à la pensée que sa belle inconnue, si, comme il avait des raisons de le supposer, était une grande dame, assisterait à cette cérémonie.

Si maintenant Jehan de Sarcelles avait pu, comme nous le faisons, lire dans le cerveau de Buridan, qui contemplait tout pensif le gobelet de vin de Vougeot placé devant lui, il eût certainement été fort étonné de ce qu'il aurait vu.

En effet, dans cette aventure où, il avait manqué laisser la vie,

le capitaine ne voyait pas tant un souvenir d'amour qu'un moyen d'arriver à la fortune, et s'il désirait si ardemment retrouver cette femme, c'était moins pour lui baiser les lèvres et lui rappeler la douce nuictée passée ensemble, que pour la saisir au poignet et lui dire : « Je suis en lutte avec le sort, tu es mon ôtage; paye moi une forte rançon, ou sinon... »

Jehan eût assurément convenu que ces pensées péchaient un peu par le manque de délicatesse et que de semblables procédés n'étaient peut-être pas ceux d'un gentilhomme.

Mais outre que Buridan avait eu dans la vie de grands déboires qui lui avaient aigri le caractère, il faut reconnaître que l'existence de combats et de camps menée par lui depuis nombre d'années était assez faite pour lui émousser les sentiments et lui faire perdre un peu la notion du bien et du mal.

Et puis, Buridan croyait aux pressentiments, et pour lui l'aventure qui lui était survenue devait avoir non seulement sur son sort un influence considérable, mais encore servir certains projets en vue desquels il était venu à Paris.

C'est que à rouler ainsi par le monde, bataillant de ci et de là, Buridan avait acquis beaucoup de gloire mais peu d'argent, car dans les combats on récolte plus de coups que de testons.

C'est qu'avec l'âge, il avait bientôt trente-cinq ans, le désir d'une vie plus tranquille et plus heureuse était venue ; il aimait les femmes, les chevaux, le vin, le jeu et, dam, ce sont là des passions qu'il n'avait pu jusqu'alors satisfaire que fort médiocrement.

Et puis, surtout, l'ambition l'avait mordu au cœur, et de toutes les passions, l'ambition est certainement celle à laquelle les hommes obéissent le plus aveuglément.

C'est pourquoi un beau jour, abandonnant ses compagnons d'armes, il avait renoncé aux grand'routes et aux batailles pour venir chercher fortune à Paris.

Et voilà que précisément le jour même de son arrivée, il lui survenait une aventure qui pouvait l'aider fort dans ses projets.

Après cela, ne croyez donc pas à la Providence.

— Eh ! par saint Treignant d'Écosse, dit tout à coup Jehan en

appliquant sur la table un violent coup de poing, c'est à croire, ami Buridan, que tu rêves tout éveillé.

Arraché brusquement à ses réflexions, Buridan tressauta sur son escabelle.

— Je parierais, continua le maître ès Sorbonne en souriant, que tu pensais encore à la Tour de Nesle.

Le capitaine plissa ses yeux fixement et répondit :

— Que trouverais tu d'étrange à ce qu'un gentilhomme se confît dans un souvenir d'amour.

— C'est donc l'amour que tu es allé faire là bas? demanda vivement Jehan.

Buridan se mordit les lèvres avec impatience, puis d'un ton qu'il essaya de rendre naturel.

— Et quoi ! ne te l'avais-je pas dit?

— Pas encore.

— Ce n'est cependant pas faute que tu aies fait tout ton possible pour m'arracher des confidences.

Subitement le visage de Jehan devint sombre.

— Ecoute, dit-il d'une voix grave, en posant sa main sur le bras de Buridan. Dieu m'est témoin que le désir de tenir mon serment de justice me force à te questionner et à dépasser ainsi les bornes de la discrétion ; mais il me semble que tu pourrais me donner des renseignements précieux. Tu vois, je suis franc ; et bien ! je t'en supplie, use également de franchise à mon égard, explique-moi la réserve sur laquelle tu te tiens depuis l'autre jour.

Le capitaine fixa sur son interlocuteur un long regard, demeura un moment silencieux, puis répondit.

— Dieu m'est également témoin, Jehan, que s'il ne dépendait que de moi, je parlerais ; mais moi seul ne suis pas en jeu ; il s'agit d'intérêts considérables, d'une vengeance également terrible que mon manque de discrétion pourrait compromettre. Et puis sache, sans que je t'en puisse dire davantage, que je tiens mon existence au bout de ma langue, et que je dois, jusqu'à nouvel ordre, éviter d'attirer sur moi l'attention de mes ennemis.

— Tes ennemis! exclama Jehan, quels peuvent-ils être? Tu es

arrivé ici depuis trois jours et n'as eu, à ma connaissance, d'autres rapports qu'avec mes amis et moi.

Le capitaine sourit d'un air de pitié.

— Crois-tu donc, dit-il, que Buridan ne doive pas se défier des ennemis de Lyonnet de Bournonville ?

— Par saint Treignant ! riposta le docteur ès Sorbonne, je troquerais ma peau contre un sou parisis à quiconque pourrait reconnaître sous ce harnais de guerre le jouvenceau de page que tu étais autrefois. Moi-même t'ai-je reconnu ?

— Jehan, comme maître en philosophie, tu es habile en dialectique ; mais tu ne connais rien de la vie, autrement tu saurais que la haine est autrement plus clairvoyante que l'amitié.

— Cependant si tu ne dois ni parler, ni te montrer et mener une existence souterraine, cela s'accorde mal avec les projets d'ambition qui t'ont amené ici.

— Patience, ami Jehan, fit le capitaine en clignant des yeux d'un air fin ; j'ai trop couru les combats pour ne pas considérer comme téméraire de s'offrir aux coups d'un ennemi, si brave soit-on, sans avoir revêtu sa cuirasse.

— Et alors ?...

— Tu vois en moi un homme qui attend sa cuirasse.

— C'est-à-dire ?...

— C'est-à-dire qu'au premier jour Orly va arriver à Paris, porteur d'un parchemin que je lui ai confié et qui est à la fois pour moi un sauf-conduit et une certitude de fortune.

Jehan de Sarcelles ouvrit de grands yeux.

— Je ne puis t'en dire davantage, poursuivit Buridan ; sache seulement que moi aussi j'ai une lutte terrible à engager, lutte dans laquelle je succomberai peut-être, car mes ennemis sont formidables. Ne t'étonne donc pas si je garde, à l'égard des événements qui me sont survenus depuis mon arrivée à Paris une extrême réserve ; ma vie est en jeu ainsi que la réussite de mes projets. Cependant, sans pouvoir te prêter pour l'exécution de tes desseins un concours direct, il se pourrait, si mes pressentiments ne me trompent pas, que mon bras, en frappant pour mon propre compte, frappât en même temps pour le tien.

Le maître ès Sorbonne, les yeux fixés sur le capitaine, réfléchissait.

— Ami, dit-il enfin, en tendant la main à Buridan, j'ai confiance en toi ; garde donc tes secrets et rappelle-toi que le jour où tu voudras un conseil, mon cœur et ma cervelle sont à ta disposition.

— Mais, dit Franc-Picard qui jusqu'alors avait écouté la conversation sans y prendre part, cet Orly dont vous parliez tout à l'heure, sire capitaine, n'est-il pas un ancien page du Dauphin Loys ?

— En effet; mais comment savez-vous?

— Il fréquentait autrefois, paraît-il, le cabaret de la *Pomme-de-Pin* où les escholiers et particulièrement ceux du collège de Clairmont, dont je fais partie, aimaient à se réunir ; c'est comme cela que j'en ai entendu parler.

— Et à quel propos?

— Mais à propos de sa disparition subite ; car, du jour au lendemain, on ne l'a plus vu et cela a paru d'autant plus étrange qu'il faisait une cour assidue à la propre nièce de dame Callixte, la cabaretière de la *Pomme-de-Pin*.

Buridan, sans paraître prêter une grande attention aux paroles de Franc-Picard, avait dressé l'oreille.

— Bast! fit-il, amourette de jeunes gens, sans veille et sans lendemain.

— Ce n'est point ce qu'on disait, répliqua l'élève de Clairmont, car peu de temps après le départ d'Orly, Julienne, la nièce de dame Callixte, a disparu elle aussi et tout le monde l'a accusée de s'être fait enlever par son amant.

— Et l'a-t-on retrouvée? demanda vivement Buridan.

— Qui?

— Eh! Julienne, parbleu.

— Non, jamais; mais pourquoi cette question ?

— Parce que Orly, que j'ai trouvé bataillant en Italie, est devenu mon compagnon d'armes et que, dans nos nombreuses courses à travers le monde, il m'a souvent entretenu de ses amours toujours vivantes au fond de son cœur, malgré les raisons qui l'ont poussé



Gargouslier, stupéfait, considérait l'inconnu sans mot dire. (Page 374.)

à fuir sa maîtresse; parce que je suppose fort que son ardent désir de me suivre à Paris n'est motivé que par la décision qu'il a prise de retrouver Julienne et de lui pardonner.

— Lui pardonner! exclama Franc-Picard; elle l'avait donc trompé?

— Je ne sais, répondit Buridan d'un ton sec qui indiqua à l'élève de Clairmont que là devaient s'arrêter ses questions.

Puis, frappant violemment sur la table.

— Holà! cabaretier de malheur, apporte-nous du vin frais.

Grimsel, le nain difforme qui servait de garçon au *Cochon-d'Amour*, s'approcha.

— Le patron est à la cave, messire, dit-il en s'inclinant bien bas, si vous le désirez, je vais vous aller quérir moi-même ce que vous demandez.

— Non, va-t'en plutôt le prévenir qu'il nous monte lui-même de son vin le meilleur.

Un instant après, la tête de Gargouslier émergeait du trou conduisant au caveau et bientôt sa haute stature se dressa dans la pénombre de la salle.

De chaque main, il portait un petit tonnelet qui pouvait bien contenir une trentaine de litres et il se dirigea ainsi chargé vers la table où étaient assis Jehan de Sarcelles et ses compagnons, fier de leur faire admirer sa force musculaire.

Arrivé à quelques pas d'eux, il poussa soudain un cri de terreur et, dans son trouble, laissa échapper les deux tonnelets qui s'en allèrent rouler à travers la salle, répandant sur le plancher une partie du vin qu'ils contenaient.

Gargouslier venait d'apercevoir, éclairé par le jour qui le frappait en plein, le visage du capitaine Buridan.

La vue de cet homme qu'il reconnaissait pour l'un de ceux ayant passé la nuit à la Tour de Nesle, avait causé au cabaretier un ahurissement mêlé d'effroi sous l'impression duquel il avait lâché ce cri et son fardeau.

Un moment il demeura debout, les bras ballants, fixant un œil hébété sur Buridan qui, étonné, le considérait attentivement, cherchant dans sa cervelle en quoi il pouvait être la cause d'un semblable état,

— Eh bien ! maître Gargouslier, dit Jehan en faisant signe au cabaretier de s'approcher, que vous prend-il? êtes-vous malade?

— Oui, en effet, répliqua vivement le colosse, saisissant ce pré-

texte avec empressement ; je ne sais ce que j'ai, mais il me semble que cela ne va pas bien.

Il sentit la nécessité de réagir et, flageollant sur ses jambes, il s'avança lentement.

— En vérité, ami Gargouslier, fit Buridan d'un ton narquois, vous êtes souffrant ! à vous voir on ne vous croirait pas d'un tempérament délicat ; et êtes-vous sujet à ces petites indispositions ?

Sous la raillerie, le tavernier rougit de colère, mais il se contint et répondit avec une feinte humilité.

— En vérité, monseigneur, c'est beaucoup d'honneur que vous faites à un pauvre diable comme moi, de vous préoccuper de sa santé.

— A vous dire vrai, répliqua-t-il tranquillement, tout d'abord il m'avait semblé que votre étonnement venait de ce que vous m'aviez reconnu et que votre santé n'était qu'un prétexte sur le compte duquel vous mettiez votre trouble.

Et ce disant, il regarda Gargouslier droit dans les yeux.

— Vous reconnaître, monseigneur, balbutia l'autre ; mais c'est la première fois de ma vie que j'ai l'honneur de vous voir.

— En êtes-vous bien certain.

— Et où diable veux-tu qu'il t'ait connu, demanda Jehan, puisque c'est la première fois que tu viens au *Cochon-d'Amour*.

— C'est vrai, répliqua le cabaretier qui bénit intérieurement Jehan de venir ainsi à son secours, je n'ai jamais eu, avant ce jour, l'honneur de servir à boire à votre seigneurie.

— Hum ! pensa Buridan, ce trouble et cette bassesse me semblent de mauvais aloi ; quand un gaillard est bâti comme cela en hercule, il est rare qu'il ait l'échine aussi souple, même devant un gentilhomme assurément ce Gargouslier me connaît, mais où nous sommes-nous rencontrés ? voilà la question ; en tous cas, ce ne paraît pas être pour lui un souvenir agréable ; c'est déjà un indice précieux.

Puis il reprit à haute voix :

— Eh ! bien ! ami Gargouslier, maintenant que vous paraissez être un peu remis, apportez-moi donc le vin demandé, car ces cloches qui sonnent indiquent que l'heure de midi s'approche et je

ne voudrais pas pour beaucoup manquer le commencement de la cérémonie.

Gargouslier tourna les talons avec empressement, enchanté de cette circonstance qui lui permettait de se soustraire aux regards inquisiteurs de Buridan.

— Par les cornes du diable ! grommela-t-il en descendant les marches du caveau, comment ce maudit s'est-il échappé ? C'est encore ce Tristan le Roux qui a fait cette belle besogne.

Un moment il réfléchit, accroupi devant un tonneau, et regardant le vin qui coulait avec un joyeux glouglou ; puis il fronça le sourcil et murmura :

— Le meilleur, je crois, est de conter l'affaire à l'ami Landry ; il est de bon conseil, et si l'on pouvait arranger la chose en faisant disparaître à nous deux ce capitaine de malheur...

Ces réflexions déridèrent le front soucieux du cabaretier, et d'un pas allègre il gravit les marches.

Quand il arriva en haut de l'escalier, il poussa une exclamation de surprise ; la salle était vide ; Buridan et ses compagnons, craignant sans doute d'arriver en retard à Notre-Dame, étaient partis.

Comme Gargouslier ouvrait la bouche pour appeler Grimsel, afin de savoir si, avant leur départ, les consommateurs avaient réglé la dépense, il entendit derrière lui comme un froissement d'étoffe.

Il retourna la tête, et vit dame Berthe qui descendait l'escalier, allant de la salle basse à l'étage supérieur, lentement, les bras tombant le long du corps, les lèvres entr'ouvertes, les yeux fixés sur la porte par laquelle étaient sortis le capitaine et Jehan de Sarcelles.

Quelques instants, elle demeura immobile ; puis d'un pas raide et saccadé, elle se dirigea vers la table que les trois hommes occupaient quelques minutes auparavant, et s'y accoudant, elle laissa tomber son menton sur les paumes de ses deux mains.

Sans faire autrement attention à dame Berthe qui vaquait à sa fantaisie par la maison, suivant le caprice de sa volonté inconsciente, Gargouslier redescendit dans son caveau où quelques pièces de Bourgogne nouvellement arrivées, sollicitaient ses soins.

Soudain les lèvres de la folle s'agitèrent et, tandis que deux grosses larmes roulaient le long de ses joues amaigries :

— Lui ! murmura-t-elle, lui!... son ami!... je t'aime!... je t'aime... pardon !

Elle retomba dans sa contemplation silencieuse.

Cependant, par moments, la bouche s'entr'ouvrait, balbutiant des mots que l'on n'entendait pas ; mais la pommette de ses joues s'était colorée et ses prunelles brillaient d'un éclat vif, étrange.

Tout à coup, son sein se souleva violemment, ses yeux s'ouvrirent démesurément grands et, d'un mouvement brusque, elle se leva, penchant son corps en avant, regardant au loin, la main étendue, comme si elle apercevait là-bas, là-bas, quelqu'un qu'elle suivait dans sa marche.

— Le voilà ! dit-elle d'une voix tremblante... le voilà... je le vois!... c'est lui!... enfin, c'est!... après si longtemps!

Elle poussa un cri strident et, roide, tomba sur le sol.

Au même instant, un cheval, lancé au grand trot, s'arrêta net devant le cabaret et des coups violemment appliqués à la porte indiquèrent l'ardente volonté de la part du cavalier de faire venir le tavernier pour lui tenir l'étrier.

Sans cette circonstance, dame Berthe fut peut-être demeurée longtemps étendue sans connaissance.

Mais aux appels renouvelés que poussait le cavalier, Grimsel et Gargouslier arrivèrent tout essoufflés, le premier descendant du grenier, le second remontant du caveau.

— Allons ! grommela le cabaretier, à la vue de la folle, encore sa crise ! cela ne finira donc jamais ? Une bonne maladie devrait bien venir...

Sans achever sa phrase, il se baissa, et, prenant avec précaution la pauvre femme dans ses bras, il l'enleva aussi facilement que si c'eût été un enfant,

Pendant ce temps, Grimsel était allé aider le voyageur à descendre de cheval et, au moment où Gargouslier s'apprêtait à remonter l'escalier avec son triste fardeau, la porte du cabaret s'ouvrit pour donner passage à un cavalier d'une trentaine d'an-

nées, dont l'allure élégante et martiale sentait son gentilhomme d'une lieue.

De son chaperon à plume tombaient, de chaque côté de ses joues pâlies, les mèches soyeuses d'une admirable chevelure blonde; les sourcils bruns et fins s'allongeaient sur le front blanc ainsi que deux coups de pinceaux; le feu du regard était voilé par de beaux cils bordant des paupières longues et toujours à demi-closes; les lèvres minces et abaissées à chaque coin par deux plis profonds donnaient à la bouche, d'un dessin très pur, un caractère d'indicible tristesse.

A la vue du cavalier, Gargouslier s'arrêta :

— Que demandez-vous, messire? dit-il, avec déférence.

— Le maître de céans, répondit le voyageur en s'avançant de quelques pas, étonné du spectacle qui s'offrait à ses yeux.

— Le maître du *Cochon-d'Amour*, c'est moi, messire, répliqua le tavernier, fort embarrassé du fardeau qu'il avait sur les bras. Si vous le permettez, — ajouta-t-il, — je vais déposer dans sa chambre cette pauvre femme, et dans un moment, je suis à vous.

Invinciblement attiré, l'inconnu fit encore quelques pas en avant.

— C'est sans doute votre épouse, maître? demanda-t-il avec intérêt.

— Non! messire; c'est une parente à moi dont de grands chagrins ont dérangé un peu la raison.

Un air de profonde commisération se peignit sur le visage du cavalier.

Lentement, comme malgré lui, il s'était approché encore; il se pencha vers le bras sur lequel la tête de dame Berthe reposait, et soudain, fit un pas en arrière.

— Julienne! murmura-t-il avec stupeur.

Il était horriblement pâle; ses lèvres, sans proférer une seule parole, s'agitaient tremblantes, et, de ses deux mains jointes sur sa poitrine, il comprimait avec force les battements de son cœur.

— Julienne! répéta-t-il encore avec des larmes dans la voix.

Gargouslier, stupéfait, considérait l'inconnu sans mot dire.

Sa cervelle, quoique peu ouverte, lui fit pressentir de nouvelles

complications dont ce cavalier allait être la cause; aussi ses sourcils eurent-ils un froncement significatif et dit-il presque brutalement :

— Connaîtriez-vous cette femme, messire?

— Julienne, murmura pour la troisième fois le cavalier.

Puis, après un silence, il demanda :

— Ne m'avez-vous pas dit que cette femme était votre parente?

Gargouslier lui lança un regard oblique; les complications prévues commençaient à surgir.

Le tavernier hésita un moment, puis il répondit :

— Oui; auriez-vous des raisons d'en douter?

La rudesse de cette voix fit tressaillir le cavalier; il jeta un coup d'œil rapide sur Gargouslier et la vue du visage sinistre modifia probablement ses intentions premières, car, se maîtrisant, il répliqua :

— Vous vous méprenez, maître, sur les raisons qui m'ont fait vous poser cette question : il m'avait semblé reconnaître dans cette malheureuse une femme que j'avais connue autrefois, avant mon départ de Paris; votre réponse me prouve que je m'étais mépris à une ressemblance singulière; voilà tout. Remontez donc votre parente sur son lit et surtout faites vite, car j'ai à vous causer.

Après ces mots, dits sur un ton de profonde indifférence, le cavalier, sans même jeter un dernier regard sur dame Berthe, tourna les talons et alla s'asseoir en un coin.

— Cornes du diable! grommela Gargouslier tout en gravissant pesamment les marches, si tu me crois ta dupe, tu te trompes, mon beau coq. Ah! tu la connais, et sa vue a produit sur toi une telle impression que tu en as pâli et tremblé. C'est encore là une chose dont il me faudra parler au compère Landry.

Pendant ce temps, l'inconnu, sans toucher au broc de vin placé devant lui, réfléchissait.

— C'est elle! mon cœur ne m'a point trompé; je la retrouve après dix-huit années et il me semble que je l'ai quittée d'hier; aussi belle, aussi fraîche, aussi désirable. Ah! misérable cœur que le mien! faut-il donc qu'il soit insensible au sanglant outrage qui lui a été infligé? Oui, sans doute, puisqu'il a oublié la trahison et

que l'amour endormi depuis si longtemps se réveille aujourd'hui aussi grand qu'autrefois. Ah! Buridan avait raison quand il me promettait que je la retrouverais; mais, par le ciel! je ne supposais pas que ma bonne étoile me conduirait, à mon arrivée à Paris, sous le même toit qu'elle.

Le visage du cavalier rayonnait d'une joie délirante; puis, brusquement, il s'assombrit.

— Folle! cet homme a dit qu'elle était folle; il me faudre l'interroger habilement pour ne point éveiller ses soupçons, car, tout à l'heure déjà il se méfiait.

En ce moment Gargouslier apparut.

— Toute réflexion faite, maître, dit le cavalier, je crois bien que je vais rester ici, si toutefois vous avez un logement pour moi et une place au râtelier pour Phœbus.

— Chambre et provende sont à votre disposition et à celle de votre monture, répliqua le cabaretier qui, âpre au gain, devinait en ce nouveau client une source de profits assez respectables.

— C'est pour le mieux; veillez donc à ce que Phœbus reçoive tous les soins qu'une longue traite fournie aujourd'hui lui a bien fait mériter; cela fait, vous me mènerez à la chambre que vous me destinez.

— N'ayez crainte, messire, votre cheval sera aussi bien soigr que s'il était dans l'écurie du roi; au surplus, j'y vais moi-mên jeter un coup d'œil.

Et Gargouslier sortit.

Demeuré seul, le voyageur s'applaudit intérieurement de la résolution qu'il avait prise de s'installer au *Cochon-d'Amour*; que le tavernier soupçonnât ou non la véritable raison qui le faisait prendre ses quartiers en cette hostellerie de préférence à bien d'autres de la capitale, peu lui souciait; il comptait bien, d'ailleurs, avec quelques testons, délier la langue de Gargouslier.

Plongé dans ses réflexions, il ne remarquait pas l'examen persistant auquel sa personne était en but de la part de deux buveurs entrés à sa suite dans le cabaret et installés à une table non loin de lui.

C'étaient à en juger par leurs costumes, deux truands de la



S'agenouillant, il tira sa dague et, en introduisant la pointe sous un carreau. (Page 379.)

butte Mauconseil parmi lesquels se trouvait notre vieille connaissance Joël le Cagouleux.

Attablés l'un en face l'autre, ils buvaient silencieusement, se communiquant leurs pensées dans de rapides coups d'œil.

Soudain Joël se pencha vers son compagnon :

— Je crois, lui murmura-t-il à l'oreille, que nous tenons l'affaire.

— Oui, dit l'autre, ce n'aura pas été long, c'est le diable qui l'envoie.

Joël se frotta les mains avec tous les signes d'une ardente satisfaction.

— Le diacre va être content, grogna-t-il.

— Sera-t-il généreux?

— Par l'enfer, nous l'y forcerons bien, répliqua Joël en appliquant sans y penser sur la table un formidable coup de poing qui fit danser brocs et gobelets.

A ce bruit le cavalier tressauta sur son escabelle et regarda du côté où le vacarme s'était produit; mais ses yeux ne rencontrèrent que deux paisibles consommateurs qui, le nez dans leur gobelet, paraissaient se livrer exclusivement aux douceurs de la dégustation.

Portant sur son épaule le bagage du voyageur, Gargouslier entra dans la salle.

— Phœbus bien étrillé, bien bouchonné, pile à pleins sabots sur une épaisse litière de paille fraîche et n'a qu'à choisir entre sa botte de foin et sa mesure d'avoine.

— C'est parfait, dit le nouvel hôte du *Cochon-d'Amour*, et maintenant que le cheval a ce qu'il lui faut, occupons-nous un peu de son cavalier.

— Si vous voulez me suivre, messire, je vais vous mener à votre logis.

Et, passant le premier, le tavernier s'engagea dans l'escalier qui conduisait à l'étage supérieur.

Dès que Gargouslier eût refermé la porte derrière lui, le voyageur se mit en mesure de changer ses vêtements de voyage contre un costume de ville plus commode et aussi plus élégant.

Il enleva ses bottes de route, armées d'énormes éperons, dégraffa sa jaquette de mailles, défit son gorgerin de fer, et fouillant dans sa poitrine, il retira un sachet de peau qu'il conserva un moment dans sa main, réfléchissant.

— Non, murmura-t-il, ce serait dangereux; en rase campagne,

ce dépôt ne me causait aucune inquiétude ; car j'avais toute liberté pour me défendre, et puis, fussé-je mort, que les routiers eussent dédaigné cette capture. Ici, c'est très différent; des ennemis de tous côtés, des embûches à chaque pas, et, moi-même suis trop compromis pour risquer, pendant quelques heures seulement, de me faire enlever ce parchemin si précieux pour Buridan.

Tout en monologuant de la sorte, le voyageur regardait autour de lui, fouillant de l'œil les coins et recoins de la chambre, cherchant pour le sachet une cachette sûre.

Sans doute cette inspection ne le satisfit-elle pas, car il abaissa ses regards sur le sol, considérant avec attention les carreaux noirs et blancs, qui dallaient la pièce.

Soudain, une idée surgit, dans son esprit et, s'agenouillant, il tira sa dague et en introduisit la pointe sous un carreau qui lui paraissait légèrement descellé et que, d'une vigoureuse pesée, il arracha complètement.

Alors, toujours avec sa dague, il creusa un peu et remplaça la terre qu'il enlevait par le précieux parchemin ; puis, remettant la dalle à sa place, il la rescella soigneusement, bouchant tout interstice avec une sorte de mortier qu'il fabriqua, grâce à la terre qu'il retira du trou.

Cela fait, il se releva, compta soigneusement en long et en large les carreaux de la pièce et remarqua que celui qu'il avait enlevé et replacé ensuite se trouvait être le vingt et unième à partir de la porte et le quinzième de la même rangée en partant du mur, à droite en regardant la fenêtre.

Il chercha alors à reconnaître de l'œil la cachette et ne put y parvenir, tant les carreaux étaient tous semblables.

Fort satisfait, il noua son chaperon, ceignit son épée et sortit l'esprit tranquille, en murmurant.

— Mettons-nous à la recherche de Buridan.

En apercevant son nouveau locataire, Gargouslier s'avança au-devant de lui avec empressement.

— Eh bien! messire, lui dit-il, la bouche en cœur, vous vous apprêtez à courir la ville.

— Oui, maître, un mien ami, arrivé il y a quelques jours à

Paris, m'a donné un rendez-vous où je dois le retrouver ; à ce sujet, je vous serais fort obligé de m'indiquer le *Chat-qui-Pesche*.

A ce nom, le tavernier tressaillit, puis, brièvement il mit l'inconnu au courant du chemin à prendre, ajoutant :

— Tout à l'heure, vous m'avez posé, relativement à dame Berthe des questions fort embarrassantes et auxquelles je n'ai pu répondre sans trahir un serment fait il y a déjà de longues années. Mais puisque vous allez au *Chat-qui-Pesche*, demandez à l'hôtelier, maître Landry, de vous renseigner au sujet de cette pauvre femme ; mieux que moi il peut le faire.

Le voyageur était devenu tout pâle.

— Merci, maître, dit-il avec un léger tremblement dans la voix, merci de votre indication ; foi d'Orly, vous n'aurez pas à vous en repentir.

— Orly ! exclama Gargouslier.

— C'est mon nom, répliqua le voyageur surpris de l'étonnement qu'il voyait peint sur le visage de son hôte.

Puis il ajouta :

— Cela vous surprend que je m'appelle ainsi ?

— Point ; répondit Gargouslier ; mais, tout à l'heure, à cette même place, j'ai entendu prononcer ce nom-là.

— Par dame Berthe, peut-être? demanda vivement le cavalier.

— Non, messire ; par un gentilhomme attablé là avec deux de ses amis.

Un désappointement profond se peignit sur les traits d'Orly.

— Et, ce gentilhomme, fit-il, le connaissez vous ?

— Il s'est nommé lui-même, le capitaine Buridan.

Orly poussa un cri de joie.

— Lui ! mais c'est avec lui que j'ai rendez-vous.

— En ce cas, messire, je doute que vous le trouviez au *Chat-qui-Pesche*, car je leur ai entendu dire que, en sortant d'ici, ils devaient se rendre à Notre-Dame pour assister aux funérailles du sire Philippe d'Aulnay, le capitaine des gardes de la reine.

Orly fronça le sourcil.

— Où le rencontrer, maintenant? murmura-t-il.

— A votre place, messire, j'irais quand même au *Chat-qui-*

Pesche ; peut-être Landry pourra-t-il vous renseigner sur l'endroit précis où vous trouverez le capitaine.

— Vous avez raison, maître Gargouslier.

Et Orly, rapidement, sortit du cabaret, sans remarquer que les deux buveurs qui ne l'avaient point quitté des yeux durant tout son colloque avec le tavernier, s'étaient levés en même temps que lui et le suivaient de loin.

Le nez au vent, la main sur la poignée de son épée, le jeune homme frappait fièrement du talon ce sol parisien dont il reprenait enfin possession après une si longue absence, ce sol parisien auquel, pour lui, étaient attachés tant de doux et tristes souvenirs.

Les deux cabarets n'étaient guère distants l'un de l'autre, et Orly eut tôt fait de franchir la courte distance qui les séparait.

Mais grand fut son mécontentement, lorsqu'en arrivant devant le *Chat-qui-Pesche*, il vit le cabaret hermétiquement clos.

— Par le saint Père ! exclama-t-il d'un ton de mauvaise humeur fort accentué, en voilà une idée de me donner rendez-vous en une taverne fermée !

Un voisin, debout sur le seuil de sa maison et qui avait entendu ces mots, s'avança et, soulevant respectueusement son chaperon :

— Maître Landry, le cabaretier, dit-il, est sorti tout à l'heure avec demoiselle Alix, sa nièce, pour se rendre à Notre-Dame.

— Corbœuf ! grommela Orly, c'est donc rendez-vous général ?

— Dame ! messire, répondit le bourgeois, je vois que vous êtes étranger, autrement vous sauriez que ce sont aujourd'hui les funérailles de messire d'Aulnay, capitaine aux gardes de la reine, funérailles auxquelles la cour toute entière doit assister.

— Maître Landry fait-il donc partie de la cour ? demanda Orly avec un petit rire narquois.

— Non ; mais, de son vivant, le seigneur Philippe ne laissait point passer de jour sans venir humer une pinte au *Chat-qui-Pesche*, en compagnie de ses amis ; de plus, c'est en cette taverne qu'était descendu, lors de son arrivée à Paris, et avant qu'il fût nommé lieutenant aux gardes du roi, messire Gaulthier d'Aulnay, le frère du défunt.

— C'est parfait, mon brave homme, merci pour vos renseignements.

Et Orly, tournant les talons, remonta le long de la Seine dans la direction du Pont-aux-Meuniers, toujours suivi à distance par les deux truands qui marchaient sur ses traces depuis le *Cochon-d'Amour*.

Tout à coup, ils s'arrêtèrent, échangèrent rapidement quelques mots, puis se séparèrent, l'un s'engageant dans l'une des ruelles adjacentes à la Seine, l'autre continuant sa course derrière le jeune homme.

Arrivé au Pont-aux-Meuniers, celui-ci le franchit et, en peu de temps, déboucha sur le parvis, tout encombré de populaire, de truands, de bourgeois, d'escholiers et de malingreux.

Après un bon quart d'heure employé à jouer des poings et des coudes au milieu de cette foule compacte qui obstruait les abords de la basilique, Orly parvint enfin au portail qu'il franchit alors sans difficulté.

La nef, gardée par des archers écossais, était exclusivement réservée à la cour et aux corporations religieuses : aussi offrait-elle un étrange contraste de chatoiement d'étoffes et d'étincellements d'or et de pierreries avec les robes brunes des moines et les cagoules noires des pénitents.

Au milieu de la nef, presque contre le chœur, s'élevait un énorme catafalque tout brillant de dorures et de lumières, derrière lequel Gaulthier d'Aulnay, agenouillé sur les dalles, la tête entre les mains, priait.

Au pied du maître-autel, étincelant de cierges, sur une estrade peu élevée, le roi était assis, ayant à sa droite Marguerite de Bourgogne et, à sa gauche, le conseiller Orsini. De l'autre côté, en face de lui, se trouvaient les princesses Blanche et Jeanne.

Le roi semblait fort impressionné par cette cérémonie ; non pas que son égoïsme lui permît de déplorer outre mesure le trépas de Philippe d'Aulnay, mais c'était une âme faible, que la mort épouvantait et que troublaient profondément les prières et les chants dont ses oreilles étaient remplies.

Marguerite de Bourgogne, la tête penchée sur son missel, parais-

sait toute confite en oraisons ; elle sentait peser sur elle les regards curieux des courtisans, et elle faisait tous ses efforts pour conserver son sang-froid. Mais, par moments, un frisson douloureux lui secouait les membres, lorsque machinalement elle relevait les yeux et apercevait, béante devant elle, la profondeur noire de la basilique; il lui semblait alors voir, détachée du tronc et roulant sanglante dans le vide, la tête pâle et courroucée de Philippe d'Aulnay.

Etait-ce la terreur d'un châtiment probable, était-ce le remords qui l'étreignait alors ? elle-même n'eût pu le dire ; mais elle demeurait en quelque sorte hypnotisée, fixant l'horrible vision de ses yeux grands ouverts, l'épouvante peinte sur ses traits.

Au lieu de pénétrer dans la nef, Orly s'engagea dans les bas-côtés, se faufilant au milieu des bourgeois qui les remplissaient, cherchant à gagner la partie supérieure de l'église d'où il pût plonger à son aise dans la foule des assistants.

Arrivé près du chœur, il s'arrêta, se retourna brusquement, se sentant tiré par sa cape et faillit pousser un cri de surprise, en voyant le capitaine Buridan, appuyé contre un des énormes piliers qui soutenaient la nef et la séparaient des bas-côtés.

Un doigt sur la bouche, Buridan lui recommandait le silence.

Orly s'éloigna de quelques pas, suivant avec curiosité le regard du capitaine, cherchant quel pouvait être l'objet d'une attention si soutenue.

En venant à Notre-Dame, assister aux funérailles de Philippe d'Aulnay, Buridan avait un but : découvrir, au moyen de la cicatrice qu'il lui avait faite au visage, la femme de la Tour de Nesle ; cette femme, pour lui, cela ne faisait pas l'ombre d'un doute, appartenait à la cour et puisque la cour était, par ordre du roi, réunie à Notre-Dame, c'était pour lui une occasion d'éclaircir ce mystère.

Depuis le commencement de la cérémonie, il avait donc, en partant du portail et passant d'un bas côté à l'autre, examiné attentivement toutes les femmes réunies dans la nef, sans que cet examen eût pu lui faire reconnaître celle qu'il cherchait.

Au moment où Orly l'avait rejoint, Buridan était arrivé tout

près de la grille de fer ouvragé qui séparait le chœur de la nef, fort désappointé de n'avoir point réussi et, accoudé contre un pilastre, les yeux fixés sur la reine, il réfléchissait.

Soudain, son regard se porta sur les princesses qui, assises en face le couple royal, paraissaient ne prêter aux prières du prêtre qu'une attention fort médiocre, tout occupées qu'elles étaient de se communiquer leurs impressions sur tel ou tel personnage de la cour

A un certain moment, Jeanne d'Évreux laissa rouler à terre son missel et, dans le mouvement qu'elle fit en se baissant pour le ramasser, les voiles de dentelles dont le cou et le bas du visage étaient emmitoufflés se dérangèrent.

Buridan poussa une sourde exclamation à laquelle un grand cri du chœur, répondit.

La princesse Jeanne d'Évreux venait de s'évanouir.

Voilà ce qui s'était passé en l'espace de quelques secondes.

En reconnaissant là, à quelques pas de lui, la femme masquée de la Tour de Nesle, le capitaine avait oublié toute prudence et pour la mieux voir, il s'était avancé hors de l'ombre protectrice du pilier.

Attirée, malgré elle, par l'effluve magnétique des regards ardents que lui lançait Buridan, la princesse avait tourné les yeux de son côté et, à sa vue, s'était renversée en arrière sans connaissance.

Grand émoi dans l'assemblée.

Les courtisans s'empressent, la reine elle-même quitte son siège ; la princesse revient à elle et aussitôt tourne les yeux du côté où lui est apparue la terrifiante apparition.

Un soupir de soulagement s'échappe de sa poitrine ; l'homme a disparu, Jeanne met son malaise sur le compte de la chaleur et de l'émotion ; chacun regagne sa place, au moment où le *dies iræ* retentit lugubrement sous les voûtes.

A la faveur du tumulte, Buridan s'était faufilé à travers la foule de curieux qui se pressaient autour de lui et, gagnant le bas de l'église, il se posta derrière un pilier, tout contre le portail,



Va-t'en, tu n'es pas Orly.. c'est Orly qui m'appelle. (Page 392.)

se disant qu'à la sortie, Orly passerait nécessairement devant lui, et qu'alors il le rejoindrait.

La cérémonie terminée, le capitaine vit défiler tous ceux qui avaient assisté aux funérailles, aussi bien les gens de cour venus là par ordre royal, que les bourgeois et manants venus par curio-

sité ; à sa grande stupéfaction, Orly ne se trouvait point parmi eux.

Pris d'inquiétude il rejoignit, sur le parvis, Landry, donnant le bras à Alix et accompagné de Jehan de Sarcelles.

— Qu'as-tu donc, lui demanda ce dernier, la cérémonie t'a-t-elle à ce point impressionné, que tu te sentes évanouir comme la princesse Jeanne?

— Ah ! fit Buridan, la dame... dans le chœur, en face la reine, c'est?...

— La princesse Jeanne, la belle-sœur du roi.

— Tant mieux, répliqua malgré lui, le capitaine.

Puis voyant que Landry le considérait avec curiosité.

— Vous n'avez pas vu passer Orly, par hasard? demanda-t-il d'un ton brusque.

— Orly, répéta le cabaretier, est-il donc à Paris?

— C'est à présumer, grommela le capitaine, car à moins d'être halluciné, je l'ai aperçu près de moi tout à l'heure, dans la basilique.

— En ce cas, il sera probablement sorti avant toi, répliqua Jehan de Sarcelles.

— Mais, dans ce cas, en admettant que les patenôtres l'eussent ennuyé, pourquoi ne m'a-t-il pas attendu dehors?

— Au fait, demanda Landry, comment se fait-il qu'il soit venu à Notre-Dame? ce n'est point là, assurément, que vous lui aviez donné rendez-vous.

— Non, je lui avais indiqué le *Chat-qui-Pesche*.

— Donc pour être venu te retrouver ici, continua le maître ès Sorbonne, il faut qu'il ait été renseigné à ce sujet par quelqu'un qui en eût connaissance.

— Qui donc?

— Je ne vois pas trop, à moins que le hasard ne l'ait amené au *Cochon-d'Amour*, où Gargouslier nous a entendu tout à l'heure manifester l'intention d'assister aux funérailles de ce pauvre Philippe.

— Quelque invraisemblable que cela puisse être, répondit Buridan qui ne cherchait plus à dissimuler son inquiétude, nous

irons, si vous le voulez bien, demander à Gargouslier s'il n'aurait pas vu, par hasard, le voyageur.

— Vous m'excuserez, capitaine, fit Landry, de ne pas vous accompagner, mais je ne puis laisser plus longtemps mon cabaret fermé, d'autant plus que je ne serais d'aucune utilité dans votre démarche.

Et, comme il s'apprêtait à prendre congé :

— Si vous le permettez, mon oncle, dit Alix, mon ami Jehan m'offrira son bras, car j'ai fort envie d'embrasser dame Berthe aujourd'hui.

Le maître du *Chat-qui-Pesche* fit un geste d'acquiescement et tourna à droite, tandis que nos trois amis, rejoints par Franc-Picard, prirent le chemin du *Cochon-d'Amour*.

Buridan, sans en laisser rien paraître, sentait l'angoisse l'étreindre au cœur.

Il ne pouvait expliquer cette disparition subite d'Orly, d'autant plus qu'elle ne s'accordait guère avec l'empressement que le jeune homme avait mis à le rejoindre, dès son arrivée à Paris.

Il lui semblait, et ce avec raison, qu'Orly devait avoir hâte de lui restituer le précieux sachet qu'il lui avait donné en dépôt; autrement, pourquoi, au lieu de l'attendre en quelque endroit, pourquoi avait-il ainsi couru après lui.

Ce n'était donc pas par sa propre volonté que le jeune homme n'avait pas attendu le capitaine ; il fallait qu'un événement quelconque, inconnu, inexplicable fût venu se mettre en travers.

Soudain, il tressaillit, songeant à l'aventure qui lui était survenue à lui-même, le soir de son arrivée dans la capitale ; il revit Jeanne d'Évreux et la Tour de Nesle; il pensa aux cadavres relevés chaque matin sur la berge de la Seine et il se dit avec terreur que peut-être les pourvoyeurs d'amour de Jeanne et de ses compagnes avaient déjà racolé le voyageur.

Un frisson le secoua.

— Ventredieu ! grommela-t-il en agitant la main d'un geste menaçant, s'il lui est arrivé malheur, je me transformerai moi-même en bourreau et...

Gargouslier, planté sur sa porte regardait, tout en humant le

bon soleil, défiler les bourgeois endimanchés revenant de Notre-Dame

En apercevant Alix, il leva les bras au ciel.

— Ah ! demoiselle, s'écria-t-il en s'avançant au-devant d'elle avec empressement, vous arrivez bien à propos.

— Et pour quelle raison, maître Gargouslier?

— Dame Berthe a eu tout à l'heure une crise terrible.

La jeune fille prit une mine apitoyée.

— En vérité ? fit-elle.

— Oui, continua le tavernier, c'était même, maître Jehan, quelques instants après votre départ, elle est descendue de sa chambre ; puis, tout à coup, elle a eu comme une sorte de vision, elle a étendu les bras en avant, ouvert de grands yeux et ensuite est tombée raide.

— Oh ! mon Dieu ! dit Alix en joignant les mains.

— Mais ce qu'il y a de plus curieux, poursuivit Gargouslier, c'est qu'au même moment, un voyageur arrivait. En me voyant une femme sur les bras il s'est approché et a poussé un cri comme s'il reconnaissait dame Berthe. Après il m'a demandé un tas de renseignements qui m'ont prouvé qu'elle n'était pas une inconnue pour lui.

A ces mots, Buridan dont les réflexions avaient ralenti la marche, entrait dans le cabaret ; vivement il s'approcha du cabaretier et lui demanda :

— Un étranger, dites-vous, est venu ici, aujourd'hui ?

A la vue du capitaine, un trouble léger, mais aussitôt réprimé, s'empara de Gargouslier.

— Oui, monseigneur, répondit-il, et cet étranger est de vos amis ; car à peine lui ai-je dit que j'avais eu l'honneur de vous servir à boire quelques instants auparavant, qu'il m'a demandé où il pourrait vous rencontrer.

— Et alors?...

— Alors, je lui ai enseignée le chemin du *Chat-qui-Pesche* où, m'a-t-il dit, vous lui aviez donné rendez-vous; mais cela ne m'étonnerait pas qu'il vous fût aller chercher à Notre-Dame, car dans votre conversation avec maître Jehan de Sarcelles, j'avais cru comprendre

que vous vous rendiez aux funérailles de Philippe d'Aulnay... excusez-moi si j'ai été indiscret...

— Non, ventredieu! exclama Buridan, tu as fort bien fait, au contraire, et ce cavalier tu ne l'as pas revu?

— Non, monseigneur; mais je le reverrai certainement, car il m'a loué une chambre.

— Si tu m'en crois, ami, fit Jehan de Sarcelles, nous attendrons ici; Orly se sera probablement égaré et reviendra au logis en voyant qu'il ne peut te retrouver.

Buridan secoua la tête d'un geste incrédule.

— As-tu quelque chose de mieux à nous proposer? demanda le maître ès Sorbonne.

— Malheureusement, non.

— Eh bien! en ce cas, seyons-nous et attendons... Mais, à propos, sais-tu ce que nous contait maître Gargouslier, au moment où tu nous a rejoints? fit Jehan.

Le capitaine, sans répondre, le questionna des yeux.

— Eh bien! il paraît que ton ami Orly s'est trouvé ici en pays de connaissance.

Buridan eut un geste surpris.

— Dame Berthe, poursuivit Alix, une pauvre folle qui loge ici, aurait été reconnue par votre ami, à ce que dit le tavernier.

Gargouslier interrogé, recommença avec force détails le récit de l'entrée d'Orly dans le cabaret, il dit l'émotion du voyageur à la vue de sa pensionnaire et les soupçons qui lui étaient nés.

— Ventredieu! murmura Buridan, voilà qui tiendrait du prodige.

Puis, il reprit tout haut :

— Je serais curieux de la voir, cette dame Berthe; car il se pourrait que moi aussi je la connusse.

Gargouslier ouvrait de grands yeux.

— Tripes du pape, grommela-t-il, pour une femme qui est restée si longtemps sans amis, je crois qu'elle rattrape le temps perdu.

— Mon bon ami, fit Alix à Jehan, ne croyez-vous pas que pour le moment il serait préférable d'éviter toute émotion nouvelle à cette

pauvre femme déjà si ébranlée par la secousse qu'elle vient d'avoir.

— En effet, damoiselle, répondit le maître ès Sorbonne; mais que ne montez-vous près d'elle, vous dont la présence ne peut lui être qu'agréable.

La nièce de maître Landry se leva vivement et disparut dans l'escalier.

— Cependant, fit Buridan, j'aurais bien voulu voir...

— Point n'est besoin, lui murmura à l'oreille Jehan de Sarcelles; soyez certain que le cœur d'Orly ne l'a pas trompé en lui faisant reconnaître à dix-huit ans de distance celle qu'il a tant aimée autrefois...

— Et qu'il aime tant aujourd'hui, ajouta le capitaine... mais ce que je ne m'explique point, c'est comment il se fait que Landry, cette âme damnée d'Orsini, se trouve le protecteur de cette victime de son maître, et comment ce Gargouslier, dont les allures me semblent suspectes, sert de famille à cette pauvre femme.

— Et de famille dévouée, je t'assure; car non seulement cette brute féroce se transforme en mouton pour lui parler et la servir, mais il l'entoure de tous les soins imaginables; quant à sa clientèle de truands et de routiers, elle se transforme par enchantement en une troupe de jeunes demoiselles dès que la pauvre folle apparaît.

— Peut-être est-ce son état d'innocence qui leur impose le respect, objecta Buridan.

— Cela se peut...

— Mais, Landry, que fait-il en tout cela?...

— Oh! Landry, lui, en sait long à ce sujet, nécessairement, puisque c'est lui qui a confié dame Berthe aux soins de son compagnon Gargouslier; mais Alix qui, cependant, a sur son oncle une grande influence, n'a pu lui arracher aucune parole. Tout ce que je sais, c'est que le tavernier du *Chat-qui-Pesche* paraît voir d'un bon œil l'amitié de sa nièce pour la folle; celle-ci, du reste, aime tendrement la jeune fille.

— C'est bizarre comme la conduite de ce Landry m'intrigue, fit Buridan tout songeur; ne trouves-tu pas comme moi, stupéfiant

que soudain il soit tombé du ciel à ce mécréant une nièce aussi charmante que demoiselle Alix ?

Un éclair brilla dans les yeux de Jehan de Sarcelles.

— N'est-ce pas, fit-il vivement en saisissant dans un élan d'expansion les mains du capitaine, n'est-ce pas que c'est une adorable enfant?

Buridan, surpris de la chaleur que son compagnon avait mis dans ces quelques mots, jeta sur lui un regard scrutateur et répondit, tandis qu'un léger sourire courait dans sa moustache :

— Comment, Jehan, toi le docte professeur ès arts et ès sciences, toi aussi, te voilà amoureux !

Jehan, confus, baissa la tête

— Oui, murmura-t-il avec confusion, et amoureux follement.

— L'amour est une faiblesse, dit sentencieusement le capitaine.

L'autre releva la tête.

— Aucun homme véritablement fort n'en est exempt, répliqua-t-il avec chaleur.

Pendant que les deux hommes causaient, en haut Alix avait rejoint dame Berthe qu'elle avait trouvée étendue sur son lit, dans un état de prostration telle que, sauf ses yeux brillants d'un éclat étrange, on l'eût crue évanouie.

— Dame Berthe ! cria la jeune fille en s'agenouillant près du lit et en passant son bras sous la tête de la malade, dame Berthe, qu'avez-vous? ne me reconnaissez-vous pas? c'est moi, Alix, votre fille comme vous dites... dame Berthe !...

Au son de cette voix aimée, au contact de ces lèvres fraîches et aimantes, un léger frisson contracta le visage de la folle; mais ses yeux immobiles et fixes ne se détournèrent pas.

Se soulevant, Alix s'inclina sur le lit, plongeant avec une énergique volonté ses regards dans ceux de dame Berthe, qui, cette fois, sembla s'apercevoir de la présence de la jeune fille, car sa bouche se crispa sans cependant émettre aucun son.

Douloureusement impressionnée par ce silence inexplicable pour elle, Alix sentit deux grosses larmes perler au bout de ses cils;

l'une d'elles, après avoir lentement roulé le long de sa joue, se détacha et vint tomber sur le front glacé de la malade.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura la jeune fille pleine d'anxiété, elle n'est pas morte, et cependant elle ne m'entend ni ne me voit !

Soudain, comme une inspiration d'en haut, une idée lui traversa l'esprit, un nom lui vient au bord des lèvres.

— Dame Julienne ! dit-elle avec force mais d'un ton suppliant, dame Julienne !

Il sembla qu'à ce nom, la malade revint à elle, comme sous le coup d'un spécifique énergique.

Lentement elle détourna la tête, fixant sur la jeune fille des yeux hagards, effrayants de fixité ; puis sans effort elle se redressa, prêta l'oreille comme écoutant une voix qu'elle seule entendait.

— Julienne ! répéta Alix d'une voix pleine de caresses.

Le visage de la folle s'illumina.

— Julienne ! répéta-t-elle, les lèvres tremblantes, oui... c'est moi, ta Julienne... ta Julienne qui t'adore et qui t'attend depuis longtemps.

Elle se tut, considérant la jeune fille qui, penchée vers elle, tendait les bras pour l'embrasser.

Le front de la malade se fronça, sa bouche se creusa à chaque coin de plis durs et, l'œil mauvais, elle lui dit :

— Va-t-en, tu n'es pas Orly... c'est Orly qui m'appelle... c'est lui que je veux... va-t-en !

Désespérée, Alix fondit en larmes.

— Mon Dieu ! mon Dieu! gémit-elle, elle ne me reconnaît pas!

Puis saisissant les mains de dame Berthe et approchant son visage tout contre le sien :

— Mais, c'est moi, dame Julienne, c'est moi, votre petite Alix, que vous aimiez tant, c'est moi, votre fille.

— Ma fille ! cria la folle ! en se dressant sur sa couche, ma fille ! qui a parlé de ma fille... mais ils me l'ont volée, les monstres !

Et, fondant en larmes, elle retomba, enfouissant sa tête dans les couvertures afin de comprimer ses sanglots.

— Dame Berthe ! murmura Alix, dame Berthe!



Labourant les draps de ses ongles, et mordant son traversin à belles dents.
(Page 398.)

Doucement la malade glissa vers la jeune fille un regard craintif.

— Ah ! c'est toi, Alix, fit-elle comme sortant d'un long rêve.

— Mais oui, ma bonne dame Julienne, répondit la jeune fille, vous me reconnaissez donc maintenant ?

— J'ai été bien malade, n'est-ce pas, reprit-elle en passant sa

main sur son front comme pour en chasser les brouillards qui obscurcissaient ses idées ; mais, c'est étrange, je ne me souviens plus.

Puis, réfléchissant.

— Mais quel nom m'as-tu donné tout à l'heure?

Alix, embarrassé, se tut.

— Ne m'as-tu pas appelée Julienne?

— Oui, répondit la jeune fille.

Il sembla à la folle qu'un voile soudain se déchirait.

Elle poussa un cri et saisissant Alix par les poignets :

— Réponds-moi ! dit-elle d'une voix brève et sifflante, réponds-moi vite, sois franche et ne crains rien, je suis forte et peux tout entendre. Dis-moi pourquoi tu m'as donné ce nom de Julienne.

La jeune fille hésitait.

— Si tu savais, poursuivit dame Berthe, suppliante, si tu savais ce que ce nom me rappelle de souvenirs... voyons, assieds-toi là.

Et de ses mains caressantes elle attirait à elle la jeune fille et l'obligeait à s'asseoir sur le lit, tout près d'elle.

— J'ai été jeune autrefois, vois-tu, murmura-t-elle ; j'ai aimé et j'ai été aimée, puis un drame terrible est survenu qui m'a brisé le cœur.... j'avais une fille, ma seule joie ici bas, mon seul espoir en ce monde, on me l'a enlevée... et puis...

— Et puis?... demanda Alix.

— Je ne me souviens plus ; mais ce que je sais, c'est que ma fille aurait ton âge aujourd'hui, qu'elle serait belle comme toi.

— Mais elle ne pourrait vous aimer plus que moi, ma bonne dame Julienne.

Et Alix se jetant dans les bras de la pauvre femme, la tint longtemps embrassée.

Puis revenant à sa première question, l'hôtesse de Gargouslier demanda :

— M'expliqueras-tu comment tu sais ce nom, que depuis si longtemps personne n'a prononcé et que moi-même avais oublié... songe de quelle importance cela est pour moi, car deux hommes

seulement peuvent se souvenir de moi, celui que j'ai aimé et qui m'a abandonnée et le misérable qui m'a ravi ma fille.

Alix répéta alors la conversation qu'elle avait entendue entre le tavernier du *Cochon-d'Amour* et le capitaine Buridan.

— Orly! s'écria Julienne en élevant les mains au ciel comme dans une prière; quoi! Orly est ici et son amour pour moi est toujours vivant dans son cœur! Oh! Dieu est juste et Dieu est bon! il veut me dédommager des longues années de souffrances que je viens de passer... mais s'il est ici, je veux le voir, lui parler, lui dire...

Et elle faisait le geste de se lever de sa couche.

— Tenez-vous calme, chère dame, dit Alix en la violentant doucement, le sire Orly est absent pour le moment; point n'est donc besoin de vous lever de suite; reposez-vous, car toutes ces émotions vous doivent fatiguer; prenez des forces pour les nouvelles émotions qui vous attendent.

— Mais s'il est à Paris, comment se fait-il, s'il m'aime encore, qu'il coure les rues au lieu d'être là, auprès de moi.

— Il avait, paraît-il, un dépôt précieux à remettre, dès son arrivée au capitaine Buridan après lequel il court, paraît-il, depuis ce matin.

— Ah! fit pensivement Julienne, je le voudrais bien voir ce capitaine Buridan... un ami de lui.., qui me parlera de lui.

— Il est précisément en bas, ma bonne amie, si vous le désirez, je vais lui dire de monter.

Et, sans attendre la réponse de la malade, Alix descendit rapidement l'escalier et retrouva dans la salle ses amis qui se perdaient en conjectures au sujet de l'étrange absence d'Orly.

— Messire, dit Alix au capitaine, cette dame paraît fort désireuse de vous entretenir, et comme, tout à l'heure, vous sembliez le désirer également...

Vivement Buridan se leva et, escaladant les marches quatre à quatre, arriva à la porte de dame Berthe.

— Ventredieu! grommela-t-il, cela me fait tout de même quelque chose de me retrouver en présence de cette pauvre fille; elle

me rappelle ma jeunesse... Ah! où est le cabaret de la *Pomme-de-Pin*, où sont mes dix-huit ans et mes illusions?

Doucement, il frappa et pénétra dans la chambre.

— Approchez, messire, fit la malade d'une voix faible, une jeune fille que vous connaissez et que j'aime beaucoup, la petite Alix, m'a dit que vous étiez un ami du sire Orly et, excusez une indiscrétion que vous ne pouvez comprendre, mais je désirais...

— Vous désirez causer de lui avec moi, ma bonne Julienne, répliqua Buridan en prenant entre ses larges mains les mains amaigries de la malade.

— Julienne! répéta-t-elle, Julienne. vous aussi me donnez ce nom. Orly vous a-t-il donc dit qui j'étais?

Et elle jetait sur le capitaine un regard étonné et soupçonneux.

— Non, Orly ne m'a point dit qui vous étiez, car depuis son arrivée je ne l'ai point vu; mais pendant les longues années que nous avons bataillé ensemble et couché côte à côte sous la même tente, maintes fois il m'a entretenu de vous, de son amour.

— Et, demanda-t-elle hésitante, jamais il ne vous a dit pourquoi il m'avait abandonnée?

— Si, répondit Buridan, il m'a raconté votre faute, son désespoir et aussi son pardon.

— Ma faute! s'écria-t-elle d'un ton amer, son pardon! ah! qu'il me tarde de le voir, pour lui dire la vérité; il m'aime, dites-vous, il me croira, et quand il saura tout ce que j'ai souffert, il aura pitié... car, vous ne savez pas, j'ai eu la tête bien malade; il me semble que j'ai dormi longtemps et que je me réveille avec mes souvenirs d'hier.

Pensive, la tête penchée sur la poitrine, Julienne se tut.

Buridan la considérait d'un air ému,

— Mais s'il venait m'aimant encore, reprit-elle avec un éclair d'espoir dans les yeux, il m'aidera à chercher ma fille, à la retrouver...

— Votre fille! exclama Buridan : mais il ne m'avait point dit...

Effarée, Julienne regarda le capitaine avec des yeux hagards.

Ces quelques mots venaient d'éclairer son esprit d'une lueur terrible et lui montrer l'abîme profond, infranchissable que l'existence de sa fille creusait entre Orly et elle.

Soudain tout l'échafaudage de bonheur qu'elle avait bâti sur le retour de son ancien amant s'écroula, et son cœur une fois encore se brisa.

Elle poussa un grand cri et, fermant les yeux, laissa rouler sa tête sur la poitrine de Buridan.

Avec une tendresse de femme, le rude capitaine l'enlaça par la taille, lui parlant bas à l'oreille, lui prodiguant des mots d'amitié, des paroles de consolation.

Lentement Julienne revenait à elle, mais on eût dit que de nouveau sa raison l'avait abandonnée.

D'un geste nerveux elle avait éloigné d'elle le capitaine qui, maintenant debout près du lit, la regardait avec surprise.

Assise sur son séant, le corps penché en avant, le cou tendu, les yeux fixes et regardant au loin, elle balbutiait des mots incompréhensibles et sans suite.

Soudain, elle éleva la voix et, malgré lui, Buridan prêta l'oreille à ses paroles.

— Où est-il ?.. où est-il ? — disait-elle en lâchant ses phrases courtes et saccadées — je ne le vois pas.. — mais je sens le danger... — Oh ! ce nuage, ôtez-le donc de devant mes yeux, il m'empêche de voir...

Et, fébrilement, elle agitait ses mains devant son visage comme pour en arracher un voile.

Buridan demeurait stupéfait, ne comprenant rien à cette transformation subite.

— Ventredieu ! grommela-t-il soudain en se signant, elle est sous l'influence du démon ; c'est une voyante comme j'en ai rencontré en Hongrie dans les troupes de Bohême.

Julienne se penchait en dehors du lit comme attirée par une force invisible.

— Chut! murmura-t-elle, taisez-vous... on parle... je veux écouter... entendre... car il s'agit de lui... Orly! Orly! prends

garde!... ne les suis pas ... Oh! les misérables ! les misérables ! perdu ! perdu !

Elle poussa un cri déchirant, sorte de rugissement plein de douleur, et s'abattit sur sa couche, labourant les draps de ses ongles et mordant son traversin à belles dents.

— Alix ! Jehan ! Gargouslier ! cria Buridan en courant à la porte, vite ! vite ! à moi ! cette femme se meurt.

Ce fut Alix qui survint la première, immédiatement suivie de Jehan de Sarcelles.

D'un geste, le capitaine leur montra Julienne étendue inerte comme sans vie.

Puis, tandis que la jeune fille s'empressait auprès de la malade, Buridan attira son ami dans un coin.

— Il importe, dit-il, qu'elle revienne promptement à elle ; car j'ai appris sur Orly des choses qui m'inquiètent fort.

— Sur Orly !

— Voyons, crois-tu au pouvoir des voyants, demanda le capitaine au maître ès Sorbonne ; penses-tu que l'on puisse avoir confiance dans les révélations qu'elles vous font sous l'influence du démon ?

— Certes, oui, répliqua Jehan ; mais pourquoi cette question ?

— C'est qu'elle est voyante.

— Qui ?

— Eh ! Julienne ! de qui veux-tu que je parle ?

— J'aurais dû m'en douter, à son exaltation.

— Et, tout à l'heure, dans un accès de lucidité elle a parlé d'Orly comme s'il courait un grand danger. Ne te semble-t-il pas que cette absence incompréhensible donne à la vision de Julienne quelque apparence de vraisemblance ? Ne devrait-il pas être ici depuis longtemps ? et ne puis-je pas craindre avec raison qu'il lui soit survenu un accident fâcheux ?

Jehan se taisait :

— Si tu m'en crois, nous nous mettrons à sa recherche et avec un peu d'habileté, ce sera bien le diable si, à défaut de sa personne, nous ne trouvons pas une piste quelconque qui nous mène jusqu'à lui.

Quelques instants après, laissant Alix au chevet de Julienne, Buridan et Jehan de Sarcelles, escortés de Franc-Picard, sortaient du *Cochon-d'Amour*.

CHAPITRE XXVIII

De ce qui advint à Orly et l'étonna fort.

Laissons le capitaine et ses compagnons courir les rues et revenons à Orly que nous avons laissé à Notre-Dame, attendant qu'il plût à Buridan de sortir avec lui.

Tout occupé à considérer les dames et seigneurs de la cour, l'ancien page du dauphin Loys ne prit pas garde à un petit manège dont son humble personne était l'objet.

Si, en effet, au lieu d'avoir les yeux fixés sur la foule brillante qui se pressait dans la nef, il les eût levés en l'air, il eut peut-être aperçu, dépassant le chapiteau d'un pilastre placé précisément vis-à-vis celui contre lequel il s'appuyait, une tête d'homme dont le corps se confondait dans la pénombre de l'église.

Et cette tête, en la regardant attentivement, Orly l'eut peut-être reconnue pour celle de l'un des deux buveurs attablés tout à l'heure auprès de lui, au *Cochon-d'Amour*.

Cet homme était Joël le Cagouleux qui, les yeux obstinément fixés sur un point du chœur, semblait faire corps avec la colonne elle-même, tellement son immobilité était grande.

Et son attention était ainsi attirée par Guillaume Feutrier qui, mollement installé dans sa chaise de chanoine du chapitre de la basilique chantonnait à mi-voix les psaumes des trépassés, fermant de temps à autre son livre d'heures, pour réciter mentalement quelques prières, en levant vers le ciel des yeux blancs d'extase.

C'est dans un de ces mouvements extatiques que son regard se

dirigea machinalement vers le masque grimaçant de Joël qui fit alors un signe de croix afin d'attirer plus spécialement l'attention du diacre.

Mais ce signal était inutile; Guillaume avait parfaitement, du premier coup d'œil, reconnu le Cagouleux car, c'était probablement chose convenue d'avance, il s'agenouilla, après avoir désigné à un petit enfant de chœur qui se trouvait là, la colonne au haut de laquelle était perché Joël.

Ce que voyant, le Cagouleux descendit de son poste d'observation et attendit.

L'enfant de chœur alla rapidement à la sacristie où il enleva en un tour de main ses vêtements sacerdotaux, puis, se glissant hors de l'église, il prit sa course dans la direction du palais.

Sans doute, possédait-il le mot de passe, car il parvint sans difficulté jusqu'à l'antichambre de Marguerite de Bourgogne où il rencontra dame Aloyse, à laquelle il dit tout bas quelques mots à l'oreille.

La camerière entra dans la chambre de la reine et en ressortit presque aussitôt en compagnie d'un page qu'elle présenta à l'enfant en lui disant de le conduire à Notre-Dame.

Il est probable que le page avait des instructions formelles à cet égard, car pendant tout le trajet du palais à la basilique il n'échangea pas un mot avec son compagnon, se bornant à le suivre en silence.

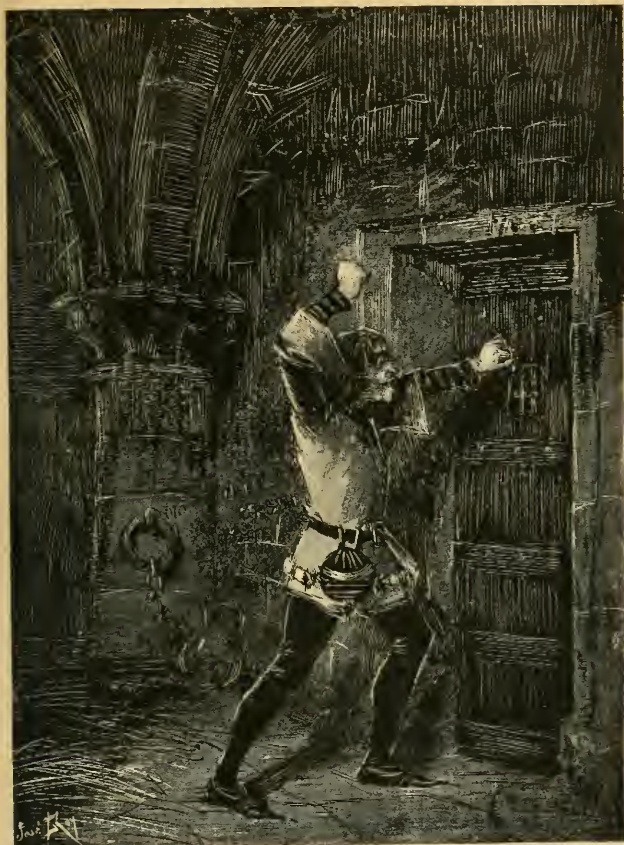
Les deux enfants se faufilèrent prestement à travers la foule qui remplissait le portail et les bas côtés, et rapidement arrivèrent à l'endroit où se tenait Joël le Cagouleux.

L'enfant de chœur reconnut l'homme qu'il avait aperçu juché sur le chapiteau de la colonne, il l'indiqua au page et disparut.

A son tour, le Cagouleux désigna du doigt au serviteur de Marguerite Orly toujours à la même place, accoudé contre un pilier en face d'eux.

— Voilà votre homme, fit-il à voix basse.

Sans répondre, le page se glissa jusqu'à Orly, à l'oreille duquel il murmura:



Il entra dans une épouvantable colère, frappant les murs du poing et du pied. (Page 404.)

— Vous plairait-il, mesisre, de me suivre; je suis chargé d'une prompte mission pour vous.

Et comme Orly le regardait avec étonnement:

— Vous ne me connaissez point, seigneur, poursuivit-il; mais, moi, *je vous connais.*

— Mais, demanda Orly, je ne suis arrivé que depuis quelques heures à Paris, comment se fait-il que vous me connaissez?

— La curiosité est un vilain défaut pour un gentilhomme, messire, et la discrétion est la principale qualité d'un page. Après tout, que vous importe, si la dame auprès de laquelle je dois vous mener est belle et de grande qualité?

— Comment! à cette heure de la journée! s'écria Orly; en tous cas, le lieu me semble singulièrement choisi pour envoyer quérir un amoureux!

— Qui vous dit messire que la dame en question veuille vous causer d'amour? et puis, désirant vous voir aujourd'hui même, elle a voulu profiter de cette cérémonie qui lui donne quelques instants de liberté. Vous êtes gentilhomme, soldat, et un rendez-vous, quelque mystérieux qu'il vous paraisse, ne doit point vous effrayer.

Ces derniers mots triomphèrent de l'hésitation d'Orly; oubliant ce qu'une semblable aventure avait d'étrange, d'invraisemblable même, oubliant l'impérieux désir de voir Buridan qui l'avait peu d'instants auparavant, amené dans la basilique, oubliant jusqu'au souvenir de Julienne qu'il venait de retrouver après une si longue séparation, il obéit à son amour-propre doucement chatouillé par la pensée de ce rendez-vous et, sans plus faire aucune objection, il suivit le page.

— Où me conduisez-vous? demanda-t-il quand ils eurent franchi le portail.

— Venez et n'interrogez pas, répondit l'enfant, car je ne puis pas répondre; en tous cas, si c'est la crainte de la marche qui vous fait peur, rassurez-vous, nous n'allons point loin d'ici.

Arrivés dans la Cité, et voyant le page s'arrêter devant le palais, l'étonnement du gentilhomme s'augmenta d'une légère appréhension.

— Par la messe! dit-il en portant instinctivement la main à la garde de son épée, c'est là que vous me menez?

— Cela vous effraye-t-il, messire?

— Non pas, mais cela m'étonne tout au moins.

— Et pourquoi?

Orly ne répondit pas; l'image d'Orsini venait de se dresser sombre et menaçante devant ses yeux.

Mais bientôt il chassa cette vision, riant en lui-même des idées

folles qu'il se forgeait ; était-il possible, en effet, que son arrivée à Paris fût déjà signalée et, après dix-huit ans passés, l'Italien se souvenait-il seulement du drame des Charniers?

En outre, ses inquiétudes fussent-elles fondées, il était trop tard pour reculer.

Relevant la tête, et frisant sa moustache, d'un geste de défi, Orly franchit la grille à la suite du page qui, après avoir gravi, un escalier de quelques marches, s'engagea dans une longue galerie.

— Mais, dit tout à coup le gentilhomme en reconnaissant les êtres qui lui étaient familiers, c'est vers la salle des gardes que nous nous dirigeons.

Le page eut un geste de mécontentement.

— En effet, fit-il, avec un sourire contraint, mais rassurez-vous, elle est vide à cette heure, et c'est le plus court chemin pour nous rendre là où l'on vous attend.

Et il continua sa route.

Arrivé au bout de la galerie, le page souleva une tenture, ouvrit une porte et s'effaça par déférence, cédant le pas à Orly qui entra le premier dans la salle.

Contrairement à ce qu'avait dit l'enfant, elle n'était point déserte, loin de là!

Plusieurs hommes d'armes étaient rassemblés là, non point des archers bourguignons ou des gardes écossaises, mais des gens à mine patibulaire, et dont l'accoutrement indiquait clairement qu'ils appartenaient plutôt à la grande famille des routiers, qu'à quelque compagnie régulière.

A cette vue, Orly se retourna pour interpeller le page.

Mais celui-ci n'avait point suivi le gentilhomme et s'était contenté de refermer la porte derriere lui.

Ce mouvement, d'ailleurs, fut fatal à Orly, car il permit aux hommes d'armes de se jeter sur lui; avant qu'il eût le temps de tirer son épée, il était à terre, solidement garrotté et bâillonné avec le plus grand soin.

Sans faire attention aux regards furieux qu'il leur lançait, ses agresseurs, prirent leur prisonnier, le déposèrent délicatement

dans une litière dont ils fermèrent hermétiquement les rideaux de cuir.

Quatre d'entre eux chargèrent alors la litière sur leurs épaules, et escortés par leurs camarades, sortirent du palais par la poterne donnant sur le quai.

Un quart d'heure après, les fers aux pieds, mais délivré de l'horrible bâillon qui l'étouffait, Orly, jeté rudement sur une botte de paille, entendit se refermer sur lui, avec force serrures et verrous, la double porte d'un cachot.

Il était au Grand-Chastelet.

Un moment, littéralement abasourdi par ce qui lui survenait, il écouta s'éloigner sous la voûte sonore le pas pesant du geôlier.

Puis, lorsque tout bruit se fut éteint, il entra dans une épouvantable colère, frappant les murs du poing et du pied, jurant, blasphémant d'horrible façon.

Mais l'épaisseur des murailles assourdissait ses cris et ses coups.

Haletant, meurtri, découragé, il retomba sur le sol.

Soudain, l'idée de Buridan lui revint et lui rendit courage.

— Il va s'inquiéter de ne point me voir, murmura-t-il, il va se mettre à ma recherche et peut-être me découvrira-t-il... quoique le coup ait été fait bien discrètement pour laisser une trace... Et puis, comment fera-t-il pour arriver jusqu'à moi? On n'entre point ici comme au cabaret...

Puis il pensa à Orsini et sa rage le reprit.

— Ah! Italien maudit! gronda-t-il, que le sort ne te fasse jamais tomber sous ma main; car je jure Dieu de t'arracher le cœur de mes propres ongles!

Un moment, il se tut, pensant avec une joie cruelle à la vengeance qu'il tirerait de celui auquel il imputait son arrestation; car, pour lui, cela ne faisait pas l'ombre d'un doute, Orsini, informé de son retour à Paris, voulait lui faire payer son aggression du charnier des Innocents.

— Par la messe! fit-il tout à coup, j'ai eu une heureuse inspiration en n'emportant pas sur moi le dépôt de Buridan; ils l'eussent certainement trouvé en me fouillant et je ne m'en serais jamais consolé! Mais j'y pense, ce sachet va être cause de ma délivrance,

car, je connais le capitaine, ce sachet est pour lui d'une trop grande importance pour qu'il ne tente point l'impossible afin de savoir ce qu'il est devenu.

Et, certain maintenant que sa captivité ne serait pas de longue durée, Orly se renversa sur la botte de paille qui lui servait de couche, ferma les yeux et, sous ses paupières baissées, l'image de Julienne apparut, rayonnante et consolatrice.

CHAPITRE XXIX

Prêtre et Italien.

Pendant que dans son cachot du Grand-Chatelet, Orly sentait son cœur renaître à l'espoir et à l'amour, Orsini et Guillaume Feutrier, la cérémonie de Notre-Dame étant finie, se trouvaient réunis au Palais dans le cabinet aux écritures du confident de Marguerite de Bourgogne.

— Eh bien! monseigneur, fit le diacre en fixant sur l'Italien des yeux brillants de malice, vos gentilshommes, vos escholiers et votre populaire vont être satisfaits.

— A quel propos?

— Eh ! par saint Grégoire! à propos de Philippe d'Aulnay.

— Per Baccho ! auriez-vous du nouveau?

— Beaucoup, et du bon.

— En vérité, et comment cela?

— Apprenez donc que l'assassin du capitaine des gardes est trouvé.

Orsini bondit sur son siège, regarda Feutrier longuement, puis d'une voix tranquille:

— Ah bah! dit-il simplement.

— Oui, trouvé, arrêté et emprisonné.

— Où cela?

— Au Grand-Chastelet.

Ces trois mots furent dits avec emphase par le diacre qui fit une pause, attendant sans doute des compliments qui ne lui furent pas adressés.

— Narrez-moi cela, fit Orsini après un silence.

Guillaume Feutrier fit une légère grimace, trouvant que la nouvelle qu'il apportait méritait de plus chaudes félicitations.

La chose est bien simple, commença-t-il. Vous savez quel souci j'ai de vos intérêts ainsi que de ceux de notre gracieuse souveraine, dame Marguerite.

Orsini eut un léger sourire plein de raillerie et de scepticisme.

Sans y prendre garde, le diacre continua :

— Vous n'ignorez pas que maintes fois, après avoir pris avis de vous cependant, j'ai aidé ma pénitente de mes conseils. Or, hier, elle a daigné m'interroger sur le conseil que vous lui aviez donné relativement au moyen de détourner sur une tête quelconque les soupçons qui planent sur....

— C'est bien, il suffit; continuez, interrompit sèchement l'Italien,

— Le moyen consistait à trouver un bouc émissaire ; chose toute simple au premier abord, mais qui, lorsqu'on y réfléchit, apparaît hérissée de difficultés. Il ne manque évidemment pas dans la ville d'hommes sujets à caution et que l'on puisse avec toute apparence de raison accuser du crime commis ; mais ce qu'il fallait éviter, c'était la réclamation des amis, les cris des parents.

Orsini se contenta d'incliner la tête en signe d'approbation.

— Aussi, je suis certain que vous estimez la dose de patience dont il a fallu user.....

— Votre patience ! dit l'Italien, railleur, elle n'a pas été mise à une longue épreuve, puisque aujourd'hui vous avez déjà mis la main sur le meurtrier,

Guillaume Feutrier fit la grimace.

— En tout cas, répliqua-t-il, un peu nerveux, qu'il y ait eu de ma part patience ou flair, le résultat est acquis puisque nous avons en notre pouvoir un étranger, arrivé de quelques heures seulement

en ville, où il ne possède ni connaissances ni parents… en conséquence, point de recherches, point de cris, point d'émeutes.

— Fort bonne idée… mais comment vous y êtes-vous pris pour découvrir un étranger, car c'est une qualité qui ne se voit pas sur la figure?

Le diacre sourit malicieusement.

— Par le moyen le plus simple, répondit-il; je ne suis point sans avoir à Paris quelques amis; certains sont, il est vrai, d'une condition… spéciale, mais tous sont certainement gens fort utiles, capables de mener à bien les besognes qu'on leur confie, et cela pour une modique rétribution.

— Ces…. amis n'habitent-ils point la butte Mauconseil? demanda Orsini.

Surpris, le diacre jeta un regard en dessous à l'Italien.

Puis, il reprit, sans répondre à sa question :

— Je fus les trouver hier, et, moyennant certaines sommes promises, que vous voudrez bien me bâiller, — car vous le savez, je ne suis pas riche, et ne puis mettre au service de la reine et au vôtre que ma pauvre cervelle — je les ai disposés aux portes de la ville, avec mission de fiier le premier cavalier qu'ils verraient entrer, et de m'en venir prévenir au plus tôt.

— Fort ingénieux, observa l'Italien, et après?

— Le hasard a servi mon plan plus rapidement que je n'osais l'espérer; car, ce matin même, vers la dixième heure, un cavalier, un gentilhomme, ce qui est préférable, est entré par la porte Saint-Antoine, s'en est venu prendre logis en une taverne de la place du Traboir, le *Cochon-d'Amour*, d'où après avoir changé de vêtements, il s'est rendu au cabaret du *Chat-qui-Pesche* qu'il a trouvé fermé, et de là, à Notre-Dame, où il a assisté à la première partie de la cérémonie.

— C'est parfait, maître Guillaume, dit Orsini; je ne sais ce qui me retient de vous charger de la police du royaume.

— Vous êtes trop bon, monseigneur, répondit le diacre avec humilité, Dieu a bien voulu me donner quelque intelligence; je ne suis en tout ceci que son pieux serviteur.

Soudain, le front de l'Italien se rembrunit.

— Qu'avez-vous donc, monseigneur? demanda Feutrier subitement inquiet.

— J'ai, répondit Orsini, qu'il y a un détail dans votre récit qui me revient à l'esprit et qui m'intrigue.

— Lequel?

— Vous m'avez dit que cet homme est descendu au *Cochon-d'Amour*; cela est fort naturel et prouve amplement qu'il n'a à Paris ni ami ni parent; c'est donc pour le mieux. Qu'en sortant de là, il aille à Notre-Dame, voilà encore un point fort compréhensible; car la cérémonie d'aujourd'hui empruntait à la présence du roi et de la cour un éclat capable d'attirer un étranger. Mais vous avez dit également qu'il s'était rendu à la taverne du *Chat-qui-Pesche;* voilà un détail qui me surprend et qui m'inquiète.

Le diacre gardant le silence, réfléchissait.

— Si cet étranger ne s'est point rendu directement à la basilique, c'est qu'assurément il avait quelqu'un à voir au *Chat-qui-Pesche;* en tous cas, c'est un indice qu'il ne vient point à Paris pour la première fois; car le cabaret de Landry n'est point tellement curieux que l'hostellier du *Cochon-d'Amour* en ait pu conseiller la visite à son nouveau client.

— Vous avez raison, monseigneur, fit Guillaume Feutrier en baissant la tête d'un air confus; je me suis trop hâté d'agir, cet homme n'est point tel que votre plan l'exige.

— Mais qui peut-il être allé voir au *Chat-qui-Pesche*?

— Qu'importe? il connaît du monde à Paris, et c'est là plus qu'il n'en faut pour que nous ne donnions pas suite à notre projet.

— Que faire de lui, alors? demanda Orsini.

— Mais j'y pense, fit le diacre sans répondre à l'Italien, ne connaissez-vous pas le tavernier du *Chat-qui-Pesche*?

Orsini, à cette question, se troubla légèrement; il jeta un regard de travers à Guillaume, et, s'efforçant de donner à ses paroles un ton dégagé :

— En effet, répliqua-t-il, Landry est un ancien serviteur; mais pourquoi cette question?

— C'est que vous pourriez parfaitement demander à Landry



Il en tira un petit sac rondelet qu'il soupesa un instant dans sa main.
(Page 410.)

quelques renseignements sur ce gentilhomme et, suivant ce qu'il vous dirait, nous agirions.

— Cela peut se faire, dit Orsini ; pouvez-vous me donner le signalement exact de cet homme.

— Mieux que cela, répliqua Guillaume Feutrier d'un air de triomphe, j'ai son nom.

— Son nom! exclama l'Italien, son nom! vous connaissez son nom et vous ne me l'avez point dit.

— Il s'appelle Orly.

A ce nom, Orsini bondit, et saisissant le diacre par les poignets:

— Orly! avez-vous dit, Orly! c'est là l'homme que vous avez fait arrêter?

— Mais oui, balbutia le diacre interloqué.

— Un homme de trente ans à peu près.

— Je n'en sais rien, je ne l'ai point vu.

— Orly à Paris! murmura l'italien comme se parlant à lui-même, mais alors, *elle* y doit être aussi ou, tout au moins, il m'aidera à savoir où elle est... oui, oui, je la retrouverai, dussé-je y perdre la vie.

Guillaume Feutrier regardait Orsini, ne comprenant rien à l'émotion à laquelle il était en proie,

— Ah! Guillaume, Guillaume, dit Orsini, vous ne vous doutez pas du service que vous m'avez rendu.

Pour le coup, le diacre n'y était absolument plus.

— Et il est au Grand-Chastelet? m'avez-vous dit.

— Oui, monseigneur.

— Bien...

Puis tout bas.

— Orly! à Paris!... Orly... ah! je la retrouverai, je le veux, il le faut.

— Allons! c'est bien, reprit-il tout haut, je vais m'enquérir, réfléchir; en attendant, vous pouvez vous retirer, Guillaume, je n'ai plus rien à vous dire; ou plutôt non, restez; il me vient une idée.

Et se levant, il alla vers vers un coffre qu'il ouvrit au moyen d'une serrure de système fort compliqué; il en tira un petit sac rondelet qu'il soupesa un instant dans ses mains et il le tendit ensuite au diacre.

— Tenez, dit-il, voici pour vos... amis de la butte Mauconseil; quant à vous, mon cher Guillaume, je ne vois guère qu'une riche abbaye qui puisse vous témoigner toute ma reconnaissance.

Feutrier ouvrit de grands yeux.

— Que de grâces, monseigneur, dit-il, en se courbant devant l'Italien, soyez certain que si mes prières...

— J'ai plus confiance dans les oraisons d'un abbé que dans celles d'un simple diacre, répondit Orsini avec un sourire.

Guillaume demeura un moment silencieux; puis d'une voix tremblante de désir :

— Je connais précisément certaine abbaye qui me serait fort chère, dit-il; s'il vous plaisait de m'en faire don.

— Et laquelle ?

— Celle de Saint-Victor.

— Per Baccho! ami Guillaume, vous choisissez judicieusement. Mais, j'y pense, le révérend prieur est malade en ce moment, fort gravement même, je crois; il ne peut manquer de trépasser au premier jour, surtout si certain diacre de mes amis, fidèle commensal de l'abbé de Saint-Victor, veut bien l'aider à monter au Paradis — ce dont je ne doute guère.

Ces mots firent pâlir Guillaume Feutrier qui ne tarda pas cependant à retrouver son assurance.

— En vérité, dit-il avec onction, n'est-il pas préférable, pour un saint homme, d'aller s'asseoir à la droite du Seigneur, plutôt que de rester à souffrir sur cette terre.

— Parfait; parole dite, répliqua Orsini. Vous aurez l'abbaye de Saint-Victor, sur les revenus de laquelle vous me bâillerez un dixième.

Le sourire de satisfaction qu'avait esquissé Guillaume se transforma en grimace.

Sans y prêter attention, l'Italien poursuivit :

— Maintenant, écoutez-moi et persuadez-vous bien qu'il est toujours temps de revenir sur une parole donnée; ainsi donc, surveillez votre conduite. Il faut retourner au *Chat-qui-Pesche;* c'est là, assurément, que vous trouverez le mieux à glaner ; écoutez, voyez, épiez, recueillez toutes les paroles, scrutez les physionomies; ne perdez pas un mot, pas un geste, et venez me rapporter tout vivement. Enfin...

Orsini se tut, hésitant à continuer

Le diacre le regardait, surpris, sentant la réticence de l'Italien et dissimulant son envie de savoir.

— Enfin, dit Orsini, si, par hasard, vous entendiez prononcer un nom, celui de Julienne, tâchez d'apprendre, sans cependant éveiller de soupçons, si cette femme existe encore, si elle se trouve à Paris; enfin rapportez-moi tout ce que vous pourrez apprendre.

— Il suffit, monseigneur; vous pouvez compter sur ma diligence.

— Allez et que le Diable vous conduise.

— Mon esprit suffit, répondit Guillaume Feutrier en s'inclinant profondément.

Demeuré seul, Orsini tomba en de profondes méditations.

— Lui! murmura-t-il enfin, les dents serrées et les poings crispés, lui, à Paris! en mon pouvoir. *Per Baccho!* Satan fait bien les choses! Du même coup, ma haine et ma vengeance vont être satisfaites... Il est revenu pour la voir, assurément; c'est donc qu'il la sait vivante... Ah! par le Christ! il parlera, quand maître Caboche lui devrait tenailler la peau par tout le corps.

Et un sourire cruel tordit sa bouche en un horrible rictus.

— Décidément, dit-il à mi-voix en manière de conclusion, ce Guillaume Feutrier est un trop habile homme!

CHAPITRE XXX

Où l'on retrouve la trace d'Orly.

Le premier soin de Buridan et de Jehan de Sarcelles, en sortan du *Cochon-d'Amour*, escortés de Franc-Picard, fut de se rendre au *Chat-qui-Pesche*, où Landry, fort tranquillement occupé à servir quelques clients, leur apprit qu'il n'avait vu personne.

L'inquiétude déjà grande du capitaine ne fit qu'augmenter; dès

lors, il devint certain pour lui que, dans son hallucination, Julienne avait vu juste et dit la vérité.

Orly était en danger.

Mais où était-il passé ! voilà ce qu'il importait de savoir et ce qu'il paraissait difficile d'établir, aucune trace de son passage n'existant.

Aussi Buridan, nerveux, surexcité, arpentait-il à grands pas le cabaret, frappant du poing et du pied, sacrant épouvantablement, à la grande terreur des paisibles consommateurs qui, l'un après l'autre, payèrent leur écot et quittèrent, tremblants, le *Chat-qui-Pesche.*

Jehan, lui, qui n'avait point les mêmes raisons d'énervement que son ami, réfléchissait ; tout d'abord, et malgré lui, cette disparition subite du voyageur lui avait semblé avoir un point de contact avec les mystères de la Tour de Nesle.

Mais un peu de réflexion lui fit repousser cette idée, et il allait tenir conseil avec Franc-Picard pour aviser à ce qu'il fallait faire lorsque voyant Buridan enfoncer son chaperon d'un geste furieux et se diriger vers la porte, il l'arrêta par le bras :

— Par saint Treignant d'Écosse ! exclama-t-il, où cours-tu de la sorte ? penses-tu que ce soit le moyen d'arriver plus rapidement au but ?

Et comme le capitaine se démenait pour échapper à son étreinte.

— Tiens-toi en paix, ami, fit le maître ès Sorbonne, si tu es un homme d'action, je suis, moi, un homme de raisonnement et je sais que la pensée doit précéder l'action. Ainsi donc, avant de te jeter à l'aventure dans Paris pour y chercher un homme, il faut examiner auparavant s'il n'y a vraiment aucune chance de découvrir une piste quelconque.

Malgré son impatience, Buridan dut reconnaître, à part lui, la justesse du langage de Jehan, car il se calma subitement et dit d'une voix tranquille :

— Eh bien ! c'est cela, raisonnons.

— D'abord, fit Jehan, qu'importe-t-il de faire ? Pour moi, j'estime qu'en nous rendant à Notre-Dame nous y pourrions peut-être trouver une trace toute fraîche. Il n'y aurait rien d'impossible à

ce que quelqu'un eût vu passer Orly ; nous saurions alors s'il est parti seul ou de compagnie. Le hasard est grand et s'il voulait nous servir en cette circonstance, le moindre mot, le plus petit indice nous suffiraient.

— Partons donc, fit vivement le capitaine auquel les paroles du maître ès Sorbonne avaient rendu un peu d'espoir.

— Un moment ; vous, Landry, dit Jehan en s'adressant au tavernier, surveillez bien les gens qui viendront ici après notre départ, que vous les connaissiez ou non, mais peut-être davantage encore ceux qui d'habitude lampent votre vin ; épiez leurs gestes, retenez leur conversation ; dans les circonstances où nous nous trouvons, un mot souvent en apprend davantage qu'un long discours. Cela dit, partons.

Au moment où les trois compagnons gagnaient la porte, Guillaume Feutrier entra dans le cabaret, plus humble, plus onctueux que jamais, et s'avança vers eux avec un sourire béat.

— Vilaine tête de moine, grommela Jehan ; il m'a toujours fait l'effet d'un oiseau de mauvais augure. Et que vient-il faire ici? voir Alix sans doute ! Ah ! si je ne me trompais pas...

Mais Jehan était avant tout diplomate ; il refoula au fond de son âme la fureur qui lui montait aux lèvres et eut même assez de puissance sur lui-même pour montrer au diacre un viage riant.

— Eh ! quoi, messire Guillaume, demanda-t-il d'un ton légèrement narquois, les prières sont-elles donc finies en l'église des Ménétriers, que vous voici déjà ?

— Non, maître Jehan, répartit le diacre ; mais il m'a semblé que le Seigneur m'excuserait de négliger un peu son service aujourd'hui ; je suis venu pour prendre des nouvelles de demoiselle Alix et voir si la triste cérémonie à laquelle nous avons assisté, ne l'avait point rendue malade.

— Ma nièce, répliqua Landry, est absente pour le moment ; elle va fort bien d'ailleurs et regrettera assurément de n'avoir point été présente au logis pour recevoir votre visite.

Le diacre eut un geste de dépit ; mais presque aussitôt son visage redevint serein.

— Cette absence, tout en me chagrinant, dit-il benoitement, ne

m'empêchera cependant pas de vider quelques gobelets en votre compagnie, messires.

Et ce disant, il regardait Jehan et ses amis.

— Désolés, maître moine, répliqua Buridan d'un ton rude; mais nos affaires nous obligent à vous fausser compagnie.

Et, suivi du docteur ès Sorbonne et de Franc-Picard, il sortit du cabaret.

— Eh bien! maître Landry, fit le diacre avec résignation, puisqu'il en est ainsi, soyez assez aimable pour me faire vis-à-vis. Je me sens aujourd'hui d'humeur mélancolique et ne veux point rester seul. Je ne sais si c'est aux funérailles de messire Philippe d'Aulnay que je dois les idées noires dont ma cervelle est remplie; mais j'ai besoin de me distraire.

— Pauvre distraction que celle d'un malheureux diable de tavernier, maître Feutrier, répliqua Landry.

— Cependant, il n'est point de métier qui soit moins monotone que le vôtre; toujours au courant des nouvelles, il ne se passe pas en ville un évenement grand ou petit que vous ne soyez le premier à l'apprendre. Arrive-t-il un étranger à Paris, il descend chez vous et par lui vous savez ce qui se passe en province et même à l'étranger.

Landry se taisait, surpris du genre de conversation que le moine avait abordé.

— Car, poursuivit Guillaume, votre maison est, si je ne me trompe, la plus importante de la ville; cependant il y a, je crois, le *Cochon-d'Amour*, qui doit vous faire une rude concurrence.

— Peuh! répliqua Landry, ce n'est point la même clientèle.

Et il garda de nouveau le silence, se souvenant des recommandations de Jehan de Sarcelles, et préférant se taire afin de laisser parler le diacre. De son côté, celui-ci réfléchissait au meilleur moyen de se conformer aux instructions d'Orsini.

Son intérêt lui commandait en effet de satisfaire en tous points le conseiller de la reine, pour le moment du moins, quitte plus tard à s'unir à Marguerite de Bourgogne pour perdre cet Italien qu'il détestait cordialement et dont il enviait la faveur.

Mais jusqu'à ce que la trame ourdie par lui fût complètement

parachevée et la disgrâce d'Orsini une chose avérée, Guillaume Feutrier préférait tirer de lui tout ce qu'il était possible d'en tirer et bénéficier de ses derniers jours de puissance.

Pendant que le diacre et Landry, poussés tous les deux par une même pensée, s'observaient en dessous et se tenaient sur une réserve pleine de prudence, Jehan et ses compagnons, marchant d'un pas rapide, étaient arrivés à Notre-Dame.

Traversant le parvis, désert maintenant, ils pénétrèrent à l'intérieur de la basilique où ils ne rencontrèrent âme qui vive.

Buridan guida ses amis jusqu'au pilier, placé non loin du chœur, près duquel il était demeuré posté durant toute la cérémonie et où Orly l'avait rencontré.

C'était de ce point que devait partir la chasse.

En vain, ils furetèrent dans les environs, humant l'air, sondant les coins, examinant les dalles, dans l'espoir de trouver un indice, si petit fût-il ; ils en furent pour leur peine.

Un peu découragés, ils ressortirent sur le parvis, Buridan et Franc-Picard, la tête basse, Jehan, au contraire, le nez en l'air, jetant autour de lui des regards scrutateurs.

Soudain le maître ès Sorbonne poussa une joyeuse exclamation, et quittant ses amis auxquels il enjoignit d'un geste de l'attendre là, il se dirigea vers l'un des angles de Jean-le-Rond où un être misérable et loqueteux, aveugle autant qu'on en pouvait juger de loin par sa posture, était accroupi, tendant la main et demandant l'aumône d'une voix lamentable.

— Le Miteux! fit Jehan de Sarcelles.

L'aveugle eut un léger tressaillement.

— Que me voulez vous, maître? demanda le truand avec respect.

— Es-tu ici depuis longtemps?

— Par le diable ! une pareille question au Miteux ! lorsqu'il y a cérémonie royale en la basilique de Notre-Dame! demandez plutôt cela à mon escarcelle.

— Fort bien; mais réponds-moi.

— Depuis ce matin, maître.

— Alors, peut-être vas-tu pouvoir me donner un renseignement



Dans lequel ils entrèrent suivis de près par un archer. (Page 421.)

— Parlez et, si je le puis, je vous répondrai avec plaisir.

— N'aurais-tu point vu entrer dans la basilique, vers les deux tiers à peu près de la cérémonie, un cavalier d'une trentaine d'années, blond de cheveux et de barbe.

Et Jehan fit à l'aveugle la description minutieuse du costume que portait Orly.

— Peut-être, ajouta-t-il, la chose est-elle facile pour toi, car au moment où ce cavalier est arrivé, il ne devait y pas y avoir grand monde sur le parvis.

Le Miteux réfléchissait.

— Attendez, dit-il, que je me remémore... il me semble, en effet... mais oui, c'est bien cela, vous avez raison ; même que je l'ai fait voir à l'Envoûté qui était là, à côté de moi, en lui disant que ce n'était pas là la tournure d'un parisien, mais plutôt celle d'un homme de guerre habitué à chevaucher...

— Après, après, interrompit Jehan impatient ; tu l'as donc vu entrer ?

— Permettez, maître, permettez ; il faut être précis et dire la vérité ; or, je ne peux point vous dire que j'aie vu entrer ce gentilhomme, lorsque cela n'est point.

— Comment le connais-tu, alors, si tu ne l'as point vu entrer ?

— Mais parce que c'est seulement à sa sortie que je l'ai remarqué.

— Par saint Treignant d'Ecosse ! exclama Jehan de Sarcelles, cela vaut mieux ainsi ; tu dis donc que tu l'as vu sortir ?

— Oui, maître.

— Vers quel moment ?

— Mais, c'était dix minutes à peu près avant que les portes ne s'ouvrissent pour laisser passer le roi et la cour ; même que tous les deux marchaient si rapidement que j'en étais étonné.

— Comment tous les deux ! s'écria le docteur ès Sorbonne, il n'était donc pas seul ?

— Non, maître ; il était accompagné d'un page de la cour.

— D'un page !

— Mais oui ; croyez-vous donc que je ne sache point reconnaître les gens de la cour ; je vous dirai même plus, c'est un page de la maison de la reine ; du reste, celui-là, ce n'est pas la première fois que je le vois ; c'est un habitué du cabaret de la *Pomme de-Pin*, où il vient câliner demoiselle Constance la Happelourde.

— Tu dois connaître son nom, en ce cas ?

— C'est le sire de Billancourt.

Le visage de Jehan rayonnait.

— Et, continua-t-il, les as-tu suivi de l'œil ? As-tu pu voir dans quelle direction ils s'en sont allés?

Le Miteux eut un gros rire.

— Ma cécité, répliqua-t-il, m'empêche de me livrer à d'aussi longues et aussi profondes observations ; néanmoins, j'ai bien cru remarquer qu'ils s'en allaient du côté du Palais.

— Alors, tu ne peux pas me dire dans quelle attitude ils marchaient ?

— Hum ! ça c'est plus difficile ; tout ce que je sais, c'est qu'avant de partir, ils sont restés là, pas loin de moi, un bon moment, à causer ; votre gentilhomme avait l'air très étonné de ce que l'autre lui disait.

— Ah !

— On aurait dit qu'il hésitait : puis le page a ajouté quelques mots qui ont fait sourire l'autre ; il a frisé sa moustache d'un air vainqueur et il s'est décidé.

— Tiens, fit Jehan en jetant quelque monnaie dans la main du Miteux, voici pour ta peine et merci.

— N'avez-vous aucune commission pour le duc d'Égypte ? demanda l'aveugle.

— Aucune pour le moment ; mais tu peux lui dire qu'au premier jour je l'irai trouver.

— Le grand saint Christophle vous ait en sa sainte garde, maître.

— Et toi de même, mon garçon.

Et, sur ces mots, Jehan de Sarcelles tourna les talons et rejoignit rapidement ses deux amis que ce long entretien commençait à impatienter fort.

— Eh bien ? fit Buridan en venant à sa rencontre, as-tu appris quelque chose de nouveau ?

— Oui, mais ce quelque chose bouleverse entièrement les idées que je m'étais faites au sujet de cette aventure.

— Ventredieu ! ami Jehan, dit Buridan d'un ton presque suppliant, pas de préambule ; au fait, au fait.

En quelques mots le docteur ès Sorbonne raconta sa conversation avec le Miteux.

A mesure qu'il parlait, le capitaine sentait s'alléger le poids qui lui écrasait la poitrine.

Quand Jehan eut fini, Buridan poussa un soupir.

— Un rendez-vous d'amour, murmura-t-il, j'aime mieux cela.

Franc-Picard le regarda stupéfait; puis lui demanda :

— Où donc croyez-vous qu'aient été mandés tous les jeunes gens qu'on relève le lendemain matin sanglants sur la berge de la Seine?

Le capitaine tressaillit, songeant à ce qui lui était survenu à lui-même.

— Mais, ajouta-t-il, c'est la nuit et non le jour qui se passent ces choses.

— Il en faut donc conclure que vous êtes mal fondé en supposant que le page de Marguerite de Bourgogne était un messager d'amour.

Franc-Picard a raison, dit Jehan de Sarcelles; il doit y avoir là dessous quelque intrigue ténébreuse que je ne pressens point, mais qui. justement, à cause de cela, m'inquiète fort. Aussi, si vous le voulez bien, au lieu de discourir, nous allons suivre la piste que vient de nous indiquer le Miteux.

— Il me semble, dit Franc-Picard, que la première chose à faire est d'interroger ce page; de gré ou de force, si le Miteux ne s'est point trompé et s'il est bien venu quérir Orly, nous lui arracherons la vérité ; donc, allons au Palais.

Buridan étendit la main.

— Non, fit-il, ni Jehan ni moi ne pouvons, en ce moment, nous aventurer dans le palais; car si nous étions assez imprudents pour y entrer, nous ne serions rien moins que certains d'en sortir.

Le maître ès Sorbonne indiqua d'un hochement de tête qu'il était de l'avis du capitaine.

— Et puis, ajouta celui-ci, pensez-vous qu'il soit bien habile d'aller, sans rime ni raison, demander à ce page qui ne nous connaît pas, des explications sur les ordres qu'il a exécutés. Et s'il refuse de répondre, que ferons-nous? Le tuerons-nous pour le mieux faire parler?

— Alors?... demanda Franc-Picard.

— Alors, répondit Buridan, je pense qu'au lieu de nous montrer, nous devons, au contraire, nous cacher avec précaution, pour laisser ignoré de tous le lien qui nous unit à Orly; mais ce que nous ne pouvons faire nous-mêmes, un autre peut le faire à notre place avec beaucoup plus de sécurité et surtout de chance de réussite; cet autre, c'est Gaulthi er d'Aulnay

— A merveille, s'écria Jehan de Sarcelles; tu parles d'or, ami, et au nom de la prudence et au nom de la logique. Le capitaine des gardes de la reine, car c'est, je crois, aujourd'hui qu'il prend son nouveau service, peut, sans exciter les soupçons, interroger un page.

— Si nous envoyions Franc-Picard au Palais prévenir. Gaulthier que nous avons à lui parler.

— Mais en quel endroit vous le devrai-je ramener? demanda l'escholier de Clermont.

— Au *Chat-qui-Pesche*, fit Jehan; c'est encore là que l'on peut causer le plus librement.

— Tu oublies ce diacre de malheur qui doit nous y attendre, si j'en juge par le désappointement que lui a causé notre départ.

— Tu as raison; eh bien! en ce cas, Franc-Picard, tu nous rejoindra, rue de la Calandre, à la taverne du *Pot-en-Terre*.

L'escholier partit en courant, pendant que les deux compagnons se dirigeaient tranquillement vers le cabaret indiqué, dans lequel ils entrèrent, suivis de près par un archer dont l'allure moins que militaire eût pu certainement inspirer quelque méfiance à un officier du roi.

Cet archer, en effet, n'était autre qu'un truand de notre connaissance, Joël le Cagouleux, auquel ce déguisement permettait de filer, sans qu'ils s'en aperçussent, les ennemis de Guillaume Feutrier.

En les voyant pénétrer dans le *Pot-en-Terre,* Joël s'arrêta, se demandant s'il devait y pénétrer à son tour ou bien surveiller la sortie de Franc-Picard qu'il avait vu de loin entrer au Palais.

— Bast! pensa-t-il, l'escholier a certainement dû porter un message quelconque dont les deux autres viennent ici attendre la

réponse ; le mieux est donc de ne pas quitter ceux-ci d'une semelle ; le troisième ne tardera pas ; allons donc.

Et, jetant un coup d'œil sur sa tenue, dont la nouveauté l'étonnait et le déconcertait un peu, il pénétra à son tour et s'attabla non loin de Buridan et de son compagnon.

Il n'attendit pas longtemps ; à peine eût-il le temps de vider deux gobelets du vin placé devant lui que la porte s'ouvrit, donnant passage à Franc-Picard, suivi de Gaulthier d'Aulnay.

— Franc-Picard vous a-t-il mis au courant? demanda Jehan de Sarcelles quand le capitaine des gardes se fut assis.

— Non.

— Eh ! teste de chien ! exclama l'escholier, m'avez-vous dit autre chose que d'aller chercher le sire d'Aulnay et de vous l'amener?

— Tu as raison, fit en souriant le docteur ès Sorbonne ; quoique ce soit un excès de discrétion.

— Ventredieu ! dit Buridan, ce n'est point de cela qu'il s'agit, mais de choses tristes, messire Gaulthier.

— Et lesquelles?

— D'abord, connaissez-vous un page du nom de Billancourt?

Si Buridan, à ce moment, au lieu de tenir ses yeux fixés sur son interlocuteur, les eût jetés sur le buveur attablé à côté de lui, il eût certainement remarqué le tressaillement profond qui l'agita en entendant prononcer le nom du page de Marguerite.

— Je le connais, en effet, répondit le capitaine des gardes, mais peu.

Buridan eut un geste désappointé.

— Cependant, continua Gaulthier, expliquez-moi ce dont il s'agit.

— Il faudrait causer avec lui, et ce le plus tôt possible, et savoir sur les ordres de qui et dans quel but il est allé tout à l'heure à Notre-Dame, chercher un gentilhomme nouvellement arrivé à Paris et nommé Orly : enfin, il faudrait lui demander s'il connaît le lieu dans lequel a été conduit ce gentilhomme.

Assez surpris, Gaulthier regarda alternativement les trois compagnons.

— Et vous dites, demanda-t-il, que la chose est fort pressée?

— Si pressée, que je vous prie de retourner de suite au palais afin de nous rapporter le plus tôt possible les renseignements demandés.

Sans plus tarder, Gaulthier se leva et sortit du cabaret, ce que fit, quelques minutes après, Joël le Cagouleux.

— Cornes du diable! grommela le truand, dès qu'il fut dehors, qui se serait douté que cet étranger était attendu à Paris par tant de monde?... voilà une nouvelle qui ne va plaire que médiocrement à messire Feutrier, mais qu'il me faut lui communiquer de suite.

Et passant devant le palais où le capitaine des gardes venait d'entrer, Joël poursuivit sa course dans la direction *Chat-qui-Pesche*.

CHAPITRE XXXI

Buridan songe à Jeanne d'Èvreux.

Une demi heure après, le sire d'Aulnay revenait au *Pot-en-Terre*, l'air extraordinairement surpris, et racontait à ses amis que sur ordre royal, le page de Billancourt avait été querir, fait arrêter et emprisonner au Grand-Chastelet un gentilhomme nouvellement arrivé à Paris, mais signalé comme un traître et méchant homme venu pour accomplir de mauvais desseins.

— Ventredieu! exclama Buridan, Orly arrêté et emprisonné! Par la mort, si bien enfermé qu'ils le tiennent, ils ne le garderont pas longtemps.

Il se leva, et bouclant son ceinturon :

— J'ai fait la guerre aux Italiens et aux Allemands; je m'en vais voir s'il est plus difficile de combattre des geôliers.

— Tout beau, ami, fit Jehan de Sarcelles, m'est avis que c'est là besogne difficile et qui mérite réflexion avant que d'être commencée.

Puis se tournant vers le capitaine des gardes.

— Voyons, Gaulthier, demanda-t-il, connaissez-vous les détails de cette arrestation ; nous marchons en plein mystère, et le plus petit point peut illuminer la situation.

— Je ne sais rien autre que ce que je viens de vous narrer, et c'est du reste tout ce qu'a pu me dire le page de Billancourt, car, aussitôt le sire Orly entre les mains des gens d'armes, sa mission étant terminée, il ne s'est plus occupé du prisonnier.

— J'aurais pourtant grand intérêt à savoir si l'on a fouillé mon ami, et ce qui a été fait des objets trouvés sur lui.

Ce disant, Buridan s'était laissé tombé, songeur, sur une escabelle.

— Mais enfin, demanda Jehan, avais-tu donc un intérêt si grand...

— Juges-en toi-même, répliqua le capitaine ; tu sais avec quelle impatience j'attendais la venue de mon ami ; tu te rappelles que ce matin même quand tu me parlais de te prêter mon concours pour arriver à découvrir l'assassin de Philippe d'Autnay, je te répondis que je ne pouvais pas agir avant d'avoir revu Orly.

— C'est juste.

— Eh bien ! Orly était porteur d'un parchemin, en lequel j'avais mis tout mon espoir et que je lui avais confié par crainte de quelque accident pouvant me survenir. Ce parchemin est de telle importance qu'il représente pour moi le bûcher ou le pouvoir.

Jehan poussa une exclamation de surprise.

— Mais, dit-il, si ton ami est arrêté...

— Cette pièce est entre les mains de mes ennemis et je n'ai plus qu'à fuir ou à périr sans profit et sans honneur.

— Tout n'est peut-être pas perdu, observa Franc Picard.

Buridan paraissait accablé.

— Et ce n'est point, crois-le bien, ami Jehan, le regret de l'avenir brillant que la possession de ce parchemin m'assurait ou l'effroi du supplice qui m'attend, qui me plonge en l'état où tu me



Il descendit par un couloir secret jusqu'aux appartements du roi.
(Page 430.)

vois; non, c'est la rage de voir s'échapper la vengeance que me représentait la pièce dont Orly était porteur.

Et le capitaine poussa un formidable juron qui ressemblait plutôt à un rugissement.

— Permets-moi de te faire observer, dit Jehan, que tu me parais

manquer de mesure, car de même que tout à l'heure tu partais follement à l'assaut du Grand-Chastelet, de même, en ce moment, tu t'abandonnes à un découragement peut-être trop prématuré.

— Comment l'entends-tu?

— Peut-être y a-t-il eu erreur dans l'arrestation de ton ami, peut-être encore n'a-t-il pas été fouillé. Ce sont là deux points qu'il faudrait établir au plus tôt et qu'il nous est indispensable de connaître pour régler votre conduite.

— Quel est donc votre avis? demanda Gaulthier d'Aulnay.

— Je pense, répliqua le docteur ès Sorbonne, que votre charge à la cour vous permettra de faire en peu de mots plus de besogne, que nous avec force gestes. Voyez le roi ou la reine, ou même l'Italien, et sans vous livrer trop, avisez au meilleur moyen d'obtenir, sinon la mise en liberté du sire Orly, du moins l'autorisation de le voir.

La colère de Buridan s'était un peu calmée.

— Je crois que l'avis de votre ami Jehan est le bon, dit-il, et que seul, sire Gaulthier, vous pouvez apporter un peu de lumière en toute cette affaire.

— Qu'il soit donc fait ainsi que vous le désirez, répondit Gaulthier en se levant; mais, si vous m'en croyez, nous nous retrouverons au *Chat-qui-Pesche,* car je n'aime point les rendez-vous donnés en des lieux que l'on ne connaît pas, et surtout si proches du palais.

Tous quatre alors, sortirent et marchèrent un moment en silence.

Puis, arrivés dans la Cité, le capitaine des gardes quitta ses compagnons qui continuèrent leur route vers le cabaret de Landry, tandis que lui se dirigeait vers les appartements d'Orsini.

Après un instant de réflexion, il avait reconnu l'inutilité d'une démarche auprès du roi, estimant que l'Italien pouvait, en cette occasion, faire plus et surtout plus rapidement que Louis X.

Si par hasard le confident intime de Marguerite de Bourgogne refusait de lui accorder ce qu'il demandait, on pourrait alors avoir recours à l'autorité royale.

Gaulthier raisonnait ainsi tout en attendant que le mire, fort occupé en ce moment avec Guillaume Feutrier, pût le recevoir.

La conférence durait longtemps, aussi le jeune homme se démenait-il de droite et de gauche à travers la salle d'attente, se rongeant les poings d'impatience, pestant contre les moines et les ministres.

Enfin, la tenture se souleva pour donner passage au confesseur de la reine.

En passant devant Gaulthier, le diacre s'inclina profondément. D'un signe de tête assez cavalier, le capitaine des gardes répondit au salut de Guillaume, et pénétra à son tour dans le cabinet aux écritures de maître Orsini.

— Eh ! quoi ! messire, fit l'Italien, en s'avançant vers lui plein de gracieuseté, vous me faites l'honneur de me venir trouver. Serais-je assez heureux pour que vous ayez quelque service à me demander ? Soyez certain, en ce cas, que vous me trouverez ravi de vous être agréable.

— S'il en est ainsi, monseigneur, répondit Gaulthier qui sentit son âme se dilater d'aise aux paroles de l'Italien, je ne veux point vous faire languir; car je viens précisément...

— Je suis tout à vous, messire capitaine.

Et du geste Orsini indiqua au jeune homme un siège près du fauteuil sur lequel lui-même s'assit.

— Voulez-vous me bâiller un parchemin donnant ordre à maître Letestu, gouverneur du Grand-Chastelet, de mettre sur l'heure en liberté un gentilhomme auquel je m'intéresse et qui a été arrêté aujourd'hui, par erreur sans doute.

Orsini tressaillit.

— *Per baccho !* se dit-il, Guillaume n'a pas eu la main heureuse en faisant arrêter, comme étranger et n'ayant en ville ni parents ni amis, un homme qui connaît précisément le capitaine des gardes et peut-être aussi toute la bande.

Et il ajouta tout haut :

— Un gentilhomme, dites-vous, et quel est son nom ?

— Orly.

— Eh quoi ! messire, vous connaissez cet homme, fit l'Italien dont le visage s'assombrit et décela un profond ennui.

— Certes, oui, répliqua Gaulthier ; non seulement je le connais,

mais je m'intéresse à lui comme en peut témoigner la démarche que je fais auprès de vous.

— Permettez-moi, dans ce cas, de regretter que vous ayez de semblables amitiés.

Le jeune homme était stupéfait.

— M'expliquerez-vous au moins ce que signifie votre langage?

— Votre étonnement me prouve que vous ignoriez complètement le but du voyage à Paris de cet homme.

— Mais il y venait, comme tout bon gentilhomme, pour présenter ses hommages à notre sire le roi et mettre en même temps son épée à son service.

— C'est là ce qu'il a bien voulu dire pour dissimuler ses mauvais desseins.

— Ses mauvais desseins !... Je ne comprends plus et vous prie, maître, de m'expliquer le sens de vos paroles.

— Eh bien, messire d'Aulnay, sachez que votre ami vous a trompé; bien avant son arrivée ici, j'avais reçu à son sujet des renseignements particuliers, et son voyage n'avait pas d'autre but que d'attenter aux jours de notre sire le roi.

— C'est impossible, maître! s'écria Gaulthier; on vous induit en erreur... Orly, vouloir assassiner le roi!... mais si je n'entendais affirmer une semblable chose par un homme de votre gravité, je dirais que c'est une plaisanterie.

Orsini fronça le sourcil et répondit froidement :

— Plaisanterie ou non, messire, mon dévouement au roi me fait un devoir de tirer cette affaire au clair; j'ai fait arrêter cet homme et ne le relâcherai que vivant s'il est innocent, ou roué s'il est coupable.

Le capitaine des gardes frissonna, tant il lui sembla que les derniers mots de l'Italien décelaient de haine.

— Mais, il est impossible...

— Vous me voyez au regret, sire d'Aulnay, de vous refuser la première chose que vous me demandez.

— Voyons donc, répliqua le jeune homme, si je serai plus heureux avec la seconde.

Orsini l'invita du geste à parler.

— Vous conviendrez avec moi que l'arrestation imprévue du seigneur Orly ait pu troubler profondément plusieurs de ses amis, et que ceux-ci aient le désir de le voir et de l'entretenir quelques moments, ne serait-ce que pour bien se convaincre de son innocence... A défaut donc du parchemin que je vous demandais tout à l'heure, ne m'en pouvez-vous remettre un qui m'autorise à pénétrer au Grand-Chastelet ?

— Vous m'en voyez navré ; mais cela m'est également impossible.

— Comment, il m'est interdit de le voir, même en présence de maître Le Testu?

— Même devant maître Le Testu.

— Mais mes paroles seraient entendues du gouverneur.

— En cette occasion, je ne puis plus rien ; tout prisonnier enfermé au Grand-Chastelet est mis au secret avant que la procédure ne soit commencée.

— Et, en l'espèce, cette procédure sera-t-elle longue?

— Une huitaine de jours, environ ; il faut faire venir de province les témoins nécessaires. et cela demande toujours un certain temps.

— Mais, si je voyais le roi !

Orsini fronça légèrement le front :

— Oh ! dit-il avec une humilité feinte, le roi est le maître de ses sujets et de moi, tout le premier ; il n'y a qu'à s'incliner devant ses décisions.

— Puisque c'est votre avis, répliqua Gaulthier d'Aulnay avec toute la hauteur et la morgue du gentilhomme, c'est également le mien, mon maître ; excusez-moi de vous avoir dérangé en pure perte ; j'aurais dû me douter plus tôt qu'un conseiller, quelqu'intime soit-il, n'a point la puissance du roi, et, tant qu'à faire antichambre, mieux vaut la faire à la porte du roi qu'à celle de son médecin.

Et sans saluer Orsini, Gaulthier sortit :

Après son départ, l'Italien releva la tête qu'il avait inclinée dans un profond salut.

— Ah ! ah ! fit-il avec un sourire cruel qui découvrit ses gen-

cives édentées, le jeune homme n'est point content ; il faut avouer aussi que son étoile l'a bien mal guidé en le faisant demander à moi la mise en liberté d'Orly... Ah ! tu vas voir le roi ! Eh bien, moi, je lui aurai parlé avant toi.

Il prit un parchemin sur lequel il traça hâtivement quelques lignes, et après y avoir apposé le sceau royal, il le glissa dans son escarcelle.

Puis, sortant de son cabinet, il se rendit par un couloir secret jusqu'aux appartements du roi.

Au moment où après avoir gratté discrètement à la porte, il pénétrait auprès de Louis X, un page de service demandait au roi s'il pouvait accorder audience au sire d'Aulnay.

— Un moment, sire, dit Orsini, j'ai plusieurs ordres importants à présenter à votre signature royale.

Le roi fit signe au page d'attendre et, rapidement, sans prendre même la peine d'y jeter un coup d'œil, il signa les parchemins étalés devant lui et parmi lesquels se trouvait celui que l'Italien venait de libeller.

Le conseiller de Marguerite de Bourgogne eut un sourire de triomphe et tandis que le roi ordonnait de faire entrer d'Aulnay, il se glissa hors de l'appartement et tendant le parchemin à un officier de garde :

— Ordre du roi, dit-il d'une voix vibrante ; ceci est à porter sur l'heure.

Avant de rentrer dans son cabinet il alla rendre visite à la reine, qui l'accueillit avec un visage radieux.

— Eh bien ! dit-elle joyeusement, il est arrêté !

— Qui donc ? demanda-t-il.

— Eh ! mais, l'assassin de Philippe d'Aulnay.

— C'est là une erreur grave, Madame, répondit gravement l'Italien.

— Cependant, ce cavalier...

— Ce cavalier a le grand désavantage d'être des amis de votre capitaine des gardes.

— De Gaulthier ? exclama la reine.

— Oui, Madame; aussi bien ai-je donné l'ordre qu'on le remît en liberté.

La reine baissa la tête, toute songeuse.

— Ainsi donc, murmura-t-elle, c'est à refaire.

— Hélas oui, répliqua Orsini d'un ton sarcastique, et il faudra veiller à ce que votre confesseur appelle sur ses combinaisons les lumières du Très-Haut; car vous avouerez avec moi, Madame, qu'il pourrait devenir dangereux pour nous d'arrêter ainsi des hommes pour les relâcher ensuite.

— Eh! fit la reine avec emportement, puisqu'on avait tant fait que d'arrêter celui-là, il fallait le garder.

— *Per Baccho!* exclama l'Italien, croyez-vous donc que les amis dont il était attendu à Paris, et qui, peu avant son arrestation, l'avaient aperçu, croyez-vous que ces amis n'eussent point poussé des clameurs assez puissantes pour venir jusqu'aux oreilles du roi? Et puis, pouvait-on vraisemblablement accuser d'un crime accompli il y a deux jours un homme arrivé à Paris ce matin même?

— C'est bien, dit Marguerite d'un air sombre, c'est un nouveau service dont je vous suis reconnaissante et redevable; j'aviserai au moyen de vous récompenser dignement.

C'était un congé.

Orsini se retira en saluant et, d'un pas satisfait, regagna son appartement.

A peu près à la même heure, Gaulthier d'Aulnay arrivait radieux, au *Chat-qui-Pesche,* agitant au-dessus de sa tête un parchemin qu'il remit à Buridan qui, fièvreusement, y jeta un coup-d'œil.

— Ventredieu! exclama-t-il d'un ton joyeux, et rapidement il lut à haute voix.

« Ordre à messire Le Testu, notre gouverneur en le Grand-Chastelet, d'avoir à tirer de sa fosse le sire Orly, et l'amener en présence du capitaine des gardes, messire Gaulthier d'Aulnay, avec lequel il pourra s'entretenir le temps qu'il conviendra à notre capitaine.

« *Signé :* MOI, LE ROI. »

— Merci, sire Gaulthier, merci, s'écria Buridan en saisissant les mains du jeune homme et en les pressant avec force.

— Et maintenant, fit le sire d'Aulnay, ne perdons pas de temps, car vous devez avoir hâte de donner de vos nouvelles à Orly; attendez-moi donc ici; je cours jusqu'au Chastelet et reviens vous apporter des renseignements.

— Nous vous accompagnerons, dit Jehan de Sarcelles, et vous attendrons tout contre la porte; ce sera toujours un peu de temps de gagné.

— Soit, mais pressons-nous, car si Orsini venait à apprendre le résultat de ma démarche auprès du roi, je ne sais ce qu'il serait capable de faire, car il paraît tenir formidablement à son prisonnier.

— Que dites-vous, exclama Buridan, Orsini sait?...

— Certes oui; car c'est à lui d'abord que je me suis adressé, et c'est lui-même qui m'a appris que l'arrestation d'Orly avait été accomplie sur ses ordres.

Le visage de Buridan devint subitement inquiet.

— Orsini!... grommela-t-il... Ah! c'est Orsini qui a fait arrêter Orly... Ah! mais alors je commence à comprendre et, comme vous dites, Gaulthier, il n'y a pas un instant à perdre.

Les quatre hommes pressèrent le pas.

— Ventredieu! murmurait Buridan, que je rentre seulement en possession de la pièce que j'ai confiée à Orly, et mon pauvre ami ne demeurera pas longtemps au Chastelet, en dépit des désirs du sire Orsini.

Un quart d'heure après, notre petite troupe arrivait devant le Grand-Chastelet, et Gaulthier, après avoir reçu les dernières instructions de Buridan, pénétrait à l'intérieur de la forteresse.

Mais cinq minutes ne s'étaient pas écoulées qu'il en ressortit la tête basse et l'air tout déconfit.

— Ventredieu! qu'y a-t-il? s'écria le capitaine en se précipitant la rencontre du jeune homme.

— Le prisonnier a disparu.

— Disparu? exclama Jehan de Sarcelles.

— Oui, il n'est plus au Chastelet.



Le capitaine Buridan.

Buridan se tordait les mains de désespoir.

— Perdu, je suis perdu, murmura-t-il d'une voix brisée.

— Mais, demanda le maître ès Sorbonne, le gouverneur sait-il où son prisonnier a été transporté ?

— Non : ordre lui a été donné de le remettre à des archers écossais qui l'ont emmené sans rien dire.

— C'est singulier, fit Jehan rêveur, cela m'a tout l'air d'une vengeance personnelle d'Orsini contre ce pauvre Orly.

— Ventredieu ! exclama Buridan avec un éclair dans les yeux, les Italiens ont l'âme vindicative, oui, Jehan, et de plus la jalousie tenace : Orsini en est une preuve.

Le maître ès Sorbonne jeta sur le capitaine un regard étonné.

— Par saint Treignant d'Écosse, exclama-t-il, supposes-tu donc que cette vieille affaire des Charniers soit pour quelque chose dans l'arrestation d'Orly.

— Je ne suppose pas, j'en suis certain.

Et il se tut, écrasé sous un accablement profond.

Un moment ses compagnons respectèrent son silence; puis Gaulthier, prenant la parole :

— Que faisons-nous céans, messires, demanda-t-il ; ne serait-il pas plus opportun de nous rendre en quelque lieu propice à l'examen et à la discussion de ce que nous avons à faire ?

— Judicieusement raisonné, mon jeune capitaine, fit Jehan.

Puis frappant sur l'épaule de Buridan, absorbé dans ses méditations :

— Allons, dit-il, en route pour le *Chat-qui-Pesche*.

Au contact du docteur, Buridan tressaillit.

Il passa la main sur son front comme pour dégager sa pensée de tous les voiles qui l'obscurcissaient et, secouant la tête :

— Non, mes amis, dit-il d'une voix lente, non, laissez-moi; j'ai besoin d'être seul, de prendre conseil avec moi-même, et d'essayer de mettre en ordre les mille idées confuses qui dansent en ce moment dans mon cerveau.

Et leur tendant les mains, en signe d'adieu, il s'en alla, le pas traînant, la tête penchée sur la poitrine, les bras ballants, enfoncé en de profondes réflexions.

Ainsi donc, la fatalité qui s'était acharnée sur lui, il y avait dix-huit ans, et qui avait ensanglanté sa jeunesse, ne l'avait pas lâché; elle s'accrochait après lui, opiniâtre et sans pitié, sous les traits de cet Italien maudit, de cet Orsini de malheur dont le temps n'avait pas diminué la traîtrise ni usé la haine.

De nouveau, ils étaient en présence, non pas directement, cette fois, puisque son adversaire le croyait mort sur quelque champ de bataille en Allemagne; mais la lutte recommençait sur un terrain nouveau.

Ah! si Orly n'avait point été détenteur du précieux parchemin qui était pour lui, Buridan, le gage d'un avenir rayonnant d'honneurs et de richesses; s'il avait à cette heure, entre les mains ce parchemin qui lui permettrait de ne rien craindre et de tout oser!...

Mais non, il est là, sans défense, sans armes, incapable de rien tenter pour sauver et son ami et lui-même.

Raisonnant et se désolant de la sorte, Buridan errait comme un corps sans âme, sur le bord de l'eau, s'arrêtant par moments pour frapper le sol du pied ou lancer dans l'air un formidable juron qu'il accompagnait de poings agités furieusement, et de regards terribles jetés deci-delà, au grand épouvantement des passants.

Peu à peu, cependant, le calme renaissait dans son esprit et instinctivement, sans cependant voir de quel côté lui viendrait le salut, il se remit à espérer.

Espérer quoi? lui-même eut été incapable de le dire; mais enfin son âme était raffermie et il considérait d'un regard plus assuré et plus mâle les circonstances.

La force de l'habitude l'avait ramené devant le cabaret de Landry et, debout sur la rive de la Seine, regardant machinalement couler à ses pieds les flots paisibles du fleuve, il réfléchissait.

Puis, relevant la tête, il demeura quelques minutes les yeux obstinément fixés sur la tour de Nesle, dont les vieilles murailles se dressaient devant lui, sinistres et mystérieuses malgré la nappe de soleil qui les dorait joyeusement.

Soudain, il poussa un juron formidable qui retentit aux alentours, éclatant comme un coup de trompette.

Un large sourire illumina sa face, tandis que sous sa paupière baissée, son regard brillait d'une lueur pleine de malice et de hardiesse.

— Ventredieu? grommela-t-il, le ciel... ou l'enfer ont de singulières destinées... mon salut serait-il là? « *Bonum nascitur e malo* » dirait mon ami Jehan de Sarcelles... par le fait, cette femme est un otage, et l'état de guerre continuelle dans lequel je vis m'autorise, sans que cependant je manque aux lois de l'honneur, à utiliser les avantages que j'ai su prendre sur l'ennemi... Maintenant, cela réussira-t-il? Voilà la question ; il est vrai, que ne puis répondre à cette question qu'en tentant l'aventure... Et par le Christ! je la vais tenter, car, après comme avant, si j'échoue, je ne serai ni plus ni moins compromis.

Énervé par le travail formidable qui se faisait dans son cerveau, Buridan piétinait sur place, sans s'en apercevoir, tournant sur lui-même, rôdant dans un espace de deux mètres, ainsi qu'une bête fauve enfermée en une cage.

Sans doute ce manège fut-il aperçu du *Chat-qui-Pesche*, car la porte du cabaret s'ouvrit et Landry, bien que d'un pas hésitant, s'approcha :

— Capitaine, murmura-t-il avec un léger tremblement dans la voix, capitaine!

Buridan se retourna brusquement et, d'un ton furieux :

— Qu'y a-t-il, et que viens-tu me déranger?

— Mais, capitaine, balbutia le tavernier, vous faisiez de si singuliers gestes, là, sur le bord de l'eau que j'ai cru...

— Qu'est-ce que tu as cru, animal? demanda Buridan que l'air ahuri du gros homme déridait peu à peu.

— J'ai cru que vous vouliez faire un saut dans la Seine, répondit timidement Landry.

— Ventredieu! exclama le capitaine tout à fait déridé, c'est bien mal me connaître que de me croire capable d'une semblable action — mais, qui t'a pu faire supposer...?

— J'ai appris par vos amis, tout à l'heure, combien vous aviez d'ennuis, messire...

— Et tu as cru que le capitaine Buridan qui n'a point reculé de-

vant les Allemands chercherait dans la rivière un refuge contre les intrigues de cour?

— Dame...

— Maître Landry, vous n'êtes qu'un imbécile ; de plus il était inutile de m'avoir servi d'écuyer sur le champ de bataille pendant plusieurs années pour me croire d'une couardise telle que je tourne jamais le dos à un ennemi quel qu'il soit.

Confus, le cabaretier baissa la tête.

— Mais j'y pense, continua Buridan, je vais te fournir un moyen de racheter par un service, la bêtise dont tu viens de faire preuve.

— Un service, capitaine, je suis tout prêt à vous le rendre, répliqua Landry avec empressement.

— Dis-moi ; tu es toujours au service de l'Italien...?

— Plus bas, messire, plus bas, je vous en conjure, supplia le cabaretier.

— Tu ne m'as pas répondu, fit Buridan.

— Je vous l'ai dit déjà l'autre jour.

— Et tu dois avoir tes entrées libres au palais.

— Certainement, je suis connu de son valet de confiance et de quelques pages.

— C'est à merveille, pensa tout haut Buridan.

Landry écarquilla les yeux.

— Auriez-vous quelque communication à faire au...?

Buridan, pour toute réponse haussa les épaules.

— Oui, c'est bien cela, murmura-t-il, se parlant à lui-même, un billet bien tourné n'en disant ni trop ni trop peu l'intriguera, et une femme intriguée... et puis en laissant percer la menace habillement, elle aura peur...

Landry attendait, les yeux fixés curieusement sur le capitaine.

Enfin celui-ci lui dit :

— Au Palais, n'es-tu connu que de lui?

Le cabaretier tressaillit.

— Singulière question, balbutia-t-il.

— Te plaît-il d'y répondre, toute singulière qu'elle te paraisse?

— Mais, fit Landry avec hésitation, je suis connu également des

jeunes seigneurs qui viennent au *Chat-qui-Pesche*, jouer aux dés en buvant mon vin de Vouvray.

— Ventrebleu! mon compagnon, s'écria Buridan en colère, est-ce la fréquentation de ton enfroqué, de ton satané Feutrier, qui t'a rendu si habile à éluder une question? C'est trop d'hypocrisie, mon maître, prends-y garde.

Epeuré, Landry le regardait sans répliquer.

Le capitaine fit un geste d'insouciance, puis il dit d'un ton radouci.

— Après tout, que m'importent tes relations, royales, princières ou autres; le principal est que tu puisses entrer au palais; une fois là, tu t'arrangeras de façon à exécuter mes ordres.

— De quoi s'agit-il? messire, demanda humblement le tavernier.

— Suis-moi, tu vas le savoir.

Et, escorté de Landry, Buridan se dirigea hâtivement vers l'*Églantier-d'Or*.

Sans doute, les réflexions qui l'assaillirent étaient-elles de nature à l'égayer fort, car il ne cessa, jusqu'à son hostellerie, de pousser de joyeuses exclamations et des jurons sonores.

Arrivé dans sa chambre, il tira d'un coffret des tablettes dont il arracha un feuillet sur lequel, lentement, réfléchissant, cherchant ses mots, il traça quelques lignes.

Puis, il plia cette missive, la scella et la remit à Landry.

— Ceci, dit-il, doit être remis en mains propres par toi-même à la princesse Jeanne d'Evreux.

Le tavernier fit un bond en arrière.

— A la princesse... balbutia-t-il.

— Jeanne d'Evreux, répéta fort paisiblement le capitaine, qui ajouta:

— Qu'est-ce qu'elle peut donc avoir de si terrifiant que te voilà blême, les lèvres tremblantes, les yeux hagards et les jambes prêtes à se dérober sous toi?

— Mais comment voulez-vous, messire, que je m'acquitte d'une semblable mission.

— Misérable truand, s'écria le capitaine d'une voix tonnante et en saisissant Landry par sa cape, auras-tu bientôt fini de te gaus-

ser de moi ; prends garde, ma patience est à bout... je sais ce que je sais, et quand je te charge de remettre ce pli à la princesse Jeanne d'Evreux, c'est que je te connais capable de le faire.

Sans répondre, le patron du *Chat-qui-Pesche* prit la lettre que lui tendait Buridan ; il la glissa sous sa cotte, puis sortit de la chambre, à reculons, surveillant d'un œil craintif le capitaine, comme s'il craignait de sentir un pied ou un poing s'abattre lourdement sur une partie quelconque de son individu.

— Viendra-t-elle ? murmura Buridan dès que la porte se fit refermée derrière Landry.

Et, accablé, il se laissa tomber sur une escabelle.

CHAPITRE XXXII

Où la Reine et son confesseur s'occupent d'Alix.

Pendant que l'oncle d'Alix se dirigeait lentement vers le Palais pour y accomplir, bien à contre-cœur, la mission dont l'avait chargé le capitaine Buridan, Marguerite de Bourgogne, soigneusement enfermée en son oratoire, conversait de façon fort animée avec son confesseur.

Guillaume Feutrier, au moment où nous entrons dans l'oratoire de la reine, paraissait ne pas être en accord complet avec sa royale pénitente ; la tête penchée sur sa poitrine, les mains croisées dans ses larges manches de bure, il gardait le silence, opposant une muette résistance aux prières comme aux ordres de Marguerite.

— Voyons, parle, dit soudain la reine d'une voix brève, mais dans laquelle perçait une vive émotion, répète-moi ce que te dit cette jeune fille.



Elle l'aime, dis-tu! exclama t-elle dans un hoquet hideux. (Page 444.)

— Mais ne savez-vous pas, Madame, que je suis son directeur spirituel?

— Eh bien!

— Vous me demandez de trahir les secrets de la confession.

— Pâques Dieu! s'écria Marguerite, le visage pourpre de colère

je ne suppose point que cette ribaude ne te parle jamais qu'en confession... donc, je t'écoute.

Le diacre gardait le silence, se recueillant.

— Et puis, insista Marguerite, tu en as trop dit déjà pour ne pas continuer. Si tu ne voulais point compléter tes confidences, à quoi te servirait-il de me raconter que cette Alix aimait... quelqu'un du palais.

Guillaume baissa la tête en signe affirmatif.

— Sais-tu bien, maître Feutrier, fit la reine en plongeant son œil ardent dans l'œil vitreux et terne de son confesseur, sais-tu bien que tout cela ne me paraît pas clair.

— Expliquez-vous, Madame, répliqua le diacre en réprimant un léger tressaillement.

— Ne m'es-tu point venu dire, il y a quelques jours que la prétendue nièce du tavernier du *Chat-qui-Pesche* aimait Philippe d'Aulnay?

— Je le reconnais, Madame.

— Plus récemment encore ne m'as-tu point dit que cette même Alix était à redouter à cause du serment fait par elle de venger la mort de celui qu'elle aimait?

— Je le reconnais également, Madame.

— Et aujourd'hui, tu viens me dire qu'elle aime... mais c'est donc une routière que cette fille-là.

Instinctivement, Guillaume jeta autour de lui un regard effrayé comme s'il eut craint de voir apparaître la sombre silhouette d'Orsini.

— Mais, Madame, cette... routière est la fille de l'homme le plus puissant du royaume, après vous.

— Eh bien! répliqua la reine d'un air de défi.

— Eh bien, je crains, Madame, que les murs n'aient des oreilles et je me permettrai de vous faire bien humblement observer combien c'est chose imprudente que d'attaquer un ennemi avant que de le tenir solidement garotté dans sa main.

Marguerite eut un léger sourire en laissant tomber sur le cafard un regard de mépris.

— Tu as peut-être raison; dissimulons donc et attendons... — mais tout cela ne m'explique pas...

— La chose est simple, et, en deux mots, vous l'allez comprendre; je me suis trompé complètement sur les sentiments de demoiselle Alix et lui ai prêté pour le seigneur Philippe des sentiments qu'elle avait...

Le diacre se tut.

Une lueur fauve brilla dans l'œil de Marguerite qui, dans un rugissement, s'écria :

— Pâques Dieu! maître Guillaume, me penses-tu donc si sotte que malgré tes réticences, je n'aie pu deviner de qui il s'agissait? Allons, ce nom! c'est de ta bouche même que je veux l'entendre.

Le visage du moine se contracta en une horrible grimace.

— Mais, Madame, balbutia-t-il, je vous jure par saint Grégoire que je ne sais...

— Dis donc plutôt que tu crains ma colère; ton épouvante même, si j'avais seulement des soupçons, les transformerait en certitudes.

Et Marguerite, dans un geste furieux, dressa en l'air son poing crispé dont elle menaça un ennemi invisible.

— Cette ribaude! fit-elle en grinçant des dents.

— C'est la... fille du seigneur Orsini, Madame, dit timidement Guillaume Feutrier.

Ce nom ne fit qu'augmenter l'irritation de Marguerite.

— Sa fille! tu as raison de me le rappeler, Guillaume; je venais encore de l'oublier. Sa fille!... et comme le père s'est trouvé sur ma route, j'y vais aussi rencontrer l'enfant... Pâques Dieu! Vois-tu bien, Guillaume, c'en est déjà trop; le père m'a su rogner mes griffes royales; je suis ici sous sa domination, obligée à tout instant de courber la tête et tandis qu'il touche à ma couronne, sa fille viendrait encore me toucher au cœur! Quoi! je ne suis quasiment plus reine, de par la volonté du père, et je cesserais d'être femme par le caprice de l'enfant... C'en est trop, te dis-je... c'en est trop... il faut rompre... mais comment.

Elle laissa tomber sa tête sur la paume de sa main, et, les yeux

fixés droit devant elle, perdus dans une muette contemplation, elle réfléchit.

Un moment elle murmura, mais si bas, que Guillaume, quelque désir qu'il en eût, ne put l'entendre :

— Il faut que cela cesse; ne me tient-il pas pantelante sous ses griffes crochues, toujours prêt à me déchirer à la première velléité de révolte.

Puis, redressant la tête et regardant fièrement le diacre, elle reprit d'une voix lente :

— Et... elle est belle, n'est-ce pas?

Une furtive rougeur colora les pommettes livides de Guillaume.

— Admirablement belle, répliqua-t-il d'une voix oppressée.

— Et elle l'aime?... tu en es certain, elle l'aime?

Le diacre pinça les lèvres, hésita un moment, puis riposta, mais à voix basse :

— Follement.

— Et lui... Gaulthier... mon Gaulthier... l'aime-t-il?

— Je ne sais, répondit-il.

Marguerite poussa un long soupir de satisfaction, et ses lèvres se desserrèrent dans un sourire plein de langueur.

Mais, soudain, elle se redressa, l'œil sanglant, la bouche convulsée et frangée d'une légère écume, les mains crispées

D'un bond, elle fut vers le diacre, qu'elle saisit nerveusement aux poignets.

— Elle l'aime, dis-tu! exclama-t-elle dans un hoquet hideux.

— Oui, balbutia Feutrier, quelque peu effaré par l'attitude de Marguerite.

— Tu m'en fais serment, n'est-ce pas? demanda-t-elle; car, si tu me trompais, malheur à toi.

Un léger tremblement agita les membres du diacre.

— Mais, sur ma part de paradis, je vous dis la vérité, Madame, murmura-t-il; par le grand saint Grégoire, je vous le jure.

— Elle mourra, hurla Marguerite dans un accès de rage folle; elle mourra, te dis-je, elle mourra!

Et, brisée par sa fureur même, elle se laissa tomber sur son siège, épuisée.

Cette menace produisit sur Guillaume un effet diamétralement opposé à celui qu'on en eût pu attendre; elle calma subitement ses terreurs et lui rendit tout son sang-froid.

Alix, mourir! mais ce n'était point là le but qu'il visait, lui dont tous les efforts, au contraire, tendaient à posséder la jeune fille.

Était-ce donc là que devait aboutir cette trame si habilement ourdie et dans laquelle il voulait faire tomber à la fois et la fille et le père, pour satisfaire du même coup son ambition et sa hideuse passion.

En éveillant la jalousie de la reine contre Alix, le diacre n'avait eu qu'une pensée : se faire livrer la jeune fille; mais il la voulait vivante et non à l'état de cadavre.

Aussi résolut-il de ramener Marguerite à une juste mesure.

— Madame, dit-il d'un ton froid, et, puisant dans l'amour qu'il éprouvait pour la jeune fille le courage et le calme nécessaires, je ne reconnais plus en vous la reine forte et vaillante que j'ai connue jusqu'à ce jour; la colère vous aveugle et vous fait perdre toute prudence.

— Eh! Pâques Dieu! ai-je besoin de rien céler devant toi. Ne connais-tu pas mon amour pour Gaulthier d'Aulnay?

— Vous vous méprenez, Madame, au sens de mes paroles; je comprends fort bien et votre douleur et votre colère; mais je pense aussi que demoiselle Alix est la fille du maître mire, que celui-ci la veut heureuse, qu'il est puissant et qu'il serait peut être téméraire, sans aucun profit, de l'acculer ainsi qu'un fauve en sa tanière. Mettre à mort demoiselle Alix! mais, par saint Grégoire! savez-vous bien, Madame, que vous pourriez y perdre votre couronne, et je ne suppose pas que ce soit là le but que vous poursuivez.

Tout en parlant il posait son regard froid et sans éclat sur Marguerite dont la surexcitation, à ces paroles, se calma comme par enchantement.

— Que faire alors? murmura-t-elle, se laissant tomber sur ses coussins avec accablement... je ne puis cependant pas supporter les visées amoureuses de cette fille!

Guillaume s'avança vers Marguerite et, se tenant debout devant

elle, un moment il garda le silence, pesant prudemment dans son esprit les mots qu'il allait prononcer.

— Moi non plus, dit-il enfin, je ne veux pas qu'elle l'aime, moi non plus, je ne veux pas qu'elle soit à personne... autre qu'à moi.

A ces mots, la reine tressaillit et, relevant la tête, fixa curieusement le visage blême du diacre sur lequel cette révélation forcée avait fait monter une légère rougeur.

Un moment la surprise l'emporta sur l'accablement auquel elle était en proie.

— Pâques Dieu! dit-elle sans pouvoir réprimer un sourire, tu me vois tout esbaubie; en vérité! je ne te croyais pas capable...

— Je l'aime, Madame, je l'aime depuis longtemps, je l'aime avec fureur, et vous devez savoir les tortures épouvantables que vous fait supporter une passion non satisfaite.

La bouche de Marguerite se pinça cruellement.

— A ton aise, dit-elle après une pause; la fille te plaît et tu la veux?

Guillaume répondit par un geste plein d'éloquence.

— Soit; je ne vois aucun inconvénient à ce qu'elle t'appartienne, au contraire, puisque cela la supprimera de ma route.

Le diacre se précipita sur la main de la reine et y déposa, en signe de reconnaissance, un respectueux baiser.

Marguerite fronça les sourcils au contact des lèvres de l'ignoble personnage; elle retira sa main et d'une voix nonchalante demanda:

— Mais quels moyens comptes-tu employer?

— Des moyens, Madame, répondit Feutrier d'un air plein de mystère, qui, tout en servant mon amour, vous rendront vis-à-vis du père la situation indépendante à laquelle par votre rang vous avez droit; des moyens qui vous permettront de mettre enfin le pied sur la gorge de cet Italien maudit.

— En vérité! s'écria Marguerite en se dressant sur ses coussins, attentive; et sans qu'il puisse faire rébellion?

— En lui faisant, au contraire, implorer votre clémence.

Le visage de la reine devint radieux un moment; puis, soudain se rembrunit.

— Mais lui, demanda-t-elle à voix basse, lui, mon Gaulthier?

— J'ai moyen de l'amener à vos pieds.

— Oh ! puisses-tu dire vrai ! parle, parle.

— Vous oubliez, Madame, que j'aime demoiselle Alix.

— Et que tu la veux, continua Marguerite.

— Par cela même, ne mets-je pas le comble à vos deux désirs les plus ardents en vous vengeant d'Orsini dont j'enlève la fille, en vous assurant l'amour de Gaulthier du chemin duquel je supprime une femme dangereuse pour votre amour.

— Mais, comment t'y prendras-tu?

— J'ai besoin que vous me juriez de me donner demoiselle Alix, envers et contre tous.

— Par la sainte messe, je le jure, répondit Marguerite dont la voix vibra.

— En ce cas, signez-moi donc ce parchemin qui me donne plein pouvoir; cela fait, je vous mettrai au courant de mes intentions.

Et le diacre tirant de son aumonière un parchemin plié en quatre, l'ouvrit et le mit sous les yeux de Marguerite de Bourgogne.

D'un regard rapide, celle-ci en parcourut le contenu, puis, froidement et sans que son visage trahît la moindre émotion :

— Parle d'abord, dit-elle, et me donc ton moyen ; je ne veux signer qu'après.

Guillaume Feutrier fronça légèrement les sourcils, réfléchit quelques secondes ; puis se penchant à l'oreille de la reine :

— Écoutez, dit-il. . . . .

. . . .

Longtemps il parla, faisant de grands gestes, entrant dans les détails les plus minimes et jetant sur Marguerite un regard en dessous, afin de surprendre sur sa physionomie, une marque d'approbation quelconque.

Mais Marguerite demeurait impassible.

Enfin le diacre se tut.

Alors, la reine, ferma les yeux, refléchissant, tandis qu'un léger tremblement agitait ses lèvres.

— Donne-moi ton parchemin que je le signe, dit-elle après un court silence.

Puis le lui tendant.

— Tiens, fit-elle en lui jetant un regard terrible; mais souviens toi que ce même parchemin, si tu en fais un tout autre usage, peut te mener à la torture. Maintenant, va-t-en.

Un instant après, le diacre tout joyeux sortait du palais sans remarquer, tellement son contentement était grand, qu'il venait de coudoyer, venant en sens inverse, le cabaretier du *Chat-qui-Pesche.*

CHAPITRE XXXIII

De l'intéressante conversation que Jeanne d'Évreux eut avec Buridan.

La princesse Jeanne d'Evreux, nonchalamment étendue sur un lit de repos écoutait, d'une oreille distraite, les nouvelles du palais et de la ville que lui contait un gentil page assis à ses pieds sur un carreau de velours.

L'attention de la princesse était en effet fort attirée par le miroir d'argent poli dans lequel elle contemplait son admirable visage.

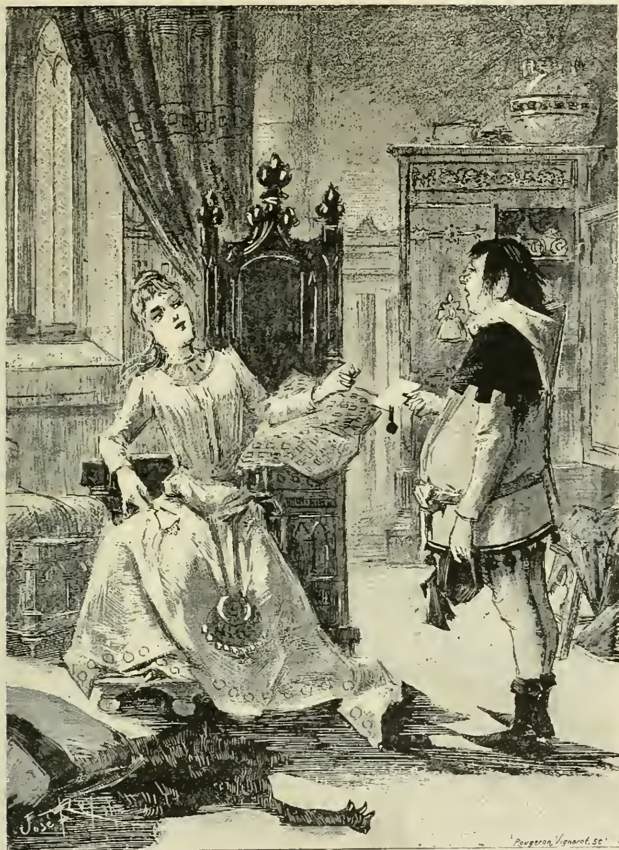
A plusieurs reprises, elle avait passé ses doigts sur sa joue droite, au bas de laquelle une large ligne rosée trancha sur la pâleur mate de la peau.

— Le bandit! murmura-t-elle, que ne le tiens-je là sous ma main! je le voudrais faire expirer dans les souffrances les plus épouvantables.

Puis s'adressant au page.

— Julien, dit-elle avec un sourire enchanteur, comment me trouves-tu ce matin?

L'enfant rougit jusqu'au blanc des yeux.



Je suis chargé, noble dame, dit-il en tendant la missive à Jeanne d'Évreux. (Page 451.)

— Plus belle que Notre-Dame la Vierge, Madame, répondit-il tout tremblant.

— Et cette cicatrice? ajouta-t-elle, la voit-on beaucoup.

— Un peu moins aujourd'hui, mais...

— Mais?...

— Le jour de la cérémonie des funérailles du sire Philippe d'Aulnay, l'émotion vous avait-elle rendue plus pâle que d'habitude, car on eut dit comme une tache de sang.

Jeanne d'Evreux fronça le sourcil et laissant tomber son miroir, elle lui dit d'une voix dépitée.

— Julien, vous n'êtes qu'un sot et pouvez vous retirer.

Affligé par cette mauvaise humeur dont il ne pouvait comprendre la cause, le page sortit à pas lents de la pièce, laissant la princesse en proie à des réflexions moins que gaies.

Le souvenir de cet homme avec lequel elle avait passé à la tour de Nesle cette nuit si agitée, la troublait d'une étrange façon.

Par moments même elle se demandait, dans l'impossibilité où elle était d'analyser les sentiments qui s'agitaient dans son âme, si elle redoutait de voir apparaître devant elle l'homme qui lui avait fait au visage cette marque infamante ou bien si elle regrettait de ne pouvoir plus espérer les caresses brûlantes et les paroles enivrantes de ce hardi cavalier.

Soudain le page entra.

— Madame, dit-il, un homme est là qui sollicite de Votre Altesse la grâce d'une audience particulière.

— Un homme! dis-tu, répliqua la princesse d'un air hautain, quelle espèce d'homme?

— Il prétend se nommer Landry et être le maître du *Chat-qui-Pesche.*

Jeanne d'Evreux était fort étonnée.

— Landry, répéta-t-elle comme cherchant dans ses souvenirs, le *Chat-qui-Pesche;* je ne connais pas tout cela... renvoie cet homme.

— Il m'a prié de vous dire, fit le page, que le *Chat-qui-Pesche* était un cabaret qui se trouve précisément en face la tour de Nesle.

La princesse eut grand'peine à retenir le cri prêt à s'échapper de ses lèvres.

— Qu'il entre! balbutia-t-elle en proie à un étonnement plein de trouble.

Peu d'instants après Landry était introduit.

Dès qu'il se fut assuré par un rapide regard jeté autour de lui,

qu'ils étaient bien seuls, le cabaretier défit les aiguillettes de son surcot et en tira le parchemin que lui avait remis Buridan.

— Je suis chargé, noble dame, dit-il en tendant la missive à Jeanne d'Evreux, de vous remettre ceci en grand mystère.

L'étonnement de la princesse s'accrut encore.

Un moment elle tourna entre ses doigts le pli, en l'examinant sous toutes ses faces, cherchant à deviner quel pouvait bien être l'auteur de cette correspondance ; mais l'écriture lui était inconnue; quant au scel, il ne lui apprit rien, car il ne portait ni emblèmes ni armoiries.

— Que signifie ceci ? maître Landry, demanda-t-elle en s'efforçant d'affermir sa voix ; je ne sache point qu'il soit d'usage d'en user ainsi avec une princesse du sang.

L'oncle d'Alix fit un geste signifiant qu'on ne pouvait s'en prendre à lui, qu'il n'était pour rien dans tout cela.

Puis voyant Jeanne s'abîmer, songeuse, dans ses réflexions, et froisser sans l'ouvrir, le parchemin.

— Si j'osais, Madame, fit Landry timidement, je conseillerais à Votre Altesse d'ouvrir ce pli; sans doute elle y trouvera l'éclaircissement du mystère qui semble l'intriguer si fort.

Un sourire contraint plissa les lèvres de la princesse qui, à regret, brisa le scel et jeta les yeux sur les premières lignes.

Soudain, elle pâlit, et de ses mains tremblantes, la lettre de Buridan faillit s'échapper.

— Lui! lui! murmura-t-elle d'une voix étouffée.

Puis sentant peser sur elle les regards curieux et indiscrets de Landry, elle fit un effort surhumain pour reprendre possession d'elle-même, et poursuivit la lecture du parchemin.

Voici ce qu'il contenait :

« Belle et noble dame,

« Vous souvient-il encore d'une soirée toute proche dans laquelle « avec maints baisers vous daignâtes élever jusqu'à vous un galant « capitaine de fortune? Si vous en avez gardé au fond du cœur le « souvenir aussi vivant que vous en avez conservé l'empreinte

« fraîche et visible sur votre joue, vous ne voudrez point refuser
« un entretien de quelques instants à celui qui se meurt d'amour
« pour vous. Ce soir donc, venez seule au charnier des Innocents
« et à la porte du cloître Sainte-Opportune, vers l'heure de nonnes,
« vous rencontrerez seul également le beau capitaine qui atten-
« dra sa Jeanne. »

Atterrée, presque sans souffle, la princesse demeurait inerte sur son siège, sentant sa raison l'abandonner et son sang se figer dans ses veines.

Ainsi donc, ses pressentiments ne l'avaient point trompée.

Cet homme était bien vivant! cet homme l'avait reconnue et maintenant il la tenait en son pouvoir.

Et, elle le sentait bien, ce n'était point là un intrigant ordinaire, un coureur d'aventures qu'on pût contenter en lui jetant quelque place accompagnée de quelque argent.

Non, cet homme était véritablement fort et en outre audacieux, comme le prouvait cette lettre menaçante qu'il osait lui envoyer jusqu'en son palais.

Quelques instants, à demi-pâmée sur les coussins de son fauteuil, Jeanne sentit des idées sans suite s'agiter en son cerveau; même à un moment il lui sembla que son crâne allait se fendre, tellement terrifiantes étaient ses réflexions.

Peu à peu, cependant, le calme lui vint, et avec le calme la faculté de réfléchir.

— Les misérables brutes! murmura-t-elle, ils ne l'ont pas tué!... Que servent toutes les précautions d'Orsini et de Guillaume Feutrier?... Je suis à sa merci.

Elle se tut; car, relevant la tête, elle venait d'apercevoir Landry qui, planté sur ses jambes devant elle, la considérait bouche bée.

D'un geste elle le congédia; puis, quand elle fut seule, elle se leva, et, pour calmer son énervement, se mit à marcher dans son appartement.

Soudain elle s'arrêta comme sous l'empire d'une pensée nouvelle; son front s'éclaira et un sourire mauvais courut sur ses lèvres.

— Mais je ne suis pas seule, fit-elle avec un éclair dans les yeux, Blanche et Marguerite se trouvent comme moi compromises et à la discrétion de cet homme... Il l'ignore, c'est vrai, car comment saurait-il?... Sans cette maudite cicatrice à la joue, m'aurait-il reconnue, l'autre jour, à Notre-Dame?.

Elle refléchit un moment.

— Si j'informais Marguerite; elle est de bon conseil, et peut-être... non, toutes réflexions faites, j'agirai seule, et seule je saurai me sauvegarder.

Elle relut une seconde fois, avec attention, pour bien se pénétrer du rendez-vous qu'elle contenait, la missive de Buridan; puis, allumant une cire, elle approcha de la flamme le parchemin, dont elle brûla jusqu'à la dernière parcelle.

Le reste de la journée s'écoula lentement, pleine d'angoisse et d'appréhension pour la princesse.

Aussi, lorsque le sablier marqua huit heures, poussa-t-elle un soupir de soulagement, tellement il lui tardait d'être à ce rendez-vous, et de connaître le sort qui lui était réservé.

Les fêtes à la tour de Nesle l'avaient familiarisée avec les sorties nocturnes; aussi ce fut sans hésitation comme sans émotion, qu'après avoir, sous prétexte d'indisposition légère, fait défendre sa porte, elle se glissa à travers les couloirs et les galeries, jusqu'à la poterne du bord de l'eau, par laquelle elle sortit.

Un moment, elle s'arrêta, sondant du regard l'ombre épaisse qui l'enveloppait, prêtant l'oreille au moindre bruit. Enfin, tout lui paraissant tranquille, elle suivit la berge jusqu'au Pont-aux Meuniers.

Arrivée là, elle enveloppa sa bouche de ses deux mains, en forme de porte-voix, et poussa un appel craintif auquel dans l'ombre, une autre appel répondit.

— Est-ce vous, Tristan? demanda Jeanne d'une voix tremblante.

— Oui, Madame.

— En ce cas, approchez votre barque, car la demie de huit heures vient de tinter.

Un bruit de rames se fit entendre et Tristan le Roux accosta.

— Où faut-il vous conduire, Madame, demanda-t-il, lorsque la princesse eut embarqué.

— Traversez en face, droit devant nous.

Quelques minutes après, Jeanne d'Évreux, débarquée sur l'autre rive de la Seine, s'éloignait rapidement, tandis que Tristan enveloppé dans son manteau, et étendu au fond de la barque, attendait philosophiquement.

En avance au rendez-vous qu'il avait fixé à la princesse, Buridan se tenait depuis un quart d'heure embusqué dans une crevasse de la muraille d'enceinte du charnier des Innocents.

A vrai dire, il n'avait qu'un médiocre espoir dans la réussite de la lettre qu'il avait écrite à Jeanne d'Évreux, et qu'une confiance plus médiocre encore dans la façon plus ou moins scrupuleuse dont la princesse se conformerait à ses recommandations.

Pendant toute la journée le capitaine s'était anxieusement posé une double question.

Jeanne viendrait-elle?

Viendrait-elle seule ou accompagnée de façon à se débarrasser une bonne fois d'un homme qui représentait pour elle un danger si considérable.

C'est pourquoi, autant par impatience que par prudence, Buridan avait devancé l'heure fixée par lui et au lieu de se poster à la porte du cloître Sainte-Opportune, il s'était mis en embuscade à une vingtaine de pas de là, dans une sorte de trou d'où, parfaitement caché lui-même, il pouvait à merveille surveiller les allures de la princesse, si elle venait.

La lune, dégagée de nuages, brillait précisément d'un vif éclat et allait rendre très facile l'examen du capitaine.

Soudain, dans la nuit, la cloche du cloître tinta lentement les neuf coups de nonnes.

Buridan aperçut au loin une silhouette qui semblait se diriger de son côté.

— Ce doit être elle, pensa-t-il joyeusement; mais ne bougeons d'ici avant de nous être assuré qu'elle est bien seule.

Et il s'effaça encore davantage dans le trou de muraille qui lui servait de cachette, fixant un œil ardent sur Jeanne d'Évreux et

écoutant d'une oreille attentive si quelque bruit suspect ne lui décèlerait pas une trahison.

La princesse marchait avec précaution, s'arrêtant à chaque pas pour jeter autour d'elle des regards inquiets et ne reprenant sa route que lorsque son émoi s'était calmé.

Arrivée sur la place, elle s'arrêta brusquement, puis, sans hésitation, se dirigea vers le cloître Sainte-Opportune dont le portail faisait un trou noir dans la façade de l'édifice éclairée par les rayons de la lune.

— Personne, dit-elle à haute voix pour avertir de sa présence celui qui lui avait donné rendez-vous, l'exactitude devrait, ce me semble, être une vertu de gentilhomme.

Elle se retourna, entendant derrière elle un bruit de pas.

C'était le capitaine qui, rassuré aussi bien par l'allure de Jeanne d'Évreux que par le silence complet régnant aux alentours, était sorti de sa cachette.

Arrivé devant la princesse, Buridan s'arrêta et enlevant galamment son chaperon, il s'inclina.

Puis relevant la tête, il fixa sur elle ses yeux brillants et lui dit d'une voix où le respect était quelque peu mélangé d'ironie :

— N'ayez crainte, noble et belle dame, je suis l'homme qui vous attend. S'il vous plaît prendre mon bras et m'accompagner jusqu'à mon logis, nous pourrons y converser plus à l'aise des choses intéressantes et graves qui m'ont contraint à vous demander cet entretien. Me souvenant d'ailleurs de l'aimable réception que vous me fîtes l'autre soir, j'ai pris soin de faire préparer quelques menues friandises du genre de celles qu'affectionnent les femmes et surtout les princesses.

— Silence, messire, fit Jeanne effrayée.

Puis elle ajouta avec hauteur :

— Voilà un dernier mot prononcé bien imprudemment et qui me ferait croire que vous n'êtes point un gentilhomme, mais bien un félon d'amour.

— Ventredieu, belle dame, exclama Buridan joyeusement, félon d'amour, me semble un peu exagéré ; car il me semble que l'épithète s'adresserait plus justement à vous qu'à moi... mais je recon-

nais que vous avez raison et qu'il est imprudent de prononcer en plein air de semblables paroles.

— Voici mon poing, messire, fit la princesse, conduisez-moi vivement, car j'ai hâte d'en finir et de retourner au palais où mon absence peut être remarquée.

— Bast! répliqua Buridan, on ne s'en apercevra pas plus, que l'on ne s'en aperçoit lorsque vous êtes en nuictée d'amour à la tour de Nesle.

— Messire, demanda Jeanne d'Évreux pleine de colère, est-ce pour me dire ces choses que vous m'avez fait venir? Vous êtes bien audacieux.

— Pardon, Madame, je n'ai pas fait la guerre pendant vingt ans sur les champs de bataille de l'Europe pour redouter quoi ou qui que ce soit; mais n'ayez crainte, je veux encore, comme l'autre soir, baiser vos blanches mains, vos lèvres purpurines et me mirer dans vos beaux yeux; oui, je veux un pendant à notre belle nuictée d'amour, mais en un lieu plus paisible.

Les souvenirs voluptueux évoqués par le capitaine firent tressaillir la princesse dont les appréhensions se fondirent en un désir d'amour.

Tantôt devisant, tantôt réfléchissant, le couple arriva par un réseau compliqué de rues tortueuses et sombres devant l'*Églantier-d'Or*.

Quelques instant après, Jeanne d'Évreux était assise, aux côtés de son hôte, devant une table élégamment servie et couverte de tous les mets recherchés et de toutes les friandises compliquées dont les seigneurs de cette époque étaient fort friands.

— Nous voici seuls, dit Buridan en rabattant sa capuce et en montrant avec quelque orgueil son beau visage mâle et énergique aux yeux énamourés de sa compagne, nous voici seuls et je veux encore vous parler d'amour.

Et d'un bras caressant, entourant la taille de Jeanne, il l'attira contre sa poitrine.

A ce contact, elle sentit un frisson voluptueux lui courir par tout le corps et, demi pamée d'aise, elle s'abandonna.

Un instant leurs lèvres s'unirent.



Un instant leurs lèvres s'unirent. (Page 456.)

— Me gardez-vous encore rancune, ma toute belle, murmura Buridan, de cette marque d'amour, trop violente, peut-être, que je vous fis au visage.

Et comme la princesse ne répondait pas, il ajouta d'un ton malicieux :

— Ne m'a-t-elle pas permis de vous reconnaître et de vous donner ce rendez-vous?

— C'est vrai, fit languissamment Jeanne, dont les doigts, dans un mouvement machinal, égrénaient une magnifique grappe de raisin.

— Et ne vous semble-t-il pas, mon adorée, que pour moi comme pour vous, il est préférable que je sois céans au lieu de rouler au fond de la Seine.

Jeanne tressaillit, et se redressant un peu :

— Encore ce souvenir, dit-elle d'une voix ennuyée.

— C'est qu'il me ramène forcément à une des causes qui m'ont fait solliciter de vous, cette entrevue.

Ces mots rendirent à la princesse un peu de sang-froid; se dégageant de l'étreinte de Buridan, elle s'éloigna de lui et lui jeta un regard où l'inquiétude remplaçait le tendre sentiment dont elle était remplie tout à l'heure.

— Que voulez-vous dire, messire? balbutia-t-elle.

— Certes, les choses d'amour sont fort agréables et c'était assurément dans le but d'en parler... un peu que je vous ai mandée; malheureusement elles ne jouent dans l'existence qu'un rôle secondaire et l'intérêt, le hideux intérêt est là, qui va nous prendre une bonne partie de ce temps que j'eusse tant voulu consacrer exclusivement à un entretien plus doux.

Ces paroles prononcées d'un ton mordant et railleur firent froncer les sourcils de la princesse qui comprit combien grande avait été son erreur première.

Le dépit de s'être trompée à ce point l'irrita plus encore que ne l'inquiéta la perspective de ce que son compagnon allait lui dire.

Blessée dans son amour-propre de femme, en sentant combien l'amour était éloigné du cœur de cet homme, elle puisa dans sa colère la force nécessaire pour soutenir vaillamment le duel qui allait s'engager entre elle et le capitaine.

Si elle eût pu fuir, peut-être l'eût-elle fait, car il était facile de deviner qu'il ne pouvait de tout cela rien ressortir de bon pour elle.

Mais elle était acculée, prise au piège et à l'entière discrétion de Buridan; elle sentit alors bouillonner dans ses veines le sang royal dont elle était issue, et elle fit face à l'ennemi, résolue à se défendre vaillamment.

Buridan à demi tourné vers elle, le coude appuyé sur la table, la tête dans la main, la considérait, souriant des sentiments multiples qu'il voyait s'agiter dans son âme.

— Certes, fit-il enfin, d'un ton léger, il est fort désagréable de passer sans transition aucune de l'amour à la raison; mais, encore une fois, excusez-moi, car la faute en est surtout au temps qui nous est compté, et dont il me faut profiter.

D'un air insouciant, Jeanne écoutait ses paroles, attendant la suite.

— Franchement, chère princesse, je veux vous parler à l'aise et vous prouver que, quelques raisons que j'en aie, je ne suis point votre ennemi, et veux être, bien au contraire, votre amant, si vous le voulez bien, et votre ami, quand vous m'autoriserez à vous le prouver.

Il sourit, voyant qu'elle le considérait avec défiance.

— Vous n'avez pas confiance en moi? dit-il.

— Ne suis-je point à votre discrétion? répondit-elle avec amertume.

— Ne suis-je pas également à la vôtre, répliqua-t-il; vous savez que je m'appelle le capitaine Buridan et que je loge à l'*Eglantier-d'Or*; vous en faut-il connaître davantage pour me faire saisir dès demain et jeter en quelque cachot ?

L'œil de Jeanne eut un éclair que Buridan surprit.

Un moment il demeura pensif.

— Si j'agis ainsi franchement avec vous, ma chère âme, dit-il enfin, c'est que j'ai un service à réclamer de vous.

Jeanne eut un geste surpris.

— Un service? murmura-t-elle.

— Oui, insista Buridan, un service; mais, auparavant que de vous faire connaître ce dont il s'agit, écartons, si vous le voulez bien, tout souvenir mauvais, toute arrière-pensée désagréable, mettons loyalement nos mains l'une dans l'autre et faisons la paix.

Sous ses longs cils soyeux, la princesse lui jeta un rapide regard cherchant à deviner ce que cachaient ces paroles.

— La paix, répliqua-t-elle d'un air langoureux, en laissant tomber dans la main du capitaine, sa main fine et blanche, n'est-elle pas déjà faite? ne l'avons-nous pas signée tout à l'heure de nos baisers?

— C'est vrai, répondit Buridan d'une voix grave; mais je la veux, sérieuse, sincère, du fond du cœur et non du bord des lèvres; car j'ai de grands projets pour lesquels j'ai besoin de toutes les ressources de votre esprit et de toutes les forces de votre puissance.

Etonnée, Jeanne attendait que quelque parole nouvelle lui fît comprendre cet étrange langage.

— Mais, poursuivit Buridan, puisque vous affirmiez vouloir avec moi être en paix et traiter d'alliance, buvons donc à ce pacte.

Et, remplissant son gobelet jusqu'au bord, il le choqua contre celui de Jeanne d'Evreux, et le but ensuite jusqu'à la dernière goutte, tandis que la princesse trempait à peine les lèvres dans le sien.

Puis, passant la main sur son front, où perlaient quelques gouttes de sueur, il continua d'une voix où les copieuses libations mettaient un léger tremblement.

— Ventredieu! le ciel me garde de douter un seul instant de vos sentiments d'affection... mais en amour l'éloignement est chose funeste, et qui me pourrait affirmer que demain, vos sentiments seront les mêmes qu'ils sont en ce moment? C'est pourquoi je veux vous démontrer, qu'en dépit de votre alliance, je pourrais peser par la crainte sur votre volonté.

Ce disant, il la couvait d'un regard légèrement troublé tandis que ses lèvres s'entr'ouvraient dans un sourire vague.

Jeanne sentit son inquiétude première l'envahir tandis qu'un léger frisson lui secouait les membres.

— Que signifient ces paroles, messire? demanda-t-elle avec une feinte indifférence.

— Oh! c'est là une histoire que je vous veux conter par le menu; mais avant que de commencer, je désirerais connaître

quelle est votre influence sur l'esprit du seigneur Orsini, le conseiller de votre belle-sœur.

Stupéfaite de cette question à laquelle elle était loin de s'attendre, Jeanne demeura muette un moment.

— Mais, dit-elle avec hésitation, je vous avouerai franchement que non seulement j'ignore si mon influence sur cet Italien est considérable, mais je doute même que j'en aie une quelconque.

— Cependant votre parenté avec la reine Marguerite de Bourgogne doit assurément vous mettre à même d'imposer, dans une certaine mesure, vos volontés à Orsini.

Le visage de Jeanne d'Évreux s'éclaira soudain.

— J'y suis, dit-elle avec un petit rire joyeux, vous êtes ambitieux, vous avez entendu parler de la puissance de l'Italien et vous voulez ma protection auprès de lui pour quelque place...

— Point, ma chère princesse ; pour le moment du moins ce que j'ambitionne n'est point une place ; c'est plus facile ou plus difficile à obtenir, aussi ai-je recours à vous pour me faire arriver au but de gré... ou de force.

Jeanne fronça le sourcil.

— C'est la seconde fois, messire, dit-elle, que vous faites allusion à la dépendance dans laquelle vous prétendez me tenir ; je serais fort curieuse, s'il n'y avait indiscrétion, à avoir, à ce sujet, quelques renseignements.

— J'y vais venir; mais auparavant, sachez que j'ai de fortes raisons pour soupçonner le conseiller de la reine d'avoir fait arrêter et emprisonner un mien ami arrivé ces jours derniers à Paris.

— Et c'est la liberté de cet ami que vous sollicitez, demanda la princesse.

— Je n'oserais demander tant, car il faut que la justice suive son cours; mais je désirerais obtenir la faveur de l'entretenir quelques instants, et j'ai compté sur vous pour m'avoir cette autorisation.

— Rien ne me paraît plus simple, messire capitaine, répondit la princesse, et point n'est besoin pour cela d'agir par menace sur mon esprit.

— Il n'importe ; le caractère de la femme est changeant et,

pour mes projets, j'ai besoin de m'assurer la constance du vôtre. — Je vous ai promis une histoire, écoutez-moi :

Il était une fois trois femmes, toutes trois jeunes, belles, pleines de charmes et de passions; l'une des trois était reine, les deux autres princesses. Or, ces trois dames possédaient, paraît-il, des époux à elles données contre leur choix sans doute, ou dont les soins n'étaient point suffisamment satisfaisants? Toujours est-il qu'elles s'étaient réunies pour chercher en dehors de leur demeure royale, des plaisirs qu'elles ne trouvaient point au foyer conjugal. — C'était en un sombre lieu qu'elles se rendaient, la nuit, pour se livrer aux baisers d'amants de passage et lorsque l'aube faisait pâlir la lueur des cires, elles rejoignaient leur gîte, légères et insoucieuses, laissant derrière elles les cadavres de ceux aux caresses desquels elles venaient de se livrer... Excellent moyen, n'est-il pas vrai, pour s'assurer de la discrétion d'un amoureux?

La tête dans ses mains, la princesse écoutait, silencieuse.

— Or, poursuivit Buridan, il advint qu'un jour, une nuit plutôt, une de ces belles dames eut affaire à un galant cavalier qui, par un hasard miraculeux, put échapper à la tuerie. Mais avant que de s'enfuir de la pièce où il avait été enfermé comme dans un tombeau, il reçut dans ses bras un jeune homme tout pantelant, fuyant les assassins qui venaient de le percer de coups mortels. Avant que de trépasser, ce jeune homme, l'amant d'une des dames, assurément, put échanger avec le galant cavalier quelques mots et même écrire de son propre sang sur un feuillet qu'il mourait, assassiné par...

Jeanne s'était levée, terrifiée, les traits convulsés, les mains crispées et tout le corps agité par un tremblement nerveux.

Elle étendit les bras vers le capitaine dans un geste suppliant.

— Non, murmura-t-elle, ce n'est point possible, n'est-ce pas? dites que ce n'est pas vrai, que ce que vous venez de me conter est une histoire inventée par vous pour m'épouvanter et m'obliger à servir vos desseins.

Buridan avala d'un trait un nouveau gobelet.

— Une histoire! exclama-t-il, ventre-dieu! comme vous y allez, la belle! mais votre trouble lui-même prouve que ce que je viens de vous narrer est l'exacte vérité... et vous le savez bien.

— Mais ce mot, ce mot, balbutia la princesse, cet homme vous l'a-t-il vraiment écrit ?

Pour toute réponse le capitaine défit son pourpoint, en tira la lettre du malheureux Guidomare et l'agita triomphalement aux yeux de Jeanne sur qui elle produisit le terrifiant effet de l'épée flamboyante de l'ange de l'apocalypse.

La princesse se recula de quelques pas, puis, inconsciemment, n'écoutant que l'instinct de la conservation qui lui montrait dans ce parchemin un danger terrible, elle se ramassa comme une bête fauve et se précipita, prompte comme l'éclair, sur Buridan.

Mais celui-ci avait deviné le mouvement; il étendit le bras, et saisissant Jeanne au poignet, il la força à s'asseoir ; puis plaçant la lettre devant elle, à plat sur la table.

— Tenez, regardez, ma belle princesse, si ce n'est point du sang avec lequel ces caractères sont tracés, et ces caractères eux-mêmes ne les lisez-vous pas clairement, bien que le frisson de la mort ait secoué la main qui les a écrits... voyez, ce malheureux voulait que sa mort fût vengée ; mais ne sachant à qui attribuer sa mort, il a laissé en blanc le nom de la douce compagne qui le faisait égorger.

Jeanne fixait sur le fatal parchemin des yeux remplis d'horreur et d'épouvante.

Buridan se redressa, pliant soigneusement le feuillet qu'il glissa sur sa poitrine à sa place première.

— Comprenez-vous, maintenant, Madame, dit-il d'une voix mordante, comment je vous tiens dans ma main ; j'ai fait serment à Guidomare que si le hasard me faisait échapper de la Tour de Nesle, j'inscrirais sur ce parchemin le nom d'une des trois femmes qui s'y trouvaient ce soir-là ; je vous ai retrouvée grâce à la marque que j'avais eu la précaution de vous faire au visage; c'est avec votre nom que je vais remplir ce blanc.

Jeanne avait glissé à terre et de ses deux mains entourait les genoux de Buridan.

— Non, supplia-t-elle, grâce, pitié ! Vous n'aurez pas ce courage ; je vous en conjure, rappelez-vous ces heures d'amour passées ensemble, rappelez-vous mes lèvres posées sur les vôtres ! rappelez-vous... mais je vous aime, je vous aime... cette nuit-là

même je vous aimais déjà; si vous ne m'aviez marquée, je vous aurais épargné. — Je vous jure, Buridan, que le premier vous avez fait battre mon cœur... par pitié ne me perdez pas.

Buridan la regardait, jouissant intérieurement de cette humilité, de cet abaissement.

— Il me faut cependant, dit-il, après un court silence, mettre un nom à cette place laissée vide. Il le faut, Jeanne, car vous comprenez bien que ce parchemin, c'est ma sauvegarde, c'est ma force; non seulement il servira peut-être à conjurer les dangers qui menacent ma vie, mais encore il affermira ma volonté pour la réussite des projets que j'ai en tête. Vous voyez donc bien qu'il me faut un nom et comme je ne connais que le vôtre, c'est le vôtre que j'y vais mettre.

Et tirant à nouveau le parchemin de son pourpoint, il alla dans un coin chercher une écritoire; lentement il la posa sur la table, y trempa une plume d'oie et s'apprêtait à écrire, lorsque Jeanne, qui suivait ses mouvements d'un œil terrifié, jeta un cri.

— Attendez, murmura-t-elle, n'écrivez point avant de m'avoir dit les dangers que vous redoutez; peut-être les connaissant pourrais-je les conjurer, car je suis puissante, et de plus votre alliée.

Et sa main se posait sur le poignet du capitaine.

— Mon alliée! fit Buridan avec un léger sourire; c'est vrai, vous m'avez promis alliance et amitié; mais en une nuit, sait-on ce qui peut se passer dans l'esprit d'une femme; et si vous ne me saviez en possession de ce parchemin, êtes-vous bien certaine vous-même de ne point céder à la tentation de me faire arrêter demain matin.

Jeanne eut un geste énergique de dénégation.

— Eh! continua-t-il, je suis sûr qu'en ce moment vous êtes de bonne foi; mais la nuit porte conseil et je suis non moins sûr que ces conseils me seraient défavorables, c'est pourquoi je prends mes précautions.

Et dégageant son poignet, il trempa de nouveau sa plume dans l'écritoire.

Affolée, Jeanne sentait sa raison l'abandonner; fébrilement elle passa à deux reprises différentes la main sur son front.



De rage, elle le mordit au poignet. (Page 468.)

Puis, tout à coup :

— Voyons, dit-elle, puisque ni mes promesses ni mes supplications ne peuvent vous attendrir, j'arriverai peut-être par le raisonnement à vous convaincre. — Il vous faut, m'avez-vous dit, obtenir d'Orsini l'autorisation de voir votre prisonnier et, pour cela, vous croyez nécessaire de me perdre...

— Mais ce parchemin ne me quittera pas, objecta Buridan.

— ... En mettant mon nom sur ce parchemin ; mais si, au lieu du mien, vous en écriviez un autre.

Buridan tressaillit.

— Celui d'une plus haute et plus puissante que moi, d'une autre dont la protection et le concours vous seront autrement utiles que ne vous le seront ma protection et mon concours à moi.

Ce disant, elle dardait sur le capitaine des yeux pleins d'anxiété.

— Quel nom dois-je donc écrire à cette place ? demanda-t-il avec un léger tremblement dans la voix.

— Celui d'une de mes compagnes de débauche, de celle qui nous a entraînées, ma sœur Blanche et moi, dans la voie fatale que nous suivons, de celle que je hais et que je suis obligée de craindre.

— Son nom, son nom, balbutia Buridan.

— La reine de France, Marguerite de Bourgogne.

— Elle ! exclama Buridan, elle ! Ventredieu ! je m'en doutais; mais je suis heureux de m'entendre confirmer mes soupçons par vous. Ah ! Jeanne, ma Jeanne adorée, voilà un nom qu'il me faudra payer de bien des caresses et de beaucoup d'amour.

Et, attirant à lui la jeune femme dont le visage rayonnait de satisfaction, il la baisa furieusement sur les lèvres.

— Eh ! bien, fit la princesse en se dégageant de cette étreinte, ce nom ne l'écrivez-vous pas ?

— Certes, oui, dit-il.

Mais au moment de tracer sur le parchemin le nom de Marguerite de Bourgogne, il s'arrêta, laissant sa plume en suspens, pour suivre une pensée qui venait de surgir en son cerveau.

Un sentiment de défiance envers Jeanne d'Evreux, envahissait en même temps son cœur.

Non pas qu'il la soupçonnât de le tromper en accusant la reine de France de participer aux orgies de la tour de Nesle ; il connaissait de trop longue date Marguerite pour ne point la croire capable de tous les forfaits et de toutes les vilenies.

Non pas qu'il ne comprît de combien la valeur de son précieux parchemin augmenterait s'il contenait le nom d'une reine en place de celui d'une simple princesse.

Mais, au moment d'écrire, il avait vu soudain dans le jeu de Jeanne d'Evreux et deviné que s'il rendait à cette femme son indépendance en rendant impuissante la seule arme qu'il possédât contre elle, il aurait en elle une mortelle ennemie acharnée à sa perte et dont le premier soin serait d'aller prévenir Marguerite du danger suspendu sur sa tête.

Tandis qu'en laissant en blanc le parchemin, il lui laissait toute sa force menaçante et restait lui-même maître d'agir suivant les circonstances et au mieux de ses intérêts.

Tranquillement donc, il reposa sa plume, et regardant la princesse droit dans les yeux.

— Décidément, ma mie, dit-il d'un ton léger, c'est une trop grave chose que celle-là pour ne point mériter longue réflexion.

Jeanne d'Evreux se redressa comme une tigresse blessée.

— Que dites-vous? demanda-t-elle d'une voix sifflante.

— Je dis que, pour le moment, je veux laisser ce parchemin tel qu'il est, quitte plus tard à tenir comme il me plaira le serment fait à ce sujet à ce pauvre Guidomar.

— Vous ne ferez point cela, exclama la princesse, le visage tout blanc de colère.

— Et pourquoi cela, ma chère amie? dit Buridan d'un air narquois.

— Pourquoi? répliqua-t-elle les dents serrées, pourquoi? parce que je ne veux pas que vous vous jouiez de moi; parce que je vous aurai dénoncé la reine, et ce sans profit pour moi; parce que vous m'allez tenir dans votre dépendance, ce que je ne saurais souffrir.

— J'ai bien souffert, moi, que vous tentiez de me faire assassiner, en tour de Nesle, répliqua-t-il, tout en jouant d'un air distrait avec le parchemin.

Elle lui jeta un regard sanglant.

— Nous n'avons plus rien à nous dire, n'est-ce pas? fit-elle en prenant sa capuce, vous permettrez donc que je me retire.

— Je vous vais accompagner un bout de chemin; répondit-il, et pourrai de la sorte vous faire mes dernières recommandations relativement à Orsini.

Tout en parlant, il s'était tourné vers la muraille pour décrocher son chaperon.

La princesse avisa alors les armes du capitaine posées à portée de sa main sur un bahut de chêne.

Prompte comme l'éclair elle se saisit de la dague que par mesure de précaution, et suivant les coutumes prises en temps de guerre, Buridan retirait toujours de sa gaîne, et dont la lame brillante attira sa main.

Elle leva le bras et Buridan, avec un grand soupir, s'abattit sur le plancher.

Elle se pencha alors sur lui, cherchant à dégager de son poing fermé le fameux parchemin, cause de son crime.

Mais les doigts crispés par la douleur résistèrent comme des doigts d'acier; en vain elle y mit les ongles; le poing resta fermé.

De rage, elle mordit le poignet; le sang jaillit sous la morsure, mais les doigts se contractèrent plus violemment encore.

Affolée, alors, elle souffla la cire, et sortit de la chambre, sans prendre le temps de constater si son ennemi était mort.

CHAPITRE XXXIV

Où Orly apprend la cause de son arrestation.

C'était le même soir que se passaient les événements racontés au chapitre précédent.

La demie de six heures venait de tinter,

Une neige fine commençait à tomber, poudrant les arbres et les toits qui, dans l'ombre du crépuscule, semblaient de blancs fantômes.

Sur le sol boueux, un tapis grisâtre s'étendait, rendant l'aspect

de la ville morne et désolé, assourdissant le bruit des chevaux et des rares passants.

La poterne du bord de l'eau s'ouvrit avec précaution.

Par l'entre-bâillement un homme se glissa; puis, après avoir refermé soigneusement l'huis derrière lui, il demeura un moment abrité dans l'enfoncement de la porte, jetant autour de lui un regard inquiet, comme s'il eût craint d'être aperçu sortant du palais.

Tout lui parut désert.

Il sortit alors de son abri et, malgré le vent qui lui soufflait avec force la neige dans la figure, il se mit rapidement en marche, faisant, avec sa robe de moine, une grande ombre noire qui dansait devant lui, s'allongeant sur le tapis blanc.

Il traversa le Pont aux Meuniers, prit la rue de la Huchette qu'il suivit tout du long, s'engagea dans la rue de la Bûcherie et ensuite dans celle du Fouarre et arriva, par la place Maubert, non loin de l'abbaye de Saint-Victor.

Là, il se tourna devant la Tournelle du bord de l'eau qui défendait l'une l'une des portes d'enceinte de la ville.

De dimensions plus grandes que les autres poivrières de Paris, cette Tournelle faisait vis-à-vis à celle du Coin, située sur l'autre rive de la Seine, et était, comme elle, destinée à arrêter l'ennemi auquel il eut pris la fantaisie d'envahir la ville en suivant le cours de l'eau.

Posée hardiment sur le sol et s'appuyant sur de fortes assises, elle élevait, ainsi qu'une sentinelle avancée, sa stature formidable et ventrue, percée de meurtrières et ornée de machicoulis.

Elle servait non seulement de corps de garde et de poste avancé, mais encore de geôle.

Il est vrai qu'on n'y emprisonnait que fort rarement et dans des cas tout à fait spéciaux.

L'individu qui y était enfermé devait, avant d'en franchir les portes, dire adieu, non seulement à la liberté, mais encore à la vie; car son cachot était son tombeau.

Il y était oublié et, après plusieurs jours d'agonie et des com-

bats terribles contre les rats qui le voulaient dévorer vivant, il y mourait de faim.

Mais ces détails étaient ignorés du populaire qui ne voyait dans la Tournelle qu'une des principales portes de la ville, sans se douter des cris de malédiction qu'elle étouffait parfois dans ses flancs.

Un moment notre homme s'arrêta, considérant d'un air profondément attentionné la masse de pierres qui s'élevait devant lui, hésitant sans doute avant d'accomplir le but de sa nocturne expédition.

Soudain, frappant du pied, comme s'il s'en voulait à lui-même de son indécision, il prit un parti, rabattit son capuchon jusqu'à la moitié du visage, et s'avança vers l'étroite porte de fer de la Tournelle.

D'une main tremblante il souleva le heurtoir de bronze, le laissa lourdement retomber et attendit.

Un pas pesant se fit entendre à l'intérieur, accompagné de jurons mal étouffés ; un judas pratiqué dans la porte glissa dans sa rainure, découvrant un visage sinistre.

A la vue du moine, l'homme porta la main à son chaperon et dit d'une voix rude qu'il essaya néanmoins d'adoucir.

— Quel sujet vous amène, mon père ? Il est trop tard pour venir faire des quêtes; outre que nous sommes bien pauvres ici, nos portes ne s'ouvrent plus à partir de la tombée de la nuit.

— Même devant un ordre du roi ? demanda le moine.

A ces mots, l'homme se découvrit respectueusement, considérant d'un œil inquiet la silhouette noire du prêtre.

Il fit tous ses efforts pour donner à sa voix des inflexions plus douces encore et ajouta :

— S'il en est ainsi, mon père, c'est tout différent ; veuillez me montrer cet ordre et je m'empresserai de vous introduire ; excusez-moi ; mais telle est la consigne formelle.

Sans répondre, le moine tira de dessous sa robe un parchemin plié qu'il tendit au gardien.

A travers la grille du judas, celui-ci jeta un regard rapide sur l'écrit qu'on lui montrait.

Reconnaissant le sceau royal, il se découvrit à nouveau et, sans ajouter un seul mot, tira les verrous, ouvrit les serrures, enleva les chaînes.

La porte s'entre-bâilla, donnant passage au moine et se referma derrière lui.

— Si vous voulez me suivre, mon père, dit le gardien avec déférence, après avoir reconnu qu'il n'oubliait aucun des moyens de clôture mis à sa disposition.

Il s'engagea dans un couloir au bout duquel une porte s'ouvrit donnant accès dans une chambre joyeusement éclairée par un feu de sarment qui brûlait en pétillant.

L'homme avança un escabeau près de l'âtre et le désignant au moine.

— Asseyez-vous là, mon père, dit-il ; car, par le temps qu'il fait, vous devez avoir besoin de vous chauffer.

L'autre, sans répondre, étendit vers la flamme ses mains maigres et tremblantes.

Soudain, sentant peser sur lui les regards curieux du gardien, d'un mouvement brusque il abaissa davantage encore sur son visage le capuchon dans lequel étaient deux trous percés ainsi que dans une cagoule.

Impressionné malgré lui par l'aspect sinistre de cette silhouette sombre, le gardien recula d'un pas et demanda d'une voix hésitante :

— Le prisonnier serait-il sur le point d'abandonner cette terre pour un monde meilleur?

— Pourquoi cette question et qui vous fait supposer cela ? fit le moine en relevant la tête.

L'homme hésita un moment avant de répondre :

— C'est que, dit-il, il est rare de recevoir un prêtre à la Tournelle, et comme ce prisonnier est traité d'une autre façon que ceux qui l'ont précédé, comme au lieu de le laisser mourir de faim, on le nourrit, c'est pour cela que...

— Il suffit, dit le moine d'un ton rude, conduisez-moi au cachot de cet homme.

Le gardien s'en fut à une armoire dans laquelle il prit un trous-

seau de clés ; puis, allumant une lampe, il se pencha vers le sol et introduisit une des clés, la plus petite, dans un trou à peine visible qui formait l'interstice de deux dalles.

Un grincement de serrures se fit entendre et, mû par un ressort, une portion du plancher, un mètre carré environ, bascula, découvrant un trou béant et noir d'où sortit une bouffée d'air fétide.

— Je passe devant, murmura le gardien.

Comme un homme qui y est habitué, il s'assit sur le bord de l'ouverture et disparut dans l'ombre, élevant au-dessus sa tête la lampe dont la lumière tremblante vacillait davantage dans cette atmosphère humide.

Le moine imita le mouvement du gardien, s'assit comme lui, et rencontra sous son pied ballottant dans le vide la première marche d'un escalier de pierre.

La descente alors commença, longue, difficile, car à mesure que l'on s'enfonçait en terre, l'air se raréfiait, et les marches couvertes d'eau qui suintait de toutes parts étaient excessivement glissantes.

Plus d'une fois, le moine glissa et pour ne pas tomber et se briser le crâne, dut s'appuyer sur l'épaule du gardien.

Enfin, on arriva au fond de cette sorte de puits.

Une porte de bois, puis une autre porte de fer et encore une troisième de bois, séparées chacune par cinquante centimètres d'épaisseur s'ouvrirent successivement et le moine se trouva alors dans une salle ronde dont la voûte basse s'arrondissait en cintre.

De ce cintre tombait, suspendue par une chaîne, une grosse lampe de fer à triple bec dont la lumière tremblottante allumait d'étranges lueurs à de non moins étranges instruments accrochés de ci de là tout autour de la pièce ou posés en des coins sur des chevalets.

Au fond de la pièce, juste en face la porte, une cheminée se creusait haute et large, à laquelle était accroché tout un attirail formidable de pinces, de crochets, de scies, dont la vue seule faisait frissonner.

Enfin, à côté de la cheminée, un lit s'allongeait, lit spécial formé d'une peau de bœuf tanée, luisante, tendue par des cordes sur des tréteaux en fer; sous ce lit, le sol creusé en forme de cuvette,



Voici son cachot. (Page 474.)

correspondait par un étroit canal à une rigole qui courait au bas du mur, tout autour de la pièce.

Par places, cette rigole, ainsi du reste que la cuvette creusée sous le lit, était plaquée de taches d'un rouge sombre assez semblables à de la pyrite de fer. C'était du sang caillé.

— C'est ici la salle de torture, dit en baissant instinctivement la voix, le geôlier en voyant le moine tourner lentement sur ses talons et inspectant minutieusement chaque détail de la pièce.

Le moine, pour toute réponse, abaissa sa cagoule et continua son examen.

Puis, se tournant vers le gardien :

— Et le prisonnier? demanda-t-il.

— Voici son cachot.

Et l'homme désigna une porte basse, s'ouvrant dans un coin de la salle, surmontée d'une sorte de soupirail fort étroit par lequel pénétrait, sans doute, le peu d'air strictement indispensable au locataire du cachot.

— Le voulez-vous voir? ajouta-t-il.

Une seconde fois le moine inclina la tête.

Le gardien alors choisit parmi les clefs snspendues à sa ceinture, la plus formidable, l'introduisit dans une serrure non moins terrible d'aspect qui, en s'ouvrant, grinça d'une sinistre façon.

Il tira ensuite deux énormes verrous, abaissa une barre de fer et dit avec un ricanement :

— S'il venait à l'esprit du prisonnier de vouloir prendre la clef des champs, cela lui serait assez difficile.

Le moine eut un geste d'impatience.

La porte roula, en grinçant, sur ses gonds, et les deux hommes firent quelques pas en avant.

Grande à peine de quelques mètres carrés, la pièce dans laquelle ils se trouvaient n'avait aucune autre issue que la porte par laquelle ils venaient d'entrer.

La voûte, comme celle de la salle de la question, allait s'arrondissant d'une manière assez sensible pour empêcher qu'on ne s'y adossât pour chercher quelque repos.

Du sol, humide et boueux, dans lequel les pas s'imprimaient, s'élevait une odeur fétide qui vous prenait à la gorge, dégageant des gaz malsains sous l'influence desquels la lueur de la lampe manqua s'éteindre.

Dans un coin de cette sorte de marécage, une botte de paille que l'humidité du lieu avait transformée en fumier était jetée, et

sur cette paille un homme était étendu, les pieds étroitement scellés au mur par deux anneaux de fer, les mains reliées entre elles par une courte chaîne; le cou pris dans une manière de carcan attaché au sol par une autre chaîne assez longue pour lui permettre de se soulever sur un coude, trop courte pour le laisser se mettre debout.

C'était Orly.

A la vue de son gardien, le prisonnier, sans faire un mouvement, murmura :

— Qu'y a-t-il ? ce n'est pourtant point l'heure de mon souper et vous pourriez, ce me semble, me laisser en repos avec mes rêves et mes pensées.

— J'accompagne ce saint homme, répondit le geôlier d'une voix bourrue, qui a mission de notre seigneur le roi, de vous rendre visite.

Le prisonnier se souleva un peu et aperçut alors à la lueur tremblottante de la lampe, le moine dont tout d'abord il n'avait point distingué la noire silhouette au milieu de l'obscurité profonde qui enveloppait le cachot.

— Un prêtre, dit-il avec un léger tremblement dans la voix, un prêtre; pour quoi faire? Est-ce donc que ma dernière heure serait arrivée? En ce cas, permettez-moi, mon père, de vous souhaiter la bienvenue, car je préfère sortir d'ici mort, que d'y rester vivant quelques jours encore; je m'y sens devenir fou.

Ce disant, il s'agitait sur sa couche de paille, remuant ses fers qui s'entre-choquaient sinistrement.

Au bruit, le moine fit un pas en arrière et, se penchant à l'oreille du gardien, il lui murmura tout bas quelques mots.

— Ne craignez rien, répondit l'autre sur le même ton, je visite ses fers tous les jours.

Le prêtre fit alors un signe à l'homme qui, accrochant la lampe à un clou fiché dans le mur, sortit en fermant la porte derrière lui.

Le prisonnier, soulevé sur son coude, penché en avant autant que le lui permettaient ses liens étroits, considérait curieusement le moine qui, debout, la tête inclinée, semblait plongé en de profondes réflexions

Un moment, le silence fut si complet que les rats, enhardis, sortirent de leur retraite et se mirent à trottiner en liberté à travers le cachot.

— Mon père, dit enfin Orly d'une voix pleine de déférence, cet homme a dit tout à l'heure que vous étiez envoyé vers moi par le roi ; le roi sait-il donc qui je suis?

Le capuchon du moine s'inclina de haut en bas en signe affirmatif.

— Puis-je vous demander si c'est sur l'ordre du roi que je suis traité aussi durement?

Même réponse de la part du moine.

— S'il en est ainsi, s'écria Orly avec feu, ne suis-je pas dans mon droit en demandant des juges, sinon pour être jugé impartialement, du moins pour apprendre de quel crime je suis accusé?

D'un geste, l'homme de Dieu montra le cachot, indiquant par là que le prisonnier pouvait à loisir demander tout ce qu'il voudrait, mais qu'il lui était interdit d'avoir le moindre espoir d'être entendu.

Le prisonnier comprit cette muette réponse, car il reprit d'un ton amer :

— Oui, je sais ce que vous voulez dire; les paroles qui m'ont échappé ne sont probablement pas les premières que ces murailles aient recueilli, et leurs auteurs sont certainement morts, ici, à cette même place, ignorant la cause de leur emprisonnement et de leur torture.

Le moine demeurait immobile.

— Voyons, mon père, fit Orly presque suppliant, vous êtes un ministre de paix et de miséricorde; peut-être savez-vous pourquoi je suis ici, pourquoi je vais mourir! Ah! si vous le savez, je vous en conjure, ne me laissez point dans cet état d'incertitude plus cruel mille fois que les plus cruelles tortures; si vous désirez qu'avant le suprême moment je me réconcilie avec Dieu, que j'ai trop souvent offensé, si vous souhaitez que je supporte courageusement le coup fatal, dites-moi, oui, dites-moi la cause de ma mort.

Un moment, le moine hésita, puis, à voix basse, lentement, il murmura:

— Vous êtes accusé, messire Orly, de faire partie d'une société secrète de mauvais français dévoués au roi d'Angleterre, et d'être venu à Paris dans le but d'attenter aux jours de notre bien-aimé sire le roi Louis X.

Ces mots mirent à son comble la rage du prisonnier qui fit un mouvement pour bondir en avant, oubliant les lourdes chaînes qui le firent retomber rudement sur sa couche de paille.

Il se releva tout meurtri et s'écria :

— Par le Seigneur Dieu devant lequel je vais paraître, je jure, mon père, que c'est là une profonde erreur ou une calomnieuse accusation et que je mourrai innocent.

— Mon fils, répondit le moine, ce sont là choses que je ne devrais point écouter; ma mission près de vous est de vous mettre en état de quitter cette terre et non point de prêter une oreille patiente aux paroles de colère ou de vengeance qui vous peuvent échapper.

— Mais, mon père, répliqua Orly, il est cependant dur de mourir innocent, et surtout de mourir d'une aussi triste mort, lorsqu'on a risqué cent fois sa vie sur les champs de bataille et versé si souvent son sang au service du roi. Ah ! mon père, mourir en plein air, sous le ciel bleu et au gai soleil, qu'est-ce que cela ? Mais être nuitamment étranglé, poignardé ou noyé dans un cachot, c'est la chose la plus terrible et pour laquelle il faut un bien grand courage.

— Et cependant, mon fils, répondit le moine, qu'est-ce que la mort, sinon le passage de cette triste vie au séjour des bienheureux? Qu'importe, étant donné ce but, le chemin que l'on prend pour l'atteindre; vous êtes jeune, il est vrai, et à votre âge on ne quitte point l'existence sans laisser derrière soi bien des affections, partant bien des pleurs et bien des regrets.

Et, en parlant ainsi, le moine s'était doucement approché de la couche du prisonnier qu'il considérait à travers les trous percés dans sa cagoule.

— Hélas ! mon père, répondit Orly d'une voix dolente, ce n'est

point cette préoccupation qui attristera mes derniers moments; je n'ai point de famille, et le seul ami que je possède est trop homme de guerre pour que ma mort puisse amener une larme au bord de sa paupière; dans le métier des armes, c'est chose que l'on doit attendre chaque jour; il regrettera seulement que je ne sois pas tombé à ses côtés sur quelque champ de bataille pour pouvoir, à l'instant suprême, me serrer la main.

— L'homme qui, comme vous, mon fils, n'est attaché ici-bas par aucun lien sérieux, peut envisager sans appréhension l'approche de la mort.

Et, comme s'apprêtant à recevoir la confession du prisonnier et pour l'inviter à s'ouvrir à lui, le moine s'agenouilla près d'Orly, les mains jointes sur la poitrine, la tête inclinée.

— Mais qui vous dit, mon père, repartit vivement le prisonnier, que moi, en quittant cette terre, je ne regrette rien.

Le moine tressaillit et s'inclina sur la couche.

— J'aime profondément une femme envers laquelle j'ai mal agi autrefois, et j'ai là un remords terrible qui me ronge le cœur depuis des années.

En disant ces mots il se frappait la poitrine.

— Parlez, mon fils, parlez, balbutia le moine.

— Ah! mon père, exclama Orly, combien la jeunesse est inconséquente, et que de fois, sans y réfléchir, un homme fait le malheur de sa vie.

Une grosse larme se détachant de sa paupière roula sur sa joue pâle et amaigrie.

— Mais faire son propre malheur, qu'est-ce que cela, poursuivit-il? Ce qui est terrible, c'est d'avoir brisé un cœur, flétri une existence et de se demander ensuite avec terreur si l'on a justement agi; c'est d'entendre au milieu des nuits d'insomnie les pleurs et les gémissements de sa victime, c'est de porter en soi un regret cuisant, un remords farouche, implacable, qui vous dévore, sans trêve ni repos.

Le moine, silencieux et immobile, écoutait ces paroles qui tombaient lentement une à une de la bouche du prisonnier; on eût dit, à le voir, une statue de pierre, tellement était grande son im-

passibilité, si ses mains, agitées par l'émotion sans doute, n'avaient froissé fébrilement sa robe de bure.

Voyant qu'Orly absorbé dans ses réflexions et dans ses souvenirs, se taisait, il lui dit :

— Eh bien, mon fils, est-ce tout ce dont vous avez à m'entretenir?

A ces mots, le prisonnier tressaillit, se secoua pour chasser les pensées tristes qui l'obsédaient, et s'écria :

— Et de quoi pourrais-je avoir à vous parler qui ne concernât point cette femme, le premier amour, et je puis le dire aussi, le seul amour de ma vie. Par cette femme j'ai été fait homme ; par elle j'ai senti mon âme s'ouvrir, et, même, si mon affection n'était demeurée aussi profonde, je lui eusse conservé une reconnaissance éternelle pour m'avoir révélé à moi-même. Puis, un jour de malheur est arrivé où, dans l'emportement de mon âge, me fiant uniquement aux apparences, j'ai condamné cette femme, je l'ai abandonnée et j'ai couru le monde espérant semer mon amour sur les grands chemins. Insensé que j'étais! j'ignorais que l'amour véritable est comme une flèche barbelée qui pénètre plus avant dans la blessure lorsqu'on veut tenter de l'arracher.

Orly, tout en parlant, s'agitait sur sa couche de paille, en proie à une surexcitation qui allait grandissant à chaque mot.

— Et cet homme, ajouta-t-il en éclatant enfin, et en brandissant au-dessus de sa tête ses poings fermés, dont les chaînes bruissèrent sinistrement, cet homme, la cause de mon malheur et de celui de cette pauvre femme, ce monstre infâme, ce lâche, que ne l'ai-je tué sur le coup ! Encore maintenant, que ne le tiens-je là, sous ma main. Avec quelle joie moi-même je l'égorgerais, quitte à payer ce meurtre de tous les tourments de l'enfer.

Le moine s'était redressé et écarté d'un pas ; peut-être l'attitude du prisonnier lui inspirait-elle quelque crainte ; tout son corps semblait agité d'un frissonnement convulsif et sous ses larges manches, ses doigts se tordaient douloureusement.

— Et cette femme, messire Orly, dit-il d'une voix tremblante d'émotion et de pitié sans doute, cette femme, vous l'avez revue,

n'est-ce pas? Voulez-vous mourir sans lui transmettre un suprême adieu, sans implorer une dernière fois son pardon?

Le visage du prisonnier s'illumina.

— Vous chargeriez-vous de lui porter l'assurance de mon repentir, de lui affirmer qu'au moment de la mort comme au premier jour, mon cœur est plein de son image et de son amour? Oh! mon père, dites, dites, feriez-vous cela?

Et, presque agenouillé, les mains suppliantes, Orly implorait le moine.

Brusquement, celui-ci se pencha vers le prisonnier et lui saisissant les poignets, il dit d'une voix sifflante :

— Julienne est donc à Paris?

Et, par les trous de sa cagoule, ses yeux brillaient d'un éclat terrible.

D'un geste brutal, Orly se dégagea et se recula jusqu'au mur.

Une soudaine défiance venait d'envahir son âme ; un pressentiment secret lui montrait maintenant un ennemi dans l'homme qu'il avait devant lui.

Comment ce moine connaissait-il ce nom de Julienne que lui, Orly, ne se rappelait pas avoir prononcé au cours de cet entretien ; et puis, en admettant qu'il le connût, quelle était la cause de cette émotion subite? que pouvait bien lui importer que Julienne fût à Paris ou ailleurs?

Sans doute l'homme de Dieu devina-t-il les pensées qui se pressaient en foule dans le cerveau du prisonnier, car il se rapprocha et lui dit d'un ton calme, après avoir réfléchi un moment :

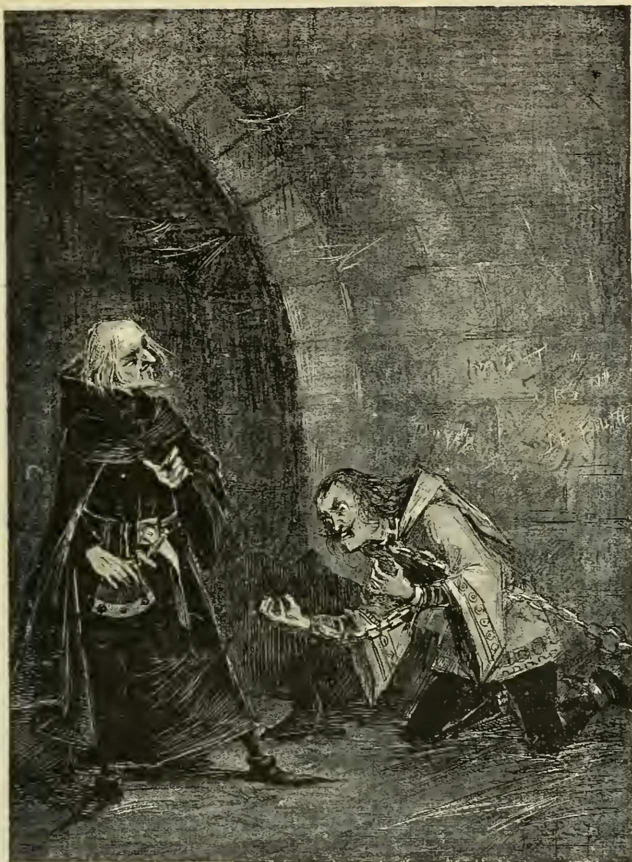
— Je vois, messire Orly, que vous êtes profondément étonné de m'avoir entendu prononcer le nom de la femme que vous avez aimée. Et cependant cela vous paraîtra tout simple lorsque vous saurez de qui je le tiens.

Orly se redressa un peu, cherchant à deviner, d'après les mots, d'après les intonations mêmes de la voix, quel pouvait bien être cet homme.

— Qui vous a donné ces détails? demanda-t-il d'une voix brève.

Le moine hésita, puis répondit :

— Un de vos amis, le capitaine Buridan.



Et, faisant un bond en avant, il se jeta sur l'Italien. (Page 482.)

— Buridan ! s'écria le prisonnier d'un ton joyeux ; vous connaissez Buridan ; mais alors, je suis sauvé ; car, lorsqu'il saura que je suis ici, il ne m'y laissera pas longtemps.

Et il ajouta :

— Y a-t-il longtemps que vous ne l'avez vu?

— J'ai causé quelques instants avec lui hier.

— C'est peut-être lui qui vous envoie?

— Non ; je vous ai dit que c'était notre sire le roi.

— Mais sait-il au moins que vous devez me voir?

— Oui.

— Il ne vous a chargé d'aucune commission pour moi?

— Il vous recommande d'avoir patience et bon courage.

— Et c'est tout?

— Absolument tout.

Pendant ce dialogue, le prisonnier s'était insensiblement approché du prêtre, comme attiré par l'intérêt des réponses faites à ses demandes.

— Tu mens, moine, s'écria-t-il soudain, tu mens et tu n'es qu'un traître.

Et, de ses deux mains, saisissant avec force les pieds du moine il les tira violemment à lui.

L'autre, surpris par cette secousse imprévue chancela, s'abattit sur le sol près de la couche du prisonnier et avant qu'il eût pu reprendre ses esprits et se relever, Orly lui avait arraché sa cagoule.

— Orsini ! cria-t-il dans un rugissement.

Et faisant un bond en avant, il se jeta sur l'Italien.

Mais les chaînes se tendirent avec fracas, l'arrêtant dans son élan, et il retomba tout meurtri, écumant de rage en comprenant son impuissance.

L'homme à la robe de bure était debout, à quelques pas de la couche du prisonnier et le considérait d'un air narquois.

— Eh bien ! oui, dit-il enfin, je suis Orsini, l'amant de la Julienne, celui que tu hais tant et qui ne te hait pas moins, car si tu te souviens du charnier des Innocents et de ce qui s'est passé, tu me connais assez pour comprendre que moi aussi j'en ai gardé le vivant souvenir... tu voulais tout à l'heure, disais-tu, m'égorger de tes propres mains, dusses-tu souffrir ensuite tout les tourments de l'enfer... Eh bien! écoute, je suis bon prince; ces tourments auxquels tu aspires tant, tu vas les endurer ; seulement après, c'est moi qui t'égorgerai.

Orly ramassé sur lui-même comme une bête fauve, se taisait.

Orsini eut un éclat de rire farouche.

— L'insensé ! gronda-t-il, qui tout à l'heure me parlait de son amour et de ses remords ! Ah ! si tu pouvais, suivant ton désir, m'ouvrir le cœur, tu y verrais ce que peut être l'amour d'un homme tel que moi et combien peut peser le tien mis en balance avec le mien ! tes remords ! malheureux ! et les miens ! Crois-tu qu'ils ne sont pas plus terribles encore ? Avoir, depuis de si longues années, le souvenir si doux et si cuisant de cette nuit du charnier ! Que dis-je, de cette nuit ; ce n'a été qu'un moment, et pourtant je l'ai là, présent à l'esprit, me tenaillant la chair, comme si c'était hier. Et cette femme ! la seule, entends-tu bien, la seule que j'ai désirée d'abord et aimée ensuite, cette femme, la seule qui existe pour moi au monde, j'ai toujours sa silhouette adorable devant les yeux ; toutes les nuits je la sens là, contre moi, me brûlant de sa peau jeune et fraîche, cette femme je l'ai perdue depuis cette nuit, et depuis cette nuit je la cherche.

Il s'arrêta un moment, suffoqué, la gorge serrée, respirant à peine.

Puis, il reprit :

— Tes remords ! tu me parles de tes remords ! crois-tu donc que je n'en aie pas, moi aussi, pour n'avoir point su prendre mes précautions afin de me la conserver, cette femme qui m'affole. Pour la revoir, mais je donnerais ma puissance, ma fortune, mon salut éternel.

Il se tut, portant à son front brûlant et craquant sous la fièvre ses deux mains tremblantes.

Soudain, dans le silence du cachot, la voix d'Orly éclata stridente, railleuse.

— Enfin ! Dieu est juste, et je vois que ma vengeance et celle de cette pauvre Julienne est depuis longtemps commencée. Tu l'aimes, dis-tu, ah ! Orsini, que ne l'aimes-tu davantage encore, que n'en es-tu affolé au point d'en perdre l'esprit, ton crime n'en serait que plus durement expié. Tu m'as menacé de me faire, dès à présent, goûter ces tortures de l'enfer après lesquelles je soupirais ; mais tous les supplices par lesquels ton imagination fertile pourra me faire passer ne seront rien en comparaison de ce

que tu endures .. Va, va, tenaille-moi la peau, arrache-moi la chair, brise-moi les membres, tu viens toi-même de me faire assister à la torture infernale que tu subis depuis près de vingt ans et qui durera jusqu'à ton dernier soupir... Orsini, je préfère mon sort au tien.

L'Italien, la bouche frangée d'écume, s'écria :

— Tu railles! ah! malheureux! quelle imprudence est la tienne. Tu ne comprends donc pas qu'au moment où ton supplice commencera, le mien sera bien près de finir. Car tout à l'heure il faudra bien que tu me dises où se cache Julienne, et alors, quand je le saurai, je l'irai prendre et, pendant que tu pourriras en terre, moi, je la presserai dans mes bras, je la couvrirai de mes baisers, ta Julienne adorée.

Orly se redressa sur ses genoux et, tendant vers Orsini ses bras chargés de fer.

— Torture-moi donc, Italien maudit, s'écria-t-il avec force, mais recommande bien à ton bourreau d'user de ses moyens les plus terribles et les plus raffinés s'il ne veut point user sur ce corps ses tenailles de fer et ses griffes d'acier, s'il ne veut point briser sur ces membres ses cordes et ses chevalets.

Orsini poussa un ricanement terrible.

— Le bourreau! s'écria-t-il, le bourreau, ce sera moi-même. Crois-tu donc que je voudrais renoncer à la jouissance ineffable de de te sentir là, pantelant sous ma main, au suprême délice de boire tes larmes de rage, à la félicité sans nom de recueillir les regards de désolation que te fera lancer la souffrance. Et ne crains rien, mon inexpérinece en semblable matière sera de beaucoup supérieure à toute la science de maître Caboche.

Orly eut un fier sourire.

— N'as-tu plus rien à me dire, Italien d'enfer? demanda-t-il d'un ton plein de mépris. Retire-toi donc, car ta présence a chassé de mon cachot l'adorable vision de ma Julienne aimée qui vient me consoler et me promettre un avenir rempli de joie et d'amour.

— Par le Christ! grommela l'Italien, toutes ces railleries te seront comptées au centuple. Non, je n'ai plus rien à te dire, sinon

ceci : fais provision de courage, car plus sera grande ta résistance et plus ma jouissance, à moi, sera grande de ne t'arracher ton secret que par lambeaux, avec ta chair.

Cela dit, il appliqua sur ses lèvres un sifflet d'argent dont le bruit aigu réveilla les échos ; puis, rabattant la cagoule sur son visage, il attendit.

Quelques instants après, la porte se rouvrit et le gardien entra.

— Eh bien ! mon père, dit-il, le prisonnier a-t-il confessé son crime ?

— Mon crime ! s'écria Orly, maître valet, mon crime ! veux-tu que je te le fasse connaître.

— Venez, dit Orsini au geôlier d'une voix impérieuse.

Et, lorsque barres, serrures et verrous eurent été abaissées, fermées et poussés, l'Italien se planta devant l'homme :

— Défense absolue, de par le roi, gronda-t-il, de communiquer avec le prisonnier.

— Il me faut cependant lui porter sa nourriture.

— C'est juste, murmura le mire, qui à l'observation du geôlier, fit claquer ses doigts avec impatience.

Il réfléchit un moment, puis ajouta :

— Combien de temps un homme peut-il demeurer sans manger.

— Cela dépend, répliqua l'autre, en haut, au grand air, je crois le jeûne plus difficile, car on dépense beaucoup plus de forces, mais là, on respire à peine, et je pense que sans inconvénient on peut le laisser pendant trois, quatre jours, peut-être cinq...

Orsini, respira avec force.

— C'est parfait, dit-il ; cet homme doit donc rester au secret le plus absolu ; j'entends par là que ces serrures et verrous ne doivent s'ouvrir ni tirer devant personne, pas même devant vous, avant que je sois revenu.

— J'attendrai donc votre visite, mon père, pour lui porter à manger.

— Oui, répliqua durement l'Italien. Mais tu me jures au moins que je le retrouverai vivant.

— Si vous ne tardez pas trop, je vous le jure.

Ce court dialogue avait lieu dans la chambre de torture

Tout en parlant, l'Italien examinait avec soin chaque instrument en détail, s'abstenant de questions inutiles, sur leur but et leur mode d'emploi ; son instinct féroce lui en faisait deviner l'usage et l'application.

Il promenait avec un tremblement joyeux ses mains sur les chevalets et les cordes, essayant sur le bout de ses doigts les pointes des griffes de fer et le fil des couteaux, tâtant les dents d'acier des scies.

— Ce malheureux, demanda le geôlier, serait-il destiné à la question.

Comme si un serpent l'eût mordu, l'Italien se retourna.

— Ce malheureux ! dit-il d'une voix sifflante, es-tu donc s mauvais serviteur du roi que tu traites ainsi un homme qui projetait d'attenter à ses jours.

Tout confus, le gardien courbait la tête.

— J'ignorais, mon père, murmura-t-il.

— Reconduis-moi, fit Orsini.

Tous deux alors remontèrent l'escalier en vis qu'ils avaient descendu, et quelques minutes après, la porte de la Tournelle s'entre-bâillait pour donner passage à Orsini qui s'élança au dehors.

CHAPITRE XXXV

Dans lequel Buridan, après avoir déménagé, avise à d'autres moyens pour retrouver Orly.

Nous avons laissé Buridan, étendu sans connaissance sur le plancher de sa petite chambre, dans l'hostellerie de l'*Églantier-d'Or*.

Le coup de dague que lui avait porté Jeanne d'Évreux, avait été bien asséné et avait porté juste.

Nul doute que sans certaines mesures de précaution dont le capitaine était coutumier, la dague ne lui eût perforé le corps de part en part; la pointe de l'arme, heureusement, après avoir traversé la jaquette en peau de daim, avait rencontré une seconde jaquette en mailles d'acier sur laquelle elle s'était émoussée, meurtrissant douloureusement les chairs mais sans pénétrer aucunement.

Il en était résulté que ce coup de dague s'était transformé en un coup de massue d'autant plus terrible qu'il avait été appliqué au milieu du dos, juste entre les deux omoplates, coupant net la respiration du capitaine qui s'était abattu comme un bœuf.

La princesse, dans sa fuite précipitée, avait négligé de refermer la porte de la chambre, et par cette ouverture arrivait un courant d'air frais qui, frappant Buridan en plein visage, le tira rapidement de son évanouissement.

Péniblement, il ouvrit les yeux, n'ayant de ce qui s'était passé qu'un souvenir très vague, n'ayant même guère conscience du lieu où il se trouvait.

Puis, peu à peu, les pensées se dégagèrent plus nettes de son cerveau et alors il se rappela tout, son entretien avec Jeanne d'Évreux et ce qui s'en était suivi.

Il voulut se redresser; mais une douleur intolérable qu'il ressentit par tous les membres, le retint étendu tout de son long.

— Ventredieu, murmura-t-il, pris d'inquiétude, si je ne me trompe, c'est dans le dos que cette coquine m'a frappé et je dois être plein de sang! Que m'est-il donc survenu, je me sens le corps moulu comme si l'on m'avait roué de coups.

Malgré sa douleur, il poussa un cri de joie.

Il venait de sentir dans sa main son précieux parchemin, tout froissé, il est vrai, mais intact, du moins il l'espérait, car dans l'obscurité il lui était impossible de constater en quel état il se trouvait.

Il le glissa dans sa poitrine, et, cela fait, l'esprit rasséréné, il demeura un moment immobile, engourdi par la douleur, monologuant à demi-voix sur la traîtrise des femmes en général et sur celle de la princesse en particulier; pestant contre la malechance

qui le poursuivait, jurant contre l'imprudence dont il avait fait preuve en cette aventure.

— Ventredieu ! grommela-t-il, le premier soin de cette femelle va être d'aller, demain matin, prévenir Orsini de l'étrange désir que j'ai de voir mon pauvre Orly ; de ce côté-là je ne puis plus espérer arriver par surprise à mes fins ; quant à moi, je ne donnerais pas grand'chose de ma peau, car, de deux choses l'une, ou elle me croit mort, et, sitôt rentrée, elle va envoyer quelques fidèles serviteurs fouiller mon cadavre pour reprendre cet écrit auquel elle paraît tant tenir, ou bien elle ne me suppose que fortement endommagé, et alors elle va me faire jeter dans quelque cul de basse fosse... en tous cas, je crois qu'avant peu l'hostellerie de l'*Églantier-d'Or* pourrait bien recevoir quelque visite me concernant. Aussi est-il prudent de déménager de suite.

Ce point bien arrêté dans son esprit, Buridan se mit en mesure de le mettre à exécution.

Lentement, avec des efforts prodigieux et des souffrances terribles, il réussit à se dresser sur les genoux.

Il demeura un moment dans cette posture, soufflant un peu pour donner le temps de se calmer à la douleur que lui causait la blessure de son dos.

Quand il fut un peu remis, il s'appuya des deux mains sur le rebord de la table et tenta de se mettre sur ses pieds.

Mais, malgré toute son énergie, toute sa force de volonté, il n'y put parvenir ; ses jambes, molles comme du coton, se dérobèrent sous lui.

A plusieurs reprises, il renouvela cette tentative, s'arrêtant à chaque pas pour reprendre haleine et se reposer un peu. Ce fut en vain.

Des larmes de rage lui montèrent aux yeux.

— Il faut cependant que je parte d'ici, gronda-t-il ; il serait trop bête de me laisser prendre comme un rat dans une ratière ; mes ennemis riraient, et ils auraient raison.

Il réfléchit un moment, puis, abandonnant l'idée de se dresser sur ses jambes, il essaya d'avancer en se traînant sur les genoux et en s'aidant avec ses mains.



Passant comme une flèche devant la croisée où l'attendait le soldat, qui tomba dans le vide, la gorge transpercée. (Page 493.)

Il put faire ainsi quelques pas.

Un soupir de satisfaction s'échappa de sa poitrine et il se remit en marche, oubliant dans sa joie la douleur cuisante qui le torturait.

Il franchit le seuil de sa chambre et, dans l'obscurité, gravit en

s'arrêtant à chaque marche, l'escalier, ou plutôt la sorte d'échelle conduisant au grenier, c'est là que couchait son valet.

Il mit un bon quart d'heure à faire cette courte ascension et, arrivé en haut, il pensa tomber sans connaissance, tant la souffrance était atroce, et grand l'effort qu'il venait de faire.

Enfin, après avoir repris haleine, il se traîna jusqu'à une porte à laquelle il frappa discrètement.

— Qui va là ? demanda une voix grondeuse.

Buridan approcha ses lèvres tout contre la fente de la porte.

— C'est moi, Tanneguy, fit-il tout bas ; ouvre vite et sans bruit ; je suis blessé.

Il entendit la couchette craquer, puis le plancher crier sous des pieds nus ; son valet l'avait entendu.

Deux minutes après la porte s'ouvrit et Tanneguy, une cire à la main, recula épouvanté à la vue de son maître étendu tout de son long en travers du seuil.

— Qu'avez-vous, capitaine? murmura-t-il en s'agenouillant près de lui.

— Chut! fit celui-ci; prends-moi le plus délicatement qu'il te sera possible, car je souffre l'enfer et porte-moi sur ton lit.

Tanneguy enleva Buridan dans ses bras robustes et le déposa sur sa couchette avec précaution.

— Maintenant, dit le capitaine, déshabille-moi et passe-moi en revue, car du diable si je n'ai pas quelque chose de brisé, mais quoi? voilà ce que j'ignore.

Après avoir retourné et palpé son maître en tous sens, Tanneguy déclara qu'à l'exception d'une ecchymose qui faisait au beau milieu du dos une plaque noire large comme les deux mains, tout le reste du corps était en bon état, et que l'engourdissement et l'état de faiblesse dans lequel se trouvaient les membres provenaient d'une courbature résultant du coup formidable dont il avait été gratifié.

Buridan fit bien laver sa plaie avec un baume que contenait le porte-manteau de son valet ; puis, d'après ses instructions, Tanneguy déchira un coin du drap dont il fit une charpie grossière qu'il étendit sur la blessure de son maître.

Ce pansement primitif achevé, Buridan se fit rhabiller.

— Maintenant, dit-il, que me voilà rassuré de ce côté-là, il nous faut au plus tôt sortir d'ici.

Il réfléchit un moment, puis il dit :

— Tu vas descendre sans bruit et seller nos chevaux le plus rapidement qu'il te sera possible ; cela fait, tu reviendras me chercher, car il m'est impossible de descendre... Va et fais vite.

Pied nus, Tanneguy dévalla par l'escalier ; dix minutes après il remontait.

— C'est fait, maître, partons-nous ?

Au lieu de répondre, Buridan se redressa sur son coude, tendant l'oreille.

Il lui semblait entendre au loin un bruit singulier, comme celui que produirait une troupe d'hommes en marche.

Il fronça le sourcil, murmurant :

— Ventredieu ! si ce sont eux, la sacrée femelle n'a pas perdu de temps.

Le bruit se rapprochait et devenait plus distinct.

— Tanneguy, souffle la cire, cria-t-il, et regarde un peu par la croisée si je ne me trompe pas... Que vois-tu ?

Le valet se pencha au dehors, fouillant l'obscurité.

— Maître, répondit-il, il me semble entendre comme un cliquetis d'armes... Oui, je vois là-bas des hommes qui viennent de ce côté... oh ! mais ils sont encore loin... Tiens, ils tournent à gauche et prennent par la rue Pute-y-Muce.

— Que l'enfer les confonde ! exclama Buridan, il tournent la maison pour occuper la porte charretière et la porte de service... Ah ! celui qui les conduit connaît les êtres de l'hostellerie... Que faire ?

Un moment il baissa la tête, réfléchissant :

— Il n'y a pas à cette pièce d'autre issue que la porte, demanda-t-il après un moment de silence ?

— Non, capitaine... mais il me vient une idée... la fenêtre.

Buridan leva les yeux :

— N'est-ce point une poulie que j'aperçois ?

— Oui, maître ; car c'est ici un ancien grenier à fourrages qui

depuis quelques jours, à ce que le valet de l'hostellerie m'a appris, a été converti en logements; et c'est par la fenêtre qu'on montait la paille et l'avoine.

— Sauvé ! s'écria Buridan.

Puis il ajouta :

— Sais-tu combien pèse un sac d'avoine ?

— Environ deux cents kilos.

— C'est parfait... Voici ce que tu vas faire... tu vas me transporter sur l'entablement de la fenêtre et m'attacher la corde sous les aisselles, puis tu laisseras tomber en bas l'autre extrémité; ensuite, descends rapidement à l'écurie, fais sortir les deux chevaux et amène les au pied du mur, juste ici dessous, et à l'aide de la poulie tu me descendras comme un sac... mais fais vite si tu ne veux pas que la porte charretière soit occupée quand tu voudras sortir.

En moins de cinq minutes Buridan, solidement attaché, suivant ses instructions, était assis sur le bord de la fenêtre, les pieds dans le vide, sondant de l'œil l'obscurité et prêtant l'oreille pour percevoir le moindre bruit indiquant que son valet avait été surpris.

Cinq nouvelles minutes s'écoulèrent ainsi pleines d'angoisses pendant lesquelles il eut besoin de toute son énergie pour ne point pousser des gémissements, tellement la blessure de son dos le faisait souffrir.

Enfin, les fers des chevaux résonnèrent sur le pavé.

— Vite, maître, cria une voix dans la nuit, vite; les maudits m'ont vu sortir et vont certainement se mettre à ma poursuite.

En même temps, le capitaine entendit dans l'intérieur de l'hostellerie un remue-ménage épouvantable, les cris de l'hostellière, terrifiée d'être réveillée au milieu de son sommeil et croyant à une attaque de voleurs, les jurons de l'hostellier, auxquels se mêlaient les menaces des soldats.

Puis les marches de l'escalier craquèrent sous la montée des hommes d'armes et, en même temps, il sembla à Buridan que l'on entrait dans la chambre du dessous, la sienne.

En ce moment, il sentit la corde se roidir; son varlet était arrivé en bas et était prêt à le descendre.

De la main droite, Buridan saisit son épée, et de la main gauche, s'écartant du mur, il se balança dans le vide.

Soudain, la verrière de sa chambre s'ouvrit violemment, éclairant la nuit noire de la lumière d'une cire, et une voix rude s'écria :

— Tonnerre et sang ! il s'échappe... à moi ! à moi !

En même temps, un homme portant l'uniforme des gardes écossaises se dressait debout sur l'entablement, attendant, la dague à la main, que Buridan passât à sa portée pour le haper.

Buridan ne perdit point la tête, il assujettit solidement dans ses deux mains son épée dont il dirigea la pointe vers l'homme.

Puis il cria à son varlet, qui, en présence de cette attaque, avait suspendu la descente :

— Laisse tomber.

Le varlet lâcha la corde, la laissant glisser entre ses doigts, prêt à l'arrêter au moment où son maître serait sur le point de toucher terre.

Buridan fila avec une rapidité vertigineuse, passant comme une flèche devant la croisée où l'attendait le soldat qui tomba dans le vide, la gorge transpercée du haut en bas par la terrible épée du capitaine.

En deux minutes, le varlet mit son maître en selle et, l'un soutenant l'autre, tous les deux s'éloignèrent au grand trot de leurs montures, poursuivit par les imprécations des gardes écossaises qui tentèrent bien de les poursuivre, mais qui durent renoncer bientôt à tout espoir de les rattraper.

Lorsqu'ils eurent mis entre leurs poursuivants et eux une distance suffisante, les deux cavaliers s'arrêtèrent aussi bien pour laisser souffler leurs chevaux que pour délibérer sur la conduite à tenir.

— M'est avis, capitaine, dit Tanneguy, que nous ne pouvons passer la nuit à courir les rues ; nous nous ferions certainement arrêter par le guet.

— D'autant, ajouta Buridan en lâchant un juron énergique, que je souffre épouvantablement.

— Que faire, alors; car, à cette heure, nous ne pourrons nous faire ouvrir aucune hostellerie.

— J'y pense, si nous allions rue de la Montagne-Sainte-Geneviève.

— Et puis?...

— Nous demanderons l'hospitalité à un mien ami, docteur ès Sorbonne.

— Excellente idée, capitaine; et, pour le cas, où l'on vous rechercherait, il est peu probable qu'on découvre un homme d'épée chez un homme docte et paisible.

— En route donc.

Les deux hommes remirent leurs montures en marche. Le valet tenant en bride celle de Buridan qui n'avait point trop de ses deux mains pour se cramponner à la selle afin de ne point rouler à terre, tant était vive la douleur que lui causait chaque pas en avant.

Il leur fallut une grande demi-heure pour arriver jusqu'à la Montagne-Sainte-Geneviève et l'abbaye Saint-Victor tinta trois coups quand ils s'arrêtèrent devant le logis du maître ès Sorbonne.

Au premier étage, élevé d'environ cinq mètres au-dessus du sol, une fenêtre était éclairée.

— Ventredieu! murmura Buridan, l'ami Jehan travaille encore; cela ne m'étonne plus s'il est si pâle... Allons, frappe, dit-il à Tanneguy.

— Ne croyez-vous pas, maître, demanda le varlet, qu'il serait préférable de ne point mettre les voisins dans la confidence de votre arrivée chez le docteur... vous serez bien plus en sûreté si personne vous a vu entrer en ce logis.

— Parfaitement raisonné... mais pour que Jehan nous ouvre, je ne vois guère d'autre moyen que de l'appeler.

— Assurément, mais si je me sers du heurtoir, cela va faire d'abord un épouvantable bruit et puis votre ami, dans sa surprise, va ouvrir brusquement la fenêtre et demander non moins bruyament le nom de ceux qui viennent le déranger.

— Qu'en conclus-tu?

Sans répondre, Tanneguy amena les chevaux sur le côté de la

chaussée et, plaçant le sien tout contre le mur, il tendit la bride à Buridan et monta tout debout sur la selle.

Grâce à ce piédestal vivant, sa tète dépassait l'entablement de la croisée, et il put plonger ses regards dans la chambre.

— Je le vois, dit-il à voix basse.

— Que fait-il? demanda curieusement le capitaine.

— Il pleure.

— Pauvre garçon, murmura Buridan avec une grande pitié dans la voix, il pense à Alix...

Puis il reprit d'un ton railleur :

— Les voilà, ces philosophes, ces gens forts, qui méprisent les faiblesses de l'humanité !... enfin...

Sans attendre les instructions du capitaine, Tanneguy frappa doucement à la verrière.

Jehan, à ce bruit singulier, releva la tête, cherchant à comprendre d'où cela pouvait venir.

Le bruit recommença plus fort.

Le docteur regarda alors du côté de la croisée et il lui sembla voir une ombre s'agiter en dehors.

Sans émotion apparente il se leva, alla à la muraille, détacha une forte dague à double tranchant et ainsi armé, se dirigea d'un pas tranquille vers la verrière qu'il ouvrit toute grande.

Grande fut sa surprise en apercevant un homme ainsi juché sur le dos de son cheval ; aussi fit-il un pas en arrière, murmurant

— Par saint Treignant d'Écosse ! que me veut celui-là ?

— Chut, maître, fit le varlet en appuyant son doigt sur ses lèvres, ne faites point de bruit ; mais approchez-vous de la croisée et penchez-vous un peu ; il y a en bas quelqu'un qui désire vous parler.

— Jehan ! appela Buridan au même instant, c'est moi.

— Qui, vous ? demanda le docteur en cherchant à percer l'obscurité.

— Eh ! ventredieu ! moi, Buridan ! Ne reconnais-tu donc pas ma voix ?

— Toi ! exclama Jehan de Sarcelles, toi ! ici ! à cette heure ! que signifie ?

— Cela signifie que mon maître, blessé et poursuivi par les soldats du roi, vient vous demander si vous voulez l'accueillir.

— Buridan, blessé! s'écria le maître ès Sorbonne d'une voix émue.

En deux bonds il fut à la porte qu'il ouvrit toute grande.

Avec l'aide de Tanneguy, il transporta Buridan sur son propre lit et, après que l'écuyer eut attaché les chevaux à un anneau scellé dans un mur de la cour, il le conduisit dans une sorte de cabinet où il s'étendit à terre sur des nattes.

— Demain, dit-il, nous aviserons à vous donner une couche un peu moins dure.

Cela fait, il revint auprès du capitaine dont il examina à nouveau la blessure et dont il remplaça le pansement hâtif fait à *l'Églantier-d'Or* par un autre plus sérieux, devant avoir des résultats plus rapides et plus efficaces.

— Dans trois jours, tu pourras te lever, dit-il quand il eut fini.

Buridan fit la grimace.

— C'est bien long, grogna-t-il; je ne puis te donner que quarante-huit heures pour me remettre sur pieds.

— C'est court, observa Jehan de Sarcelles; mais je ferai tout mon possible pour cela. Et maintenant, ami, narre-moi par le menu les circonstances à la suite desquelles te voilà en ce bel état, obligé de chercher un logis au milieu de la nuit.

Buridan se tut un moment, puis répondit:

— Rien ne me serait plus facile, ami Jehan, que d'inventer quelque aventure sur le compte de laquelle je puisse mettre vraisemblablement ce qui m'arrive. Mais ce sont là moyens détournés indignes de notre commune amitié. J'aime donc mieux te dire franchement ceci: il m'est impossible en ce moment de te donner des détails; sache seulement que j'ai tenté une démarche pour essayer de revoir Orly, et que cette démarche a échoué.

Jehan de Sarcelles fronçait légèrement les sourcils.

— A ton aise, répondit-il, ce sont là tes affaires et nul ne peut te forcer à les raconter; je doute cependant qu'un bon conseil, donné froidement et d'une manière désintéressée, puisse jamais nuire.



Il prit les mains de la jeune fille dans les siennes, et, l'attirant, la fit asseoir près de lui. (Page 499.)

En disant ces mots il se leva, et, prenant la cire :

— Sur ce, je te laisse reposer; fais ton possible pour dormir, car, si tu veux être promptement rétabli, c'est encore le sommeil le remède le plus souverain.

Et il sortit.

Le lendemain, après une nuit que, malgré les conseils du docteur ès Sorbonne, il avait, en grande partie, passée à réfléchir, Buridan fit prier Jehan de le venir trouver.

— Ami, lui dit-il, si je n'écoutais que mon impatience, je sortirais aujourd'hui même.

Jehan eut un mouvement d'humeur auquel le capitaine répondit par un sourire.

— Mais, continua-t-il, je ne veux point te courroucer et consens à suivre jusqu'à demain soir tes prescriptions exactement de point en point, si tu consens à me remplacer en ce que j'ai à faire.

— Je t'écoute, répliqua Jehan.

— C'est fort simple, d'ailleurs : il s'agit d'aller au *Chat-qui-Pesche* et de prier Gaulthier de me venir trouver ici au plus tôt.

— J'y vais de suite.

— A moins, ajouta malicieusement Buridan, que tu n'éprouves une répugnance quelconque à rendre aujourd'hui visite à Landry.

Jehan de Sarcelles, à ces mots, rougit jusqu'au blanc des yeux, et, sans répondre, quitta la pièce.

Quelques instants après, le capitaine entendit la porte de la rue qui se refermait; c'était le docteur ès Sorbonne qui s'en allait souhaiter le bonjour à la gentille Alix.

On représente généralement l'amour sous les traits d'un enfant ailé ; à voir marcher un amoureux, on jurerait que, comme Mercure, il a des ailes aux chevilles, tant son pas est léger et rapide.

C'est assurément la réflexion que durent se faire à part eux-mêmes, les passants que, dans sa course précipitée, Jehan de Sarcelles rencontra sur le chemin du *Chat-qui-Pesche*.

Il lui fallut vingt minutes à peine pour franchir la distance qui séparait son logis du cabaret dans lequel il entra, tout essoufflé, sans prendre seulement le temps de respirer un peu à la porte.

— Tiens! c'est maître Jehan de Sarcelles, exclama Landry d'un ton de bonne humeur à la vue du docteur ès Sorbonne! Peut-on savoir ce qui nous vaut le plaisir d'une aussi matinale visite?

— Le sire d'Aulnay n'est-il point encore venu ce matin? demanda Jehan sans répondre directement à la question du tavernier.

— Non, maître; il est un peu de bonne heure.

— Je l'attendrai donc, répliqua le docteur en prenant place devant une table.

Le menton dans la paume de la main, il demeura silencieux, les regards attachés sur la porte derrière laquelle se tirebouchonnait l'escalier reliant la salle basse à l'étage supérieur, et par laquelle il attendait impatiemment l'apparition d'Alix.

Elle s'ouvrit enfin, cette porte, encadrant le visage pâli de la jeune fille qui s'éclaira d'un léger sourire, à la vue de Jehan.

— Mon bon ami, fit-elle simplement en allant vers lui les mains tendues.

Il prit les mains de la jeune fille dans les siennes, et l'attirant doucement, la fit asseoir près de lui.

Un moment ils demeurèrent silencieux, absorbés chacun dans leurs pensées.

Alix, attristée par le souvenir de Philippe, que la vue de Jehan de Sarcelles, son camarade inséparable, lui rendait plus vivant et plus douloureux encore; Jehan l'âme remuée d'un trouble indicible, en sentant à ses côtés cette enfant adorable pour laquelle sa gravité de philosophe se fondait en un amour profond. Il sentait, non sans une surprise joyeuse, toute sa science l'abandonner en présence de cette vierge qui, bien inconsciemment, cependant, se transformait à son tour en professeur pour faire balbutier à son cœur l'alphabet amoureux.

Au bout d'un instant, tous deux gênés par ce silence se regardèrent.

Jehan sentit la nécessité de sortir de cette situation embarrassante, et dit enfin :

— Cette bonne Julienne, ma chère Alix, vous ne m'en donnez point de nouvelles; vous l'avez cependant vue hier.

— Mais oui, mon ami.

— Son état est toujours le même ?

— Elle semblait, quand je l'ai quittée, se porter un peu mieux.

De nouveau ils se turent, cherchant vainement un sujet de conversation qu'ils pussent aborder l'un et l'autre en dehors de leurs pensées.

Alix, dont la finesse de femme avait deviné l'amour de Jehan pour elle, craignait de froisser cet amour en l'entretenant de Philippe d'Aulnay; quant au maître ès Sorbonne, il n'eût voulu pour tout au monde faire allusion à l'état de son âme, en présence de la mine affligée et des yeux rougis de pleurs qu'il avait devant lui.

La porte s'ouvrit en ce moment et la tête cafarde et blême de Guillaume Feutrier se glissa par l'entre-bâillement.

D'un rapide coup d'œil il vit les deux jeunes gens assis côte à côte et devina, à leur attitude embarrassée, les sentiments divers qui les agitaient.

Un pli profond se creusa entre ses deux sourcils en même temps que ses lèvres se plissaient dans un sourire mauvais et sardonique.

— Corbeau de malheur, grommela Jehan entre ses dents, que vient-il faire encore ici au lieu de réciter ses patenôtres, à Saint-Ménétrier.

— Mon bon ami, fit Alix d'un ton de léger reproche, ne parlez point ainsi; je sais que vous n'aimez point messire Guillaume Feutrier, mais vous oubliez qu'il porte un habit respectable et en outre qu'il est mon confesseur.

— Votre confesseur! que peut avoir un ange comme vous à raconter à un démon comme lui.

— Encore! fit la jeune fille; vous me faites de la peine à parler ainsi, messire Jehan.

Le visage du docteur s'assombrit.

— Pourquoi me qualifier de messire, demanda-t-il tout chagrin, ne pas m'appeler tout simplement Jehan?

Une légère pression de main le consola.

Sa seule vengeance fut de lancer au diacre un regard tellement méprisant que, sans lui adresser la parole non plus qu'à sa compagne, il passa devant eux inclinant légèrement la tête, et alla s'asseoir sans mot dire, au fond du cabaret, près de l'âtre.

Un silence, embarrassant pour tout le monde, régnait depuis quelques instants dans la salle lorsque la porte s'ouvrit à nouveau bruyamment.

— Teste de chien! exclama Franc-Picard en faisant irruption dans la taverne, que se prepare-t-il donc en ville aujourd'hui; il

semblerait que ce soit la fête des truands, tant j'en ai rencontré sur ma route en venant ici.

Et aux regards interrogateurs de Jehan et d'Alix, il répondit en ajoutant :

— C'est à croire que toute la truanderie de France et de Navarre s'est donné rendez-vous dans notre bonne ville de Paris; je n'eusse jamais cru que semblable vermine pût grouiller sur le pavé de la capitale, en nombre aussi considérable.

Guillaume Feutrier eut un léger clignottement des paupières.

— N'est-il donc pas permis à toute créature de Dieu d'aller de par les rues respirer l'air auquel chacun a droit et prendre sa part du soleil commun?

Le diacre avait mis, malgré lui, dans ces mots prononcés d'une voix stridente, une telle intonation de raillerie que l'escholier lui lança un regard de travers, et répondit rudement :

— Eh ! teste de chien ! qui vous parle? c'est à mon maître et professeur, messire Jehan de Sarcelles, que je m'adresse et non point à vous, saint diseur de patenôtres.

Jehan jeta sur l'élève du collège de Clermont, un regard étonné, tellement la repartie était vive et insolente; néanmoins, il se tut, ne jugeant pas à propos d'intervenir, et supposant que Franc-Picard avait peut-être ses raisons pour parler de la sorte.

Loin de se froisser, Guillaume Feutrier se prit à sourire, de ce sourire étrange et cruel qui révélait parfois tous les mauvais instincts dont il était rempli.

Il jeta autour de lui un regard circulaire qui se posa avec obstination sur Alix toute frissonnante.

— Ah ! ah ! maître Franc-Picard, ricana-t-il, vous me semblez quelque peu irascible ce matin ; mais je ne vous en veux pas, car les nerfs et la jeunesse vont généralement de compagnie, c'est là un défaut qui vous passera avec l'âge.

Il se tut, penchant la tête sur sa poitrine et croisant benoitement ses mains dans ses grandes manches de bure.

En ce moment, Jehan de Sarcelles se leva et posant son doigt sur ses lèvres pour recommander le silence à Alix, il se dirigea vivement vers la porte.

Il venait d'apercevoir à travers la verrière, Gaulthier d'Aulnay arrêté sur le seuil et occupé à considérer une foule nombreuse pressée sur l'autre rive de la Seine.

— Vous ici! s'écria tout surpris le capitaine des gardes de la reine en s'apercevant que la main qui se posait sur son épaule appartenait au docteur ès Sorbonne.

Et il ajouta :

— De si bonne heure au cabaret! par quel hasard?

— Je vous attendais.

— Vous avez à me parler.

— Non pas moi, mais le capitaine Buridan

— Est-il donc malade qu'il n'est point venu lui-même?

— Plus que malade, blessé; plus que blessé, poursuivi; c'est pourquoi, comme il ne peut venir à vous, il m'a chargé de vous prier de l'aller trouver.

— Si vous voulez me mener vers lui, je vous suis.

Silencieusement, les deux hommes se mirent en marche, et après une course rapide, arrivèrent rue de la Montagne-Saint-Geneviève, où ils trouvèrent Buridan qui attendait leur retour avec impatience.

Après avoir introduit Gaulthier auprès du malade, Jehan de Sarcelles se retira par discrétion.

— Vous m'avez demandé, messire, fit le capitaine des gardes de la reine en s'asseyant au chevet de Buridan; me voici, prêt à vous écouter et à vous rendre service, si cela est en mon pouvoir.

— Vous allez en juger vous-même, répliqua Buridan en se redressant sur son coude et en regardant fixement le jeune homme, il faut que je voie la reine au plus tôt.

Gaulthier, fit sur son siège un bond formidable.

— La reine! exclama-t-il, quelle reine?

— Eh! ventredieu, répondit Buridan avec un calme d'autant plus grand, que l'émotion de son compagnon était profonde, est-il une autre reine que celle de France?

— Marguerite de Bourgogne!

— Je ne sache point qu'elle porte un autre nom!

— Vous voulez voir la reine Marguerite?

Buridan inclina la tête de haut en bas.

— Qu'y a-t-il dans ce désir qui vous puisse étonner à ce point? demanda-t-il.

— Ce dont je m'étonne, messire, répondit le sire d'Aulnay en jetant un regard en dessous sur son interlocuteur, c'est que vous me priiez en si grand mystère de vous présenter à la reine, alors que votre grande réputation d'homme de guerre suffit à vous ouvrir toutes grandes les portes du palais.

Buridan partit d'un éclat de rire homérique.

— Point ne serait besoin, en effet, de votre intervention, mon cher Gaulthier, dit-il, s'il ne agissait que de me présenter aussi naturellement; mais vous devriez vous rappeler que ma situation délicate m'interdit de me montrer au grand jour; en outre certaine petite aventure qui m'est survenue cette nuit m'impose pour l'avenir une conduite plus prudente encore.

— Que désirez-vous donc?

— Tout simplement ceci: ne pouvant aller à Marguerite, il faut que Marguerite vienne à moi; puisque je ne puis entrer au palais, il faut qu'elle en sorte, et c'est pour l'y convier que j'ai compté sur vous, messire d'Aulnay.

Au fur et à mesure que Buridan parlait, le visage de Gaulthier exprimait un étonnement profond qui fit sourire légèrement Buridan, chose dont il se fut gardé peut-être, s'il eut remarqué certain froncement de sourcils, presque imperceptible, il est vrai, mais qui dénotait chez le jeune homme une arrière-pensée d'ordre tout différent.

Un moment il regarda Buridan, silencieusement.

— Moi! murmura-t-il, enfin, moi, que je demande à la reine de... mais vous n'y pensez pas?

Ce fut au tour de Buridan de froncer le sourcil.

— Quoi de plus simple, cependant, répliqua-t-il. Est-il à la cour, même en comptant le roi, quelqu'un qui plus que vous, ait libre accès auprès de dame Marguerite; non seulement vous avez hérité du poste de votre frère, mais aussi, je crois, de la faveur royale dont il était honoré.

Gaulthier rougit un peu, balbutiant:

— Par mon âme, messire, vous vous trompez; la reine, il est vrai, est fort bienveillante à mon endroit; mais elle ne m'a jamais dit quoique ce fût, qui pût m'autoriser à croire ..

Buridan plongea dans l'œil du capitaine des gardes son regard tranchant et froid.

— Excusez-moi, j'avais entendu dire que la reine avait parlé de vous à certaines personnes de son entourage en termes tels...

— Etes-vous bien certain ? interrompit Gaulthier avec vivacité.

— De cela, non ; mais de l'amour qui sommeille dans votre cœur pour la reine et qui n'attend qu'une occasion pour s'éveiller, oui.

Le visage du jeune homme se couvrit d'un vif incarnat.

— Je vous jure, messire, s'écria-t-il.

— Ne jurez pas, dit Buridan en souriant, vous auriez tort ; c'est là un sentiment de votre âge et, de plus, celle qui en est l'objet le mérite.

— Qu'elle est belle ! murmura son compagnon en levant les yeux avec extase.

— Revenons, s'il vous plaît, à notre entretien, mon jeune ami, fit Buridan en tirant de dessous son traversin un pli tout scellé qu'il tourna un moment entre ses doigts.

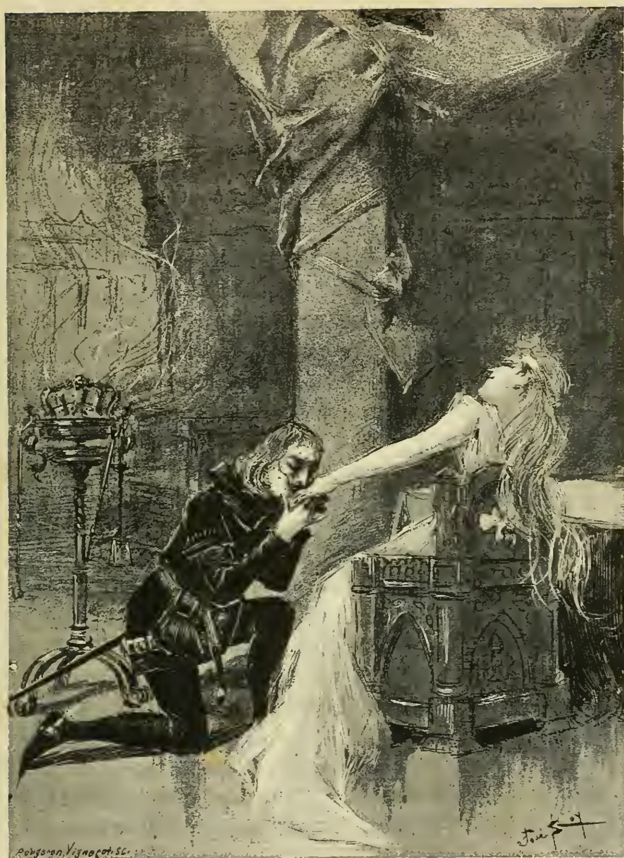
— En vérité ! exclama Gaulthier, je ne puis croire que cet entretien soit sérieux et que vous vouliez véritablement me charger d'une telle commission.

— Pourquoi pas ?

— Vous voulez que j'aille prier la reine de sortir la nuit du palais et d'aller courir les rues comme une ribaude ! Mais vous voulez donc ma perte ; car nul doute que dame Marguerite, à un semblable langage de ma part, ne réponde par une bonne arrestation et elle aura raison.

Buridan eut un sourire énigmatique.

— N'ayez crainte, répondit-il en tendant le parchemin à Gaulthier qui le prit machinalement ; la reine ne se pourra point offusquer de votre langage, car votre mission se bornera à lui remettre ceci.



Elle lui tendit la main, frissonnant d'aise à ce baiser un peu long peut-être. (Page 508.)

Les traits du capitaine des gardes se contractèrent en une légère grimace.

— Qu'est-ce ? demanda-t-il.

— Un rendez-vous que je lui donne.

A ces mots, le visage du jeune homme devint tout à fait sombre

et il enveloppa son compagnon d'un regard soupçonneux : un doute venait de naître dans son esprit en même temps que la jalousie le mordait au cœur.

Il déposa le pli sur le lit et dit en secouant la tête :

— Non, messire, non ; je ne puis me charger de semblable commission, malgré tout mon désir de vous être agréable ; cherchez-en quelque autre, mais pas moi, pas moi.

— Ventredieu ! s'écria Buridan dont les yeux lancèrent un éclair, me feriez-vous l'injure de vous défier de moi, jeune homme ?

Puis il ajouta :

— Prenez garde qu'en cette circonstance vos propres sentiments ne vous poussent, malgré vous, à nuire à votre souveraine ; car je jure Dieu que si ce parchemin ne lui est pas remis aujourd'hui même, les plus grands malheurs la menaceront.

Ces paroles dites gravement firent frissonner Gaulthier qui, après avoir hésité encore, prit le parchemin, le glissa dans son escarcelle et, se levant :

— Y a-t-il une réponse, messire ? demanda-t-il.

— Certes oui ; je vous prierai même de me la faire tenir au plus tôt ici même.

Comme le sire d'Aulnay allait franchir le seuil, Buridan le rappela :

— Si vous avez conservé souvenance du service que je vous rendis et grâce auquel nous avons lié amitié, ne révélez à qui que ce soit le lieu où je me cache, ce serait m'envoyer à la mort.

A peine la porte se fut-elle refermée derrière le jeune homme que Buridan dont les forces étaient épuisées par cet entretien un peu long pour un blessé, laissa sa tête retomber sur l'oreiller, murmurant :

— Ventredieu, si Jehan ne m'a pas mis sur pied demain soir, je m'y rendrai sur le ventre, mais j'y serai.

CHAPITRE XXXVI

Dans lequel Marguerite entend parler de Buridan.

— Oui, ma sœur, disait à Marguerite de Bourgogne Jeanne d'Évreux, debout au milieu du boudoir de la reine, oui, ce n'est pas un homme, c'est un démon.

— J'aime ces hommes-là, moi, répondit Marguerite avec un éclair de passion dans les yeux; et, Pâques Dieu! si le sort au lieu de vous l'adresser m'en eût aussi bien favorisée, j'eusse été enchantée d'engager la lutte avec lui.

— Je voudrais vous y voir, ma sœur, riposta la princesse avec aigreur.

— Bast! fit la reine avec un long bâillement plein de langueur, cela dépend des tempéraments; le vôtre, fort souple aux choses d'amour, se refuse à la lutte; le mien, au contraire, est d'acier pour l'un et l'autre combat; et si j'étais en présence de votre Buridan, je le voudrais mettre à mes pieds, après lui avoir rogné les ongles.

Jeanne d'Évreux eut un mauvais sourire.

— Je ne vous le souhaite pas, ma sœur, répliqua-t-elle; car le peu d'ongles que vous a laissé votre conseiller Orsini pourrait bien vous être rogné encore.

Sous ses paupières baissées, Marguerite lança à la princesse un regard chargé de haine.

— Pourquoi rappeler ces choses, ma chère sœur, murmura-t-elle; que faire contre la fatalité? j'ai mon Italien comme vous avez votre capitaine; je vous souhaite seulement d'être débarrassée de votre joug, en même temps que j'aurai su me débarrasser du mien.

Elles se turent toutes deux, s'observant en dessous.

— Mais, reprit la reine, vous ne m'avez point dit par suite de quelles circonstances, vous aviez été amenée à lui accorder un entretien, ni dans quel but il avait sollicité de vous voir.

— Sollicité ! s'écria Jeanne d'Évreux ; dites qu'il a exigé.

— Mais, que voulait-il ?

La princesse hésita un moment ; puis avec un sourire :

— Me revoir, me dire qu'il m'aimait et...

— Et ?...

— Demander une place.

— Il est ambitieux, exclama la reine ; vous êtes sauvée, ma sœur, cet homme n'est point à craindre.

— Orsini, non plus, n'a pas été à craindre jusqu'au jour où vous avez pu satisfaire son ambition ; mais il me semble que, depuis quelque temps, ce jour est passé, car votre couronne se courbe, du moins il me semble, devant son chaperon.

La reine se mordit les lèvres.

— Il se peut : mais tout cela n'aura qu'un temps.

Cette conversation aigre-douce eût pu continuer longtemps de la sorte, si un page de service ne fût entré annoncer que le capitaine des gardes était là, sollicitant une audience.

— Le sire Gaulthier d'Aulnay ! dit la princesse Jeanne bas à l'oreille de la reine, tandis qu'un sourire mauvais courait sur ses lèvres ; il vient probablement vous causer de la mort de son frère ; je me retire.

Et elle sortit par une porte dérobée conduisant à ses appartements, laissant Marguerite, le cœur serré, dans un sentiment d'angoisse inexprimable.

Néanmoins, son front se rasséréna à la vue du jeune homme.

Elle lui tendit la main, frissonnant d'aise au baiser, un peu long peut-être, que ses lèvres énamourées y déposèrent.

Puis, quand il se fut relevé, car il avait mis un genou en terre :

— Quel motif vous amène, mons Gaulthier ? demanda-t-elle d'une voix chaude dans laquelle la passion mettait d'étonnantes vibrations.

— Un message dont je suis chargé pour Votre Majesté, répondit-il avec contrainte.

Étonnée, elle l'interrogea du regard, ne comprenant pas de quel message son capitaine des gardes pouvait bien être chargé pour elle.

— Je vous écoute, fit-elle.

Il porta la main à son escarcelle, mais, avant d'en tirer le parchemin qui lui avait été confié, il dit d'une voix hésitante :

— Excusez mon hardiesse, Madame, mais je voudrais vous poser une question.

— Parlez.

— Connaissez-vous le capitaine Buridan?

A ce nom, la reine se leva, en proie à un trouble et à une agitation extrêmes.

— Buridan, avez-vous dit, Buridan ! êtes-vous bien certain de ne pas vous tromper? demanda-t-elle.

Il se taisait et ce silence transformait en épouvante le trouble de Marguerite.

Pour que Gaulthier vînt lui parler de cet homme, il fallait qu'il le connût, et alors l'autre, qui avait passé la nuit en Tour de Nesle, lui avait raconté ce qu'il y avait vu, et Gaulthier venait demander à la reine justice et vengeance pour le crime commis sur la personne de son frère par la princesse Jeanne d'Évreux et ses compagnes.

Quelle horrible situation que la sienne!

Pâle et défaite, le front inondé d'une sueur froide, elle se laissa tomber sur son siège.

Si son émotion n'avait point été si forte, et si elle avait pu jeter sur Gaulthier un regard un peu clairvoyant elle eût constaté l'inanité de ses terreurs.

Le visage du jeune homme ne réflétait en effet aucun sentiment de haine ou de vengeance; la jalousie seule venait d'y mettre son empreinte si reconnaissable pour un œil de femme.

La reine sentit cependant le danger d'un silence aussi inexplicable et, faisant un effort de volonté surhumain, elle parvint à maîtriser son épouvante.

Elle leva alors les yeux sur son capitaine des gardes et lui dit simplement, répondant à la question qui l'avait si fort émue :

— Buridan! oui, messire Gaulthier, je connais ce nom; mais l'homme, point.

Les sourcils froncés, les lèvres contractées, le regard fixé obstinément sur le sol, le sire d'Aulnay se taisait.

Marguerite alors l'observa, et cette attitude amena sur sa bouche un fugitif sourire ; elle venait de lire clairement ce qui se passait en l'âme du jeune homme ; sa crainte s'évanouit, faisant place à un sentiment plus doux.

Gaulthier ne soupçonnait rien, ne venait lui demander aucun compte de la mort de son frere ; ce nom de Buridan n'éveillait en son esprit aucun souvenir terrible ; mons Gaulthier était jaloux, tout simplement ; donc il l'aimait.

Elle ne pensa plus qu'à son amour.

Son cœur débordait de joie, dansait dans sa poitrine, et peu s'en fallût qu'oubliant toute prudence elle ne se jetât au cou du jeune homme,

Une grande pitié la saisit à la vue de Gaulthier, immobile devant elle, pâle et comme brisé.

Elle lui dit donc d'une voix caressante :

— Savez-vous, mons Gaulthier, que c'est un terrible homme que celùi dont vous venez de prononcer le nom ; tout à l'heure, précisément, l'un de nos seigneurs qui a quelque temps bataillé en Allemagne, parlait de lui devant moi et il en racontait des choses terribles.

Le jeune homme releva les yeux et les tint fixés sur la reine, longtemps, obstinément, comme pour lire sur son front si ce qu'elle disait était bien la vérité.

— Quand j'ai entendu sortir son nom de votre bouche, continua-t-elle, j'étais encore sous l'impression des horribles récits qui m'avaient été faits un peu auparavant, et, je ne sais pourquoi, j'ai été frappée d'épouvante.

Gaulthier se taisait toujours ; mais ses joues avaient repris leur teint primitif, et son front s'était rasséréné.

— Mais, ajouta Marguerite, je ne vous cacherai pas que je serais assez curieuse de savoir comment vous connaissez le nom de cet homme.

— Parce qu'il est mon ami, Madame.

La reine tressaillit et un frisson glacé courut par tous ses membres.

— Ah! dit-elle, les dents serrées et s'efforçant de demeurer calme; ah! cet homme est votre ami, messire d'Aulnay; voilà qui est bien surprenant, car c'est à peine s'il vient d'arriver à Paris.

— Depuis si peu qu'il y soit, Madame, répondit Gaulthier, le capitaine Buridan a déjà eu le temps de me sauver la vie; entre gentilshommes, ce sont là choses qui cimentent l'amitié plus que le nombre d'années, si grand soit-il.

— En vérité, fit Marguerite en fronçant légèrement le sourcil; il faudra me narrer cela par le menu quelqu'un de ces jours. Mais à quel sujet m'avez-vous demandé tout à l'heure si je connaissais cet homme?

— Parce qu'il m'a chargé d'un message pour vous.

Et Gaulthier tirant de son escarcelle le parchemin que lui avait confié Buridan le tendit à la reine.

Celle-ci le prit d'une main tremblante, le tourna quelques secondes entre ses doigts, le considérant sur toutes ses faces avec une défiance instinctive comme si elle pressentait ce qu'il renfermait.

Lentement, enfin, elle rompit le scel, ouvrit le pli et y jeta les yeux.

A mesure qu'elle lisait, son visage blémissait, ses dents s'entrechoquaient, sa poitrine se soulevait, haletante.

Quand elle eut fini elle froissa le parchemin entre ses doigts crispés et demanda avec une hésitation dans la voix :

— Savez-vous ce que renferme ce pli?

— Non, Madame.

— Sur votre honneur de gentilhomme, vous me jurez que vous ignorez ce que m'écrit le capitaine Buridan?

— Sur mon honneur, je le jure, Madame.

— Il suffit, Gaulthier.

Et Marguerite demeura un moment, la tête dans la main, abîmée dans ses réflexions, pendant que le jeune homme, le cœur dévoré de jalousie, la couvait de regards ardents.

— Madame, fit-il enfin d'une voix brève, quelle réponse dois-je porter au capitaine Buridan?

— Quelle réponse!... Ah! oui... il veut une réponse... Eh bien! dites-lui que ce qu'il demande, on le fera. Allez, laissez-moi, mons Gaulthier; j'ai besoin d'être seule.

Le sire d'Aulnay sortit du palais et prit à pas lents le chemin de la Montagne-Sainte-Geneviève, se creusant la cervelle pour comprendre les causes réelles de l'émotion de la reine.

Évidemment, en dépit de ses réponses, elle connaissait Buridan. Mais de quelle nature étaient les liens qui l'unissaient au capitaine? Voilà la question qu'il eût importé de résoudre et qui, demeurant sans solution, lui torturait l'âme.

Le capitaine n'était à Paris que depuis quelques jours, leur liaison, si liaison il y avait, remontait donc à plusieurs années.

Gaulthier s'aperçut alors combien grande était la passion que lui avait inspirée Marguerite; la jalousie, comme un éclair, avait brillé et à sa lueur il avait pu sonder la profondeur de l'abîme au fond duquel son cœur avait roulé.

Jusqu'alors il avait vécu aux côtés de la reine, l'aimant inconsciemment, satisfaisant son amour par la contemplation de l'objet aimé, ne songeant même pas, tant il l'ignorait lui-même qu'un jour viendrait peut-être où entre elle et lui un rival viendrait se dresser.

Ce jour était arrivé, lui révélant l'état de son âme, l'épouvantant de son audace, et lui faisant subir milles tortures.

Plus il réfléchissait, plus il devenait évident que Buridan constituait pour son amour un danger, danger dont il ne pouvait bien définir la nature, et qui par cela même, n'était que plus redoutable.

Et puis, Buridan n'était-il pas son ami, ne lui avait-il pas sauvé la vie? et à ce titre ne lui était-il pas sacré?

Et Gaulthier poussa un gros soupir.

Puis repensant à ce parchemin, il regretta amèrement de s'en être fait le porteur; car, malgré l'ambiguité de la réponse de Marguerite, il sentait bien qu'il s'agissait d'un rendez-vous.

Et elle irait à ce rendez-vous!



Mais, au lieu de les prendre et de les serrer, l'autre recula. (Page 514.)

Il était bien évident que Buridan l'avait connue autrefois, que peut-être même il avait été son amant ; comment expliquer autrement l'émotion qui s'était emparée d'elle en entendant prononcer son nom.

D'un autre côté, il est vrai, sans être bien perspicace, Gaulthier

avait parfaitement reconnu que parmi les divers sentiments qui avaient agité la reine, la terreur occupait la première place.

Quelles choses contenait donc cette missive pour qu'à sa lecture, la reine de France tremblât ainsi qu'un enfant.

Peu à peu la sympathie profonde qu'il ressentait pour Buridan se transformait en aversion, et cette aversion ne tarderait pas à se transformer en haine.

Pour Gaulthier, en effet, Buridan devenait l'ennemi, l'ennemi qui menaçait à la fois, et son amour et la femme qu'il aimait; pour ces deux raisons donc il lui devenait odieux.

La jalousie le mordait au cœur; mais une jalousie bizarre, embrassant le passé et le présent; jalousie semblable à celle que peut avoir un fils qui connaît un amant à sa mère, comme celle qui torture l'amant trompé par sa maîtresse.

A mesure qu'il avançait dans sa route, la rage grondait davantage au fond de son cœur, et lorsqu'il s'arrêta devant le logis de Jehan de Sarcelles, il était décidé à avoir avec Buridan un explication catégorique.

A la vue du jeune homme, le capitaine se redressa sur sa couche.

— Enfin, vous voilà! s'écria-t-il, je désespérais de vous voir revenir.

— Me voilà, répondit Gaulthier d'une voix sourde.

— Eh bien! demanda anxieusement le blessé.

— Ce que vous demandez, on le fera, dit simplement le sire d'Aulnay.

Buridan poussa un cri de triomphe.

— Ah! Gaulthier, Gaulthier, dit-il, le service que je vous ai rendu en vous sauvant la vie, n'est rien auprès de celui que vous venez de me rendre; tenez-moi, à partir de ce jour, comme votre débiteur.

Et dans l'élan de sa reconnaissance, il lui tendit les mains.

Mais, au lieu de les prendre et de les serrer, l'autre recula.

Étonné, Buridan, releva les yeux et remarqua alors le visage bouleversé du jeune homme.

— Qu'avez-vous, Gaulthier ? demanda-t-il, que vous est-il survenu ? que vous a-t-on dit qui vous ait ainsi transformé ?

Le capitaine des gardes de la reine, la main crispée sur la poignée de son épée, se taisait.

— Ventredieu ! grommela Buridan, j'avais quitté un ami et c'est un... ennemi que je retrouve. Voilà qui est bien étrange, vous en conviendrez, messire d Aulnay.

Et la voix de Buridan était devenue subitement grave.

Gaulthier se taisait toujours.

— Messire d'Aulnay, je vous adjure de vous expliquer; entre hommes comme nous il ne doit point exister de malentendus ; si, bien involontairement, je vous ai froissé ou offensé, je suis à votre disposition pour le reconnaître s'il y a lieu et, au besoin, pour vous rendre raison. Mais, ventredieu ! parlez et que je sache si je dois renoncer à vous donner encore le nom d'ami qu'il m'était si doux de vous donner.

Emu, malgré lui, par l'accent de douloureuse sincérité dont ces paroles étaient empreintes, Gaulthier fixa ses regards sur le capitaine.

Puis, d'une voix brisée, il murmura :

— Je suis bien malheureux !

Buridan tressaillit; ces quelques mots suffirent à lui faire comprendre la cause de la transformation qui, en ces quelques heures, s'était opérée chez le jeune homme.

Un sourire courut sous sa moustache et d'un accent apitoyé, quoique doucement railleur :

— Enfant ! dit-il.

Ce fut au tour de Gaulthier d'être surpris.

Il considéra le capitaine, semblant lui demander du regard ce qu'il entendait par ce mot.

— Oui, répéta Buridan, enfant ! car, pour une amourette, vous risquez de briser les liens sacrés de l'amitié. Ah ! quand vous aurez mon âge et mon expérience, vous verrez combien peu pèse un cœur de femme mis en balance avec la poignée de main d'un ami.

Confus, Gaulthier baissa la tête.

— Je l'aime ! dit-il.

— Eh ! ventredieu ! exclama Buridan, vous l'aimez, je le sais ; c'est folie à vous, je vous l'ai dit déjà ; mais c'est votre affaire et ne veux point vous en parler. Seulement, je ne vois point en quoi cet amour doit chasser de votre cœur l'amitié que vous vouliez bien avoir pour moi.

Ce disant, il considérait curieusement Gaulthier.

Un moment, celui-ci hésita, puis enfin, comme soulageant sa poitrine d'un poids qui l'étouffait ;

— Je suis jaloux.

— De moi ! s'écria Buridan, vous êtes jaloux de moi ! Pauvre, pauvre enfant !

Et il ajouta :

— Marguerite vous a-t-elle dit ce que contenait le parchemin que vous lui avez remis de ma part ?

— Non, Messire.

— D'où vient alors cette jalousie subite ?

— L'amour est perspicace ; ce qu'on ne lui dit pas, il le devine.

— Vous savez donc que j'ai donné rendez-vous à la reine ?

— Oui.

— Et c'est là ce qui vous assombrit le visage et vous désespère le cœur ?

Gaulthier fit de la tête un signe affirmatif.

Buridan eut un large sourire.

— Rassurez-vous donc, ami d'Aulnay, dit-il, point ne sera causé d'amour à ce rendez-vous où de grands intérêts seuls seront discutés.

Le jeune homme gardait le silence.

Buridan eut alors un froncement de sourcils significatif.

— Mettez-vous en doute ce que je viens de vous dire ? demanda-t-il avec un peu de hauteur. Croyez-vous que s'il en était autrement que je vous l'affirme, je consentirais, pour ménager la susceptibilité amoureuse d'un ami, à déguiser la vérité ?

— Je ne suspecte point la loyauté de vos affirmations, messire, répondit vivement Gaulthier ; mais...

— Mais...

— Je voudrais vous poser une question.

— Parlez; j'y répondrai franchement.

— Verrez-vous à ce rendez-vous, la reine pour la première fois?

Buridan hésita un instant.

— Non, fit-il, ce n'est point la première fois que je verrai la reine.

Gaulthier eut un geste accablé.

— Mort de mon âme! murmurait-il.

— Ne vous désespérez point, mon jeune ami, répliqua Buridan d'un ton paternel; car si ce n'est point la première fois que je la vois, elle me parlera, elle, pour la première fois.

Le jeune homme fixa sur son compagnon un regard étonné.

— Je ne comprends pas, fit-il.

— Il m'est impossible d'entrer dans les détails, et cependant votre état me peine, et je voudrais vous tranquilliser. Je vous jure sur l'honneur, que le capitaine Buridan n'a jamais approché la reine de France, ne lui a jamais parlé non plus que la reine n'a approché le capitaine Buridan ni ne lui a parlé. La conversation que nous allons avoir ensemble roulera sur un tout autre sujet que l'amour, vous en pouvez être certain, car je vous le jure également... cela vous suffit-il?

Gaulthier ne répondit pas.

— Ventredieu! s'écria Buridan, vous feriez perdre patience à un saint, mon jeune ami. Il est vrai que vous avez pour vous une circonstance atténuante; vous êtes amoureux, et dans cet état, on perd toute logique et tout raisonnement.

Le jeune homme répondit avec aigreur:

— Ma cervelle ne m'a pas cependant abandonné, messire, au point de m'empêcher de trouver véritablement extraordinaire que la reine de France courbe la tête devant un simple capitaine de bande, tel que vous.

Buridan, loin de se froisser du ton avec lequel ces paroles avaient été prononcées, sourit.

— Et qui vous dit que noble dame Marguerite de Bourgogne vienne par contrainte au rendez-vous que je lui ai demandé?

— Que vous lui avez imposé, voulez-vous dire.

— Soit; je ne tiens pas à chicaner sur les mots; qui vous dit donc qu'elle ne soit point d'accord avec moi à ce sujet?

— Par Notre Dame! me supposez-vous donc aveugle et croyez-vous que je n'ai point vu l'effet produit sur la reine par le pli que j'ai eu la coupable faiblesse de lui remettre en votre nom?

Buridan eut un geste d'orgueil.

— Qu'en concluez-vous? demanda-t-il.

— J'en conclus que si le capitaine Buridan n'a jamais connu dame Marguerite, un autre que le capitaine Buridan l'a peut-être connue autrefois.

Buridan tressaillit et regarda attentivement le jeune homme, se demandant ce qu'il pouvait y avoir sous ces mots.

Mais le sire d'Aulnay demeura impassible, semblant ne pas se douter de l'examen auquel se livrait son compagnon.

Celui-ci, rassuré, répondit d'un air moqueur.

— Eh quoi, mon jeune ami; ne vous suffit-il point d'être jaloux du présent, prétendriez-vous l'être également du passé de noble dame Marguerite de Bourgogne.

— Ah! ne raillez pas, messire, je vous en conjure, s'écria Gaulthier d'Aulnay d'un ton moitié suppliant, moitié menaçant; je vous l'ai dit, j'aime cette femme et je ne saurais souffrir qu'on raillât mon amour, ni qu'on tentât de l'amoindrir.

— Eh! ventredieu! ce sont certaines amours qui amoindrissent certains hommes; je suis trop votre ami, Gaulthier, pour ne point vous parler franchement, dussiez-vous m'en garder rancune; eh bien! j'aurais mieux aimé vous voir arracher le cœur que d'y voir pénétrer semblable affection.

— Buridan!...

— Laissez-moi parler, j'en ai le droit, je suis votre aîné, votre ami et je vous ai sauvé la vie, et que l'enfer me confonde si aujourd'hui je ne le regrette pas, car c'est un triste service que je vous ai rendu là; mieux vaut être mort que d'endurer les souffrances que vous êtes appelé à supporter. Oui, quoi que vous disiez, vous ne m'empêcherez pas de regretter de vous voir, vous, jeune, beau, plein d'amour, d'illusions, de pensées généreuses, sur le point de

rouler dans cette abîme, au fond duquel est le cadavre de votre frère.

— Ah! Buridan! Buridan, quel souvenir évoquez-vous là? et qu'a de commun la mort de Philippe avec dame Marguerite.

Buridan, poussa un profond soupir.

— Allons, murmura-t-il, décidément vous êtes plus atteint que je ne le croyais; laissons donc cela de côté, mais rappelez-vous seulement, le jour où vous viendrez me serrer la main en pleurant, le langage que je viens de vous tenir.

Gaulthier, le visage sombre, écoutait.

— Passons, si vous voulez bien, à un autre ordre d'idées qui vous plaira, j'en suis certain, celui-là. J'ai besoin de votre concours, mais il faut que vous me le prêtiez aveuglément, car je ne puis vous donner d'explication. Sachez seulement que, si vous voulez bien me seconder dans l'affaire dont il s'agit, il y a beaucoup de chances pour que vous puissiez me sauver la vie.

— Parlez, fit simplement Gaulthier, je suis votre homme.

Et il ajouta avec un sourire un peu contraint.

— Quoi que vous en disiez, mon cœur n'est point tellement gangréné ni mon esprit tellement obscurci que l'amour ne puisse me faire oublier les devoirs sacrés de l'amitié!

Buridan serra dans sa main la main du jeune homme et continua :

— D'ailleurs, ce que j'ai à vous dire va, dans une certaine mesure, calmer la jalousie dont vous voulez bien m'honorer. Vous avez constaté la profonde impression faite sur la reine par le pli que vous lui avez remis, vous avez constaté en outre que cette impression était fort désagréable; vous en pouvez donc conclure qu'elle ne vient pas à ce rendez-vous le cœur gai et l'esprit tranquille. Eh bien, tout cela n'est rien auprès de ce que j'ai à lui dire, tout cela n'est rien auprès de certain parchemin dont je vais lui donner lecture.

— Vous voyez bien, s'écria Gaulthier, qu'il y a entre elle et vous des liens puissants puisque vous ne craignez pas, n'étant que ce que vous êtes, de vous attaquer à la reine.

— Eh! mon jeune ami, qui vous a jamais dit que je voulais

attaquer la reine; c'est là une chose qui est loin de ma pensée; je m'adresse tout simplement à dame Marguerite pour obtenir d'elle une grâce qu'il ne dépend que d'elle de m'accorder et voilà tout : quant à ce parchemin que je lui veux lire, il ne concerne qu'elle seule et est relatif à une affaire dans laquelle je n'ai point été mêlé, je vous le jure.

— Mais cette grâce, objecta Gaulthier, ne puis-je, moi, intercéder auprès d'elle pour l'obtenir en votre nom.

Buridan eut un geste d'impatience.

— Puisqu'il faut tout vous dire, sachez donc qu'il s'agit encore de cet ami injustement emprisonné, et dont vainement déjà vous avez sollicité la mise en liberté. Eh bien, ce que vous n'avez pu obtenir ni par l'intrigue ni par la faveur, je vais essayer de l'obtenir, moi, par la persuasion et par la menace. C'est aujourd'hui pour moi une question de vie ou de mort; il me faut au plus tôt voir Orly et rentrer en possession du dépôt que je lui ai confié. Or, la reine seule est de force à lutter avec Orsini; c'est donc à elle que je m'adresse.

Un éclair de joie brilla dans les yeux de Gaulthier.

Il saisit la main de Buridan, et la lui secoua si fortement, qu'il dérangea l'appareil de la blessure, ce qui fit pousser au blessé un formidable juron.

— Excusez-moi, mon ami, mon cher ami, s'écria le jeune homme; mais ce que vous dites me rend si heureux.

Buridan sourit avec pitié.

— Mais ne m'avez-vous point tout à l'heure demandé mon concours? De quoi s'agit-il? fit le sire d'Aulnay.

— C'est juste, répliqua le capitaine, écoutez donc. J'ai quelque expérience; chaque jour j'en acquiers davantage par le fait d'épreuves nouvelles. Or, en toutes circonstances, si assuré que l'on soit des dispositions prises, il se peut qu'au dernier moment survienne l'événement imprévu qui renverse tout l'échafaudage; c'est contre cet événement que je me veux protéger, et c'est ce en quoi vous pouvez m'aider.

Cet événement, c'est mon arrestation. Les femmes, vous le savez, ne sont qu'un tissu de faussetés et de mensonges, et parmi les



Le Cagouleux venait de sauter sur Gargalleux. (Page 526.)

femmes il en est une plus fausse encore que toutes les autres, c'est la reine.

Gaulthier fit un mouvement.

— Donc, il se peut faire qu'en dépit de mes arguments, dame Marguerite, pour toute réponse à ma supplique, me fasse appréhen-

der au corps. Pour parer à cette éventualité, je vous vais remettre le parchemin original dont je ne lui montrerai que la copie, et si par hasard j'étais emprisonné, il vous suffirait d'aller trouver la reine pour échanger aussitôt le dit parchemin, contre ma liberté.

Buridan se tut, attendant sans doute que le sire d'Aulnay prît la parole ; mais ce dernier se taisait, gardant une attitude assez embarrassée.

— Gaulthier, fit Buridan d'une voix grave, me serais-je trompé sur votre compte, et en place de l'ami que je croyais trouver, ne rencontrerais-je qu'un indifférent? Où sont donc vos belles protestations de dévouement? Chez vous, les paroles tiendraient-elles lieu d'actes? Bien que vous en disiez tout à l'heure, je vois que votre cœur est tellement plein d'amour que les autres sentiments n'y sauraient trouver place.

Le jeune homme était devenu blême.

— Vous êtes dur, messire, gronda-t-il en mordillant sa moustache pour passer la rage qui l'étreignait à la gorge.

— Point autant que je le devrais, sire d'Aulnay, riposta Buridan avec calme. Comment!! vous me demandez en quoi consiste le service que j'attends de vous ; je vous le dis et, au lieu de vous avancer, vous faites un pas en arrière! Que craignez-vous donc? que dame Marguerite vous tienne rigueur pour ce que vous avez fait en ma faveur? Mettrez-vous donc en balance ma vie et quelques bouderies de femme? Ventredieu, sans m'estimer outre mesure, je croyais pouvoir donner à ma peau une valeur supérieure à celle d'un sourire de femme, cette femme fût-elle noble et belle dame Marguerite de Bourgogne...

Le capitaine eût sans doute continué longtemps de la sorte, si Gaulthier ne l'eût arrêté d'un geste :

— Cessez ce langage, messire, lui dit-il ; point n'est besoin d'en dire plus long, d'autant que j'avoue franchement que j'ai honte de mon hésitation passagère. Donnez ce parchemin, et dût Marguerite me chasser du palais, je vous engage ma foi de faire ce que vous me prescrirez.

Buridan tira de dessous son traversin le feuillet arraché des

tablettes de Guidomare, et qu'il avait pris soin de sceller hermétiquement, et, le tendant à Gaulthier :

— Voici, dit-il ; maintenant, si dans deux jours, vous n'entendez pas parler de moi, allez trouver Marguerite, et sans qu'il soit besoin de longs discours, elle comprendra le but de votre visite, et vous libellera de suite l'ordre de me mettre en liberté...

Vous voyez, ajouta-t-il, combien peu dans ce rendez-vous qui vous tourmente tant, il sera parlé d'amour ; puisque c'est ma tête et non mon cœur qui m'inquiète.

— Et comment saurai-je, poursuivit le sire d'Aulnay, qu'il me faut faire auprès de la reine la démarche dont vous me chargez ?

— En vous rendant ici même, après-demain, à la neuvième heure du matin ; si vous ne m'y trouvez point c'est que je serai en quelque geôle ; en ce cas, agissez promptement.

Tous les deux gardèrent un moment le silence.

Puis Buridan tendit la main au jeune homme.

— Je n'ai plus rien à vous dire et je suis fort fatigué : je vais tenter de dormir un peu pour avoir suffisamment de forces afin d'aller à ce rendez-vous. Quittez-moi donc, mais faites-moi serment de ne point, avant après-demain, dire un mot de tout ceci à qui que ce soit, et surtout à elle.

— Sur le repos de l'âme de mon pauvre Philippe, je vous jure la plus entière discrétion.

— C'est bien, sire d'Aulnay, au revoir, et espérons qu'après-demain, à la neuvième heure, vous me trouverez en ce logis.

Sur ce, un peu rasséréné par les dernières paroles de Buridan, le sire d'Aulnay sortit de la demeure de Jehan de Sarcelles et, s'en allant d'un pas allègre, par la rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, ne tarda pas arriver dans la Cité.

Un moment il ralentit sa marche, hésitant à entrer au Palais où l'attirait invinciblement la contemplation de Marguerite ; mais les tortures morales qu'il venait d'endurer étaient encore trop récentes et les blessures faites à son cœur par la jalousie encore trop saignantes pour qu'il se crût certain de conserver en présence de la reine, tout le sang-froid nécessaire.

Il dépassa donc le palais, franchit le Pont-aux-Meuniers, et se mit à marcher, sans but, au hasard, plus occupé à suivre dans leurs tortueux méandres les pensées qui se pressaient dans son cerveau qu'un chemin quelconque pouvant le mener à un but également quelconque.

Toujours allant, toujours revenant, repassant dans son esprit la conversation qu'il venait d'avoir avec Buridan, s'efforçant d'être tranquille, et cependant inquiet malgré lui, il arriva sans y songer, sur la place du Trahoir, déserte à cette heure de la matinée.

De l'autre côté de la place, adossé au mur blanc de son hostellerie, Gargouslier humait insoucieusement les pâles rayons du soleil d'avril, tout en inspectant les maisons, dans l'espoir de découvrir quelque client.

En apercevant Gaulthier d'Aulnay, le patron du *Cochon-d'Amour* enleva respectueusement son chaperon, qu'il éleva au-dessus de sa tête, tout en se courbant en une profonde inclinaison.

Plusieurs fois, il répéta ce beau salut, jusqu'au moment où l'attention du jeune homme fut, malgré lui, attirée par l'aspect de cette grande silhouette sombre, s'agitant et se découpant cocassement sur la blancheur du mur.

Seulement alors, Gaulthier jeta un regard autour de lui et, reconnaissant le lieu où il se trouvait, il traversa la place dans la direction du cabaret.

— Comment va votre seigneurie? demanda le cabaretier en ployant en deux sa haute taille.

— Bien, je vous remercie, repondit laconiquement le capitaine des gardes de la reine.

Il pénétra à l'intérieur et s'assit en un coin qui, séparé du reste de la salle par un énorme pilier, formait comme une sorte de niche fort favorable aux rêveries tristes et aux sombres pensées.

Combien de temps demeura-t-il ainsi taciturne, immobile, devant son gobelet intact? une bonne heure au moins, et tout fait présumer qu'il serait resté dans cette même position une grande partie de la journée, si une discussion à voix basse, de l'autre côté du pilier, auquel il était appuyé, ne l'eût distrait, bien malgré lui, de ses chers rêves douloureux.

Plusieurs personnes causaient avec animation et la conversation qui tout d'abord ne parvenait que par lambeaux aux oreilles de Gaulthier, s'élevant soudain de ton, devint pour lui clairement nette et distincte, sinon compréhensible.

Soudain, un coup de poing formidable ébranla la table à laquelle étaient assis ces consommateurs que le jeune homme ne pouvait voir.

Un juron terrible éclata, auquel une voix grondeuse répondit sourdement :

— Prends garde à toi, mécréant; je t'étriperai !

— Cornes du diable ! il en faudrait d'autres que l'Envoûté, pour m'oser toucher.

— As-tu donc besoin de guides pour un coup aussi simple? s'écria l'un des buveurs.

— Penses-tu réellement, ami Joël, que la Cagoule, ton horrible mère, n'en pourrait pas faire autant que toi, ajouta un second en ricanant.

— Comment, pour enlever une demoiselle, il serait besoin de faire tant d'embarras !

— Supposes-tu donc que j'ai peur?

— Hum !

— Un mot de plus et je t'arrache les entrailles.

— Pour que le diacre te donne l'absolution.

— Eh ! eh ! fit une voix; Joël sent arriver le moment où il va comparaître devant l'Éternel et il cherche à se mettre bien avec les moines.

Un éclat de rire accueillit ces mots :

— Suppôts du diable ! réclama le Cagouleux, voulez-vous retenir vos langues; si elles sont trop longues on pourrait trouver un moyen de vous les raccourcir.

— Ce n'est assurément pas ton diacre qui s'en chargerait !

— Un joli oiseau de proie, c'est vrai; mais il faut d'autres serres que les siennes pour enlever des fauves comme nous.

— Qu'il se contente donc d'enlever les filles.

— Les filles qu'il confesse des péchés qu'elles commettent avec lui !

— Silence! s'écria Joël, ou, par Belzébuth, je serai obligé de vous contraindre à vous taire.

— Eh! fit une voie, quel intérêt ai-je à me taire, moi, puisque je n'en suis pas.

— Tu en serais, Gargalleux, si à l'heure où l'on avait besoin de toi, tu n'avais pas été courir la fille; maintenant il est trop tard.

— Puisque me voici.

— Qu'importe? Il est trop tard.

— Serait-il trop tard aussi pour te vendre? demanda l'autre avec une rage sourde.

Gaulther d'Aulnay entendit un grand brouhaha; un bruit de gobelets roulant à terre et d'escabeaux renversés.

Puis un râle.

Le Cagouleux venait de sauter sur Gargalleux qu'il étreignit férocement à la gorge pendant qu'il lui appuyait sur la poitrine la pointe de son coutelas.

— Grâce, murmura Gargalleux, grâce; c'était une plaisanterie.

— Que je ne t'engage point à recommencer, répliqua l'autre; car elle est d'un goût que je n'apprécie pas.

Il le lâcha alors et reprit tranquillement sa place, comme si de rien n'était, tandis que Gargalleux, tout piteux de sa défaite se rasseyait également.

— Au moins, murmura Gargalleux, me promets-tu bientôt une autre affaire.

— Oui, répondit Joël.

Et il ajouta :

— Bien plus, pour te montrer que je suis bon prince et que celui pour lequel je travaille paye largement, je saurai récompenser ta discrétion; quant à vous, les autres, point de disputes ni de horions, ce sont là choses qui attirent l'attention; et dont il faut se garder soigneusement, sinon j'en enverrai quelqu'un rejoindre monseigneur saint Christophe dans la marmite de Belzébuth.

— Bast! ton diacre y serait avant nous; et ce serait d'ailleurs vilaine compagnie que la sienne.

— Qu'importe qu'il soit laid si ses écus sont beaux.

— Ça, c'est vrai, ses écus sont beaux; mais ils me semblent bien peu nombreux pour une aussi jolie fille.

— Le fait est, paraît-il, que la donzelle est de choix.

— Silence ! par l'enfer ! gronda Joël d'une voix furieuse.

Les hommes se turent un moment; puis l'un d'eux demanda :

— Et où doit-on se trouver?

— Cette nuit, vers onze heures, ici-même.

Et le Cagouleux ajouta d'une voix menaçante :

— Que pas un ne manque à l'appel, car, en dehors de l'argent qu'il ne toucherait pas, il pourrait bien, pour prix de sa défection, attraper quelque mauvais coup. Là-dessus, nous n'avons plus rien à nous dire; vous pouvez vous en aller.

Gaulthier entendit le bruit des gobelets qui se choquaient une dernière fois, puis le tintement de la monnaie jetée sur la table en paiement.

Quelques instants après, Joël, suivi d'une demi-douzaine de gens à mine patibulaire, gagnait la porte en passant devant lui, sans l'apercevoir.

— Par mon âme, murmura le capitaine des gardes, d'après le peu que j'ai entendu, si j'en augure par le mauvais aspect des personnages, je ne vois point qu'ils méditent une bonne action.

Il réfléchit quelques secondes.

— Bast ! c'est là affaire à M. le prévôt; je ne suis point chargé de la police de la bonne ville de Paris... Mieux vaudrait que cela fût; peut-être y aurait-il moins de vols et de meurtres, peut-être la Seine ne recevrait-elle pas tant de cadavres; peut-être mon cher Philippe serait-il encore de ce monde.

Sur cette réflexion pleine de douleur, il se leva, sortit du cabaret, et, à pas lents, reprit le chemin du Palais.

CHAPITRE XXXVII

Les deux adversaires en présence.

Au nord de la place du Grand-Chastelet, dans un pâté de maisons élevé sur l'emplacement des anciennes fortifications de Louis le Gros, se trouvait une impasse, une *rue sans chief*, comme on disait alors; cette impasse empruntait son nom à celui d'un des principaux bouchers de la bonne ville de Paris, maître Leblanc et s'appelait le *cul-de-sac du Chat-Blanc*.

C'était un coin redoutable et sombre que le soleil éclairait rarement de ses rayons et dans lequel les archers de la prévôté ne se fussent point aventurés même en plein jour; la double raison en était que cette ruelle était tellement étroite et les pignons pointus de ses maisons tellement élevés et rapprochés que l'obscurité y régnait constamment; en outre, cette impasse était composée de maisons de mauvaise renommée où les méchants garçons de la ville venaient dépenser, en orgies formidables, l'argent provenant de leurs expéditions.

A plusieurs reprises, M. le prévôt avait tenté d'opérer dans le *cul-de-sac du Chat-Blanc* une arrestation importante; jamais ceux qu'il avait envoyés n'étaient revenus lui rendre compte de leur mission; il avait donc pris le philosophique parti de considérer l'impasse comme lieu de refuge, et, ce faisant, il avait sagement agi, car ce lieu jouissait d'une si terrible réputation parmi les gens de la prévôté que le prévôt n'eût point trouvé, même à prix d'or, parmi ses archers, un homme qui voulût s'y aventurer.

C'était là la raison qui avait poussé Buridan à choisir une des maisons du cul-de-sac du *Chat-Blanc*, pour son rendez-vous avec Marguerite.

Certes la chose n'était point sans danger pour lui comme pour sa compagne; mais il préférait courir le risque de jouer de l'épée



Soudain une ombre se dressa devant lui... (Page 531.)

ou de la dague avec un routier, plutôt que d'avoir affaire aux gardes écossaises ; un coup de poignard lui semblait préférable à un emprisonnement accompagné de tortures.

C'est vers la neuvième heure du soir, comme Jeanne d'Evreux, qu'il avait, dans la missive remise par Gaulthier, convié la reine à

le venir trouver en face la porte du Grand-Chastelet; de la sorte il n'avait que quelques pas à faire pour se rendre en le lieu où il avait résolu de causer avec elle; c'était mesure de prudence d'abord, car en cas de traîtrise de la part de la reine, il se jetait dans le cul-de-sac, comme en un lieu de refuge, appelant à lui les mauvais garçons qui le protégeraient volontiers, enchantés de taillader quelques peaux d'archers royaux; en second lieu, l'état de faiblesse dans lequel il se trouvait encore, lui interdisait les longues courses.

La demie de huit heures tintait partout dans la ville, lorsque Buridan, à cheval, accompagné de Tanneguy, arriva sur la place du Chastelet.

Il jeta autour de lui un regard soupçonneux.

Tout lui parut tranquille ; alors, avec bien des efforts et non sans pousser plus d'un juron, car sa blessure le faisait encore souffrir, il mit pied à terre.

— Tu vois, dit-il à son écuyer en lui désignant une ruelle sombre qui aboutissait à la place, tu vois ce coin, tu vas t'y rendre avec nos deux chevaux et, sans quitter la selle, tu attendras; quelque chose que tu voies, garde-toi de bouger, à moins que je ne lance deux coups de sifflets; auquel cas, mets l'épée au clair, et arrive promptement.

Sans ajouter un mot, le varlet s'éloigna pour exécuter l'ordre du capitaine.

Demeuré seul, Buridan s'approcha de la porte du Grand-Chastelet, et se laissa tomber, plutôt qu'il ne s'assit, sur l'une des bornes auxquelles était attachée la chaîne de fer défendant l'accès de la forteresse.

Arrivé au moment de jouer cette dernière carte, de laquelle son existence même dépendait, il n'avait point une crainte, point une faiblesse ; pour lui c'était une bataille comme une autre, qu'il allait livrer, et vingt ans de guerre lui avaient fait une âme impassible.

Il n'avait même pas le sentiment d'anxiété qu'il avait eu, l'avant-veille au sujet de Jeanne d'Evreux ; autant il était peu certain de la venue de cette dernière au rendez-vous qu'il lui avait fixé, au-

tant il avait la persuasion que Marguerite viendrait sans hésitation.

Pour la princesse Jeanne, en effet, il avait usé de la menace personnelle et, en femme timorée, elle avait cédé; mais pour la reine, ce moyen eût été insuffisant; aussi, dans le bref billet qu'il lui avait fait tenir, n'avait-il parlé que de Gaulthier, en la menaçant, pas elle directement, mais menaçant le jeune homme et l'amour qu'elle avait pour lui.

Et il la connaissait trop bien pour n'être pas persuadé que, plus que tout autre, ce moyen la ferait accourir au rendez-vous donné.

Certes, elle était capable de tout affronter et de tout subir pour écarter de celui qu'elle aimait le moindre danger; nous devons dire cela à sa louange; d'autant plus par le fait, que ce dont il s'agissait se bornait à peu de chose.

Sortir nuitamment et secrètement du palais, était chose dont elle était trop coutumière, pour qu'elle s'en émût le moins du monde.

Restait la question du singulier entretien exigé par Buridan.

Mais, outre qu'elle avait le cœur trop vaillant, pour trembler devant un danger qu'elle ne connaissait pas encore, elle n'était point fâchée de cette occasion de se trouver enfin en présence de cet homme si renommé, si audacieux.

Ce qu'elle savait de sa conduite relativement à certains incidents auxquels elle se trouvait personnellement mêlée, lui faisait deviner en lui un adversaire; aussi trouvait-elle de bonne tactique d'accepter ce rendez-vous qui allait lui permettre de connaître l'adversaire contre lequel elle aurait à lutter.

L'esprit plein de ces réflexions, le corps engourdi par la fraîcheur de la nuit, Buridan était immobile sur la borne qui lui servait de siège, les bras croisés, la tête penchée sur la poitrine.

Soudain une ombre se dressa devant lui: il leva les yeux et voyant là, immobile et silencieuse, une femme, soigneusement masquée et emmitouflée, il se redressa.

Il enleva alors respectueusement son chaperon et demeura tête nue.

— Messire capitaine, fit Marguerite, dont les yeux, à travers les trous de son masque, brillaient d'une étrange lueur, vous devez avoir de vous une bien haute opinion en voyant courbée devant votre volonté, une reine de France.

— Madame, répondit-il avec déférence, ce n'est point devant ma volonté mais devant votre amour que vous vous êtes courbée.

Elle tressaillit.

— Supposez-vous donc cet amour assez fort pour me faire venir à ce rendez-vous plein de périls?

— Plein de périls, reprit le capitaine un peu railleur, et pour qui? sinon pour moi qui risque, sinon ma vie, au moins ma liberté.

— Comment cela?

— Je suis venu seul; admettez qu'il vous eût pris la fantaisie de vous faire accompagner de vos gardes.

— C'eût été une traîtrise indigne de moi.

Buridan hocha la tête comme si ces mots l'eussent trouvé fort incrédule.

— Et puis, ajouta la reine, vous l'avouerai-je, le bruit de vos exploits est venu jusqu'à moi, et j'étais curieuse de connaître l'homme de guerre terrible dont il a été si souvent parlé devant moi. En outre, je suis persuadé qu'un homme de votre valeur, ne peut se conduire que comme un gentilhomme.

— Ventredieu! Madame, dit Buridan, ce n'est point un rendez-vous d'amour que j'ai sollicité, mais bien un rendez-vous d'affaires; vous pouvez donc me suivre en toute assurance, vos oreilles n'entendront rien que comme femme et comme reine, vous ne puissiez entendre.

Ce disant, il remit son chaperon sur sa tête.

Puis offrant, d'un geste galant son poing gauche à la reine, il tira sa dague de la main droite et se dirigea vers le cul-de-sac du *Chat-Blanc*.

L'aspect de ce lieu était tellement sinistre, que la reine recula instinctivement.

— Où me conduisez-vous, murmura-t-elle.

— Là, où nous pourrons causer sans crainte d'être dérangés.

— Que craignez-vous? demanda-t-elle.

— Les archers du roi.

— Vous défiez-vous donc de moi?

— De vous, non; votre amour pour Gaulthier me garantit; mais il en est d'autres, qui n'ont point les mêmes raisons que vous de me ménager, et c'est contre ceux-là que je prends mes précautions.

Sans résistance alors, Marguerite suivit son compagnon, frissonnant malgré elle à la vue des masures sombres dont les murs suintaient le vice et le crime, prêtant l'oreille aux cris et aux chants dont l'impasse était remplie.

Enfin, Buridan s'arrêta devant une bicoque, dans la porte de laquelle il introduisit une clé.

Ils entrèrent et se trouvèrent dans une sorte de vestibule éclairé par une lampe fumeuse accrochée au mur.

Le capitaine ferma soigneusement la porte, prit la lampe et, suivi de Marguerite, s'engagea dans un petit escalier de bois qui, tourné en pas de vis, les conduisit à l'étage supérieur composé d'une seule pièce, fort richement aménagée d'ailleurs.

C'était en ce lieu que le fameux Hugonnet Bricoleux, le chef des coupe-bourses de Paris, donnait ses rendez-vous amoureux, et c'était un raffiné, estimant que, si belle que fût la femme, un beau cadre la faisait toujours valoir; aussi avait-il meublé aussi luxueusement que possible cette chambre dans laquelle il venait presque tous les soirs ripailler et boire en compagnie de quelque belle truande.

De temps en temps, quand un de ses amis avait séduit par sa belle mine soit une marchande, soit une bourgeoise, et qu'il désirait la bien traiter, Hugonnet Bricoleux consentait fort gracieusement à mettre à la disposition dudit ami sa petite maison et ses dépendances.

C'est ce qui était arrivé pour Buridan; grâce à Landry et par l'intermédiaire de Gargouslier, fort bien avec le chef des coupe-bourses, le capitaine avait obtenu de pouvoir recevoir la reine en ce logis, presque digne d'elle.

Après que Buridan eût allumé des cires plantées en des chandeliers d'argent, Marguerite jeta autour d'elle un regard curieux.

— Par la messe ! seigneur capitaine, on se croirait en un logis royal ; y aurait-il indiscrétion à vous demander où nous sommes ?

— Point, belle dame ; ce logis appartient à l'un des amis d'un de mes amis, chef de bande dans la bonne ville de Paris.

La reine eut un sourire.

— Savez-vous, dit-elle, que je ne suis pas beaucoup plus richement logée que lui au palais ?

— C'est que, Madame, tout comme vous, le compère Hugonnet, lève des impôts sur les habitants ; seulement, à l'encontre de vous qui ne les levez que sur les pauvres gens, il les lève, lui, sur les nobles et les riches ; il fait ici bas œuvre de la providence; il met en bon équilibre les plateaux de la balance.

Sans répondre à cette boutade, Marguerite prit un siège et s'assit non loin de Buridan qui, tournant le dos aux lumières, maintenait son visage dans l'obscurité.

— Et vous êtes bien persuadé que nous sommes en sûreté, demanda la reine.

— Vous seriez la première femme à laquelle il fut arrivé malheur en ma compagnie, Madame ; et ventredieu ! je ne suppose pas qu'aucun des malandrins qui nous entourent soit désireux de tâter de l'épée du capitaine Buridan.

La reine tressaillit.

— Vous avez là un singulier juron, messire, fit-elle en se penchant un peu pour essayer de bien définir les traits de son compagnon.

Buridan eut assez de force de volonté pour reprimer le geste d'impatience que cette observation fort juste de Marguerite fut sur le point de provoquer.

— Vous trouvez ? répliqua-t-il simplement.

— Avez-vous toujours juré de la sorte ?

— Singulière question.

— Répondez toujours ; ventredieu a-t-il été toujours votre juron favori ?

— Non pas, Madame ; c'est un héritage.

Marguerite le regarda avec curiosité.

— Un héritage, répéta-t-elle ; qu'entendez-vous par là ?

— C'était ainsi que jurait un mien ami, mon compagnon d'armes pendant de longues années, le sire Lyonnet de Bournonville.

La reine, haletante, le cou tendu, les yeux rivés sur ceux du capitaine, la poitrine soulevée, épiait Buridan, partagée entre la joie que lui causaient ces paroles et le doute que cependant elles faisaient naître dans son esprit.

— Et... il est mort? demanda-t-elle un peu hésitante.

— Hélas! oui, Madame, mort dans mes bras, sur un champ de bataille de Hongrie.

Ce disant, le capitaine prenant une mine apitoyée, donnait à sa voix une inflexion de tristesse admirablement jouée.

Puis il ajouta :

— Mais l'auriez-vous connu, Madame, que vous semblez vous inquiéter de son sort?

La reine ne répondit point de suite, surprise, malgré elle, par une question toute naturelle cependant et qu'elle eût dû prévoir.

— Oui, dit-elle enfin, le sire de Bournonville a été autrefois écuyer du duc de Bourgogne, mon père.

Il sembla à Marguerite qu'un imperceptible sourire entr'ouvrait les lèvres de Buridan.

Elle se pencha en avant, cherchant à percer l'obscurité.

Mais elle s'était trompée, ou du moins elle le crut; le visage du capitaine était impassible.

— Ainsi donc, reprit la reine après un moment de silence, vous avez hérité du sire de Bournonville?

— Oui, Madame.

— Excusez-moi de vous questionner aussi longuement sur lui et de raviver ainsi votre douleur, mais j'ai conservé de lui un excellent souvenir, à cause des bons soins dont il a entouré mon pauvre père, et ce m'est une joie de causer de lui avec quelqu'un l'ayant connu et aimé.

Le capitaine fit de la main un geste indiquant que sa douleur était assez forte pour que Marguerite pût la raviver tout à son aise.

Puis il dit, avec un accent de légère raillerie :

— Oui, Madame, j'ai hérité de ce pauvre Lyonnet; mince héritage, il est vrai, comme celui de presque tous les hommes de

guerre ; ses armes, son cheval et c'est tout... Ah ! j'oubliais son juron ; mais je le lui avais déjà emprunté de son vivant, je n'ai donc eu aucune peine à le conserver après sa mort.

— Et c'est là tout ce que le sire de Bournonville vous a légué ? demanda Marguerite anxieuse.

— Dame ! à moins qu'il n'eût quelque trésor caché, je ne lui connaissais pas autre chose.

Marguerite se tut, sentant combien de semblables questions devaient sembler étranges à son compagnon ; mais elle voulait, puisque l'occasion se présentait, tirer une bonne fois au clair cette affaire.

Aussi poursuivit-elle :

— Ce n'est point à des trésors que je fais allusion ; mais... le sire de Bournonville avait bien des amis... une famille auxquels il eût pu vous charger de transmettre ses dernières volontés... des papiers confidentiels, par exemple.

Et, ce disant, elle dévorait Buridan du regard.

Mais le capitaine demeurait immobile, écoutant avec une certaine satisfaction la respiration sifflante de Marguerite qui troublait le silence de la pièce.

Enfin, lorsqu'il eut suffisamment prolongé le supplice de sa compagne, il dit d'un ton dégagé :

— Je n'ai aucune connaissance des papiers dont vous parlez, Madame ; non seulement, au moment de mourir, il ne m'a parlé de rien de semblable, mais encore, sa vie durant, lui qui n'avait pour moi aucun secret, n'y a jamais fait aucune allusion.

Marguerite sembla soulagée par cette réponse ; elle respira bruyamment.

— Si vous le voulez bien, Madame, dit Buridan en prenant place sur un escabeau, en face de la reine, nous causerons du sujet pour lequel j'ai sollicité de vous cette entrevue.

— Sollicité, répliqua Marguerite d'une voix aigre, choisissez, s'il vous plaît, Messire, une expression plus juste et plus conforme à la vérité, car je ne sache point qu'il soit d'usage de solliciter, la menace à la bouche.

— Vous ai-je donc menacée, Madame ? répondit Buridan sur un



La reine se pencha, avide, sur le parchemin... (Page 541.)

ton de parfaite aisance; point n'était mon intention ; mon pli contenait un simple avertissement.

— Qu'importe, au surplus, fit la reine un peu hautaine; le temps est trop précieux pour que nous le perdions à discuter sur des mots. Qu'avez-vous à me dire?

Comme Buridan allait répondre, il dressa l'oreille, écoutant un léger bruit qui semblait venir du côté de l'impasse.

Il fixa sur Marguerite un regard aigu comme un stylet, puis, allant à la verrière, l'ouvrit brusquement et se pencha à mi-corps sur l'entablement, sondant l'obscurité du cul-de-sac.

Tout lui sembla désert et silencieux.

Il referma la verrière et revint s'asseoir, murmurant :

— J'aurai mal entendu.

— Qu'avez-vous donc, Messire ? dit Marguerite d'un ton paisible.

— J'avais cru percevoir quelque bruit insolite, et un moment il m'était venu à l'esprit la pensée que l'on nous avait suivis.

— Est-ce un soupçon, Messire ? demanda la reine d'une voix mauvaise. Sachez que si l'on nous a suivis, c'est par pur hasard et non conformément à mes ordres, comme vous pourriez le croire.

Puis elle ajouta, non sans noblesse :

— Quand une reine parle, elle ne ment pas ; je vous ai dit tout à l'heure que j'étais seule ; vous etes gentilhomme et vous devez croire votre souveraine.

Buridan s'inclina.

— Et qui vous dit, Madame, répliqua-t-il, que je vous soupçonne ? qui vous dit que ce ne soit point dans votre intérêt aussi bien que dans le mien que je cherche à m'assurer qu'on ne vous épie pas ?

— Je veux vous croire, dit-elle : maintenant dites-moi ce que vous avez à me dire.

Le capitaine réfléchit un moment.

— Une injustice a été commise, Madame, dit-il enfin ; et c'est cette injustice que je veux vous demander de réparer.

Marguerite fixa sur son compagnon des yeux remplis d'un étonnement sincère.

— Une injustice ! murmura-t-elle.

— Oui : un homme que je connais, un de mes amis, arrivé à Paris de quelques jours seulement a été appréhendé au corps le jour même de son entrée dans la ville et jeté dans un cachot. Pour quelle cause a-t-il été arrêté, dans quelle geôle l'a-t-on enfermé ?

je l'ignore ; mais ce que je sais, c'est que je veux sa mise en liberté.

La reine écoutait, les paupières baissées, les lèvres pincées, le front sillonné par une ride profonde.

Elle pensait à la bêtise qu'avait faite Guillaume Feutrier en s'emparant d'un homme qui avait à Paris de si puissantes relations ; mais elle se demandait aussi si Buridan n'avait point avec l'homme arrêté d'autres liens secrets que ceux de l'amitié ; et ce qui la mettait aussi en soupçons, c'était précisément le mystère dont le capitaine avait enveloppé l'entrevue qu'il avait avec elle.

C'est pourquoi, bien que se sentant au pouvoir de cet homme, bien que décidée à obtempérer à sa demande, elle voulut temporiser, persuadée qu'il finirait bien par trahir le motif secret pour lequel l'arrestation de son ami lui tenait tant au cœur.

— Vous parlez d'injustice, Messire, dit-elle enfin d'un air paisible, et vous en parlez bien légèrement, car rien ne prouve que le roi n'ait point eu de sérieuses raisons pour s'emparer de cet homme.

— Vous ai-je parlé du roi, Madame ? répliqua Buridan.

Cette fois le visage de la reine exprima une surprise trop profonde pour n'être pas réelle.

— Qui donc aurait signé l'ordre de l'arrestation ? demanda-t-elle à mi-voix.

— Le roi, assurément ; mais j'ai la conviction absolue que mon ami est le prisonnier personnel de messire Orsini.

Marguerite tressaillit et ouvrit de grands yeux.

— Le prisonnier d'Orsini, répéta-t-elle. Voilà qui est en contradiction avec ce que vous disiez tout à l'heure.

Buridan l'interrogea du regard.

— N'avez-vous pas prétendu que votre ami avait été arrêté le jour même de son arrivée à Paris.

— Oui.

— Quel motif de haine personnel Orsini aurait-il pu avoir contre lui ?

— Un motif puissant et qui remonte à de longues années, Madame.

La reine, stupéfaite, demeura un moment silencieuse.

— Etes-vous bien certain de ce que vous avancez, et pourriez-vous m'en donner des preuves?

— Vous ne pourriez comprendre les raisons qui me font croire à la culpabilité d'Orsini, répondit Buridan.

— Mais encore? insista Marguerite.

— Je ne puis vous les dire ; qu'il vous suffise de savoir que cet homme est innocent, et qu'il me faut sa mise en liberté.

La reine se redressa, hautaine, offensée par ce langage impératif.

— Il vous faut... il vous faut... il me semble que vous avez là des paroles quelque peu déplacées dans la bouche d'un gentilhomme s'adressant à sa souveraine.

— Pardonnez-les moi, Madame, fit Buridan avec une honnête raillerie ; mais il me semblait que vous aviez oublié la teneur de ma missive et j'ai tenu à vous la rappeler.

L'œil de Marguerite eut un éclair de rage.

— Pourquoi dissimuler la situation? poursuivit Buridan d'une voix brève, vous êtes dans ma main, et de gré ou de force, il vous faudra bien...

— A la bonne heure! exclama la reine en se redressant, je vous aime mieux ainsi ; ce langage de traître et de félon est bien celui qui vous convient.

Puis elle reprit, avec un air de défi :

— Mais je ne suppose pas que, si peu gentilhomme que vous soyez, vous ayez l'intention d'employer vis à-vis de moi la violence.

Buridan sentit le rouge de la colère lui monter au visage.

— Vous m'insultez, Madame, et vous m'insultez gratuitement; car si vous m'eussiez supposé capable d'employer à votre égard de semblables moyens, vous n'auriez point osé me le dire.

La reine sourit un peu, heureuse au fond de l'avoir froissé.

Puis elle dit :

— Je serais curieuse alors de connaître les armes dont vous vous proposez d'user pour m'obliger à me courber sous votre volonté.

— Avant que de vous répondre, je vous demanderai de signer

ce parchemin, ordonnant la mise en liberté du sire Orly. Vous remarquez que j'ai laissé en blanc le nom de la geôle dans laquelle mon pauvre ami a été jeté. Primitivement enfermé au Chastelet, il a été transféré, sur les ordres d'Orsini, dans un cachot que j'ignore encore à l'heure actuelle.

La reine était réellement fort surprise du rôle joué par Orsini en cette affaire.

Elle repoussa de la main le parchemin que Buridan avait étalé devant elle, disant:

— Vous avouerez, Messire, qu'il serait fort imprudent, et même fort innocent de ma part que de céder à vos ordres sans connaître au juste la valeur de vos menaces. Si vous m'avez prise pour une femme pusillanime, et si vous avez compté m'effrayer avec des mots, vous avez fait erreur. Je ne signerai ce parchemin que lorsque vous m'aurez bien prouvé que je ne puis faire autrement.

Le visage de Buridan s'éclaira d'un large sourire.

Marguerite ajouta :

— Vous êtes vous-même trop plein d'habileté et de prudence pour ne point comprendre que j'en agisse ainsi.

En guise de réponse, le capitaine fouilla dans son escarcelle et en tira un autre parchemin qu'il passa gouailleusement à la reine.

— Lisez ceci, Madame, dit-il, et si, après lecture faite, vous ne reconnaissez pas la nécessité de faire ce que je vous demande, je consens à retourner en tour de Nesle pour y être enfermé en un sac et jeté à l'eau.

Marguerite ne put réprimer une exclamation de terreur.

— Eh ! ventredieu ! comme disait mon pauvre ami Lyonnet de Bournonville, lisez donc, Madame, et n'ayez crainte de froisser ce pli, car ce n'est que la copie du manuscrit que j'ai mis en lieu sûr.

La reine se pencha, avide, sur le parchemin.

Mais à peine y eût-elle levé les yeux qu'elle se redressa, pâle de colère et d'effroi.

— Non, non, balbutia-elle, il y a erreur, ce n'est point moi qui ai fait assassiner ce malheureux ; ce n'est point moi qui ai été sa maîtresse !... c'est Blanche.

— Merci, madame, fit Buridan railleur, du renseignement que vous voulez bien me fournir d'une manière si spontanée ; mais que faisiez-vous donc alors du temps que votre sœur, Jeanne d'Évreux, conversait avec moi de choses moult amoureuses, je dois le reconnaître, et que votre autre sœur, Blanche, se livrait aux caresses de l'escholier Guidomare ; car, vous aussi, vous étiez à la tour, ce soir-là ?

Et comme Marguerite faisait un geste de dénégation, il ajouta d'une voix sévère :

— Inutile de nier ; je le sais, c'est la princesse d'Évreux qui me l'a dit.

Marguerite poussa un rugissement de lionne blessée.

— C'est une félone, s'écria-t-elle ; elle me paiera sa traîtrise.

— Bast ! répliqua Buridan avec placidité, elle ne vous paiera rien du tout, car vous vous garderez bien de lui parler de ce rendez-vous ainsi que de la conversation que nous y aurons eue ; elle vous tient d'ailleurs, elle aussi, un peu à sa discrétion, tout comme je vous tiens, moi, à la mienne, par votre amour pour Gaulthier.

Attérée, la reine était retombée sur son escabelle.

— Mais, reprit le capitaine, vous ne m'avez pas répondu au sujet de vos occupations en tour de Nesle, du temps que vos sœurs les princesses Blanche et Jeanne filaient le parfait amour avec les galants cavaliers que vous savez.

Marguerite se taisait.

— Dois-je donc supposer que l'émotion en laquelle je vous vois vous a fait perdre la mémoire ? Soit ; et pour vous montrer que, quoique arrivé récemment à Paris, je vous connais telle que vous êtes, si vous ne me connaissez pas, moi, je vous dirai ceci : Marguerite de Bourgogne, reine de France, vous avez fait assassiner votre capitaine des gardes, messire Philippe d'Aulnay.

— C'est faux ! c'est faux ! s'écria Marguerite en s'élançant affolée vers Buridan ; je vous jure par le Christ que je n'ai point donné l'ordre de tuer Philippe !

— Pensez-vous faire croire cela à Gaulthier ? demanda froidement le capitaine.

La reine eut un geste accablé.

— S'il prenait fantaisie à vos deux sœurs de vous en accuser, s'il venait surtout à l'esprit d'Orsini l'idée de vous enlever votre puissance, pensez-vous que cela ne leur serait pas facile, et croyez-vous alors que le soupçon ne naîtrait pas, rapide, dans l'âme de votre Gaulthier.

Marguerite se couvrit le visage de ses deux mains.

— Vous voyez donc, reprit Buridan, que, bien que vous accusant faussement, ce billet de Guidomare suffit à vous perdre ; il suffira de faire une enquête au collège de Clermont pour reconnaître l'authenticité de l'escholier; quant à vos deux sœurs, jalouses depuis longtemps de votre richesse et de votre puissance, êtes-vous bien certaine qu'elles ne vous accuseront pas pour se défaire d'une rivale ?

— Et vous avez eu l'imprudence de confier l'original de cette lettre à un autre que vous? et vous n'avez pas craint la curiosité, une méprise, un accident?...

— Ce que vous appelez de l'imprudence, Madame, répliqua Buridan, je l'appelle, moi, de la prudence ; vous avouerez, en effet, qu'il eût été naïf à moi, pauvre capitaine d'aventures, qui livre bataille à des personnages aussi redoutables que vous, de porter sur moi la seule arme, la seule sauvegarde que je possédasse ; d'un autre côté, il pouvait, même en dehors de votre volonté, m'arriver malheur. Voyez-vous alors une pièce aussi compromettante entre les mains d'un étranger mal intentionné, peut-être avide d'argent et qui eût été la remettre entre les mains du roi ! Votre époux l'eût payée fort cher.

La reine frissonna.

— Croyez-vous, maintenant, demanda le capitaine en souriant, que vous puissiez signer le parchemin que je vous demandais d'approuver tout à l'heure?

Marguerite trempa la plume dans l'écritoire et apposa sa signature.

— Ce n'est point tout, ajouta Buridan; comme vous le voyez, j'ai laissé en blanc le nom de la geôle dans laquelle est détenu Orly ; il faut qu'avant demain soir vous ayez arraché à Orsini ce nom et que vous me l'ayez fait parvenir.

— Mais quand j'aurai fait ce que vous me demandez, demanda la reine anxieuse, conserverez-vous le parchemin dont vous m'avez montré la copie?

Buridan réfléchit, puis il dit :

— Lorsque mon ami Orly sera en liberté, je vous ferai tenir de suite ce pli, et vous serez libre de le détruire.

Marguerite lança sur son compagnon un regard chargé de haine et de menace.

Buridan haussa insoucieusement les épaules.

— Ne vous pressez pas trop, dit-il d'une voix calme, de penser à la vengeance; car, lorsque vous vous croirez hors de mon atteinte, c'est à ce moment là peut-être que je vous tiendrai le plus sûrement sous ma griffe.

Et il eut un geste si terrible que la reine recula d'un pas.

— Quel homme êtes-vous donc? murmura-t-elle, et quel motif de haine avez-vous donc contre moi?

Les bras croisés, la tête inclinée sur la poitrine, Buridan semblait plongé en de profondes pensées.

Il releva le front et fixant sur Marguerite son œil froid et tranchant comme l'acier.

— Quel homme je suis? répéta-t-il lentement; je suis un homme ambitieux, et qui veut vous avoir en sa puissance pour que vous l'aidiez à arriver au faîte des grandeurs... Mais c'est là un sujet de conversation qui viendra en son heure; pour ce soir, il vous faut rentrer au Palais.

Sans mot dire, la reine avait rabattu sa capuce sur son front et se préparait au départ.

Soudain elle s'arrêta.

— Vous êtes bien certain, au moins, que cette lettre se trouve en sûreté? demanda-t-elle avec un tremblement dans la voix et que celui à qui vous l'avez confié n'en fera pas mauvais usage.

— Celui-là, Madame, répliqua le capitaine, est trop de mes amis et des vôtres, pour trahir ma confiance.

— De mes amis, répéta Marguerite, dont l'inquiétude augmenta, vous dites que l'homme qui détient ce parchemin est de mes amis... quel est-il donc ?



Soudain, la lune laissa couler entre deux nuages une nappe d'argent qui les inonda. (Page 549.)

Buridan prit un temps et répondit fort naturellement :

— Le sire Gaulthier d'Aulnay, Madame.

La reine poussa un cri terrible et joignant les mains dans un geste désespéré :

— Lui ! exclama-t-elle, lui !... c'est à lui que vous avez remis ce parchemin maudit !... mais vous êtes donc le démon ?

— Calmez-vous, Madame, fit le capitaine, Gaulthier d'Aulnay est homme d'honneur, et entre ses mains cette lettre est tout aussi en sûreté que si je l'avais par devers moi. Je lui ai fait promettre, sur la foi du serment, de me le rapporter demain, et il me le rapportera, à moins qu'à l'heure dite, il me ne trouve pas au rendez-vous, auquel cas...

— Auquel cas... ?

— Il doit remettre ce parchemin, à un mien ami qui doit, lui, le faire parvenir au roi; vous voyez donc, que vous n'avez rien à craindre de ce côté, si toutefois vous n'avez à mon égard aucune intention malfaisante. Vous connaissez aussi bien que moi le sire d'Aulnay, et vous savez qu'il est incapable d'une félonie.

Un sourire imperceptible effleura les lèvres de Marguerite, tandis que sous la frange veloutée de ses cils, un éclair brillait.

— Vous avez raison, capitaine, dit-elle d'une voix raffermie, le nom de Gaulthier m'a rasséréné l'âme, car je puis me reposer sur sa loyauté et sur son honneur... Quant à vous, ne croyez point que j'aie à votre égard des sentiments aussi haineux que vous le pourriez supposer; j'aime les hommes d'ordre et d'esprit supérieurs, et, bien que le moyen employé par vous pour m'amener ici, m'ait tout d'abord fort irritée, je ne vous en veux pas trop.

Ce disant, en signe d'adieu et de paix, elle tendit sa main à Buridan, stupéfait de ce brusque revirement.

Mais cette stupéfaction ne fut point telle qu'il ne s'inclinât sur la blanche main de la reine et n'y déposât un baiser plus ardent peut-être que respectueux.

Puis, prenant une cire, il descendit l'escalier, l'éclairant avec beaucoup de déférence.

Arrivée dans le vestibule, Marguerite se retourna vers lui.

— Demeurez céans, dit-elle, et ne partez qu'après moi; j'ai mes raisons pour vouloir sortir seule d'ici.

— Singulière femme, grommela Buridan, lorsqu'il eût refermé la porte derrière elle; quelle idée peut lui avoir traversé l'esprit pour qu'elle ait si subitement changé d'attitude et de langage; elle doit certainement méditer une traîtrise quelconque; mais bast! nous verrons bien... si, demain, elle ne m'a point fait parve-

nir ce nom, je porte au roi la lettre de Guidomare, aussi vrai qu'il fait noir en ce moment.

Et lentement, le capitaine remonta dans la chambre de Hugonnet Bricoleux.

Quant à Marguerite, à peine eut-elle franchi le seuil du logis du coupe-bourses que, malgré l'obscurité profonde dont le cul-de-sac était enveloppé, elle se dirigea vers la sortie en toute assurance.

Arrivée sur la place du Grand-Chastelet, elle s'arrêta et parut attendre.

Une ombre qui la suivait de loin s'approcha.

— Est-ce vous Gaulthier? demanda la reine à mi-voix.

— Oui, Madame; ah! vous ne sauriez croire les angoisses par lesquelles j'ai passé durant cet entretien de malheur.

— Craigniez-vous qu'il m'arrivât quelque accident? demanda la reine un peu railleuse.

— Ce n'est point tant cette crainte, Madame, répondit le jeune homme, que la jalousie qui me torturait.

— Pauvre enfant, fit la reine d'un ton compatissant.

— De l'endroit où j'étais caché, je vous apercevais tous les deux, je voyais vos lèvres remuer, mais je ne pouvais entendre ce que vous disiez... quelle torture!

— Allons! allons! calmez-vous, reprit Marguerite l'âme doucement remuée par la manifestation de cet amour qui ne se dissimulait même plus.

Puis elle ajouta

— Offrez-moi le poing et partons, car cet endroit n'est point convenable pour causer.

Un moment ils cheminèrent en silence, plongés chacun dans leurs réflexions.

La reine prit la première la parole.

— Ainsi donc, dit-elle d'une voix tendre, vous m'aimez, Gaulthier, et il a fallu ce rendez-vous pour vous forcer à m'avouer votre amour... il a fallu que ce capitaine excitât votre jalousie; malgré ses protestations et les miennes, vous avez voulu m'accompagner et assister de vos yeux à cet entretien.

— M'en voulez-vous, Madame? demanda timidement le jeune homme... si vous saviez...

— Je ne veux rien savoir, interrompit-elle en mettant sur les lèvres brûlantes de Gaulthier sa main fraîche et parfumée. Je ne veux savoir qu'une chose : vous m'aimez, vous m'aimez... Je suis heureuse, heureuse mille fois et je ne saurais trop avoir de reconnaissance à ce capitaine Buridan pour l'occasion qu'il vous a procurée de m'avouer enfin votre amour.

Et, comme si, pour la première fois, son cœur eût été touché, Marguerite, semblable à une amoureuse de vingt ans, se pressait contre son compagnon, éprouvant une volupté inouïe à sentir contre son bras le cœur du jeune homme qui battait avec force.

Gaulthier, lui, demeurait silencieux, ne pouvant croire encore à un bonheur aussi inespéré.

Ainsi, non seulement la reine ne s'offensait point de son amour, mais encore elle l'encourageait, elle en était heureuse!

Tantôt causant, tantôt rêvant, ils arrivèrent sur le bord de la Seine.

Marguerite soudain s'arrêta, frissonnante à la vue du Palais qui se dressait, en face d'eux, sur l'autre rive.

— Il me faut rentrer, dit-elle.

Instinctivement Gaulthier lui prit les mains, comme pour la retenir.

D'un geste doux, elle se dégagea.

— Soyons raisonnables, murmura-t-elle ; une imprudence pourrait nous perdre, et alors adieu nos rêves dorés et nos belles amours.

Puis, brusquement, saisissant entre ses mains la tête de Gaulthier, elle l'attira contre ses lèvres et elle le baisa furieusement sur la bouche.

Affolé, le jeune homme l'enlaça dans ses bras.

— Oh! Marguerite! murmura-t-il, Marguerite!

Il n'en put dire davantage, tant son émotion était forte.

Un moment ils demeurèrent ainsi accolés l'un à l'autre; elle, un peu plus grande, contemplant de ses yeux noyés de larmes la tête bouclée de Gaulthier qui reposait sur sa poitrine, lui, sentant

battre contre sa joue le cœur de Marguerite dont le sein se soulevait en des bonds précipités.

Soudain, la lune laissa couler entre deux nuages une nappe d'argent qui les inonda.

Surpris tous deux par cette lumière indiscrète qui, brutalement, les sortait de la demi obscurité dont le mystère les enveloppait, ils se séparèrent d'un mouvement machinal et, interdits tous les deux, demeurèrent silencieux.

— Il faut nous quitter, Gaulthier, dit la reine d'une voix mal assurée.

Il joignit les mains d'un geste suppliant.

— Sois raisonnable, ajouta-t-elle, et crois bien qu'il m'en coûte de ne pouvoir, jusqu'au jour, te faire répéter ce mot que tu dis si bien et qui me va si doucement au cœur : « Je t'aime ! » mais tu dois comprendre qu'il serait imprudent de prolonger cette aventure.

Tout en parlant, sa voix s'était affermie et, malgré elle, elle eut, pour prononcer ces derniers mots, une intonation presque dure.

Douloureusement surpris, Gaulthier la regarda de ses yeux de flamme, puis s'écria sourdement :

— Le temps ne paraissait point tant vous durer, tout à l'heure, avec ce fameux capitaine.

— Qu'entendez-vous par là ? demanda-t-elle.

— J'entends... j'entends que je suis jaloux.

— Encore ! Mais, savez-vous bien, mons Gaulthier, que me répéter cela après mes affirmations, c'est douter de ma parole, c'est m'offenser.

— Pardonnez-moi, dit-il d'une voix sifflante et, en prenant dans ses mains brûlantes de fièvre les mains glacées de Marguerite, oui, pardonnez-moi, car je suis un misérable... Je vous aime, je vous adore, et suis fou à l'idée que cet homme peut avoir sur vous assez d'empire pour vous amener à quitter votre palais et à l'aller trouver... Je souffre, Marguerite, je souffre... Ayez pitié.

— Pitié, répéta-t-elle avec une grande douceur, pitié, mon Gaulthier aimé ; mais la véritable passion n'est-elle pas toujours mêlée de jalousie ? Mais si je te pouvais prouver combien grande

est ton erreur en supposant à Buridan une influence quelconque sur mon cœur... si je pouvais te dire...

— Ah ! dites, je vous en supplie, un mot, un seul, s'il peut calmer mes souffrances, et je vous bénis.

Un moment, elle demeura silencieuse, fixant sur lui ses grands yeux dont l'or vert brillait d'un étrange éclat ; ses lèvres s'entr'ouvrirent comme sous un sourire intérieur, étrange, inexplicable.

— Si tu voulais, cependant, murmura-t-elle tout bas, comme se parlant elle-même.

Mais si bas qu'elle eut parlé, l'oreille du jeune homme l'entendit ; il bondit, et, se pressant contre elle, buvant avec avidité les paroles qui allaient tomber de sa bouche.

— Parle, exclama-t-il, je veux tout ce que tu veux, je veux tout ce qui pourra rasséréner mon esprit et calmer mon cœur ; ordonne, j'obéirai.

— Écoute donc, et si dans ce que je vais te dire, quelque chose te révolte ou t'indigne, ne t'en prends qu'à toi-même, et au chagrin que j'éprouve de te voir souffrir de la sorte.

Elle se tut, réfléchissant puis, après un court silence :

— Et d'abord, dit-elle, cet homme est-il ton ami ?

Gaulthier tressaillit.

— Oui ; répondit-il, d'une voix sourde, et comme à contre-cœur, cet homme était mon ami.

— Etait... ? ne l'est-il donc plus ?

D'un geste fou, le jeune homme prit son front entre ses mains.

— Ah ! je ne sais plus, dit-il d'une voix brisée ; mon cœur est tout à toi, et il est trop petit pour pouvoir contenir un autre sentiment... et puis... et puis... je suis jaloux de lui.

— Mais tu m'as dit que ce capitaine t'avait rendu un signalé service ; ne lui dois-tu pas quelque reconnaissance ?

— Il m'a affirmé m'en tenir quitte si je me chargeais pour toi de ce parchemin maudit, dans lequel il te donnait rendez-vous.

— Enfant, murmura langoureusement Marguerite en attirant à elle Gaulthier, en lui passant autour du cou son bras blanc et frais, enfant ! mais tu devrais le bénir ce message, tu devrais le

bénir ce rendez-vous, puisque ce sont eux qui ont provoqué de notre part ces aveux si doux.

Frissonnant sous la caresse, Gaulthier demanda :

— Mais qu'as-tu à me dire? pourquoi hésiter de la sorte? Parle... parle, je t'en prie.

— Eh bien?... il ne tient qu'à toi de te défaire de Buridan.

— Par la messe, s'écria le jeune homme avec un accent sauvage, puisque vous m'y autorisez, dès demain je le provoquerai et, je le sens là, je le tuerai.

— Un combat avec lui!... exclama Marguerite; mais s'il te tuait, lui!... tu veux donc que je meure?

Amoureusement, Gaulthier serra sa compagne dans ses bras.

— Mais, ajouta-t-il, subitement inquiet, vous parlez de m'en défaire... par quel moyen?

La reine fixa sur le jeune homme un long regard scrutateur, et peut-être avec cette perspicacité étonnante dont la plupart des femmes sont douées, eut-elle le pressentiment de ce qui se passait dans l'âme de Gaulthier, car elle répliqua câlinement :

— Tu m'auras mal comprise, ou je me serai mal exprimée : point ne s'agit en effet de te défaire de Buridan, mais de m'en défaire, moi. Si tu es jaloux de cet homme, Gaulthier, parce qu'il porte ombrage à ton amour; je le hais, moi, parce qu'il a osé lever les yeux sur moi.

— Vous le voyez, s'écria le sire d'Aulnay, avec rage, vous le voyez bien qu'il vous aime, et que ce rendez-vous...

— Paix, enfant, du calme ; ce rendez-vous, auquel tu as assisté, n'avait dans sa pensée, qu'un but, préparer celui qu'il m'a assigné pour demain, et dans lequel il veut que je me livre à lui.

— Mais alors, il m'a menti, en m'affirmant qu'il ne s'agissait entre vous et lui que d'affaires relatives au royaume et à la politique ; il m'a menti en me jurant que son esprit était loin de toute pensée amoureuse. Il m'a menti, et je le tuerai.

— Vous ne le tuerez point, Gaulthier, fit la reine d'une voix pleine de sévérité, car je vous le défends; vous m'aimez, m'avez-vous dit, et vous devez me protéger, au lieu de compromettre follement votre vie dans une aventure qui, si elle tournait malheu-

reusement contre vous, me laisserait seule et sans défense, à la merci de cet aventurier.

Gaulthier baissa la tête, tourmentant rageusement la poignée de sa dague.

— Que voulez-vous que je fasse, alors? grommela-t-il enfin, du moment que vous m'interdisez de me battre avec lui; je n'ai nul autre moyen.

— Écoute-moi bien, Gaulthier, fit Marguerite, et lorsque tu m'auras entendu, tu décideras toi-même si tu veux renoncer à ton amour et me laisser lutter seule contre le capitaine Buridan.

Le sire d'Aulnay frissonna.

— Cet homme, poursuivit la reine, cet homme est un aventurier et un lâche.

Gaulthier poussa une exclamation.

— Oui, répéta Marguerite, un lâche; je ne parle point de sa bravoure; il a fait ses preuves sur les champs de bataille; non, je parle de cette lâcheté qui consiste à se servir, pour parvenir au but qu'on s'est fixé dans la vie, de moyens infamants et vils.

— Qu'a-t-il donc fait?

— Cet homme, je ne sais par quel moyen, s'est emparé d'une pièce politique compromettante pour moi et qu'il menace de remettre à mon époux si je ne me livre à lui et si, ensuite, je ne satisfais son ambition.

— En effet, dame, c'est là un moyen indigne d'un homme et surtout d'un gentilhomme... Mais, cette pièce, je la lui peux arracher et vous la remettre.

Elle eut un sourire étrange.

— Je ne veux point, murmura-t-elle, que tu compromettes ta vie et nos amours; je t'aime tellement, mon Gaulthier, qu'à la pensée qu'il pourrait t'arriver malheur, mon cœur cesse de battre et mon sang se glace dans mes veines.

— Oh! Marguerite! Marguerite! que vous êtes bonne de m'aimer et comme je vous adore.

Passionnément, il la baisa sur les lèvres.

Marguerite se dégagea de son étreinte.



La royne Marguerite de Bourgogne.

— En quoi puis-je vous servir, murmura-t-il, et comment ravoir cette pièce dont vous parlez?

— En me la remettant, fit Marguerite.

Et elle l'enveloppait des effluves magnétiques de ses regards troublants.

Gaulthier fit un pas en arrière.

— Mais, pour vous la remettre, il faudrait que je l'eusse en ma possession.

— Tu l'as.

— Moi! je ne vous comprends pas.

— Voyons, ne t'a-t-il pas confié un parchemin avec mission, si tu ne le trouvais pas demain matin à un rendez-vous fixé, de le porter à l'un de ses amis lequel devait en faire l'usage que je t'ai dit, j'entends de le déposer entre les mains du roi?

— C'est fort juste, répliqua le sire d'Aulnay dont le visage s'assombrit.

— Eh bien! c'est ce parchemin dont il s'agit et que tu vas me remettre.

Instinctivement, Gaulthier porta la main à sa poitrine.

— Mais, dit-il d'une voix tremblante, j'ai promis, sous la foi du serment, de ne remettre ce pli qu'à la personne indiquée par Buridan; c'est un dépôt sacré et, sans forfaire à l'honneur, je ne puis faire ce que vous me demandez.

Marguerite eut un éclat de rire strident.

— L'honneur! l'honneur! ricana-t-elle, quel nom viens-tu de prononcer là? Il y a donc plusieurs sortes d'honneur? Une en ce qui concerne l'amitié et l'autre en ce qui concerne l'amour; une qui t'interdit à toi, Gaulthier d'Aulnay, ami du capitaine Buridan, de trahir un dépôt confié par ton ami, et l'autre qui te permet à toi, le même Gaulthier d'Aulnay, capitaine des gardes de la reine, de trahir sans scrupule la confiance du roi ton maître, lequel t'a confié la garde de son épouse. L'honneur! mais en vérité, c'est grand'pitié, car, en admettant qu'on puisse faire une semblable distinction, pourquoi n'exigerais-je pas de toi un sacrifice égal à celui que je te fais? Car tu me parles de ton honneur, est-ce que je te parle du mien? Ils se valent, cependant, je pense... Je t'aime,

viens-je te dire qu'en t'aimant, je manque à la foi jurée? Non, car, vois-tu, la véritable passion est aveugle et sourde... Que m'importent à moi les serments faits, et la dignité et l'honneur?... Je ne vois qu'une chose, c'est toi, je n'entends qu'une chose, mon cœur qui ne me parle que de toi... Va, ton amour est loin d'égaler le mien... L'amour qui raisonne n'est point le véritable amour, et ne saurait surtout être mis en balance avec quoi que ce soit.

Elle se tut pour reprendre haleine, jetant à la dérobée un regard sur Gaulthier.

Pâle, les sourcils froncés, les lèvres contractées, le jeune homme tenait les yeux baissés vers la terre.

Elle reprit d'un ton sarcastique :

— L'homme dont le cœur est dévoré d'une vraie passion ne s'arrête pas à ces mesquines considérations. Vois Buridan; jusqu'à présent, tu l'avais considéré cependant comme un vaillant guerrier et comme un homme d'honneur; il m'aime! aussitôt, sans se préoccuper de tout un passé de vaillance et de loyauté, il emploie pour arriver jusqu'à moi un moyen infâme, c'est toi-même qui l'as dit tout à l'heure. Que lui importe? Il me veut, il me tient, il m'aura. Celui-là est un homme : il a un but, il y marche, piétinant, sans y prêter attention, tous ces sots préjugés qui t'arrêtent, toi, car tu n'es qu'un enfant.

Cinglé en plein visage par ces derniers mots pleins de dédain et de mépris, Gaulthier releva la tête, et, voyant le sourire railleur qui plissait l'adorable bouche de Marguerite, il bondit sur elle, la saisit aux poignets et, l'attirant sur sa poitrine :

— Tais-toi, tais-toi, gronda-t-il, n'ajoute pas un mot. Tu mets en doute mon amour, et puisque c'est là la seule preuve que je t'en puisse donner, la voici.

Vivement il avait dégrafé sa cotte, et en tirant le pli que lui avait remis Buridan, il le tendit à Marguerite.

D'un geste brusque elle s'en saisit, rompit fébrilement le scel, jeta un coup d'œil sur les quelques lignes que contenait le parchemin et poussa un cri de triomphe.

— Enfin, murmura-t-elle, je le tiens; cette fois il n'échappera pas.

Puis elle glissa le précieux pli dans sa gorgerette, et, se tournant vers Gaulthier :

— Un dernier baiser et quittons-nous; mais n'oublie pas que demain, à mon petit lever, je désire voir un des premiers mon capitaine des gardes, auquel je désire confier une mission importante et qui ne laissera pas que de lui être agréable.

— De quoi s'agit-il? demanda Gaulthier surpris du ton avec lequel la reine avait prononcé ces paroles.

— Je dois demain, dans la matinée, faire tenir ma réponse au capitaine Buridan. Cette réponse, c'est toi qui la porteras, à la tête d'une bonne escorte, sous forme d'une lettre de cachet pour le Grand-Chastelet.

Ce disant, elle embrassa le jeune homme, et, avant qu'il eût pu la retenir, elle s'était échappée, disparaissant déjà dans l'obscurité.

Quant à Gaulthier, brisé, anéanti, il tomba sur un tas de pierres et là, la tête entre les mains, il pleura longtemps sans savoir pourquoi.

CHAPITRE XXXVIII

L'enlèvement.

Comme Marguerite, après avoir quelques instants suivi la rive de la Seine, s'engageait sur le Pont-aux-Meuniers, il lui sembla entendre derrière elle comme des bruits de pas.

Une légère angoisse l'étreignit, car bien que presque sous les murs du palais elle n'eût pu, en cas d'attaque, en attendre des secours; les archers de garde ne se fussent certes pas dérangés pour quelque ribaude se disputant avec des coupe-bourses; et d'un autre côté, elle ne pouvait se faire reconnaître.

Elle accéléra sa marche, prêtant l'oreille.

Les pas, derrière elle, devinrent plus pressés.

Nul doute, on la suivait.

Vivement, elle retourna la tête, sans pour cela ralentir en rien son allure précipitée.

Alors, elle aperçut fort nettement à une vingtaine de pas en arrière, deux ou trois silhouettes espacées à des intervalles égaux et qui réglaient leur marche sur la sienne.

A ce moment elle était arrivée à peu près aux deux tiers du pont et déjà elle voyait sur l'autre rive de la rivière, luire dans l'ombre les aciers brillants de la poterne.

Cette vue lui rendit du courage.

En un tour de main, elle releva sa jupe à longue traîne pour rendre sa marche plus aisée, et tirant de sa cordelière une mignonne dague, qui, dans ses expéditions nocturnes, ne la quittait jamais, elle se mit à courir.

Derrière elle, sa mystérieuse escorte se mit à courir également, mais sans cependant chercher à diminuer la distance qui la séparait de la reine.

Enfin, Marguerite avait quitté le pont et, toujours de la même course folle, était arrivée à quelques pas de la poterne.

Elle ralentit alors sa marche, certaine à présent de n'avoir plus rien à craindre ; même prise de curiosité, elle s'arrêta tout à fait et se retourna pour voir si ceux qui la suivaient allaient tenter de la rejoindre.

Il n'en fut rien ; toujours à une quinzaine de pas, les trois silhouettes s'étaient arrêtées et, immobiles maintenant, se confondaient presque dans le brouillard.

Marguerite, fort intriguée, fut sur le point de revenir en arrière pour avoir l'explication de cette énigme ; mais elle réfléchit que c'était peut-être là un piège, et prise de méfiance, elle résolut de rejoindre au plus tôt ses appartements.

Comme elle se retournait, elle poussa un cri de stupeur et, rapidement, bondit en arrière, levant sa dague.

Un homme était devant elle, enveloppé d'un long manteau, la tête couverte d'un capuchon rabaissé sur la poitrine et percé, ainsi qu'une cagoule, de deux trous à la hauteur des yeux.

L'ombre s'inclina respectueusement devant la reine.

— N'ayez crainte Madame, dit une voix qui fit faire à Margue-

rite un geste de surprise et excusez-moi de l'émotion que, bien malgré moi, je viens de vous causer, mais je n'ai pu agir d'autre façon.

— Vous êtes tout pardonné, Guillaume, répliqua la reine, mais vous me saviez donc dehors?

— Oui, Madame, et ce par le plus grand des hasards ; un de mes hommes a vu sortir, vers la brune, le sire Gaulthier d'Aulnay et lui a trouvé de si singulières allures qu'il m'est venu prévenir de suite. Mais au moment où j'accourais d'autant plus vite qu'il me fallait vous parler ce soir même, il m'a semblé vous rencontrer sur le Pont-aux-Meuniers, et...

— Vous m'avez suivie? demanda Marguerite un peu anxieuse.

— Point, Madame, je me suis contenté de faire surveiller les alentours du cul-de-sac du *Chat-Blanc* ; comme aussi de vous faire escorter jusqu'ici

— Mais alors, ces hommes qui m'ont suivie...

— Sont des hommes à moi qui n'avaient d'autre mission que de protéger votre retour.

Marguerite eut un soupir de soulagement.

— Mais, vous-même, messire Feutrier, que faites-vous là?

— Je vous attends, Madame, car je vous l'ai dit, il me faut ce soir même causer avec vous.

— Suivez-moi donc, dit Marguerite, nous serons dans mes appartements plus à l'aise qu'ici pour converser.

Et introduisant dans la serrure de la poterne la petite clé, qui, non plus que sa dague, ne la quittait jamais, elle se glissa par l'entrebâillement, attendant pour refermer la porte, que son compagnon l'imitât.

Le diacre, avant d'entrer, se retourna du côté de ses hommes, et lança dans la nuit un cri lugubre, se traînant comme un hululement de chouette.

Puis il franchit, à son tour, le seuil de la poterne.

Quelques instants après, la reine et son confesseur étaient réunis dans l'oratoire.

— Eh bien ! dit Marguerite, en se laissant tomber sur une pile

de coussins ; que se passe-t-il de si grave que vous ayez besoin de m'entretenir à une semblable heure de la nuit?

Avant de répondre, le diacre rejeta en arrière son capuchon, en même temps que dégrafant son ample manteau, il le laissa tomber à ses pieds.

Il apparut alors, aux yeux stupéfaits de la reine, revêtu d'un harnais de guerre, aussi complet que l'eût pu souhaiter un capitaine de routiers.

Sauf la tête rase, que ne couvrait point encore le maurion, rien ne manquait à cet accoutrement : ni le gorgerin de fer et la cotte de mailles recouvrant la jaquette de buffle, ni la dague et l'épée suspendues au ceinturon de cuir, et jusqu'à de formidables éperons, dont les chaînettes cliquetaient au moindre mouvement.

Marguerite partit d'un grand éclat de rire, tant, sous cet accoutrement, son confesseur avait une allure grotesque.

Tout interloqué, le diacre se taisait, attendant, en fronçant les sourcils qu'il plût à sa royale pénitente de calmer ce rire intempestif.

Enfin, la gaîté de Marguerite se calma.

Et, fixant sur Guillaume des yeux luisants de malice, elle demanda :

— Pâques Dieu ! messire Feutrier, à vous voir si formidablement harnaché, il me semble voir Jason s'en allant à la conquête de la toison d'or.

— Bien vous semble, Madame, répondit le diacre, irrité de la raillerie que contenaient ces paroles ; je ne sais si j'ai l'allure martiale du seigneur Jason ; mais en tous cas, la conquête à laquelle je me prépare, a pour moi toute la valeur que pouvait avoir la toison d'or, pour ce héros de l'antiquité.

Brusquement, la reine se leva.

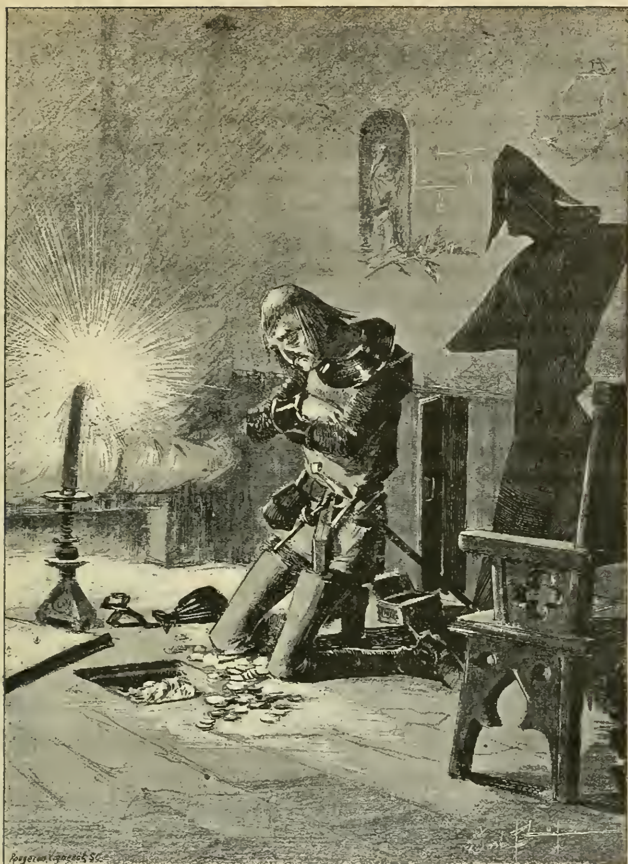
— Si je vous comprends bien, dit-elle avec un léger tremblement dans la voix, c'est pour cette nuit.

Le diacre eut un mouvement de tête affirmatif.

— Et... toutes vos mesures sont bien prises?

— Absolument.

— Vous êtes certain de réussir ?



Il poussa un gros soupir et murmura... (Page 565.)

-- Le diable lui-même ne pourrait, à l'heure qu'il est, s'opposer à l'exécution de mes projets.

— Ne craignez-vous point une poursuite?

— Peuh ! fit Guillaume avec une moue de dédain, étant donné l'heure à laquelle on s'apercevra demain de l'enlèvement de la

donzelle, j'aurai pris sur ceux qui voudraient tenter de la rattraper, une avance tellement considérable...

— Mais encore ; en admettant que vous soyez rejoints, vous proposez-vous de défendre, vous seul, votre proie?

Le diacre roula des yeux effarés.

— Moi, Madame, murmura-t-il, que je trempe ma main dans le sang de mes semblables ! vous plaisantez, sans doute.

— Cependant, répliqua la reine, en voyant ces armes formidables, j'avais un moment supposé que vous les destiniez à la défense de votre conquête.

Feutrier eut un geste d'énergique dénégation.

— Point, Madame ; ce sont là de simples accessoires destinés à compléter le travestissement que j'ai choisi pour égarer, si possible, les soupçons.

Marguerite haussa les épaules, en un mouvement plein de mépris.

— Et si quelqu'un des amis de la donzelle vous rejoint, la lui livrerez-vous sans combat?

— C'est précisément à ce sujet, Madame, que je tenais à vous parler.

Et tirant de sa cotte plusieurs parchemins, il les déplia et les étala sur la table devant la reine qui y jeta les yeux.

— Lisez, Madame, dit-il, et voyez si, de la sorte, notre aventure court aucun risque de tourner à mal.

Pour toute réponse, Marguerite prit le sceau royal qu'elle apposa au bas de chaque parchemin.

Elle les tendit ensuite à son confesseur, en disant :

— Je crois, en effet, qu'avec tout cela, il n'y a aucun risque à avoir. Allez donc et que le diable vous protège.

— Moi seul y suffirai, Madame, répliqua le diacre avec un sourire satanique.

Et, s'inclinant profondément devant la reine, il s'enveloppa de son manteau, rabattit sa cagoule sur son visage et sortit vivement du boudoir, se glissant silencieusement par les escaliers, les galeries et les couloirs jusqu'à la petite poterne par laquelle il sortit.

Une fois dehors, il lança un sifflement prolongé qui fit sortir de l'ombre trois hommes.

— Ah ! te voilà, Joël, dit le diacre quand les trois hommes se furent approchés de lui ; c'est à merveille.

Et lui tendant quatre des parchemins que la reine venait de signer.

— L'un de ces plis, dit-il, est pour le capitaine des gardes du roi ; tu vas le porter toi-même par le guichet principal et le remettre en mains propres. Avec ton harnachement de garde écossais, nul ne pourra te soupçonner d'appartenir à la butte Mauconseil ; celui-là se rendra à la porte aux Peintres et fera remettre cet autre pli à l'officier de garde ; quant aux deux compagnons, qu'il portent chacun l'un de ces parchemins, le premier au gouverneur du Grand-Chastelet, le second au commandant des troupes du Louvre. Cela fait, rendez-vous où tu sais, à la demie de onze heures.

Comme le Cagouleux et ses acolytes allaient s'éloigner :

— Tes autres hommes sont-il prêts ? demanda-t-il.

— Quels autres... nous sommes nous trois ; c'est bien suffisant.

— Hum ! grommela Feutrier.

— Dam ! n'avez-vous pas dit que vous vous chargiez du tavernier ?

— Assurméent.

— Combien alors voulez-vous d'hommes pour enlever une femme ?

— Mais si l'on vous surprend ?

— Par l'enfer ! n'ayez aucune crainte à cet endroit-là ; les camarades veilleront.

— En ce cas, c'est parfait... et les chevaux ? la litière ?

— Tout est prêt.

— C'est au mieux, répondit Guillaume Feutrier ; partez donc et ne perdez pas de temps.

Et lui-même, pressant le pas, prit la direction du cloître des Billettes, en un coin écarté duquel, pour avoir ses mouvements plus libres, il avait élu domicile.

Arrivé chez lui, essoufflé par une course précipitée, le diacre se

laissa tomber sur un fauteuil de chêne sculpté, qui avec une escabelle de bois blanc et une couchette des plus minces, composait tout l'ameublement de la pièce.

— Par Belzébuth, soupira-t-il, en épongeant du revers de sa main la sueur qui perlait sur son front, voilà, ce me semble, les choses en bonne voie; si l'expédition veut bien continuer comme elle a commencé, je crois qu'avant l'aube, la gente Alix et moi serons loin de Paris.

Un moment son front se plissa soucieusement.

— Bast! dit-il comme répondant à une voix intérieure, qu'ai-je à craindre? Jehan, cet amoureux transi, et Landry, ce sac à vin? du temps que le premier ait séché ses larmes, et que le second ait été prendre les ordres de son maître, nous chevaucherons par les routes, et bien malin, comme bien agile celui qui nous rattraperait.

Soudain, il poussa un éclat de rire.

— Mais j'y pense; que vais-je m'inquiéter de Landry? le pauvre homme est capable d'aller méditer en quelque cul de basse-fosse sur les difficultés que comporte avec elle la situation d'oncle, et sur les conséquences que peut entraîner avec elle la mauvaise surveillance d'une nièce d'occasion. Il ne me reste donc plus à craindre que le maître ès Sorbonne... Peuh! triste adversaire, plus habile à manier un syllogisme qu'une épée...

Et le diacre, à cette réjouissante pensée, se frottait les mains.

Ce n'était point, en effet, un homme de guerre que l'honnête Feutrier; son tempérament ne le poussait aucunement vers les batailles, et du moment qu'il voyait la presque possibilité d'exécuter son plan sans conflit, ce n'en était que pour le mieux, à son avis. Non pas que le saint homme eût le moins du monde le respect de l'existence humaine, et qu'il hésitât à envoyer *ad patres* une créature de Dieu, gênante pour lui; non pas. Mais, en l'espèce, comme en cette circonstance particulière, il était obligé de donner de sa personne, il aimait tout autant écarter les éventualités de bataille; les horions, en effet, sont aveugles et tombent sans discernement, aussi bien sur un païen ou un juif, que sur un ministre du Seigneur.

Puis, la pensée de Buridan lui traversa l'esprit.

Il réfléchit un instant, et sa figure blafarde s'éclaira d'un sourire mauvais:

— En voilà un qui serait à craindre, grommela-t-il, si ses propres affaires n'étaient point si compliquées et ne l'empêchaient pas de se mêler de celles des autres. Heureusement qu'il a fort à faire avec Jeanne d'Évreux... Je ne sais si je me trompe, mais j'ai comme un pressentiment que la journée de demain ne se passera point sans que ce brave capitaine soit allé rejoindre Orly... Décidément, le diable est pour moi.

Ce disant, il se leva, tira d'une cachette dissimulée dans la boiserie un coffret qu'il ouvrit pour y prendre plusieurs parchemins qu'il brûla.

Puis, ouvrant un autre coffret, caché dans le plancher même, il y plongea les mains qu'il retira pleines d'écus.

A la vue de cette monnaie d'or et d'argent étalée à terre, et scintillant de mille feux à la lueur de la cire, le moine eut un regard attristé.

Il poussa un gros soupir et murmura :

— Enfin... pauvres amis, il va falloir nous séparer; depuis le temps que vous sommeillez là, tranquillement, cela va vous sembler dur de courir de mains en mains... et cependant je ne puis faire autrement.

Lentement, il ramassa écus et deniers, les faisant couler le long de ses doigts, comme à regret, dans une sacoche de peau qu'il attacha, lorsqu'elle fut pleine, par une forte lanière de cuir, sous sa cotte en peau de daim.

— Par Belzébuth ! ricana-t-il, tandis que ses lèvres minces s'entr'ouvraient dans un sourire, une chose me console, c'est de penser que c'est ce pauvre Orsini qui m'a fourni l'argent nécessaire pour m'emparer de sa fille.

Sur cette dernière parole, et après avoir jeté autour de lui un regard circulaire pour bien s'assurer qu'il n'oubliait rien, le diacre souffla la cire et sortit du cloître des Billettes par une porte dérobée.

Le dernier coup de onze heures tintait à l'église des Ménétriers quand Guillaume Feutrier arriva à la place du Traboir.

Tout était désert, tout était silencieux, sauf le *Cochon-d'Amour* où, en dépit des ordonnances concernant le couvre-feu, on ripaillait encore, malgré l'heure avancée de la nuit.

A travers les volets mal clos, filtraient de minces rayons de lumière, tandis qu'à l'intérieur les cris et les rires éclataient mêlés au choc des gobelets et des brocs.

Le moine traversa la place d'un pas hâtif, s'approcha avec précaution du cabaret et appliqua son visage contre la devanture, cherchant à voir, par une jointure un peu plus écartée que les autres, ce qui se passait au dedans.

Sans doute cet examen le satisfit-il, car, s'éloignant rapidement, il s'alla poster à l'encoignure d'une ruelle qui débouchait sur la place.

Là, caché dans l'ombre, mais placé néanmoins de façon à surveiller le cabaret de Gargouslier, le diacre lança dans la nuit deux hululements semblables à ceux qui lui avaient servi déjà à correspondre avec Joël le Cagouleux.

Il attendit un moment, prêtant l'oreille.

Les rires et les cris continuaient toujours au *Cochon-d'Amour*.

Guillaume, sans manifester aucune impatience, poussa un troisième sifflement plus aigu et plus prolongé qui déchira lugubrement les airs.

Après un moment, la porte du cabaret s'ouvrit toute grande, illuminant soudain la place d'une grande clarté.

Et dans cette clarté apparurent successivement quatre hommes, agrafant hâtivement leur ceinturon ou attachant leur cape d'une main maladroite.

La porte se referma, tout redevint sombre; Joël, car c'était lui, et ses compagnons s'arrêtèrent indécis sur la direction à prendre.

— Par les cornes de Satan, grommela le Cagouleux, je paie un broc à qui me dit où s'est niché ce corbeau de malheur.

— Eh! c'est dans ton imagination qu'il est niché et pas autre part, répondit une voix quelque peu avinée, c r je le soutiens, moi, que je n'ai rien entendu.

— Allons, allons, l'Envoûté, riposta Joël, ne discutons pas avec papa... J'ai l'habitude des grands'routes, moi, et j'ai l'oreille toujours aux aguets.,. j'ai bien entendu le signal.

— Et moi, s'écria un troisième, je donnerais mon poing à couper que tu te trompes.

— En ce cas, fit le Cagouleux railleusement, en ce cas, mon fils, tu peux porter ton poing à maître Caboche pour qu'il te l'abatte, car que le diable me crève les yeux si ne voici point l'homme que nous attendons.

En effet, dans l'ombre, une silhouette se mouvait que, malgré l'obscurité profonde qui les enveloppait, Joël reconnut aussitôt pour être celle de Guillaume Feutrier.

Plantant là ses compagnons, il s'avança de quelques pas et attendit.

Le diacre s'approchait avec précaution.

— Est-ce toi, Joël? demanda-t-il à voix basse, avec un léger tremblement.

— Oui, messire, moi-même, répondit le routier en accostant respectueusement le confesseur de la reine, et, comme vous voyez, exact au rendez-vous.

— C'est parfait; tes hommes?

— Ils sont là!

— Eh! par Belzébuth, je le vois bien; ce n'est point ce que je veux dire... les as-tu surveillés durant cette station au cabaret, et ne crois-tu pas que de copieuses libations?...

Le Cagouleux eut un geste indigné.

— Vous insultez bien gratuitement ces pauvres diables, dit-il en interrompant brusquement le moine; bien que malandrin, on peut être honnête; ils sont payés pour faire une certaine besogne, et se garderaient bien de se mettre en un état qui les empêcherait de tenir leur engagement.

— C'est qu'il m'avait semblé, objecta Guillaume, qu'ils n'avaient pas la démarche fort assurée.

— Vous avez la vue trouble, messire, riposta Joël d'un ton gouailleur, l'émotion probablement de vous voir si près de serrer dans vos bras cette donzelle.

Puis se tournant vers ses compagnons.

— Holà ! vous autres, approchez ; qu'on voie votre belle mine.

Dégrisés sans doute par le grand air, sentant en outre la nécessité de faire bonne contenance, les trois hommes prirent une allure militaire et s'avancèrent raides et compassés, comme l'eussent pu faire des archers bourguignons passés en revue par leur commandant.

— C'est fort bien, murmura le diacre peu rassuré au fond par l'aspect de ces bandits, dont l'attirail de guerre donnait à leur mine patibulaire un air plus formidable encore.

Puis il ajouta avec quelque impatience :

— Mais il me semble, ami Joël, que nous perdons notre temps.

— N'ayez crainte, Messire, répliqua le Cagouleux, avec des gaillards de cette trempe le temps perdu se rattrape toujours.

— Je ne voudrais cependant pas trop tarder ; voilà trois heures que j'ai quitté Landry, et dam...

— Vous m'avez dit qu'il n'y avait rien à craindre du tavernier, dit vivement le chef des routiers.

— Sois sans crainte, répondit le diacre ; mes précautions sont prises ; cependant il ne ferait pas bon, je crois, de trop tarder.

Malgré le ton doucereux avec lequel Guillaume prononçait ces paroles, au fond il enrageait de ces hésitations, de ces lenteurs qui compromettaient le succès de son entreprise.

Mais il se sentait peu à l'aise en compagnie de ces truands, à la discrétion desquels il se trouvait; aussi poussa-t-il un soupir de satisfaction sincère quand il entendit Joël dire d'une voix rude à ses routiers.

— Je rejoins avec messire la rive de la Seine et dans dix minutes je suis devant le *Chat-qui-Pesche ;* bien qu'à cette heure il y ait peu à craindre de rencontrer des curieux, il n'est jamais mauvais de prendre des précautions; partez donc chacun de votre côté et ne musez pas en route, car je vous veux trouver là bas en arrivant.

Ce disant, il tourna les talons et accompagné du diacre, prit le chemin du cabaret de Landry, tandis que les routiers, obéissant aux brèves instructions qu'ils venaient de recevoir, se perdaient dans la nuit.



Le Torte s'était jeté sur elle, l'embrassant d'un bras vigoureux.
(Page 575.)

Comme s'il voulait protéger les projets de Guillaume Feutrier, le ciel venait de se couvrir subitement de gros nuages noirs qui rendaient la nuit plus sombre encore et un vent d'ouest assez violent soulevait les eaux de la Seine en flots tumultueux et bruyants.

Arrivés devant le *Chat-qui-Pesche*, les deux hommes s'arrêtèrent.

Tout semblait silencieux aux environs ; la façade du cabaret était noire et muette ; aucun bruit, à l'exception de l'enseigne dont la tôle balancée avec force, grinçait lugubrement autour de sa tige en fer rouillé.

— Si vous n'y voyez aucun inconvénient, Messire, fit Joël à voix basse, en désignant un monceau de boue et de pierres versé sur la rive, nous nous assoierons là ; car il est inutile que nous nous exposions sans profit aux regards indiscrets.

Et donnant lui-même l'exemple, il s'allongea sur le ventre, les coudes en terre, le menton appuyé sur les paumes de la main, le sommet de la tête dépassant faiblement la petite éminence qui lui servait de rempart.

Le diacre l'imita non sans plaisir car cette course un peu précipitée et l'émotion surtout lui avaient coupé la respiration.

Soudain, à droite, une ombre surgit, puis une seconde, tandis qu'il sembla à Joël voir à gauche une silhouette se mouvoir, indécise, dans l'obscurité.

— Voilà mes hommes, murmura-t-il.

Et il poussa un faible hululement, presque semblable à celui dont se servait le diacre, en même temps qu'il élevait légèrement son chaperon au-dessus de sa tête.

Quelques instants après, les trois routiers étaient allongés auprès du Cagouleux et de Guillaume Feutrier, les yeux fixés sur le cabaret, attendant les ordres qu'on allait leur donner.

— Je crois, Messire, fit Joël en s'adressant au diacre, qu'il serait bon que vous fournissiez à ces braves gens quelques explications sur l'opération d'abord et sur l'aménagement du cabaret ensuite, afin qu'une fois entrés là dedans, ils ne perdent point de temps à chercher leur chemin.

— Le but de l'expédition, répondit Feutrier, vous le connaissez aussi bien que moi ; il s'agit d'enlever une jeune fille ; je n'ai pas besoin de vous recommander la plus grande douceur...

— Mais il est probable qu'elle criera, grommela l'Envoûté ; çà me connaît ces sortes de choses-là, toutes les fois qu'on veux enle-

ver une femme, même quand cela ne lui déplait pas trop, elle se croit obligée de crier.

— Il ne faut pas qu'elle crie, répondit le diacre avec effroi ; vous pourriez...

— Par Satan, messire, interrompit rudement le Cagouleux, ne perdez point votre temps à donner des conseils à mes hommes ; ils connaissent leur métier et savent ce qu'ils ont à faire ; si la pécore veut chanter, on la bâillonnera, comme on pourra; libre à vous de vous excuser ensuite de ce moyen violent, peut-être, mais indispensable.

— Comment entrer là-dedans, demanda Jehan le Torte, et puis une fois entrés, de quel côté se diriger pour dénicher la colombe ?

— La porte du bas, répondit le diacre, donne dans la grande salle que vous connaissez tous; je n'ai donc pas besoin de vous la dépeindre ; mais ce que vous ne savez pas, c'est que derrière le comptoir, il y a une petite porte qui s'ouvre sur l'escalier, conduisant à l'étage supérieur. A droite, en arrivant sur le pallier, se trouve la chambre de Landry, et à gauche...

— A gauche, c'est celle de la jeune fille, dit Joël.

— Point, répliqua le moine; à gauche se trouve la chambre d'une servante, laquelle chambre communique avec celle de demoiselle Alix, qui se trouve être celle du milieu.

— Hum! grommela l'Envoûté, le nid de la colombe me paraît d'accès difficile; car au moindre bruit, nous allons avoir sur le dos ce diable de Landry et la servante qui va ameuter tous les gens du voisinage.

— Sont-ce là les hommes à toute épreuve, dont tu m'avais parlé, Joël ? demanda le diacre; comment, vous être quatre, et la perspective de deux femmes vous fait hésiter... oui, deux femmes, puisque je vous ai dit qu'il n'y avait rien à craindre du côté de l'homme.

— Que fait-il donc? demanda le Torte.

— Il dort, répliqua simplement Guillaume.

Le Cagouleux eut un petit rire muet.

— Pas mal, pas mal, murmura-t-il, pour un saint homme, voilà qui est bien imaginé.

Puis il ajouta:

— Vous faites erreur en attribuant à une crainte quelconque l'hésitation de ces braves compagnons; la seule chose qu'ils redoutent c'est de voir échouer votre plan; or, vous conviendrez qu'il paraît assez difficile d'arriver jusqu'à la donzelle, s'il faut traverser la chambre de la servante.

— Eh bien! riposta le diacre d'un ton farouche, si la servante s'éveille, on la...

Et compléta sa pensée par un geste plein de signification.

— Çà, jamais. s'écria le Cagouleux, tuer un homme, ça va; mais une femme! Voilà une chose que la Cagoule, ma mère, ne me pardonnerait de sa vie.

— Alors, que pensez vous?

— Je pense, moi, dit le Torte, qu'il y a peut-être un autre moyen d'entrer dans le cabaret sans se servir de l'escalier, et sans passer par la chambre de cette vieille poule.

— Et ce moyen, quel est-il?

— Je vais d'abord m'assurer qu'il est pratique... viens-tu, l'Envoûté?

Les deux hommes, rampant sur les mains et les genoux, quittèrent la petite troupe et s'avancèrent sans bruit vers le cabaret.

Arrivés contre la porte ils s'arrêtèrent, promenant agilement leurs mains sur les gonds et la serrure, auscultant les joints pour découvrir si, par aventure, il ne se trouverait pas à cette cuirasse hermétiquement close, quelque défaut qui leur permît de pénétrer à l'intérieur.

Mais rien qu'au toucher, et sans avoir besoin d'y voir, ils reconnurent que tout était en bon état, et qu'à moins d'employer la violence, la porte ne se laisserait pas surprendre.

Ils passèrent ensuite aux volets appliqués sur les verrières, qu'ils inspectèrent avec le même soin, et qu'à leur grand désappointement ils reconnurent être dans le même état de solidité que la porte.

— Par les tripes du pape, grommela Claude, c'est une forteresse que ce cabaret.

— Oui, ricana le Torte, on voit que ce cher Landry s'y con-

nait, et sait comment il faut déjouer les tours des gais compagnons, dont il faisait partie autrefois.

— Mais je ne vois pas d'autre moyen d'entrer là-dedans que de donner assaut.

Le Torte, à cette réflexion, eût un haussement d'épaules plein de commisération.

— Tu reconnaîtras, dit-il, que je t'avais prévenu, et qu'avant même de nous livrer à cet examen, j'en connaissais le résultat.

— Dans quel but m'as-tu fait venir? dit alors l'autre avec mauvaise humeur.

— Tu vas le voir; prête-moi ton dos.

Docilement, l'Envoûté se courba, et en un bond, son compagnon se trouva à califourchon sur son échine.

Puis, se dressant sur ses pieds, Jehan avança agilement vers la tête de Claude, jusqu'à ce qu'il lui eût mis les pieds sur les épaules.

— Là, murmura-t-il alors, redresse-toi maintenant, mais doucement, car je ne suis guère solide, et tu pourrais me jeter à bas.

Suivant les instructions de son camarade, l'Envoûté, s'appuyant des mains contre le mur, avait redressé sa haute taille, d'un mouvement souple de reins, sans une hésitation, sans une défaillance.

Quand il fut droit, le Torte lui dit :

— C'est parfait; il s'agit maintenant d'avancer un peu à gauche, et une fois au milieu de la porte, tu t'arrêteras.

Docilement, Claude se mit en marche, tâtant le sol d'un pied prudent, repoussant les cailloux, évitant les inégalites du terrain qui eussent pu lui faire perdre son équilibre.

Cela fait, il demeura immobile.

Le Torte alors, éleva les bras au-dessus de sa tête, et eut un petit rire joyeux.

— Je la tiens, murmura-t-il.

Et soudain, Claude sentit ses épaules s'alléger du poids qu'elles soutenaient.

Stupéfait, il releva la tête et aperçut son compagnon à cheval sur la barre de fer à laquelle était accrochée l'enseigne du cabaret.

Il comprit alors le plan de Claude, et eut un ricanement d'approbation.

— Cours là-bas, lui souffla le Torte, et dis à Joël qu'il arrive avec l'autre ; l'affaire maintenant est dans le sac.

Cinq minutes après, le Cagouleux et son troisième compagnon, étaient réunis contre le mur du *Chat-qui-Pesche*.

Guillaume Feutrier était demeuré sur la berge ; sa présence n'eût été d'aucune utilité ; au contraire, car Joël avait constaté que le saint homme tremblait comme une feuille.

— Écoutez-moi bien, dit alors à voix basse Jehan, toi, le Cagouleux, tu vas monter sur les épaules de Claude et te tenir prêt à prendre ma place dès que je l'aurai quittée ; puis après, ce sera le tour de Claude ; quant à l'autre, il restera en bas pour nous prévenir en cas d'alerte... Ça vous va-t-il ?

— Ça va, riposta le Cagouleux en sautant à son tour sur le dos de l'Envoûté.

Le Torte, lui, s'était dressé sur les genoux et, se tenant, avec une adresse merveilleuse, sur cette barre de fer comme s'il se fût agi d'une poutre, il avait approché son visage de la verrière qui se trouvait placée juste au dessus de l'enseigne.

Cette verrière, d'après les indications succinctes fournies par le diacre, était celle de la chambre d'Alix.

De la main, le routier la tâta, la poussant doucement d'abord pour bien s'assurer qu'elle était fermée en dedans, puis il promena avec agilité ses doigts sur chaque vitre pour constater si, par hasard, il n'y aurait pas quelqu'une qui tremblât dans son châssis de plomb ; auquel cas sa besogne eût été fort simplifiée.

— Cornes du diable ! grommela-t-il, tout cela tient bien ; on dirait que cela a été fait d'hier.

Ce disant, il tira de sa ceinture un coutelas bien affilé avec lequel il se mit en devoir de déchausser l'une des vitres.

Ce genre d'opération n'avait probablement pour lui aucun secret, car, rapidement, il pratiqua sans bruit une ouverture par laquelle il introduisit son bras.

Un faible grincement indiqua à ceux d'en bas que la verrière était ouverte.

— Eh bien! ça y est? demanda le Cagouleux.

— Oui, souffla le Torte, et ne tardez pas à me suivre.

Il se dressa sur les pieds, entr'ouvrit doucement la verrière et, son coutelas entre les dents, enjamba l'entablement sans difficulté.

— Qui est là? demanda soudain Alix d'une voix ensommeillée.

Brusquement, Jehan s'aplatit sur le plancher, retenant son souffle.

— C'est singulier, murmura tout haut la jeune fille, il m'avait semblé qu'on avait marché.

Elle s'accouda sur le lit et aperçut alors la fenêtre par laquelle le vent s'engouffrait avec force.

— Qu'est-ce à dire? fit-elle.

Un moment inquiète, elle faillit appeler.

Mais, vite, elle se rassura.

— Bast, j'aurai probablement oublié de bien fermer la verrière et le vent de cette nuit l'aura ouverte.

Toute grelottante, elle sauta en bas de sa couche; mais elle aperçut alors Jehan accroupi à terre et elle poussa un cri de terreur.

— A moi! à m...

Avant qu'elle eût achevé son appel, le Torte s'était jeté sur elle, l'enlaçant d'un bras vigoureux, tandis que, de sa main restée libre, il lui fermait hermétiquement la bouche.

Si courte qu'eût été cette lutte, elle était à peine terminée que Joël apparaissait à la croisée qu'il enjambait à son tour.

— Eh bien? demanda-t-il.

— C'est fait, répondit Jehan en lui montrant des yeux la jeune fille qui se débattait furieusement.

— Attends, attends, ma poule, ricana le Cagouleux, nous allons te calmer un peu.

— Que veux-tu faire? dit le Torte.

— Eh! tripes du diable, l'attacher.

— Avant, il serait prudent de faire monter Claude pour aller voir si tout est tranquille dans la maison; car je n'ai dans l'affirmation

de ce diacre qu'une confiance médiocre, et il serait peu plaisant de voir Landry nous tomber sur le dos.

— Tu as raison, dit le Cagouleux.

Et allant vivement à la verrière, il se pencha au dehors.

— Allons, l'Envoûté, fit-il, vite ici.

Puis retournant vers le Torte, il tira de son escarcelle des morceaux d'étoffe avec lesquels il se mit à attacher solidement, mais avec précaution les membres délicats de sa victime.

Claude s'apprêtait à franchir le seuil de la chambre d'Alix pour pénétrer dans celle de la servante quand la porte s'ouvrit toute grande et le routier se trouve nez à nez avec une forme blanche qui n'était autre qu'une femme en chemise.

Un moment surpris l'un et l'autre, ils demeurèrent immobiles.

Mais le truand, habitué à ces sortes de rencontres, revint promptement de son émoi.

Comme deux ressorts, ses bras s'élancèrent en avant, armés de mains terribles qui se serrèrent autour de sa gorge.

La femme poussa un cri rauque, ses yeux roulèrent dans leur orbite, elle battit l'air de ses deux bras, puis elle tomba à terre la face noire, congestionnée par la strangulation, une bave rose au coin des lèvres.

Vivement, l'Envoûté enjamba le cadavre, et le coutelas à la main, sortit de la chambre.

Pendant ce temps, le Cagouleux et son compagnon, sans s'émotionner nullement de l'accident survenu à l'infortunée servante, avaient achevé de ligotter Alix et, armés de leurs dagues, attendaient le résultat de l'expédition de Claude.

Celui-ci, quelques minutes après, revint.

— Rien à craindre, dit-il, ce brave Landry dort comme une souche.

— Eh ! dit le Torte, que ne l'as-tu envoyé dormir en enfer ?

— L'Envoûté fit une grimace.

— C'est un ancien, répondit-il, autrefois nous avons travaillé ensemble.

— Tu as raison, l'Envoûté, répondit Joël, et puis un homme qui



L'Envoûté, à cheval sur la barre de l'enseigne, recevait dans ses bras la jeune fille. (Page 578.)

ronfle ; moi non plus je ne pourrais pas... mais ce n'est point de tout cela qu'il s'agit... il faut partir d'ici et au plus vite.

En un clin d'œil, Alix fut entortillée dans une de ses couvertures pendant que l'on rabattait sur son visage un capuchon de laine qui, tout en lui tenant chaud, l'empêchait surtout de voir ce qui se passait autour d'elle.

Puis l'Envoûté descendit lestement à terre pendant que le Torte, à cheval sur la barre de l'enseigne, recevait dans ses bras la jeune fille que Joël lui tendait par la verrière et qu'il laissa ensuite glisser aux mains de Claude.

Le Cagouleux referma tant bien que mal derrière lui la fenêtre, puis d'un bond, il sauta de l'entablement sur le sol et, suivi de ses compagnons, marcha rapidement vers Guillaume Feutrier.

Tout cela avait duré un quart d'heure pendant lequel le diacre avait enduré les plus terribles souffrances qui se pussent imaginer.

Tantôt il voyait son plan renversé par la brusque apparition de Landry, tantôt il voyait Alix se défendant avec rage et blessée par quelqu'un de ses ravisseurs.

Aussi courut-il au devant de la petite troupe.

— Eh bien ? demanda-t-il, la gorge serrée par l'angoisse

— Eh bien ! voilà la colombe, répondit le Cagouleux en goguenardant.

Comme un oiseau de proie, le diacre se jeta sur la jeune fille.

— Un moment, Messire, dit Joël d'un ton grave, nous ne vous remettrons la donzelle que contre les écus promis.

— Mais les voici, répliqua Guillaume en faisant mine de fouiller dans son escarcelle.

— Point ici, Messire, dit le Cagouleux ; l'endroit est mal choisi pour régler des comptes ; admettez que votre ami Landry vienne à se réveiller, vous feriez, je crois, triste mine à vous trouver seul en face de lui.

Le diacre frissonna.

— Mais, balbutia-t-il, vous ne m'abandonneriez pas.

— Parfaitement si, riposta le Cagouleux, que la terreur de Guillaume amusait ; nous sommes convenus d'enlever une jeune fille, mais nullement de nous faire trouer la peau pour protéger la vôtre. Et puis, nous avons pour le cabaretier du *Chat-qui-Pesche* une grande sympathie ; je ne puis cependant oublier qu'autrefois nous avons couru les routes de compagnie ; si donc, par hasard, il survenait, je ne vous cache pas que, mes compagnons et moi, nous vous laisserions vous expliquer avec lui.

Feutrier baissa la tête, tout confus de ces paroles qui eurent pour résultat de lui faire hâter le pas ; de temps à autre, il se retournait, croyant sentir luire dans son dos la lame du terrible couteau de Landry.

Mais c'était là une crainte vaine, car l'honnête cabaretier dormait bien profondément du sommeil du juste, et la petite troupe ne rencontra sur son parcours que quelques coupe-bourses ou malandrins bien trop occupés de leurs propres affaires pour vouloir se mêler de celles des autres.

Après une course rapide, Joël et ses compagnons arrivèrent enfin au cloître Sainte-Opportune.

Le Cagouleux poussa alors un hululement de chouette, auquel un hululement semblable répondit.

Puis, un homme sortit de l'ombre, tenant en main un cheval de selle et conduisant une litière suspendue à deux chevaux de traits ; c'était le moyen de locomotion adopté par les femmes de cette époque, lorsque, pour une raison quelconque, elles ne voulaient point monter à cheval.

On desserra un peu les liens d'Alix et on la déposa doucement dans la litière, dont les portes furent hermétiquement fermées, et l'Envoûté enfourcha, en guise de cocher, le cheval de devant.

— Si nous faisions nos comptes, maintenant? demanda Joël.

— Ce ne sera pas long, répondit Guillaume Feutrier en sortant de son escarcelle un petit sac qu'il remit au routier ; voyez, y a-t-il là ce dont nous étions convenu ?

Le Cagouleux défit le sac y plongea la main qu'il ramena pleine de testons, reficela le sac, le soupesa et dit avec un large sourire :

— Vous êtes un honnête homme, Messire, et vous payez comme un grand seigneur ; il y a tout plaisir à faire des affaires avec vous.

Guillaume Feutrier ne répondit pas ; il était trop occupé à se mettre en selle, ce à quoi il parvint, non sans peine, avec l'aide de deux routiers.

Ramassant alors les rènes, il donna du talon à sa monture et se mit en marche suivi de la litière et escorté de loin par Joël et ses hommes, désireux de tenir, jusqu'au bout, leurs obligations.

Quand il fut arrivé tout contre la porte aux Peintres, le diacre

fit un geste de la main et les routiers comprenant qu'il n'avait plus besoin de leurs services, se perdirent dans la nuit.

CHAPITRE XXXIX

Où le lecteur s'aperçoit que Buridan avait eu raison de prendre ses précautions.

Les premières lueurs du jour teintaient à peine les vitraux de sa chambre, que le capitaine Buridan ouvrit les yeux.

En quittant quelques instants après la reine l'impasse du cul-de-sac du *Chat-Blanc*, il était revenu à pas lents rue de la Montagne-Sainte-Geneviève où il avait trouvé Jehan qui l'attendait avec inquiétude.

Il lui tendit la main avec un laconique bonsoir et s'en fut coucher.

Mais sa cervelle, bourrelée de pensées et de plans, continua à travailler, chassant le sommeil qui ne s'empara de lui qu'au matin.

En ouvrant les yeux, il aperçut le docteur ès-Sorbonne debout à son chevet et le considérant avec curiosité.

— Déjà levé, fit le capitaine plein d'étonnement, en se dressant sur un coude; et prêt à courir la ville ! se passe-t-il donc aujourd'hui quelque chose d'extraordinaire ?

— Ne raille point, répliqua Jehan d'une voix mélancolique.

— Qu'as-tu ? fit Buridan, voyant que son ami était en proie à ses idées noires.

— Crois-tu aux pressentiments? demanda l'autre, sans répondre à la question qui lui était posée.

— Dam ! cela dépend.

— Qu'entends-tu par là ?

— J'entends que, lorsqu'on a l'esprit rempli d'un objet, il arrive parfois, les circonstances aidant, qu'on parvient, à force d'inductions, jusqu'à un dénouement appartenant encore aux choses de l'avenir. Ainsi, bien souvent, alors que je courais les routes, j'ai vu, la veille d'un combat, quelle en serait l'issue.

Jehan baissait la tête, réfléchissant.

— Mais, qu'as-tu donc? demanda à nouveau le capitaine en voyant le voile sombre qui s'étendait sur le front de son ami.

— J'ai, j'ai, répondit l'autre brusquement et d'une voix angoissante, j'ai, que j'ai fait, toute cette nuit, des rêves épouvantables.

Buridan partit d'un éclat de rire.

— Et c'est pour cela que tu fais ce matin si triste mine.

Jehan fixa sur lui un regard furieux.

— Ne m'as-tu point dit tout à l'heure que tu croyais aux pressentiments?

— D'accord ; mais pour les rêves, c'est autre chose.

— Tel n'est point mon avis ; je considère le rêve comme la manifestation la plus probante de l'intervention divine dans l'existence humaine ; c'est par le rêve que la providence avertit l'homme des malheurs qui sont sur le point de le frapper.

— Et de quel malheur es-tu menacé? demanda Buridan, d'un ton narquois.

— Ecoute, fit Jehan en s'asseyant sur le pied du lit et en prenant entre ses mains brûlantes de fièvre, la main du capitaine, écoute et ne te moque pas, quand cela ne serait que par égard pour les tortures morales que j'ai endurées cette nuit.

Surpris et affligé par le ton véritablement douloureux avec lequel son ami venait de prononcer ces quelques paroles, Buridan devint sérieux.

— Parle, dit-il.

— Il faut d'abord que tu saches une chose, dit Jehan après une courte hésitation ; et l'aveu que je vais te faire, je te supplie de le garder au fond de ton cœur; car je suis moi-même tellement surpris de l'état de mon âme, que, par moments, je crains de me tromper sur la nature de mes véritables sentiments.

Tout cela avait été dit rapidement et à voix basse, tandis qu'une légère rougeur teintait les pommettes de celui qui parlait.

Un éclair de malice brilla dans les yeux de Buridan, qui dit :

— Je te vois en si grand embarras que je te veux éviter l'aveu que tu vas me faire ; tu aimes.

— Par saint Treignant d'Écosse ! exclama Jehan, comment sais-tu un secret que je croyais ignoré de tous ?

— Comment? ricana le capitaine ; par la messe ! ton ingénuité m'amuse, mais tu ignores donc, et c'est juste, tu dois ignorer, que tout amoureux, véritablement digne de ce nom, porte cela écrit sur son front.

Jehan le regardait d'un air ébahi.

— Tu aimes ! poursuivit Buridan et, en me faisant cette confidence, tu crois m'apprendre quelque chose de nouveau ! ô naïf ! Mais du premier jour où je t'ai retrouvé, j'ai deviné en toi un docteur occupé à faire des infidélités à Pythagore, à Aristote et aux Pandectes romaines.

Confus, Jehan baissa la tête.

— Eh ! ventredieu ! s'écria le capitaine, en voyant l'attitude de son ami, il me semble que tu en rougis? Tu peux me croire, cependant, quand je t'affirme qu'il n'y a pas de quoi, au contraire ; car si du sein des cieux, leur éternelle demeure, les immortels savants au culte desquels tu t'étais consacré, voient celle pour laquelle tu les abandonnes, ils te pardonneront aisément.

— La connais-tu donc?

Un fin sourire courut sur les lèvres du capitaine.

— Plaisante question, fit-il en raillant ; comme si ce devait être un secret pour quiconque t'a vu au *Chat-qui-Pesche*, que tu es amoureux de demoiselle Alix !

— Eh bien ! oui, murmura Jehan de Sarcelles, comme s'il eût pris soudainement la résolution de confesser son sentiment ; eh bien ! oui, j'aime Alix, je l'adore, j'en suis fou.

Et il regardait Buridan avec des yeux tellement étranges que l'autre lui dit :

— Point n'est besoin de me lancer des regards aussi furieux ; je ne te blâme pas. Loin de là : l'amour est un maître sous les férules

duquel, tôt ou tard, nous devons tous passer; tout jeune, moi, j'ai subi ma peine et ne suis point près de recommencer; c'est ton tour maintenant et te félicite d'avoir pour gentil bourreau une aussi aimable enfant.

— Bourreau! grommela Jehan.

— Eh! oui, mon expression est juste et je la maintiens; car, ou je me trompe fort, ou la mine déconfite que je te vois ce matin n'a point d'autre cause que la nièce de maître Landry et les cauchemars épouvantables qui, cette nuit, ont troublé ton sommeil, ont également rapport à elle.

— Tu as parfaitement raison, répliqua le docteur, mais...

— Quand je te le disais, interrompit triomphalement le capitaine; une fois que l'amour s'est emparé d'un cœur, adieu le repos, adieu le sommeil.

— Tu te trompes, ami, fit gravement Jehan, car dans mes rêves demoiselle Alix ne jouait pas le rôle de bourreau, comme il te plaît à dire, mais bien celui de victime.

— De victime! exclama Buridan surpris.

— Écoute, dit le docteur ès Sorbonne; j'ai rêvé que demoiselle Alix était enlevée par des malandrins qui la transportaient au loin et la mettaient au pouvoir d'un homme noir fort méchant qui la voulait posséder.

Buridan éclata de rire.

— Gageons, s'écria-t-il, que cet homme noir était ton ami le diacre, Guillaume Feutrier.

— Ne plaisante point, répliqua gravement Jehan; cela se pourrait.

— Voyons, fit le capitaine, c'est là le motif de l'accablement en lequel je te vois?

Jehan de Sarcelles inclina la tête affirmativement.

— Mais ce ne peut être sérieux, insista Buridan; un homme tel que toi, un docteur, un savant, ne peut se laisser impressionner par un cauchemar.

— Tous tes raisonnements n'y feront rien... cela est ainsi.

— En ce cas, riposta Buridan, il est cependant un raisonnement

qui te convaincra de l'inanité de tes terreurs, et je l'appellerai le raisonnement *ex oculis*.

— Qu'entends-tu par là?

— J'entends que, sans tarder, car tu me fais réellement de la peine, nous allons nous rendre au *Chat-qui-Pesche* et qu'en présence d'Alix tu seras bien obligé d'avouer que les cauchemars n'ont rien à voir dans la réalité de la vie.

Ce disant, le capitaine avait sauté à bas de sa couche et procédait à une toilette rapide.

— Mais, dit tout à coup son compagnon, en lui voyant passer une cotte de mailles avant que d'endosser sa jaquette de peau de daim, c'est au cabaret que nous allons, mon ami.

— Je le sais, répliqua laconiquement Buridan en se bouclant autour du col un gorgerin d'acier.

— Par saint Treignant! exclama le docteur sur le même ton, on dirait que tu te prépares à partir pour la guerre.

— Qui sait?

Telle fut la réponse concise faite par le capitaine, qui mit à son comble la stupéfaction du docteur en couvrant son chef d'un casque de combat en place du chapel de feutre qu'il portait ordinairement.

— Décidément, ami, tu médites ou tu crains quelque chose, dit Jehan avec insistance.

— Bast! répliqua insoucieusement Buridan en examinant avec soin la pointe de sa dague et le fil de son épée, tel qui part pour la promenade, s'en revient quelquefois après avoir fait la guerre. Vois-tu, quand on a bataillé, comme moi, pendant de longues années, on prend l'habitude de certaines précautions.

— C'est cependant, depuis ton retour à Paris, la première fois que je te vois te harnacher de la sorte pour aller boire un broc de vin.

— Je t'ai dit, tout à l'heure, que je croyais aux pressentiments.

— Tu crains quelque chose pour aujourd'hui?

— Il se pourrait... Mais, toi-même, quel est l'emploi de ta journée?



Landry, d'un geste désolé, leva les bras en l'air. (Page 590.)

Surpris de cette question, le docteur hésita un moment avant de répondre.

— Mais, dit-il enfin, l'inanité de mon cauchemar une fois prouvée par la présence au cabaret de demoiselle Alix, et en dehors des conférences théologiques auxquelles j'assiste quotidiennement, je

ne vois rien qui m'empêche d'être à toi, si mon concours peut t'être utile le moins du monde.

— Ventrebleu ! j'accepte, s'écria Buridan en agrafant son ceinturon.

Et, comme le docteur ès-Sorbonne fixait sur le capitaine des yeux pleins d'ahurissement :

— Oui, j'accepte le concours que tu m'offres, répéta Buridan ; il se peut qu'il me soit inutile, et je le souhaite sincèrement; mais, en cas que mes souhaits ne soient point exaucés, pour que ton bras me soit de quelque utilité, encore faut-il qu'il soit armé.

Jehan demeurait immobile.

Le capitaine se méprit sans doute sur les sentiments véritables qui s'agitaient dans l'âme de son ami, car il reprit d'un ton où perçait une légère pointe de raillerie.

— Je ne suppose point que ma proposition t'effraye; bien qu'il soit loin, tu dois te souvenir encore du moment où l'escholier Jehan de Sarcelles tirait plus fréquemment la dague de sa gaîne que les manuscrits de leurs étuis.

Jehan fit un bond.

— Tu te gausses de moi, n'est-ce pas? demanda-t-il. Certes, mon caractère d'homme docte, ainsi que tu me le dis parfois, ne me donne point occasion de porter des armes ; mais les murs de cette pièce te doivent prouver, que sous la robe de docteur bat le cœur d'un homme auquel la vue d'une épée ne saurait être désagréable.

Buridan eut un rire muet.

— Et, poursuivit Jehan avec feu, puisque tu peux avoir besoin de moi aujourd'hui, je ne veux négliger si belle circonstance de faire prendre l'air à tous ces braves amis de ma jeunesse.

Ce disant, il décrochait de la muraille une cotte en mailles d'acier, fine et souple comme un jaquette de peau, qu'il passa par dessus son surcot.

Puis il se sangla le corps dans un haubert sur lequel il agrafa un ceinturon auquel étaient suspendues dague et épée.

Rapidement ensuite il arma ses poulaines d'éperons aux pointes menaçantes, et coiffa sa tête d'un casque d'acier poli.

Ainsi harnaché, le docteur ès-Sorbonne eût passé sans difficulté pour un homme de guerre, tant il portait fièrement son morion et faisait résonner hardiment la chaînette de ses éperons.

— Ventredieu ! exclama Buridan, en inspectant d'un air connaisseur Jehan, de la tête aux pieds, les ravisseurs de demoiselle Alix, n'ont qu'à bien se tenir.

Le docteur devint tout pâle.

— Par saint Treignant ! grommela-t-il en crispant sa main sur la poignée de sa dague, si le diable veut qu'un malheur soit arrivé à cette pauvre enfant, je jure Dieu...

— Paix, Jehan, paix, fit le capitaine, en souriant ; excuse-moi d'avoir ravivé tes inquiétudes par une plaisanterie qui n'avait d'autre but que de t'exprimer toute ma satisfaction de retrouver en toi l'escholier hardi de la *Pomme-de-Pin;* le gai coureur d'aventures ; le compagnon de ma jeunesse, celui qui m'a sauvé la vie au Pré-aux-Clercs, celui qui, plusieurs années durant, a bataillé à mes côtés en Allemagne.

Les traits du docteur se détentirent quelque peu.

— Et si, sous ce harnais, demoiselle Alix ne vous trouve pas bonne mine, c'est que ce maudit Feutrier lui aura faussé le jugement avec toutes ses sornettes.

Bien que toute idée de coquetterie fût bien éloignée de l'esprit d'un homme aussi grave que le docteur, la pensée qu'Alix pouvait le trouver à son goût avec cette allure martiale, illumina son visage d'un sourire radieux.

— Allons, partons, dit-il vivement, désireux sans doute de se faire voir plus tôt à la nièce de maître Landry.

Les deux hommes dévalèrent rapidement la montagne Sainte-Geneviève, se dirigeant d'un pas hâtif vers le *Chat-qui-Pesche.*

Sur le chemin, bien qu'il fût encore de bon matin, ils croisèrent nombre de bourgeoises et servantes se rendant aux provisions, qui émues par la belle mine et l'allure martiale de nos amis, se retournaient fréquentement pour les admirer.

Comme ils arrivaient au clos Bruneau, ils rencontrèrent Franc-Picard qui, à leur vue, s'arrêta stupéfait sur la chaussée, levant les bras en l'air.

— Teste de chien ! exclama-t-il, partez-vous en Palestine, à la conquête du Saint-Sépulcre ! en ce cas, j'en suis.

— Silence, mon jeune ami, répondit Buridan en posant sa main sur l'épaule de l'escholier.

Et il ajouta d'un ton mi-plaisant mi-sérieux :

— Si vous n'étiez si jeune, vous sauriez qu'il ne faut jamais témoigner en public ses sentiments, quels qu'ils soient, surtout lorsque ces sentiments, comme ceux qui vous agitent en ce moment, sont fondés.

L'élève du collège de Clermont, décontenancé par cette amicale admonestation, baissa la tête.

— Ne m'en veuillez point, ajouta Buridan ; mon âge et mon expérience m'autorisent à vous parler de la sorte, et je serais désolé que vous vissiez dans ce que je viens de vous dire autre chose qu'un conseil... Vous êtes un brave garçon que j'estime et que j'aime.

Tout fier, Franc-Picard, releva la tête, montrant ses yeux brillants de gaîté et pétillants de malice.

S'adressant à Jehan, il dit à mi-voix.

— A voir l'accoutrement de mon noble maître, le docteur Jehan de Sarcelles, dois-je supposer que pour convaincre ses disciples, il juge le raisonnement insuffisant et qu'il veut appliquer l'argument *ad hominem?*

Ce disant, il désignait du doigt les armes suspendues au ceinturon du maître ès-Sorbonne.

Jehan sourit légèrement et dit au capitaine :

— Pourquoi n'enrôlerais-tu pas dans tes troupes cet enfant ; peut-être pourra-t-il te rendre quelque service ?

L'escholier frappa ses mains l'une contre l'autre

— Des coups à donner ? s'écria-t-il, j'en suis !

Puis saisissant le poignet de Buridan.

— Oh ! oui, capitaine, prenez-moi avec vous ; vous verrez que vous n'aurez pas à vous en repentir.

Buridan éclata de rire.

— Mais vous ne savez ni l'un ni l'autre ce à quoi vous vous exposez.

— Teste de chien! répondit Franc-Picard, ai-je à demander des explications quand il s'agit d'accompagner mon noble professeur Jehan de Sarcelles? et puis, avec vous, capitaine, ne sais-je pas qu'il ne peut y avoir qu'une bonne action à faire.

Intérieurement flatté de ce compliment, Buridan pinça l'oreille de l'escholier.

— Allons, dit-il, c'est entendu ; tu viens avec nous, et pour le cas, ce que je ne souhaite pas, où nous entrerions en campagne, tu seras des nôtres.

Tout en dialoguant, les trois hommes avaient franchi le Pont-au-Change, traversé la Cite, et allaient s'engager sur le Pont-aux Menniers.

A mesure qu'ils approchaient du but de leur course, Buridan et Jehan de Sarcelles gardaient le silence; le premier sentait, malgré lui, sa gaité naturelle, disparaître pour faire place à une tristesse vague qui lui étreignait la poitrine et lui enserrait le cœur; le second, en proie de nouveau aux sombres pressentiments que le capitaine avait, un moment, réussi à écarter de son esprit.

Tout à coup, au détour de la rue de l'Arbre-Sec, ils aperçurent au loin un fort rassemblement devant le cabaret du *Chat-qui-Pesche.*

Un cri terrible s'échappa de la poitrine de Jehan, qui, sans se préoccuper de ses deux compagnons, s'élança au pas de course dans la direction de la taverne.

Buridan et Franc-Picard, ce dernier sans comprendre ce qui se passait, le suivirent, et tous trois arrivèrent presque en même temps devant le cabaret de Landry.

Brutalement, du poing et du pied, ils écartèrent la foule compacte de curieux qui obstruait la porte et, la gorge serrée par l'émotion, ils pénétrèrent dans l'intérieur.

La première personne qu'ils aperçurent fut Landry, s'arrachant les cheveux, tapant du pied, montrant le poing au ciel, ou plutôt au plafond, se répandant en lamentations et en imprécations mélangées de la plus belle collection de jurons qui se puisse imaginer.

Dans un coin, étendue sur une table, le cadavre de la servante, sinistre dans sa raideur, était étendu.

A la vue des trois compagnons, le cabaretier jeta un cri :

— Vous! vous, s'exclama-t-il ; c'est Dieu qui vous envoie.

Et saisissant Buridan par la main, il l'amena silencieusement devant le corps que l'obscurité de la salle noyait d'ombre.

— Morte! s'écria le capitaine, morte! étranglée! ventredieu! qui l'a mise en ce bel état?

Jehan de Sarcelles, lui, jeta un cri sauvage.

Se précipitant vers Landry, il lui demanda d'une voix étranglée

— Alix! Alix!...

Il ne put en dire davantage, tellement l'émotion l'étreignit à la gorge.

Épouvanté par l'aspect terrible que soudainement le visage du docteur ès-Sorbonne venait de prendre, Landry balbutia quelques mots incompréhensibles.

Jehan, hors de lui, le secoua furieusement.

— Mais, réponds donc, cria-t-il, réponds, butor. Alix! Alix! où est-elle?

Landry, d'un geste désolé, leva les bras en l'air.

Le maître ès-Sorbonne abandonna le col du cabaretier, et brisé, se laissa tomber sur une escabelle.

Franc-Picard, bouche bée, restait immobile, considérant en silence le cadavre de la servante que Buridan avait amené au jour pour le mieux examiner.

— Voyons, dit le capitaine, ému par l'état en lequel se trouvait son ami, voyons, compère Landry, remets-toi, je te prie. Eh! ventredieu, te voilà ému au point de ne pouvoir donner aucune explication... Et d'abord, où est ta nièce?

Le cabaretier, hébété, fixait sur Buridan des yeux ronds remplis d'ahurissement et d'effroi.

— Voyons, réclama le capitaine, en faisant claquer ses doigts avec impatience, ne comprends-tu pas ce que je te demande? où es ta nièce?

— Ma... ma... nièce, bégaya Landry, comme sortant d'un rêve... ma nièce... vous... voulez dire... demoiselle Alix, n'est-ce pas?

— Eh ! ventredieu, grommela Buridan, n'est-ce point la même chose ?

— Si ! si, se hâta de dire le cabaretier... Alix ! Alix !

En répétant ce nom, il tomba lourdement sur un banc, enfouissant sa tête entre ses mains, murmurant ces mots que le capitaine entendit :

— Que va-t-il dire ! que va-t-il dire !

Buridan fronça légèrement le sourcil, enregistrant dans sa mémoire ces étranges paroles pour, le cas échéant, en demander l'explication à Landry.

— Ventredieu ! grommela-t-il en secouant énergiquement l'infortuné cabaretier, est-ce une raison parce que Jehan tombe en pâmoison, pour que tu te pâmes aussi ? Oui ou non, veux-tu me répondre ? Qu'est devenue demoiselle Alix ?

— Disparue, geignit Landry.

— Comment, disparue ? exclama le capitaine ; mais quand ? par quels moyens ?

Puis il ajouta :

— Elle s'est enfuie ?

Le cabaretier secoua énergiquement la tête.

— Enlevée, alors ? demanda Buridan.

— Oui, fit l'autre avec accablement.

— Et sais-tu par qui ?

Pour toute réponse, le tavernier leva les bras au ciel dans un geste désespéré.

— Par saint Treignant ! rugit Jehan de Sarcelles en bondissant de son escabeau, que monseigneur Dieu me bannisse à jamais de son paradis si je ne vois point là dedans la griffe de ce suppôt d'enfer !

Landry roulait des yeux égarés.

— Oui, continua le docteur, les poings fermés sous la figure épeurée du tavernier, oui, ce saint compagnon qui était tout le temps ici à rôder autour des cottes de ta nièce !...

— Messire Guillaume Feutrier, murmura Landry avec effroi et en jetant autour de lui un regard rapide pour se convaincre que personne ne pouvait entendre une accusation aussi monstrueuse.

Il allait répliquer sans doute, lorsque d'un geste impérieux, Buridan lui ferma la bouche.

— Mon bon ami, dit-il en s'adressant au docteur, si tu m'en crois, nous ne perdrons point notre temps en discussions oiseuses. Le plus urgent est d'obtenir de cet homme des renseignements clairs et précis qui puissent nous mettre sur la trace des ravisseurs de demoiselle Alix.

Puis se tournant vers Landry, toujours écrasé sur son escabelle :

— Voyons, fit-il avec douceur, quand t'es-tu aperçu de cet enlèvement ?

Le cabaretier passa sa main tremblante sur son front moite de sueur.

— C'est ce matin, répondit-il d'une voix balbutiante ; en me levant, j'ai vu la porte de ma chambre entr'ouverte ; ça m'a surpris, car je la ferme toujours et ma surprise a augmenté en apercevant, de l'autre côté du palier, la porte de la chambre où couche la servante également ouverte ; j'ai cru que je m'étais attardé dans le lit et que tout le monde était déjà levé ; j'ai appelé, personne ne m'a répondu. Alors, je me suis avancé et, dans l'obscurité de la pièce, j'ai trébuché contre le corps de cette malheureuse qui barrait la porte de demoiselle Alix. Vivement, je suis entré ; le lit était dans un désordre indiquant clairement qu'elle n'en était point sortie de son plein gré.

— Mais s'il y a eu lutte, exclama Jehan, vous avez dû entendre quelque chose !

Le cabaretier haussa les épaules.

— Eh ! corne de bœuf ; si j'avais entendu quelque chose, je me fusse levé apparemment.

Le docteur eut un geste équivoque qui fit monter le rouge de la colère au visage de Landry.

— Par le diable ! s'écria-t-il, me soupçonneriez-vous d'être complice de l'enlèvement ?

Puis il ajouta plus bas :

— Ah ! si vous saviez... si vous saviez ! vous me plaindriez au lieu de me soupçonner.

— Tu avoueras, en tous cas, dit Franc-Picard en intervenant



Buridan ne répliqua rien, absorbé par un travail gigantesque qui se faisait en son esprit. (Page 596.)

pour la première fois, qu'il est bien étrange que plusieurs individus, car il est inadmissible qu'un seul ait pu faire semblable besogne, il est étrange, dis-je, que plusieurs individus aient envahi ton logis, gravi ton escalier, égorgé ta servante, enlevé ta nièce, sans que le moindre bruit t'ait éveillé.

Landry baissa la tête d'un air confus

— Eh bien! fit Buridan d'une voix sévère, ne trouves-tu pas logique l'observation de Franc-Picard?

— Très logique! balbutia le cabaretier

— Qu'as-tu à répondre?

— Ceci : c'est que les ravisseurs de demoiselle Alix ne sont pas entrés par la porte; mais par la fenêtre.

— Quelle fenêtre?

— Eh! celle d'Alix, par Satan.

— Comment ont-ils pu arriver jusque-là?

— En montant sur la barre de fer de l'enseigne qui est un peu descellée et faussée.

— C'est parfait, mais tout cela n'a pu se faire dans un silence complet et je m'étonne qu'un ancien routier comme toi, qui as été habitué pendant plusieurs années à ne dormir que d'une oreille, ait le sommeil aussi dur.

— C'est que... commença Landry.

— Eh bien! parle, exclama Jehan de Sarcelles; qu'as-tu à dire?

— C'est que nous avons vidé quelques pots hier soir avant la fermeture du cabaret et je suppose que ce pourrait bien être la cause de mon sommeil.

— Voilà qui est invraisemblable, objecta Buridan. Toi, Landry, que j'ai vu engloutir des brocs de vin sans émotion aucune, tu te serais grisé avec quelques gobelets! allons donc.

— C'est cependant la vérité exacte, Messire; et je me rappelle parfaitement bien maintenant, qu'hier, après le départ du diacre, j'ai eu toutes les peines du monde à regagner ma chambre, tellement j'avais les jambes molles et la tête lourde.

— Après le départ du diacre! s'écria Jehan avec une lueur dans les yeux; c'est donc avec Guillaume Feutrier que tu as bu avant de t'aller coucher?

— Mais oui, maître Jehan, répliqua Landry; messire Feutrier, suivant son habitude, est venu ici hier soir un peu avant le couvre-feu; il avait l'air de fort joyeuse humeur et m'a offert à boire, ce que j'ai accepté, le commerce avant tout, n'est-ce pas?

Buridan réfléchissait.

— Ne t'es-tu jamais aperçu, demanda-t-il au cabaretier, que ce moine rôdait autour de ta nièce?

— N'était-il pas son confesseur? répliqua Landry, surpris du ton avec lequel le capitaine l'avait interrogé.

— D'accord; mais ses agissements ne t'ont-ils pas parfois semblé suspects.

Le cabaretier secoua la tête.

— En un mot; fit Buridan, n'as-tu jamais soupçonné Guillaume Feutrier d'être amoureux de la nièce?

— Amoureux d'Alix! lui! s'écria Landry, dont les traits reflétèrent l'effroi le plus sincère; vous me demandez si je me suis aperçu que Guillaume aimait demoiselle Alix?

Et il ajouta en dressant ses poings menaçants.

— Ah! par le diable, je l'eusse jeté à la rivière.

Puis, plus bas:

— Si vous saviez, dit-il, vous ne douteriez pas.

Jehan, suivi de Franc-Picard, avait gravi l'escalier pour examiner lui-même la chambre d'Alix.

Buridan se voyant seul avec le tavernier, lui saisit les poignets et lui demanda les dents serrées:

— Jehan a l'esprit tellement affolé, qu'il ne s'est point aperçu de tes réticences; mais moi qui n'ai point mon cerveau à l'envers, je vois bien que tu nous caches quelque chose; je veux savoir...

— Eh! messire! bégaya le tavernier, que voulez-vous qu'il y ait?

— Je ne veux rien, sinon que tu me dises ce que tu sais; plusieurs fois déjà tu as prononcé des paroles qui, tout en ne m'apprenant rien, m'ont donné des soupçons... Quel est celui que tu redoutes tant, dont tu n'as pas dit le nom, et que l'enlèvement d'Alix peut intéresser assez vivement pour...?

— C'est un secret, messire, murmura Landry avec effroi, un secret dont ma vie depend peut-être.

— En vérité, répliqua Buridan, gouailleur, tu possèdes des secrets aussi terribles! mais, sais-tu, qu'un secret de ce genre-là tue aussi sûrement qu'une dague?

Pour toute réponse, l'autre leva désespérément les bras vers le plafond.

Puis, sentant peser sur lui les regards du capitaine, il hésita un moment et ajouta :

— Ecoutez, je suis dans une terrible situation de laquelle un hasard seul peut me tirer, mais j'ai toujours pensé que le hasard avait quelquefois besoin d'être aidé, or un bon conseil pourrait peut-être cette fois-ci me sauver.

— Parle donc d'abord ; je te conseillerai ensuite.

— Eh bien ! l'homme que je redoute en ce moment, c'est Orsini.

— Orsini ! exclama Buridan stupéfait, tellement peu il s'attendait au nom que venait de prononcer Landry, Orsini ; dis-tu ? mais qu'a-t-il à faire avec Alix ?

— Ne vous souvenez-vous donc plus de Julienne ? demanda Landry.

— Julienne ! la maîtresse d'Orly ! Ventredieu si ; puisque je l'ai revue au *Cochon-d'Amour*, il y a peu de temps.

— Eh bien ! fit le cabaretier en clignant ses paupières.

— Eh bien ? répéta le capitaine.

Puis, soudain, une grande lumière se fit dans son esprit et assénant sur une table voisine un formidable coup de poing.

— Eh quoi ! murmura-t-il, Alix serait la fille de Julienne et de...

— Oui, messire, oui, fit Landry en l'interrompant ; demoiselle Alix est sa fille, sa fille qu'il aime follement, qu'il m'avait donnée à garder pour l'écarter des dangers de la cour... vous comprenez maintenant en quoi l'événement de cette nuit me touche particulièrement.

Buridan ne répliqua rien, absorbé par un travail gigantesque qui se faisait en son esprit.

La révélation du cabaretier jetait un jour tout nouveau sur certains points qui jusqu'à présent, dans l'attitude d'Orsini, étaient demeurés obscurs pour lui.

Sans s'expliquer en détail les causes de cet enlèvement, il en vaait cependant comme le pressentiment et, tout de suite, avec

cette promptitude d'esprit qui l'avait toujours caractérisé, il résolut de tirer de cette aventure un profit personnel.

Landry attendait avec anxiété le conseil qu'il avait sollicité.

— Eh bien ! demanda enfin Buridan, que comptes-tu faire, maintenant?

Le cabaretier prit un air piteux.

— Eh ! le sais-je, messire? je ferai ce que vous me direz de faire.

— Ton intention première était bien d'aller trouver Orsini, pour l'informer de ce qui s'est passé?

— Oui, messire.

— Que lui diras-tu?

— Je crois que je n'aurai pas le temps de lui dire grand'chose, car, au premier mot, il me fera jeter dans quelque trou profond et noir où il me laissera moisir.

— Il s'en gardera bien, si tu sais t'y prendre adroitement.

Landry ouvrit de grands yeux étonnés.

— Eh ! oui, continua Buridan à voix basse, comme répondant à des pensées intimes, c'est bien cela ; au lieu de commencer par lui annoncer la nouvelle, tu lui diras que tu viens le prévenir d'un complot...

— D'un complot ! !

— Ourdi contre lui par Guillaume Feutrier, d'accord avec la reine.

Pour le coup, Landry faillit tomber à la renverse.

— Madame Marguerite de Bourgogne ! exclama-t-il.

Sans se préoccuper de la stupéfaction du cabaretier, le capitaine poursuivit avec calme :

— Il insistera naturellement pour avoir des détails; tu lui répondras que tu ne peux lui en donner encore, mais que tu es persuadé de ce que tu avances, et tu finiras en ajoutant, que c'est précisément pour avoir entre ses mains un gage de l'obéissance de son ennemi, que la reine — tu entends bien ? la reine — a fait enlever demoiselle Alix. Est-ce compris?

— Oui, bégaya Landry, c'est compris. C'est-à-dire, non, car, si

j'ai compris ce que vous m'avez dit de dire, je n'ai pas compris pourquoi vous me le faisiez dire.

— Qu'importe? pourvu que sa colère se détourne de toi.

— Et vous pensez qu'en lui racontant la chose comme cela...?

— J'en suis sûr... ah! tu ajouteras que tu te proposes, avec des amis sûrs, de te mettre à la poursuite des ravisseurs de sa fille, et s'il ne te saute pas au cou, tout au moins, garnira-t-il ton escarcelle, ce qui peut toujours être utile.

— Est-ce que véritablement, demanda Landry, vous avez l'intention ..?

— Je n'en sais rien encore, en ce qui me concerne personnellement; mais tu accompagneras Jehan, qui lui, j'en suis certain, va vouloir partir de suite.

En ce moment, le maître ès-Sorbonne entrait dans la salle, suivi de Franc-Picard, avec lequel il était allé examiner l'étage supérieur.

Buridan lui demanda :

— Me trompé-je, ami Jehan, en supposant que ton intention est de t'employer à la délivrance de demoiselle Alix?

Jehan devint tout pâle.

— Par saint Treignant d'Ecosse, murmura-t-il, je viens de jurer tout à l'heure là haut devant cette couche de vierge, de n'ouvrir aucun manuscrit, de ne toucher une plume, avant d'avoir rendu à la liberté cette adorable enfant, et d'avoir fait payer de leur vie cet odieux attentat à ceux qui en sont les auteurs.

Landry regarda Jehan tout étonné de l'émotion, inexplicable pour lui, qu'il constatait chez le maître ès-Sorbonne.

Dès les premiers moments, lui-même était trop accablé, trop affolé, pour remarquer ce que le désespoir de Jehan avait d'inusité, d'incompréhensible.

Mais, maintenant que Buridan avait un peu calmé ses angoisses, le tavernier ne comprenait pas bien pourquoi un client, car pour lui Jehan n'était point autre chose, pourquoi un client prenait une si grande part à un malheur qui le frappait personnellement.

— Oui, poursuivit Jehan, Alix enlevée, c'est le bonheur de ma vie, c'est mon espoir, c'est mon but qui disparaissent. Il me faut

la retrouver, et je la retrouverai avec votre aide à tous. Car je puis compter sur toi, Buridan, il me faut ton bras, ta force, ton courage ; il me faut ton dévouement et ton intelligence, Franc-Picard, et toi aussi, Landry, j'ai besoin de ton adresse et de ton amitié.

Le cabaretier était anéanti, car maintenant il comprenait le sentiment qui poussait Jehan à parler et à agir ainsi qu'il le faisait.

Comment ! un docteur ès-Sorbonne aimait sa... la fille d'Orsini ! et c'était le second qui s'amourachait de cette enfant sans qu'il s'en doutât. Mais on lui avait donc jeté un sort ? Il était donc envoûté qu'il passait ainsi dans la vie sans s'apercevoir de rien.

Et Guillaume Feutrier, est-ce que ce n'était pas aussi par amour qu'il avait enlevé Alix ! Car, bien qu'en eût dit Buridan, et malgré son épaisse cervelle, Landry comprenait bien maintenant la raison qui avait fait agir le moine.

En vérité, Orsini avait bien fait de le choisir pour garder sa fille ! Il avait tout ce qu'il fallait pour ce rôle de père !

Buridan devinait ce qui se passait dans l'esprit du cabaretier, et malgré lui un sourire plissait ses lèvres.

— Puisque vous faites appel à mes services, maître, dit Franc-Picard en s'adressant à Jehan, je vous demanderai la permission d'aller, moi aussi, me mettre en tenue de campagne ; m'est avis, en effet, qu'une épée remplacera aussi avantageusement mon arbalète qu'une jaquette de maille mon surcot de bure ; j'ai précisément un mien cousin sergent aux gardes écossaises ; il ne me refusera certainement pas de me prêter ces différentes pièces du harnais militaire.

— Brave garçon, fit Jehan en serrant avec émotion les mains de l'escholier du collège de Navarre.

Comme ce dernier gagnait la porte, Buridan l'arrêta d'un geste :

— Avant de nous séparer, dit-il, il serait bon de nous donner rendez-vous en quelque lieu d'où nous puissions partir tous ensemble pour commencer nos recherches et nos poursuites.

— Eh bien ! dit Landry, dix heures viennent de tinter ; voulez-vous que nous nous retrouvions tous ce soir, à la quatrième heure, place du Trahoir ?

— C'est entendu, dit Buridan.

Puis, à Franc-Picard :

— Mais, j'y pense, ajouta-t-il, si tu passais rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, au logis de Jehan, tu dirais à mon écuyer de tenir nos chevaux prêts ; tu le préviendrais aussi de faire attendre la personne qui me doit venir trouver vers la onzième heure.

— Comptez sur moi, répondit l'escholier, je vais même y aller de suite, pour le cas où je serais obligé de relancer mon cousin jusqu'au palais.

Ce disant, il s'élança dehors.

— Vas-tu donc me quitter ? demanda Jehan au capitaine.

— Tu viens de l'entendre, répliqua Buridan, il me faut être dans une heure à ton logis ; mais qu'importe ? puisque nous devons nous retrouver ce soir.

— Mais ne penses-tu pas que nous dirigerions nos recherches avec plus d'assurance si nous connaissions les véritables auteurs de cet enlèvement ?

Buridan regarda son ami avec stupéfaction.

— Eh quoi ! dit-il, ne l'as-tu pas deviné ?

— J'ai le pressentiment que c'est ce diacre de malheur ; mais il en faudrait la preuve.

— Et puis, ajouta Landry, ce n'est assurément pas messire Guillaume qui s'est chargé de cette opération ; je le connais trop couard pour supposer un seul instant qu'il ait osé pénétrer ici par escalade, au risque d'attraper quelque coup de couteau ; car je vous jure Dieu, que si je me fusse éveillé, il ne serait pas sorti vivant de mes mains.

— Bast ! répliqua Buridan, gouailleur, le moine n'avait rien à craindre de toi ; il s'était assuré de ta complicité inconsciente en versant hier soir dans ton vin un narcotique puissant.

Et il ajouta :

— Il faut reconnaître que ce moyen est ingénieux ; mais en admettant même qu'il ait en cette occasion laissé sa couardise de côté, il faut qu'il ait été secondé pour atteindre cette barre de fer qui a servi d'échelon pour pénétrer dans la chambre d'Alix

Un moment les trois hommes gardèrent le silence, réfléchissant.



L'escholier trancha l'amarre d'un coup de dague. (Page 606.)

— Tu me jures, n'est-ce pas, dit Jehan au capitaine, que je puis compter sur ton concours? Tu le sais, c'est de mon bonheur, de ma vie, de mon amour enfin qu'il s'agit, et ce n'est point de trop qu'un compagnon tel que toi pour m'aider à reconquérir le trésor que l'on m'a ravi. Et toi aussi, Landry, tu m'accompagnes?

Le cabaretier prit un air fort embarrassé, ne sachant que répondre.

Buridan vint à son secours.

— Landry est comme moi, dit-il, il va être obligé de t'abandonner pendant quelques heures ; il lui faut accomplir une mission importante, et qui ne saurait souffrir aucun retard.

Et voyant le sourcil de Jehan se contracter, il ajouta :

— Il s'agit d'Alix.

Le maître ès-Sorbonne, fort irrité de ces divers contretemps, arpentait la salle à grands pas, faisant claquer ses doigts d'impatience.

— Puisqu'il en est ainsi, grommela-t-il, j'irai seul.

— Et où vous proposez-vous d'aller ? demanda Landry, redoutant quelque coup de tête.

— N'avez-vous pas trouvé tous les deux que vos recherches seraient peut-être simplifiées si nous savions quels sont les complices du moine, en admettant que vos soupçons sur lui soient fondés ?

— Assurément, répliqua Buridan ; c'est là un point indiscutable.

— En ce cas, je me propose d'aller demander conseil à un mien ami, lequel pourra peut-être nous prêter son concours.

— Et peut-on, sans indiscrétion, connaître cet ami ? demanda Buridan.

— C'est le duc d'Egypte.

— Excellente idée ! s'écria le capitaine ; car j'ai ouï dire que ces gens étaient fort habiles à relever les traces et à suivre les pistes ; oui, Jehan, c'est Dieu lui-même qui t'a mis dans la cervelle le nom de cet homme.

En ce moment, des pas précipités retentirent au dehors, la porte s'ouvrit violemment et Franc-Picard, blanc de poussière, hors d'haleine, se précipita dans le cabaret.

— Fuyez, balbutia-t-il, fuyez !

Ce furent les seuls mots qu'il put prononcer et, essoufflé, le visage livide, les yeux hors la tête, les lèvres frangées d'une légère écume, il tomba sur une escabelle.

Les trois hommes, stupéfaits, l'entouraient, attendant avec anxiété que quelques secondes de repos lui permissent de parler.

— Voyons, Franc-Picard, demanda enfin Buridan, qu'y a-t-il? Quelqu'un d'entre nous est-il en danger, et à qui s'adressaient les paroles que tu as prononcées en entrant?

— A vous, capitaine, murmura l'escholier.

— Ventredieu! s'écria Buridan, à moi! c'est moi qui suis en danger! c'est moi que l'on poursuit!... Voyons, explique-toi, car je le vois, le temps presse et nous avons besoin de comprendre.

Pendant que ses compagnons s'empressaient auprès de Franc-Picard, Landry était descendu à la cave d'où il rapportait un broc couronné d'une mousse rosâtre dont la vue fit étrangement briller les yeux de l'escholier.

— Bravo, s'écria Jehan, en apercevant le tavernier, voilà le vrai remède qui va soulager notre ami et lui délier la langue.

L'élève du collège de Clermont avança sa main tremblante vers le gobelet plein de vin nouveau que lui tendait Landry et l'avala d'un trait.

— Ouf! dit-il, en poussant un soupir de satisfaction, cela va mieux, et quand je vous aurai expliqué la chose, vous comprendrez pourquoi je suis dans un tel état.

Se levant alors, il alla vivement à la porte, l'entr'ouvrit et, se penchant au dehors, regarda dans la direction de la Cité, la main sur les yeux en guise d'abat-jour.

Puis refermant la porte, il revint vers ses compagnons qui curieusement, le regardaient faire.

— Je suis arrivé trop tard, murmura-t-il tout navré.

— Mais, qu'y a-t-il donc? demanda Jehan.

— En sortant d'ici, répondit l'escholier, je me suis rendu, toujours courant, rue de la Montagne-Sainte-Geneviève. Comme je m'approchais de votre logis, j'ai aperçu un grand rassemblement de populaire devant votre porte. Par prudence, avant de franchir la foule, j'ai demandé ce qui se passait. « Nous attendons la sortie du prisonnier, m'a répondu un bourgeois. — Un prisonnier! ai-je dit, quel prisonnier? — Je ne sais pas au juste; j'ai entendu dire qu'il s'agissait d'un capitaine de routiers. » A ces mots, j'ai eu

comme un pressentiment. « Un capitaine! ai-je répliqué; est-ce qu'on est venu l'arrêter? — Mais, oui, me répondit l'autre; même qu'il y a dans la maison une quinzaine d'archers commandés par le capitaine des gardes de la reine. »

— Gauthier d'Aulnay! s'écria Buridan, mais c'est impossible!

— Vous allez voir, poursuivit Franc-Picard. Ne sachant que faire, je restais là, stupéfait, quand une demi-douzaine de gardes conduits par un sergent sortirent de la maison; en même temps la fenêtre de votre chambre, maître Jehan, s'ouvrit et un homme se pencha dehors pour parler au sergent : cet homme était bien messire Gaulthier d'Aulnay.

— Lui! murmura Buridan, mais c'est à lui que j'avais donné rendez-vous pour la onzième heure.

— Alors, continua l'escholier, il donna l'ordre au sergent d'aller rapidement au Palais, de prendre avec lui une quinzaine d'hommes, de venir ensuite armés au cabaret du *Chat-qui-Pesche*, et d'exécuter l'ordre qu'il lui avait remis. « Si vous l'y trouvez, ajouta-t-il, et quand vous l'aurez arrêté, envoyez-moi prévenir de suite; quant à moi, je reste ici pour le cas où il serait exact au rendez-vous qu'il m'a donné. »

Buridan poussa un rugissement de lion.

— Mort de ma vie! s'écria-t-il d'une voix terrible, voilà un traître auquel je vais faire payer cher sa félonie.

Ce disant, il assurait son casque sur sa tête et bouclait plus serré son ceinturon autour de ses flancs.

Au dehors, on entendit un bruit d'hommes en marche.

— Les voici! les voici! cria Jehan; par saint Treignant! ils sont au moins une compagnie.

— Tant mieux! hurla Buridan, cela m'entretiendra la main en attendant ce misérable,

Et, après avoir assujetti dans sa main gauche sa dague à lame courte et large, il tira sa grande épée.

Sur la berge le populaire se pressait, entourant les archers auxquels le sergent, d'une voix claire, donnait des ordres brefs.

Soudain Jehan s'approcha de Buridan.

— Ami, lui dit-il tout bas d'une voix suppliante, j'ai une prière à t'adresser.

Surpris, le capitaine regarda silencieusement le docteur.

— Tu sais, poursuivit Jehan, si l'enlèvement d'Alix m'a frappé douloureusement, et tu sais aussi combien je comptais sur toi pour m'aider à retrouver cette enfant que j'adore.

Buridan eut un geste de colère.

— Écoute, insista le maître ès-Sorbonne, je comprends ta rage et ton désir de vengeance, aussi n'est-ce point devant le nombre de tes ennemis que je te demande de céder, mais devant ma prière, car toi mort ou prisonnier, c'en est fait de mon espoir de serrer un jour dans mes bras mon Alix aimée.

Émي malgré lui par cette voix pleine de larmes, Buridan demanda :

— Alors, tu me conseilles de fuir ?

— Non pas, répliqua Jehan ; je te prie seulement de me laisser faire.

— Je ne comprends plus.

— Fie-toi à moi ; sache seulement que Gaulthier sera fort marri de l'aventure et souviens-toi que notre rendez-vous tient toujours pour ce soir à la quatrième heure.

D'un mouvement brusque, Buridan repoussa son épée au fourreau et remit sa dague en sa gaîne.

— Et moi, soupira Franc-Picard, qui espérais arriver à temps pour vous sauver.

— Comment t'y serais-tu pris ? demanda vivement Jehan.

— En lui faisant traverser l'eau ; ne voyez-vous pas sur l'autre rive un cavalier tenant un cheval en bride : c'est Tanneguy.

Au moment où Jehan allait parler, la porte s'ouvrit et un sergent d'armes, l'épée au poing, suivi de quatre soldats, s'avança vers le groupe qui se tenait debout au milieu du cabaret.

— Au nom du roi, dit-il.

Landry leva respectueusement son chaperon.

— Y a-t-il parmi vous un capitaine du nom de Buridan ?

— C'est moi, dit d'une voix ferme Jehan en faisant un pas en avant.

Buridan eut un mouvement de protestation ; mais sur un signe suppliant du maître ès-Sorbonne, il se tut.

Franc-Picard et Landry, stupéfaits, gardaient le silence.

Le sergent avait tiré de son surcot écussonné aux armes royales, un parchemin qu'il tint à la main, tandis qu'il en récitait la teneur à haute et intelligible voix.

« Nous, le Roi, ordonnons à notre capitaine des gardes, messire Gaulthier d'Autnay, de rechercher et appréhender au corps le sire Buridan, se donnant comme capitaine, et de le conduire en grande hâte en notre bon château du Louvre, et ce par tous les moyens qu'il jugera bons. »

— Et pourrais-je savoir, demanda Jehan poursuivant imperturbablement son rôle, de quel crime je suis accusé ?

— Pour cela, messire, répliqua le soldat, il faudra vous adresser à mon capitaine ; quant à moi, ma mission se borne à vous demander votre épée.

— La voici, dit le maître ès-Sorbonne.

Quand il eut reçu l'arme de Jehan, le sergent fit un signe à ses hommes qui entourèrent le prisonnier, puis d'une voix rude, il grommela :

— Quant à vous, les autres, sortez d'ici, à l'exception du cabaretier, bien entendu ; messire Gaulthier d'Aulnay m'a ordonné de faire évacuer le logis.

Jehan lança à Buridan un coup-d'œil rapide pour le supplier de ne pas compromettre par quelque protestation imprudente le plan dont la réussite s'annonçait comme certaine.

Courbant la tête sous l'injonction du sergent, Franc-Picard qui avait déjà franchi le seuil, attendait le capitaine au dehors.

Quand celui-ci l'eût rejoint, il fendit la foule, se dirigeant rapidement vers la berge à laquelle était amarrée la barque du passeur du Louvre.

Quand tous deux eurent pris place dans l'embarcation, l'escholier trancha l'amarre d'un coup de dague, et saisissant les rames, nagea avec vigueur vers Tanneguy qui, immobile sur l'autre rive, attendait.

Pendant ce temps, le sergent, après avoir envoyé un de ses

hommes prévenir le capitaine de la réussite de son expédition, était rentré dans le cabaret.

— Landry, dit soudain Jehan, monte donc à boire pour ces braves gens; ils ne sont point responsables des ordres de monseigneur le roi, et je gage que, de leur côté, ils n'éprouveront aucune répugnance à boire en notre compagnie.

A ces paroles, les visages des soldats s'éclairèrent comme par enchantement de larges sourires.

— Tu porteras également quelques brocs aux sentinelles du dehors, poursuivit Jehan, qui alla s'asseoir dans un coin sombre du cabaret, suivi par son escorte.

— Le sire d'Aulnay va-t-il tarder longtemps? demanda Landry qui voyait avec impatience le temps s'écouler, et pensait à la démarche qu'il devait faire auprès d'Orsini.

— N'ayez crainte, répondit le sergent, sitôt prévenu il ne tardera pas; en un temps de galop, il sera ici.

Et il ajouta en s'adressant à Jehan.

— Soit dit sans vous flatter, messire, ce doit être une capture importante que la vôtre, à en juger par la fureur du capitaine en ne vous trouvant point ce matin en votre logis.

Jehan, malgré sa tristesse, ne put s'empêcher de sourire, et il s'apprêtait à répondre quelque raillerie sans doute, quand il fut interrompu par un galop furieux de cheval qui résonnait sur les cailloux de la berge.

— C'est lui, murmura le sergent en courant à la porte du cabaret.

Gaulthier d'Aulnay venait en effet de mettre pied à terre.

— Où est le prisonnier? demanda-t-il d'une voix brève au bas officier

L'autre indiqua le fond de la salle et le jeune homme entra dans le cabaret.

En dépit du grand plaisir qui, suivant le sergent, devait lui causer l'arrestation de Buridan, Gaulthier s'arrêta, comme hésitant.

C'est, qu'en effet, malgré la jalousie furieuse qui le mordait au cœur, il n'était point content de lui et, au moment de se trouver en présence de celui qu'il supposait son rival, il se demandait si

l'autre ne pourrait point avec juste raison lui jeter sa traîtrise à la face.

Ces réflexions lui étaient venues subitement, rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, pendant qu'il était demeuré seul dans cette chambre de l'ami Jehan, cette chambre qui avait entendu ses précédentes conversations avec Buridan, cette chambre dans laquelle, le capitaine, se fiant à son amitié et à sa loyauté, lui avait confié un dépôt sacré, dépôt qu'il avait violé.

Certes, il avait triomphé, il était le plus fort, et lui, capitaine des gardes de la reine, investi de la confiance de Marguerite de Bourgogne, il venait à la tête d'une compagnie arrêter un homme seul, n'ayant pour défense que son épée, un homme dont il s'était dit l'ami et qu'il trahissait indignement.

Ah! peut-être s'il en eût été temps encore, eût-il hésité à accomplir la mission dont la reine l'avait chargé, peut-être, domptant sa jalousie, fût-il revenu en arrière, préférant ses souffrances à une trahison.

Mais il était trop tard, la chose était faite et quelques remords qu'il en eût, il en devait accepter la responsabilité et supporter les conséquences.

Donc, affermissant sa voix, il ordonna qu'on fît avancer le prisonnier.

Mais lorsque Jehan s'avança dans la clarté du jour, montrant, en place des traits irrités de Buridan, son visage plein de raillerie, le gentilhomme recula d'un pas, stupéfait et sans voix.

— Eh bien! messire Gaulthier d'Aulnay, demanda le docteur d'un ton mordant, ce n'est probablement pas moi que vous vous attendiez à trouver ici. Que voulez-vous, j'avais eu jusqu'à ce jour pour vous, en mémoire de votre pauvre frère, quelque amitié et beaucoup d'estime et cela m'eût fort chagriné d'être obligé de renoncer d'un seul coup à ces deux sentiments.

— Que voulez-vous dire? balbutia le capitaine des gardes.

— Ceci tout simplement : c'est que les ennemis de nos ennemis étant les nôtres, je ne puis plus vous considérer comme mon ami, du moment que vous n'êtes plus celui de Buridan ; néanmoins, je



C'était sous l'œil vigilant du duc d'Egypte que s'opéraient ces mutilations savantes et anodines. (Page 613.)

n'ai pas voulu être contraint de vous mépriser, c'est pourquoi j'ai voulu empêcher de votre part une lâcheté et une trahison.

— Jehan ! s'écria Gaulthier, rouge de colère et de honte.

— Paix ! Messire, fit le maître ès-Sorbonne en l'interrompant d'un geste plein de dignité ; il n'y a plus de Jehan ici ; il n'y a qu'un

homme qui vous dégage de toute reconnaissance pour le grand service qu'il vient de vous rendre en vous conservant votre honneur.

Gaulthier baissa la tête.

— Et maintenant, ajouta Jehan, voulez-vous donner à vos gardes l'ordre qu'ils me rendent mon épée.

Sur un geste du capitaine, les soldats s'écartèrent, tandis que le sergent, ahuri, tendait au docteur son arme qu'il remit au fourreau.

— Ne me condamnez point sans m'entendre, s'écria le sire d'Aulnay d'une voix suppliante en voyant que Jehan de Sarcelles s'apprêtait à sortir ; si vous saviez comme je suis malheureux !

— Le malheur n'excuse point la félonie.

— Ah ! murmura le jeune homme, on voit bien que vous n'aimez pas !

— Je n'aime point ! répliqua Jehan d'une voix amère, je n'aime point ! dites-vous ? Demandez à Landry quel coup me frappe aujourd'hui, et vous comprendrez peut-être lequel d'un véritable amour ou d'une véritable amitié doit l'emporter sur l'autre.

Sur ces mots il sortit.

Gaulthier d'Aulnay accablé, tomba sur un siège, et les coudes sur une table, la tête entre les mains, il pleura.

Landry qui n'avait rien compris à tout ce qui venait de se passer, ne voyait qu'une chose : c'est que la présence du capitaine des gardes allait l'empêcher peut-être de quitter le cabaret et d'en terminer avec Orsini.

— Messire, dit-il après avoir quelque temps en silence considéré le jeune homme, messire.

Gaulthier releva la tête, montrant au tavernier son visage pâle, inondé de larmes.

— Qu'est-ce ? demanda-t-il, que voulez-vous ? ne pouvez-vous me laisser tranquille ?

— C'est que je vais être obligé de partir, balbutia Landry.

— Eh ! que m'importe !

— C'est qu'en m'en allant, je ferme le cabaret !

— Comment ! tu fermes le cabaret, et pourquoi ? fit Gaulthier arraché en sursaut à ses tristes pensées par ces quelques mots.

— Parce que je ne puis pas le laisser seul.

— Ta nièce n'est-elle point là pour servir les clients à ta place?

— C'est vrai, dit Landry, vous ne savez point ce qui s'est passé, vous.

Le ton navré du tavernier attira l'attention du capitaine des gardes.

— Eh! par mon âme, je suis tellement troublé moi-même, que je n'avais pas remarqué ton étrange physionomie; j'aime à croire que ta gente Alix n'est point malade.

Pour toute réponse, Landry poussa un formidable soupir.

— Lui serait-il arrivé quelque malheur? interrogea le jeune homme avec sollicitude.

— Hélas! messire, fit le tavernier, il lui est en effet arrivé le plus grand malheur qui puisse arriver à une jeune fille; elle a disparu.

Pour le coup, Gaulthier bondit sur son escabelle de bois.

— Disparue! ajouta-t-il! Quand? comment?

— Quand? cette nuit; comment? enlevée par la fenêtre de sa chambre; par qui? voilà ce que je ne sais pas.

L'ahurissement du jeune homme était complet.

Sans qu'il pût s'expliquer pourquoi, il se sentait pour cette jeune fille, une affection tout à fait fraternelle; peut-être était-ce en reconnaissance de l'amour qu'elle avait porté à Philippe? Toujours est-il, que cette nouvelle l'affligea profondément.

— Et tu n'as aucun soupçon concernant le ravisseur? demanda-t-il après un silence de quelques instants.

— Comment voulez-vous? répondit Landry d'une voix dolente.

Gaulthier pencha la tête sur la poitrine, réfléchissait.

Tout à coup il frappa du poing sur la table.

— Malédiction! s'écria-t-il, et dire que je les ai entendus former leur horrible complot!

Landry se pencha sur la table.

— De qui parlez-vous? demanda-t-il anxieusement.

— Eh! je ne les ai point vus; autrement, par la messe! je donnerais leur signalement.

Et il raconta alors en quelques mots la conversation surprise par lui l'avant-veille au *Cochon-d'Amour*.

— Et ils n'ont prononcé aucun nom? interrogea le cabaretier.

— Non... ah! attends donc, ils ont parlé d'un diacre qui...

— Par l'enfer! interrompit Landry, maître Jehan ne se trompait pas, c'est lui!

— Qui, lui?

— Eh! ce prêtre de malheur, ce corbeau maudit, ce Guillaume Feutrier.

— Penses-tu vraiment? demanda le jeune homme, surpris de voir le nom du confesseur de la reine mêlé à une semblable aventure.

Peut-être Landry se fût-il laissé aller à des confidences; mais un sentiment instinctif de prudence le retint, à la pensée que Gaulthier passait pour le favori de la reine et que c'était précisément la reine que Buridan lui avait prescrit d'accuser auprès d'Orsini de cet enlèvement.

Aussi répondit-il vaguement à la question du jeune homme.

— Dans un cas semblable, n'est-ce pas, peut-on savoir? Quand vous avez parlé d'un diacre, je me suis tout à coup rappelé la présence presque toujours constante de messire Feutrier dans mon cabaret, ses assiduités auprès de ma nièce, et, dans un accès de fureur irraisonné, je l'ai accusé... mais, peut-on savoir? peut-on savoir?

Le sire d'Aulnay fut complètement dupe de ce langage.

— Et c'est vraisemblement pour aller à la recherche de ta nièce que tu abandonnes ton cabaret, fit Gaulthier, voyant Landry décrocher de la muraille son chaperon et prendre toutes ses dispositions pour sortir.

— Vous avez deviné juste, messire, répliqua le patron du *Chat-qui-Pesche;* mais, toutes réflexions faites, je vais prier un de mes voisins de venir pendant mon absence garder le cabaret; ainsi donc, ne vous gênez pas et demeurez céans tant qu'il vous fera plaisir.

Sur ce, il gagna la porte, et, d'un pas lent, prit le chemin du

palais, pour aller faire à maître Orsini la peu agréable communication touchant l'enlèvement d'Alix.

CHAPITRE XL

Dans lequel Jehan de Sarcelles s'occupe des ravisseurs de demoiselle Alix.

Pendant ce temps, Jehan de Sarcelles arpentait à grands pas la route menant à la butte Montorgueil.

Quand il arriva au royaume d'Egypte, les truands qui n'avaient point l'habitude de se répandre par la ville d'aussi bonne heure, s'occupaient à faire subir à leurs membres la transformation quotidienne grâce à laquelle ils récoltaient force deniers aux portes des églises et couvents.

C'était sous l'œil vigilant du duc d'Egypte que s'opéraient ces mutilations savantes et anodines.

A la vue du docteur, le duc abandonna sa surveillance, s'avança vivement au devant du nouveau venu, et, lui prenant les mains :

— Quelles nouvelles étranges apportes-tu pour me rendre visite de si grand matin? demanda-t-il.

Et, remarquant les traits bouleversés de Jehan, il ajouta :

— Mais, qu'as-tu? aurait-on repêché au pied de la tour de Nesle quelque nouveau cadavre d'escholier?

— Point ne s'agit aujourd'hui de la tour ni de la basoche, répliqua mélancoliquement le docteur; je viens t'entretenir d'un malheur qui me frappe, moi, personnellement, et je viens implorer ton aide pour le conjurer.

Impressionné par la tristesse profonde dont étaient empreintes

ces paroles, le duc passa son bras sous celui du docteur et, l'attirant à l'écart :

— Parle, ami, que t'est-il survenu ?

— Un évènement qui détruit à jamais le bonheur de ma vie, répliqua Jehan.

— Eh quoi ! fit vivement le duc, demoiselle Alix est-elle donc morte ?

Jehan fixa sur son interlocuteur des regards effarés, tandis qu'il balbutiait, rougissant :

— Pourquoi me parles-tu de cette jeune fille?

— Par l'enfer, répliqua le duc avec un sourire de fierté, n'ai-je pas une police aussi bien faite que celle de M. le grand-prévôt, et ne suis-je pas obligé d'être au courant de tous les faits susceptibles d'intéresser ceux de mon royaume?

— Tu sais donc?...

— Oui, je sais que toi, le docteur, le philosophe, qui as appris dans tes parchemins à considérer l'amour comme chose futile et vaine, tu as laissé ingénuement cette petite fille s'emparer de ton cœur.

— Elle en est digne, exclama Jehan avec vivacité.

— Je le sais, répliqua l'autre; aussi n'est-ce point un reproche, mais une simple constatation.

Et il ajouta d'un ton qui ne manquait pas de grandeur.

— L'amour est le roi du monde, et bien fol est celui qui refuse de courber la tête sous son sceptre.

Silencieusement le docteur serra les mains du duc d'Égypte.

— Donc tu sais que je l'aime; mais sais-tu également... ?

— Qu'elle a été enlevée cette nuit? Par l'enfer! à quoi me servirait d'être cousin du roi Loys le dixième, si j'ignorais ce qui se passe en notre bonne ville de Paris.

— Mais alors, tu connais aussi celui qui l'a enlevée?

— Ne le connais-tu donc pas toi-même?

— Je soupçonne du moins le diacre Guillaume Feutrier...

— C'est lui!

— Ainsi donc, mes pressentiments ne m'avaient pas trompé, et la haine que de tout temps m'a inspirée ce suppôt de l'enfer,

cette âme damnée de cet autre démon, qu'on nomme Orsini, cette haine était légitime?

— Tout cela ne me dit pas ce que tu attends de moi.

— Peux-tu lancer quelques-uns de tes sujets sur les traces des ravisseurs d'Alix?

— Assurément cela se peut; mais il faudrait auparavant avoir sur la manière dont s'est accompli cet enlèvement quelques renseignements indispensables.

— Qu'entends-tu par là?

— J'entends qu'il faudrait savoir de quelle sorte sont les complices du moine; car en sachant cela, à moins que le diable ne s'en mêle, nous n'arriverions à connaître en quel endroit s'est terré ce renard de malheur.

Jehan raconta alors comment, selon lui, l'enlèvement avait été pratiqué, et par quel stratagème le diacre avait mis le cabaretier dans l'impossibilité de défendre sa nièce.

Tout en l'écoutant parler, le duc réfléchissait.

— Par Belzébuth! dit-il, c'est là un moyen aussi simple qu'ingénieux! En tous cas, il est certain que la chose s'est passée la deuxième heure de la nuit, autrement mes hommes, dispersés à toutes les portes et dans tous les carrefours, n'eussent pas manqué de me renseigner à ce sujet.

Il se tut quelques instants, puis ajouta:

— Et tu es certain qu'ils n'ont laissé là-bas aucune trace pouvant trahir leur personnalité?

— Je t'avouerai, répliqua Jehan, que je n'ai point examiné les lieux avec toute l'attention que comportait la situation; j'étais trop troublé pour cela.

— C'est que, vois-tu, poursuivit le duc d'Égypte, le moindre indice, en pareil cas, suffit à vous mettre sur une piste.

Puis, après un court silence, prenant une décision.

— Je veux te prouver que tu ne te seras pas adressé en vain à mon amitié, dit-il; et vais aller avec toi au *Chat-qui-Pesche* pour voir si mes yeux seront plus perspicaces que les tiens.

Sans répondre aux remerciements chaleureux de Jehan, il se

tourna vers un truand qui mettait la dernière main à un horrible ulcère et lui dit :

— Holà ! qu'on m'aille prendre mon chaperon, ma cape et mon coutelas et me les apporte céans.

Une fois coiffé et armé, le duc fit un signe de la main à plusieurs de ses suppôts accroupis non loin de là et, suivi du docteur, sortit de l'enceinte formant le centre de ses états.

Derrière les deux hommes et suffisamment égaillés pour ne point paraître faire partie de leur suite, sortirent une demi-douzaine de truands qui, sans affectation, marchèrent dans les traces de Jehan et de son compagnon.

Après une course rapide et silencieuse, ceux-ci, suivis de leur escorte, arrivèrent devant le *Chat-qui-Pesche*, autour duquel se pressait comme le matin un nombreux populaire discutant sur l'événement de la nuit, mais demeurant néanmoins à une certaine distance, tenu en respect par la présence du capitaine des gardes de la reine qui, depuis le départ de Landry, n'avait point encore quitté le cabaret.

D'un coup d'œil, le duc d'Égypte embrassa toute cette foule et son sourcil se fronça significativement en reconnaissant parmi les groupes de curieux certaines physionomies à lui connues.

— Par Belzébuth ! murmura-t-il à l'oreille de Jehan, voilà qu'avant d'entrer j'ai déjà des indices.

Et comme son compagnon l'interrogeait du regard.

— Pénétrons, dit-il, sans répondre.

Dans la salle, Gaulthier d'Aulnay assis en un coin, les coudes sur une table, devant un broc intact encore, ne leva même pas la tête tant ses rêveries étaient profondes et grand son découragement.

Il jeta, sans bouger, un coup d'œil indifférent sur les nouveaux venus et ensuite abaissa ses paupières.

Jehan de Sarcelles s'engagea le premier dans l'escalier, suivi du duc d'Égypte qu'il mena tout d'abord auprès du cadavre de la servante que Landry avait remonté et étendu sur sa couche.

Le roi des truands prit le corps entre ses bras, le déposa sur une



Le docteur se pencha sur le cadavre... (Page 618.)

table qu'il traîna près de la croisée, laquelle il ouvrit toute grande.

— Cette femme a été étranglée, grommela-t-il, étranglée d'un seul coup ; il n'y a même pas eu lutte ; la strangulation a été immédiate.

Et il examinait attentivement le cercle violâtre qui entourait le cou de la victime.

— Oh ! oh ! dit-il, en désignant à Jehan une dépression assez accusée sous l'oreille de la servante ; voilà, si je ne me trompe pas, une trace qui pourrait bien nous mettre sur la piste des ravisseurs de demoiselle Alix.

Le docteur se pencha sur le cadavre.

— Je ne vois rien, dit-il.

— Toi, c'est possible, riposta le duc, mais moi, c'est différent. Cependant, je veux essayer de te faire comprendre. L'homme qui a commis le crime est, sans nul doute, doué d'une force considérable, car cette femme n'a pas eu le temps de respirer, elle a été frappée comme par un coup de foudre ; en outre, avec un peu d'attention, on reconnaît, aux froissements de la chair, tellement la pression a été forte, jusqu'aux empreintes des phalanges ; or, avec un peu d'attention, tu peux remarquer combien est grande la distance d'une phalange à l'autre ; l'assassin a donc des mains énormes ; en outre, il a les doigts noueux, presque difformes, et pour t'en convaincre, tu n'as qu'à voir la trace laissée par l'extrémité de ces doigts, laquelle est presque pointue... et le pouce, vois-tu de quelle dimension il est ? il atteint presque la longueur des autres doigts.

— Eh bien ! demanda Jehan un peu impatienté par cet examen qui durait trop longtemps à son gré, crois-tu qu'il soit possible d'aller examiner les mains de tous les malandrins de la ville ?...

Le duc laissa tomber sur son compagnon un regard de pitié.

— C'est vrai, murmura-t-il, tu ne peux comprendre ; sache donc que la trace de cette main est un indice précieux, car elle est comme la signature de ceux qui ont enlevé Alix.

— Par saint Treignant ! exclama le docteur, qu'entends-tu par là ?

— Tu supposes bien, répliqua le duc, non sans une pointe d'orgueil, que je ne suis point arrivé à mon âge, après quarante ans de règne à la butte Montorgueil, sans connaître plus ou moins tous les suppôts du diable qui courent Paris la nuit ; or, à ma connaissance, il n'existe qu'un homme possédant une telle main

et doué d'une force si grande, c'est un homme qui était autrefois dans mon royaume et qui fait partie maintenant de la butte Mauconseil, c'est Claude Targnoloux, surnommé l'Envoûté, à cause d'une de ses épaules, ronde comme l'arche d'un pont.

Jehan eut un éclair dans les yeux.

— Es-tu certain ? demanda-t-il.

— L'homme est sujet à l'erreur, répliqua sentencieusement le duc; cependant j'ai une quasi-certitude, laquelle s'augmente encore de certains soupçons que m'avait fait naître, même avant d'entrer dans le cabaret, la vue de gens de la butte Montorgueil, mêlés à la foule, devant la porte.

Puis il ajouta en replaçant le corps de la malheureuse servante sur sa couche :

— Passons dans l'autre chambre, si tu veux.

Jehan poussa la porte, et ils entrèrent.

La pièce était dans le même état où l'avaient laissée les acolytes de Guillaume Feutrier; Landry n'y avait pas pénétré depuis qu'il avait constaté la disparition de sa nièce; quant au docteur, lorsqu'il était monté accompagné de Franc-Picard, son émotion était telle, qu'il était demeuré sur le seuil, pensivement, sans le franchir

Tout de suite, le duc avisa la verrière à laquelle il alla vivement.

Après avoir constaté qu'elle n'était point fermée, mais seulement poussée, il l'ouvrit, et s'étant penché au dehors pour examiner la barre de fer à laquelle l'enseigne se balançait, il enjamba l'entablement pour l'examiner de plus près.

Il se retourna ensuite du côté de la verrière, la tâtant, l'auscultant à la grande stupéfaction des badauds.

Il aperçut le petit vitrail enlevé par Jehan le Torte et passa son bras par l'ouverture pour bien reconstituer dans son esprit la scène telle qu'elle avait dû se passer.

Cela fait, il sauta dans la chambre, se baissant pour regarder les traces de pas laissées sur le plancher.

— Ils étaient au moins trois, grommela-t-il entre ses dents.

Et dans l'enchevêtrement des pas, il dessina du doigt aux yeux du docteur stupéfait, trois contours des pieds différents.

— Vois-tu, ajouta-t-il, en lui montrant une trace étroite et longue presque démesurément, ne te semble-t-il pas que voilà un pied qui va bien avec la main dont le cou de la femme porte l'empreinte?

Et sans attendre la réponse de son compagnon, il alla droit au lit qu'il regarda longtemps dans tous les sens sans y toucher cependant.

— Il manque une couverture, murmura-t-il, celle probablement qui leur aura servi à envelopper la jeune fille.

Il continua, expliquant avec force gestes, chacune de ses paroles.

— Ah! ah! il y a eu lutte, ce me semble; vois donc, le drap est machuré comme s'il avait été mordu à pleines dents; ils l'auront probablement attaché en guise de bâillon sur la bouche de la pauvre enfant... tiens, du sang.

— Du sang! s'écria Jehan, du sang! ces misérables l'auraient-ils blessée.

— C'est peu probable; car ils devaient avoir des instructions pour agir avec ménagement.

— Comment expliquer, cependant?

— La demoiselle, en se défendant, en a peut-être mordu quelqu'un.

— Ah! puisses-tu dire vrai! gronda Jehan, les dents serrées.

Et comme une bête fauve, il rôdait par la pièce.

Soudain son pied heurta un objet qui rendit un son métallique.

Sans prendre garde il continuait sa course, quand le duc, qui avait dressé l'oreille, l'arrêta.

— N'as-tu point entendu? dit-il.

— Eh quoi donc? demanda l'amant d'Alix.

— Ce bruit?

— Quel bruit?

— Tu as marché sur quelque chose...

— Ceci peut-être, fit Jehan en se baissant pour ramasser un objet bizarre qui brillait dans l'ombre, à ses pieds.

Le duc se précipita sur lui et lui arrachant l'objet des mains.

— Par Belzébuth! s'écria-t-il, je ne m'étais donc pas trompé, ce sont bien les gens de la butte Mauconseil qui ont fait le coup.

— Comment peux-tu savoir?

— C'est ceci qui me le dit.

Et il montrait à son compagnon une plaque d'étain découpée en triangle, et percée de sept trous d'inégale grandeur.

— Eh bien, dit Jehan, c'est ce que je viens de trouver.

— Oui, fit le duc; et ce que tu viens de trouver n'est autre chose que le signe spécial, grâce auquel ces suppôts de la butte Mauconseil se reconnaissent entre eux; tout comme ceux de Montorgueil se reconnaissent entre eux au moyen de ceci.

Ce disant, le duc d'Égypte tirait de son escarcelle, pour la tendre au docteur, une petite rondelle de cuir sur laquelle un croissant se trouvait dessiné avec des clous de cuivre.

— Mieux que cela encore, exclama-t-il, en examinant de plus près la plaque d'étain, je troque ma couronne contre celle de mon cousin le roi de France, si cette plaque n'appartient pas à certain Cagouleux de ma connaissance qui m'a été signalé comme le serviteur zélé du moine. J'aperçois en effet les mêmes lettres dont il avait orné autrefois, alors qu'il était mon sujet, sa petite rondelle de cuir.

— Qu'allons-nous faire, maintenant? demanda Jehan.

— Toi, fais ce que tu voudras; quant à moi je ne crois pas m'engager trop maintenant en te promettant qu'avant la fin du jour, je pourrai te renseigner sur la route suivie par ton diacre de malheur... au besoin, tu peux te préparer à prendre la campagne, car je doute fort qu'il soit demeuré dans nos murs

— Mais comment vas-tu t'y prendre?

— Je ne sais encore; mais, en tous cas, ce ne sera point chose aisée, car ces gens de Mauconseil sont des drôles de qualité spéciale, fort peu enclins à engager conversation avec les miens; heureusement que les sujets d'Egypte connaissent certains moyens de faire causer même les plus muets, et j'espère qu'ils s'en tireront à leur honneur.

Sur ce, serrant la main de Jehan de Sarcelles, le duc sortit du

cabaret et, suivi de loin par son escorte qui, pendant son séjour au *Chat-qui-Pesche*, s'était mêlée à la foule, il se dirigea du côté de la rue de l'Arbre-Sec qu'il quitta bientôt pour pénétrer dans la rue Froidmantel.

Arrivé là, il s'engagea dans un dédale de ruelles plus étroites et plus sordides les unes que les autres, et s'arrêta enfin devant une porte basse qu'il ouvrit au moyen d'une clé cachée dans sa serrure.

Un fois entré, il poussa la porte derrière lui, sans la fermer, et après avoir suivi quelque temps un long couloir assez semblable à un boyau de mine, se trouva dans une sorte de cave, basse de plafond, éclairée par une lampe fumeuse et meublée de quelques escabelles.

Il n'était pas assis depuis cinq minutes, que les hommes de son escorte entrèrent à leur tour, et après s'être inclinés devant lui, demeurèrent debout, attendant.

— Ecoutez bien, mes gars, dit le duc ; il s'agit de jouer aujourd'hui une partie sérieuse contre nos amis de la butte Mauconseil : si vous ne la gagnez pas, je vous chasse de la grande truanderie, comme trop bêtes pour faire partie du royaume d'Égypte.

— De quoi s'agit-il ? demanda le Miteux.

— La nièce de Landry a été enlevée cette nuit par un diacre que vous connaissez sans doute, Guillaume Feutrier, lequel a été aidé dans ce mauvais coup par quelqu'un que je suppose fort être ton ancien compagnon l'Envoûté.

— Mais Claude ne marche jamais seul, sire, fit le Miteux ; et si l'Envoûté est de l'affaire, il y a gros à parier que Joël le Cagouleux en est également.

— Cela se peut ; mais peu importe ; il me faut savoir avant midi par quel chemin s'en sont allés le moine et sa victime.

— Si les autres ne l'ont point suivi, observa le Miteux, cela sera facile.

— Voyons ton plan, demanda le duc.

— Il est simple, riposta le truand ; je rencontre, ou plutôt — ajouta-t-il en désignant ses compagnons — nous rencontrons cet excellent Envoûté ou ce non moins excellent Cagouleux, nous le

prions de nous suivre, nous l'amenons céans, et alors il se fait un plaisir de nous donner les renseignements dont nous avons besoin.

Et d'un geste énergique il complète sa pensée.

— C'est bien; fit le duc, allez, et qu'à l'angélus tout le monde soit ici.

Le Miteux et ses camarades se retirèrent, suivis de près par le duc d'Égypte, qui après avoir soigneusement refermé la porte, se rendit de par la ville pour surveiller les agissements de ses sujets.

Ce jour-là était jour de foire au charnier des Saints-Innocents.

Aussi bourgeois et populaire se pressaient-ils en foule sous les arcades où s'étaient installés, en outre des boutiquiers ordinaires et à demeure, des marchands en plein vent.

Les malheureux de la bonne ville de Paris n'avaient eu garde de manquer une aussi belle occasion d'étaler en public leur misère et leurs infirmités, et c'était au pied de chacun des piliers soutenant les voûtes des charniers, un nasillement lamentable appelant l'attention des badauds sur quelque infortune épouvantable.

A travers la foule circulait péniblement, en raison d'une horrible claudication, un malingreux à l'allure pitoyable, aux membres tout déformés, qui, d'une voix aiguë, récitait une complainte navrante grâce à laquelle deniers et pièces blanches tombaient dru comme grêle dans son escarcelle.

Soudain, il interrompit brusquement sa complainte, fronçant le sourcil à la vue de quelques confrères qui s'offraient comme lui à la commisération du populaire et paraissaient choisir de préférence les endroits où lui-même se tenait.

— Par l'enfer! grommela-t-il, ces suppôts du diable ont-ils donc besoin de venir travailler dans mes eaux.?

Et, faisant un brusque crochet, il s'alla poster à un endroit tout opposé du charnier.

Il n'y était point depuis deux minutes que trois de ses confrères l'avaient rejoint et mêlaient leurs accents discordants à sa voix nasillarde.

Pris de colère, notre malingreux regarda un moment ses con-

currents, se demandant s'il n'allait point leur reprocher leur déloyauté; mais la pensée de M. le prévôt de Paris, dont il aperçut quelques archers dans la foule, le calma subitement.

Et, mâchonnant quelqu'injure à l'adresse de ses compagnons d'infortune, il s'éloigna et sortit du charnier, préférant leur céder la place, de peur de ne pouvoir se contenir et de se mettre sur les bras quelque mauvaise affaire.

Mais, soit par hasard, soit calcul de la part de ces gêneurs, ils sortirent à la suite du mendiant et le suivirent de loin, trouvant peut-être qu'il savait choisir les bons endroits et résolus à mendier, eux aussi, là où il mendierait.

Furieux d'entendre toujours derrière lui résonner sur le sol le bruit des pas de ses concurrents acharnés, le malingreux abandonna soudain sa claudication, qui s'opposait à une marche plus rapide, et, allongeant les jambes, s'engagea au pas gymnastique dans un dédale de petites ruelles, espérant faire perdre sa trace à ceux qui le suivaient.

Un moment il crut avoir réussi, et, arrivé dans une rue solitaire, il ralentit le pas pour respirer un peu.

Mal lui en prit, car il se trouva aussitôt nez à nez avec ses confrères du charnier.

Maugréant il fit volte-face : d'autres malingreux se tenaient devant lui.

Il poussa un rugissement et voulut tirer un couteau.

Un coup de bâton fermement appliqué sur l'avant-bras fit tomber son arme.

En même temps, les gens du duc d'Égypte se jetaient sur lui et, en un tour de main, le bâillonnaient, ficelaient, ligottaient, le mettant dans l'impossibilité de proférer une parole ou de faire un mouvement.

Cela fait, un des truands détacha son manteau dans lequel l'homme fut roulé, ce qui eut le double avantage de l'empêcher de voir où on le conduisait et d'être vu par les passants dont la curiosité eût certainement été éveillée.

Puis deux compères chargèrent le paquet sur leurs épaules et la petite troupe prit allègrement le chemin de la cave où, deux



C'était un horrible martyre auquel Joël ne pouvait résister longtemps.
(Page 629.)

heures auparavant, le duc d'Égypte lui avait donné ses instructions.

Un des hommes, envoyé un peu en avant, trouva la porte entr'ouverte ; les truands de Montorgueil s'y faufilèrent et suivirent, comme le matin, le couloir en boyau qui les conduisit dans la cave où le duc les attendait.

— Eh bien? demanda-t-il en les voyant.

— C'est fait, répondit le Miteux en désignant du doigt le paquet que ses compagnons venaient de déposer sur le sol, un peu trop rudement peut-être, car, lorsqu'il toucha la terre, on entendit comme un sourd gémissement.

D'un geste, le duc ordonna qu'on délivrât le prisonnier.

En recouvrant l'usage de ses membres, le malingreux n'eut garde de bouger; mais, sous ses paupières baissées, il jeta un regard rapide autour de lui pour juger, d'après les gens qui l'entouraient, du langage qu'il devait tenir.

Le lieu lui était inconnu, ses ennemis également, sauf cependant le Miteux qui lui dit en raillant :

— Eh ! eh ! ce bon Joël ! il voulait donc se gausser de nous?

— Ventre du pape ! ajouta un autre, tu pensais donc, mon vieux, que la butte Mauconseil se jouerait perpétuellement de la butte Montorgueil?

Le Cagouleux se redressa sur ses pieds.

— Eh bien ! que me voulez-vous? demanda-t-il en essayant d'affermir sa voix et de faire bonne contenance, en dépit de la peur qui lui étreignait la gorge.

Un personnage qui se tenait derrière lui, dans l'ombre, s'avança alors et se plaça devant lui, en pleine lumière. C'était le duc d'Égypte.

A sa vue, la peur du misérable se transforma en terreur ; il se mit à trembler de tous ses membres.

— Or, ça, maître Joël, dit le duc, parle, et vite, si tu ne veux point que je te fasse au corps, avec ma dague, un trou assez large pour laisser échapper ta vilaine existence.

— Que voulez-vous savoir? balbutia le Cagouleux.

— Où est Alix?

— Alix? répéta le malandrin d'un air fort étonné.

— Ne connais-tu pas le nom de celle que tu as enlevée cette nuit de concert avec Guillaume Feutrier?

L'étonnement de Joël augmenta.

— Guillaume Feutrier, répéta-t-il du ton d'un homme qui entend prononcer un nom pour la première fois.

Le duc d'Égypte lui lança un regard en dessous, fronçant le sourcil et claquant ses doigts l'un contre l'autre, ce qui était chez lui les avant-coureurs d'une grande colère.

Cependant, il se contint et, de nouveau, s'adressa au Cagouleux tandis que, sur un signe de lui, deux de ses sujets s'accroupissaient devant l'âtre.

— Ainsi donc, demanda-t-il, en toute sincérité, tu jures ne connaître ni Alix, ni Guillaume Feutrier?

Le duc avait mis dans ces paroles un tel accent de bonhomie que Joël s'y laissa prendre et crut que son ennemi n'avait à son égard que de très vagues soupçons.

— Sur ma part de paradis, je le jure, fit-il.

— C'est fort bien, et, poursuivit le duc en tirant de son escarcelle la petite plaque d'étain trouvée par lui dans la chambre du *Chat-qui-Pesche*, ça, connais-tu ça?

Ce disant, il la mettait brutalement sous les yeux du Cagouleux qui blêmit.

Un moment il demeura silencieux et répondit d'une voix hésitante :

— Qu'est-ce que c'est que cela?

— De mieux en mieux.

Et le duc ajouta :

— Ainsi donc, tu nies avoir, cette nuit, aidé de l'Envoûté et de quelques autres, enlevé la nièce du cabaretier Landry pour le compte du diacre Guillaume Feutrier?

L'accent du duc était si terrible que le misérable se contenta d'incliner la tête de haut en bas en signe d'affirmation.

Se tournant alors vers ses acolytes.

— Eh bien! est-ce prêt? demanda-t-il.

En ce moment une flamme claire brilla dans le foyer, accompagnée d'un gai pétillement mêlé d'une épaisse fumée; le bois, en brûlant, était arrosé de résine.

Alors, s'adressant encore au Cagouleux :

— Tu nies toujours? dit-il.

A la vue du feu, le malheureux avait senti une sueur froide per-

ler sur son front, tandis qu'un tremblement convulsif agitait ses membres.

Il connaissait, en effet, pour les avoir pratiqués lui-même, les usages en vigueur parmi les truands de la butte Montorgueil, et jamais il ne s'était senti le moindre goût pour le martyre.

Enfin, il se décida à répondre, d'un ton presque inintelligible.

— Que voulez-vous savoir?

— Si je ne me trompe pas en t'accusant de ce rapt.

— Vous n'en êtes donc pas certain?

Ces simples mots, qui semblaient renfermer une raillerie à l'adresse du duc, mirent le comble à sa fureur.

Il fit un geste.

Trois de ses sujets se jetèrent sur Joël, lui lièrent solidement les pieds et les mains.

Cela fait, et malgré ses cris et ses supplications, ils le déchaussèrent.

Puis l'un d'eux alla dans un coin chercher un pot en terre dans lequel un pinceau trempait.

— Arrêtez! arrêtez! s'écria le Cagouleux, je vais parler, je vais parler.

Le duc ne l'écoutait pas, et le truand, agitant un moment le pinceau, le saisit et se mit à badigeonner la plante des pieds de Joël, passant et repassant avec soin les poils remplis d'huile sur toutes les parties du pied, et principalement entre les doigts.

— Grâce! grâce! hurlait le malheureux; oui, c'est moi qui ai enlevé Alix, c'est moi qui...

Sa voix expira dans un rugissement de douleur.

On l'avait, en effet, approché de l'âtre, et, les jambes maintenues immobiles par un truand assis à califourchon sur ses genoux, il sentait la chaleur du foyer qui faisait doucement grésiller l'huile dont ses pieds étaient enduits; le même truand promenait avec une touchante sollicitude le pinceau sur toutes les places dont la flamme avait dévoré l'huile.

— C'est bien pour le compte de Guillaume Feutrier que tu as enlevé cette jeune fille? demanda le duc d'Egypte, quand il estima

que, la souffrance aidant, Joël était à point pour une confession complète.

Le Cagouleux hurla, mais ne répondit pas.

Le duc répéta sa question, à laquelle il fut fait la même réponse.

— Approchez-le, ordonna-t-il d'une voix brève.

Cette fois-ci, les pieds du patient étaient dans l'âtre même, en sorte que la flamme, activée par l'huile, venait les lécher, voltigeant çà et là, comme sur un bol de punch.

C'était un horrible martyre auquel Joël ne pouvait résister longtemps.

— Oui..., cria-t-il..., c'est lui..., le diacre..., qui m'a payé... Arrêtez, arrêtez, je meurs.

Et, en dépit de celui qui lui immobilisait les membres, il se tordit sur le sol, l'écume aux lèvres, les yeux hors de la tête, haletant, sans souffle, poussant des sons inarticulés.

Sur l'ordre du duc, on écarta du foyer les pieds du Cagouleux ; on desserra ses liens, on l'assit le long du mur; on alla même jusqu'à laver avec de l'huile fraîche sa peau légèrement roussie.

— Est-il heureux, ce Joël, fit en plaisantant un des truands de Montorgueil, il n'aura plus besoin de se contorsionner les membres pour exciter la commisération des bourgeois, il lui suffira d'exhiber les plaies que le feu vient de lui faire.

— Allons! s'écria le duc d'Égypte, assez causé, garçons; laissez un peu ce brave Cagouleux nous raconter ce qu'il sait.

L'autre, après avoir largement humecté son gosier desséché par la souffrance à une cruche d'eau qu'on lui tendit, narra en détails l'expédition de la nuit.

Puis, quand il eut fini, il demanda :

— Serait-il indiscret, maintenant, de vous prier de me dire pourquoi vous vous êtes adressé à moi de préférence à tout autre; aviez-vous donc des soupçons?

Un sourire plein de malice courut sur les lèvres du duc.

— Par Satan ! exclama-t-il, tu aurais dû te méfier de moi, dont tu connais l'amitié avec Jehan de Sarcelles.

Joël ouvrit de grands yeux.

— Qu'importe? Ce n'est point cette amitié qui vous a fait soupçonner les auteurs de l'enlèvement de demoiselle Alix.

— Certes non; mais tu te devais douter que Jehan s'adresserait à moi pour l'aider en cette circonstance.

— Et puis?

— Et puis? répéta le duc, tu sais bien que je ne suis pas le premier venu, et qu'à de rares exceptions près, je connais tous les truands qui travaillent à Paris. Il ne m'a donc pas été difficile de reconnaître, autour du cou de la malheureuse servante que vous avez étranglée, la trace des doigts de l'Envoûté ; car c'est bien lui, n'est-ce pas, qui a commis le crime?

Le Cagouleux eut un geste de rage.

— Que l'enfer le confonde! gronda-t-il, c'est malgré moi qu'il a fait ça; j'avais le pressentiment que verser le sang d'une femme nous porterait malheur!

— Calme-toi, fit le duc avec une bonhomie railleuse, et n'accuse point seul l'Envoûté; car toi-même n'as pas été fort prudent en abandonnant là-bas ce petit objet que tout à l'heure tu as refusé de reconnaître et que je te rends maintenant, car il t'appartient.

Confus, Joël baissa la tête.

— Ainsi donc, poursuivit le duc, vous avez abandonné le diacre à la porte aux Peintres?

— Oui.

— Tous?

— A l'exception de l'Envoûté qui conduisait la litière.

— Supposes-tu donc qu'il va voyager ainsi sans escorte?

Le truand garda le silence.

— Par le diable! tonna le duc d'Égypte, on n'a point idée d'une bêtise semblable à celle de cet être-là! De deux choses l'une : ou il fallait être discret complètement, et alors supporter la torture et la mort plutôt que de trahir celui qui te paye, ou, du moment que tu as commencé, il faut finir. Car, si, de son côté, messire Guillaume apprend jamais les deux confidences que tu nous as faites, il te châtiera tout comme si tu avais tout raconté, et moi, de mon côté, si tu ne parles pas de suite, je vais te faire rôtir, sans tenir compte de tes premiers aveux.

Ce disant, il fit un signe et deux truands s'approchèrent de Joël.

Celui-ci poussa un rugissement, tellement était grand son effroi de voir ses pieds rapprochés du terrible foyer.

— Je parle, dit-il, je parle. Sachez donc que le diacre a pris ses précautions pour voyager suffisamment escorté ; ou du moins je le présume d'après les parchemins qu'il nous a fait porter, à mes hommes et à moi.

— Ah ! ah ! des parchemins ; et à qui étaient-ils adressés ?

— Au capitaine des gardes du Palais, au gouverneur du Grand-Chastelet, au commandant du Louvre et à l'officier de garde à la porte aux Peintres.

— En effet, murmura le duc, ce ne pouvaient être que des ordres concernant une escorte... et, cette escorte, il l'a probablement trouvée à la porte par laquelle il est sorti.

— Je ne sais, répliqua Joël, car là il nous a congédiés.

— Et sais-tu quelle route il a prise, une fois en dehors des murs ?

— Non, là s'arrête tout ce que je puis vous dire.

— Tu mens ! fit le duc d'Égypte.

— Je vous jure par tout ce qu'il y a de plus sacré, exclama le Cagouleux, que j'ignore complètement quelle direction a prise messire Feutrier.

— Tu as probablement la mémoire gelée, dit le duc avec un sourire railleur, nous allons te la réchauffer un peu... Allons, vous autres, dit-il à ses suppôts, approchez ce beau sire du feu.

— Grâce ! geignit le Cagouleux avec un accent déchirant, grâce ! je ne sais rien... je vous le jure... si je le savais... je vous le dirais. Je n'ai plus aucun intérêt à vous taire une partie de l'histoire... ce sera une cruauté inutile, car vous me brûleriez jusqu'aux os sans pouvoir me faire avouer une chose que j'ignore.

Le duc avait trop l'habitude de ces sortes d'interrogatoires pour ne point reconnaître dans ces paroles une teinte de vérité.

— C'est bien, dit-il, je te veux croire ; mais prends garde, tôt ou tard, la vérité se découvrira et, si tu m'as menti, tu passeras de vie à trépas. Pour le moment, ne t'étonne pas si je te conserve à

ma disposition ; il serait, je crois, imprudent de ma part de te rendre une liberté dont tu userais naturellement pour prévenir quelque agent du diacre de la conversation que nous venons d'avoir ensemble. Résigne-toi donc à demeurer parmi nous jusqu'à ce que demoiselle Alix soit retrouvée ; aussi ne saurais-je trop t'engager à unir tes prières aux nôtres pour que nos efforts soient couronnés de succès et promptement ; car nos occupations nous font quelquefois oublier nos prisonniers, auquel cas, les provisions que nous leur laissons étant épuisées, ils ne tardent pas à gagner l'enfer ou le paradis, s'ils y ont droit.

Joël voulut parler, mais il n'en eut pas le temps.

Déjà deux suppôts du duc d'Égypte l'avaient saisi, l'un par les épaules, l'autre par les jambes, et le transportèrent, par une porte cachée dans un coin du caveau et que le duc ouvrit au moyen d'un ressort, dans un réduit étroit et noir qui ne recevait d'air que par un trou pratiqué dans la muraille au dessus de la porte et donnant dans la cave principale.

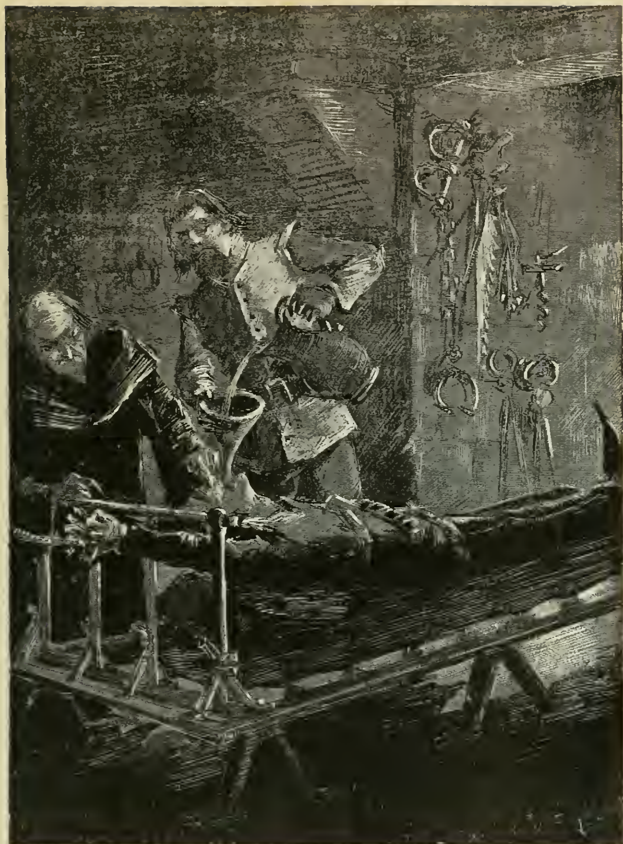
Là, on l'étendit sur une botte de paille, on lui enleva ses liens et, après avoir déposé auprès de lui une cruche d'eau et un pain, on le laissa dans l'obscurité, méditant amèrement sur les inconvénients d'enlever les jeunes filles à leur famille.

Bientôt, dans la cave à côté, tout bruit cessa. Le duc d'Égypte, suivi de ses sujets, était sorti pour aller communiquer à son ami Jehan les renseignements que Joël le Cagouleux venait de lui donner si gracieusement.

CHAPITRE XIV

Les émotions sont comme les jours ; elles se suivent mais ne se ressemblent pas.

Pendant que se passaient en quelques heures rapides les événements que nous venons de raconter, Orly étendu en son cachot de la Tournelle voyait avec effroi se lever son quatrième jour de jeûne



Soudain le bourreau leva le bras, un filet rouge coula dans l'entonnoir.
(Page 640.)

Depuis la visite d'Orsini, le geôlier se conformant strictement aux instructions que lui avait laissées le conseiller de la reine, n'avait pas tiré les verrous sous lesquels gémissait son prisonnier ; chaque jour il s'était attendu à revoir le moine, et chaque soir en se couchant, il se demandait si le jour suivant, son prisonnier serait encore vivant.

Ce long jeûne avait affaibli Orly au point qu'il éprouvait les plus grandes difficultés à remuer un peu ses membres alourdis par les fers dont ils étaient chargés ; plus que le manque de nourriture, le manque d'air et d'exercice l'avait abattu davantage encore, lui habitué aux longues chevauchées sous le ciel clair, par les champs et les routes.

Les premières douleurs que lui causa la faim, furent tellement horribles, que dans un accès de rage il voulut se jeter contre la muraille et s'y fracasser le crâne.

Mais la pensée de Julienne le retint.

Quelque désespérée que fût sa situation, il ne voulut pas abandonner tout espoir de revoir sa maîtresse bien aimée, que son imagination lui montrait en lutte avec l'odieux Orsini.

— Je vivrai, se dit-il, et si je meurs, j'aurai conscience d'avoir combattu jusqu'au bout.

Et, autant pour se donner du courage que pour ne point succomber à une nouvelle tentation d'en finir avec la vie, il fit par un miraculeux effort de volonté abstraction dans sa pensée de tout ce qui n'était pas Julienne ; ramenant toutes ses idées à cette femme ; repassant en souvenir leur heureuse jeunesse, et se représentant l'avenir sous les plus gaies couleurs.

Peu à peu, les premières souffrances résultant des tiraillements de son estomac disparurent, tout désir, même de manger, l'abandonna ; son esprit devint étrangement trouble, une sorte de délire léger s'empara de lui, tandis qu'il tombait dans un engourdissement général alourdissant ses membres et son cerveau.

Soudain dans le cauchemar qui ne le quittait point depuis quelques heures, son oreille, habituée au milieu du silence et de l'obscurité, à percevoir les bruits les plus légers, crut entendre remuer dans la salle précédant son cachot.

L'instinct de la conservation se réveilla alors en lui ; il voulut se redresser, mais en vain ; ses membres demeurèrent immobiles sur la paille ; il voulut crier ; la voix s'étrangla dans sa gorge sans monter jusqu'à ses lèvres.

Ce double effort l'avait anéanti ; cependant il tendit l'oreille, mais il lui sembla que le bruit s'était tu.

Il crut avoir été le jouet d'un cauchemar et, fermant les paupières, il s'apprêtait à évoquer de nouveau la vision adorable de Julienne, lorsque, bruyamment, verrous et serrures grincèrent, et la porte de son cachot tourna sur ses gonds rouillés.

Il rouvrit les yeux, mais les referma aussitôt, aveuglé par la lumière de la lampe que le geôlier portait à la main.

— Par Satan, il est mort! dit d'une voix étranglée, le gardien de la Tournelle en s'adressant à un homme de haute stature qui le suivait.

— Penses-tu?

— Regarde plutôt; il ne fait point un mouvement.

— Cependant, il a les yeux ouverts.

— C'est vrai... mais regarde donc comme ils sont grands, comme ils brillent et comme ils nous regardent étrangement.

— Dam, ricana l'homme, après trois jours de jeûne, il doit avoir la fièvre et quelque peu le délire.

Le geôlier s'approcha avec précaution et, élevant sa lampe de manière à éclairer en plein le visage du prisonnier.

— Eh bien! quoi! demanda-t-il d'une voix qu'il s'essaya à rendre moins rude, on ne parle plus?

Les lèvres d'Orly s'agitèrent, mais sans proférer aucune parole.

— Que Satan me confonde! s'écria le gardien avec un accent de profonde commisération, il est devenu muet.

— Eh! non, imbécile, riposta son compagnon; il est tout simplement trop affaibli pour pouvoir parler.

— Alors il est inutile de le tortionner.

— Bast! j'en ai vu de plus malades que lui auxquels le chevalet savait bien délier la langue.

Orly, les yeux fixés sur les deux hommes, entendait cette conversation dont le bruit seul frappait confusément ses oreilles sans avoir, pour son esprit troublé, aucune signification.

— A quoi bon le bâillonner? demanda le geôlier qui décidément penchait pour la douceur.

— A quoi bon discuter les ordres reçus? répondit l'autre en tirant de son escarcelle un lambeau d'étoffe qu'il appliqua sur la bouche du prisonnier, incapable de faire un mouvement.

— Lui enlèverons-nous ses fers ?

— Belle question ! répliqua le compagnon du gardien avec un ricanement féroce, crains-tu donc qu'il ne s'envole ? Et puis, si peu loin qu'il faille le transporter, ce sera toujours une charge de moins.

Orly eut alors la sensation que ses chaînes tombaient et que ses membres recouvraient le libre usage de leurs mouvements ; mais sa faiblesse était trop grande pour qu'il essayât d'en profiter.

En outre, il est probable que la moindre velléité d'agitation de sa part eût été réprimée de suite.

Après avoir planté la lampe dans un trou du mur, le geôlier saisit Orly par les épaules pendant que son compagnon l'empoignait par les pieds et tous deux sortirent à pas lents du cachot.

Ils s'arrêtèrent dans la salle dont nous avons déjà décrit l'aspect étrange et l'étrange ameublement.

Un grand feu, brûlant dans l'âtre, jetait sur la muraille comme des lueurs de sang, allumant des étincelles sanglantes aux aciers des instruments de torture.

Orly fut déposé sur le lit de cuir dont nous avons parlé.

En comparaison de l'atmosphère humide et glaciale de son cachot, l'atmosphère qui régnait dans cette salle était véritablement suffocante.

Une sueur abondante ne tarda pas à perler sur le front du prisonnier, dégageant un peu son cerveau des voiles qui l'obscurcissaient.

Lentement, il jeta autour de lui un regard circulaire, ne percevant qu'indistinctement les objets environnants, mais éprouvant à la chaleur une grande sensation de bien-être.

Le compagnon du geôlier s'approcha alors de lui, tenant à la main une corde de la grosseur d'un pouce et garnie, à certains endroits, de cuir et d'étoupe ; après avoir solidement liés ensemble les pieds d'Orly, cet homme passa la corde dans un anneau rivé au lit et l'attacha ensuite à un gros anneau de fer scellé dans le mur. Ramenant ensuite les bras du prisonnier au-dessus de sa tête, à travers les barreaux de la couchette, il les attacha l'un à l'autre au moyen d'un autre corde qu'il passa ensuite dans un

anneau également scellé au mur, mais un peu plus haut que celui du pied du lit; puis il tira doucement sur la corde de façon à ce que le corps fût bien tendu suivant un plan incliné, sans cependant froisser en rien les membres; de la sorte, le corps reposait sur le matelas de cuir depuis les talons jusqu'aux jarrets, mais, depuis les jarrets jusqu'à la nuque, était légèrement suspendu; quant à la tête, elle reposait sur un coussin de cuir et de crin que l'homme alla chercher dans un coin.

Ces dispositions étaient à peine prises que des pas se firent entendre dans l'escalier de pierre qui, on se le rappelle, conduisait de la chambre du gardien à la salle où se trouvait le prisonnier; la petite porte s'ouvrit donnant passage à Orsini, recouvert, comme lors de sa première visite, de sa longue robe de moine et de sa cagoule.

A sa vue, une lueur se fit dans l'esprit troublé d'Orly; il poussa un cri inarticulé et voulut bondir en avant.

Malgré sa faiblesse, son mouvement fut assez violent pour faire craquer toutes ses jointures; sa bouche s'entr'ouvrit, ses lèvres se tordirent et il retomba immobile.

On eût pu le croire mort sans un petit frissonnement qui agitait tous ses membres.

Vivement, l'Italien s'approcha.

Le geôlier et son compagnon s'inclinèrent profondément.

— Eh bien! demanda Orsini, en quel état se trouve-t-il?

— Bien faible, monseigneur, balbutia le geôlier.

— Ce n'est point ce que je veux dire; j'entends en quel état moral?

— J'ignore; il ne parle pas.

Orsini eut un geste d'impatience.

— C'est qu'il ne le veut pas; mais nous trouverons bien le moyen...

Et, se tournant vers l'autre, il ajouta:

— N'est-ce pas, maître Caboche?

— Si vous voulez vous en rapporter à moi, monseigneur, répondit cet homme qui n'était autre que le bourreau du roi, vous

irez en douceur, car le prisonnier est tellement affaibli qu'il pourrait bien ne pas résister.

— Combien croyez-vous donc qu'il puisse avaler de pots ?

Le bourreau, s'approchant d'Orly, se mit à lui palper la poitrine et les côtes, appuyant légèrement les pouces sur l'épigastre, auscultant le thorax.

Il fit une moue significative.

— Trois ou quatre, tout au plus, répondit-il.

Orsini baissa la tête, réfléchissant.

— Mais j'y pense, dit-il tout à coup au geôlier, tu as du vin ici ?

— Peuh ! répliqua l'autre, quelques brocs tout au plus.

— Ce que tu as suffira ; apporte-le-moi de suite en place de cette eau qui sera inutile.

Pendant l'absence du geôlier, l'Italien et le bourreau gardèrent le silence ; ces deux hommes n'avaient rien à se dire, chacun méprisant l'autre à un égal degré, mais pour des considérations différentes.

Orly était retombé dans son engourdissement ; l'infâme silhouette du moine avait disparu, remplacée par l'adorable vision de Julienne.

Enfin le geôlier revint, apportant un broc pouvant contenir une demi-douzaine de litres.

— C'est bien, fit Orsini, dépose çà là et remonte en haut, en ayant soin de fermer la porte, de façon à ne rien entendre de ce qui passera ici, à moins que tu ne veuilles faire connaissance avec certain cachot du Chastelet vide de locataire en ce moment.

L'autre sortit.

— A l'œuvre, maintenant, maître Caboche, fit l'Italien.

— Que voulez-vous faire de ce vin, monseigneur ? demanda le bourreau.

— Nous allons, si vous le voulez bien, remplacer l'eau par le vin ; ce qui aura le double avantage de lui donner des forces pour parler, et en même temps lui procurera une douce ivresse qui lui déliera la langue.

Un gros rire éclaira la physionomie bestiale du tortionnaire.

Il s'en fut à la muraille décrocher une sorte d'entonnoir en

cuir, dont l'extrémité la plus petite était faite de façon à s'adapter hermétiquement sur la bouche du patient et non à s'introduire, comme l'ustensile moderne, entre les lèvres.

— Arrêtez, lui fit brusquement l'Italien et le voyant s'approcher du lit sur lequel Orly était étendu ; je viens de penser à un moyen qui va encore simplifier les choses ; car du moment que votre expérience vous fait craindre que la faiblesse du prisonnier ne puisse résister à une question sérieusement appliquée, il faut user de subterfuge.

Ce disant, il fouilla sous sa robe de bure et en tira une sorte de sacoche renfermant une dizaine de petites fioles remplies chacune de liquides de différentes couleurs.

Il en prit une qu'il vida entièrement dans le broc de vin, descendu par le geôlier.

— Maintenant, murmura-t-il avec satisfaction, s'il ne parle pas, c'est que Satan lui aura coupé la langue.

— Par l'enfer, grommela maître Caboche d'un ton de profonde admiration, vous êtes un homme très fort, monseigneur.

— Quand vous voudrez commencer, dit Orsini.

Le bourreau releva ses manches jusqu'au coude ; il saisit l'entonnoir de la main droite, et le broc de vin de la main gauche.

— Je vous demanderai de m'aider, monseigneur, fit-il.

— En quoi ? dit l'Italien, qui frissonna malgré lui.

— Il s'agit d'abord d'enlever le bâillon du prisonnier, et ensuite de lui pincer fortement les narines, pendant que je verserai, pour le forcer à desserrer les dents et à avaler.

Quelque répugnance qu'Orsini éprouvât à prêter son concours au bourreau, il ne pouvait refuser.

Il s'approcha donc d'Orly ; mais après lui avoir enlevé le morceau d'étoffe qui le bâillonnait, il l'étendit sur ses yeux pour se débarrasser des regards étranges et troublants que le prisonnier lui lançait.

Un moment, au contact de ses mains qu'il ne voyait pas, mais qu'il sentait, Orly eût un mouvement de révolte instinctive ; son corps se tordit au point, que les cordes qui lui serraient les poignets et les chevilles entrèrent profondément dans les chairs.

Mais, l'Italien lui avait saisi les narines et les serrait de toutes ses forces, tandis que maître Caboche lui maintenait énergiquement l'entonnoir sur la bouche attendant le moment où il ouvrirait les lèvres pour verser le contenu du broc.

Soudain, le bourreau leva le bras, un filet rouge coula dans l'entonnoir, s'engouffrant avec un glouglou joyeux dans la gorge du malheureux, que des hoquets terribles secouèrent.

— Laissez-le respirer, murmura Caboche.

Orsini desserra les doigts, et Orly aspira l'air avec force.

Sur un signe du bourreau, l'Italien reprit sa première posture, et de nouveau le broc versa un long jet de vin.

— Il en a bien avalé deux litres, grommela maître Caboche.

— En ce cas, c'est assez, riposta l'Italien en s'éloignant du lit.

Ce qu'il avait prévu, se réalisa ; grâce au vin qu'il venait d'absorber, Orly, sortit de la torpeur où ce long jeûne l'avait plongé ; il secoua la tête et le bandeau tomba.

Un moment il regarda autour de lui d'un air étonné, cherchant à se rendre compte où il se trouvait et en quelle situation il était lui-même.

Puis, il aperçut la noire silhouette d'Orsini, et une lueur soudaine se fit dans son esprit.

— Ah ! c'est toi, maudit, cria-t-il ; je désespérais de te revoir, malgré la promesse que tu m'avais faite.

Il eut un ricanement terrible et il ajouta :

— C'est, je crois, la première fois que tu tiens parole.

D'un geste bref l'Italien désigna la porte au bourreau qui sortit aussitôt.

Alors, abaissant sa cagoule, Orsini s'approcha du prisonnier

— Oui, dit-il, c'est moi qui viens te demander encore si tu as réfléchi.

— A quoi ?

— A notre dernière conversation concernant Julienne.

— Tais-toi, tais-toi ! gronda Orly en serrant les dents, ce nom, même dans ta bouche, constitue un outrage pour cette malheureuse femme.

Un éclair brilla sous la paupière à demi baissée de l'Italien.



Il considérait d'un air railleur, l'homme qui se trouvait sans défense à sa merci.
(Page 642.)

— Des insultes! dit-il, qu'importe? je te les pardonne en considération des renseignements précieux que tu me vas fournir.

Orly éclata de rire.

— Ah! je me souviens, dit-il, tu voudrais savoir où se cache Julienne; n'est-ce pas, c'est bien cela? Une victime de plus à tor-

turer ferait bien ton affaire, bourreau de Belzébuth ; tu trouves sans doute que ce n'est point assez d'avoir brisé le cœur et la jeunesse de cette femme ; il te faut encore retourner le couteau dans la plaie !

— Je l'aime, entends-tu bien, cria furieusement Orsini en se penchant sur le lit, au point que le prisonnier sentit sur son visage l'haleine chaude de son ennemi, je l'aime, et maintenant que je la sais vivante, je préférerais mourir plutôt que de renoncer à l'espoir de la revoir jamais.

Une joie sauvage illumina les yeux d'Orly.

— Eh bien, meurs donc, suppôt de l'enfer, et que Satan reçoive ton âme, si c'est de moi que tu espères connaître la retraite de Julienne.

Orsini avait reconquis tout son sang-froid.

Debout au chevet du lit, les bras croisés sur la poitrine, il considérait d'un air railleur l'homme qui se trouvait sans défense à sa merci.

— Penses-tu ? demanda-t-il.

— En vain, répliqua Orly, tu m'as laissé pendant trois jours sans manger, pour rendre mon corps moins résistant à la douleur, en vain, tu vas tout à l'heure te creuser la cervelle pour y trouver quelque supplice nouveau ; ma bouche ne trahira pas le secret enfoui au fond de mon cœur ; mes lèvres resteront fermées et, si elles s'ouvrent, ce sera pour te cracher à la face ta honte et ta lâcheté !

L'Italien sourit et, approchant du lit une escabelle de bois, s'y assit.

— Oui, gronda le prisonnier qui, à mesure qu'il parlait, s'excitait davantage, tu peux me disloquer les membres un à un et m'arracher la chair lambeaux par lambeaux, tu auras ma vie mais tu n'auras pas mon secret !

Et, la face empourprée, les yeux injectés de sang, la bouche empâtée par une salive épaisse qui moussait au coin de ses lèvres, Orly dardait sur son ennemi des regards pleins de défi et de triomphe.

— *Per Baccho !* riposta l'Italien d'un ton plein de désinvolture et

de commisération, vous avez de moi bien mauvaise opinion, messire Orly, pour me supposer capable de vouloir tortionner un aussi élégant cavalier que vous... Je ne suis point aussi féroce que vous voulez bien le prétendre, et je n'ai point surtout pour habitude d'user de violences inutiles.

— Tu railles! suppôt de l'enfer, bégaya le prisonnier dont la voix devint subitement sourde et comme embarrassée.

— Je n'y ai point le cœur aujourd'hui, je vous assure, répondit Orsini avec calme ; aussi je vous répète que je n'ai nullement l'intention d'employer à votre égard des moyens... qui, soyez-en persuadé, répugnent à ma nature, peu cruelle au fond...

Orly l'interrompit par un éclat de rire hébété.

— Riez, riez, messire, fit l'autre d'un ton bonhomme, vous allez dans un instant être convaincu que je ne vous veux nullement faire souffrir... physiquement s'entend. A quoi bon? du moment que de vous même vous m'allez donner les renseignements que je désire.

— Mon corps... t'appartient, balbutia Orly, mais... mais pas mon cœur... auquel tu ne peux toucher.

— Voilà où nous ne nous entendons plus; car c'est précisément ton cœur que je vais torturer, tandis que je ne toucherai pas même du bout du doigt à tes membres affaiblis.

L'ivresse, qui peu à peu montait au cerveau du prisonnier, ne l'avait point encore tellement obscurci, qu'il ne devinât quelque traîtrise nouvelle cachée sous ces paroles.

Il eut encore la force de redresser sa tête sur le coussin de cuir qui soutenait sa nuque; une seconde il couvrit l'Italien d'un regard effrayant; puis sa tête se retourna, ses yeux devinrent vagues, et il tomba dans une immobilité complète; on l'eût cru mort, sans la respiration haletante qui soulevait sa poitrine.

— Allons, reprit Orsini, te voilà comme je te désire, sage, tranquille et disposé à m'écouter; écoute-moi donc et tu saisiras tout de suite que je tiens ton secret aussi sûrement que je te tiens toi-même en ce moment. Ce que tu as bu tout à l'heure, c'est du vin, et tu en as absorbé une quantité suffisante pour troubler la cervelle d'un homme valide; tu juges de l'effet qu'il va produire

sur toi, dont l'esprit vacille déjà à la suite du jeûne que tu viens de subir. Mais ce n'est point tout; les Italiens, tu le sais, sont grands alchimistes; pour eux il n'est point de minéraux ni de végétaux auxquels ils n'aient arraché de vertu magique propre à augmenter la puissance de l'homme sur l'homme sous la forme de poudre ou de liqueurs. Or, parmi ces liqueurs, il en est une qui, mêlée à la boisson, délie la langue de celui qui a bu en même temps qu'elle obscurcit ses idées. Sous l'empire de cette liqueur, l'âme s'amollit, le cœur se fond, la haine disparaît, il ne reste plus qu'une sympathie immense pour tous les hommes augmentée d'un besoin d'épanchements, de confidences, tel qu'un secret gardé depuis des années, vient de lui-même voltiger sur les lèvres.

Tout en parlant, Orsini se penchait sur le lit, surveillant avec angoisse la transformation qui se faisait à vue d'œil dans le visage d'Orly.

Le regard n'avait plus rien de farouche, la bouche souriait, les sourcils contractés se détendaient.

— Tu dois toi-même constater combien sont exactes les propriétés de la liqueur dont je viens de te parler; tu souris presque et l'on pourrait en ce moment t'ouvrir le cœur, que l'on n'y trouverait pas, j'en suis certain, un atome de haine pour moi; bien plus, dans quelques minutes nous serons bons amis, et de toi-même, tu me parleras de cette bonne Julienne que tu aimes, dis-tu, mais que j'adore, moi, et qu'il me faut retrouver.

Ce disant, il s'était levé comme mu par un ressort, et appuyant la main droite largement ouverte sur le front d'Orly tandis que du pouce et de l'index de la main gauche il lui relevait les paupières, il plongea ses yeux dans les siens, faisant passer dans ses regards toute la force de volonté dont il était capable.

Sous l'influence du courant magnétique, le visage du prisonnier eut une contraction violente, tandis que son corps frissonnait par tous les membres

— Parle, dit Orsini d'une voix de commandement, parle; où est Julienne?

Tout d'abord, les lèvres d'Orly s'agitèrent sans émettre aucun

son ; puis ce furent des syllabes coupées, hachées, n'ayant aucune signification ; puis encore des mots sans suite :

— Ah!... le charnier... misérable!... l'Italien ; je le vois!... à mort! à mort!... Mais non ; pourquoi le tuer? il l'aime bien, lui aussi... il a le droit de l'aimer ; et puis il est riche, puissant... non, je ne le tuerai pas; mais je ne lui dirai pas... Infâme! infâme!... ah! mon cœur!... sauvons-nous! partons, partons.

L'Italien eut un geste d'impatience.

Abandonnant le front d'Orly, qu'il comprimait nerveusement de sa main, il fit quelques passes magnétiques, toutes allant du cerveau à l'épigastre.

— Parle, ordonna-t-il ; où est Julienne?

Un sourire navré courut sur les lèvres d'Orly.

— Julienne, répéta-t-il, Julienne... ah! mon cher Lyonnet, si tu savais...

Il s'arrêta; au nom de Lyonnet, Orsini avait bondi et, le courant magnétique interrompu, l'ivresse étrange d'Orly avait cessé

— Lyonnet, murmura l'Italien, que vient-il faire là-dedans?

Puis, d'un regard, replongeant Orly sous sa domination :

— Parle, dit-il.

— Je veux oublier l'ingrate... à cheval! à cheval! sus aux Allemands! à moi, Lyonnet, à moi!...

Puis, baissant la voix, sur un ton de confidence :

— Si c'est un secret, ne me le dis pas; confie-moi le parchemin... là, sur ma poitrine... maintenant, Buridan, pars... je te rejoindrai... mais ne crains rien, je saurai défendre ton secret.

Un moment, Orly s'interrompit, poussant un profond soupir.

— Paris, Paris, enfin, après vingt ans... mais Buridan, il faut que je le retrouve... oui, mais soyons prudent... il a des ennemis... et le parchemin... cachons-le là, sous la dalle.

Il compta tout bas, puis poursuivit :

— Quinze et vingt et un... quinze et vingt et un... Ciel! Julienne! Julienne! elle, ici... ah! ah! maître Gargouslier, cette femme s'appelle dame Berthe... c'est parfait... mais rassurez-vous; il m'avait semblé reconnaître... c'est elle! c'est elle!... oh! ma Julienne adorée!

Orly se tut.

L'Italien n'avait plus aucune raison de continuer un interrogatoire qui ne lui apprendrait rien de plus; deux mots lui avaient appris ce qu'il voulait savoir.

Il se couvrit le visage de sa cagoule et, sans même jeter un regard sur le prisonnier, il sortit précipitamment de la salle et gravit, quatre à quatre, l'escalier.

Quand il arriva dans la chambre du geôlier, ce dernier était seul; maître Simon Caboche, appelé par ses devoirs au Grand-Chastelet et jugeant d'ailleurs sa présence inutile, était parti.

— Tenez, dit Orsini en fouillant dans son escarcelle et en tendant à l'homme stupéfait une poignée de menue monnaie, voilà pour boire à ma santé.

Le geôlier s'inclina profondément, balbutiant un remerciement.

— Et le prisonnier? demanda-t-il.

— J'enverrai des ordres demain.

Sur ces mots, Orsini franchit la porte et prit rapidement le chemin du palais.

S'il n'eût écouté que son premier mouvement, il fût allé de suite trouver Gargouslier pour s'assurer de la véracité de ce qu'avait dit Orly.

Mais il ne pouvait, avec cet accoutrement de moine, circuler dans les rues; en outre, la demie de neuf heures venait de tinter; dans quelques instants le roi allait le faire appeler pour le conseil, et, moins que jamais, il ne voulait laisser Marguerite de Bourgogne prendre sur lui un avantage, si petit fût-il.

Tout en marchant à grands pas, Orsini songeait à ce qui venait d'arriver et s'applaudissait du stratagème qu'il avait employé.

A la pensée qu'il allait enfin revoir cette femme dont le désir le consumait depuis de si longues années, il sentait comme un flot de feu lui courir par les veines tandis que, dans sa gorge serrée, la salive se desséchait et qu'un tremblement nerveux agitait tous ses membres.

C'en était donc enfin fini avec les nuits sans sommeil et les cauchemars horribles; la possession si longtemps attendue allait

donc enfin faire circuler son sang plus librement et rafraîchir son cerveau sous lequel il lui semblait que bouillait un volcan.

Et ses sens une fois apaisés, son cœur satisfait, comme il allait reprendre possession de lui-même, comme il allait être fort pour cette lutte qu'il pressentait prochaine entre la reine et lui, lutte implacable et sans merci, dans laquelle l'un des deux devait succomber !

Et il le sentait, maintenant, il allait être invincible.

C'est qu'il avait charge d'âmes à partir de ce jour; sa fille et sa maîtresse à défendre !

Comme il allait leur faire une existence douce, pleine de bonheur et de jouissance matérielle.

Un moment un nuage assombrit ces beaux rêves, à la pensée que peut-être Julienne le repousserait, lui, son bourreau.

Mais il se rassura bien vite, songeant qu'elle ne pourrait que pardonner à l'homme qui allait lui jeter son enfant dans les bras.

Car il était bien décidé à réunir la mère et la fille, et à passer au milieu d'elles les moments de liberté que lui laisserait la politique.

Grâce à l'heure matinale, il arriva sans encombre à la poterne du bord de l'eau.

Comme il ouvrait la porte, il s'entendit appeler à plusieurs reprises.

Surpris, il tourna la tête et aperçut Landry qui accourait sur la rive de la Seine, tout essoufflé par une course précipitée.

A la vue du cabaretier, l'Italien sentit son cœur se serrer et, saisi d'un sombre pressentiment :

— Tu viens m'annoncer un malheur ! balbutia-t-il.

— C'est selon, messire, répliqua Landry ; si vous voulez me conduire en votre cabinet, je vous dirai là ce qui m'amène.

Sans répliquer, l'Italien se mit à marcher fébrilement à travers les longues galeries et les étroits couloirs, suivi de près par Landry, vacillant sur ses jambes, qu'un léger tremblement agitait.

— Parle, dit enfin Orsini, après avoir soigneusement verrouillé les portes de son appartement; est-ce un malheur qui me frappe? est-ce un danger qui me menace?

Ce disant, il fixait sur le cabaretier un œil inquiet.

— L'un et l'autre, monseigneur, balbutia le patron du *Chat-qui-Pesche.*

Le conseiller de Marguerite de Bourgogne tressaillit; mais se raidissant contre son émotion.

— En ce cas, fit-il avec un calme apparent, commence par me parler du malheur.

Landry fit la grimace.

— Les deux choses se tiennent, monseigneur, et je ne puis les séparer. Je viens vous apprendre qu'un complot est ourdi contre vous

Un sourire de mépris passa sur les lèvres minces du mire.

— *Per Baccho!* murmura-t-il, j'ai négligé de les compter, mais, autant que ma mémoire peut me servir, je crois bien que ce nouveau complot est le cinquantième, depuis que j'ai l'honneur de gouverner ce beau royaume de France.

— Mais celui dont je veux vous parler aujourd'hui est de nature toute particulière, et...

— Allons! fit l'Italien avec impatience, pas tant de circonlocutions, de quoi s'agit-il?

— Eh bien, monseigneur, il paraîtrait que votre ami Guillaume Feutrier vous trahit.

— Peuh! en quoi peut-il me trahir? Me crois-tu donc assez niais pour m'aller confesser à ce papelard hypocrite et menteur?

— Ce n'est pas ainsi que je l'entends; je veux dire qu'il trahit l'amitié dont vous vouliez l'honorer en servant d'instrument à la reine pour lutter contre vous.

— La reine! répéta Orsini pensif; aurais-tu appris quelque chose d'intéressant à ce sujet?

— On m'a raconté comme ça que madame Marguerite en avait assez d'être conduite par vous comme une escholière et que, lasse de votre domination, elle songeait à vous rogner les griffes, qu'à son avis vous avez trop longues.

Orsini eut un petit ricanement.

— Et, demanda-t-il d'un ton moqueur, c'est sur le concours de Guillaume Feutrier qu'elle compte pour mener à bien cette belle



Il tomba raide sur le plancher. (Page 651.)

besogne? Je me demande à quoi il peut lui être bon, sinon à attirer les bénédictions divines sur un si beau plan.

— Eh! monseigneur, insinua Landry, j'ai ouï dire que l'homme le plus fort avait toujours un côté faible par lequel il est facile de le prendre.

L'Italien hocha la tête.

— Ainsi, poursuivit le tavernier, pour employer une comparaison, je me suis laissé dire que lorsque les bateleurs veulent s'emparer d'une de ces bêtes fauves qu'ils exhibent les jours de fête, ils enlèvent d'abord un petit, qui leur sert d'appât, afin d'attirer la bête dans le piège qui lui est tendu.

Landry se tut, pensant en avoir dit assez pour amener Orsini à deviner tout seul la triste nouvelle.

Un moment, l'Italien demeura immobile, réfléchissant aux paroles qu'il venait d'entendre, mais dont il ne pouvait bien exactement définir le sens.

Soudain, la lumière se fit dans son esprit, et, comprenant l'allusion, il saisit brutalement Landry par sa cape.

— Sang du Christ! gronda-t-il en le secouant sans que l'autre songeât à se défendre, voudrais-tu me faire comprendre qu'au besoin Alix pourrait servir d'otage à la reine pour l'assurer de ma soumission.

D'un signe de tête, le cabaretier indiqua qu'effectivement c'était là son avis.

— Ah! si dame Marguerite se pouvait douter, en effet, que demoiselle Alix, nièce du cabaretier Landry, est la fille de cet Orsini détesté et qu'elle voudrait réduire en sa puissance, il est certain que son premier mouvement, et elle aurait raison, serait de s'emparer de l'enfant.

Il avait abandonné Landry et marchait à grands pas par la pièce, monologuant tout haut, sans souci de la présence de cet homme.

— *Per Baccho!* ce serait en effet un beau coup. Ah! Marguerite de Bourgogne tenant dans ses griffes Alix, c'en serait fait de moi. Il est vrai que peut-être me serait-il facile, à moi aussi, de lui servir un plat de la même façon, quoique cependant.... Mais que vais-je me forger de semblables idées?... Alix est en sûreté, et nul ne s'aviserait de découvrir, dans la nièce d'un pauvre cabaretier, la fille du puissant conseiller Orsini.

Il poussa un petit rire et, s'arrêtant devant Landry consterné de voir que son apologue n'avait servi de rien:

— Allons ! mon gaillard, fit-il gaiement, tu m'es venu troubler bien mal à propos, car ce matin, je suis de joyeuse humeur; cependant, je te pardonne en faveur de la bonne intention et veux même te faire participer à mon bonheur.

Il fit mine de fouiller dans son escarcelle ; mais le cabaretier arrêta ce mouvement de générosité.

— Monseigneur, dit-il en prenant enfin son courage à deux mains, en arrivant je vous ai dit que je venais vous prévenir d'un danger et vous annoncer un malheur ; le danger, c'est la décision prise par la reine de vous perdre ; le malheur....

— Qu'y a-t-il ? qu'y a-t-il ? cria deux fois d'une voix terrible l'Italien dont le visage devint blême.

Landry, épouvanté, tomba à genoux.

— Monseigneur, monseigneur, balbutia-t-il, tuez-moi, vous aurez raison ; quoique cependant, je vous le jure, je ne sois pas coupable et qu'il n'y ait pas de ma faute....

— Alix !... rugit Orsini ; malade ?... Morte peut-être?...

— Non, monseigneur, enlevée !

L'Italien poussa un cri de douleur et de rage.

Il leva les bras comme pour frapper le cabaretier incliné devant lui. Puis, tout à coup, un flot de sang empourpra son visage, ses lèvres se contractèrent, ses yeux s'ouvrirent démesurément ; d'un geste inconscient il porta les mains à sa gorge et, dans un râle, il tomba raide sur le plancher.

Le cabaretier prit dans ses bras le corps inanimé de l'Italien et l'étendit sur un lit de repos qui s'allongeait dans un coin.

Puis, relevant la manche de bure du moribond, il tira sa dague et lui fit dans le bras, à l'endroit de la saignée, une forte incision.

Le sang coula d'abord noir ; mais, à mesure qu'il coulait, il jaillit plus clair et avec plus de force.

Peu à peu, Orsini ouvrit les yeux, reprenant possession de lui-même, tandis qu'insensiblement ses traits recouvraient leur aspect ordinaire, et son teint sa pâleur primitive.

D'un signe, il ordonna à Landry d'arrêter le sang dont la perte maintenant l'aurait affaibli en pure perte.

Cela fait, il appela le cabaretier tout près de lui.

— Ainsi donc, balbutia-t-il d'une voix tremblante, Alix a été enlevée?

— Oui, monseigneur.

— Quand?

— Cette nuit.

Et Landry raconta comment il s'était aperçu de la disparition de la jeune fille, par quel stratagème il avait été mis dans l'impossibilité de s'opposer à cet enlèvement et pourquoi ses soupçons se portaient sur Guillaume Feutrier.

Il n'eut garde, bien entendu, de parler de Buridan, non plus que de dire à quel sentiment le diacre avait obéi en enlevant la jeune fille.

Car, en cela il se sentait fautif, et Orsini eût pu avec juste raison faire retomber sur lui une partie de la responsabilité de cet événement.

— Alix! Alix! murmura l'Italien dont un sanglot déchira la gorge, tandis que lentement deux grosses larmes roulaient le long de ses joues.

Ému malgré lui par cette douleur muette, le tavernier cherchait en son esprit quelle consolation il pourrait bien inventer pour rendre au mire un peu de courage et d'espoir.

— Mais, fit tout à coup Orsini, en fixant sur Landry des regards pleins de défiance, comment la reine a-t-elle pu apprendre qu'Alix était ma fille?

Cette question surprit fort le patron du *Chat-qui-Pesche*; il n'avait point encore réfléchi à cela, autrement il eût lui-même demandé cette explication à Buridan, lorsque celui-ci lui avait suggéré l'idée du complot.

Très embarrassé, il ne savait que répondre, et son trouble augmenta quand il lut dans les yeux de l'Italien quel soupçon subit venait d'envahir son esprit.

— Eh bien! tu ne dis mot, grommela Orsini.

— En effet, balbutia le tavernier, votre question me prend à l'improviste.

Et il ajouta avec vivacité :

— J'aime à croire que vous ne m'accusez pas d'avoir révélé à ce

diacre maudit le secret que vous m'aviez confié; car jusqu'à présent vous n'avez eu qu'à vous louer de mes services.

— On est fidèle jusqu'au jour où l'on trahit, répliqua durement l'Italien.

Puis il s'écria en serrant les poings :

— *Per Baccho!* je saurai la vérité, et s'il y a dans tout cela l'ombre d'une indiscrétion de ta part, je jure Dieu que ta peau toute entière ne sera pas suffisante pour venger l'outrage fait à ma fille... Pauvre enfant !... elle est entre les mains de ce misérable.

Il réfléchit un moment.

— Si, cependant, c'est bien sur les ordres de la reine que ce moine l'a enlevée, elle n'a rien à craindre momentanément... un otage est chose précieuse et pour la conservation de laquelle on ne saurait prendre trop de précautions... J'ai donc le temps d'aviser au moyen de la délivrer, soit par violence, soit par ruse... l'important serait de savoir où elle a été transportée.

Landry saisit cette occasion de protester de son dévouement à la personne du mire et de sa fille.

— C'est chose que l'on peut arriver à connaître, Monseigneur, fit-il avec humilité; déjà quelques-uns de mes bons amis s'occupent de rechercher les complices du moine et, une fois sur la piste, eux et moi le suivrons, dût-elle nous mener au bout du monde.

L'œil de l'Italien devint moins dur, et, d'une voix adoucie :

— Penses-tu réussir ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas encore, mais en tous cas, soyez certain que j'emploierai tous mes efforts ; car, moi aussi, je l'aimais, cette enfant ; j'étais accoutumé à elle ; et puis, elle était si gentille, si mignonne...

Ce disant, du revers de sa main il fit mine d'essuyer une larme perlant au bord de sa paupière.

— Et les gens que tu vas employer, sont-ils des gens déterminés, résolus à tout?

— N'ayez aucune crainte à cet égard, jamais dagues et épées n'auront été manœuvrées d'aussi grand cœur par des bras aussi vaillants.

Et, malgré son trouble, le cabaretier eut un léger sourire à la pensée de voir cette chose étrange : Buridan partant en guerre pour délivrer la fille de son mortel ennemi.

Il est vrai qu'aux yeux de Buridan, Alix était surtout la maîtresse de Jehan ; du moins, c'est ainsi que Landry envisageait la situation ; peut-être eût-il été effrayé s'il avait pu savoir ce qui se passait en l'âme du capitaine et comprendre que, s'il cherchait à retrouver la jeune fille, c'était précisément parce qu'elle était la fille du mire.

— Surtout, fit l'Italien, que rien ne soit ménagé en cette aventure ; si tu as besoin d'argent, dis-le moi hardiment ; je viderais, au besoin, les coffres de l'État si les trésors qu'ils contiennent devaient me faire revoir mon Alix bien-aimée.

— Par Satan ! Monseigneur, riposta Landry, vous parlez d'or ; car j'ai bien quelque pécule, mais je crains qu'il ne soit un peu mince pour subvenir aux frais de l'expédition.

L'Italien lui tendit alors la clé du fameux coffre dans lequel, à plusieurs reprises déjà, il avait puisé et dans lequel, tout dernièrement encore, il avait pris de quoi récompenser Guillaume Feutrier de l'emprisonnement d'Orly.

A la vue des monnaies d'or et d'argent qui flambaient, des pierreries qui étincelaient, le cabaretier sentit ses yeux papilloter et un vertige troublant s'emparer de lui.

Comme un éclair, l'idée du vol traversa l'esprit de l'ancien routier.

Mais ces longues années, qu'il venait de passer dans le calme, l'avaient complètement amolli, et puis, pour s'emparer de toutes ces richesses, il lui eût fallu commettre un crime, et, maintenant, le sang lui répugnait.

Il poussa cependant un énorme soupir en refermant le coffre après en avoir pris, sur les indications d'Orsini, un sac de grosseur respectable qu'il fit disparaître dans son surcot.

— N'as-tu plus besoin de rien ? demanda l'Italien.

— Je vous prierai de me donner un laissez-passer pour moi et mes compagnons, fit le cabaretier qui pensa tout à coup que des

ordres pourraient bien avoir été donnés par la reine pour appréhender au corps le capitaine Buridan.

Et il ajouta, de crainte que cette demande ne surprît Orsini :

– Peut-être les archers de garde à la porte par laquelle nous sortirons de la ville s'aviseraient-ils de concevoir quelques soupçons à la vue d'une troupe d'hommes équipés et harnachés en guerre.

Cette observation parut fort judicieuse à l'Italien qui, avec l'aide du tavernier, se traîna jusqu'à sa table de travail.

Là, il libella, tant bien que mal, un parchemin sur lequel il apposa le sceau royal et qu'il tendit ensuite à Landry.

— Maintenant, va, lui dit-il, ne perds pas de temps pour entrer en campagne ; n'épargne ni peines ni soins ; de mon côté, je ne resterai pas inactif, sois-en sûr, et je concourrai de toutes mes forces à recouvrer ma chère Alix. Quant à ceux qui ont organisé ce complot, fussent-ils, comme tu me l'affirmes, la reine elle-même et son confesseur d'enfer, fussent-ils tout autres, ils me paieront cher les angoisses par lesquelles ils me font passer... Ah ! une dernière recommandation : continue à jouer ton rôle, c'est-à-dire affirme bien haut que tu vas te mettre à la recherche de ta nièce. Moi-même vais aller voir la reine et ne lui parlerai de rien, pour voir sur quel terrain elle se va placer. Sur ce, nous n'avons plus rien à nous conter ; toute minute passée à discourir peut être plus utilement employée à agir.

Landry, à peine sorti du palais, se mit à danser comme un fou ; quand nous disons danser, c'est peut-être quelque peu exagéré de notre part, car le ventre du tavernier s'opposait à des mouvements aussi désordonnés ; non, la vérité est qu'il se trémoussa allègrement sur ses deux jambes, tellement sa joie était grande de voir terminé d'aussi agréable façon cette terrible entrevue avec le père d'Alix.

Puis, voyant que ses extravagances attiraient sur lui l'attention des passants, il réprima ses manifestations extérieures et prit d'un pas rapide le chemin du *Chat-qui-Pesche*. Il s'agissait maintenant de fermer son cabaret et de se mettre en campagne.

CHAPITRE XLII

Déclaration de guerre.

C'était un rude jouteur qu'Orsini.

Un moment abattu par la nouvelle doublement terrible pour lui que venait de lui annoncer Landry, il n'avait pas tardé à recouvrer tout son sang-froid et lorsque le cabaretier le laissa seul, il avait déjà, dans son esprit, élaboré tout un plan de bataille.

L'important pour lui était de ne rien changer dans son attitude, de simuler la plus parfaite ignorance, et surtout la plus complète indifférence à l'égard des événements qui l'affectaient si profondément.

En habile tacticien, il savait que dans un combat, la victoire est la plupart du temps pour celui qui sait froidement attendre que l'ennemi se découvre.

Or, quelque politique que fût la reine, elle avait, en présence d'un adversaire tel qu'Orsini, un grand désavantage : elle était femme, c'est-à-dire douée d'un organisme nerveux la rendant impropre à cette lutte d'inertie et d'expectative dans laquelle au contraire l'Italien triomphait ; il y avait donc beaucoup à parier pour que Marguerite de Bourgogne ne pût résister au plaisir de torturer le plus tôt possible son conseiller intime, en lui apprenant le malheur survenu à sa fille.

Si les choses se passaient ainsi, peut-être n'y avait-il pas lieu de désespérer de remporter une victoire définitive.

Ragaillardi par cette pensée, Orsini releva sa manche, mit sur son bras un pansement à peu près régulier, et frappant sur un timbre :

— Mon mignon, fit-il au page qui se présenta, prête-moi ton épaule jusqu'à l'appartement du roi, je suis quelque peu souffrant et ne saurais me passer de ton aide.

Quelques instants après, l'Italien faisait son entrée dans la



Le roi, encore au lit, enfoui sous les couvertures, écoutait Marguerite de Bourgogne. (Page 657.)

chambre à coucher où, tous les matins, Louis X s'entretenait avec la reine et son confident intime des affaires du royaume.

C'était là ce qu'on appelait à la cour le petit conseil.

Le roi, encore au lit, enfoui sous les couvertures, écoutait, les yeux demi-clos, Marguerite de Bourgogne qui, debout à son che-

vet, paraissait en proie à une profonde irritation, faisant de grands gestes et parlant d'une voix aigre et saccadée.

Sans se préoccuper de la présence d'Orsini, elle continua :

— Que vous dirai-je de plus, sire? si véritablement vous avez la tête trop affaiblie par les soins du gouvernement et les soucis du pouvoir, allez vous reposer en quelque couvent, et confiez-moi la régence du royaume.

A cette proposition pleine d'ironie, le roi fronça légèrement le sourcil.

— Les lois s'opposent, Madame, à ce que le sceptre de France tombe en quenouille.

— Pâques Dieu! riposta la reine, ferait-il pas mieux en quenouille qu'en marotte.

— Si dérangée que soit ma pauvre cervelle, selon vous du moins, vous me permettrez cependant de la croire assez bien équilibrée pour m'occuper quelque temps encore du bonheur de mes sujets.

— Vous ne nierez pourtant pas que vous ne perdiez la mémoire de jour en jour.

Un sourire éclaira le visage de Louis X.

— C'est fort singulier et c'est à vous, en qualité de mire, que je soumets ce cas, — fit-il en s'adressant à Orsini ; — je perds la mémoire ; je ne voudrais point le nier, puisque madame Marguerite l'affirme. Or, comment se fait-il que je ne me souviens point avoir signé un ordre d'arrestation concernant un certain capitaine Buridan, parait-il ; et que je me rappelle parfaitement, il y a plus d'un mois de cela, avoir promis à messire Gaulthier d'Aulnay, de punir les assassins de son frère, mon pauvre Philippe.

Ces paroles étaient tellement inattendues, que la reine ne put retenir un geste de surprise.

L'Italien, plus maître de lui, ne bougea pas, mais, répondit avec calme :

— Croyez bien, sire, que depuis l'assassinat mystérieux de votre capitaine des gardes, je n'ai point un seul jour perdu cette affaire de vue ; mais plus j'avance dans l'instruction secrète à laquelle je me livre, plus je me trouve en présence de faits tellement odieux,

tellement épouvantables, que force m'est de réserver mon opinion jusqu'à ce que je découvre une preuve indéniable, irrécusable et qui confonde sans retour les coupables.

Le roi s'était légèrement soulevé sur son coude, appuyant dans la paume de sa main, son menton maigre et pointu comme celui d'une chèvre, considérant Orsini de ses yeux clignottants, aux paupières mobiles, bordées de cils roux et fort rares.

Quant à Marguerite, sans bien définir le but visé par l'Italien, elle pressentait dans les paroles qu'il venait de prononcer, comme une vague menace à son adresse, et elle demeura convaincue que pour prendre à son égard une semblable attitude, il fallait qu'il ignorât encore l'enlèvement de sa fille.

Et elle éprouva une joie féroce à la pensée qu'elle serait la première à lui annoncer cette nouvelle.

— Ainsi donc, murmura le roi, vous pensez, messire Orsini, pouvoir bientôt me mettre à même de punir les meurtriers de mon capitaine des gardes.

— Ai-je dit bientôt, sire? je ne pense pas; car, pour le moment, il m'est impossible de prévoir l'époque à laquelle les événements seront assez mûrs pour que la situation se dénoue d'elle-même.

Louis X fit une moue de désappointement.

— Mais, reprit l'Italien, n'avez-vous point tout à l'heure prononcé le nom du capitaine Buridan?

— Parfaitement, si; le connaîtriez-vous?

— J'en ai quelque peu entendu parler.

— Cet homme est un traître, fit la reine en prenant la parole; il appartient à une ligue d'étrangers ayant pour but de faire passer le sceptre de France entre les mains de l'Angleterre; il y a contre lui des preuves tellement palpables de sa trahison, que le roi, sur ma demande, avait signé l'ordre de l'arrêter.

Orsini eut un geste d'approbation; les vagues paroles prononcées par Orly dans la matinée lui revenaient à la mémoire, et il pressentait que Buridan était un homme dangereux, dont la véritable place était au Grand-Chastelet, sous force verrous et serrures.

— Est-il arrêté? demanda vivement l'Italien.

— C'est mon capitaine des gardes que j'avais chargé de cette

mission, répondit Marguerite ; mais malgré toutes les précautions prises, il faut croire que cet homme est un protégé de l'enfer, car il a réussi à s'échapper.

— C'est chose fort désagréable, riposta Orsini, car de mon côté, par certaines révélations qu'a faites avant de mourir un prisonnier de la Tournelle, j'ai acquis la certitude que ce Buridan était effectivement à la solde de l'Angleterre. Aussi je crois qu'il ne faudrait négliger aucune mesure, dans le but de vous assurer de sa personne.

Marguerite de Bourgogne était au comble de la surprise ; ne sachant pas en effet quels motifs son conseiller intime avait de redouter Buridan, elle se demandait dans quel intérêt il jouait dans son jeu à elle.

Néanmoins, s'adressant à lui directement :

— Vous approuveriez donc, dit-elle, ce que je demandais au roi lors de votre entrée.

— Et de quoi s'agissait-il ?

— Il s'agissait de faire fermer les portes de Paris jusqu'à ce qu'on eût mis la main sur ce fameux capitaine.

Orsini ne put retenir un mouvement de dépit, car il songeait à Landry et à son compagnon qu'un ordre de cette nature pouvait empêcher de partir de suite à la poursuite des ravisseurs d'Alix.

Il fit cependant bonne contenance.

— Ne pensez-vous pas, demanda-t-il, que cette mesure arriverait un peu tard et que le capitaine chevauche déjà sur la grand route ?

— Non, répliqua Marguerite, car j'ai fait surveiller toutes les portes, et jusqu'à cette heure j'ai la conviction que l'homme dont nous parlons n'a point quitté Paris.

L'Italien réfléchissait, cherchant dans sa cervelle par quel moyen il pourrait bien engager la reine à renoncer d'elle-même à son projet.

— Dans ces conditions-là, dit-il d'un air dégagé, il y a, je crois, intérêt à agir ainsi que vous le proposez ; peut-être arrivera-t-on encore à temps pour empêcher qui que ce soit de sortir de la ville.

A dessein il appuya sur ces derniers mots.

Marguerite, surprise, le regarda, cherchant à lire sur son visage si cette intonation était due au hasard, ou, si dans l'esprit de son confident, cette phrase avait une portée.

Mais pas un muscle n'avait bougé dans la figure de l'Italien qui, insoucieusement, enroulait autour de ses doigts la cordelière de son escarcelle.

Mais le but d'Orsini était atteint, car la reine pensa à Guillaume Feutrier qui, par une raison ou une autre, n'avait peut-être pas pu encore s'éloigner de la capitale, et dont le plan se trouverait renversé par l'ordre qu'elle se proposait de donner.

Du coin de l'œil, Orsini la surveillait.

Il pressentit le revirement qui venait de s'opérer dans les intentions de la reine, et il poussa un léger soupir de satisfaction.

Leur attention fut soudain détournée par un bruit léger qui venait du côté du lit.

Louis X, pendant ce court entretien, s'était assoupi, et de ses lèvres entr'ouvertes s'échappait un souffle qui allant grandissant d'intensité, ne devait pas tarder à dégénérer en ronflements.

La reine eut un sourire de pitié méprisante, et haussant les épaules :

— Le roi est accablé par le souci des affaires du royaume ; ne troublons pas son sommeil.

Et elle sortit de l'appartement sur la pointe du pied, faisant signe à l'Italien de la suivre.

Une fois dans son boudoir, elle ne put se contenir plus longtemps, et éclata :

— Si ce Buridan, exclama-t-elle, nous échappe encore, nous sommes perdus.

Orsini la regarda froidement ; cette nouvelle qui l'eût certainement ému quelques heures plus tôt, le laissait calme.

— Eh bien ! gronda-t-elle, on dirait que vous n'avez pas entendu ?

— Pardonnez-moi, Madame, répliqua-t-il fort tranquillement ; j'ai entendu, mais je n'ai pas compris et j'attends que vous vous expliquiez.

Marguerite alors, en phrases entrecoupées, hachées par la colère et l'inquiétude, narra à son confident le rendez-vous auquel l'avait conviée Buridan, le moyen employé par elle pour se soustraire à la domination de cet homme, et l'ordre d'arrestation qu'elle avait fait signer au roi pour mettre enfin la main sur ce capitaine maudit.

— Gaulthier ne l'a pu rencontrer nulle part, dit-elle en manière de conclusion ; qu'allons nous faire?

— Il est un peu tard pour me poser cette question, Madame, répondit Orsini en fixant sur la reine un regard sceptique et railleur; ce n'est point en ce moment, mais ce matin même qu'il me fallait faire cette question, et me mettre au courant de la situation.

— Ce matin ou maintenant ! qu'importe?

— Il importe si bien, que si vous m'aviez demandé conseil avant d'envoyer votre capitaine des gardes arrêter le sire Buridan, je vous eusse empêché de commettre une irréparable bêtise.

— Vous vous oubliez, maître, ce me semble, riposta Marguerite avec hauteur.

— Eh ! *per Baccho!* Madame, nous n'en sommes point à nous faire des compliments, je suppose. Il serait inutile d'avoir derrière soi vingt ans de complicité dans le crime, si l'on ne pouvait entre soi avoir son franc parler. Donc je dis et je répète que votre tentative de ce matin est une bêtise.

Marguerite eut un mauvais sourire; elle fut sur le point de répondre à la rudesse insolente de l'Italien, en amenant la conversation sur Guillaume Feutrier et sur demoiselle Alix

Mais elle résolut de se contenir jusqu'à ce que son conseiller lui eût donné son avis sur la situation.

— La vengeance, il est vrai, a du bon, mais elle doit passer après les choses sérieuses.

— Voilà un mot, dit-elle, qui demande à être prouvé.

— Trouvez-vous donc, répondit-il, que le nombre de nos ennemis n'est point assez considérable pour que, de gaîté de cœur, vous l'augmentiez encore. Comment! voilà un homme, dangereux entre tous, car il est fort de sa seule force personnelle et de son indépendance ; le hasard met au pouvoir de cet homme un secret

dont dépendent votre puissance et votre vie, et, au lieu de vous en faire un allié, vous l'attaquez et le forcez à vous combattre.

— Mais ne m'avait-il point attaquée, lui le premier?

— Point; n'avez-vous donc pas compris que ce Buridan est un ambitieux auquel la vaine gloire des champs de bataille ne suffit plus, et que la perspective d'un emploi à votre cour eût mis a votre dévotion.

Marguerite jeta sur l'Italien un regard étrange.

— Je n'avais pas attendu vos lumières pour lire dans l'âme de cet homme, répliqua-t-elle; il était du reste fort inutile que je devinasse ce que lui-même m'a exposé fort clairement; oui, c'est un ambitieux, mais non pas un ambitieux de bas étage qu'un emploi eût satisfait. Non, cet homme a de grands appétits, maître Orsini, et voici qui vous en donnera une idée: il m'a proposé de me rendre ce billet de Guidomare contre deux parchemins signés du roi: le premier lui ordonnant de vous arrêter et de vous mener à Montfaucon; le second, le nommant premier ministre, et lui donnant votre puissance et vos richesses.

L'Italien eût un léger tressaillement.

— *Per Baccho!* ricana-t-il, le drôle a les dents longues! Croit-il donc qu'on arrive où je suis sans bien des labeurs et bien des combats?

Et il ajouta d'un ton amer:

— Croit-il surtout qu'on s'y maintienne sans abandonner aux mains de ses ennemis des lambeaux de sa chair et de son cœur.

— Que pensez-vous de l'ambition du capitaine Buridan, demanda Marguerite railleuse? êtes-vous toujours d'avis que j'eusse dû m'engager à le satisfaire.

— Assurément, Madame, répliqua tranquillement Orsini, cela eût mieux valu que de tenter, sans y réussir, de le faire arrêter.

— Eh! Pâques-Dieu, s'écria la reine, quand j'eusse posé sur sa tête la couronne de mon époux cela m'aurait-il débarrassée de sa domination?

— Vous aviez cependant un moyen tout simple pour cela.

— Lequel?

— Une explication entre le sire Gaulthier d'Aulnay et lui... ce

ne serait, du reste, pas la première fois qu'un amant vous rendrait semblable service.

La reine eut un geste de colère.

— Nierez-vous que, Gaulthier ne pouvant rendre à Buridan le parchemin que celui-ci lui avait confié, la situation ne se fût dénouée par force coups de dagues et d'épées? peut-être le sort des armes vous eût-il été favorable, mais en admettant le contraire, vous ne vous aliéniez pas le capitaine Buridan.

— Mais, dans ce cas, objecta Marguerite avec vivacité; mon Gaulthier eût succombé!

— Sang du Christ! s'écria l'Italien, votre ardeur amoureuse ne se calmera-t-elle donc jamais, Madame? A votre âge, cependant, il serait grand temps de ne plus compromettre votre sécurité par des intrigues de jeune fille.

La reine pinça les lèvres.

— En tous cas, répliqua-t-elle à voix basse, mes intrigues de jeune fille n'ont laissé derrière elles aucune trace; il n'en est pas de même de vos intrigues de jeunesse, mon maître.

— Nous y voilà, pensa Orsini.

Puis tout haut, il demanda du ton le plus naturel qu'il lui fut possible de prendre.

— Qu'entendez-vous par là, Madame?

Marguerite, frémissante, les dents serrées, s'avança vers lui.

— J'entends, gronda-t-elle, j'entends que c'en est assez depuis si longtemps que cela dure; j'ai décidé que la domination dans laquelle tu me tiens, que les humiliations dont tu m'abreuves, aient une fin. Tu m'as courbé la tête sous ta griffe, depuis vingt ans... depuis vingt ans, pour mieux me tenir, tu m'as fait ta complice, croyant que nos mains trempées dans le sang de nos victimes communes, ne pourraient jamais se désunir! Eh! bien! tu t'es trompé; je relève la tête, me souvenant que c'est moi la reine, et que tu n'es que mon sujet.

Le front haut, les yeux fixés fièrement sur la reine, les bras croisés sur la poitrine, Orsini écoutait dans une attitude de défi:

— Ah! Italien maudit! tu n'as pas su comprendre ce qu'il y avait de rancune sous mes sourires et de haine dans la douceur



Et, demi-pâmée, suppliante, elle tomba à genoux devant son ennemi.
(Page 669.)

de mes paroles ! Mais il faut que l'ambition dont tu es dévoré t'ait bien obscurci l'esprit pour que tu aies pu croire que moi, Marguerite de Bourgogne, serais impunément ravalée au rang d'une servante. Car, pour toi, ai-je été, depuis vingt ans, autre chose que l'instrument docile avec lequel tu as bâti ta fortune. Et tu pensais

peut-être que cela durerait ainsi jusqu'au moment où il plairait à Satan de reprendre ton âme de démon.

Elle eut un ricanement terrible.

— Non ! Orsini ! c'en est fait de ton pouvoir sur moi ; j'ai attendu longtemps, malgré ma rage ; mais tu vois, j'ai su profiter de tes leçons, j'ai dissimulé, j'ai patienté jusqu'au jour où le triomphe m'a paru certain. Ce jour est arrivé.

Calme et froid, Orsini demanda :

— Pourrai-je tout au moins savoir, Madame, sur quoi vous vous basez, pour déchirer ainsi avec autant d'assurance le traité d'alliance que nous avons conclu ensemble ?

Marguerite eut un sourire satanique.

— Tu parlais tout à l'heure de mes intrigues de jeunesse, dit-elle ; je t'ai répondu en te parlant des tiennes... ne devines-tu rien, ton sang ne se fige-t-il pas dans tes veines, ton cœur ne s'arrête-t-il pas dans ta poitrine?

La reine mit dans ces paroles un tel accent de haine et de férocité qu'un moment Orsini eut comme le pressentiment que sa fille était égorgée.

Mais un raisonnement rapide lui démontra l'insanité d'un semblable soupçon ; quel otage, en effet, eût pu être pour la reine le cadavre d'Alix?

Il reconquit donc son sang-froid, et répliqua simplement, même avec une pointe de raillerie :

— Non, Madame, mon sang circule librement, mon cœur bat comme à son ordinaire, mais, je ne vous en serais pas moins reconnaissant de me dire à quoi, dans votre pensée, devaient être attribués les phénomènes que vous m'avez décrits.

— Pâques Dieu ! s'écria rageusement la reine, tu railles, Orsini ? Eh bien ! tu vas pleurer maintenant ! sache donc que ta fille chérie, ton Alix bien-aimée dont tu m'avais si soigneusement caché l'existence, ta fille, entends-tu bien, ta fille est en mon pouvoir.

L'Italien la regardait toujours, se taisant.

Ce calme incompréhensible exaspéra la reine.

— N'as-tu donc pas compris, rugit-elle, que ta fille allait me servir d'otage et me garantir ta soumission ?

— Rien de votre part ne m'étonne, Madame, repliqua Orsini avec calme; ayant fait égorger vos enfants, il ne me surprend pas que vous fassiez égorger ceux des autres.

— Eh quoi! exclama-t-elle, ne l'aimes-tu donc pas, ton Alix, que tu ne t'émeuves point davantage?

— Pardon, Madame, votre confesseur ne vous a pas menti, s'il vous a affirmé que j'avais pour ma fille un amour sauvage, féroce, tel que les fauves en ont pour leurs petits; mais la chose est faite; ne pouvant l'empêcher, je cherche les moyens de vous empêcher d'en tirer nul profit. Quant à m'émouvoir, peut-être l'aurais-je fait, si votre nouvelle m'avait surpris; mais je savais déjà que ma fille était enlevée.

— Mais elle est entre mes mains, entends-tu ? entre les mains de ton ennemie.

— Vous êtes trop intelligente pour commettre un crime inutile; autant ma fille vivante peut vous donner une supériorité sur moi, autant son cadavre me rend toute mon indépendance.

Marguerite se mordit les lèvres.

— Allons, dit-elle avec dépit, je vois que ta douleur n'est point tellement grande, que ta présence d'esprit ne demeure intacte; mais, puisque tu es si bien renseigné, tu dois savoir aussi qui a enlevé ta fille?

— Eh! sang du Christ! votre confesseur, ce moine que Satan étripe!

— Mais ce que tu ne sais pas, c'est qu'en agissant pour mon compte, ce cher Guillaume Feutrier agissait également pour le sien.

Orsini regardait la reine avec stupeur.

— Que voulez-vous dire? murmura-t-il.

— Hélas! fit-elle d'un accent apitoyé, plus nous allons et plus la religion se perd! qu'allons-nous devenir, juste Dieu, si les ministres du Seigneur laissent, eux aussi, leur cœur ouvert aux passions humaines.

Et après un silence!

— Je ne veux point te faire languir plus longtemps, ajouta-t-elle; sache donc que ce digne Guillaume Feutrier, ce saint

homme, fréquentait le cabaret du *Chat-qui-Pesche*, plus que ne l'exigeait peut-être ses fonctions de directeur spirituel de demoiselle Alix; si bien, qu'à force de la voir il en est tombé amoureux et...

Elle s'interrompit, tellement le visage du mire devint effrayant.

Lentement il s'avança vers elle, les bras étendus, les mains ouvertes agitant fébrilement ses longs doigts décharnés.

— Tu mens! gronda-t-il, les dents serrées, n'est-ce pas, dis moi que tu mens! car ce serait trop horrible à toi d'avoir livré cette enfant pure et sans tache à la passion de cette bête venimeuse. Non, Marguerite, tu n'as pas fait cela! Songe donc, elle est innocente, elle, et en toute justice, tu ne peux lui faire supporter la responsabilité de ce que tu me reproches... Que tu t'en sois emparée comme d'un otage pour me remettre sous ta domination, c'est de bonne guerre; mais tu n'as pas été assez lâche, assez vile, assez misérable pour livrer cet ange à ce démon.

Marguerite s'était redressée, l'œil brillant, la lèvre sarcastique, jouissant de la rage et du désespoir de son ennemi.

— Tu te trompes, Orsini, dit-elle froidement; j'ai été lâche, vile et misérable, car ta fille en ce moment court la grand'route en compagnie de Guillaume Fentrier; et sans doute, ce soir, quand il aura mis sa proie en lieu sûr, le moine fera-t-il connaître à la jeune Alix les félicités suprêmes de l'amour.

Elle éclata de rire :

— Pâques-Dieu! quel beau couple ce sera, et comme il me plairait de voir cette araignée visqueuse dévorer la mouche brillante! car il paraît, maître Italien, que cette enfant tient de son père et, autant que je m'en puis rappeler, tu étais dans ta jeunesse un cavalier fort bien tourné, et puis sa mère était également un beau brin de fille.

— Infâme! cria le mire avec un sanglot dans la voix! infâme! avais-tu donc besoin pour écraser le père, de torturer la fille?

— La vengeance est une bonne chose, répliqua Marguerite; et je me paye en ce moment de toutes les souffrances, de toutes les humiliations que tu m'as imposées depuis vingt ans.

— La vengeance! murmura Orsini ; c'est vrai, tu m'y fais songer, il reste la vengeance!

Et relevant la tête :

— Eh bien ! en ce cas, exclama-t-il, part à deux, Marguerite de Bourgogne! tu as voulu, dis-tu, te venger en quelques instants de vingt ans d'humiliations? moi, je veux en deux mots me venger de la torture morale que tu viens de m'imposer. Sens-tu quelquefois le remords te mordre au cœur, en pensant à tes enfants, tes deux fils que tu me donnas l'ordre d'égorger le lendemain de leur naissance?

La reine poussa un cri terrible; ses traits se bouleversèrent subitement tandis que ses yeux devenaient hagards comme si quelque horrible vision se fût soudain dressée là, devant elle.

— Tais-toi, gronda-t-elle d'une voix sourde, tais-toi ! Ne te souvient-il plus que je t'ai défendu de jamais aborder ce sujet.

— En sommes-nous donc encore à respecter les ordres que nous avons pu nous donner l'un à l'autre? demanda Orsini railleur.

Comme brisée, Marguerite était tombée sur un divan et s'était caché le visage dans les mains.

— Eh bien ! écoute, Marguerite, fit l'Italien à mi-voix, cet ordre que tu m'as donné, je ne l'ai pas exécuté.

La reine bondit et saisissant les mains d'Orsini.

— Que dis-tu, demanda-t-elle haletante, tu n'as point tué mes fils?

— Non.

— Ils vivent donc?

L'Italien hésita un moment; puis il répondit :

— Ils vivent.

Alors un revirement complet s'opéra dans l'attitude de Marguerite dont le cœur, soudainement envahi par le sentiment de la maternité, se remplit de joie.

Sa hauteur, sa fierté l'abandonnèrent; et demi-pâmée, suppliante, elle tomba à genoux devant son ennemi.

— Jure-moi, supplia-t-elle, jure-moi que tu ne me mens pas.

— Sur la tête de ma fille, je jure que j'ai dit la vérité, répliqua-t-il d'une voix sombre.

— Et... qu'en as-tu fait?

— Ils ont été élevés comme des gentilshommes.

— Mais alors tu ne les as pas perdus de vue, tu sais où ils sont, tu peux me mener près d'eux?

— Je ne les ai pas perdus de vue, je sais où ils sont, je puis vous mener près d'eux.

Vivement la reine se releva.

— Que tu es bon ! dit-elle, et comme je te récompenserai pour tout le bonheur que tu me donnes... Eh bien ! viens, partons.

— Où cela? demanda-t-il froidement.

— Voir mes enfants.

— *Per Baccho*! Madame, me prenez-vous pour un insensé? demanda d'une voix railleuse Orsini en se croisant les bras sur la poitrine, ou bien avez-vous perdu la tête? Comment! vous vous emparez de ma fille, vous la livrez aux bras d'un monstre et vous vous figurez que, pour vous remercier de cette épouvantable torture, je vais vous faire la plus grande joie qu'une mère puisse éprouver, c'est-à-dire vous rendre vos enfants.

— Ah ! bourreau ! s'écria Marguerite d'une voix sifflante, que prétends-tu donc?

L'Italien la regarda et dit en raillant :

— Bourreau! Vous m'appelez bourreau! et cependant ne viens-je pas de délivrer votre poitrine d'un poids que vous avez vainement essayé d'alléger dans vos orgies de la tour de Nesle! Nierez-vous que vous cherchiez dans les bras de vos amants d'un jour à fuir les blancs fantômes de vos enfants, assassinés par vous, qui vous poursuivent ici dans vos nuits d'insomnie. Je rends le calme à votre cœur, je rends le sommeil à vos nuits et vous m'appelez bourreau! Par quel nom vous appellerai-je donc, vous qui torturez l'innocent pour atteindre le coupable? Car si, en ce moment, je vous brise, vous, la mère, vos enfants du moins n'ont rien à craindre de moi.

Puis soudain la vision d'Alix au pouvoir du moine passa devant ses yeux.

— Oh ! ma fille, ma fille! murmura-t-il d'une voix brisée.

Tous deux se turent, accablés par leurs pensées désespérées.

— Écoutez, dit enfin Orsini, faisons un pacte que vous tiendrez comme je le tiendrai, car c'est la meilleure partie de nous-mêmes qui répond de notre loyauté ; rendez-moi ma fille et je vous rends vos enfants.

— Eh ! s'écria la reine avec rage, sais-je où elle est ta fille ? sais-je où ce moine maudit l'a emportée ?... Mais écoute, peut-être n'est-il pas loin encore, envoie des archers sur toutes les routes, je vais lui intimer l'ordre de revenir à l'instant.

— S'il l'aime, croyez-vous donc qu'il lâchera sa victime ?

Marguerite se tordit les mains.

— Que faire ? que faire ? murmura-t-elle.

— C'est à vous d'aviser, répliqua froidement l'Italien ; mais rappelez-vous que si, dans trois jours, Alix ne m'est point rendue, ou si quelque malheur lui est arrivé, je vous envoie ici, dans votre palais, les têtes de vos deux fils. Vous avez voulu un otage, Madame, moi j'en ai deux.

Et sans se soucier de Marguerite qui, frappée au cœur par ces paroles, venait de s'abattre sur le plancher, il sortit.

CHAPITRE XLIII

Dans lequel Orsini éprouve une grande déception et une grande joie.

Toute la journée, comme un fou, Orsini erra par la ville, dans l'espoir insensé que le hasard lui ferait trouver quelque trace de sa fille.

A la nuit tombante, le cerveau en feu, les jambes brisées, il regarda autour de lui pour reconnaître en quel endroit son caprice l'avait conduit.

Un tressaillement l'agita ; il était place du Trahoir et devant lui se balançait l'enseigne du *Cochon-d'Amour*.

La pensée d'Orly lui revint, et avec elle deux noms : Julienne et Buridan.

Cela fit diversion à sa tristesse ; il traversa la place, et après avoir rabattu son chaperon sur ses yeux, il entra dans le cabaret.

La salle, noyée dans la demi obscurité du crépuscule, était vide ; il s'assit en un coin et, à son appel, ce fut Gargouslier lui-même qui accourut.

A la vue de ce client d'aspect sinistre, le cabaretier fit un mouvement.

— Que vous servirai-je, messire? demanda-t-il avec déférence.

— Un pot de vin quelconque et certains renseignements dont j'ai besoin.

Au son de cette voix, les traits de Gargouslier se contractèrent légèrement ; il s'inclina et revint quelques instants après avec un broc et un gobelet.

Ayant posé le tout sur la table, il attendit que l'autre voulût bien l'interroger.

— Apporte un second gobelet et sieds-toi là, en face de moi, dit Orsini.

Puis, quand le patron du *Cochon-d'Amour* eut pris place à la table :

— Écoute, dit l'Italien, et réponds-moi en toute franchise ; inutile de te dire qui je suis ; tu m'as reconnu.

— C'est vrai, monseigneur.

— L'affaire dont je veux t'entretenir est grave ; d'un côté la corde si tu mens, de l'autre, de beaux écus d'or si tu me dis la vérité ; lequel des deux préfères-tu ?

— L'or, monseigneur.

— Au surplus, sache qu'avant même d'avoir dit un mot, tu cours le risque de passer à la torture.

Le cabaretier sursauta sur son escabelle.

— Tu es impliqué dans une tentative d'assassinat contre notre seigneur le roi.

Gargouslier blémit sous l'épaisse couche vermillonnée que ses multiples libations avaient étendues sur son visage.

— Moi ! balbutia-t-il, moi accusé d'avoir voulu assassiner !...

La gorge, serrée par l'émotion, coupa la fin de la phrase.

— Tu as reçu il y a quelques jours chez toi un étranger.



Orsini sentit un frisson glacial lui courir sur l'échine à la vue
de ce blanc fantôme. (Page 679.)

— Dam ! monseigneur, il en vient beaucoup.

— Point du genre de celui-là, répliqua Orsini.

— Par Satan ! s'écria Gargouslier, peut-être voulez-vous parler d'un gentilhomme du nom d'Orly?

— Précisément, répondit l'Italien.

— Il faut certainement qu'il lui soit arrivé malheur, continua le tavernier; car il est descendu ici, m'a retenu une chambre, est sorti deux heures après, et je ne l'ai plus revu.

Un éclair brilla sous la paupière abaissée de l'Italien.

— Ainsi, cet homme n'a pas menti en disant qu'il logeait chez toi?

— Vous savez-donc où il est? demanda Gargouslier sans répondre à la question d'Orsini.

Le mire sourit légèrement.

— Messire Orly est au Grand-Chastelet.

Gargouslier bondit de nouveau sur son siège.

— Que l'enfer me confonde! murmura-t-il, messire Orly au Chastelet! et pourquoi?

— Pour être venu à Paris dans l'horrible intention de mettre à mal notre bon roi Loys le dixième.

D'une main tremblante, le tavernier souleva son chaperon.

— Et, continua Orsini en surveillant Gargouslier du coin de l'œil, ce mécréant, soumis à la torture, a laissé entendre què tu étais un de ses complices.

— Moi! exclama l'autre avec effarement, moi! son complice! mais il en a menti par la gorge, mais... mais...

Son émotion était telle qu'il ne put ajouter rien de plus.

Pour se remettre, il entonna coup sur coup deux gobelets de vin.

Il asséna alors sur la table un formidable coup de poing qui fit trembler tout l'établissement.

— Par les cornes du diable! hurla-t-il, voilà un méchant garçon auquel je planterais avec grand plaisir quelques pouces de ma dague dans le ventre.

Orsini se tut un moment pour laisser à ce courroux le temps de s'apaiser.

— Ainsi donc, dit-il, cet Orly t'a pris une chambre?

— Oui, Monseigneur; une chambre que n'ai pas osé louer depuis, croyant toujours qu'il allait revenir; son cheval est à l'écurie, et dam! s'il en est comme vous venez de me le dire, j'ai bien envie de disposer de la chambre et de vendre le cheval.

— Et personne n'est entré dans ce logis? demanda l'Italien en fixant sur Gargouslier un regard perçant.

— Pas que je sache, répliqua le tavernier.

— Mène-m'y donc ; car peut-être y trouverai-je quelque preuve de l'horrible forfait qu'il méditait.

Ils se levèrent et allaient s'engager dans l'escalier, lorsque Orsini posa sa main sur le bras du tavernier.

— J'y songe; fit-il, cet Orly n'avait-il en ville aucun compagnon?

— Bien au contraire, Monseigneur ; il en avait un qui est peut-être bien du complot aussi, car il paraissait l'attendre avec une fière impatience.

Le mire dressa l'oreille.

— Et, ajouta Gargouslier, un homme qui à lui seul vaut toute une compagnie.

— En vérité, fit Orsini en jouant l'étonnement.

— Du reste, vous avez dû entendre prononcer son nom maintes fois par les gens de guerre ; il se nomme le capitaine Buridan.

L'Italien frémit d'aise en voyant qu'Orly, dans son ivresse, avait dit la vérité et que là haut, dans cette chambre, il allait trouver ce parchemin si précieux auquel Buridan attachait une si grande importance.

— Et cet Orly ne connaissait personne autre, demanda-t-il en songeant aux révélations du jeune homme sur Julienne.

En posant cette question, son cœur battait à rompre sa poitrine.

Gargouslier se tut un moment; en apparence il semblait chercher dans sa mémoire ; mais en réalité il hésitait sur la réponse à faire, tellement avait été étrange l'intonation du mire et tellement était grand son pressentiment à lui, Gargouslier, que l'Italien faisait allusion à dame Berthe.

Enfin il se décida et répondit avec candeur :

— Peut-être connaissait-il aussi les amis du capitaine Buridan, maître Jehan de Sarcelles et son compagnon Franc-Picard ?

Ce disant, il rougit légèrement.

Quelque passager qu'il eût été, le trouble du cabaretier ne passa pas inaperçu.

— Le drôle me cache quelque chose, pensa Orsini.

Puis tout haut :

— Allons, dit-il, conduis-moi à cette chambre; mais auparavant, allume une cire. la perquisition que je veux faire sera minutieuse et la nuit tombe rapidement.

Quelques instants après, l'Italien, introduit dans l'appartement d'Orly, congédiait Gargouslier en lui recommandant de fermer ses volets et de n'ouvrir à qui que ce fût.

— La justice du roi, ajouta le mire d'une voix sinistre, a besoin de n'être pas inquiétée ni troublée dans ses recherches; ainsi donc, si tu tiens à la vie, fais en sorte que personne ne pénètre céans.

Dès qu'il fut seul, Orsini, en proie à une soudaine émotion, demeura immobile et silencieux, songeant que, si Orly lui avait dit vrai, il se trouvait sous le même toit que Julienne et que, dans quelques instants peut-être, il allait la voir, la serrer dans ses bras, elle, après laquelle sa chair criait depuis de si longues années. Et, à cette pensée, tous ses membres frissonnaient d'un désir bestial.

— Sang du Christ! murmura-t-il en passant la main sur son front, un peu de patience, mon cœur; tu as attendu depuis si longtemps qu'un retard de quelques minutes ne peut te coûter beaucoup ; et puisque me voici dans la chambre de cet homme, songeons d'abord aux affaires et trouvons ce fameux parchemin.

Et il reprit ensuite tristement :

— Qui sait si, avec le secret de ce Buridan, je ne reconquerrai pas ma puissance sur la reine et ne la forcerai pas, par la terreur plus que par le désir de revoir ses enfants, à me faire rendre Alix par ce démon de moine...

Il eut un sanglot.

— O Alix ! Alix ! gémit-il.

Puis il ajouta, les poings serrés et menaçant d'invisibles ennemis :

— Ah! comme il faudra du sang pour effacer chacune des larmes que tu auras versées!

La révélation d'Orly concernant Buridan vint à nouveau s'emparer de son esprit et chasser la pensée de sa fille.

— *Per Baccho!* grommela-t-il, je ne sais pourquoi, mais j'en ai le pressentiment, le secret de cet homme ne doit pas être indifférent à Marguerite... Ah! s'il se pouvait que, par un miracle, Dieu eût mis entre les mains de ce capitaine quelque chose de la destinée de cette femme... Après tout! qu'y aurait-il d'étrange à cela?... Car, dans son ivresse, l'autre a prononcé un nom terrible pour elle... et pour moi aussi, il est vrai; mais moi, qu'importe?... Lyonnet!... S'ils pouvaient dans leurs courses à travers le monde, l'avoir connu, lui!... et ils l'ont connu, c'est certain, Orly du moins, puisqu'il a prononcé son nom... Si, comme tout le monde l'affirme, Lyonnet n'est plus, peut-être bien qu'avant de mourir il leur aura confié des parchemins importants, les chargeant de poursuivre, après lui, quelque mission terrible!... Ah! sang du Christ!... s'il en était ainsi, Marguerite, la partie serait trop belle et ma vengeance trop complète.

Tout en parlant ainsi, il s'était mis à genoux et, la cire penchée vers le sol, il examinait les dalles avec précaution, les tâtant, les palpant, les frappant légèrement du pommeau de sa dague, pour voir si par hasard le son ne trahirait pas le secret que l'une d'elles recelait.

Soudain il se rappela, avec une lucidité d'esprit merveilleuse, les chiffres prononcés par Orly dans son délire.

— *Per Baccho!* grommela-t-il, que n'ai-je pensé à cela plutôt? c'est là en effet la clé du mystère.

Aussitôt, partant de la porte, il se mit à compter les dalles jusqu'au nombre quinze, et de même jusqu'à vingt et un, d'un mur à l'autre.

Alors, il s'arrêta, et avec l'aide de sa dague, descella la dalle; mais il ne fut pas long à constater qu'il s'était trompé, et que cette dalle n'avait pas été touchée depuis des années.

Il recommença l'opération en sens inverse, mais sans plus de bonheur.

Comprenant alors qu'il avait mal interprété les chiffres, il compta jusqu'à vingt et un en partant de la porte, et, sur la même

rangée, jusqu'à quinze en partant du mur, à droite en regardant la fenêtre.

Il poussa un cri de joie; la dalle avait été récemment déplacée; elle remuait même, et sans effort aucun, il l'enleva, car on n'avait même pas pris la précaution de reboucher les interstices avec du plâtre.

Mais il ne put retenir un rugissement de colère, car la dalle enlevée, ses yeux aperçurent bien un trou, creusé fraîchement, mais dans ce trou il n'y avait rien.

— Sang du Christ! gronda-t-il, cet Orly avait dit vrai, et c'est bien là sa cachette; mais quelqu'un y est venu avant moi, et en a enlevé le contenu.

Il réfléchit, sans quitter sa posture.

— Qui cela peut-il être? se demanda-t-il, Buridan?... non, car je le comprends maintenant, toutes ces tentatives faites par lui pour faire recouvrer la liberté à son ami, ou tout au moins pour le voir n'avaient qu'un but : rentrer en possession du dépôt qu'il lui avait confié... Qui donc, alors?... ce Gargouslier, avec son œil d'ancien routier, n'aurait-il pas remarqué quelque changement dans le plancher de son logis, et n'aurait-il pas fureté et dérobé le parchemin?. . non, c'est invraisemblable. C'est un autre que lui, et il m'a menti tout à l'heure, en m'affirmant que personne n'était entré ici, depuis le départ de son locataire.

Il se redressa soudain comme mu par un ressort, en entendant un bruit léger derrière lui.

Il se retourna: la porte venait de s'ouvrir toute grande, et sur le seuil de la chambre, une forme blanche, longue, droite, immobile, était arrêtée.

Instinctivement, Orsini serra la poignée de sa dague, ému de cette apparition mystérieuse, et sentant les battements de son cœur se ralentir dans sa poitrine.

Il s'était reculé dans l'encoignure de la fenêtre et, sans bouger, attendait, dissimulant autant qu'il le pouvait, la lumière de la cire qu'il tenait à la main.

L'apparition fit enfin quelques pas en avant, et sortant de la

pénombre, montra plus distinctement ses traits aux yeux stupéfaits de l'Italien.

Il voulut crier, mais sa gorge serrée par l'émotion ne laissa passer aucun son.

— Julienne! murmura-t-il, Julienne!

Et, de sa main tremblante, il éleva la cire au-dessus de sa tête, tandis qu'il s'avançait un peu; malgré tout son désir et toute sa volonté d'aller vers elle, une force invincible le retenait en arrière.

Cependant, Julienne, car c'était bien elle, avançait toujours, d'une marche raide et automatique, les bras ballants le long du corps, la tête droite, les yeux tout grands ouverts, éteints et sans reflets, vagues, regardant droit devant eux, sans voir.

Orsini sentit un frisson glacial, lui courir sur l'échine à la vue de ce blanc fantôme, glissant sans bruit et sans mouvement apparent, jusqu'à lui.

Il recula jusqu'à ce qu'il sentit le mur derrière lui.

— Julienne! répéta-t-il d'un ton effaré, Julienne! est-ce toi ou bien est-ce ton âme qui m'apparaît? Sont-ce tes membres en chair et en os que je vois là devant moi, ou ton suaire ne recouvre-t-il que ton squelette? réponds! réponds!

Elle s'arrêta et, sans tourner la tête vers lui, toujours immobile dans sa raideur de cadavre:

— Orly, murmura-t-elle d'une voix qui n'avait rien d'humain, Orly, mon cher amant, te voilà donc! tu as entendu mes appels et Dieu a exaucé mes prières en te délivrant des mains des bourreaux! mais tu es revenu, tu es là, près de moi, oubliant le passé et ses douleurs pour ne plus penser qu'au présent, à nos amours et à l'avenir de bonheur qui nous attend.

Stupéfait, Orsini écoutait, cherchant à comprendre non pas les paroles qu'il entendait, elles étaient fort compréhensibles, trop même, mais essayant de deviner sous quelle influence elles étaient prononcées.

Lentement, Julienne était revenue sur ses pas; puis, arrivée à la porte, elle commença à marcher dans la direction de la fenêtre, remuant les lèvres et prononçant par moment un chiffre.

— Vingt et un, dit-elle en s'arrêtant.

Puis elle alla au mur de droite et fit le même manège.

— Quinze, balbutia-t-elle.

Elle s'arrêta, se baissa, souleva la dalle sous laquelle Orly avait caché le parchemin de Buridan, plongea la main dans le trou, remit la dalle à sa place et du même mouvement automatique regagna la porte.

Elle avait disparu qu'Orsini n'avait point fait un mouvement pour la retenir.

Il se précipita sur la dalle, l'enleva ; il n'y avait rien dans le trou.

— *Per Baccho!* grommela-t-il, voilà qui tient du prodige! à moins qu'elle ne soit possédée du démon... Il faut que j'interroge Gargouslier.

A la hâte, il descendit l'escalier, et reprenant place à sa table.

— Holà ! viens t'asseoir céans et n'oublie pas de monter du vin, cria-t-il au patron du *Cochon-d'Amour* dont il aperçut la tête émergeant de l'escalier de la cave.

Quand le cabaretier eût pris place devant un pot de vin couvert de mousse :

— Tu m'as menti, tout à l'heure, lui dit Orsini, d'une voix sourde.

Gargouslier prit un air ingénu.

— Je jure que je vous ai dit la vérité, Monseigneur, répliqua-t-il.

— Tais-toi, fit impérieusement le mire ; car en ce moment tu mens encore ; je t'ai cependant averti que seule la franchise la plus complète pourrait te sauver de la corde.

— Je ne vous comprends pas, balbutia l'autre.

— Tu m'as affirmé que le sire Orly n'avait, à ta connaissance, aucun autre ami à Paris que le capitaine Buridan.

— Et c'est vrai, Monseigneur.

— Ignorais-tu donc qu'il connût la femme qui habite ici, sous ton toit?

Le cabaretier tressaillit.

— De quelle femme voulez-vous parler, Monseigneur?

L'Italien frappa sur la table avec rage.



— Alors, saisissant Gargouslier par une jambe, il le traîna péniblement jusqu'au bord de la cave. (Page 690.)

— Assez de mensonges et de duplicité, gronda-t-il; cette femme que tu as ici, que tu caches, je ne sais pour quelle raison, cette femme connaît Orly et est connue de lui.

Et comme le tavernier se taisait.

— Inutile de chercher à nier, poursuivit Orsini dont la voix s'adoucit, je viens de voir Julienne.

— C'est donc son véritable nom ? demanda imprudemment Gargouslier.

— Pourquoi cette question ?

— Parce que, balbutia le tavernier tout confus, c'est ainsi que messire Orly l'a appelée en l'apercevant.

— Et depuis quand cette femme loge-t-elle chez toi ?

— Mais... je ne sais trop... en tous cas depuis bien longtemps.

— Comment se fait-il qu'elle habite céans ?

Gargouslier se tut un moment, puis répondit, hésitant :

— C'est elle qui est venue me demander à loger.

L'Italien regarda le tavernier droit dans les yeux.

— Décidément, maître drôle, murmura-t-il, tu tiens à une cravate de chanvre, car tu viens de me mentir encore une fois.

Gargouslier fit un geste pour protester de son innocence.

— Allons, reprit Orsini, tu vois bien qu'on ne peut rien me cacher, ainsi donc, prends ton parti d'être franc et dis-moi qui t'a amené cette femme.

— Eh bien ! monseigneur, c'est Landry.

— Landry ! exclama le mire d'une voix pleine d'étonnement et de colère ; lui ! Ah ! le misérable traître ! il me trompait et depuis si longtemps.

Gargouslier essaya de prendre la défense de son ami.

— Ah ! Monseigneur, fit-il, si vous aviez vu cette malheureuse lorsque Landry l'a amenée ici, vous auriez eu pitié de sa faiblesse et de sa folie.

— Sa folie, répéta l'Italien, comme si ce mot eût allumé dans son cerveau une lumière soudaine.

— Mais, oui, Monseigneur, cette pauvre femme est folle, et sans que Landry m'ait jamais donné sur elle aucune explication, j'ai compris que cela lui est arrivé à la suite de l'enlèvement de son enfant.

Orsini baissa la tête, sentant le remords se glisser dans son cœur.

— Faut-il tout de même qu'il y ait des misérables, s'écria Gargouslier, pour arracher un enfant à sa mère !

La tentative de diversion faite par le tavernier ne réussit pas comme il l'avait espéré.

— Tais ta langue, dit l'Italien d'une voix rude et ne te mêle point de juger des actions dont tu ne peux connaître les causes.

Puis, après un moment de silence :

— Tu dis donc, reprit-il, que cette femme habite depuis longtemps ici ?

Gargouslier fit de la tête un signe affirmatif.

— Et Landry, lui, la venait-il voir quelquefois ?

— Lui, non ; mais demoiselle Alix, sa nièce, venait ici presque tous les jours.

Le mire ne put réprimer un mouvement de surprise.

— Ah ! murmura-t-il, Alix ici ! et dans quel but ?

— Mais pour égayer un peu cette femme, qui aime la nièce du compère Landry quasiment comme si elle était sa fille.

L'Italien tressaillit et se mordit les lèvres pour ne point proférer le juron qui lui montait de la gorge.

— *Per Baccho!* dit-il à part lui, cet Orly m'a rendu un signalé service avec les quelques mots qu'il m'a contés... Ah ! ah ! maître Landry, je vois clair dans ton jeu maintenant... un jour ou l'autre tu eusses jeté la fille dans les bras de la mère et moi... moi, le père... moi, l'amant... je n'aurais plus trouvé ni enfant ni maîtresse.

Et il ajouta tout haut, les dents serrées, et le poing fermé appuyé sur la table.

— C'est là une traitrise qu'à la prochaine occasion tu me paieras, mon maître.

Gargouslier se recula effrayé, prenant cette menace pour lui.

— N'aie crainte, mon ami, fit Orsini d'un ton patelin, ce n'est point à toi que je m'adresse, mais au compère Landry, auquel j'ai rendu autrefois nombre de signalés services, et qui m'en récompense par la plus noire ingratitude. Quant à toi, pour bien te prouver que je t'ai pardonné les hésitations de tout à l'heure, va me chercher dans ta cave de ce vin de Vougeot, qui égaye les esprits et réjouit les cœurs.

Tout guilleret, Gargouslier se leva et allumant une lampe, disparut dans l'escalier.

A peine eût-il descendu les premières marches, qu'Orsini, fouillant dans son escarcelle en tira une petite boîte d'argent.

Il l'ouvrit, y prit une pincée d'une poudre noirâtre qu'il jeta dans le gobelet de Gargouslier, au fond duquel il restait encore un peu de vin.

Il venait de remettre la boîte dans son escarcelle quand le cabaretier revint, tout en chantonnant, déposer sur la table un énorme broc.

Puis, s'asseyant :

— Tenez, monseigneur, voilà un petit vin dont vous allez me donner des nouvelles.

L'Italien saisit le broc et remplit jusqu'au bord les deux gobelets.

Tandis qu'après les avoir choqués l'un contre l'autre, le patron du *Cochon-d'Amour* vidait le sien jusqu'à la dernière goutte, Orsini, lui, trempait à peine les lèvres dans le sien, surveillant du coin de l'œil son compagnon.

Il fronça imperceptiblement le sourcil en le voyant soucieusement regarder au fond du gobelet, tandis qu'à plusieurs reprises il faisait claquer sa langue contre son palais.

Aussitôt, le mire prit son propre gobelet, le flaira longtemps; puis avalant une gorgée de vin, la conserva dans sa bouche, la roulant de droite à gauche, gonflant les joues, pinçant les lèvres, les yeux mi-clos dans une attitude de connaisseur.

Gargouslier, inquiet, le regardait faire.

Enfin, Orsini, lui dit avec une légère grimace :

— *Per Baccho* ! mon compère, es-tu bien certain de ne t'être point trompé de barrique?

Le visage du tavernier s'assombrit encore davantage.

— Ah ! murmura-t-il, vous aussi, vous remarquez la chose, Monseigneur.

— Eh ! ventre du pape ! repondit Orsini, il faudrait n'avoir jamais bu que de l'eau pour ne pas s'apercevoir tout de suite que ce vin...

— N'est-ce pas? interrompit vivement Gargouslier, il y a de la lie dans ce vin... Par Satan! ce maudit Grimsel se sera amusé probablement, à remuer la barrique pour me jouer un méchant tour.

— Excusez-moi, dit-il humblement; je m'en vais en quérir d'autre; mais ne craignez rien, vous ne perdrez pas au change.

L'Italien profita de l'absence de Gargouslier pour jeter dans son gobelet une dose nouvelle, mais plus forte, de la même poudre noirâtre.

Comme la première fois le cabaretier lampa son gobelet d'un seul coup et, comme la première fois aussi, il fit la grimace, mais une grimace horrible, épouvantable, qu'il accompagna d'un terrible coup de poing sur la table.

— Que l'enfer étouffe ce Grimsel! gronda-t-il, c'est à croire que ce coquin a empoisonné mon vin.

Orsini eut un léger tressaillement, puis, ayant bu à son tour, répliqua d'un air tout étonné.

— *Per Baccho!* mon maître, cette fois-ci, tu te trompes ou tu as mauvaise bouche, car le vin que je viens de boire est de tous points excellent.

L'étonnement de Gargouslier lui fit arrondir ses yeux grands comme des écus de six livres.

— C'est donc, comme vous dites, Monseigneur, murmura-t-il d'une voix légèrement empâtée, que j'ai la bouche mauvaise.

Et, se versant un nouveau gobelet qu'il avala d'un trait, il se recueillit un moment.

— Vous aviez raison, fit-il, car il me semble cette fois moins amer.

Alors pour bien se convaincre que l'amélioration constatée par lui n'était pas le produit de son imagination, il se versa une troisième rasade qui disparut aussi rapidement que les deux premières.

— Ventre du pape! gronda-t-il soudain en portant à sa poitrine ses deux mains crispées nerveusement, mais ce n'est pas du vin que je bois, c'est du feu liquide... ça me brûle!... ça me brûle!

Et sa bouche se tordit dans un geste douloureux.

— Eh! quoi, fit Orsini! railleur, serais-tu déjà gris, mon maître?

Quatre gobelets, c'est peu, il me semble, pour un cabaretier, surtout ; j'avais ouï dire que tu étais le plus franc buveur d'entre tes confrères de la capitale ? Me serais-je trompé ou m'aurait-on menti ?

Piqué au vif dans son amour-propre, Gargouslier se redressa, passa à plusieurs reprises sur son front sa main droite mouillée d'une sueur glacée et bégaya :

— Gris ! moi... vous voulez plaisanter, Monseigneur... je vide sans m'émouvoir trois brocs semblables à celui-là. Mais, aujourd'hui, je ne sais pas ce que j'ai !

Puis, soudain, sa face devint livide, ses paupières s'ouvrirent démesurément, ne laissant voir que le blanc de l'œil retourné entièrement, ses dents claquèrent bruyamment tandis que ses lèvres crispées s'agitaient.

— Empoisonné ! gémit-il.

Et, se levant tout droit, comme mu par un ressort, il resta un moment immobile, les bras étendus pour tomber à la renverse, entraînant dans sa chute son escabelle, la table, les gobelets qui roulèrent à terre dans un épouvantable fracas.

Orsini décrocha la cire et se pencha sur le corps du tavernier.

— Cela est mieux ainsi, murmura-t-il d'un ton satisfait, en se relevant, un coup de dague est moins sûr, et puis une lutte avec ce gaillard-là eût laissé des traces, tandis que de la sorte...

Il alla s'assurer que la porte était bien fermée et les volets bien clos.

— A l'autre, maintenant, dit-il à mi-voix.

Il s'engageait déjà dans l'escalier lorsqu'une main se posa sur son épaule.

Saisi de frayeur, il se retourna, la main sur la poignée de sa dague, prêt à frapper.

Mais il se remit, en voyant devant lui, dans une attitude suppliante, le gnome bossu et contrefait qui servait à Gargouslier de varlet.

— Qui es-tu ? demanda brusquement l'Italien en revenant dans la salle, et comment te trouves-tu ici ?

Un éclair sanglant brilla dans l'œil d'Orsini, qui tirant sa dague, murmura sourdement :

— Tu eusses mieux fait de demeurer coi en ton réduit, que de venir chercher la mort.

— Pourquoi me tuer? fit avec calme le gnome ; mon cadavre ajouté à celui de Gargouslier n'avancera en rien vos affaires, tandis qu'en me conservant avec vous, je puis vous rendre bien des services.

Intrigué, le mire repoussa son arme dans la gaîne passée à sa ceinture et s'approchant du bossu.

— Ne songes-tu donc point à venger ton maître ?

— Moi ! exclama le gnome d'une voix de crécelle, tandis que dans ses prunelles s'allumait une flamme sombre ; moi venger mon maître !... c'est vrai, vous ne pouvez savoir, vous... Mais ce Gargouslier, ce géant, je le haïssais ; difforme et faible, je ne lui pardonnais ni sa force ni sa taille... et si j'avais eu, comme vous, les moyens de l'abattre sûrement et sans engager une lutte dans laquelle il m'eût écrasé, moi, pauvre avorton, il y a longtemps que j'en eusse fait ce que vous en avez fait vous-même tout à l'heure.

Et du pied il poussait le corps de Gargouslier qui, immobile et raide, paraissait plus grand et plus formidable encore.

Orsini tressaillit, tellement était haineux le ton avec lequel Grimsel venait de prononcer ces mots.

— Sais-tu qui je suis? demanda-t-il.

Le gnome s'inclina respectueusement.

— Vous êtes le plus grand et le plus puissant seigneur qui soit après le roi, répondit-il.

— D'où me connais-tu donc? fit le mire tout surpris.

— Je vous ai vu passer avec toute la cour, le jour des funérailles à Notre-Dame, de messire Philippe d'Aulnay.

— Ainsi donc, poursuivit l'Italien railleur, tu veux que je te prenne à mon service.

Grimsel fit de la tête un signe affirmatif.

— Eh ! mon pauvre bossu, ricana Orsini, à quoi peux-tu m'être utile ?

Le gnome cligna des paupières, fixant sur l'Italien des regards aigus.

— A garder vos amours, monseigneur, répondit-il laconiquement.

L'Italien le saisit par son surcot.

— Qu'entends-tu par là? gronda-t-il.

— Lâchez-moi, riposta Grimsel sans aucun émoi, et je vous répondrai franchement.

Orsini desserra les doigts.

— Ecoutez, monseigneur, commença le gnome, dès qu'il fut rendu à la liberté, écoutez et vous verrez à quoi vous pourrez m'employer. J'aime... j'aime follement...

L'Italien partit d'un éclat de rire strident.

— *Per Baccho!* exclama-t-il, toi, amoureux! sais-tu bien que pour un bossu tu es de joyeuse humeur!

Grimsel se mordit les lèvres, baissant les paupières pour cacher au mire la colère qui brillait dans ses yeux.

— Si je suis contrefait, gronda-t-il, les dents serrées, je suis jeune tout au moins ; et j'en connais beaucoup qui, malgré leur barbe blanche et leur front dénudé, aiment comme des jouvenceaux.

Orsini eut un geste d'impatience.

— Enfin, que veux-tu? demanda-t-il menaçant, je n'ai point le temps d'écouter tes balivernes. Tu es amoureux : qu'y puis-je?

— Ne me séparez pas de celle qui m'a inspiré cet amour dont vous vous moquez, hélas! et avec raison.

Puis il reprit à voix basse, d'un ton suppliant :

— Je sais pourquoi vous êtes venu ici ce soir, je vous ai épié en haut et vous ai entendu parler tout haut après la sortie de dame Berthe!... C'est pour vous emparer d'elle que vous avez empoisonné Gargouslier... Mais vous ne pouvez l'emmener au palais ; les seigneurs de la cour sont jeunes et beaux, tandis que vous n'êtes qu'un vieillard... Vous allez donc être obligé de la cacher à tous les yeux... Eh bien, je vous en supplie, prenez-moi comme chien de garde et je vous jure que personne n'approchera d'elle.

Puis il ajouta, navré :



Brisé de fatigue et d'émotion, il tomba sur la première marche de l'escalier, pleurant amèrement. (Page 693.)

— Quelle crainte pourrais-je vous inspirer?... Voilà dix ans que je vis à ses côtés et elle vous le dira elle-même, je n'ai jamais cessé d'être pour elle le varlet le plus dévoué et le plus respectueux... Songez donc! j'aimerais mieux me trancher la gorge que de lui dire un seul mot capable de lui faire supposer ma fatale passion...

si elle en riait, j'en mourrais de honte... et puis elle ne m'aurait pas compris... la pauvre innocente.

Orsini gardait le silence.

— Enfin, me voyant avec elle, elle ne s'effrayera pas, elle ne s'apercevra pas du changement survenu dans son existence et, moi aidant, peut-être pourrez-vous...

Le gnome se tut, tellement l'émotion l'étreignait à la gorge.

— Eh bien ! soit, dit enfin l'Italien ; mais comment l'emmener?

Grimsel réfléchit un moment.

— J'ai un plan, dit-il ; mais pour cela il ne faut pas vous montrer. Comme Gargouslier vous l'a dit tout à l'heure, le nom d'Alix est tout puissant sur dame Berthe ; si je lui assure qu'il s'agit d'aller retrouver la nièce de maître Landry, elle me suivra sans résistance aucune.

— C'est bien, va, dit laconiquement l'Italien.

Le bossu s'engagea dans l'escalier, et bientôt Orsini entendit le plancher crier au-dessus de sa tête.

Alors saisissant Gargouslier par une jambe, il le traîna péniblement jusqu'au bord de la cave dans laquelle, réunissant tous ses efforts, il parvint à le précipiter.

Cela fait, il releva la table et les escabelles, remit brocs et gobelets en place, pour que rien ne pût, sur son passage, attirer l'attention de Julienne.

Il venait à peine de terminer que les marches de l'escalier craquèrent et bientôt le bossu entra dans la salle, suivi de la maîtresse d'Orly que le gnome avait soigneusement voilée.

— Ainsi donc, demanda-t-elle, d'une voix émue, cette pauvre enfant est souffrante?

— Oui, chère dame, riposta le bossu, et elle tient absolument à vous voir.

— En ce cas, partons vite, dit-elle.

Sous prétexte de ranger la cire, le bossu s'était approché d'Orsini, dissimulé derrière un pilier.

— Vous sortirez après nous, murmura-t-il, et passerez ensuite par devant ; comptez sur moi pour ne point vous perdre de vue, et vous suivre là où vous nous mènerez.

Cela dit, Julienne et lui franchirent le seuil du *Cochon-d'Amour*, et lentement, traversèrent la place du Trahoir.

Arrivé là, le bossu s'arrêta, indécis sur la route à prendre.

Mais son indécision ne fut pas longue, car presque aussitôt il vit surgir à sa droite, rasant les murs avec précaution, une silhouette qu'il reconnut pour celle d'Orsini.

La silhouette se dirigea vers la Seine, suivie de loin par Grimsel et sa compagne.

En ce moment le bourdon du Louvre tintait la demie de neuf heures.

Soudain, dans le silence de la nuit, un bruit de pas retentit, et une ombre vague déboucha sur la place.

C'était assurément celle d'un ivrogne ou d'un blessé, à en juger par sa démarche chancelante et l'hésitation avec laquelle elle avançait.

Peut-être aussi cette ombre appartenait-elle à un voleur, car au lieu de s'avancer en droite ligne, elle suivit les maisons qui bordaient la place pour chercher à fuir la lueur de la lune et rechercher la protection de l'obscurité.

A quelque pas du cabaret de maître Gargouslier, l'homme s'arrêta, comme frappé de stupeur et murmura :

— Par Notre-Dame ! je ne me trompe point ; c'est bien ici le *Cochon-d'Amour* ; mais comment se fait-il que je le trouve fermé ? Le patron aurait-il fait de mauvaises affaires, car ce n'est point l'heure à laquelle messieurs les routiers abandonnent les brocs et gobelets pour s'aller coucher.

L'homme s'approcha davantage encore, appliqua son visage contre les volets pour voir ce qui se passait à l'intérieur.

Tout était noir et silencieux.

— J'ai peur, gronda-t-il.

Et de son poing fermé, il frappa violemment contre la porte.

Mais, à sa grande stupéfaction, à ce heurt, la porte s'ouvrit toute grande.

Au lieu d'avancer, l'homme fit un pas en arrière, pris de méfiance.

— Par la Vierge ! voilà qui est étrange, dit-il ; la maison est-

elle vide, ou bien les voleurs y auraient-ils passé? à moins que les clients ne l'aient dévalisé après avoir égorgé le cabaretier,

A cette pensée, un frisson le secoua, et, hardiment, il entra dans le cabaret.

Mais, aux premiers pas qu'il fit, il se heurta aux meubles, et il comprit aussitôt qu'il ne pourrait arriver à aucun résultat au milieu de l'obscurité qui enveloppait la salle.

Il revint sur ses pas et sortit.

Comme il réfléchissait, immobile sur le seuil, au moyen qu'il pourrait bien employer pour éclairer sa perquisition à travers la maison, il avisa à l'un des angles de la place une madone aux pieds de laquelle une lampe brûlait dans une grande lanterne de corne.

Péniblement il se traîna jusque là, coupa avec un coutelas passé à sa ceinture, la corde à laquelle était suspendue la lanterne et revint au *Cochon-d'Amour.*

Dans la salle tout lui parut parfaitement en ordre; les escabelles contre le mur, les tables à leur place; nulle part trace de lutte ni de combat.

Mais ce qui l'intrigua ce fut, sur une table, un broc à moitié plein et deux gobelets encore humides, preuve qu'on s'en était servi tout récemment.

Il alla à la cire, la tâta et poussa une exclamation de surprise: elle était encore chaude.

S'engageant dans l'escalier, il arriva, après une ascension pénible, aux chambres du haut; les êtres de la maison lui étaient probablement connus car, sans hésiter, il ouvrit une porte en murmurant:

— C'est là!

Et il entra dans la chambre d'Orly qu'Orsini, peu d'instants auparavant, avait fouillée en tous sens.

L'homme fit le même manège qu'avait fait l'Italien, et après avoir compté les dalles avec soin, il s'accroupit projetant sur le sol la lumière vague de sa lanterne.

En sentant remuer sous ses doigts la fameuse dalle qui cachait le parchemin de Buridan, il poussa un rugissement terrible.

— Mort de ma vie! s'écria-t-il en se redressant comme mû par un ressort, l'infâme est venu et m'a volé!

Un sanglot déchira sa gorge.

— Ah! gémit-il, que je me suis-je brisé le crâne contre les murs de mon cachot? je me serais épargné cette honte d'être aujourd'hui traître et félon... car j'ai parlé, j'ai parlé... c'est certain... ce bourreau m'a su arracher mon secret... et il m'avait prévenu et je n'ai point su, je n'ai point osé rendre ses tortures inutiles en ne lui faisant plus trouver qu'un cadavre à interroger... Oh! oh! honte sur moi.

Accablé, Orly, car c'était lui, se tut quelques instants.

— Mais, reprit-il, et Julienne, il a dû la trouver aussi, car cette pauvre femme l'intéressait davantage encore que ce parchemin dont il ignorait l'existence... Ah! bravo! Italien maudit, tu as fait coup double, et en ce moment tu dois bien rire de moi.

Et il se mit à crier d'une voix étranglée.

— Julienne! Julienne!

Mais l'écho seul lui répondit.

Prenant sa lanterne, il sortit de la chambre, ouvrant comme un fou toutes les portes, bousculant toutes les pièces, fouillant tous les coins.

Brisé de fatigue et d'émotion, il tomba sur la première marche de l'escalier, pleurant amèrement:

— Oh! murmura-t-il, l'avoir retrouvée, puis la perdre ainsi, avant que d'avoir pu la serrer dans mes bras, lui demander pardon! c'est affreux. Et encore, si elle était morte, si y avait là devant moi son cadavre percé de coups de couteau! mais la savoir aux mains de ce monstre! quel supplice! quelle torture!

Puis soudain, il se releva, les yeux hagards, les mains tremblantes, et descendant rapidement l'escalier sur ses jambes chancelantes, il traversa toujours courant la salle du bas, et sortit du cabaret en murmurant:

— Julienne! Julienne! Julienne!

Comme un fou, il allait par la nuit, toujours criant, se heurtant aux maisons, tombant, se relevant, et reprenant, meurtri, déchiré, ensanglanté, sa course à travers les rues.

Il parvint de la sorte, au hasard, sans réflexion aucune, à l'angle du charnier des Saints-Innocents.

Mais arrivé là, son pied s'accrocha à une borne, et il roula à terre, épuisé de faim et de fatigue, dans l'impossibilité de se relever.

Alors il poussa un cri déchirant, un cri d'agonie et s'évanouit.

A ce moment, une troupe de cinq cavaliers passait au galop sur la route.

— Ventredieu ! dit à son compagnon celui qui marchait en tête, ne t'a-t-il pas semblé entendre, ami Jehan, comme un appel?... C'est peut-être quelque chrétien qu'on égorge.

— Par saint Treignant! nous n'avons point le temps d'y aller voir, répliqua Jehan de Sarcelles d'une voix rude; et je n'entends qu'un cri, c'est celui d'Alix se débattant contre ce moine maudit.

— En avant donc ! repartit Buridan.

Et les cavaliers, franchissant, sur ces mots, la porte aux Peintres, se perdirent bientôt dans la nuit.

CHAPITRE XLV

De la manière dont Guillaume Feutrier racontait l'histoire.

C'est par cette même porte que, environ une vingtaine d'heures auparavant, Guillaume Feutrier était sorti de Paris, escorté de six cavaliers, bien équipés et solidement armés que l'officier de garde avait mis à sa disposition.

Toute la nuit la petite troupe marcha grand trot, s'arrêtant d'heure en heure pour laisser souffler les chevaux seulement, et encore était-ce avant de traverser les lieux habités où le diacre n'eût voulu stationner si peu que ce fût.

C'est ainsi que, doublant leur allure dans les villages, ils brûlèrent Saint-Denis, Pierrefitte, Sarcelles.

Mais, comme ils arrivaient à Écouen, le jour commençait à poindre et Guillaume jugea prudent de fixer là sa première étape et de ne reprendre sa route qu'à la nuit tombante; il lui semblait ainsi qu'il serait plus facile de faire perdre ses traces à ceux qui seraient tentés de le poursuivre.

Il aperçut sur sa droite une auberge isolée, à la porte de laquelle se balançait une plaque de tôle portant comme enseigne *Au Cygne de la Croix* et, pour faire comprendre ces mots, un artiste malhabile avait peint un cygne blanc portant sur son dos une croix dorée de laquelle des rayons jaunes s'échappaient.

C'est à la porte de cette auberge que le diacre et sa troupe s'arrêtèrent.

Au bruit des chevaux, une fenêtre s'entr'ouvrit et une tête ensommeillée se montra.

— Que voulez-vous? demanda cette tête d'une voix grondeuse.

Le diacre crut bien faire en prenant le ton et l'allure convenant au costume de soudard dont il était revêtu.

— Allons! drôle, cria-t-il en s'efforçant d'affermir sa voix chevrotante, descends nous ouvrir si tu ne veux qu'on t'étripe, toi et les tiens.

Pour toute réponse, l'hostellier se mit à ricaner.

Irrité de ce sans-façon, le diacre tira son épée; mais il s'y prit de telle façon qu'il accrocha à la garde l'ample manteau dont il était enveloppé, en sorte qu'il s'en couvrit la tête, dans l'impossibilité de se dépêtrer, à la grande hilarité de l'hôte et de sa propre escorte.

Enfin, l'Envoûté prit pitié de lui et, s'approchant, le dégagea.

Rouge de colère, le diacre grommela entre ses dents des menaces que personne ne comprit.

Alors l'hostellier lui dit d'un ton railleur :

— Ce n'est point avec Charles le Bequillard qu'il convient de prendre de semblables façons, Messire; l'Envoûté, que je reconnais là, parmi ceux qui vous accompagnent, peut vous dire qui je suis ou plutôt qui j'étais... car maintenant je suis rangé... mais il n'y a point si longtemps que j'ai déposé le harnais de guerre, pour que je me laisse ainsi étriper sans mot dire.

Ce fut l'Envoûté qui prit la parole :

— Ouvre-nous donc, compagnon, dit-il ; tu n'as rien à craindre, et c'est au contraire une aubaine pour toi.

— Patientez donc, fit l'hostellier, en refermant sa fenêtre.

Quelques instants après, la grande porte charretière s'ouvrait en grinçant sur ses gonds, et les cavaliers, non sans une vive satisfaction, mettaient pied à terre.

— Et ceci, demanda le Béquillard en désignant du doigt la litière dont les rideaux fermés l'intriguaient fort.

— Chut ! dit Guillaume.

Et lorsque les hommes de son escorte furent entrés dans l'auberge pour se réconforter avant que d'aller prendre un repos que certes ils avaient bien gagné, le diacre s'approcha mystérieusement de l'hostellier.

— N'auriez-vous pas ici une chambre sûre, demanda-t-il, j'entends dans laquelle la personne qu'on y mettrait puisse être confortablement tout en étant dans l'impossibilité de céder à des velléités d'évasion ?

Le Béquillard cligna de l'œil malicieusement.

— Eh ! eh ! dit-il d'un ton goguenard, je vois ce que c'est.

Et il ajouta en frappant d'un geste familier sur l'épaule du moine :

— Comment ! à cet âge, nous avons encore des petites passions !

Et, comme l'autre fronçait le sourcil, légèrement offusqué par une semblable familiarité.

— J'espère, messire, dit-il d'un ton dégagé, que vous ne vous offensez point de ma liberté de langage ; entre gens de guerre, on n'y regarde pas de si près.

Guillaume fit la grimace, peu flatté au fond d'être assimilé à ce bandit retiré des affaires.

Néanmoins, il sentit la nécessité de faire contre fortune bon cœur, et il répondit, en esquissant un sourire :

— Ne vous préoccupez point de ces détails, maître Charles ; et pourvu que je trouve en vous un homme serviable et dévoué, je vous laisserai en partant un souvenir de ma visite, que vous n'ou-



Courant à la porte sur la pointe du pied, elle appliqua son œil au trou de la serrure. (Page 700.)

blierez pas de longtemps... mais vous n'avez pas répondu à ma question, concernant la chambre...

— J'ai votre affaire, interrompit l'hostelier.

Et heurtant du pied à une cassine de planche et de boue appuyée aux écuries.

— Holà ! Marie ! cria-t-il d'une voix rude, il est temps de se lever.

A cet appel un grognement sourd répondit de l'intérieur de la bicoque, accompagné d'un remue-ménage indiquant que la personne interpellée se rendait à l'aimable invitation qu'elle venait de recevoir.

Alors, s'approchant du moine, le Béquillard lui murmura confidentiellement à l'oreille :

— Je couche seul dans mon hostellerie ; la servante et les varlets logent au dehors, car par les temps auxquels nous vivons, on ne peut se fier à personne ; le sommeil, c'est si traître ; tel qui s'endort la veille n'est point sûr de se réveiller le lendemain, s'il ne sait prendre ses précautions.

Et il souligna le sens de ses paroles par un geste plein d'énergie.

Comme il achevait de parler, la porte de la cassine s'ouvrit, et le diacre vit apparaître la plus formidable femme qui soit possible d'imaginer.

Le Béquillard qui le surveillait du coin de l'œil ne put s'empêcher d'éclater de rire en le voyant reculer d'un pas, tout frissonnant à l'aspect du monstre qui s'avançait vers lui.

La servante du *Cygne de la Croix* était une sorte de géant aux formes athlétiques, dont le cou de taureau supportait une tête énorme, disproportionnée. Le teint, d'un rouge brique, que le vert et le plein air avaient fortement culotté, donnaient à la physionomie hommasse et bestiale, une allure que rendaient plus masculine encore les mèches courtes et drues de cheveux noirs qui lui tombaient le long des joues.

Sur son front carré et bas que coupaient deux sourcils épais et broussailleux, les arcades sourcilières s'avançaient proéminentes, surplombant des petits yeux brillants de méchanceté : le nez, camard et vermillonné par l'abus des libations, s'étalait au milieu du visage, au-dessus de la bouche fendue en coup de sabre, autour de laquelle s'enroulaient deux lèvres charnues et sanglantes.

Enfin, les mâchoires avaient un développement semblable à

celui qu'elles atteignent chez les carnassiers, dont certainement cette fille faisait partie.

Sans doute le mouvement de terreur que sa vue fit faire à Guillaume Feulrier, chatouilla-t-il agréablement l'amour-propre de la servante, car elle ébaucha une révérence, et s'adressant à son maître d'une voix rude :

— Qu'y a-t-il, patron ? demanda-t-elle.

— Il faut te transformer en camériste, aujourd'hui, ma fille, répliqua-t-il ; y a là une belle dame que tu vas soigner ; ça changera un peu tes occupations ; mais avec de l'intelligence tu t'en tireras.

Il se tourna vers le moine et lui dit d'un ton goguenard :

— C'est elle qui s'occupe de la basse-cour et des porcs.

Guillaume lui lança un mauvais regard et, sans répondre, ouvrant la porte de la litière, d'un geste montra Alix étendue dans un coin, toujours ligottée et encapuchonnée.

La maritorne enleva la jeune fille comme une plume, et l'emporta dans une pièce contiguë à la salle commune et qui n'avait pour tous meubles qu'une chaise de bois et une mince couchette.

A peine sentit-elle ses membres libres de toute entrave, qu'Alix, glissant entre les mains de l'horrible mégère courut jusqu'à la fenêtre, dans l'intention sans doute de chercher à fuir.

Mais elle eut un geste accablé en apercevant à travers la verrière d'énormes barreaux entrecroisés, qui rendaient toute évasion impossible.

Elle revint alors vers la servante qui n'avait pas fait un mouvement pour la retenir, et la regardait faire avec un sourire de pitié :

— Je vous en conjure, demanda la jeune fille en joignant ses mains suppliantes, dites-moi où je suis, et dans quel but on me traite de la sorte.

— Où vous êtes, mon bel oiseau, riposta Marie d'une voix mordante, c'est assez facile à voir, vous êtes en cage ; quand à la raison pour laquelle on vous y a mise, il m'est impossible de vous le dire, l'ignorant moi-même.

Puis elle ajouta d'un ton patelin.

— Mais vous me paraissez douce, mignonne, et je vous veux donner un conseil : ne vous révoltez pas, d'autant plus que le seigneur qui vous a enlevée paraît généreux, et que vous n'aurez pas lieu de vous en repentir.

— Enlevée! s'écria Alix! vous dites qu'un seigneur m'a enlevée! et dans quel but, mon Dieu!

La maritorne plissa les lèvres dans une moue significative.

— Ah! soupira-t-elle, comme c'est innocent la jeunesse; j'ai été comme cela autrefois et mal m'en a pris.

Puis s'approchant de la jeune fille, elle lui dit :

— Allons, ma belle, il faut vous mettre au lit afin de retrouver des forces pour le voyage.

— Dois-je donc repartir d'ici ? demanda Alix effarée.

— Je le suppose, et c'est pour cela que je vous invite à vous coucher et à dormir.

— Je veux ni me coucher ni dormir, répliqua énergiquement Alix.

— Je vais donc être obligée de vous y contraindre, riposta avec dureté la maritorne qui, saisissant la jeune fille à bras le corps, l'étendit, après une courte lutte, sur la couchette.

Brisée par cette résistance, Alix ne fit pas un mouvement.

— Là, fit Marie en lui ramenant la couverture jusqu'au menton, vous voilà plus raisonnable et je vous engage à continuer, car vous voyez que je puis sans peine vous mettre à la raison.

La jeune fille, le visage enfoui dans l'oreiller, pleurait silencieusement, insoucieuse de la servante qui s'assit sur l'escabelle de bois et, les mains croisées sur son ventre, ne tarda pas à continuer le somme si brusquement interrompu par le coup de pied de l'hostelier.

Bientôt un ronflement sonore retentit dans la pièce, indiquant à Alix que son geôlier femelle n'était plus à craindre.

Doucement, alors, elle se leva et, courant à la porte sur la pointe du pied, elle appliqua son œil au trou de la serrure ; mais elle recula effrayée à la vue des hommes qui buvaient dans la salle voisine.

Elle revint pour la seconde fois à la fenêtre, regardant curieusement, par les barreaux, la campagne triste et désolée qui s'étendait au loin.

La servante fit un mouvement et, en deux bonds, Alix eut regagné sa couche.

Quelques instants, soulevée sur son coude, elle demeura éveillée, inquiète, réfléchissant, se posant une foule de questions sans réponse. Mais bientôt la fatigue et l'émotion triomphèrent de sa résolution de ne point s'endormir; doucement sa tête se renversa sur l'oreiller, ses paupières s'abaissèrent et sa respiration plus régulière ne tarda pas à se mêler aux ronflements de la maritorne.

Celle-ci, tout à coup, se réveilla en sursaut et vivement, mécontente d'elle-même, craignant que, durant son sommeil, il ne fût arrivé quelque chose, elle s'approcha de la couchette.

Un moment, la tête penchée, elle écouta et, tranquillisée par l'immobilité de la dormeuse, elle sortit de la chambre.

Tout était silencieux dans l'auberge; Guillaume et ses hommes reposaient. Seul, le Béquillard, assis au coin de l'âtre, regardait avec attention voltiger la flamme sur le fond enfumé de la cheminée.

— Eh bien? demanda-t-il à voix basse en voyant paraître la maritorne.

— Elle dort tranquillement; et les autres?

— Les autres en font autant.

— Pour un amoureux, il n'est pas bien ardent, répliqua-t-elle en ricanant.

— Il n'est plus jeune, cet homme, répondit-il avec commisération... Et puis, est-ce bien un amoureux?

— N'avez-vous donc pas vu les yeux luisants qu'il lui jetait, quand je l'ai sortie de la boîte?... et puis, alors, dans quel but l'aurait-il enlevée, si ce n'est pour..

— Tais-toi, interrompit vivement le Béquillard, tu ignores qu'il est une chose au-dessus de l'amour, c'est la politique.

— Ah bah! fit Marie en écarquillant les yeux.

— Oui, la politique, répéta le patron du *Cygne-de-la-Croix*.

Et il ajouta d'un ton mystérieux:

— Sais-tu quel est cet homme d'armes qui conduit la bande?

La maritorne s'approcha de son maître avec curiosité.

— Eh bien ! c'est un moine.

— Jésus Dieu ! exclama la servante en levant les bras au ciel, un moine qui court les routes, l'épée au côté et en compagnie d'une jolie fille !

Et elle ajouta :

— Êtes-vous bien sûr, au moins de ne pas vous tromper?

— Tout à l'heure, pendant qu'il causait seul avec moi, il s'est épongé le front, et si peu qu'il ait soulevé son casque, j'ai aperçu sa tonsure ; et puis il faudrait n'avoir jamais porté un harnais de guerre pour ne pas s'apercevoir que tout cet attirail dont il est affublé, lui va comme une plume à la queue d'un porc.

La maritorne éclata de rire.

— C'est donc ça qu'en descendant de cheval il s'embarrassait à chaque pas dans ses éperons, même que je me suis dit que ce soldat devait être probablement un fantassin transformé en cavalier pour la circonstance.

Comme elle achevait ces mots, la porte s'ouvrit et par l'entrebâillement la mine papelarde de Guillaume Feutrier apparut.

A sa vue le Béquillard se leva avec un respect affecté.

— Par les cornes du Diable ! messire, dit-il en dissimulant un sourire, déjà debout ! On voit que l'habitude des chevauchées et des batailles vous a rendu le sommeil léger et court ! mais il me semblait que vous ne deviez partir qu'au coucher du soleil.

— C'est fort vrai, riposta le diacre en traînant auprès de l'âtre une escabelle de bois sur laquelle il s'assit avec précaution, non sans cependant faire une horrible grimace, tellement certaine partie de son individu se trouvait endommagée par la longue course à cheval qu'il avait fournie la nuit précédente.

Puis il murmura de façon à n'être entendu que de l'hostelier :

— Mais, j'ai fait de mauvais rêves et je crois plus prudent de ne pas m'attarder trop longtemps ici ; allez donc éveiller mes hommes et les prévenir de se tenir prêts à partir au plus tôt.

Sur ces mots, le Béquillard sortit suivi de la servante, et Guil-

laume demeura seul, réfléchissant, la tête inclinée sur sa poitrine, ses longues jambes maigres étendues devant le feu.

Il était fort perplexe, le bon diacre ; car si la présence d'Alix qu'il tenait en son pouvoir après de si longs et si cuisants désirs lui mettait la tête en feu, cependant il ne savait trop comment se présenter à elle, n'étant point partisan des choses brusquées. Il comprenait parfaitement bien que cette hésitation, ce manque d'initiative retardaient d'autant le moment auquel sa passion aspirait ; mais il se sentait incapable d'emporter d'assaut cette forteresse et il cherchait le moyen de ne point effaroucher la jeune fille afin de se donner le temps de la circonvenir et de l'habituer à sa présence.

Mais, c'était précisément cette présence qu'il s'agissait d'expliquer ; c'était donc un cercle vicieux dans lequel il tournait sans trouver d'issue.

Soudain des pas retentirent dans la salle.

Feutrier tourna la tête et vit l'Envoûté debout dans une attitude embarrassée, son chaperon à la main.

— Que veux-tu? demanda brusquement le diacre.

— J'aurais quelques mots à vous dire, messire.

— Parle, et surtout sois bref, car nous allons repartir.

— C'est précisément à ce sujet que viens vous causer.

Le moine fronça le sourcil, pressentant quelque complication

— De quoi s'agit-il ?

— Voilà la chose, dit le truand dont l'hésitation disparut comme par enchantement ; je ne veux pas aller plus loin.

A cette déclaration, Guillaume Feutrier se leva tout d'une pièce.

— Qu'est-ce à dire? fit-il en essayant de prendre un air hautain ; n'était-il point convenu que tu devais m'accompagner jusqu'au terme de mon voyage, et n'as-tu point été payé en conséquence ?

— Je vais vous dire, Messire, répliqua l'Envoûté, je crois aux pressentiments. Or, cette expédition ne me paraît pas devoir bien tourner ; je prévois des coups à recevoir et peu d'argent à récolter... et puis, vous le dirai-je, je me sens tout désorienté en dehors

de ma bonne ville de Paris; c'est à croire que mon intelligence est demeurée attachée au pavé du roi, tellement ma tête est vide et ma cervelle endormie... dans ces conditions-là, voyez-vous, on ne fait que du mauvais travail.

— Combien te faut-il, demanda brusquement le moine non sans un profond soupir, pour continuer la route avec nous?

— Vous couvririez cette table de testons et d'écus, répliqua le truand, que cela ne me ferait pas revenir sur ma décision.

— Qui donc va conduire la litière? fit Guillaume Feutrier, sentant au ton de son compagnon qu'il était inutile d'insister.

— Qu'avez-vous besoin de litière? riposta l'Envoûté; c'est là un moyen de locomotion peu commode et surtout peu rapide que je vous conseillerais d'abandonner.

— Comment faire?

— Eh! par Satan! mettez la demoiselle à cheval... au surplus, ce n'est point mon affaire. J'ai préféré vous prévenir de mon départ plutôt que de vous quitter pendant votre sommeil... Sur ce, bon voyage, Messire; quant à moi, il me faut mettre en route, de suite, si je veux arriver à Sarcelles avant la nuit noire.

Et, tournant les talons, l'Envoûté sortit de la salle, laissant le diacre tout décontenancé.

Un moment Guillaume demeura immobile, regardant machinalement les flammes danser dans l'âtre, et cherchant dans son esprit par quel moyen il pourrait parer à la désertion de l'Envoûté.

— Allons, dit-il à mi-voix, essayons toujours.

Et il se dirigea vers la porte ouvrant sur la chambre où était enfermée Alix.

Doucement il tira le verrou et poussa la porte avec précaution.

Mais si léger qu'il fût, le bruit avait éveillé la jeune fille qui se redressa sur son séant et s'écria d'une voix étranglée à la vue du moine :

— Vous! vous, ici!

— Oui, demoiselle, fit avec onction Guillaume Feutrier, en s'avançant vers la couchette, moi, ici! mais en quoi ma présence peut-elle vous terrifier à ce point?

Elle eut un geste de mépris et répliqua :



Le diacre s'approcha d'elle et s'asseyant sur le bord du lit... (Page 707.)

— Vous le demandez!... expliquez-moi donc comment il se fait que je vous voie parmi mes ennemis?

— Et qui vous a dit, demoiselle, que les gens qui sont ici, soient vos ennemis?

— Sont-ce donc des amis qui se seraient emparés de moi d'aussi singulière façon?

— Par la Vierge, demoiselle, voilà où vous faites confusion, car les gens qui vous ont amenée là et ceux qui y sont présentement ne sont pas les mêmes.

Alix ouvrit des yeux étonnés.

— Je ne comprends pas, balbutia-t-elle.

— En quelques mots, je vais vous faire comprendre.

Il se tut quelques instants, cherchant ses mots.

Puis d'un ton mystérieux :

— Vous connaissez messire Orsini ? demanda-t-il.

La jeune fille eut un geste d'étonnement.

— Oui, murmura-t-elle, c'est-à dire que je l'ai vu une fois.

— Et, puis-je savoir à quelle occasion?

— Je n'ai point à cacher le motif qui m'avait fait désirer une entrevue avec messire Orsini; je voulais lui demander justice et vengeance pour le meurtre commis sur la personne de Philippe d'Aulnay.

— Que vous aimiez ardemment, n'est-ce pas? ajouta le moine d'un ton tellement étrange, que la défiance et l'effroi s'emparèrent à nouveau de l'esprit d'Alix.

Malgré toute sa volonté, Guillaume n'avait pu étouffer complètement la rage que ce nom de Philippe d'Aulnay allumait dans son cœur.

Cependant, s'apercevant qu'il venait de faire un pas en arrière au lieu de gagner du terrain, il reprit son air patelin et, d'un ton doucereux :

— Pauvre enfant ! fit-il en la couvrant de regards pleins de compassion.

Et il ajouta :

— Ah ! si à ce moment, vous ne vous fussiez défiée de moi et si vous m'aviez mis au courant de votre démarche, peut-être l'aventure d'aujourd'hui aurait-elle pu être presque evitée.

— Comment cela ?

— Eh! ma chère fille! répondit-il, quelle naïveté a été la vôtre en allant confier et votre amour et votre désir de vengeance à cet homme !

La jeune fille fixa sur lui un regard interrogateur.

— C'était le dernier auquel il vous fallait adresser en cette circonstance.

— Je ne le connaissais cependant pas, murmura Alix.

— Mais lui vous connaissait, répliqua Guillaume, même il ne se passait guère de jour qu'il ne vous vît, s'arrangeant de façon à se mettre sur votre chemin, lorsque vous sortiez, ou à vous apercevoir dans l'intérieur du cabaret.

— Je ne l'ai jamais remarqué, fit la jeune fille avec candeur.

Le moine eut un petit ricanement tellement sinistre, qu'Alix tressaillit.

— Les amoureux sont adroits, dit Guillaume.

A ces mots Alix sursauta sur sa couche.

— Quels mots venez-vous de prononcer là, messire? s'écria-t-elle d'une voix étranglée par l'émotion.

— Je dis, répliqua le diacre, que depuis longtemps cet homme vous aimait d'un de ces amours violents, sauvages, comme il en peut entrer seulement dans le cœur des vieillards; qu'il avait appris par ses espions les sentiments que vous ne dissimuliez du reste pas à l'égard du sire Philippe d'Aulnay, et...

Il s'arrêta un moment comme si le reste de la phrase lui coûtait trop à dire.

— Finissez! mon père, finissez, s'écria Alix haletante.

— Et que vous êtes allée demander vengeance du meurtre commis sur la personne de Philippe à l'assassin lui-même.

La jeune fille poussa un cri terrible, et demi pâmée, retomba sur sa couche.

Doucement, le diacre s'approcha d'elle et, s'asseyant sur le bord du lit, entoura avec sollicitude la taille d'Alix, la redressant un peu, pour permettre à sa respiration oppressée de reprendre son cours normal.

— C'est infâme! murmura-t-elle dans un sanglot, infâme!

Et elle ajouta :

— Je devine maintenant qui m'a arrachée du logis de mon oncle... le monstre!

Elle réfléchit un moment; puis, écartant un peu le moine dont l'étreinte, trop forte sans doute, la fit rougir.

— Mais ce que je ne comprends pas, dit-elle, c'est comment vous vous trouvez ici, près de moi, sous cet accoutrement bizarre.

Et, malgré sa douleur, elle sourit légèrement à travers ses larmes, en considérant avec plus d'attention la singulière façon dont son confesseur était harnaché.

— C'est fort simple, ma fille, répondit le moine. Lorsque, ce matin, en sortant de mon office de nonnes aux Ménétriers, je me suis rendu au *Chat-qui-Pesche* pour vous faire ma petite visite quotidienne, j'ai trouvé ce pauvre Landry en proie à un désespoir profond par suite de votre disparition. Sans perdre de temps, j'ai couru au Palais, raconter à la reine ce qui venait de se passer, la suppliant de me mettre à même de vous arracher des mains de vos ravisseurs, ajoutant que je soupçonnais fort messire Orsini d'être l'auteur de ce coup de main... Il faut vous dire que dame Marguerite n'a pour son ministre que des sentiments plus proches de la haine que de l'amitié, pour des raisons... mais c'est de la politique et vous n'y comprendriez rien ; qu'il vous suffise de savoir que, lorsque la reine eut appris mes soupçons concernant l'Italien, elle fut fort contente.

— Contente ! exclama la jeune fille.

— Ne vous méprenez pas, répondit le moine en souriant, contente, non pas de l'aventure qui vous arrivait, mais de ce que Orsini fût le coupable. Elle m'a de suite accompagné dans les appartements du mire dont le désordre révélait un départ précipité... Par des exprès, envoyés à toutes les portes de la ville, nous avons connu la direction prise par l'Italien, et dame Marguerite m'a autorisé à courir, à la tête de quelques-uns de ses archers, pour vous délivrer... Nous avons rejoint vos ravisseurs dans cette auberge et, après une courte résistance de leur part, nous avons eu le dessus.

Ce disant, le moine s'était redressé, s'étudiant à prendre une allure conquérante.

Mais il ne réussit qu'à se rendre plus grotesque encore

— Ah ! mon père ! s'écria Alix dans un élan de reconnaissance et en saisissant la main du diacre qu'elle porta à ses lèvres, mon

père ! comment reconnaîtrai-je jamais le service que vous venez de me rendre.

— Paix ! ma fille, répondit Guillaume avec dignité, que parlez-vous de service? vous ne me devez rien, absolument rien; ne suis-je pas, ici bas, un serviteur du divin Pasteur, et mon rôle n'est-il pas de défendre mes chères brebis contre le loup ravisseur, même au péril de ma vie.

L'emphase avec laquelle il prononça ces mots ne fit qu'augmenter, au lieu de l'apaiser, l'élan de la jeune fille vers son confesseur.

— Vous n'êtes pas blessé, au moins? demanda-t-elle avec sollicitude.

— Non, mon enfant, merci, répliqua-t-il avec un grand sérieux.

Puis, passant subitement à un autre ordre d'idées :

— Mais, cet infâme! ce monstre ! exclama-t-elle, vous ne l'avez point laissé échapper?

Guillaume baissa la tête d'un air confus.

— Hélas! dit-il, Orsini s'est enfui et cela grâce à moi, car je n'avais voulu laisser à personne le soin de lui mettre la main au collet; malheureusement, je n'ai point l'habitude du cheval, et, comme je le poursuivais, l'épée haute, décidé à lui faire payer cher son exécrable forfait, ma monture a fait un écart, m'a désarçonné, et, le temps que je me remettais en selle, le mécréant avait disparu.

— Le lâche! s'écria Alix, rouge de colère, en serrant avec force ses petits poings.

Un moment, ils demeurèrent silencieux l'un et l'autre; puis elle demanda :

— Et maintenant, qu'allons-nous faire?

— Partir d'ici le plus tôt possible.

— Et retourner à Paris, n'est-ce pas, pour nous venger de ce traître, fit la jeune fille.

— Retourner à Paris! demoiselle, exclama le diacre avec une feinte terreur, vous n'y songez pas.

— Et pourquoi non?

— Mais, parce que...

Il s'interrompit, secoua la tête et murmura :

— Mais à quoi bon vous expliquer? Vous ne comprenez rien à la politique.

— Que vient faire là dedans la politique? demanda Alix toute surprise.

Le moine la regarda avec commisération.

— Pauvre enfant! dit-il; mais la politique se glisse partout, se mêle à tout, touche à tout. Croyez-vous, par hasard, que dame Marguerite se fut inquiétée de vous et de votre aventure si votre ravisseur, si ce ravisseur n'eût été messire Orsini, c'est-à-dire l'homme avec lequel elle lutte chaque jour sur le terrain politique; moi-même qui vous parle, et malgré le caractère sacré dont je suis revêtu, on me fait jouer un rôle politique ; ainsi, pour les gens de la cour, lorsque la reine se confesse à moi, ce n'est qu'un prétexte pour faire de la politique. Aussi, que va faire Orsini? retourner au Palais, aller trouver le roi et lui narrer que le confesseur de la reine vient d'enlever une jeune fille et...

— Mais c'est infâme! votre politique! s'écria la jeune fille indignée.

— Ou mieux encore, tout en chevauchant, il aura trouvé dans sa cervelle un moyen de profiter de cette circonstance pour faire la paix avec la reine. Il ira donc lui conter tout net ce qu'il a fait, et moyennant certaines concessions politiques, obtiendra que l'on me poursuive et enferme quelques semaines jusqu'au moment où ayant assez de vous, il nous rendra tous deux, vous à votre oncle et moi à la liberté.

— Que faire alors, mon Dieu! que faire? exclama Alix en proie à la plus profonde terreur.

— Comme je viens de vous le dire, partir d'ici au plus tôt.

— Pour aller où?

— Je sais un couvent aux environs de Pierrefonds où nous serons momentanément en sûreté et où je défie tous les suppôts de ce maudit Italien de nous découvrir; vous plaît-il que nous nous y rendions?

— Partons, dit la jeune fille avec énergie.

Puis elle ajouta, embarrassée.

— Mais je n'ai point de vêtements.

— Ce cher Orsini y avait pensé ; car nous avons trouvé dans la litière qui vous a amenée un paquet que je suppose avoir été emporté du *Chat-qui-Pesche*, et contenir tout ce dont vous avez besoin... Je vais vous l'envoyer et vous recommande de vous vêtir le plus rapidement possible ; aussitôt prête, nous nous mettrons en route.

Comme il allait sortir, il revint sur ses pas, le front un peu soucieux.

— Mais j'y songe, savez-vous monter à cheval ?

— Je ne suis peut-être pas fort élégante en selle, mais en tout cas, je suis solide ; j'ai été élevée à la campagne, et le cheval est un animal que je connais ; mais pourquoi cette question ?

— Parce que le conducteur de la litière dans laquelle vous avez été transportée ici, a été tué dans le combat, et vous allez être obligée de continuer le voyage à cheval... Du reste, nous eussions été obligés probablement d'en venir là de toutes façons, car nous devrons passer par des chemins de traverse coupés de fondrières, dans lesquels la litière n'eût pu circuler.

— Qu'importe ! s'écria la jeune fille, dont l'effroi augmentait le courage, je traverserais l'enfer pour échapper à ce démon.

A peine le moine eût-il refermé la porte sur lui, qu'un sourire satanique éclaira son visage cauteleux.

— Par Belzébuth ! grommela-t-il en se frottant les mains d'un air satisfait, je ne me savais point une imagination aussi vive ni aussi fertile ; ce pauvre Orsini a bon dos, et si jamais il venait à savoir...

Il eut un léger frisson.

— Bast ! fit-il, du temps que je relâche la colombe, l'Italien a le temps d'être jeté dans quelque cul de basse fosse du fond duquel il ne pourra guère venger sa fille ; le principal, pour le moment, c'est de gagner du terrain et de mettre entre nous et ceux qui seraient tentés de nous poursuivre, le plus de distance possible.

Le soleil s'abaissait déjà à l'horizon, lorsque la petite troupe

quitta l'auberge du *Cygne-de-la-Croix,* dans un ordre de combat qui, certainement, eût fait honneur à un capitaine de bande.

A cent cinquante mètres en avant, marchait en guise d'éclaireur, un soldat bourguignon, suivi à cent mètres environ par deux autres cavaliers derrière lesquels Guillaume Feutrier et sa compagne chevauchaient, côte à côte, quand la largeur du chemin le permettait, mais le plus souvent, la jeune fille précédant le moine. Puis, à dix mètres en arrière, marchaient deux soldats que suivait à près de trois cents mètres, le dernier des bourguignons chargé de former l'arrière-garde et de protéger la troupe contre toute poursuite.

Guillaume avait choisi le cavalier le plus intelligent, et le mieux monté, car c'était sur lui qui reposait la sûreté de la marche.

— Allons, fit le Béquillard lorsque ce dernier soldat eut disparu au tournant de la route, il me faudrait souvent de ces petites caravanes-là pour grossir mon sac de testons.

Un moment, il demeura sur le pas de sa porte, surveillant le chemin du côté de Paris.

— Par Satan ! grommela-t-il ; je ne pense pas qu'on ait jamais vu de fille enlevée, après laquelle n'ait couru, soit un père, soit un amant ; il faut donc s'attendre avant peu à recevoir une nouvelle visite.

Et, rentrant dans la salle :

— Holà ! Marie, cria-t-il joyeusement, prépare tout pour les hôtes nouveaux qui vont nous arriver, et surtout fais disparaître les traces du passage de ceux qui viennent de nous quitter ; il sera toujours temps, suivant les circonstances, de dire ce que nous savons, ou de jouer les ignorants.



Jehan remarqua en travers de la route une masse sombre devant laquelle son cheval était arrêté. (Page 720.)

XLVI

Poursuite.

Après avoir franchi la porte aux Peintres, Buridan et ses compagnons galopèrent pendant quelque temps en silence sur la route déserte, que bordaient de droite et de gauche quelques maigres

champs, remplacés aujourd'hui par les maisons du faubourg Saint-Denis.

Le premier en tête de la troupe, Jehan éperonnait son cheval, allant d'une course folle, son casque rejeté en arrière, heureux de sentir son front moite de sueur fouetté par la bise, et d'étourdir sa douleur au bruit cadencé des fers des chevaux sur le pavé du roi.

Immobile en selle, les dents serrées, l'œil fixé droit devant lui, il sondait l'obscurité, avec l'espoir insensé d'apercevoir à l'horizon ceux qu'ils poursuivaient.

Soudain, Buridan poussa son cheval à côté de Jehan et lui cria :

— On voit, mon cher docteur, que tu t'entends mieux à consulter un manuscrit qu'à conduire une chevauchée, car, du train dont nous allons, nos montures seront fourbues avant qu'il soit une heure.

Jehan de Sarcelles s'arrêta net.

— Ce n'est cependant point en marchant au pas que nous regagnerons l'avance prise sur nous par ces mécréants, grommela-t-il d'un ton de fort mauvaise humeur.

— D'accord ; mais entre le pas et l'allure désordonnée que nous menons depuis notre sortie de Paris, il y a une notable différence. Tu dois connaître ce proverbe italien qui dit : « *Chi va piano, va sano.* » Or, c'est, à mon avis, contraire à toute prudence, que de continuer de la sorte. Depuis une heure à peine que nous sommes en route, nos chevaux sont couverts d'écume, et, quant au mien, je le sens frissonner entre mes jambes.

Et, s'adressant à son écuyer :

— Qu'en penses-tu, Tanneguy?

— Je suis absolument de votre avis, capitaine; et il me semble que, dans la circonstance présente, ce serait folie à nous que de vouloir, dès la première étape, rattraper les vingt heures d'avance qu'ils ont sur nous.

— Alors? interrogea Jehan avec aigreur.

— Alors, reprit Buridan, je propose d'aller grand trot jusqu'à Ecouen où nous passerons quelques heures, aussi bien pour faire reposer nos montures que pour attendre le lever du soleil.

— Pensez-vous, demanda Franc-Picard, qu'il ne serait pas préférable de nous arrêter à Sarcelles? c'est bien loin Ecouen.

Landry eut un léger ricanement.

— Je crois, dit-il, que notre jeune escholier a plus grande habitude de chevaucher sur les bottes de paille de la rue du Fouarre que sur un bon trotteur normand.

— Si j'ai indiqué Ecouen, reprit Buridan, ce n'est point par hasard ou par caprice; mais c'est que, jusque là, nous pouvons galoper en toute confiance, certains que nos ennemis sont devant nous; car, à moins qu'ils ne se soient jetés dans des chemins de traverse, ils n'ont pu prendre d'autre route. A quelque distance d'Ecouen, au contraire, la route bifurque, et nous aurons besoin du grand jour pour reconnaître les traces de l'autre troupe et prendre, en toute assurance, l'embranchement qu'elle-même aura prise.

Jehan, auquel il semblait que toute minute passée à ne pas galoper était une heure de perdue, n'avait point attendu la fin de ce colloque.

Eperonnant son cheval, il avait pris le devant sans se soucier si ses compagnons le suivaient et sa silhouette se confondait déjà dans la nuit.

— Ventredieu! murmura Buridan en lançant son cheval au grand trot, ce docteur du diable nous va faire manquer notre aventure, si je n'y mets bon ordre.

En quelques galopades il l'eut rejoint et, saisissant par la bride la monture de Jehan :

— Oui ou non, demanda-t-il presque furieux, veux-tu rejoindre Alix?

— Railles-tu? fit le docteur.

— Point; je suis sérieux et te conseille de renoncer à l'espoir de l'arracher aux mains de Guillaume Feutrier, si tu ne veux renoncer de suite à nous mener d'un train pareil.

Jehan de Sarcelles étouffa un juron, et répliqua.

— Prends donc la tête, puisque ton expérience te fait supposer que je n'y entends rien.

Et tournant bride brusquement, il vint se ranger à la queue de

la petite troupe, derrière Landry, à côté de Franc-Picard, que son peu d'habitude de l'équitation forçait à s'arrêter de temps à autre, pour souffler un peu.

Sous la conduite de Buridan, nos amis continuèrent leur route d'une allure plus calme, quoique rapide, qui permit à leurs chevaux de se reconnaître un peu et de reprendre haleine ; car depuis la porte aux Peintres ils avaient été littéralement surmenés.

Arrivés à Pierretitte, ils s'arrêtèrent un moment, pour se concerter.

Interrogé par Jehan sur l'espoir plus ou moins certain qu'on pouvait avoir de relever les traces du moine et de sa troupe, à la bifurcation d'Ecouen, Buridan répondit :

— Nous trouverons bien quelqu'un qui aura vu passer ces mécréants ; car quelque bien que soit avec Satan ce diacre maudit, je ne suppose pas qu'il voyage par les airs sur les ailes de son patron.

— Et puis, ajouta Franc-Picard, s'il est vrai, comme l'a affirmé le duc d'Égypte, que demoiselle Alix soit en litière, c'est là, il me semble, un moyen de locomotion qui doit retarder leur marche.

— Ce jeune escholier a raison, fit à son tour Landry ; mais, en outre, nous avons pour nous une chance à laquelle personne n'a songé ; cette chance, c'est la pluie qui est tombée, paraît-il, à torrents, depuis deux jours.

— Et comment connaissez-vous ce détail, maître Landry ? demanda Jehan de Sarcelles ; il me semble au contraire, que la route sur laquelle nous allons depuis Paris est complètement sèche.

— Tout à l'heure, répliqua le cabaretier du *Chat-qui-Pesche*, je me suis arrêté un moment à Saint-Denis, au *Grand-Cerf*, pour boire un pot, histoire de n'en pas perdre l'habitude ; et du temps que je buvais, j'ai entendu des gens du pays parler des dégâts causés avant-hier dans la région d'Ecouen par la grande quantité d'eau qui y est tombée.

— C'est parfait, cela, riposta Tanneguy ; mais qu'en concluez-vous ?

— Tout simplement ceci ; c'est qu'à cette époque de l'année, les routes sont trop peu fréquentées pour que, la boue aidant, nous

ne puissions relever facilement les traces de ceux que nous poursuivons.

— Fort judicieux, compère Landry, fit Buridan en frappant amicalement sur l'épaule du cabaretier. Ce renseignement me confirme encore davantage dans mon idée d'aller tout d'une traite, coucher à Ecouen.

Et, se mettant en selle :

— En route, cria-t-il.

Nos cinq cavaliers repartirent au trot, et pendant un moment, dévalèrent en silence par la grand'route.

Soudain, le cheval de Tanneguy s'arrêta et, se plantant sur ses quatre jambes, le cou tendu en avant, les naseaux aspirant l'air avec force, il lança dans la nuit un hennissement joyeux qui retentit clair et sonore comme un coup de trompette.

A son tour Buridan s'arrêta, mouvement qui fut imité par ses compagnons.

Il se retourna sur sa selle et demanda :

— Qu'y a-t-il ? cela ne te semble-t-il pas étrange, Tanneguy ?

— Charlemagne doit certainement sentir une jument dans les environs, capitaine, répondit l'écuyer ; vous devez vous rappeler d'ailleurs qu'il nous a déjà averti plusieurs fois, en temps de guerre, de la présence d'un ennemi que nous ne soupçonnions pas.

Le cheval pointait les oreilles, se cabrant avec force, luttant contre les poignets qui le maintenaient en place, malgré sa volonté de se lancer en avant.

Il hennit de nouveau, plein de rage et de désir.

Chose étrange, à cet appel, il sembla qu'un autre eût répondu, loin, bien loin.

— Avez-vous entendu ? demanda Landry.

— Oui, répliqua Tanneguy, il y a quelqu'un devant nous.

Le cabaretier du *Chat-qui-Pesche* mit pied à terre et, s'agenouillant, colla son oreille contre le sol.

— J'entends un galop furieux, s'écria-t-il en se relevant ; avant cinq minutes, le cavalier sera sur nous.

En entendant ces mots, Buridan mit l'épée au poing et commanda à ses compagnons de faire comme lui.

Puis, quand il eût vu briller tous les aciers dans l'ombre :

— Écoutez, dit-il ; la nuit, sur la grand'route, il faut s'attendre à tout; usons donc de prudence. Vous allez descendre dans ce champ qui borde la route et vous dissimuler derrière ce rideau d'arbres, tandis que Tanneguy et moi irons à la rencontre de l'imprévu qui s'avance.

Maintenant, on entendait distinctement résonner au loin le galop du cheval qui, rapide comme l'éclair, approchait.

Les ordres de Buridan étaient à peine exécutés que, soudain, Charlemagne, l'emportant enfin dans la lutte qui n'avait pas discontinué entre son cavalier et lui, partit comme une flèche, manquant, dans son élan, de désarçonner Tanneguy.

En une seconde, l'écuyer fut hors de vue, et il aperçut bientôt, sortant peu à peu de l'obscurité, un cheval qui arrivait sur lui à fond de train.

Mais, à sa grande surprise, la selle était vide.

A quelques pas, la monture sans cavalier s'arrêta, hennissant de joie, tandis que, de son côté, Charlemagne en faisait autant, tremblant sur ses jambes tandis que, d'un geste fier, il agitait sa crinière.

Fort intrigué, Tanneguy poussa son cheval jusqu'à ce que ses naseaux touchassent ceux de la jument.

Il se pencha alors doucement sur la selle et ramena à lui la bride qui flottait sur le cou de la bête.

En ce moment, Buridan accourait au galop, l'épée haute.

Il s'arrêta stupéfait à la vue de son écuyer et lui cria :

— C'est fini déjà ?

— Quoi ? demanda Tanneguy.

— Et l'homme, où est-il ? continua le capitaine sans faire attention à la réponse de l'écuyer.

— Quel homme ?

— Eh ventredieu ! je suppose bien que ce cheval n'est point venu seul.

— C'est ce qui vous trompe, capitaine ; quand je l'ai rencontré, il avait la selle vide et les étriers battant les flancs

— En vérité, voilà qui est singulier, observa Buridan en s'approchant et en flattant la jument pour la mieux examiner.

— Je ne sais pourquoi ! dit Tanneguy, mais il me semble que cette bête va vous apprendre du nouveau concernant les gens que nous cherchons.

Buridan partit d'un franc éclat de rire.

— Ventredieu ! dit-il, tu as l'imagination plus riche que l'escarcelle, m'est avis que le maître aura été tout simplement dévalisé par des routiers et que nous allons retrouver son cadavre sur le chemin... Mais attends-moi là, que j'aille chercher Jehan et les autres, car il est inutile que nous perdions notre temps plus qu'il ne convient.

Tournant bride, il revint à l'endroit où il avait posté ses compagnons et tout en rejoignant avec eux Tanneguy, les mit au courant de l'aventure.

Jehan de Sarcelles et Franc Picard s'exclamèrent, fournissant chacun des explications plus incohérentes les unes que les autres.

Seul, Landry se taisait, réfléchissant en silence.

Une fois, en présence de la jument, le cabaretier mit pied à terre, tournant doucement autour de la bête, l'examinant de la tête à la queue avec une scrupuleuse attention.

Soudain, il se baissa et poussa une exclamation.

— Par Satan, cria-t-il, voilà qui est singulier.

— Qu'y a-t-il de si singulier ? demanda Buridan.

— Il y a que cette bête vient d'Écouen où tout au moins des environs.

Buridan tressaillit :

— D'Écouen ? murmura-t-il, et sur quoi bases-tu cette supposition ?

— Sur ce que la bête est crottée épouvantablement jusqu'aux jarrets ; au surplus, sans descendre, vous pouvez vous en convaincre en passant votre main sur sa croupe qui elle-même est toute mouchetée de boue.

— Par Notre-Dame! dit Franc-Picard, la route n'appartient pas exclusivement à Guillaume et à ses acolytes. Ce cheval doit être à celui de quelque voyageur arrêté et détroussé par les routiers.

— Mon jeune escholier, répliqua Landry que le démenti du jeune homme irrita, sachez que les routiers sont trop friands de chevaux pour laisser ainsi vagabonder par la route ceux qui leur tombent sous la main; ils laisseraient plus volontiers s'échapper l'homme que la monture.

— Bref, dit Buridan avec impatience, qu'en conclus-tu?

— Je ne sais trop, répondit le patron du *Chat-qui-Pesche;* cela demande réflexion; en tous cas, il n'y aurait rien d'étonnant à ce que le hasard mît sur notre route le moyen de rejoindre notre diacre et demoiselle Alix.

Sur ce, il se remit en selle et la troupe repartit au grand trot.

Jehan de Sarcelles avait repris la tête de ses compagnons, les devançant de quelques pas, plongé dans ses réflexions douloureuses, fuyant même les monosyllabes qu'en guise de conversation, les autres échangeaient entre eux.

Tout à coup, son cheval s'arrêta d'un mouvement brusque, tellement brusque que le pauvre docteur ès-Sorbonne faillit passer par-dessus le cou de sa monture.

En vain l'excita-t-il de la voix et des éperons; elle restait immobile comme clouée au sol, tirant de toutes les forces sur la bride et penchant la tête vers le sol, tandis qu'un frisson lui secouait les membres, hérissant son poil.

— Ventredieu! exclama Buridan, qui causait avec Landry, un peu en arrière de ses compagnons, qu'arrive-t-il encore?

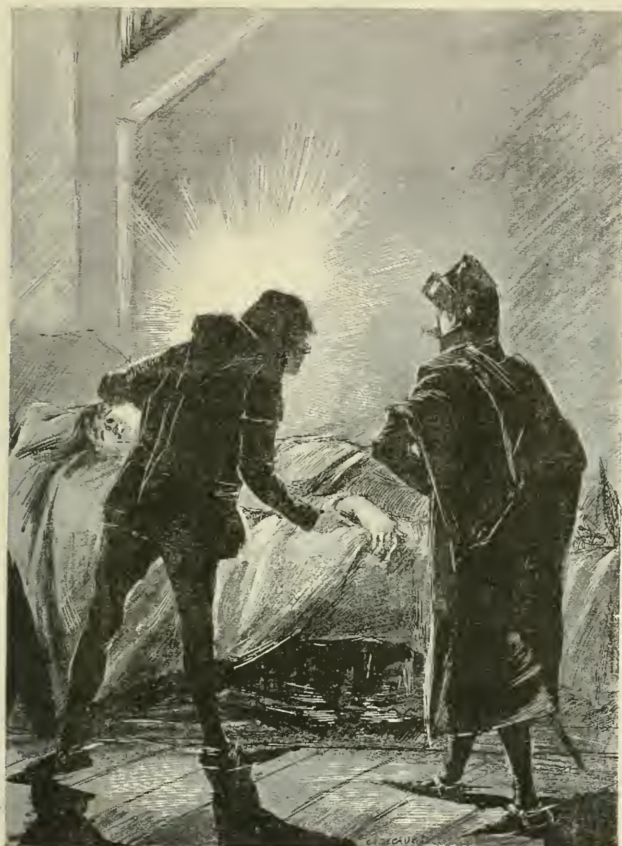
Se baissant au point de perdre l'équilibre, Jehan remarqua en travers de la route une masse sombre devant laquelle son cheval était arrêté, et que la bête flairait avec force.

Sans répondre au capitaine, le docteur ès-Sorbonne se laissa glisser à terre et s'approcha avec précaution.

— Par saint Treignant! cria-t-il, un cadavre!

Un des premiers, Landry accourut près de lui.

Le routier s'agenouilla près du corps, le palpant, le retournant en tous sens.



Landry souleva le bras de l'Envoûté et, lui montrant les mains du truand...
(Page 727.)

— Cet homme n'est point mort, murmura-t-il ; il dort.

Puis sentant sur ses mains quelque chose de chaud, il les regarda avec attention, et malgré l'obscurité, remarqua qu'elles étaient rouges.

— Du sang ! gronda-t-il, en examinant à nouveau l'homme qui ne remuait pas plus qu'une souche.

Franc-Picard, lui aussi, avait mis pied à terre et, curieusement, regardait cette scène.

— Mais, dit-il en prêtant l'oreille, non seulement il dort, mais encore il ronfle.

Jehan eut un haussement d'épaules plein d'incrédulité.

— L'enfant a raison, dit Buridan, qui, lui, n'avait pas quitté la selle, pas plus que Tanneguy ; cet homme est ivre, et je ne serais nullement surpris que nous ayons là, devant nous, le maître de la monture que nous avons rencontrée tout à l'heure.

— Et vous avez d'autant plus raison de supposer cela, capitaine, riposta Landry en se redressant, que cet homme a ses chausses pleines de boue, tout comme le cheval.

— Qu'allons-nous faire ? demanda Jehan.

— Je propose, moi, répondit Franc-Picard, de ranger le corps sur le bord de la route et d'attacher à son bras la longe du cheval afin que, réveillé, il puisse continuer sa route, car nous n'allons pas nous embarrasser du cavalier après nous être embarrassés de la monture.

— Je serais assez de cet avis, opina Jehan, que ne voyait dans tout cela que des retards apportés à la poursuite des ravisseurs d'Alix.

Landry eut un grondement de colère.

— Et moi, fit-il, je suis d'avis, qu'il nous faut emmener cet homme, car du diable, si ce n'est point pour nous guider dans nos recherches que le hasard l'a placé sur notre route.

— Que prétends-tu tirer de ce sac à vin, demanda Buridan quelque peu impatienté, et quel rapprochement peux-tu faire entre ceux que nous poursuivons et ce voyageur qui aura probablement trop bu à l'auberge, et que le grand air aura saisi ?

Puis il ajouta :

— Repousse cet homme du milieu du chemin, attache le cheval au cavalier et rejoins-nous au plus vite.

Sur ces mots il piqua des deux, suivi de Tanneguy, car Jehan de Sarcelles et Franc-Picard avaient déjà pris de l'avance.

Demeuré seul, Landry grommela :

— Ah! s'il faisait seulement un peu de lune, j'aurais pu voir de suite si mes pressentiments sont faux. Mais que faire avec une nuit noire comme un four? et puis, tout rouillé que je suis, je sais encore mieux courir les routes que tous ces jeunes gens. Ah! de mon temps on n'agissait point de la sorte... Quant à ce pauvre capitaine, il est rempli de fausses idées; les grandes guerres, ça a du bon; mais il faut laisser de côté les principes de batailles, quand on chevauche comme nous le faisons... et je suis persuadé, moi, que cet homme vient d'Ecouen, que cet homme pourra nous donner des renseignements précieux... Qui sait, ce Guillaume s'est peut-être arrêté dans la même auberge où cet homme s'est grisé.

Et, fort perplexe, le routier demeurait immobile sur le chemin, tenant entre ses mains la bride de la jument que Tanneguy lui avait remise.

Tout à coup, il frappa du pied.

— Par Satan! murmura-t-il, j'en aurai le cœur net; s'ils sont légers et imprudents, je suis entêté, moi, et nous verrons bien qui, d'eux ou de moi, avait raison.

Ce disant, il détacha la bride du côté droit du mors de son cheval et l'attacha au côté gauche du mors de la jument.

Les deux montures ainsi liées ensemble, il se baissa, enleva le corps toujours sans mouvement et, le jetant en travers de la jument, l'attacha à la selle avec la bride devenue inutile.

L'homme poussa un sourd gémissement, mais ne se réveilla pas.

Landry, alors, se mit en selle et partit au grand trot, conduisant en main la jument ainsi chargée.

Quand il aperçut ses compagnons, il modéra son allure, de façon à ne pas perdre de vue la petite troupe, sans cependant la rejoindre complètement.

— M'est avis que le cabaretier nous boude, dit Franc-Picard à Buridan en lui montrant, à une centaine de pas en arrière, la silhouette de Landry qui se confondait presque dans la nuit.

— Oui, le cher homme est fort têtu, et, quand on n'entre point dans ses idées, cela le peine énormément; mais cela ne m'inquiète

pas ; il saura bien nous rejoindre, dès qu'il lui sera possible de vider un pot.

Pendant une demi-heure encore, nos amis conservèrent à leur monture l'allure allongée qu'ils leur avaient fait prendre.

— Que l'enfer me confonde ! s'écria tout à coup Tanneguy, si, depuis quelque temps, nous ne pataugeons pas dans la boue.

— C'est ma foi vrai, riposta Jehan.

Buridan tressaillit.

— En ce cas, un bon point à Landry qui nous avait donné à ce sujet un renseignement exact.

— Par Notre-Dame de Clermont, s'écria Franc-Picard, quand la pluie tombe en ce pays, on doit pouvoir aller en bateau.

En ce moment, une cloche tinta aux environs.

— Onze heures, dit le capitaine après avoir compté les coups qui s'égrenaient dans la nuit.

— Bénie soit cette cloche ! s'écria Franc-Picard, car, si je ne me trompe, en même temps qu'elle nous donne l'heure, elle nous indique qu'un lieu habité se trouve non loin d'ici.

— Ce doit être Ecouen, répondit Tanneguy.

En effet, à cinq cents pas en avant, on distinguait dans l'ombre, de chaque côté de la route, des masses sombres qui ne pouvaient être autre chose que des chaumières.

— J'aime à croire, murmura l'escholier de Clermont avec une appréhension dans la voix, que ces paysans ne nous refuseront pas un abri.

— Ne vous mettez point en peine, mon jeune ami, répliqua Buridan ; tout pays qui se respecte, et Ecouen est du nombre, possède un cabaret, hostellerie, auberge. Tanneguy va nous précéder et reviendra nous chercher ici dès qu'il nous aura trouvé un gîte ; par le temps qui court, les chemins sont si mal fréquentés que toutes les portes demeureraient closes devant une troupe d'hommes armés tels que nous le sommes.

Sur ces mots, Buridan arrêta son cheval, mouvement que ses compagnons imitèrent, tandis que l'écuyer s'avançait au pas dans la direction du village.

— Ventredieu, grommela tout à coup le capitaine, il est incom-

préhensible que l'ami Landry nous en veuille au point de nous fausser complètement compagnie. Je serais curieux de connaître le motif pour lequel il demeure ainsi loin de nous.

Le cabaretier, en effet, s'était arrêté en même temps que la petite troupe et attendait, immobile et à distance, que ses compagnons continuassent leur route pour se remettre lui-même en marche.

Comme Buridan était sur le point de l'aller rejoindre, Tanneguy arriva au petit galop.

— Si voulez me suivre, dit-il, j'ai trouvé une auberge excellente et un aubergiste qui semble être le plus aimable homme du monde.

Au bout d'une centaine de pas, la petite troupe s'arrêta devant le *Cygne-de-la-Croix*.

Sur le pas de la porte, le Béquillard attendait, le chaperon à la main, une grosse lanterne de corne au-dessus de la tête.

— Soyez les bienvenus, mes gentilshommes, dit-il obséquieusement.

Puis se tournant vers l'intérieur de la maison.

— Hola! Marie, cria-t-il, ouvre la charretière, que ces seigneurs puissent entrer avec leurs chevaux.

Il allait refermer la porte, après que la petite troupe eût pénétré, lorsque Tanneguy l'arrêta.

— Nous avons un compagnon sur la route, dit-il; peut-être feriez-vous bien d'aller au devant de lui avec votre lanterne, de crainte qu'il ne s'égare.

L'hostellier n'eût même pas le temps de sortir de la cour que Landry apparaissait.

Méfiant par nature, l'oncle d'Alix avait jeté son grand manteau sur le cheval qu'il conduisait à la main, en sorte que la curiosité du Béquillard et de sa maritorne se trouva complètement déjouée.

D'un geste, Landry avait réprimé le cri de surprise qu'il vit sur le point de s'échapper des lèvres de ses compagnons.

Il mit pied à terre, enroula le corps dans son manteau et chargé

de ce fardeau, pria le capitaine de se faire conduire à la chambre qu'on lui destinait.

A la vue de la jument, la maritorne n'avait pu retenir une exclamation.

— Jésus-Dieu! murmura-t-elle ; mais je connais cette bête-là!

Son maître eut beau lui défoncer les côtes d'un coup de coude, il était trop tard.

Si bas qu'ils eussent été prononcés, ces mots avaient fait dresser l'oreille de Tanneguy; aussi tandis que Jehan et Franc-Picard, moulus par cette chevauchée si en dehors de leurs habitudes, tombaient sur un siège, réchauffant devant l'âtre leurs membres raidis par la fatigue et engourdis par le froid, l'écuyer trouva moyen de se couler près de Buridan et de lui glisser ces mots:

— Méfiez-vous!

Le capitaine ne tressaillit même pas, et continua fort paisiblement, comme s'il n'eût rien entendu, sa conversation avec le Béquillard qui, sa lanterne au poing, montait l'escalier conduisant à un logis disponible.

Une fois seul avec Landry et la porte bien fermée derrière l'hostellier, Buridan demanda au patron du *Chat-qui-Pesche :*

— M'expliqueras-tu maintenant ce que cela signifie et pour quelle raison tu as ramené ici ce cheval et cet homme?

Le cabaretier avait déposé son fardeau sur le lit et s'épongeait le front du revers de sa main.

A la question du capitaine, il répondit par un rire muet.

— Le cheval, dit-il, je ne l'ai ramené que pour porter le cavalier; quant à celui-ci, il se peut que mes pressentiments m'aient trompé et que nous n'en puissions rien tirer; mais j'ai la tête dure, et...

Sans achever sa phrase, il alla vers le lit, enleva le manteau, et l'homme apparut, le corps tout souillé de boue et de sang, le visage méconnaissable par un masque rouge que formait le sang d'une blessure faite au front, en tombant de cheval sans doute.

A la vue de cet homme, Landry eut un geste de surprise; ses yeux brillèrent d'un éclat étrange, et il murmura:

— Par le diable! voilà qui tient du miracle!

Puis trempant son chaperon en un sceau d'eau déposé dans un coin pour les ablutions du locataire de la chambre, il promena l'étoffe ainsi mouillée sur les traits de l'inconnu.

Buridan le regardait faire, silencieux, suivant avec curiosité chacun de ses mouvements.

Peu à peu, sous un lavage énergique, les traits apparaissaient ignobles, repoussants, patibulaires.

Soudain, Landry cessa son opération, et penchant la cire sur le lit, afin de bien mettre en pleine lumière le visage de cet homme:

— Je ne sais, s'écria-t-il, si c'est Dieu ou le Diable qui m'a inspiré, cette fois; mais en tous cas, messire, je reconnais qu'il est bon d'avoir la tête dure.

— Tu connais cet individu? demanda Buridan, partagé entre la surprise et la joie.

— Si je le connais! gronda le cabaretier; c'est l'un des truands les plus redoutables de la butte Mauconseil; c'est celui qui a enlevé demoiselle Alix et étranglé ma pauvre servante; c'est ce maudit Claude l'Envoûté.

— Par le diable! exclama le capitaine, ne te trompes-tu point?

Pour toute réponse, Landry souleva le bras de l'Envoûté, et lui montrant la main du truand, cette main formidable et terrible dont le duc d'Égypte avait parlé déjà à Jehan de Sarcelles.

— Ces doigts-là, seuls, dit-il, peuvent étrangler aussi sûrement que l'a été cette femme; et puis n'a-t-il pas été désigné par Joël au duc comme faisant partie de l'expédition?

— Je te crois, Landry, je te crois, fit Buridan avec vivacité.

Et il ajouta en serrant énergiquement les mains du cabaretier.

— Ventredieu! c'est ta bonne étoile qui t'a fait ramasser ce mécréant sur la route, et l'amener ici; si nous retrouvons ce Guillaume, ce sera grâce à toi.

— Ah! messire, fit Landry d'une voix émue, si vous saviez comme je voudrais qu'on puisse lui arracher cette pauvre enfant.

— Tu ne le peux désirer plus que moi, répondit le capitaine, d'un ton singulier, si singulier même, que le patron du *Chat-qui-Pesche* le regarda avec étonnement.

— Que comptes-tu faire maintenant? demanda Buridan.

— Vous l'allez voir.

Et, enlevant les draps de la couchette, Landry les tordit en guise de corde, et en attacha solidement les pieds de l'Envoûté; quand il eût fait la même opération pour les bras et les mains, et que le truand fut dans la complète imposibilité de bouger :

— Si vous le voulez, messire, dit le cabaretier à son compagnon, nous allons laisser cet honnête garçon cuver tranquillement son vin; une fois dégrisé, nous tirerons de lui tous les renseignements dont nous aurons besoin. Mais, en attendant, je propose de nous aller réconforter au plus tôt, pour dormir ensuite le plus vite possible.

Comme il s'approchait de la porte, Landry entendit un bruit léger dans l'escalier, et bientôt les marches craquèrent sous le poids de quelqu'un qui descendait.

— On nous écoutait, ce me semble, grommela-t-il, en ouvrant vivement la porte et en se penchant au dehors.

Mais tout était noir et silencieux; on n'entendait que le murmure des conversations de Jehan et de ses compagnons, en bas dans la salle de l'hostellerie.

— Eh! ventredieu! exclama Buridan, qui donc nous épierait?

— Ce mécréant de gargottier; il a une figure qui ne me revient nullement.

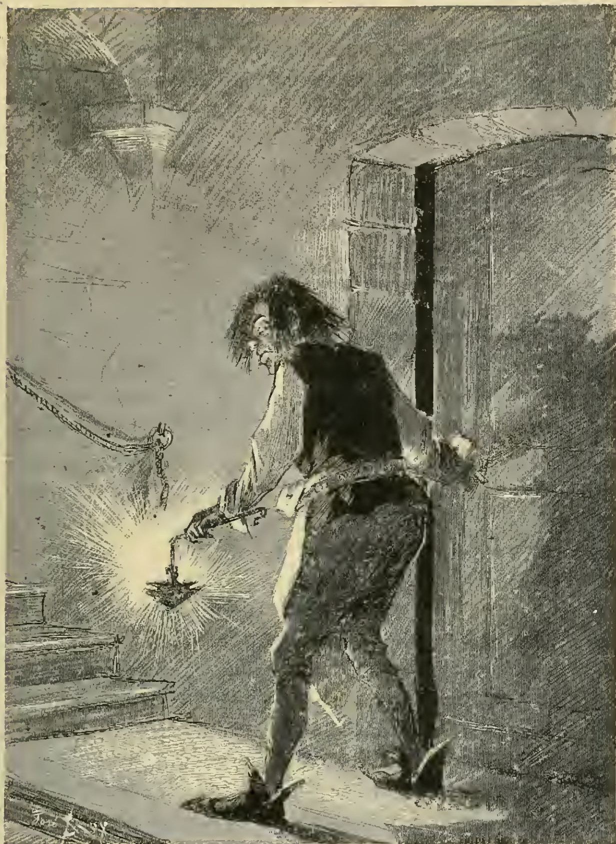
— Bast! en le prenant par la douceur, nous trouverons le moyen de contrôler ce que nous contera ton ami Claude.

— Si vous m'en croyez, nous le chaufferions immédiatement, lui et sa maritorne.

Buridan eut un long bâillement.

— Mon cher Landry, dit-il, voilà ma réponse; cette petite opération nous demanderait bien une bonne heure et je ne te cacherai pas que dans une heure je veux dormir à poings fermés. Au réveil, nous verrons ce qu'il convient de faire.

Sur ces mots, le capitaine descendit suivi de Landry, qui alla auparavant, par surcroît de précautions, resserrer un peu les liens du prisonnier.



Enfin, prenant son parti, il entra dans la chambre. (Page 73'.)

Dès leur entrée dans la salle, ils furent accueillis par les exclamations de leurs amis.

— Par Notre-Dame de Clermont! s'écria Franc-Picard, je vous croyais déjà entre les bras de Morphée, ami capitaine. Que diable avez-vous pu faire si longtemps?

— Un bout de toilette, répliqua plaisamment Buridan en désignant du coin de l'œil l'hostellier, qui, le dos tourné à la compagnie, découpait en un coin, un quartier de venaison.

Ce geste fut compris, et les amis, causant indifféremment de choses et d'autres, se mirent à réparer les forces, largement dépensées, depuis le matin.

Un moment l'hostellier sortit, et Franc-Picard voulut profiter de ce moment de liberté pour interroger à nouveau Buridan

Mais celui-ci lui recommanda énergiquement de se taire.

Il se défiait, ce brave capitaine ; l'habitude de faire la guerre et de courir les routes, lui avait fait prendre en grande défiance les portes fermées, en ce sens qu'elles ne le sont généralement que pour abriter quelque curieux.

Et en cette occasion, comme en bien d'autres, d'ailleurs, il eût raison.

Derrière la porte, le Béquillard conversait avec sa servante, tout en prêtant l'oreille à ce qui se disait dans la salle.

— Tu dis donc, fit-il entre ses dents, que c'est un des chevaux de l'autre troupe ?

— Oui, je l'ai reconnu tout de suite ; c'est celui sur lequel est parti l'homme qui conduisait la litière.

— Voilà qui est étrange ! grommela l'hostellier.

— Pas si étrange que cela. Il est peu probable, en effet, que cet homme dont l'escarcelle était pleine d'argent, soit allé tout d'une traite jusqu'à Paris ? Pourquoi ne se serait-il pas arrêté dans quelque cabaret ? il se sera attardé à boire, et les autres l'auront cueilli en chemin.

— A quoi bon ramener le cheval, en ce cas ?

— Pour porter le paquet qu'ils ont monté là-haut ; c'est tout simple.

— En effet ; mais tu m'y fais penser ; si j'allais voir ce que c'est ?

— Je croyais que vous étiez monté tout à l'heure.

— Oui ; mais je n'ai pu voir, tellement il faisait sombre, ni entendre, tellement ils parlaient bas.

— Eh bien! allez-y ; moi, je vais dans la salle pour les surveiller ; mais, s'ils m'interrogent, que dois-je répondre ?

— Jouer l'ignorance la plus complète et dire que nous ne savons rien. Si véritablement ce sont ceux que je crois, je veux leur vendre cher les paroles qu'ils me tireront du gosier !

Sur ces mots, tandis que la maritorne ouvrait la porte, le Béquillard, allumant une lampe, gravit l'escalier avec précaution.

Arrivé sur le palier, il s'arrêta, indécis sur ce qu'il allait faire.

Enfin, prenant son parti, il entra dans la chambre.

En bas, Buridan et ses compagnons venaient de se lever de table.

— Je propose, dit le capitaine, de passer, ici même, ensemble, les quelques heures de nuit qui nous restent.

— Singulière idée, fit Franc-Picard.

Le capitaine haussa légèrement les épaules.

— Je crains énormément l'humidité, fit-il en appuyant à dessein sur chacun de ses mots, et j'aurais peur que les chambres de l'auberge ne fussent trop fraîches ; au contraire, cette salle continuellement chauffée et aérée, doit être très saine et...

— Vous m'excuserez, capitaine, répondit Landry, si je ne partage pas votre opinion ; pour moi, il n'est rien de tel qu'un lit ; en conséquence, je vous souhaite le bonsoir et regagne la chambre que je dois à l'amabilité de notre hostellier.

— Ventredieu ! fit Buridan en riant après le départ du cabaretier, on voit que ce bon Landry se souvient du temps où il courait les routes ; il se méfie.

— De quoi et de qui ? demanda Jehan.

— De rien et de tout; de personne et de tout le monde ; voilà un des grands secrets pour être fort à la guerre.

Comme il achevait ces mots, la porte s'ouvrit violemment et Landry apparut, pâle, les yeux hagards, les lèvres entr'ouvertes, mais sans articuler aucun son.

Buridan s'élança au-devant de lui :

— Qu'y a-t-il? que t'est-il arrivé?

— Vous êtes blessé ? demanda Franc-Picard.

L'oncle d'Alix fit un signe négatif.

— Le prisonnier... bégaya-t-il.

— Eh bien! fit Buridan, le prisonnier?...

— Mort! répliqua Landry.

Le capitaine, en guise d'exclamation, poussa un formidable juron.

— Mort! s'écria-t-il, mais comment? depuis quand? par qui?

— Je l'ai trouvé étendu et attaché comme nous l'avions laissé, mais la gorge traversée par un formidable couteau; il a dû être tué sur le coup.

Instinctivement, les compagnons de Buridan jetèrent autour d'eux des regards défiants, en même temps que leur main cherchait la dague suspendue à leur ceinture.

Le capitaine réfléchissait.

Tout à coup, il se retourna, cherchant quelqu'un des yeux.

— Où donc est l'hostellier? demanda-t-il.

— Il y a quelques instants déjà que je ne l'ai point vu, répliqua Tanneguy; mais la servante était là, il n'y a qu'un moment.

— Ce sont eux, murmura Buridan.

— Eux! exclama Jehan de Sarcelles, mais dans quel but?

— Voilà ce que je ne comprends pas, dit Landry; car, j'admets à la grande rigueur que, les temps étant durs, un aubergiste dépouille un voyageur pour augmenter son pécule; mais assassiner un pauvre diable comme celui qui se trouvait là-haut, j'estime que c'est là un crime fort inutile.

— Et c'est précisément la parfaite inutilité de ce crime qui m'en fait chercher la cause autre part que là où tu la supposes.

Buridan garda le silence encore quelques instants; puis s'adressant à Landry:

— Es-tu bien sûr, au moins, qu'il est mort? dit-il.

— Cette question! répliqua l'autre; puisqu'il a la gorge traversée!

— Il n'importe; je vais m'en assurer par moi-même.

Et comme ses compagnons s'apprêtaient à le suivre.

— Quant à vous, mes amis, leur dit-il, du temps que je monte là-haut, cherchez par toute la maison et faites en sorte de mettre la main sur l'hostellier ou sur la servante.

En quelques enjambées, Buridan et Landry arrivèrent auprès du lit, sur lequel baignant dans son sang, le malheureux Claude était étendu.

Au-dessous de la tête, blanche comme cire dans laquelle les yeux creusaient deux trous sombres, une plaie effrayante, rouge et béante, s'ouvrait; dedans, un long couteau, à lame large et effilée, était planté, dressant en dehors du cou son manche en corne noire ; tout autour, des caillots de sang se figeaient.

Le capitaine se pencha sur le lit, promena son doigt sur les lèvres de la blessure; le sang était encore limpide, et le corps encore tiède.

— Il y a cinq minutes à peine que cet homme a été tué, fit-il, comme se parlant à lui-même.

Et il ajouta :

— C'est l'hostellier certainement, qui a fait le coup; mais, dans quel but?

— Peut-être, objecta Landry, est-il soudoyé par Guillaume Feutrier, et a-t-il aussi voulu empêcher l'Envoûté de parler.

Buridan demeura pensif.

— Il se pourrait que tu eusses raison, dit-il ; oui, et malgré ce que cela a d'invraisemblable, je serais assez tenté de croire qu'on a voulu étouffer dans sa gorge les renseignements que ce pauvre diable nous aurait donnés.

Et il ajouta d'un ton à moitié plaisant :

— Tu vois, mon cher Landry, que mieux eût valu ne point t'encombrer de ce colis.

— Par Satan! répliqua le patron du *Chat-qui-Pesche*, n'était l'espoir que j'avais de tirer de l'Envoûté quelques indications utiles, je ne regrette pas sa mort; la main qui l'a mis en cet état, a vengé bien des crimes, sans parler de l'enlèvement d'Alix.

— Que le diable ait son âme, fit Buridan.

Et ce fut là toute l'oraison funèbre de Claude l'Envoûté, suppôt de la butte Mauconseil.

En ce moment, Buridan entendit une voix qui l'appelait au dehors.

Vivement il alla à la verrière et l'ouvrit.

Au-dessous de lui, dans la cour, à la lueur d'une cire, il vit trois ombres qui gesticulaient.

— Qui est là ? cria-t-il.

— C'est nous, Buridan, répondit une voix que le capitaine reconnut pour celle de Jehan de Sarcelles ; nous avons découvert l'hostellier.

— Ventredieu ! exclama-t-il, gardez-le bien, au moins, le temps que nous descendions.

— Eh ! riposta Franc-Picard ; tout ce que nous pouvons faire est de le regarder, quand à le garder, c'est une autre affaire.

— Et pourquoi ?

— Parce que le drôle est hors de notre portée.

— Attendez, cria le capitaine qui ne comprenait rien à ce qu'on lui racontait, je descends.

Et comme il allait refermer la verrière :

— Inutile de descendre, messire capitaine Buridan, lui dit une voix railleuse, nous pourrons, d'où vous êtes, converser beaucoup plus facilement que d'en bas.

Stupéfait, Buridan, se pencha, au point de perdre l'équilibre, cherchant où pouvait bien se trouver la personne qui lui parlait.

Mais tout était sombre, et sauf ses trois amis qu'il voyait en bas, la tête levée vers lui, il n'aperçut absolument rien.

— Eh bien ! messire capitaine, reprit la même voix, êtes-vous disposé à causer ?

— Par Satan ! grommela Landry, en s'approchant, lui, aussi de la verrière, mais c'est la voix de ce sacripant d'hostellier.

— Lui-même, répartit le Béquillard, en éclatant de rire.

En ce moment, un léger sifflement traversa l'air.

— Par les tripes du pape ! gronda le Béquillard, d'une voix furieuse, voulez-vous bien, messire capitaine, ordonner à votre jeune ami, de laisser de côté arbalète et virolets ; sinon je m'enferme en mon logis, et notre conversation finira avant que d'avoir commencé.

Buridan se tourna vers Landry :

— Descends, lui dit-il à voix basse, et recommande à Franc-Picard de demeurer en paix ; dis-leur même, à lui et aux autres,

de rentrer dans la salle ; j'ai le pressentiment que je vais m'entendre avec cet homme.

Puis, se mettant de nouveau à la fenêtre :

— Serait-il indiscret, maître Béquillard, fit-il d'un air badin, de vous demander la raison de votre singulière attitude?... mais d'abord, où êtes vous?

— Bien que cela ne soit d'aucune importance dans la conversation que nous allons avoir, répliqua le Béquillard, je veux bien vous répondre. Sachez donc que je suis en une position inexpugnable.

— Je m'en doute bien ; mais encore, où se trouve-t-elle?

— De l'autre côté de la cour, juste en face de vous.

— Mais je ne vois rien.

— D'abord parce qu'il fait nuit; ensuite parce qu'entre vous et moi s'élève un bosquet de peupliers qui masque la vue; pour plus de détails, je suis en une vieille tourelle, convertie par moi en pigeonnier, et c'est du haut de ce pigeonnier que je vous parle en ce moment.

— Ventredieu! exclama Buridan, que de précautions.

— En saurait-on trop prendre quand il s'agit de lutter contre un capitaine tel que vous.

— Me connais-tu donc, drôle? demanda Buridan, flatté malgré lui par l'intonation respectueuse que l'hostellier avait mis dans ses paroles.

— Eh ! par Satan! qui n'a entendu parler du capitaine Buridan?

— Tu railles, je crois.

— Non pas, Messire, car nous autres aubergistes des grands'-routes, avons été plus ou moins hommes de guerre, et j'étais en Allemagne, alors que vous veniez d'y arriver précédé par la réputation que vos grands coups d'épée vous avaient value en Hongrie.

— Ah! bah! et c'est probablement sur le champ de bataille que tu as réalisé les économies nécessaires pour monter cette hostellerie.

— Comme vous dites, Messire.

— En ce cas, sais-tu bien, maître drôle, que tes économies courent grand risque de s'en aller en fumée?

— Comment l'entendez-vous?

Sans répondre à la question du Béquillard, Buridan dit d'une voix sévère :

— Puisque tu as entendu parler de moi, tu dois savoir que partout où j'ai passé, je me suis arrogé le droit de faire justice.

— D'où je dois conclure ?

— Qu'un crime ayant été commis ici, je me propose d'en punir l'auteur.

— Bast ! Messire capitaine, riposta l'hostellier avec un léger ricanement, permettez-moi d'espérer que vous ferez aujourd'hui une exception en ma faveur.

— Et pourquoi cela, drôle ?

— Parce que c'est votre intérêt.

— Tu dis?

— Je dis qu'il est de votre intérêt de me ménager, car, moi seul puis vous donner des renseignements sur les gens que vous poursuivez.

— Crois-tu donc que cette considération m'arrêterait ?

— Je ne suppose point que vous soyez venus de Paris à franc étrier tout simplement pour humer un pot au *Cygne-de-la-Croix* et vous en retourner ensuite ?

— Avons-nous donc besoin de toi pour continuer notre chemin?

— De moi tout aussi bien que de cet ivrogne ramassé par vous sur le chemin ; autrement, vous en fussiez-vous embarrassé?

Cette conversation commençait à exciter fort le système nerveux de Buridan qui s'écria soudain d'une voix colère :

— J'ai plus l'habitude de manier l'épée que la parole; ainsi donc voilà assez de discours inutiles ; je te somme de répondre.

— Que voulez-vous savoir? demanda le Béquillard sans aucune émotion.

— C'est bien toi qui as égorgé ce malheureux ? demanda le capitaine.

— Oh ! égorgé ! le vilain mot, Messire ; dites que j'ai prolongé indéfiniment son ivresse ; j'aime mieux cela.

— Et dans quel but as-tu commis ce crime inutile ?

— Inutile ! exclama l'hostelier, vous en parlez bien à votre



.. l'infortuné Béquillard, qui, raide et sinistre se balançait à la brise matinale.
(Page 743.)

aise. Si vous étiez à ma place, c'est-à-dire propriétaire d'une hostellerie aussi mal achalandée que la mienne ; si, comme moi, pour pouvoir joindre les deux bouts, vous étiez obligé de faire des efforts inouïs, vous ne laisseriez pas plus que moi échapper les occasions de gains qui pourraient se présenter à vous.

— Je ne comprends plus, fit Buridan, légèrement décontenancé par l'aplomb du Béquillard.

— C'est pourtant bien simple : j'ai la bonne aubaine qu'une troupe de cavaliers choisisse mon auberge pour s'y reposer ; en partant ces cavaliers me paient grassement en me recommandant de ne point parler d'eux à qui que ce soit ; jusqu'ici cela marche fort bien. Survient une seconde troupe de cavaliers sur laquelle je compte pour doubler le bénéfice que m'a rapporté la première en fournissant sur celle-ci les renseignements qui pourraient m'être demandés. Mais ces nouveaux cavaliers ne se sont-ils pas imaginé de récolter par les chemins un personnage auquel, sans bourse délier et par la seule force des poignets, ils peuvent arracher toutes les confidences qu'ils auraient été obligés de me payer à moi ! Vous comprenez bien que cela ne pouvait faire mon compte ; car au fond, commercialement parlant, je ne pouvais admettre la concurrence déloyale que cet autre allait me faire ; c'est pour cela que...

— Tu es un misérable ! interrompit Buridan.

— Eh ! répliqua le Béquillard d'un ton dolent ; vous ne m'apprenez rien de bien neuf, car mieux que vous je sais que je suis un pauvre diable crevant de misère et auquel Dieu, sans doute, envoie de temps à autre quelque aubaine pour l'empêcher de désespérer de la vie.

Malgré lui, le capitaine s'intéressait à ce bandit, dont la bonne humeur et la bonhomie désarmaient sa colère.

— Vous voyez donc bien, messire, que c'est à tort que vous avez qualifié d'inutile la... la... enfin, vous savez ce que je veux dire.

— Ce qui me paraît le plus clair dans tout cela, répliqua Buridan, c'est que tu veux nous vendre ce que tu sais.

— Vous l'avez dit, messire.

— Et combien ? mais, fais attention, car nous ne sommes pas riches, nous.

— Vous me donnerez vingt écus.

— Tu les auras ; descends-tu maintenant ?

— J'ai encore autre chose à vous demander.

— Dépêche-toi, car j'ai hâte de dormir un peu.

— Je veux votre parole de soldat que vous ne songerez plus, ni vous ni vos amis, à faire justice.

Buridan hésita.

— Sans cela, cria le Béquillard, il n'y a rien de fait; je reste dans mon pigeonnier et vous vous passez de renseignements.

— Tu as ma parole, fit Buridan d'une voix sourde.

— En ce cas, je descends.

Quelques instants après, l'hostellier rejoignait le capitaine dans la chambre même où gisait l'infortuné Claude, et après avoir enfoui dans son surcot les vingt écus promis, il narrait à Buridan par le détail l'arrivée, le séjour et le départ de Guillaume Feutrier.

Au fur et à mesure que le Béquillard avançait dans son récit, le front du capitaine s'épanouissait, et ses lèvres s'entr'ouvraient pour laisser passer de petits soupirs de satisfaction.

Un moment, cependant, il s'étonna du bon accord qui, au dire de l'hostellier, paraissait régner entre le moine et demoiselle Alix.

— Tu es bien sûr de ne pas te tromper? insista-t-il auprès du Béquillard.

— Absolument certain, messire ; même qu'au moment du départ, le moine a aidé lui-même la jeune fille à se mettre en selle, et qu'elle lui a dit : « Maintenant, hâtons-nous pour prendre beaucoup d'avance. »

— Ventredieu ! grommela Buridan, ce damné Guillaume lui aura conté une histoire de sa façon ; mais en tous cas, me voilà rassuré sur le sort d'Alix ; jusqu'à présent, elle n'a point encore eu à subir les attaques du diacre; autrement cet homme n'aurait pu constater de sa part une attitude bienveillante envers son confesseur.

Il se frotta les mains, murmurant :

— Encore une bonne chevauchée et nous arriverons à temps.

Puis, plongeant la main dans son escarcelle, il en tira cinq écus qu'il mit dans la main du Béquillard ; et comme celui-ci le regardait stupéfait, semblant lui demander de quel nouveau service cette nouvelle libéralité était le paiement.

— Ne répète ce que tu viens de me dire à aucun de ceux qui sont en bas, dit-il.

D'un signe, l'hostelier fit comprendre qu'il se conformerait à cette recommandation.

— Et maintenant, reprit Buridan, tu ne te rappelles pas que, dans leur conversation, ces hommes aient parlé du lieu où ils se rendaient, ni même du chemin qu'ils comptaient prendre.

— Non, messire; je n'ai rien entendu de semblable, et cependant ce n'est pas faute d'avoir prêté l'oreille; au surplus, je crois que les hommes de l'escorte ignoraient où les conduisait le chef, et celui-là n'était pas bavard.

La capitaine fit claquer ses doigts avec impatience.

— Mais, si vous le désirez messire, fit l'hostelier, je vous accompagnerai demain jusqu'à la fourche qui se trouve au-dessous d'Ecouen et peut-être pourrai-je vous être de bon conseil.

— Ce n'est pas de refus, repondit Buridan, éveille-nous donc à la pointe du jour, et sur ce, bonsoir, je vais tâcher de dormir un peu.

En bas, dans la salle, le capitaine, aussitôt la porte ouverte, fut averti par de sonores ronflements de l'occupation à laquelle se livraient ses compagnons.

Sur toutes les tables qu'ils avaient rassemblées, ils avaient jeté quelques bottes de paille prises dans le chenil, et, étendus tout habillés, leurs armes à portée de la main, ils dormaient d'un profond sommeil.

Comme Buridan cherchait sur ce lit de camp improvisé une place disponible, il s'entendit appeler à voix basse.

— C'est toi, Jehan, fit-il en apercevant son ami qui se dressait sur un coude.

— Oui, répondit le docteur ès-Sorbonne, eh! bien! l'homme de là-haut, que t'a-t-il dit?

— Rien de fort intéressant touchant la route prise par ce maudit Feutrier.

— Et Alix? demanda Jehan avec un léger tremblement.

— N'aie à son sujet aucune crainte; car le diacre n'a jusqu'à présent manifesté à son égard aucune intention malveillante.

— Est-ce bien certain ? murmura le docteur.

Buridan lui raconta alors brièvement ce que lui avait dit le Béquillard sur l'attitude de la jeune fille vis-à-vis de Guillaume, et termina en disant:

— Maintenant que te voilà rassuré, je te demande la permission de goûter un repos bien mérité.

Quelques instants après, Buridan mêlait son ronflement à celui de ses amis.

Il lui sembla, quand il s'éveilla, qu'il venait de s'endormir depuis quelques heures à peine.

Et cependant, l'aube naissante jetait dans la salle, à travers la verrière, une lueur blanche, pâlissant la lampe fumeuse, et au dehors les coqs chantaient à plein gosier, saluant le jour.

— Ventredieu ! grommela-t-il, ce Béquillard n'a point tenu sa promesse.

Il sauta sur le sol, étira ses membres engourdis, et donna un coup de pied dans l'âtre pour raviver les tisons qui se mouraient.

— Allons! allons! cria-t-il, assez dormi comme cela; nous devrions être en route depuis longtemps.

Jehan de Sarcelles et Franc-Picard répondirent seuls à l'appel.

— Eh bien ! et les autres ? demanda l'escholier de Clermont, en remarquant l'absence de Landry et de Tanneguy.

Un bruit de fer sur le pavé de la cour, expliqua pourquoi les deux hommes avaient abandonné leur litière de paille avant leurs compagnons.

Au même moment, l'écuyer de Buridan entrait dans la salle portant un énorme broc de vin et des gobelets.

— Si vous voulez, dit-il, boire le coup de l'étrier, avant de vous mettre en selle, voici du vin; quant aux chevaux, ils nous attendent.

— Et l'hostellier? demanda Buridan; il devait venir nous éveiller d'abord, et ensuite nous mettre sur les traces de Guillaume Feutrier.

Le visage de Tanneguy s'empourpra d'une vive rougeur

— L'hostellier est parti, je crois, balbutia-t-il.

— Que le diable le confonde ! grommela le capitaine en avalant

un gobelet plein jusqu'aux bords d'un petit vin clairet tout mousseux

Dans la cour, Landry tenait en bride les cinq chevaux astiqués, étrillés, piaffant d'impatience.

— En route ! cria Buridan.

Mais à peine eut-il franchi la porte charretière, que Tanneguy avait ouverte toute grande, qu'il poussa un juron formidable.

A la place de l'enseigne, devant l'hostellerie, le corps du Béquillard se balançait au bout d'une corde attachée à la tringle de fer.

Le capitaine jeta autour de lui un regard furieux, cherchant les coupables qu'il n'eut pas de peine à reconnaître à leur attitude embarrassée.

Landry, retourné sur sa selle, assujettissait avec précaution son porte-manteau, tandis que Tanneguy, penché sur l'encolure de son cheval rajustait le mors quelque peu dérangé.

C'est sur l'écuyer que tomba la colère du capitaine.

— Or ça, maître Tanneguy, demanda-t-il, m'expliquerez-vous ce que signifie?...

Et sans achever sa phrase, il étendit le bras vers le cadavre de l'hostellier.

Avant que l'écuyer eût ouvert la bouche, Landry s'avança et, prenant la parole en place de son camarade :

— C'est à moi de vous expliquer la chose, capitaine, dit-il avec une désinvolture un peu contrainte, car c'est moi qui ai demandé à Tanneguy un coup de main pour envoyer ce digne aubergiste rejoindre en enfer ce malheureux Claude.

— Par Satan ! s'écria Buridan, je lui avais promis la vie sauve !

— En votre nom, peut-être.

— Et au nom de mes amis.

— Eh bien ! répliqua Landry, ni maître Jehan de Sarcelles, ni l'escholier de Clermont n'ont eu connaissance de mon projet ; quant à moi, vous voulez bien m'accorder votre confiance, mais jamais vous ne m'avez honoré de votre amitié.

— Mais enfin, riposta Buridan, quelle nécessité y avait-il à pendre cet homme qui pouvait nous être encore utile?

— J'ignorais que vous eussiez quelque chose encore à attendre de lui, répondit le cabaretier avec calme ; mais je jugeais dangereux de laisser derrière nous un individu de cette sorte, capable de nous vendre pour quelques deniers.

— Eh ! s'écria le capitaine que cette discussion agaçait prodigieusement, à qui pouvait-il nous vendre ? Personne ne nous poursuit, j'imagine.

— Qu'en savez-vous ?

— Par saint Treignant ! ami Buridan, fit Jehan de Sarcelles en s'avançant, ne trouves-tu pas que voilà bien du temps de perdu pour un mécréant qui ne vaut certes pas la peine que l'on chagrine ce brave Landry ?

Sans répondre, le capitaine enfonça les éperons aux flancs de son cheval et partit au grand trot suivi par la petite troupe.

S'il se fût retourné, il eût pu apercevoir Landry et Tanneguy, qui, demeurés un peu en arrière, se partageaient les écus trouvés par eux dans le surcot de l'infortuné Béquillard qui, raide et sinistre, se balançait à la brise matinale.

CHAPITRE XLVII

Tactiques de guerre de Guillaume Feutrier.

Nos amis chevauchaient depuis une demi-heure lorsque Buridan s'arrêta en un endroit où la route bifurquait brusquement.

— Par où prenons-nous, demanda-t-il, par le chemin de droite ou celui de gauche ?

— Où mènent ces deux chemins ? fit Jehan.

— La route de gauche, répondit Landry, conduit à Luzarches ; celle de droite à Compiègne.

— M'est avis que nous devons prendre celle de Compiègne, fit observer Franc-Picard.

— Et pourquoi ?

— Parce qu'il me semble que ce diacre de malheur doit avoir le plus grand intérêt à s'enfermer, lui et sa proie, dans quelque forteresse capable de le protéger contre nous.

— Eh bien ?

— Eh bien, avant d'arriver à Compiègne, n'y a-t-il pas le donjon de Pierrefonds ?

— C'est ma foi vrai, répliqua Jehan ; prenons donc la route de droite.

— Mais, je vous ferais observer, ajouta Landry, que la route de gauche mène également à Compiègne, dont elle rejoint le chemin après les Louvres ; qu'en outre, elle a sur la route de droite qui n'est qu'un chemin de traverse, le grand avantage d'être une chaussée royale.

Jehan eut un geste d'impatience :

— Mais aussi l'une est plus courte que l'autre, dit-il.

— Il est douteux cependant que Guillaume ait pris la traverse; son intérêt est d'aller vite ; or, mauvais écuyer comme il doit l'être, et en outre ayant à conduire le cheval de demoiselle Alix, je ne pense pas qu'il ait abandonné la grande chaussée.

Tanneguy, pendant ce colloque, avait mit pied à terre et, passant dans son bras la bride de son cheval, avait quitté la chaussée pour s'engager dans le chemin de traverse.

Il marchait, observant avec attention le terrain fortement détrempé par la pluie et sur lequel se remarquaient de nombreuses traces de chevaux. A maintes reprises, il se baissait, prenant des mesures entre les traces qu'il relevait et celles que son cheval laissait derrière lui et, lorsqu'il se redressait, son visage manifestait une satisfaction de plus en plus grande.

Il fit ainsi une centaine de mètres; puis sa conviction une fois faite, il se remit en selle et, prenant soin de marcher sur le bord du chemin, il revint au grand trot vers ses compagnons au moment où ceux-ci, se mettaient en marche dans la direction de Luzarches.

— Halte ! leur cria-t-il, en débouchant sur la chaussée.

— Qu'arrive-t-il? demanda Buridan.



L'homme ne se tenant plus qu'avec ses mains ne put supporter le poids du corps de Landry. (Page 758.)

— Il arrive, capitaine, répondit l'écuyer que vous avez failli vous laisser prendre à un tour de ce maudit Guillaume Feutrier.

— Comment cela ?

— Ils ont suivi le chemin de traverse et non la chaussée royale.

— C'est impossible, nous n'avons aperçu sur ce chemin aucune trace de chevaux se dirigeant vers Compiègne, tandis que si tu veux te donner la peine d'examiner la route, tu y trouveras les marques du passage de la troupe que nous cherchons.

— Si vous voulez mettre pied à terre, capitaine, riposta l'écuyer, je vais vous démontrer comment je ne puis me ranger à votre avis.

Les deux hommes confièrent leurs chevaux à Landry et quittèrent la grand'route.

— Tu vois, fit observer Buridan, que toutes ces traces se dirigent vers la chaussée, tandis qu'aucune ne s'enfonce dans l'intérieur des terres.

— Baissez-vous, Messire, répondit Tanneguy, et regardez la forme de ce fer; le trouvez-vous dans la ligne habituelle, correspondant exactement au sabot du cheval? Non, n'est-ce pas? En outre, quand le cheval marche, même au pas, et à plus forte raison quand il est lancé au trot ou au galop, il patine toujours un peu, j'entends que son sabot glisse sur le sol, et surtout que la pointe de son fer s'enfonce en terre plus profondément que la partie postérieure. Or, dans les traces que nous relevons en ce moment, c'est le contraire qui s'est produit: le glissement du sabot paraît s'être produit de l'avant à l'arrière, et le sol se déprime en sens contraire sous le poids du cheval.

Buridan suivait attentivement les explications de son écuyer, qu'il accompagnait de petits hochements de tête approbateurs, tandis qu'il tourmentait nerveusement sa moustache.

— Tenez, poursuivit Tanneguy, voyez encore; voici un cheval qui boîte de la jambe gauche de derrière, et vous savez comme moi qu'une bête ainsi blessée, appuie toujours sur le sol d'égale façon, laissant sur le sol une empreinte parfaitement reconnaissable. Eh bien! voyez, celle-ci est renversée; maintenant, regardez celle-là, qui représente le pied droit de devant, et voyez si elle n'est pas de forme absolument opposée.

— Ventredieu! exclama Buridan: tout cela est parfaitement exact; comment me suis-je laissé prendre à une ruse aussi grossière?

— Eh! capitaine, répondit l'écuyer en souriant, ne l'avons-nous pas souvent employée nous-même, pour dépister nos ennemis qui, cependant, étaient comme nous, hommes de guerre? Cela prouve tout simplement que plus une poursuite est acharnée, et plus on doit y apporter de précautions, plus on doit procéder lentement.

Buridan réfléchissait, et s'écria tout à coup :

— Mais ces traces que je t'ai montrées tout à l'heure sur la chaussée, ce sont cependant celles de la troupe de ce diacre maudit.

— Je ne dis pas non, Messire; mais, si je ne me trompe, elle ne doivent pas aller fort loin; au surplus, montons à cheval tous les deux, et en un quart d'heure de galop, nous pourrons nous convaincre si j'ai tort ou raison.

Revenus près de leurs compagnons, ils leur expliquèrent en peu de mots ce qu'ils venaient de découvrir, les priant de les attendre encore quelque temps.

— Par saint Treignant! exclama Jehan, que voilà des heures perdues!

— Nous en perdrions bien davantage si nous nous engagions en un chemin où n'ont jamais passé ceux que nous voulons atteindre.

Et sur ces mots prononcés durement, le capitaine partit au galop, suivi de Tanneguy, dans la direction de Compiègne.

Pendant une lieue environ, ils coururent, relevant toujours les traces de la troupe qu'ils suivaient depuis le carrefour.

Mais soudain, à un endroit où la route faisait un coude, les traces s'arrêtèrent subitement, se confondant, s'entremêlant en un piétinement indiquant que là, une halte avait eu lieu.

Le visage de Tanneguy s'éclaira d'un large sourire.

— Que vous disais-je, capitaine? fit-il d'un accent triomphant.

— Je reconnais que tu avais raison complètement, répondit Buridan; mais ce que je ne comprends plus, c'est la raison de cette halte.

L'écuyer était descendu de cheval et, courbé vers le sol, examinait à nouveau les empreintes laissées par les sabots des chevaux.

Il suivit quelques instants la route, revenant sur ses pas et s'écria soudain :

— La raison de cette halte est toute simple ; c'est là qu'ils ont déferré leurs chevaux pour les ferrer à l'envers ; car voici des traces de forme identique à celle que je vous ai fait remarquer dans le chemin de traverse... et tenez, à cet endroit, ils ont quitté le milieu de la chaussée pour ne point confondre leurs pistes montante et descendante et ils ont marché en file sur le talus de la route.

— Mais, dans quel but tout cela? demanda Buridan.

— Eh! dans le but de nous faire perdre le plus de temps possible, sachant fort bien que nous n'aurions d'hésitation qu'à la bifurcation et qu'une fois lancés sur la route de Compiègne vous ne reconnaîtriez votre erreur qu'au premier village, c'est-à-dire à plusieurs lieues d'ici. Pendant ce temps-là, lui prend le chemin de traverse et, bien qu'obligé de marcher plus doucement que nous, parvient à conserver son avance.

— Tu as raison, grommela le capitaine, qui piqua des deux sans attendre l'écuyer, tellement était grande son impatience de se remettre en chasse, et cette fois sur la vraie piste.

En deux mots, il expliqua à Jehan ce que Tanneguy et lui venaient de découvrir, et, prenant la tête de la petite troupe, il s'engagea au grand trot dans le chemin de traverse...

On chevaucha durant deux heures, sans desserrer les dents, passant sans s'arrêter, au grand désespoir de Landry qui y eût volontiers bu un coup, devant Puiseux, et on arriva, après avoir laissé à droite la chapelle de la Reine-Blanche, à Pontarmé, sur la lisière de la forêt d'Ermenonville, où l'on fit halte pour laisser souffler les chevaux.

— Si je ne me trompe, dit Tanneguy, nous devons trouver, de l'autre côté de cette forêt, avant que d'arriver à Senlis, une petite rivière qu'il nous faudra traverser.

— La Nonette, n'est-ce pas? fit Landry.

— Oui, riposta l'écuyer.

— C'est peut-être là que les traces disparaîtront, ajouta Buridan.

— Qu'importe! répliqua Tanneguy ; si véritablement Guillaume se rend à Pierrefonds, il ne peut faire autrement que de mar-

cher droit devant lui et, en ce cas, nous n'avons guère à craindre de perdre sa piste.

On se remit en selle et de nouveau on galopa.

Après une heure de rapide allure, les fourrés devinrent moins épais, les arbres plus clairsemés, les futaies moins élevées; on approchait de la lisière, et bientôt les cavaliers purent apercevoir à cent mètres de là, semblable à un ruban moiré au milieu des blonds épis de la plaine, la petite rivière dont avait parlé Tanneguy.

Elle coulait entre deux talus peu élevés et plantés de vieux saules à travers le feuillage desquels ses flots que frappaient les rayons du soleil brillaient comme de l'argent.

— Par Notre-Dame de Clermont! fit Franc-Picard avec une grimace, il nous va falloir chercher un gué.

— Un gué! s'écria Buridan, à peine y a-t-il quatre pieds d'eau.

— Il n'en faut pas tant pour se noyer, fit observer Jehan de Sarcelles.

— Et puis, pour vous, bon cavalier, ajouta Frand-Picard, traverser l'eau n'est qu'un jeu; mais ce sont là des raffinements d'équitation avec lesquels je suis peu familier.

Buridan réfléchit un moment; l'important était d'éviter tout retard et de prévoir jusqu'au moindre accident, si petit fût-il.

Il fit ranger ses compagnons sur une ligne, le long de la berge, se plaçant lui-même en tête de file, pour briser le courant; auprès de lui il plaça Jehan, puis Tanneguy, ayant à droite Franc-Picard; Landry servait de serre-file.

C'est dans cet ordre qu'ils entrèrent dans l'eau et que, sans accident, ils gravirent la rive opposée.

Rafraîchis et reposés par cette baignade, les chevaux n'avaient pas besoin de sentir l'éperon pour voler sur la route, et d'une allure extrêmement rapide, nos amis traversèrent Montepilloy, coupèrent la chaussée de Crespy, arrivèrent à Kully, sur la droite, et laissant de côté Trumilles et Rocquemont, parvinrent rapidement en vue de Béthisy.

Environ à trois portées d'arbalète de ce petit village, Buridan s'arrêta, et faisant ranger ses compagnons autour de lui :

— Mes amis, dit-il, quelques heures seulement nous séparent de Pierrefonds; or, en ces circonstances, le diacre s'est révélé comme ayant des connaissances de guerre que j'étais loin de lui soupçonner; aussi ne serais-je pas surpris qu'il nous eût préparé quelque coup de sa façon.

— A quoi bon, demanda Franc-Picard, si à l'heure présente, il est bien en sûreté derrière de solides et épaisses murailles?

— C'est qu'il est précisément fort douteux, répliqua Buridan, que Guillaume ait pu conserver l'avance qu'il avait sur nous, au moment du départ; il s'est arrêté à Ecouen, près de douze heures; à peine y sommes-nous restés cinq heures; c'est donc sept heures que nous avons rattrapées; puis il ne peut certes avoir marché de l'allure que nous avons gardée depuis ce matin; enfin, nous avons pris, au milieu de la forêt d'Ermenonville un chemin de traverse qui nous a fait gagner encore quelques heures.

— D'où tu conclus? demanda Jehan, dans l'œil duquel brillait une ardeur fébrile.

— D'où je conclus, répondit Buridan, que je ne serais nullement étonné de rencontrer avant peu quelques soldats avec lesquels il nous faille en découdre.

— Par saint Treignant! s'écria le docteur ès-Sorbonne, tu ne pouvais m'annoncer nouvelle qui me fît plus grand plaisir.

— Donc, si vous voulez m'en croire, reprit le capitaine, nous allons dès maintenant prendre un ordre de bataille, fort simple du reste; toi, Jehan, tu vas me suivre, et Landry marchera derrière toi; puis viendra Franc-Picard et Tanneguy fermera la marche.

Quand chacun eut pris sa place, Buridan ajouta:

— Et maintenant, marchez serrés, ne me quittez pas des yeux et imitez chacun de mes mouvements; n'oubliez pas surtout que notre but n'est pas de livrer bataille, mais d'atteindre Guillaume, auquel nous n'arriverons qu'en passant sur le ventre de tous ceux que nous trouverons entre nous et lui... Une recommandation encore: il est invraisemblable que le diacre se soit contenté de l'escorte emmenée par lui de Paris, et je ne serais pas étonné qu'il eût recruté quelques-uns de ces malandrins réfugiés dans la forêt

de Compiègne, d'où ils s'élancent pour piller les paysans et dévaliser les voyageurs ; donc, ouvrons l'œil, et ne laissons derrière nous rien de suspect. Sur ce, en route !

Et assujettissant solidement son casque, Buridan, après s'être assuré que son épée jouait facilement dans son fourreau, rendit la main à son cheval qui partit au galop.

Derrière lui, la petite troupe venait en bon ordre.

On traversa tout d'une traite le petit village, au grand effarement de quelques vilains que le bruit des chevaux avait amenés sur le seuil de leur cahute, mais que la vue de ces hommes d'armes, si formidablement équipés, fit rentrer en leurs logis, ainsi que des rats dans leurs trous.

De Béthisy, le chemin descend en pente assez raide jusqu'à la rivière qui longe la forêt derrière laquelle se trouvent Compiègne et Pierrefonds, rivière sur laquelle quelques poutres reliées entre elles par des planches étaient jetées en guise de pont.

Lancés à toute vitesse, nos cavaliers s'engagèrent sur le pont dont la longueur totale pouvait bien atteindre une quinzaine de mètres.

Mais, en dépit des recommandations de Buridan, Franc Picard, en entendant les sabots de son cheval retentir sonores sur cette chancelante passerelle, ramena à lui les brides de toutes ses forces, préférant franchir au pas les quelques mètres qui le séparaient de l'autre rive, quitte à rattraper ses compagnons en un temps de galop.

Tanneguy, qui le suivait, dut forcément suivre son mouvement.

Soudain, le capitaine poussa un formidable juron auquel Jehan, sans doute, mêla un cri de terreur.

Les poutres formant le troisième tiers du pont venaient de se disjoindre ; puis, tout à coup, comme poussées par une main invisible, elles glissèrent du pilotis sur lequel elles s'appuyaient et s'effondrèrent avec fracas dans la rivière, entraînant avec elles chevaux et cavaliers.

En même temps, de derrière le rideau d'arbres courant le long de la rive, une troupe d'hommes armés s'élança, et une nuée de

flèches vint tomber dans l'eau, à l'endroit où nos trois amis avaient fait leur plongeon.

D'un coup d'œil rapide, Tanneguy embrassa la situation et vit l'impossibilité de porter aucun secours au reste de la troupe dont les ennemis se trouvaient sur l'autre rive ; il pressentit également que Buridan ne voudrait pas revenir en arrière et voudrait traverser quand même.

Il fit volter son cheval et, sans s'inquiéter de Franc-Picard, il s'élança au galop le long de la berge, dans l'espoir de trouver un gué qui lui permît de traverser la rivière sans livrer bataille dans de trop mauvaises conditions.

Quant à Franc-Picard, il avait disparu.

Cette baignade inattendue ne fit rien perdre à Buridan de son sang-froid; plus d'une fois, dans son existence de batailles semées d'embûches de toutes sortes, semblable aventure lui était arrivée; d'ailleurs, si le courant était vif, le lit était peu profond, et c'était encore là une chance dont il fallait remercier le hasard

Son premier soin, en revenant à la surface, fut de chercher ses compagnons et il les aperçut réfugiés sous la partie du pont demeurée intacte; Landry, accroché d'une main à un pieu, soutenait au-dessus de l'eau la tête de Jehan que cette chute avait tout étourdi et qui, sans le secours du cabaretier, se fût certainement noyé.

Le capitaine, que le courant avait entraîné à quelques mètres de là, plongea et, filant entre deux eaux comme une anguille, afin d'échapper aux coups d'arbalète, rejoignit l'oncle d'Alix au moment où l'infortuné docteur ès Sorbonne ouvrait les yeux.

— Par saint Treignant! balbutia Jehan en claquant des dents, que nous est-il survenu?

Ce disant, il se palpait avec inquiétude, craignant, dans sa chute de s'être brisé quelque chose.

— N'aie crainte, ami Jehan, riposta Buridan, tu es intact; heureusement, car, si je ne me trompe, il nous va falloir batailler ferme tout à l'heure.

— Ce ne sera pas de refus, répliqua Landry, car rien ne ré-



Jehan de Sarcelles.

chauffe comme les coups d'épée et, je ne sais si vous êtes de mon avis, mais je trouve que l'on grelotte ici.

— Et nos chevaux ? demanda Buridan.

— Je les ai vus s'en aller tranquillement l'un derrière l'autre en descendant le courant, cherchant, sans doute, pour aborder, une berge moins à pic.

Pendant ce court dialogue, les routiers, conduits par un bas officier de soldats bourguignons, rôdaient sur la rive, stupéfaits de la disparition subite de leurs ennemis, discutant, sans pouvoir s'entendre, sur le côté vers lequel il convenait de diriger les recherches.

Tout contre le pont, un petit groupe se disputait avec force jurons.

— Par Satan ! criait un des bandits, si nous ne les avons pas vus reparaître, c'est que nous avons cherché en suivant le courant et qu'ils l'ont remonté.

— Et moi je dis, répliqua un autre, qu'ils sont noyés et que leurs corps sont certainement accrochés dans les herbes du fond.

Un troisième appuya cette opinion, disant qu'autrement leurs ennemis auraient cherché tout d'abord à rattraper leurs chevaux.

— Je ne dis pas non, reprit le premier qui avait parlé ; mais il me semble étonnant que des hommes de guerre se laissent noyer ainsi que des femelles et je ne croirai à leur mort que lorsque nous aurons fouillé la rive au-dessus du pont.

En ce moment, il en survint un autre qui prit la parole :

— Que le diable m'étouffe, dit-il, si ces démons ne se sont point cachés quelque part.

— Mais où veux-tu qu'ils se soient cachés ? demanda avec impatience celui qui croyait à la mort de Buridan et de ses compagnons.

— Eh ! par le sang du Christ ! dans les hautes herbes qui bordent la berge.

— Que faire alors ? car s'il en est ainsi, ils nous échapperont cette nuit.

— Il faut les y aller chercher.

— Comment ?

— Nous allons descendre le long de ce poteau qui soutient le pont, et, partant de là, nous remonterons le courant; un au milieu du lit, les deux autres de chaque côté, nous battrons de la sorte la rivière dans toute sa largeur et ils seront bien malins s'ils nous échappent.

— Je n'en suis pas, moi, fit l'un de ceux pour lesquels le trépas des cavaliers était chose certaine ; bonne chance.

Et tournant sur ses talons, il courut le long de la berge à la recherche de ses compagnons.

Sur un signe de Buridan, Landry et Jehan de Sarcelles avaient tiré leur dague, prêts à égorger le premier qui s'aventurerait dans la rivière.

— Dis donc! Croquemelu, fit un des routiers en s'adressant à celui qui avait eu l'idée de cette recherche aquatique, es-tu certain au moins qu'on y peut chercher là-dedans? car, sous prétexte de voir si les autres sont noyés, il ne faudrait pas nous faire boire un coup.

— Tu as donc bien peur de ne pas conserver pur tout le vin que tu as englouti ce matin? riposta en plaisantant le nommé Croquemelu.

— Dam! chacun n'a qu'une peau, et quelque peu que la mienne vaille, j'ai la faiblesse d'y tenir, moi.

— C'est bien, c'est bien, répondit l'autre, je vais entrer le premier et tu me suivras.

En entendant ces mots, Buridan eut un geste de joie.

Il se pencha vers Landry et lui murmura à l'oreille :

— Dès que les pieds de ce gaillard-là apparaîtront au-dessous du tablier, Jehan et toi, enfoncez-vous dans l'eau et laissez-moi faire.

Ce disant, il remettait sa dague à la ceinture et enlevait ses gantelets d'acier afin de laisser à ses mains toute leur élasticité et toute leur force.

Puis il attendit

Lentement, Croquemelu descendait, non pas qu'il soupçonnât si proche la présence de ceux qu'il cherchait, mais malgré son assu-

rance, cette eau qui coulait rapide au-dessous de lui, ne le rassurait que médiocrement.

Enfin, un pied dépassa le tablier, puis un second, puis les jambes qu'il enroula autour du pieu, et, prudemment, il se laissa glisser.

Quand ses talons affleurèrent l'eau, il releva la tête.

— C'est bien entendu, n'est-ce pas, dit-il aux deux autres, si je ne vous crie rien, c'est que vous pouvez descendre.

— Mais si tu es noyé, riposta un des bandits, tu ne pourras crier, et cependant, ça ne voudra pas dire que nous pouvons descendre.

— Eh! par la mort! répliqua le troisième, comment veux-tu qu'il se noie, puisqu'il ne lâchera le piquet de bois que s'il sent le fond sous ses pieds.

Croquemelu continua sa descente, et bientôt il eut de l'eau jusqu'aux aisselles.

Il commençait déjà à s'inquiéter, lorsqu'une exclamation joyeuse lui échappa; il avait pied.

Alors, il s'avança sous le pont au milieu des ajoncs qui, en cet endroit, encombraient la rivière, sondant le lit avec précaution, de peur de s'enfoncer en quelque trou.

Soudain, il perdit l'équilibre; ses jambes fortement liées, l'une à l'autre, venaient d'être tirées violemment en avant, et il étendit les bras, tombant à la renverse.

Terrifié, non pas tant de la chute elle-même que de la cause inconnue qui la provoquait, il voulut crier.

Mais avant que ses lèvres se fussent ouvertes, un homme surgissait des roseaux, et, d'une main de fer, l'empoignait à la gorge.

En vain, il se débattit avec toute l'énergie de l'agonie, il ne put débarrasser ses jambes de l'étreinte qui les enserrait, ni son cou des doigts qui l'étranglaient.

Froidement, Buridan, maintenait sous l'eau la tête de l'infortuné Croquemelu, jusqu'à ce que l'asphyxie fût complète, puis, se tournant vers Jehan, qui, tout pâle du spectacle auquel il venait d'assister, le regardait épouvanté :

— Prends-moi ce cadavre, dit-il rapidement, en poussant vers lui le corps inanimé du bandit, et monte-le au milieu des

herbes, du temps que nous ferons aux deux autres la même opération.

Puis se tournant vers Landry :

— Je me charge du premier, fit-il, toi, charge-toi du second... attention, les voilà!

Les deux camarades de Croquemelu, rassurés par le silence de leur camarade, glissaient en effet à leur tour le long du pieu.

— Eh bien, cria en regardant autour de lui celui qui descendait le premier, où es-tu, Croquemelu?

Bien entendu, personne ne répondit à cette question.

— Dis donc, ajouta le même, en s'adressant à son compagnon, je ne vois rien ; si nous remontions.

— Eh! il se sera caché par plaisanterie, riposta l'autre; mais dépêche-toi de me céder la place, car mes bras se fatiguent.

Silencieusement et protégés par les joncs, Buridan et Landry étaient à moitié sortis de l'eau, guettant le moment propice pour se jeter sur leur proie.

— Allons! gronda le capitaine.

Et d'un bond, il sauta à la gorge du bandit qui venait à peine d'abandonner le pieu en haut duquel son camarade était suspendu :

— A moi! cria le malheureux dans un râle suprême.

L'autre, épouvanté par le bruit de cette lutte qu'il entendait, mais ne pouvait voir, puisqu'elle se passait sous le tablier du pont, voulut remonter.

Mais, avec l'agilité d'un chat, Landry, malgré son gros ventre, s'était hissé jusqu'à ses pieds, que d'un mouvement vigoureux il détacha du bois.

L'homme ne se tenant plus qu'avec ses mains, ne put supporter le poids du corps de Landry, qui s'accrochait après ses jambes; il glissa jusqu'en bas et, avant qu'il eût eu le temps de se reconnaître, le cabaretier lui plongeait sa dague dans la poitrine.

Cette triple exécution s'était accomplie en quelques minutes et sans que rien eût pu donner l'éveil au reste de la troupe de Guillaume Feutrier, errant un peu plus bas sur le bord de la rivière toujours à la recherche des trois cadavres.

— Eh bien ! demanda Jehan de Sarcelles, que faisons-nous de ces corps?

– Tu vas le voir, répliqua Buridan.

Et, dégrafant son manteau, il l'attacha au cou de sa victime qu'il enroula dans les plis, en ayant soin que la tête elle-même fût cachée entièrement.

— Que chacun de vous en fasse autant, ajouta-t-il.

Puis, quand son exemple eut été suivi, il lança en plein milieu de la rivière le cadavre qu'il tenait lui-même et qui, entraîné par le courant, se mit à filer rapidement suivi de près par les deux autres.

— Maintenant, dit-il en suivant d'un œil satisfait les trois cadavres qui s'en allaient, roulés par les flots clairs, ainsi que des brins de paille, dans quelques instants nous serons libres de sortir d'ici et de gravir la berge tout à notre aise.

— J'avoue, fit Jehan, que je ne comprends pas.

— Les hommes de Guillaume Feutrier, en voyant passer ces corps, vont se figurer que ce sont les nôtres, surtout à cause des manteaux qui les enveloppent, et, comme ce sont moins des soldats que des bandits, ils voudront les dépouiller ; mais, pour cela, il leur faudra prendre leur course en suivant le courant, afin de descendre plus bas dans la rivière et d'attendre les cadavres au passage... et tenez, écoutez-les, et voyez si mes prévisions se réalisent.

Au loin, en effet, des clameurs retentissaient et Landry, s'avançant un peu en dehors de la cachette, aperçut sur la rive les truands qui faisaient de grands gestes en se désignant les épaves que le courant rapide entraînait.

— Par Notre-Dame ! dit-il tout à coup, vous aviez raison, capitaine ; les voilà qui se mettent à courir comme des fous.

Quelques instants après, Buridan et ses deux compagnons, assis sur la rive opposée, délibéraient tout en se séchant aux derniers rayons du soleil couchant.

— Qu'allons-nous faire, capitaine? demanda Landry, dont les facultés mentales étaient un peu détrempées par cette longue station dans l'eau.

— Comment, s'écria Jehan, ce que nous allons faire! mais continuer notre poursuite, je suppose.

— Et de quelle façon, s'il vous plaît? interrogea le cabaretier d'un ton narquois, à pied peut-être?

— Pourquoi pas, riposta vivement le docteur ès-Sorbonne, rouge de colère à cette seule pensée qu'on pourrait abandonner Alix à son infâme ravisseur.

Buridan prit la parole :

— Vous n'avez raison ni l'un ni l'autre, fit-il ; toi, Jehan, de ne pas renoncer à l'idée d'arracher demoiselle Alix des mains de de Guillaume, et toi, Landry, de prétendre qu'on ne peut continuer dans les conditions d'infériorité où nous nous trouvons.

— Quel est donc votre avis, capitaine ? demanda le cabaretier.

— Je n'en ai guère en cet instant, répondit Buridan ; ce dont j'enrage, c'est d'avoir échoué au moment peut-être où nous allions réussir. Car, pour que ce diacre nous ait tendu le piège dans lequel nous sommes tombés, il faut qu'il se soit vu sur le point d'être rejoint. Une demi-heure de course encore et peut-être mettions-nous la main dessus.

Jehan de Sarcelles poussa un cri de fureur.

— Et maintenant, continua le capitaine, il court peut-être seul sur le chemin de Pierrefonds. Ah ! si j'avais eu la présence d'esprit de conserver mon cheval...

— Qu'aurais-tu fait? demanda le docteur.

— Ventredieu ! ce que j'aurais fait? je me serais élancé à sa poursuite et, quitte à crever la bête, j'aurais bien rattrapé le moine.

Jehan, tout ému, serra fortement la main de son ami.

— Oui, dit Landry, mais ce n'est pas tout que d'avoir l'idée, il faut avoir le moyen de l'exécuter.

Tout à coup, le cabaretier se dressa sur ses pieds et, mettant sa main sur ses yeux en guise d'abat-jour :

— Par Satan ! s'écria-t-il en désignant du doigt un point noir qui s'agitait sur la rive, mais, au-dessus du pont, n'est-ce point un cavalier que j'aperçois là-bas?



Et, tirant son épée, il s'aplatit sur le sol, caché dans les hautes herbes.
(Page 762.)

Buridan et Jehan se levèrent à ces mots, regardant dans la direction qu'indiquait Landry.

— Ventredieu ! tu as raison, fit le capitaine.

Puis, soudain, il eut une exclamation joyeuse.

— Je demandais un cheval, dit-il, en voici un que le hasard m'envoie.

Jehan regarda son ami avec stupéfaction.

— Eh ! oui, riposta Buridan, de gré ou de force, il va bien falloir que ce cavalier nous cède sa monture.

Et, tirant son épée, il s'aplatit sur le sol, caché dans les hautes herbes dont la rive était plantée, invitant du geste ses compagnons à l'imiter.

— A mon signal, dit-il, vous vous leverez en poussant de grands cris et ferez ce que je ferai.

— Mais c'est un guet-apens, murmura Jehan.

— Quand ce serait un crime, si la délivrance d'Alix est à ce prix, riposta Buridan.

Cependant, le point noir, signalé par Landry, grossissait à vue d'œil et bientôt nos trois compagnons purent apercevoir, prenant, de minute en minute, une forme plus distincte, un cheval lancé à fond de train, sur lequel un cavalier inexpérimenté, sans doute, se tenait de façon singulière.

Encore quelques instants et le nouvel arrivant était sur eux.

Déjà, Buridan, replié sur ses genoux, l'épée au poing, s'apprêtait à s'élancer, lorsque Jehan partit d'un éclat de rire et, se levant franchement, alla se planter en travers du chemin, disant :

— Mais c'est Franc-Picard !

A ces mots, le capitaine et Landry se levèrent à leur tour.

C'était, en effet, l'escholier de Clermont qui, au même instant, arrêtant sa monture, mettait pied à terre et serrait affectueusement les mains de ses compagnons.

— Et d'où arrivez-vous de la sorte? demanda Buridan dont toute l'attention se porta sur le cheval dont il tâtait la robe et pétrissait les jarrets, afin de s'assurer de son degré de fatigue.

— Aussitôt après votre chute, répondit Franc-Picard, Tanneguy et moi avons fait volte-face ; mais, tandis que lui tournait à gauche, mon cheval m'emportait à droite. Sur le premier moment, j'ai bien essayé de lutter, mais, outre que la bête est entêtée, je ne suis qu'un piètre cavalier. Et puis j'ai réfléchi bientôt qu'en suivant un chemin opposé à celui de votre écuyer, j'avais chance de diviser en deux les assaillants et, par suite, de faciliter votre sauvetage; peu à peu, j'ai calmé mon cheval en le flattant et, après un assez

long temps de galop, il a consenti à passer du galop au trot, puis, enfin, du trot au pas. Un gué s'est rencontré, j'ai traversé la rivière et me voici.

— Eh bien! Buridan, fit Jehan, tu demandais un cheval; en voici un.

Et, anxieusement, le docteur regardait son ami.

— Tu es donc d'avis, dit le capitaine, que je vous laisse?

— Oui, oui, répliqua le docteur; pars seul, et que Dieu soit avec toi.

— Du reste, continua Buridan en mettant le pied à l'étrier, Landry est là qui saura vous conseiller et vous diriger, je ne suis donc pas inquiet; d'un autre côté, s'il n'est rien arrivé à Tanneguy, il ne tardera pas à vous rejoindre. Aussitôt réunis, partez le plus rapidement possible pour Pierrefonds où je vous aurai devancé. Qui sait? peut-être viendrai-je à votre rencontre avec demoiselle Alix.

Sur ces mots, il se mit en selle.

— Bon courage, lui dit Jehan avec des larmes dans la voix, et rappelle-toi que c'est mon existence même qui est en jeu!

Sans répondre, Buridan rendit la bride, et enfonçant ses éperons aux flancs de sa monture, s'éloigna rapidement à travers champs.

Bientôt il disparut derrière un bouquet d'arbres aux yeux de ses compagnons.

— Alors, demanda Franc-Picard, c'est vous, maître Landry, qui prenez le commandement de la troupe?

— Vous avez entendu, répliqua le tavernier, ce qu'a dit le capitaine, et si vous avez suffisamment confiance en moi pour confirmer les paroles de messire Buridan...

L'escholier de Clermont partit d'un éclat de rire.

— A moins, dit-il joyeusement, que vous ne vouliez vous laisse guider par mon docte professeur, Jehan de Sarcelles, ou par moi-même, je ne vois pas trop qui, en dehors de vous...

— En ce cas, je crois que ce que nous avons de mieux à faire, dit le cabaretier, est de nous mettre à la recherche de Tanneguy, et ensuite, avec son aide, nous verrons à retrouver nos chevaux qui ne peuvent être loin.

Jehan et Franc-Picard indiquèrent d'un geste qu'ils partageaient la manière de voir de leur compagnon.

— D'abord, continua celui-ci, nous allons suivre ce rideau d'arbres qui court le long de la rive, et qui nous dissimulera toujours un peu, car je ne sais trop jusqu'où nos cadavres auront entraîné la troupe du sire de Croquemelu.

On se mit en marche de suite, Landry précédant ses compagnons d'une vingtaine de pas, et s'avançant avec précaution, de peur de quelque nouvelle embûche.

Ils suivirent ainsi la rivière pendant un kilomètre sans rien remarquer de suspect : tout était tranquille et calme autour d'eux, et même, en prêtant l'oreille on n'entendait au loin aucun bruit, décélant la présence de ceux que nos amis redoutaient.

Soudain, Landry poussa une exclamation de surprise à laquelle une autre exclamation répondit.

Accourus aussitôt auprès du cabaretier arrêté en un endroit où la petite rivière faisait brusquement un coude, Jehan et Franc-Picard aperçurent sur une sorte de talus, descendant en pente douce jusqu'au bord de l'eau, quatre chevaux attachés à un saule, dont ils dévoraient le feuillage à belles dents.

Etendu sur le sable, une jambe pendante dans la rivière, Tanneguy les regardait venir sans faire un mouvement.

La vue des chevaux, bien plus que celle de l'écuyer, fit pousser un cri de joie à Jehan, qui s'élança en avant.

Le brave Tanneguy prit cet élan pour lui, et les yeux pleins de reconnaissance, il murmura :

— Oh ! Messire, ne soyez point inquiet, j'en ai vu d'autres, dans tous les combats auxquels j'ai assisté avec le capitaine Buridan.

— Mais, qu'as-tu ? demanda Landry.

— Peuh ! une des flèches que ces bandits m'ont envoyées m'a traversé le mollet.

— Il y a donc eu bataille ? interrogea Franc-Picard.

— Bataille ! bataille ! répliqua l'écuyer d'un ton dédaigneux ; c'est-à-dire que je n'ai pu résister à la tentation d'infliger une correction à ces drôles. Je venais de traverser la rivière un peu

au dessous d'ici et, caché dans la saulaie, je vis passer au fil de l'eau trois cadavres que je crus reconnaître pour les vôtres, d'autant plus que cette canaille courait sur la berge en poussant des cris de joie et de triomphe. La rage et le désir de venger mon capitaine m'ont fait oublier toute prudence, j'ai tiré mon épée et me suis jeté au milieu de ces bandits dont j'ai fait un joli carnage, du reste.

Et, de la main, Tanneguy indiquait sur la rive plusieurs endroits où les hautes herbes se creusaient, écrasées sous le poids d'un corps probablement.

— Le temps d'en abattre trois ou quatre, continua l'écuyer et le reste prit la fuite; mais à distance, quelques-uns d'entre eux se retournèrent et m'envoyèrent une volée de virolets dont l'un d'eux m'atteignit.

Puis, soudain, avec une inquiétude dans la voix, il demanda :

— Messire Buridan ne va-t-il pas nous rejoindre? il ne lui est arrivé aucun malheur, j'imagine?

— Le capitaine, en ce moment, donne la chasse à Guillaume Feutrier, répliqua Jehan, et nous l'imiterons dès que vous nous aurez dit s'il vous est possible de vous tenir en selle.

L'écuyer sourit :

— Par Notre-Dame! exclama-t-il, j'en ai vu bien d'autres en Allemagne et en Hongrie ; au surplus, ne le pourrais-je pas, qu'il le faudrait quand même, car la nuit approche et nous ne pouvons camper ainsi en plein air, alors surtout qu'en quelques heures de galop nous pourrons être sous les murs de Pierrefonds.

— Mais où avez-vous retrouvé les chevaux? demanda Franc-Picard.

— Je ne les ai point retrouvés; ils sont bien revenus à moi tout seuls, les braves animaux ; il est vrai que le mien et celui du capitaine sont de vieux compagnons de route et de bataille... N'est-ce pas, Jupiter?

Et, tout en parlant, l'écuyer flattait de la main les encolures des deux bêtes qui allongeaient vers lui leurs têtes intelligentes.

Quelques instants après, la petite troupe, Landry en tête, partait

au grand trot sur les traces de Buridan, c'est-à-dire dans la direction de la forteresse de Pierrefonds.

CHAPITRE XLVIII

Où le messager de dame Marguerite rencontre celui qu'il poursuivait.

Ainsi que le capitaine l'avait pressenti, Guillaume Feutrier n'avait point voulu se laisser donner la chasse de trop près, surtout au moment d'arriver enfin au refuge qu'il s'était choisi.

D'un côté, Alix, fort fatiguée par cette longue course à cheval n'avançait plus qu'avec peine, et le diacre comprenait que des hommes de guerre, bien montés et habitués aux longues chevauchées le gagneraient facilement de vitesse.

D'un autre côté, s'il laissait ses ennemis s'approcher trop près de lui, en admettant même qu'il leur échappât sans bataille, il laisserait des traces trop évidentes de son passage pour qu'ils ne pussent deviner en quelle retraite il avait caché sa proie.

Et c'était ce qu'il voulait éviter à tout prix; non pas que derrière les murs de Pierrefonds, il ne se vît en sûreté contre les attaques de Buridan et de ses amis; ce n'était certes point cela qui l'inquiétait.

Mais, autant que possible, il préférait que tout le monde ignorât, et surtout la reine, le lieu où se trouvait demoiselle Alix.

Guillaume connaissait bien Marguerite de Bourgogne, et il redoutait, de sa part, quelque brusque changement d'idée ; non pas qu'il la crût capable de renoncer à sa vengeance contre Orsini ; il savait trop combien de fiel et de rage étaient amassés dans le cœur de sa royale pénitente pour la soupçonner d'une semblable pensée ; mais il savait aussi combien son caractère était entier et autoritaire et pouvait la pousser, après réflexion, à vouloir garder, pour elle toute seule une si riche proie.

Et puis, à cette heure, l'Italien avait certainement connaissance

de l'enlèvement de sa fille ; une explication devait avoir eu lieu entre la reine et lui ; qu'en était-il résulté? peut-être bien un accord. Quelque invraisemblable que fût cette supposition, elle était cependant assez sérieuse pour que le diacre s'y arrêtât; parce que, si elle était fondée, si une entente, quelque courte qu'elle dût être, s'établissait entre les deux ennemis, il comprenait bien que lui, Feutrier, en paierait les frais.

Pour ces multiples raisons, le diacre avait résolu d'arrêter ceux qui le poursuivaient, sinon entièrement, du moins assez longtemps pour se donner le temps de gagner Pierrefonds, et assez loin de lui pour leur faire perdre sa piste.

Aussi, informé par les routiers que, depuis son départ d'Ecouen, il laissait sur son chemin, avec mission de le tenir au courant des faits et gestes de ses ennemis, informé de la rapidité avec laquelle la petite troupe de Buridan marchait sur lui, le diacre avait-il combiné le guet-apens dont nous avons parlé plus haut.

Laissant sur le bord de la rivière toute la cohorte de bandits recrutés par lui dans la forêt de Compiègne, il donna plein pouvoir pour agir à leur fantaisie aux archers qui le suivaient depuis Paris et partit avec demoiselle Alix, escorté seulement de quatre routiers.

Guillaume Feutrier n'était point brave et, malgré le formidable attirail de guerre dont il était revêtu, il eut certainement préféré montrer les talons que la pointe de sa dague ou le tranchant de son épée à qui l'eût attaqué.

C'est pourquoi, s'il n'eût écouté que sa poltronnerie, il eût emmené avec lui les hommes d'armes dans lesquels il avait une confiance plus grande d'abord, et dont le harnais militaire le rassuraient davantage que ces gens à mine patibulaire, vêtus de loques et armés de coutelas.

Mais c'eût été un mauvais moyen de faire perdre ses traces que de marcher escorté de gens à cheval, dont la prestance guerrière ne pouvait manquer d'attirer l'attention.

Sur ses instructions, les routiers s'écartèrent, marchant dans les champs qui bordaient la route, à droite et à gauche, surveil-

lant d'un œil scrupuleux tout ce qui se passait en avant et en arrière du groupe qu'ils avaient mission de protéger.

Par surcroît de précaution, Guillaume avait tiré de son porte-manteau sa défroque de moine, et l'avait fait endosser à Alix par dessus ses vêtements.

Sous le capuchon de bure rabattu sur son front, la jeune fille, avec ses grands yeux noirs et son visage frêle, semblait un adorable novice de l'ordre des Saints Franciscains.

— Je crois de la sorte, dit Guillaume, que malgré toute leur malice, les gens de messire Orsini ne sauraient avoir sur notre passage de renseignements bien complets.

— Comme vous êtes bon, Messire, fit Alix, d'une voix pleine de reconnaissance.

— Je ne suis pas bon, demoiselle; je vous aime.

Malgré lui, le moine mit dans ces quelques mots une telle ardeur, une si étrange intonation que la jeune fille sentit son cœur se serrer dans sa poitrine, tandis qu'elle lançait à la dérobée sur son compagnon un regard inquiet.

Guillaume surprit ce regard, et comprit son imprudence.

Un moment il baissa la tête faisant un effort de volonté surhumain pour voiler sous ses paupières baissées le feu sombre brûlant dans ses prunelles, puis il dit :

— Qui ne vous aimerait, d'ailleurs, demoiselle, vous, si jeune, si charitable, si pieuse.

Et il répéta en levant les yeux au ciel :

— Si pieuse surtout.

Alix ne répondit pas, en proie à un secret pressentiment qui lui disait de se méfier de cet homme.

On chevaucha ainsi pendant une heure, le diacre préférant garder le silence, tellement il se sentait peu sûr de conserver, jusqu'au moment opportun, le secret de sa passion, la jeune fille se défiant de son compagnon et cherchant dans sa mémoire quelque indice certain qui pût l'éclairer sur les véritables intentions de cet homme.

On venait d'entrer sous bois.



Le diacre et la jeune fille, marchant l'un derrière l'autre, suivaient un étroit sentier. (Page 769.)

Le diacre et la jeune fille, marchant l'un derrière l'autre, suivaient un étroit sentier qui, brusquement, continuait la route large jusqu'à la lisière ; de chaque côté du sentier, dans les taillis, on entendait, comme lors du passage des sangliers, les branches s'écarter en sifflant ou craquer sinistrement ; c'étaient les routiers

qui couraient pour suivre le trot allongé que Guillaume avait fait prendre à sa monture et à celle de demoiselle Alix.

Déjà, par dessus les hautes futaies, on apercevait se dressant, dans le ciel gris du crépuscule, les tourelles du donjon de Pierrefonds, et le diacre, se sentant hors de danger, s'apprêtait à congédier son escorte, quand, soudain, un galop de cheval retentit et, au détour du sentier, arrivant sur eux comme la foudre, Guillaume aperçut un cavalier.

D'un mouvement brusque, le diacre saisit par la bride la monture d'Alix afin de la faire entrer dans le taillis et de laisser le chemin libre à ce voyageur si pressé.

Mais celui-ci, au lieu de continuer sa route, s'arrêta net et, relevant la visière de son casque, montra aux yeux stupéfaits de Feutrier le visage de Gaulthier d'Aulnay.

— Par mon âme! Messire, fit le jeune officier d'une voix vibrante, vous vous entendez à conduire gaillardement une chevauchée! permettez-moi de vous faire tous mes compliments.

Le diacre avait manœuvré de manière à mettre son cheval entre Gaulthier et Alix, cherchant autant que possible à empêcher le jeune homme de distinguer les traits de sa compagne.

Mais celui-ci avait de bons yeux, sans doute, car, s'inclinant galamment :

— Eh bien! demoiselle Alix, fit-il d'une voix douce, comment avez-vous supporté ce petit voyage?

Ainsi interpellée, la jeune fille releva la tête, mais ne répondit pas, ne sachant si celui qu'elle avait devant elle était un ami ou un ennemi.

— Allons, Messire, dit le diacre en donnant du talon à sa monture, continuez votre route et laissez-nous poursuivre la nôtre.

D'une légère pression de main, le capitaine aux gardes fit ranger son cheval en travers du chemin.

Ce que voyant, Guillaume fronça le sourcil et grommela :

— Par Notre-Dame! auriez-vous la prétention de m'empêcher de pousser plus loin?

Gaulthier sourit et répondit d'un ton légèrement gouailleur :

— Je rends grâce à votre perspicacité qui m'évite la peine de vous faire part d'une nouvelle désagréable.

Les mains du diacre se crispèrent sur sa selle.

— Oh ! mes pressentiments ! murmura-t-il.

Cependant, il tenta de faire bonne contenance.

— Si c'est une plaisanterie, Messire, dit-il d'une voix mal affermie, m'est avis qu'elle a suffisamment duré, ainsi donc, faites-moi place ; si vous parlez sérieusement, expliquez-vous et en quelques mots, car, quoique vous me disiez, je n'en aurai pas moins hâte de continuer ma route.

— J'ai ordre de la reine de vous ramener à Paris, fit Gaulthier d'Aulnay d'un ton hautain, et je vous somme de me suivre.

Alix, en entendant ces mots, y vit une confirmation de ce que Guillaume lui avait dit à l'auberge du *Cygne-de-la-Croix* et poussa un cri d'effroi.

— La reine ! murmura-t-elle en joignant les mains d'un geste suppliant. Oh ! sauvez-moi, mon père, sauvez-moi !

— Vous l'entendez, répliqua le diacre qui triomphait, demoiselle Alix se met sous ma protection et refuse d'obéir à l'ordre de la reine.

— Est-il bien possible, demoiselle, demanda Gaulthier surpris de l'attitude d'Alix, que vous voyiez en moi un ennemi, alors que la reine m'envoie vers vous pour vous sauver ?

— La reine ! s'écria Alix rouge de colère, la reine veut ma perte, et c'est pour me livrer aux mains de cet italien maudit qu'elle veut me ravoir.

Et, s'adressant au diacre :

— Partons, mon père, supplia-t-elle, partons au plus tôt !

Le sire d'Aulnay était abasourdi.

En entendant accuser aussi nettement Marguerite de Bourgogne, il pinça les lèvres; puis, après un silence, il répondit d'une voix ferme :

— Je ne tenterai pas de faire la lumière en tout ceci, demoiselle ; ce n'est point du reste ce dont je suis chargé; mais la reine m'a confié une mission, et cette mission je dois l'exécuter au risque de vous causer déplaisir.

Puis, se tournant vers le diacre :

— Allons, Messire, fit-il d'un ton plein de conciliation, revenez sur vos pas et en route pour Paris.

Pour toute réponse, Guillaume éleva la main au-dessus de sa tête.

A ce signal, quatre hommes bondirent des fourrés, le coutelas à la main, et se jetèrent sur le capitaine aux gardes.

— Ah! ah! cria celui-ci, un guet-apens! maître moine. Voilà dont il vous faudra répondre devant dame Marguerite.

Le diacre tira de son escarcelle une bourse rondelette qu'il jeta dans la poussière du chemin.

— Voilà pour la peau de ce gentilhomme, dit-il aux routiers avec un ricanement.

Et, saisissant par la bride le cheval d'Alix, il s'enfonça en pleins fourrés.

Le premier mouvement de Gaulthier, à la vue de ses assaillants, avait été de tirer son épée et de leur livrer combat; mais, en apercevant Guillaume qui fuyait rapidement à travers la futaie, il renonça au plaisir de taillader quelques peaux pour ne songer qu'à la mission dont la reine l'avait chargé.

En écuyer consommé, il tira sur la bride de son cheval tandis qu'il lui enfonçait dans le flanc ses longs éperons, pour le faire se cabrer et bondir en avant du même coup.

Un hennissement de douleur lui répondit; mais, à sa grande surprise, le jeune homme sentit l'animal se dérober sous lui, puis fléchir sur ses jarrets; tout aussitôt, le cheval s'abattit, entraînant son cavalier, dont la jambe se trouva prise sous sa monture.

D'un coup de coutelas, l'un des truands avait fendu à la pauvre bête les deux sabots de derrière.

— Par Notre-Dame! cria Gaulthier en se redressant sur un coude tandis qu'il faisait de surhumains efforts pour se dégager, je ne sais, mes maîtres, combien ce moine vous a donné pour me tuer, mais je vous avertis que, quelle que soit la somme, vous serez volés, car je vais vous montrer qu'une peau de gentilhomme vaut plus cher que vous ne croyez!

Ce disant il faisait faire à son épée des terribles moulinets qui

tenaient un peu en respect ses adversaires que les ruades du cheval, affolé par la douleur, écartaient également.

Les truands, d'ailleurs, ne paraissaient nullement pressés de s'offrir à ses coups; l'impossibilité dans laquelle il se trouvait de se redresser, le mettait complètement à leur merci, et tout en faisant le simulacre de s'avancer vers lui, ils combinèrent un plan tendant à l'abattre sans risque aucun.

Lui-même se rendit bien compte de sa situation ; à moins d'un miracle, et il n'y croyait guère, il se voyait perdu ; à moitié écrasé par le poids de son cheval, il sentit son bras s'alourdir et le moment s'approchait où ses doigts engourdis lâcheraient la poignée de sa terrible épée.

Soudain l'adorable vision de Marguerite passa devant ses yeux ; la pensée de perdre à jamais cette femme, fit passer dans ses membres une nouvelle vigueur, tandis qu'une rage désespérée le mordait au cœur.

Il voulut vivre, ou tout au moins mourir debout, et non pas être frappé à terre et périr assommé comme un chien.

Il vit dans l'attitude de ses ennemis que quelque chose de nouveau se préparait, et ce quelque chose était si simple, que Gaulthier s'étonna qu'ils ne l'eussent point mis encore à exécution.

Tandis que deux d'entre eux l'attaquaient en face, les deux autres passant à droite et à gauche, se glissaient derrière lui pour le frapper dans le dos.

Il était temps d'aviser.

D'un mouvement brusque le jeune homme tira sa dague, tandis que, lâchant son épée, il promenait sa main devenue libre sur le poitrail du cheval.

Croyant à une caresse de son maître, l'animal hennit doucement, tournant vers lui son œil, où roulait une grosse larme de douleur, et cessant un moment ses ruades convulsives.

Cette circonstance servit Gaulthier; il sentit sous ses doigts le cœur de la bête qui battait avec force. et levant son arme il l'y plongea jusqu'à la garde.

Le cheval fut tué sur le coup.

Stupéfaits, les truands avaient machinalement suspendu leur attaque.

Gaulthier profita de ce mouvement de répit, et réservant toutes ses forces, il s'arc-bouta pour déplacer cette masse qui l'étouffait.

Encore un effort et il était dégagé.

Mais ses ennemis avaient deviné le but de cette manœuvre, et poussant un rugissement ils s'élancèrent sur lui tous quatre à la fois.

Le jeune homme dut ressaisir son épée et recommencer à s'escrimer, mais il avait réussi à se mettre sur les genoux, et dans cette posture, la défense lui était plus commode.

Tout à coup, il sentit sous lui le sol trembler légèrement, en même temps que, du lointain, arrivait à son oreille un roulement sourd auquel lui, cavalier, ne se trompa pas.

— Le galop d'un cheval, pensa-t-il ; si l'on vient de ce côté, dans deux minutes on sera ici, et je suis sauvé.

Il rassembla alors tout son courage et toute son énergie pour tenir tête cinq minutes encore, afin de donner à cet auxiliaire inconnu le temps d'arriver.

Tout acharnés après Gaulthier, qu'ils considéraient déjà comme une proie certaine et dont ils se partageaient à l'avance, dans leur pensée, le riche harnachement, les routiers n'avaient point perçu les bruits qui venaient de ranimer l'espoir du jeune homme.

Ce n'est que lorsqu'à l'extrémité de la route, un cheval apparut, arrivant à fond de train, qu'ils comprirent que la situation allait changer.

— Par mon âme, mes drôles ! cria le capitaine aux gardes en surprenant les regards qu'ils se lançaient les uns aux autres, m'est avis que voilà un compagnon sur lequel vous ne comptiez pas.

— Tue ! tue ! s'écrièrent les routiers en chargeant vigoureusement et tous ensemble, résolus à en finir avant l'intervention probable du nouvel arrivant.

Cette attaque leur réussit ; Gaulthier, frappé dans l'avant-bras droit d'un profond coup de coutelas, laissa échapper son épée ; mais, abandonnant sa dague, qu'il tenait de la main gauche, il

ramassa son épée, résolu à vendre chèrement sa vie s'il ne pouvait tenir ses assaillants en respect jusqu'au secours que la Providence lui envoyait.

A la vue du combat, le cavalier pressait encore davantage l'allure de son cheval, dans les flancs duquel les éperons avaient tracé de larges sillons rouges.

— Tenez bon ! cria-t-il en tirant son épée, tenez bon, Messire.

Au son de cette voix, Gaulthier tressaillit.

— Lui ! murmura-t-il entre ses dents serrées, lui ! Ah ! par mon âme ! j'aime mieux me faire tuer que de lui devoir encore la vie.

Et, jetant au loin son arme, il croisa ses bras sur la poitrine et, la tête haute, le regard fier, il attendit le coup mortel.

Mais, déjà le cavalier venait, d'un formidable coup d'épée, d'abattre un des truands qui s'était jeté au devant de lui.

En apercevant leur compagnon étendu sanglant en travers de la route, les truands lâchèrent pied, bondirent dans les fourrés et disparurent.

— Ventredieu ! mon gentilhomme, s'écria d'un ton joyeux Buridan, le hasard fait bien les choses.

Mettant pied à terre, il attacha son cheval à un arbuste et s'approcha de Gaulthier d'Aulnay qu'à sa grande surprise il vit renversé sans mouvement sur le corps de son cheval.

— Serais-je arrivé trop tard ? murmura Buridan en s'agenouillant dans la poussière et en mettant sa main sur la poitrine du jeune homme.

Il hocha la tête avec satisfaction.

— Evanoui seulement, fit-il.

Il aperçut seulement l'écusson royal brodé sur le surcot de peau que portait l'homme qu'il venait de sauver.

— Dieu me damne ! grommela-t-il, mais ce sont les armes royales et, si je ne me trompe, c'est bien la tenue des gardes de la reine.

Il fronça le sourcil, tandis que ses lèvres se contractaient en une moue significative :

— Mauvaise besogne, ajouta-t-il ; les suppôts de dame Marguerite sont bien faits pour les couteaux des truands.

Puis, apercevant l'escarcelle pendue au côté du blessé :

– La discrétion est une belle chose, pensa-t-il, mais en temps de guerre...

Et, sans hésiter, il plongea la main dans l'escarcelle et en tira un parchemin auquel pendait, attaché par un fil de soie, un large scel de cire rouge portant les armes du roi.

— Oh ! oh ! murmura Buridan, en sauvant la vie de cet homme, aurais-je mis la main sur un secret d'Etat ?

Fébrilement il dépouilla le parchemin qu'il parcourut d'un rapide coup d'œil.

Tout à coup, il poussa une exclamation de surprise et de joie.

— Gauthier d'Aulnay ! fit-il en se penchant sur le corps de celui qu'il venait de sauver ; serait-ce véritablement ce félon ?

Ce disant, il souleva la visière du casque et le visage du capitaine aux gardes apparut, pâle et les yeux mi-clos.

— Ventredieu ! grommela Buridan en considérant son ennemi d'un air apitoyé ; la providence veut décidément que ce jeune homme me doive la vie et ce serait aller, je crois, contre ses vues, que de croiser le fer avec lui.

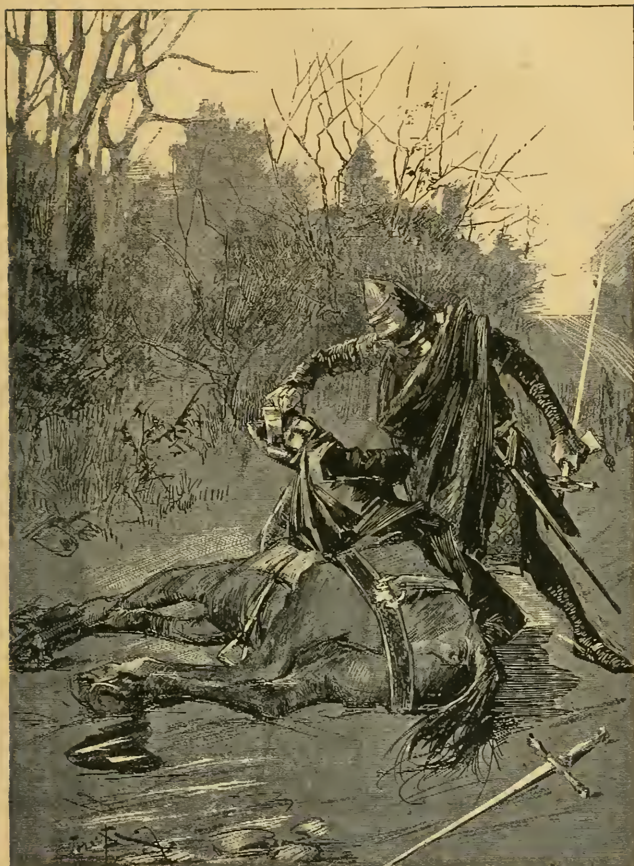
Encore une fois, mais plus attentivement, il relut le parchemin et à mesure qu'il avançait dans sa lecture, sa physionomie s'épanouissait davantage.

Voici en effet ce qui était écrit :

« Ordre est donné par nous à nos aimés et féaux, à tous gouver-
« neurs et lieutenants, gents d'armes, huissiers et prévôts d'avoir
« à obéir en tout au porteur du présent, messire Gaulthier d'Aul-
« nay, notre capitaine aux gardes, et de lui prêter, à première re-
« quiérence, aide et assistance pour quelque motif qu'il invoque ;
« c'est pour le bien de notre royaume et par notre volonté.

« Écrit en notre donjon de la Cité, en Parisis, ce
« douzième jour de febvrier de l'an 1322 de Notre
« Seigneur.

« Loys. »



Il souleva la visière du casque, et le visage du capitaine aux gardes apparut, pâle et les yeux mi-clos. (Page 776.)

— Ventredieu ! seigneur Gaulthier ! exclama Buridan en repliant soigneusement le parchemin royal qu'il glissa ensuite sous sa jaquette de mailles, vous me rendez là un service en considération duquel je ne veux plus avoir contre vous ni haine ni désir de vengeance. Car, grâce à vous, le diable s'en mêlât-il, il faudra bien

que je mette la main sur ce suppôt de l'enfer qu'on nomme Guillaume Feutrier.

Et, sautant en selle, il allait continuer sa route dans la direction du donjon de Pierrefonds, lorsqu'il aperçut sur sa droite dans le fourré, un lambeau d'étoffe accroché à une branche.

— Eh ! eh ! pensa Buridan, mon moine aurait-il pris à travers bois ? c'est à examiner.

A son tour il entra dans le taillis où il trouva un peu plus loin des herbes foulées et des brindilles de bois cassées, signe certain qu'une chevauchée était passée par là.

Avant de poursuivre sa route il mit pied à terre examinant avec soin les traces de pas laissées sur la mousse humide et il reconnut sans peine les fers de deux chevaux.

A nouveau il enfourcha sa monture et suivit lentement la piste jusqu'à une clairière au milieu de laquelle s'élevait un poteau de bois mal équarri portant en lettres grossières peintes en noir ces mots : « Qui que tu sois, passant ou manant, songe à fouler d'un pied respectueux les domaines de l'abbaye de la Reine-Blanche sur lesquels puissant vidame Engoulevent est justicier.

— Que l'enfer me damne, s'écria Buridan, si ne voilà pas un vidame bien avisé d'avoir placé son sage avis si fort à propos pour m'indiquer la route que je dois suivre.

Et s'engageant dans une route assez large qui s'ouvrait devant lui :

— Buridan, mon ami, dit-il à mi-voix, ou tu n'es qu'un sot et dans quelques instants tu vas trouver terré à l'abbaye le gibier que tu poursuis depuis deux jours.

Pendant qu'il s'éloigne au petit trot, le cœur battant d'aise dans sa large poitrine, revenons à Gaulthier que nous avons laissé sans connaissance sur le cadavre de son cheval.

La fraîcheur de la nuit qui tombait des arbres en rosée abondante et une légère brise qui lui caressait doucement le visage, le tirèrent peu à peu de son évanouissement.

Surpris, il jeta autour de lui des regards vagues, ne sachant où il était, ni par suite de quelle circonstance il se trouvait là.

Il voulut se relever, mais il éprouva à l'épaule droite, en voulant

s'appuyer sur son bras une douleur si cuisante, qu'il retomba sur le flanc, en poussant un sourd gémissement.

En même temps, la mémoire lui revint : il se rappela sa lutte avec les truands, lutte dans laquelle il allait succomber sans la miraculeuse intervention d'un cavalier.

Puis, soudain, le soupçon que ce cavalier était Buridan, entra de nouveau dans son esprit, et il poussa un profond soupir.

— Hélas ! murmura-t-il, alors qu'il m'aurait dû traverser le corps de son épée, il me sauve encore une fois la vie ; car c'est bien lui ; c'est bien sa voix que j'ai entendue, et lui seul est capable de ce courage et de cette témérité. Ah ! pourquoi est-il arrivé sitôt ? je fusse tombé sous les coups de ces bandits, et je n'aurais pas à craindre de rougir de honte la première fois que je me trouverai en sa présence.

Il ferma les yeux, réfléchissant.

— Mais, que faisait-il en ces parages ? pensa-t-il, et puis pourquoi m'avoir abandonné ici, alors qu'il avait tant fait que de me délivrer ? Ne m'a-t-il pas reconnu ?... C'est inadmissible, puisque j'avais avant de m'évanouir, la visière de mon casque abaissée et que maintenant elle est relevée. Est-ce fortuitement qu'il suivait le même chemin que moi, ou bien...

Il poussa un cri de colère.

— Par mon âme ! gronda-t-il ; Jehan lui aura demandé de retrouver demoiselle Alix, et lui, comme moi, poursuivons Guillaume Feutrier !

Cette pensée lui remplit le cœur de rage : Ainsi donc, toujours il devait trouver cet homme sur sa route, entre Marguerite et lui, ce n'était point assez que ce Buridan maudit lui disputât le cœur de cette femme, il fallait encore qu'il empêchât d'exécuter les ordres qu'elle lui donnait ; lui qui eût mis sa joie à revenir dire à Marguerite : « C'est fait. »

Car, il le sentait bien, maintenant, c'était à Guillaume Feutrier que Buridan en avait, et lorsque Gaulthier arriverait, il trouverait l'oiseau envolé, et serait obligé de venir confesser à la reine sa déconvenue.

— Par le ciel! s'écria-t-il, cela ne sera pas, et dussé-je le poursuivre à pied, je saurai bien l'empêcher...

Rassemblant tout son courage, il réussit à dégager ses jambes que le corps du cheval écrasait; mais quand il voulut se redresser il n'y put parvenir, tellement ses muscles étaient froissés et engourdis.

Il s'assit, désespéré, sur le cadavre de sa monture.

Puis, tout à coup, une idée lui vint qui l'apaisa.

Guillaume Feutrier, si peu d'avance qu'il eût, en avait suffisamment pour se mettre, lui et sa victime, en lieu sûr avant que Buridan ne pût le rattraper; or, une fois derrière les murs du donjon de Pierrefonds où sous la protection de l'abbaye de la Reine-Blanche, il pouvait se rire des efforts de Buridan, dont tout le courage et toute l'ingéniosité se briseraient contre les pierres de la forteresse ou du couvent.

Quant à se faire ouvrir les portes, il n'y devait pas songer; le moine était certainement muni de papiers suffisants pour lui donner une autorité que le capitaine ne pouvait avoir.

Donc, la seule alternative qui restât à Buridan, était de donner l'assaut, supposition grotesque! ou de faire le siège de la place, idée non moins folle et non moins grotesque.

Tandis que lui, Gaulthier d'Aulnay, capitaine aux gardes de Sa Majesté la reine, investi des pleins pouvoirs du roi, verrait les ponts levis s'abaisser devant lui, les portes s'ouvrir toutes grandes, tandis que ceux-là mêmes qui défendraient le diacre contre Buridan, seraient les premiers à le lui livrer, à lui, porteur d'un message royal.

Cette pensée lui rendit toute son énergie et avec une grande force de volonté, il parvint à se tenir debout.

Il fit quelques pas pour essayer ses forces, et ses jambes, quoique faibles encore, ne se dérobèrent pas sous lui.

Il poussa un cri de joie et profitant de la lune qui faisait filtrer à travers les nuages un mince et pâle rayon, il ramassa son épée qu'au moment de l'arrivée de Buridan, il avait jetée loin de lui.

En remettant son arme au fourreau, sa main frôla son escarcelle et, à sa grande stupéfaction, il s'aperçut qu'elle était ouverte.

Pris d'inquiétude, il y plongea sa main.

— Vide !... s'écria-t-il dans un rugissement de rage et de désespoir, vide ! ce maudit m'a fouillé et dévalisé comme un routier ! il m'a volé le parchemin royal ! Oh ! cette fois, c'est fini ! Guillaume Feutrier est entre ses mains. Ah ! Buridan ! Buridan ! si tu reviens à Paris, prends garde à toi, car, à dater de ce jour, c'est une lutte à mort.

En ce moment des galops précipités rententirent au loin sur la route et bientôt, dans la nuit, Gaulthier vit étinceler des aciers d'armures.

Il se jeta rapidement dans un fourré et, caché, il attendit.

— Halte ! cria tout à coup l'un des cavaliers en mettant pied à terre, il y a là en travers du chemin quelque chose qui me semble être un cadavre de cheval.

— Par saint Treignant ! s'écria Jehan de Sarcelles, êtes-vous bien certain, Landry, qu'il ait passé par là ?

Le cabaretier, courbé vers la terre, examinait le cheval.

— Cornes du diable ! exclama-t-il, mais c'est une bête qui sort des écuries du roy !

— Du roy ! répéta le docteur ès Sorbonne ; si cela est, que pensez-vous que cela signifie ?

— Je n'en sais rien, maître ; tout ce que je puis vous affirmer, c'est que cette monture a été ferrée au Palais et qu'en outre elle porte sur ses harnois les armes royales.

— Mais de quoi est-elle morte ?

— Par l'enfer ! exclama Landry, la bête a été tuée d'un coup de dague en plein cœur.

— Qui vous dit que ce soit une dague ? demanda Franc-Picard.

— Parce qu'elle est encore dans la plaie... Oh ! oh ! voilà qui est singulier, grommela le cabaretier, en tournant et retournant dans ses mains l'arme qu'il considérait avec attention ; il me semble que je connais çà.

— Vous dites ? s'écria Jehan avec un tressaillement.

— Je dis que cette arme ne m'est pas inconnue, que je l'ai déjà vue à la ceinture d'un de mes clients du *Chat-qui-Pesche*.

— Et ce client ?...

— Attendez donc, fit le cabaratier en examinant la lame, ce

client... ce client ne peut être que le sire Gaulthier d'Aulnay, car cette dague est celle de son frère Philippe qui la lui a fait admirer plus d'une fois tant à cause de la manière merveilleuse dont la lame est trempée qu'à cause des ciselures admirables dont la poignée est ornementée.

— Mais, alors, Gaulthier aurait donc passé par ici? demanda Jehan.

— Il n'y a plus à en douter maintenant, car cette arme est à lui aussi sûrement que ce cheval est le sien.

— Mais dans quel but? interrogea Tanneguy.

— Voilà ce que lui seul pourrait nous apprendre.

— Ah! voilà encore un cadavre, mais un cadavre d'homme, celui-là, dit Franc-Picard en apercevant le routier que Buridan avait transpercé d'un coup d'épée, lors de son arrivée sur le terrain du combat.

— J'ai idée, poursuivit Landry, que le capitaine et le sire Gaulthier se seront rencontrés et qu'ils auront profité de cette circonstance pour vider leur vieille querelle.

— Ce serait assez présumable, répliqua Jehan de Sarcelles, mais nous ne voyons ici qu'un cadavre de truand et un cadavre de cheval... Par saint Treignant! je donnerais une pinte de mon sang à qui me donnerait des renseignements à ce sujet.

Il achevait à peine ces mots que les branches du taillis s'écartèrent, livrant passage à Gaulthier d'Aulnay qui s'avança à pas lents vers le docteur ès Sorbonne.

— Je ne vous demanderai pas de votre sang, fit-il d'une voix sombre, mais simplement une place en croupe de votre cheval.

— De grand cœur! messire Gaulthier, répliqua Jehan; mais que vous est-il arrivé?

En quelques mots, le capitaine aux gardes de la reine raconta la mission dont il avait été chargé, sa rencontre avec Guillaume Feutrier, la manière dont celui-ci avait voulu le faire assassiner et l'intervention inattendue de Buridan.

— Par saint Treignant! exclama Jehan, vous pensez donc que ma pauvre Alix va être arrachée des mains de ce damné moine?

— J'en ai la persuasion.

— Ah ! s'écria le docteur, comment vous remercier de la joie que vous me causez ?

— Je vous l'ai dit, en me prenant en croupe et en me conduisant jusqu'au château de Pierrefonds; là je me ferai panser et je trouverai un cheval qui me ramènera à Paris.

Avec l'aide de Tanneguy et de Franc-Picard, et non sans pousser de sourds gémissements, le jeune homme fut hissé sur le cheval de Jehan qui tint absolument à lui céder sa propre selle et à marcher, tenant la monture par la bride.

C'est en cet équipage qu'ils firent les trois kilomètres les séparant du donjon.

— Que nous conseillez-vous de faire maintenant? demanda le docteur lorsque Gaulthier eut mis pied à terre et s'apprêta à prendre congé de lui.

— En suivant cette route, vous arriverez, dans une heure à l'abbaye de la Reine-Blanche ; c'est assurément là qu'a dû se réfugier Guillaume Feutrier ; allez-y pour vous y assurer que l'on n'est point venu quérir demoiselle Alix de la part du roy.

— De la part du roy? reprit Jehan stupéfait.

— Oui, c'est ainsi que votre ami Buridan se présentera ou plutôt s'est présenté au monastère.

Et le jeune homme s'éloigna en poussant un soupir.

Jehan avait le cœur trop rempli de joie pour remarquer la singulière attitude de Gaulthier ; suivant les indications qui venaient de lui être fournies, il se présenta, après une heure de marche, à l'abbaye, où il lui fut répondu que demoiselle Alix était partie depuis longtemps en compagnie d'un officier du roi, le sire Gaulthier d'Aulnay, dont le signalement correspondait à celui de Buridan.

Jehan ne chercha pas à comprendre les causes de ce changement de nom ; il ne vit qu'une chose, c'est que sa bien-aimée Alix était hors des griffes du maudit moine, et sans s'inquiéter seulement du moyen qu'avait employé Buridan pour s'emparer de la jeune fille, sans même remercier le frère portier qui, sans doute, en rémunération des renseignements qu'il venait de fournir, attendait une aumône pour les pauvres du couvent, le doc-

teur fit seller son cheval, et au grand trot rejoignit ses compagnons qu'il avait laissés sur la lisière du bois, à quelque distance du monastère.

— Sauvée! cria-t-il d'une voix vibrante, du plus loin qu'il les aperçut.

Landry, tout joyeux, lança en l'air son chaperon en signe d'allégresse.

— Par le capitaine? demanda Tanneguy.

— Oui, répliqua Jehan, en leur serrant les mains fébrilement, tant étaient grands son trouble et sa joie ; c'est ce brave Buridan, ce digne ami qui l'a arrachée à ce suppôt d'enfer.

Si la nuit eût été moins noire, le docteur eût été étonné de voir le visage de Landry s'assombrir, et ses traits se contracter en une légère grimace, en entendant Jehan se réjouir de la délivrance d'Alix.

— Et où sont-ils? fit Franc-Picard.

— Partis pour Paris sans doute par le chemin le plus direct.

A ces mots, le visage du cabaretier devint plus sombre encore, et sa grimace plus significative.

— Alors, que faisons-nous? demanda-t-il, maussadement.

— Il le demande! s'écria Jehan.

Et il ajouta gaiement :

— Compère Landry, nous allons rouvrir le cabaret du *Chat-qui-Pesche,* et boire quelques pots à l'heureuse issue de notre chevauchée, en compagnie du capitaine et de la gente Alix, votre nièce que j'aime, et dont j'ai l'honneur de vous demander la main.

Landry, effaré, sursauta, sur sa selle si brusquement qu'il manqua de vider les étriers.

Franc-Picard partit d'un éclat de rire.

— M'est avis, dit-il, que voilà une demande qui vous surprend, maître Landry.

— En effet, balbutia le cabaretier en faisant tous ses efforts pour surmonter son trouble, j'étais loin de m'attendre... vous convenez... un homme si grave... et puis ce grand honneur pour... ma nièce... enfin, voilà... vous comprenez...

— Oui, oui, mon brave Landry, répliqua le docteur en riant.



..... Aperçut le gnome agenouillé, lui tournant le dos, la face collée contre l'huis d'une autre porte. (Page 789.)

je conçois, qu'outre qu'elle vous doit surprendre, ma demande n'est peut-être pas faite en temps tout à fait opportun ; mais que voulez-vous, depuis deux jours j'ai le cœur tellement meurtri qu'il n'a point eu la force de conserver son secret plus longtemps; au surplus, nous en reparlerons là-bas, et j'espère qu'un broc de

Vougeot vous éclaircira les idées. Pour le moment, il s'agit de brûler le pavé du roi.

Et prenant la tête de la troupe, le docteur partit d'une allure faisant augurer que bientôt se dresseraient devant lui et ses compagnons les deux tours de la cathédrale Notre-Dame.

CHAPITRE XLIX

Magie.

C'était dans l'impasse du cul-de-sac du *Chat-Blanc*, déjà connue de nos lecteurs, qu'Orsini avait conduit Julienne.

Il avait semblé au mire que nul endroit, dans la ville, n'était plus propre que celui-là à garder le secret de ses amours ; il y possédait, du reste, sous un nom supposé, un logis entouré d'un vaste jardin qui lui servait à ses expériences de magie et d'alchimie.

Comme on le sait, cette impasse n'était remplie, en totalité, que de maisons de débauche où venaient ripailler les mauvais garçons de la capitale et était considérée, à juste titre, comme lieu de refuge par quiconque avait commis un mauvais coup, puisque jamais un sergent de M. le Prévôt de Paris n'y eût mis le pied, tellement l'expérience était là pour lui démontrer qu'il n'en ressortirait qu'à l'état de cadavre.

Et c'était précisément cette détestable réputation qui faisait la sécurité d'Orsini, car il n'avait point à craindre qu'on s'aventurât dans l'impasse pour y venir chercher sa prisonnière.

Un autre danger cependant eût pu être à redouter par lui et ce danger découlait précisément des terribles habitants du cul-de-sac du *Chat-Blanc*, pour lesquels peau à trouer, maison à piller ou femme à violer étaient jeux ordinaires.

Mais la maison d'Orsini inspirait à tous ces bandits un respect mêlé de terreur ; maintes fois, la nuit, on avait vu les vitres s'il-

luminer de lueurs multicolores, rouges, vertes, jaunes, tandis que l'ombre de l'alchimiste, agrandie et contorsionnée, semblait danser dans les flammes ; maintes fois également, tous ces égorgeurs cyniques avaient interrompu leurs beuveries, blêmes et tremblants, en entendant des cris perçants, semblables à ceux d'enfants qu'on égorgerait, s'élever soudain au-dessus de leurs rires et de leurs chansons.

— C'est le mire qui fait ses maléfices, balbutiaient-ils.

Et tous, l'oreille tendue, la bouche serrée, l'œil aux aguets, ils demeuraient immobiles un bon moment, tandis qu'un léger frisson leur courait par l'échine.

La silhouette sombre de cet homme, toujours vêtu de noir, le visage recouvert d'une cagoule, qui se glissait sans bruit le long des maisons, les terrifiait, faisant perler une sueur froide sur leurs mines patibulaires, et, du plus loin qu'ils l'apercevaient, ils s'écartaient avec effroi.

Comme bien on pense, Orsini avait manœuvré de façon à rendre sa propre personne plus mystérieuse et sa maison plus sinistre encore ; en sorte qu'au bout de quelques mois, les habitants de l'impasse auraient pu savoir le logis du mire bondé d'or et de pierreries qu'ils eussent préféré se faire hacher plutôt que de toucher, même du bout du doigt, aux murailles qui l'entouraient.

En de semblables circonstances, l'Italien n'avait donc rien à craindre pour Julienne qui etait là plus en sûreté qu'elle ne l'eût été au Palais, entourée par toute la garde écossaise.

Après l'avoir installée, elle et Grimsel, auquel il démontra, en quelques mots, l'imprudence qu'il y aurait pour lui à s'aventurer dans l'impasse, Orsini s'en revint en la Cité tout pensif, car si, d'une part, son cœur bondissait de joie à la pensée qu'il tenait enfin en son pouvoir cette femme après laquelle il aspirait depuis de longues années, d'un autre côté, il frémissait de rage en songeant à sa fille au pouvoir de ce diacre maudit qui peut-être...

— Par le sang du Christ ! grommelait-il tout en marchant, les dents serrées et les poings frémissants, souhaite, Marguerite, qu'il ne soit rien survenu à cette enfant et que ta couleuvre n'ait point encore bavé sur cette fleur, car ma vengeance sera terrible et ce

seront des larmes de sang que tu verseras... Ma fille !... Mon Alix !...

Sur le pont aux Meuniers, il croisa un cavalier qui marchait grand train.

— Gaulthier d'Aulnay ! murmura-t-il en se retournant pour le suivre des yeux, le capitaine des gardes de la reine ; mais il a le casque en tête, ce me semble ; part-il donc en expédition secrète ?

Puis, frappant du pied, soudain, il reprit sa marche.

— *Per Baccho!* murmura-t-il, ce doit être lui que Marguerite envoie à la recherche de Guillaume. Ah! jeune homme, prie le Seigneur d'attacher des ailes aux sabots de ton cheval, et de te donner le flair du lévrier, car ce n'est point seulement ton amour pour la reine qu'il s'agit de sauver, c'est ta tête.

Sur ces mots, il rentra au palais, et par les couloirs silencieux et déserts, regagna son appartement.

Jusqu'à l'aube, il veilla, tantôt errant comme un corps sans âme, à travers son cabinet, tantôt accoudé devant sa table de travail, consultant des manuscrits, compulsant des parchemins, prenant des notes.

Quand le jour parut, l'Italien, en proie à une surexcitation étrange, se rendit dans la chambre du roi, pour assister, suivant sa coutume, au conseil privé.

Comme il entrait dans l'appartement royal, un page vint avertir Louis X que la reine, quelque peu souffrante, le priait de l'excuser si elle ne venait pas lui présenter ses hommages.

Le pauvre Louis X, pour lequel cet entretien quotidien était une corvée, laissa Orsini lui escamoter le plus facilement du monde, toutes les signatures qu'il désira, et abréger les discussions autant qu'il lui plut.

Un quart d'heure à peine après avoir été ouverte, la séance fut levée, à la grande satisfaction du roi qui se renfonça sous ses couvertures, et à celle non moins grande d'Orsini, qui courut s'enfermer dans son cabinet, fiévreux, inquiet, consignant à sa porte quiconque se présenterait pour lui parler sans être porteur d'un mot signé de la reine.

C'est qu'une idée emplissait son cerveau, et cette idée était tellement étrange, tellement hardie, que lui-même s'en effrayait.

Elle lui était inspirée par l'état psychologique et physiologique, dans lequel se trouvait Julienne; la scène de somnambulisme à laquelle il avait assisté la veille au *Cochon-d'Amour*, l'avait vivement frappé; il se rappela avoir lu dans des manuscrits anciens, la description d'individus se trouvant en cet état, et qui en tiraient, sous l'empire d'une grande volonté extérieure, une lucidité merveilleuse.

Et c'est à cela qu'il rêva toute la nuit et toute la journée, se demandant s'il ne pourrait pas utiliser à son profit ce démon qui, selon la croyance des masses, à cette époque, s'était emparé de l'âme de Julienne.

S'il trouvait en elle un sujet docile, s'il prenait sur le système nerveux de la jeune femme un empire suffisant pour le plier à sa volonté, non seulement c'en était fait de ses inquiétudes concernant Alix, mais encore il pouvait se rire de l'hostilité de la reine, dont il lui serait facile de parer les coups, les prévoyant longtemps à l'avance.

C'est l'esprit plein de ces pensées qu'il s'achemina, à la tombée de la nuit, vers l'impasse du cul de sac du *Chat-Blanc*, décidé à tenter sur le champ une expérience qui le renseignât sur ce qu'il pouvait y avoir de vrai dans ses espérances.

Il ouvrit la porte sans bruit, et gravit à pas de loup les quelques degrés conduisant à la pièce dans laquelle il supposait que Grimsel devait se tenir.

Soulevant une tenture il plongea curieusement ses regards dans l'appartement et aperçut le gnome agenouillé, lui tournant le dos, la face collée contre l'huis d'une autre pièce et murmurant des paroles qui ne parvenaient qu'indistinctement jusqu'à Orsini.

Un éclair de colère passa dans les yeux du mire dont la main se crispa sur la tenture, tandis que, machinalement, ses doigts tourmentaient la poignée de sa dague.

Mais, en un instant, le sang-froid lui revint, un sourire de pitié plissa ses lèvres, et doucement il s'avança.

Entendant du bruit, le gnome se retourna, et, à la vue de l'Italien, fit un geste d'effroi.

— Pardon, balbutia-t-il en joignant les mains.

— Que faisais-tu là ? demanda Orsini d'une voix rude.

Grimsel baissa les yeux.

— Je la regardais dormir, répondit-il confus.

— Comment la journée s'est-elle passée ? fit le mire.

— Bien, monseigneur.

— Ce changement ne l'a point étonnée ?

— Non ; elle s'est seulement à plusieurs reprises inquiétée de demoiselle Alix.

Ce nom fit tressaillir le mire.

— A propos, dit-il, tu m'as dit que cette jeune fille venait souvent au *Cochon-d'Amour* et que dame Berthe avait pour elle une grande affection.

— Oui, Monseigneur, c'est la vérité.

— Cette jeune fille n'aurait-elle pas donné à dame Berthe, ainsi que cela se fait souvent entre femmes, un souvenir quelconque, par exemple, un objet lui ayant appartenu.

Et, anxieux, l'Italien épiait les paroles qui allaient sortir de la bouche du gnome.

Celui-ci gardait le silence, cherchant dans sa mémoire.

— Eh ! par le diable ! s'écria-t-il tout à coup, où donc ai-je la tête ; dame Berthe porte au poignet une tresse de cheveux que demoiselle Alix lui a donnée, il y a longtemps déjà...

Brusquement Orsini l'écarta et ouvrant la porte, disparut aux yeux stupéfaits du gnome qui perçut le bruit d'un verrou tiré à l'intérieur.

Grimsel eut un geste de désespoir, et, muet et sombre, s'accroupit en un coin.

Etendue sur une étroite couchette improvisée à la hâte par le bossu, Julienne reposait.

Sur son teint mat qui semblait d'albâtre à la lueur pâle d'une lampe de nuit, l'arc sombre de ses sourcils se dessinait durement, donnant à sa physionomie un air ferme et énergique qu'adoucissait cependant un peu la double frange de cils soyeux ; les cheveux,

dénoués, tranchaient d'une nappe bleuâtre sur la blancheur de l'oreiller.

A l'entrée d'Orsini, il sembla se faire dans la dormeuse une révolution soudaine ; les ailes de son nez se mirent à palpiter avec force, tandis que sa poitrine se soulevait convulsivement, et que ses lèvres entr'ouvertes laissaient échapper comme des soupirs douloureux.

Les yeux fixés sur Julienne, le mire s'avançait vers elle, faisant passer dans son regard toute l'énergie et toute la volonté dont il était capable.

Et à mesure qu'il avançait, les signes de souffrance intérieure devenaient plus manifestes ; il était visible qu'une lutte violente se livrait entre les deux volontés de cet homme et de cette femme.

Mais, il se pencha sur le lit, et de ses deux pouces il lui releva les paupières qui découvrirent les prunelles affreusement dilatées, dans lesquelles il plongea ses regards chargés de toute la puissance magnétique qu'il put réunir en lui.

Les yeux se retournèrent, ne laissant plus voir que le blanc, les narines cessèrent de palpiter, la poitrine s'éleva et s'abaissa plus régulièrement, et les lèvres laissèrent passer une respiration plus calme.

La lutte était finie ; Orsini triomphait.

Il saisit dans une de ses mains moites de sueur, les deux poignets de Julienne, tandis que de l'autre il lui faisait quelques passes rapides, allant du front à l'épigastre.

Alors, se reculant d'un pas, et étendant vers Julienne son bras dans une attitude de commandement, tandis que son regard s'appesantissait sur elle de tout le poids de sa volonté.

— Vous dormez ? demanda-t-il.

Aucune réponse, mais seulement un balbutiement inintelligible.

Il répéta sa question avec plus de rudesse, ajoutant :

— Répondez-moi, je le veux !

Une contradiction douloureuse tordit le beau visage de Julienne,

tandis que d'un geste automatique la jeune femme portait les mains à sa gorge.

— Vous souffrez, et c'est cela qui vous empêche de parler, fit Orsini.

Et il appuya l'extrémité de sa main droite sur la poitrine de la dormeuse, étendant sa main gauche toute grande ouverte horizontalement à la hauteur du front, sur lequel il souffla puissamment.

– Eh bien? demanda-t-il encore, souffrez-vous toujours?... moins, n'est-ce pas?... vous pouvez parler, alors?

— Je puis parler, répondit Julienne d'une voix lente, arrachant avec effort chaque syllabe de sa gorge.

— Voyez-vous?

— Non, il n'y a autour de moi que ténèbres.

— Ce n'est point avec vos yeux du corps, mais avec ceux de l'âme qu'il faut regarder; sortez de cette chambre en pensée.

Le corps de Julienne s'agita comme en un mouvement de révolte.

— Obéissez, répéta Orsini en posant un doigt sur le front de la voyante, entre les deux sourcils.

— J'obéis, murmura-t-elle, que voulez-vous?

— Voyez avant-hier, à la porte aux Peintres, à onze heures du soir.

— Je vois.

— Regardez ceux qui sortent.

— Mais, personne ne sort... il fait noir.,. il n'y a qu'un archer de garde qui veille.

L'Italien eut un geste d'impatience.

— Voyez un peu après onze heures.

— Toujours rien... Ah ! si ! voici des chevaux qui se présentent à la poterne pour sortir. Un homme tire un parchemin et le montre au soldat de garde qui appelle l'officier... l'officier s'incline, fait lever la herse... L'homme sort accompagné de cavaliers armés... les voilà sur la route... ils courent... ils courent; oh! comme ils sont loin.

Et, machinalement, Julienne tendait le cou en avant comme suivant dans leur galop ceux que sa pensée lui faisait voir.



Julienne se tordait douloureusement, agitant dans le vide ses bras avec épouvante. (Page 798.)

— Quel est l'homme qui conduit la troupe, le connaissez-vous?

— Non, je ne le connais pas; je le vois pour la première fois; mais vous, vous le connaissez... Oh! c'est singulier, il porte un vêtement qui n'est pas le sien !...

— Quittez l'homme, ordonna Orsini, et regardez dans sa troupe; que voyez-vous?

— Je vois une litière portée par deux chevaux.

Un léger frissonnement courut sur la face du mire, qui demanda d'une voix ferme et quelque peu tremblante :

— Et dans cette litière, qu'y a-t-il?

— Mais je ne sais; elle est fermée par des rideaux de cuir.

— Soulevez-les.

— Oh ! la pauvre jeune fille ! murmura la dormeuse tout émue, comme elle pleure !

— Cette jeune fille, la connaissez-vous ?

— Oui ; c'est la nièce de maître Landry, le cabaretier du *Chat-qui-Pesche*, celle que j'aime comme ma fille, et qui m'aime comme si j'étais sa mère.

Un moment, le mire s'arrêta, hésitant à poser la question qui lui montait aux lèvres; enfin, il dit presque à voix basse :

— Voyez dans le corps de cette jeune fille; est-il vierge encore ?

— Oh ! ce que vous me demandez là est impossible, je ne puis pas voir.

Orsini lui imposa ses mains sur la tête.

— Voyez, dit-il, voyez, je le veux!

Un moment, Julienne se débattit, puis enfin, vaincue, elle répondit :

— Oui, il est encore vierge.

Orsini poussa un profond soupir; sa poitrine était soulagée d'un énorme poids.

— Vous suivez toujours ces hommes, n'est-ce pas? demanda-t-il.

— Oui.

— Que font-ils maintenant?

— Ils sont à l'auberge; ils dorment.

— En quel lieu se trouvent-ils ?

— A Ecouen.

L'Italien eut un geste de triomphe; l'expérience s'annonçait comme devant lui donner des résultats dépassant ceux qu'il avait osé espérer.

Il laissa quelques instants Julienne se reposer; puis il reprit son interrogatoire.

— Pendant qu'ils dorment, revenez à Paris, dit-il; y êtes-vous?

— J'y suis.

— Regardez de nouveau la porte aux Peintres.

— Je la regarde.

— Que voyez-vous?

— Toute la journée, rien que des marchands entrant et sortant. Ah! il fait nuit... écoutez, c'est la neuvième heure qui tinte... voilà une nouvelle troupe qui s'approche.

— Une nouvelle troupe! s'écria Orsini avec curiosité; est-elle nombreuse?

— Non; cinq hommes seulement.

— Est-ce que je les connais?

— Oui.

— Tous? fit Orsini avec étonnement.

— Oui, à l'exception d'un seul.

Et elle ajouta avec dédain :

— Celui-là ne compte pas; c'est un écuyer.

— Et les autres, pouvez-vous me dire leurs noms?

— Je vois Landry, le cabaretier, puis Jehan de Sarcelles et son ami Franc-Picard.

— Mais, ces deux-là, je ne les connais point.

— Si, malgré vous, vous les connaissez, car ce sont vos ennemis.

— Mes ennemis, et pourquoi?

— A cause de la Tour de Nesle.

— *Per Baccho!* grommela l'Italien, voilà qui est bon à savoir.

Un moment il voulut interroger plus longuement Julienne sur ce sujet, si rempli d'intérêt pour lui; mais la pensée d'Alix s'était emparée de lui tout entier, et il ajouta :

— Et le quatrième est un ennemi également?

— Je ne puis pas voir.

— Pourquoi?

— Parce que son cœur est trouble.

— Qu'entends-tu par là?

— Que lui-même ne sait pas au juste quelle conduite il tiendra; mais c'est un homme fort, puissant, dangereux.

— Et il s'appelle?

— Le capitaine Buridan.

Orsini eut un mouvement de stupeur

— Lui! encore et toujours lui! c'est la fatalité!

Et, pensif, il courba le front.

Puis, soudain, un éclair d'espoir passa dans les yeux du mire qui murmura :

— Mais si ce Buridan se met à la poursuite d'Alix, il la sauvera.

A nouveau, il se tourna vers Julienne :

— Retourne vers la jeune fille maintenant! la vois-tu?

Un moment, la dormeuse se tut avant de répondre.

— Quand voulez-vous que je la voie? demanda-t-elle.

— Ce matin; que fait-elle?

— Elle galope, toujours avec l'homme qui l'a enlevée.

— Et ce soir?

— Oh! ils fuient tous deux à travers bois! quelle course! quelle galopade à travers bois!

— A travers bois! Où donc vont-ils?

— Oh! loin, bien loin... mais je ne connais pas ce pays-là... il y un château-fort et puis... là-bas, au milieu de la forêt, j'aperçois un monastère...

— Et, au moment où nous parlons, que fait la jeune fille?

— Elle dort.

— Toujours pure? demanda Orsini avec un tremblement dans la voix.

— Toujours.

— Et où est-elle?

— Dans le monastère... comme elle est jolie!... Oh! la malheureuse! pourquoi dort-elle? elle ne va pas entendre; elle ne va pas pouvoir se réveiller.

Et, d'un mouvement brusque, se redressant sur son séant, Julienne étendit les bras en avant, agitant les mains convulsivement, tandis que ses traits reflétaient une terreur profonde.

Subitement épouvanté jusqu'au fond de l'âme, Orsini se tenait auprès de la couchette, attendant, tout tremblant et tout angoissé, les mots qu'il voyait se presser sur les lèvres de la dormeuse.

— Oh ! non, je ne veux pas, je ne veux pas, s'écria Julienne, se révoltant de toutes ses forces contre la volonté magnétique que l'Italien faisait lourdement peser sur elle.

Il étendit le bras et, les dents serrées :

— Vois, gronda-t-il, vois, je le veux.

Elle eut encore un mouvement de douleur et de rage.

— Écoutez, dit-elle sourdement, entendez-vous... on marche là, à côté, dans le corridor des cellules... on marche, vous dis-je... on vient de son côté... on touche la porte... et elle n'entend pas... la pauvre petite!... elle dort paisiblement... oh ! l'infâme ! il lui a mis une poudre dans sa boisson, tout à l'heure... elle ne s'éveillera pas.

Encore, elle se débattit, criant :

— Laissez-moi, par grâce, laissez-moi... je ne veux pas voir, je je ne veux pas parler.

— Vois, je le veux; parle, je le veux, répéta Orsini, dans le cœur duquel chacune des paroles de la dormeuse entrait comme un fer rouge, mais qui voulait savoir.

— Tenez, continua Julienne, voyez-vous, la porte s'ouvre, il entre... oh ! l'infâme ! la brute fauve ! cette lueur ignoble qui brille dans ses yeux; le voyez-vous sourire en la regardant; oh ! elle est perdue!... elle est perdue!... il s'approche d'elle... son bras pend en dehors de la couchette... il prend sa main dans la sienne, il la baise de ses lèvres ignobles...

Pale et défaillant, Orsini demeurait immobile, sentant, à chaque mot, ses jambes se dérober sous lui.

— Qu'y a-t-il?... il se retourne... il va vers la porte... sort-il donc?... non, le monstre; il tient sa proie et il veut la dévorer tout entière... il pousse le verrou... il s'élance vers la couchette, il prend Alix dans ses bras... c'est horrible... je ne veux plus voir. Ah ! de grâce ! éveillez-moi ! que je ne voie pas ça !

Et elle mettait ses mains devant ses yeux.

— Je veux que tu voies et que tu parles, commanda le mire, dont le cœur se glaçait dans une lente agonie.

Julienne se tordait douloureusement, agitant dans le vide ses bras avec épouvante, comme pour éloigner d'elle l'horrible vision.

— Oh! gronda-t-elle d'une voix haletante, entrecoupée de hoquets, mais vous n'entendez donc pas sa respiration de fauve, vous ne sentez pas son souffle chaud... Tenez, voyez comme c'est affreux, il l'enlace... il...

Elle s'arrêta, penchant la tête dans l'attitude de la personne qui écoute, stupéfaite.

— Mais, on vient... on s'arrête devant la porte... on frappe... Ah! ah! il a peur... il ne répond pas...

Elle se tut, passant la main sur son front sur lequel perlait une sueur glacée, tandis qu'elle murmurait d'une voix brisée:

— Non... je ne peux plus voir... je suis trop fatiguée... Assez, assez.

— Encore! encore! s'écria Orsini, en proie aux plus inexprimables angoisses... il faut que tu me dises... il faut que je sache... car tu as bien deviné... c'est de ma fille que je te parle... il le faut... je le veux.

De nouveau, il lui imposa les mains, enserrant dans ses doigts les tempes auxquels le sang affluait avec une force telle, que lui-même en fut effrayé.

Mais en ce moment que lui importait la vie de cette femme? l'épouvantable torture dans laquelle se brisait son cœur avait tué en lui les sens; il s'agissait d'Alix, il ne voyait qu'Alix, et sans pitié, sans hésitation, il eût tué cette femme pour sauver sa fille.

Au contact des mains du mire, Julienne poussa un rugissement de douleur, comme si elle eût été brûlée par un fer rouge

— Il s'éloigne de la couchette... il regarde autour de lui... Que fait-il donc?...

Elle eut un rire strident.

— Ah! ah! il cherche à s'enfuir... il va à la verrière... mais elle est grillée... il voudrait se cacher dans la cellule même...

mais les murs sont nus, et sauf la couchette même et une escabelle de bois, point de meuble sous lequel se faufiler.

Elle battit des mains joyeusement, s'écriant :

— Sauvée! elle est sauvée...

— Que dis-tu? demanda Orsini tout tremblant, à cette surprenante révélation.

Sans répondre, Julienne continua, mais d'une voix sourde, et qui allait s'affaiblissant :

— Entendez-vous ce grand bruit?... on pèse sur la porte... elle éclate... elle s'ouvre... Ah! je le sentais bien... c'est lui... c'est lui... Ah! oui, elle est sauvée...

— Je veux savoir qui est celui-là! commanda le mire.

— C'est le capitaine Buridan...

— Le capitaine Buridan! s'écria Orsini, frappé de stupeur, que vient-il faire?

— Sauver Alix.

— Seul?

— Non! il est suivi d'une femme vêtue de blanc... Ah! c'est une abbesse... et puis derrière, là, tout près dans le couloir, un homme à cheveux blancs, une épée à la main, avec des hommes d'armes.

— Quelles sont ces gens?

— Le vidame et ses soldats... Ah! Buridan se jette sur le moine... Oh! il le saisit par la nuque... l'autre supplie, demande grâce... Buridan tire sa dague... l'abbesse l'implore... il lève le bras et le laisse retomber sur la tête du maudit...

— Il est mort? s'écria l'Italien avec une joie féroce.

— Je ne vois pas... Buridan l'a frappé du pommeau et non de la lame... le moine roule à terre.

— Et ma fille? ma fille?...

— Buridan la prend dans ses bras, il l'emporte, il sort de la cellule...

— Suis-le...

— Il sort dans la cour de l'abbaye; il monte à cheval...

— Et ma fille?

— Il la met en travers de sa selle... on lui ouvre la porte... il va partir.

— Ecoute... il ne dit rien?

Julienne prêta l'oreille.

— Si... l'homme aux cheveux blancs lui conseille de rester... Buridan refuse... il faut qu'il revienne à Paris... il part... il galope... le voici qui accourt...

— Où est-il en ce moment! demanda Orsini, tout tremblant de crainte et d'espoir.

Julienne ne répondit pas.

Elle s'était renversée en arrière, et sans la respiration saccadée qui soulevait sa poitrine et passait en sifflant à travers ses dents serrées, le mire eût pu la croire morte, tellement était effrayante son immobilité.

Il se pencha vers elle, promenant ses doigts sur le visage froid comme le marbre de la jeune femme, employant à la réveiller et à la faire sortir de cet état de prostration cataleptique, ce qui lui restait de volonté; lui-même était épuisé, non pas tant des secousses morales qu'il venait de subir que de la grande force qu'il avait dépensée; du reste, il comprenait que ce qu'il aurait pu apprendre ensuite par Julienne était de peu d'importance, mis en comparaison avec ce qu'elle lui avait déjà révélé.

Alix avait couru un grand danger; mais maintenant elle était saine et sauve; un ennemi à lui, il est vrai, la détenait en sa possession, mais cet homme revenait à Paris, et de gré ou de force, il faudrait bien qu'il lui rende sa fille.

A peine tirée de son sommeil magnétique, Julienne promena quelques instants par la pièce, ses yeux vagues, comme si elle sortait d'un cauchemar, puis, sans même remarquer la présence d'Orsini, tant sa lassitude était grande, elle s'endormit.

L'Italien quitta alors la chambre sur la pointe du pied, et recommandant à Grimsel de laisser dormir sa maîtresse jusqu'à ce qu'elle se réveillât d'elle-même, il sortit du logis, et, la joie dans l'âme, regagna le palais.

Ainsi donc, le plan de Marguerite de Bourgogne avait échoué complètement, et ce, grâce à un homme que Marguerite redoutait



Tirant un coutelas de sa ceinture, se campa devant Buridan dans une attitude menaçante. (Page 804.)

comme le plus dangereux de ses ennemis; les rôles étaient changés, et c'était lui, Orsini, qui tenait maintenant dans sa main la reine, comme celle-ci avait tenté de le tenir lui-même, en se faisant une arme de sa fille.

Quel triomphe! et quelle revanche superbe il allait pouvoir

prendre sur cette femme orgueilleuse qui le haïssait depuis si longtemps, et qu'une fois pour toutes, il abaisserait.

De retour dans ses appartements, il appela auprès de lui son varlet de confiance auquel il donna quelques instructions verbales avec un pli pour l'officier de garde à la porte aux Peintres.

Cela fait, et quand le varlet fut sorti, le mire gagna les appartements de Marguerite de Bourgogne.

CHAPITRE L

Retour à Paris.

Les choses s'étaient bien passées telles que, dans son sommeil magnétique, Julienne les avait vues et décrites à Orsini.

Grâce au parchemin royal qu'il avait trouvé dans l'escarcelle de Gaulthier d'Aulnay, Buridan avait pénétré sans difficulté dans l'abbaye de la Reine-Blanche où, se faisant passer aux yeux de l'abbesse pour le propre capitaine des gardes de Marguerite de Bourgogne, il avait reçu un accueil des plus chaleureux.

Guidé par l'abbesse elle-même et escorté du vidame et de quelques hommes d'armes, il était arrivé juste à temps pour empêcher que Guillaume Feutrier ne mît à exécution son horrible dessein.

On a vu comment le moine reçut le juste châtiment de son forfait.

A. peine fut-il éloigné de quelques centaines de mètres du monastère que le capitaine s'arrêta pour prendre conseil avec lui-même sur la ligne de conduite à tenir.

Il mit pied à terre dans un fourré, et prenant délicatement entre ses bras Alix, toujours endormie, il la déposa avec mille précautions sur les hautes fougères qui lui firent comme une couche moelleuse et parfumée.

Lui-même s'assit à côté d'elle, et, la tête dans les mains, réfléchit longuement.

Enfin, il se releva, ayant pris une décision, sans doute, car il se remit en selle, murmurant d'une voix ferme :

— Ventredieu ! l'ami Jehan en pensera ce qu'il voudra, mais je ne puis faire autrement ; s'il n'a point l'esprit assez large pour comprendre qu'une amourette comme la sienne ne pèse rien mise en balance avec d'aussi vastes projets que les miens, tant pis pour lui, d'autant plus, que sans moi, du diable s'il fût jamais arrivé à mettre la main sur Guillaume et sur l'enfant. Donc, logiquement, en toute équité, j'ai droit de faire ce que bon me semble de ma part de butin. Hum ! il me répondra à cela qui je lui avais offert le concours de mon bras et de mon amitié, que je n'ai point le droit de disposer ainsi de la femme qu'il aime, que je ne me suis joint à lui que pour la délivrer et la lui remettre, et qu'en agissant de la sorte, je commets une traîtrise... peut-être au fond n'aurait-il pas tout à fait tort... peut-être même aurait-il tout à fait raison... en principe. Mais, en l'espèce, mes intérêts étant diamétralement opposés aux principes... et puis... périsse Jehan, périssent les autres, périssent tous ceux qui seraient tentés d'élever des obstacles entre moi et le but auquel je marche...

Tout en monologuant de la sorte, et pendant que se heurtaient dans son cerveau des pensées toutes différentes les unes des autres, et diamétralement opposées, Buridan courait grand trot à travers la forêt, tournant le dos à la route qui l'avait conduit au couvent de la Reine-Blanche, et suivant un chemin qui, d'après le vidame, devait lui faire rejoindre la chaussée royale de Paris, au-dessus de Senlis.

La dixième heure sonnait lorsque, parvenu sur la lisière du bois, il aperçut à quelques centaines de mètres des lumières brillant dans l'obscurité.

A cette vue, le capitaine poussa un soupir de satisfaction, car ces lumières évoquaient dans son esprit des idées multiples et toutes d'un ordre fort agréable : un lit pour Alix, un peu de nourriture et de repos pour lui et une bonne provende pour son cheval.

Pour comble de bonheur, il constata, une fois arrivé près de ces lumières, qu'elles appartenaient à un petit village posé au bord de la route qu'il devait prendre pour retourner à Paris.

Doucement, alors, il s'approcha de la première cahute qu'il rencontra et, du pommeau de son épée, heurta discrètement à la porte.

— Qui est là ? demanda, après un long silence, une voix chevrotante.

— Un voyageur égaré et qui demande l'hospitalité pour quelques heures, répondit Buridan.

— Passez votre chemin, l'homme, riposta la voix, je suis une pauvre vieille femme, seule et sans défense ; je n'ouvre pas la nuit.

Furieux, Buridan allongea dans la porte un coup de pied qui fit trembler toute la cassine.

Et, soulagé par cette violente manifestation de ses sentiments, il poursuivit son chemin jusqu'à la prochaine habitation.

Mais là, instruit par l'expérience, il changea de manière de faire.

Il mit pied à terre, passa dans son bras la bride de son cheval et colla son œil contre l'huis ; il aperçut alors, à la lueur d'une cire, un homme à la mine réjouie, les jambes allongées vers un âtre flambant, accoudé à une table sur laquelle un gobelet était posé près d'un grand broc en terre brune.

Buridan, cette fois, se garda bien de heurter ; peut-être eût-il reçu une réponse semblable à celle qu'on lui avait déjà faite et il lui fallait trouver un gîte, de gré ou de force.

Il tira sa dague, l'introduisit sans bruit entre la porte et le chambranle, exerça une forte pesée qui fit sauter le loquet, et la porte s'ouvrit.

L'homme bondit sur ses pieds et, tirant un coutelas de sa ceinture, se campa devant Buridan, dans une attitude menaçante.

A cette vue, le capitaine sourit et, repoussant dans sa gaine la dague dont il venait de se servir, il dit gouailleusement :

— Vous m'excuserez, mon compère, de la façon, un peu cavalière peut-être, dont je me présente ; mais je ne pouvais faire autrement.

— Par le sang du diable ! répliqua l'autre, vous vous moquez.

Et il fit un pas en avant, agitant son terrible couteau.

— Allons! allons! l'ami, dit Buridan, un peu de sang-froid et me laissez expliquer; j'ai demandé l'hospitalité tout à l'heure d'une manière fort courtoise et il m'a été répondu de passer mon chemin. Or, comme il me faut absolument reposer quelques heures, j'ai cru plus prudent, pour que vous ne me refusiez point de m'ouvrir votre porte, de l'ouvrir moi-même.

Et il ajouta, en portant la main à son épée, en même temps qu'il tirait quelque monnaie de son sacrecelle :

— Au surplus, choisissez de ceci ou de cela.

Du temps que le capitaine parlait, l'homme l'examinait minutieusement des pieds à la tête. Sans doute cet examen fut-il favorable au capitaine, peut-être aussi l'attitude résolue de Buridan lui imposa-t-elle une confiance relative. Toujours est-il que, faisant disparaître son arme, il s'écarta d'un pas pour dégager le seuil, disant d'un ton bourru :

— Entrez, Messire, et faites ici comme chez vous.

Avant que de profiter de cette autorisation, Buridan se retourna et, s'approchant de son cheval, saisit Alix dans ses bras et pénétra dans la chaumière à la grande stupéfaction de son propriétaire.

— Par Notre-Dame-de-Tetin! exclama-t-il en s'adoucissant, que ne m'avez-vous dit, Messire, que vous aviez une jeune beauté avec vous, je ne vous eusse pas fait attendre si longtemps... car, interrogez qui vous voudrez, tout le monde vous répondra que Jacques Tortelier n'est pas un rustre et qu'il connaît les égards que l'on doit avoir pour le sexe.

Buridan sourit et demanda :

— Pousseriez-vous ces égards jusqu'à abandonner à cette jeune fille pour quelques heures la couchette que certainement vous avez dans quelque coin.

— Cornes du Diable! Messire, fit l'homme en se redressant avec une indignation comique, cette question est presque une insulte.

Et allant, au fond de la pièce, il s'approcha d'un grand coffre de noyer noirci et ciré par le temps, dont il enleva le couvercle.

— Voici ma couche, dit-il, ce n'est pas luxueux, mais, précisé-

ment, la fougère en a été changée ce matin, cette demoiselle dormira là-dessus comme une reine.

— Et mon cheval, vous devez bien avoir un abri à lui donner, fit Buridan après avoir étendu Alix sur l'amas d'herbes sèches qui servait de matelas au maître du logis.

— Il passera la nuit côte à côte avec le mien, répondit Jacques Tortelier qui tirant à lui la monture du capitaine, la fit entrer dans la salle.

Il ouvrit ensuite, à côté du coffre dans lequel reposait Alix, une porte par laquelle arriva une bouffée d'air chargée d'émanations d'écurie. Buridan poussa une légère exclamation de surprise à laquelle Tortelier répliqua avec un gros rire :

— Eh ! eh ! que voulez-vous, Messire, il faut prendre ses précautions... Mon cheval, c'est ma fortune, et pour éviter qu'on me le vole je l'ai installé là, tout à côté de moi; la nuit je dors avec sa longe passée dans mon bras, et bien malin, je crois, serait celui qui parviendrait à me l'enlever.

Quand le capitaine eut vu son cheval la tête enfoncée dans une mangeoire pleine d'avoine et qu'il l'eut lui-même bouchonné fortement, il revint dans la salle où Tortelier s'occupait à mettre sur la table un second gobelet flanqué d'une miche de pain et d'un quartier de lard.

— J'eusse voulu vous offrir de la venaison, Messire, dit-il avec une grande cordialité, mais que voulez-vous, voilà trois nuits que je passe à l'affût et je n'ai rien pu tuer.

— Bast ! fit le capitaine qui dévorait à belles dents, lorsqu'on a faim, tout paraît succulent, et puis, quand on a fait la guerre, on n'est point difficile comme les muguets de cour.

— A qui lé dites-vous, riposta Tortellier dans l'œil duquel les paroles de Buridan allumèrent une fauve lueur; je me rappelle que du temps où je bataillais en Italie, il m'est arrivé souvent de rester deux jours entiers sans me mettre quoi que ce soit sous la dent.

— Ah ! fit Buridan avec intérêt, vous avez guerroyé en Italie.

— Oui, Messire, j'étais dans les troupes de l'archiduc Albert.

— Ventredieu ! c'était un rude soldat.

— L'avez-vous donc connu? demanda l'autre en avançant la tête avec curiosité pour mieux considérer son hôte.

Le capitaine sourit :

— Un peu, dit-il, le temps d'échanger, dans une mêlée, quelques bons coups d'épée avec lui.

Le visage de Tortelier devint subitement sérieux et, avec une nuance de respect dans la voix, il murmura :

— Vous avez croisé le fer avec le duc Albert! lui devant qui tout le monde s'écartait avec crainte, lui l'effroi et la terreur des plus braves ; mais savez-vous bien, Messire, que dans toute la chrétienté, je n'en connais qu'un seul qui aurait osé s'approcher à portée du bras du duc Albert.

Buridan le regardait, les yeux plissés de contentement.

— Et si j'étais celui-là? dit-il avec simplicité.

Tortelier fit un bond sur son escabelle.

— Par le diable! gronda-t-il, en fixant sur son interlocuteur un regard furieux, n'avez-vous pas entendu ce que je vous ai dit, messire? de tous ceux portant l'épée, il n'y en a qu'un, dont le poil soit assez rude pour se frotter à la hure de ce sanglier qu'on appelle le duc Albert...

Et il ajouta avec un profond soupir:

— Ah! celui-là...

— Ventredieu ! camarade, dit Buridan, dont ces paroles chatouillaient agréablement l'amour-propre, qu'y a-t-il, et pourquoi soupirer de la sorte?

L'homme hésita un moment, puis soudain :

— Tenez, dit-il, à tout autre je ne ne dirais pas cela, car il ne me comprendrait pas ; il se moquerait de moi ; mais vous, un soldat, vous me comprendrez; figurez-vous que je suis un sacripant, un mauvais garçon, et que j'ai dans mon passé des aventures, dont la moindre me vaudrait la hart, si monsieur le grand prévôt me mettait la main dessus... Eh bien ! je me dénoncerais volontiers, j'irais moi-même au Grand-Chastelet, si auparavant le diable me pouvait mettre en présence de celui dont je parle.

Fort étonné, Buridan l'écoutait.

— Et dans quel but voudriez-vous être en présence de celui-là? demanda-t-il.

— Ecoutez, fit Tortelier, j'ai été soldat aussitôt que j'ai eu la force nécessaire pour endosser la jaquette de mailles et coiffer le casque, car tout jeune, j'ai aimé les grands coups d'épée et les belles batailles, et dans les combats auxquels j'ai pris part, si j'ai toujours marché avant les autres, c'est que j'étais poussé en avant par le désir de conquérir un grand nom, aussi grand que ceux du duc Albert et du capitaine Buridan... j'ai servi sous les ordres du duc Albert et même, dans une mêlée, j'ai eu l'honneur de lui serrer la main. Mon rêve eût été de batailler avec le capitaine Buridan, mais jamais je ne l'ai pu joindre, car, toujours par monts et par vaux, il ne demeurait jamais dans le même pays.

Buridan ouvrit de grands yeux en entendant ce langage tout nouveau pour lui, et qui le dédommageait de toutes ses fatigues, de tous ses labeurs, car il mettait au-dessus des éloges que lui avaient adressés les princes et les souverains au service desquels il avait mis son épée, l'étrange sympathie que sa valeur avait fait naître dans le cœur de cet humble soldat.

— Ainsi donc, dit-il, tu voudrais te rencontrer avec le capitane Buridan et lui serrer la main.

— Oui, Messire, répondit Tortelier avec émotion.

— Touche donc là, camarade, fit le capitaine avec un large sourire, car le capitaine Buridan, c'est moi.

D'un bond, l'autre se redressa et relevant son chapeau:

— Vous! balbutia-t-il, vous le capitaine Buridan!...

Il suffoquait, hachant des lambeaux de phrases sans suite ni signification.

Soudain, mettant un genou en terre, il se courba sur la main que Buridan lui tendait, et respectueusement la baisa.

— Allons! allons, camarade; point n'est besoin de tant t'émouvoir; tu as voulu voir le capitaine Buridan; il est devant toi; tu as voulu serrer sa main, la voici; tu aurais désiré batailler avec lui, si tu veux, nous allons causer de cela, mais rapidement, car je suis brisé de fatigue, et désirerais imiter au plus tôt la gente demoiselle que voilà.



Puis, lui-même enfourcha Pluton, et la petite troupe se mit en marche.
(Page 814.)

Après quelques minutes d'une conversation à voix basse que Tortelier émaillait par moments de jurons énergiques en guise de protestation de fidélité et de dévouement, les deux hommes tombèrent d'accord et s'étendirent sur de la paille que le routier s'en fut chercher dans l'écurie et jeta devant le foyer.

Buridan dormait à poings fermés depuis quelques heures, lorsqu'il se sentit tirer violemment par le bras.

Réveillé en sursaut, il se dressa sur son séant, portant, d'un geste machinal, la main à son épée, mais se rassura complètement, souriant de sa méprise, en voyant accroupi à ses côtés maître Jacques, lequel lui murmura à voix basse :

— Vous m'excuserez, capitaine, de la licence que j'ai prise ; mais, outre qu'il fait déjà grand jour, j'ai entendu la jeune demoiselle murmurer quelques paroles et j'ai pensé que mieux valait vous éveiller, afin que...

Un pli léger se creusa dans le front de Buridan qui, nonobstant, répondit en se mettant sur ses pieds :

— Tu as bien fait, l'ami ; et, maintenant, du temps que tu vas préparer les chevaux, je vais causer avec cette enfant.

Tortelier s'enferma dans l'écurie, tandis que Buridan, allant à la porte, l'entr'ouvrit pour permettre à la clarté du soleil levant d'éclairer toute grande la salle.

Dans le fond de la pièce, une voix bégaya :

— Où suis-je ?... est-ce vous, messire Guillaume, que j'entends marcher ?... répondez-moi... je suis brisée à ne pouvoir me soulever sur mon coude... je ne vous vois pas... répondez-moi... j'ai peur, vous dis-je...

Le capitaine s'approcha.

— Ventredieu ! dit-il, tandis qu'à la vue du visage stupéfait d'Alix un large sourire entr'ouvrait ses lèvres, non, demoiselle, ce n'est point ce vilain moine, c'est tout simplement moi et je pense que vous ne perdrez pas au change.

L'étonnement de la jeune fille fut si grand qu'elle y puisa la force de se redresser, et, joignant les mains :

— Vous, Messire, murmura-t-elle, vous, avec moi... mais où donc sommes-nous ici ? Ne sommes-nous donc plus à l'abbaye de la Reine-Blanche ?

Ce disant, elle promenait ses regards autour de la pièce.

— Non, demoiselle, répondit le capitaine toujours souriant, vous n'êtes plus au monastère, dont je vous ai arrachée, et vous

n'êtes plus sous la protection de ce maudit diacre, des griffes duquel j'ai pu vous tirer à temps.

— A temps, répéta la jeune fille d'un ton plein de surprise, qu'entendez-vous par là?

Buridan la considéra un instant, admirant cette candeur et cette naïveté, se demandant s'il lui siérait bien de déflorer cette intelligence virginale, se demandant surtout s'il arriverait à se faire comprendre.

Il hésita un moment et répondit avec un éclair railleur dans les yeux :

— Ce sont là choses assez longues et assez difficiles à expliquer, mon enfant, et, outre que le temps nous manque pour en parler en ce moment, maître Jehan vous fournira, à ce sujet, bien des explications que je ne suis pas assez savant pour vous donner moi-même. Qu'il vous suffise de savoir que Guillaume Feutrier est un traître et un mauvais moine et qu'il a reçu son châtiment.

— C'est bizarre, dit-elle en passant la main sur son front, sans doute pour en écarter les nuages qui obscurcissaient sa pensée, je ne me souviens de rien... Mais, pour m'avoir retrouvée dans ce monastère, vous m'aviez donc suivie depuis Paris?

— Nous vous avions suivie.

— Vous dites : nous... n'étiez-vous donc pas seul ?

Buridan pensa qu'il pouvait, sans nuire à ses projets, dédommager un peu Jehan en plaidant sa cause auprès de la femme qu'il aimait.

— Peste! s'écria-t-il, que non pas. A peine votre enlèvement connu, Jehan de Sarcelles s'est équipé en guerre et il nous a fallu, nous ses amis, nous équiper également et nous lancer sur vos traces.

— Ce bon Jehan, pensa tout haut demoiselle Alix, comme il est bon et brave... ah! je l'aime bien.

Puis elle reprit, comme si cette pensée lui venait seulement maintenant.

— Mais où est-il, je ne le vois pas?

Buridan lui raconta alors brièvement les différentes péripéties par lesquelles avait passé leur poursuite, ajoutant qu'il avait été

convenu avec le reste de la troupe que si le hasard ne les faisait pas rencontrer, on se retrouverait à Paris.

— Ils ont dû revenir sur leurs pas, ajouta-t-il ; car, manquant de chevaux, que pourraient-ils faire? Nous allons peut-être les rattraper sur la route.

Ces mots amenèrent un sourire furtif sur la face pâle de la jeune fille, qui s'écria avec entrain :

— Vous seriez bien aimable, capitaine, de m'aider à sortir de ce coffre, car je me sens bien faible.

Buridan la prit délicatement dans ses bras, la déposa sur une escabelle et lui demanda ensuite avec une certaine anxiété dans la voix :

— Etes-vous trop faible pour supporter le retour immédiat à Paris?

— Oh ! non, dit-elle avec vivacité, il me tarde d'être réinstallée dans ma petite chambre du *Chat-qui-Pesche*.

Le capitaine fronça le sourcil et répliqua d'un ton apitoyé :

— Malheureusement, demoiselle, force m'est de vous avertir de suite que ce n'est point là que tout d'abord je vous conduirai.

Alix leva vers lui des yeux inquiets :

— Et pourquoi? demanda-t-elle.

— Tout simplement parce que les gens qui vous en veulent ne se rebuteront pas pour l'échec que je viens de leur infliger, parce que si vous retournez au *Chat-qui-Pesche*, rien ne pourra les empêcher de recommencer et que cette fois-ci, étant sur leur garde, ils agiront de façon à ne point se laisser enlever leur proie.

La jeune fille se mit à fondre en larmes.

— Mais, dit-elle au milieu de ses sanglots, quels sont donc les méchants qui me poursuivent ainsi et que leur ai-je fait pour qu'ils s'acharnent de la sorte après moi?

— Ce que vous leur avez fait, répondit Buridan d'un ton plein de sincérité et de franchise, ce que vous leur avez fait? rien, c'est de la politique; je vous expliquerais que ce serait inutile, car vous ne comprendriez pas. Quels ils sont? je ne les connais pas tous, je n'en connais qu'un, mais celui-là est puissant et à lui seul est plus fort que tous ceux du royaume réunis : c'est la reine.

— La reine! exclama Alix avec terreur, la reine? mais que lui ai-je fait?

— Je l'ignore, répliqua gravement Buridan; mais pour que vous ne puissiez douter, voici un parchemin trouvé par moi sur le corps d'un des officiers de dame Marguerite, officier lancé par elle à la poursuite de Guillaume Feutrier avec ordre de l'arrêter, lui, et de vous ramener, vous, au palais.

Ce disant, il tendait le parchemin enlevé à Gaulthier, que la jeune fille repoussa doucement de la main, tant était grand son abattement.

— Que faire? mon Dieu, que faire? murmura-t-elle.

— Avoir confiance en moi, fit le capitaine, qui vous ai arrachée des mains de vos ennemis, et qui saura bien vous protéger contre les nouveaux dangers qui vous menacent.

La jeune fille fixa sur lui son œil limpide, le considéra longuement, et, sans doute pleinement rassurée par la figure loyale du soldat, elle répondit :

— J'ai confiance en vous, Messire, je m'abandonne à vous; ce que vous me direz de faire, je le ferai; ce que vous me conseillerez de dire, je le dirai.

Le front soucieux du capitaine se dérida; il serra énergiquement dans sa main les doigts mignons de sa compagne; puis, allant à la porte de l'écurie, il l'ouvrit et cria :

— Holà! maître Jacques! les chevaux!

— Ils sont prêts, capitaine.

— Amène-les donc, car nous allons partir.

Tortelier sortit alors, tenant par la bride le cheval de Buridan, qu'il alla attacher dehors à un anneau fiché dans le mur; puis, rentrant dans l'écurie, il en ressortit à nouveau, amenant sa propre monture, sur laquelle le capitaine jeta des regards étonnés.

C'était, en effet, un étrange cheval que celui de maître Tortelier.

A l'extrémité d'un cou long et maigre, que l'on eût pu assez justement comparer à celui d'une girafe, la tête, trop forte, se balançait gauchement, ornée d'oreilles disproportionnées, et couverte de poils longs comme ceux d'une chèvre; le corps efflanqué

semblait une peau tannée déjà, rongée qu'elle était par quelque maladie, et tendue sur des os saillants à la crever; à la croupe décharnée s'ajustait un tronçon de queue agitant grotesquement une douzaine de poils tout au plus; cet ensemble était supporté sur quatre jambes fines et sèches comme des triques.

Tortelier s'aperçut de la surprise que causait au capitaine ce bizarre animal, et il dit en souriant :

-- Peut-être, ce brave Pluton manque-t-il de formes, je vous accorde ce point; n'empêche que je ne le céderais pas contre un gros sac d'écus.

Buridan haussa légèrement les épaules et se mit en selle.

Tortelier, soulevant dans ses bras puissants la jeune fille, la tendit à Buridan, qui l'assit, aussi commodément que possible, devant lui, sur l'encolure du cheval.

Puis, lui-même, enfourcha Pluton, et la petite troupe se mit en marche au grand trot.

Vers la douzième heure, ils s'arrêtèrent dans un village, juste le temps nécessaire de se réconforter un peu et de laisser souffler les chevaux, puis ils repartirent.

L'angélus sonnait qu'ils arrivaient à la porte de Montmartre, par laquelle ils entrèrent dans la ville.

Comme ils cheminaient depuis quelque temps à travers un dédale de ruelles étroites et sales, mais ni plus étroites ni plus sales que l'étaient à cette époque la plupart des voies de la capitale, Tortelier poussa insensiblement son cheval vers celui de Buridan et lui dit à voix basse :

— Ne vous retournez point, capitaine, et écoutez-moi sans étonnement et sans émotion; surtout, continuez à marcher de la même paisible allure.

— Je t'écoute, répondit Buridan.

— On nous suit.

Buridan sursauta sur sa selle.

— Ventredieu! grommela-t-il, en es-tu certain?

— Si j'en suis certain! répliqua Tortelier. Sachez donc qu'au moment où nous franchissions la porte Montmartre, j'ai aperçu

tout contre la poterne deux têtes de malandrins assez patibulaires pour attirer mon attention.

Le capitaine eut un léger ricanement.

— Oh! mon camarade, dit-il, si tu t'émeus à ce point des vilaines physionomies que l'on rencontre dans les rues de la capitale, il te faut rejoindre au plus tôt la campagne.

— Moi, capitaine, répliqua l'hostelier légèrement vexé, qui vous dit que je me sois ému? donc je continue : en me retournant machinalement tout à l'heure, j'ai constaté que ces individus nous suivaient.

— A quoi as-tu constaté cela?

— Tout simplement, à ce qu'ils marchaient derrière nous

— Des promeneurs, peut-être.

— C'est plus que douteux; en tous cas, vous conviendrez qu'il est au moins curieux que ces promeneurs prennent exactement le même chemin que nous.

— Je te l'accorde; et après?

— Il y a quelques instants, je détourne légèrement la tête, et je vois mes deux gaillards causant vivement entre eux, en nous désignant du doigt; puis l'un d'eux s'enfuit à toutes jambes.

— Et l'autre?

— L'autre ne quitte pas les fers de nos chevaux.

— Ventredieu! exclama Buridan, si j'étais sûr que cet homme soit un espion chargé de savoir où nous nous rendons!... mais c'est imposible, qui donc peut connaître mon retour à Paris... Cependant il ne faudrait pas...

— Que dois-je faire, capitaine? demanda Tortelier, qui voyait parfaitement la perplexité de son compagnon.

— Ah! si tu étais certain de ne pas te tromper, si cet homme nous suivait véritablement, il n'y aurait pas, je crois, autre chose à faire, que de lui tordre le cou

— Ce sera fait.

Tout en dialoguant, les deux hommes avaient continué leur marche et, suivant la rue du Grand-Saint-Denis, allaient déboucher sur la place du Chastelet, lorsque Torteslier qui avait laissé Buridan prendre un peu d'avance sur lui, s'arrêta soudain, se

pencha pour regarder son étrier, et sans doute remarqua-t-il dans son harnachement quelque chose de dérangé, car il mit pied à terre, resserra une courroie, examinant en même temps les sangles de son cheval.

Mais quelque sérieuse attention qu'il semblât prêter à cette besogne, il ne perdait pas du coin de l'œil le malandrin qui n'avait point quitté leurs traces, et qui s'était arrêté à quelques mètres en arrière en même temps que Tortelier.

Mais voyant que celui-ci ne se remettait pas en selle, il craignit sans doute, en s'attachant à lui, de perdre la piste de Buridan, qui, lui, continuait sa route, car il sortit de l'ombre dans laquelle il demeurait immobile, et, pressant le pas, il se remit en marche.

Au moment où il passa près de Tortelier, le frôlant presque, à cause de l'étroitesse de la rue, celui-ci se retourna brusquement, et, avant que l'autre eût pu faire le moindre mouvement de défense, il le saisit à la gorge de ses deux mains nerveuses dont les doigts, comme des ressorts d'acier, se contractèrent jusqu'à ce que la strangulation fut complète.

A peine le malheureux put-il pousser un rauque rugissement ; il s'abattit à terre lourdement.

Tortelier se pencha sur le corps, et sourit en ne sentant point la poitrine se soulever sous sa main ouverte.

— Allons, murmura-t-il d'un air satisfait en se remettant en selle, si ce truand va raconter maintenant en quel endroit nous gîtons, il faudra que le Seigneur Dieu le vienne ressusciter.

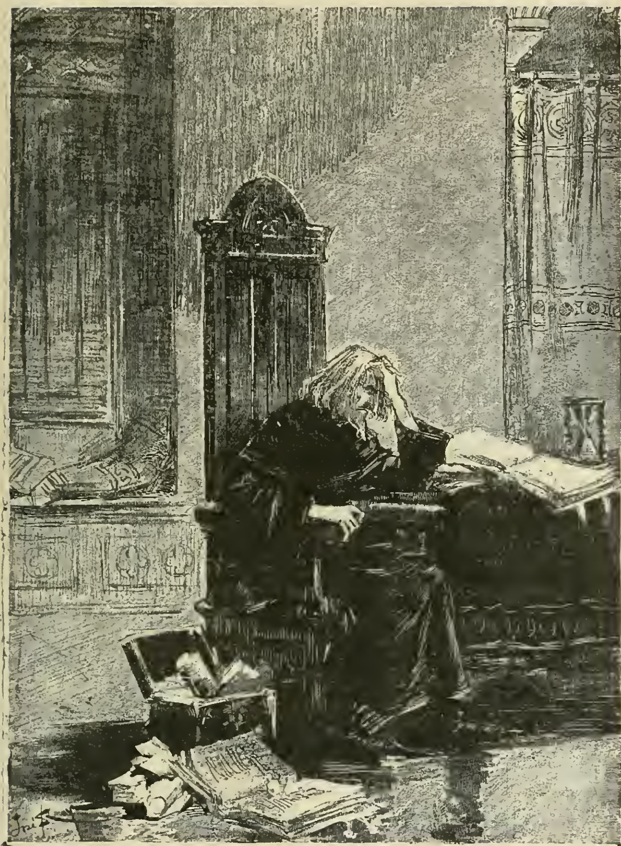
Et, piquant des deux, il rejoignit Buridan qui l'attendait au milieu de la place du Chastelet.

— Et bien ? demanda le capitaine.

— Il m'a promis pleine et entière discrétion, répondit Tortelier avec un petit ricanement plein de sous-entendu.

— A merveille, fit laconiquement Buridan qui se remit en marche.

Mais il n'avait pas fait quinze pas qu'il s'arrêta, ordonna à Tortelier de mettre pied à terre, ce qu'il fit également, après lui avoir auparavant tendu Alix.



Orsini, dans son cabinet aux parchemins, était plongé en de profondes réflexions. (Page 818.)

Puis désignant du doigt l'impasse du cul-de-sac du *Chat-Blanc* qui s'ouvrait à quelques mètres, sinistre et effroyable, comme un trou d'enfer.

— Tu vois cette ruelle, dit Buridan au routier, c'est-là dedans que se trouve notre logis. Cette enfant et moi, allons nous y rendre

seuls et à pied, car nos chevaux exciteraient une curiosité dangereuse; quant à toi, tu vas conduire nos chevaux à cette hostellerie que tu vois là à droite, afin de les avoir sous la main en cas de besoin.

— Et après, devrai-je vous rejoindre, Messire?

Buridan réfléchit et, se penchant à l'oreille de Tortelier, lui parla bas quelques instants.

A mesure que le capitaine avançait dans son explication, le routier donnait des marques de vive approbation, tandis que son visage s'éclairait d'un rire muet qui lui fendait la bouche jusqu'aux oreilles.

— Ainsi, tu as compris? fit Buridan.

— Très bien compris, répondit l'autre.

Et les deux hommes se séparèrent: le capitaine ayant Alix appuyée sur son bras, disparut dans l'impasse, tandis que Tortelier se dirigeait vers l'hostellerie indiquée, tenant en bride les deux chevaux.

Pendant que nos voyageurs réparaient, par de sérieuses ablutions les fatigues et les désordres de la longue traite à cheval qu'ils venaient de fournir, Orsini, assis dans son cabinet aux parchemins, était plongé en de profondes réflexions.

Par moments, il relevait la tête, consultait le sablier placé à côté de lui, faisait claquer ses doigts l'un contre l'autre, tandis que son pied froissait les dalles avec impatience.

Tout à coup, il se redressa à demi sur son siège, tendant l'oreille pour saisir un murmure vague de voix qui s'élevaient derrière la porte.

Enfin un varlet entra.

— Qu'est-ce donc? demanda durement l'Italien.

— Un homme est là, Monseigneur, qui insiste pour vous parler.

— Et pourquoi a-t-il besoin d'insister? fit le mire en jetant sur le varlet un regard courroucé; ne suis-je point ici pour répondre à ceux qui désirent me voir?

Ce langage, tout nouveau, sans doute, dans la bouche d'Orsini, fit écarquiller les yeux du pauvre diable qui murmura, courbé en deux :

— Il a refusé de dire ce qu'il voulait, se bornant à répéter qu'il venait de la route de Flandre.

L'Italien bondit.

— De la route de Flandre ! s'écria-t-il, et tu ne l'as point introduit de suite, triple brute ! tu mériterais...

Il s'arrêta, sentant combien un tel langage était imprudent dans la condition particulière où il se trouvait, obligé qu'il était de se défier de quiconque l'approchait, comme d'un espion aux gages de la reine, et il ajouta :

— C'est le porteur d'un message que le roi attend impatiemment ! Fais-le entrer de suite.

Il se laissa tomber sur son siège, comprimant les battements de son cœur, tant son anxiété était grande de savoir si proche la nouvelle de laquelle dépendait tout son bonheur.

L'homme entra, s'inclina profondément, et attendit.

— Qu'as-tu à me dire ? demanda l'Italien d'une voix sourde.

— Ils viennent d'entrer dans Paris par la poterne de Montmartre.

— Sang du Christ ! exclama Orsini en saisissant l'homme par les deux poignets, dis-tu vrai ?

— Serais-je ici, Monseigneur, s'il en était autrement ?

— Et combien sont-ils ?

— Trois : deux hommes et une femme, ou plutôt une jeune fille.

— Et à quelle heure sont-ils entrés ?

— Il y a quelques instants seulement, le temps de courir de là-bas jusqu'auprès de vous.

— Mais comment saurai-je où ils sont descendus ?

— Par un de mes compères, Alibert le Verrogneux, qui les suit.

— C'est à merveille, fit Orsini en se frottant les mains d'un air fort satisfait.

Et, tirant une bourse de son escarcelle, il la jeta au truand :

— Tiens ! voilà pour toi, et, là-dessus, va-t'en ; je n'ai plus besoin de tes services.

L'homme s'inclina jusqu'à terre et sortit, courbé en deux.

Cette nouvelle, tout en calmant les inquiétudes de l'Italien, puisqu'elle lui confirmait pleinement les révélations faites par Julienne dans son sommeil extatique, cette nouvelle augmentait encore son impatience.

Quelle torture ! savoir sa fille chérie arrachée à l'horrible danger qu'elle venait de courir ! la savoir dans la même ville que lui, respirant le même air, là, tout près de lui peut-être, et ne pouvoir courir à elle, la serrer dans ses bras, la couvrir de caresses et de baisers !

Cet Alibert n'arriverait donc jamais ?

Une demi-heure, il rôda par son cabinet, tantôt à pas lents, comme accablé par cette attente qui le tuait, tantôt précipitant sa marche, comme si cette allure devait hâter le moment où il pourrait embrasser Alix.

En vain, il se disait, pour calmer son impatience, que, selon toutes probabilités, Buridan ne choisirait pas un gîte contre la poterne de Montmartre, que, dans les rues de Paris, on ne circule pas aussi rapidement que sur la grand'route.

Son impatience se transforma en rage, lorsque, une première demi-heure passée, il en vit une seconde s'écouler sans aucune nouvelle ; puis cette rage elle-même fit place à une inquiétude mêlée de terreur lorsqu'il vit la troisième demi-heure écoulée et une quatrième commencée.

Un moment il eut la folle pensée de sortir du Palais et de battre les rues de la ville pour trouver sa fille.

Tout à coup, il poussa un cri de joie en entendant heurter à la porte.

Vivement, il alla ouvrir, et apercevant derrière son varlet un homme dont la mine lui semblait devoir être celle de l'homme qu'il attendait :

— Entrez, dit-il, entrez.

Jacques Tortelier, l'échine ployée en deux, glissa par l'entrebâillement de la porte.

— Eh bien ! maître Alibert, demanda Orsini, où sont-ils ?

— Pardon, Monseigneur, fit Tortelier gouailleur, y aurait-il indiscrétion à vous demander pourquoi vous m'appelez de la sorte ?

L'Italien tressaillit violemment.

— Vous n'êtes donc point Alibert? demanda-t-il, les lèvres frémissantes, avec le pressentiment d'une nouvelle comptication.

— Non, Monseigneur, je ne suis point Alibert.

— Mais, peut-être venez vous de sa part? reprit l'Italien avec un ,ugitif espoir.

— Non, Monseigneur, je ne viens point de sa part.

Orsini s'avança vers lui.

— Comment! gronda-t-il d'une voix sourde, vous ne venez pas me parler du capitaine Buridan?

— Vous ai-je dit cela, Monseigneur?

— Mais, en ce cas, c'est Alibert qui vous envoie?

— Non.

— Qui donc alors? demanda Orsini, dont la stupéfaction allait croissant.

— Le capitaine Buridan, répliqua Tortelier d'un ton placide.

— Le capitaine Buridan! exclama le mire en faisant un pas en arrière.

— Lui-même.

— Et que... que me veut-il? bégaya Orsini, qui jetait involontairement un regard terrifié sur cet homme.

— Vous entretenir d'une affaire qui vous intéresse; aussi, m'a-t-il prié de vous venir quérir promptement, car l'affaire dont s'agit ne saurait souffrir aucun retard.

L'Italien se tut; reprenant peu à peu son sang-froid, cherchant à découvrir ce qui se cachait sous cette bravade de Buridan.

— Sang du Christ! pensa-t-il, tandis qu'un léger frisson lui courait à fleur de peau, ce maudit connaîtrait-il mon secret, et saurait-il que cette jeune fille est mon enfant; car pour qu'il m'ose braver ainsi...

Ce qui l'intriguait, c'était de savoir comment Alibert n'était point encore venu lui rendre compte de sa mission; peut-être d'un moment à l'autre allait-il arriver? En ce cas, connaissant la retraite de Buridan, qu'avait-il besoin de se rendre à cette invitation qui, vraisemblablement, cachait un piège?

Aussi résolut-il de faire, aussi longtemps qui possible, durer cet entretien, afin de permettre à Alibert d'arriver au Palais.

Malheureusement, sous son étoffe de rustre, Tortelier était un fin matois. Aux premiers mots d'Orsini, il comprit ce qu'il se proposait, aussi l'interrompit-il presqu'aussitôt, en disant d'un ton railleur :

— M'est avis, seigneur mire, qu'en ce moment vous êtes quelque peu impatient de la venue de l'homme placé par vous à la poterne de Montmartre...

— Comment savez vous?... réclama Orsini.

— Laissez-moi continuer ; or, le susdit homme avait un vilain défaut ; il était curieux, trop curieux même, car il s'amusa à suivre jusqu'en leur logis, deux cavaliers qu'il avait probablement mission de surveiller. Mais, comme pour des raisons que vous apprécierez sans doute, seigneur mire, il ne convenait point à ces deux cavaliers que le lieu en lequel ils gîtaient pût être révélé, l'un d'eux s'en vint à lui et l'étrangla proprement.

— Misérable ! s'écria Orsini rouge de fureur et en s'avançant les poings fermés vers Tortelier.

Celui-ci le regarda venir froidement et dit d'une voix calme :

— Voici bien du temps perdu, Monseigneur, et je me permettrai de vous rappeler que le capitaine Buridan m'a chargé de vous ramener vers lui ; or, le capitaine Buridan est fort peu patient, de sa nature, et je crois que vous seriez désolé de le faire attendre trop longtemps.

L'Italien se calma soudain, comprenant qu'il était à la discrétion de ces gens et que l'intérêt d'Alix lui commandait de dissimuler et de faire contre fortune bon cœur ; il se résolut donc d'écouter les propositions que Buridan pouvait avoir à lui faire, car c'était assurément d'un marché qu'il voulait l'entretenir.

— Allons, fit-il d'un ton doucereux, et en cachant sa rage sous un sourire légèrement moqueur, partons vite, car je serais désolé de faire attendre le seigneur Buridan.

Jacques Tortelier s'inclina sans répondre et suivit Orsini, qui, après avoir jeté sur ses épaules un long manteau auquel, en guise

de capuchon, une cagoule était adaptée, sortit de son appartement.

Bientôt après, les deux hommes se trouvèrent sur le bord de l'eau.

— De quel côté nous dirigeons-nous? demanda le mire.

— Voilà ce qu'il m'est impossible de vous dire, répondit le routier, tandis que dans ses yeux brillait une lueur railleuse.

— Il me faudra bien le savoir, pourtant, puisque je vous accompagne.

— Je ne pense pas, répliqua Tortelier en tirant de son surcot une bande d'étoffe fort épaisse, car voici qui vous maintiendra dans cet état d'ignorance souhaité par le capitaine Buridan.

Orsini eut un haut le corps.

— Vous n'allez pas me bander les yeux, j'imagine! exclama-t-il en reculant.

— Avec votre permission, c'est cependant ce que je veux faire.

— Voilà ce que je ne permettrai pas.

— A votre aise, répondit Tortelier en s'éloignant, je vais donc dire au capitaine Buridan que les communications qu'il peut avoir à vous faire ne vous intéressent pas.

Orsini se mordit les lèvres.

— Allons, soit, dit-il ; faites donc ce qu'il vous conviendra.

Et, docilement, il tendit la tête, sur laquelle Tortelier abaissa la cagoule après avoir enroulé plusieurs fois sur les yeux l'étoffe qu'il tenait à la main.

— Maintenant, dit-il en passant son bras sous celui d'Orsini, hâtons-nous, car vos hésitations nous ont mis fort en retard.

Et, rapidement, Tortelier entraîna son compagnon dans la direction du Grand-Chastelet.

Arrivé au cul-de-sac du *Chat-Blanc*, le routier ralentit sa course avant d'y pénétrer; il ne savait point, en effet, en quel logis était descendu Buridan et il ne tenait guère à rôder trop longtemps dans un lieu si mal famé.

Avec la finesse qui le caractérisait, Orsini reconnut, dans l'allure de son compagnon, une hésitation qui l'inquiéta.

Il s'arrêta net et demanda :

— Ne savez-vous point où nous nous rendons, mon camarade?

Malgré lui, Tortelier eut un léger tressaillement; néanmoins, il répondit avec assurance :

— Et pourquoi cette question, Monseigneur?

— Parce qu'il y a quelques instants vous m'avez dit être fort pressé d'arriver là où nous allons; or, il me semble que ce n'est guère le moyen d'y arriver rapidement que de ralentir notre marche.

Tortelier claqua la langue avec impatience.

— M'est avis, répliqua-t-il rudement, que c'est un bien plus mauvais moyen encore que de nous arrêter complètement.

Puis il ajouta d'un ton narquois :

— Vous défieriez-vous de moi, par hasard?

Le mire ne répondit pas.

— Par les tripes du pape, exclama Tortelier, il serait un peu tard, à cette heure; mais, n'ayez crainte, il ne peut rien vous arriver de fâcheux, car les intérêts du capitaine Buridan vous répondent de votre sécurité.

— Mais où allons-nous? demanda de nouveau Orsini.

Ils s'étaient remis en marche, doucement, à petits pas, Tortelier examinant avec soin chaque maison du cul-de-sac, comptant sur la Providence pour lui faire reconnaître celle en laquelle gîtait Buridan.

Cette fois-ci, il ne prenait nullement le soin de dissimuler son hésitation, et, sous la cagoule qui le recouvrait, le visage d'Orsini était blême.

Tout à coup, le routier poussa une exclamation joyeuse.

A sa droite, au milieu des flamboiements de lumières dont était remplie l'impasse, une maisonnette mettait sa façade sombre et triste.

On eût pu la croire inhabitée, sans une faible lueur brillant à l'une des verrières du rez-de-chaussée.

Derrière cette verrière, protégée par une grille de force respectable, il avait semblé à Tortelier reconnaître la tête de Buridan.

Il ne s'était point trompé; c'était bien le capitaine qu'il avait aperçu et ce logis était celui de maître Hugonnet Bricoleux, le



Le dos à la cire, les coudes appuyés sur le dossier, le menton posé sur les paumes de ses mains. (Page 827.)

fameux coupe-bourses, dans lequel logis avait eu lieu, on s'en souvient, son entrevue avec Marguerite de Bourgogne.

Pour Buridan, c'était, de tout Paris, le seul endroit où il pût mettre en sûreté son précieux otage, et c'est pourquoi il s'y était rendu tout de suite.

Depuis une demi-heure, il était là, le visage collé aux vitres, épiant avec anxiété le retour de Tortelier, de la mission duquel tout son plan dépendait.

Par moments, il lui semblait impossible que le mire ne se rendît pas de suite à son invitation, tellement devait être grande sa joie de revoir enfin demoiselle Alix ; mais, par moments, il se le représentait furieux d'avoir été joué et faisant jeter dans un cul de basse-fosse le messager de Buridan.

Aussi, à la vue de Tortelier et de son compagnon, ne pût-il retenir un cri de satisfaction ; vivement, il alla ouvrir.

— Enfin, nous sommes arrivés? demanda Orsini en entendant, non sans un certain frisson, la porte se refermer derrière lui avec force chaînes et verroux.

— Oui, Monseigneur, fit le routier ; vous voyez donc combien vous aviez tort de désespérer.

— Messire Orsini désespérait-il ? fit Buridan d'une voix railleuse qui fit tressaillir étrangement l'Italien.

Si vite que le mire eût réprimé son émotion subite, le capitaine s'en aperçut cependant ; il fronça légèrement le sourcil, tandis que d'une main nerveuse, il tordait sa moustache.

— Bast ! grommela-t-il, se parlant à lui-même, il s'agit de jouer serré, car le vieux renard est fin.

Et se penchant vers Tortelier.

— Tu es bien sûr qu'il ne soupçonne point l'endroit où il se trouve? lui murmura-t-il à l'oreille.

— Que l'enfer me confonde s'il peut s'en douter, repliqua le routier.

Immobile et prêtant l'oreille à ses chuchotements qui l'inquiétaient d'autant plus qu'ils ne lui parvenaient qu'indistincts et incompréhensibles, Orsini attendait patiemment qu'on voulût bien s'occuper de lui.

Enfin il se sentit prendre par la main.

— Prenez garde, maître, fit la voix de Buridan, il y a un escalier à monter ; n'ayez crainte et laissez-vous guider.

Docilement, l'Italien gravit les marches.

Arrivé en haut, il comprit qu'on le faisait entrer dans une pièce,

puis il entendit à nouveau des paroles échangées à voix basse; puis une porte se ferma et il devina qu'il était seul avec Buridan.

Une sueur froide inondait son front en même temps qu'une âpre curiosité l'envahisait de connaître enfin cet homme assez fort et assez audacieux pour lutter contre la reine de France et contre lui-même.

— Vous pouvez vous débarrasser de votre capuchon, maître Orsini, fit le capitaine.

Le mire se hâta de profiter de la permission.

A la vue de cette mâle figure, bronzée par les fatigues des camps et que des rides précoces sillonnaient, Orsini eût un geste de désappointement qui fit sourire le capitaine.

— Ventredieu! pensa Buridan, le drôle a l'oreille fine, et si mon visage n'était pas plus changé que ma voix, il m'eût certainement reconnu.

Puis, pour couper court à l'examen minutieux auquel l'Italien se livrait sur sa personne :

— Prenez un siège, messire Orsini, dit-il, l'entretien que nous devons avoir sera peut-être long; peut-être aussi sera-t-il rempli d'émotions, mieux vaut donc que nous causions assis que debout.

Lui-même enfourcha une escabelle et, le dos à la cire, les coudes appuyés sur le dossier, le menton posé sur les paumes de ses mains, il considéra curieusement l'Italien sur lequel la lumière frappait en plein.

Longuement les deux hommes se regardèrent en silence, absorbés chacun par des pensées bien différentes.

Tout au présent, Orsini cherchait à comprendre l'ennemi en présence duquel il se trouvait et qu'il lui fallait combattre, se demandant quels pouvaient être les points faibles par lesquels il pourrait l'attaquer avec chance de succès.

Buridan, lui, remontait dans le passé, par l'imagination; il revoyait Orsini à dix-huit ans de là, à cette époque néfaste qui avait décidé de sa destinée toute entière, à cette époque pleine d'amour et de sang où Lyonnet de Bournonville et Marguerite de Bourgogne s'aimaient si terriblement; puis, devant ses yeux, que ce souvenir mouillait d'une larme d'attendrissement, passèrent

soudain de terribles visions : la blanche tête du duc de Bourgogne lui apparut, ensanglantée, puis les cadavres de ses deux enfants passèrent devant lui, percés de coups, puis aussi revinrent à son esprit les tentatives faites par sa maîtresse pour se débarrasser de lui.

Et il frémit en pensant qu'il avait devant lui la cause de toutes ces larmes, de toutes ces douleurs, de tout ce sang, qu'il lui suffirait d'étendre la main pour faire justice.

— Justice ! murmura-t-il comme se parlant à lui-même.

Mais soudain, il baissa les yeux, sentant les regards d'Orsini le pénétrer, et craignant qu'ils n'allassent jusqu'au fond même de son âme, y découvrir les secrets qui y dormaient enfouis depuis tant d'années.

Brusquement, il passa la main sur son front, et comme si ce simple mouvement eût suffi à chasser de son esprit les visions qui l'obsédaient, il sourit railleusement.

— Eh bien ! maître Orsini, demanda-t-il enfin d'un ton gouailleur, est-ce là tout ce que vous avez à me dire?

Tiré brusquement de sa contemplation, l'Italien tressaillit légèrement ; puis regardant le capitaine droit dans les yeux :

— Pensiez-vous donc que j'avais quelque chose à vous dire, capitaine Buridan ? demanda-t-il avec calme.

— Je pensais, en effet...

— Il me semble cependant que c'est plutôt à vous et non à moi qu'il convient de parler le premier.

— En vérité ; et pourquoi cela ?

— Si vous m'avez envoyé chercher, c'est probablement que vous aviez intérêt à cela.

Buridan se mordit les lèvres, quelque peu dépité par cette rigoureuse logique.

— Mais l'on a dû vous dire également de quelle nature était la conversation que je désirais avoir avec vous.

— On me l'a dit, en effet.

— Ainsi donc vous savez que je veux vous parler de demoiselle Alix ? insista le capitaine, laissant paraître involontairement l'étonnement que lui causait le calme d'Orsini.

— Je le sais, repliqua l'Italien, que la surprise de Buridan commençait à fort amuser.

— Je croyais cependant que vous portiez quelque intérêt à cette jeune fille.

Le mire abaissa un moment ses paupières pour cacher la flamme que ces quelques mots allumèrent dans ses prunelles.

— Vous êtiez bien renseigné, Messire capitaine, dit-il d'une voix sourde, je porte en effet un grand intérêt à cette enfant.

— Voilà pourquoi je m'étonne que votre premier mot n'ait pas été pour m'interroger à son sujet.

— A quoi bon vous demander des choses que je connais aussi bien que vous? demanda Orsini.

Et les lèvres du mire se pincèrent dans un sourire, tellement le visage de Buridan exprimait une stupéfaction profonde.

— Vous savez ce qu'est devenue demoiselle Alix?

— Oui, répliqua l'Italien, je sais que vous l'avez sauvée.

Buridan bondit sur son siège.

Cet Orsini était donc le diable en personne, qu'il connaissait des faits aussi cachés.

Puis tout à coup le sang-froid lui revint avec la réflexion.

Peut-être le vidame et l'abbesse de la Reine-Blanche étaient-ils des créatures à lui? en ce cas, rien d'étonnant à ce qu'ils l'eussent avisé des événements dont l'abbaye avait été le théâtre.

Il reprit donc avec calme :

— Il est bon d'avoir des amis un peu partout.

— Qu'entendez-vous par là?

— Que le meilleur moyen d'avoir une police bien faite, c'est d'y employer ses amis.

— J'avoue que je ne vous comprends pas

— Ne jouez donc pas au plus fin et avouez que le vidame d'Engoulevent vous a envoyé un exprès pour vous avertir de la délivrance de votre...

Il s'arrêta, épiant sur le visage de l'Italien un tressaillement quelconque.

Orsini demeura impassible.

— De votre?... répéta-t-il d'une voix où ne se trahissait aucune émotion.

— De votre protégée, ajouta Buridan

— Je vous jure, sur ce que j'ai de plus sacré, que je n'ai reçu aucun message ni de messire Engoulevent, ni de l'abbesse de la Reine-Blanche.

Buridan secoua la tête en signe d'incrédulité.

— Vous avez tort de douter, messire capitaine.

— Comment voulez-vous que j'explique la connaissance que vous avez de certains événements?...

— N'avez-vous donc jamais entendu parler de ma science en tout ce qui touche la magie et les sciences terribles de l'alchimie et de l'astrologie.

Un léger frisson secoua Buridan qui, cependant, essaya de railler.

— Je vous avoue, mon maître, que je n'ai qu'une fort médiocre confiance dans toutes ces choses-là.

— Vous avez tort, Messire, répliqua Orsini d'une voix grave, car ces choses-là, ainsi que vous les appelez, augmentent considérablement la puissance d'un homme.

Buridan haussa les épaules.

— Et tenez, en cette circonstance qui nous réunit, voyez ce qui se passe. Vous m'avez fait appeler, pensant me voir arriver, inquiet, affolé par les quelques mots que vous m'aviez fait dire, persuadé alors que je serais à votre entière discrétion. Au lieu de cela, je viens calme, plein de sang-froid et capable de lutter avec vous; ayant même sur vous cet avantage de vous intriguer par la connaissance secrète que j'ai des faits dont vous aviez l'intention de me parler. Eh bien! je sais tout, et c'est à moi de vous dire : que voulez-vous de moi?

— Vous savez tout, vous savez tout, grommela le capitaine entre ses dents.

— En doutez-vous? demanda Orsini. Avez-vous donc autre chose à me dire que ce qui touche demoiselle Alix, à la poursuite de laquelle vous avez couru, accompagné de votre ami Jehan de Sarcelles et du cabaretier Landry.

Buridan eut un haut-le-corps.

— Voulez-vous me raconter comment, après vous être séparé de vos compagnons de route, vous avez rencontré en chemin le sire Gaulthier d'Aulnay, auquel vous avez enlevé le parchemin royal grâce auquel vous avez pu pénétrer dans l'abbaye de la Reine-Blanche et y faire exécuter vos volontés ?

Légèrement inquiet, Buridan fixait sur l'Italien des yeux agrandis par le doute

— Voulez-vous aussi me raconter comment vous avez pénétré dans la cellule au moment où demoiselle Alix, endormie grâce à un narcotique, allait devenir la proie de ce Feutrier du diable, et comment, après avoir étendu ce maudit sur le sol d'un coup de dague, vous avez emporté la jeune fille dans vos bras.

— Par l'enfer, gronda Buridan, voilà qui tient du prodige !

Puis, soudain se ravisant, il dit avec un petit sourire sceptique.

— Je crois, maître Orsini, que vous avez fait une légère erreur.

— Et laquelle?

— Ne me venez-vous point de narrer que j'avais frappé le moine de ma dague.

— N'est-ce point là vérité?

— Pas tout à fait.

Les lèvres du mire se plissèrent dédaigneusement.

— Peuh, fit-il, je me serai mal expliqué ou vous aurez mal compris ; car je n'ai point entendu dire que vous ayez égorgé Guillaume mais bien que vous lui avez fracassé le crâne avec le pommeau de votre dague.

Buridan dissimula sous une raillerie feinte le sentiment étrange mêlé d'admiration et de terreur qui commençait à envahir son âme.

— Je vous connaissais pour un homme fort et puissant, maître Orsini, dit-il, je ne vous savais point sorcier.

— Puisque vous me connaissez si bien, vous devez savoir que je m'occupe de hautes sciences, répondit le mire en se redressant d'un air majestueux.

— Bast ! fit le capitaine avec un mauvais sourire, hautes sciences ou sorcellerie, il n'en faudrait pas davantage, pour que votre vieille

peau goulât du fagot, car j'ai entendu dire que notre sire, le roi, n'avait qu'une fort médiocre amitié pour ceux de ses sujets qui entretiennent commerce avec le Diable.

Orsini fit une légère grimace et baissa la tête, réfléchissant.

Il sentait, sous les paroles de Buridan, percer le dépit profond qu'éprouvait son adversaire de voir démoli tout un plan longuement élaboré peut-être, et il se demandait de quelle façon il devait s'y prendre pour tirer un avantage sérieux de cette première escarmouche.

Ce qui l'intriguait, c'était la raison pour laquelle le capitaine agissait de la sorte.

Pourquoi, au lieu de remettre Alix entre les mains de Landry, ce qui eut été tout naturel, la lui désirait-il remettre à lui, Orsini?

Cet homme savait-il à quoi s'en tenir sur les liens qui unissaient l'Italien à la jeune fille? Cette dangereuse hypothèse fut la première qui se présenta à l'esprit d'Orsini, mais il la repoussa aussitôt comme inadmissible, car à moins que Landry n'eût raconté à Buridan le secret si bien gardé depuis de longues années, nul autre que lui n'avait pu mettre le capitaine au courant.

Ce qui, après une rapide réflexion, parut le plus vraisemblable à Orsini, c'est que Buridan, voyant d'après l'intervention de la reine en cette affaire, intervention démontrée par la mission de Gaulthier d'Aulnay, que l'enlèvement d'Alix touchait de près ou de loin à la politique, avait saisi cette nouvelle occasion de se mêler des affaires de la reine.

Pour Orsini, en effet, Buridan n'était pas autre chose qu'un aventurier hardi, ambitieux et cupide, cherchant par tous les moyens possibles à faire sa place au soleil, comme l'avait d'ailleurs prouvé l'entretien qu'il avait eu quelques jours auparavant avec Marguerite. Aussi pensa-t-il que c'était moins à lui, Orsini, personnellement, qu'au conseiller de la reine, que le capitaine s'adressait pour tirer un bénéfice quelconque du secours quasi-miraculeux porté par lui à Alix.

— *Per Bacco!* pensa le mire, avec une place et quelque argent, ce va être une affaire terminée.



Comme mu par un ressort, Orsini se dressa sur ses pieds, et, s'avançant, terrible, vers le capitaine. (Page 837.)

Pendant que l'Italien réfléchissait de la sorte, le cerveau de Buridan ne restait pas non plus inactif.

Mais le travail qui s'y faisait n'était point d'ordre aussi satisfaisant; c'est que le sang-froid d'Orsini et la complète indifférence avec laquelle il parlait de la jeune fille déroutaient complètement tout le plan échafaudé par Buridan sur la paternité du mire.

Or, cette paternité lui semblait maintenant tout au moins douteuse, et il commençait à craindre que ce brave Landry se fût bel et bien laissé jouer par l'Italien, ayant intérêt, pour une cause connue de lui seul, à faire croire qu'il était réellement le père de demoiselle Alix.

Et, amèrement, le capitaine déplorait tout le temps, tous les soins, toutes les peines dépensés en pure perte dans cette poursuite qui ne l'avait pas éloigné moins de trois jours de la capitale, trois jours qu'il eût pu si utilement consacrer à la recherche d'Orly.

Depuis quelque temps déjà, les deux hommes se taisaient, s'examinaient avec défiance, comme deux lutteurs qui cherchent, avant de commencer la lutte, par quelle partie du corps ils vont pouvoir se saisir.

Enfin, Orsini, le premier, rompit le silence.

— Par le sang du Christ! messire capitaine, demanda-t-il d'un ton narquois, est-ce pour vous entendre me raconter comment vous avez délivré demoiselle Alix que vous m'avez fait quérir?

Buridan tressaillit; ses sourcils se contractèrent, et jetant à l'Italien un regard oblique:

— Non, maître, répondit-il, ce n'est point pour cela, c'était pour vous demander si, tout astrologue et sorcier que vous vous prétendez, vous connaissez la cause de cet enlèvement.

Longuement le mire considéra Buridan qui subit, impassible, cet examen; enfin il murmura d'un voix sèche:

— Pourquoi cette question; aviez-vous l'intention de me mettre au courant et de m'expliquer pourquoi messire Guillaume Feutrier a enlevé demoiselle Alix?

Le capitaine eut un léger sourire d'orgueil.

— Pourquoi pas, dit-il d'une voix pleine de raillerie; n'avez-vous point tout à l'heure tenu à me narrer des événements que je connaissais aussi bien que vous; pourquoi, maintenant ne vous demanderais-je pas la permission d'en faire autant?

— Parlez donc, si cela peut vous être agréable, repliqua Orsini avec une indifférence affectée.

— Avez-vous bien réfléchi à cette circonstance que Guillaume Feutrier est le confesseur de la reine? demanda-t-il.

Surpris par cette question, Orsini tressaillit violemment; néanmoins il se contint, et, d'une voix calme :

— Tous les hommes sont sujets aux passions humaines, fit-il sentencieusement, et le cœur bat sous la robe de bure comme sous la jaquette de maille.

— Bon, pensa Buridan, tu veux jouer l'ignorance, donc tu as quelque chose à cacher.

Et il ajouta tout haut :

— C'est vrai, maître; mais pensez-vous que l'amour seul ait poussé ce moine?

— Et quoi donc croyez-vous?...

— Vous semble-t-il impossible que la reine...

— La reine! exclama Orsini, que vient-elle faire en cette affaire?

— C'est la question que je me suis posée en voyant qu'elle avait chargé Gaulthier d'Aulnay de courir après Guillaume Feutrier, sans doute pour lui enlever sa proie.

Orsini se mordit les lèvres, tellement était logique ce que venait de dire Buridan.

— N'êtes-vous pas de mon avis, maître? demanda le capitaine.

L'Italien inclina la tête affirmativement.

— Donc, poursuivit Buridan, nous partons de ce point que, si Guillaume a enlevé Alix, c'est pour obéir, non seulement à son ignoble passion, mais encore aux ordres de la reine.

Buridan s'arrêta, semblant attendre un nouveau signe d'assentiment de la part de son compagnon ; mais celui-ci demeura immobile.

— Cela une fois posé, continua-t-il imperturbablement, j'ai été amené à me demander quel intérêt une si grande reine pouvait avoir à s'occuper d'une pauvre nièce de cabaretier, et...

— Mais, pardonnez-moi, si je vous interromps, fit Orsini, dont la voix décelait une certaine impatience; y aurait-il indiscrétion à vous demander quel intérêt vous-même, pauvre capitaine d'aventures, avez à vous occuper des faits et gestes d'une si grande reine?

Buridan sourit, et hochant la tête en signe approbateur.

— Pas mal raisonné, maître Orsini, fit-il; votre question est dans la logique des choses, et je vous promets d'y répondre tout à l'heure ; pour le moment, souffrez que je continue... je vous disais donc que pour un esprit aussi bien pondéré que le mien, il était étrange que dame Marguerite s'abaissât à favoriser l'amour sacrilège d'un moine pour une humble fille comme mademoiselle Alix, sans être poussée à cela par de puissants motifs.

Buridan fit une pause pour laisser à l'Italien le temps de bien se pénétrer du sens des paroles qu'il venait de prononcer; puis il reprit :

— Ces puissants motifs, quels étaient-ils? Voilà la question que je me posai de suite et à laquelle sans doute il m'eût été impossible de répondre, si je n'avais eu la veille même de cet étrange enlèvement, l'honneur insigne de m'entretenir quelques instants avec dame Marguerite.

Orsini eut un moment de surprise qui fit sourire le capitaine.

— Eh! quoi! maître mire, dit-il avec une candeur parfaitement jouée, n'étiez-vous point au courant de cette entrevue? Cela m'étonnerait profondément, car je ne vous cacherai pas qu'il y a été fort question de vous.

Orsini, pour toute réponse, ricana.

— Les femmes vous le savez, poursuivit Buridan, sont bavardes; même reines, elle ne peuvent guère tenir leur langue ; aussi dans un moment d'expansion, dame Marguerite n'a-t-elle pu me cacher que l'accord entre elle et vous n'était pas des plus parfaits.

En ce moment Buridan altérait quelque peu la vérité, mais il n'était pas homme à s'arrêter à un si mince détail ; d'autant plus, que, ce faisant, il avait un but, et que ce but il l'atteignit du premier coup.

— Sang du Christ! grommela l'Italien, cette femelle me paiera cher...

Le capitaine ne quittait pas de l'œil Orsini, dont la fureur concentrée lui causait une joie inexprimable.

— Voyez-vous, mon cher Orsini, fit-il d'un ton d'extrême bon-

homme, malgré votre nature souple et féline, je crois que vous vous y êtes mal pris avec dame Marguerite, que vous lui avez fait trop sentir le poids de votre...

Il s'arrêta un moment cherchant une expression rebelle ; puis ajouta :

— De votre complicité.

Orsini devint blême, et bondit sur son siège.

— Voilà un étrange mot ! Messire, balbutia-t-il.

— Bast ! fit Buridan avec désinvolture, en êtes-vous à vous formaliser d'un mot, et puis, qui ne sait, car l'histoire est là pour en fournir la preuve, qu'on n'arrive au pouvoir et qu'on ne s'y maintient que grâce à bien des expédients qui frisent le crime, quand eux-mêmes n'en sont pas.

Orsini plongea ses yeux dans ceux de Buridan, comme pour lire au fond de son âme.

Mais le capitaine était impénétrable.

— D'après le langage de la reine, je conclus que vous faisiez peser sur elle un joug trop lourd et qu'à la première occasion elle chercherait à s'en débarrasser ; le lendemain même j'appris l'enlèvement de demoiselle Alix par le confesseur de dame Marguerite, et intérieurement je fis un rapprochement entre cet enlèvement et mon entretien de la veille, et je demeurai convaincu...

Un vague pressentiment envahit le cœur d'Orsini, qui balbutia :

— De quoi fûtes-vous convaincu, messire capitaine ?

— Que la reine avait fait enlever demoiselle Alix pour vous avoir en sa puissance.

Comme mû par un ressort, Orsini se dressa sur ses pieds, et, s'avançant, terrible, vers le capitaine.

— Vous êtes fou ! messire, exclama-t-il.

Puis, tout bas, il reprit :

— Comment voulez-vous que...

— Fou ! moi, ricana Buridan ; je crois plutôt que c'est vous qui avez perdu cette perspicacité, cette finesse d'autrefois. Comment ! vous me voyez, moi, que vous ne devez pas considérer comme un niais, vous me voyez abandonner subitement Paris, où j'ai de grands intérêts, pour me lancer à la poursuite de ce moine et de

cette enfant, vous me voyez faire des prodiges pour arracher demoiselle Alix à Guillaume Feutrier, et cela vous semble tout naturel, et vous ne vous demandez pas pourquoi j'agis de la sorte.

Et avant qu'Orsini eût pu ouvrir la bouche, Buridan s'était levé, et, pesant sa main sur l'épaule de l'Italien :

— Eh bien! mon maître, puisque le trouble que je lis dans votre esprit est trop grand pour vous permettre de lire dans mon jeu, je m'en vais jouer cartes sur table : de même que dame Marguerite avait fait enlever Alix à Landry pour vous avoir en sa puissance, moi j'ai enlevé Alix à dame Marguerite, non pas pour vous avoir en ma puissance, mais pour pouvoir traiter d'égal à égal avec vous.

— D'égal à égal! répéta Orsini d'une voix sourde.

— Allons! fit Buridan, vous voulez finasser, maître mire; à quoi bon, maintenant, puisque je vous tiens. Tout le temps passé à ergoter est un temps perdu et que nous pourrions employer plus utilement.

— Je ne comprends pas.

Buridan fit claquer ses doigts avec impatience.

— Allons, dit-il, je vois qu'il faut mettre les points sur les *i*... Comment, pauvre magicien, astrologue, sorcier du diable, toutes tes hautes sciences ne t'ont pas appris que je savais à quoi m'en tenir sur demoiselle Alix... Comprends-tu, maintenant, pourquoi, ayant besoin du père, je me suis emparé de la fille. Car, Alix est ta fille, Orsini, ta fille, entends-tu bien... et la fille de Julienne, que tu as violée autrefois aux charniers des Innocents.

Orsini ouvrit la bouche pour nier; mais, avec une surprenante force de volonté, il reconquit son sang-froid, et, regardant Buridan avec calme.

— Eh bien! dit-il d'une voix sombre, que me voulez-vous?

— A la bonne heure! s'écria le capitaine, voilà par où vous auriez dû commencer. Puisque, de toutes façons, il vous fallait en arriver là. Mais maintenant que nous voici d'accord, nous allons pouvoir nous entendre.

Il rapprocha son escabelle du siège d'Orsini et ajouta :

— Au surplus, rien n'est plus simple; vous avez emprisonné un

mien ami que j'ai le plus grand intérêt à voir au plus tôt; mettez-le en liberté et de suite je vous rends votre fille.

L'Italien poussa un léger soupir, car il s'attendait à voir Buridan mettre à la restitution d'Alix de plus dures conditions.

Mais, une fois rassuré sur ce point, son caractère cauteleux et soupçonneux reprit le dessus; c'est pourquoi, avec un étonnement dans la voix, il demanda :

— Vous avez un ami prisonnier, capitaine Buridan, et c'est moi que vous accusez...

Un ricanement l'interrompit :

— En vérité, fit le capitaine, un emprisonnement! Ne voilà-t-il pas une belle affaire, seigneur Orsini! Et combien peu une semblable chose doit peser sur votre conscience.

Puis, sérieusement, il ajouta :

— Mais il avait été convenu que nous jouerions franc jeu, il me semble, et voilà que vous voulez encore me tricher. Prenez garde, maître mire, que tout à l'heure je n'augmente la rançon de votre fille.

L'Italien pâlit légèrement.

— Oui, poursuivit Buridan d'une voix rude, vous savez fort bien à quoi vous en tenir sur les rapports d'amitié qui existent entre le sire Orly et moi; autrement, quel intérêt auriez-vous à le conserver au cachot, alors que sa détention ne peut vous être d'aucune utilité...

— Mais... objecta Orsini.

— Je sais, interrompit le capitaine, que je vous intrigue tous à la cour; je crois même que je vous fais quelque peu peur, et cependant, que suis-je, moi, un pauvre capitaine routier, n'ayant que son épée et son audace.

— C'en est assez quand on a l'avenir devant soi, fit sentencieusement l'Italien.

— Surtout quand on a derrière soi le passé, ajouta Buridan d'une voix grave.

Le mire tressaillit comme si ces paroles correspondaient à des pensées secrètes; il se pencha un peu en avant, dévisageant le capitaine qui se prêta le plus complaisamment du monde à cet

examen, souriant dans sa moustache, tandis que sous ses paupières mi-baissées filtrait un regard railleur.

— Eh bien! maître, fit-il enfin, aurais-je déjà eu l'avantage de me rencontrer à mon insu avec vous?

— Et pourquoi cela?

— On dirait que vous me reconnaissez.

L'Italien garda le silence quelques instants.

— Vous ressemblez vaguement à quelqu'un que j'ai fort connu autrefois, balbutia-t-il.

— Par Notre-Dame, exclama Buridan, allez-vous aussi, comme la reine Marguerite, me parler du sire Lyonnet de Bournonville.

Le visage de l'Italien devint livide, sa poitrine, oppressée sous un poids énorme, se soulevait péniblement, poussant vers la gorge serrée une respiration haletante qui passait entre les lèvres convulsionnées, tandis que de leurs ongles ses doigts décharnés écorchaient le bois de son escabelle.

— Ah! ah! murmura-t-il, la reine, elle aussi, vous a dit que vous ressembliez...

— Point, se hâta de répondre Buridan; mais la conversation étant venue à tomber sur mes nombreuses campagnes, elle m'a demandé si d'aventure je n'aurais pas rencontré dans mes courses à travers l'Europe, un cavalier du nom de Lyonnet de Bournonville, et...

— Et! interrogea Orsini.

— Et, voyez comme les hasards de la vie sont étranges; il s'est trouvé que cet homme a été pendant plusieurs années mon compagnon d'armes; aussi cela a-t-il été un grand chagrin pour moi quand je l'ai perdu.

— Est-il donc mort? demanda vivement l'Italien.

— Hélas! oui; il est tombé à mes côtés, le corps percé de part en part par une flèche.

Orsini respira bruyamment, et murmura en le dévisageant à nouveau:

— C'est égal; voilà une singulière ressemblance.

Sans doute Buridan trouva-t-il que l'entretien avait assez duré, peut-être aussi fut-il d'avis qu'il avait assez complaisamment



Les rats ! les rats ! balbutia Orsini épouvanté. (Page 846.)

livré ses traits à l'examen de l'Italien ; toujours est-il qu'il se leva.

— Nous voilà d'accord, n'est-ce pas, dit-il ; rendez-moi Orly, et je vous rends votre fille.

— Où me la remettrez vous?

Le capitaine réfléchit quelques secondes.

— Je serai vers l'heure de nonnes au *Cochon-d'Amour* avec demoiselle Alix; venez-y accompagné d'Orly, et nous ferons l'échange de nos otages respectifs.

Après ces mots prononcés le sourire aux lèvres, Buridan frappa à la cloison, et Tortelier parut.

— Cet homme va vous reconduire, seigneur Orsini, dit-il; je vous demanderai de vouloir bien vous laisser bander les yeux, ainsi qu'on a fait pour vous amener ici.

Lorsque la cagoule fut rabattue sur le visage de l'Italien ; Tortelier le prit par la main et lui fit descendre l'escalier avec pré caution.

Au moment où la porte s'ouvrait, Orsini entendit la voix de Buridan murmurer à son oreille.

— Ce soir, au *Cochon-d'Amour*, à l'heure de nonnes.

— C'est entendu, grommela Orsini.

Pendant quelque temps, le routier conduisit son compagnon par la place du Chastelet qu'il lui fit traverser en tous sens, afin de dérouter ses soupçons, pour le cas où il aurait voulu rechercher dans Paris l'endroit où il avait été conduit.

Puis le menant sur le Pont-aux-Meuniers, il s'arrêta de l'autre côté de la Seine, au coin du pont et de la berge; là il rabattit le capuchon en arrière enleva le bandeau et dit :

— Vous voici à deux pas du palais, Monseigneur; mais si j'ai un conseil à vous donner c'est de ne point vous retourner pour me suivre, car l'exemple de ce pauvre Verregneux peut vous montrer ce que je fais des indiscrets.

Et là-dessus, le routier pivota sur ses talons, sans que l'Italien songeât seulement à regarder dans quelle direction il s'en allait.

Il était en effet bien trop absorbé par les multiples pensees qui s'entrecroisaient dans son esprit pour prêter attention à ce détail.

Sa fille allait lui être rendue et, pour comble de bonheur, Buridan allait la lui rendre sans qu'il lui en coûtât rien ; bien au contraire, dans le marché qu'ils venaient de conclure, l'un des deux était volé, et celui-là était le capitaine, car il comprenait parfaitement bien que si Buridan désirait revoir Orly, c'était

pour rentrer en possession de ce fameux parchemin dont le prisonnier lui avait parlé.

Mais ce parchemin, lui-même, Orsini, en avait constaté la disparition.

Et il se frottait les mains de satisfaction en pensant à la fureur de Buridan lorsqu'il s'apercevrait qu'il avait été joué.

Lentement, il s'achemina vers ses appartements, réfléchissant à cet homme qu'il pressentait fort et dont l'audace l'épouvantait.

— *Per Baccho!* grommela-t-il, en se laissant tomber dans un large fauteuil, qu'il me rende Alix et nous verrons ensuite lequel de nous deux l'emportera. Car je m'étais trompé en ne croyant trouver en lui qu'un ambitieux vulgaire qu'on pourrait satisfaire avec une charge lucrative et quelque somme importante; j'ai flairé en lui un ennemi, et cet ennemi il faudra que je le terrasse avant qu'il ait eu le temps de prendre ses dispositions, sinon, je suis perdu.

Il plongea la tête dans ses mains.

— Perdu! répéta-t-il, au moment où je viens de retrouver Julienne, lorsqu'Alix va m'être enfin rendue et que je pourrai goûter, entre ma maîtresse et ma fille, un peu de repos et de bonheur... Ah! que m'importeraient mes honneurs, ma fortune, ma puissance, si tout cela n'était point des garants de ma sécurité personnelle; que, demain, j'abandonne mon poste, que je renonce à mes richesses et à mon pouvoir, qui sait si, le soir, un coup de poignard bien appliqué n'aura pas délivré la reine Marguerite d'un complice dangereux, d'autant plus dangereux qu'elle ne sera plus assurée de son silence?

Soudain, d'un geste brusque, il se leva, et, frappant du poing sur la table :

— Par le sang du Christ! gronda-t-il, de quoi vais-je m'occuper en ce moment! c'est d'Alix qu'il s'agit, et d'Alix seule, et non de moi.

Il se tut pour reprendre avec amertume :

— Ah! triste nature humaine que ne peuvent changer les plus grandes inquiétudes! Je songe à ma sécurité, à mon existence, lorsque ce sont l'existence et la sécurité d'Alix qui sont en jeu.

A ces mots, il jeta les yeux sur le sablier.

— Huit heures, murmura-t-il ; je n'ai que le temps d'agir.

Il se pencha sur la table, cherchant, parmi les parchemins qui y étaient étalés, un blanc-seing qu'il remplit de quelques lignes d'une écriture tremblante et comme hachée ; ensuite. il le plia et le glissa dans son escarcelle.

Puis, allant vivement à un coffre scellé dans un coin de la chambre, il en souleva le couvercle, fermé par une triple serrure, et en tira cette robe de moine dont il s'était affublé à deux reprises différentes pour ses visites à la Tournelle.

Quelques instants après, l'archer bourguignon, de garde à la porte du palais, s'effaçait devant un moine qui, tout en passant rapidement, étendit, en signe de bénédiction, sa main vers la tête inclinée du soldat.

C'était Orsini qui, pressé d'agir, avait voulu s'éviter les longs détours qui, à travers les couloirs et les galeries, menaient à la poterne du bord de l'eau ; la sortie par la cour d'honneur raccourcissait son trajet de près de dix minutes et, ces dix minutes, il avait voulu les gagner.

Une fois dehors, protégé par l'obscurité, il se mit à courir aussi vite et aussi longtemps que l'âge et l'émotion le lui permirent.

Mais, arrivé en face de la Tournelle, il sentit ses jambes se dérober sous lui et il dut s'asseoir quelques instants sur une borne.

Enfin, il reprit ses forces et, d'un pas chancelant, il s'approcha de la petite porte de fer à laquelle il avait déjà frappé.

Le cœur terriblement angoissé, il souleva le heurtoir de bronze dont le sinistre son retentit en lugubres échos à l'intérieur de la citadelle.

Le guichet glissa dans ses rainures.

— Que voulez-vous? demanda une voix rude.

— Ne me reconnais-tu pas? fit Orsini d'un ton hautain.

— Pour cela, non, mon père, répliqua la voix.

L'Italien eut comme un pressentiment; il tira de son escarcelle le parchemin dont le large cachet de cire rouge scintilla à la lueur de la lampe qui brillait à travers le guichet.

— Un ordre du roi, balbutia la voix.

Et tout aussitôt Orsini entendit un bruit de chaînes et de verroux que bientôt après suivit le grincement de la porte sur ses gonds.

— Entrez, mon père, fit le guichetier en enlevant respectueusement son chaperon.

A peine l'Italien eut-il jeté ses yeux sur le visage de cet homme éclairé en plein par la lampe, qu'il poussa un cri de stupeur.

— *Per Baccho!* exclama-t-il ; mais ce n'est plus le même !

— En effet, reprit l'homme, je ne suis ici que depuis trois jours.

— Et pourquoi ce changement?

— Ce n'est point un changement, mon père.

— Qu'est-ce donc alors?

— L'autre guichetier ayant disparu, il a bien fallu lui donner un remplaçant et c'est moi que monsieur le grand prévôt a désigné.

— Disparu, grommela Orsini, disparu... voilà qui est étrange...

Puis il ajouta vivement :

— Et le prisonnier?

— Le prisonnier, répéta le guichetier cherchant dans sa mémoire... Ah! oui, l'homme d'en bas. Il a fait un vacarme les premiers jours ; il jurait, appelait, sanglotait... mais depuis ce matin je ne l'entends plus ..

— Sang du Christ! murmura l'Italien, pourvu que je n'arrive pas trop tard.

Et d'une voix sévère :

— Mais ne le visitiez-vous pas tous les jours?

Le guichetier ouvrit de grands yeux étonnés.

— Le visiter! et pour quoi faire? demanda-t-il ; monsieur le grand prévôt m'a dit que les prisonniers enfermés ici devaient être oubliés et dam ! je l'ai oublié!... je vous avouerai même que je ne l'ai pas vu.

— Le malheureux! exclama Orsini... Et moi qui vous apporte un ordre du roi pour le rendre à la liberté.

Le guichetier leva les bras au ciel.

— Il n'y a point de ma faute, mon père, bégaya-t-il ; j'ai scrupuleusement exécuté la consigne que l'on m'avait donnée.

— Il ne s'agit point de cela, répondit le mire avec impatience, il faut me conduire au cachot...

Après une descente rapide, malgré les marches raides et glissantes d'humidité, les deux hommes arrivèrent dans la salle de la question.

— J'ai dû ranger tout cela fit le guichetier, car il régnait là dedans un désordre...

Orsini coupa court à ces explications en étendant la main vers le cachot.

L'homme ouvrit la porte et, élevant sa lampe, entra suivi de l'Italien.

Mais à peine avait-il fait quelques pas qu'il recula épouvanté.

— Mangé! bégaya-t-il, le malheureux!!

Un frisson glacial secoua les membres d'Orsini.

— Qu'y a-t-il? qu'y a-t-il?

Et, arrachant la lampe des mains tremblantes de l'homme qu'il écarta brusquement, il s'avança.

— Horreur! murmura-t-il à son tour, horreur!

Dans un coin, sur quelques brins de paille tachés de boue et de sang, une masse noire était étendue qu'Orsini, en se baissant, reconnut pour un cadavre; les jambes, convulsivement tordues dans d'horribles souffrances, étaient, en certains endroits, rongées jusqu'à l'os qui apparaissait blanc et brillant au milieu de plaies hideuses; du ventre, également rongé, s'écoulaient les intestins, ainsi que des noix d'un sac éventré; la gorge béante aussi, rouge et sanglante, les lèvres rongées, les yeux arrachés de leur orbite, rendaient le masque méconnaissable.

— Les rats! les rats! balbutia Orsini épouvanté.

Mais, aussitôt, la pensée d'Alix lui revint et à l'épouvante l'accablement fit place.

— Ma fille! murmura-t-il dans un sanglot, ma fille!

Soudain, ainsi qu'un glas assourdi par l'épaisseur des murs, la demie de huit heures arriva jusqu'à ses oreilles.

La demie de huit heures! et Buridan lui avait donné rendez-vous à l'heure de nonnes!

Que faire pour sauver Alix, pour arracher sa fille des griffes de cet homme?

Comme un éclair, une pensée traversa son cerveau, et, affolé, sans penser au guichetier qui, les bras ballants, l'air hébété, ne le quittait pas des yeux, Orsini se précipita par l'escalier.

CHAPITRE LI

Dans lequel Tortelier joue un bon tour à messire Orsini.

— Eh bien! messire capitaine, êtes-vous content de votre entrevue avec l'Italien?

Ainsi parlait Jacques Tortelier en revenant au logis du cul-de-sac du *Chat-Blanc*, après avoir, comme on se le rappelle, laissé Orsini au coin du Pont-aux-Meuniers.

— Mais j'ai lieu d'être fort satisfait, répliqua Buridan qui se frottait les mains d'un air tout joyeux.

— Et c'est ce soir que l'échange doit avoir lieu?

— Ce soir même, à l'heure de nonnes.

— C'est parfait.

Et Tortelier poussa un formidable soupir.

Buridan le regarda avec stupéfaction.

— Qu'y a-t-il donc, mon compère, et pourquoi cette mine attristée?

— Elle est gentille, cette enfant, répondit le routier, et pendant ces deux jours je m'étais habitué à elle.

Le capitaine partit d'un éclat de rire.

— Si cela te coûte tant de t'en séparer, tu pourras demander ce soir au seigneur Orsini de te prendre en guise de première camériste.

Tortelier ne releva pas la plaisanterie; il réfléchissait.

— Ainsi donc, fit-il après un court silence, c'est ce soir....

— Je te l'ai déjà dit, à l'heure de nonnes; c'est-à-dire dans moins de deux heures... Ah! tu ne peux pas comprendre ma joie. Mais lorsque je pense que, dans quelques instants, je vais revoir enfin mon pauvre Orly, je sens mon cœur danser dans ma poitrine, et je ne sais ce qui m'a empêché tout à l'heure d'embrasser ce suppôt de Satan.

Tortelier eut une grimace fort significative.

— Et où doit avoir lieu ce rendez-vous? demanda-t-il, poursuivant la même pensée.

— Que t'importe, puisque tu ne connais pas Paris? à ce que tu m'as dit du moins.

Le routier jeta sur Buridan un singulier regard qui, s'il l'eût aperçu, eût fait réfléchir le capitaine sur la plus ou moins grande dose de véracité contenue dans les paroles de son nouvel écuyer.

— Ne pas connaître une ville n'est rien, reprit Tortelier; savoir s'y conduire, voilà le principal. Je répète donc ma question : Où votre rendez-vous avec Orsini doit-il avoir lieu?

Buridan eut un geste d'impatience causé par cette curiosité, que, selon lui, rien ne motivait.

— Au *Cochon-d'Amour*, place du Trahoir, grommela-t-il entre ses dents; et j'ajouterai, si ce renseignement complémentaire peut faire ton bonheur, que ledit *Cochon-d'Amour* a pour patron un nommé Gargouslier, grand malandrin du temps jadis et cabaretier aujourd'hui.

Jacques Tortelier ouvrit la bouche toute grande, comme s'il allait crier, mais il la referma dans le plus complet mutisme; seules ses lèvres remuèrent, balbutiant des mots silencieux que Buridan ne pouvait entendre.

— Eh bien! demanda le capitaine, es-tu satisfait? te voilà maintenant plus avancé que tout à l'heure, n'est-ce pas?

— Certes oui, Messire, répliqua le routier, en plissant d'un air malicieux ses petits yeux percés en vrille; je suis fort avancé; je le suis même tellement que je vous demande la permission d'aller courir un peu la ville, afin de connaître enfin les beautés si vantées de cette capitale.



A la vue de cet homme, Tortelier cessa de monter. (Page 853.)

— Mais tu vas te perdre, fit Buridan, et j'aurai besoin de toi tout à l'heure.

— N'ayez crainte, Messire, je serai de retour avant que vous ne pensiez à partir... A propos, sommes-nous éloignés de ce *Cochon-d'Amour*.

— Nous en avons pour dix minutes de marche à peu près.

— Eh bien, au quart moins de neuf heures, au plus tard, je serai ici.

— Va donc, dit le capitaine en souriant de l'ardeur extrême qu'avait le routier de visiter la capitale; et surtout ne t'égare pas, car Paris est une ville dans laquelle les objets perdus ne se retrouvent pas.

— Soyez sans inquiétude, le ciel m'a gratifié d'une langue assez bien pendue pour qu'au cas où je perdrais mon chemin je puisse le retrouver.

Et, sur ces mots, Tortelier sortit de la chambre, et, rapidement, dévalla par l'escalier.

Mais, à peine avait-il descendu quelques marches qu'il remonta.

— Qu'est-ce encore? demanda Buridan.

— Je voulais vous prier, Messire, de ne pas sortir d'ici avant de m'avoir revu.

— Mais puisque je t'ai dit que j'ai besoin de toi et puisque tu me promets d'être ici à l'heure convenue.

Le capitaine regarda le routier, dont la physionomie le surprit.

— Ah! ah! maître Jacques, aurions-nous des projets?...

— Laissez-moi faire, Messire; je vais travailler pour vous, car j'ai en tête certaines idées que je ne puis vous expliquer en ce moment, vu que vous m'empêcheriez peut-être de les mettre à exécution.

— Va, mon brave, va, fit Buridan; mais, en tous cas, n'oublie pas l'heure de nonnes

Sans répondre, Tortelier quitta l'appartement, pour de bon, cette fois; en bas de l'escalier, il jeta une cape sur ses épaules et décrocha de la muraille, non son épée, mais un coutelas à lame longue et fort large, le même dont il avait menacé Buridan le soir où celui-ci était entré sans façon lui demander l'hospitalité.

A peine hors du logis, Tortelier suivit l'impasse jusqu'à la place du Grand-Chastelet; arrivé là, il tourna à gauche, dans la rue du Grand-Saint-Denys, et s'engagea sans hésitation aucune dans le dédale de rues et de ruelles conduisant place du Trahoir.

Sans doute, si Buridan avait pu suivre son nouvel écuyer dans sa course rapide, eût-il été fort étonné de la précision avec laquelle il tournait, tantôt à droite tantôt à gauche, pour gagner, par le chemin le plus court, le cabaret du *Cochon-d'Amour*.

Sans doute, alors, eût-il conçu quelque soupçon à voir l'assurance avec laquelle maître Jacques foulait le pavé du roi, ce pavé sur lequel, avait-il dit, jamais son pied ne s'était posé.

— Par le diable! grommelait-il tout en marchant, voilà une étrange aventure!... Ce brave Gargouslier! va-t-il être étonné, si toutefois il me reconnaît, car, depuis quinze ans que nous nous sommes vus... C'est égal, que ce soit Dieu ou le diable qui ait produit ce hasard, je le bénis, car cet Italien ne me dit rien qui vaille... Enfin nous allons voir cela tout à l'heure...

Ici, il interrompit son monologue, car il venait de déboucher sur la place du Trahoir, et, pivotant sur ses talons, il cherchait à se reconnaître.

— Cornes du diable, grommela-t-il, je n'aperçois rien qui ressemble à un cabaret; tout est noir, rien ne remue; le couvre-feu n'est cependant pas sonné encore, et à moins que, depuis que je les ai perdus de vue, les Parisiens aient perdu l'habitude de boire, c'est cependant l'heure à laquelle ils ont coutume de vider les gobelets et les brocs.

Il regarda autour de lui, se méfiant de sa mémoire et craignant de s'être égaré.

— Par Satan! exclama-t-il, je ne me suis cependant pas trompé, je suis bien place du Trahoir, et à moins que le *Cochon-d'Amour* ne se soit envolé, je dois le trouver dans cette direction...

Et, guidé par ses souvenirs, il se dirigea vers le côté de la place où s'élevait effectivement le logis de Gargouslier.

Une enseigne qui grinçait à quelques pas de lui, lui fit relever la tête; il reconnut que c'était là ce qu'il cherchait.

Vivement il s'avança, fort étonné du silence complet qui régnait à l'intérieur des sombres verrières, et, poussant la porte d'une main brusque, il entra.

Une obscurité complète régnait dans la salle et Tortelier, dont

l'étonnement se transformait peu à peu en inquiétude, s'arrêta sur le seuil, indécis sur ce qu'il lui convenait de faire.

Enfin, prenant une décision, il frappa violemment du poing sur la table.

— Holà! cria-t-il, tout le monde est-il mort ici ?

Il s'arrêta, saisi malgré lui par le lugubre écho que sa voix éveillait dans la maison.

De nouveau il appela, mais un peu moins fort, intimidé malgré lui par ce silence.

Il lui sembla alors qu'au-dessus de sa tête un léger bruit s'était fait entendre ; il prêta l'oreille et perçut comme un frôlement de pieds qui lentement se traînaient sur le plancher.

Il attendit quelques instants, la main sur son coutelas, prêt à toute éventualité.

Bientôt, dans la cage de l'escalier, une voix faible comme un souffle murmura :

— Qui est là? et que me veut-on ?

Tortelier s'approcha.

— Celui qui est là est un ami des anciens jours; ce qu'il veut? parler à maître Gargouslier.

— Maître Gargouslier est mort, répondit la voix lugubrement.

— Par Satan! exclama Jacques Tortelier tout déconfit, voilà qui change singulièrement mes projets.

Il réfléchit quelques secondes et demanda:

— Vous êtes bien certain de ce que vous avancez là, n'est-ce pas, camarade; car il s'agit de choses fort importantes et qui intéressaient au plus haut point maître Gargouslier.

— Maître Gargouslier n'avait, de son vivant, aucune affaire qui l'intéressât aussi vivement que vous dites, répliqua la voix, qui ajouta avec un peu d'hésitation :

— Mais qui êtes-vous donc, vous qui prétendez connaître les affaires de Gargouslier?

Le routier garda le silence; puis répondit :

— Je suis un ami d'autrefois, Jacques Tortelier.

Il sembla à Tortelier qu'une exclamation étouffée répondait aux paroles qu'il venait de prononcer.

Anxieux, il attendit.

Enfin, la voix murmura :

— Si véritablement celui qui parle porte le nom qu'il vient de citer, que celui-là monte sans crainte. S'il a menti, qu'il s'en aille sans faire un pas de plus, car en haut c'est la mort qui l'attend.

Ces mots augmentèrent encore l'étonnement de Tortelier; mais quelque étrange que fût ce qui se passait, il s'avança sans appréhension, après avoir cependant, par mesure de précaution, tiré de sa ceinture son terrible coutelas.

A tâtons, il gravit l'escalier, dont l'obscurité, à mesure qu'il montait, diminuait sous la clarté d'une lampe qu'un personnage étrange tenait à la main.

Enveloppé d'une couverture de laine, qui, trop courte pour ce corps gigantesque, laissait dépasser par le bas deux jambes colossales, terminées par d'énormes pieds, l'homme à la lampe montrait aux regards effrayés de Tortelier un masque épouvantable, livide et tuméfié, dans lequel les yeux brûlaient d'une lueur fiévreuse au fond de l'orbite caverneuse; les lèvres décolorées et boursouflées par la maladie, tombaient lamentablement, tandis qu'à chaque coin coulait un mince filet de bave sanguinolente; le front et la tête disparaissaient sous des linges humides et ensanglantés.

De la main qu'il avait de libre, l'homme s'appuyait sur une hache formidable dont l'acier, par moments, jetait des éclairs.

A la vue de cet homme, Tortelier cessa de monter.

— Te fais-je donc peur, ami Jacques? demanda l'homme en essayant de sourire.

— Peur ! répliqua le routier froissé, il faut que vous ne me connaissiez guère pour vous aventurer à parler de la sorte; mais sans avoir peur, je puis me demander en présence de qui je me trouve.

— N'avez-vous point demandé à parler à maître Gargouslier ?

— Si fait ; mais puisqu'il est mort.

— Cela dépend.

— De quoi? fit Tortelier avec étonnement.

— De ceux qui désirent lui causer.

— Ah! ah! dit Tortelier qui commençait à comprendre; et moi je ne suis donc pas un de ceux dont maître Gargouslier doit se méfier.

— Hum! grommela l'homme, c'est ce que nous allons vérifier; si vraiment tu es celui que tu dis, tu n'as rien à redouter; au contraire, tu es un homme mort. Et, pour commencer, veuille me remettre ce coutelas dont tu n'as que faire, si véritablement tu es un ami.

Tortelier, sans hésiter, tendit son arme.

— Et maintenant, dit l'autre! suis-moi, car si je ne suis mort déjà, je n'en vaux guère mieux; je grelotte la fièvre et vais regagner mon lit.

Sur ces mots, il déposa sa hache dans un coin et, semblable à un cadavre ambulant, il se traîna par le couloir jusqu'à une porte qu'il poussa, suivi de Tortelier encore tout ébahi de son aventure.

Tout geignant, tout soufflant, il se glissa sous les couvertures.

Alors, poussant un soupir de soulagement, il s'appuya sur son coude et indiquant de la main un siège à Tortelier.

— Qu'est-ce qui t'amène? demanda-t-il.

L'autre fixa sur le malade des yeux agrandis par la stupeur.

— En vérité, murmura-t-il, serait-ce toi, vraiment, Gargouslier?

— Suis-je donc si changé? bégaya le patron du *Cochon-d'Amour*, que mon plus vieux camarade ne me reconnaisse pas?

Pris de pitié, à l'accent navré avec lequel son ancien compagnon avait prononcé ces mots, Tortelier reprit vivement :

— Le fait est que je m'attendais à te retrouver gros, gras, bel homme comme autrefois, tandis que...

Il s'interrompit, de peur d'augmenter encore la désolation de Gargouslier.

Celui-ci eut un rugissement.

— Bast! fit-il d'une voix sifflante, si tu étais venu me trouver quelques jours plus tôt tu m'aurais vu tel que j'étais...

— Que s'est-il donc passé, et qui t'a mis dans un semblable état? demanda Tortelier.

Le patron du *Cochon-d'Amour* jeta sur son compagnon un regard soupçonneux.

— Dis-moi d'abord ce qui t'amène, fit-il, je verrais ce que j'aurai à te répondre.

— Tu te méfies, dit le routier; je ne m'en offense pas, quoique cependant notre camaraderie de jadis devrait t'être un gage suffisant de ma discrétion et de ma franchise.

— Bast! grommela Gargouslier, depuis le temps...

— C'est vrai, quinze ans peuvent apporter dans les sentiments bien des changements, et au fond, tu as peut-être raison. Mais, en ce qui me concerne, j'ai eu beau courir par monts et par vaux, je n'ai pas perdu la mémoire des bons coups faits ensemble autrefois et des services que tu m'as rendus.

— Je veux bien te croire, riposta Gargouslier, mais il me semble douteux cependant que tu sois ici uniquement pour me serrer la main.

— Par le diable! tu vois juste, camarade; aussi, vais-je en deux mots te mettre au courant de ce qui m'amène.

Il fit une pause et enfin :

— Tu n'es certes pas sans avoir entendu parler du capitaine Buridan.

Le malade tressaillit et ce tressaillement fut remarqué de Tortelier qui continua, comme si de rien n'était :

— Or, le hasard a voulu que je le rencontrasse, en sorte que je suis en ce moment à son service.

Gasgoulier ne put réprimer un geste de surprise.

— Le capitaine Buridan, poursuivit maître Jacques, a ce soir rendez-vous en ton cabaret, avec certain personnage, que tu connaissais autrefois et avec lequel tu entretiens des relations encore aujourd'hui.

Gargouslier fronça les sourcils.

— Il vient beaucoup de monde au *Cochon-d'Amour*, murmura-t-il, ou plutôt il en venait beaucoup, avant mon... accident.

— Le personnage dont je veux parler est l'Italien Orsini.

A ce mot, le malade fit un bond formidable, et, se penchant en dehors de sa couche :

— Orsini ! tu as bien dit Orsini !

Jacques Tortelier fit un signe affirmatif.

— Par les tripes du pape ! rugit Gargouslier, ce suppôt de l'enfer va venir ici, ce soir?

— Oui, à l'heure de nonnes.

Et, fort surpris de l'agitation effroyable en laquelle il voyait son compagnon plongé, Tortelier fixait sur lui des yeux pleins de questions.

— Ah ! fit Gargouslier, en grinçant des dents, Orsini vient ici, ce soir ; — son affaire est bonne.

— Eh quoi ! demanda Tortelier, auriez-vous des démêlés ensemble?

— C'est lui qui m'a mis en ce bel état, gronda le tavernier.

L'autre sursauta sur son escabelle.

— Par quels maléfices? demanda-t-il.

— Il a tenté de se débarrasser de moi en m'empoisonnant. Heureusement que j'ai la vie dure et que je ne suis pas mort sur le coup. Peut-être ne se passera-t-il pas longtemps avant que je meure vraiment; mais j'espère auparavant avoir pu me venger... Ah! il vient se jeter dans la gueule du loup ! Eh bien, le loup saura refermer à temps ses mâchoires.

Et, ce disant, Gargouslier roulait des yeux furieux, tandis qu'une légère écume moussait au bord de ses lèvres.

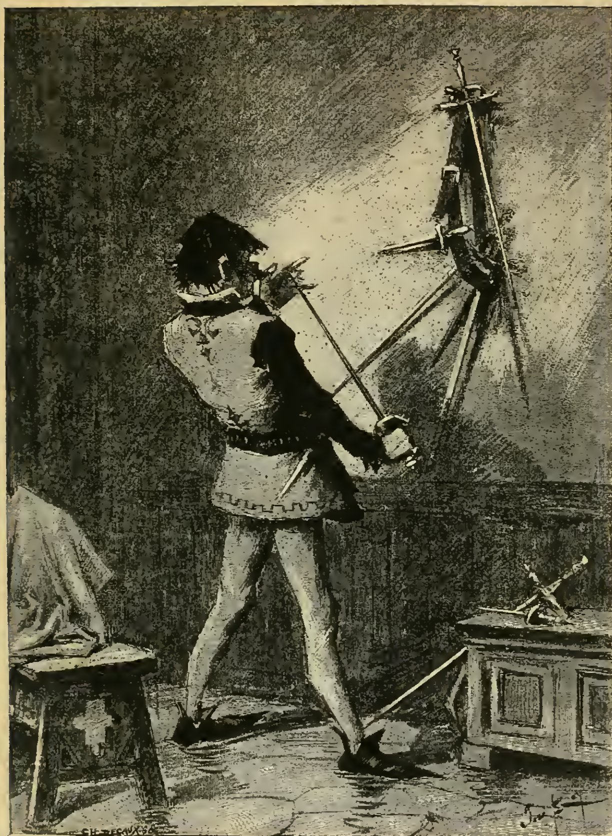
Peu à peu, cependant, il reprit son sang-froid.

— Tout cela ne me dit pas dans quel but tu m'es venu trouver, demanda-t-il.

— C'est bien simple, répliqua l'autre ; cet Italien ne m'inspire qu'une médiocre confiance, et je crains qu'il ne médite quelque trahison. C'est pourquoi j'ai voulu, avant l'heure du rendez-vous, venir causer un peu avec toi pour avoir des renseignements sur le personnage, en même temps qu'examiner soigneusement les lieux pour prendre mes dispositions en vue d'une traîtrise quelconque de sa part.

Malgré ses souffrances, Gargouslier sourit.

— Cornes du Diable ! dit-il, tu es de la bonne école, toi ! de mon école, à moi. C'est avec cette prudence-là qu'autrefois nous avons



Une longue et forte épée, dont il essaya la pointe sur son doigt. (Page 861

pu faire ensemble tant de bonnes affaires sans jamais nous laisser mettre la main dessus par le grand prévôt. En ce qui concerne l'individu, sache qu'il faut s'attendre à tout de sa part, et, du reste, le capitaine Buridan le sait aussi bien que moi ; quant au cabaret, prends cette cire et examine-le dans tous les coins et

recoins. Pour ce qui est de ce soir, tu peux affirmer au capitaine qu'il aura un auxiliaire de plus, et que si Orsini met les pieds ici, il n'en sortira pas vivant.

— Je ne sais, dit Tortelier, s'il entre dans les plans du capitaine de faire passer si rapidement le seigneur Orsini de vie à trépas; mais ce que je sais, c'est que j'ai un plan pour qu'il ne nous joue pas le tour.

Et, se levant, il tendit la main à Gargouslier, qui la serra de ses doigts tremblants, puis il sortit de la chambre.

— Que Buridan veuille ménager l'Italien, ça, c'est son affaire, murmura le tavernier; pour moi, il en est autrement. Il me faut sa peau ce soir, car demain je mangerai peut-être les salades par les racines. Les émissaires qu'il a envoyés ici lui ont dit que j'étais mort; il viendra donc sans crainte, et alors...

D'un geste terrible, il compléta sa phrase; puis, épuisé par sa colère même, il retomba sur sa couche.

Tortelier, lui, après avoir fouillé en tous sens le cabaret, prit le chemin du cul-de-sac du *Chat-Blanc* avec une rapidité qu'activa encore la demie de huit heures, qui, soudain, tinta aux Ménétriers.

Il arriva tout essoufflé au logis où Buridan l'attendait avec impatience.

— Ah! te voilà enfin, fit le capitaine, je commençais à désespérer.

— Ne vous avais-je point dit, Messire, que j'arriverais à temps.

— Je me plais à reconnaître que tu as tenu parole... il est l'heure de partir et je vais prévenir demoiselle Alix.

— Un moment, s'il vous plaît, capitaine, dit le Tortelier d'un ton mystérieux.

Buridan s'arrêta, et, remarquant alors seulement le visage soucieux de son écuyer :

— Qu'y a-t-il, demanda-t-il; aurais-tu, par hasard, dans ta course à travers Paris, rencontré messire Satan lui-même, que te voilà tout décomposé?

— C'est la rapidité de la marche, capitaine, qui m'a quelque peu époumonné; mais si je n'ai point rencontré messire Satan, j'ai

tout au moins vu certain individu qui m'a donné d'intéressants renseignements dont nous devons tirer profit.

— Parle, fit Buridan.

— J'arrive du *Cochon-d'Amour*.

— Voilà qui est imprudent.

— Non pas, car j'ai appris une chose que vous ignorez et qui va vous faire augmenter de prudence.

— Et cette chose ?

— Le tavernier Gargouslier est mort.

— Ventredieu ! s'écria Buridan désappointé, voilà, en effet, une chose fort gênante pour moi... mais, en ce cas, le cabaret est fermé.

— Non ; il y a là une manière de servante qui sert les clients ou plutôt qui les servirait, s'il y en avait ; car il n'y en a pas.

— Cela n'est pas un inconvénient, bien au contraire ; nous n'en serons que plus à notre aise pour causer de nos petites affaires avec ce bon messire Orsini.

— Par Satan ! capitaine, fit Tortelier en se plantant devant Buridan, auriez-vous réellement l'intention de jouer franc jeu avec cet Italien.

— Il me semble, maître Jacques, riposta Buridan d'un ton mi-sérieux mi-plaisant, que vous employez, à l'égard de l'homme le plus puissant du royaume, des expressions peu respectueuses.

— Un homme qui empoisonne les cabaretiers, fit le routier.

— Que dis-tu ? c'est Orsini qui aurait mis à mal ce bon Gargouslier ?

Tortelier inclina la tête de haut en bas.

— Et de qui as-tu appris cela ?

— De Gargouslier lui-même.

— Je ne comprends plus ; car de deux choses l'une ; où il est mort, où il ne l'est pas

— En effet, Messire, il est mort pour ses ennemis et vivant pour ses amis.

— Tu es donc de ses amis ?

— Un peu, capitaine, fit Tortelier en plissant les paupières ; Gargouslier et moi, nous nous connaissons depuis trente ans.

— Et t'a-t il raconté pourquoi Orsini l'a voulu empoisonner?

— Il a été à ce sujet muet comme un poisson. Tout ce que je puis dire, c'est que si le mire met ce soir les pieds au cabaret, c'est un homme perdu ; Gargouslier est décidé à lui régler son compte au plus vite.

Buridan se promenait par la pièce, faisant claquer sa langue avec impatience.

— Ventredieu! dit-il, voilà un fâcheux contretemps; non pas que la peau de cet Italien m'intéresse si peu que ce soit; mais je ne voudrais pas qu'on y touchât avant la fin de notre petite négociation.

— Sans compter que dans une bagarre il peut arriver malheur à demoiselle Alix, ajouta Tortelier.

Le capitaine était pensif.

— Pardon, Messire, dit le routier, si je vous trouble dans vos rêveries; mais avez-vous réellement l'intention d'emmener demoiselle Alix avec vous au *Cochon d'Amour?*

Tout surpris, Buridan regarda maître Jacques.

— Comment veux-tu faire autrement? penses-tu donc que l'Italien n'aura pas pris ses précautions afin de ne nous céder son prisonnier que contre la remise de la jeune fille.

— J'en ai tellement la persuasion, répliqua Tortelier, que je me demande si messire Orsini ne chercherait pas à rentrer en possession de demoiselle Alix, sans vous bâiller son prisonnier,

— Il n'oserait pas, fit Buridan.

— Admettez, cependant, que pour une cause ou pour une autre, il soit dans l'impossibilité de tenir sa promesse, le croyez-vous homme à renoncer à l'occasion magnifique qui s'offre à lui de s'emparer sans grand risque de demoiselle Alix? C'est bien tentant pour un homme comme lui.

Le capitaine se taisait.

— N'est-ce point votre avis, Messire?

— Et quand cela serait, as-tu un moyen de nous tirer de là?

— Dam! répliqua le routier d'un air fin, la nuit est noire, et dans l'obscurité, avec une cape et un ample manteau, une femme ressemble beaucoup à une autre...

Le visage de Buridan s'éclaira d'un sourire.

— Tu es homme de bon conseil, maître Jacques, fit-il gaiement; nous allons tenter l'épreuve, je vais quérir demoiselle Alix.

Et, sur ces mots, il sortit de la pièce.

Tortelier, après avoir minutieusement examiné le fil de son large coutelas, enleva de la muraille, parmi tout un assortiment d'armes qui y étaient accrochées, une longue et forte épée dont il essaya la pointe sur son doigt.

D'un air fort satisfait il la suspendit à son côté, et, après avoir pris sa cape, il attendit.

Il finissait à peine ces préparatifs, que la porte s'ouvrait livrant passage à Buridan, sur le bras duquel s'appuyait une femme voilée soigneusement, et enveloppée d'une longue mante :

— En route, fit le capitaine, sur les épaules duquel Tortelier jeta un manteau.

Comme ils sortaient tous trois de l'impasse du cul-de-sac du *Chat-Blanc*, le couvent des Frères-Prêcheurs tintait neuf heures.

— Hâtons-nous! dit Buridan, nous sommes déjà en retard.

— Marchez lentement, au contraire, fit Tortelier; moi, je vais vous précéder au cabaret; de la sorte je m'assurerai que la route est sûre et verrai en même temps si messire Orsini est déjà au rendez-vous.

Et, sans attendre la réponse, il s'éloigna au pas de course.

Arrivé place du Trahoir, il constata que la devanture du cabaret était aussi sombre que quelques heures auparavant; c'était là un indice à peu près certain que l'Italien n'était point encore arrivé.

Néanmoins, pour plus de sûreté, il s'approcha et poussa la porte.

Mais à ce moment une ombre bondit sur lui et il se sentit étreint formidablement à la gorge.

— Gargouslier! cria-t-il instinctivement.

L'ombre desserra les doigts.

— Par les tripes du pape! gronda une voix, c'est le Tortelier! Tu as bien fait de m'appeler, car je te prenais pour l'Italien.

— N'est-il point encore venu? fit le routier qui se remit de suite de son émotion.

— Il serait étendu là, fit Gargouslier d'une voix rauque.

Et il ajouta :

— Tu n'as rien à faire ici, puisqu'il n'y est pas, va-t-en!

Tortelier pivota sur ses talons et, précipitamment, courut à la rencontre de Buridan, dans l'espoir qu'il aurait sur le tavernier assez d'influence pour le faire renoncer entièrement à une vengeance qui contrecarrait ses projets.

Mais il n'avait pas traversé la moitié de la place qu'il fut croisé par une bande d'individus criant et gesticulant, et au milieu desquels il lui en sembla voir deux portant sur leurs épaules une forme ressemblant vaguement à une femme.

En même temps, dans une des rues débouchant sur la place, celle-là même par laquelle devaient arriver Buridan et sa compagne, il entendit un cliquetis d'épées mêlé à des cris et à des jurons.

Tout en courant, il saisit son coutelas de la main gauche tandis que de la droite, il tirait son épée.

— A moi ! Tortelier! à moi! cria une voix que le routier reconnut pour celle de Buridan.

Comme un furieux, maître Jacques se précipita dans la mêlée, frappant de droite et de gauche avec son coutelas, tandis qu'il enfonçait son épée dans le tas d'assaillants contre lesquels Buridan se débattait.

Surpris de cette attaque imprévue et ignorant de quelle importance était le renfort qui survenait si inopinément à leur adversaire, les bandits prirent la fuite, laissant quatre des leurs étendus dans la boue.

— Êtes-vous blessé, Messire capitaine? fit Tortelier en s'approchant tout inquiet de Buridan.

— Peuh ! fit celui-ci en essuyant tranquillement son épée, quelques estafilades sans importance ; mais je crois bien que, sans ton arrivée, je ne m'en serais pas tiré à si bon compte.

— Eh bien ! Messire, dit le routier d'une voix pleine de satisfaction, avais-je raison quand je vous disais de vous méfier?

— Oui, mon brave Tortelier ; le conseil était bon et je m'applaudis de l'avoir suivi.

Et il partit d'un franc éclat de rire.

— L'affaire est à recommencer ; mais c'est égal, je donnerais quelques testons pour voir tout à l'heure ce digne Orsini serrer dans ses bras, en guise de demoiselle Alix, Jeanneton la Ribaude.

LII

D'une conversation intime entre Marguerite de Bourgogne et Gaulthier d'Aulnay.

Caché dans le cloître des Saints-Innocents, Orsini attendait anxieusement le résultat du piège qu'il avait tendu à Buridan.

Assurément, il eût de beaucoup préféré en agir autrement, c'est-à-dire se rendre, comme il avait été convenu, au *Cochon-d'Amour*, et là y faire loyalement l'échange de son prisonnier contre sa chère Alix.

Les coups de force, en effet, répugnaient à son tempérament cauteleux, lequel s'accommodait mieux de la ruse et de la diplomatie ; en outre, le capitaine Buridan lui causait une instinctive terreur qu'il n'avait surmontée, que par suite de l'impossibilité de sortir de l'impasse dans laquelle il était acculé.

Cet homme, en effet, lui semblait invulnérable, et s'il l'avait attaqué, c'est qu'en vérité, il n'avait pu faire autrement.

Sa première pensée après avoir constaté à la Tournelle la mort d'Orly, avait été d'attendre, de gagner du temps pour chercher en sa féconde cervelle un moyen quelconque de rentrer en possession de sa fille.

Mais, après réflexion, attendre lui parut dangereux, car bien que les secrets de la Tournelle ne transpirassent pas à travers ses épaisses murailles, un hasard imprévu pouvait mettre Buridan au courant de l'horrible fin de son ami, et alors, qui sait jusqu'à quelle extrémité la colère eût pu pousser le capitaine.

Aussi avait-il organisé, en jetant l'or à pleines mains, le petit guet-apens que nous avons raconté plus haut, recommandant surtout aux truands embauchés par lui de faire coup double, c'est-à-dire de tuer l'homme en même temps qu'ils enlèveraient la jeune fille.

Il se doutait bien que les choses n'iraient point toutes seules; il connaissait trop Buridan pour supposer qu'il se laisserait arracher une si riche proie sans éventrer quelques-uns de ses agresseurs.

Mais qu'importait cela? Orsini avait payé en conséquence et si brave que fût le capitaine, il ne pourrait résister à la troupe de truands qui l'assailliraient.

Tapi en un coin du cloître, le cœur battant avec force, l'oreille au guet, l'Italien attendait.

Enfin dans le lointain, des pas précipités troublèrent le silence de la nuit, et bientôt des silhouettes vagues d'abord et ensuite plus distinctes sortirent de l'obscurité.

Les poings crispés, le sang aux tempes, le cou tendu en avant il cherchait à percer l'ombre épaisse pour voir si ces hommes qui arrivaient lui amenaient sa fille.

Soudain, il poussa une exclamation sourde.

— Sang du Christ! c'est elle, gronda-t-il, c'est elle, mon Alix!

Et, se précipitant hors de sa cachette, il courut les bras tendus vers le groupe des nouveaux arrivants.

— Vous voyez, Messire, dit l'un d'eux, que nous avons tenu promesse; mais cela n'a pas été sans peine, car il s'est vaillamment défendu.

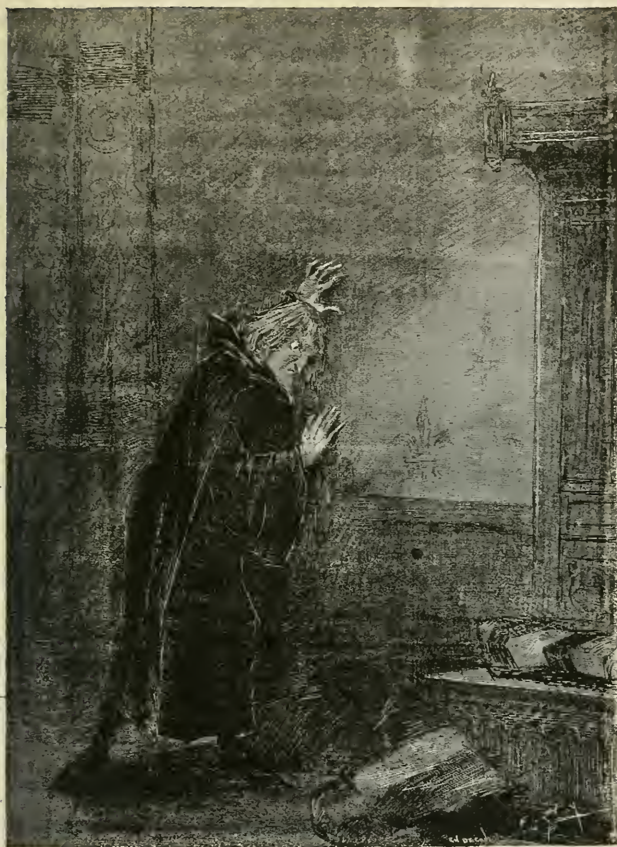
— Qu'importe, ajouta brutalement un autre, puisque voilà la colombe.

— Et puis, fit un troisième, plus il en sera resté là-bas, moins nous serons ici au partage.

D'un geste brusque, Orsini fouilla dans son escarcelle, et en tirant toute la monnaie qui lui restait, il la jeta à terre, disant:

— Tenez! partagez-vous cela encore.

Pendant que les bandits se baissaient pour récolter écus et tes-



Orsini frémissait, se cramponnant à la tapisserie, prêtant une oreille attentive à ce qu'allait dire la reine. (Page 872.)

tons épars sur le pavé, l'Italien s'était approché de la jeune fille qui demeurait immobile et silencieuse.

— Pauvre enfant! fit-il d'une voix douce, que d'émotions terribles pour vous, habituée à une si paisible existence. Mais soyez sans crainte maintenant; grâce à Dieu! vos épreuves sont terminées.

D'une main caressante il lui entourait la taille, tandis que, dans son ardent désir de voir le visage de sa fille bien-aimée, il faisait glisser sur les épaules la mante dont la tête était soigneusement encapuchonnée.

Il poussa un rugissement terrible.

— Sang du Christ! cria-t-il, le maudit m'a joué!

D'un bond les truands s'étaient relevés, et, curieux, l'entouraient.

— N'est-ce donc pas la demoiselle? demanda l'un d'eux.

— Il m'a joué! il m'a joué! répétait Orsini qui, furieux, avait saisi les poignets de la femme et les serrait cruellement.

— Oh! vous me faites mal, Messire, murmura-t-elle d'une voix rauque.

— Si tu veux avoir la vie sauve, gronda-t-il, réponds-moi franchement.

— Parlez, Messire, fit-elle, inquiète de la tournure que prenaient les choses.

— Qui es-tu?

— La Jeanneton, la ribaude à Hugonnet.

— Qu'es-tu venue faire ici?

— Je l'ignore; le seigneur qui loge en ce moment chez nous m'a parlé d'une plaisanterie qu'il s'agissait de faire à un ami, et comme j'aime à rire, je n'ai pas mieux demandé que de l'accompagner.

Orsini grinçait des dents.

— Une plaisanterie, reprit-il, eh bien! puisque tu aimes à rire, dépêche-toi de le faire céans, car tout à l'heure tu ne le pourras plus.

— Que voulez-vous dire, Messire? murmura-t-elle effarée et tremblant de tous ses membres.

— Tu vas mourir!

Elle poussa un cri déchirant.

— Mourir! moi! que vous ai-je fait? Je ne vous connais pas. Si involontairement je vous ai offensé en prêtant les mains à cette plaisanterie, que je croyais fort innocente, pardonnez-moi, car je

ne savais pas. Oh ! non, je vous jure, par la Sainte Mère du Christ! que je ne savais pas.

Orsini considérait, d'un œil terrible, cette femme qui, roulée à ses pieds, suppliait.

Soudain, une idée lui traversa l'esprit, et, rudement, il la releva.

— Écoute, dit-il, si tu veux sauver ta peau, cela t'est facile encore; tu m'as dit que ce gentilhomme logeait chez toi ; tu vas me conduire à ton logis.

Silencieuse, elle baissa la tête.

— Eh bien ! est-ce dit ? demanda-t-il.

Elle le regarda fixement dans les yeux et répondit :

— Non.

Il fit un bond comme pour se jeter sur elle ; mais, se maîtrisant :

— Réfléchis, dit-il sourdement, c'est de ta vie qu'il s'agit.

Et il ajouta :

— Après tout, que t'importe ? cet homme t'est-il sacré ?

— S'il ne s'agissait que de lui, fit-elle, j'accepterais; mais je vous ai dit qui j'étais, et si jamais le grand prévôt apprenait où gîte Hugonnet, il saurait bien s'arranger de façon à lui mettre la main dessus. Voilà pourquoi j'aime mieux mourir.

Un murmure d'approbation courut parmi les truands.

— Tu l'auras voulu, grommela Orsini, tant pis pour toi.

Et, se tournant vers les bandits.

— Or ça, vous autres, voulez-vous, avant de vous aller coucher, gagner encore quelques écus ?

Personne ne répondit.

Prenant ce silence pour une réponse affirmative, l'Italien poursuivit :

— Mettez-moi un pavé au cou de cette ribaude et me la jetez dans la Seine.

Un grognement se fit entendre ; mais nul ne bougea.

— Eh bien ! est-ce dit ? demanda Orsini.

— Pour ça, non, riposta l'un des truands, prenant la parole au nom de ses camarades; nous voulons bien vendre notre bras lors-

qu'il s'agit de batailler... Il faut que le monde vive et nos parents ayant négligé de nous enseigner un état, nous avons dû embrasser la première carrière qui s'offrait à nous pour gagner notre pain... mais, quelque mauvais garçons que nous soyons, nous ne sommes pas assez lâches pour égorger de sang-froid une femme...

— Surtout, ajouta un autre, lorsque cette femme est la commère d'un camarade.

Orsini grinça des dents.

— Ainsi donc, dit-il, vous refusez?

— Nous refusons.

— Réfléchissez que je saurai la retrouver et vous aussi.

— Quant à elle, son homme ne sera pas en peine de la défendre; pour ce qui est de nous, si vous nous retrouvez, c'est que vous aurez encore quelques opérations à nous confier.

— Vous n'êtes tous que des lâches, cria-t-il, en saisissant la Jeanneton; ce que vous ne voulez pas faire, je le ferai moi.

Aussitôt quelques couteaux brillèrent dans l'ombre.

— Nous prenons cette femme sous notre protection, fit celui qui avait déjà parlé; et si j'ai un conseil à vous donner, c'est de tourner les talons et de gagner au plus vite votre logis. Si vous ne nous étiez recommandé par Jehan le Torte, c'est vous que nous enverrions tout à l'heure faire un plongeon en Seine... Ainsi donc...

Et d'un geste brusque, le truand étendait le bras dans la direction de la Cité.

— Sang du Christ! gronda l'Italien, vous me paierez cher votre abandon, vermine que vous êtes?

Et il s'éloigna rapidement, la rage au cœur, poursuivi par les quolibets des bandits.

Quelques enjambées le conduisirent au Pont-aux-Meuniers.

Arrivé là, il ralentit sa marche, se sentant sous la protection des gardes du Palais; quelques instants même il s'accouda sur le parapet de pierres, regardant couler la nappe noire du fleuve qui luisait dans l'ombre.

— *Per Baccho!* grommela-t-il, je suis dans une mauvaise veine;

rien ne me réussit... décidément, cet homme est très fort et il ne sera point facile...

Il réfléchit quelques instants.

— Après tout, murmura-t-il, de quoi se plaindrait-il? Je n'ai pas tenu mon engagement, c'est vrai ; mais lui, a-t-il tenu le sien? il pourra m'objecter qu'il avait pris ses précautions de crainte d'un guet-apens; je pourrai lui répondre que ce guet-apens n'a précisément eu lieu que parce que je connaissais son projet de me tromper indignement en substituant cette ribaude à ma chère Alix.

Il poussa un soupir, à la pensée de sa fille qu'il s'attendait si bien cependant à serrer dans ses bras.

— Allons, murmura-t-il, c'est à refaire; nous n'avons ni l'un ni l'autre de compliments à nous adresser sur notre loyauté ; cela me rassure.

Il se redressa pour continuer sa route; mais en relevant la tête, il poussa une exclamation de surprise.

Au premier étage du palais, à l'angle même du monument dont la masse imposante se noyait dans l'obscurité, une fenêtre était éclairée, faisant dans l'ombre un trou lumineux.

— *Per Baccho!* grommela Orsini, il est dix heures et dame Marguerite n'est point encore au lit! voilà qui est étrange.

Il demeura immobile, fixant sur la verrière ses regards aigus et persistants, comme s'il eût voulu découvrir ce qui se passait dans l'appartement de la reine.

Soudain, sur la verrière une ombre se profila à laquelle bientôt une autre vint se joindre, et quelques instants après toutes les deux s'agitaient en des mouvements lents que l'Italien surveillait attentivement.

— Par le sang du Christ! gronda-t-il, elle n'est point seule! Il faut que je sache quel est le fortuné mortel auquel elle donne audience à pareille heure.

Il se mit à courir jusqu'à la poterne, avec une rapidité dont on n'eût pu croire ses vieilles jambes capables, et se glissa dans le palais par les longues galeries et les couloirs déserts, jusqu'à cet oratoire, dans lequel un soir il avait conduit Philippe d'Aul-

nay pour lui montrer les préparatifs de départ de Marguerite et de ses deux belles-sœurs, pour la Tour de Nesle.

Il se dirigea à tâtons vers la tapisserie dans laquelle était pratiqué le petit judas, grâce auquel l'infortuné Philippe avait pu se convaincre de la trahison de sa maîtresse.

Orsini appliqua son œil contre le mur, et regarda.

Marguerite étendue nonchalamment dans un grand fauteuil causait avec un homme, que l'Italien ne put reconnaître, car il était assis sur une escabelle de telle façon qu'il lui tournait le dos.

Les sourcils contractés, les narines pincées, la bouche crispée, l'œil mauvais, Marguerite paraissait de fort mauvaise humeur.

— Hum! se dit *in petto* Orsini; madame la reine ne me paraît point enchantée de la conversation de son compagnon! Que peut-il bien lui dire?

Et pour se renseigner à ce sujet, il colla son oreille contre le petit trou, par lequel un murmure de voix, confus d'abord, et ensuite plus distinct, lui parvint.

— *Per Baccho!* fit tout à coup l'Italien, c'est Gaulthier d'Aulnay! Oh! oh! j'ai bien fait de venir!

Et il écouta.

— Oui, dame, disait d'une voix navrée le capitaine aux gardes, je vous jure que j'ai fait tout ce qu'il était humainement possible de faire pour exécuter vos ordres, et je n'ai point réussi.

Marguerite eut un petit ricanement.

— Que diriez-vous, mons Gaulthier, demanda-t-elle, si je répondais à vos protestations d'amour, que j'ai fait tout ce qu'il était humainement possible de faire pour vous aimer, mais que je n'ai pas réussi?

Le jeune homme poussa un profond soupir.

— Hélas! fit-il, d'une voix pleine d'amertume, avez-vous bien le droit, Madame, de me parler ainsi? Ne vous-ai je point donné de mon amour des preuves assez réelles, assez indéniables? ne vous-ai je point sacrifié mon honneur et mon amitié pour un homme auquel je devais la vie?

— Ah! parlons de cet homme! exclama Marguerite railleuse; il

vous a sauvé la vie, mais il voulait vous prendre la femme que vous aimiez ; il vous a sauvé la vie, et cependant vous ne pouvez faire un pas sans le trouver là, devant vous, en travers de votre chemin, terrible et menaçant.

Dans la prunelle de Gaulthier une lueur sombre brilla.

— Ah! par mon âme, exclama-t-il rageusement, c'est la fatalité qui s'acharne après moi!

Un silence profond suivit ces mots.

Etonné de ne plus rien entendre, Orsini remplaça auprès du petit trou son oreille par son œil.

— *Per Baccho !* murmura-t-il, les affaires amoureuses de messire Gaulthier, m'ont tout l'air de ne pas marcher rondement.

Ecrasé en effet sur son escabelle, la tête penchée sur la poitrine, les épaules ployées comme sous un formidable fardeau, les bras ballants comme brisés, le capitaine aux gardes était plongé dans d'amères réflexions.

Sous ses paupières abaissées, Marguerite considérait le jeune homme, jouissant de sa confusion et de son écrasement.

— Ainsi donc, murmura-t-elle lentement, vous êtes certain, mons Gaulthier, que cette fille se trouve maintenant entre les mains du capitaine Buridan ?

— Tout me le fait supposer, Madame, répliqua le sire d'Aulnay; mais je n'en ai aucune preuve certaine.

— Ne pensez-vous pas qu'il se pourrait parfaitement que ce Buridan n'eût enlevé demoiselle Alix que pour la remettre ensuite à son ami Jehan ?

Gaulthier hocha la tête.

— Cet escholier n'aime-t-il pas cette jeune fille? du moins c'est ce que j'ai cru comprendre d'après ce que vous m'avez dit tout à l'heure.

— En effet, Madame, Jehan de Sarcelles aime demoiselle Alix ; mais cela me surprendrait fort que Buridan, en cette occasion, ait agi pour le compte de son ami.

— Que pensez-vous donc ? demanda Marguerite sortant de son attitude nonchalante et se penchant en avant pour mieux saisir la réponse du jeune homme.

Paris. — Imp. H. Noirot, 22, rue de l'Abbaye.

— Peut-être le capitaine a-t-il, lui aussi, un compte à régler avec maître Orsini.

La reine se tut, toute songeuse.

Soudain, son visage s'éclaira d'un mauvais sourire.

— Il me vient à l'esprit, dit-elle, une idée qui, peut-être, si vous savez l'exécuter habilement, me fera vous pardonner votre échec dans la mission que je vous avais confiée, concernant demoiselle Alix.

Une lueur d'espoir brilla dans les yeux de Gaulthier.

— Parlez, Madame ; ma vie est à vous.

— Ami, fit Marguerite en prenant entre ses belles mains les mains tremblantes du jeune homme, je te veux confier un secret, un grand secret qui peut mettre en mon pouvoir cet Italien damné plus complètement peut-être que n'eût pu l'y mettre la possession de demoiselle Alix.

Orsini frémissait, se cramponnant à la tapisserie, prêtant une oreille attentive à ce qu'allait dire la reine.

— Et d'abord, demanda celle-ci avec un petit rire muet, sais-tu ce qu'est cette donzelle ?

Gaulthier secoua négativement la tête.

— Eh bien ! cette donzelle est la fille d'Orsini.

— Par mon âme ! exclama le sire d'Aulnay, en êtes-vous bien certaine ?

— Lui-même me l'a avoué. Comprends-tu maintenant pourquoi je tenais tant à l'avoir par devers moi ?

Et ce disant, un éclair d'un feu sombre brilla dans la prunelle de Marguerite.

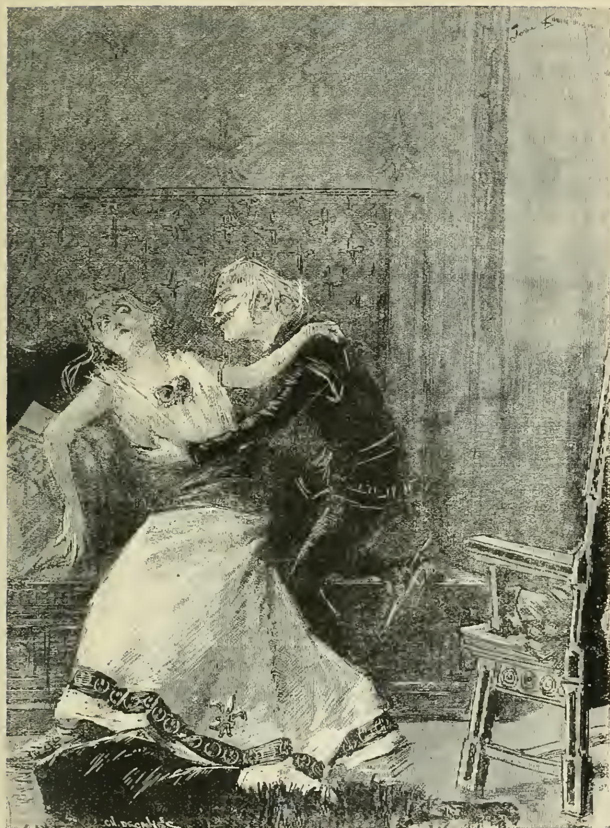
— Pauvre enfant! murmura Gaulthier, effrayé par ce regard.

Marguerite fronça légèrement les sourcils, tandis qu'un pli profond se creusait à chaque coin de son adorable bouche.

— Plaindriez-vous cet homme, messire Gaulthier ? demanda-t-elle d'une voix brève.

— Lui, que non pas, Madame ; mais cette jeune fille est innocente de tout le mal qu'il vous a fait.

— Sire d'Aulnay, dit Marguerite avec un sourire cruel, ne vous



— Non, dit-elle avec angoisse, non ! pas cela, pas cela... (Page 876.)

est-il jamais advenu, en chassant le loup dans la forêt de Compiègne ou de Bondy, de rencontrer une portée de louveteaux?

— Maintes fois, Madame.

— Qu'en faisiez-vous? vous les égorgiez, n'est-ce pas?

— Qu'en aurais-je fait?

— Et pourtant, ces pauvres petits n'avaient pu encore enlever aucun mouton ni étrangler aucun villageois; cependant, en les mettant à mort, vous n'aviez aucun scrupule, car, dans votre pensée, les louveteaux payaient pour les crimes commis par le loup et la louve.

Gaulthier avait baissé la tête, confus et chagrin.

Les paroles de la reine, il ne saisissait pas bien pourquoi, pénétraient douloureusement dans son esprit, amoindrissant le piédestal sur lequel son amour avait élevé cette femme si belle et si adorable, comme si tout à coup il lui eût découvert une tare.

— Avez-vous compris? demanda-t-elle.

Il n'eut point la force de répondre et fit simplement signe que oui.

Mais elle, avec sa finesse de femme, de femme éprise surtout, comprenait bien ce qui se passait dans l'âme de Gaulthier.

Un rictus amer souleva le coin de ses lèvres, montrant l'émail éclatant de ses dents fines et aiguës, tandis qu'un éclair de colère jaillissait de ses cils abaissés.

— Oui, fit-elle d'une voix mordante, tu me trouves cruelle, n'est-ce pas?... Ah! n'essaye pas de nier, je lis dans ta pensée comme en un manuscrit que je tiendrais à la main; tu m'aimes trop, vois-tu, et je t'aime trop aussi pour que nous puissions nous cacher l'un à l'autre le moindre sentiment... je te le répète donc, tu me trouves cruelle! et cependant, si tu savais!...

Elle se tut, laissa tomber sa tête sur la paume de sa main et, tout à coup, Gaulthier vit perler au bord de la paupière de Marguerite une larme qui, lentement, se détacha pour rouler le long de la joue et finalement s'écraser sur sa main.

D'un geste inconscient, le jeune homme y appliqua ses lèvres et dans un ardent baiser but cette larme.

La reine sourit tristement.

— Tu m'aimes, toi, murmura-t-elle; et cet amour est une compensation à tous mes tourments et à toutes mes inquiétudes.

— Mais, vous aussi, vous m'aimez, n'est-ce pas? dit Gaulthier en attachant sur sa maîtresse un regard chargé de passion.

— Si je t'aime! insensé, ne le vois-tu pas clairement? Si tu étais plus avancé en âge et si tu avais davantage l'expérience de la vie, tu ne me poserais pas semblable question.

— Ah! fussé-je plus vieux et plus expert en art d'amour, Marguerite, je ne me lasserai pas de vous poser cette question pour vous entendre à tout instant me faire cette même réponse, adorable et enivrante : Gaulthier, je t'aime!

La reine saisit de ses deux mains la tête bouclée du jeune homme et l'attirant contre sa poitrine, déposa sur son front un baiser passionné.

— Oui, Gaulthier, dit-elle comme dans un souffle, je t'aime, je t'aime, je t'aime, et cependant...

Le visage du sire d'Aulnay s'assombrit.

— Et cependant?... fit-il.

— Et cependant, continua Marguerite lentement, cet amour que je sens bouillonner en moi et qui m'enchante, me cause un indicible effroi, je me sens attirée vers toi et en même temps une force invisible me repousse; je veux me donner et je ne puis; je veux baiser tes lèvres et c'est ton front que je rencontre... je vois là, entre nous, une barrière infranchissable qui nous sépare, et contre laquelle nous nous briserons.

Stupéfait, le capitaine aux gardes dévorait du regard sa maîtresse.

— Ah! s'écria-t-il d'un ton amer, vous ne m'aimez point assez, Marguerite; et c'est votre amour lui-même qui...

— Eh bien! soit, s'écria-t-elle farouchement, c'est mon amour qui me pousse et me retient en même temps; je t'aime, crois-le bien, de toute la force de mon âme, et pourtant... tiens, écoute, il faut que je te confesse quelque chose d'étrange : lorsque tu n'es point là, et que mon imagination évoque ton visage adoré, je sens du feu courir dans mes veines; mon cœur bondit dans ma poitrine, de ma gorge serrée, des sanglots s'échappent, des baisers se pressent sur mes lèvres sèches de désir, je t'appelle, je te désire, je te veux...

Et de ses mains moites d'une sueur glacée, elle pétrissait nerveusement les mains de Gaulthier.

Puis elle reprit, plus calme, soudain, et d'une voix attendrie :

— Quand tu apparais, il se fait en moi un brusque et inexplicable changement; toute cette ardeur disparaît, tout ce feu s'éteint; mon désir se fond en une émotion singulière ; il me semble que tu es à moi, en moi ; que tu fais partie de moi... mais je ne te veux plus.

Lentement, Gaulthier avait passé son bras autour de la taille de Marguerite, et levant vers elle ses yeux pleins d'une flamme passionnée.

— Si tu voulais, dit-il d'une voix sifflante, je saurais bien faire sous mes désirs, fondre cette froideur qui t'envahit soudain ; si tu voulais, tu verrais bien s'abaisser cette barrière imaginaire qui, dis-tu, nous sépare, oh oui, si tu voulais... mais tu ne m'aimes point assez... et tu ne veux pas.

A mesure que le jeune homme parlait, la reine avait incliné vers lui son beau visage, les paupières abaissées, les narines palpitantes, les lèvres entr'ouvertes, l'enivrant de son haleine chaude et parfumée.

— Tu veux, tu veux donc? fit Gaulthier en délire, ah ! je me sens mourir.

Et se soulevant, il cherchait de ses lèvres avides la bouche de Marguerite, quand brusquement elle ouvrit les yeux démesurément, le fixa de ses prunelles agrandies, et le repoussant avec force :

— Non ! dit-elle, avec angoisse, non ! pas cela, pas cela !

Désespéré, Gaulthier s'était relevé et la considérait maintenant renversée sur le dossier de son siège, le visage enfoncé dans ses mains, le corps secoué par un tremblement nerveux.

— Vous ne m'aimez pas, Madame, dit-il d'une voix triste

Un gémissement lui répondit.

— Qu'importent les pleurs? poursuivit-il avec doute, ce n'est point avec votre cœur, mais avec vos nerfs que vous pleurez... vous ne m'aimez pas.

Et il se tut, domptant l'immense douleur qui le torturait, faisant d'inimaginables efforts pour retenir les larmes qui affluaient

sous ses paupières, et refouler au fond de sa poitrine, les sanglots qui lui montaient aux lèvres.

— Si vous n'avez rien de plus à me dire, fit-il froidement, je vous demanderai, Madame, l'autorisation de me retirer; je suis venu d'une seule traite de Pierrefonds ici, et ma blessure me fait souffrir.

La reine le regarda un moment en silence, puis d'une voix triste, lui dit :

— Tu m'en veux, Gaulthier, et cependant je te jure que tu as tort, car je souffre tout ce qu'il est possible de souffrir, et tout à l'heure, lorsque tu m'auras laissée seule, je t'appellerai, je te voudrai, je pleurerai toutes les larmes de mon corps pour te voir là, devant moi...

Le jeune homme secoua la tête.

— Vous ne m'aimez pas comme je vous aime, murmura-t-il

Marguerite eut un geste d'impatience.

— Laissons cela, veux-tu ? aussi bien nous ne nous comprenons pas, et il est inutile de poursuivre un entretien douloureux pour l'un comme pour l'autre

Elle passa fébrilement la main sur son front et subitement rassérénée.

— Que vous disais-je tout à l'heure, mons Gaulthier, demanda-t-elle, calme et froide, lorsque nous nous sommes mis à parler de ces choses?

— Vous veniez de me dire que demoiselle Alix se trouvait être la fille d'Orsini.

— Parfaitement; j'y suis, fit la reine; et je vous demandais si vous compreniez pourquoi j'avais voulu m'emparer de cette enfant.

— Cet homme a donc un cœur? dit Gaulthier d'un ton de mépris tel que l'Italien, dans l'oratoire qui lui servait de cachette, frémit de colère.

Marguerite eut un strident éclat de rire.

— Oui! il a un cœur! exclama-t-elle; cela t'étonne, n'est-ce pas; mais ce qui te surprendra encore davantage, c'est qu'il a des sens.

— Des sens, lui, Orsini ! ricana le jeune homme ; voilà en effet une étrange révélation, Madame.

Puis il ajouta :

— Mais, en ce cas, s'il a un cœur et des sens, il est moins dangereux que vous ne le supposiez.

La reine eut un sourire.

— C'est précisément pour l'avoir enfin dans ma main que je vous avais donné mission d'enlever demoiselle Alix ; ayant la fille en mon pouvoir, c'était mieux encore que d'avoir le père ; mais les circonstances ne vous ont pas favorisé et vous avez échoué.

Gaulthier eut un geste désolé.

— Donc, le cœur nous échappe, poursuivit la reine ; mais il nous reste les sens et par là nous tiendrons aussi sûrement l'Italien.

Orsini sentit une sueur froide lui couler le long de l'échine.

— Parlez, Madame, dit Gaulthier, je vous écoute.

— Cette demoiselle Alix est le fruit d'un viol dont ce cher Orsini s'est rendu coupable autrefois ; la malheureuse victime a disparu après que son bourreau, pour compléter son œuvre infâme, lui eut fait enlever son enfant et, depuis cette époque, c'est-à-dire depuis près de seize ans, il l'aime, il la désire, il la veut et la cherche.

Marguerite éclata de rire.

— Eh bien ! sire d'Aulnay, n'est-ce pas que voilà une plaisante histoire ? Vous ne vous attendiez certainement pas à voir le mire de sa Majesté le roi de France transformé en banal amoureux.

— Banal, banal, fit Gaulthier réfléchissant, cet homme n'a aucune banalité, Madame ; et il doit être aussi terrible, en amour, qu'il l'est en ruse ou en traîtrise.

— C'est précisément ce qui me donne confiance en mes projets, dit la reine avec un petit ricanement ; plus il aimera cette femme et plus il courbera la tête devant moi, lorsqu'il la saura en ma possession.

Ce fut au tour d'Orsini à se moquer de la reine.

— *Per Baccho*, murmura-t-il, elle n'y va pas de main-morte, cette chère Marguerite ; c'est une femme d'imagination ; malheu-

reusement l'imagination l'emporte sur la réflexion et quand elle désire une chose elle la considère comme faite.

Il interrompit son monologue, car Marguerite, après un court silence, venait de prendre la parole :

— Donc, si vous désirez réparer l'échec que vous a infligé votre ami Buridan, mons Gaulthier, vous vous emparerez de cette femme.

Le sire d'Aulnay fit une grimace qui, toute légère qu'elle fût, n'échappa pas à la reine.

— Oui, dit-elle avec un mince sourire, vous aimeriez mieux de grands coups d'épée à donner ou à recevoir...

— J'avoue, Madame, répondit-il, un peu embarrassé de se voir si bien deviné, que je suis homme et soldat, que guerroyer contre des femmes ne me va qu'à moitié.

— Cette franchise vous honore, monsieur mon capitaine des gardes, riposta la reine avec dépit, mais que voulez-vous, pour le moment, je n'ai point autre chose à vous demander... Au surplus, si cela répugne par trop à vos instincts chevaleresques, n'en parlons plus; je ne manquerai pas de trouver quelque gentilhomme désireux de m'être agréable et qui se chargera avec joie de cette mission.

— Pardonnez-moi, Madame, implora Gaulthier, je ne refuse point de vous obéir; vous savez bien que, sur un mot de vous, j'irais au bout du monde et que, sur le moindre signe, je commettrais un crime; mais mon amour pour vous est si profond et mon désir si ardent que, pour vous mériter, je voudrais que vous me chargiez de quelque grande action digne de vous et digne de moi.

Marguerite, toute souriante, lui tendit la main.

— Allons, lui dit-elle, je vous pardonne, et puisque vous êtes toujours mon beau et adoré chevalier, écoutez-moi : La femme dont s'agit est devenue folle, m'a-t-on dit, après l'enlèvement de son enfant; elle peut avoir trente-quatre ans environ; voilà tous les renseignements qu'il m'est possible de vous donner.

— C'est peu, fit Gaulthier, pour trouver une femme dans une ville grande comme Paris.

— Si c'était chose facile, mon ami, vous en aurai-je chargé ? L'amour rend imaginatif; vous chercherez et vous trouverez... Sur ce, retirez-vous, car il se fait tard, et si l'on apprenait par hasard votre présence en mes appartements, les mauvaises langues ne manqueraient pas de donner à notre entretien une allure toute autre que celle...

Un gros soupir, sorti de la poitrine de Gaulthier, prouva à la reine combien le jeune homme déplorait que les mauvaises langues pussent se tromper.

— Allons, allons, dit-elle avec une gaieté factice, point ne s'agit de soupirer et de vous désespérer, mon bel amoureux; servez-moi bien en cette circonstance, et, qui sait, la nature de la femme est si bizarre...

Elle n'acheva pas, n'osant achever sa pensée qui, malgré elle, fit courir sur sa peau un léger frisson.

D'un geste lent et accablé, elle abandonna ses belles mains que Gaulthier, agenouillé, couvrit de baisers ardents; puis, d'un signe, elle lui donna congé.

Longtemps, rêveuse, elle demeura les yeux fixés sur la porte par laquelle venait de disparaître le capitaine des gardes; l'enjouement dont elle avait fait montre tout à l'heure avait disparu; son visage, à présent, était sombre, et un pli profond coupait son front de marbre, tandis que deux larmes vinrent trembler, brillantes, à la pointe de ses longs cils.

— Mes fils, murmura-t-elle, mes fils... Ils sont beaux, m'a dit ce monstre, ils sont vaillants... ils sont gentilshommes... ils doivent avoir le même âge que Gaulthier... C'est singulier, depuis que je sais que mes enfants sont vivants... malgré moi, je me les représente comme ce jeune homme, et s'ils m'apparaissaient là, devant moi, il me semble que je les reconnaîtrais de suite... Oh! les avoir là, dans mes bras, serrer leurs deux têtes sur ma poitrine! Quel bonheur! quelle joie!... Mais ai-je bien mérité de revoir mes enfants?

Elle se redressa soudain, menaçante et terrible.

— Par le Pâques Dieu! murmura-t-elle, qu'importe cela? mes



... et se jeta dans un fauteuil. (Page 882.)

enfants, cria-t-elle, je les veux et je les aurai, dussé-je arracher le cœur d'Orsini pour le mieux torturer.

Et, frappant nerveusement sur un timbre, elle se livra aux mains de ses camérières pour sa toilette de nuit.

Pendant ce temps-là, Orsini regagnait son cabinet par les

couloirs sombres, mais certainement moins sombres que son âme.

LIII

Où messire Orly rentre en scène.

Le lendemain de ces événements, debout dès l'aurore, Buridan s'apprêtait à sortir du logis de Hugonnet Bricoleux, lorsque Tortelier le vint prévenir que demoiselle Alix demandait à l'entretenir quelques instants.

Fronçant le sourcil, le capitaine baissa la tête, réfléchissant s'il allait se rendre à l'invitation de la jeune fille.

— Va lui dire que je te suis, répondit-il enfin, prenant une brusque décision.

Demeuré seul, il enleva d'un mouvement de mauvaise humeur le manteau dont il s'était déjà enveloppé, et se jeta dans un fauteuil.

— Voilà une visite matinale qui ne me sourit guère, grommela-t-il ; demoiselle Alix dort peu pour une jeune fille qui ne ruminerait pas en sa cervelle quelque projet... que peut-elle bien avoir à me dire ?... me demander de la reconduire au *Chat-qui-Pesche* peut-être... ah ! ventredieu ! que le diable étouffe cet Orsini de malheur ! sans sa sotte traîtrise d'hier soir, c'était une affaire terminée ; tandis que cette situation va peut-être s'éterniser... que vais-je lui répondre à cette enfant, et si je rencontre ce pauvre Jehan, que lui dirai-je ?...

Et Buridan martelait les dalles à coups de talon.

— Bast ! fit-il en se levant, je me mets l'esprit à la torture pour des soupçons qui peut-être n'existent pas dans la tête de demoiselle Alix ; au surplus, j'ai un moyen bien simple de m'en assurer, c'est d'y aller voir de suite.

Les mains tendues, le sourire aux lèvres, demoiselle Alix vint

au-devant de Buridan, arrêté sur le seuil de la chambre de la jeune fille.

Ce cordial accueil fit s'évanouir les craintes du capitaine, qui déposa sur le front qu'on lui tendait un baiser paternel.

Puis, regardant la jeune fille bien en face :

— Vous avez demandé à me parler, mon enfant? dit-il, me voici.

— Je voulais vous remercier encore une fois, Messire, de votre courageuse intervention dans l'aventure qui m'est survenue, dit Alix d'une voix chaude et vibrante ; sans vous, je serais encore au pouvoir de ce bandit, et qui sait ce qui me serait advenu !

— Je vous en supplie, demoiselle, ne parlons pas de cela ; ce que j'ai fait est si naturel.

— Vous trouvez? permettez-moi de n'être pas de votre avis; car enfin, c'est à peine si vous me connaissez.

— Peut-on vous voir sans vous aimer, dit galamment le capitaine.

Alix rougit.

— Mon oncle est-il prévenu de notre retour à Paris? demanda-t-elle.

— Cela m'était assez difficile, étant donné que lui et mes compagnons chevauchent encore sur la grand'route; car je ne vous cacherai pas qu'ils n'ont pas, comme moi, l'habitude des longues chevauchées, et que ces trois jours les ont mis sur les dents.

— Pauvres amis ! murmura la jeune fille en joignant les mains.

Et elle ajouta avec un peu d'hésitation :

— Une chose que je ne m'explique pas bien, c'est la raison qui vous a fait entrer en campagne pour courir après mon humble personne, moi qui ne vous suis rien, que vous avez vue fort rarement et dont les charmes, quoique vous en disiez, n'ont pu être assez puissants sur vous pour vous pousser à abandonner la ville où vous retenaient d'importantes affaires.

Cette question faite ingénument, d'un ton plein de malice et de gentillesse, troubla Buridan.

— Vous ne répondez pas, insista la jeune fille en levant sur le capitaine ses grands yeux étonnés.

— C'est que, demoiselle, je ne puis le faire qu'en vous divulguant un secret qui ne m'appartient pas.

— Un secret! dit Alix feignant d'être intriguée, mais si ce secret me concerne, il m'appartient un peu aussi, j'imagine.

— C'est fort logique, répondit Buridan ; et il ajouta à part lui :

— Si ce brave Jehan se plaint, il aura vraiment mauvaise grâce, car je vais lui éviter les ennuis d'une déclaration.

— Donc, poursuivit la jeune fille, du moment que vous me reconnaissez un droit de propriété sur ce secret, vous me devez reconnaître jusqu'à un certain point le droit de vous autoriser...

— C'est encore d'une logique absolue, demoiselle, dit le capitaine, enchanté de voir le tour que prenait la conversation ; eh bien! sachez donc que tout ce que j'ai fait, je ne l'ai fait que pour être agréable à mon brave ami Jehan...

Les paupières de la jeune fille s'abaissèrent soudain.

— De votre ami Jehan, répéta-t-elle lentement ; je ne comprends pas bien.

Buridan la regarda en dessous, s'amusant beaucoup de cette gracieuse hypocrisie.

— Ah! demoiselle, dit-il en riant et en la menaçant du doigt, prenez garde, si vous continuez de la sorte, je vais être persuadé que vous en savez à ce sujet beaucoup plus long que moi.

Elle rougit et balbutia.

— Vous ne vous tromperiez pas, Messire.

— Allons donc! exclama Buridan, voilà de la franchise.

Il lui prit les mains :

— Ainsi donc, dit-il, vous savez...

— Je sais que maître Jehan m'aime, répondit-elle nettement.

— Il y a-t-il longtemps que vous vous en êtes aperçue.

Elle baissa la tête et murmura :

— Depuis que j'ai été éloignée de lui.

Et elle ajouta en parlant très vite.

— C'est très singulier ce qui se passait en moi, et si l'on me demandait de l'expliquer, j'en serais certainement incapable; figurez-vous que lorsqu'il me venait à l'esprit le pressentiment qu'il me pouvait survenir un malheur, c'est à Jehan que je pen-

sais, c'est au grand chagrin qu'il éprouverait que je pensais aussi. Pourquoi?

Buridan la regarda, les yeux arrondis par l'étonnement.

— Pourquoi? répéta-t-il, pourquoi; mais, ma chère enfant, parce que vous aimez Jehan.

— Moi! aimer Jehan! exclama-t-elle, tandis que son visage s'empourprait d'une subite rougeur; mais c'est impossible!

— A mon tour de vous demander pourquoi, dit Buridan stupéfait.

— Mais parce que... parce que, balbutia la jeune fille, je suis fidèle au souvenir de Philippe.

— Enfant, dit le capitaine en regardant Alix avec commisération, le souvenir de Philippe! Qu'est-ce que cela représente pour vous? Vous avez cru aimer cet homme pendant quelque temps, votre cœur s'est bercé d'illusions et s'est endormi dans cette amourette! Mais pouvez-vous vous rappeler de sa part un serrement de main ou seulement un regard qui vous aient fait frissonner. Croyez-en ma vieille expérience, Philippe a été pour vous comme sont au premier bourgeon les rayons d'avril qui le font éclater; mais pour que la fleur naisse et s'épanouisse dans tout son éclat il faut l'ardent soleil de juin; et c'est ce que Jehan sera pour votre amour.

Et il ajouta, pour faire disparaître la confusion qu'il remarquait en elle.

— Du reste, interrogez votre cœur, écoutez-en les battements maintenant que vous êtes séparée de lui, et vous verrez ce que vous aurez à lui répondre lorsqu'il vous fera part de ses sentiments.

— Vais-je demeurer longtemps ici? demanda la jeune fille sans doute pour savoir combien de temps il lui restait pour faire son examen de conscience.

Un léger sourire effleura les lèvres de Buridan.

— Quelques jours seulement, répondit-il, comme je vous l'ai déjà expliqué, il nous faut nous cacher l'un et l'autre jusqu'au moment où vos ennemis auront renoncé à l'espoir de vous trouver.

Et il ajouta pour la convaincre:

— Hier soir, je me suis hasardé à sortir pour examiner les

environs et mal m'en a pris, car j'ai été reconnu et ai dû livrer bataille.

— Jésus Dieu! exclama-t-elle épouvantée, vous n'avez pas été blessé au moins, Messire?

— Oh! presque rien, une légère estafilade dans l'avant-bras; cela me chatouille par instants... Ce que je vous en dis est pour bien vous prouver combien il serait imprudent à nous de compromettre notre succès en sortant trop tôt de cette retraite.

Elle baissa la tête, réfléchissant.

— Mais tout au moins, dit-elle, vous les préviendrez de l'endroit où nous nous cachons, n'est-ce pas?

— Je ne ferai pas même cela, répondit-il, car cela serait tout aussi imprudent que si nous allions dévoiler nous-mêmes l'endroit où nous gîtons; Jehan, vous sachant si près de lui, ne pourra résister au désir de vous venir voir ou tout au moins de rôder, comme font tous les amoureux, sous vos fenêtres; on le suivra, et...

— C'est vrai, répondit tristement la jeune fille, vous avez raison, toujours raison. Eh bien, je vais me résigner à demeurer prisonnière; mais je compte sur vous pour abréger ma captivité.

Un imperceptible froncement de sourcils plissa le front de Buridan.

— En tout cas, demoiselle, soyez persuadée que je ferai tout au monde pour l'adoucir. Vous êtes maîtresse de ce logis, vous n'avez qu'à commander pour être obéie; en outre, par cette fenêtre vous voyez de grands arbres à l'ombre desquels vous pouvez vous aller promener en toute sécurité, car les murs qui entourent le jardin le protègent contre toute attaque ou tout regard indiscret. Sur ce, souffrez que je vous quitte, car, au moment où vous m'avez fait appeler, je me préparais à aller au *Chat-qui-Pesche* prévenir Landry par un signe convenu entre nous, que vous êtes de retour et en sûreté.

Ce disant, il déposa un baiser sur le front que lui tendait la jeune fille et sortit.

— Ventredieu! grommela-t-il en arrivant dans son appartement, je ne suis pas fâché de m'en être tiré aussi facilement.

Quand je disais tout à l'heure que ce brave Jehan me devrait une légère reconnaissance pour le service que je lui rendais, je faisais erreur, car c'est plutôt moi qui brûlerai en son honneur un cierge à Notre-Dame. Sans lui, je ne sais trop comment cela se serait passé. Mais maintenant, il s'agit de s'entendre au plus tôt avec Orsini, car la situation ne peut se prolonger indéfiniment.

En dépit de ce désir et de toute sa volonté, la situation se prolongea cependant.

Malgré tous ses efforts, malgré toute sa ruse unis aux efforts et à la ruse de Tortelier, Buridan ne put arriver à avoir une entrevue avec le mire de Marguerite de Bourgogne; on eût dit que l'Italien se cachait.

De son côté, le capitaine n'avait garde de se montrer en plein jour; il savait, par Tortelier, qu'il avait envoyé rôder du côté du *Chat-qui-Pesche*, que Landry et ses compagnons étaient de retour, et il ne tenait nullement à être rencontré par Jehan avant qu'il eût pu échanger demoiselle Alix contre Orly.

Cet échange une fois fait, il trouverait bien moyen d'inventer une fable qui l'innocentât aux yeux du docteur.

Mais si, depuis trois jours, les affaires de Buridan n'avaient pas fait un pas en avant, en revanche ces trois jours avaient apporté dans les idées de demoiselle Alix un notable changement.

Force avait bien été au capitaine, pour empêcher le moindre soupçon de germer dans la cervelle de la jeune fille, de lui raconter que ses compagnons étaient enfin de retour et de lui donner, au sujet de leur voyage, des détails qui l'intéressèrent et lui firent prendre patience.

Mais le lendemain, elle se prit à réfléchir et trouva étrange, malgré les explications fournies par Buridan, que Jehan ne vînt pas la voir, en dépit de la prudence et de la raison, du moment qu'il était aussi féru d'amour que le capitaine voulait bien le dire.

Elle s'imagina alors de lui écrire quelques mots sur un parchemin qu'elle confia à Buridan en le suppliant de le remettre au docteur, affirmant que, du moment que Jehan ne venait pas, c'est qu'il lui était arrivé malheur et que seul un mot écrit par lui pouvait la rassurer.

Et son inquiétude s'augmenta des signes d'impatience qu'elle avait surpris sur le visage du capitaine lorsqu'elle lui avait remis le parchemin.

Elle ne dormit pas de la nuit, attendant l'aube avec impatience pour avoir enfin cette réponse si attendue et dont son imagination lui faisait à l'avance pressentir les termes.

Grande fut sa déception et sa douleur, lorsqu'au matin Buridan lui envoya dire qu'il n'avait pu rencontrer Jehan de Sarcelles, mais qu'il allait le chercher à nouveau et que certainement la journée ne s'écoulerait pas qu'il ne lui apportât un mot de lui.

— Cet homme ment, s'écria-t-elle rageusement.

Elle se sentait enveloppée d'un mystère qu'elle ne pouvait pénétrer, et, inquiète, affolée, son imagination aidant, elle arriva rapidement à conclure que Buridan était un félon et un traître, et elle décida que la journée ne se passerait pas sans qu'elle eût eu avec le capitaine une explication catégorique.

Enfin le soir vint, ramenant l'heure à laquelle Buridan avait l'habitude de rentrer au logis.

Elle frappa sur un timbre ; ce fut Tortelier qui parut.

— Le capitaine est-il céans? demanda la jeune fille en faisant tous ses efforts pour ne rien laisser paraître de la sourde colère qui l'agitait à la vue de cet homme que Buridan avait institué son geôlier.

— Je crois que messire Buridan est rentré tout à l'heure, répondit maître Jacques.

— Veuillez en ce cas le prier de me venir voir de suite ; je me sens fort souffrante et aurais à l'entretenir d'un sujet des plus intéressants pour lui.

Malgré toute sa volonté, Alix avait prononcé ces quelques mots d'une voix tellement vibrante que Tortelier, surpris, la regarda en dessous, cherchant à saisir sur le visage de la jeune fille la cause de ce surprenant changement.

Il s'inclina, et sans rien ajouter, sortit de la pièce en murmurant :

— Allons, allons, capitaine Buridan, voici venu le moment où il va falloir user de diplomatie.



Et, sur ces mots qu'il prononça d'un ton presque railleur, il s'inclina et sortit.
(Page 896.)

Quelques instants après, Buridan, le sourire aux lèvres, mais une vague inquiétude sur le visage, entrait dans l'appartement de demoiselle Alix, et s'approchant d'elle, d'un geste amical voulut lui prendre la main.

Elle le regarda fixement, et lui dit:

— Vous m'excuserez de vous avoir dérangé, Messire ; mais, voici deux jours que je ne vous ai point vu, et je ne vous cacherai pas que je suis fort inquiète.

— Nous y voilà, pensa Buridan, et il ajouta tout haut, jouant l'étonnement :

— Inquiète ! et comment cela ?

— Ne pensiez-vous pas que j'avais certains renseignements à vous demander.

— Concernant qui ou quoi ?

— Concernant les amis qui veulent bien s'intéresser à moi.

A ces mots, ses joues se colorèrent légèrement, tandis que les sourcils de Buridan se contractaient un peu, car il comprenait maintenant combien il avait eu tort de s'absorber complètement pendant ces deux jours dans la recherche d'Orsini, alors que quelques mots dits habilement à Alix, pouvaient prévenir les soupçons qu'il lui fallait combattre aujourd'hui.

Il réfléchit un moment.

— Vous avez raison, dit-il enfin, mais pardonnez-moi ; j'ai en tête des préoccupations tellement graves, que j'ai oublié combien il vous importait d'avoir des nouvelles de maître Jehan.

Ce fut au tour de la jeune fille à froncer le sourcil.

— En vérité, Messire, dit-elle, ne trouvez-vous pas ma situation étrange ?

— En toute vérité, ma chère enfant, elle est certainement anormale ; mais pour étrange, ce n'est point mon avis, car elle s'explique trop bien par les événements auxquels vous avez été mêlée.

— J'aurais cru, et en parlant, Alix regardait fixement le capitaine, qu'il ne m'était pas besoin de m'étendre longuement sur ce sujet, et que votre intellect était assez aisé pour comprendre à demi-mot.

Buridan sourit imperceptiblement.

— Grand merci, Demoiselle, fit-il, railleur, pour la bonne opinion que vous voulez bien avoir de moi, mais ma modestie naturelle m'oblige à vous confesser que vous vous abusez quelque peu.

— Pas tant peut-être que vous vous abusez vous-même, dit Alix d'une voix sourde.

Le capitaine recula d'un pas.

— Ah ! ah ! pensa-t-il, la chose est plus sérieuse que je ne pensais.

Puis tout haut :

— Vous avez quelque chose à me narrer, Demoiselle, demanda-t-il avec calme, je suis prêt à vous écouter, mais sans tarder, car mes moments sont comptés, j'ai fort à faire.

— Ce que j'ai à vous dire ne vous retiendra pas longtemps céans, Messire, riposta la jeune fille.

— Parlez donc; je vous écoute.

— Je ne sais, Messire, quelles sont les machinations auxquelles vous vous livrez, je ne veux point le savoir, ce ne sont pas mes affaires ; mais ce que j'ai le droit de vous demander, c'est le rôle que vous prétendez me faire jouer dans tout cela.

— Des machinations ! répéta Buridan surpris, quelles machinations, Demoiselle ?

— Eh ! est-ce que je les connais ? peu m'importe, au surplus ; mais ce qui m'importe, c'est que vous me retenez ici prisonnière et que j'ai le droit d'en connaître la cause.

Buridan se mordit les lèvres tandis qu'un éclair brillait dans sa prunelle.

Il se contint cependant et répliqua :

— Vous avez la mémoire courte, ce me semble, Demoiselle ; car, si je me rappelle bien, moi, vous avez reconnu vous-même combien il serait imprudent de vous exposer à être rencontrée par ceux qui vous cherchent.

— Il se peut que j'aie pensé ainsi, il y a quelques jours ; mais depuis j'ai changé d'avis.

— Permettez-moi, Demoiselle, de vous dire que c'est un tort ; mais, laissons cela de côté, je vous demanderai la raison d'un si brusque revirement dans vos opinions.

— Tout simplement parce qu'alors j'avais confiance en vous.

— Tandis que maintenant ?

— Je me défie...

— Vous vous défiez, c'est fort bien, riposta Buridan avec un petit ricanement nerveux; cela ne m'étonne nullement, c'est ainsi que je devais être récompensé de mon dévoûment pour vous. Ventredieu! une donzelle est enlevée par des mécréants, elle court un danger bien plus terrible que de perdre la vie, un homme qui ne la connaît pas, s'émeut, s'élance à la poursuite de ses ravisseurs, joue de l'éperon et de l'épée, tant et si bien qu'il sauve la donzelle... Mais c'est tout naturel, cela, ne trouvez-vous pas?

Alix, troublée malgré elle par ces paroles prononcées d'une voix vibrante, baissait la tête, cherchant à démêler la vérité.

— Ah! répéta Buridan, je ne vous demandais pas de reconnaissance, je ne vous demandais même pas un remerciement; mais je vous avouerai que je ne m'attendais pas du moins à ces soupçons injurieux.

— Vous m'avez accusé d'ingratitude, Messire, dit Alix d'une voix ferme; je ne crois pas mériter cette accusation, car si vous avez joué de l'épée et de l'éperon pour me sauver, ce n'est point pour moi que vous ne connaissez pas, mais pour votre ami Jehan; voilà la cause vraie de votre dévouement à mon humble personne... ou du moins la cause qui paraît être la vraie.

— Qui paraît! exclama Buridan.

— Je l'ai dit et je le maintiens, fit la jeune fille; voyez-vous, pendant ces quelques jours de prison, j'ai beaucoup réfléchi et je n'ai pu m'empêcher de trouver fort étranges votre conduite, votre langage et jusqu'à votre attitude qui, par moment, est embarrassée devant moi. Jehan est à Paris et vous ne le prévenez ni de votre retour ni de l'endroit où vous vous cachez; c'est votre ami, dites-vous, et cependant l'autre jour vous m'arrachez un secret qui, s'il le savait, le transporterait de joie, et ce secret, vous ne lui faites pas connaître; enfin, je vous donne quelques mots sur un parchemin, avec prière de me rapporter une réponse, et depuis, je ne vous revois plus. Croyez-vous qu'il en faille davantage pour faire naître des soupçons dans un cerveau de femme.

Buridan se taisait, étirant fortement sa moustache pour dissi-

muler l'irritation sourde que lui causaient les paroles de la jeune fille.

Au fond il était bien obligé de reconnaître que tous ces raisonnements étaient conformes à la logique, et c'est précisement ce qui l'enrageait.

— Eh! Demoiselle, fit-il, ne vous ai-je pas expliqué l'autre jour, qu'un amoureux était l'être le plus imprudent de la terre, et que Jehan connaissant votre retraite, serait capable de vous vouloir voir.

— Croyez-vous, capitaine, que maître Jehan m'aime assez peu pour compromettre aussi légèrement la sécurité de celle qu'il aime ?

— Quelle raison, si je ne pensais pas ainsi, aurais-je d'agir de la sorte ?

— Quelle raison, répéta pensivement la jeune fille, c'est là ce que je cherche depuis plusieurs jours, et j'en suis arrivée à me demander si vous me cachez tant contre mes prétendus ennemis que contre Jehan de Sarcelles et mon oncle Landry.

Buridan poussa un cri terrible.

— Ventredieu! Demoiselle, comprenez-vous bien le sens des paroles que vous venez de prononcer?

— Oui! fit-elle sans trembler, en dépit de l'attitude soudainement menaçante du capitaine.

— Comprenez-vous que ces mots renferment contre moi une accusation de félonie et de trahison?

— Oui, fit encore Alix, en le regardant bien en face, et en plongeant ses regards dans ceux de Buridan.

Nerveusement, il faisait claquer ses doigts l'un contre l'autre, tandis que ses lèvres s'agitaient muettes dans un mouvement fébrile.

Enfin, après un long silence, il reprit:

— Dites votre pensée tout entière, je vous prie, Demoiselle; vous ne pouvez m'insulter plus que vous ne venez de le faire, et les développements que vous m'allez fournir, m'aideront peut-être à vous démontrer la fausseté de vos accusations et l'insanité de vos offenses.

— Je n'ai rien de plus à vous dire, Messire, répliqua froidement Alix ; votre conduite m'autorise à croire que vous ne m'avez arrachée aux mains de Guillaume Feutrier, que dans votre propre intérêt, et non pour sauver celle qu'aimait votre ami Jehan.

— Me feriez-vous l'injure de croire que je suis son rival ? s'écria Buridan. N'ai-je point été vis à-vis de vous aussi respectueux qu'il l'eût été lui-même, et rien dans mon langage ou dans mon attitude peut-il vous amener à supposer que je vous aime?

— Ce n'est point ce que je veux dire, et vous-même, en ce moment, feignez de le croire, pour donner le change à mes soupçons.

— En ce cas, parlez clairement, et puisque, à vos yeux, il y a félonie, que je sache au moins la cause et le but de cette félonie.

La jeune fille se tut.

— Vous voyez, fit Buridan d'une voix grave, vous ne pouvez rien répondre; vous m'accusez et vous ne pouvez meme pas définir votre accusation.

— Je sens un mystère qui m'entoure, je ne puis le pénétrer, mais je m'en sens l'objet, et j'ai peur.

— Peur! n'êtes-vous point sous ma sauvegarde?

— C'est cette sauvegarde qui m'effraye.

— Que voulez-vous donc ?

— Que vous me remettiez en liberté.

— C'est impossible !

— Vous le voyez, s'écria la jeune fille, vous vous révoltez contre mes soupçons, et dès que je vous offre le moyen de m'en démontrer la fausseté, vous repoussez ce moyen.

Buridan se tut, puis prenant une décision soudaine :

— Eh bien, oui, fit-il, force m'est de vous prier de vouloir bien demeurer céans quelque temps encore, car votre présence m'est indispensable à l'accomplissement de certains projets...

Et il hâta d'ajouter.

— Projets que Jehan connaît d'ailleurs, et qu'il approuvera.

— Quoi ! exclama Alix, Jehan sait que je suis en votre pouvoir et que je dois concourir par ma captivité...

— Je ne vous ai point dit cela, Demoiselle ; je vous ai dit seulement que Jehan connaît mes projets et qu'il me pardonnera d'avoir retardé de quelques jours le moment où il pourra vous serrer dans ses bras, lorsqu'il saura que je vous ai fait contribuer à la réalisation de ces projets.

— Si vous êtes tellement certain de son approbation, pourquoi ne pas le mettre au courant de vos desseins ?

— Ai-je donc des comptes à lui rendre ? demanda Buridan, que cette discussion impatientait. Etes-vous sa femme, sa fille, sa sœur, où même sa fiancée ? sait-il seulement que vous l'aimez ?

— Mais, vous le savez, vous ! et il est votre ami !

— Il est mon ami, c'est vrai ; mais admettez cependant que j'éprouve pour vous une de ces passions folles devant lesquelles tout disparaît, croyez-vous que mon amitié pour Jehan de Sarcelles serait une considération ? Eh bien, les intérêts qui sont en jeu, et ceux auxquels votre concours est nécessaire, me sont cent fois plus sacrés et plus chers que la passion la plus ardente.

— Enfin, s'écria Alix, vous avouez donc votre félonie ! il a fallu du temps pour vous y amener.

— Que voilà un vilain mot, Demoiselle !

— N'est-ce point le seul qui puisse qualifier votre conduite ; vous m'arrachez à l'amitié de mon oncle, à l'amour de Jehan, tous les deux vos amis ! je me demande en vérité comment vous-même appelez cela ?

— Eh bien ! laissons de côté la question de mot, si vous y tenez tellement ; mais quant à la chose, en quoi vous importe-t-elle, puisque vous n'aurez pas à en souffrir ? Votre amour pour Jehan est-il donc déjà si considérable, que vous ne puissiez attendre quelques jours ?...

— Il ne s'agit point de cela, fit Alix rouge de colère et de pudeur, il m'importe en ce sens que je ne veux point servir d'instrument à personne, encore moins à vous qu'aux autres, et que c'est là le rôle auquel vous me destinez.

Buridan sourit malgré lui.

— Vous êtes bien perspicace, Demoiselle, dit-il.

— Non, non, répéta-t-elle, cela ne me convient pas.

— Vous me voyez au regret, ma chère enfant, de contrarier votre volonté; mais malgré tout le chagrin que j'ai de vous parler de la sorte, je dois vous conseiller de prendre votre mal en patience, puisque mal il y a...

— Que voulez-vous dire?

— Que vous ne pouvez sortir d'ici.

La jeune fille s'avança vers Buridan, qu'elle couvrit d'un regard de mépris.

— Osez donc dire, fit-elle d'une voix sifflante, que vous n'êtes pas un traître et un félon... nous verrons si Jehan de Sarcelles sera de votre avis sur la singulière façon dont vous pratiquez les devoirs de l'amitié.

— Laissons ce bon docteur où il est, dit le capitaine avec une légère grimace, lorsque le temps en sera venu, nous aurons, lui et moi, une explication qui, je l'espère, se terminera à notre satisfaction commune; si, à Dieu ne plaise, il en était autrement, je serai tout prêt à lui donner toute satisfaction qu'il pourrait exiger... mais souffrez que j'interrompe cette conversation pénible pour tous les deux; au surplus, nous n'avons plus rien à nous dire; quant à moi, je vous pardonne la mauvaise opinion que vous avez de moi, et ne veux attribuer vos accusations qu'à une irritation de caractère, causée par votre éloignement de votre cher Jehan.

Et, sur ces mots, qu'il prononça d'un ton presque railleur, il s'inclina et sortit.

Demeurée seule, Alix eut un mouvement de colère; mais sa surexcitation nerveuse s'abattant soudain, elle fondit en larmes.

Longtemps elle demeura affaissée dans son fauteuil, les joues ruisselantes de larmes, l'âme désespérée de se voir ainsi sans défense au pouvoir de Buridan, sans aucun moyen de prévenir Jehan de sa situation.

Ah! si elle pouvait fuir ou seulement faire tenir un mot à son oncle Landry!

Mais, comment?

Une idée tout à coup lui passa par la tête : depuis sa captivité elle n'avait pas usé de la permission que lui avait donnée Buridan



Puis, se cramponnant aux grilles, avec énergie. (Page 901.)

de se promener dans le jardin dont les arbres balançaient devant sa fenêtre leur feuillage touffu ; peut-être trouverait-elle un moyen quelconque d'évasion.

Aussitôt, rendue joyeuse par cette pensée, elle jeta une mante sur ses épaules et, pour la première fois, sortit de sa chambre en

dehors de laquelle elle n'avait pas mis le pied depuis son arrivée dans le logis d'Hugonnet le Bricoleux.

En face d'elle, sur une sorte de grand palier, donnaient plusieurs portes appartenant vraisemblablement à des chambres qui devaient avoir vue sur le devant de la maison ; elle se réserva d'examiner ce point plus tard si le jardin ne répondait pas à ses vues.

L'escalier en vis la conduisit à un grand vestibule qu'elle reconnut pour celui dans lequel elle était entrée tout d'abord avec Buridan, le premier jour de leur arrivée ; à droite, elle remarqua une porte de chêne garnie de plaques de fer et fermée par des serrures, verroux et chaînes comme une porte de cachot; cet aspect formidable lui fit deviner l'entrée du logis, mais en même temps lui fit perdre tout espoir de pouvoir s'enfuir par là.

A gauche, au contraire, une petite porte laissait pénétrer dans le vestibule des bouffées d'air frais et légèrement parfumé ; c'était par cette porte qu'on descendait dans le jardin au moyen de quelques marches de pierres à angles arrondis. en forme de perron.

A peine eut-elle foulé le sable des allées, jetant autour d'elle un regard rapide, qu'Alix poussa une exclamation furieuse ; le jardin qui avait appartenu autrefois à un monastère, était ceint de murailles épaisses tellement élevées que c'est à peine si la jeune fille pouvait apercevoir les pignons pointus des maisons bâties de l'autre côté de l'impasse.

Un moment elle conçut l'idée folle de monter à l'un des hauts peupliers qui formaient un rideau de verdure devant le mur de clôture et d'atteindre ainsi la crête du mur.

Mais en admettant qu'elle trouvât la force nécessaire pour mener à bien une si dangereuse ascension, arrivée là, qu'eût-elle fait? car la descente eut été plus impraticable encore, sans compter qu'il y avait beaucoup de chance pour qu'elle fût aperçue de Buridan et de Tortelier.

Elle pensa alors aux autres pièces des logis dont les fenêtres avaient vue sur l'impasse même et se dit qu'il lui serait peut-être possible d'aviser un passant obligeant qui consentirait, sur sa prière, à courir prévenir Jehan du lieu où elle était emprisonnée.

Décidée à tenter de suite l'exécution de ce plan, elle rentra

dans le vestibule et ne put retenir un mouvement de joie en constatant la disparition des chaperons et des manteaux de Buridan et de Tortelier qui, quelques instants auparavant, étaient accrochés au mur.

Ses geôliers venaient de sortir; elle allait donc, en toute liberté, pouvoir errer par le logis.

Vivement, elle gravit les marches de l'escalier, et arrivée au palier, elle poussa la première porte qui se trouva devant elle, mais elle eut un geste de colère en apercevant la Jeanneton, la ribaude du Bricoleux qui se livrait paisiblement aux douceurs du sommeil; assise sur une escabelle, la tête baissée sur la poitrine, les mains croisées sur le ventre, elle emplissait la pièce d'un souffle puissant.

Alix sortit doucement, de crainte d'éveiller la dormeuse, en ayant soin de donner un tour de clé afin d'assurer sa liberté pendant tout le temps qui lui serait nécessaire.

Certaine maintenant de n'être pas dérangée, elle entra dans la pièce à côté, et allant à la fenêtre, ouvrit la verrière ; mais là encore une déception l'attendait; de forts barreaux lui interdisaient tout espoir d'évasion de ce côté; alors, patiemment elle attendit qu'il passât quelqu'un à qui elle pût confier son message pour Landry.

Mais elle ignorait, la pauvre enfant, en quel lieu elle se trouvait; autrement elle eût jugé par avance toute attente inutile, le cul-de-sac du *Chat-Blanc* n'étant point de ces endroits que fréquentaient les promeneurs.

La nuit commençait à descendre, et déjà dans l'impasse, les verrières des maisons voisines s'allumaient une à une, tandis que çà et là éclataient des cris et des rires qui glaçaient d'effroi la jeune fille.

Soudain, il lui parut voir, dans l'ombre, une silhouette indécise se mouvoir avec précaution.

Peu à peu la silhouette s'avança, devint plus distincte, et Alix reconnut que c'était celle d'un malheureux se traînant péniblement sur des béquilles, le corps couvert de vêtements en lam-

beaux et dont le visage disparaissait presque entièrement sous des loques sordides.

Malgré elle, la prisonnière de Buridan se sentit attirée vers cet homme duquel elle ne pouvait détacher ses yeux, d'autant plus qu'il se livrait à un manège assez singulier.

Longeant avec précaution le mur des maisons, il s'arrêtait presque à chaque pas, levant les yeux vers les fenêtres, examinant soigneusement les portes; quelquefois même il se courbait, promenant ses mains sur les huis et appliquant son œil aux serrures, sans doute pour se rendre compte de ce qui se passait à l'intérieur.

Tout à coup Alix poussa un cri de surprise.

Elle venait de voir l'infirme se redresser et traverser l'impasse, presque courant et sans l'usage de ses béquilles.

Puis elle rougit et s'éloigna un peu de la fenêtre, car l'homme, à l'exclamation poussée par la jeune fille, s'était arrêté net, et levant la tête, fixait la fenêtre avec obstination.

Il joignit les mains dans un geste suppliant, et Alix, émue malgré elle, appuya contre les barreaux son frêle et doux visage.

— Oh ! Demoiselle, fit le truand d'une voix pitoyable, ne vous éloignez point.

— Pauvre homme ! murmura la jeune fille en fouillant dans son escarcelle.

Le truand vit ce mouvement et s'écria :

— Je ne vous demande pas l'aumône, Demoiselle ; mais un renseignement seulement.

Toute surprise, Alix répondit :

— Parlez, l'homme, que voulez-vous ?

— A qui appartient ce logis?

— Hélas ! c'est la seule question à laquelle je ne puisse répondre.

L'autre eut un geste impatient, et fronçant le sourcil :

— Comment, gronda-t-il, vous êtes en cette maison et ne pouvez me dire à qui elle appartient?

— Il est vrai, répliqua la jeune fille, que j'habite ce logis;

mais j'ignore quel en est le véritable maître, car j'y suis retenue prisonnière.

L'homme tressaillit ; il s'approcha vivement de la maison pour être plus à portée de la jeune fille.

— Prisonnière! répéta-t-il ; voilà qui est étrange.

— Oui, fit Alix, je suis depuis plusieurs jours retenue céans contre ma volonté et si vous vouliez gagner une grosse somme d'argent, vous le pourriez.

Le truand eut un sourire étrange.

— Une grosse somme d'argent, dit-il, et que faudrait-il faire pour cela?

— Courir au cabaret du *Chat-qui-Pesche* et prévenir maître Jehan de Sarcelles du lieu en lequel je suis enfermée.

L'homme poussa un cri :

— Jehan de Sarcelles! avez-vous dit? demanda-t-il.

— Oui, fit-elle.

Et elle ajouta en rougissant :

— C'est mon fiancé.

Le truand se tut, réfléchissant.

— Je veux faire mieux que cela, dit-il soudain ; je veux vous délivrer moi-même ; car le cabaret du *Chat-qui-Pesche* est fermé.

— Fermé! s'écria Alix en appuyant dans un geste douloureux les mains sur sa poitrine! Oh! mon Dieu! lui serait-il arrivé malheur?

Puis se cramponnant aux grilles avec énergie.

— Oh! oui! murmura-t-elle, suppliante, délivrez-moi, délivrez-moi ; je me sens devenir folle à la pensée de rester enfermée ici.

— Il est inutile de vous demander si vous êtes surveillée, n'est-ce pas; cela doit être ; en outre, la porte doit être verrouillée, cadenassée...

La jeune fille baissa la tête en signe affirmatif.

— Mais il y a le jardin, dit-elle.

— Un jardin, fit vivement le truand.

— Oui, celui dont vous voyez les murs, là, à votre droite.

— Et pouvez-vous y aller librement, dans ce jardin?

— Sans doute.

— C'est à merveille, dit l'homme en jetant un coup d'œil rapide sur le mur de clôture.

Puis, étendant la main dans cette direction :

— Soyez dans une heure, dit-il, au pied du sixième peuplier à partir de la maison et attendez.

Sur ces mots, il s'éloigna, tandis que la jeune fille refermant sans bruit la verrière, courait délivrer la Jeanneton et s'enfermait ensuite dans sa chambre pour cacher sa joie.

CHAPITRE LIV

Dans lequel Orly délivre demoiselle Alix.

C'était le même soir où Buridan et ses compagnons sortaient de Paris par la porte aux Peintres pour se lancer à la poursuite de Guillaume Feutrier et de sa prisonnière.

L'air était doux, et, dans le ciel clair, la lune avait un éclat inaccoutumé.

Comme la cloche des Frères-Prêcheurs sonnait la demie de dix heures, la grande porte du charnier des Innocents s'entr'ouvrait, et trois ombres se glissèrent lentement au dehors, après quoi, la grande porte se referma.

Alors, un triple éclat de rire éclata joyeusement dans la nuit.

— Eh ! eh ! Grandmousier ! dit une voix jeune et vibrante, que penses-tu de l'aventure ?

— Je pense que c'est assurément la plus charmante qui me soit arrivée depuis que je fréquente le collège de Clermont ; et toi, Poussemolette ?

— Par saint Treignant d'Ecosse ! comme dit notre vénérable maître Jehan de Sarcelles, je pense que l'ami Galimard a droit à toutes nos félicitations pour cette petite fête, la plus adorable, à coup sûr, à laquelle pour ma part, j'aie jamais assisté.

— Je crois, fit le nommé Galimard, que nous ne pouvons mieux faire que d'aller, avant coucher, vider quelques pots à la *Pomme-de-Pin* ; n'est-ce pas aussi votre avis?

Un grognement affirmatif répondit à cette proposition, et les trois escholiers, bras dessus, bras dessous, dévalèrent par la rue du Grand-Saint-Denys, chantant à tue-tête, en dépit des ordonnances de M. le prévôt et des règlements de M. le recteur de l'Université; règlements et ordonnances interdisaient, en effet, aux élèves de l'Université, de sortir du quartier latin, passé le couvre-feu.

Tout à coup Grandmousier s'arrêta, et ses compagnons durent forcément imiter ce mouvement.

— Que Notre-Dame la Vierge me chasse du Paradis, fit-il, si ce n'est point un homme que j'aperçois là, sur le côté de la route.

— Eh bien! répliqua Poussemolette, est-ce la première fois qu'il t'arrive de rencontrer un ivrogne, pour que la vue de celui-ci t'interloque à ce point.

— Mais, peut-être est-ce l'un des nôtres? répondit Galimard.

— Oh! oh! ami Galimard, fit Poussemolette, m'est avis que tu as des élèves de Clermont une bien mauvaise opinion.

— M'est avis également, ami Poussemolette, que les beaux yeux de la Margot t'ont fait perdre souvenance des nombreuses fois que toi-même t'es endormi au coin d'une borne, en sortant de la *Pomme-de-Pin*.

— *Homo sum et quidquid...*

— C'est précisément parce que tu es un homme et qu'aucun vice de l'humanité ne t'est étranger, que tu dois prêter aide et assistance...

— *Homo homini lupus*, répondit sentencieusement Galimard.

— Peut-être ce pauvre diable en a-t-il eu la preuve ce soir, répliqua Poussemolette avec un léger frisson; si au lieu d'un ivrogne, nous trouvions une victime des coupe-bourses.

Ce colloque avait lieu entre les trois compagnons, se tenant toujours par le bras et plantés au milieu de la rue Saint-Denys.

— Allons-y voir, fit Poussemolette.

Et, d'un commun accord, ils s'avancèrent vers le côté de la route.

C'est là, on se le rappelle, qu'Orly était tombé, vaincu par la fatigue et par les émotions, poussant un appel déchirant, en voyant passer à quelques pas de lui, la troupe de Buridan.

Il était étendu sans connaissance dans la boue glacée, tournant vers le ciel sa face souillée de boue et de sang.

— Par Notre Dame du Tetin ! s'écria Grandmousier, mais cet homme est mort !

— Pas tout à fait, car je sens son cœur qui bat faiblement sur ma main, fit Poussemolette qui s'était agenouillé.

— En tous cas, si c'est un ivrogne, le vin qu'il a bu ne lui a guère rougi le nez, car il est blanc comme un cadavre, dit à son tour Galimard.

Les trois compagnons se regardèrent, ayant dans la tête la même pensée.

— Pensez-vous qu'il soit bien humain de l'abandonner? demanda Grandmousier.

— C'est un chrétien, après tout, ajouta Poussemolette.

— Eh bien ! emportons-le jusqu'à la *Pomme-de-Pin;* nous verrons ensuite, dit Galimard.

Et se baissant en même temps que Grandmousier, ils chargèrent le corps sur leurs épaules, l'un par la tête, l'autre par les pieds.

Cela fait, d'un pas rapide, ils prirent le chemin de la rue du Fouarre.

Sur le pont aux Meuniers, un gémissement sourd les fit s'arrêter.

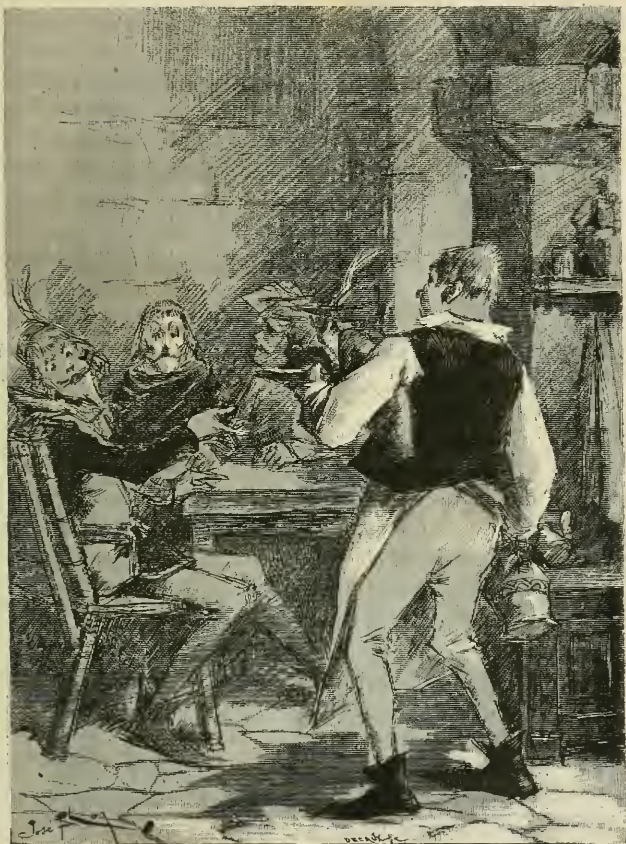
— Eh ! vois donc, Poussemolette, cria Galimard, on dirait que le particulier revient à lui.

A ces mots, un gémissement plus sonore répondit ; puis Orly d'une voix faible balbutia.

— Où suis-je ? qui m'emporte ?

Poussemolette s'approcha :

— Demeurez tranquille, l'ami, dit-il ; vous êtes entre les mains



Sur la demande de Poussemolette, le cabaretier avait apporte un grand broc d'étain. (Page 907.)

de braves gens qui ne vous veulent que du bien, comme vous ne tarderez pas à vous en apercevoir.

Puis, s'adressant à ses compagnons.

— Allons! fit-il, encore un effort et nous sommes arrivés.

La petite troupe se remit en marche et quelques minutes après

arriva à la porte de la *Pomme-de-Pin* dont les verrières flambaient, au mépris du couvre-feu.

– Je crois, dit Grandmousier, que si le camarade se sentait la force de se tenir sur ses jambes, mieux vaudrait ne pas entrer là dedans en le portant sur nos épaules; car peut-être a-t-il des raisons de tenir son aventure cachée et nous ne manquerions pas d'exciter la curiosité.

— Vous avez entendu, demanda Galimard ; êtes-vous assez fort pour prendre mon bras et gagner ainsi le premier coin que nous trouverons libre ?

— J'essayerai, murmura Orly.

A peine ses pieds furent-ils posés à terre qu'il sentit ses jambes se dérober sous lui et qu'il fût tombé si Poussemolette ne l'eût saisi sous les aisselles.

— J ai faim, dit-il, d'une voix faible comme un souffle.

— Entrons vite, alors; nous trouverons bien là-dedans un morceau de venaison, ce qui est, je crois, le seul remède à une semblable maladie.

Ce disant, il jetait sur les épaules du malheureux le large manteau dont il était enveloppé, en ajoutant :

— Il est bien inutile de montrer à tous le pitoyable état en lequel vous vous trouvez.

La porte poussée, ils entrèrent et furent s'asseoir à une table libre, juste en face le comptoir, ce même comptoir dans lequel, dix-huit ans auparavant, s'installait la douce Julienne au milieu des brocs et des gobelets d'étain.

— Où sommes-nous donc ici? demanda Orly en fixant autour de lui un regard étonné, car il lui semblait connaître déjà la salle dans laquelle il se trouvait.

— Il faut que vous ne soyez point de Paris, pour n'être jamais venu au cabaret de la *Pomme-de-Pin !* fit Galimard.

Orly poussa une exclamation étouffée.

— La *Pomme-de-Pin !* dit-il, et, fermant les yeux, il évoqua le doux tableau, se revoyant comme autrefois, accoudé au comptoir, tenant d'amoureux propos à Julienne, se mirant dans les grands

yeux bleus de sa maîtresse qui, par moment, en guise de récompense, lui permettait de baiser ses blanches mains.

Cependant, sur la demande de Poussemolette, le cabaretier avait apporté un grand broc d'étain accompagné de quatre gobelets, et flanqué d'un énorme quartier de bœuf rôti, et d'une grosse miche de pain.

Alors seulement, Orly releva ses paupières, et à la vue de toutes ces victuailles, adressa aux escholiers un regarder connaissant; puis, sans dire un mot, il se mit à manger, sentant les forces lui revenir peu à peu.

— Eh bien! l'ami, demanda Poussemolette, lorsque la dernière bouchée de pain eut disparu, y aurait-il indiscrétion à vous demander par suite de quelle aventure vous vous êtes trouvé en un si pitoyable état?

Orly garda le silence, fixant sur son interlocuteur un œil soupçonneux.

L'escholier, devant cette attitude, fronça le sourcil et ajouta d'un ton un peu amer:

— Excusez-moi; votre mutisme me prouve que j'étais indiscret, et je retire ma question.

— Par mon âme! murmura Orly, croyez bien, messires, que si j'étais seul en jeu, si de graves intérêts ne dépendaient pas de mon silence, je m'empresserais de vous renseigner, et sur moi-même et sur la situation en laquelle je me trouve; vous auriez, jusqu'à un certain point le droit de savoir quel est l'homme que vous avez sauvé; je vous dois la vie, car sans vous, je crevais là-bas comme un chien... eh! bien! au signalé service que vous m'avez rendu, ajoutez-en un autre; permettez-moi de ne poi.. vous dire que je suis, en ce moment du moins, car, je vous le répète, loin de vouloir dire mon nom, je voudrais trouver un lieu assez retiré pour m'y pouvoir cacher.

Ces paroles pleines de mystère assombrirent le visage des trois escholiers qui se regardèrent entre eux, avec une certaine inquiétude.

— Ne craignez rien; je ne veux point vous embarrasser long-

temps de ma personne, ni vous compromettre par ma société; maintenant que me voici réconforté, je vais vous laisser.

Les escholiers esquissèrent, pour la forme seulement, un mouvement de protestation.

— Mais, avant de vous quitter, fit Orly, je vais vous demander si vous ne connaissez point un docteur ès-Sorbonne, du nom de Jehan de Sarcelles? auquel j'aurais à communiquer des choses graves.

Galimard allait sans doute répondre, lorsque, par dessous la table, Grandmoussier lui allongea un coup de pied qui lui fit garder le silence.

En même temps Poussemolette abaissa le gobelet qu'il portait à sa bouche et regardant fixement Orly :

— Vous avez, dites-vous, des choses graves à communiquer à maître Jehan? demanda-t-il.

— En effet, répondit Orly, qui avait remarqué l'émotion produite sur les escholiers, par le nom du docteur; j'ai à parler à maître Jehan, et ce, le plus rapidement possible.

— Connaissez-vous également Franc-Picard?

— Qu'est-ce Franc-Picard?

— Un élève du collège de Clermont, comme nous.

— Ce nom m'est inconnu.

Cette réponse fit faire à Poussemolette une légère grimace, qu'un regard soupçonneux accompagna.

— Nous ne connaissons pas ce Jehan de Sarcelles, répondit-il froidement.

A l'étonnement que cette réponse provoqua sur le visage des deux autres escholiers, Orly devina que Poussemolette n'avait pas cru devoir lui dire la vérité, par défiance sans doute.

Il lui vint subitement à l'esprit la pensée que Jehan, lui aussi, avait peut-être des motifs de ne point faire connaître au premier venu le lieu de sa retraite.

Se rappelant alors certain signe que le docteur ès Sorbonne lui avait montré, lors de son séjour en Allemagne, comme servant aux escholiers à se reconnaître entre eux, il porta l'index de la main droite à la hauteur de sa tempe et décrivit sur son front

plusieurs dessins rapides, tandis que sa main gauche s'appuyait sur la poitrine, les doigts étendus, le pouce replié sur la paume.

Poussemolette laissa échapper une exclamation de surprise, et, répondant au signe d'Orly par un signe identique, il lui tendit aussitôt la main.

— Vous êtes des nôtres, dit-il, et mes amis et moi sommes prêts à vous seconder de tout notre pouvoir.

— Ainsi que je vous l'ai dit tout à l'heure, il ne m'est pas possible de satisfaire votre légitime curiosité en ce qui me concerne; sachez seulement que je suis une victime de l'Italien Orsini et que je compte chercher un refuge chez mon ami Jehan de Sarcelles.

— Quand donc lui tordra-t-on le col, à ce mire de malheur! s'écria Grandmousier en assénant sur la table un formidable coup de poing

— Je le voudrais voir étriper! ajouta Galimard.

— Allons, assez, fit Poussemolette, qui paraissait avoir sur ses compagnons un certain ascendant, point ne s'agit de faire montre de nos sentiments à l'égard de ce triste personnage.

Et, s'adressant à Orly :

— Il vous faudra, Messire, attendre quelques jours, dit-il, avant de pouvoir parler à maître Jehan de Sarcelles, car il est parti, aujourd'hui même, en expédition avec la dague au flanc et l'épée au côté.

Tout désappointé, Orly baissa la tête, murmurant :

— Que faire? Ces maudits m'ont dépouillé de tout ; je suis sans armes et sans argent; en un tel état, je ne puis manquer de retomber bientôt entre les mains de l'Italien.

Poussemolette réfléchit quelques secondes, puis, se penchant à l'oreille d'Orly :

— Du moment que vous êtes un ami de maître Jehan et un ennemi d'Orsini, fit-il à voix basse, il y a moyen de s'arranger, et je vous sauverai, malgré l'absence de celui que vous vouliez voir.

La pâle figure d'Orly s'illumina d'un air de contentement.

— Si vous voulez avoir confiance en moi et me suivre, je vous vais mener dans un endroit où le roi de France lui-même n'ose-

rait vous venir chercher et où, présenté par moi, vous recevrez bon accueil... Mais, d'abord, sentez-vous que vos forces soient suffisamment revenues pour vous permettre de fournir une course un peu longue.

— A défaut de forces, j'ai mon courage, et, fallût-il aller en enfer, j'irai.

— C'est à merveille ; mais vous n'avez pas d'armes, et, pour courir la ville, nuitamment, et surtout de l'autre côté de l'eau, c'est là un grave inconvénient.

Sur un geste de Poussemolette, Galimard détacha de sa ceinture un poignard d'allure respectable, qu'il tendit sans mot dire à Orly.

— Comment vous remercierai-je jamais? murmura celui-ci.

— Vous ne nous devez point de remerciements, répliqua Poussemolette en se levant, car, ce que nous faisons, nous ne le faisons pas pour vous personnellement, que nous ne connaissons pas, mais pour l'ami de Jehan de Sarcelles et l'ennemi d'Orsini.

Et, suivi d'Orly dont les jambes, quoique faibles, le portaient cependant bien, l'escholier sortit de la *Pomme-de-Pin*.

— Où m'allez-vous conduire ? demanda Orly une fois dehors.

— Connaissez-vous la ville?

— Quelque peu, fit en souriant l'ancien page, car je l'ai longtemps habitée, et à moins qu'il n'y ait eu bien des changements depuis mon départ.

Je vous conduis à la butte Montorgueil ; ce n'est point près d'ici ; il nous faudra même sortir de la ville, mais là, au moins, vous serez à l'abri de toutes recherches.

— Mais, si mes souvenirs me servent bien, répliqua Orly, n'existait-il pas autrefois à la butte Montorgueil une grande truanderie.

— Elle existe encore aujourd'hui, et c'est précisément en cette sorte de cour des Miracles, auprès du noble duc d'Égypte que je vous conduis.

Après plus d'une heure de marche, interrompue fréquemment par Orly, que sa faiblesse obligeait à faire des pauses fréquentes pour reprendre haleine, les deux compagnons arrivèrent enfin à la butte Montorgueil.

Sans doute Poussemolette possédait-il les mots de passe et signes de ralliement, car il n'éprouva pour arriver auprès du duc d'Égypte aucune difficulté.

A la vue de l'escholier, le duc d'Égypte eut un geste de surprise.

— Toi ici ! dit-il, et à cette heure ! qu'est-ce qui t'amène ?

— Retournant votre question, noble duc, répondit Poussemolette, je vous dirai que rien ne m'amène, que c'est moi, au contraire qui amène... ce compagnon.

D'un œil défiant, l'autre toisa Orly.

— Qu'est-il ? demanda le duc.

— Un ennemi d'Orsini et un ami de Jehan.

Le duc fit une grimace de satisfaction.

— Deux raisons, au lieu d'une, pour qu'il soit de mes amis, fit-il, et que désire-t-il ?

— Un refuge d'abord contre les recherches de l'Italien, dit Orly, et ensuite les moyens de me livrer dans la ville à certaines recherches dont je vous entretiendrai demain.

— C'est à merveille, répondit le duc.

Et appelant le Miteux qu'il voyait rôder non loin de là.

— Holà ! dit-il, que l'on conduise ce gentilhomme en un logis où il puisse passer convenablement la nuit ; quant à toi Poussemolette, je te vais accompagner un bout de chemin, car, outre que la ville est peu sûre à cette heure de la nuit, j'ai à te causer de Jehan.

Dès le lendemain, Orly faisait partie de la cour du duc d'Égypte, en portait l'accoutrement et, suffisamment grimé par le Miteux, devenu son compagnon, courait par la ville à la recherche de Julienne.

Il n'avait pu faire autrement que de raconter au duc l'emprisonnement arbitraire dont il avait été la victime, en ajoutant les raisons pour lesquelles il soupçonnait l'Italien d'avoir enlevé Julienne.

Et, sur les conseils du duc, il avait résolu de se mettre sous la protection de la butte Montorgueil pour d'abord se trouver à l'abri de la vengeance d'Orsini et ensuite pouvoir, grâce à son

déguisement, opérer ses recherches en des lieux où il n'eût pu pénétrer autrement sans risque de coups de couteaux.

Chaque matin donc, le nouveau truand quittait la cour des Miracles et battait la ville, suivi de loin par trois ou quatre suppôts de la butte Montorgueil, auxquels le duc avait donné pour mission de veiller sur leur nouveau compagnon.

Et chaque soir, après des courses insensées, harrassé de fatigue, mais non découragé, il regagnait sa retraite, espérant que le hasard ferait enfin le lendemain ce que ses recherches n'avaient pu faire le jour même.

Et c'est ainsi qu'ayant pénétré d'aventure dans l'impasse du cul-de-sac du *Chat-Blanc*, en dépit des objurgations des truands ses compagnons, qui lui affirmaient qu'il n'y avait rien de bon à récolter par là, il avait été aperçu par la pauvre Alix, et que frappé par l'identité de cette situation avec celle de Julienne, il avait promis d'arracher la prisonnière aux mains de ses geôliers.

Il sortit de l'impasse cahin-caha aussi rapidement que le lui permettait la claudication qui formait la plus grande partie de son déguisement, et arrivé sur la place du Grand-Chastelet, il poussa un sifflement strident.

Aussitôt, sortant de l'ombre, dans laquelle ils se tenaient embusqués, accoururent près de lui les truands qui lui servaient de gardes du corps.

— Il y a du nouveau? demanda le Miteux.

— Oui, répondit Orly; une jeune fille qu'il s'agit de délivrer.

Les truands poussèrent un grognement.

— Une jeune fille! exclama le Miteux; est-ce celle-là que vous cherchez?

— Non; mais qu'importe?

— Il importe beaucoup; nous vous avons été donnés comme compagnons par le duc pour vous défendre en cas d'attaque, et pour vous aider dans vos projets.

— Ensuite?

— Ensuite! vos projets consistent à enlever à l'Italien Orsini, une femme qu'il détient en sa possession.

— Après?



Avec mille précautions, amenèrent Alix à la crête du mur. (Page 916.)

— Comme la femme que vous voulez délivrer aujourd'hui n'est point celle à la délivrance de laquelle le duc nous ordonne de coopérer, nous ne pouvons vous aider.

— Mais c'est ridicule ! s'écria Orly au comble de la fureur.

— Que cela soit ce que vous voudrez, cela sera ainsi.

— Mais vous avez reçu l'ordre de veiller sur moi.

— Nous n'aurons garde d'y manquer; mais nous ne vous aiderons pas.

— J'agirai donc seul, et s'il m'arrive malheur, vous en serez responsables.

— Il ne vous arrivera rien de fâcheux, nous vivants, répliqua le Miteux ; nous serons là pour vous défendre en cas d'attaque, mais pour vous défendre seulement, et vous seul.

Orly frappa du pied ; il avait promis à Alix de la délivrer, et cependant il ne pouvait à lui seul tenir cette promesse, puisqu'il lui fallait escalader un mur ayant trois ou quatre fois sa hauteur.

Soudain, une idée illumina son cerveau.

— Attendez-moi là, dit-il aux truands, puisque vous me refusez de m'aider ; je vais chercher d'autres compagnons.

Et, prenant sa course, il disparut dans la nuit, suivi de loin par les truands, qui fidèles à leur consigne, ne le perdaient pas de vue.

Au bout d'un quart d'heure, Orly arriva rue du Fouarre, et s'arrêtant à la porte du cabaret de la *Pomme-de-Pin*, jeta à travers la verrière un regard rapide dans l'intérieur.

Il poussa un cri de joie en apercevant, assis à une table, l'escholier Poussemolette en compagnie de ses deux amis, Grandmousier et Galimard.

Entr'ouvrant l'huis, il passa sa tête par l'entrebâillement, et les appela.

Quelques minutes après ils étaient tous trois auprès de lui, et mis au courant de l'affaire, acceptaient avec enthousiasme de l'aider dans son œuvre de délivrance.

Tout en courant, Orly leur donnait des explications succinctes sur le logis en lequel était enfermée la prisonnière, et ils tombèrent d'accord pour reconnaître que par le mur du jardin seulement pouvait avoir lieu l'évasion.

Comme ils pénétraient dans l'impasse, l'heure sonna aux Frères-Prêcheurs.

— On ne saurait être plus exact, pensa Orly.

Il compta soigneusement les arbres, et arrivé devant le sixième, à partir de la maison, il s'arrêta.

— C'est ici, dit il à voix basse.

Grandmousier que la nature avait gratifié d'une taille gigantesque et d'un force d'hercule, se planta contre le mur, solidement arcbouté sur ses jambes, et de ses deux bras puissants, enleva de terre, en le prenant par dessous les aisselles, son camarade Galimard qu'il éleva au-dessus de sa tête, et plaça debout sur ses épaules.

Mais Galimard, ainsi élevé, n'atteignait même pas la crête du mur.

Alors Orly, jetant loin ses béquilles, saisit Grandmousier, ainsi qu'il eût fait d'un tronc d'arbre, et se hissa à la force des jambes et des poignets, d'abord le long de son corps à lui, puis, le long de celui de Galimard, sur les épaules duquel il se trouva, en quelques minutes, perché à son tour.

Le colossal escholier qui formait la base de cet édifice humain, n'avait pas chancelé; mais il murmura d'un ton fanfaron :

— Allons, Poussemolette, c'est à toi, maintenant!

Mais, de la main, Orly avait réclamé le silence.

Il saisit la crête du mur, sur laquelle, faisant un effort, il se mit à cheval.

Ainsi placé, il se pencha vers ses compagnons, et donna l'ordre à Poussemolette de le venir rejoindre, ce que l'autre fit avec autant de rapidité que d'agilité.

— Passe-moi la corde, maintenant, Galimard, murmura Orly, lorsqu'il vit Poussemolette à califourchon à côté de lui.

L'escholier tendit alors une corde longue et forte, enroulée autour de son corps, et achetée par précaution sur la place du Grand-Chastelet.

Orly s'en saisit, et, rapidement, fabriqua à l'une des extrémités une sorte de nœud coulant qu'il laissa tomber le long du mur, du côté du jardin.

Se penchant alors, il murmura :

— Etes-vous là, Demoiselle ?

Une forme blanche sortit alors du fourré, dont les pieds des

arbres étaient garnis, et une voix douce, comme un souffle, monta jusqu'à Orly.

— Me voici; mais hâtez-vous, car ils sont rentrés et pourraient nous surprendre.

— Demoiselle, cria Orly d'une voix sourde, passez vos pieds dans le nœud coulant comme vous feriez d'un étrier, saisissez la corde à deux mains, à la hauteur de votre tête, et demeurez immobile.

Réunissant alors leurs forces, Orly et Galimard tirèrent à eux la corde et, lentement, avec mille précautions, amenèrent Alix à la crête du mur.

Cela fait, Galimard reprit son poste sur les épaules de Poussemolette auquel, délicatement, il passa la jeune fille, laquelle, saisie ensuite par les mains vigoureuses de Grandmousier, sentit bientôt ses pieds toucher terre.

En quelques minutes Orly fut auprès d'elle, grâce à son échelle humaine qui, rapidement, se disloqua comme elle s'était formée.

— Fuyons! fuyons! Messire, supplia la jeune fille.

— Où la conduisez-vous? demanda Galimard.

Comme Orly ouvrait la bouche pour répondre, un grand bruit se fit dans le logis du Bricoleux, et, dans le jardin, des jurons formidables retentirent presque aussitôt.

— A moi, Tortelier! criait une voix; à moi! la donzelle s'est enfuie!

Alix, tremblante de frayeur, saisit Orly par la main.

— C'est lui! bégaya-t-elle, c'est mon ravisseur. Oh! Messire, si vous ne voulez pas me voir retomber entre ses mains, emmenez-moi d'ici... je vous en conjure.

D'un geste, Orly lui imposa silence et, prêtant l'oreille :

— C'est étrange, murmura-t-il, voilà une voix qui ne m'est point inconnue.

Et brusquement, s'adressant à Alix :

— Le nom de cet homme, murmura-t-il, le connaissez-vous ?

A cette question Alix tressaillit, mais sans répondre :

— Ah! venez, Messire, supplia-t-elle, venez!

— Eh bien! grommela Grandmousier, il est temps de fuir; à

moins cependant que vous n'ayez l'intention de livrer bataille, ce qui serait imprudent.

Orly poussa une sourde exclamation et, saisissant Alix par un bras tandis que Galimard soutenait la jeune fille de l'autre côté, il l'entraîna en courant, suivi des deux autres escholiers.

Il était temps.

A peine leurs silhouettes s'étaient-elles fondues dans le brouillard que la porte du compère Hugonnet s'ouvrait violemment, et que Buridan, accompagné de Tortelier, s'élança dans l'impasse.

— Ventredieu ! s'écria le capitaine, cet italien maudit m'a joué encore cette fois.

— Pensez-vous donc que ce soit lui? demanda maître Jacques.

— Et qui veux-tu que ce soit ?

— Jehan de Sarcelles, peut-être.

— Bast ! Jehan ne se fût point servi de semblables moyens; il fût venu à moi et, carrément, m'eût demandé une explication.

Tout en dialoguant de la sorte, les deux hommes fouillaient l'impasse, plutôt par acquit de conscience que dans l'espoir de trouver la trace des ravisseurs de demoiselle Alix.

Soudain, Tortelier s'arrêta, et, posant sa main sur le bras de Buridan pour lui recommander le silence :

— On vient de ce côté, capitaine, murmura-t-il.

— Eh bien ! riposta Buridan quelque peu nerveux, quoi d'extraordinaire à cela ; l'impasse n'est-elle pas ouverte à tous ?

— C'est vrai, mais écoutez donc comme on marche avec précaution.

Buridan prêta l'oreille et reconnut, en effet, que c'est à peine si l'on entendait le bruit des pas sur le sol.

Bientôt une ombre grise se dessina vaguement dans la nuit.

Une porte basse à profond soubassement se trouvait derrière le capitaine et son compagnon qui s'y enfoncèrent pour se mettre à l'abri des regards curieux et observer, tout à loisir, les agissements du nouveau venu.

Celui-ci rasait les maisons, s'avançant lentement, courbé en deux, portant à la main une petite lanterne de corne qui projetait à terre un mince rayon de lumière.

Arrivé devant le logis de Hugonnet Bricoleux, le personnage mystérieux s'arrêta et, élevant sa lanterne, parut se livrer à un examen consciencieux de l'habitation.

— Par Satan ! grommela Tortelier, si c'était là l'un de nos ravisseurs, Messire?

Buridan haussa les épaules.

— Que viendrait-il faire, maintenant?

— Que pensez-vous donc ?

— Je ne sais.

L'homme avait continué son chemin, plus lentement encore, pour s'arrêter de nouveau à l'endroit du mur de clôture où avait eu lieu l'enlèvement d'Alix ; il parut examiner avec étonnement le piétinement du sol, les traces blanches laissées sur le plâtre par le frottement de la corde et l'effritement du chaperon.

— Dites donc, messire capitaine, murmura Tortelier à l'oreille de Buridan.

— Eh bien ? fit celui-ci.

— Allons-nous laisser ce personnage prendre ainsi le signalement de notre retraite?

— Qu'importe, maintenant, répondit Buridan d'un ton découragé.

— Il importe beaucoup; car je ne me soucie nullement d'être éveillé cette nuit, dans ma couche, comme votre complice... Et puis, que voulez-vous, je suis curieux de ma nature.

— Eh bien, si cela peut te satisfaire, va trouver cet homme et interroge-le.

Tortelier poussa un grognement de satisfaction et s'éloigna en rampant de la cachette où il s'était tapi avec Buridan.

Le routier avait certainement l'habitude de ces sortes de marches en avant, car l'oreille la plus fine n'eût pu découvrir le bruit d'une pierre déplacée, ni du frôlement de ses genoux sur le sol.

Arrivé à un mètre de l'homme, Tortelier s'arrêta, s'accroupit sur ses talons et attendit le moment propice de bondir sur sa proie.

Sans doute l'examen, auquel venait de se livrer le personnage

mystérieux, était-il de nature à lui causer beaucoup d'étonnement, car maître Jacques l'entendit murmurer :

— Il a dû se passer, ce soir, quelque chose d'étrange en ce logis; j'ai eu tort de ne pas me hâter davantage, et peut-être les renseignements que l'on doit me donner demain arriveront-ils trop tard... mais il serait vraiment curieux que mes pressentiments se réalisassent et que le hasard...

Doucement, Tortelier avait enlevé l'ample manteau qui lui couvrait les épaules et le tenait des deux mains, étendu comme un grand filet, il se dressa sans bruit.

Puis soudain, il murmura :

— Seigneur Orsini...

— *Per Baccho!* grommela d'une voix sourde l'homme en se retournant.

A la vue de Tortelier, il lâcha sa lanterne et étendit les bras dans un geste de stupéfaction profonde.

Mais il n'eut pas le temps de pousser un cri, car maître Jacques lui avait jeté sur la tête son manteau dans lequel il l'enveloppait.

— Capitaine! appela le routier, capitaine!

Buridan, l'épée haute, accourut pour prêter main-forte à son écuyer.

Il rengaîna en voyant celui-ci accroupi près de son adversaire étendu sur le sol et fortement ficelé.

— Eh bien? demanda-t-il.

— Je crois, Messire, fit Tortelier d'un accent triomphant, que nous avons la partie belle.

— Quel est cet homme?

— Monseigneur Orsini lui-même.

Buridan poussa un cri de joie féroce.

— Enfin! gronda-t-il.

Et saisissant l'Italien par les épaules pendant que Tortelier l'empoignait par les pieds, le capitaine rentra avec son précieux fardeau au logis de Hugonnet Bricoleux.

CHAPITRE LV

Dans lequel le docteur Jehan de Sarcelles éprouve une grande joie et une grande déception

Pendant que se passaient tous ces événements, que devenait Jehan de Sarcelles?

Le pauvre docteur ès-Sorbonne, revenu à Paris à petites journées avec ses compagnons de chevauchée, battait la capitale depuis son retour sans pouvoir trouver traces ni de Buridan ni de demoiselle Alix.

En vain Franc-Picard et Tanneguy couraient-ils les rues et les carrefours, nulle part ils n'avaient recueilli le plus petit renseignement touchant le capitaine et la nièce de maître Landry.

Celui-ci, au courant des intentions de Buridan, jouait l'étonnement le plus profond et aussi la plus sincère désolation lorsque, chaque soir, Jehan le venait trouver pour lui raconter le résultat négatif des recherches de la journée; il se répandait en lamentations tellement pitoyables qu'il fallait que le docteur ès-Sorbonne le consolât.

Car, à vrai dire, Jehan était plus stupéfait qu'inquiet; il avait confiance dans la prudence et le courage de son ami, et Alix, en de semblables mains, lui paraissait bien plus en sûreté que dans une forteresse défendue par une troupe d'archers bourguignons.

Cependant, il avait passé deux fois vingt-quatre heures en recherches inutiles, et une anxiété cruelle commençait à s'emparer de lui, lorsqu'un messager du duc d'Égypte le vint trouver au *Chat-qui-Pesche* pour lui annoncer que demoiselle Alix était à la butte Montorgueil.

Toujours courant, le docteur, accompagné de Franc-Picard, prit le chemin de la butte.

Du plus loin qu'elle l'aperçut, la jeune fille se précipita vers lui; Jehan ouvrit les bras et pressa tendrement sur sa poitrine



... pressa tendrement sur sa poitrine cette enfant chaste et pure qu'il aimait si éperdument. (Page 921.)

cette enfant pure et chaste qu'il aimait si éperdument, et qu'il revoyait lorsqu'il l'avait crue perdue pour toujours.

Toute rougissante, elle se dégagea de cette étreinte, et, confuse, baissant les yeux, elle demeura silencieuse.

— Et ce brave Buridan? dit Franc-Picard pour faire diversion à cette situation qu'il devinait embarrassante.

Jehan jeta un regard autour de lui.

— Comme le bonheur rend ingrat, murmura-t-il; tout à la joie de vous revoir, chère Alix, je ne pensais point à m'inquiéter de ce cher capitaine, auquel cependant je dois de pouvoir vous serrer dans mes bras.

Le sourire qui errait sur les lèvres de la jeune fille disparut soudain; son front se plissa, et elle demanda froidement :

— Etes-vous bien certain de cela, maître Jehan?

Le docteur tressaillit.

— Voilà une singulière question! fit-il; n'est-ce pas Buridan qui vous a arraché aux mains de ce diacre maudit?

— Assurément.

— Alors, qu'entendez-vous par les étranges paroles que vous venez de prononcer?

— Ceci, répondit-elle avec calme, que le capitaine Buridan est un félon d'amitié.

— Par saint Treignant d'Ecosse! s'écria Jehan, dont le visage s'empourpra de colère, voilà un langage que je ne puis admettre, demoiselle, quel que soit mon profond amour pour vous.

Et comme Alix se taisait :

— Parlez, je vous en supplie, dit-il d'une voix tremblante, avouez que vous venez de parler en jouvencelle, sans bien comprendre le sens de vos paroles, mais, au nom de Dieu, ne me laissez pas sous le coup d'une impression aussi pénible.

— Quelque douleur que je vous cause, mon cher Jehan, fit la jeune fille en saisissant amicalement la main du docteur, force m'est de vous répéter à l'égard du capitaine Buridan, les mots dont je me suis servi tout à l'heure pour le qualifier.

— Mais vous n'y pensez pas, demoiselle, s'écria Jehan, c'est mon ami.

— C'est pourquoi sa conduite n'en est que plus méprisable.

— Mais, que vous a-t-il fait?

— Pauvre ami, dit Alix, pardonnez-moi la peine que je vous cause; s'il ne s'agisait que de moi, la Vierge m'est témoin que je me tairais, mais il y a entre vous et cet homme trop d'intérêts communs pour que je ne vous éclaire pas sur ses sentiments à

votre égard. Eh bien, je vous le dis encore une fois, cet homme est un traître.

— La preuve ? dit Jehan d'une voix sombre.

— La preuve ! exclama la jeune fille ; il m'a délivré des mains de Guillaume Feutrier, c'est vrai, mais non pas pour me rendre à ceux qui m'aiment. Il a voulu m'avoir pour se servir de moi comme d'un instrument dans une combinaison qui m'échappe, mais qui, j'en suis sûre, touche à la politique. Voilà huit jours qu'il me tient enfermée, comme une prisonnière, en dépit de mes supplications et de mes larmes ; avant-hier, comme je me défiais, j'ai voulu me convaincre et lui ai remis pour vous un billet, dans lequel je vous demandais de me donner de vos nouvelles, par écrit, puisque, disait-il, il eût été imprudent à vous de me venir voir. Ce billet, vous l'a-t-il remis?

Jehan secoua la tête, accablé sous le poids de la trahison de son ami.

— Oh ! les hommes! les hommes! murmura-t-il navré.

— Allons! ami Jehan, exclama le duc d'Égypte, en frappant amicalement sur l'épaule du docteur, m'est avis qu'il ne faut condamner personne à la légère et qu'il serait imprudent de tà part de t'en tenir aux apparences, en cette circonstance.

Et il ajouta :

— Il serait, je crois, pour le moment plus intéressant de demander à cette gente demoiselle des détails sur les aventures multiples qui lui sont survenues en ces derniers jours qu'à te lamenter sur une trahison plus que douteuse à mon sens. Parlez donc, demoiselle, et n'omettez rien; car le moindre détail peut jeter la lumière sur le mystère qui vous entoure.

Alix commença alors le récit de son enlèvement par Feutrier et de sa délivrance par Buridan ; mais elle ne put donner à ce sujet que des renseignements insignifiants, puisque, endormie par le narcotique du diacre, elle ne s'était réveillée que dans la cabane de Tortelier et ne savait par conséquent pas comment le capitaine avait agi.

Jehan de Sarcelles, en proie à une surexcitation nerveuse incompréhensible, se mordait les lèvres pour ne point éclater.

— Par saint Treignant d'Ecosse! gronda-t-il, il faudra bien qu'il m'avoue...

Il s'arrêta, sentant peser sur lui de toute leur candeur et toute leur innocence, les regards de la jeune fille.

— Il faudra qu'il vous avoue quoi, ami ? demanda-t-elle.

Le docteur se tut, embarrassé par cette question à laquelle il ne pouvait répondre qu'en faisant part de l'odieux soupçon qui venait de naître en son esprit.

Pour lui, c'était là un fait avéré, Buridan était un traître, un homme de guerre sans foi et sans honneur, qui n'avait su résister à une occasion aussi tentante que celle de cette jeune fille abandonnée, sans défense, en son pouvoir.

La rage qui le mordait au cœur fit monter à sa paupière une larme qui roula silencieusement sur sa joue pâle.

Ce que voyant, Alix s'approcha de lui, et, prenant entre ses petites mains la main du docteur ès Sorbonne.

— Voyons, mon bon ami, murmura-t-elle, de sa douce voix, quelles vilaines pensées vous jettent en un tel état? vous souffrez, je le devine, mais ne puis comprendre quelle est votre souffrance et je le déplore, car je pourrais vous consoler.

Jehan secoua la tête, fixant sur elle ses yeux attendris.

— Chère amie, dit-il.

Et l'attirant à lui, il déposa sur son front un baiser ardent et chaste tout à la fois.

A ce moment Franc-Picard intervint.

— Or, ça, maître Jehan de Sarcelles, mon docte professeur, dit-il, ne m'avez-vous point enseigné qu'en ce monde il n'est aucun effet sans cause?

Malgré lui, le docteur ès Sorbonne sourit et répondit :

— Quel est le but de cette question?

— Tout simplement de savoir, étant donné que la délivrance de demoiselle est une cause, quel en est l'effet, c'est-à-dire qui l'a délivrée?

— C'est par ma foi vrai ; s'écria Jehan, arraché à ses sombres pensées, mon contentement d'abord et ensuite mon trouble ont

été si grands que je n'ai point pensé à vous demander le nom de l'homme qui vous a arrachée des griffes de ce misérable.

— Je l'ignore, répondit Alix ; je ne le connais pas ; il passait, je l'ai appelé et il m'a délivrée... cependant il m'a semblé qu'il vous connaissait.

— Moi ! et comment cela ?

— Je l'ignore ; mais je crois bien que c'est votre nom qui l'a décidé à me prêter assistance.

— Mais que faisait-il au moment où vous l'avez aperçu ? demanda Jehan fort intrigué.

— Il mendiait.

— C'est donc un malingreux ?

— Je ne sais, vous dis-je ; tout ce que je me rappelle, c'est le singulier nom de l'un de ses compagnons : Poussemolette.

Jehan et Franc-Picard poussèrent ensemble une même exclamation.

— Poussemolette ! fit l'escholier de Clermont, voilà qui est singulier ; ne trouvez-vous pas, maître ?

— Oui, murmura Jehan, son intervention en cette affaire me semble bizarre.

Et il ajouta, s'adressant à Alix :

— Et c'est ce Poussemolette qui vous a conduite ici ?

— Non pas, c'est l'homme qui mendiait.

— En ce cas, dit Franc-Picard, nous n'avons qu'à interroger le duc ; si c'est un de ses hommes, il pourra certainement nous renseigner à son sujet.

A la question que lui posa Jehan de Sarcelles, le duc ne répondit que vaguement, disant que l'homme dont il s'agissait était son hôte et qu'il ne pouvait, sans sa permission, trahir l'incognito dont il s'entourait.

— Mais, rassure-toi, ajouta-t-il en voyant le front du docteur se plisser soucieusement, celui-là, je crois bien, est un ami ; je n'en veux pour preuve que la manière dont il a délivré demoiselle Alix.

Il fit une pause, murmurant en aparté :

— Il est vrai que, s'il avait su entre les mains de qui elle se

trouvait, les choses ne se seraient probablement pas passées de la même façon.

— Ainsi donc, dit Jehan, ce n'est point un de vos hommes ?

— Que non pas, c'est un individu qui m'est venu demander un refuge.

— Est-il ici, présentement?

— Il passe toutes ses journées à rôder par la capitale ; mais, ce soir, il te sera loisible de le voir.

Jehan eut un geste d'impatience.

— Il me tarde, grommela-t-il, de connaître cet homme, comme aussi de savoir en quel lieu gîte Buridan ; car, si je ne le vais trouver, ce n'est certes pas lui qui viendra à moi ; et une explication est indispensable entre nous.

— Tu as tort, ami Jehan, dit le duc d'Égypte d'une voix grave, je doute que tes soupçons soient fondés, et, le fussent-ils, le capitaine n'est point un homme avec lequel on puisse agir comme avec le premier venu.

— Eh ! par saint Treignant ! exclama le docteur, cette conduite ne vous semble donc pas étrange ?

— Qui sait ? dit laconiquement le duc.

— Mais, enfin, vous avez bien une idée, pour prétendre que la mienne est mauvaise.

— Assurément : pour moi, Buridan est un homme très fort, et il me semble impossible qu'il se soit abaissé à une vilenie semblable à celle dont vous l'accusez.

— Vous ne pouvez nier, cependant, qu'il ait conservé prisonnière demoiselle Alix, alors que, depuis huit jours, elle devrait être rendue à son oncle, maître Landry.

— Sur ce point, nous sommes d'accord, mais où nous différons de sentiment, c'est sur la cause de cette captivité que je ne puis attribuer, moi, à des sentiments d'amour à l'égard de la jeune fille.

Jehan hocha la tête d'un geste plein d'incrédulité.

— Je prétends avoir plus que toi la connaissance des hommes, fit le duc sévèrement, et je t'affirme que Buridan a autre chose en tête que des pensées d'amourette ; il est revenu à Paris avec un

plan tout tracé, et ce plan il l'exécute, lentement peut-être, mais je ne doute pas qu'il n'arrive un jour ou l'autre au but qu'il s'est proposé. C'est un ambitieux dont l'ambition pourra peut-être servir notre serment de vengeance.

Jehan tressaillit, et ce tressaillement fut remarqué du duc d'Égypte qui reprit à voix basse :

— Car notre serment n'est point encore tenu, ami ; les cadavres des escholiers et des truands trouvés au pied de la tour de Nesle n'ont pas encore reçu vengeance, et je compte toujours sur toi comme tu comptes sur moi, n'est-ce pas ?

Ce disant, il regardait le docteur droit dans les yeux.

— Vous aurais-je donné le droit de douter de ma parole ? fit celui-ci.

— Non, répondit le duc, mais tu aimes et je n'ai qu'une médiocre confiance dans les amoureux.

— J'espère pouvoir vous montrer sous peu que Jehan de Sarcelles n'a pas le cœur moins vaillant, qu'il aime ou non ; mais revenons à Buridan.

Le duc sourit railleusement.

— Je disais donc, continua-t-il, que le capitaine est un ambitieux, et j'en conclus qu'il a peut-être vu dans demoiselle Alix un otage précieux...

— Un otage ! s'écria Jehan que ce mot rendit furieux, mais de quel droit ?...

— Je ne discute pas ce point et ne défends nullement Buridan sur ce terrain là ; sa seule excuse est son ambition...

— Son ambition ! Vous me la baillez belle avec son ambition ; est-ce à moi à lui fournir les instruments nécessaires pour la satisfaire.

— Je ne prétends pas cela ; seulement, tu m'as demandé ce que je pensais de l'attitude de cet homme, je te le dis, et je crois être plus dans le vrai que toi lorsque tu t'en vas l'accuser d'être ton rival en amour.

— Certes, bégaya-t-il, je souhaite que la raison que tu donnes soit la bonne, quoique je ne voie pas de quelle valeur peut être, comme otage, la nièce d'un tavernier.

Le duc partit d'un franc éclat de rire.

— Est-ce à moi, compère Jehan, que tu veux essayer de faire croire cela ! Tu railles, en vérité; ne sais-tu pas que ma police me met au courant de tout ce qui peut m'intéresser.

— Qu'entendez-vous par là?

— Que je sais aussi bien que toi, plus que toi peut-être, à quoi m'en tenir sur la parenté qui existe entre maître Landry, cabaretier du *Chat-qui-Pesche*, et demoiselle Alix, et il est probable que le capitaine Buridan est comme moi.

Ce fut au tour de Jehan d'ouvrir de grands yeux.

— Par tout ce que j'ai de plus sacré, dit-il d'une voix tremblante, je vous jure que je ne vous comprends pas.

— Eh bien ! par tout ce que tu as de plus sacré, permets-moi de te dire que, pour un docteur ès Sorbonne, tu manques de perspicacité.

Et comme Jehan le regardait, bouche bée :

— Comment ! tu te figurais naïvement que cette adorable enfant était de la race de ce rustre; ah ! par Satan ! l'on a raison de dire que l'amour est aveugle, autrement il t'eût paru impossible qu'Alix eut dans les veines une goutte de sang de maître Landry.

— Que pensez-vous donc? demanda le docteur, dont l'étonnement allait croissant.

— Je ne pense rien; je connais la vérité, voilà tout.

— Et cette vérité, vous allez me la dire, n'est-ce pas? demanda Jehan suppliant.

— Pourquoi non; et quand tu la connaîtras, la conduite de Buridan te paraîtra, sinon excusable à ton point de vue, du moins logique et explicable.

— Eh bien!...

— Eh bien! Alix est la fille d'Orsini.

— Sang Dieu! s'écria Jehan, c'est impossible!

— Et pourquoi ?

— Cet ange ne peut être du même sang qu'un semblable monstre.

— Raisonnement d'amoureux: malheureusement, les preuves sont là.



— Jehan de Sarcelles! exclama à son tour le suppôt du duc en se jetant dans les bras du docteur. (Page 933.)

Puis, saisissant par le bras le docteur qui chancelait:

— Et, par Belzébuth! s'écria-t-il, qu'arrive-t-il donc? ne vas-tu pas te pâmer à cette nouvelle.

— Oh! mon amour! mon amour! bégaya Jehan, la tête cachée dans ses mains.

— Au surplus, poursuivit le duc d'Égypte, si tu doutes, interroge Landry; tu verras quelle sera sa réponse.

Il se tut un moment, et ajouta:

— Comprends-tu maintenant pourquoi Buridan s'est conduit de la sorte, et vois-tu de quelle importance était pour lui la possession de demoiselle Alix?

Jehan se taisait:

— L'enlèvement de la prétendue nièce de Landry par Guillaume Feutrier te paraît-il expliqué à présent, et devines-tu dans quel dessein le diacre s'est emparé de la fille d'Orsini?

— La reine! murmura le docteur.

— Oui, dame Marguerite aurait eu là un sûr garant de l'obéissance complète de son vieil ennemi.

Et il ajouta avec un ricanement:

— Ah! c'est une belle chose que la politique!

Jehan, la tête baissée, se taisait.

— La pauvre enfant! la pauvre enfant! murmura-t-il d'un ton plein de compassion.

— Ne crains rien pour elle, reprit vivement le duc d'Égypte; elle est désormais en sûreté ici, où nul ne viendra la chercher, je te le jure!

— Merci, merci, fit Jehan en saisissant les mains de son compagnon, puis il reprit:

— Mais ce que je ne comprends pas, en ce cas, c'est l'intervention de Gaulthier d'Aulnay en cette affaire... à moins que, chose peu vraisemblable, la reine prise d'un remords soudain...

Il se tut en voyant un éclair de gaieté passer dans les yeux de son compagnon.

— Orsini seul, répondit le duc, pourrait expliquer ce changement dans la conduite de la reine... Il faudra que j'avise au moyen d'avoir un entretien avec lui.

— Quelles sont vos intentions? demanda Jehan avec étonnement.

— Ne comprends-tu donc pas que nous avons maintenant l'Italien à notre discrétion.

— Comment cela?

— Demoiselle Alix...

— Vous aussi, interrompit le docteur d'un accent douloureux, ah! mon ami! mon ami!

— Par Belzébuth! exclama le duc d'Égypte avec un léger froncement de sourcils; tes affaires de cœur te feraient-ils oublier les engagements pris par toi tout récemment?

Jehan, confus, baissa la tête.

— Orsini n'est il pas le principal ennemi auquel nous devons nous attaquer; n'est-ce pas contre lui surtout que doit s'exercer notre vengeance au nom de nos amis tués par sa complice; as-tu donc perdu la mémoire, et me faut-il donc te rappeler?...

Jehan l'arrêta d'un geste.

— Pardonnez-moi, duc, je suis fou, en effet; mais il ne faut pas trop m'en vouloir, car le sentiment qui s'est emparé de moi tout entier, est si nouveau, et m'étonne encore tellement moi-même...

— Paix, fit le duc d'Égypte en lui prenant amicalement la main, j'ai confiance en toi, Jehan, et je savais bien qu'aux premiers mots, ton âme noble et loyale ferait un retour sur elle-même... mais, quittons ce sujet; au surplus, tu dois avoir hâte de causer avec ta mie, et de mon côté, je vais réfléchir à cet entretien avec Orsini.

— Cependant, un mot encore: si je suis avec vous pour tout ce qui concerne cet homme, vous ne pouvez pas ne pas être avec moi, relativement à Buridan.

— Qu'entends-tu par là?

— Il s'est conduit à mon égard comme un félon.

— Qu'en sais-tu? les apparences sont, il est vrai, contre lui, mais au fond, peut-être ses intentions n'étaient-elles point si mauvaises que tu le supposes.

— Peut-être, fit amèrement le docteur.

— En tout cas, la sagesse comme l'amitié qui te lie à cet homme te commandent de patienter jusqu'à ce que tu aies pu l'interroger toi-même.

— Patienter! exclama Jehan.

— En outre, le capitaine peut nous être d'un précieux concours

pour l'exécution de notre plan, et j'ai idée qu'en servant ses intérêts personnels, le seul but de sa conduite, il pourra également servir les nôtres.

— Ah! vous m'en demandez plus que je ne puis vous accorder, grommela le docteur.

— Allons! allons! fit le duc en souriant, du calme, ami Jehan; il en faut généralement beaucoup dans la vie, mais il en faut davantage encore dans les circonstances présentes; il est certain, qu'un brin de conversation avec demoiselle Alix rafraîchira un peu la fièvre que te dévore.

Et sur ces mots, le duc tourna les talons pour surveiller ses sujets qui, avec la tombée de la nuit, commençaient à affluer de tous côtés.

Jehan qui, sur le conseil de son ami, était allé retrouver la nièce de Landry, conversait avec elle en un coin, lorsque soudain, il la quitta, pour s'élancer au devant de Franc-Picard, qu'il venait d'apercevoir au milieu des truands, accompagné de Poussemolette.

— Maître, fit celui-ci en s'inclinant respectueusement devant le docteur, Franc-Picard m'est venu quérir, de votre part, pour des renseignements que vous auriez à me demander.

— Effectivement... C'est toi, n'est-ce pas, qui as concouru à l'enlèvement d'une jeune fille?

L'escholier, croyant sentir un reproche dans les paroles de Jehan, baissa la tête en rougissant.

— Oui, maître, balbutia-t-il.

— Sais-tu que tu m'as rendu là un service dont je te serai reconnaissant toute ma vie?

L'autre fixa sur son professeur des yeux agrandis par la stupéfaction.

— Vous m'en voyez tout heureux, maître; mais, à dire la vérité, je dois avouer qu'en agissant de la sorte je ne me doutais nullement vous être aussi agréable.

— Peu importe le but dans lequel tu as agi, puisque le résultat est tel que je te le dis... Te rappelles-tu en quel logis était enfermée cette jeune fille?

Poussemolette se recueillit, cherchant dans sa mémoire.

— Hum ! fit-il, avec une grimace ; je sais bien que c'est du côté du Grand-Chastelet ; mais, quant à préciser l'endroit, ce me serait assez difficile, car, outre qu'il faisait noire nuit, c'est là un quartier qui m'est peu familier.

Jehan frappa le sol du pied avec impatience.

— Par saint Treignant ! exclama-t-il, tâche de te rappeler ; il faut que tu te rappelles.

— Mais, dit Poussemolette, il y aurait un moyen bien plus simple et bien plus sûr de connaître ce que vous me demandez, c'est d'interroger celui qui nous a conduits là, mes amis et moi.

— C'est, ma foi, vrai ; mais le connais-tu, sais-tu comment il s'appelle et où il gîte ?

Poussemolette narra alors rapidement comment il avait rencontré Orly, en ajoutant :

— Je le reconnaîtrais certainement entre mille ; mais sa figure est tout ce que je connais de lui ; le reste, je l'ignore absolument.

En disant ces mots, il examinait curieusement le troupeau de malingreux qui se précipitaient pêle-mêle dans l'enceinte sous l'œil inquisiteur du duc d'Égypte.

Tout à coup, il poussa une exclamation joyeuse et, montrant du doigt, à Jehan de Sarcelles et à Franc-Picard, un misérable qui s'avançait de leur côté d'un pas alerte, en dépit des béquilles sur lesquelles il s'appuyait.

— C'est lui, murmura-t-il, c'est lui.

— En es-tu bien sûr? demanda Jehan à voix basse.

— Vous allez voir ; il m'a aperçu, et que je sois pendu s'il ne me vient pas serrer la main.

Orly, en effet, avait reconnu Poussemolette et, venant à lui :

— Par quel hasard, camarade, vous vois-je en ce beau royaume d'Égypte ? demanda-t-il.

Au son de cette voix, Jehan de Sarcelles tressaillit, et, se penchant vers Orly :

— Par saint Treignant ! s'écria-t-il, si je ne me trompe...

— Jehan de Sarcelles ! exclama à son tour le suppôt du duc en se jetant dans les bras grands ouverts du docteur.

Après cette fraternelle accolade, ils se séparèrent et, se tenant les mains, s'examinèrent longuement, curieux de se revoir après une si longue séparation.

— Et Buridan? demanda soudain Orly.

Le visage de Jehan s'assombrit.

— C'est bien toi, demanda-t-il, sans répondre à la question d'Orly, qui as amené hier soir cette jeune fille?

Et prenant Alix par la main, il la mena devant Orly.

Celui-ci inclina la tête affirmativement, tandis que la nièce de Landry lui tendant les deux mains, lui disait gentiment, d'une voix un peu émue.

— Merci encore, mon sauveur.

— Pourrais-tu me conduire au logis en lequel était enfermée demoiselle Alix ?

— Assurément, car ce ne sont pas les maisons qui abondent dans l'impasse du cul-de-sac du *Chat-Blanc*.

Jehan poussa un cri de surprise, tandis que Poussemolette devenait blême en entendant le nom de cette impasse redoutée par toute la capitale.

— Le cul-de-sac du *Chat-Blanc!* bégaya-t-il ; c'est là-dedans que vous m'avez mené?

— Et, fit Orly, gaiement, vous voyez bien que cela n'est pas aussi terrible qu'on le prétend, puisque vous y êtes allé et que vous en êtes revenu !

Puis, s'adressant à Jehan.

— Mais pourquoi cette question ?

Le docteur allait sans doute répondre, mais se ravisant en songeant à l'amitié solide qui unissait l'un à l'autre, Orly et Buridan, il dit simplement :

— Voudrais-tu m'y conduire?

— De grand cœur.

— Immédiatement.

— Si cela te fait plaisir.

— Partons donc.

— Un moment, dit une voix derrière le docteur.

Celui-ci se retourna et fit une grimace de désappointement en apercevant le duc d'Égypte.

— Et moi ! fit railleusement, penses-tu donc, ami Jehan, que je n'aie aucun intérêt à assister à une semblable visite?

Jehan de Sarcelles fit claquer ses doigts avec impatience.

— Mais, Buridan, murmura Orly à l'oreille du docteur, il ne lui est rien survenu de fâcheux, j'imagine? j'ai grand hâte de le voir.

— Sois tranquille, répliqua Jehan, d'une voix sombre, tu le verras ce soir.

Et, précédés d'une escorte de truands, le duc d'Égypte, accompagné d'Orly et de Jehan de Sarcelles, quitta la cour des Miracles pour aller rendre visite au logis d'Hugonnet le Bricoleux.

CHAPITRE LVI

D'un grand conciliabule tenu en le logis d'Hugonnet Bricoleux.

L'ombre était trop épaisse dans l'impasse pour que, surpris par la brusque apparition de Tortelier, Orsini eût pu le reconnaître.

Aussi sa stupéfaction fut-elle à son comble, lorsque, débarrassé de l'ample manteau qui l'aveuglait, non sans l'étouffer un peu, il vit, planté devant lui, dans une attitude menaçante, le capitaine Buridan.

A quelques pas derrière lui, maître Jacques le regardait en ricanant.

Le premier mouvement de l'Italien, aussitôt qu'il avait senti sa tête libre, avait été d'ouvrir les yeux ; son second mouvement, non moins prompt que le premier, fut de les refermer.

Rapide comme l'éclair, en effet, l'épouvante avait remplacé la stupéfaction ; mais, chez cet homme, tous les sentiments, quelque violents fussent-ils, étaient toujours accompagnés de réflexion, et

c'est pour se concerter quelques minutes avec lui-même qu'il avait abaissé ses paupières.

Le cas était grave et soulevait dans son esprit diverses questions d'ordre différent.

D'abord en quel lieu se trouvait-il? Dans l'impasse certainement, mais en quel logis? Un moment il avait eu la pensée que c'était là que, quelques jours auparavant, il avait eu son entrevue avec Buridan; mais, par précaution, le capitaine avait conduit son prisonnier dans la chambre qu'occupait Alix, et cet appartement inconnu déroutait l'Italien.

Puis, Orsini se demandait encore par suite de quelles circonstances son ennemi s'était trouvé là, juste à point pour s'emparer de lui; l'avait-on suivi depuis le palais ou bien avait-on découvert sa retraite et l'y attendait-on pour lui mettre la main dessus?

Cette dernière supposition le glaçait d'effroi, car, sa retraite découverte, c'était Julienne encore une fois arrachée de ses mains.

En outre, que Buridan l'eût suivi ou qu'il l'eût attendu, le résultat était le même en ce qui le concernait personnellement; il était au pouvoir du capitaine.

— Eh bien! messire Orsini, dit soudain Buridan d'une voix tranchante, coupant court aux réflexions de l'Italien, croyez-vous que je vous ai amené ici pour vous regarder dormir?

L'autre, brusquement, prit son parti; résolu, pour la première fois de sa vie peut-être, à jouer franc jeu et à dire la vérité.

— Je suppose, répondit-il railleusement, que si vous avez si étrangement sollicité cette entrevue, c'est parce que vous aviez à me parler.

— Votre perspicacité est merveilleuse, messire, fit Buridan sur le même ton; aussi dois-je croire complètement inutile de vous dire sur quel sujet je me propose de faire porter cet entretien.

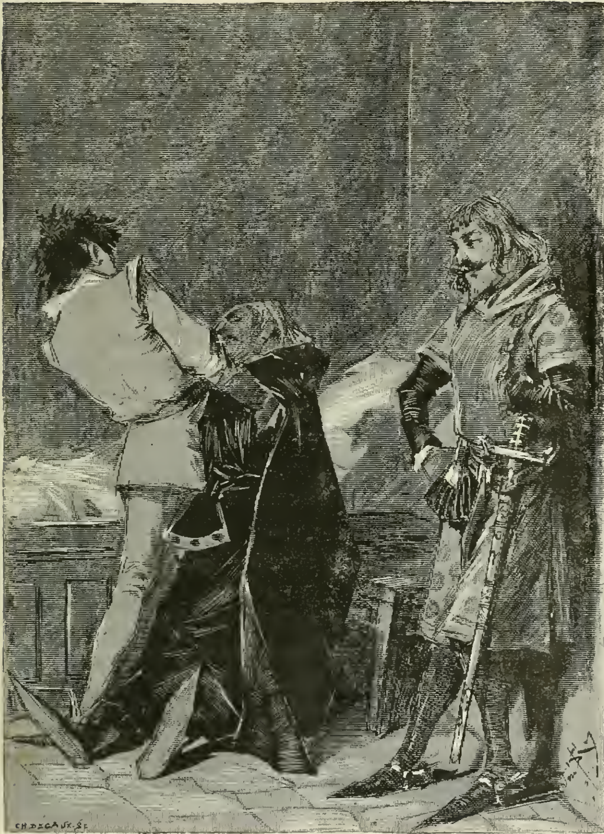
Orsini se tut.

— Eh bien! vous ne répondez pas?

— A quoi bon? nous nous entendons à demi-mot.

Buridan poussa un formidable juron.

— Ainsi donc, vous avouez? s'écria-t-il.



Buridan était songeur. (Page 939.)

L'Italien fixa sur lui ses prunelles noires, brillantes d'une sombre lueur.

— Vous le prenez sur un singulier ton, mons capitaine, répliqua-t-il ; vous m'aviez parlé d'entretien et non d'interrogatoire ; autant il me plaît de consentir à l'un, autant il ne me convient pas de répondre à l'autre.

Buridan fit un pas un avant et, les dents serrées, il lui dit d'une voix sifflante :

— Vous oubliez, mon maître, qu'aujourd'hui je vous tiens, et que force vous est d'en passer par où je veux. Ainsi donc, de gré ou de force, il vous faudra bien répondre.

Une légère pâleur envahit le visage de l'Italien qui, refoulant au fond de son cœur la rage de se voir ainsi traité, répondit avec calme :

— Je n'ai. pas plus que vous, rien à avouer ; si je n'ai point, au rendez-vous de l'autre jour, amené le sire Orly, vous n'y avez pas non plus amené demoiselle Alix.

— C'est un point que nous examinerons tout à l'heure, répondit Buridan, mais, pour le moment. ce n'est point de cela qu'il s'agit.

Orsini fixa sur son interlocuteur un œil sincèrement étonné.

— De quoi s'agit-il donc ? murmura-t-il.

— Double fourbe ! s'écria le capitaine, rouge de colère, en élevant sur la tête de l'Italien tremblant, ses deux poings menaçants, ne cherche pas, après m'avoir trahi, à jouer l'innocence ; car, par le Dieu vivant, je t'étripe moi-même !

Et, d'un mouvement machinal, Buridan retirait du fourreau pour l'y repousser ensuite, la dague suspendue à sa ceinture.

— Je ne vous comprends pas, Messire, balbutia Orsini.

Le capitaine, stupéfait de cette audace, se pencha vers lui au point de sentir sur son visage l'haleine du mire.

— Et ta fille, félon que tu es, ta fille ? cria-t-il.

— Eh bien? demanda Orsini que l'inquiétude envahit soudain, ma fille ?...

Sans répondre, Buridan arpentait la pièce à grands pas, monologuant :

— Ah ! tu as voulu jouer au plus fin avec moi !... nous verrons celui de nous deux qui l'emportera... à défaut de la fille, le père me servira d'otage... point ne s'agit maintenant de demoiselle Alix... c'est ta propre peau qu'il s'agit de sauver... Par Satan, c'est un heureux hasard qui m'a fait te mettre la main dessus !... mais sois tranquille, tous les diables de l'enfer vinssent-ils à ton

secours, tu ne t'échapperas pas d'ici aussi facilement que la donzelle !...

Orsini poussa une sourde exclamation.

— Messire Buridan !... capitaine... que dites-vous là ? Alix ne serait-elle plus entre vos mains ?

— Félon que tu es, s'écria le capitaine ! vas-tu longtemps me railler ?

— Par pitié, Messire, répondez-moi, supplia l'Italien, dont le visage exprimait une horrible angoisse, vous avez bien encore ma fille avec vous, n'est-ce pas ? et je me trompe en...

Il se tut, en voyant la stupéfaction peinte sur les traits du capitaine.

Tortelier s'était approché de Buridan et se penchant à son oreille :

— M'est avis, messire capitaine, que cet homme est sincère.

— C'est aussi ce que je pense, grommela Buridan, mais alors ?...

Et, s'adressant à Orsini.

— Que faisais-tu donc, à pareille heure, en semblable endroit ?

L'Italien, à cette question si naturelle, et qu'il devait cependant prévoir, se troubla, mais ne répondit pas.

Buridan eut un geste d'impatience.

— Réponds, gronda-t-il, car, si ce n'est toi qui m'a enlevé demoiselle Alix, dans quel but rôdais-tu autour de ce logis ?

Orsini ouvrit des yeux hagards.

— Enlevée !... balbutia-t-il... Alix ! ma fille... vengeance du ciel !...

Et avant qu'on eût le temps de le retenir, il roulait comme une masse sur le plancher.

Bast ! évanoui seulement, fit Tortelier en se penchant vers l'Italien qu'il déposa sur la couchette sur laquelle Alix avait reposé pendant plusieurs jours.

Buridan était songeur.

— Si ce n'est lui, murmura-t-il, qui donc cela peut-il être ?

A ce moment, on heurta à la porte.

— Par Belzébuth ! grommela Tortelier, vous attendez donc des visites, Messire ?

Le capitaine était immobile, prêtant l'oreille.

Les coups de heurtoir se suivaient, pressés et nombreux.

— Qui peut venir ? murmura-t-il.

— La manière la plus simple d'être renseigné à ce sujet est d'y aller voir, répliqua maître Jacques.

— Il est imprudent, peut-être...

— Vous, sans doute ; mais moi qui ne connais personne à Paris... j'ouvrirai le judas et j'engagerai conversation avec le visiteur, cela vous permettra de reconnaître la voix.

— Allons donc vite, car on s'impatiente.

Tortelier jeta dans la chambre un regard circulaire et avisant une forte corde pendue à un clou, en ficela solidement les mains et les pieds de l'Italien, disant :

— On ne saurait prendre trop de précautions avec un semblable oiseau.

Puis, précédant Buridan, il descendit rapidement l'escalier et, arrivé contre la porte d'entrée, fit glisser dans sa rainure le judas contre lequel il appliqua son œil.

Buridan, tapi dans l'ombre, écoutait :

— Par les cornes du diable ! gronda une voix en colère, vous y avez mis le temps, mon maître.

— Eh ! dame, tout bon chrétien dort à cette heure, répliqua Tortelier d'un ton bonhomme ; mais que voulez-vous ?

— Parler au maître du logis ! répondit une voix que fit tressaillir le capitaine.

— Ventredieu ! murmura-t-il, c'est Jehan de Sarcelles ? Qui donc a pu me trahir et l'amener ici.

Le routier hésita un moment.

— Le maître du logis, c'est moi, répliqua-t-il, qu'avez-vous à me dire ?

— Par mon âme ? tu mens ! s'écria une troisième voix.

— Orly ! exclama le capitaine en bondissant de sa cachette et en ordonnant à Tortelier d'ouvrir la porte.

— Buridan ! fit Orly en se jetant dans les bras de son ami.

Puis, après plusieurs accolades, ils demeurèrent un moment l'un en face de l'autre, les yeux dans les yeux, les mains dans les mains.

— Te voilà, te voilà! murmura Buridan, le visage épanoui, le sourire aux lèvres, ah! Dieu est bon.

— Quelle inquiétude a dû être la tienne! dit Orly.

— Pardon, Messire capitaine, fit le duc d'Égypte en intervenant, m'est avis que nous serions, pour causer, mieux dans l'intérieur du logis que dans la rue.

— Excusez-moi, sire duc, répondit Buridan, mais mon émotion est tellement profonde et mon bonheur tellement grand de pouvoir embrasser ce digne ami, que j'avais totalement oublié votre présence; et toi aussi, Jehan, tu m'excuses, n'est-ce pas?

Le docteur ès Sorbonne répondit d'un geste raide aux paroles amicales du capitaine et entra dans la maison.

Lorsque les quatre hommes eurent pris place sur les escabelles présentées par Tortelier, il régna pendant quelques minutes un silence embarrassant.

Enfin, Orly, le premier, prit la parole.

— Ami, dit-il, puisque ta joie est si grande de me retrouver, j'espère que tu ne me tiendras pas rigueur pour le fait dont la Providence, sans doute, s'est servi pour nous réunir.

Buridan fixa sur lui des yeux étonnés.

— Je ne te comprends pas, murmura-t-il.

— Quelques mots vont te mettre au courant; c'est moi qui ai conduit ici notre ami Jehan de Sarcelles et le duc d'Égypte.

Le capitaine lui lança un regard qui eût pu s'interpréter ainsi:

— C'est là un service dont je ne te suis guère reconnaissant.

Puis il lui dit:

— Pourquoi n'être pas venu plus tôt, puisque tu savais où je gîtais.

— Mais je l'ignorais complètement, et ne l'ai appris que tout à l'heure en entendant ta voix.

L'étonnement du capitaine allait croissant.

— Je ne comprends plus, murmura-t-il,

— C'est bien simple, cependant; il y a trois heures, je rôdais dans

l'impasse ; j'aperçois à une verrière une jeune fille qui me supplie de faire tenir un mot à Jehan de Sarcelles pour le supplier de la venir délivrer... je ne fais ni une ni deux ; avec l'aide de quelques escholiers, mes amis, je la délivre...

Buridan fit un bond formidable.

— Ventredieu ! exclama-t-il, c'est toi qui...

Orly inclina la tête de haut en bas.

— Et tu savais que c'était moi le gardien de cette jeune fille ! et tu n'as pas craint...

— Je te répète que je ne savais rien du tout ; je ne serais même jamais revenu ici, si Jehan ne m'avait prié de le conduire à la maison dans laquelle était enfermée la jeune fille.

Les sourcils froncés, les lèvres pincées, Buridan réfléchissait.

Enfin, se tournant vers Jehan, il lui dit :

— Ami Jehan, je te dois une explication ; je vais te la donner ; peut-être, en tout ceci, trouveras-tu que je n'ai point suivi la ligne droite de l'amitié ; mais tu es trop fort en philosophie pour ignorer que, dans cette vie, ce sont les événements qui conduisent les hommes et non les hommes qui conduisent les événements. Tu sais, et Orly peut confirmer mon dire, que je suis venu à Paris pour accomplir une mission sacrée ; mais, entre mon but et moi, soudain, un obstacle s'est dressé : l'arrestation d'Orly ; il me fallait, à tout prix, sa liberté ; après plusieurs tentatives infructueuses, je désespérais, lorsque la Providence est venue inespérément mettre sur mon chemin demoiselle Alix, la femme que tu aimais, c'est vrai, mais la fille d'Orsini.

Orly poussa une sourde exclamation.

— Ce monstre a une fille, gronda-t-il, et c'est cette fille que j'ai sauvée. Malédiction ! que ne l'ai-je plutôt étranglée ?

— Pensez-vous à ce que vous dites ? s'écria Jehan ; songez que j'aime Alix, qu'elle est sous ma protection ; ainsi donc, malheur à qui...

— Des menaces, fit Orly avec un geste farouche.

— Allons, allons, fit le duc d'Égypte d'une voix grave, nous sommes venus ici non pour nous disputer, mais pour nous expli-

quer... Ami Jehan, es-tu satisfait des explications que viens de te donner le capitaine?

Celui-ci étendit la main.

— Un mot encore, dit-il; Jehan, je le répète, peut trouver ma conduite quelque peu incorrecte; cependant, qu'il n'oublie pas que c'est grâce à moi qu'Alix a pu lui être rendue saine et sauve, car, si je n'avais été poussé par un motif personnel, peut-être ne me serais-je point lancé avec autant d'ardeur à la poursuite de cette enfant; peut-être aussi ne serais-je pas arrivé à temps pour l'arracher des griffes de ce maudit Guillaume Feutrier.

Et, rapidement, il narra au docteur ès-Sorbonne comment il avait pénétré dans l'abbaye de la Reine-Blanche et comment Alix allait, sans son intervention, devenir la proie du diacre.

Le visage blême et les lèvres tremblantes, Jehan tendit spontanément ses deux mains à Buridan qui les serra avec force en s'écriant :

— A la bonne heure! Je craignais que tu ne me gardasses rancune; et cependant je jure Dieu que mes intentions relativement à Alix étaient pures.

— Je n'en doute pas, répondit Jehan avec un léger froncement de sourcil, mais enfin quelles étaient-elles?

— Ayant la fille entre les mains, je traitais d'égal à égal avec le père.

— Dans quel but?

— Pour faire remettre Orly en liberté.

— L'intervention d'Alix t'est donc dès maintenant inutile.

— Absolument; puisque grâce à Orly je retrouve tout mon avantage.

— Tu te trompes, Buridan, murmura l'amant de Julienne, ton parchemin, je ne l'ai plus...

Le capitaine fit un bond formidable.

— Ventredieu! s'écria-t-il, que me dis-tu là?... mon parchemin...

— Enlevé!... disparu!...

— Disparu! comment?... Enlevé! par qui?

En quelques mots, Orly mit son ami au courant de ce qui lui

était arrivé, depuis son arrestation jusqu'à sa miraculeuse évasion de la Tournelle.

— Cet italien maudit, poursuivit-il, après m'avoir, au moyen de ce vin empoisonné, arraché mes secrets, m'avait laissé ivre-mort, attaché sur mon chevalet de torture. Combien de temps restai-je en cet état? Je l'ignore; mais, quand je revins à moi, j'aperçus étendu sur le sol mon geôlier qui, sans méfiance, avait vidé le broc de vin; le malheureux était dans le même état que celui dont je venais de sortir. A l'aide de mes dents, je rongeai les cordes qui m'attachaient les poignets; puis, de mes mains devenues libres, je détachai mes pieds. Alors j'enlevai le trousseau de clés de mon gardien que j'enfermais dans mon cachot... Quelques instants après, j'étais sur le pavé du roi et courus au *Cochon-d'Amour* !

— Mais en ce cas, s'écria Buridan, c'est Orsini qui possède mon parchemin.

— Comme il possède ma Julienne! ajouta Orly d'un ton pénétré.

— Ah ! s'il en est ainsi, continua le capitaine, il va falloir qu'il me le rende, ou sinon...

Et un geste terrible acheva sa pensée.

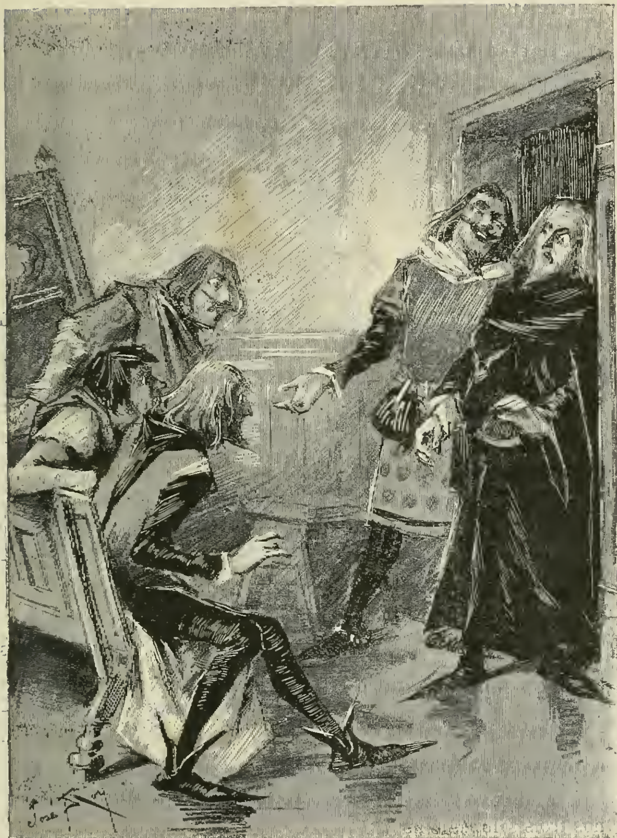
— Si vous voulez bien me le permettre, messire Buridan, fit le duc d'Égypte, il me semble que la situation n'est pas aussi désespérée que votre attitude paraît le faire croire.

Le capitaine, qui s'était déjà avancé vers la porte, s'arrêta, fixant sur celui qu'il venait de parler un regard interrogateur.

— Vous ne comprenez pas? poursuivit le duc; c'est pourtant bien simple; nous tous, qui sommes ici, avons un ennemi commun; cet ennemi s'appelle Orsini; en outre, nous avons fait pacte d'alliance pour venger la mort de nos compagnons occis en Tour de Nesle; vous, Jehan, au nom des escholiers, et moi, au nom des truands de la butte Montorgueil.

A ces mots Buridan eut un léger froncement de sourcils, que le duc parut ne pas remarquer, car il continua placidement :

— Le temps est venu de réclamer vengeance, et l'occasion nous est fournie par la présence parmi nous de demoiselle Alix. Ce que



.... lorsque la porte s'ouvrit, donnant passage à Buridan conduisant par la main Orsini. (Page 946.)

vous voulez faire dans votre seul intérêt, capitaine Buridan, nous le ferons, nous, pour mener à bien notre vengeance.

Jehan voulut protester.

— Il faut être homme, ami, fit le duc d'Égypte sévèrement; je comprends qu'il te répugne de voir ainsi cette enfant que tu

aimes, nous servir d'arme contre son père ; mais n'oublie pas que ce père est un monstre et l'assassin de nos amis.

Le docteur ès Sorbonne baissa la tête.

Buridan prit la parole.

— Avez-vous un plan en tête concernant Orsini? demanda-t-il au duc dÉgypte.

— Certes !

— Ne pensez-vous point que le mieux est de battre le fer tandis qu'il est chaud ?

— Assurément.

— Excusez-moi donc si je m'absente quelques instants ; j'ai là chez moi quelqu'un qu'il vous intéresse peut-être de voir.

Le duc demeura un moment silencieux.

— C'est un rude homme que Buridan, fit-il.

— D'un courage à toute épreuve et d'une audace inimaginable, ajouta Orly.

— Mais il manque un peu de délicatesse, objecta Jehan.

— C'est un ambitieux et il s'occupe de politique, répliqua le duc ; l'une seule de ces deux raisons lui doit être une excuse suffisante.

Et il reprit avec un léger soupir :

— Ah ! si nous pouvions mettre complètement cet homme dans notre jeu !

Jehan de Sarcelles allait sans doute lui demander de développer cette phrase, lorsque la porte s'ouvrit donnant passage à Buridan, conduisant par la main Orsini.

A la vue du mire une triple exclamation sortit de la bouche de nos trois compagnons.

Quant au mire, en apercevant Orly, il poussa un cri terrible, comme si un spectre s'était soudain dressé devant lui.

Pâle, les yeux agrandis, la bouche entr'ouverte, il demeurait immobile, l'esprit frappé de stupeur.

Mais, c'était un esprit fort que le mire de Marguerite de Bourgogne ; il ne croyait pas aux revenants ; aussi le premier moment de stupéfaction passé, il reconquit tout son sang-froid, ne doutant pas qu'il n'eût réellement devant lui un Orly en chair et en

es, et pensa qu'il ne tarderait pas à apprendre par quel concours de circonstances l'homme qu'il avait cru dans le cachot de la Tournelle, rongé par les rats, était là, vivant, devant lui.

Il laissa donc errer son regard indifférent du visage inconnu de Jehan de Sarcelles à celui non moins inconnu du duc d'Égypte ; puis, baissant la tête pour se recueillir et se préparer à la lutte, il attendit.

— Mes amis, fit Buridan d'une voix railleuse, vous avez manifesté, tout à l'heure, le désir de vous entretenir avec monseigneur Orsini et, comme il me fait en ce moment l'honneur d'accepter l'hospitalité sous mon toit, j'ai cru vous être agréable en vous mettant en rapport avec lui.

Puis, se tournant vers l'Italien :

— Monseigneur, continua-t-il de la même voix moqueuse, permettez que je vous présente le duc d'Égypte, le docteur ès Sorbonne Jehan de Sarcelles ; quant à messire Orly, la présentation est inutile, puisque vous le connaissez déjà.

Comme un loup pris au piège, l'Italien jetait en dessous des regards perçants et haineux.

Après avoir, d'un geste, consulté ses compagnons, le duc d'Égypte s'adressa au père de demoiselle Alix.

— Messire Orsini, fit-il avec calme, ce n'est point, croyez-le bien, pour avoir l'insigne honneur de faire votre connaissance que nous souhaitions vous voir, mais pour nous entretenir avec vous de certaines choses fort intéressantes, sur lesquelles il vous conviendra, nous l'espérons du moins, de parler sans arrière-pensée.

Le mire, pour toute réponse, s'inclina silencieusement.

— Mais, ajouta le duc gouailleur, on dirait, à vous voir ainsi debout, un accusé comparaissant devant ses juges, et ce n'est point le cas, jusqu'à nouvel ordre, du moins.

Et, avançant une escabelle :

— Prenez donc la peine de vous asseoir ; l'entretien que nous allons avoir ensemble sera long peut-être, et vous n'êtes plus jeune.

Sans mot dire, Orsini s'assit.

— Vous êtes un homme très fort, messire Orsini, fit le duc, et vous possédez une quantité de qualités supérieures; malheureusement pour vous, vous n'êtes point exempt de certaines faiblesses inhérentes à la nature humaine, et je vous dois prévenir que c'est précisément de ces faiblesses que nous allons user pour arriver à nous entendre parfaitement avec vous.

L'Italien écoutait attentivement parler le duc d'Égypte et il pesait scrupuleusement dans son esprit chacun de ses mots pour bien en comprendre le sens et en saisir la portée.

Une légère contraction plissa son front; mais il répondit froidement avec une pointe d'ironie dans la voix:

— Pensez-vous donc, messire duc, que je me fasse illusion sur moi-même? Je me connais mieux que vous ne me pouvez connaître et n'ai nullement la prétention d'être en dehors de l'humanité.

— Aussi rien n'est-il aussi éloigné de notre pensée que de vous faire un crime de ces faiblesses; au contraire, puisque nous en voulons tirer profit.

— Eh! parlez donc, *per Baccho!* s'écria Orsini en perdant son sang-froid devant le calme railleur du duc d'Égypte; que voulez-vous?

— Je vous obéis, maître Orsini; mais, avant que d'entrer au cœur même du sujet, et afin d'éviter l'allongement de cette discussion, je tiens à établir votre puissance à la cour; il ne faut pas que, tout à l'heure, vous vous retranchiez derrière de prétendues impossibilités pour refuser de faire ce que nous vous demanderons; je veux que vous vous reconnaissiez pour le maître du royaume de France; je veux vous affirmer que nous connaissons votre vie intime par le menu; je veux que vous soyez persuadé que nous sommes au courant de bien des choses touchant vos relations avec la reine Marguerite de Bourgogne.

L'Italien demeurait immobile et silencieux.

Le duc d'Égypte poursuivit:

— Si je vous dis tout cela, maître mire, ce n'est point pour parler inutilement; je pourrais m'occuper de la Tour de Nesle et des sages conseils par vous prodigués à la reine Marguerite, relative-

ment à certaines nuictées passées en cette tour; mais ce serait perdre mon temps, car je suis persuadé que je vous en ai dit assez pour vous convaincre qu'il est inutile de ne pas répondre nettement aux questions que je vous poserai.

Toujours impassible, Orsini murmura :

— Parlez, Messire ; il est inutile d'ergoter.

— Vous me voyez ravi de votre sagesse, fit le duc d'Egypte, aussi je commence : l'une de vos faiblesse, la plus grande peut-être, est d'avoir une fille et de l'aimer.

— Alix ! bégaya l'Italien.

— Oui, demoiselle Alix, poursuivit le duc ; or, il est bon, pour calmer vos inquiétudes à son sujet, que vous sachiez qu'elle est en notre possession. Et pour vous enlever tout espoir de nous l'enlever, sachez également qu'elle est sous bonne garde, à la butte Montorgueil.

Orsini grinça des dents :

— Oh ! les maudits ! les maudits ! grommela-t-il.

— J'oubliais un détail qui peut vous intéresser, ajouta le duc; c'est messire Orly qui a enlevé votre fille aux mains de Buridan, et me l'a amenée.

Orsini jeta un mauvais regard à Orly, qui s'écria :

— Par mon âme ! si j'avais su tenir en ma possession le louveteau de ce loup, je l'eusse étranglé sur l'heure !

Un frisson secoua l'Italien.

— Mais, revenons à demoiselle Alix ; selon vos réponses, nous vous la rendrons... plus tard, ou vous ne la reverrez jamais.

— Mais c'est infâme ! exclama Orsini.

— Bast ! vous jugez la chose ainsi, parce qu'il s'agit de votre fille ; mais combien de jeunes gens avez-vous arrachés à leur mère pour les jeter dans le lit de dame Marguerite et de là à la Seine !

Le mire courba la tête :

— Que dois-je faire pour revoir ma fille ? demanda-t-il humblement.

— Vous allez le savoir, et le duc d'Égypte avait dans la voix une gravité qui fit frissonner l'Italien jusqu'aux moëlles... Je n'ai pas

coutume de m'occuper des choses qui ne touchent point aux intérêts de mon royaume; mais comme duc d'Égypte, chef de la grande Truanderie de la butte Montorgueil, j'ai charges d'âmes et d'existences; je dois donc veiller à ce qu'aucun de mes sujets ne passe de vie à trépas en dehors des règles de notre humaine existence.

Fort étonné de ce préambule rempli d'éloquence. Orsini fixait sur le duc des yeux remplis d'étonnement.

Mais son étonnement cessa subitement et fit place à un certain effroi, lorsque l'orateur continua son petit discours en ces termes :

— Or, chaque matin, depuis quelque temps, on relève au pied de la Tour de Nesle des cadavres, et parmi ces cadavres, il est rare qu'on ne trouve point quelqu'un de mes sujets.

Ici le duc d'Égypte fit une courte pause, regardant l'Italien dont le visage immobile était couvert d'une pâleur livide.

Après quelques minutes, il reprit :

— Un moment, j'ai songé à aller poignarder dans son palais l'auteur de ces meurtres; mais j'ai réfléchi que l'époux de cette femme pouvait être pour moi l'instrument d'une vengeance bien plus complète et bien plus terrible. Le mari outragé a droit de vie et de mort sur l'épouse adultère. Ainsi donc, et voici quelle est ma volonté : tu vas agir de manière à ce que mon beau cousin Loys, roi de France et de Navarre, apprenne au plus tôt comment, presque chaque nuit, sa bien-aimée épouse, dame Marguerite, rompt le lien conjugal; quant aux moyens d'arriver à ce but, je t'en laisse le choix; mais fais vite, car c'est le jour seulement où Marguerite montera sur le bûcher que ta fille Alix te sera rendue. J'ai dit.

La tête inclinée sur la poitrine, les paupières abaissées, Orsini réfléchissait aux paroles qu'il venait d'entendre et qui ne laissaient pas que de l'émotionner fort vivement.

L'ordre du duc d'Égypte coïncidait précisément avec ses plus secrètes intentions, avec ses plus ardents désirs. Sa fille n'eût-elle pas été le prix de l'accomplissement de cet ordre qu'il eût mis à l'exécuter un semblable empressement.

La situation n'était plus tenable, et maintenant qu'en faisant

enlever Alix, Marguerite avait commencé ouvertement les hostilités, il fallait que l'un des deux pliât devant l'autre ou disparût.

Or, il connaissait assez sa complice pour savoir que son caractère altier et son indomptable volonté ne consentiraient jamais à s'abaisser ; il ne lui restait donc plus d'autre alternative que de la faire disparaître.

Marguerite disparue, c'était la destruction du seul obstacle qui s'opposât à sa complète puissance ; c'était surtout la jouissance paisible, assurée, de l'ascendant presque total pris par lui sur le roi.

En outre, sa finesse lui faisait sentir, comme implicitement contenue dans les paroles du duc d'Égypte, une proposition d'alliance de la part du chef de la grande truanderie, et, à cette époque, ceux qui détenaient le pouvoir n'étaient point assez forts par eux-mêmes pour négliger de s'associer une force aussi considérable que les suppôts de la butte Montorgueil.

Il voyait donc pour lui, dans le pacte que lui imposait, violemment, il est vrai, le duc d'Égypte, un double avantage : assurer et augmenter tout à la fois sa puissance, et ce pacte il était disposé à le signer des deux mains.

Quant aux moyens à employer pour arriver au but qu'on lui désignait, il ne les voyait point encore, mais son génie était trop fertile en ruses pour qu'il s'inquiétât de semblables détails.

Il releva donc la tête et, promenant un regard circulaire sur ceux qui l'entouraient, sur les physionomies desquels il lut clairement une attente impatiente, il répondit froidement :

— Votre proposition m'agrée, sire duc, et j'accepte sans observation aucune le pacte que vous me proposez ; de votre côté, vous me jurez de me rendre ma fille le jour où...

— Avant de vous engager complètement, maître Orsini, fit Jehan en prenant la parole d'une voix un peu tremblante, je dois compléter le traité à vous soumis par le duc d'Égypte par certaines restrictions, peu importantes pour vous peut-être, mais qui sont pour moi d'une importance capitale.

L'Italien, subitement inquiet, fronça les sourcils.

— Que voulez-vous dire ? bégaya-t-il.

— Ces restrictions, répliqua le docteur ès Sorbonne, sont de

natures différentes : la première porte sur l'état de demoiselle Alix lorsqu'elle vous sera rendue.

L'Italien sursauta sur son escabelle.

— *Per Baccho!* s'écria-il, que voulez-vous dire?...

Puis, il ajouta en se contenant :

— Ne suis-je pas son père? et à moi seul n'appartient-il pas de régler une question que vous venez soulever bien inconsidérément, ce me semble.

— Nous sommes tous d'accord avec vous sur ce point... en principe, répliqua paisiblement Jehan de Sarcelles ; mais en pratique, les circonstances de la vie sont telles, que bien souvent, on doit transiger avec les principes, même les plus affermis. C'est pourquoi je répète ma question et vous demande pour la seconde fois : quelle condition complez-vous donner à demoiselle Alix lorsqu'elle vous sera rendue ?

— Dam! les épousailles sont les conditions probables de toute fille.

— En ce cas, sans doute, avez-vous fait déjà choix d'un époux pour demoiselle Alix?

— Très franchement, non, répondit l'Italien ; mais pourrais-je savoir dans quel but vous m'interrogez ainsi ?

— Pour savoir s'il vous est indifférent que le futur époux de demoiselle Alix soit moi.

— Vous! s'écria Orsini, sans même dissimuler la nuance de dédain contenue dans ce seul mot.

Il regarda un moment le docteur, et la lèvre dédaigneuse, reprit :

— Tout flatté que je sois de votre recherche, je ne vous cacherai pas, Messire, que j'avais fait pour ma fille des rêves un peu plus élevés que votre personne ; ma situation dans le royaume me permet d'aspirer pour elle aux plus beaux partis, et...

Brusquement Jehan l'interrompit :

— Je ne suis peut-être pas ce que vous appelez un beau parti, fit-il d'une voix sèche ; mais avec un peu de réflexion, vous reconnaîtrez que je suis un parti sûr, car moi, Jehan de Sarcelles,



Grimsel le Bossu.

docteur ès Sorbonne, je peux demain soulever le pays latin tout entier contre le roi Loys, la reine Marguerite et le mire Orsini, moi, Jehan de Sarcelles, ayant mission des escholiers pour tirer vengeance des meurtres commis en Tour de Nesle, sur la personne d'un grand nombre des leurs. C'est pourquoi je ne doute pas, Messire, que vous ne consentiez à voir en moi l'heureux époux de demoiselle Alix.

De plus en plus étonné de ce qu'il entendait, l'Italien ne répondit pas de suite, supputant dans son esprit les nouveaux avantages que pouvait lui procurer une alliance avec le peuple des escholiers.

Un sourire d'orgueil passa sur ses lèvres minces, à la pensée de cette puissance colossale qu'il allait conquérir et asseoir sur ces forces formidables qu'on appelait la truanderie et le pays latin; la ville entière lui appartiendrait.

— Si Alix vous aime, répondit-il enfin; qu'est-ce que je veux, moi? son bonheur, pas autre chose.

Puis il ajouta:

— Mais, vous m'aviez parlé d'autres restrictions, maître Jehan de Sarcelles; quelles sont-elles?

— C'est à moi de répondre à votre question, Messire Orsini, fit Buridan en s'avançant, et je parle au nom de mon ami Orly et au mien.

L'Italien sentit une froide sueur lui couler le long des membres, car il eut le pressentiment que les choses allaient se compliquer.

— Je laisserai de côté les raisons qui vous ont fait emprisonner injustement messire Orly, reprit le capitaine; je ne soulèverai même pas le point de savoir si vous aviez le droit de le torturer ainsi que vous avez fait; je ne veux retenir qu'un fait, mais ce fait est doublement grave: vous lui avez arraché par la force et lâchement, deux secrets, l'un me concernant personnellement, l'autre ne touchant que lui...

— Deux secrets! bégaya l'Italien.

— Je vous accuse donc d'avoir dérobé, dans la chambre de messire Orly, au *Cochon-d'Amour*, un parchemin à moi appartenant et que je lui avais confié.

— C'est faux ! s'écria Orsini avec force, par le sang du Christ! je vous jure que c'est faux !

— Ce parchemin, poursuivit froidement Buridan, il me le faut.

— Mais je ne l'ai pas ! au nom de ce que j'ai de plus sacré, je vous fais le serment que je ne l'ai pas !

— Tu mens, Orsini, exclama à son tour Orly, car je suis allé derrière toi chez Gargouslier, et le parchemin avait disparu.

— Sur la tête d'Alix, je vous jure que vous m'accusez faussement; les apparences sont contre moi; je vous confesse même qu'en allant au *Cochon-d'Amour* j'avais l'intention de m'emparer de ce parchemin, mais, quand je l'ai cherché, je ne l'ai point trouvé.

— A d'autres, mon maître, riposta Orly; tu as découvert la cachette, car la dalle, sous laquelle je l'avais enfoui, était enlevée, mais le trou était vide.

— C'est ainsi que tout était déjà quand j'ai mis le pied dans la chambre.

— Tu mens! tu mens! s'écria l'autre au paroxysme de la rage en s'élançant sur l'Italien.

Buridan, d'un bras vigoureux, arrêta son ami.

— Tu mens! te dis-je, cria Orly, tu as dérobé le parchemin comme tu as enlevé Julienne !

L'Italien blêmit, mais ne répondit pas.

— Et de même, poursuivit Orly, que Buridan te somme de lui rendre son parchemin, je te somme, moi, de me rendre ma maîtresse.

Orsini lui lança un regard mauvais.

— Votre maîtresse! répondit-il d'une voix sifflante, elle a été la mienne avant que d'être la vôtre.

— Par mon âme! gronda Orly, tu railles, Italien maudit; nous verrons, lorsque je te tiendrai seul, face à face, si ta langue de vipère pourra proférer autre chose que des supplications.

Oui ou non, fit Buridan, avez-vous en votre possession ce parchemin et cette femme ?

— Au sujet du parchemin, messire capitaine, répliqua Orsini,

je vous ai déjà répondu, et je vous jure Dieu que ma réponse a été conforme à la vérité ; quant à la femme...

Il se tut, les dents serrées, les yeux plissés, luisants d'un regard de haine.

— Nieras-tu aussi que Julienne ne soit en ton pouvoir? exclama Orly.

— Eh bien ! dit enfin l'Italien en défiant du geste ceux qui l'entouraient, oui, je le confesse, Julienne est à moi, et, pour la ravoir, il faudra m'arracher, avec le cœur, le nom de la retraite où je l'ai cachée.

— Prends garde à toi, Orsini, fit le duc d'Égypte, tu nous braves!

— Oui, je vous brave! répondit-il d'une voix vibrante, et pourquoi ne le ferais-je pas? j'ai courbé assez longtemps la tête devant vous pour la relever, enfin! J'ai passé par tout où vous avez voulu : j'ai accédé à toutes vos demandes et promis d'obéir à tous vos ordres. Vous m'avez dit de perdre la reine, au risque de me perdre moi-même; je le ferai; vous m'avez imposé un époux pour ma fille; cet époux, je l'ai accepté; si j'avais en mon pouvoir le parchemin que vous me réclamez, je vous le rendrais; mais n'en demandez pas davantage, car, cette femme, c'est ma vie, entendez-vous! Voilà vingt ans que je la regrette et que je la désire! Je l'ai, enfin, et je la garde. Vous me tueriez plutôt!

Orly avait tiré sa dague.

Orsini, les bras croisés sur la poitrine, s'avança vers lui :

— Je l'aime, entends-tu bien, je l'aime, et nulle puissance ne pourra me l'arracher.

Orly leva le bras, mais, prompt comme l'éclair, Buridan le lui retint.

— Paix, ami, fit-il avec autorité, le seigneur Orsini n'est pas en veine de confidences ce soir; laissons-le donc à ses réflexions et patientons quelques jours. Il pourra plus librement, dans la solitude, mettre en balance son amour pour sa fille et sa prétendue affection pour cette femme; il ne sortira d'ici qu'en nous révélant la retraite de dame Julienne.

Et, se tournant vers le duc et Jehan :

— Êtes-vous également de cet avis ? leur demanda-t-il.

D'un geste, ils répondirent affirmativement.

— Maintenant, ajouta-t-il, en s'adressant à Orsini, vous êtes prisonnier, Messire ; on va vous reconduire à votre appartement. Une dernière recommandation : la patience n'est pas ma vertu dominante ; prenez donc garde de trop prolonger votre séjour ici, car il est certains moyens pour se débarrasser des hôtes incommodes que je n'hésiterai pas à employer.

Ce disant, il frappa sur un timbre ; Tortelier entra et prenant l'Italien par le bras, l'entraîna hors de la pièce.

Orly, accablé, était tombé sur son escabelle.

— Courage ! fit Buridan d'une voix mâle, quelque chose me dit qu'en dépit de ce vieux coquin, nous retrouverons, moi, mon parchemin, et toi, ta maîtresse.

CHAPITRE LVII

Guillaume Feutrier rentre en scène.

Presqu'en face le logis de maître Hugonnet le Bricoleux, de l'autre côté de l'impasse du cul-de-sac du *Chat-Blanc*, se dressait la fameuse taverne du *Cœur-Sanglant*, où venaient ripailler, après leurs audacieuses expéditions, les chefs des coupe-bourses et malandrins de la capitale.

Au-dessus de la porte de cet horrible bouge, grinçait au vent une plaque de tôle sur laquelle un artiste naïf avait peint une vierge, s'arrachant de ses propres mains le cœur de la poitrine ; soit inexpérience du peintre, soit méfiance à l'égard de la compréhension du public, ce cœur était d'une disproportion étonnante, et, énorme comme celui d'un bœuf, étendait sa teinte sanglante sur un bon quart de l'enseigne ; une ondée de gouttes rougeâtres formait aux pieds de la vierge une mare de sang.

De chaque côté de la porte, tellement basse, qu'à moins de se heurter le crâne, il fallait, pour entrer dans l'établissement, se ployer en deux, s'étendaient des verrières, défoncées en maints endroits par les luttes auxquelles se livraient presque chaque soir les consommateurs du lieu, et dont les raccords étaient faits au moyen de planches ou de vieux parchemins.

Le jour, cette façade engluée d'une forte couche de crasse et d'aspect repoussant, demeurait sinistre et silencieuse ; mais le soir elle flambait comme si tous les feux de l'enfer eussent été allumés à l'intérieur.

Et alors, c'étaient des cris et des chants, des heurts de gobelets et de coutelas, des noces et des batailles qui couvraient le vacarme de l'impasse entière ; quelquefois la porte s'entrebâillait, un corps s'aplatissait sur le pavé, ivrogne ou mourant, jeté là par ses camarades pour cuver en paix son vin, ou recommander tranquillement son âme à Satan ; puis la porte se refermait et le cul-de-sac retombait dans la sinistre pénombre qui l'emplissait.

Et certes, c'était à juste titre que le *Cœur-Sanglant* jouissait auprès des mauvais garçons de Paris, d'une si grande réputation ; on eût cherché vainement dans tous les mauvais lieux de la capitale, vin aussi bon servi par filles aussi belles et aussi peu bégueules, sans compter que la patronne du lieu, ancienne habitante de la rue Pute-y-Muce, était d'une complaisance inépuisable pour ces voleurs et ces assassins qu'elle appelait maternellement « ses enfants. »

Maintes fois, ils avaient trouvé auprès d'elle, lorsque la chance tardait à les favoriser, soit les consolations gratuites de l'amour, soit un libéral à-compte sur la prochaine affaire ; souvent également, elle avait soigné de ses propres mains ceux de ses enfants qui avaient récolté de mauvais coups dans une bagarre ; enfin, avait-on rapporté de ses expéditions quelque objet compromettant ou d'un placement difficile, on était toujours certain de trouver dans la main de la patronne l'équivalent de l'objet en question.

Bref, cette femme n'était pas une cabaretière, c'était une providence, et c'était bien elle que le peintre de l'enseigne avait

voulu personnifier sous les traits de la Vierge, s'arrachant le cœur, probablement pour le distribuer à ses enfants.

Pour être vrai, nous devons ajouter que, dans son partage, la patronne du *Cœur-Sanglant* n'était pas absolument impartiale, et ce n'était un secret pour personne, qu'elle avait des préférences marquées pour un bandit de la pire espèce, que nous connaissons déjà, nous voulons parler de Joël le Cagouleux.

Certes, le truand ne pouvait rivaliser en grâce et en élégance avec les jeunes seigneurs de la cour de Louis le Hutin; mais la patronne du *Cœur-Sanglant* n'était point une femme futile, et elle prisait plus les qualités sérieuses du cœur que les vaines apparences corporelles; or, Joël était certainement de tous les suppôts de la butte Mauconseil le plus fort, le plus adroit et le plus rusé; c'était en outre, celui de tous les habitués de la taverne, dont les expéditions réussissaient le plus souvent, et étaient les plus fructueuses; enfin... enfin, la patronne l'aimait; cette raison était concluante.

Or, ce même soir, où Orsini subissait dans le logis de Hugonnet le Bricoleux le petit interrogatoire que nous avons narré dans le chapitre précédent, il y avait grande réunion et grande beuverie au *Cœur-Sanglant*; les chants se succédaient joyeux, les flots de vin coulaient sans interruption des brocs dans les gobelets et des gobelets dans les poitrines, les rudes caresses et les baisers sensuels pleuvaient sur les joues et les poitrines rebondies des filles.

Il y avait grande liesse à la taverne, et liesse d'autant plus grande qu'elle était gratuite, la patronne voulant faire participer ses clients habituels, à la joie dont son cœur débordait, par suite du retour inespéré de Joël le Cagouleux qui avait disparu depuis plus de huit jours.

L'avait-elle assez pleuré son Cagouleux, et cette absence lui avait-elle fait passer assez de nuits sans sommeil !...

Aussi rattrapait elle, autant que faire se pouvait, le temps perdu, en le comblant de caresses et en le gorgeant de vin et de victuailles.

Nous n'oserions pas dire que Joël fût un garçon sans cœur, et



Et, écartant ses guenilles, il découvrit le manche d'un respectable coutelas.
(Page 964.)

cependant il paraissait beaucoup plus occupé à lamper force gobelets et à nettoyer son plat jusqu'à la dernière bribe, qu'à répondre aux ardents baisers dont les lèvres lippues de sa maîtresse le criblaient.

Cette indifférence provenait probablement du jeûne quasi com-

plet qu'il avait dû subir dans la cave où il gémissait depuis le jour où le duc d'Égypte l'avait interrogé, un peu violemment peut-être, au sujet du départ de Guillaume Feutrier.

C'est à peine, en effet, si on était venu lui renouveler deux ou rois fois la miche de pain qui lui servait d'unique nourriture; les sujets de la butte Montorgueil avaient, en vérité, autre chose à faire qu'à penser à renouveler le garde-manger de leur ennemi de la butte Mauconseil.

Ils avaient même tant d'occupations que, depuis deux jours, l'infortuné Joël avait grignoté jusqu'à la dernière miette son dernier croûton sans voir apparaître son pannetier ordinaire.

D'heure en heure il avait espéré, se comprimant le ventre avec les mains, pour rendre la faim plus tolérable; puis, enfin, la souffrance même l'enrageant, il avait usé, en les frottant sur l'angle d'une pierre, les liens qui comprimaient ses mouvements.

Une fois libre, il avait grimpé dans la cheminée, s'aidant des pieds et des mains dans cette dure ascension qui le conduisit à un toit en pente sur lequel il avisa une lucarne par laquelle il se glissa dans un grenier inhabité; de ce grenier à l'escalier et de l'escalier à la rue il n'y avait que l'espace de quelques enjambées.

Toujours courant, malgré sa faiblesse, il arriva au *Cœur-Sanglant*, où l'attendait la réception enthousiaste dont nous avons parlé plus haut.

Tendrement appuyée sur l'épaule de son favori, la patronne le couvait tendrement des yeux, le regardant avec émotion engloutir les brocs de vin et les tranches de venaison; pour la calmer, de temps à autre, il plaquait de ses lèvres humides un baiser sonore sur les joues rebondies de sa maîtresse, puis revenait à son occupation gastronomique. Ce pauvre Joël! n'avait-il pas huit jours de jeûne sur la conscience, et surtout sur l'estomac.

Cependant, en dépit de sa fringale, il s'arrêta soudain, les yeux écarquillés, la bouche ouverte, le gobelet en suspens à la vue d'un personnage qui venait de pénétrer dans la taverne et demeurait debout, immobile, promenant autour de lui un regard circulaire.

— Par les tripes du diable! grommela Joël, mais c'est mon compère Guillaume.

Et, ce disant, il dénoua la chaîne vivante que la patronne lui avait nouée autour du cou avec ses deux bras puissants et gras, puis légèrement titubant, s'avança vers l'homme, auquel il tendit la main.

— Eh bien! Messire, fit-il d'un ton joyeux, déjà de retour!

— Joël! s'écria l'autre; Satan est avec moi, car je te cherchais.

Le Cagouleux l'entraîna à une table, dans un coin désert, et là, s'asseyant, il le regarda avec curiosité des pieds à la tête.

— M'est avis, Messire Feutrier, exclama-t-il, que vous avez abusé de votre petit voyage d'amour; vous voilà tout déconfit, blême, les yeux caves, les lèvres pendantes... Vénus est dure pour les vieillards.

Et le truand avait un petit ricanement moqueur.

Le diacre répondit les dents serrées.

— Plût à Dieu que je fusse une victime de Vénus!

Joël ouvrit de grands yeux.

— Que vous est-il donc survenu, Messire?

— Ne le sais-tu pas? fit-il avec défiance.

— Comment voulez-vous que je le sache?

— Par les gens de la butte Montorgueil, qu'il t'arrive quelquefois de fréquenter.

Joël asséna sur la table un formidable coup de poing, prenant ces paroles pour une ironique allusion à la captivité que venait de lui faire subir le duc d'Égypte.

— Par les cornes du diable! Messire, gronda-t-il avec un éclair dans les yeux, tout mon ami que vous êtes, je ne vous permettrai pas de vous gausser de moi!

— Je ne te comprends pas; mais, passons. Donc, tu ne sais rien de ce qui m'est arrivé?

— Je vous le jure sur ma part de Paradis.

— Tu ne sais pas que ces maudits se sont lancés à ma poursuite?

Joël se mordit les lèvres; il avait été sur le point de s'écrier: « Je ne le sais pas, mais cela ne m'étonne pas. »

Il se tut, donnant les marques du plus profond étonnement.

Le diacre l'examinait en dessous, cherchant sur le visage du truand la confirmation d'un soupçon qui, probablement hantait son esprit.

Après un silence, il reprit :

— Ainsi donc, ce n'est pas toi qui leur as indiqué la route que j'avais suivie ?

— Me prenez-vous pour un traître, maître diacre ? s'écria le Cagouleux avec une belle indignation ; estimez-vous heureux d'être l'homme que vous êtes, autrement je vous eusse fait faire connaissance avec certain couteau...

Et, écartant ses guenilles, il découvrit le manche d'un respectable coutelas.

Vivement le diacre protesta.

— Pardonne-moi, ami Joël, fit-il en pressant dans ses mains tremblantes les mains du truand ; mais ces maudits ont suivi ma piste avec une telle rapidité, qu'un moment je croyais que l'on m'avait vendu.

— Mais, d'où venez-vous, en ce moment ? demanda le Cagouleux, qui voyait la conversation s'écarter du point intéressant.

— De l'abbaye de la Reine-Blanche, près Compiègne, répliqua le moine. C'est là que j'ai soigné ma blessure.

Le Cagouleux eut un haut-le-corps.

— Cornes de bœuf ! s'écria-t-il, l'imbécile que je fais ! et moi qui attribuais à un excès de pratique amoureuse votre mine pitoyable !

Le diacre fit une horrible grimace.

— Oui, gronda-t-il, les poings crispés sur la table, blessé par ce Buridan du diable, au moment...

Et son visage s'assombrit encore davantage au souvenir de l'attentat infâme qu'il était sur le point de commettre, lorsque l'arrivée inopinée du capitaine l'avait interrompu.

— Par mon âme ! s'écria le truand, voilà qui s'appelle jouer de malheur !

Et, amusé par la déconvenue du diacre, il le regardait avec une petite flamme joyeuse dans les yeux.

— En sorte, ajouta-t-il après un court silence, que vous revenez à Paris pour ravoir la donzelle?

— Pour me venger d'abord, grommela Guillaume Feutrier.

— Et vous avez compté sur moi pour vous aider?

— Ai-je eu tort?

— Vous avez eu raison, au contraire, reprit vivement le Cagouleux, qui bénit intérieurement la Providence de lui envoyer une semblable aubaine le jour même de son évasion.

Et il ajouta :

— Je ne vous cacherai pas que j'ai le plus grand besoin de renouveler connaissance avec votre escarcelle.

Il avait mis dans ces quelques mots un accent si navré, que, tout surpris, le diacre releva la tête, qu'il avait inclinée sur la poitrine, et considéra avec attention son compagnon.

Alors seulement, il remarqua le visage pâli et les traits amaigris du Cagouleux.

— Mais il me semble, mon pauvre Joël, dit-il, que, toi aussi, tu es changé.

— Et vous ne vous trompez pas, car, moi aussi, j'ai eu mes aventures.

— Conte-moi cela, à moins que ce ne soit trop long.

— C'est fort court à narrer : le jour même de votre départ j'ai eu une discussion avec les gens de Montorgueil; ils m'ont enfermé dans un caveau, et je n'ai recouvré la liberté que depuis quelques heures.

— Pauvre Joël, fit le diacre avec un accent apitoyé, que démentait l'air de satisfaction empreint sur sa physionomie. Et qu'as-tu fait dans ce caveau?

— J'y suis mort de faim, ou à peu près.

— En sorte que tu ne peux rien m'apprendre de ce qui s'est passé dans la capitale depuis que j'en suis parti?

— Non, puisque moi-même je vous serais fort reconnaissant de me donner des nouvelles.

— J'arrive et je viens te trouver pour t'en demander et pour savoir si tu veux me servir.

— Je suis votre homme; vous pouvez compter sur moi.

Et le truand étendait sa main largement ouverte vers le diacre, qui fit la grimace.

— Vous comprenez, dit le Cagouleux, que ces huit jours m'ont mis à sec.

— Mais tu n'as rien dépensé?

— C'est vrai; mais il me faut manger double maintenant, et je n'ai pas le premier teston pour cela.

— Il me semble, cependant, que lorsque je suis entré, tu te livrais à une opération se rapprochant beaucoup de celle pour laquelle tu dis manquer de monnaie.

— C'est une exception, répondit le Cagouleux.

Et il ajouta avec dignité :

— Je ne puis accepter de me faire nourrir par ma maîtresse, car...

En ce moment il s'interrompit, tendant l'oreille du côté de l'impasse.

La table à laquelle lui et Guillaume Feutrier étaient assis se trouvant contre la porte, le moindre bruit parvenait jusqu'à eux.

— Cornes de bœuf! grommela-t-il en se levant, que se passe-t-il donc chez le compère Hugonnet; il me paraît avoir nombreuse compagnie.

Le bruit qui avait éveillé l'attention du truand était celui du heurtoir de fer annonçant à Buridan la visite de Jehan de Sarcelles, accompagné d'Orly et du duc d'Égypte.

Joël, le front soucieux, sortit de la taverne, suivi du diacre; mais tout était silencieux et désert; la porte du logis du Bricoleux venait de se refermer sur les visiteurs.

— Par le diable, murmura le Cagouleux, le sorcier ne travaille pas ce soir! serait-il mort?

— Le sorcier? répéta Guillaume; vous avez un sorcier dans ces parages?

Le truand étendit la main vers le fond du cul-de-sac.

— Voyez, dit-il, cette maisonnette; toutes les nuits il y a sabbat là-dedans; les vitres flamboyent de tous les feux de l'enfer, et l'on entend des cris à faire frémir.

Le diacre eut un petit ricanement moqueur.

— C'est toi, Joël, fit-il, qui parles ainsi; toi, un homme! toi, un soldat!

Pour toute réponse, le Cagouleux prit son compagnon par le bras et rentra dans la taverne.

— Vous plaisantez, Messire, répliqua-t-il; c'est grand dommage que le sorcier n'ait pas ce soir entrevue avec son patron Satan, car vous ne seriez peut-être pas si brave.

— Mais ce sorcier, lui as-tu parlé? l'as-tu seulement vu?

— Lui parler! s'écria le truand avec effroi; mais vous raillez, je pense, Messire. Si vilaine que soit mon âme, si certain que je sois d'aller plus tard en enfer, je ne tiens pas cependant à me mettre de suite entre les griffes de Satan. Non, je ne lui ai point parlé au sorcier, mais je l'ai vu, et tout le monde ici l'a vu comme moi.

Le diacre haussa les épaules.

— Tu l'as-vu, dit-il, et où cela?

— Dans le cul-de-sac, quand il se rend à sa maison.

— Et comment est-il vêtu?

— Tout de noir, comme un moine pénitent, avec une cagoule sur la tête.

Tout en répondant aux questions de Guillaume, le Cagouleux claquait légèrement des dents, ce qui amusait fort le diacre.

— Et à qui ressemble-t-il? demanda Feutrier.

Joël se tut un moment; puis frappant du poing sur la table :

— Du diable! s'écria-t-il, si ce n'est pas la figure frappante de monseigneur Orsini!

Le diacre bondit sur son escabelle.

— Le mire de monseigneur le roi! exclama-t-il.

— Oui, Messire.

Et le truand ajouta vivement :

— Le sorcier est aussi long, aussi maigre, aussi sinistre...

Guillaume Feutrier était demeuré pensif.

— Ce serait bizarre, murmura-t-il; mais quoi d'impossible à cela? Ce serait donc là cette maison où il enfouit ses trésors et cache ses secrets d'alchimie!... Ah! le diable fait bien les choses.

Paris. — Imp. H. Noirot, 22, rue de l'Abbaye

Il saisit la main de Joël.

— Dis-moi : la maison de ce sorcier, tu saurais la reconnaître?

— Cette question!

— Et m'y conduire?

— Vous mener à la maison du sorcier! Vous êtes fou, Messire, sauf le respect que je vous dois!

— Je suis si peu fou que je veux y aller de suite.

Et, sur ces mots, Guillaume se leva.

Mais il n'avait pas fait un pas dans la direction de la porte, que Joël l'avait saisi par les épaules.

— Messire, balbutia le truand, avez-vous bien réfléchi à ce que vous faites? par le salut de votre âme, n'allez point là-bas.

D'un mouvement brusque, le diacre se débarrassa de l'étreinte de Joël, et, rapidement, sortit dans l'impasse.

A contre-cœur, le Cagouleux le suivit.

— Désirez-vous que je vous accompagne? demanda celui-ci d'une voix pleine d'hésitation.

Guillaume eut un sourire plein de pitié.

— Que non pas; dans des expéditions de ce genre, outre que je n'ai nul besoin de compagnon, ce n'est point toi que je choisirais si j'en avais besoin, car tu es tremblant de peur.

Le truand eut un geste indiquant que l'appréciation du diacre lui était parfaitement indifférente.

— Indique-moi seulement la maison d'une manière exacte, poursuivit Feutrier.

— Il n'y a pas à s'y tromper, répliqua le Cagouleux; tout au fond de l'impasse, cette façade noire est celle de la maison du sorcier.

Machinalement, Feutrier s'assura que sa dague jouait bien dans son fourreau et s'éloigna d'un pas rapide.

Joël leva les bras au ciel en un geste désespéré et rentra dans la taverne achever le repas interrompu par l'arrivée inopinée du diacre.

En quelques enjambées, celui-ci eut atteint la retraite en laquelle Orsini avait enfermé Julienne sous la garde de Grimsel.



Le pauvre bossu se raidit dans une dernière convulsion. (Page 972.)

— Par Belzébuth! disait-il à part lui, tout en marchant, voilà un étrange hasard! C'est le diable, certainement, qui me protège, pour me faire découvrir en un semblable moment les secrets de l'Italien! J'arrive à Paris, ruiné à peu près, et, en outre, desarmé contre sa vengeance, car j'ai idée que ma peau tout entière sera à

peine suffisante pour racheter l'enlèvement de sa fille, et voilà que ma bonne étoile me met sur la piste des manœuvres ténébreuses de cet homme!...

Presque près du logis d'Orsini, Guillaume s'arrêta.

— Hum! grommela-t-il, cela m'a tout l'air d'une petite forteresse : un mur élevé, des fenêtres étroites et grillées... mais, on doit entrer là-dedans d'une manière quelconque; où donc est la porte?

Il suivit le mur lentement, en palpant les pierres avec soin, jusqu'à l'encoignure formée par la façade de la maison avec le mur de l'impasse.

Il poussa une sourde exclamation; sous sa main il venait de sentir des gonds.

— Par le diable! j'y suis, murmura-t-il joyeusement; le tout est maintenant de bien ausculter cette porte pour savoir comment on pourra pénétrer avec elle ou malgré elle.

Et, nerveusement, il promena ses doigts sur les ferrures, cherchant à se rendre compte de la construction, lorsqu'un cri de surprise lui échappa; en même temps il fit un léger bond en arrière

Sous une pression involontaire de sa main, la porte avait cédé et s'était entr'ouverte.

— Qu'est-ce à dire? fit-il, voilà qui sent étrangement le mystère; une maison comme celle-ci, appartenant à un homme comme Orsini, devrait être doublement fermée. Il doit se passer là-dedans quelque chose d'anormal, à moins que cet imbécile de Joël ne se soit moqué de moi, en m'affirmant avoir vu des choses qui n'existent probablement que dans son cerveau.

A petits pas, il s'était rapproché, sa dague à la main, pour être prêt à tout évènement, et, poussant la porte entièrement, il s'engagea à mi-corps dans l'ouverture, l'oreille tendue.

Un silence de mort régnait dans la maison.

Dans l'obscurité, Feutrier rencontra sous sa main une escabelle de bois; il la saisit et la jeta de toutes ses forces sur le plancher.

Rien ne bougea et le vacarme n'éveilla aucun écho.

Persuadé que le logis était vide, le diacre s'avança alors avec

plus d'assurance et passa de chambre en chambre sans trouver qui que ce fût qui pût le mettre sur la trace du propriétaire ou des locataires.

— Allons! murmura-t-il avec dépit, ce Joël est un poltron; cette maison est abandonnée et le sorcier n'existe que dans la cervelle du Cagouleux.

Il allait gagner la porte, lorsque, soudain, il tressaillit et se prit à trembler.

Un gémissement venait de frapper son oreille.

Il s'arrêta, demeurant immobile, retenant jusqu'à sa respiration.

De nouveau, et plus distinctement cette fois, il entendit un appel plaintif qui semblait partir d'un coin de la pièce dans laquelle il se trouvait.

Il s'avança de ce côté avec mille précautions, craignant de tomber dans un piège.

— Messire Orsini, est-ce vous? murmura une voix faible comme un souffle.

Le diacre eut un mouvement de joie.

— Est-ce vous, maître Orsini? répéta la voix.

— *Per Baccho!* répondit Guillaume en employant à dessein le juron favori de l'Italien, qui est là?

Cette question était naturelle, même dans la bouche du mire, en raison de l'obscurité profonde dans laquelle était plongé l'appartement.

— Grimsel, répondit la voix avec effort.

Le diacre, surpris, se demanda comment le varlet du cabaretier Gargouslier pouvait se trouver dans le logis d'Orsini; c'était là un point important et qu'il lui fallait connaître à tout prix.

— Que fais-tu là, mon garçon? demanda-t-il en se rapprochant un peu.

— Je me meurs! répliqua le bossu avec un hoquet.

— Par le sang du Christ! s'écria Feutrier, imitant autant que possible l'accent de l'Italien, que t'est-il arrivé?

— Approchez-vous, maître, fit Grimsel avec effort; j'ai mon compte et je ne veux pourtant pas mourir avant de vous avoir

raconté ce qui est arrivé... car il faut vous venger... nous venger... je l'aimais aussi, moi, et, lui, il est jeune, il est beau... je ne veux pas... je ne veux pas qu'elle soit à lui.

Le nain se tut, épuisé, et Feutrier entendit comme un râle qui le glaça d'effroi.

Est-ce que cet homme allait mourir sans dire ce qu'il savait?

Non, cela ne pouvait être, cela ne serait pas.

Il s'approcha à tâtons, et, sentant sous son pied quelque chose de mou, il supposa que c'était là le corps du malheureux.

Il se baissa, chercha dans l'obscurité la tête du moribond et, fouillant dans son escarcelle, en tira un flacon qu'il déboucha et dont il versa le contenu entre les dents serrées de Grimsel.

Celui-ci poussa un soupir, remua la tête et, agitant faiblement dans l'ombre ses mains tremblantes.

— Vous êtes bien là, n'est-ce pas?... maître Orsini, balbutia-t-il d'une voix que l'agonie empâtait; écoutez... il m'a donné deux coups de dague... je meurs... mais vous me vengerez de lui.

— Qui, lui? demanda le diacre en contenant son émotion.

— Gaulthier d'Aulnay.

— Par le sang du Christ! exclama Feutrier, c'est le sire Gaulthier d'Aulnay qui t'a mis en ce bel état! mais pourquoi?

Il frémit en sentant la tête du bossu se renverser en arrière sur son bras.

— Pourquoi? fit le diacre avec rage, pourquoi? Mais mille diables! parleras-tu?

— Julienne! murmura Grimsel dans un dernier soupir, Julienne!

Le pauvre bossu se raidit dans une dernière convulsion.

— Cornes de Belzébuth! grommela Guillaume en laissant rudement retomber sur le plancher le cadavre du gnome, quelle est cette nouvelle aventure? le sire Gaulthier d'Aulnay poignarde cet homme, vraisemblablement pour enlever cette Julienne; mais quelle est cette femme, et quel intérêt Orsini avait-il à la conserver par devers lui?

Tout soucieux, il sortit de la maison en ayant soin de fermer la porte derrière lui et, sans s'inquiéter nullement de Joël qui l'atten-

dait au *Cœur-Sanglant*, il se rendit au cloître des Billettes où se trouvait son logis.

Une partie de la nuit, il demeura éveillé, cherchant en sa cervelle quel pouvait bien être ce mystère auquel il avait été, bien involontairement, mêlé par le malheureux Grimsel.

Vers l'aube, enfin, il s'endormit, désespérant de trouver une explication qui le satisfît, mais décidé cependant à tirer de cette aventure un avantage immédiat.

En arrivant à Paris, il était fort perplexe sur le moyen à employer pour se garder de la vengeance d'Orsini; ce moyen il l'avait maintenant, grâce à ce secret qu'il ne connaissait qu'en partie, il est vrai, mais dont il se réservait de profiter habilement.

Et puis, la reine n'était-elle pas là, la reine, sa complice dans l'enlèvement d'Alix et dont le caprice avait soudainement fait avorter leur plan au moment de la réussite?

Pouvait-elle se refuser à le protéger au cas où, contre ses prévisions, l'Italien lui garderait rancune? Ne le recevrait-elle pas, au contraire, à bras ouverts, s'il lui venait apporter cette nouvelle arme contre son ennemi.

Le dernier coup de huit heures n'avait pas encore tinté à l'abbaye des Ménétriers, lorsque Guillaume Feutrier, enveloppé dans sa robe de bure, le front caché sous un ample capuchon, se présenta à la porte du palais.

Il traversa à petits pas la cour d'honneur, gravit lentement le grand escalier, parcourut, plus lentement encore, galeries et couloirs, indécis de savoir si sa première visite serait pour Orsini ou pour Marguerite de Bourgogne.

Il avait pensé, tout d'abord, à aller trouver la reine; mais la mission dont elle avait chargé le sire d'Aulnay, mission consistant à lui arracher demoiselle Alix, le rendait fort perplexe.

Etant donnés, en effet, les sentiments que professait Marguerite à l'égard de l'Italien, il n'était pas douteux que seule une raison supérieure avait pu la pousser à revenir sur sa décision première; or, dans le pacte momentané que son instinct lui faisait pressentir comme étant intervenu entre les deux ennemis, peut-être se trouvait-il une clause le concernant; si donc la raison, qui avait

dicté à Marguerite sa conduite, subsistait encore, il serait dangereux à lui d'aller la trouver pour lui permettre d'exécuter cette clause.

Momentanément dans la main d'Orsini, la reine devait avoir hâte de secouer le jong qui devait plus lourdement encore peser sur elle et elle n'hésiterait certainement pas à le faire jeter dans un cul de basse-fosse, si elle en avait fait la promesse à Orsini.

Tout bien réfléchi, il lui semblait préférable de s'adresser d'abord à l'Italien; maître de la situation, il était indépendant et libre d'agir comme bon lui semblait.

Mais, en approchant de l'appartement d'Orsini, il fut fort surpris de l'animation qui régnait dans la galerie le précédant.

Plusieurs courtisans, réunis par groupes, causaient avec vivacité, commentant les réponses que faisait aux questions qu'on lui posait de tous côtés le valet de confiance du mire.

— Ainsi, tu dis que monseigneur Orsini n'est point dans son appartement?

— Non, Messire, répliqua le varlet d'une voix larmoyante.

— Mais, peut-être est-il déjà sorti?

— Je suis certain qu'il n'a point passé la nuit au palais.

Un sourire significatif courut sur toutes les lèvres.

— Ne lui arrivait-il pas quelquefois de s'absenter?

— Jamais durant une nuit entière; voici quinze ans que je le sers, et jamais semblable chose n'est arrivée. C'est ce qui m'inquiète.

Guillaume Feutrier s'avança, accueilli par des inclinaisons de tête respectueuses.

Le confesseur de la reine était une puissance, et, bien que l'antipathie qu'il inspirait fût au moins égale, sinon même supérieure, à celle inspirée par Orsini, on le redoutait.

— Qu'y a-t-il donc, Messires, demanda-t-il d'une voix benoîte; j'entends dire que monseigneur Orsini aurait disparu! Qu'y a-t-il de vrai dans ce bruit?

— Celui qui affirme cela va peut-être un peu vite, mon père, répondit l'un des seigneurs; la vérité est que le mire n'a point couché dans ses appartements et que son varlet a pris peur.

Le diacre eut un imperceptible tressaillement, car, soudain, une idée venait de luire dans son cerveau.

La disparition de l'Italien ne se rattacherait-elle pas au drame qui s'était passé dans la maison du cul-de-sac du *Chat-Blanc*, et les ravisseurs de cette femme, de cette Julienne, dont Grimsel avait prononcé le nom, n'avaient-ils pas mis Orsini en lieu sûr? peut-être même...

Un frisson le secoua, et, dominant son émotion :

— Mais, la reine est-elle prévenue, Messires? demanda-t-il.

— Non, pas que nous sachions, répondirent plusieurs voix.

— C'est cependant là un événement important et dont la nouvelle peut mettre en faveur celui qui la lui porterait.

Sur ces mots, prononcés d'un ton énigmatique, Guillaume Feutrier tourna directement les talons et sortit d'un pas plus rapide peut-être que lorsqu'il était entré.

Il courut s'enfermer en son logis du cloître des Billettes et y demeura plongé en de profondes réflexions.

Orsini était disparu, enfermé quelque part par ses ennemis, mort peut-être...

Ah! si le diable avait pu rappeler à lui cette âme de démon, quelle fortune s'offrait soudain aux yeux émerveillés du diacre.

A l'Italien il fallait un successeur, sinon officiellement, du moins à la confiance secrète de la reine.

Cette femme avait trop de secrets sur la conscience pour qu'elle pût les supporter seule, et trop d'intrigues ténébreuses à mener dans l'ombre pour qu'elle pût en assumer seule le souci.

N'était-il pas tout indiqué pour remplacer l'Italien, lui, le confesseur de Marguerite, lui, le confident de sa haine contre le mire, son complice dans l'enlèvement d'Alix?

Puisqu'elle avait besoin d'un factotum pour toutes les besognes malpropres dans lesquelles elle traînait le bas de son manteau royal, autant lui qu'un autre ; il lui avait déjà prouvé son dévouement en maintes circonstances, et surtout sa discrétion à toute épreuve ; jamais il n'était sorti de sa bouche la plus petite allusion à une mission quelconque ; jamais il n'avait laissé même supposer qu'il sût beaucoup de choses ; et, cependant, le regard

de cafard qui glissait sous ses paupières abaissées avait surpris bien des confidences, bien des ordres muets; les orgies de la Tour de Nesle n'étaient plus, depuis longtemps, un mystère pour lui, et l'amour de Marguerite pour Gaulthier d'Aulnay lui était connu depuis le premier jour. Tout cela ne constituait-il pas une force pour lui? force qu'il s'était bien gardé de découvrir jusqu'à ce jour et qu'il se promettait de garder cachée par devers lui le plus longtemps possible, car il comprenait que la haine de Marguerite était née précisément de l'incessant étalage que l'Italien avait fait de ses moyens de domination.

Donc, Orsini étant supprimé, il n'y avait point à douter que Marguerite ne donnât sa confiance à son confesseur.

Quel rêve! et comme, maintenant, il remerciait Buridan de lui avoir ravi cette péronelle d'Alix!

Sans la miraculeuse intervention du capitaine, il serait certainement encore à l'abbaye de la Reine-Blanche, en train de roucouler aux pieds de la nièce de ce tavernier, et cette superbe occasion lui aurait échappé.

Ce qu'il ne pouvait comprendre, cependant, c'était comment Gaulthier d'Aulnay se trouvait mêlé au drame mystérieux que le hasard lui avait fait découvrir, la veille au soir, dans le cul-de-sac du *Chat-Blanc*.

Que venait faire là le jeune homme, et quel rôle y avait-il joué? était-ce Gaulthier seulement ou bien le capitaine aux gardes qui avait?...

Et cette Julienne, qui était-ce? quel lien avait-elle avec Orsini et comment Grimsel, l'ancien varlet du *Cochon-d'Amour*, se trouvait-il au service de l'Italien?

L'explication qui, tout d'abord, se présentait à son esprit, était qu'une rivalité d'amour existait entre Orsini et Gaulthier, qu'une femme nommée Julienne en était la cause et que Gaulthier avait enlevé la femme en poignardant Grimsel et en enfermant Orsini en quelque retraite.

Mais la pensée seule de l'amour profond du capitaine des gardes pour la reine lui fit écarter cette supposition.



La vieille eut un geste de terreur. (Page 980.)

Que conclure donc d'un événement si étrange ?

A réfléchir ainsi, Guillaume Feutrier perdait le peu de latin qu'il possédait ; il en arriva à souhaiter qu'Orsini se retrouvât.

Mais, le lendemain et le surlendemain, Joël, envoyé par lui rôder autour du palais, lui rapportait toujours une réponse iden-

tique : on était toujours sans nouvelles du mire et la cour était profondément bouleversée par cette disparition inexplicable.

Le matin du deuxième jour, le diacre se dit qu'il ne pouvait tarder plus longtemps à aller présenter ses hommages à la reine, car d'autres que lui étaient dans la place qui ne se faisaient certainement pas faute d'intriguer pour obtenir la succession d'Orsini.

Décidé à avoir avec Marguerite de Bourgogne une explication catégorique, il prit le chemin de la Cité.

CHAPITRE LVIII

Comment messire Gaulthier d'Aulnay trouva moyen de satisfaire la Reine.

Nous avons laissé le sire Gaulthier d'Aulnay au moment où Marguerite, après lui avoir donné des détails sur l'amour d'Orsini pour Julienne, lui ordonnait de s'emparer de cette femme, à cette seule condition, avait-elle dit, elle pourrait lui pardonner son échec dans la poursuite de demoiselle Alix.

Le premier soin du jeune homme, le soir venu, fut de se rendre au *Cochon-d'Amour* pour interroger Gargouslier.

La huitième heure venait de sonner et cependant le cabaret était sombre et silencieux.

Il allait, fort surpris, tourner les talons et s'enquérir dans les environs, des causes de cette anomalie prodigieuse d'un cabaret fermé avant le couvre-feu, lorsqu'il lui sembla apercevoir, à travers les verrières, briller une petite lumière.

Il s'avança donc et heurta à la porte.

La lumière s'éteignit aussitôt.

— Par mon âme ! murmura Gaulthier, voilà un tavernier bien mystérieux.

Et plus violemment, cette fois, il frappa du pommeau de sa dague, prêtant l'oreille.

Personne ne répondit, il lui sembla cependant entendre un bruit de pas qui s'éloignaient dans le fond du cabaret.

Furieux, le jeune homme ébranla la porte d'un formidable coup de pied.

Puis, collant l'oreille à l'huis, il écouta et perçut un chuchottement à voix basse.

— Holà! tavernier de Belzébuth! ouvriras-tu ou faudra-t-il que je défonce ta cassine? cria le capitaine aux gardes au comble de la colère.

Enfin la lumière brilla de nouveau, courut un moment derrière les verrières et la porte s'ouvrit.

Mais, à la grande stupéfaction du jeune homme, qui s'attendait à voir apparaître la haute stature de Gargouslier, il avait devant lui une vieille femme toute ratatinée qui lui dit d'une voix chevrotante :

— Vous m'excuserez, seigneur, de vous avoir fait si longtemps attendre, mais je me couche de bonne heure et, à mon âge, on a l'oreille dure.

Le sire d'Aulnay la considérait avec étonnement tandis qu'elle fixait sur lui son petit œil gris et perçant.

— Le compère Gargouslier n'est-il donc pas au logis? demanda Gaulthier.

La vieille fit un mouvement de désolation.

— Maître Gargouslier est mort! répondit-elle d'une voix funèbre.

— Mort! répéta Gaulthier avec stupéfaction.

Alors seulement il promena ses regards autour de lui et constata l'aspect abandonné du cabaret.

— Et de quoi est-il mort? demanda-t-il après un moment de silence.

— D'une mauvaise fièvre, fit la vieille.

Frappée du désappointement profond empreint sur le visage du jeune homme, elle ajouta :

— Aviez-vous donc à lui parler?

— Oui, de choses graves et qui eussent pu faire sa fortune.

La bonne femme eut un tressaillement qui n'échappa pas à Gaulthier.

— C'est grand dommage que le pauvre homme ne soit plus, murmura-t-elle.

Un soupçon naquit soudain dans l'esprit du sire d'Aulnay.

— Ainsi donc, vous êtes seule en ce logis?

— Oui, Messire, absolument seule, répondit-elle avec vivacité, et vous pouvez juger de la peur qu'une pauvre vieille comme moi...

Elle s'interrompit voyant Gaulthier prêter l'oreille à un bruit léger qui se faisait à l'étage supérieur.

— Le maladroit, grommela-t-elle involontairement.

Le jeune homme marcha sur elle, et, la saisissant rudement au poignet :

— Ecoutez-moi, vieille sorcière, fit-il d'une voix forte, vous venez de me mentir en m'affirmant que vous étiez seule céans, car j'ai entendu remuer au-dessus de ma tête; peut-être m'avez-vous menti également en m'affirmant que Gargouslier était mort. Donc, nous allons visiter ce logis pour que j'emporte, en m'en allant, la persuasion que Gargouslier n'y est point caché.

La vieille eut un geste de terreur.

— Non, Messire, bégaya-t-elle, non, vous ne ferez point cela.

— Et pourquoi ne le ferai-je point?

— Mais, parce que... parce que...

— Si, réellement, vous êtes seule, qu'avez-vous à craindre en me faisant visiter le logis?... Vous n'avez point peur que je ne vous vole?

Et il ajouta, en jetant sur une table sa bourse qui rendit un son métallique :

— Voilà de quoi vous garantir au cas où vous craindriez que je ne sortisse pas d'ici les mains vides.

— Non, seigneur, ce n'est point cela; je sais fort bien qu'un gentilhomme ne vole pas les pauvres gens, mais...

— J'en conclus que vous avez quelqu'un de caché ici... Eh bien, écoutez, si ce quelqu'un est, par hasard, maître Gargouslier...

La vieille fit un mouvement.

— Si ce quelqu'un est Gargouslier, reprit Gaulthier, allez lui dire que, de ma conversation avec lui, peut en résulter pour lui telle somme d'or qu'il demandera; qu'en outre, puisque son intérêt lui commande de se faire passer pour trépassé, je lui engage ma parole de gentilhomme d'oublier, dès que j'aurai franchi la porte, qu'il est encore de ce monde.

La vieille demeurait immobile.

— Vous ajouterez, pour qu'il en ait plus confiance, que je suis messire Gaulthier d'Aulnay, capitaine aux gardes de la reine.

Il sembla à Gaulthier qu'une exclamation étouffée avait répondu à son nom; il regarda la bonne femme qui était devenue toute pâle.

Soudain, dans la cage de l'escalier, une voix caverneuse se fit entendre.

— Maria, dit-elle, laissez monter ce gentilhomme.

La vieille courba la tête.

— Venez, dit-elle simplement.

Un éclair de joie passa dans les yeux du jeune homme.

Il monta l'escalier, l'âme remplie d'espoir et d'appréhension tout à la fois, car, de l'entretien qu'il allait avoir avec Gargouslier, dépendait, en quelque sorte, l'amour de Marguerite pour lui.

Sur le seuil de la chambre, il s'arrêta, cherchant à reconnaître Gargouslier, comme venait de le faire, quelques instants auparavant, Jacques Tortelier.

— Approchez-vous, Messire, fit le tavernier.

Gaulthier avança de quelques pas.

— M'expliquerez-vous, demanda-t-il, l'état dans lequel je vous vois, maître Gargouslier?

— Une mauvaise fièvre qui me cloue au lit depuis près de huit jours, murmura l'autre.

— Ce n'est point une raison pour abandonner ainsi vos affaires; le cabaret a un aspect lugubre, en bas.

— Que voulez-vous, quand on est mort, il est assez difficile de faire marcher son commerce, répliqua Gargouslier.

Le capitaine aux gardes, s'apercevant de la réticence apportée

par le tavernier dans ses réponses, résolut de changer la conversation et d'aborder immédiatement le sujet qui l'amenait.

— J'ai votre parole, n'est-ce pas, fit Gargouslier, qu'à personne vous ne révélerez que vous m'avez vu?

— Je vous le répète, vous pouvez vous fier à moi en toute assurance.

Le tavernier poussa un profond soupir.

— Et après cette conversation, vous...

— Je vous donnerai telle somme d'argent qui vous semblera raisonnable.

Un second soupir, plus profond que le premier, accueillit ces paroles.

— Je viens vous entretenir, fit Gaulthier, de certaine personne que vous connaissez beaucoup et à laquelle vous donnez hospitalité céans.

Gargouslier, pris de méfiance, tendit l'oreille.

— Vous logez ici depuis longtemps une femme, dame Berthe, je crois?

Le tavernier se dressa brusquement, fixant sur son interlocuteur un regard chargé de colère, tandis que ses mains, tremblantes de fièvre, s'agitaient menaçantes.

Stupéfait de l'effet produit par ces paroles, le sire d'Aulnay s'écria :

— Par mon âme, que signifie?...

Gargouslier comprit son imprudence et, faisant appel à toute sa volonté pour dompter son émotion :

— A quel propos venez-vous me parler de cette femme? demanda-t-il d'une voix sourde.

— Parce qu'il m'importe de la voir, de causer avec elle, et qu'auparavant j'ai voulu m'entretenir avec vous à son sujet.

— Vous voulez voir dame Berthe? fit le tavernier sur un ton singulier. C'est pour la voir que vous êtes venu ici?

— Pas pour autre chose.

— Ah! et que désirez-vous lui dire?

— Il semble que vous m'interrogez? fit Gaulthier avec hauteur.

— J'en demande humblement pardon à Votre Seigneurie, murmura Gargouslier, mais la prudence...

— Que s'agit-il de prudence avec moi ; ne vous ai-je pas juré la plus profonde discrétion et en outre une grande récompense? Que vous faut-il de plus?

L'autre se taisait.

— Parlez franchement, reprit Gaulthier, irrité de ce silence et de cette attitude défiante, que craignez-vous?

— Tout, répondit Gargouslier d'une voix sombre.

— Ne suis-je pas capitaine aux gardes?

— Précisément.

Le jeune homme bondit sur son escarcelle.

— Qu'entendez-vous par ce mot? dit-il.

— Tous les gens de cour se tiennent, répliqua le tavernier, et vous pouvez parfaitement venir de la part de certaine personne...

Gaulthier tressaillit, pensant que Gargouslier voulait parler de la reine.

— De quelle personne s'agit-il?

Gargouslier hésita quelques secondes avant de répondre.

— Sur votre salut, sur votre part de Paradis, dit-il tout à coup, jurez-moi que vous n'êtes pas envoyé par le mire du roi, maître Orsini.

Quelque étranges que lui parussent ces paroles, Gaulthier se contint, et, fixant sur son interlocuteur un regard perçant :

— Par mon âme! répondit-il, depuis quand les gentilshommes ont-ils coutume de porter les messages du valet du roi!

Le visage de Gargouslier refléta aussitôt un profond contentement.

— En ce cas, c'est bien, Messire, j'ai confiance. Apprenez donc que la femme dont vous parlez n'est plus en mon logis.

Gaulthier poussa une exclamation furieuse.

— Dame Berthe n'est plus céans! fit-il; mais au moins, pouvez-vous me dire où elle s'est installée?

— C'est là un renseignement que monseigneur Orsini seul pourra vous donner, répondit le tavernier d'une voix sombre.

Le jeune homme se leva brusquement.

— Orsini! s'écria-t-il, Orsini! Et à quel propos pourra-t-il me renseigner à ce sujet?

— Parce que voilà six jours que cet Italien maudit, aidé de mon valet Grimsel, a violemment arraché d'ici dame Berthe.

La stupéfaction de Gaulthier était tellement profonde, que Gargouslier n'eût pu, s'il en avait eu, conserver de doutes sur la sincérité du jeune homme.

Il ajouta, d'un ton amer :

— Si je suis au lit, presque moribond, c'est que, pour faciliter cet enlèvement, ce mire damné a jugé à propos de m'empoisonner; malheureusement pour ses projets, ma vieille carcasse est encore solide et a résisté jusqu'à présent.

Peut-être se serait-il étendu plus longuement sur ce sujet si la demie de huit heures ne l'eût fait tressaillir.

— A mon grand regret, Messire, dit-il, je vais être obligé de vous prier de vouloir bien me quitter; j'ai besoin de me préparer à certain rendez-vous qui se doit tenir ici.

Il avait prononcé ces paroles avec une allure tellement farouche que Gaulthier ne put s'empêcher de frissonner.

Le tavernier ajouta :

— Je regrette de ne pouvoir vous donner de plus amples renseignements concernant dame Berthe, mais vous pouvez constater que la meilleure volonté du monde...

Puis, voyant l'air profondément accablé du jeune homme, il ajouta :

— Certes, ce n'est point chose facile que de chercher et trouver une femme dans une ville comme Paris, surtout lorsqu'on a affaire à un suppôt de l'enfer comme Orsini; cependant, il est un indice qui vous peut aider dans vos recherches : vous vous rappelez sans doute, pour vous être fait maintes fois servir des brocs par lui, ce Grimsel, ce varlet tout contrefait que j'avais autrefois.

— Parfaitement; n'est-il donc plus ici?

— Il m'a abandonné, soudoyé par l'Italien, qui lui aura confié probablement la garde de sa prisonnière; ce bossu est d'un signalement facile à donner et à reconnaître. Grâce à lui peut-être pourriez-vous découvrir le lieu en lequel Orsini a caché dame Julienne.



Gauthier bondit en avant, enfonçant de toute sa force son arme entre les deux épaules de Grimsel. (Page 99[illegible].)

— Merci, compère Gargouslier, fit Gaulthier; demain je vous ferai tenir ce que je vous ai promis.

Et il sortit tout déconfit de ce *Cochon-d'Amour*, où il était entré rempli d'espoir.

C'est que, bien qu'à cette époque l'étendue de Paris fût loin

d'être ce qu'elle est de nos jours, il était cependant fort facile d'y faire perdre sa trace, et, avant même de commencer ses recherches, le sire d'Aulnay en prévoyait le résultat infructueux.

Néanmoins, soutenu par son amour profond pour Marguerite, il voulut tout au moins tenter l'impossible pour essayer de tenir la promesse qu'il lui avait faite, un peu inconsidérément, il le reconnaissait maintenant.

Dès le lendemain, donc, il se lança à travers la capitale, battant rues, impasses, carrefours, tout comme Orly faisait de son côté pour retrouver, lui aussi, Julienne.

Ces recherches durèrent plusieurs jours, et chaque soir, harassé, découragé, il rentrait au palais, où le froncement de sourcils de Marguerite l'attendait pour le punir de son insuccès.

Or, le même jour où demoiselle Alix, grâce à Orly, s'enfuyait du logis de Hugonnet le Bricoleux, Gaulthier d'Aulnay errait comme un corps sans âme aux environs du charnier des Saints-Innocents.

Les mains derrière le dos, les yeux fixés à terre, il allait à petits pas, absorbé dans ses réflexions, et, pour dire vrai, nous devons confesser que le jeune homme ne songeait en ce moment aucunement à dame Berthe.

Sa pensée était au palais, dans certain boudoir, fleurant les parfums d'Orient, près de certaine dame adorable de beauté, mais d'humeur méchante, qui, depuis plusieurs jours, le chagrinait fort; et il se désespérait, le pauvre, en songeant que ce soir encore, comme les précédents, il lui faudrait subir l'interrogatoire fait par la reine, d'une voix dure, interrogatoire toujours accompagné d'un plissement dédaigneux des lèvres roses de sa maîtresse, et que terminait un congé bref donné de sa blanche et douce main.

Il fut tiré soudain de ses réflexions par un choc violent qu'il reçut dans l'estomac.

Il allait passer son chemin, après avoir exhalé sa mauvaise humeur dans un formidable juron, lorsque l'auteur du choc l'apostropha avec véhémence.

Fort surpris, Gaulthier se retourna et demeura stupéfait en

apercevant devant lui, planté sur ses petites jambes torses, et agitant en l'air ses bras longs et maigres comme des pattes de faucheux, Grimsel lui-même, dont la tète énorme se balançait, menaçante et grotesque.

Le nain était allé donner tête baissée dans les jambes du jeune homme, et, furieux d'avoir été entravé dans sa marche par ce promeneur inattentif à ce qui se passait autour de lui, furieux surtout d'avoir été rouler sur le pavé, il reprochait d'une voix grêle au sire d'Aulnay sa distraction incompréhensible.

A la vue de Grimsel, Gaulthier demeura immobile, écoutant sans les entendre, toutes les injures dont le bossu l'abreuvait, excité par le silence même de l'insulté, qu'il prenait, dans son orgueil de petit homme, pour de la peur.

Gaulthier se demandait quelle conduite tenir, non pas que les ricanements des badauds qui commençaient à l'entourer, l'émussent le moins du monde, non ; son unique pensée était concentrée sur Julienne, et il ne savait quel moyen employer pour obliger le bossu à confesser la vérité.

Lui sauterait-il à la gorge et l'obligerait-il de gré ou de force à déclarer où se trouvait la femme confiée à sa garde? ruserait-il au contraire avec lui et chercherait-il à obtenir ses confidences au moyen de force libations et testons ? ou bien encore ne le suivrait-il pas de loin afin de surprendre son secret sans se confier à lui ?

C'est à ce dernier parti que s'arrêta le jeune homme ; tournant donc les talons sans mot dire, il parut fuir devant Grimsel, ce qui contenta fort la foule, laquelle applaudit joyeusement à la victoire du bossu.

Tout fier d'un succès aussi inaccoutumé, le gnome poursuivit le fuyard de quelques dernières insultes et, à son tour, reprit son chemin sans se douter que son piteux adversaire le suivait prudemment de loin, s'arrêtant lorsque le gnome s'arrêtait, repartant lorsque celui-ci se remettait en marche.

Ce manège dura le temps que mit le bossu à errer dans le charnier des Saints-Innocents, allant de boutique en boutique pour y faire différents achats qu'il empilait soigneusement dans

un sac à califourchon sur son cou ; cette façon de porter les paquets était toute simple pour lui, étant donnée sa gibbosité.

Enfin, Grimsel ressortit du charnier et revint sur ses pas sans s'arrêter une seule fois.

Sans doute, à en juger par son allure délibérée, rejoignait-il le logis, et à cette pensée, Gaulthier d'Aulnay frémissait d'impatience.

Arrivé sur la place du Grand-Chastelet, le nain demeura un moment immobile, jetant autour de lui un regard soupçonneux et inquiet comme s'il eût craint d'être suivi.

Le capitaine aux gardes eut tout juste le temps de se jeter derrière un pilier pour échapper à l'œil du gnome.

Celui-ci n'apercevant rien qui légitimât ses inquiétudes, se remit en marche et s'engagea rapidement, suivant le mur des maisons, avec précautions, dans l'impasse du cul-de-sac du *Chat-Blanc*.

Gaulthier y entra à son tour; mais sans emboîter plus longtemps le pas à celui qu'il suivait, il s'enfonça sous la première porte basse qu'il rencontra, et, bien à couvert dans cet observatoire, il vit Grimsel fouiller dans son escarcelle, en tirer une clé qu'il introduisit dans une serrure, puis disparaître par l'entrebâillement d'une porte qui se referma aussitôt.

Alors seulement, le capitaine aux gardes poussa un juron de désappointement.

— Par mon âme! grommela-t-il, on n'est pas plus bête que moi ! que vais-je faire maintenant que le rat est rentré dans son trou? Il ne sera certes pas assez niais pour me venir ouvrir si je frappe, d'autant plus qu'en m'apercevant il se doutera de suite qu'il a été suivi, et se méfiera ; quant à pénétrer par force dans la maison, il n'y faut point songer; si Gargouslier ne m'a pas menti, si véritablement Grimsel est chargé par Orsini de veiller sur cette femme, la maison doit être verrouillée, barricadée de façon à pouvoir soutenir un siège. Décidément, j'eusse mieux fait, soit par la persuasion, soit par la crainte, d'amener ce nain maudit à composition.

Mais la réflexion de Gaulthier venait un peu tard et il se rési-

gna à demeurer dans sa cachette pour surveiller la maison et attendre que le ciel lui envoyât une inspiration lumineuse.

Mais le temps passait, les heures s'écoulaient lentement et l'inspiration ne venait pas; la nuit, par contre, arrivait rapidement.

Heureusement que ce n'était point encore le moment des nopces et festins auxquels tous les soirs les mauvais garçons de la capitale se livraient dans les bouges du cul-de-sac; aussi le jeune homme put-il monter sa faction sans être dérangé aucunement.

Seul, Orly vint troubler la solitude de l'impasse, et encore ne demeura-t-il pas longtemps, car on a vu qu'aussitôt son colloque avec demoiselle Alix, le nouveau sujet du duc d'Égypte s'était éloigné en toute hâte pour aviser aux moyens de délivrer la prisonnière de Buridan.

Ah ! si Gaulthier d'Aulnay eût pu se douter de ce qu'allait faire cet homme qu'il vit, sans méfiance aucune, passer à quelques pas de lui! peut-être bien eût-il cessé de tenir ses regards attachés sur la maison d'Orsini et eût-il trouvé plus facile de livrer bataille à Orly pour lui arracher son précieux otage.

Mais la vie est ainsi faite; vous vous mettez l'esprit à la torture pour trouver les plus machiavéliques inventions et, bien souvent, un moyen d'une simplicité enfantine se trouve là, à portée de la main ; il vous suffirait d'étendre le bras pour l'employer, ce moyen, mais vous ne l'étendez pas ; pourquoi ?

A peine Orly était-il sorti de l'impasse, que le sire d'Aulnay vit s'entre-bâiller la petite porte qu'il dévorait des yeux depuis de si longues heures et que Grimsel, après l'avoir soigneusement fermée, passa tout courant devant lui.

D'un bond, Gaulthier fut près de la maison, examinant rapidement s'il n'y aurait pas quelque moyen de pénétrer à l'intérieur ; mais, outre la porte, la façade n'était percée à l'étage inférieur d'aucune ouverture, et, quant aux verrières des autres étages, elles étaient trop élevées pour qu'il pût songer à y atteindre sans une échelle.

Que faire ? lui allait-il falloir se contenter de contempler cette maison sans y pouvoir jamais entrer?

Soudain, il avisa un tas de boue et de pierres versé contre le

mur, tout près de la petite porte ; il s'accroupit vivement derrière et attendit.

Il n'attendit pas longtemps, car Grimsel apparut bientôt à l'entrée du cul-de-sac, portant au bout de chaque bras un broc de vin de dimension fort respectable.

Le pauvre nain cherchait probablement, dans le jus de la vigne, une consolation à ses peines de cœur.

Arrivé près du logis, il déposa à terre son fardeau, soufflant un peu, tandis que, lentement, il introduisit la clé dans la serrure.

Cela fait, il se baissa, prit ses deux brocs et, du pied, poussa la porte pour entrer.

C'est ce moment qu'attendait Gaulthier d'Aulnay.

Doucement, le jeune homme avait tourné autour du tas de boue qui le protégeait, de manière à se trouver juste derrière le bossu quand celui-ci voudrait pénétrer; une fois dans cette posture, il tira sa dague et se tint prêt.

La porte une fois ouverte, Gaulthier bondit en avant, enfonçant de toute sa force son arme entre les deux épaules de Grimsel, qui alla rouler dans le vestibule sans avoir même poussé un gémissement.

Vivement, le jeune homme ferma la porte derrière lui et demeura immobile, prêtant l'oreille pour voir ce qui allait arriver de ce vacarme.

Rien ne bougea; on eût dit la maison inhabitée.

Se penchant alors sur le corps de l'infortuné bossu, il le saisit par une jambe et le traîna dans un coin obscur pour que la vue de ce cadavre n'effrayât pas trop dame Berthe.

Puis, un escalier s'offrant à lui, il s'y engagea et, après une enfilade de pièces, arriva enfin à un appartement duquel il sembla entendre sortir des gémissements.

Doucement, il s'approcha, souleva une tenture et plongea ses regards dans l'intérieur.

Il demeura stupéfait.

Une femme était là, devant lui, les cheveux dénoués, les yeux fermés, les lèvres balbutiantes, agitant les bras dans un geste d'appel.

Gaulthier, à cette vue, sentit un frison glacé lui courir le long de l'échine.

— Dame Berthe! murmura-t-il d'une voix tellement faible, que c'est à peine si lui-même s'entendit parler.

La folle se tourna vers lui et demanda :

— Qui m'appelle? est-ce vous, seigneur d'Aulnay?

Le capitaine aux gardes faillit tomber à la renverse, tellement était grande sa stupéfaction.

— Oui, c'est vous enfin, poursuivit Julienne ; il y a longtemps que je vous vois me chercher, et que je vous appelle pour que vous me délivriez de cet homme!

Elle eut un geste d'horreur.

Gaulthier s'approcha et lui prit la main.

A ce contact, la folle tressaillit soudain, comme si une violente secousse l'eût ébranlée.

— Que me voulez-vous? demanda-t-elle d'une voix sourde.

Surpris de ce changement, le jeune homme la regardait attentivement, et il crut remarquer qu'elle reculait sous ce regard.

— Voulez-vous me suivre? dit-il avec fermeté.

Sans répondre, Julienne s'avança automatiquement, laissant avec docilité sa main dans celle de Gaulthier.

Celui-ci avisa alors, étendu sur un siège, un manteau, qu'il jeta sur les épaules de la pauvre femme, et une cape dont il lui enveloppa la tête.

Quelques instants après, sans même prendre la peine de fermer la porte derrière lui, il sortit du logis d'Orsini, et bientôt après, il était hors de l'impasse qui venait déjà d'être témoin de l'enlèvement d'Alix par Orly, et de la capture de l'Italien par Buridan.

Julienne, appuyée sur le bras de son compagnon, marchait passive, inerte, sans mot dire, insoucieuse de l'aventure nouvelle qui lui survenait.

On juge de la joie de Marguerite de Bourgogne lorsque Gaulthier parut devant elle avec sa proie.

Un moment elle demeura silencieuse, rendue muette par la joie qui l'étouffait

Son œil eut un éclair, et ses lèvres s'entr'ouvrirent dans un sourire cruel.

— C'est elle? demanda la reine.

— Oui, dame, répondit le capitaine aux gardes qui guettait anxieusement sur le visage de sa maîtresse un signe de satisfaction.

Marguerite lui abandonna ses mains qu'il couvrit de baisers ardents et passionnés.

— Savez-vous, mons Gaulthier, fit-elle après un instant de réflexion, que si cette femme est véritablement une voyante, elle pourra être dans ma main une arme puissante contre Orsini?

Puis, soudain, une idée traversa son esprit qui la fit pâlir étrangement.

— Ah! murmura-t-elle défaillante, se parlant à elle-même, si elle pouvait m'apprendre... peut-être par elle pourrai-je savoir ce que ce maudit a refusé de me dire.

Voyant la reine chanceler, Gaulthier s'était élancé, et, d'un bras caressant, lui entoura la taille pour la conduire jusqu'à un siège sur lequel il l'assit avec mille précautions.

— Qu'avez-vous, ma chère âme? demanda-t-il avec un tremblement dans la voix; vous sentez-vous plus mal? désirez-vous que j'appelle vos femmes?

Et déjà il soulevait la tenture, lorsque d'un geste elle l'arrêta.

— Point n'est besoin, cher sire, dit-elle en souriant tristement, de déranger qui que ce soit; cela va mieux... je ne sais ce qui m'a pris tout à coup : un éblouissement, je crois

Inquiet, Gaulthier la considérait.

— Mais, dit-elle, pensez-vous que je puisse, sans courir risque de la perdre, garder cette femme près de moi?

— Ce serait dangereux, en effet, car Orsini est fin comme un renard, et, en outre, il a, lui aussi, ses espions par lesquels il lui sera facile d'apprendre...

— Que faire?

— Chercher, comme il l'avait fait lui-même, quelque retraite impénétrable où nous la puissions cacher.

La reine secoua la tête.



... La fit asseoir à côté d'elle, sur un large divan ; puis s'adressant à Gauthier. (Page 995.)

— Il n'y a pas de retraite impénétrable, dit-elle ; ne viens-tu pas de le prouver?

Gaulthier eut un éclair de passion dans les yeux.

— C'est mon amour pour vous, ma reine, qui m'a guidé, répondit-il d'une voix vibrante.

Elle attira à elle la tête de son capitaine des gardes et la baisa amoureusement sur ses boucles blondes.

— Mais Orsini aussi, aime cette femme et son amour pour elle le guidera.

— Il est cependant impossible que cette femme reste ici.

Marguerite poussa un soupir.

— Assurément, dit-elle ; avise donc au moyen de la mettre en lieu sûr; c'est même bien imprudent à toi de l'avoir introduite au palais.

— J'étais si joyeux à l'avance de la joie que je vous causerais, fit-il.

— Ce n'est point un reproche, répondit Marguerite, avec un charmant sourire ; tu verras à la faire sortir demain avec toutes les précautions nécessaires.

— Je pourrais tenter de trouver de suite une cachette où je la conduirais cette nuit.

— Non, fit vivement la reine, je désire la garder un peu auprès de moi ; elle passera la nuit dans mon cabinet aux parfums, où nul n'entre, excepté moi.

Pendant tout ce colloque, Julienne était demeurée immobile et debout, fixant des yeux étonnés sur les objets qui l'entouraient.

Son sommeil magnétique brusquement interrompu la laissait dans son état ordinaire d'innocence.

— Pauvre femme ! murmura la reine avec un accent apitoyé, elle est vraiment belle.

— Oui, répliqua Gaulthier, et quand on pense qu'elle a été la proie de ce monstre !

Marguerite eut un sourire mauvais.

— Comme il va souffrir, gronda-t-elle.

Le sire d'Aulnay fronça imperceptiblement les sourcils; toute marque de cruauté chez la femme qu'il aimait le torturait.

— Madame, murmura soudain Julienne en s'avançant vers la reine les mains jointes et le geste suppliant, n'auriez-vous pas vu demoiselle Alix ?

A cette question, inconsciemment faite, Marguerite tressaillit.

— Pauvre femme, pensa-t-elle; c'est une mère aussi, elle, et, comme moi, elle a un enfant dont elle est séparée.

Frappée par cette étrange coïncidence, à laquelle elle n'avait pas songé tout d'abord, Marguerite sentit son cœur s'amollir dans une douce pitié.

Elle prit dans ses mains les mains de la folle, la fit asseoir à côté d'elle, sur un large divan ; puis s'adressant à Gaulthier :

— Allez, mon beau capitaine, fit-elle en accompagnant ses paroles d'un adorable sourire, allez prendre un repos que vous avez bien gagné, et puisse l'amour vous envoyer ses rêves les plus charmants.

Et, comme le jeune homme lui désignait du regard Julienne, la reine ajouta :

— Cette pauvre femme m'intéresse et je veux un peu causer avec elle ; entre temps, songez pour elle à une retraite sûre où nous puissions la garder à notre disposition.

Gaulthier s'inclina et sortit.

— Vous n'avez pas vu demoiselle Alix ? répéta Julienne d'une voix douce, lorsque la portière fut retombée derrière le sire d'Aulnay.

— Vous l'aimez donc bien, cette enfant ? fit Marguerite sans répondre à la question de la folle.

Celle-ci la regarda avec ses grands yeux étonnés.

— N'aimez-vous pas vos enfants ? demanda-t-elle.

La reine tressaillit et, lui saisissant brusquement les poignets :

— Pourquoi me parlez-vous de mes enfants ? dit-elle d'une voix sifflante.

Julienne, effrayée par la physionomie subitement dure de Marguerite, se rejeta en arrière.

— Répondez ! mais répondez donc ! fit la reine avec emportement.

— Toutes les mères aiment leurs enfants, et j'aime demoiselle Alix comme si elle était ma fille.

Marguerite eut un geste accablé.

— Et moi, murmura-t-elle, qui oubliais sa folie... Comment saurait-elle, d'ailleurs ?

Un moment, elle demeura songeuse.

— On prétend cependant que les innocents devinent bien des choses... Si, par elle, je pouvais arriver à savoir... Ah ! si Guillaume Feutrier était ici... il a, je crois, quelque connaissance de ces choses...

Elle poussa un profond soupir.

Puis, se levant, elle frappa sur un timbre.

— Ma bonne Aloyse, dit-elle à la vieille camérière en lui désignant Julienne, tu vas conduire cette femme dans mon cabinet aux parfums et lui arranger, là, une couchette commode ; il importe que personne n'y soupçonne sa présence, comme aussi qu'elle-même ne puisse s'en échapper.

Dame Aloyse fit signe que la reine pouvait s'en rapporter à elle, et, prenant par la main Julienne qui lui obéit docilement, elle quitta l'appartement.

Demeurée seule, Marguerite tomba à genoux sur un prie-dieu de chêne sculpté, aux pieds d'un grand christ d'ivoire.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! gémit-elle, tandis qu'un sanglot lui déchirait la gorge, faites-moi retrouver mes fils.

CHAPITRE LIX

Dans lequel Guillaume apprend successivement la mort d'Orsini et sa résurrection.

Le surlendemain de ce même jour, lorsque le diacre se présenta au palais, il n'était bruit que de la disparition d'Orsini.

L'heure du petit lever allait bientôt tinter et les galeries étaient remplies de seigneurs discourant sur l'événement, et discutant sur l'importante question de savoir à qui serait donnée la succession de l'Italien.

A la vue du moine, les plus fins courtisans accoururent à sa rencontre ; l'influence considérable du confesseur sur sa royale

pénitente, n'était un secret pour personne, et comme l'on n'ignorait pas non plus que le poste de conseiller intime ne serait donné qu'à un homme agréé par Marguerite de Bourgogne, les plus ambitieux trouvaient bon de se faire bien noter par Guillaume Feutrier.

De son côté, le diacre n'était pas fâché, avant l'entretien qu'il allait avoir avec la reine, de connaître la situation et de savoir si déjà un choix avait été fait qui pût mettre obstacle à son ambition.

Mais avec son astuce naturelle il ne fut pas long à deviner d'après les obséquiosités dont on l'entourait, que ses interlocuteurs étaient des ambitieux, aspirant comme lui à la charge vacante d'Orsini.

Rassuré par les flatteries même qu'on lui prodiguait, il se laissa encenser quelques instants, puis brusquement tourna les talons.

Il allait, sans préambule, pénétrer dans l'appartement de la reine, lorsque dame Aloyse s'interposa vivement.

— Dame Marguerite ne peut vous recevoir, en ce moment, mon père, fit elle.

Le moine lui lança un regard mauvais et, sans répondre, fut s'asseoir en un coin.

La camériste un peu interloquée par cette mauvaise humeur, crut devoir ajouter confidentiellement :

— La reine est en grande conférence avec messire Gaulthier d'Aulnay.

Guillaume tressaillit, car ce nom lui rappelait soudainement la mort du bossu expiré l'avant-veille entre ses bras, en accusant le capitaine aux gardes de l'avoir assassiné.

Tout un travail singulier se fit dans la cervelle du diacre, travail qui opérait un singulier rapprochement entre la reine, Gaulthier et Grimsel.

Enfin, la porte de la chambre de Marguerite s'ouvrit donnant passage à messire d'Aulnay, qui, le front soucieux et penché vers le sol, passa devant Guillaume sans même l'apercevoir.

Dame Aloyse, après avoir pénétré auprès de la reine, vint enfin avertir le confesseur que sa pénitente l'attendait.

Marguerite fort parée d'une élégante toilette du matin, était étendue, plutôt qu'assise sur son haut siège, tout rembourré de coussins fleurdelisés ; d'une de ses mains elle jouait négligemment avec une lourde chaîne d'or, enroulée plusieurs fois autour de son cou, tandis que de sa main laissée libre, elle lissait avec amour les poils soyeux d'un petit chien étendu paresseusement sur ses genoux.

A l'entrée du diacre, elle continua ces occupations dans lesquelles elle s'absorba, ou feignit de s'absorber, au point de ne pas remarquer la présence de Feutrier.

Celui-ci demeura d'autant plus interloqué, qu'il s'attendait à une toute autre réception, étant donnés les événements accomplis depuis qu'il avait quitté Paris sur les ordres de la reine.

Quelle pouvait bien être la raison de cette attitude incompréhensible?

Telle était la question que se posait le diacre immobile et la tête baissée, dans une posture pleine de respect.

Marguerite, d'un rapide coup d'œil, avait examiné des pieds à la tête son confesseur, et un malicieux sourire avait couru sur ses lèvres un peu pâlies.

Enfin, elle releva la tête et, d'un ton plein de surprise :

— Eh ! quoi ! messire Guillaume, exclama-t-elle, vous étiez là !

Silencieusement, il s'inclina :

— Vous êtes donc de retour de votre petite expédition?

Le moine, de plus en plus stupéfait par ce langage, balbutia :

— Comme vous voyez.

— Et y aurait-il indiscrétion à connaître le motif qui vous fait me venir trouver?

— Ne vous en doutez-vous pas un peu ?

Marguerite prit un air ingénu.

— Comment pourrais-je deviner ce qui existe dans la cervelle d'un homme tel que vous?

Malgré le calme apparent avec lequel ces mots furent prononcés, la reine devait être profondément troublée ; ses mains avaient des mouvements nerveux et brusques qui finirent par arracher au petit chien un cri de douleur.

— Ne vous attendiez-vous pas, fit Guillaume, à ce que je vous demande compte de la façon assez singulière dont vous avez tenu vos engagements vis-à-vis de moi?

— Qu'entendez-vous par là? vous parlez par parabole, ce qui convient sans doute à un ministre du Seigneur, mais ce qui empêche vos paroles d'arriver jusqu'à mon entendement.

Guillaume eut un léger haussement d'épaules.

— Mettons, dit-il, que je ne vous aie rien dit déjà et que je vienne vous rendre compte de la mission dont vous m'avez chargé.

— Une mission ! fit la reine, en regardant le diacre droit dans les yeux, et laquelle, je vous prie?

Feurtrier comprit parfaitement quel jeu voulait jouer la reine; mais il ne lui convenait probablement pas d'y prêter les mains, car il répondit carrément :

— La mission d'enlever demoiselle Alix, la fille d'Orsini et de la conduire en lieu sûr.

La reine s'était remise à caresser les oreilles de son chien.

— Sans doute faites-vous erreur en ce moment, maître moine, dit-elle d'un ton léger.

— Erreur !

— Assurément, car je n'ai aucune souvenance d'une telle mission.

Les sourcils du diacre se contractèrent légèrement ; il se demandait quelles pouvaient bien être les raisons qui poussaient la reine à nier d'une manière aussi péremptoire sa complicité dans l'enlèvement de demoiselle Alix, et, ces raisons lui échappant, il sentit le rouge de la colère lui monter au visage, à la pensée qu'il était le jouet d'une femme dont il croyait être le maître.

Un instant il perdit sa cauteleuse prudence habituelle et répondit sur un ton plus élevé assurément que ne le permettait l'étiquette royale :

— Non, dame, je ne fais point erreur; c'est votre mémoire qui me paraît, à cette heure, vous faire singulièrement défaut.

Marguerite se redressa soudain, et, d'une voix vibrante :

Paris. — Imp H Noirot, 22, rue de l'Abbaye

— N'est-ce point mon droit de reine, demanda-t-elle, d'oublier ou de me rappeler, suivant ma volonté ?

— Permettez-moi, Madame, répondit Feutrier, de n'être point complètement de votre avis ; car, il est des circonstances telles, qu'il est indispensable, même pour une reine, de se souvenir.

Marguerite devint blême, et ses yeux étincelèrent.

— Pâques Dieu ! exclama-t-elle, vous prenez une singulière licence de me parler ainsi !

— C'est qu'en vérité, madame, répliqua Feutrier, contenant à grand'peine son irritation, vous poussez un peu loin la comédie. Aussi bien, n'est-ce plus un compte de la mission dont vous m'avez chargé que je crois vous rendre maintenant, mais bien une explication que j'exige au sujet de vos agissements à mon égard.

— Maître Guillaume, fit Marguerite d'une voix sifflante, voilà un langage qui pourrait vous envoyer en quelque cul de basse-fosse.

— N'êtes-vous pas revenue sur votre parole de me laisser agir à ma guise ! s'écria Feutrier sans se soucier de l'accent menaçant de la reine ; n'avez-vous pas obtenu du roi un parchemin enjoignant à quiconque de remettre demoiselle Alix au porteur de ce parchemin, et n'avez-vous pas remis cet écrit au sire Gaulthier d'Aulnay ? c'est une félonie !

La reine s'était redressée brusquement, et s'approchant d'un timbre d'argent, allait appeler, lorsque le diacre lui posa la main sur le bras.

— Prenez garde, Madame, à ce que vous allez faire, gronda-t-il ; la colère est mauvaise conseillère, et peut-être pourriez-vous amèrement regretter de vous priver semblablement de mes conseils.

— Des menaces ! fit Marguerite, d'un ton dédaigneux.

Puis elle ajouta avec calme.

— Soyez persuadé, maître Guillaume, que si telle était ma volonté, rien ne m'arrêterait, comme rien ne m'a arrêté lorsqu'il m'a convenu d'envoyer messire Gaulthier à votre poursuite.



Ce disant, il élevait dévotement son visage vers le plafond de l'appartement. (Page 1005.)

Et d'un regard hautain elle défiait le diacre qui, silencieusement, fixait sur elle ses yeux demi-clos, cherchant dans sa pensée quelles raisons pouvaient bien donner à cette femme une semblable assurance.

Alors ses soupçons concernant la participation probable de la

reine dans l'affaire du cul-de-sac du *Chat-Blanc*, lui revinrent à l'esprit, et soudain son irritation disparut ; son visage contracté par la colère reprit toute sa placidité, sa parole acerbe redevint, comme à l'ordinaire, mielleuse, son attitude se fit humble et respectueuse comme par le passé.

Marguerite suivait avec une visible curiosité la transformation qui s'opérait peu à peu dans la physionomie et dans l'attitude de son confesseur, et elle ouvrait la bouche pour lui en témoigner railleusement son étonnement, lorsqu'il lui dit doucereusement :

— Excusez-moi, Madame, de m'être laissé emporter jusqu'à oublier le respect que je vous dois, et à méconnaître les commandements de l'évangile qui font de la douceur une vertu chrétienne ; seuls, croyez-le bien, mon dévouement à votre personne et la crainte que vous ne le méconnaissiez, m'ont fait vous parler de la sorte ; en outre, vous ne savez sans doute pas, qu'outre le rapt de demoiselle Alix, j'ai à me plaindre à vous de l'attentat commis sur ma personne.

— Un attentat ! s'écria la reine avec un étonnement sincère.

Et elle ajouta :

— Il me semble, en effet, que votre visage est plus pâle et plus maigre encore que de coutume.

— Oui, fit le moine avec amertume ; c'est grâce à Dieu que j'en ai pu réchapper, et vous avouerez que, sans votre ordre, je n'eusse point été traité de semblable façon.

— Permettez, messire Guillaume ; vous êtes parfaitement convaincu de mon innocence en ce qui concerne vos blessures ; car, si Gaulthier d'Aulnay avait mission de reconduire demoiselle Alix à Paris, il n'avait nullement celle de vous mettre à mal. Et je crois qu'à ce sujet, si l'un a le droit de se plaindre de l'autre, ce n'est pas vous.

Un peu embarrassé, le diacre baissa les yeux.

— Mais, reprit-il, quel événement si grave est donc survenu qui vous ait fait brusquement bouleverser tous nos plans ?

Le visage de la reine s'assombrit.

— Je ne puis répondre à votre question, dit-elle.

— Permettez-moi alors de vous demander si je puis vous être d'une utilité quelconque pour arracher demoiselle Alix aux mains de son ravisseur?

Anxieux, il attendit la réponse.

La reine hésita un moment, puis murmura, comme se parlant à elle-même :

— Que le capitaine Buridan garde cette fille, puisqu'il l'a prise; je m'en soucie peu à présent.

Le diacre demeura stupéfait; ainsi donc, Marguerite le dédaignait, lui, son ancien allié, et abandonnait ses projets sur la fille de l'Italien!

Était-ce donc qu'elle était réconciliée momentanément avec ce dernier, ou bien avait-elle trouvé un autre moyen de mettre son ennemi en sa puissance?

C'est là ce qu'il importait de savoir

— Vous êtes-vous donc résignée, Madame, dit-il d'un ton doucereux, à entrer en composition avec Orsini?

— Par la Vierge! s'écria Marguerite, maître Orsini n'est plus à craindre.

Feutrier recula instinctivement, frappé de cette réponse à laquelle il était loin de s'attendre.

Orsini n'était plus à craindre, donc il était mort; et c'est bien sur l'ordre de la reine que Gaulthier d'Aulnay s'était introduit dans la maison du cul-de-sac du *Chat-Blanc* pour y tuer l'ennemi acharné de sa maîtresse.

Possesseur de ce secret, il voyait subitement s'ouvrir devant lui un horizon éblouissant que, même en venant au palais, il avait à peine osé entrevoir.

La reine, en le prenant comme confident, n'entendait-elle pas, implicitement, lui accorder la confiance dont jouissait l'Italien?

Mais, tout en désirant être fixé au sujet des intentions de Marguerite, l'instinct du prêtre lui disait qu'il fallait agir avec une extrême prudence; la reine, toute surexcitée encore par la joie dans laquelle devait la plonger cette subite délivrance, devait craindre de retomber en tutelle et il fallait éviter de mettre sa susceptibilité en éveil par un mot imprudent.

Aussi résolut-il d'user de prudence et, changeant immédiatement ses batteries, il dit à la reine d'un air aimable, quoique respectueux :

— Puisque, la première, Madame, vous m'avez parlé de la sorte, je puis vous avouer, maintenant, que la crainte manifestée par moi, tout à l'heure, à l'égard d'Orsini, était feinte; je savais, en effet, que vous êtes enfin libérée de la puissance de l'Italien ; mais, n'osant paraître le savoir sans votre autorisation, j'ai pensé qu'il était préférable de vous laisser m'en entretenir tout d'abord.

Cette fois, ce fut au tour de Marguerite, d'être stupéfaite.

Que voulait dire Feutrier, et comment pouvait-il savoir ?...

— Qui vous a appris, dit elle, que messire Orsini?...

Elle n'acheva pas sa phrase, tellement elle craignait de donner malgré elle, au diacre, un renseignement que lui-même ne connût pas.

— Dieu a bien voulu guider son serviteur fidèle, répondit le moine d'une voix grave; c'est grâce à lui que j'ai pénétré dans le cul-de-sac du *Chat-Blanc*, c'est grâce à lui que j'ai appris la mission dont vous aviez chargé messire Gaulthier d'Aulnay.

La reine poussa un cri de surprise.

— Quoi! vous savez...

— Je sais que votre capitaine des gardes a enlevé une femme du nom de Julienne, qu'il y a eu mort d'homme, et que depuis cet enlèvement, maître Orsini a disparu.

— Il est mort ! s'écria Marguerite d'une voix angoissée, se méprenant au sens des paroles que venait de prononcer le diacre, d'un ton mystérieux.

Tout habile qu'il fût, Guillaume Feutrier se trompa à l'accent avec lequel la reine avait jeté ce cri; cette exclamation confirmait trop bien, du reste, ses premiers soupçons et ses secrètes espérances.

Pour lui, cette exclamation était un aveu.

Quant à l'agitation fébrile à laquelle il voyait Marguerite en proie, il l'attribuait à un besoin de jouer vis-à-vis de lui, bien inutilement d'ailleurs, une comédie hypocrite.

— Mort, répéta-t-elle à voix basse ; croyez bien, mon père, que mes instructions n'avaient point été données dans ce sens, et qu'en agissant de la sorte, Gaulthier d'Aulnay a outrepassé mes ordres.

Feutrier fit un mouvement, indiquant qu'il ne mettait point en doute ce que lui disait la reine.

— Va, va, se dit-il *in petto*, tu peux raconter ce que tu voudras ! libre à moi d'en croire ce que je voudrai.

Puis, tout haut, il ajouta d'une voix pleine de compassion :

— Inutile de vous défendre, Madame ; ces sortes de missions sont fort difficiles à remplir; elles sont pleines d'événements imprévus, qui peuvent entraîner de graves complications... au surplus, si cette catastrophe est arrivée, c'est que le Seigneur en avait décidé ainsi, et en bonne chrétienne, il vous appartient de vous courber sous sa volonté.

Ce disant, il élevait dévotement son visage vers le plafond de l'appartement.

Marguerite ne l'écoutait pas. Orsini était mort et, à cette pensée, un double sentiment l'agitait; c'était d'abord la joie d'être enfin délivrée de cet homme, qui depuis si longtemps la tenait dans sa dépendance, avilissant en elle la souveraineté roya'e, abaissant sa puissance sous sa despotique volonté; la mort d'Orsini, c'était la délivrance et la sécurité. Mais ensuite le souvenir de ses enfants lui venait, de ses enfants, vivants contre toute son espérance, et sur lesquels Orsini seul, probablement sans doute, pouvait lui fournir des renseignements, et une immense douleur lui montait du cœur aux lèvres à l'idée que le coup de poignard de Gaulthier d'Aulnay détruisait à jamais, peut-être, le but de l'amour maternel qu'elle sentait s'agiter en elle.

La femme, c'est vrai, était sauvée, mais la mère était perdue.

Elle avait laissé tomber dans sa main son front soucieusement plissé et, immobile, un pli douloureux au coin des lèvres, une larme tremblante à la pointe des cils, elle semblait la statue de la désolation.

C'est alors, surtout, que la stupéfaction de Guillaume Feutrier fut à son comble.

Marguerite, affligée de la mort de son ennemi ! c'était à lui faire perdre le peu de mauvais latin qu'il possédât.

Était-elle sincère ou jouait-elle la comédie?

L'un et l'autre cas semblaient aussi inexplicables au diacre qui se torturait en vain la cervelle pour trouver une explication satisfaisante à l'étrange attitude de Marguerite.

Doucement il s'approcha du siège sur lequel était étendue la reine et, d'une voix doucereuse, pleine de compassion :

— Madame, dit-il, si mon constant dévouement...

Marguerite l'arrêta d'un geste.

— Laissez-moi, mon père, fit-elle d'un accent brisé, j'ai besoin d'être seule, les circonstances sont graves, plus graves peut-être que vous ne le pouvez supposer. Mille pensées s'agitent en ma cervelle que je veux débrouiller ; de votre côté, priez le Seigneur qu'il m'éclaire sur la conduite que je dois tenir. Sans doute, avant peu, je vous ferai appeler, car, si j'ai eu autrefois maints reproches à vous adresser, je n'ai garde d'oublier que j'ai trouvé toujours en vous un serviteur fidèle et un conseiller intelligent.

Le diacre s'inclina sous les bienveillantes paroles de la reine.

Celle-ci continua, pour expliquer sans doute l'état étrange en lequel la mettait le trépas d'Orsini.

— Il emporte dans la tombe un secret à la découverte duquel j'attache une importance plus grande que ma propre vie ; ai-je besoin de vous dire que vous êtes mon seul espoir, en cette circonstance, mon père, et que si vous parvenez...

— Parlez, Madame, parlez ! fit Guillaume, dont la curiosité était surexcitée au plus haut point.

— Point en ce moment; sachez seulement que ni l'or ni les honneurs ne seront épargnés à celui qui complètera certaine revelation à moi faite par Orsini... Allez et me venez trouver demain.

Guillaume Feutrier, le cœur inondé d'une joie immense, mais dont son cauteleux visage ne réflétait aucune trace, courba en deux sa maigre échine et sortit à petits pas de l'appartement royal.

Une fois dans la galerie où les seigneurs attendaient impatiemment la fin de cette longue conférence pour pouvoir, suivant leur

habitude de chaque matin, présenter leurs hommages à Marguerite de Bourgogne, le diacre releva instinctivement la tête, promenant sur les courtisans, tout brillants de satin et d'or, un regard tellement triomphant, que, humblement, les têtes se baissèrent devant lui.

Avec cette perspicacité que donne un séjour de quelque temps à la cour, ces hommes avaient deviné dans le moine qui passait orgueilleux, sous sa robe de bure, la puissance du lendemain, et, muettement, ils l'assuraient de leur obéissance.

Guillaume exultait.

Jamais dans ses rêves les plus fous, son ambition n'avait osé s'élever si haut.

Lui, le confident intime de Marguerite, le maître d'un grand royaume comme la France, le dispensateur de toutes les charges, de toutes les richesses !

Pas un moment, la pensée ne lui vint que, peut-être, sous un fardeau semblable, ses maigres épaules de moinillon, parvenu par une basse astuce et une mômerie hypocrite, pourraient plier.

Pas une minute, il ne songea à comparer son étroit cervelet de mâchonneur d'*oremus* et de patenôtres au cerveau puissant et véritablement génial de l'homme qu'il visait à remplacer.

Son humilité chrétienne n'allait pas jusqu'à supposer son infériorité en une semblable comparaison.

Il se voyait déjà puisant à pleines mains dans les coffres de l'État ; il se voyait aussi se vengeant de ses ennemis, et Dieu sait s'il en avait parmi la cour et parmi la ville !

Il se voyait aussi, et cette perspective n'était pas la moins agréable dans l'horizon de jouissances que venait de lui découvrir son entretien avec la reine, il se voyait triomphant enfin de Buridan, de ce capitaine maudit, lui arrachant Alix, cette fille dont le désir lui tenaillait la chair.

Quelle joie ! tenir Buridan sous ses pieds et Alix dans ses bras !

Tout joyeux, il descendit presque sautillant les grands degrés qui conduisaient à la cour d'honneur.

En passant près d'un groupe de varlets qui causaient avec animation, son oreille, toujours au guet, entendit prononcer le nom d'Orsini.

Il ralentit sa marche et s'arrêta à quelques pas, feignant de rattacher la courroie d'une de ses sandales.

Ces quelques mots, alors, parvinrent jusqu'à lui.

— Et celui-là, camarade, quel est-il ?

— Tu le vois bien, c'est un moine.

— Par le diable ! mon patron, je ne suppose pas assurément ce soit un homme de guerre ; je voulais dire : que fait-il ici? notre cher sire le roi est-il donc tellement empapelardé ?

— Tripes du pape ! exclama une voix, veux-tu donc nous faire écarteler ou brûler que tu parles de la sorte ?

— Est-ce donc un saint ? demanda la même voix railleuse.

— C'est plus que cela, car c'est le confesseur de notre dame la reine.

Feutrier entendit une exclamation étouffée qui le surprit fort.

Toujours courbé vers la terre, il détourna légèrement la tête et aperçut, le fixant avec une ardente curiosité, une sorte d'homme d'armes dont la vue, instinctivement, le fit tressaillir.

— Voilà une singulière tête, grommela-t-il.

Lentement, il se releva, et, croisant ses mains dans ses larges manches, continua sa route à petits pas, la tête penchée sur la poitrine, comme il convient à un saint homme enfoncé en des réflexions évangéliques.

En sortant du palais, il tourna brusquement à gauche, jetant un rapide regard dans la cour et vit l'homme se séparer des varlets et marcher sur ses traces à grandes enjambées.

— Ah ! ah ! murmura le diacre, voilà qui devient de plus en plus étrange ; nous allons voir.

Et sans montrer en quoi que ce fût qu'il se devinait suivi, il poursuivit tranquillement, benoîtement son chemin.

Tout en marchant, le diacre monologuait entre ses dents serrées.

— Par Belzébuth ! quel est cet homme, et que faisait-il au



Feutrier partit d'un grand éclat de rire. (Page 1015.)

palais? Il faut que je l'intéresse fort, pour qu'à ma vue il ait abandonné aussi précipitamment sa conversation. Quel peut être son but en me suivant? savoir où je gite ou bien me parler?

Guillaume eut un petit ricanement.

— Attends, attends, mon garçon, murmura-t-il, ma robe de

moine te fait peut-être supposer que tu as affaire à un innocent ; je m'en vais essayer de te prouver le contraire.

Ce disant, il prit, sur sa droite, une ruelle étroite et tortueuse au milieu de laquelle il s'arrêta devant une enseigne.

C'était celle du cabaret du *Pot-en-Terre* où nous avons déjà conduit nos lecteurs.

Feutrier, après un moment d'hésitation, se grattant le menton comme s'il prenait conseil avec lui-même, se décida enfin à entrer ; mais, avant de franchir le seuil, un rapide coup d'œil lui avait montré l'homme qui le suivait, immobile, à l'entrée de la rue, observant chacun de ses mouvements avec curiosité.

Le diacre avisa le coin le plus obscur de l'établissement, et s'y fut installer à une table à côté de laquelle précisément se trouvait une autre table libre de consommateurs.

A peine levait-il le coude, avec les allures d'un buveur de profession, pour porter à ses lèvres un gobelet plein de vin écumant, que la porte s'ouvrit, donnant passage à l'homme mystérieux.

Celui-ci hésita quelques minutes sur la place qu'il choisirait ; puis, avisant la table près de laquelle buvait Guillaume Feutrier, il se dirigea de ce côté d'un air tout naturel :

— Cette table n'est point à vous, mon père ? demanda-t-il avec une douceur obséquieuse en s'adressant au diacre.

Ce à quoi celui-ci lui répondit sur un ton plein d'aménité :

— Non, mon fils et eût-elle été à moi que je vous en eusse cédé la moitié de grand cœur.

— Foi de Tortelier, s'écria l'homme en frappant bruyamment sur la table, voilà un aimable clerc ! et si tous vos confrères étaient ainsi que vous, messire moine, je fréquenterais davantage les églises et moins les cabarets.

Un sourire bon enfant entr'ouvrit les lèvres de Guillaume.

— Bast ! fit-il, croyez-vous donc, mon fils, qu'il faille fréquenter les unes au détriment des autres ? Je ne le pense pas ; car, pour moi, c'est rendre hommage au Seigneur que de l'adorer dans les produits de la terre.

Et, se renversant en arrière, il absorba le contenu de son gobe-

let à petites gorgées, les yeux demi-clos, le visage épanoui par un contentement intérieur.

Une lueur de satisfaction brilla dans la prunelle de Tortelier.

— Par le diable! dit-il à part lui, que tous les feux de l'enfer me rôtissent si je n'arrive pas à délier la langue d'un homme si charmant.

A son tour il avala d'un trait son gobelet, puis se tournant vers son voisin :

— Vous pensez alors, mon père, demanda t-il, que j'adore aussi bien le Seigneur en humant des pots que vous en célébrant le saint sacrifice de la messe?

Guillaume sourit avec indulgence.

— Je n'ai point dit cela, j'ai dit qu'à mon avis on ne pouvait toucher à un broc de vin sans remercier mentalement Dieu d'avoir allumé le soleil qui a fait mûrir les grappes vermeilles.

Et, de nouveau, il porta son gobelet à ses lèvres, mais cette fois sans en absorber le contenu.

Maître Jacques ne put retenir un geste de satisfaction.

— S'il continue ainsi, grommela-t-il, je n'aurais pas grand'-peine à le faire parler.

Le diacre, dans un mouvement communicatif, avait rapproché son escabelle de celle de Tortelier; celui-ci répondit à cette avance par un mouvement semblable et les deux hommes se trouvèrent côte à côte.

— J'ai beaucoup aimé, autrefois, le métier des armes, dit d'une voix attendrie et un peu hésitante Guillaume Feutrier en posant amicalement sa main sur l'épaule du routier

Pour répondre à une parole aussi polie, Tortelier choqua son gobelet contre celui de son voisin et le vida d'un trait; puis, la force de l'habitude l'emportant, il l'emplit de nouveau.

Et, comme Guillaume le regardait avec des yeux luisants, maître Jacques, se méprenant, murmura :

— Il n'y rien de triste comme un gobelet vide; n'êtes-vous pas de mon avis, mon père?

— Certes, oui, répliqua le diacre en prenant, cette fois, l'initiative du choc des gobelets.

Tortelier avala le sien sans sourciller; Feutrier, lui, bien que se renversant en arrière avec béatitude, reposa le sien sur la table après en avoir avalé seulement une gorgée.

— Holà ! la fille ! cria-t-il alors en frappant bruyamment sur la table, un nouveau broc de vin, et du meilleur!

Puis, s'adressant confidentiellement à Tortelier :

— Nous autres, ministres de Dieu, dit-il, nous avons sur vous un grand avantage, c'est de pouvoir, quand il nous plaît, boire du bon vin; notre robe en impose à messires les taverniers, qui n'oseraient, comme ils le font aux hommes d'armes, nous donner du vin de qualité inférieure.

Tortelier fixait sur lui de gros yeux ronds qu'un commencement d'ivresse rendait hébétés.

— Aussi, je ne vous cacherai pas, poursuivit le diacre, qu'autrefois je portais, moi aussi, casque en tête et épée au côté; mais j'avais pour le gobelet une vocation telle que, chaque fois que j'entrais au cabaret et qu'on me versait du mauvais vin, les larmes m'en venaient aux yeux. Si bien qu'un mien ami, malin clerc de son état, m'ayant parlé de l'avantage considérable fait par les cabaretiers aux gens du clergé, je n'hésitai pas à changer ma cotte de mailles contre la robe du séculier.

Maître Jacques, attendri et émerveillé par cette confidence, empoigna son gobelet pour noyer, dans une énergique rasade, son attendrissement et son émerveillement.

— Avec cela, bégaya-t-il d'une voix pâteuse, que les testons ne vous coûtent guère à gagner.

— Par la Vierge! répliqua Feutrier, vous figurez-vous cela, mon fils?

— Dame! à quoi passez-vous votre temps? en patenôtres et en beuveries.

— C'est, ma foi, vrai, répliqua le diacre avec un petit rire; je mène une existence assez agréable.

Le routier poussa un gros soupir.

— Oh! murmura-t-il en caressant amoureusement le broc au ventre rebondi qui se trouvait placé devant lui, adorer perpétuellement le Seigneur sous les espèces du vin! quel rêve!

Amicalement, Guillaume passa son bras sous celui de son nouvel ami :

— Il ne tient qu'à vous, murmura-t-il, que ce rêve se réalise.

Tortelier joignit les mains comme en extase.

— Oh ! mon père, balbutia-t-il d'une voix pâteuse, mon père... parlez... que faut-il faire ?

— Ce que j'ai fait, autrefois : déposer votre épée et prendre le froc...

— Ce n'est pas plus difficile que ça ?

— Assurément non ; est-ce convenu ?

— C'est convenu.

Feutrier remplit de nouveau les gobelets et vit avec satisfaction celui de son compagnon disparaître aussitôt dans son large gosier.

— Et quand opérerons-nous cette transformation ? demanda le routier.

— Vous n'avez qu'à me suivre ; nous ferons de suite les démarches, et...

Le visage de maître Jacques devint subitement sombre.

— C'est que je ne peux pas maintenant, murmura-t-il...

Le diacre pinça les lèvres.

— N'êtes-vous donc pas libre, mon fils? demanda-t-il.

— Libre! certainement si ; cependant j'ai le devoir de prévenir certaine personne...

Guillaume le menaça amicalement du doigt.

— Ah ! ah ! camarade, dit-il en ricanant, je vois que le vin n'est pas votre seule passion et que e cotillon a également pour vous beaucoup d'attrait.

Tortelier devint rouge d'indignation ; il engloutit un nouveau gobelet et bégaya :

— Vous... vous faites erreur... mon père... point ne s'agit de cotte en cette occasion, d'ailleurs j'ai beaucoup passé l'âge auquel on peut offrir quelques charmes aux yeux d'une femme.

— Plaisantez-vous? s'écria Feutrier, un cavalier aussi élégant que vous, parler ainsi ; par Notre-Dame la Vierge, je connais à la cour bon nombre de dames qui seraient flattées de recevoir vos hommages.

Le routier se rengorgea.

— Il est vrai, fit-il, qu'autrefois bien des beautés ont daigné me dire que je n'étais pas mal.

— Il est certain, ajouta Guillaume, que si vous êtes en puissance de maîtresse, il vous sera difficile d'obtenir votre liberté, les femmes trouvent que les armes vont mieux que la robe à leur amant ; et cependant je vous garantis que depuis ma tonsure j'ai eu un nombre incalculable d'aventures.

Une lueur, à ces paroles, brilla dans l'œil éteint du routier.

— Ah ! ah ! ricana-t-il, les femmes aussi... mais alors... c'est un charmant métier que le vôtre et j'en veux être... mais il faut que je prévienne auparavant le capitaine.

Ce disant, il se leva, mais pour retomber sur son escabelle.

— Par le diable ! gronda-t-il, nous sommes donc en bateau ; ça a remué sous mes pieds.

Il frappa sur la table rageusement.

— Il faut pourtant que j'aille le prévenir !

— Si ce n'est point un message confidentiel, insinua le diacre, je m'en chargerais volontiers.

Maître Jacques, malgré son ivresse, tressaillit, et fixant sur Guillaume son regard hébété :

— Vous n'êtes pas mon ami pour que je vous raconte mes affaires, balbutia-t-il.

— Moi ! exclama Guillaume, pas votre ami ! ingrat, croyez-vous donc que j'aurais fait au premier venu la proposition que je vous ai faite tout à l'heure...

Et il ajouta mélancoliquement :

— Ah ! l'ingratitude humaine

Tout attendri, Tortelier approcha son visage de celui du moine.

— Ne m'accusez pas faussement, mon père, murmura-t il ; si vous saviez...

— Je ne veux rien savoir, répondit brusquement Feutrier, je ne suis pas votre ami, et n'ai point droit à vos confidences.

— Pas mon ami ! s'écria le routier, pas mon ami ! si vraiment vous l'êtes, et la preuve, c'est que je veux vous dire... mais appro-

chez-vous, car si l'on entendait, la reine ne serait pas contente, peut-être...

Le moine eut un brusque tressaillement.

— Mais, au fait, poursuivit le routier, peut-être qu'au contraire elle ne serait pas si fâchée que cela, la reine ; car, si ce que l'on m'a dit est vrai, elle n'aime guère son Italien.

— Quel Italien ? demanda machinalement le diacre.

Tortelier fit un bond de surprise, puis regardant le diacre avec méfiance :

— N'êtes-vous donc pas le confesseur de dame Marguerite ? demanda-t-il.

Feutrier partit d'un grand éclat de rire.

— Moi ! exclama-t-il, moi, le confesseur de...

Il s'arrêta, feignant de suffoquer.

— Qui vous a conté cette bonne plaisanterie, fit-il lorsque sa gaieté fut passée.

Maître Jacques demeurait tout interloqué.

— Par les tripes du pape, ces varlets se sont moqués de moi ! s'écria-t-il furieux.

— De quels varlets parlez-vous ? dit ingénuement le moine.

— De ceux du palais, avec lesquels je causais lorsque vous avez traversé la cour, tout à l'heure.

— Ah bah ! vous causiez avec les varlets du palais ; vous n'êtes cependant au service d'aucun seigneur de la cour ?

Le visage de Tortelier s'empourpra.

— Je ne suis au service de personne, grommela-t-il ; je suis mon maître.

— Quel est donc alors ce capitaine dont vous m'avez parlé lorsque je vous ai proposé de venir avec moi ?

Le routier se tut quelques instants ; puis, s'approchant davantage encore du moine :

— Si vous me jurez, murmura-t-il, que vous n'êtes point le confesseur de la reine...

Feutrier frappa violemment du poing sur la table.

— Par Notre Dame la Vierge ! grommela-t-il, si vous n'étiez tant mon ami, je croirais que vous voulez vous moquer de moi.

Vouloir me faire passer pour le confesseur de dame Marguerite, moi, un moine mendiant de l'ordre des Ménestriers !... vous conviendrez....

— Paix, là ! paix, là ! fit Tortelier; ces gens ont vu, sans doute, que j'étais de province et ils ont voulu se gausser de moi.

Il ajouta, cependant, tellement ses soupçons étaient enracinés :

— Mais, alors, que faisiez-vous au palais ?

— Je venais des cuisines où, toutes les semaines, j'ai licence de manger les dessertes de la table des varlets.

Cette réponse satisfit amplement la curiosité de maître Jacques, qui s'écria joyeusement :

— Et moi qui vous ai suivi uniquement pour vous demander ce que dame Marguerite pensait de la disparition de son Italien.

Guillaume Feutrier tressaillit; l'Italien dont parlait cet homme ne pouvait être qu'Orsini ; mais que pouvaient importer les réflexions de la reine ?... Est-ce que, par hasard, son compagnon serait un des complices de Gaulthier d'Aulnay et aurait joué un rôle dans le drame du cul-de-sac du *Chat-Blanc*.

Se méprenant sur le silence de son nouvel ami, Tortelier ricana.

— Comment ! dit-il, seriez-vous de Navarre, que vous sembliez ignorer l'accident survenu à monseigneur Orsini ?

Le moine leva les bras au ciel.

— Béni soit le Seigneur ! murmura-t-il benoîtement, qui a enfin daigné frapper cet Italien maudit !

Tortelier se frottait les mains d'un air satisfait, et, clignant ses petits yeux percés en trous de vrille :

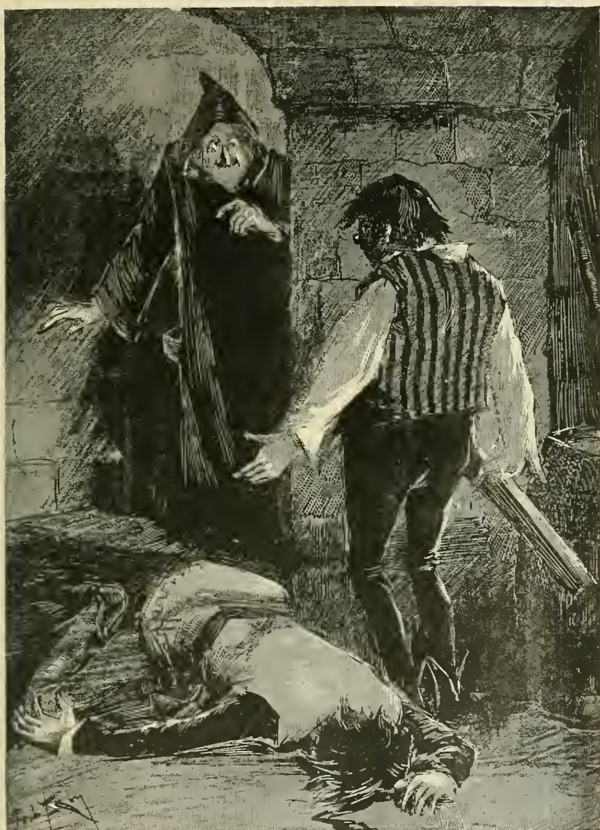
— Bénissez donc aussi, mon père, fit-il avec une humilité ironique, celui dont le seigneur s'est servi comme d'un aveugle instrument pour frapper Orsini

Feutrier lui saisit la main en s'écriant :

— Vous ! c'est vous qui l'avez tué ?

— Ai-je dit que je l'avais tué ? reprit le routier avec candeur.

— Malédiction ! gronda Feutrier qui sentit, soudain, s'évanouir toutes les espérances nées du trépas supposé de son ennemi, Orsini n'est pas mort ?



Le tavernier tenait encore à la main une énorme traverse de bois. (Page 1021.)

— Que non pas; il se porte comme vous ou moi.

— Il est enfermé, alors?

Maître Jacques inclina la tête affirmativement.

— On a beau être de province, dit-il, et prendre pour le confesseur de la reine un ménétrier mendiant, on n'en a pas moins l'œil encore bon et l'oreille encore fine.

Il s'interrompit pour porter à ses lèvres un nouveau gobelet qu'il avala d'un trait, puis continua, la voix pâteuse, entrecoupée par de fréquents hoquets

— Alors, quand j'ai entendu l'homme qui marchait dans le cul-de-sac... j'ai dit au capitaine de se cacher... et puis, comme il regardait notre maison..., j'ai rampé jusqu'à lui..., j'ai déployé mon manteau et l'ai lancé sur lui comme un filet..., quand il s'est retourné, je l'ai reconnu..., c'était l'Italien.

Il eut un gros rire.

— C'est bien dommage, bégaya-t-il, que vous ne soyez pas le co fesseur de dame Marguerite.

— Et pourquoi?

— Je vous aurais demandé de me présenter à elle.

— Dans quel but?

— Pour qu'elle me donne une forte récompense, donc. Comment! je la débarrasse de son ennemi le plus acharné! cela vaut bien une récompense, hein!

Le moine, les sourcils froncés, cherchait en sa cervelle par quel moyen arracher à Tortelier le complément de ses confidences.

— Qui assurerait la reine que le lendemain du jour où elle vous aurait récompensé, votre prisonnier ne vous échapperait pas.

Le routier s'exclama bruyamment.

— Cornes du diable! lui, s'échapper du logis du Bricoleux! Vous plaisantez, maître moine; on voit que vous n'avez jamais mis le pied dans l'impasse du *Chat-Blanc;* mais le logis du Bricoleux est un petit Louvre auprès duquel le Grand-Chastelet, lui-même est une pauvre forteresse... enfermés là dedans, le capitaine et moi pourrions soutenir un siège...

Feutrier nota dans sa mémoire ces deux indications: Bricoleux et cul-de-sac du *Chat-Blanc.*

— Mais, vous vous absentez bien quelquefois, votre capitaine et vous? demanda-t-il.

— Assurément; mais il n'y a rien à craindre; l'Italien est attaché solidement, et puis, pour entrer, il faudrait avoir la clé de la porte...

Il frappa sur son escarcelle.

— Elle est là, ajouta-t-il ; mais pour l'avoir, il faudrait d'abord m'étriper, car le capitaine serait capable de me passer son épée au travers du corps.

— Cette clé, murmura le diacre ; il me la faut ! comment faire ?

Il jeta autour de lui un regard rapide.

Le cabaret était vide : seul, le tavernier, assis dans son comptoir, somnolait benoitement.

— Holà ! cria Feutrier, en frappant sur la table ; n'y a-t-il donc personne ici pour servir les clients ?

Le tavernier, réveillé en sursaut, accourut, bâillant à se décrocher la mâchoire :

— Qu'y a-t-il pour votre service ? balbutia-t-il.

— Il y a que tu nous a servi un vin de mauvaise qualité, répondit le moine d'une voix rude.

L'autre voulut protester.

Alors Feutrier s'adressant à son compagnon.

— N'êtes-vous pas de mon avis ? demanda-t-il.

— As... as... assurément, balbutia le routier ; ce... ce... ce vin n'est pas digne d'un... serviteur de Dieu.

Et, satisfait de sa phrase, il éclata de rire.

— M'est avis, poursuivit Guillaume, que notre hôte a la vue mauvaise et qu'il se trompe de tonneau.

Le tavernier se récria.

Mais il se tut comme par enchantement en voyant le moine élever au-dessus de sa tête sa main dans laquelle brillait une pièce d'or.

C'est un fait universellement constaté, qu'aux reflets de l'or, les cervelles les plus obscures s'illuminent soudain.

La cervelle du cabaretier du *Pot-en-Terre* n'était pas réfractaire à ce phénomène ; la clarté même fut si soudaine, qu'instantanément il abonda dans le sens du moine.

— Eh ! eh ! mon père, fit-il, vous en parlez bien à votre aise ; si vous aviez mon âge, peut-être seriez-vous, vous aussi, sujet à l'erreur.

Tortelier fonça les sourcils.

— M'est avis, grommela-t-il, que ce drôle cherche à nous trom-

per en voulant nous faire passer son mauvais vin pour du bon.

— C'est fâcheux, répliqua Feutrier; car l'endroit est commode pour causer.

— Et j'ai le gosier desséché, ajouta maître Jacques.

Le tavernier immobile dans une pose confuse, se taisait, les yeux fixés sur le visage du diacre.

— Mais, j'y pense, poursuivit celui-ci, pourquoi ne descendrions-nous pas à la cave nous-mêmes pour tirer le vin au tonneau?

Le maître du logis voulut se récrier; une seconde pièce d'or lui ferma la bouche.

— Qu'en pensez-vous, ami? demanda le diacre au routier.

— Excellente idée! mais je doute que ce fripon consente à nous la laisser exécuter.

— Je n'ai rien à vous refuser, mon père, répondit humblement le tavernier; en outre, je veux que vous constatiez que la cave du *Pot-en-Terre* est à la hauteur de celles de mes confrères.

— Allons donc, fit le diacre en le levant, mouvement que Tortelier imita tant bien que mal.

Pendant que, zigzaguant, le routier se dirigeait vers l'ouverture de la cave, Feutrier appela à lui le tavernier et lui glissant une bourse dans la main :

— Il me faut assommer cet homme, murmura-t-il.

L'autre fit un bond, ouvrant des yeux effarés.

— Ordre de la reine, ajouta le moine.

Le tavernier baissa la tête.

— Si la chose se fait proprement et sans bruit, poursuivit Feutrier, je double la somme.

— C'est bien, répondit l'autre; je vais descendre le premier, qu'il me suive, j'en fais mon affaire.

Il décrocha dans un coin une petite lanterne de corne, et l'ayant allumée, s'engagea dans l'escalier, dont il descendit les marches avec rapidité.

Derrière lui, titubant à chaque pas, et se retenant au mur pour

ne pas tomber, venait Tortelier, dont le nez reniflait avec volupté les émanations vineuses qui se dégageaient de la cave.

En haut, penché sur la trappe de l'escalier, Feutrier attendait.

Soudain, un cri étouffé retentit, suivi du bruit sourd que produit un corps en s'abattant sur le sol ; puis la voix du tavernier se fit entendre.

— Vous pouvez descendre, mon père, la chose est faite.

Vivement, Feutrier arriva en bas de l'escalier, à l'entrée du caveau.

Le tavernier tenait encore à la main une énorme traverse de bois avec laquelle il avait frappé à la nuque Jacques Tortelier, étendu à terre, la face contre terre, dans une mare de sang.

Le moine s'agenouilla près du corps, fouilla dans l'escarcelle d'une main tremblante et en tira une clé.

— Par la Vierge ! murmura-t-il, cet homme ne m'avait point menti.

Puis, se relevant :

— Pensez-vous qu'il soit mort ? demanda-t-il.

— Je n'ai point cherché à le tuer et il est probable qu'il en reviendra.

Le visage de Guillaume Feutrier devint soucieux.

— Il ne faudrait point qu'il en revînt avant demain, dit-il en tirant de son escarcelle une poignée de monnaie qui alluma, dans l'œil du tavernier, une lueur de convoitise.

— Il en reviendra quand il vous plaira, mon père, riposta-t-il avec servilité.

— Comment vous y prendrez-vous ?

— J'ai, là-bas, tout au fond de ma cave, une encoignure où je serre mes vins de qualité et que je ferme au moyen d'une porte en chêne fort épaisse ; je m'en vais le traîner là-dedans et ne lui ouvrirai que lorsque vous m'en donnerez l'ordre.

— C'est parfait.

— Il m'en coûtera, sans doute, quelques bouteilles.

— N'ayez crainte, je saurai payer les dégâts que ce locataire incommode vous aura occasionnés.

Et, sur ces mots, Guillaume Feutrier gravit les marches, et, arrivé en haut, sortit du cabaret à grandes enjambées.

Un quart d'heure après, il arrivait au cloître des Billettes où, comme nous l'avons dit déjà, il avait son logis, et se laissa tomber épuisé d'émotion, dans l'unique fauteuil de la pièce.

Quel effondrement ! et comme le rêve doré dont il s'était bercé s'était évanoui rapidement !

Orsini n'était pas mort ; prisonnier seulement. Mais, dût-il demeurer enfermé pour le restant de ses jours, cet homme était à craindre et, en cas d'évasion, saurait se venger terriblement de celui qui aurait intrigué pour le remplacer.

Feutrier retombait donc Guillaume comme devant, simple diacre, détesté d'Orsini et abandonné par la reine ; en vérité, sa situation n'était rien moins que gaie.

Ce qu'il ne comprenait pas, bien qu'il se creusât profondément la cervelle, c'était la raison pour laquelle Marguerite de Bourgogne lui avait fait croire au trépas d'Orsini.

Quoi qu'il en fût, il se sentait perdu, à moins que...

Et, sans doute, une idée assez bizarre lui passa-t-elle dans l'esprit, car un sourire plissa ses lèvres minces, illuminant son visage cauteleux.

Puisque la reine l'avait abandonné si cavalièrement, trahissant, sans aucun souci de la foi jurée, ses engagements au sujet de demoiselle Alix, pourquoi donc, lui, ne l'abandonnerait-il pas à son tour?

S'il rendait au mire un service aussi insigne que de le délivrer des mains qui le retenaient prisonnier, sans doute n'hésiterait-il pas à oublier l'attentat commis par le moine sur la personne de sa fille chérie ; du reste, il serait très facile à lui, Feutrier, de prendre ses précautions et de ne relâcher son ennemi qu'après qu'il serait bien assuré de la conduite qu'une fois rendu à la liberté l'autre tiendrait à son égard.

Ce qui intriguait Feutrier, c'était de savoir en quelles mains se trouvait l'Italien ; pour lui, la reine était certainement l'auteur de la captivité d'Orsini ; mais quels étaient ses geôliers, voilà ce qu'il importait de savoir ; quel était ce capitaine dont avait

parlé l'homme du *Pot-en-Terre*, et, cet homme lui-même, quel était-il ?

A tout hasard, il endossa la jaquette de mailles qu'il avait jetée dans un coin en revenant de Pierrefonds, espérant ne pas s'en servir de sitôt, enserra son col dans un gorgerin de fer et se coiffa d'un chaperon dont la plume guerrière rehaussait un peu sa mine chafouine et papelarde ; puis, après s'être assuré du fil d'une large dague qu'il suspendit à sa ceinture, il jeta sur ses épaules un grand manteau qui l'enveloppait complètement, et prit le chemin du cul-de-sac du *Chat-Blanc*.

Suivant la bonne habitude qu'il avait prise depuis son évasion, Joël le Cagouleux était déjà installé à la taverne du *Cœur-Sanglant*, devant une énorme tranche de bœuf grillé, flanqué d'un broc de vin à la panse rebondie ; sous prétexte que le jeûne exagéré auquel l'avait soumis le duc d'Égypte l'avait considérablement affaibli, le digne truand se laissait dorloter par la patronne du *Cœur-Sanglant* qui le bourrait de nourriture à le faire éclater.

En apercevant le diacre, il poussa une exclamation de surprise.

— Par le diable ! c'est vous, messire Guillaume ?

L'autre posa un doigt sur sa bouche pour lui recommander moins d'expansion et vint mystérieusement plendre place en face de Joël.

— Il serait bon, murmura-t-il, que tu ne prodiguasses pas ainsi mon nom à tous les échos ; on ne sait jamais si quelque oreille indiscrète ne rôde pas, prête à recueillir ce que l'on dit.

— Vous avez raison, maître, fit le truand en engloutissant d'un seul trait un gobelet entier ; mais ma stupéfaction a été si grande de vous voir à pareille heure !

— C'est que j'ai besoin de toi.

— Je m'en doute bien ; parlez donc et ne faites pas attention si je mange tout en vous écoutant ; ce maudit jeûne m'a tellement détérioré...

— Connais-tu, dans le cul-de-sac, le logis de Hugonnet le Bricoleux ?

A cette question, Joël, qui s'apprêtait à avaler une énorme tranche de viande, faillit s'étrangler.

— Que Belzébuth me rôtisse durant toute l'éternité, balbutia-t-il, si vous pouviez mieux vous adresser pour un semblable renseignement.

Le visage de Feutrier rayonna.

Le truand étendit la main dans la direction des verrières.

— Le logis du compère Hugonnet, reprit-il, vous en voyez la porte, là, juste en face de nous.

Guillaume sursauta sur son escabelle

— En quoi cela peut-il vous étonner à ce point? demanda le Cagouleux qui ne laissait pas, tout en parlant, que de donner de vigoureux coups de dents et de lamper de fortes rasades.

Le diacre, sans répondre directement à cette question, répliqua :

— Il me faudra entrer dans cette maison.

Ce fut au tour de Joël de bondir.

— Cornes du diable! grommela-t-il en fixant sur son compagnon des yeux effarés, vous voulez pénétrer chez Hugonnet le Bricoleux? vous n'y allez pas de main morte, mon maître.

— Est-ce donc impossible?

— Croyez-vous donc qu'on y entre comme dans un moulin? mieux vaudrait, je crois, que vous eussiez l'intention de prendre d'assaut le Grand-Chastelet.

Guillaume Feutrier réfléchit quelques secondes.

— Sais-tu qui habite là-dedans? demanda-t-il.

— Mais son propriétaire, j'imagine.

— Tu imagines mal, riposta sèchement le diacre.

Le truand frappe du poing sur la table.

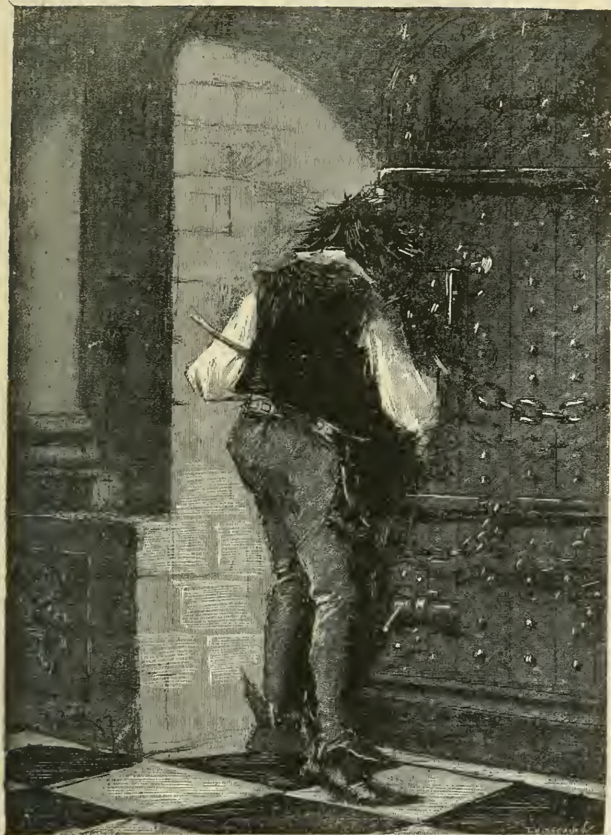
— Par le nombril de messire Satan, grommela-t-il, vous me la bâillez belle.

Puis se tournant vers le comptoir où la patronne trônait majestueusement, tout en le couvant de regards énamourés.

— Mon cœur, appela-t-il tendrement, serait-ce abuser de ta complaisance que te prier de venir nous joindre quelques instants?

Vivement la patronne accourut.

— Qu'y a-t-il pour votre service, messire Joël? demanda-t-elle d'un air gracieux.



Alors, il poussa les verroux, tendit les chaînes, et... (Page 1032.)

— Ce seigneur, fit le truand en désignant Guillaume Feutrier, me veut soutenir que la maison du compère Hugonnet n'est pas habitée par son propriétaire.

— Et vous, messire Joël, que pensez-vous?

— Je pense que le Bricoleux loge tout naturellement sous son toit.

— Eh bien, vous pensez mal, voilà tout, et ce seigneur a raison.

Le Cagouleux fit un haut-le-corps prodigieux.

— Mais qui donc alors gîte là-dedans? demanda-t-il.

— Je n'en sais ma foi rien, répliqua la patronne, ou du moins je ne connais pas leurs noms et personne de nos amis n'a pu me renseigner à ce sujet.

Le visage du diacre s'allongea visiblement.

— Sans savoir comment ils s'appellent, fit-il, avez-vous tout au moins vu leurs visages? et d'abord combien sont-ils?

— Deux seulement; le maître qui m'a tout l'air d'un soldat, et une manière d'écuyer; je ne compte pas la Jeanneton, la ribaude au Bricoleux, d'autant plus que je crois bien qu'elle est partie depuis deux jours.

— Mais vous les avez vus?

— Je les ai guettés assez longtemps pour cela.

— Celui que vous appelez l'écuyer, n'est-il pas un homme maigre, long, avec une figure empourprée, ornée d'un nez écrasé, de petits yeux perçants, avec une chevelure presque rouge?

La patronne regarda le diacre avec des yeux étonnés.

— Par la Vierge! murmura-t-elle en joignant les mains, c'est que c'est tout son portrait! Vous le connaissez donc aussi?

— Peu importe, répondit Guillaume Feutrier; et l'autre, pouvez-vous me le dépeindre?

— Oh! celui-là, par exemple, c'est un homme superbe, à l'air fier et hardi avec une énorme moustache toute hérissée, les yeux étincelants, les lèvres rouges, des cheveux noirs bouclés.

Le visage du diacre était devenu livide; du revers de sa main il essuya quelques gouttes de sueur qui perlaient sur son front.

— Est-ce donc encore ce maudit? murmura-t-il d'une voix tremblante; et celui que l'autre appelait le capitaine serait-il donc...

Une idée soudainement traversa son esprit.

— Et avez-vous remarqué s'il avait une cicatrice qui lui partage le front diagonalement de la tempe gauche au sourcil droit?

La patronne frappa ses mains l'une contre l'autre en signe de stupéfaction profonde.

— Mais, vous le connaissez donc aussi, celui-là? fit-elle.

Le diacre eut un geste accablé.

— C'est Buridan ! pensa-t-il.

Ainsi, Orsini était au pouvoir de son plus cruel ennemi ; ce capitaine maudit avait donc à la fois entre les mains et le père et la fille... à moins que le mire ne se fût livré lui-même en échange de demoiselle Alix ; mais alors que faisait Gaulthier en tout cela? Gaulthier qui, sans nul doute, avait été l'auteur de la mort du bossu, Gaulthier qui avait enlevé cette Julienne dont Grimsel en mourant avait prononcé le nom, s'était-il donc entendu avec Buridan pour ce coup de main ? L'évidence forçait Feutrier à le supposer, puisque pour lui, Orsini avait été capturé en même temps que Julienne était enlevée ; mais, d'autre part, l'inimitié existant entre les deux hommes poussait le diacre à douter même de l'évidence.

Buridan ! A la pensée de cet homme, le diacre sentait une rage folle le mordre au cœur ; Buridan qui lui avait ravi sa proie et l'avait frappé à l'abbaye de la Reine-Blanche !

S'il pouvait, à son tour, montrer au capitaine que la force musculaire n'est point la seule qui soit au monde et que l'astuce compte aussi pour quelques chose ; s'il pouvait lui enlever son prisonnier.

Du même coup, il satisferait son besoin de vengeance et se réconcilierait avec Orsini ; il détruisait lui-même ses rêves d'ambition, mais au moins il se réservait un allié puissant.

Enfoncé dans ses réflexions, le diacre ne remarquait point les regards curieux que lui lançaient Joël et la patronne.

Tout à coup il releva la tête et s'adressant à la maîtresse du Cagouleux :

— Mille remerciements, ma mie, fit-il, pour vos renseignements.

Et brusquement, il lui tourna le dos.

La cabaretière comprit qu'elle était de trop et, dépitée, regagna son comptoir.

Alors, le diacre s'accouda sur la table, et plongeant ses yeux dans les yeux du truand :

— Écoute, murmura-t-il, tu m'as dit l'autre jour que ton escarcelle était à peu près vide.

— Par le diable, Messire, votre expression est impropre ; c'est

complètement vide que vous devez dire pour être dans la vérité.

— Soit, répliqua Feutrier, mettons complètement vide; cela ne m'en va que mieux.

Joël sursauta sur son siège.

— Tu n'en seras que plus disposé à faire ce que je te demanderai : il s'agit de gagner une grosse somme.

Une lueur de convoitise s'alluma dans la prunelle du Cagouleux.

Joël fit signe qu'il avait entendu.

— De ces deux hommes, continua Guillaume Feutrier, l'un n'est plus à craindre, car il ne sera remis en liberté que lorsque j'en donnerai l'ordre; il s'agit de guetter l'autre.

— Est-ce qu'il faut le...

Et, portant la main à son coutelas, Joël acheva sa phrase par un geste significatif.

Un masque haineux s'étendit sur le visage du diacre.

— Non, dit-il, ce serait une tentative inutile; cet homme est invulnérable.

Le truand eut un léger ricanement.

— Que Satan me brûle vivant s'il en est beaucoup auxquels je me sois attaqué et qui puissent prétendre cela.

L'autre secoua la tête et ajouta :

— Puisque tu es si habile, nous pourrons voir cela plus tard; pour le moment, je ne veux point compromettre une réussite presque certaine par un désir de vengeance que je puis aussi bien essayer de satisfaire demain.

Le Cagouleux répondit :

— Comme il vous plaira; ce que je vous en disais était histoire de vous faire plaisir, n'en parlons plus... Donc, vous disiez qu'il fallait surveiller celui qui reste pour voir quand il sortirait.

— C'est bien cela.

— Et, une fois sorti...

— Une fois sorti, tu pénétreras dans la maison.

Le truand éclata de rire.

— Par les cheminées peut-être?

— Non, répliqua Guillaume avec calme, par la porte.

Le Cagouleux ouvrit de grands yeux.

— Par la porte, répéta-t-il; et avez-vous un moyen de l'ouvrir cette porte?

— Le moyen employé ordinairement pour ouvrir les portes, c'est-à-dire la clé.

— Vous avez la clé du logis du Bricoleux!

— La voici.

Et Feutrier sortit de son escarcelle la clé qu'il avait arrachée à l'infortuné Tortelier.

— Par Belzébuth! exclama Joël d'un ton de profonde admiration, vous êtes un habile homme, et vous vous êtes trompé en endossant la robe de moine; vous étiez né pour combiner de mauvais coups et non pour réciter des patenôtres.

Guillaume grimaça un sourire.

— Donc, reprit Joël, nous entrons chez le compère Hugonnet.

— C'est-à-dire que tu entres chez le compère Hugonnet, rectifia le diacre en appuyant sur chacune de ses syllabes.

Le Cagouleux ouvrit la bouche toute grande.

— Ah! murmura-t-il, c'est moi seul qui...

— Oui, c'est toi seul qui... répondit Feutrier; y vois-tu un inconvénient?

— Dame, à deux, on est toujours plus certain de réussir.

— C'est si facile, qu'un homme suffit amplement.

— Alors, demanda le truand, puisqu'un homme seul suffit, pourquoi ne faites-vous pas votre besogne vous même?

C'était logique, et le diacre se mordit les lèvres, n'osant répondre qu'il se souciait peu de se retrouver face à face avec Buridan, pour le cas où après être sorti, celui-ci reviendrait à l'improviste au logis.

— Lorsque je t'aurai expliqué ce qu'il s'agit de faire là dedans, tu comprendras pourquoi je te prie de me rendre le service d'y entrer à ma place.

Ce disant, il tirait de dessous sa robe, une poignée de testons qu'il déposait dans la main du Cagouleux, en guise d'arrhes.

Le truand ouvrit toutes grandes ses oreilles.

— Comme l'a fort bien dit la patronne, fit Feutrier, deux hommes habitent cette maison, le maître et l'écuyer; le maître seul doit nous occuper, puisque l'autre, je te l'ai dit tout à l'heure, est actuellement dans l'impossibilité de nous nuire. Ces deux hommes se sont emparés d'un troisième qu'il s'agit de délivrer.

— Mais alors, j'avais raison, et persiste à trouver beaucoup plus naturel que ce soit vous qui délivriez votre ami.

— Ce n'est point mon ami; bien au contraire; c'est précisément pour cela que je ne puis y aller moi-même.

Le Cagouleux secoua la tête:

— Je ne comprends plus, murmura-t-il.

— C'est bien simple, dit Guillaume; si l'homme qui est là dedans était mon ami, en m'apercevant il me sauterait au cou, et nous nous hâterions de quitter le logis. Mais il s'agit de maître Orsini.

A ce nom redouté et détesté, Joël fit un bond formidable.

— Vous voulez me charger de rendre la liberté à ce mécréant? gronda-t-il.

— Que t'importe?

— Il m'importe qu'il a fait rouer trop de gens de la butte Mauconseil, pour que je ne lui plonge pas mon coutelas dans le ventre la première fois que je me trouverai face à face avec lui.

— Paix là! paix là! fit le diacre avec un sourire ironique; la vengeance est une mauvaise chose quand elle ne rapporte rien.

Et il ajouta une nouvelle pincée de testons à la première.

— Donc il s'agit de ce suppôt d'enfer? gronda Joël d'une voix bougonneuse.

— Oui, c'est mon plus mortel ennemi.

— Que ne le laissez-vous là où il est, en ce cas?

— Inutile de te l'expliquer, tu ne comprendrais pas, c'est de la politique.

— Allez donc.

— Si je me présente à lui, la première chose qu'il fera sera de se précipiter sur moi; une bataille s'engagera dont on ne peut prévoir l'issue et pendant laquelle l'hôte du Bricoleux peut reve-

nir; comme celui-là aussi a quelques raisons de ne pas m'aimer, tu vois en quelle situation je me trouverais.

— Mais que ferai-je, moi, si l'autre arrive pendant que je serai là ?

— Ne te connaissant pas, il pourra supposer que tu t'es introduit dans la maison pour voler et tu en seras quitte pour quelques coups de bâton.

— Bien obligé, fit le Cagouleux en se frottant par avance les épaules ; allez donc faire vos commissions vous-même.

— Bast ! répondit ironiquement le moine, voilà-t-il pas une belle affaire ; s'il n'y avait absolument rien à risquer tu ne gagnerais pas l'argent que je te donnerai, tu me le volerais.

— Enfin, dit le Cagouleux après s'être renfermé quelques minutes en lui-même, j'accepte ; donnez-moi la clé.

Quand il l'eut mise dans son surcot :

— Mais, une fois l'Italien délivré, demanda-t-il, où le mènerai-je?

— Ici, où je t'attendrai, prêt, au besoin, à te prêter main-forte le cas échéant.

Joël fixa sur le moine ses regards railleurs.

— Répétez donc cela sans rire, fit-il d'une voix mordante; je vous connais de trop longue date pour vous prendre au sérieux.

Depuis quelques instants, la patronne, debout sur le seuil du cabaret, examinait curieusement le logis du compère Hugonnet.

— Par la Vierge ! murmura-t-elle tout à coup, voilà l'homme d'en face qui sort.

Le diacre et son compagnon bondirent sur leurs pieds.

— Etes-vous bien sûre de ne pas vous tromper? demanda Feutrier d'une voix tremblante.

— Si véritablement vous le connaissez, répliqua-t-elle, vous n'avez qu'à le regarder s'éloigner, vous verrez bien si c'est sa silhouette.

Prudemment, le moine pencha hors de la porte son museau de fouine et aperçut au loin la haute stature de Buridan qui s'apprêtait à déboucher sur la place du Grand-Chastelet.

— Par Belzébuth ! grommela-t-il, vous avez raison, ma mie.

Paris — Imp. H. Noirot, 22 rue de l'Abbaye

Et, se tournant vers le Cagouleux :

— Allons, compère Joël, voici le moment.

Le truand dégaîna son coutelas dont il essaya la pointe sur son doigt ; cela fait, il le plaça sous son bras pour n'avoir même point la peine de le tirer, au cas où il en aurait besoin.

En deux bonds, il traversa la largeur du cul-de-sac, introduisit la clé dans la serrure, non sans une certaine appréhension que le diacre ne se fût trompé.

Mais non, cette clé était bien la bonne ; la porte tourna sur ses gonds; Joël se glissa par l'entre-bâillement et se trouva dans le vestibule.

Comme c'était un garçon fort prudent et très observateur en même temps, il remarqua les verroux et les chaînes qui garnissaient la porte intérieurement et cette vue lui inspira l'idée de se mettre à l'abri de toute surprise.

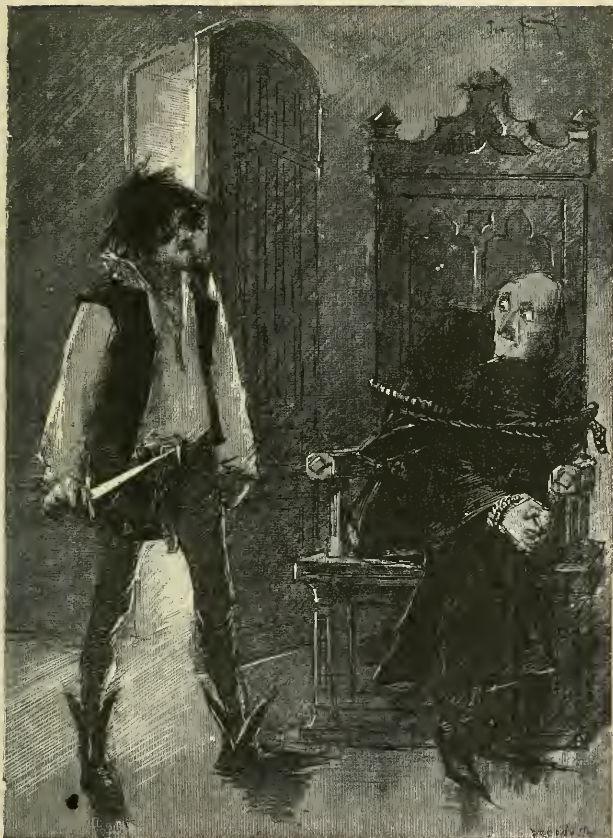
Alors, il poussa les verroux, tendit les chaînes et, certain désormais de n'être point troublé dans ses opérations par la rentrée intempestive de Buridan, il commença ses recherches.

Elles ne furent ni longues ni difficiles; la disposition du logis du compère Hugonnet était des plus simples, et lorsque Joël eut jeté un coup d'œil sur les quelques pièces du rez-de-chaussée, il ne lui resta plus qu'à gravir l'escalier pour examiner le premier et unique étage.

La dernière pièce dans laquelle il pénétra, était précisément celle qui avait servi de prison à demoiselle Alix, et dans laquelle se trouvait messire Orsini.

Ah ! il était dans un triste état le confident intime de la reine Marguerite de Bourgogne : les mains et les pieds liés par de fortes cordes, il était enfoncé dans un fauteuil de chêne sculpté, auquel il était attaché par le milieu du corps ; si donc ses membres pouvaient faire quelques rares mouvements, il lui était impossible de se séparer de son siège, et par conséquent, de sortir de l'appartement.

A la vue du Cagouleux, il releva la tête qu'il avait penchée sur la poitrine.



Le truand sourit sinistrement. (Page 1034.)

Quelques instants il examina le nouveau venu, de ses yeux perçants et demanda d'une voix rauque :

— Le capitaine est-il céans ?

Sans répondre, Joël s'approcha de lui, et, tranquillement, prit son coutelas.

— Par le sang du Christ ! s'écria l'Italien, dont une pâleur livide envahit le visage, me voulez-vous égorger?

Le truand sourit sinistrement.

— Ce n'est certes pas l'envie que m'en manque, messire Orsini, répondit-il, mais j'ai promis de vous sauver, et je tiens ma promesse.

Ce disant, il commença à trancher les liens du prisonnier.

— Me sauver ! exclama celui-ci, vous venez me sauver !

— Il me semble que je m'en occupe.

— Vous n'appartenez donc pas au capitaine Buridan?

— Je n'appartiens à personne, répliqua fièrement le Cagouteux.

A peine libre, Orsini bondit sur ses pieds, étirant avec satisfaction ses membres engourdis.

— Mais qui êtes-vous, dit-il soudain, pris de méfiance, comment avez-vous pu entrer ici, et qui vous pousse à agir comme vous le faites?

— J'appartiens à la butte Mauconseil, et suis entré par la porte, et en vous sauvant, je tiens la promesse faite par moi à un mien ami.

— C'est un de vos amis qui vous a dit de me délivrer? observa l'Italien stupéfait ; lequel?

— Vous le saurez tout à l'heure, répliqua Joël, car je vais vous conduire près de lui ; mais il faut vous hâter, à moins que vous ne désiriez attendre ici le retour du capitaine Buridan.

— Partons, *per Baccho!* s'écria Orsini d'une voix mal assurée.

Et, quatre à quatre, il descendit les marches de l'escalier derrière le truand.

Une fois dans l'impasse, celui-ci referma soigneusement la porte, et, prenant le mire par le bras, le fit entrer au *Cœur-Sanglant*.

— C'est ici que m'attend votre ami? murmura l'Italien, quelque peu effrayé par l'aspect sinistre du lieu.

Joël remarqua l'effet produit sur son compagnon, et répondit sur le même ton :

— N'ayez crainte, vous êtes ici en sûreté tout autant que dans

le palais, plus peut-être, car jamais Buridan ne songera à vous venir chercher céans et y songerait-il, que des défenseurs sortiraient de tous côtés pour se mettre entre vous et lui.

Arrivé dans le coin le plus obscur de la taverne, devant une table à laquelle se tenait assis un buveur solitaire, Joël s'arrêta.

— Voici, maître Orsini, dit-il, l'ami qui m'a demandé de vous délivrer ; je vous laisse avec lui, car, sans doute, avez-vous beaucoup de choses à vous dire.

Et, discrètement, il s'éloigna.

Après un court silence, l'Italien prit la parole.

— Vous venez d'entendre ce qu'a dit cet homme, fit-il d'une voix pleine d'hésitation, est-ce la vérité ?

— La vérité pure, seigneur Orsini, répondit Guillaume Feutrier.

Au son de cette voix, le mire fit un bond en arrière.

— Le diacre ! exclama-t-il d'une voix étouffée.

— Lui-même, répondit l'autre avec calme.

Puis, d'un ton plein d'obséquiosité :

— Daignez prendre un siège, messire Orsini, ajouta-t-il, car nous avons à causer ensemble.

— Misérable ! gronda l'Italien en cherchant instinctivement à sa ceinture la dague qui ne le quittait jamais, oses-tu bien te mettre en ma présence après avoir trahi ma confiance aussi abominablement.

— Vous conviendrez, seigneur Orsini, répliqua Guillaume, que je n'aurais point en ce moment l'avantage de me trouver face à face avec vous, si je ne vous avais point tiré des griffes de votre ennemi le plus terrible.

L'Italien baissa la tête, réfléchissant.

— Ainsi donc, dit-il, c'est vous qui avez dit à cet homme de pénétrer chez Buridan.

— C'est moi.

Et Feutrier raconta brièvement au mire par suite de quelles circonstances il était arrivé à connaître la retraite de l'Italien, comme aussi quel moyen il avait employé pour pouvoir pénétrer jusqu'à lui.

— A votre tour, seigneur Orsini, fit le diacre, m'expliquerez-vous comment vous vous êtes trouvé entre les mains du capitaine?

L'Italien narra alors succinctement le message qu'il avait reçu de Buridan le jour même de son arrivée à Paris et l'entrevue qu'il avait eue avec lui, concernant le seigneur Orly ; il eut soin, bien entendu, de ne faire aucune allusion à la petite maison du cul-de-sac du *Chat-Blanc*, non plus qu'à la personne qui y était enfermée.

Arrivé à l'endroit de son récit où il avait été capturé par Jacques Tortelier, Orsini fut interrompu par le diacre qui s'écria :

— Mais alors j'avais fait complètement fausse route en supposant que Gautthier d'Aulnay était le complice de Buridan.

— Gaulthier d'Aulnay! répéta l'Italien, mais à quel sujet prononcez-vous son nom ?

— Parce que votre disparition, coïncidant avec l'affaire du cul-de-sac, j'en avais conclu, fort à tort, je le vois maintenant, que les deux hommes avaient agi de concert.

— L'affaire du cul-de-sac, fit Orsini, quelle affaire?

Guillaume Feutrier darda sur son compagnon ses petits yeux perçants.

— Eh! dit-il, l'assassinat du bossu Grimsel.

L'Italien poussa un cri de stupeur.

— Grimsel assassiné!... mais, alors, Julienne?...

— Julienne, enlevée par le sire Gaulthier d'Aulnay.

— Malédiction! gronda le mire de Marguerite de Bourgogne.

Et, laissant tomber ses deux coudes sur la table, il plongea sa tête dans ses mains, en proie à un accablement profond.

C'était donc là qu'avaient abouti tout son machiavélisme, toute sa ruse, toutes ses trahisons ! ses plans étaient complètement bouleversés et cela juste au moment où il touchait au but.

Julienne enlevée! quel effondrement!

Et c'était la reine l'auteur de ce nouveau coup! la reine qui avait voulu avoir un otage qui l'assurât de sa soumission et qui lui avait pris Julienne, comme elle avait tenté de lui prendre Alix.

La reine ! A cette pensée, l'Italien sentait sa vieille haine bouillonner davantage encore dans son âme, et en grinçant des dents, il songeait aux vengeances terribles qu'il pourrait tirer de cette femme.

Il releva la tête, et le diacre fut effrayé du changement soudain que venait de subir la physionomie du mire.

— Et vous, demanda Orsini, d'une voix sourde, quelle nouvelle trahison vous a poussé à me rendre la liberté ?

Guillaume Feutrier demeura impassible.

— J'ai voulu racheter par ce signalé service la félonie dont je me suis rendu coupable à votre égard, et puis...

— Et puis...

— Je voulais me venger.

— De qui ?

— De la reine.

Orsini fit un mouvement de surprise.

— Oui, de la reine, répéta le diacre, de la reine, aux ordres pressants de laquelle j'ai obéi en enlevant votre fille, et qui m'a trahi plus lâchement que ne l'eût pu faire la dernière des filles de la rue Pute-y-Muce.

Un éclair de joie brilla sous la paupière de l'Italien.

— Et c'est pour que je vous aide à vous venger d'elle que...

— Unissant dans ma pensée l'enlèvement de cette Julienne et votre disparition, je ne pouvais mettre en doute que la reine ne vous eût enfermé dans cette retraite, et je me figurais que votre haine pour elle avait augmenté.

— Par le sang du Christ ! gronda Orsini en écorchant de ses ongles le bois de la table, tu ne t'es pas trompé, moine de l'enfer, et il me faudra une vengeance terrible.

Les yeux étincelants, les lèvres blanches, les dents serrées, il était effrayant à voir.

— Pourquoi n'unirions-nous pas nos vengeances ? demanda insidieusement Guillaume Feutrier.

L'Italien lui lança un regard aigu comme une lame de poignard, qui alla fouiller jusqu'au plus profond de son âme.

— Une alliance entre nous ? murmura-t-il pensif.

Puis, après quelques secondes de silence :

— Qui me dit que tu ne me trahiras pas encore ?

— J'ai été poussé à faire ce que j'ai fait par l'ambition ; aujourd'hui vous pouvez avoir toute confiance en moi, mon désir de vengeance vous est un sûr garant de ma fidélité.

Orsini réfléchissait.

— Peuh ! fit-il d'un ton dédaigneux, pour unir deux vengeances il faut également unir deux forces, deux puissances, et...

Guillaume Feutrier sourit discrètement.

— Il est vrai, répliqua-t-il avec une humilité feinte, que je ne suis qu'un pauvre moine ; mais cela n'empêche pas de savoir bien des choses et d'avoir, tout comme un autre, mes moyens d'action.

— Je doute, répondit Orsini, que je les puisse employer.

— C'est à voir, riposta tranquillement le diacre.

— Ma captivité m'a servi plus que tu ne saurais le penser ; ma puissance s'est accrue considérablement.

Le ton avec lequel ces quelques mots avaient été prononcés éveilla l'attention de Guillaume Feutrier.

— Que veut-il dire ? pensa-t-il.

Et il allait ouvrir la bouche pour provoquer une explication, quand il aperçut le Cagouleux qui, debout dans le comptoir, se livrait aux gestes les plus fantastiques pour attirer son attention.

Le diacre comprit que le truand l'appelait auprès de lui, et, après s'être excusé auprès d'Orsini, il se leva et s'en alla rejoindre le truand, qui se mit à lui parler bas à l'oreille.

A mesure que l'autre parlait, le visage de Guillaume s'illuminait, devenait radieux ; sans doute dans ce récit de Joël, il était question du mire, car de temps à autre le diacre tournait vers lui ses regards triomphants.

Quand le Cagouleux eut fini, Guillaume fut reprendre sa place vis-à-vis Orsini, plongé dans ses réflexions.

— Eh bien, Messire, fit-il d'un ton qu'il s'efforça de rendre calme, où en étions-nous de notre conversation ?

Et il fixait sur l'Italien des yeux tellement railleurs que celui-ci tressaillit.

— Je ne sais, dit l'autre, en passant la main sur son front.

— Ah ! j'y suis, ajouta le diacre, nous parlions de la puissance considérable que vous aviez acquise pendant votre captivité.

— Ai-je dit considérable ? demanda Orsini, qui commençait à craindre de s'être trop avancé.

— Que vous l'ayez dit ou non, qu'importe, puisque je sais à quoi m'en tenir.

L'Italien tressauta sur son escabelle.

— Que me racontes-tu là ? répliqua-t-il avec un ricanement forcé.

— N'avez-vous point reçu des visites, durant que vous étiez entre les mains de Buridan ?

Orsini ne répondit point.

— Des visites importantes ?

Même silence.

— Celle du duc d'Égypte, par exemple ?

L'étonnement d'Orsini fut si complet qu'il ne put s'empêcher de s'écrier :

— Comment sais-tu ?

— Mais il n'était pas seul, ajouta le diacre ; il était accompagné de Jehan de Sarcelles, le docteur ès-Sorbonne.

Orsini frappa du poing sur la table.

— *Per Baccho!* grommela-t-il, comment ce démon sait-il cela ?

La stupéfaction d'Orsini amena un sourire sur les lèvres du diacre.

— Bast ! répliqua-t-il, le hasard est un bien puissant auxiliaire.

— Mais encore... insista l'Italien.

— Que vous importe ? le principal est que je le sache ; comment ? ceci n'a rien qui puisse vous intéresser.

— Mais quel lien vois-tu entre ces visites et les paroles que j'ai prononcées tout à l'heure, un peu à la légère.

Guillaume Feutrier sourit à nouveau.

— Votre question me prouve, Messire, dit-il, que vous n'avez de ma perspicacité qu'une bien piètre opinion.

— Que veux-tu dire ?

— Comment ! un homme comme vous, chef, ou à peu près, de l'État, se trouve en rapport avec le duc d'Égypte, et un docteur ès Sorbonne, et vous croyez qu'un homme comme moi ne saura pas reconstituer l'entretien qui a dû avoir lieu entre vous et eux ! Je vous le répète, Messire, je ne suis qu'un humble moine ; mais le silence et la solitude du cloître ont aiguisé mon raisonnement et affiné ma logique.

— Donc, tu sais...

— Je ne sais rien, interrompit Guillaume ; mais je suppose que vous avez dû traiter d'alliance avec les truands de la butte Montorgueil et avec le pays latin.

— Singulière idée ! fit Orsini avec un léger tressaillement.

— La seule que puisse faire germer dans mon cerveau votre conciliabule avec ces gens, les seuls dont un homme comme vous ait besoin.

— Besoin ! exclama le mire.

— Oui, je le répète, besoin. La Truanderie et le pays latin ne sont-ils pas présentement des puissances avec lesquelles, quelque puissant que vous soyez vous-même, il vous faudra compter un jour ou l'autre.

L'Italien voulut l'interrompre, mais le diacre continua avec vivacité :

— Déjà même n'avez-vous pas depuis longtemps pressenti les sourdes révoltes qui couvent à la butte Montorgueil, et parmi les escholiers révoltés, qui finiront bien par éclater, et qui pourraient bien ruiner à jamais les plans ambitieux formés par vous.

Les lèvres pincées, les prunelles brillant sous l'arcade sourcilière abaissée, le mire écoutait silencieusement.

— Où veux-tu en venir ?

— A ceci : c'est que si vous avez conclu un pacte avec ces gens, ce que je ne tarderai pas à savoir, ce ne peut être qu'au détriment d'un de vos ennemis.

Le mire ne put réprimer un léger mouvement de dépit, provoqué par la trop grande clairvoyance du diacre.

— J'en ai tant ! murmura-t-il avec désinvolture.



Un moment, Guillaume Feutrier le regarda s'éloigner. (Page 1043.)

— C'est vrai; reprit l'autre avec un sourire mauvais; mais il en est un devant lequel tous les autres s'effacent.

Orsini regarda fixement Guillaume Feutrier.

— Et celui-là? dit-il...

— C'est la reine, répondit rudement le diacre.

Puis comme l'Italien ouvrait la bouche, pour protester sans doute.

— Ne niez point, grommela Guillaume ; votre but aujourd'hui n'est plus tant d'augmenter votre puissance que de vous venger de dame Marguerite. Eh ! bien ! comme votre but se trouve être le mien, je vous demande d'associer vos efforts aux miens, comme aussi je vous demanderai de partager les bénéfices avec moi, lorsqu'il y en aura.

Orsini se tut quelques instants, supputant à l'avance de quel poids pouvait peser dans la balance la complicité du diacre.

Bien qu'au fond il ne comptât pas beaucoup sur le secours effectif qu'il en pourrait recevoir, il résolut cependant de ne pas repousser ses offres, non pas tant pour le bien qui en résulterait que pour le mal qu'un refus entraînerait.

— Soit, dit-il enfin, j'accepte.

— A la bonne heure, murmura Guillaume, dont le visage s'épanouit.

Et il ajouta :

— Vous verrez, Messire, que vous n'aurez point à vous en plaindre.

— Je te le souhaite, répondit Orsini d'une voix menaçante ; car tu sais qu'une trahison nouvelle te coûterait la vie. Il y a au Paradis des âmes que j'y ai envoyées pour des crimes moindres que les tiens.

Sur ces mots, il se leva; mais, au moment de franchir le seuil, il s'arrêta.

— *Per Baccho!* grommela-t-il, si le hasard me faisait rencontrer ce Buridan de malheur.

— Attendez, Messire, fit le diacre en se dépouillant rapidement de sa jaquette de mailles; en même temps il enlevait le casque dont il était coiffé et le posait sur la tête d'Orsini.

Celui-ci avait remplacé sa robe par la jaquette de Guillaume, et, en outre, s'enveloppait dans un ample manteau, que Joël venait de lui jeter sur les épaules.

— Ce truand va vous accompagner pour plus de sûreté, dit le diacre en désignant le Cagouleux; en cas de mauvaise rencontre,

fiez-vous à lui, c'est un démon qui ne reculerait pas devant les flammes de l'enfer.

— Merci, murmura Orsini en s'élançant dehors.

Un moment, Guillaume Feutrier le regarda s'éloigner; puis, retournant s'asseoir à la table qu'il venait de quitter :

— Va, grommela-t-il entre ses dents serrées, va, italien maudit, j'ai percé à jour tes plans, et que le diable me confonde si je ne réussis pas à te faire tirer du feu les châtaignes que je croquerai à belles dents. Ah! tu t'allies à la butte Montorgueil! Eh bien, j'aurai avec moi la butte Mauconseil, et nous verrons laquelle des deux l'emportera. L'amour de Jehan de Sarcelles pour demoiselle Alix te paraît chose recommandable; quant au mien, tu daignes me le pardonner, à condition, cependant, que je m'arrache le cœur de la poitrine. Comme si, lorsqu'on a du feu qui coule dans les veines, on le pouvait éteindre!

Ce disant, il lampa un dernier gobelet de vin, jeta sur la table une pincée de monnaie, et, se faufilant le long des maisons sortit à la hâte de l'impasse du cul-de-sac du *Chat-Blanc*, pour rejoindre son logis.

CHAPITRE LX

Orsini reparaît à la cour.

Marguerite de Bourgogne, en son oratoire, causait avec son capitaine des gardes, qu'elle venait de faire mander.

Assis sur une pile de coussins, aux pieds de la reine, le jeune homme fixait sur la reine ses yeux énamourés, qu'une vague inquiétude emplissait.

— Messire Gaulthier, dit Marguerite avec une grande sévérité dans la voix, pourriez-vous m'expliquer comment il se fait que, depuis près de deux jours, je ne vous ai point vu ?

Le visage du sire d'Aulnay s'illumina.

— Oh ! ma reine ! murmura-t-il, le temps vous aurait-il donc duré loin de moi ?

Malgré elle, Marguerite laissa s'adoucir sa voix :

— Il me semble que vous eussiez pu me rendre compte plus en détail de la mission que je vous avais confiée.

Les sourcils de Gaultier se contractèrent.

— Et moi, murmura-t-il, qui m'imaginais que vous vouliez me parler d'amour.

— Point ne s'agit de cela aujourd'hui, répliqua-t-elle, mais d'affaires sérieuses.

— Aimer, répondit langoureusement le jeune homme, n'est-ce point la plus sérieuse affaire qui soit au monde ?

D'un mouvement machinal, la reine passa ses doigts blancs et effilés sur la tête de son amant.

— Pourquoi ne m'avoir pas dit, avant-hier, en m'amenant cette femme, qu'il y avait eu mort d'homme ? demanda-t-elle.

— Peuh ! fit-il, un homme sans conséquence, un varlet.

Marguerite le regarda un moment en silence.

— Pourquoi, ajouta-t-elle en baissant la voix, comme si elle eût craint que quelque oreille mystérieuse n'entendît ce qu'elle allait dire, pourquoi m'avoir célé ce que vous aviez fait ?

Gaulthier fixa sur elle ses regards interrogateurs.

— Ce que j'ai fait pour vous ? répéta t-il étonné ; mais ne suis-je pas venu immédiatement vous l'annoncer ? n'ai-je pas fait plus en vous amenant, ici même, la femme que vous m'aviez chargé d'enlever ?

La reine eut un mouvement d'impatience.

— Vous ne me comprenez pas ou ne voulez pas me comprendre, fit-elle ; je veux parler d'Orsini.

— Orsini ! exclama Gaulthier.

Puis il ajouta immédiatement :

— Mais qu'ai-je appris, tout à l'heure, dans les galeries ? messire Orsini serait mort ?

— Plaisante question ! fit Marguerite.

— Et pourquoi cela ?

— Allons, mons Gaulthier, dit la reine, assez de feinte comme cela.

— J'avoue, Madame...

— Eh ! par Notre-Dame la Vierge ! s'écria la reine irritée, quand j'interroge, je veux que l'on me réponde ; tout à l'heure je vous ai demandé des détails sur la mission dont je vous avais chargé et des renseignements sur la manière dont vous étiez parvenu à l'accomplir, vous m'avez répondu évasivement ; cela ne saurait me suffire ; allez-donc, je vous écoute.

Navré autant que surpris par cette sortie de la reine, Gaulthier fit le récit détaillé de ce qu'il avait fait dans l'impasse du cul-de-sac du *Chat-Blanc*.

— Et puis? demanda la reine, quand il eut fini.

— Par mon âme ! Madame, je vous ai dit toute la vérité.

— Et Orsini ? fit-elle d'une voix sourde.

Le jeune homme regarda Marguerite et, soudain, une grande lueur illumina son cerveau.

— Quoi, Madame, s'écria-t-il avec un accent terrifié, me croiriez-vous capable d'avoir porté la main sur le conseiller du roi?

— Il est mort, répliqua sévèrement la reine, et c'est vous qui l'avez tué.

Atterré par ces paroles, Gaulthier courba la tête.

Mais Marguerite lui prenant les deux mains dans ses siennes, l'attira à elle, et le baisant au front :

— Enfant, murmura-t-elle d'une voix caressante, pourquoi te défendre de ce que tu as fait ? dans ta candeur et ta naïveté tu m'as rendu le plus signalé service qu'il fût possible de me rendre ; tu as délivré mon existence du cauchemar affreux qui l'obsédait, tu as soulagé mes membres de la lourde chaîne qui les entravait... merci... mon Gaulthier adoré... merci.

Le sire d'Aulnay entendit sans les comprendre ces paroles bourdonner à son oreille.

— Enfin, continua la reine, nous allons donc pouvoir nous aimer sans contrainte, loin du regard de cet homme toujours chargé d'une perpétuelle menace, sans avoir à craindre que l'écho indiscret lui porte le bruit de nos baisers.

Soudain Gaulthier comprit, et se redressant soudain :

— Pardonnez-moi ; Madame, dit-il d'une voix triste, mais ferme, je ne mérite pas vos remerciments, car je n'ai point accompli l'acte dont vous me parlez, et je le regrette, maintenant que je vois de quelle récompense inestimable vous me l'eussiez payé.

— N'est-ce donc point toi qui l'as tué ? s'écria Marguerite.

— Sur ma part du paradis, sur mon amour pour vous, je jure, Madame, que je suis innocent de la mort de l'Italien.

— Tant pis pour vous, répliqua la reine d'un ton sec.

Et elle ajouta à mi-voix, comme se parlant à elle-même :

— Guillaume Feutrier m'a pourtant affirmé qu'il était mort.

Un moment elle demeura pensive, les yeux fixés sur Gaulthier, immobile et embarrassé devant-elle.

Elle fut tirée de ses réflexions par dame Aloyse qui, après avoir gratté à la porte, entre dans l'oratoire.

— Qu'est-ce ? demanda Marguerite impatientée.

— Messire Orsini est là qui demande à vous entretenir, Madame, répondit la camérière.

A ces mots, le visage de la reine blêmit, ses lèvres, décolorées subitement, s'agitèrent sans prononcer un mot et ses yeux, grands ouverts, eurent une fixité étonnante.

Elle porta convulsivement ses deux mains à son front, balbutiant :

— Est-ce que je rêve ou suis-je éveillée ? tu as bien prononcé le nom d'Orsini, ma bonne ?

Surprise, Aloyse répondit :

— Mais oui, Madame.

— Et... c'est l'Italien lui-même qui est là ?

La surprise d'Aloyse se changea en ahurissement.

— Du moins, je le crois, murmura-t-elle.

Peu à peu la reine se remettait de son trouble.

— Et, demanda-t-elle, quelle physionomie a-t-il ?

— Il m'a semblé être comme à son ordinaire, c'est-à-dire sombre et grave, cependant...

— Cependant ?...

— Il a souri tout à l'heure, en traversant la galerie, il a vu tous les courtisans s'écarter de lui, comme s'il eût été pestiféré.

— Ils l'ont pris pour un revenant, murmura la reine, dont un pâle sourire effleura les lèvres.

Puis, s'adressant à Gaulthier :

— Laissez-nous, messire d'Aulnay, fit-elle.

Et comme le capitaine aux gardes mettait un genou en terre, elle laissa longtemps sa main livrée aux baisers du jeune homme.

Elle lui désigna ensuite une petite porte communiquant avec ses appartements privés.

— Passez par ici, murmura-t-elle ; il est inutile qu'il vous rencontre.

La tenture était à peine retombée immobile derrière Gaulthier qu'avec une force de volonté surhumaine, Marguerite s'était composé un visage impénétrable, sur lequel l'œil le plus clairvoyant n'eût pu découvrir trace de la terrible émotion par laquelle elle venait de passer.

— Ah ! ah ! fit-elle d'une voix railleuse, en répondant par une légère inclinaison de tête au profond salut de l'Italien, vous voici, messire Orsini ; vous êtes donc ressuscité, j'en suis fort aise.

— Ressuscité, Madame, répliqua Orsini, étais-je donc mort ?

— Tout le monde ici, du moins, le croyait.

— Et vous partagiez probablement cette croyance, ajouta-t-il, en fixant sur Marguerite un regard perçant.

Mais elle demeura impassible.

— Oh ! moi, dit-elle, je vous connais trop bien pour me laisser prendre à de si grosses malices.

— Qu'entendez-vous par là ? demanda-t-il tout surpris.

— Que, pour moi, vous vous êtes enfoui, durant deux jours, en quelque retraite pour faire croire à votre trépas et pouvoir connaître ainsi les gens dangereux à votre ambition et à votre puissance.

L'Italien esquissa un sourire qui ressemblait fort à une grimace.

— C'eût été, en effet, fort ingénieux, répliqua-t-il, et nullement

indigne de moi; malheureusement, votre imagination fait fausse route.

— En vérité!

— Vous ne croyez pas à ce que je vous dis?

— J'avoue que j'ai quelques doutes...

— Vous demanderez donc à votre confesseur de vouloir bien vous confirmer mon dire.

— En quoi cela le concerne-t-il?

— C'est lui qui m'a délivré, il vous pourra donc indiquer en quel logis j'étais.

— Et, sans indiscrétion, ne pourrais-je vous le demander?

— Je viens de passer deux jours entre les mains d'un homme que vous connaissez.

— Moi! exclama la reine.

— De nom, du moins.

— Et cet homme, c'est?

— Le capitaine Buridan.

Marguerite poussa un cri étouffé.

— Lui, toujours lui! murmura-t-elle.

Puis elle reprit, un peu narquoise.

— Et comment, vous, la ruse et l'astuce faites homme, vous êtes vous laissé prendre ainsi qu'un escholier?

L'Italien la fixa longuement avant de répondre.

— L'amour est la cause de toutes les bêtises et de toutes les imprudences que commet l'homme ici-bas, dit-il sentencieusement.

La reine tressaillit, mais demeura muette.

— J'entends l'amour paternel et maternel, autant que l'autre, ajouta-t-il.

Marguerite pâlit légèrement.

— Vous qui aimez Gaulthier d'Aulnay et qui avez des enfants, vous devez comprendre l'état de mon cœur partagé entre mon affection pour Alix et ma passion pour Julienne.

Il avait prononcé ces mots d'une voix sifflante qui glaça Marguerite jusqu'aux moelles.

— Pourquoi me parler de cela? balbutia-t-elle.



L'Italien sortit lentement de l'appartement royal, laissant la reine en proie à une agitation terrible. (Page 1054.)

— Parce que c'est en cherchant ma fille et en rejoignant ma maîtresse, que je me suis laissé happer par ce capitaine du diable.

Et il ajouta :

— Parce que c'est grâce à vous que j'ai perdu ma fille et que j'ai perdu ma maîtresse.

La reine voulut esquisser un geste de protestation.

— Par le sang du Christ! s'écria-t-il brutalement, ayez au moins le courage de vos méfaits ; vous m'avez fait enlever Alix par votre confesseur, et votre amant vient de m'arracher ma maîtresse... n'essayez pas de le nier, c'est votre confesseur qui me l'a dit, et il le tenait du malheureux varlet que le sire Gaulthier d'Aulnay a assassiné pour exécuter vos ordres...

— Eh bien! dit la reine en le défiant du regard, où voulez-vous en venir?

— A ceci : que votre amant me répondra de la vie de ma maîtresse. et que s'il arrive malheur à Alix, vos deux fils paieront pour elle.

— Mais, s'écria la reine, vous savez bien que votre fille n'est plus entre mes mains, que ce Buridan de malheur l'a arrachée à Guillaume Feutrier, que je ne puis être responsable...

— Et savez vous où elle est en ce moment, ma pauvre Alix? interrompit l'Italien.

— Le capitaine ne l'a-t-il plus entre ses mains?

— Non ; elle est au pouvoir de vos plus cruels ennemis.

La reine eut un regard farouche.

— Qu'importe, dit-elle ; depuis longtemps n'ai-je pas l'habitude de les écraser?

— Ils sont de ceux qu'on n'écrase pas.

— Quels sont-ils donc, et pourquoi m'en veulent-ils?

— Ce sont gens qui ont juré de venger la mort des leurs, trouvés poignardés en Seine, au pied de la Tour de Nesle; ce sont les gens de la grande Truanderie et les gens du pays Latin.

— Demoiselle Alix est entre leurs mains? s'écria Marguerite d'une voix altérée.

Silencieusement, Orsini inclina la tête.

— Mais alors elle est perdue? balbutia-t-elle.

— Pourquoi donc elle plus que vous? demanda l'Italien brutalement.

La reine fixa sur l'Italien un regard interrogateur.

— Moi! murmura-t-elle, que voulez-vous dire?

— Ceci : que pour ravoir ma fille, il n'est rien dont je ne sois capable.

Un moment, Marguerite le regarda en silence; puis, avec un sourire méprisant :

— Ah ! diable, je comprends; vous me trahiriez.

Orsini s'inclina en un geste affirmatif.

— Ce serait le digne couronnement de toutes vos félonies, fit-elle d'une voix sifflante.

— Etes-vous bien certaine, Madame, de ne pas m'avoir donné, vous, la première, l'exemple de la félonie ; il me semble que c'était en agir singulièrement à mon endroit que de m'enlever ma fille pour vous en servir comme d'otage contre moi ?

Sans répondre à cette question, Marguerite s'avança vers le mire, les bras croisés sur la poitrine, l'œil étincelant, les narines palpitantes, contenant à grand'peine le courroux qui bouillonnait en elle.

— Ainsi donc, demanda-t-elle nettement, vous me menacez?

— Oui, répondit nettement Orsini; il n'est rien que je ne sois prêt à faire pour délivrer ma fille.

— Même à sacrifier votre maîtresse ?

Orsini tressaillit.

— Ma maîtresse, répliqua-t-il, n'a rien à faire en tout ceci.

La reine eut un éclat de rire qui résonna sinistrement dans la pièce.

— Pourrais-je savoir, Madame, fit l'Italien, ce qui, dans ma réponse, peut exciter chez vous une semblable hilarité?

— Mais, par la Vierge! exclama-t-elle, vous semblez oublier que Julienne est entre mes mains.

— Je ne l'oublie pas !

— Doutez-vous donc que je m'en serve comme d'un bouclier pour parer les coups que vous voudrez me porter?

— Quand il agit de vous, je ne doute de rien.

— Alors ?

— C'est tout simple. Cet amour maternel que vous affichiez dernièrement devant moi, s'est-il donc évanoui?

La reine poussa une exclamation sourde.

— Mes enfants! s'écria-t-elle.

— Eh! oui, répliqua Orsini, vos enfants me répondent de Julienne.

Atterrée, la reine baissa la tête, comprimant les sanglots qui montaient de sa poitrine, et lui déchiraient la gorge.

Soudain, sombre et farouche, elle murmura, les dents serrées et les lèvres convulsées :

— Mes enfants! mais qui me dit, Italien du diable, que ce n'est point là un tour infernal de ta part pour me mettre de nouveau sous ta domination; pourquoi n'est-ce qu'au bout de dix-huit ans que tu viens me faire une semblable révélation?... Mes enfants sont vivants, dis-tu; eh bien! prouve-le moi.

Orsini laissa peser sur elle un regard froid et tranchant.

— Quel intérêt, répondit-il, aurais-je eu à vous faire ce bonheur? N'avons-nous pas vécu, depuis que la couronne royale s'est posée sur votre tête, dans un constant état d'hostilité; comme deux condamnés que la fatalité a rivés à la même chaîne, nous avons marché côte à côte, nous nous sommes élevés ensemble, indissolublement unis par le souvenir des crimes anciens, scellés plus solidement encore l'un à l'autre par le sang des crimes nouveaux. Vous me reconnaissez quelque esprit, Madame, et j'ai en outre la prétention de connaître un peu le cœur humain. Vous ne devez donc pas vous étonner que, depuis notre alliance, j'aie prévu le moment présent où, nous crachant à la face notre haine mutuelle, nous fassions d'inhumains efforts pour nous débarrasser l'un de l'autre.

Silencieusement, la reine écoutait.

— Quelle que fût ma puissance, poursuivit Orsini, je n'étais point assez aveugle pour ne pas reconnaître combien votre force était supérieure à la mienne; et puis, fussent-elles reines, les femmes sont toujours des femmes, et il est des instants où, devant un désir de vengeance, toute considération disparaît. C'est pourquoi j'avais résolu de conserver par devers moi mon secret comme une arme défensive et offensive au besoin, et de ne m'en servir qu'à la dernière extrémité. Il s'est trouvé que ma fille

mise en péril, m'a fait vous le révéler en partie; ne m'en demandez pas davantage.

— Mais, s'écria Marguerite, qui me dit que tu ne me mens pas en ce moment, comme tu m'as tant de fois menti?

Orsini haussa les épaules.

— Allons donc, fit-il, vous-même ne pensez pas un mot de ce que vous venez de dire là; car, depuis que vous savez vos fils vivants, vous vous accrochez à l'espérance de les presser un jour dans vos bras, comme l'homme qui va se noyer s'accroche, si faible soit-elle, à la branche qu'il aperçoit au-dessus de sa tête.

— Ah! murmura Marguerite, les mains jointes et le regard suppliant, parle-donc, Orsini, dis-moi où ils sont, laisse-moi les voir seulement quelques minutes, et j'oublie tout le mal que tu m'as fait, j'oublie toutes tes trahisons, et je te fais aussi grand que tu pourras le souhaiter.

Comme insensible, l'Italien considérait froidement la reine à ses pieds.

— Epargnez-vous des supplications inutiles, Madame, répondit-il; ce secret, tout imparfait qu'il soit maintenant, constitue pour moi, vis-à-vis de vous, la sauvegarde d'intérêts qui me sont trop chers pour que je laisse mon cœur s'attendrir

— Ton cœur, s'écria-t-elle dans un éclat de voix sauvage, ton cœur! est-ce que tu en as un, seulement?

— Tout autant que celui que vous prétendez avoir, Madame, répliqua-t-il avec calme.

Marguerite, accablée, avait marché à pas lents vers son fauteuil, sur lequel elle s'assit, réfléchissant.

— De tout cela, dit-elle, que dois-je conclure?

— Que si vous ne trouvez vous-même un moyen d'arracher ma fille des mains du duc d'Égypte, eh bien...

— Eh bien?...

— Je tiendrai la promesse que j'ai faite...

— Et cette promesse?

— C'est de mettre entre les mains du roi les preuves de ce qui se passe en Tour de Nesle.

— Mais c'est te perdre en même temps que moi.

— J'aurai su me mettre à l'abri de la vengeance du roi.

— C'est renoncer au but que tu poursuis depuis si longtemps : la puissance et la richesse.

— Que m'importe, l'amour de ma fille me consolera aisément de la perte de tout cela.

— Et mes fils?

— Vos fils, vous ne les verrez que le jour où j'aurai enfin réuni ensemble Alix et Julienne.

— Julienne, s'écria Marguerite désespérée, je puis te la rendre; mais Alix...

— Cherchez et vous trouverez, Madame, répondit froidement l'Italien ; si dans huit jours ma fille ne m'est pas rendue par vos soins, le roi sera édifié sur votre conduite, et vous savez le châtiment réservé aux épouses adultères!

— Mes fils!... mes fils!... murmura la reine.

— Vos fils ! gronda Orsini en fixant sur Marguerite un regard féroce, vous les verrez le jour où, pieds nus, vêtue de la chemise blanche des condamnés à mort, vous marcherez au bûcher.

Et, après cette horrible menace, l'Italien sortit lentement de l'appartement royal, laissant la reine en proie à une agitation terrible.

Longtemps, Marguerite demeura immobile, la tête perdue en de sombres réflexions ; la sinistre vision évoquée par l'Italien se dressait devant ses yeux ; sous ses paupières fermées, flambait le feu du bûcher, et l'image adorée de ses fils se profilait doucement.

Soudain, elle frappa sur un timbre.

— Priez mon capitaine des gardes de me venir trouver de suite, dit-elle au varlet qui se présenta.

Quelques instants après, Gaulthier d'Aulnay était devant Marguerite.

— Qu'avez-vous, ma reine? murmura le jeune homme en contemplant avec un étonnement douloureux, le visage pâle et brisé d'émotion, de Marguerite.

Elle ne répondit pas, absorbée qu'elle était dans la contempla-

tion de Gaulthier, dont l'élégante prestance et la tête juvénile, rendaient plus saisissante encore la pensée de ses fils.

— Mes enfants !... murmura-t-elle dans un sanglot.

Et, sans force maintenant, elle laissa tomber son front dans ses mains pour cacher au capitaine des gardes les larmes qui ruisselaient le long de ses joues.

Sans mot dire, Gaulthier s'était agenouillé près d'elle, et entourant câlinement de ses deux bras la taille de l'adorée, il lui murmurait à l'oreille de douces paroles.

Peu à peu, la douleur de Marguerite s'apaisa, son sein se souleva moins tumultueusement ; alors elle releva la tête, et fixant sur le jeune homme ses grands yeux auxquels la nacre des pleurs donnait un éclat plein de langueur et de mélancolie.

— Ecoute, dit-elle, en lui posant les deux mains sur les épaules afin de le mieux regarder en face ; tu m'aimes, n'est-ce pas?

Le visage du jeune homme se contracta douloureusement.

— Oh ! Madame ! gémit-il, en doutez-vous ?

Les lèvres de Marguerite s'entr'ouvrirent dans un sourire enchanteur.

— Non, Gaulthier, répondit-elle, je ne doute pas de votre amour, mais dans l'état où je suis, je me sens si faible, si désolée, que j'ai besoin de me l'entendre affirmer sans cesse.

— Je t'aime!... je t'aime!... je t'aime!... exclama le sire d'Aulnay, dont les joues s'empourprèrent de plaisir.

Puis il ajouta avec un accent navré.

— Mais que me dites-vous là, ma reine, vous êtes faible, vous êtes désolée; que vous arrive-t-il? et ne puis-je vous être utile en rien?

Marguerite se tut, comme hésitant à répondre.

— Si vous saviez, dit-il dans un élan, comme vous me rendriez heureux en m'employant à votre bonheur!

— Bien vrai ? s'écria-t-elle.

— Sur mon amour, je vous le jure !

Elle attira à elle la tête du jeune homme, et déposa sur ses boucles blondes un long baiser.

Lorsque Gaulthier se redressa, son visage était pâle et sa bouche

pincée comme si une horrible douleur l'eût subitement fait défaillir.

— Pauvre enfant! murmura-t-elle; puis tout haut :

— Gaulthier, dit-elle, connaissez-vous dans Paris un endroit qui s'appelle la butte Montorgueil?

Le jeune homme inclina silencieusement la tête.

— Seriez-vous homme à y aller?

— J'irai partout où votre bonheur et votre sécurité m'ordonneront d'aller, Madame, fût-ce en enfer, s'écria-t-il avec feu.

Un amoureux pressement de main le remercia de ses paroles.

— Auriez-vous quelque service à demander au duc d'Égypte? ajouta-t-il.

La reine eut un mouvement de surprise.

— Connaissez-vous donc cet homme? demanda-t-elle.

Le sire d'Aulnay rougit légèrement; il se rappela dans quelles circonstances il était allé à la butte Montorgueil; il se revit, le jour même de son arrivée à Paris, assistant à l'expérience de Jehan de Sarcelles sur les sacs gonflés d'air, puis ensuite l'accompagnant à la grande Truanderie pour demander au duc son alliance contre les assassins de la tour de Nesle.

Ce souvenir le gênait; qu'avait-il fait, en effet, pour tenir sa promesse d'aider Jehan dans ses recherches? rien; n'avait-il pas juré même de concourir à faire justice des meurtriers des gentilshommes trouvés sanglants en Seine? et son serment comme sa promesse, s'étaient évanouis dans l'ardeur de son amour.

Et son frère, en avait-il donc perdu la mémoire? depuis le temps que l'infortuné Philippe reposait en terre, avait-il fait, lui, Gaulthier, la moindre recherche pour trouver ceux qui l'avaient mis à mal?

Et, soudain, une grande lueur illumina son cerveau, faisant jaillir tout à coup bien net et bien précis un sentiment qui dormait au fond de son cœur, depuis longtemps indéfinissable.

Ce sentiment, c'était la jalousie.

Oui, Gaulthier, était jaloux de son frère, et, à la pensée que Philippe avait pu, lui aussi, serrer dans ses bras et contempler.



Le routier empoigna un petit barillet et le lança à tour de bras contre la cloison. (Page 1064.)

amoureusement, comme il le faisait lui-même, cette femme adorée et adorable, il se prenait à penser que la Providence faisait bien les choses, et qu'il est d'un bon chrétien de s'incliner devant la volonté du Seigneur.

— Eh bien! mons Gauthier, demanda la reine d'un ton un peu moqueur, à quoi pensez-vous donc?

Le jeune homme tiré brusquement de ses réflexions, sursauta, balbutiant :

— Je... je pense à la butte Montorgueil.

Marguerite sourit.

— Y auriez-vous fait connaissance de quelque belle ribaude, que cette pensée vous absorbe au point de vous faire oublier que je vous ai posé une question ?

— Laquelle donc, ma reine ?

— Je vous ai demandé si vous connaissiez le duc d'Égypte.

— Je l'ai vu une fois, Madame.

— En ce cas, le hasard me sert ! s'écria vivement Marguerite, dans l'œil de laquelle brilla une lueur d'espoir.

— De quoi ou de qui s'agit-il ?

— De demoiselle Alix.

Le sire d'Aulnay ne put retenir un mouvement de surprise, tandis qu'un pli léger se creusait sur son front.

— Ah ! Madame, gémit-il, il faut vraiment que je vous aime pour accepter de combattre ainsi les femmes.

La reine fronça le sourcil.

— Eh ! qui vous parle de cela ? fit-elle d'une voix un peu dépitée. Vous ai je rien dit de semblable ?

Le jeune homme courba la tête sans mot dire.

— Demoiselle Alix se trouve en ce moment à la butte Montorgueil, dit Marguerite.

Gaulthier laissa échapper un cri.

— Par mon âme ! et le capitaine Buridan...

— Le capitaine Buridan s'est laissé enlever la jeune fille, répondit la reine avec un petit éclat de rire.

La face de Gaulthier s'éclaira :

— Dieu est juste, murmura-t-il.

Et il ajouta :

— Mais quel intérêt les truands de la butte Montorgueil ont-ils eu à s'emparer d'Alix ?

La reine pâlit à cette question, cependant toute naturelle.

— Qu'importe ? dit-elle, d'un ton brusque ; ce qui importe, c'est que j'ai intérêt, moi, à la leur reprendre.

— Mais, je croyais, murmura Gaulthier, que la possession de Julienne vous suffisait.

— Je crois, mons Gaulthier, répliqua Marguerite avec irritation, que vous discutez mes ordres.

Le jeune homme, profondément humilié, se redressa comme mu par un ressort et s'éloignant de quelques pas, il demeura immobile dans une pose pleine de respect.

— Excusez-moi. Madame, de m'être mépris sur vos intentions; je croyais que vous vous adressiez à l'ami, et non au capitaine des gardes; encore une fois pardon, et ordonnez, j'obéirai.

Devant cette attitude, tout le courroux de Marguerite tomba; elle tendit ses mains au jeune homme.

— Enfant, dit-elle, d'une voix douce comme une caresse, si tu savais à quelle poignante torture mon cœur est en proie, si tu comprenais que toi seul peux rendre la paix à mon âme et faire s'enfuir à jamais les remords qui m'obsèdent...

Et un sanglot lui monta à la gorge.

— Parlez, Madame, s'écria Gaulthier, commandez; je suis à vous corps et âme...

— Orsini, cet Italien maudit que je hais autant que tu le peux haïr, me tient dans sa main, et il me faut courber la tête devant lui.

— Par Notre-Dame ! exclama le jeune homme avec fureur, ne voulez-vous pas que je vous en débarrasse ?

Et un geste farouche compléta sa pensée.

— Garde-t'en bien, malheureux ! s'écria la reine, il emporterait avec lui, dans la tombe, un secret à la possession duquel le bon heur de ma vie tout entière est attaché.

— Que ne le lui achetez-vous ?

La reine eut un sourire amer.

— Cet homme est plus riche que moi; les coffres de l'État, depuis de longues années, se vident dans son escarcelle.

— Que veut-il donc ?

— Que je lui rende Julienne et Alix.

— Et qu'attendez-vous de moi ?

— Que tu t'en ailles auprès du duc d'Égypte afin de voir s'il n'y aurait aucun moyen de négocier la liberté de la jeune fille.

Gaulthier s'inclina.

— Ce soir même, dit-il, je me rendrai à la butte Montorgueil.

— Oh ! merci, merci ! s'écria Marguerite en jetant autour du cou du jeune homme, ses bras blancs et frais.

— Et Julienne, demanda-t-il, qu'en dois-je faire ? Faut-il vous la ramener ici ?

— Garde-t'en bien, fit la reine ; jusqu'au moment où nous serons en possession d'Alix, il nous faut garder l'autre, car elle peut me servir d'otage afin d'empêcher Orsini de mettre complètement ses menaces à exécution.

— C'est entendu ; je la laisse donc chez ce Gargouslier.

— Est-elle en sûreté, au moins ? et n'est-il pas à craindre que l'Italien ?...

— De ce côté là, vous pouvez être sans crainte ; le tavernier du *Cochon-d'Amour* est une victime d'Orsini ; il le hait formidablement, et, lorsque je lui ai ramené cette femme, en lui racontant comment j'étais parvenu à l'arracher à son gardien, il a eu un rugissement de joie qui m'a garanti sa fidélité.

— Et personne, dans les environs, ne se doute de la présence de Julienne dans le cabaret ?

— Personne.

La reine poussa un soupir de satisfaction.

— Allons, dit-elle, tout va bien ; espérons que vous réussirez dans votre démarche.

Elle réfléchit un moment.

— Dites-moi, Gaulthier, murmura-t-elle, cette femme, vous la voyez tous les jours ?

— Oui, ou plutôt tous les soirs ; je vais m'assurer qu'il n'est survenu aucun incident inquiétant.

— Et en quel état se trouve-t-elle ?

— Cela dépend ; elle a été fort aise de se retrouver dans son ancienne chambre et a reconnu de suite Gargouslier qu'elle a paru très contente de revoir.

— Et sa raison ?

— Hier encore elle m'a paru être dans un état normal, quoique cependant, la nuit, elle divague beaucoup, à ce que m'a dit le tavernier.

— Irez-vous ce soir au *Cochon-d'Amour?* demanda Marguerite.

— Mais oui, Madame, avant de me rendre à la butte Montorgueil.

— Je vous y accompagnerai.

Le sire d'Aulnay ouvrit ses yeux tout grands.

— Vous, Madame! balbutia-t-il.

— Oui, moi.

— Mais c'est fort imprudent!

— A votre bras?

— Vous pouvez être reconnue.

— Je me voilerai soigneusement.

— Comment sortirez-vous du palais?

— Par la poterne du bord de l'eau, où vous m'attendrez.

— Dans quel but vous exposer ainsi?

— Je veux parler à cette femme.

— A cette folle?

— Oui, répondit la reine d'une voix ferme et sur un ton de commandement.

Gaulthier s'inclina.

— Qu'il soit fait comme vous le désirez, Madame, répondit-il; ce soir, je serai à la poterne du bord de l'eau; vous plaît-il de me désigner l'heure?

Marguerite réfléchit un moment.

— A l'heure de nonnes, répondit-elle en lui tendant la main en signe de congé.

Le jeune homme appuya amoureusement ses lèvres sur l'extrémité des doigts fins et blancs, et sortit l'âme inondée de bonheur, mais l'esprit agité de mille pensées confuses.

Quant à Marguerite, elle le suivit des yeux, toute émue, jusqu'à ce que la lourde tenture se fût abaissée derrière lui.

CHAPITRE XLI

Dans lequel Tortelier prend sa revanche

Combien de temps Jacques Tortelier demeura-t-il étendu dans le petit caveau du cabaret du *Pot-en-Terre?* il eût été bien incapable de le dire, le vin qu'il avait absorbé et le coup qu'il avait reçu, lui ayant fait perdre la notion des heures.

Toujours est-il que, lorsqu'il revint à lui, il fut quelques instants à débrouiller ses idées.

Machinalement il porta la main à son front, et il sentit quelque chose de gluant adhérer à ses doigts; ce quelque chose était du sang coagulé, provenant d'une large plaie qu'il s'était faite en tombant la face contre terre.

Alors, le souvenir de sa rencontre avec le diacre lui revint, et il grommela :

— Par les tripes du pape, je me suis laissé griser comme un jouvenceau; le lâche! et il m'a abandonné là sans se soucier de ce que je pouvais devenir, mais, où suis-je?

Ses yeux s'étaient peu à peu habitués à la demi-obscurité, et perçurent quelques fûts de vin logés en un coin, ainsi que des bouteilles s'étageant jusqu'au plafond.

— Eh! exclama-t-il, je me rappelle, je suis dans la cave et je serai probablement tombé en furetant pour chercher le bon tonneau dont parlait ce saint homme.

Soudain sa bouche s'ouvrit dans un bâillement formidable.

— Oh! oh! murmura-t-il, si je ne me trompe, voilà des tiraillements d'estomac qui me présagent la faim.

Péniblement, il se dressa sur ses pieds, et s'orienta à tâtons. Arrivé contre la porte, il voulut l'ouvrir, elle résista, fermée qu'elle était en dehors.

— Cornes du Diable! gronda le routier, je suis cadenassé là-dedans; ils m'ont laissé là comme une barrique vide.

Et à coups de pieds, à coups de poings, il frappait à défoncer la porte ; mais elle était solide, et Tortelier dut renoncer à se frayer un chemin par là.

Alors, il poussa des cris formidables dans l'espoir d'attirer l'attention du cabaretier.

Mais, quand il se fut bien égosillé, il s'assit, époumonné, sur un tonneau, et la tête dans les mains, réfléchit.

Cette aventure commençait à lui paraître fort surprenante, et la crainte d'avoir été joué, s'emparait de lui peu à peu.

— Si ce damné moine m'a grisé, pensait-il, c'est assurément qu'il avait de bonnes intentions pour cela... et pourtant il ne savait pas qui j'étais... peut-être se méfiait-il... mais pourquoi se serait-il méfié ? il ne se savait pas suivi, certainement...

Et tout cela devenait de plus en plus incompréhensible.

— Et moi, s'écria-t-il soudain, triple brute que je suis ! moi qui viens dans ce cabaret pour faire parler cet homme ! c'est moi au contraire...

Pris d'inquiétude, il se leva.

— Aurais-je parlé ? murmura-t-il ; mais si j'ai parlé, qu'ai-je dit ?

Et, de ses deux mains, il se saisit le front avec angoisse, pour rappeler à lui sa mémoire obscurcie encore par les fumées du vin.

— Oui, qu'ai-je dit ? répéta-t-il, qu'a-t-il pu me demander, et quelles réponses ai-je faites ?

Tout à coup un frisson le secoua ; il fouilla dans son escarcelle et poussa un cri de rage.

— La clef ! hurla-t-il, la clef ! ce moine est un traître ! ah ! j'ai parlé, j'ai tout dit, j'ai trahi le capitaine... Malédiction !

Et de nouveau il se lança sur la porte.

Mais il retomba épuisé, ensanglanté, vaincu

Alors, comme une bête fauve, il rôda par le caveau, cherchant sans espoir, une issue par laquelle il se pût évader, sondant du pied et du poing les murailles et les voûtes ; mais, hélas ! ce fut en vain.

Désespéré, il s'assit sur un tonneau et réfléchit.

Brusquement il se redressa, promenant ses regards autour de lui avec étonnement.

— Par le diable! grommela-t-il, je n'ai pas la berlue; d'où vient donc la demi clarté qui règne ici ? il faut assurément qu'il y ait quelque part une ouverture dissimulée, par laquelle pénètre un peu de lumière.

Soudainement ragaillardi par cette pensée, il recommença ses recherches, dérangeant les tonneaux, bousculant les bouteilles, sans se soucier aucunement du vin qui coulait à flots, transformant en une sorte de marais, le sol de la cave.

Et, dépité de ne rien trouver, sa rage allait croissant, à chaque pas qu'il faisait.

En face la porte, tout au fond du caveau, se dressait une pyramide de cruchons couverts de vénérable poussière; c'était assurément un vieux vin pour lequel le cabaretier devait être rempli de respect.

Tortelier s'acharna après la pyramide, dont il défonça la base à grands coups de pieds, et alors, avec un fracas formidable de verre brisé, tout s'écroula.

Immobile, le routier considérait d'un œil satisfait, tout ce carnage.

— Ah! double butor! triple brute! murmura-t-il en s'invectivant lui-même avec colère, en voilà au moins avec lequel on ne te grisera plus.

Une dernière cruche était demeurée intacte; d'un coup de botte il la brisa.

Mais il fit un bond en avant, son oreille venait de percevoir un son anormal.

Il palpa de ses deux mains étendues les murs contre lequel était accotée la pyramide, démolie maintenant, et poussa un cri de joie; ce n'était pas des pierres, mais des planches qu'il sentait sous ses doigts.

Le routier empoigna un petit barrillet et le lança à tour de bras contre la cloison, qui, du coup, fut défoncée.

Nerveusement, il arracha les planches et mit le mur à nu; désappointé, il se demandait dans quel but avait été fait ce travail



Ah! femelle! cria-t-il d'une voix furieuse, tu ne veux pas parler de bon gré. (Page 1070.)

lorsque, relevant la tête il aperçut une sorte de soupirail par lequel filtrait assurément la faible clarté dont était éclairé le caveau, et de suite il comprit que la cloison n'avait été construite que pour mettre la cave à l'abri des regards curieux, et même des visites indiscrètes qui auraient pu se glisser par ledit soupirail.

Entasser caisses et barriques les unes sur les autres afin d'arriver jusque-là, fut l'affaire d'un instant.

D'un coup-d'œil Tortelier envisagea la situation, et son cœur bondit de joie; le soupirail donnait sur une rue; malheureusement il était garni de forts barreaux de fer qui, malgré tous les efforts du routier pour les ébranler, ne bougèrent pas d'une ligne dans leur alvéole de ciment.

Alors, il se résigna à attendre qu'il passât quelqu'un, dont la mine lui inspirât confiance.

Malheureusement, le jour baissait, les promeneurs étaient rares et la patience n'était point la vertu dominante de Jacques Tortelier.

Aussi commençait-il à maugréer fortement, vouant à tous les diables de l'enfer le diacre maudit par lequel il s'était laissé jouer, lorsque à l'extrémité de la ruelle des pas se firent entendre accompagnés de conversations à voix haute, et d'éclats de rire.

— Cornes de bœuf! fit notre routier, voilà des gens de bonne humeur qui peut-être ne demanderont pas mieux que de me tirer d'embarras.

Il se recula un peu afin de demeurer dans l'ombre, et de ne se faire voir que si les mines des arrivants lui semblaient de bon augure.

C'étaient trois escholiers qui sans doute sortaient de la *Pomme-de-Pin*, où ils avaient certainement laissé une bonne partie de la philosophie apprise par eux sur les bancs de l'Université.

— Par Notre-Dame du Tetin! exclama l'un d'eux, je ne sais si tu es de mon avis, ami Galimard, mais il me semble que ce vin nouveau est meilleur que de l'hypocras.

— M'est avis, compère Poussemolette, qu'en ce moment tu n'es guère à même de dire ton opinion sur les pots que nous venons de boire, car, ils s'en vont en fumée qui obscurcit ta raison.

— Que la bonne Vierge de Clermont m'étouffe à l'instant même, s'écria le premier, si Poussemolette ne me rend à l'instant raison de cette insulte!

Et, s'adressant au troisième:

— Voyons ! Grandmousier ! puis-je me laisser ainsi traiter d'ivrogne ?

— Paix là! paix ! mes amis, répondit celui-ci avec calme.

En ce moment, Tortelier cramponné aux barreaux, les interpella.

— Gentils escholiers, fit-il du ton le moins rude, voudriez-vous rendre service à un brave homme dans l'embarras?

Surpris de cette voix qui semblait sortir de dessous terre, les trois amis tressautèrent, cherchant de tous les côtés qui les appelait.

— C'est messire Satan qui nous hèle ainsi, fit Grandmousier qui, malgré sa taille de géant, était assez poltron de sa nature.

— Puisse-tu dire vrai, répliqua Poussemolette, dont le vin doublait le courage ; il y a si longtemps que je désire faire connaissance avec le gentilhomme au pied fourchu.

— Regardez à vos pieds, mes bons camarades, fit Tortelier en agitant son bras à travers les barreaux.

Galimard, le premier, l'aperçut et, abandonnant ses deux compagnons, s'approcha du soupirail.

— Par le ventre de ma mère ! s'écria-t-il en se mettant à croupeton pour mieux considérer le routier, la pauvre mine que voilà !

— Hélas oui ! répliqua maître Jacques d'une voix dolente, j'ai la mine d'un homme qui jeûne depuis vingt-quatre heures.

— Est-ce du vin ou du sang dont vous avez le visage barbouillé, mon maître? demanda Grandmousier.

— L'un et l'autre, car je suis enfermé en une cave et je me suis blessé dans une chute que j'ai faite.

— Une cave ! exclama Poussemolette, voilà mon affaire ; il doit y avoir du vin là-dedans.

Et, titubant, il s'approcha.

— Il y en avait peut-être, reprit Tortelier, mais j'ai fait un carnage de brocs et de barriques, en sorte que tout ou à peu près est répandu à terre.

L'escholier leva les bras au ciel.

— Mais c'est un crime, murmura-t-il ; n'y a-t-il aucun espoir de sauver quelque victime ?

— Si vous voulez y venir voir, je vous céderai volontiers ma place, répondit le routier d'un air narquois.

Puis sérieusement :

— Voyons, dignes jeunes gens, ajouta-t-il, ne pouvez-vous me sortir d'ici ?

— Vous êtes donc enfermé là-dedans ?

— Comme un rat dans un piège.

— Être enfermé dans une cave en compagnie de tonneaux et se plaindre ! exclama Poussemolette ; mais c'est un crime de lèse Bacchus !

— Et qui vous a rendu ce service ? demanda Galimard.

— Un maudit moine que les varlets du palais m'avaient indiqué comme le confesseur de la reine.

— Quoi ! s'écria Grandmousier, ce suppôt de l'enfer, Guillaume Feutrier, vous aurait joué un semblable tour. Mais dans quel but ?

— Pour apprendre probablement de moi certaines choses qui l'intéressaient, répondit le routier.

— Et vous voudriez sortir de là ? demanda Galimard.

— Songez donc, voilà vingt-quatre heures que je n'ai mangé.

— Mais vous avez bu.

— Je suis trop en rage pour cela.

— Comment faire ? dit Grandmousier.

— Il suffirait de scier un des barreaux, fit Galimard.

— Ce sera bien long, observa Poussemolette.

Puis, s'adressant à Grandmousier :

— Toi qui es si fort, n'as-tu pas la poigne assez solide pour tordre une de ces barres de fer ?

Le géant eut un sourire d'orgueil.

Il s'approcha, se mit à genoux, et saisissant un des barreaux, il s'arc-bouta puissamment ; peu à peu, lentement, le barreau fléchit, se courba, et soudain se brisa avec avec un petit craquement.

Grandmousier en sépara les deux parties suffisamment pour

laisser un passage au corps du prisonnier qu'il hissa sans grand' peine hors de la cave.

Le malheureux routier était hideux à voir avec ses vêtements déchirés, souillés de sang et de vin; son visage maculé et sa blessure béante sur le front.

A sa vue les trois escholiers s'écartèrent d'un pas.

— Merci, mes maîtres, dit Tortelier d'une voix vibrante, merci du service que vous venez de me rendre ; plaise à Dieu que l'occasion se présente bientôt de vous prouver que vous n'avez pas obligé un ingrat.

Et il s'enfuit à toutes jambes dans la direction de la place du Grand-Chastelet.

Arrivé là, il ralentit sa course ; même avant d'entrer dans le cul-de-sac du *Chat-Blanc*, il s'arrêta tout à fait, afin d'examiner le langage qu'il allait tenir à Buridan.

— Sans doute, se dit-il, dans mon ivresse j'ai parlé, et si ce moine du diable m'a dérobé la clef du logis de Hugonnet, c'est pour s'en servir; cependant, s'il est véritablement le confesseur de la reine, il n'est pas à présumer qu'il rende la liberté à ce gredin d'Orsini, dont la captivité doit, au contraire, combler de joie dame Marguerite. C'est donc contre le capitaine qu'il pourrait manigancer quelque chose, car le capitaine n'est pas précisément des amis de la reine, et alors...

Une sueur froide perla au front du routier, à la pensée que son imprudence pourrait bien avoir causé la mort de Buridan.

— Par les tripes du pape, grommela-t-il, pourvu que je n'arrive pas trop tard!

Et il se glissa le long des maisons de l'impasse jusqu'au logis du Bricoleux ; mais il eut beau heurter, appeler, faire un vacarme de tous les diables, rien ne bougea dans la maison.

Tortelier fut obligé de se soutenir après le mur pour ne pas tomber, tellement ses jambes fléchissaient.

— Oh! mon pauvre capitaine, murmura-t-il, ils l'ont tué, les gredins, les bandits! et c'est moi... ah! moine du diable, fusses-tu Belzébuth en personne, je jure Dieu que si je te mets la main dessus, je te ferai payer cher ta traîtrise.

Et, navré, il allait s'en retourner, lorsqu'il avisa le *Cœur-Sanglant*, dont l'enseigne se balançait devant lui en criant sur sa tringle de fer.

— Peut-être bien, se dit-il, quelqu'un de là dedans pourra me dire comment les choses se sont passées.

Et poussant délibérément la porte, il pénétra à l'intérieur de la taverne.

Seule dans son comptoir, la patronne, le menton sur la paume de sa main, pensait à Joël.

Depuis la veille, le truand n'avait pas mis les pieds au *Cœur-Sanglant*, occupé qu'il était à exécuter certains ordres que lui avait donnés Guillaume Feutrier; et la pauvre femme avait le cœur tout marri de la disparition de son cher Cagouleux.

En apercevant Tortelier, blême sous la couche de vin et de sang qui lui couvrait le visage, elle poussa un cri.

— Qui êtes-vous? demanda-t-elle d'une voix tremblante, et que voulez-vous?

— Rassurez-vous, brave femme, répondit le routier, je ne vous veux faire aucun mal, bien au contraire; je voudrais de vous un simple renseignement.

— Un renseignement! répéta la patronne étonnée; parlez, et si je puis vous le donner...

— Vous connaissez le logis de Hugonnet le Bricoleux?

La patronne tressaillit à cette question, se rappelant soudain que le compagnon de Joël lui avait posé, la veille même, une question semblable.

Elle regarda plus attentivement l'homme qu'elle avait en face d'elle et il lui sembla reconnaître l'un des locataires du compère Hugonnet; alors elle craignit de compromettre son cher Cagouleux et balbutia :

— Je ne sais ce que vous voulez dire.

Mais Tortelier s'était aperçu de son hésitation.

D'un bond, il s'élança sur elle, l'empoigna à la gorge et, saisissant un énorme broc d'étain qu'il brandit sur sa tête :

— Ah! femelle! cria-t-il d'une voix furieuse, tu ne veux pas parler de bon gré; je saurai bien t'arracher les paroles du ventre.

Les yeux hors la tête, la face congestionnée, la malheureuse patronne étouffait sous la pression des doigts qui lui enserraient le cou.

— Connais-tu le logis de Hugonnet le Bricoleux ? répéta Tortelier.

La patronne fit signe que oui.

— Sais-tu ce qui s'y est passé hier ?

Nouveau signe affirmatif.

Ému, le routier serra moins fort.

— Qu'a-t-on fait de l'homme qui s'y trouvait ? murmura-t-il.

— Enlevé, répondit la patronne d'une voix faible.

Tortelier lâcha sa victime, tellement sa stupéfaction fut grande.

— Enlevé ! répéta-t-il, et par qui ?

— Je ne sais.

— Tu mens ! s'écria maître Jacques en avançant sa formidable main vers la femme qui poussa un sourde exclamation de terreur, tu mens ; veux-tu me dire qui a enlevé le capitaine ?

— Mais ce n'est point le capitaine que l'on a enlevé, c'est l'autre, fit la patronne.

— L'autre ! mais, alors, qu'est devenu le capitaine ? demanda Tortelier auquel il sembla, soudain, que sa poitrine était allégée d'un énorme poids.

— Il est revenu quelques heures après et, quand il s'est aperçu de la disparition de l'homme, il est ressorti comme un fou, en poussant des jurons formidables.

— Merci ! merci ! dit le routier dont les lèvres tremblaient de joie.

Et, courant à la porte, il s'enfuit à toutes jambes.

Où allait-il ? il n'en savait trop rien ; le capitaine n'était pas mort, et volontiers il eût sauté au cou des passants qu'il rencontrait, tellement sa joie était grande.

Quand il s'arrêta, essoufflé par cette course vertigineuse et folle, il se trouvait place du Trahoir ; il se rappela alors qu'il avait là, à deux pas de lui, quelqu'un qui ne demanderait pas mieux que de lui donner à souper en même temps qu'un bon conseil ; et il se dirigea tout droit vers le *Cochon-d'Amour*.

Doucement, il entr'ouvrit la porte ; la grande salle était déserte comme d'habitude, éclairée seulement par une lampe fumeuse qui empestait l'atmosphère.

A l'étage supérieur des voix bruissaient, parmi lesquelles il lui sembla reconnaître celle du tavernier.

Volontairement, il heurta une table ; à ce bruit, la conversation cessa, remplacée par un profond silence.

— Ohé ! Gargouslier, fit maître Jacques en s'engageant à mi-corps dans la cage de l'escalier, c'est moi, ton ami Tortelier.

Aussitôt le routier entendit un remue-ménage, accompagné d'un grincement de portes se fermant; puis le tavernier du *Cochon-d'Amour* cria:

— Tu peux monter, l'ami.

Tortelier ne se fit pas répéter deux fois l'invitation; et en quelques enjambées il se trouva dans la chambre de Gargouslier qui, assis devant une petite table, s'apprêtait à découper une volaille dorée et fumante.

Un double cri retentit, lorsque les deux hommes se trouvèrent en présence.

Celui de Tortelier était rempli de l'admiration qui lui causait la volaille; celui de Gargouslier provenait de la stupéfaction où le plongeait le visage ensanglanté et souillé de vin de son ami.

— La belle bête! exclama maître Jacques en joignant les mains avec extase.

— Ce pauvre Jacques ! murmura à son tour Gargouslier d'une voix apitoyée ; et il ajouta :

— D'où viens-tu pour t'être mis en un semblable état ?

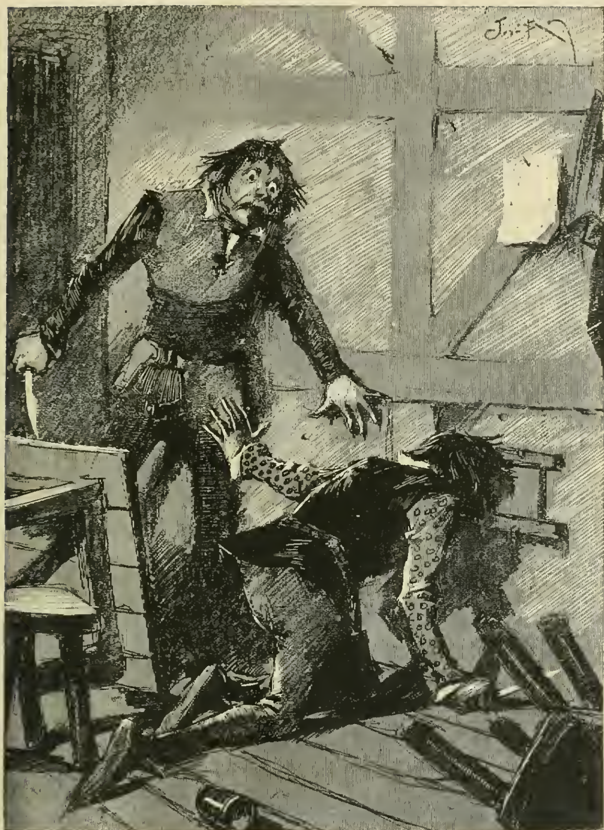
Maître Jacques eut un geste d'insouciance.

— Si tu voyais combien mon estomac est délabré, répliqua-t-il, tu serais bien plus navré encore.

— Veux-tu donc dire que tu as faim? demanda le tavernier d'un air plein de sollicitude.

— Si j'ai faim ! exclama Tortelier en levant ses bras au plafond, si j'ai faim après un jeûne de vingt-quatre heures.

D'une main Gargouslier indiqua au routier une place de l'autre côté de la table.



Celui-ci demeura immobile pendant que le tavernier, s'agenouillant, démasquait une petite trappe à laquelle il colla son œil. (Page 1078.)

— En ce cas, fais-moi le plaisir d'accepter la moitié de ce repas de convalescent.

— Mais, il me semble, fit observer Tortelier, que je prends la place de quelqu'un.

Et il désignait du doigt un couvert tout préparé en face le tavernier.

Celui-ci parut embarrassé et ne répondit rien.

— Tu attendais peut-être quelqu'un, poursuivit Tortelier.

— Toi, probablement, répliqua Gargouslier d'un ton rogue.

Le routier se rappela alors la conversation dont le bruit était parvenu jusqu'à lui, lorsqu'il était entré dans le cabaret, et il demeura persuadé que Gargouslier n'était pas seul.

Sans doute la discrétion la plus élémentaire lui eût fait un devoir de ne pas demeurer plus longtemps, en de semblables circonstances; mais outre que notre digne routier ne possédait même pas les plus simples éléments de la discrétion, son estomac criait plus haut que n'eût pu le faire sa conscience.

Sans ajouter un mot, il s'assit devant le couvert préparé et, voracement, se mit à dévorer la cuisse de volaille que Gargouslier venait de déposer sur son assiette, arrosée d'un jus odorant.

La cuisse une fois engloutie, le routier l'humecta d'une large rasade de vin et se renversa sur le dossier de son siège, en poussant un petit soupir de satisfaction.

Gargouslier, sans perdre lui aussi un seul coup de dent, observait en dessous son compagnon.

Lorsqu'il le vit un peu rassasié :

— M'expliqueras-tu maintenant, demanda-t-il, comment il se fait que je te voie ainsi arrangé ?

Les sourcils du routier se contractèrent et, d'une voix sombre, il répondit :

— Tu vois l'homme le plus malheureux de la terre.

— Ah bah ! fit le tavernier en fixant sur lui des yeux pleins d'étonnement; raconte-moi cela.

Alors, d'une voix dolente, Tortelier mit son ami au courant de la mésaventure qui lui était survenue.

— Par les cornes de Belzébuth ! exclama Gargouslier en allongeant sur la table un formidable coup de poing, vous aviez mis la main sur ce damné Orsini et vous l'avez laissé échapper !

— Le capitaine doit être dans une fureur épouvantable.

— Et tu avoueras qu'il n'aurait pas tort.

Tortelier baissa la tête.

— Oh ! si je puis le repincer, ce diacre de malheur, grom-

mela-t-il entre ses dents; et il ajouta, avec une interrogation dans la voix :

— Des escholiers m'ont affirmé que ce moine était véritablement le confesseur de la reine, le penses-tu également?

— Ce ne peut être que lui, répliqua Gargouslier.

— Je croyais cependant que dame Marguerite et maître Orsini ne vivaient pas en bonne intelligence.

— Il faut croire que tu te trompais, puisque le confesseur de la reine s'emploie à remettre en liberté l'Italien alors qu'il avait là une occasion superbe de s'en débarrasser.

— Il faut croire, répéta machinalement maître Jacques.

Soudain, Gargouslier poussa une sourde exclamation.

— Par l'enfer! grouda-t-il; mais s'il en est ainsi, ils vont me jouer moi aussi.

— Te jouer, fit Tortelier, qui donc ça?

— Eh! la reine, ventre du pape!

— La reine! exclama Tortelier stupéfait, et comment cela?

— C'est bien simple, cependant; du moment qu'elle fait délivrer l'Italien, c'est que, en ce moment du moins, elle est d'accord avec lui.

— Çà, c'est assez logique, en apparence.

— Du moment qu'elle est d'accord avec lui, elle n'a aucune raison pour vouloir lui être désagréable.

— Cela se peut en effet, d'où tu conclus?...

— Qu'avant peu Gaulthier d'Aulnay viendra me reprendre ma prisonnière pour la rendre à Orsini.

— Ta prisonnière?

— Eh oui! fit Gargouslier avec impatience, une femme que l'Italien aime depuis de longues années et qui vivait ici il n'y a pas encore bien longtemps, celle-là même à cause de laquelle il a tenté de m'empoisonner.

— Et alors?

— Sur l'ordre de la reine, Gaulthier d'Aulnay est venu chercher cette femme ici; mais elle n'y était plus; alors il s'est lancé à travers la ville, et est parvenu à la reprendre; mais il s'agissait de la bien cacher pour empêcher Orsini de mettre la main dessus

une seconde fois, et il a pensé que jamais l'Italien ne s'aviserait de soupçonner la présence de cette femme ici ; en outre, comme il savait ma haine pour Orsini, cela lui a paru une bonne garantie de ma fidélité ; et il avait raison, car je me serais fait étriper plutôt que de la laisser échapper, mais maintenant...

— Maintenant? demanda Tortelier.

— Je vois, d'après ce que tu viens de me raconter, que la reine et l'Italien sont réconciliés ; et que je jouerais un jeu de dupe en continuant à me faire le gardien de dame Berthe ; car d'un moment à l'autre, le sire d'Aulnay viendra me la réclamer, au nom de la reine, pour la jeter entre les bras d'Orsini, d'Orsini que je hais, et contre lequel cette femme m'est une arme.

— Une arme ! s'écria le routier.

— N'as-tu donc pas compris pourquoi ? fit Gargouslier qui ne saisissait pas le sens de l'exclamation de son ami.

— Parfaitement, au contraire, répliqua Tortelier ; et si je me suis écrié, une arme ! c'est que ce mot venait de faire jaillir dans mon cerveau une idée lumineuse.

— Laquelle? demanda le tavernier avec empressement.

— Voici : tu sais que le capitaine Buridan est un ennemi acharné de l'Italien.

— Tu me l'as déjà dit.

— Son avis est que pour lutter contre un homme comme celui-là, tous les moyens sont bons.

— Cet avis est également le mien.

— Aussi tu dois juger de sa joie quand il s'est aperçu que l'homme capturé par moi n'était autre qu'Orsini lui-même.

Gargouslier inclina la tête en signe d'assentiment.

— De même alors, tu dois pressentir sa fureur en s'apercevant de l'évasion du prisonnier.

— La même qui s'emparerait de moi, si dame Berthe réussissait à se sauver d'ici.

— Et je tremble à l'idée de me trouver en sa présence, et de lui avouer comment les choses se sont passées.

— Je te comprends et je préfère être dans ma peau que dans la tienne.

Tortelier, tout soucieux, jouait machinalement avec le couteau dont le tavernier s'était servi pour découper la volaille.

— Ah! si tu voulais, murmura-t-il...

— Si je voulais quoi?...

— Me sauver.

Et le routier fixait sur son ami des regards suppliants.

— Te sauver! répéta Gargouslier, et comment?

— Dam! le capitaine a perdu, par ma faute, l'arme qu'il avait dans la main, si je lui en procurais une autre, peut-être me pardonnerait-il.

— Je ne te comprends pas.

Tortelier parut prendre une soudaine décision.

— Gargouslier, fit-il brusquement et en affermissant sa voix, il faut que tu me cèdes cette femme.

Le tavernier fit sur son escabelle un bond formidable et, fixant sur son compagnon des regards ahuris :

— Mais tu deviens fou! cria-t-il.

— Non, riposta le routier, je puis te le paraître, mais je ne le suis pas.

— Comment! Tu parles sérieusement?

— Très sérieusement.

— Tu veux que je me dessaisisse de dame Berthe?

— Pourquoi pas, si je te prouve que c'est ton avantage.

— Je suis curieux d'entendre ta démonstration.

— Elle est fort simple : tu as cette femme entre les mains, c'est parfait; mais que tout à l'heure le capitaine aux gardes arrive t'intimant, au nom de la reine, l'ordre de lui livrer dame Berthe, tu ne pourras faire autrement que d'obéir; tu seras bien avancé alors.

— Je le tuerai plutôt! s'écria Gargouslier avec rage.

— A quoi cela te servira-t-il?

— A me venger de ce maudit.

— Crois-tu que la vengeance ne serait pas bien meilleure s'il la savait vivante entre les mains de ses plus cruels ennemis? Et puis, dès le lendemain, tu serais arrêté, jeté en quelque cachot, où on te laisserait pourrir.

— Crois-tu que le même sort ne me serait pas réservé si, le sire Gaulthier d'Aulnay se présentant ici, je lui répondais que la femme n'est plus céans?

— Quel besoin aurais-tu de l'attendre? Tu n'aurais qu'à venir avec moi ; le capitaine Buridan saurait bien te protéger, lui.

Gargouslier garda un instant le silence.

— Non, dit-il enfin en secouant la tête, je ne veux pas me séparer de cette femme; je hais Orsini, j'ai un otage contre lui, je le garde.

L'œil de Tortelier lança un éclair.

— Réfléchis encore, dit le routier; je suis ton ami et, à ce titre, j'ai droit à ce que tu examines sérieusement ma demande.

— C'est tout réfléchi et tout examiné, répondit froidement le tavernier.

Le routier se leva brusquement, tenant à la main le couteau long et effilé avec lequel il n'avait cessé de jouer.

— Gargouslier, dit-il d'une voix rauque, il me faut cette femme.

D'un bond, le tavernier se trouva debout, armé lui aussi d'un coutelas qu'il venait de tirer de son surcot.

— Et moi, je te répète, répondit-il froidement, que tu ne l'auras pas, dussé-je te tuer pour t'empêcher de la prendre.

— C'est ce que nous allons voir.

Et, renversant la table d'un coup de pied, Tortelier s'avança vers son adversaire.

En ce moment, la porte du cabaret s'ouvrit et des pas retentirent dans la grande salle du bas.

— Chut! souffla Gargouslier en mettant le doigt sur sa bouche pour imposer silence à Tortelier.

Celui-ci demeura immobile pendant que le tavernier, s'agenouillant, démasquait une petite trappe à laquelle il colla son œil.

— Par les tripes du diable! grommela-t-il, c'est le sire d'Aulnay!

Un sourire railleur effleura les lèvres du routier.

— Mais, il n'est pas seul, poursuivit Gargouslier.

— Qui donc l'accompagne; Messire Orsini lui-même, peut-être?

— Non; c'est une femme.

— Ventre du pape! exclama Tortelier d'une voix sourde, une femme!

De la main, Gargoulier fit signe à son compagnon de se taire et remplaça à l'ouverture de la trappe son œil par son oreille.

En bas, l'on causait à mi-voix.

— Ainsi, disait la reine, c'est ici que vous avez caché cette femme! et vous pensez qu'elle est à l'abri d'un coup de main?

— J'en suis persuadé, Madame; le tavernier, comme je vous l'ai déjà dit, est une victime d'Orsini, et il faudrait qu'on le tuât pour qu'il laissât échapper sa proie.

— Mais, que dira-t-il lorsque vous voudrez lui reprendre la femme?

— Je lui dirai que je ne la crois pas assez en sûreté ici et que j'ai trouvé une retraite plus sûre.

— Et s'il venait à se douter que vous retirez Julienne d'ici pour la remettre entre les mains d'Orsini!

— Par mon âme! répliqua le jeune homme ironiquement, comment voulez-vous que ce vilain puisse faire une semblable supposition, lorsque moi je ne puis encore m'expliquer le pourquoi de vos actions.

Gargouslier, en entendant ces mots, eut un rire muet qui rendit plus horrible encore sa face patibulaire.

— Que disent-ils? demanda Tortelier.

— Ils viennent sans doute chercher ma prisonnière.

Le routier se frotta les mains d'un air de contentement.

— Que penses-tu de ma perspicacité?

— Je pense, répondit le tavernier d'un ton farouche, je pense que j'ai bien envie de les égorger tous les deux pour leur apprendre à vouloir se jouer de moi ainsi que d'un enfant.

Soudain, d'en bas, monta la voix de Gaulthier d'Aulnay.

— Holà! maître Gargouslier, criait le jeune homme.

Le tavernier, sans répondre, s'approcha de Tortelier.

— Je crois, murmura-t-il à l'oreille, qu'il serait plus prudent de déguerpir.

— Et pourquoi, répliqua l'autre, sur le même ton, il est tout seul et nous sommes deux.

— J'y ai bien pensé; mais c'est la femme qui me gêne.

Maître Jacques regarda le tavernier avec un étonnement mêlé de pitié.

— Et à propos de quoi te gêne-t-elle, cette femme? Nous nous en débarrasserons comme de l'homme.

— Malheureux! mais cette femme est la reine!

Tortelier poussa une exclamation étouffée aussitôt par la large main de Gargouslier.

Puis, après un moment.

— Et après, grommela le routier, une reine n'est pas plus résistante qu'une autre femme... C'est le capitaine qui serait content si on lui faisait sa besogne.

En bas, Gaulthier d'Aulnay s'impatientait.

Il s'approcha de la cage de l'escalier :

— Eh! maître Gargouslier, êtes-vous dans votre chambre? cria-t-il.

Tortelier tira sa dague.

— Eh bien! demanda-t-il, est-ce dit? à moi l'homme, à toi la femme.

Le tavernier lui posa la main sur l'épaule.

— Et si elle crie; si même elle fait du bruit, qui sait s'il ne va pas nous tomber sur le corps une vingtaine d'archers?

Le routier se mordit les lèvres.

— C'est juste; une reine ne court pas les rues nuitamment sans escorte; et il n'y a pas d'autre issue à cette pièce que l'escalier?

— Dame! je n'en vois pas d'autre que la fenêtre.

— Ce n'est pas haut, et on peut sauter sans trop risquer de se casser le cou.

— On peut toujours tenter la chose.

— Et dame Berthe, où est-elle?

— Dans la chambre voisine.



Fuyons, gronda-t-il en entraînant le tavernier. (Page 1084.)

Sur un geste silencieux de Gargouslier, maître Jacques sortit sur la pointe du pied, suivit le couloir et, poussant une porte, se trouva dans la chambre où dormait la maîtresse d'Orsini.

Pour la troisième fois, Gaulthier d'Aulnay cria :

— Il n'y a donc personne dans ce cabaret du diable !

Et, d'un violent coup de pied, il envoya rouler à travers la salle une pile de gobelets disposés en un coin.

— Par les cornes du diable! cria alors Gargouslier, qui va là?

— Eh! c'est moi, Gaulthier d'Aulnay, répondit le jeune homme; vous dormiez donc, compère Gargouslier?

Celui-ci simula un bâillement bruyant.

— Ma foi, oui, messire capitaine; mais donnez-moi deux minutes, le temps de passer mes chausses, et je suis à vous.

— Soit, mais faites vite, car je ne suis pas seul, et la personne qui m'accompagne n'aime pas attendre.

— Deux minutes, pas plus, Messire, deux minutes et je descends.

Ce disant, Gargouslier entrait, à son tour, dans la chambre de dame Berthe et, tirant le verrou derrière lui :

— Il s'agit maintenant de faire vite, comme dit le gentil capitaine aux gardes.

Puis, s'approchant de la couchette sur laquelle était étendue la maîtresse d'Orsini :

— Dame Berthe! murmura-t-il en la secouant par le bras, dame Berthe!

La pauvre femme ouvrit les yeux, prise d'effroi; mais elle sourit en apercevant le tavernier.

— Qu'y a-t-il? balbutia-t-elle.

— L'homme noir est en bas, fit Gargouslier, vous savez bien, l'homme noir, qui vous avait déjà enlevé d'ici et vous empêchait de voir votre chère demoiselle Alix.

Dame Berthe se dressa sur son séant.

— L'homme noir! s'écria-elle d'une voix tremblante, et que vient-il faire?

— Il veut vous reprendre.

— Oh! non, oh! non, je ne veux pas, exclama dame Berthe et joignant ses mains comme si elle implorait la protection du tavernier.

— Je m'en doutais bien; aussi, mon ami et moi, allons-nous tenter de vous sauver.

— Vous êtes bon, vous, murmura la folle en saisissant la main de Gargouslier et en la baisant timidement.

Vivement, il arracha du lit une couverture dans laquelle il enveloppa dame Berthe comme dans un sac; puis il attacha les deux extrémités de ce sac à une autre couverture ployée dans le sens de la longueur.

S'adressant alors à Tortelier :

— Je vais sauter le premier, murmura-t-il, et tu me la descendras doucement par la fenêtre en prenant garde qu'elle ne frôle le mur.

Il ouvrit la verrière, enjamba l'appui de la croisée, laissa couler ses jambes dans le vide, en se cramponnant par les mains; puis il ouvrit les doigts, et Tortelier entendit le bruit sourd de son corps sur le sol.

— Cornes de bœufs! grommela le routier, pourvu qu'il ne se soit rien brisé dans sa chute.

Il se pencha par la croisée cherchant à sonder l'obscurité.

Mais l'ombre était tellement épaisse qu'il ne put rien distinguer.

— Eh! Gargouslier, fit-il à mi-voix, eh! bien, ça va-t-il ?

— C'est plus haut que je ne pensais, lui répondit le tavernier; je ne sais comment je ne me suis pas rompu les os; allons, fais descendre la femme, et doucement.

— Vite, vite, cria Tortelier, j'entends des pas dans l'escalier.

Alors, il empoigna dame Berthe dans ses robustes bras, la déposa sur l'entablement, puis s'arc-boutant de toutes ses forces il la laissa glisser doucement.

— La tiens-tu ? demanda-t-il lorsque l'extrémité de la couverture lui fut arrivée dans les mains.

— Non, répondit le tavernier; il s'en faut de peu ; mais je ne la tiens pas.

Alors, maître Jacques, au risque d'être entraîné par le poids même de la folle, se pencha dans le vide tenant son fardeau à bout de bras.

— Ça y est, souffla tout à coup Gargouslier et Tortelier aban-

donnant la couverture, s'apprêtait à enjamber lui aussi la croisée, lorsqu'on heurta à la porte, et la voix de Gaulthier retentit.

— Holà, holà! maître tavernier, dit le capitaine aux gardes, voilà ce me semble, une toilette qui dure bien longtemps.

Tortelier lâcha un juron épouvantable.

Il ramena dans la chambre la jambe qui pendait déjà au dehors; saisit la lampe et l'approchant de la couchette, mit le feu au matelas

— Allons, grommela-t-il, voilà qui leur donnera suffisamment de l'occupation à eux et à leurs archers, s'ils en ont, pour qu'ils ne songent pas à nous poursuivre:

Des coups plus violents retentissaient à la porte.

— Frappe, frappe, sire d'Aulnay, ricana maître Jacques, tu ne t'attends guère à ce que tu vas trouver en entrant.

Et adossé à la verrière ouverte par laquelle le vent s'engouffrait avec force, le routier regardait les flammes qui jaillissaient maintenant violemment.

Lorsque le feu lui parut suffisamment sérieux, il monta sur l'entablement et se laissa tomber dans le vide, après avoir, par un claquement de langue, averti Gargouslier qu'il le rejoignait.

— Fuyons, gronda-t-il en entraînant le tavernier.

— Mais où, fit celui-ci qui avait chargé dame Berthe sur ses épaules et qui, malgré ce fardeau, allongeait ses jambes, aux côtés de Tortelier, avec autant de rapidité que s'il eût porté une miche de pain de quelques livres.

— Connais-tu la butte Montorgueil? demanda maître Jacques tout en marchant.

L'autre laissa échapper un éclat de rire.

— Singulière question!

— Eh bien! m'est avis que là seulement nous pourrons trouver un refuge contre Orsini et sa séquelle.

— Mais, dit Gargouslier pris de méfiance, si je me sépare de dame Berthe, c'est ma vengeance qui m'échappe.

— Allons donc! ta vengeance est plus certaine encore et sans péril pour toi; car le duc d'Égypte est une puissance et le capitaine Buridan est une force; tous les deux en veulent à ce mau-

dit Italien peut-être plus encore que tu ne peux lui en vouloir, et sois tranquille, si tu t'en remets à eux, ta confiance ne sera pas trompée.

— Soit, murmura le tavernier, allons à la butte Montorgueil.

Tortelier s'arrêta pour souffler.

— Tu sembles oublier, fit-il en plaisantant, que je viens de jeûner pendant vingt-quatre heures et que mes jambes ne sont pas aussi solides que les tiennes; mais je demande un moment de repos.

— Et tu sembles oublier, toi, répliqua Gargouslier, que messire d'Aulnay nous poursuit probablement en ce moment avec ses archers, ainsi donc...

Et il fit mine de se remettre en marche; mais Tortelier l'arrêta et le faisant se retourner, étendit le bras dans la direction de la place du Trahoir.

Dans le ciel une grande lueur brillait et, par moment, comme des fusées, montaient de longues gerbes de flammes pailletées de brillantes étincelles.

— Cornes du Diable! exclama Gargouslier, c'est un incendie, cela!

— Tu as raison, compère, répondit l'autre avec calme; c'est le *Cochon-d'Amour* qui brûle.

Le tavernier poussa un rugissement de colère.

— Les bandits, cria-t-il, ils ont mis le feu pour se venger.

— Non, répliqua froidement Tortelier, c'est moi.

— Toi, hurla Gargouslier, toi!

— Oui, moi, pour pouvoir opérer notre fuite sans crainte d'être poursuivis.

— Mais, c'est ma ruine que tu as consommé.

— Non pas; c'est ta vengeance que j'ai voulu assurer.

Et il reprit, comme se parlant à lui-même :

— Qui sait si ce beau muguet de cour et sa compagne ne se laisseront point brûler là-dedans; en tout cas, ils auront bien trop à faire en ce qui les concerne pour songer à nous.

Gargouslier, au désespoir, défilait tout un chapelet de jurons

dont le moindre devait certainement faire trembler messire Satan lui-même au fond de son enfer.

— Eh! cornes de bœuf! fit Tortelier, ne voilà-t-il pas un bien grand sujet d'affliction! Une taverne de perdue, une autre de retrouvée; penses-tu donc que tous ceux pour lesquels la possession de cette femme peut être d'un intérêt quelconque, ne seront pas tous disposés à entrer en arrangement avec toi? Tu n'as qu'à faire tes conditions, et comme, après tout, ce ne sont pas des gueux, ils te pourront donner la somme que tu demanderas.

Ce petit discours eut immédiatement le résultat que maître Jacques en attendait, car il vit le visage de son compagnon se rasséréner et il l'entendit murmurer :

— Je suis curieux de voir de quelle valeur est l'amour du seigneur Orly pour dame Berthe.

Le tavernier accompagna ces paroles d'un petit ricanement plein de scepticisme, puis, brusquement, il se remit en marche.

Il ne fallut pas plus d'une demi-heure à nos deux compères pour arriver à la butte Montorgueil.

Amenés de suite en présence du duc d'Egypte, Tortelier prit le premier la parole et, sans rien cacher, narra le tour que lui avait joué Guillaume Feutrier, et ajouta :

— Le capitaine doit être dans une fureur épouvantable, n'est-ce pas?

— Il a parlé de t'étriper, rien de plus; car il suppose que tu l'as trahi.

Le routier eut un grand geste d'indignation.

— Rien! dit-il avec un accent courroucé, rien, jusqu'à présent, dans ma conduite, n'a autorisé messire Buridan à suspecter ma bonne foi et ma fidélité! En cette occasion, j'ai pu être bête et malheureux, mais, quant à être félon, jamais!

Le duc d'Egypte hocha la tête.

— Le capitaine est dans un tel état qu'il te sera bien difficile de lui donner ces explications : car, en t'apercevant, son premier mouvement sera de tomber sur toi, l'épée haute, et de te percer d'outre en outre.

Tortelier poussa un gros soupir.

— Si cependant, murmura-t-il, j'avais réussi, en partie, à racheter ma faute?

Le duc d'Egypte tressaillit et s'écria :

— Par la couronne de mon féal ami et cousin le roi de France! aurais-tu réussi à remettre la main sur cet Italien maudit?

— Hélas! non, répondit Gargouslier. Mais avant que d'avoir Orsini entre les mains, le capitaine se contentait fort bien de demoiselle Alix.

— Et cela est tout naturel; car il était plus fort possédant la fille que possédant le père.

— Mais si, à défaut d'Orsini ou de sa fille, je vous amenais sa maîtresse?

Un éclair brilla dans la prunelle du duc d'Egypte qui brusquement saisit les poignets du routier.

— Te gausses-tu de moi? gronda-t-il.

— Le Seigneur Dieu m'en garde, riposta Tortelier, et la preuve, c'est que cette femme, nous vous l'amenons.

D'un geste, il désignait Gargouslier perdu dans l'ombre, à quelques pas en arrière; Gargouslier qui avait détaché les couvertures enveloppant Julienne et avait fait asseoir sur un tonneau la pauvre femme toute ahurie.

— Quel est cet homme? demanda le duc avec méfiance.

— Un compère à moi, que vous devez connaître; il a nom Gargouslier.

— Serait-ce le tavernier du *Cochon-d'Amour?*

— Lui-même, sire duc; ou plutôt il était tavernier, alors que le *Cochon-d'Amour* existait; tandis que maintenant...

— Achève donc! grommela le duc, que toutes ces circonlocutions et tous ces détails impatientaient.

— Tandis que maintenant, c'est un tavernier sans emploi, puisque pour arrêter les poursuites des archers lancés sur nos traces, il n'a pas hésité à mettre lui-même le feu à sa maison.

— Par Belzébuth! s'écria le duc, en s'avançant vivement vers Gargouslier, voilà qui est bien, mon maître, et qui mérite une récompense.

Le tavernier s'inclina avec modestie, tout en lançant à maître Jacques un énergique coup d'œil.

Le routier comprit sans doute, car il ajouta :

— Mon ami Gargouslier n'est pas riche, et s'il s'est décidé, sur mes conseils, à consommer sa ruine pour pouvoir remettre entre les mains des ennemis d'Orsini un otage aussi précieux, c'est qu'il a compté sur la reconnaissance des seigneurs auxquels il allait rendre un aussi signalé service.

Le tavernier avait relevé la tête et fixait sur le duc des regards interrogateurs.

Celui-ci sourit imperceptiblement.

— C'est chose entendue, maître Gargouslier, dit-il ; vous en avez ma parole... Mais qui me prouve que cette femme soit bien celle que vous me dites, c'est-à-dire...

Tortelier ne le laissa pas acheve.

— Messire Orly est-il toujours parmi vous? demanda-t-il.

— Pourquoi cette question ?

— Parce que seul il peut répondre à votre demande.

— Oui, messire Orly fait toujours partie de la butte Montorgueil.

— Voulez-vous l'envoyer chercher ?

Le duc tira d'un sifflet d'argent pendu à son cou un son aigu et strident.

Un de ses sujets accourut.

— Va-t'en au logis du Miteux ; c'est là que provisoirement gîte le seigneur Orly ; tu le prieras de me venir trouver de suite.

Pendant quelques instants, nos personnages gardèrent un profond silence, chacun absorbé dans ses réflexions ; le duc d'Égypte se demandait si Tortelier ne l'induisait pas en erreur ; le routier songeait à la fureur de Buridan et Gargouslier à la récompense promise.

Enfin, Orly arriva.

— Vous m'avez fait demander, sire duc, fit-il.

Comme le duc ouvrait la bouche pour répondre, Tortelier lui fit signe de se taire et prenant Orly par la main, il l'amena sans mot



C'était Orly, vêtu d'un surcot de velours noir, écussonné aux armes de France.
(Page 1092.)

dire devant dame Berthe, dont un pan de couverture cachait entièrement le visage.

Puis il fit signe à Gargouslier de décrocher une des lanternes de corne qui, suspendues par des cordes à des poteaux, éclairaient le royaume d'Égypte durant la nuit.

— Connaissez-vous cette femme, seigneur Orly? demanda-t-il en rabattant soudain en arrière le morceau d'étoffe qui cachait les traits de dame Berthe et en faisant tomber d'aplomb sur son visage les rayons de la lanterne.

Les yeux d'Orly s'ouvrirent démesurément, il joignit les mains et balbutia, avec un sanglot dans la gorge :

— Julienne ! Julienne !

Tortelier jeta sur le duc d'Égypte un regard triomphant.

En entendant son nom, la pauvre femme, comme mue par un ressort, s'était levée brusquement, et tendant l'oreille, les yeux vagues, les lèvres entr'ouvertes :

— Qui m'appelle ? murmura-t-elle

Orly se jeta sur elle et, enlaçant ses deux bras autour de son cou, sa bouche contre sa bouche, et ses yeux dans ses yeux :

— C'est moi, dit-il, qui t'appelle; moi, ton cher page d'autrefois, moi, Orly, que tu aimais tant et qui t'adore à en mourir.

D'un geste lent, Julienne passa les mains sur son front, cherchant à dégager son intelligence du voile qui l'obscurcissait.

— Orly ! répéta-t-elle d'une voix douce, Orly !

— Oui, ne te rappelles-tu plus nos amours ? demanda-t-il anxieux et tremblant.

Elle le regarda longuement.

— Si, dit-elle, je me rappelle bien Orly, je me souviens bien comme nous nous aimions.

— Eh bien ?

Elle secoua la tête, écartant le jeune homme de sa poitrine.

— Mais ce n'est point vous qui êtes Orly ; vous, vous êtes un malheureux, un truand, tandis que lui était un riche seigneur, noble, fier, beau et vêtu de superbes habits.

Orly laissa tomber ses bras avec découragement, et une grosse larme scintilla au bord de sa paupière.

Le duc d'Égypte avait assisté avec curiosité à cette scène ; il fut touché du désespoir d'Orly et s'approchant du jeune homme :

— Messire, lui dit-il, cette femme est bien celle qu'Orsini vous avait enlevée et que vous cherchez tous les jours dans la capitale ?

Silencieusement, Orly inclina la tête en signe affirmatif.

— Ne vous désespérez pas ainsi, reprit le duc; j'ai vu autrefois une femme qui se trouvait dans un cas semblable, et je me rappelle que, peu à peu, elle est revenue à la raison; peut-être en sera-t-il de même pour votre amie.

— Ah! puisse Dieu faire un miracle! s'écria Orly d'une voix brisée.

— Il ne s'agit ni de Dieu, ni de miracle, en tout ceci, répondit avec calme le duc d'Égypte; votre amie a perdu la mémoire, ou plutôt sa mémoire est obscurcie; eh! bien, il s'agit de la dégager peu à peu des nuages qui la voilent en lui remettant sous les yeux les objets même auxquels se trouvent attachés les souvenirs que vous voulez réveiller en elle.

— Comment faire? balbutia le jeune homme.

— C'est bien simple, et tout à l'heure elle-même vous en a indiqué le moyen; sous ces vêtements de truands, son intelligence trop faible et sa mémoire trop obscurcie, se refusent à vous reconnaître; revêtez de somptueux habits, tel que vous étiez autrefois, et peut-être alors le voile se déchirera-t-il; faites-vous conduire par le Miteux à mon magasin de costumes personnels, ceux dont je me sers lorsque quelque grave intérêt m'oblige à assister à une fête de la cour; choisissez celui qui vous conviendra le mieux, et revenez ici.

Orly s'éloigna d'un pas rapide, tandis que, sur le conseil de Gargouslier, il envoyait quérir demoiselle Alix qui, on s'en souvient, depuis son évasion de la maison du Bricoleux, demeurait à la butte Mortorgueil.

A la vue de Julienne, la jeune fille poussa un cri de joie et se précipita dans les bras grands ouverts que lui tendait la pauvre folle.

Longtemps les deux femmes se tinrent embrassées, mêlant les larmes que le bonheur de se retrouver enfin faisait ruisseler sur leurs joues.

— Ma chère fille, disait Julienne en écartant d'elle la tête de la jeune fille pour mieux la considérer; puis, brusquement, elle l'attirait à elle, déposant sur son front des pluies de baisers.

Et Alix lui rendait avec amour ces caresses qui jamais ne lui avaient été droit au cœur comme maintenant.

Tout à coup la folle repoussa brusquement la jeune fille et, l'œil étincelant, les narines frémissantes, la bouche entr'ouverte comme prête à crier, elle étendit les bras, désignant du doigt un homme qui s'avançait.

C'était Orly, vêtu d'un surcot de velours noir écussonné aux armes de France, les jambes bien prises dans un haut-de-chausses de soie grise et coiffé d'un chaperon de satin gris que surmontait une plume blanche de héron ; sa main gauche s'appuyait sur la poignée ciselée d'une épée, la droite tenait quelques fleurettes, ainsi qu'il avait l'habitude d'en porter à Julienne, autrefois, alors qu'elle tenait aux Charniers sa boutique de mercière-épinglière.

La folle courut à lui et saisissant les fleurs, elle les porta à ses lèvres, puis les passa dans sa gorgerette.

— Enfin, balbutia-t-elle, vous voilà, mon cher seigneur, comme vous vous êtes fait attendre.

Tout interdit, Orly se taisait.

— Eh bien, reprit-elle, qu'avez-vous donc aujourd'hui ? Ne m'aimez-vous plus que vous ne m'embrassez pas?

Touché de ce reproche, le jeune homme prit entre ses deux mains, la tête brune de Julienne et l'attirant à lui, déposa sur ses lèvres un long et brûlant baiser.

Câlinement la jeune femme lui jeta ses bras blancs autour du cou et le tenant ainsi enlacé :

— Savez-vous, Orly de mon cœur, murmura-t-elle, que je commençais à m'impatienter fort de ne pas vous voir venir ?

— Et pourquoi cela ? demanda Orly en se faisant violence pour refouler les larmes prêtes à déborder de ses paupières.

— Comment ! pourquoi ? mais parce qu'il est tard et qu'il n'en faudrait pas davantage pour engager les mauvaises langues des Charniers à raconter sur mon compte une foule de choses compromettantes.

Et à ces mots, le visage de Julienne se couvrit d'une vive rougeur.

Orly eut un geste désespéré.

La pauvre femme avait perdu la notion du temps et avait oublié les dures épreuves auxquelles depuis tant d'années elle était soumise ; grâce aux vêtements d'emprunt qu'il avait endossés, Orly était parvenu à se faire reconnaître de Julienne ; mais celle-ci se figurait toujours être la mercière-épinglière des Charniers, la nièce de dame Calixte, à la *Pomme-de-Pin*, la Julienne de seize ans, maîtresse du petit page Orly.

Le duc d'Égypte était doué d'une grande perspicacité, et il n'eut point de peine à comprendre les sentiments douloureux qui s'agitaient dans l'âme du jeune homme.

— Messire Orly, fit-il, ne vous tourmentez point outre mesure ; le temps est un souverain remède en lequel je vous conseille d'avoir confiance, car lui seul peut faire un miracle et rendre la raison à cette pauvre femme. N'est-ce pas déjà un grand point pour vous que de l'avoir tirée d'entre les mains de cet Italien maudit ? Il s'agit maintenant d'arracher son intelligence aux griffes du démon ; tel événement se peut présenter qui, tout à coup, rende votre maîtresse aussi saine d'esprit que vous et moi.

Et il ajouta d'une voix assombrie en voyant Julienne s'éloigner amoureusement pendue au bras de son amant et tenant Alix enlacée par la taille :

— Si ce que Jehan m'a dit est vrai, le pauvre garçon ignore encore qu'Alix est la fille de Julienne et d'Orsini ; quel déchirement, le jour où il apprendra la vérité !

CHAPITRE XLII

Dans lequel Buridan et Gaulthier d'Aulnay se trouvent deux fois face à face.

Nous avons laissé, dans le chapitre précédent, le sire d'Aulnay heurtant à la porte de la chambre dans laquelle Gargouslier et son ami Jacques préparaient la fuite de Julienne.

Au moment où, pris de rage de ne pas recevoir de réponse à ses

appels, le capitaine aux gardes forçait l'huis d'un violent coup d'épaule, il bondit en arrière, suffoqué, aveuglé par le nuage d'épaisse fumée que le courant d'air lui souffla au visage.

Quelques instants il crut à un incendie accidentel et, en dépit des flammes, s'élança bravement dans la chambre, afin d'arracher au feu la femme qu'il supposait endormie.

Mais apercevant la fenêtre ouverte et les couvertures du lit enlevées, la vérité lui apparut et il poussa un cri de rage.

— Le misérable! gronda-t-il ; il m'a joué!

Désespéré, il pensa un moment à se jeter au milieu des flammes afin d'échapper à la colère de la reine et aux sarcasmes dont elle ne manquerait pas de cribler encore son amour.

Mais il se dit que, s'il mourait là, personne ne pourrait la sauver, enfermée qu'elle était dans la salle du bas, et sa passion était telle que tout son être se révolta à la pensée de Marguerite périssant, écrasée sous les décombres fumants du *Cochon-d'Amour*.

Comme un fou, il descendit quatre à quatre l'escalier, et, saisissant Marguerite par la main, il l'entraîna hors du cabaret, en murmurant d'une voix étranglée :

— Fuyons! Madame, fuyons!

Arrivée sur la place, la reine s'arrêta et, avec autorité, demanda :

— Puis-je au moins savoir ce qui arrive, mons Gaulthier?

— Il arrive, Madame, que la mort était sur votre tête dans cette maison maudite.

— Que voulez-vous dire?

— Que ce misérable tavernier, craignant sans doute que je ne lui vinsse enlever cette femme, l'a emportée, et que, pour protéger sa fuite, il n'a pas hésité à mettre le feu à sa maison.

— Pâques Dieu! exclama Marguerite, je parierais ma part de Paradis qu'il y a du Buridan là-dessous.

— Qui vous fait supposer cela, Madame?

En ce moment, les verrières du premier étage, sous l'action de la chaleur, éclatèrent avec un bruit formidable, et les flammes, passant pas les baies ainsi ouvertes, vinrent lécher extérieurement les murs de la maison.

— Au feu ! au feu ! cria une voix, celle d'un voisin probablement.

A ces cris, plusieurs croisées s'ouvrirent violemment, laissant apparaître des visages tout bouffis de sommeil, et que la terreur rendait grotesques.

— Partons, Madame, souffla Gaulthier à l'oreille de Marguerite ; avant quelques instants, la place va être envahie par la foule, et nous jouons tellement de malheur depuis quelque temps, que quelqu'un de ces malandrins serait capable de vous reconnaître.

Sans mot dire, la reine prit le bras du jeune homme, et tous deux, silencieusement, se dirigèrent vers le palais.

Après avoir quitté sa compagne à la petite poterne du bord de l'eau, le capitaine aux gardes s'en alla s'asseoir mélancoliquement sur la rive, regardant couler à ses pieds les flots tranquilles de la Seine, écoutant d'une oreille distraite leur petit clapotis sur la grève qui faisait à ses pensées comme un monotone bercement.

Encore une fois la chance l'avait trahi, encore une fois la reine était furieuse contre lui, et certes il convenait que ce n'était point à tort ; encore une fois il s'était heurté au capitaine Buridan, du moins Marguerite le lui avait affirmé.

Une idée alors lui vint en tête : chercher le capitaine Buridan, le provoquer, et que le combat lui fût favorable ou non, tout au moins l'issue aurait ce résultat de mettre fin à une situation intolérable.

S'il tuait son adversaire, il débarrassait sa route d'un obstacle qui se dressait sans cesse devant lui à chaque pas qu'il faisait.

Si, au contraire, son adversaire le tuait, il serait debarrassé de cette vie qui désormais lui était à charge, sans l'amour de Marguerite.

Cette résolution une fois prise, le jeune homme sentit sa poitrine soulagée d'un poids énorme ; son cœur battit avec moins de force, son sang circula plus librement, et la rage qui l'avait envahi, disparut comme par enchantement.

Il résolut de mettre de suite son plan à exécution, et d'un pas rapide, suivant la berge, il traversa les deux ponts pour gagner

Paris — Imp H Norol. 22 rue de l'Abbaye

l'autre rive où étincelaient encore, en dépit du couvre-feu, les verrières du *Chat-qui-Pesche*.

A la vue du sire d'Aulnay, Landry se tint sur ses gardes, et bien que tout confit en politesses et même en obséquiosités, il sut, sans qu'il y parût le moins du monde, ne pas tomber dans les pièges que lui tendait le jeune homme pour savoir où rencontrer Buridan.

Dépité de cet insuccès, mais dissimulant avec habileté, le jeune homme abandonna l'espoir de rien apprendre du cabaretier, et jeta les yeux autour de lui, comptant apercevoir quelque buveur qui pût lui fournir les renseignements si désirés.

Mais il ne vit que des visages inconnus; ni Jehan de Sarcelles, ni Franc-Picard ni même le diacre Feutrier n'étaient là.

Contenant la sourde irritation qu'excitait en lui une semblable déconvenue, il jeta sur la table quelques testons, et sortit en faisant nerveusement retentir la chaînette de ses éperons, sans remarquer de quel œil railleur Landry l'accompagnait jusqu'à la porte.

Le lendemain et les jours suivants, le capitaine aux gardes, parcourut la capitale en tous sens, ne négligeant aucun des endroits où il supposait que Buridan pût se rendre, soit pour se divertir soit pour causer avec ses amis; en dépit de ses promesses, de ses testons, de ses menaces, il ne put rien découvrir.

Enfin, désespéré, il résolut un soir, en rentrant au palais, après une journée de courses et de fatigues inutiles, de se rendre le lendemain à la butte Montorgueil, ou peut-être Buridan s'était-il réfugié.

Au matin, à peine l'aube venue, il se glissa hors du palais, sous prétexte d'aller inspecter les postes d'archers chargés de garder la porte de la ville et, soigneusement enveloppé de sa cape, son chaperon rabattu sur les yeux, il gagna rapidement la rue du Grand-Saint-Denys, seul chemin qui conduisît au royaume du duc d'Égypte.

Soudain, il eut un brusque tressaillement en apercevant, trottinant devant lui, longeant les maisons avec précaution, l'escholier Franc-Picard.

